



B² 14. 1. 284



OEUVRES

DE

DANTE ALIGHIERI

POITIERS. — IMPRIMERIE DE A. DUPRÉ,
successeur de Saurin frères.

ŒUVRES

DE

DANTE ALIGHIERI

LA DIVINE COMÉDIE

TRADUCTION A. BRIZEUX

LA VIE NOUVELLE

TRADUCTION E.-J. DELECLUSE



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE LILLE

1847

LA VIE NOUVELLE.

PRÉFACE.

Le petit livre de *la Vie nouvelle* est un ouvrage curieux, instructif, et parfois très-intéressant. Il passe pour la première production littéraire de Dante Alighieri ; au moins est-ce le recueil coordonné de trente et une pièces de vers qu'il avait composées jusqu'à l'âge de vingt-six ans, époque à laquelle, si l'on doit en croire Boccace, le jeune poète florentin, tout plein encore des regrets que lui inspirait la mort assez récente de Béatrice (en 1290), réunit les morceaux de poésie qu'il avait composés pour exprimer la chaste passion que lui inspira cette jeune personne, en les accompagnant du récit des divers événements qui donnèrent lieu à ces vers, et d'un commentaire où il fait assez souvent l'exposition psychologique de la cause, du conflit et du résultat de ses sentiments.

Ces mémoires, ce roman, car *la Vie nouvelle* tient par quelque chose à ces deux sortes d'ouvrages, *la Vie nouvelle* de Dante, enfin, est écrite sous trois formes qui se développent simultanément : le récit détaillé en prose, le même récit condensé en vers, puis enfin expliqué dans un commentaire.

J'ai cru devoir prévenir le lecteur de cette singularité, autant pour préparer son esprit d'avance, que dans l'intention de lui épargner la peine de débrouiller l'espèce de confusion d'images et d'idées que ce système de narration fait naître à une première lecture. Ce livre est donc tout à la fois narratif, poétique et philosophique, et l'on y rencontre habituellement, et souvent dans

la même page, l'expression des sentiments les plus passionnés, et les raisonnements scolastiques les plus quintessenciés et les plus secs. Tel est cet ouvrage, qui se sent à la fois du génie vigoureux, mais jeune encore, de l'auteur de *la Divine Comédie*, et du siècle où il a été composé.

Maintenant que le lecteur est averti de ce qu'il pourrait trouver d'étrange dans la forme du livre de *la Vie nouvelle*, je dirai quelques mots indispensables sur la personne de Béatrice, qui est l'âme de cette première composition de Dante, comme elle vivifia plus tard les grands poèmes de son illustre amant.

Béatrice, nommée aussi par abréviation Bice, est née à Florence en 1266, et elle mourut dans la même ville en 1290, à l'âge de vingt-quatre ans. Dante n'avait que neuf ou dix mois de plus qu'elle. Béatrice était fille de Folco di Ricovero Portinari, citoyen riche et très-distingué de Florence, qui, entre autres bonnes œuvres qu'il a faites, fonda l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle. Les familles Alighieri et Portinari étaient liées d'amitié, et ce fut dans une réunion pour la fête de mai de l'année 1276, chez le père de Béatrice, que Dante, conduit là par le sien, y vit cette jeune enfant pour la première fois, conçut pour elle une passion mystique, si l'on peut s'exprimer ainsi, et ne cessa pendant toute la vie de Béatrice, et même après sa mort, d'être préoccupé d'elle et de son souvenir. Jusqu'à quel point la passion de Dante a-t-elle été réelle ou imaginaire? c'est ce que je veux laisser juger à ceux qui liront *la Vie nouvelle*. On trouvera là tous les faits dont la comparaison pourra alder les curieux à résoudre cette question. Quant à moi, qui me réserve d'en dire plus tard mon avis, je me ferais scrupule de prévenir l'esprit du lecteur d'une manière ou d'autre à ce sujet; car, pour lire avec fruit, il faut toujours aborder les livres sans prévention, sans opinion communiquée d'avance. Si la lecture en devient un peu plus laborieuse, le profit que l'on en tire est infiniment plus grand, car on a senti, comparé et jugé par soi-même.

Mais, pour fournir les moyens de faire apprécier au juste le degré de réalité de la passion de Dante pour Béatrice, je dois d'abord fixer les idées sur le caractère de l'*amour platonique* qui fut, au résultat, le sentiment que fit naître, la pensée qu'entretint Béatrice dans l'âme de Dante, et dont on trouve constamment la peinture et l'expression dans *la Vie nouvelle*.

Or c'est dans les écrits du philosophe même qui a donné son nom à cette doctrine singulière que je puiserai l'exposition la

plus claire qui en ait jamais été faite, et je vais rapporter ce que Platon fait dire à Socrate sur cette matière, dans son *Banquet* :

« Celui qui veut s'y prendre comme il convient, doit, dès son jeune âge, commencer par rechercher les beaux corps. Il doit d'abord n'en aimer qu'un seul; ensuite reconnaître que la Beauté qui réside en un corps est sœur de la Beauté qui réside dans les autres. Et s'il est juste de rechercher ce qui est beau en général, notre homme serait bien peu sensé de ne point envisager la Beauté de tous les corps comme une seule et même chose... Après cela, il doit considérer la beauté de l'âme comme bien plus relevée que celle du corps, de sorte qu'une belle âme, d'ailleurs accompagnée de peu d'agréments visibles, suffise pour attirer son amour et ses soins... Par là il sera amené à considérer la Beauté dans les actions des hommes et dans les lois, et à voir que la Beauté morale est partout de même nature; alors il apprendra à regarder la beauté physique comme peu de chose. De la sphère de l'action il devra passer à celle de l'esprit et contempler la Beauté des sciences. C'est ainsi qu'il arrivera à considérer la Beauté sous un aspect plus large... Beauté éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement; Beauté de laquelle toutes les autres beautés participent.

« Mais quand de ces beautés inférieures on s'est élevé enfin jusqu'à la Beauté parfaite, et qu'on commence à l'entrevoir, on n'est pas loin du but de l'amour. En effet, la vraie voie de l'amour, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas, mais en portant toujours les yeux sur la Beauté suprême, et de s'élever sans cesse vers elle, en passant par tous les degrés de l'échelle, d'un seul beau corps à deux, de deux à tous les autres, des beaux corps aux beaux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce qu'on arrive à la connaissance suprême qui n'a d'autre objet que le Beau même, de manière à ce qu'on arrive à le connaître tel qu'il est en soi.

« Car la seule chose qui puisse donner du prix à la vie, c'est le spectacle de la Beauté éternelle. »

Comment cette doctrine a-t-elle été connue en Italie par Dante et ses contemporains? C'est un point de l'histoire littéraire qu'il ne convient pas de chercher à éclaircir ici; mais enfin il est évident que ces poètes en ont eu connaissance, et la lecture de *la Vie nouvelle* et de *la Divine Comédie* fera facilement reconnaître jusqu'à quel point Dante a suivi les idées de Platon et s'en est écarté.

Il ne me reste plus qu'à toucher quelques mots sur la traduction de *la Vie nouvelle* que j'offre au public. C'est la première fois que ce livre a été traduit en français. Je n'ai pu m'aider d'aucun travail analogue qui ait précédé le mien. Or les littérateurs Italiens, ainsi que les Français qui ont étudié sérieusement la langue italienne, savent que le texte de *la Vie nouvelle*, et en particulier les poésies, présentent des difficultés que les plus doctes philologues ne résolvent pas sans hésitation et sans peine. Ce n'est donc pas une modestie de faiseur de préfaces que celle que j'exprimerai en disant : qu'il doit y avoir beaucoup de fautes dans ma traduction, et que je réclame l'indulgence des lecteurs, et surtout des lecteurs italiens. La vénération, je dirais presque le fanatisme que font naître les expressions de Dante en Italie, m'a forcé de m'écarter le moins que j'ai pu de la lettre ; et cependant, engagé comme je l'étais dans le dédale d'une mythologie psychologique, serré de tous côtés par des phrases pleines d'ellipses, par des expressions hardies jusqu'à en devenir obscures, il m'a fallu aborder ces difficultés à l'aide de la langue française, qui, impatiente de tout joug comme ceux qui la parlent, s'exprime avec grâce, élégance et clarté, tant qu'elle procède selon son goût et à sa fantaisie, mais qui devient dédaigneuse, maussade et rebelle, sitôt qu'on veut lui faire changer d'allure. Bref, j'ai fait de mon mieux, et, dû-on ne me savoir gré que d'avoir osé donner le premier une traduction de *la Vie nouvelle* en français, je pense que l'on me tiendra compte d'un effort qui rendra ceux que l'on tentera par la suite moins pénibles.

Parmi les nombreuses difficultés que présente le texte de *la Vie nouvelle*, il en est une qui se reproduit presque à chaque page ; c'est la traduction des mots *Donna*, *mia Donna*, *Madonna*. En Italien, et, en particulier, dans la langue de Dante, *Donna* signifie une femme distinguée non-seulement par ses manières, mais par ses qualités morales et ses vertus. Pour éviter les périphrases, j'ai pris le parti de donner l'explication qu'on vient de lire, et j'ai eu soin, comme on le verra dans ma traduction, de faire mettre la première lettre du mot Dame en majuscule, et de séparer ainsi, « ma Dame, » pour relever par ces signes une expression devenue insignifiante en français. L'adjectif *gentile*, qui veut dire noble, généreux, bien élevé, pur et vertueux tout à la fois, se trouve également employé fort souvent dans *la Vie nouvelle*. Pour abrégér, j'ai toujours traduit « *gentile Donna* ou *Donna gentile*, etc., » par *noble Dame* ou *Dame noble*, expression italienne qui, par l'étendue de sa signification, rappelle toutes les qualités que l'on regardait autrefois comme devant

être le partage d'un vrai *gentilhomme* et d'une dame de qualité. *Courtoisie* et *courtois* doivent aussi se rapporter non-seulement à la politesse des manières, mais à celle de l'esprit et du cœur.

Je pense que ces avertissements suffiront aux simples curieux pour qu'ils ne prennent pas le change sur ces titres et ces épithètes, auxquels il ne faut pas attacher trop d'importance, mais dont il est bon cependant de connaître le véritable sens et la portée.

Quant à ceux des lecteurs français cultivant les muses italiennes qui, désireux de s'assurer de la fidélité de ma traduction, la jugeraient digne de passer à la coupelle de leur critique, je ne crois pas pouvoir mieux favoriser leurs intentions à ce sujet, qu'en indiquant les principales éditions italiennes de *la Vita nuova* données depuis 1576, que ce livre a été imprimé pour la première fois, jusqu'à nos jours. Ces éditions sont celles :

De Bartolomeo Sermatelli. Florence, 1576, petit in-8o. Elle contient, en outre, la *Vie de Dante* composée par J. Boccace ;

De Tartini et Franchi, in-8o, donnée par le chanoine Biscioni, à Florence, en 1723 ;

D'Antonio Zatta, qui se trouve dans le quatrième volume des œuvres complètes de Dante Alighieri, donnée en cinq volumes in-4o par cet éditeur, à Venise, 1758 ;

De Pogliani, in-8o, Milan, 1827, adoptée par l'académie de la Crusca ;

De la « Tipographia Nobili, in-8o, Pesaro, 1829, » dont le titre est : « Vita nova di Dante Alighieri, secondo la lezione di un codice inedito del secol. XV ; colle variante dell' edizioni piu accreditate. »

Et enfin, pour le texte des poésies qui font partie de *la Vie nouvelle*, on peut consulter l'édition dite *Giuntina*, 1527, in-8o, où elles se trouvent comprises parmi les *Rime antiche*.

Il y a douze ou treize ans que j'ébauchais cette traduction de *la Vie nouvelle*, destinée à devenir l'un des chapitres importants d'une histoire de la poésie dantesque que j'ai achevée. Depuis cette époque, j'ai souvent revu ma traduction, et, pendant les deux dernières années qui viennent de s'écouler, j'ai eu l'occasion de la soumettre à la critique de plusieurs lettrés italiens connaissant parfaitement notre langue. Je ne saurais même remercier trop vivement les MM. Borghi et G. Campi de la complaisance et du soin qu'ils ont mis à épurer mon travail. Mais, malgré tous les soins que j'ai pris, malgré les précieux conseils qui m'ont été

prodigués par les savants avec tant de zèle et de complaisance, il est impossible que mon travail ne laisse pas encore beaucoup à désirer. Je prie donc ceux des lecteurs des deux nations française et italienne, qui aiment et ont étudié les ouvrages de Dante, de lire attentivement ma traduction de *la Vie nouvelle*, de consulter les variantes du texte pour savoir celles que j'ai préférées et suivies, et, après cette lecture laborieuse, d'avoir la bonté de me faire part de leurs observations et de leurs critiques; elles seront reçues avec empressement et reconnaissance, puisque je pourrai en profiter pour améliorer mon ouvrage.

Fontenay-aux-Roses, juillet 1811.

LA VIE NOUVELLE.

Dans cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle il y aurait peu de chose à lire, se trouve une rubrique qui dit : *Ici commence la vie nouvelle.* Sous cette rubrique, je trouve beaucoup de choses écrites, et des paroles que j'ai l'intention de rassembler dans ce livre, sinon textuellement, au moins quant au sens.

Neuf fois déjà, après ma naissance, le ciel de la lumière était retourné au même point, quand parut à mes yeux, pour la première fois, la glorieuse Dame de ma pensée, à laquelle beaucoup de personnes, ne sachant comment la désigner, ont donné le nom de Béatrice. Elle avait déjà assez vécu en ce monde pour que, dans cet espace de temps, le ciel étoilé se fût porté vers l'orient de la douzième partie d'un degré; en sorte qu'elle m'apparut dans le commencement de sa neuvième année et lorsque j'accomplissais la mienne. Elle m'apparut vêtue d'une couleur rougeâtre, imposante et modeste; et la manière dont sa ceinture retenait son vêtement était appropriée à son extrême jeunesse. Je dis avec vérité qu'en ce moment *l'esprit de la vie*, qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur, commença à trembler avec tant de force, que le mouvement s'en fit ressentir dans mes plus petites

veines; et, tremblant, il dit ces paroles : *Ecce Deus fortior me, qui veniens dominabitur mihi* : Voilà un Dieu plus fort que moi ; il va me dominer ! Alors l'esprit animal, qui se tient dans la haute voûte où tous les esprits sensitifs vont porter leurs perceptions, commença à s'étonner beaucoup, et, s'adressant particulièrement aux esprits de la vue, dit ces paroles : *Apparuit jam beatitudo nostra* : Notre béatitude est apparue ! En ce moment l'esprit naturel, qui demeure dans la partie où la nourriture s'élabore et se dispense, commença à pleurer et à dire en pleurant : *Heu miser, quia frequenter impeditus ero !* Ah ! malheur à moi, car je serai souvent tourmenté par la suite ! Je dis qu'à partir de ce moment, l'amour se rendit maître de mon âme, qui tout aussitôt lui fut fiancée. Et il prit sur moi un ascendant si fort, par la force que mon imagination lui accordait, que je me sentis dès lors contraint de lui obéir complètement. Il m'ordonnait souvent de chercher à voir cet ange de jeunesse, ce qui fut cause que, dans mon enfance, bien des fois j'allai courir après elle ; et je la voyais s'avancant avec tant de noblesse et de dignité, que l'on pouvait certainement lui appliquer ces paroles du poète Homère : « Elle ne semblait pas être la fille d'un mortel, mais d'un dieu ! » Et bien que son image, qui me suivait sans cesse, fût un moyen que l'amour employait pour me subjuguier, cependant elle avait une vertu si généreuse et si puissante, qu'elle ne souffrit jamais qu'Amour me gouvernât, bien que je fusse privé des conseils de la raison, si utiles en pareilles circonstances. Mais comme on pourrait estimer fabuleux les efforts faits pour résister aux passions et aux mouvements d'une si grande jeunesse, passant sous silence beaucoup de choses que l'on pourrait déduire de ces exemples, j'en viendrai aux paroles qui sont gravées dans ma mémoire en paragraphes (caractères) plus importants.

Quand il y eut tant de jours écoulés, qu'après l'apparition déjà indiquée de cette très-noble personne, neuf an-

nées étaient accomplies, il arriva que, dans le dernier de ces jours, cette merveilleuse Dame m'apparut vêtue d'un habit d'une blancheur éclatante, et placée entre deux nobles Dames un peu plus âgées qu'elle ¹. Comme elle passait dans une rue, elle tourna les yeux vers l'endroit où j'étais. Je me tenais plein d'une crainte respectueuse; et par l'effet de son ineffable courtoisie, qui reçoit maintenant sa récompense dans le ciel, elle me fit un salut qui produisit sur moi tant d'effet, que je crus toucher aux derniers termes de la béatitude. L'heure à laquelle je reçus ce salut si doux était précisément la neuvième du jour; et comme c'était la première fois que ses paroles vinrent frapper mes oreilles, j'en ressentis une si grande douceur, qu'enivré en quelque sorte, je quittai la foule.

Rentré dans la partie la plus solitaire de mon logement, je me mis à penser à cette personne qui s'était montrée si courtoise envers moi; et, tout occupé d'elle, je fus pris par un doux sommeil pendant lequel j'eus une vision merveilleuse. Il me sembla voir une nuée couleur de feu, et au milieu un Seigneur d'un aspect effrayant pour ceux qui le regardaient. Quant à lui, chose admirable! il me parut gai. Il dit beaucoup de choses que je n'entendais pas, si ce n'est quelques-unes, et entre autres ces paroles : *Ego Dominus tuus* : C'est moi qui suis ton maître. Je crus le voir tenant dans ses bras une personne endormie, nue et enveloppée seulement d'un drap couleur de sang. Je la reconnus tout aussitôt pour la Dame inspirant la vertu qui avait daigné me saluer le jour précédent. Celui qui la portait tenait dans l'une de ses mains quelque chose qui était tout en feu, et il me dit ces mots : *Vide cor tuum* : Vois ton cœur. Et après quelques instants, je crus voir qu'il éveillait celle qui dormait, et qu'à l'aide de toutes sortes d'inventions, il lui faisait manger cette chose ardente qu'il tenait dans sa main, ce qu'elle ne faisait qu'avec crainte et répugnance. Mais il ne se passa pas beaucoup

¹ Dante avait dix-huit ans, Béatrice dix-sept.

de temps sans que la gaité du Seigneur ne se changeât en plaintes; et, toujours pleurant, il serrait cette Dame dans ses bras, et se dirigea avec elle vers le ciel.

J'en ressentis une si vive angoisse de cœur, que mon sommeil, qui n'était que léger, fut interrompu, et je m'éveillai. Aussitôt je repassai dans mon esprit ce qui m'était apparu, et je reconnus que l'heure à laquelle cette vision s'était offerte à moi était la quatrième de la nuit; de sorte qu'il en résulte qu'elle fut la première des neuf dernières heures de la nuit. Je pris donc la résolution de faire connaître ce que j'avais vu à plusieurs personnes qui alors étaient des troubadours fameux; et comme déjà j'avais fait expérience de l'art de dire des paroles en rimes, je décidai de composer un sonnet dans lequel je saluerais tous les fidèles d'amour. Les priant donc de juger ma vision, je leur écrivis ce qui m'était apparu pendant mon sommeil, et commençai ce sonnet :

« A chaque âme éprise, à tout noble cœur à qui ce présent sonnet parviendra, afin qu'ils en disent leur avis, salut! au nom de leur Seigneur, c'est-à-dire Amour.

» Le tiers des heures pendant lesquelles les étoiles sont le plus brillantes était passé, quand Amour m'apparut tout à coup; Amour dont l'essence me remplit de crainte quand j'y repense.

• Amour me semblait gai, tenant mon cœur dans sa main, et soutenant dans ses bras une Dame endormie et enveloppée dans un voile.

» Puis il la réveillait, et faisait repaître humblement la Dame épouvantée de ce cœur ardent. Après je le voyais fuir en pleurant¹.

¹ Toutes les notes ajoutées aux poésies sont la glose de Dante.

Ce sonnet se divise en deux parties. Dans la première, je salue et demande

A ce sonnet il fut fait réponse par beaucoup de personnes dont les avis étaient fort différents. Parmi ceux qui me répondirent est celui (Guido Cavalcanti) que j'appelle le premier de mes amis; son sonnet commence ainsi : « A mon avis vous avez vu, etc. » Cette correspondance fut en quelque sorte l'origine de l'amitié qui règne entre nous deux, et elle naquit lorsqu'il sut que j'étais celui qui avait fait la demande. La justesse de la réponse contenue dans son sonnet ne fut sentie alors par personne; mais maintenant elle est devenue manifeste aux plus simples.

A la suite de cette vision, mon *esprit naturel* commença à être gêné dans ses opérations, parce que mon âme était entièrement adonnée à l'idée de cette très-noble Dame. Aussi devins-je si faible et si fluet en peu de temps, que mon aspect faisait de la peine à mes amis; et il y eut beaucoup de gens qui, par mauvaise intention, se tourmentaient pour savoir de moi ce que je ne voulais révéler à personne. M'étant aperçu de leur indiscrete curiosité, je suivis la volonté d'Amour, qui m'inspirait selon le conseil de la raison, et je leur répondais qu'Amour était celui qui m'avait amené à cet état : rejetant tout sur Amour, parce que je portais sur mon visage tant de marques de ses coups, qu'il était impossible de le cacher. Et quand ils me demandaient : « Pour qui cet Amour l'a-t-il fait souffrir ainsi ? » je les regardais en souriant et ne leur disais rien.

Un jour il arriva que cette très-noble Dame assistait en un lieu où l'on entendait les louanges de la Reine de la gloire, et où j'étais placé de manière à voir ma béatitude. Entre elle et moi il y avait, en suivant la ligne droite, une Dame dont la figure était fort agréable, et qui dirigea plusieurs fois ses yeux sur les miens, s'étonnant que je la regardasse aussi attentivement; car il semblaît, par l'effet

réponse; dans la seconde, qui commence à ces mots : « *Le tiers des heures*, etc. » Je dis à quel on doit répondre.

de ma position , que mes yeux fussent fixés sur elle , d'où il arriva que plusieurs s'aperçurent qu'elle me regardait. Aussi, lorsque je sortis de ce lieu , entendis-je dire auprès de moi : « Vois donc comme telle Dame tourmente ce pauvre homme ; » et en la nommant , je m'aperçus qu'ils parlaient de la Dame qui se trouvait sur la ligne, entre la très-noble Béatrice et moi. Alors je me tranquillisai, ayant acquis la certitude qu'en ce jour mes yeux n'avaient point trahi mon secret. J'eus même l'idée de faire de cette Dame une espèce de bouclier pour cacher la vérité, et je fis si bien en peu de temps, que les personnes qui s'occupaient de moi crurent avoir découvert mon secret. Grâce à cette Dame, je me mis à l'abri de la curiosité pendant des mois et des années, et, pour mieux donner le change aux indiscrets, je rimai pour cette Dame quelques bagatelles, que je passerai sous silence, à moins qu'il ne s'y trouve quelque chose à la louange de ma Dame.

Je dis donc que dans le temps où cette Dame servait de voile à mon véritable amour, il me vint le désir de célébrer le nom de Béatrice, en le mettant avec ceux de beaucoup d'autres Dames, et particulièrement celui de la Dame qui me servait d'égide. Je choisis les noms des soixante plus belles personnes de la cité où le Très-Haut a fait prendre naissance à ma Dame , et je composai une lettre sous forme de sirvente , mais que je ne transcrirai pas. Je n'en aurais même pas fait mention , si je ne désirais avertir de ce qui arriva de merveilleux en la composant, qui est que le nom de ma Dame ne put entrer dans le vers, à cause du mètre, que le neuvième parmi les autres.

La Dame qui m'avait servi pendant si longtemps à cacher mes véritables sentiments fut obligée de partir de ladite ville , et elle s'en alla dans un pays très-éloigné. Ce qui fut cause que, privé tout à coup de cette défense, j'en fus déconforté beaucoup plus que je ne le craignais avant. Et pensant que si je ne parlais pas en termes quelque peu tristes de son départ, on s'apercevrait plus tôt de ce

que je voulais cacher, je pris la résolution d'exprimer quelques plaintes dans un sonnet, que je transcris, parce que ma Dame m'inspira certaines paroles que comprendront ceux qui sauront les entendre. Ce sonnet dit :

« O vous qui parcourez le chemin d'Amour ! faites attention, et dites s'il peut y avoir une douleur plus grande que la mienne ? Veuillez seulement m'écouter, puis vous direz si je ne suis pas les clefs et la maison de toutes douleurs.

» Amour, non pas à cause de mon faible mérite, mais par l'effet de sa générosité, m'avait placé dans une vie si agréable et si douce, que souvent j'entendais dire derrière moi : « Dieu ! en faveur de quel mérite le cœur de cet homme est-il si heureux ? »

» Maintenant j'ai perdu toute la hardiesse joyeuse qui jaillissait de mon trésor d'amour ; mon cœur est devenu pauvre, et j'ai peur de parler.

» Je fais comme ceux qui par honte cachent leur indigence. Devant tout le monde, je me montre gai ; en dedans de moi-même, je me consume, je pleure¹. »

Après le départ de cette Dame, il plut au maître des Anges d'appeler au milieu de sa gloire une autre jeune Dame de cette ville, dont la grâce et la beauté charmaient les habitants. Je vis son corps inanimé au milieu de beaucoup de Dames qui pleuraient. Me rappelant de l'avoir vue faisant compagnie à cette noble personne (Béatrice), je ne pus me tenir de verser quelques larmes ; et même

¹ Ce sonnet a deux parties principales. Dans la première, je fais un appel aux fidèles d'Amour, au moyen de ces paroles de Jérémie : « O vos qui trans- » itis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. » Dans la seconde partie, qui commence par ces mots : « L'Amour, non pas à cause de mon faible mérite, etc., » je dis ce qu'Amour a fait pour moi, et ce qu'en suite j'ai perdu.

en pleurant, je me proposai de dire quelques paroles de sa mort, en bon souvenir de ce que je l'avais vue plusieurs fois avec ma Dame. A la fin de ce que je composai, j'en touchai quelques mots, comme pourra s'en apercevoir facilement celui qui comprend. Je fis donc ces deux sonnets, l'un commençant par : *Pleurez, amants*, et le second par : *Mort cruelle* !

« Pleurez, amants, puisque Amour pleure ; pleurez en apprenant la cause de ses larmes. Amour entend les Dames qui, fondant en larmes, excitent les autres à pleurer.

» De ce que l'impitoyable Mort s'est emparée d'un noble cœur, en détruisant, hors l'honneur qui est impérissable, tout ce qui, en ce monde, est digne de louange dans une Dame.

» Apprenez combien l'Amour lui rendit honneur. Je le vis sous sa véritable figure exprimer son chagrin près de la belle image défunte ;

» Il regardait souvent vers le ciel, où était déjà placée la belle âme qui avait été une femme si gracieuse ¹. »

« Mort cruelle, ennemie de toute pitié, antique mère de la douleur, jugement invincible et dur, puisque tu as forcé mon cœur affligé de penser à ses douleurs, ma langue fait tous ses efforts pour te maudire.

» Et puisque tu es si dénuée de pitié, il faut bien que

¹ Ce premier sonnet se divise en trois parties. Dans la première, j'appelle et je sollicite tous les fidèles d'Amour à pleurer ; et je dis qu'en apprenant la cause des pleurs de l'Amour ils seront plus disposés à m'écouter ; dans la seconde, je dis quelle est la cause de ses pleurs ; dans la troisième, je parle des honneurs qu'Amour rendit à cette dame. La seconde partie commence à : « *Amour entend les dames qui, etc.* ; » la troisième à : « *Apprenez combien, etc.* »

je publie ta faute, la plus grossière que l'on pût commettre ; non que personne l'ignore , mais pour entretenir la colère dans l'âme de ceux qui , par la suite , se nourriront d'Amour.

» Tu as arraché de dessus la terre la courtoisie , ce que l'on doit apprécier surtout dans une femme , la vertu accompagnée du charme de la jeunesse. Tu as détruit la grâce amoureuse.

» Je ne veux pas désigner davantage une Dame que ses vertus font reconnaître. Qui ne mérite pas le salut éternel ne doit pas espérer d'aller jamais en sa compagnie ¹. »

Quelques jours après les funérailles de cette Dame , il se présenta des circonstances qui me forcèrent de sortir de la ville et d'aller vers les lieux où demeurait la personne qui m'avait servi de rempart contre les curieux. Quoique je n'allasse pas précisément jusqu'à l'endroit qu'elle habitait, et que j'eusse des compagnons dans la route , ce voyage me déplaisait , ne sachant comment me soustraire aux regards pour décharger mon cœur de l'angoisse que j'éprouvais en m'éloignant de ma félicité. Cependant le très-doux seigneur (Amour), qui me tyrannisait sous l'empire de ma noble Dame (Béatrice), m'apparut dans mon imagination comme un pèlerin mal et légèrement vêtu. Il me paraissait tout interdit , et tenait ses yeux fixés vers la terre , qu'il portait toutefois de temps en temps vers une rivière dont l'eau limpide et pure

¹ Ce sonnet, qui commence par : *Mort cruelle*, se divise en quatre parties. Dans la première, je donne à la mort certains noms qui lui sont propres ; dans la seconde, m'adressant à elle, je donne la raison qui me porte à la blâmer ; dans la troisième, je la couvre de honte ; dans la quatrième, je parle à une personne indéterminée, quoique latérieurement je sache bien de qui je parle. La seconde partie commence à : « *Puisque tu as forcé*, etc. ; » la troisième à : « *Et puisque tu es*, etc. ; » la quatrième à : « *Qui ne mérite le*, etc. »

coulait le long du chemin où je me trouvais. Il me parut qu'Amour m'appelait et me disait ces paroles : « Je viens de chez cette Dame qui t'a protégé si longtemps, et je sais qu'elle ne pourra revenir. Et cependant ce cœur que je te faisais avoir par elle, je l'ai avec moi, et je le porte à une autre Dame, qui te servira d'égide comme la première. » Il me la nomma, et je la reconnus bien. « Du reste, ajouta l'Amour, si tu répètes quelques-unes des paroles que je t'ai dites, fais-le de manière à ne pas découvrir l'amour simulé que tu as montré à ces deux Dames, et qu'il te conviendra de montrer à une autre (ou à d'autres, *variante*). » Ayant ainsi parlé, ma vision disparut. Le visage changé, je chevauchai pensif tout le jour, poussant de fréquents soupirs. Vers la nuit, je commençai ce sonnet :

« Chevauchant avant-hier par un chemin, et tout préoccupé de marcher contre mon gré, je trouvai au milieu de la route Amour, vêtu en habit léger de pèlerin.

« A le voir, il me parut misérable, comme s'il eût perdu son pouvoir, allant en soupirant, pensif et tête basse pour ne regarder personne.

« Lorsqu'il m'aperçut, il m'appela par mon nom, et dit : « Je viens de loin et d'un endroit où ton cœur était par ma volonté.

« Je l'ai retiré, afin qu'il pût encore éprouver un nouveau plaisir. » Alors je pris une si grande pitié de lui, qu'il disparut sans que je m'en aperçusse ¹. »

Sitôt que je fus de retour de ce voyage, je me mis à

¹ Ce sonnet a trois parties. Dans la première, je dis comment je rencontra l'Amour, et quel il me parut ; dans la seconde, je rapporte ce qu'il m'a dit, non pas entièrement, dans la crainte de découvrir mon secret ; dans la troisième, je dis comment il disparut. La seconde commence à : « *Lorsqu'il m'aperçut*, etc., » la troisième à : « *Alors je pris une*, etc. »

la recherche de cette Dame qui m'avait été désignée par mon seigneur, dans le chemin des soupirs ; et afin d'éviter les longueurs, je dirai qu'en peu de temps je trouvai si bien moyen d'en faire ma sauvegarde, que beaucoup de gens en parlaient d'une manière offensante ; ce qui me blessa beaucoup plusieurs fois. Ces bavardages, qui tendaient à me noircir, furent cause que cette noble créature (Béatrice), qui détruisit tous les vices et fut reine des vertus, passant par un lieu où je me trouvais, me refusa sa douce salutation, dans laquelle résidait toute ma félicité.

Je veux même m'écarter un instant de mon sujet principal, pour faire comprendre tout le bien que son salut opérait en moi. Quand je la voyais paraître quelque part, dans l'espérance où j'étais de recevoir sa merveilleuse salutation, je n'avais plus d'ennemi ; je sentais au contraire une ardeur charitable qui me portait à pardonner à tous ceux dont j'avais reçu des offenses ; et si en pareille occasion on m'eût demandé quoi que ce soit, ma seule réponse eût été : *Amour*, que j'aurais prononcé avec un visage modeste. Et quand elle était sur le point de saluer, un *esprit d'amour*, anéantissant tous les autres *esprits sensitifs*, faisait paraître au dehors les faibles *esprits de la rue*, et leur disait : « Allez honorer votre Dame, » et lui seul (l'esprit d'Amour) demeurait à leur place. Qui aurait voulu connaître Amour l'aurait pu facilement en observant le tremblement de mes yeux ; et quand cette très-noble Dame faisait son salut, non-seulement Amour n'avait pas le pouvoir de cacher l'excessive félicité que j'éprouvais, mais lui-même devenait tel par l'effet de la douceur de cette salutation, que mon corps soumis entièrement à sa puissance se remuait souvent comme un corps grave inanimé ; ce qui me démontre évidemment que dans cette salutation résidait mon bonheur, lequel fort souvent était trop grand pour que j'eusse la force de le supporter et d'en jouir.

Revenant à mon sujet, je dis donc que mon bonheur (le salut) m'ayant été refusé, je ressentis une telle douleur, que je me séparai des assistants, et me retirai dans un lieu solitaire, où je baignai la terre de larmes amères; qu'après m'être quelque peu soulagé en pleurant, j'entrai dans ma chambre, où je pus me livrer à mon chagrin sans être entendu de personne. Là, après avoir imploré la miséricorde de la Dame de la courtoisie (Béatrice), et m'être écrié : « Amour, viens au secours de ton fidèle, » je m'endormis comme un petit enfant qui pleure après avoir été corrigé.

Mais, vers le milieu de mon sommeil, je crus voir dans ma chambre, près de moi, un jeune homme dont les vêtements resplendissaient de blancheur. Il était pensif, dirigeant ses regards là où j'étais gisait, et il me sembla que, tout en soupirant, il me disait : « *Fili mi, tempus est ut prætermittantur simulachra nostra* : Mon fils, il est temps de mettre de côté tous nos vains fantômes. » Alors je le reconnus, parce qu'il m'appela comme il m'avait appelé déjà bien des fois. Et, le regardant, je crus m'apercevoir qu'il pleurait de pitié, attendant quelques paroles de moi. M'étant rassuré, dans mon sommeil, je commençai à parler avec lui : « Seigneur de la noblesse, pourquoi pleures-tu ? » Et il me disait ces paroles : « *Ego tanquam centrum circuli, cui simili modo se habent circumferentiæ partes* : tu autem non sic : Je suis comme le centre du cercle auquel tous les points de la circonférence se rapportent ; il n'en est pas ainsi de toi. — Pourquoi parles-tu avec tant d'obscurité ? » lui demandai-je. Et il me répondit en langue vulgaire : « Ne me demande plus que ce qui pourrait t'être utile. » Alors je commençai à parler avec lui de la salutation qui m'avait été refusée, et lui en demandai la raison. Il me répondit de la sorte : « Notre Béatrice, en conversant avec quelques personnes, a entendu dire que la Dame dont je t'ai dit le nom dans le chemin des soupirs avait éprouvé des désagréments de ta

part; et comme cette noble personne ne peut supporter l'idée du plus léger tort fait à qui que ce soit, elle n'a pas daigné te saluer, craignant que tu ne fusses un homme méchant. Cependant, comme elle connaît véritablement ton secret, à cause de la longue habitude qu'elle a de toi, je veux que tu composes des vers dans lesquels tu exprimeras l'empire que j'ai sur toi par l'effet de son mérite, et comment tu as été son amant fidèle depuis ton enfance. Prends-en à témoin celui qui le sait; dis comment tu le pries de lui affirmer la vérité à ce sujet, et tu peux être certain que je lui en parlerai volontiers. Par ce moyen, elle connaîtra ta véritable intention, ce qui lui fera rejeter les paroles de ceux qui ont été mis dans l'erreur sur ton compte. Fais en sorte de tenir un milieu discret dans ces vers; ne lui parle pas directement, ce serait manquer aux convenances, et aie soin de ne pas envoyer ce que tu écriras dans un lieu où elle pourrait l'entendre sans que je fusse près d'elle; mais orne tes vers d'une suave harmonie à laquelle je me mêlerai toutes les fois qu'il en sera besoin. »

Ayant ainsi parlé, il disparut, et mon sommeil s'interrompit. En rappelant mes souvenirs, je m'aperçus que cette vision m'était apparue pendant la neuvième heure du jour. Je sortis de ma chambre avec l'intention de faire une ballade dans laquelle j'exprimerais tout ce que mon Seigneur m'avait ordonné d'y mettre, et je fis celle qui suit :

« Ballade, va trouver Amour, et avec lui va te présenter devant ma Dame, afin que mon excuse, que tu contiens, plaide en ma faveur auprès d'elle avec le secours de mon Seigneur. Ballade, tu t'avances si modeste et si courtoise, que tu devrais ne rien craindre et voyager seule. Mais, pour plus de sûreté, va d'abord trouver l'Amour; car il ne serait peut-être pas prudent de marcher sans lui, puisque celle qui doit l'entendre

est tellement irritée contre moi, à ce que je crois, qu'elle pourrait te mal recevoir si tu n'étais pas accompagnée par l'Amour.

» Quand tu seras avec lui devant ma Dame, et après avoir demandé merci, commence à dire ces paroles d'une voix bien douce : Ma Dame, celui qui m'envoie vers vous désire, dans le cas où cela vous agréerait, que vous écoutiez ses excuses, s'il en trouve de bonnes. L'Amour est là qui peut vous dire que par l'empire de votre beauté il fait changer de visage comme il veut à celui qui m'envoie, et que son cœur n'ayant pas varié, c'est à vous à deviner le motif pour lequel Amour lui a fait regarder une autre femme.

» Ballade, dis-lui encore : Ma Dame, son cœur s'est maintenu dans une si ferme constance, que toutes ses pensées ne tendent qu'à obéir à votre volonté. Tout jeune il s'est voué à vous, et jamais il ne s'en est éloigné. Si par hasard ma Dame ne te croit pas, dis-lui qu'elle interroge l'Amour à ce sujet. Fais-lui une humble prière, si elle ne veut pas me pardonner; et enfin qu'elle m'envoie l'ordre de mourir, et elle pourra s'assurer que je suis son fidèle serviteur.

» Quant à celui (Amour) qui est la source de toute piété et qui saura bien plaider ma cause auprès de ma Dame, dis-lui, avant qu'il cesse de causer avec elle : Seigneur, en faveur de ma douce harmonie, demeurez près de cette Dame, et dis à ton serviteur (Dante) tout ce qui sera à propos. Que si, grâce à tes prières, elle (Béatrice) lui pardonne (à Dante); annonce-lui la paix avec un visage riant. Pars, gentille ballade, choisissant à ton gré le moment favorable, afin que tout l'honneur du succès te revienne ¹. »

¹ Cette ballade se divise en trois parties. Dans la première, je dis à la ballade où elle va, et je la rassure pour qu'elle agisse plus efficacement. Je dis

Après la vision que j'ai rapportée, et lorsque j'eus dit les paroles que l'Amour m'avait imposées, mon esprit fut assailli par une multitude de pensées qui me combattaient sans que je pusse me défendre. Il y en avait quatre surtout qui ne me laissaient plus aucun repos. L'une était : La domination d'Amour est bonne, puisqu'elle dégage l'intelligence de celui qui lui est fidèle de toutes les choses basses. L'autre était : La domination de l'Amour n'est pas bonne, puisque plus son fidèle lui est attaché, plus il doit éprouver de peines et de chagrin. Le troisième était : Le nom d'Amour est chose si douce à entendre, qu'il est impossible que par la vertu de cette parole on n'opère pas tout le bien imaginable; car les noms sont la conséquence des choses. *Nomina sunt consequentia rerum.* Enfin la dernière difficulté qui se présentait était celle-ci : La Dame dont tu es si fortement occupé n'est pas comme les autres femmes, elle ne se laisse pas facilement vaincre.

Chacune de ces réflexions m'assaillait tour à tour avec tant de force, qu'elles me contraignaient de m'arrêter comme celui qui ne sait quel chemin il doit prendre ni où il veut aller. Et lorsque je faisais des efforts pour trouver un terme moyen pour accorder ces opinions différentes, alors cette dernière idée me tourmentait beaucoup plus encore que les autres, et je me mettais à appeler la pitié et à me jeter dans ses bras. Étant arrivé à cet état,

dans la compagnie de qui elle doit se mettre, pour éviter tout danger. Dans la seconde, je dis ce qu'elle a à faire comprendre; dans la troisième, je lui donne la permission d'aller quand elle voudra, lui recommandant de se mouvoir doucement dans les bras de la fortune. La seconde partie commence à : « *Quand tu seras avec lui, etc.* » la troisième à : « *Paro, gentille ballade, etc.* » On pourra m'objecter que l'on ne sait pas à qui je m'adresse en parlant à la seconde personne, car la ballade n'est rien autre chose que ce que je dis. Cependant, je prétends résoudre ce doute dans ce petit livre, à l'occasion d'une autre partie qui présentera une difficulté semblable; et alors celui qui doute, ou qui prétend faire une critique, comprendra.

L'envie me vint de faire des vers, et je composai ce sonnet :

« Je ne pense qu'à l'Amour ; mes pensées à ce sujet sont tellement diverses, que l'une me fait respecter sa puissance, tandis qu'une autre met son pouvoir au rang de la folie.

» Avec l'espérance une troisième m'apporte le repos, et la dernière ne me fournit bientôt qu'un sujet de larmes. Toutes s'accordent seulement en ce point, qu'elles m'invitent à demander merci au milieu des craintes que j'éprouve.

» D'où il arrive que je ne sais plus quelle matière prendre ni que dire. Je me trouve dans une incertitude amoureuse, et quand je cherche à accorder toutes mes pensées contraires, en désespoir de cause, j'en suis réduit à implorer le secours de mon eunemie madame la Pitié, pour qu'elle me défende. »

A la suite de ce conflit de pensées contraires, il arriva que cette très-noble Dame vint dans une assemblée de Dames de distinction, où je fus conduit moi-même par une personne amie, qui crut me procurer un grand plaisir en me menant dans un lieu où tant de Dames montraient leur beauté. Ne sachant où j'allais, et me confiant en la personne qu'un de ses amis avait conduite à l'extrémité de la vie, je dis : « Pourquoi sommes-nous venus vers ces Dames ? » Alors il me répondit : « Afin qu'elles aient des serviteurs dignes d'elles. » La vérité est qu'elles formaient la compagnie d'une Dame noble qui ce jour même avait été fiancée, et que, selon l'usage de notre ville, elles devaient assister au premier repas qu'elle ferait à la table et dans la maison de son fiancé. Je crus donc faire plaisir à mon ami en me proposant pour servir ces Dames avec lui.

Lorsque je fus dans l'assemblée, je sentis dans la partie gauche de ma poitrine un tremblement extraordinaire qui se communiqua dans tout mon corps. Alors je m'appuyai le long d'une peinture qui entourait cette maison, et, appréhendant que quelqu'un ne se fût aperçu de mon tremblement, je levai les yeux, et, regardant les Dames, j'aperçus la très-noble Béatrice parmi elles. Mes *esprits* furent tellement abattus en ce moment, par la force que reçut l'Amour en se sentant si près de la noble Dame, qu'il n'y eut plus que les *esprits de la rue* qui conservèrent de la vie, et encore restèrent-ils hors de leur usage ordinaire, parce qu'Amour voulait les y maintenir pour voir la très-admirable Dame. Et quoique je me fusse un peu remis, je me chagriaais beaucoup de ce que ces *petits esprits* se plaignaient si fort, en disant : « Si l'Amour ne nous avait pas ainsi troublés, nous pourrions être en état de voir la merveilleuse Dame, comme font nos pareils. »

Je dis que plusieurs de ces Dames s'étant aperçues du changement qui s'était opéré en moi, commencèrent à en témoigner leur étonnement ; puis, dans la conversation, elles se moquèrent de moi avec la très-noble Dame. Mon introducteur, ami de bonne foi, qui, dans cette circonstance, se trouva pris pour dupe, me tira par la main, et m'ayant entraîné hors de la vue de ces Dames, me demanda ce que j'avais. Je lui répondis quelques paroles, et mes esprits morts s'étant relevés, ainsi que ceux qui avaient été chassés ayant repris possession de leur faculté, je dis à cet ami : « J'ai posé les pieds dans cette partie de la vie au delà de laquelle on ne peut plus aller avec l'intention de retourner sur ses pas. » Et l'ayant quitté, je rentrai dans la chambre des larmes, où pleurant et rougissant en moi-même, je dis : « Si cette Dame connaissait l'état où je suis, je ne crois pas qu'elle se moquât de moi ; au contraire, j'exciterais en elle une vive pitié. » Et tout en laissant échapper cette plainte, je résolus de

dire des paroles qui feraient connaître la cause de mon changement subit, lesquelles diraient : Que je sais que cette cause n'est pas connue, et que si elle l'était, certainement tout le monde aurait pitié de moi. Ayant le désir que cette explication parvint jusqu'aux oreilles de ma Dame, alors je composai ce sonnet :

« Ma Dame, vous plaisantez avec les autres Dames sur ma figure, sans réfléchir d'où il vient que mon visage change complètement lorsque je contemple votre beauté.

» Si vous le saviez, votre pitié ne pourrait résister à une preuve si manifeste, puisque l'Amour, lorsqu'il me trouve si près de vous, prend tant d'empire sur moi, qu'il frappe sur tous mes esprits épouvantés, tuant les uns, chassant les autres, de telle sorte qu'il (l'Amour) reste seul à vous regarder.

» D'où il arrive que ma figure change entièrement, mais non pas à ce point toutefois, que je ne sente les douleurs poignantes des esprits chassés¹. »

Après mon étonnante transfiguration, il me vint une pensée fatigante qui ne me quittait pas. Sans cesse elle me reprenait, et voici quels étaient ses raisonnements : Puisque tu fais une si ridicule figure quand tu es près de cette Dame, pourquoi cherches-tu à la voir? Et si elle te

¹ Je ne divise pas ce sonnet en parties, parce que la division ne s'en fait que pour exposer les significations de la chose divine. Or, comme la cause survenue est très-manifeste, il n'y a pas lieu à faire des divisions. La vérité est que dans les paroles où la cause de ce sonnet est présentée, il s'en trouve de douteuses. Par exemple, lorsque je dis qu'*Amour tue tous mes esprits*, et que *les esprits de la vue demeurent vivants*, si ce n'est qu'ils sortent de leurs (*instruments*) *organes*, c'est un doute (une difficulté) impossible à résoudre pour toute personne qui n'est pas fidèle d'amour au même degré, tandis que pour ceux qui le sont (fidèles d'amour), rien n'est si facile à comprendre que ces paroles douteuses. Aussi ne serait-il pas bien à moi d'expliquer de tels doutes, puisque mes explications seraient vaines et superflues.

faisait appeler près d'elle, qu'aurais-tu à répondre dans le cas où tu aurais le libre exercice de toute ta raison ? Alors une autre pensée humble me dictait cette réponse, et je disais : Si je ne perdais pas mes facultés, et qu'au contraire je les conservasse libres, je lui dirais : Qu'aus-sitôt que je pense à son admirable beauté, il me vient un désir si vif et si fort de la voir, que ce désir tue et détruit dans ma mémoire tout ce qui pourrait s'y op-poser. Et c'est ce qui est cause que les tourments passés ne me retiennent plus, et que je cherche toujours à la voir. Ces pensées diverses m'engagèrent à dire à ma Dame ce qui m'arrive quand je suis près d'elle, et je fis ce sonnet :

« Tout ce qui se présente à mon esprit s'éteint et meurt du moment que je vous vois, ô mon précieux trésor ! Et quand je suis près de vous, j'entends l'Amour qui me dit : « Fuis, si tu ne veux périr. »

» Le visage fait connaître la couleur du cœur, le visage qui semble annoncer la mort quand il cherche un appui, et lorsque, pendant la fougue de mes frissons, les murs semblent crier : Meurs ! meurs !

» C'est un crime que commet la personne qui, me voyant en cet état, n'a pas cherché à raffermir mon âme éperdue en lui montrant un peu de pitié ; pitié que fait naître cet aspect des yeux qui désirent la mort, et que votre moquerie a détruite jusque dans l'âme des autres¹. »

¹ Ce sonnet se divise en deux parties. Dans la première, je dis pourquoi je ne puis me retenir d'aller près de cette dame ; dans la seconde, je fais savoir ce qui m'arrive quand je vais près d'elle ; et cette partie commence à : « *Et quand je suis près de vous*, etc. » Mais cette seconde partie se subdivise en cinq autres : dans la première, je dis qu'Amour, conseillé par la raison, me parle quand je suis près d'elle ; dans la seconde, je fais connaître l'état de mon cœur par ce qui se passe sur mon visage ; dans la troisième, je dis comment tout courage m'a abandonné ; dans la quatrième, je dis que celui-là commet

Bientôt ce sonnet me fit naître l'idée d'exprimer quatre pensées sur mon état, que je n'avais pas encore fait connaître. La première, que très-souvent je me chagrinais quand ma mémoire poussait mon imagination à rechercher ce qu'Amour me faisait éprouver; la seconde, qu'Amour m'assaillait si fort et si brusquement, qu'il ne me restait de la vie rien autre chose qu'une pensée qui me parlait de cette Dame; la troisième, que quand Amour me livrait ainsi combat, tout pâle, décoloré, je me débatais pour voir cette Dame, croyant que sa vue me soutiendrait dans cette attaque, oubliant tout ce qui m'arrivait de fâcheux, pour me rapprocher de sa noble personne; la quatrième, que non-seulement cette vue ne me défendait pas, mais au contraire détruisait le peu de vie que j'avais encore. Je fis donc ce sonnet :

« Souvent je pense à la triste expression qu'Amour donne à ma figure, et je m'en émeus tellement, que je dis : Hélas ! pareille chose arrive-t-elle à d'autres qu'à moi ?

» Car l'Amour m'assaille si brusquement, que je suis toujours sur le point d'en perdre la vie. Un seul esprit reste et vit encore en moi, Béatrice, parce qu'il s'occupe de vous.

» Alors je m'excite, je m'efforce, j'épuise mon âme ; alors je veux vous voir, croyant trouver la guérison ;

» Et si je lève les yeux pour vous regarder, un trem-

un crime, qui n'a pas pitié de moi ; et enfin, dans la dernière, je fais savoir pourquoi un autre devrait avoir pitié de l'apparenee malheureuse qui se manifeste dans mes yeux ; laquelle apparenee malheureuse est détruite, c'est-à-dire ne paraît plus telle aux autres, à cause de la moquerie de cette dame, dont l'exemple entraîne ceux même qui seraient naturellement disposés à me plaindre. La seconde partie commence à : « *Le visage fait connaître la couleur, etc.* ; » la troisième à : « *Pendant la fougue de, etc.* ; » la quatrième à : « *C'est un crime, etc.* ; » la cinquième à : « *Pitié que fit naître, etc.* »

blement s'élève dans mon cœur, qui me fait tomber sans pouls et sans haleine ¹. »

Après avoir composé ces trois derniers sonnets adressés à cette Dame, et où se trouve la peinture de tout ce que j'ai éprouvé, je crus m'être assez clairement expliqué, et je résolus de me taire. Cependant, quoique je me sois toujours abstenu depuis de rien dire à cette Dame, il me convint de prendre une matière nouvelle et plus élevée que celle que j'avais traitée précédemment; et comme le sujet en est agréable à entendre, je le ferai connaître aussi brièvement que je pourrai.

✕ Comme par le changement subit de mon visage beaucoup de personnes avaient pénétré le secret de mon cœur, certaines Dames qui avaient coutume de se réunir savaient très-bien ce que j'éprouvais intérieurement, parce qu'elles avaient été témoins de plusieurs de mes mésaventures. Me trouvant, par hasard, un jour près d'elles, il y en eut une qui m'appela. Elle parlait avec beaucoup de grâce. Quand je fus près de la compagnie, et que je me fus aperçu que ma très-noble Dame n'était pas présente, m'étant rassuré, je saluai ces Dames, et leur demandai ce qui pouvait leur être agréable. Elles étaient en assez grand nombre, et riaient entre elles. Les unes me regardaient, en attendant ce que j'allais leur dire; d'autres chuchotaient ensemble, lorsque l'une de celles-ci, tournant ses yeux vers moi et m'appelant par mon nom, me dit: « A quelle fin aimes-tu cette Dame, puisque tu ne peux la regarder et supporter sa présence? il faut que le but d'un tel amour soit des plus étranges! » Et sitôt qu'elle m'eut ainsi parlé, non-seulement elle, mais toutes les autres fixèrent leurs yeux sur

¹ Ce sonnet se divise en quatre parties, selon les quatre points qui y sont traités. Comme j'en ai parlé plus haut, je n'y reviendrai pas, si ce n'est pour désigner les parties par leur commencement. Je dis donc que la seconde partie commence à: « *Car l'Amour m'assaille*, etc.; » la troisième à: « *Alors j'm'excite*, etc.; » et la quatrième à: « *Et si je lève*, etc. »

mon visage, en attendant ma réponse. Alors je leur parlai ainsi : « Mes Dames, la fin de mon Amour a été la salutation de cette Dame de qui vous voulez peut-être parler, et dans la salutation de laquelle était ma béatitude, but de tous mes honnêtes désirs. Mais, comme il lui a plu de me la refuser, mon seigneur Amour a mis désormais tout mon bonheur dans sa merci, qui ne peut me manquer. »

Alors ces Dames commencèrent à parler entre elles, et comme parfois nous voyons l'eau tomber avec la neige, ainsi leurs paroles me semblaient-elles mêlées de soupirs. Et lorsqu'elles eurent conversé quelque temps, la Dame qui m'avait parlé la première me dit encore : « Nous te prions de nous expliquer en quoi consiste cette félicité, cette béatitude dont tu parles. » Je lui répondis : « Dans les paroles qui contiennent les louanges de ma Dame. » Elle reprit : « Ne pourrait-on pas conclure de là que les paroles dont tu t'es servi pour peindre ta situation amoureuse n'allaient pas à ce but ? » A ces paroles, je me sentis presque honteux, et m'éloignai de ces Dames, me disant en moi-même : Puisqu'il y a tant de félicité dans les louanges de ma Dame, pourquoi ai-je parlé autrement ? Et de ce moment je pris la résolution de ne traiter que des sujets qui fussent des louanges de cette noble Dame. En y pensant toutefois, je craignis d'avoir choisi une matière trop haute pour moi, en sorte que je n'osai commencer. Aussi demurai-je plusieurs jours sans entreprendre aucune composition. Il arriva ensuite que, passant près d'un ruisseau limpide, il me prit un désir si fort de parler, que je m'occupai du mode que je devais prendre. Je pensai qu'en parlant d'elle il ne convenait pas que je le fisse, à moins de m'adresser aux Dames, en employant la seconde personne, ne prétendant pas toutefois parler à toutes les femmes, mais seulement aux Dames nobles et distinguées. Ma langue alors sembla se délier, et je m'écriai : *Dames, qui savez ce que c'est qu'Amour !*

Je conservai joyeusement ces paroles dans mon esprit,

me proposant d'en faire le début de ce que je voulais composer. Alors je retournai dans la ville ci-dessus désignée, et, après avoir mûri mes idées pendant quelques jours, je commençai une chanson avec le début que j'avais choisi, et selon les divisions que je donnerai plus bas. Voici la chanson :

« Dames, qui savez vraiment ce que c'est qu'Amour, je veux m'entretenir avec vous de ma Dame, non que j'espère la louer dignement, mais dans l'intention de soulager mon esprit en parlant d'elle. Je dis que, lorsque je réfléchis à son mérite, l'Amour se fait si doucement entendre à moi, que si je ne perdais pas toute hardiesse en ces moments, ce que je dirais rendrait tout le monde amoureux. Mais je ne veux pas m'élever si haut, dans la crainte que ma timidité ne me fasse tomber trop bas. Je traiterai donc avec vous, Dames et Demoiselles, mais bien légèrement, eu égard à son mérite, des éminentes qualités de ma Dame, car c'est un sujet dont on ne peut parler à tout le monde.

« Un ange invoqua Dieu, en disant : « Sire, on voit au monde une merveille dont les manières nobles et gracieuses procèdent d'une âme dont la splendeur s'élève et parvient jusqu'ici-haut. » Le ciel, à qui il ne manquait rien, que de la posséder, la demanda à son Seigneur, et chaque saint la réclame par ses prières. La seule pitié plaide ma cause dans le ciel; en sorte que Dieu, sachant qu'il s'agit de ma Dame, dit. « O mes bien-aimés! souffrez tranquillement que celle que vous désirez de voir reste autant qu'il me plaira là où il y a quelqu'un (Dante) qui s'attend à la perdre, et qui dira aux damnés dans l'enfer: J'ai vu l'espérance des bienheureux! »

« Ma Dame est désirée dans le plus haut des cieux. Maintenant je veux vous faire connaître quelque chose

de son mérite, et je dis : Toute Dame qui veut prendre des manières nobles doit aller avec elle, parce que quand elle s'avance quelque part, Amour jette aussitôt une glace sur les cœurs corrompus, qui frappe et détruit toutes leurs pensées. Celui qui serait exposé à la voir, ou s'ennoblirait, ou mourrait; et quand elle rencontre quelqu'un digne de la regarder, celui-là éprouve toute la puissance de ses vertus; et s'il lui arrive qu'elle l'honore de son salut, elle le rend si modeste, si honnête et si bon, qu'il va jusqu'à perdre le souvenir de toutes les offenses qu'il a reçues. Cette Dame a encore reçu une grâce particulière de Dieu; car la personne qui lui a adressé la parole ne peut pas mal finir.

» Amour dit d'elle : Comment une chose mortelle peut-elle être si pure et si belle? Puis il la regarde, et juge en lui-même que Dieu se propose d'en faire une chose merveilleuse : couleur de perle à peine sensible, comme il convient précisément à une Dame de l'avoir. Elle possède autant de bonté que la nature en peut produire; et en la regardant on apprendra à apprécier la beauté. De quelque manière qu'elle meuve ses yeux, il en sort des esprits enflammés d'amour qui frappent les yeux de ceux qui la regardent; et ils pénètrent tellement, que chacun va droit au cœur. Vous voyez l'Amour peint sur son visage, qu'aucun regard ne peut fixer sans être ébloui.

» Chanson, je sais que tu iras de tous les côtés, parlant à plusieurs Dames, quand je t'aurai envoyée par le monde. Maintenant il faut que je t'avertisse, puisque je t'ai élevée pour être une fille jeune et simple d'Amour, de consulter là où tu arriveras, en disant : Enseignez-moi le chemin pour aller droit à la Dame vers laquelle je suis envoyée et dont la louange fait mon ornement. Et si tu ne veux pas faire une démarche inutile, ne l'arrête pas là où il y a des personnes cor-

rompues. Fais en sorte, si tu le peux, de le découvrir seulement aux Dames et aux hommes honnêtes qui le conduiront par la voie la plus courte. Tu trouveras Amour avec elle (Béatrice); aie soin de me recommander à tous deux, comme tu dois le faire¹. »

¹ Afin que cette chanson soit mieux comprise, j'en parlerai avec plus d'art que des morceaux qui précèdent. Je la diviserai en trois parties. La première est l'exorde des paroles qui suivent; la seconde, l'exposé de la matière traitée; et la troisième, on pourrait, en quelque sorte, l'appeler la servante des paroles qui précèdent. La seconde commence à : « *Un ange invoqua Dieu*, etc. » la troisième à : « *Chanson, je sais*, etc. »

La première partie se subdivise en quatre : 1^o je dis à qui je veux parler de ma Dame et pourquoi je veux en parler ; 2^o j'exprime ce que je crois sentir moi-même, quand je pense à son mérite, et comment je pourrais parler, si je ne perdais pas toute assurance et toute hardiesse ; 3^o je dis comme je pense devoir m'exprimer pour que je ne sois pas décontenancé par l'abaissement ; 4^o je reviens encore aux personnes à qui je dois m'adresser, et je donne la raison pour laquelle je m'adresse à elles. La seconde commence à : « *Je dis*, etc. » la troisième à : « *Mais je ne veux pas m'élever*, etc. » la quatrième à : « *Dames et demoiselles*, etc. » Puis, quand je dis : « *Un ange invoqua*, etc. » je commence à parler de cette dame ; et cette autre partie se subdivise encore en deux. Dans la première, je dis qu'on s'occupe d'elle au ciel ; dans la seconde, qu'on s'occupe d'elle sur la terre ; et cette seconde qui commence à : « *Ma Dame est désirée*, etc. » se subdivise de nouveau en deux. Dans la première, je traite de la noblesse de son âme, exposant quelques vertus effectives qui procèdent de son âme noble ; et dans la seconde, je rappelle la noblesse de son corps, et j'énumère quelques-unes de ses beautés à : « *L'Amour dit d'elle*, etc. »

Mais cette dernière seconde partie se redivise encore en deux. Je parle, dans l'une, de quelques beautés selon la gloire (morales), et, dans l'autre, de beautés spéciales et déterminées de la personne, à cet endroit où il est question de *ses yeux*, qui sont la source et le principe de l'Amour ; et afin de détourner toute pensée grossière de ce que je dis, le lecteur ne doit pas oublier qu'il est écrit plus haut que le salut de cette dame, qui fut exprimé par sa bouche, fut la fin, le but de mes désirs pendant qu'elle voulait bien encore me le faire. Puis, quand je dis : « *Chanson, je sais que tu*, etc. » j'ajoute une strophe qui est comme la servante des autres, où j'exprime ce que je désire et attends de ma chanson. Mais comme cette dernière partie est facile à comprendre, je ne me donnerai plus la peine d'en indiquer les divisions. Je sens bien que, pour en faire saisir tout le sens, il conviendrait de les multiplier encore ; mais je ne suis pas fâché de ne pas être compris par celui dont l'intelligence ne serait pas satisfaite des explications que j'ai données, et qui laissera là ma chanson ; car je crains d'en avoir donné le sens trop ouvertement par les divisions déjà indiquées, s'il arrivait que beaucoup de personnes vinssent à en avoir connaissance en l'entendant réclter.

Après que cette chanson fut un peu connue dans le monde, un ami, l'ayant entendue, prit une opinion peut-être trop avantageuse de moi, et témoigna le désir que je lui disse ce que c'est qu'Amour. Réfléchissant qu'après la chanson c'était un beau sujet à traiter, et que d'ailleurs je devais me rendre agréable à cet ami, je fis ce sonnet :

« Comme dit le sage, l'Amour et un noble cœur ne font qu'un; et quand l'un ose aller sans l'autre, c'est comme quand l'âme abandonne la raison.

» La nature, quand elle est amoureuse (généreuse, bonne), rend l'Amour le maître, et fait du cœur la maison dans laquelle on se repose en dormant, tantôt peu, tantôt longtemps.

» Cependant la beauté se manifeste aux yeux par les traits d'une Dame sage, et cet objet agréable fait naître un désir de la posséder;

» Et quelquefois ce désir persiste de telle sorte qu'il éveille l'esprit d'Amour. Un homme de mérite produit le même effet sur une Dame ¹. »

✓ Ayant traité d'Amour dans les vers précédents, je voulus encore dire quelques louanges de cette noble Dame (Béatrice), pour démontrer comment cet Amour s'éveille par elle, et de quelle manière non-seulement il s'éveille là où il dormait, mais comme elle le fait venir d'une ma-

¹ Ce sonnet se divise en deux parties. Dans la première, je parle de lui (Amour) comme puissance; et dans la seconde, je dis comment sa puissance se réduit en action. La seconde commence à : « *La beauté se manifeste*, etc. » La première se divise en deux parties : 1^o (comme puissance) je dis dans quel sujet est cette puissance; 2^o comment ce sujet et cette puissance sont produits en être, et comment l'un garde l'autre, ainsi que la forme garde la matière. La seconde commence à : « *La nature, quand elle*, etc. » Puis, quand je dis : « *La beauté se manifeste*, etc. », je dis comment cette puissance se réduit en acte, et d'abord comment il se réduit en homme, puis en femme : « *L'un homme de mérite*, etc. »

nière merveilleuse là où il n'est pas en puissance ; et alors je fis ce sonnet :

« Ma Dame porte Amour dans ses yeux ; aussi ennoblit-elle tout ce qu'elle regarde. Partout où elle passe, chaque homme tourne les yeux vers elle, et elle fait battre le cœur de celui qu'elle salue.

« Aussi baisse-t-il la tête, et devient-il pâle en se plaignant du peu de mérite qu'il a. L'orgueil et la colère fuient devant elle. Unissez-vous donc à moi, mes Dames, pour lui faire honneur.

« Non, il n'est pas de pensée douce et modeste qui ne naisse dans le cœur de celui qui l'entend parler ; aussi celui qui la voit le premier est-il bienheureux.

« L'air qu'elle a quand elle sourit ne se peut exprimer ni retenir dans la mémoire, tant ce miracle est nouveau et éclatant ¹. »

Mais bientôt après, par la volonté de notre glorieux

¹ Ce sonnet a trois parties. Dans la première, je dis comment cette Dame réduit cette puissance en acte par la très-noble partie d'elle-même, ses yeux ; et dans la seconde, je rappelle le même effet produit par la très-noble partie d'elle-même, sa bouche ; et entre ces deux parties, il y en a une petite (particella) qui demande aide en quelque sorte aux précédentes. Elle commence ainsi : « Unissez-vous donc à moi, etc. » La troisième commence à : « Non, il n'est pas de pensée douce, etc. » La première se divise en trois : 1^o Je dis de quelle manière elle ennoblit vertueusement ce qu'elle regarde ; et cette proposition équivaut à dire qu'elle introduit la puissance de l'Amour là où elle n'était pas encore ; 2^o Je dis comment elle réduit l'Amour en acte dans le cœur de tous ceux qu'elle regarde ; 3^o Je dis ce qu'elle opère vertueusement dans leurs cœurs. La seconde commence à : « Partout où elle passe, etc. » La troisième à : « Elle fait battre le cœur, etc. » Et quand je dis : « Unissez-vous donc à moi, etc. », je donne à entendre à qui j'ai l'intention de parler, en appelant les dames à mon aide pour honorer ma Dame. Puis quand je dis : « Non, il n'est pas de pensée, etc. », je reviens sur ce que j'ai exprimé dans la première partie, au sujet des deux actes de sa bouche, dont l'un est son doux parler, l'autre son admirable sourire. Quant à ce dernier acte, je ne dis pas comment il opère sur les cœurs, parce que la mémoire ne peut conserver le souvenir de cette opération.

Sauveur, qui lui-même n'a pas évité la mort, celui qui avait été le père d'une si merveilleuse personne, la très-noble Béatrice, sortant de cette vie, s'en alla à la gloire éternelle. Et comme cette séparation est toujours douloureuse pour ceux qui restent et qui ont été amis du défunt; qu'en outre il n'y a pas d'amitié plus intime que celle qui s'établit de bon père à bon fils, et de bon fils à bon père; et qu'enfin cette Dame était éminemment bonne et son père fort bon (comme tout le monde le dit avec toute vérité), il est certain que cette noble Dame ressentit la plus amère douleur.

Selon l'usage de la ville en ces occasions, les hommes et les femmes se rassemblèrent chacun de leur côté, là où Béatrice fondait en larmes. Comme je vis plusieurs Dames qui revenaient auprès d'elle, je prêtai l'oreille à leurs discours, qui roulaient sur la douleur de cette noble personne. « Comme elle pleure! disaient-elles; ceux qui la voient en cet état devraient mourir de pitié! » Puis ces Dames passèrent leur chemin, et j'éprouvai une si profonde tristesse, les larmes inondèrent tellement mon visage, que je fus obligé de le couvrir de mes mains. Cependant mon attention fut attirée de nouveau par des discours de la même nature que les premiers, car j'étais placé dans un lieu près duquel passaient toutes les Dames qui sortaient d'auprès de Béatrice: « Qui de nous pourra jamais se livrer à la joie, maintenant que nous avons entendu parler cette Dame si tristement? » disaient-elles. Après celles-ci en venaient d'autres qui faisaient des réflexions sur moi. « Celui qui pleure là, ne dirait-on pas qu'il l'a vue comme nous? — Voyez, ajoutaient celles qui suivaient, il est si changé, qu'il ne paraît plus être lui-même! » X

Après avoir entendu ces paroles en passant, je conçus l'idée de composer des vers, car le sujet en était digne, surtout ce que je venais d'entendre de la bouche de ces Dames. Et comme je les aurais volontiers interrogées, si

je n'avais pas été retenu par la discrétion, j'ai pris occasion de parler comme si je leur avais adressé la parole et qu'elles m'eussent répondu. Je fis donc deux sonnets. Dans l'un j'interroge selon la forme qui me convient, et dans l'autre je donne la réponse des Dames, prenant ce qu'elles ont dit d'elles-mêmes comme si elles l'eussent répondu. Voici le premier sonnet :

« Vous qui avez un aspect humble et dont les regards baissés indiquent la douleur, d'où venez-vous, que la couleur de votre visage trahit votre émotion ?

» Avez-vous vu notre noble Dame la figure inondée de douleur d'amour ? Avouez-le-moi, mes Dames, car le cœur me dit qu'il en est ainsi, puisque votre aspect et vos manières se sont ennoblis.

» Que si vous venez de voir un spectacle si douloureux, faites-moi la grâce de rester quelques instants près de moi, et de me dire tout ce que vous savez d'elle.

» Vos yeux ont tant pleuré et vos traits sont tellement altérés, que je tremble à l'idée de voir ce que vous avez vu ¹. »

Voici le second :

« Serais-tu celui qui a si souvent parlé de notre Dame, en nous adressant la parole ? Nous reconnaissons ta voix, mais ta figure est bien changée.

» Pourquoi pleures-tu si abondamment, que tu excites la pitié de tout le monde ? Est-ce que tu l'as vue pleurer, que tu ne saurais modérer ni cacher ta douleur ?

¹ Ce sonnet se divise en trois parties. Dans la première, je demande à ces dames si elles viennent d'auprès d'Elle, ajoutant que je crois qu'il en est ainsi, puisqu'elles reviennent ainsi ennoblies. Dans la seconde, je les prie de me parler d'Elle, et cela commence ainsi : « *Que si vous venez, etc.* »

» Laisse-nous pleurer, nous qui l'avons entendue mêler ses paroles à ses larmes. Ce serait chose répréhensible que de nous consoler.

» Ah! la douleur est si fortement empreinte sur les traits de cette Dame, que celle de nous qui aurait voulu la regarder serait tombée morte devant elle en pleurant ¹. »

X Peu de jours après la composition de ces vers, je tombai malade, et souffris tellement pendant neuf jours, que j'éprouvai une faiblesse qui ne me permettait plus de faire aucun mouvement. Au neuvième jour, sentant une douleur intolérable, je me mis à penser à ma Dame. Et après m'être occupé d'elle, mes pensées retombèrent sur ma frêle existence, et, réfléchissant au peu de durée de la vie humaine, même dans l'état de santé, je commençai à pleurer en moi-même sur l'excès de ce malheur. Je me disais à moi-même, en soupirant : « Il faudra donc que la très-noble Béatrice meure un jour ! » A ce moment, mon esprit s'égara tellement, que je fus forcé de fermer les yeux, et que je me sentis tourmenté comme une personne frénétique.

Au milieu de mon délire, je vis apparaître des femmes qui couraient les cheveux épars, et me disaient : *Tu mourras!* Puis après, il s'en montra d'autres avec des visages horribles, qui me criaient : *Tu es mort!* Alors, dans le trouble de mon esprit, je ne sentis plus où j'étais. Il me sembla que des femmes échevelées marchaient en pleurant; je crus voir le soleil s'obscurcir, à ce point que l'on voyait les étoiles si pâles que l'on eût dit qu'elles

¹ Ce sonnet a quatre parties, selon que les dames à qui je réponds employèrent quatre modes de parler. Mais je m'abstiendrai de revenir sur l'analyse que j'ai déjà faite de ces parties, me contentant de les indiquer seulement. La seconde commence à : « *Pourquoi pleures-tu ?* etc. ; » la troisième à : « *Laisse-nous pleurer*, etc. , » la quatrième à : « *Ah! la douleur*, etc. »

pleuraient les morts; les oiseaux frappés dans l'air tombaient, et, au milieu du bruit causé par des tremblements de terre, tout épouvanté, je crus voir venir à moi un ami qui me dit : « Ton admirable Dame est sortie de ce siècle ! » Alors je commençai à pleurer non-seulement dans mon imagination, mais avec mes yeux, les baignant de véritables larmes. Puis je regardai vers le ciel, et il me sembla voir une multitude d'anges qui se dirigeaient en chœur vers la voûte céleste, conduits par une légère vapeur d'une blancheur éclatante. Je crus entendre ces anges qui chantaient glorieusement, et les paroles qu'ils chantaient me parurent être celles-ci : *Hosanna in excelsis!* et je n'entendais rien autre chose. Alors il me parut que (mon) le cœur où il y avait tant d'amour me dit : « Il est certain que notre Dame est morte ; » et je crus marcher pour aller voir le corps de cette âme noble et bienheureuse. Mon imagination était tellement frappée, que je crus la voir morte en elfet, et que des dames couvraient sa tête d'un voile blanc. Sa figure était si calme et si modeste, qu'elle semblait dire : « Maintenant j'en suis venue à voir le principe de la paix. » En l'apercevant, je me sentis pénétré d'une telle humilité, que j'appelais la mort, lui disant : « Viens à moi, car je te désire ardemment, et tu vois que je porte déjà ta couleur ! »

Après avoir assisté à toutes les cérémonies douloureuses qui se pratiquent auprès des morts, il me sembla que je retournais chez moi. Là, ayant porté mes yeux vers le ciel, je m'écriai en pleurant : « O belle âme ! combien celui qui te voit est heureux ! » Au milieu des sanglots et des larmes, et comme j'appelais la mort, une jeune Dame qui se trouvait près de mon lit, croyant que mes paroles et mes plaintes m'étaient arrachées par la douleur de mon mal, pleine de terreur se prit à pleurer.

D'autres Dames, qui étaient dans la chambre, s'étant aperçues, par les pleurs de leur compagne, que moi-même

je versais des larmes, firent retirer la première Dame, laquelle était ma très-proche parente. Les deux autres s'approchèrent de moi pour m'éveiller, croyant que je songeais. « Ne dormez plus, et ne vous découragez pas, » me disaient-elles; et m'ayant ainsi interpellé, mon délire me quitta au moment même que je voulais dire : « O Béatrice! que tu sois bénie! » J'avais déjà prononcé : O Béatrice... lorsque, me réveillant tout à coup, j'ouvris les yeux et m'aperçus que j'avais été trompé par un songe. Mais l'effort que j'avais fait pour prononcer ces deux mots en sanglotant empêcha ces Dames de les entendre, et quoique je me sentisse honteux d'avoir laissé échapper ce nom, toutefois, par un avertissement d'Amour, je me retournai vers elles. Quand elles me virent, elles dirent d'abord : « On le croirait mort! » Puis elles me demandèrent ce qui m'avait causé une si grande terreur. Après ces questions, mes sens étant quelque peu remis, et ayant reconnu la fausseté des imaginations que j'avais eues, je leur répondis : « Je vous dirai ce que j'ai éprouvé. » Je leur dis en effet depuis le commencement jusqu'à la fin ce que j'avais vu, ayant bien soin toutefois de taire le nom de la noble Dame. Quand j'eus obtenu ma guérison, je me proposai de faire des vers sur tout ce qui m'était arrivé, parce que ce sujet me parut digne d'être entendu, comme se rapportant à l'Amour. Je fis donc cette chanson :

« Une Dame miséricordieuse, ornée de jeunesse et de toutes les distinctions humaines, était là dans le lieu où j'appelais souvent la Mort. A la vue de mes yeux pleins de tristesse, et en entendant les paroles vides de sens que je laissais échapper, épouvantée, elle se mit à pleurer abondamment. D'autres Dames, averties par elle de mon état, la firent sortir, puis s'approchèrent de moi pour s'assurer si je pourrais les entendre. L'une me dit : « Ne dormez plus; » l'autre : « Pourquoi vous

laissez-vous aller ainsi au découragement? » Alors je quittai mes imaginations, et me mis à prononcer le nom de ma Dame.

» J'éprouvais une douleur si vive en parlant, tant ma voix était altérée par les angoisses et les pleurs, que moi seul pus entendre au fond de mon cœur le nom que je prononçais. Alors Amour fit tourner mon visage, qui exprimait la honte, vers ces Dames. Et mon aspect leur parut tel, qu'il donna l'idée de la mort. « Ah ! disaient-elles, ranimons son courage. » Toutes ensemble priaient humblement et me répétaient souvent : « Qu'as-tu vu? Tu manques donc de courage? » Et dès que j'eus repris un peu de force, je leur répondis : « Mes Dames, je vous le dirai. »

» Tandis que je réfléchissais sur ma frêle existence et sur l'incertitude de sa durée, Amour pleura au fond de mon cœur, son habitation ordinaire, et mon âme en fut si troublée, que je me dis ces mots en soupirant : « Il faudra donc que ma Daine meure? » Le chagrin s'empara si fortement de moi alors, que je laissai lâchement mes yeux se fermer. Bientôt mes esprits se sentirent tellement troublés et affaiblis, que chacun d'eux alla à l'aventure. Enfin, privé de ma connaissance et hors de la réalité, j'eus une apparition de femmes dont l'expression indiquait la colère, et qui me criaient : « Il faut que tu meures ! il faut que tu meures ! »

» Ensuite j'aperçus une foule de choses épouvantables au commencement de mon rêve. J'ignorais en quel lieu je pouvais être ; je croyais voir des Dames marchant avec les cheveux épars, les unes pleurant, les autres poussant des cris de douleur, qui lançaient le feu de la tristesse. Bientôt il me sembla apercevoir le soleil qui se troublait, et l'étoile du soir apparaître. Tous deux pleuraient. Les oiseaux, arrêtés dans l'air, tombaient, et la

terre tremblait. Alors un homme faible et pâle, s'étant présenté à moi, me dit : « Que fais-tu ? ne sais-tu pas la grande nouvelle ? Ta Dame, cette personne si belle, elle est morte ! »

» Je levai au ciel mes yeux baignés de larmes, et je vis les anges qui, semblables à une pluie de manne, retournaient au ciel, guidés par une nuée derrière laquelle ils chantaient ensemble : « Hosanna ! » S'ils en avaient dit davantage, je vous le dirais. Alors Amour me dit : « Je ne te cache plus rien ; viens voir notre Dame qui est gisante morte. » L'image trompeuse me conduisit en effet vers ma Dame, qui était sans vie. Et quand je fus près d'elle, je m'aperçus que des Dames la couvraient d'un voile. Son visage exprimait quelque chose de si pur et de si modeste, qu'elle semblait dire : « Je suis en paix. »

» En observant son air si humble, la douleur me rendit si humble moi-même, que je m'écriai : « O Mort ! je te tiens maintenant pour une très-douce chose, puisque tu as pénétré jusque dans ma Dame ; et, loin d'être irritée, tu dois ressentir de la compassion, ô Mort ! puisque, te ressemblant déjà (par la pâleur), je m'avance désireux d'être mis au nombre des tiens ! Viens donc ! car mon cœur t'appelle ! » Après avoir épuisé ma douleur, je me retirai ; et quand je fus seul, je m'écriai en regardant le royaume d'en haut : « Belle âme ! heureux qui te voit !... » Alors les Dames m'éveillèrent, et je les remerciai. ¹ »

¹ Cette chanson a deux parties. Dans la première, je dis à une personne indéfinie comment je fus tiré d'une vision par certaines Dames, et comment je promis de leur raconter ce que j'avais vu ; dans la seconde, je rapporte la narration que je leur ai faite ; et cette partie commence à : « *Tandis que je pensais à ma frêle existence*, etc. » Quant à la première partie, elle se subdivise en deux : 1^o Je dis ce qu'une Dame et d'autres ont dit et fait au sujet de mon délire, avant que j'eusse repris mes sens ; 2^o Je rapporte ce que m'ont dit ces Dames quand j'ai cessé d'être frénétique, ce qui commence à : « *J'éprouvais*

Après cette vision, il arriva qu'un jour, étant livré à mes réflexions dans un lieu, je sentis venir un battement dans mon cœur, comme si j'eusse été en présence de ma Dame. Alors il me vint une imagination d'Amour; je crus le voir venir dans cette partie où ma Dame se tenait, et, d'un ton gai, il parut me dire au fond de mon cœur : Pense à bénir le jour où je me suis emparé de toi, parce que c'est un devoir sacré pour toi. Et en vérité mon cœur était si content de ma nouvelle condition, que je ne le reconnaissais pas pour le mien. Et peu après que mon cœur m'eut ainsi parlé par la bouche d'Amour, je vis s'avancer vers moi une très-noble Dame dont la beauté était célèbre, et qui était depuis longtemps déjà la Dame de ce premier ami dont j'ai déjà parlé (Guido Cavalcanti). Son nom était Giovanna, si ce n'est qu'en raison de sa beauté, et selon l'opinion de quelques-uns, on lui avait imposé le surnom de *Primavera*, par lequel on la désignait ordinairement. Derrière elle, je vis venir l'admirable Béatrice. Toutes deux, marchant en cet ordre, s'approchèrent de moi, et il me sembla qu'Amour, m'adressant la parole, me dit : « Cette première Dame est appelée *Primavera* (Printemps), seulement à cause de cette venue qu'elle fait aujourd'hui. Car j'ai poussé l'inventeur du nom à lui donner celui de *Primavera*, ce qui signifie *elle viendra la première* (*prima verrà*), le jour que Béatrice se montrera après la vision qu'a eue son fidèle. J'ajouterai que si tu veux faire attention à son premier nom, tu l'assureras qu'il signifie *Primavera*, puisque son nom de Giovanna vient de celui de Giovanni (Jeanne de Jean), lequel a précédé la véritable lumière, en disant : « *Ego vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* » L'Amour me dit en-

une si vive douleur en parlant, etc. » Puis, quand je dis : « Tandis que je pensais à ma frêle existence, etc. », je leur développe ma vision en deux parties. Dans la première, je raconte; dans la seconde, je rappelle les personnes qui m'ont assisté, et je termine en les remerciant. Cette dernière partie commence à : « Alors les dames, etc. »

core : « Et qui voudrait considérer les choses plus subtilement appellerait Béatrice Amour, à cause de la ressemblance qu'elle a avec moi. » En repensant à tout cela, j'eus l'idée, tout en retranchant ce qui ne devait pas être dit, d'en faire le sujet de vers que j'adresserais à mon premier ami, croyant que son cœur était encore occupé de la beauté de cette noble Primavera. Je fis donc ce sonnet :

« Je sentis s'éveiller dans mon cœur un esprit amoureux qui dormait, et je vis venir de loin Amour, mais si gai qu'à peine si je pus le reconnaître.

« Il me dit : « Pense maintenant à me faire honneur, » et chacune de ses paroles riait. Après être demeuré quelques instants avec mon Seigneur, regardant du côté où l'Amour s'avançait,

« Je vis madame Vanna et madame Bice se dirigeant vers le lieu où j'étais, deux merveilles, l'une marchant après l'autre.

« Et comme ma mémoire l'a bien retenu, Amour me dit : Celle-ci est Primavera; quant à l'autre, elle a nom Amour, tant elle me ressemble ¹. »

Une personne à qui son savoir donnerait le droit d'être éclairée sur ses doutes pourrait s'étonner de ce que je parle d'Amour comme s'il était une chose en soi, non-seulement en tant qu'intelligence, mais comme substance corporelle. Car, eu égard à la vérité, cette proposition est

¹ Ce sonnet a beaucoup de parties, desquelles la première dit comment je sentis s'élever le battement ordinaire du cœur, et dans quelle apparence gale je vis venir l'Amour de loin; dans la seconde, je rapporte ce que l'Amour me dit dans le cœur, et l'effet que ces paroles produisirent sur moi; la troisième apprend comment, après qu'Amour fut resté quelque temps auprès de moi, je vis telles personnes et j'entendis telles choses. La seconde partie commence à : « Il me dit : Pense à, etc. ; » la troisième à : « Après être demeuré, etc. » La troisième se divise en deux : 1^o je dis ce que j'ai vu; 2^o ce que j'ai entendu; elle commence à : « Amour me dit, etc. »

fausse, parce qu'Amour n'est pas par lui-même une substance, mais un accident dans la substance. Or, que je parle de lui comme s'il était corps et même homme, c'est ce qui résulte de trois choses que j'exprime à propos de lui. Car je dis que je le vis venir de loin. Or, le mot *venir* indiquant un mouvement local (on sait que, selon le philosophe [Aristote], se mouvoir localement est le propre des corps), il en résulte que j'établis qu'Amour est un corps. J'ajoute qu'il riait, qu'il parlait, actes propres à l'homme, particulièrement le rire, d'où il suit que j'établis qu'Amour est homme.

Pour faire comprendre ceci (ce qui est à propos en ce moment), il convient d'abord de dire qu'anciennement il n'y avait pas de *diseurs* d'Amour (poètes érotiques) en langue vulgaire¹, tandis qu'au contraire on comptait quelques poètes latins. Les choses étaient ainsi chez nous (Italiens), quoique peut-être le même fait n'avait pas lieu chez d'autres nations, comme en Grèce par exemple, où des poètes lettrés et non vulgaires traitaient ces sujets d'Amour. Et il ne s'est pas écoulé un grand nombre d'années depuis que ces poètes vulgaires ont apparu. Or *dire en rime*, en langue *vulgaire*, équivaut à *dire en vers*, en *latin*, selon une certaine proportion. Et la preuve que l'usage de rimer en langue vulgaire n'est pas ancien, c'est que si l'on cherche quelque chose d'écrit en langue d'oc ou de *si*, nous ne trouverons rien en remontant jusqu'à cent cinquante ans, à partir de nos jours. Et ce qui donna la réputation de diseurs à quelques gens grossiers encore, c'est qu'ils *furent les premiers qui dirent en langue de si* (italien). Ce qui poussa le premier à *dire* comme poète vulgaire, fut le désir qu'il eut de se faire comprendre par une Dame qui ne pouvait entendre les vers latins. Cela

¹ Les mots, *diseur*, *dire d'amour en rime*, *rimer en langue vulgaire*, sont opposés à ceux de *poète*, de *faire des vers*, qui s'appliquent aux hommes qui composaient des vers latins. Langue d'oc, provençal; langue de *si*, italien.

(Note du traducteur.)

sert de condamnation à tous ceux qui riment sur d'autre matière que celle qui se rapporte à l'Amour, parce que ce mode de parler a été originairement inventé pour *dire* d'amour. Il suit de là que comme on a toujours accordé aux *poètes* une plus grande liberté qu'aux prosateurs, de même il est juste que ces *diseurs* en rime, qui ne sont autres que des poètes en langue vulgaire, obtiennent le même privilège. L'usage de toute figure, de toute couleur poétique, accordé aux *poètes*, doit donc l'être également aux *rimeurs*.

De tout ce qui précède, j'en conclus que si nous convenons que les *poètes* ont parlé des choses inanimées comme si elles avaient sens et raison; que s'ils les ont fait s'entretenir ensemble non-seulement de choses vraies, mais de choses non réelles; que si, par exemple, ils ont prêté même la parole à des choses qui n'existent pas; s'ils ont dit enfin que beaucoup d'accidents parlent comme s'ils étaient substances ou hommes, il est de toute justice de laisser faire la même chose à celui qui *dit en rime*: pourvu toutefois qu'il ne le fasse pas de caprice et par boutade, mais avec quelque bonne raison que l'on puisse expliquer en prose.

Quant au fait que les *poètes* ont parlé comme je viens de le dire, on en trouve la preuve dans Virgile, qui dit que Junon, c'est-à-dire une divinité ennemie des Troyens, parla à Éole, le maître des vents, au premier livre de l'*Énéide*:

Eole, namque tibi, etc.

Puis le maître des vents répond:

Tuus, ô regina, quid optes
Explorare labor: mihi jussa capessere fas est.

Ce même poète fait parler la chose inanimée aux choses animées, au second livre de l'*Énéide*:

Dardanidae duri, etc.

Dans Lueain, la chose animée parle à la chose inanimée :

Multum, Roma, tamen debes civilibus armis.

Dans Horace, l'homme parle à sa propre science comme à une autre personne. Ce sont non-seulement les paroles de ce poète, mais il ne répète en quelque sorte que celles du bon Homère. Dans sa *Poétique* on trouve :

Dic mihi, Musa, virum, etc.

Ovide prête à l'Amour le même langage qu'à un homme, dans son livre du *Remède d'Amour* :

Bella mihi video, bella parantur, ait.

Ces exemples pourront détruire les doutes de ceux que quelques passages de ce livre ont pu choquer. Et afin qu'aucune personne illettrée et grossière ne s'autorise de ce que j'avance pour mal faire, j'ajouterai que les *poètes* ne s'exprimaient point ainsi sans raison, et que ceux des *rimeurs* qui parlent de la même manière ne doivent pas le faire sans que leurs paroles ne renferment un sens bien motivé. Car ce serait une grande honte pour celui qui, après avoir *rimé* certains sujets sous le vêtement de figures et de couleurs de rhétorique, interrogé et pressé, ne pourrait déshabiller ses paroles de manière à faire voir et comprendre le sens qui est dessous. Mon premier ami et moi, nous en connaissons quelques-uns de ceux qui riment ainsi comme des sots.

✕ Cette noble Dame, dont il a été parlé précédemment, avait tellement excité la vénération de tout le monde, que, quand elle passait dans la rue, chacun courait pour la voir; ce qui me causait une joie ineffable. Et quand elle s'approchait de quelqu'un, celui-là se sentait le cœur rempli d'une telle modestie, qu'il n'osait ni lever les yeux ni répondre à son salut. Beaucoup de ceux qui ont fait cette expérience pourraient rendre témoignage de ce fait à ceux

qui ne le croient pas. Quant à elle, couronnée et vêtue de modestie, elle marchait, ne montrant aucun orgueil de ce qu'elle voyait et entendait. Quand elle était passée, les uns disaient : « Ce n'est point une femme, mais l'un des plus beaux anges du ciel ; » d'autres : « Cette femme est une merveille ; que le Seigneur, qui a fait une si belle œuvre, soit béni ! »

Elle se montrait si pleine de noblesse et d'agréments, que ceux qui la regardaient concevaient en eux-mêmes un sentiment si honnête et si suave, qu'il leur était impossible de l'exprimer par des paroles ; et personne ne pouvait la regarder sans être obligé d'abord de soupirer. Ces effets, et d'autres plus admirables encore, étaient sans cesse produits par elle. En y pensant, et désirant reprendre le cours de ses louanges, je me proposai de dire des paroles par lesquelles je ferais comprendre les excellents et merveilleux effets de sa présence, afin que non-seulement les personnes qui pouvaient réellement savoir, mais ceux même qui ne feraient qu'entendre parler, pussent prendre une idée de l'effet qu'elle produit. Alors je composai ce sonnet :

« Ma Dame salue avec tant de dignité et de modestie, que la langue de ceux à qui elle adresse une salutation devient muette, et que leurs yeux n'osent se lever vers elle.

« Vêtue d'une modestie, d'une douceur ravissante, elle marche au milieu des louanges qu'on lui prodigue, et l'on dirait qu'elle est descendue du ciel pour donner aux hommes l'occasion de voir un prodige.

« Elle se montre si agréable à ceux qui la voient, qu'elle leur communique par ses yeux une douceur qui pénètre leur cœur. Cette douceur, on ne peut en avoir une idée quand on ne l'a pas sentie ;

« Et l'on dirait que sur le visage de cette personne il voltige un esprit d'amour qui dit à l'âme : « Soupire ¹. »

Ma Dame non-seulement devint l'objet des hommages et des louanges de tous, mais, de plus, beaucoup de Dames furent louées et honorées à cause d'elle. M'étant aperçu de cette circonstance, et voulant la faire connaître à ceux qui ne pouvaient en être témoins, je me proposai de l'exprimer en vers, et fis ce sonnet, qui dit comment le mérite de Béatrice opérait sur les autres Dames :

« Qui aperçoit Béatrice au milieu des Dames voit complètement tout moyen de perfection (tout salut, le paradis); et celles qui vont en sa compagnie doivent remercier Dieu de la faveur qui leur a été accordée.

« Sa beauté produit un si salutaire effet, que, loin de faire naître la jalousie chez les autres Dames, au contraire elle les fait marcher avec elle, vêtues de noblesse, d'amour et de foi.

« Tout devient humble et modeste en sa présence; et non-seulement sa beauté la rend agréable elle-même, mais cette beauté réfléchit encore sa vertu sur les autres personnes.

« Enfin chacune de ses actions est empreinte d'une telle noblesse, que nul ne peut même rappeler cette Dame dans son souvenir, sans qu'il ne soupire doucement d'amour ². »

¹ Ce sonnet est si simple et si facile à comprendre après ce qui a été raconté à l'avant, qu'il est inutile de le diviser.

² Ce sonnet a trois parties. Dans la première, je dis parmi quelles personnes cette Dame se montrait admirable; dans la seconde, combien sa compagnie était gracieuse; dans la troisième, je parle des effets merveilleux qu'elle opérait sur les autres. La seconde commence à : « *Et celles qui vont en sa compagnie*, etc.; » la troisième à : « *Sa beauté produit*, etc. » Cette dernière partie se subdivise en trois. Je dis : 1^o ce qu'elle opérait dans les Dames, c'est-à-dire pour elles-mêmes; 2^o ce qu'elle opérait en elles pour les autres; 3^o com-

Un jour que je réfléchissais à ce que j'avais dit de ma Dame dans les deux sonnets précédents, comme il me vint en pensée que je n'avais pas exprimé ce qu'elle opérait en moi dans ce moment, je jugeai que je n'avais dit qu'imparfaitement, et me décidai à exprimer comment j'étais disposé à recevoir l'opération de sa vertu, et de quelle manière sa vertu opérait en moi. Craignant donc qu'un sonnet fût trop court pour renfermer tout ce que je voulais dire, je commençai une chanson, dont voici le commencement :

« Amour me tient depuis si longtemps, et m'a tellement accoutumé à sa puissance, que, quelque dur qu'il m'ait paru d'abord, maintenant il est doux à mon cœur. Aussi, quand il m'enlève le courage au point que mes esprits m'abandonnent et prennent la fuite, en ce moment mon âme, frêle et débile, éprouve quelque chose de si doux, que mon visage pâlit. Alors Amour prend un tel ascendant sur moi, qu'il fait que mes soupirs s'échappent en parlant; et en sortant ils appellent ma Dame pour qu'elle me donne plus de béatitude. Cela m'arrive partout où elle me regarde :

Quomodo sedet sola civitas plena populo? Facta est quasi vidua domina gentium ¹. »

Comme je composais cette chanson, et lorsque je terminais la stance que l'on vient de lire, le Seigneur de cette très-noble Dame, c'est-à-dire le Seigneur de la justice (Dieu), l'appela à jouir de la gloire sous l'enseigne de la reine bénie Vierge Marie, dont le nom fut toujours

ment elle opérait non-seulement dans les Dames, mais dans toute espèce de personnes, et non-seulement par sa présence, mais même lorsqu'on pensait à elle. La seconde subdivision commencée à : « *Tout devient humble*, etc.; » la troisième à : « *Enfin chacune de ses actions*, etc. »

¹ « Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve. » Jérémie, *Lamentations*, ch. I.

prononcé avec tant de respect par cette bienheureuse Béatrice.

Bien qu'il serait peut-être à propos de parler ici de son trépas, j'ai trois raisons pour ne pas le faire maintenant : la première, que cet événement n'est pas de mon sujet, comme on en peut juger par l'exorde de ce petit livre ; la seconde, qu'en supposant même qu'il s'y rattachât, ma plume ne suffirait pas pour traiter convenablement une telle matière ; la troisième, enfin, qu'en admettant l'un et l'autre cas, il ne convient pas que je traite ce sujet, puisque alors je me trouverais forcé de me louer moi-même, chose inconvenante et blâmable ; aussi en laisserai-je le soin à un autre glossateur.

Toutefois, comme le nombre neuf s'est présenté souvent dans ce que j'ai dit précédemment, et que l'on pourrait croire que cela est arrivé sans bonne raison ; qu'en outre ce nombre joue un rôle important dans la séparation (la mort) de cette personne, il est à propos d'en dire quelque chose ici, puisque cela semble se rattacher au sujet. C'est pourquoi je dirai d'abord comment le nombre neuf intervint dans l'accident de sa mort ; puis je signalerai la raison pour laquelle ce nombre fut si favorable à cette Dame.

Je dis donc que, selou l'usage d'Arabie ¹, l'âme si noble de cette Dame s'est séparée de son corps pendant la première heure du neuvième jour du mois, et, selon l'usage de Syrie, pendant le neuvième mois de l'année. Car en ce pays, *sirim* ², le premier mois, correspond à octobre chez nous ; et, selon notre usage, elle a quitté ce monde dans cette année de notre indiction, c'est-à-dire des années du Seigneur, dans laquelle le nombre parfait était compris neuf fois dans ce siècle. Elle fut donc du nombre des chrétiens du treizième siècle.

Si l'on cherche pourquoi ce nombre (neuf) l'accompagne

¹ D'Italie, selon une variante.

² Tismin, variante.

toujours si amicalement, en voici une raison probable : puisque, selon Ptolémée et les vérités chrétiennes, il y a neuf *ciels* qui se meuvent, et que, selon l'opinion commune des astrologues, ces neuf *ciels* transmettent ici-bas les combinaisons harmoniques auxquelles ils sont soumis là-haut, ce nombre a été ami de Béatrice, pour faire comprendre que, quand elle fut engendrée, les neuf *ciels* mobiles se comportaient dans une parfaite harmonie. Voilà déjà une raison. Mais, en considérant la chose plus subtilement et selon l'infailible vérité, ce nombre fut elle-même. En établissant une comparaison, voici comme j'entends la chose : le nombre trois est la racine de celui de neuf, puisque sans l'aide d'un autre nombre et par lui-même il produit neuf ; car il est évident que trois fois trois font neuf. Si donc le trois est par lui-même créateur de neuf, et que le grand opérateur des miracles est par lui-même TROIS, c'est-à-dire, Père, Fils et Saint-Esprit, lesquels sont TROIS et UN tout à la fois, cette Dame fut toujours accompagnée du nombre neuf, pour donner à entendre qu'elle était un NEUF, c'est-à-dire un miracle dont la racine est l'admirable Trinité. On pourrait sans doute établir cette vérité par des raisons plus subtiles encore ; mais celle que je viens de donner me plaît plus que toutes celles que j'entrevois encore¹.

Cependant, à peine cette Dame eut-elle été séparée de ce siècle, que la ville, dépouillée de tout ce qui faisait sa gloire, demeura comme veuve ; et moi, pleurant dans cette ville désolée, j'écrivis et adressai aux princes de la terre quelque chose sur cette Dame, en commençant par ces mots du prophète Jérémie : « *Quomodo sedet sola civitas ?* » Et je répète cette citation, afin que l'on ne s'étonne pas de ce que, l'ayant donuée comme le commen-

¹ Béatrice, fille de Folco Portinari, est morte le 9 juin 1290. Elle avait huit ans et quelques mois en 1274, lorsque Dante en devint amoureux ; d'où il suit qu'elle est morte à l'âge de vingt-quatre ans environ. (*Note du traducteur.*)

cement de la matière nouvelle qui vient après, je n'ai pas poursuivi mon sujet. Je m'en excuserai en disant que mon intention en composant ce petit livre ayant été de m'écrire qu'en langue vulgaire (italien), je n'ai pas dû donner ici ce que j'ai adressé aux princes de la terre, qui est écrit en latin. Et je sais que mon premier ami, à qui j'écris, partage mon intention, qui est de composer seulement en langue vulgaire.

Mais comme, après avoir longtemps pleuré, mes yeux ne pouvaient se soulager de leur tristesse, j'eus l'idée de faire passer une partie de leur douleur dans mes plaintes parlées, et de composer une chanson dans laquelle, tout en pleurant, je pusse raisonner de celle par qui ma grande douleur était devenue destructrice de mon âme, et je commençai ainsi ¹ :

• Les chagrins du cœur ont fait éprouver une telle douleur aux yeux en pleurant, que désormais ils sont vaincus ; et si je veux soulager maintenant le chagrin qui me mène peu à peu vers la mort, je ne puis plus le faire qu'en exhalant des paroles pleines de plainte. Et

¹ Afin que cette chanson resse plus complètement vaine, quand on aura achevé de la lire, j'en désignerai les divisions avant de l'écrire ; et dorénavant j'en userai ainsi. Je dis donc que cette plaintive chanson a trois parties. La première forme l'exorde ; dans la seconde, je parle d'Elle ; dans la troisième, je parle tendrement à la chanson. La seconde commence à : « *Je dirai en pleurant*, etc. ; » la troisième à : « *O ma triste chanson*, etc. » La première se subdivise en trois : 1^o je dis pourquoi je commence à parler ; 2^o à qui je veux parler ; 3^o de qui je veux parler. La seconde commence à : « *Et comme je me souviens*, etc. ; » la troisième à : « *Elle a traversé*, etc. ; » puis, quand je m'écric : *Beatrice s'en est allée*, je parle d'Elle ; et à ce sujet je fais deux parties. D'abord je dis la raison pour laquelle Elle a été enlevée, puis je dis comment les autres pleurent sa perte, et là commence cette partie : « *Pleine de grâce*, etc. »

Cette dernière partie se subdivise encore en trois, disant dans la première ceux qui ne la pleurent pas ; dans la seconde, ceux qui la pleurent ; et enfin, dans la troisième, je parle de la condition où je me trouve. La seconde commence à : « *Tandis qu'au contraire*, etc. ; » la troisième à : « *Les soupirs me font*, etc. » Puis, quand je dis : *O ma triste chanson*, je m'adresse à ma chanson, lui désignant les Dames vers lesquelles elle doit aller et s'arrêter.

comme je me souviens , ô nobles Dames ! que je parlais volontiers de Béatrice avec vous lorsqu'elle vivait, je ne veux m'adresser à qui que ce soit, excepté aux Dames qui ont le cœur noble et tendre, et je dirai en pleurant qu'elle s'en est allée subitement au ciel, et a laissé Amour triste avec moi.

» Béatrice est allée au haut du ciel, dans le royaume où les anges jouissent de la paix ; elle est avec eux, et elle est séparée de vous , ô Dames ! Ce n'est l'excès ni du froid ni du chaud (maladies) qui nous l'a enlevée, comme il arrive de toutes les autres ; ce sont sa bonté et sa modestie insignes qui nous l'ont fait perdre. Elle a traversé les cieux en laissant éclater tant de mérite, que le Maître éternel , émerveillé, a éprouvé un doux désir d'appeler une si belle âme, et il l'a fait monter d'ici-bas jusqu'à lui , reconnaissant que cette triste vie n'était pas digne d'une chose si belle.

» Pleine de grâce, cette âme noble s'est séparée de sa belle personne, et, glorieuse, a été habiter un lieu digne d'elle. Celui qui en en parlant ne pleure pas a un cœur de pierre, si méchant et si bas, qu'aucun esprit bienveillant n'y peut pénétrer. Quelque élevée que soit l'intelligence de ceux qui ont un cœur bas, jamais ceux-là ne peuvent imaginer quelque chose à propos d'elle ; aussi ne se sentent-ils jamais disposés à pleurer ; tandis qu'au contraire, la tristesse, l'envie de pleurer et de mourir de chagrin, s'emparent de tous ceux qui, ne fût-ce que par la pensée, se sont rendu raison de ce qu'elle a été sur la terre, et comment elle en a été enlevée.

» Les soupirs me font éprouver des angoisses quand la réflexion reproduit dans ma pensée grave le souvenir de celle qui a déchiré mon cœur. Très-souvent, en portant mes idées sur la mort, j'éprouve un désir si doux de l'obtenir, que mon visage change entièrement de

couleur ; et quand ces imaginations se sont emparées de moi, j'éprouve tant de douleurs de tous côtés, qu'elles me font revenir à moi, que la honte me fait fuir la foule, et qu'ensuite seul, pleurant, j'appelle Béatrice, et dis : « Tu es donc mortel » et pendant que je l'appelle, je me sens mieux.

» Pleurer et soupirer me serre tellement le cœur partout où je me trouve seul, que celui qui pourrait m'entendre en serait touché ; et telle a été ma vie depuis que ma Dame est allée dans le siècle nouveau, que personne ne pourrait en donner une idée ; moi-même, ô Dames ! quand je le voudrais, je ne pourrais vous dire quel je suis, tant la vie amère me fait souffrir ; cette vie si découragée, qu'il me semble que tout homme, à l'aspect de mon visage pâle, me dit : « Je t'abandonne. » Mais, quel que je puisse être, ma Dame le voit, et j'espère encore quelque récompense de sa part.

• O ma triste chanson ! va maintenant tout en pleurs retrouver les Dames et les Demoiselles à qui tes sœurs avaient coutume de porter la joie ; et toi, fille de la douleur inconsolable, va les retrouver et reste avec elles ! »

Lorsque j'eus composé cette chanson, il vint vers moi une personne qui, selon les degrés de l'amitié, était mon ami immédiatement après le premier. C'était le plus proche parent de cette glorieuse Dame ; et, après quelque peu de conversation, il me pria de lui composer quelque chose pour une Dame qui était morte, parlant avec *ambiguïté*, dans l'intention de faire croire qu'il s'agissait d'une autre Dame qui était morte aussi depuis peu de *temps*. Mais, m'étant aperçu qu'il s'agissait de cette bienheureuse Béatrice, je promis de faire ce qu'il me demandait. Je résolus donc d'écrire un sonnet dans lequel j'exprimerais des plaintes, et de le donner à cet ami, afin

qu'il semblât avoir été composé pour lui. J'achevai celui qui commence ainsi ¹ :

« O cœurs sensibles ! venez entendre mes soupirs, la pitié le demande ; mes soupirs inconsolables qui s'échappent heureusement de mon sein , sans quoi je mourrais de douleur.

» Car mes yeux fatigués refusent plus souvent que je ne voudrais de pleurer, lorsque j'ai besoin de soulager mon cœur.

» Vous entendrez la voix de mes soupirs appeler souvent ma noble Dame qui est allée dans un siècle digne de ses vertus,

» Et mépriser la vie par celui dont l'âme triste est abandonnée de celle qui faisait son bonheur. »

Après avoir achevé ce sonnet, et en repensant à ce qu'était celui au nom de qui je l'avais composé, je m'aperçus que le service que je rendais était bien pauvre et bien mesquin, eu égard à un ami qui touchait de si près à cette glorieuse Dame ; c'est pourquoi, avant de le lui donner, je fis deux stances d'une chanson, l'une en effet pour l'ami, et l'autre pour moi, quoique, aux yeux de celui qui n'y regarde pas de près, toutes deux semblent faites pour une seule personne. Mais pour celui qui les lira avec pénétration, il verra bien que ce sont deux personnes différentes qui parlent ; car l'une ne l'appelle pas sa Dame, tandis que l'autre le fait ainsi. Je lui donnai cette chanson avec le sonnet, en lui disant que c'était pour lui seul que je les avais composés².

¹ Ce sonnet a deux parties. Dans la première, j'appelle les fidèles d'Amour pour qu'ils entendent le réel de ma triste condition. La seconde commence à : « *Qui s'échappent*, etc. »

² La chanson commence à : « *Toutes les fois que*, etc. » et a deux parties. Dans la première, mon ami, parent de Béatrice, se lamente ; dans la seconde,

« Toutes les fois que , malheureux , je me rappelle que je ne dois plus jamais revoir la Dame que je regrette tant , cette pensée affreuse rassemble tant de douleurs dans mon sein , que je dis : « O mon âme ! que ne t'en vas-tu ! car les peines que tu auras à supporter dans ce monde qui te pèse déjà tant me rendent tout pensif de frayeur. » Aussi j'appelle la Mort comme mon plus doux repos , lui disant avec l'accent de l'envie que fait naître en moi le sort de ceux qui meurent : « O Mort ! viens à moi ! »

» Et il se forme de tous mes soupirs un son douloureux qui va sans cesse demandant la mort. C'est vers elle que se tournèrent tous mes désirs , quand ma Dame devint la proie de sa cruauté , parce que l'agrément de la beauté de ma Dame , en se retirant d'entre nous , est devenu une beauté grande , spirituelle , qui se répand dans le ciel comme une lumière d'Amour qui salue les anges , et ravit en admiration leur haute intelligence , tant elle est noble. »

Le jour où s'accomplissait l'année depuis laquelle cette Dame avait été mise au nombre des citoyens de la vie éternelle , j'étais assis dans un lieu où , tout en pensant à elle , je dessinais un ange sur certaines tablettes. Et pendant que je dessinais , je tournai les yeux et aperçus près de moi des hommes auxquels il était convenable de faire honneur. Et ils regardaient ce que je faisais. D'après ce qui m'a été dit ensuite , ils étaient là depuis quelque temps , avant que je m'en fusse aperçu. En les voyant , je me levai , et les saluant , je leur dis : « Une autre était tout à l'heure avec moi. » Ces hommes s'étant retirés , je repris mon travail , le dessin des anges , et , tout en m'y livrant , l'idée me vint

je me lamente , c'est-à-dire à l'autre strophe qui commence à : « Et il se forme de tous , c'e. ; » en sorte que dans cette chanson il semble que deux personnes se lamentent , l'une comme frère , l'autre comme serviteur.

de dire des paroles en rimes pour l'anniversaire de la mort de ma Dame, et d'écrire à ceux qui étaient venus auprès de moi. Alors je fis ce sonnet, dont les premiers mots sont : *La noble Dame*, et qui a deux commencements¹.

PREMIER COMMENCEMENT.

« La noble Dame qui, à cause de ses mérites, a été placée par le très-haut Seigneur dans le ciel de la modestie où est Marie, était venue dans ma pensée. »

SECOND COMMENCEMENT.

« Cette noble Dame qu'Amour pleure était venue dans ma pensée au moment où la puissance de sa vertu vous poussa à regarder ce que je faisais.

« Amour, qui la sentait dans ma mémoire, s'était réveillé dans mon cœur fatigué, et disait aux soupirs : « Sortez ; » c'est pourquoi, tristes, ils se pressaient pour s'échapper.

« Pleurant, ces soupirs sortaient de mon sein avec un son qui conduit ordinairement les larmes aux yeux tristes.

« Mais ceux qui s'échappaient avec le plus de peine arrivaient en disant : « O noble intelligence ! ce jour complète l'année dans laquelle tu es montée au ciel. »

¹ Je diviserai ce sonnet selon l'un et l'autre commencement. Selon le premier, il a trois parties. Dans la première, je dis que cette Dame était déjà dans ma mémoire ; dans la seconde, ce qu'Amour me faisait à cause de cela ; dans la troisième, je parle des effets d'Amour. La seconde commence à : « *Amour qui la sentait*, etc. ; » la troisième à : « *Pleurant, ces soupirs*, etc. » Cette dernière se subdivise en deux. Dans l'une, je dis que tous mes soupirs sortaient en parlant ; dans l'autre, je dis, comme quelques-uns disent, des paroles différentes de celles des autres. La seconde commence à : « *Mais ceux qui*, etc. » La division pour le second commencement se fait de la même manière, si ce n'est que dans la première partie je désigne le moment où cette dame était ainsi venue à ma pensée, ce que je ne dis pas dans l'autre.

Quelque temps après, comme j'étais en un lieu où je réfléchissais au temps passé, je me sentais accablé par de si douloureux souvenirs, que mon visage trahissait les sentiments terribles dont j'étais agité. M'étant aperçu de ce trouble, je levai les yeux pour voir si quelqu'un ne me regardait pas, et j'aperçus une noble et jeune Dame fort belle, qui du haut d'une fenêtre observait mes traits avec tant de compassion, qu'il semblait que la pitié tout entière fût en elle. Comme il arrive aux malheureux d'être prompts à pleurer quand les autres semblent s'intéresser à leur sort, alors je sentis que mes yeux voulaient se mouiller de larmes; mais, honteux de laisser voir mon triste état, je me dérobai aux regards de la noble Dame, et je disais en moi-même : « Il n'est pas possible qu'avec cette Dame compatissante il ne se trouve pas le plus noble amour. ~~X~~ C'est pourquoi je résolus de faire un sonnet pour le lui adresser, et où je raconterais tout ce que je viens de dire. Le voici¹ :

« Mes yeux ont vu quelle compassion s'est manifestée sur votre figure, quand vous observiez l'air et les habitudes que la douleur me fait prendre si souvent.

» Alors je me suis aperçu que vous étiez occupée du triste état de ma vie ténébreuse, et la peur me vint de laisser voir l'abaissement où je suis tombé.

» Je me suis dérobé à vos regards, sentant que les larmes allaient surgir de mon cœur troublé par votre présence;

» Puis je disais : « Cet amour qui me fait aller ainsi pleurant est certainement avec cette Dame. »

Il arriva que partout où cette Dame me voyait, son expression devenait compatissante, et sa figure d'une cou-

¹ Ce sonnet est si clair, que je n'en donnerai pas les divisions.

leur pâle, presque comme celle d'Amour; ce qui fut cause que plusieurs fois cela me fit souvenir de ma très-noble Dame, qui se montrait à moi avec une couleur semblable. Et souvent, ne pouvant pleurer ni me débarrasser de mou chagrin, j'allais pour voir cette Dame compatissante dont la vue semblait tirer les larmes de mes yeux. A ce sujet il me vint encore la volenté de dire des paroles en m'adressant à elle, et je fis ce sonnet¹ :

« Couleur d'amour et expression de pitié ne se sont jamais peintes plus admirablement sur le visage d'une Dame attentive à des plaintes douloureuses,

» Que sur le vôtre, lorsque vous voyez mon visage empreint de douleur. L'effet en est si pénétrant, que, par votre présence, il me vient à l'esprit une chose qui me fait craindre que mon cœur ne se déchire.

» Je ne puis empêcher mes yeux presque éteints de vous regarder souvent, à cause du besoin qu'ils éprouvent de pleurer;

» Et vous, vous avez tellement augmenté ce désir, qu'ils se sont consumés tout à fait en désirant; mais ils ne savent pas pleurer devant vous. »

Par la vue de cette Dame, j'en arrivai à ce point que mes yeux commencèrent à prendre trop de plaisir à la voir. J'en éprouvai du chagrin; je condamnai ma faiblesse, et plusieurs fois même je blasphémai (je maudis) la vanité de mes yeux. Je leur disais au fond de ma pensée : « Vous aviez coutume de faire pleurer ceux qui voyaient votre triste état; et maintenant il semble que vous vouliez l'oublier à cause de cette Dame qui vous regarde, mais qui vous regarde seulement parce que la glorieuse Dame que vous avez l'habitude de pleurer lui pèse. Tenez bon autant

¹ Ainsi que le précédent, si simple, qu'il n'a pas besoin d'être expliqué.

que vous pouvez, parce que je vous rappellerai souvent ma Dame, yeux maudits dont les larmes ne devraient jamais avoir cessé de couler, si ce n'est après votre mort. » Et après avoir ainsi parlé à mes yeux en dedans de moi-même, des soupirs longs et douloureux vinrent m'assaillir. Et afin que chacun, outre le malheureux qui avait éprouvé cette bataille intérieure, en eût connaissance, je pris la résolution de faire un sonnet qui comprit tout cet horrible conflit. Je dis donc ce qui suit¹ :

« O mes yeux ! les pleurs amers que vous avez versés pendant si longtemps faisaient pleurer les personnes compatissantes, comme vous l'avez vu.

» Maintenant, il me paraît que vous l'oubliez, si, de mon côté, j'étais assez lâche pour ne pas vous distraire de cet oubli par tous les moyens, en rappelant à votre mémoire celle que vous pleuriez.

» Je ne puis m'empêcher de réfléchir sur votre vanité ; et je m'en étonne au point de craindre beaucoup une Dame qui vous regarde.

» A moins que vous ne soyez morts, vous ne devriez jamais oublier votre Dame qui est morte. Ainsi dit mon cœur, et il soupire. »

✕ La vue de cette Dame produisit un tel changement en moi, que souvent je pensais à elle comme à une personne qui me plaisait trop ; et je pensais d'elle ainsi : Cette Dame est noble, belle, jeune et sage, et elle est apparue, peut-être par la volonté d'Amour, pour donner quelque repos à ma

¹ Ce sonnet a deux parties. Dans la première, je m'adresse à mes yeux, comme si c'était mon cœur qui parlât. Dans la seconde, j'exprime quelques doutes, demandant qui ou quelle chose parle. Cette partie commence à : « Ainsi dit mon cœur, etc. »

Ce sonnet pourrait admettre encore plusieurs divisions ; mais elles sont inutiles, à cause de l'explication qui précède.

vic. Et souvent je pensais plus amoureuxment, tellement que le cœur consentait avec le raisonnement que je faisais ; mais quand nous étions d'accord, comme si j'eusse été mû par la raison, je pensais et disais en moi-même : « Ah ! quel penser est celui qui prétend me consoler d'une manière si basse, et ne me laisse presque pas d'autre idée dans l'esprit ? » Et puis une autre réflexion se présentait tout à coup, qui disait : « Maintenant que tu es plongé dans un si grand chagrin d'Amour, pourquoi ne chercherais-tu pas à échapper à tant d'amertumes ? Tu vois bien que c'est un souffle d'Amour qui te vient d'une part agréable, des yeux de la Dame qui s'est montrée si compatissante envers toi. » Après avoir longtemps combattu ainsi en dedans de moi-même, je voulus encore écrire quelques paroles ; et comme dans la bataille des pensées, celles qui militaient pour la Dame étaient victorieuses, il me parut convenable de m'adresser à elle, et je fis ce sonnet :

« Noble pensée ¹ qui parle de vous vient souvent
demeurer avec moi, et elle raisonne si doucement
d'amour, qu'elle fait consentir le cœur avec elle.

¹ J'ai dit *noble pensée*, parce que je m'adresse à une Dame *noble*, car d'ailleurs cette pensée était *basse*. Dans ce sonnet, je fais deux parties de moi-même, selon que la nature de mes pensées était différente. J'appelle l'une, *Cœur*; c'est le désir, l'appétit; j'appelle l'autre, *Âme*, c'est la raison; et je dis comment l'un parle avec l'autre. Et quant à la convenance d'appeler l'appétit, cœur, et la raison, âme, elle est manifeste à ceux à qui il me plaît que cela soit manifeste et clair. Il est vrai que, dans le sonnet qui précède, j'oppose la partie du cœur à celle des yeux, ce qui paraît contrarier ce que je dis à présent; c'est pourquoi je dis que par l'appétit j'entends le cœur, parce que j'avais un désir encore plus vif de me souvenir de ma très-noble Dame, que de voir l'autre Dame, quelque j'en eusse quelque appétit, bien que léger. D'où il suit qu'une proposition n'est pas contraire à l'autre. Ce sonnet a trois parties. Dans la première, je commence par dire à cette Dame comment mon désir se tourne tout entier vers elle; dans la seconde, je dis comment l'âme, c'est-à-dire la raison, parle au cœur, c'est-à-dire l'appétit; dans la troisième, je dis comment celui-ci répond. La seconde commence à : « *L'Âme dit*, etc.; » la troisième à : « *Le Cœur répond*, etc. »

» Alors l'Ame dit au Cœur : « Qui est celui qui vient pour consoler notre esprit ? Sa vertu est si puissante , qu'elle ne laisse aucune autre idée s'arrêter en nous. »

» Le Cœur répond : « O Ame pensive ! c'est un nouveau petit esprit d'Amour qui apporte devant moi ses désirs. »

» Et sa vie ainsi que sa puissance viennent des yeux de cette personne compatissante qui se troublait à la vue de nos douleurs. »

X Un jour, vers l'heure de None, il s'éleva en moi, contre cet adversaire de la Raison, une imagination puissante. Je crus voir cette glorieuse Béatrice, vêtue de rouge comme anciennement, jeune et à l'âge où je la vis la première fois. Alors mes pensées se reportèrent sur elle, et, en rappelant son souvenir d'après l'ordre des temps, mon cœur commença à se repentir douloureusement du désir auquel il s'était lâchement laissé aller pendant quelques jours, au mépris de la constance que lui conseillait la raison. Dès que le coupable désir fut chassé, toutes mes pensées se reportèrent vers leur très-noble Béatrice; et à compter de ce moment, lorsque je m'occupais d'elle, mon cœur était tellement pénétré de honte, que je manifestais fort souvent cette disposition par mes soupirs, qui, en sortant, semblaient dire ce qui s'agitait en dedans de moi-même, c'est-à-dire le nom de cette noble personne, et comment elle s'est séparée de nous. Et bien souvent il arrivait que chaque pensée contenait tant de douleur, que j'oubliais ma pensée même et ne savais plus où j'étais. Cette recrudescence de soupirs augmenta tellement mes solennelles lamentations, que mes yeux semblaient être deux choses qui ne désirassent faire que pleurer; d'où il résultait très-souvent qu'en continuant ainsi de verser des larmes, ils étaient entourés d'une couleur de pourpre, comme on le voit à ceux qui éprouvent de vives souffrances. En rece-

vant cette juste récompense de leur vanité, mes yeux, depuis ce moment, ne purent plus se fixer sur une personne qui les regardait, et n'y puisèrent plus d'idée semblable à celle que j'avais eue. Désirant donc que ce coupable désir, cette orgueilleuse tentation, parussent détruits au point que les vers que j'avais composés précédemment ne pussent faire naître aucun doute, je résolus d'écrire un sonnet qui exprimât cette disposition de mon esprit, et je dis :

« Hélas ! par la force des nombreux soupirs qui naissent des pensées contenues dans mon cœur, les yeux sont vaineus et n'osent plus s'exposer au regard de personne.

» Ils paraissent être devenus deux désirs de pleurer et de témoigner de la douleur. Et souvent ils versent tant de larmes, qu'Amour les entoure de la couronne des martyrs.

» Ces pensées, ces soupirs que j'exhale, deviennent si angoisseux dans le cœur, qu'Amour s'y évanouit en se plaignant ;

» Parce que ces douloureux (les pensées et les soupirs) ont écrit en eux le nom de ma Dame et beaucoup de paroles relatives à sa mort. »

Après ce chagrin (c'était au moment où la foule va pour voir l'image sainte que Jésus-Christ nous a laissée de sa belle figure, que regarde glorieusement ma Dame), il arriva que quelques pèlerins passaient par la rue située presque au milieu de la ville où naquit, vécut et mourut la très-noble Dame. Et, à ce qu'il me parut, ces pèlerins marchaient tout pensifs. En les observant, je dis en moi-

« Je dis *hélas !* parce que j'étais honteux de ce que mes yeux n'avaient fait commettre une erreur. Je ne divise point ce sonnet, dont le sujet est très-clair.

même : « Ces pèlerins, selon toute apparence, viennent de bien loin d'ici ; ils n'ont sans doute jamais entendu parler de cette Dame ; ils ne savent rien de ce qui la touche, et leurs pensées, au contraire, sont portées sur tout autre chose que ce qui se passe ici. Peut-être pensent-ils à leurs amis, que nous nous ne connaissons pas. S'ils étaient voisins de ce pays, ajoutais-je, le trouble et l'émotion se peindraient sur leur figure en passant au milieu de cette ville affligée. Oh ! si je pouvais les entretenir un instant, je les ferais pleurer avant qu'ils sortissent de cette ville, car je dirais des paroles qui arracheraient des larmes à quiconque les entendrait. Après ces réflexions, et quand les pèlerins furent déjà loin de ma vue, je résolus de faire un sonnet où j'exprimerais ce que j'avais dit en moi-même ; et, afin qu'il parût plus touchant, je supposai que j'avais adressé la parole aux pèlerins. Je dis donc :

« Ah ! pèlerins ¹, qui marchez pensifs en vous occupant peut-être de choses étrangères à ce qui vous entoure, venez-vous de si lointains pays, comme votre apparence l'indique,

» Que vous ne sentiez pas vos larmes couler en traversant au milieu de cette triste cité, comme des personnes qui ne comprennent rien à ce qu'elle a éprouvé de douloureux ?

¹ J'ai dit *pèlerins* dans la plus large acception de ce mot, car *pèlerins* peut s'entendre dans un sens général ou restreint. Dans le sens général, en ce que est pèlerin quiconque est hors de sa patrie ; dans le sens particulier, on n'entend par pèlerin que celui qui va à l'église de Saint-Jacques de Compostelle, ou qui en revient. Car il faut que l'on sache que l'on désigne de trois manières différentes les gens qui vont au service de Dieu. On les appelle *Palmiers* quand ils vont outre mer, d'où ils rapportent souvent des palmes. On les appelle *Pélerins* quand ils vont en Galice, parce que saint Jacques est celui de tous les apôtres qui a été le plus loin de son pays. Enfin on appelle *Roméens* ceux qui vont à Rome. Ce sonnet n'a pas besoin d'être divisé, parce que le sujet en est parfaitement clair.

« Si vous vous arrêtez ici de vous-mêmes ou pour m'écouter, le cœur, asile des soupirs, me dit que certainement vous ne sortirez pas de cette ville sans avoir pleuré.

» Cette cité a perdu sa Béatrice, et les paroles que l'on peut dire de cette Dame ont la vertu de faire pleurer ceux qui les entendent. »

Deux Dames nobles envoyèrent ensuite vers moi pour me prier de leur faire tenir de ces paroles rimées; et, en réfléchissant à leur noblesse, je me proposai de les leur adresser et de faire une chose nouvelle, afin de répondre de la manière la plus honorable à leur demande. Je fis donc un sonnet qui fait connaître mon état, et je le leur envoyai accompagné d'un autre qui commence par : *O cœurs élevés, venez entendre mes soupirs*, etc. Quant au dernier que je fis, le voici ¹ :

« Au delà de la sphère qui tourne plus largement, s'élançe le soupir sortant de mon cœur; c'est la nouvelle intelligence qu'Amour en pleurs met en lui et qui le fait monter si haut.

¹ Ce sonnet a en lui cinq parties. Dans la première, je dis où va ma pensée, la désignant par le nom de l'un de ses effets; dans la seconde, je dis pour quoi elle va en haut, et qui l'y fait aller; dans la troisième, je dis ce qu'elle vit, c'est-à-dire une Dame honorée là-haut. Et alors je l'appelle *pensée-pélerine*, parce que spirituellement elle va là-haut comme pèlerin, et hors de la portée de la vue humaine; dans la quatrième, comme ma pensée voit cette Dame, c'est-à-dire dans de telles conditions, que mon intelligence ne le peut comprendre, car notre intelligence est, à l'égard de ces âmes bienheureuses, comme notre faible vue est à l'égard du soleil : c'est ce que dit le philosophe (Aristote) dans le second livre de la Métaphysique; dans la cinquième, je dis que, bien que je ne puisse voir là jusqu'où la pensée m'attire (je veux dire l'admirable mérite de ma Dame), j'entends au moins cela, que telle est la pensée de ma Dame, puisque j'entends souvent son nom dans ma pensée. Et, à la fin de cette cinquième partie, je dis : *Mes chères Dames*, pour faire comprendre que ce sont des Dames à qui je m'adresse. La seconde partie commence à : « *C'est la nouvelle intelligence*, etc. ; » la troisième à : « *Arrivé là*, etc. ; » la quatrième à : « *Je sais cependant*, etc. » On pourrait faire encore d'autres divisions, mais cela serait superflu.

« Arrivé là où Amour le désire , il (le soupir) voit une Dame entourée d'honneurs, et dont l'éclat est si resplendissant, qu'à l'aide de tant de lumières l'esprit-pèlerin la contemple et l'admire.

• Il la voit telle que, quand il m'en rapporte des nouvelles, je ne le comprends pas ; car il parle à mon cœur désireux de l'entendre un langage que ne saisit pas mon intelligence.

• Je sais cependant qu'il parle de cette noble personne , puisqu'il rappelle souvent le nom de Béatrice , de telle façon , mes Dames , que ceci , je l'entends très-bien. »

✕ Après avoir terminé ce sonnet , j'eus une vision extraordinaire pendant laquelle je fus témoin de choses qui me firent prendre la ferme résolution de ne plus rien dire de cette Bienheureuse jusqu'à ce que je pusse parler tout à fait dignement d'elle. Et, pour en venir là, j'étudie autant que je peux, comme elle le sait très-bien. Aussi, dans le cas où il plairait à Celui par qui toutes choses existent que ma vie se prolongeât, j'espère dire d'elle ce qui n'a jamais encore été dit d'aucune autre ; et ensuite qu'il plaise à Celui qui est le seigneur de la courtoisie que mon âme puisse aller voir la gloire de la Dame, c'est-à-dire la bienheureuse Béatrice, qui regarde glorieusement en face Celui qui est *per omnia sæcula benedictus*. LAUS DEO.



OBSERVATIONS

SUR LA VIE NOUVELLE.

Malgré de nombreuses répétitions que le plus mince écrivain de nos jours éviterait au lecteur, et bien que certaines digressions pédantesques et une glose courante donnent aujourd'hui un caractère étrange à *la Vie nouvelle*, je serais fort étonné si cette composition brillante de beautés poétiques, et qui présente de l'intérêt dans ce sens même que le drame en est touchant, n'avait pas vivement sollicité l'attention de ceux qui viennent d'en terminer la lecture.

A bien considérer ce livre, c'est un roman sous la forme de mémoires, de confessions même, dans lequel l'auteur, après avoir exprimé ses sensations avec énergie, prend un soin particulier pour en rechercher la cause et en analyser les effets. En un mot, *la Vie nouvelle* est le type du roman moderne, le modèle de ce genre de composition où, le sentiment de l'amour étant donné comme sujet principal, l'auteur s'observe et se décrit lui-même aussi minutieusement que s'il parlait d'un autre, ou qu'il fût question d'un sentiment qui lui est étranger.

Cette forme n'a point été trouvée par Dante, puisqu'elle fut mise assez fréquemment en usage par les prophètes hébreux, et que Boëce, dans sa *Consolation de la philosophie*, ainsi que saint Augustin dans ses *Confessions*, l'avaient déjà employée. Mais il est évident que le poète florentin l'a singulièrement modifiée, qu'il lui a même donné un caractère tout nouveau, en l'appliquant à un sujet d'amour. La littérature italienne, à laquelle on a reproché parfois de n'avoir pas produit de romans, possède cependant deux modes de compositions qu'il serait injuste de ne pas classer dans cette catégorie. Ce sont les *Nouvelles*, narrations vives, passionnées, mais privées, il est vrai, de développements, et où l'on n'introduit jamais l'analyse des sentiments; puis *la Vie*

nouvelle, et tous les ouvrages auxquels elle a servi de point de départ et de modèle.

Personne n'ignore que les *Nouvelles*, et les bonnes même, sont assez nombreuses; mais un fait littéraire peu connu, si ce n'est pas la première fois qu'il est signalé ici, c'est l'influence qu'a exercée la *Vie nouvelle* de Dante sur les écrivains et les poètes qui lui ont succédé, ainsi que le nombre et l'importance des imitations plus ou moins heureuses et plus ou moins fidèles qui ont été faites de ce livre singulier. Les curieux qui voudront, par exemple, se donner le plaisir d'entremêler la lecture des poésies italiennes de Pétrarque à celle du livre qu'il a composé en latin (*De contemptu vitæ*) et qu'il a appelé *son secret*, reconnaîtront qu'à l'imitation de Dante, Pétrarque a fait aussi le commentaire de ses poésies et l'analyse des sentiments les plus profonds et les plus délicats de son cœur. Toutefois Pétrarque est un esprit si élevé, il est si puissant par lui-même, que cette imitation, bien que réelle, pourrait échapper au lecteur, si on ne retrouvait pas dans un bon nombre des écrits en prose de cet auteur l'analyse des sentiments d'amour, ce qui est proprement l'invention dantesque que je signale en ce moment.

Mais où l'imitation est flagrante, c'est dans le recueil des poésies de Laurent des Médicis, dit le Magnifique ¹, suite de sonnets amoureux précédés et suivis de narrations et de commentaires en prose, dans lesquels, comme Dante dans la *Vie nouvelle*, Laurent indique l'occasion qui lui a fait composer ses vers et le sens dans lequel on doit les interpréter. Dans cet autre petit roman, non-seulement le premier magistrat de Florence suit le développement de sa chaste passion avec la même minutie et les mêmes raffinements que le grand poète; mais il va jusqu'à se conformer à l'allure de la phrase et au choix des expressions familières à Alighieri. Les centons tirés de la *Vie nouvelle* ne sont pas rares dans la prose de Médicis, qui du reste se fait pardonner ces petits larcins par l'élégance de son style, et même par le tour original qu'il a su donner à cette imitation spirituelle, monument curieux d'archaïsme.

La *Vie nouvelle*, les sonnets avec commentaires de Pétrarque et de Laurent des Médicis, ayant eu une grande vogue pendant deux siècles, les esprits s'accoutumèrent à ce genre de lecture; et, comme il arrive ordinairement aux productions littéraires dont les gens de goût se sont d'abord nourris, il fallut les transformer,

¹ Poesie volgari nuovamente stampate, di Lorenzo de' Medici, che fu padre di papa Leone. Aldus, Vinegia, 1531.

les débiter en monnaie courante pour l'usage des lecteurs vulgaires. En effet, il ne se passa pas beaucoup d'années après la publication des poésies commentées de Laurent des Médicis sans qu'un long roman composé par le moine Colonna de Trévise parût. Le *Songe de Poliphile* est une imitation tout à la fois servile et exagérée de *la Vie nouvelle* et des trois cantiques de Dante. Dans cet ouvrage, ainsi que dans les compositions érotiques des trois écrivains précédents, on trouve, à la différence près de l'invention et du style, qui dans Colonna sont très-vulgaires, la même attention minutieuse à rendre un compte exact des soins, des peines et de toutes les vicissitudes de la passion amoureuse à laquelle l'auteur est en proie. Ce livre, qui, au milieu d'un fatras souvent inintelligible, paraît cependant renfermer l'histoire véritable du moine Colonna, ravisseur d'une jeune religieuse, fut imprimé par Aide ¹, et orné de compositions gravées sur bois qui sont encore aujourd'hui fort recherchées des amateurs et des curieux. Aide en donna deux éditions à quelques années de distance; et il est impossible de se figurer le succès prodigieux qu'obtint ce livre bizarre, non-seulement en Italie, mais chez toutes les nations de l'Europe, où il fut traduit, réimprimé maintes fois, et toujours somptueusement orné de gravures. Cette vogue excessive, qui dura deux siècles, prouve à quel point le goût des aventures amoureuses très-développées, et de l'analyse des sentiments intimes et quintessenciés, exposés par le patient lui-même, était devenu général en Europe, depuis 1499 jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

La lecture comparative de *la Vie nouvelle*, des poésies de Pétrarque et de Laurent des Médicis, commentées par ces auteurs mêmes, celle du *Songe de Poliphile* et de quelques ouvrages analogues composés en France pendant le seizième siècle ², portera, je crois, dans l'esprit de ceux qui la feront, la certitude qu'entre les écrits que je viens de citer et les romans d'analyse, tels qu'on en fait en Europe depuis Richardson jusqu'à nos jours, il règne non-seulement un air de famille, mais un rapport fondamental et caractéristique, qui est l'exposé d'une fable et d'une passion d'amour environnées d'un immense commentaire.

Si, comme je le crois, cette observation est fondée et juste, le roman d'analyse, le roman *intime*, comme l'a désigné un écri-

¹ La *Hypnerotomachia* di Poliphilo, cioè pugna d'amore in sogno, etc. — Aide en donna la première édition en 1499; la seconde, à Venise, en 1515.

² L'un des plus remarquables est intitulé : *les Épîtres familières et instructives de madame Hélicène de Crène*, à la suite desquelles se trouvent *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'Amour*, 1526.

vain spirituel de nos jours, remonte en ligne directe et sans interruption jusqu'à *la Vie nouvelle*, et il faudra bien joindre ce nouveau titre de gloire à tant d'autres donnés déjà à Dante Alighieri. Quant à moi, je dois dire qu'il y a longtemps que je regarde ce poète comme le père de ce que l'on appelle le roman moderne.

Pour justifier cette opinion, qu'on me permette de rappeler en quelques mots les traits principaux de la gracieuse composition de Dante, et l'on jugera si je me suis fait illusion.

Dans la ville de Florence, à l'ouverture du printemps, pendant les fêtes de mal célébrées dans toutes les familles de cette ville, le jeune Alighieri, achevant sa neuvième année, est conduit par son père chez un ami, son voisin Folco di Riquero Portinari. Le jeune Dante trouve là, parmi d'autres enfants de son âge, la fille du maître du logis, Béatrice ou Bice, âgée elle-même de huit ans et quelques mois. Au milieu de leurs jeux, ces deux petits êtres, doués sans doute d'une réflexion et d'une gravité précoces, font impression l'un sur l'autre. Le garçon, surtout, frappé de la beauté majestueuse de la jeune enfant, emporte et conserve d'elle un souvenir profond.

Cependant les années se succèdent, et l'attachement respectueux du jeune Dante croît avec la beauté de celle qui l'a fait naître. Bientôt sa passion devient plus vive. Il voit l'Amour, et, dans cette vision, il lui semble que celle qui le préoccupe est forcée de se nourrir de son cœur. Incertain sur le sens qu'il doit attacher à cette espèce de songe, Dante, poète déjà lui-même, écrit en vers et adresse une circulaire poétique à tous les *fidèles d'Amour*, à tous les *diseurs en rime*, afin qu'ils l'aident à interpréter le véritable sens de sa vision. De tous ceux qui lui répondent, Guido Cavalcanti est le seul qui lui paraisse avoir saisi la question sous son véritable jour, et à compter de ce moment Dante le nomme son premier, son principal ami.

Encouragé par la réponse de Guido Cavalcanti, Dante se laisse aller à l'admiration passionnée, mais toujours respectueuse, que lui inspire Béatrice. Cependant, malgré toute sa discrétion et ses scrupules, il transpire quelque bruit de ses amours par la ville ; et, dans l'intention de tromper la curieuse malignité des indiscrets, il profite des coups d'œil que lui donne une Dame placée dans la même direction que Béatrice à l'église, pour faire croire qu'il s'occupe effectivement de cette autre personne, et se livrer dans le secret de son âme à tout ce que Béatrice lui fait éprouver d'admiration tendre et respectueuse.

Ici la chaste jalousie de Béatrice, que l'on devine à peine, tant son amant parle toujours respectueusement de sa Dame, jette un incident plein de grâce et de vivacité dans le récit. Piquée d'entendre dire que Dante adresse ses vœux à une autre, Béatrice, pour lui faire sentir qu'elle désapprouve l'expression même passagère de la galanterie la moins sérieuse, refuse le salut à son amant. Cette punition produit son effet. Dante consulte son cœur, reconnaît sa faute, et se propose de n'y plus retomber. Peu de jours après cet événement, Dante, conduit par un ami pour assister aux fiançailles d'une personne de la ville, y rencontre Béatrice, dont la vue lui cause tant d'émotion, qu'il se trouve mal et change de visage. Les Dames témoins de cette scène questionnent le jeune amant, le plaisantent même sur la nature singulière de sa passion, au point de le forcer à se retirer chez lui, où il se livre au chagrin que lui causent les moqueries non-seulement de ces Dames, mais de Béatrice elle-même, à qui il fait mentalement le reproche de ne point s'apercevoir qu'elle est la seule cause du trouble qui règne dans son âme et qui s'est manifesté sur ses traits.

Mais une circonstance grave va donner plus de force et d'importance encore à l'attachement de Dante pour Béatrice. Le père de sa Dame, Folco di Ricovero Portinari meurt, et la douleur que Béatrice éprouve de cette perte se communique tout entière à son amant. Par un enchaînement d'idées naturel en pareille circonstance, Dante, méditant sur l'incertitude de la vie humaine, réfléchissant que, tout jeune et bien portant qu'il soit, il faudra cesser de vivre, arrive à cette terrible pensée : « que de toute nécessité Béatrice elle-même doit mourir un jour ! » La fièvre le prend, sa tête s'égare, et, dans un accès de délire somnolent, il lui semble apprendre la nouvelle de la mort de Béatrice, et croit la voir enlevée au ciel par les anges. Dans son sommeil pénible, il fait un effort pour prononcer le nom de Béatrice, et, à peine l'a-t-il laissé échapper, que, réveillé tout à coup, il reconnaît que ce qu'il a vu et entendu n'est qu'un songe. Mais le coup est porté, le songe prend toute l'importance d'une prophétie ; et Béatrice, appelée par Dieu, semble déjà prendre sur la terre où elle demeure encore toute la majesté d'une sainte. L'amant poète ne parle plus d'elle que pour vanter l'effet bienfaisant de sa présence sur ceux qui, la voyant et qui recevant son salut, deviennent bons, justes, compatissants, et se sentent inondés d'une telle charité, qu'ils oublient jusqu'aux plus mortelles injures.

Enfin Béatrice meurt, et rien n'égale la violence du chagrin

que Dante ressent de cette perte. L'excès de la douleur et les éloges que lui fait exprimer cette personne après sa mort ne sauraient guère être surpassés ; cependant, vrai dans ses aveux, le poète raconte bientôt après comment une jeune et belle dame, qui se montra sensible à ses chagrins, lui fit naître l'idée d'accepter une consolation qui semblait lui être offerte par le ciel. En cette occasion, Dante sentit plus d'un combat intérieur que se livraient son honneur et ses désirs ; mais le souvenir de Béatrice l'emporta au moins cette fois, et sa Dame resta reine de son cœur.

Là se termine le drame qu'il a désigné sous le titre de son *premier amour*, et commence pour lui la *Vie nouvelle*, celle dont il a été animé par le souvenir de la beauté et des vertus de Béatrice, lorsque, laissant la terre, cette femme alla se présenter à la face de Dieu. A partir de ce moment, Dante, comme il le dit lui-même, se proposa de ne plus rien dire qui n'eût pour objet les louanges de Béatrice, et c'est dans cette intention formelle qu'il répète, en terminant la *Vie nouvelle* : « J'eus alors une vision extraordinaire, pendant laquelle je fus témoin de choses qui me firent prendre la ferme résolution de ne plus rien dire de cette Bienheureuse jusqu'à ce que je pusse parler tout à fait dignement d'elle ; et, pour en venir là, j'étudie autant que je peux, comme Elle sait très-bien. Aussi, dans le cas où il plairait à Celui par qui toutes choses existent que ma vie se prolongeât, j'espère dire d'Elle ce qui jamais encore n'a été dit d'aucune autre. »

Le poète, comme on voit, termine par annoncer la composition de ses trois cantiques : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, dans lesquels, en effet, Béatrice, presque divinisée, joue un rôle si noble et si éclatant.

Tout lecteur intelligent est à même maintenant de distinguer ce qu'il y a de réel et d'imaginaire dans les amours de Dante pour Béatrice. Il est arrivé au jeune poète florentin ce que beaucoup d'hommes, même très-inférieurs à lui, éprouvent encore de nos jours. Tout enfant, il a été frappé de la beauté d'une personne de son âge, dont les traits et les hautes qualités morales, se développant peu à peu, lui ont imprimé dans l'âme un sentiment tendre, mais respectueux, qui l'a porté à faire de Béatrice sa Dame, son guide, son ange tutélaire, un être abstrait, sur lequel il s'est plu à rassembler toutes les beautés, toutes les vertus, toutes les perfections. Ce phénomène intellectuel est assez commun, je le répète, et je suis presque certain qu'il n'y a pas un des lecteurs parcourant cette page, si peu platonicien qu'il soit habituellement

dans ses amours, qui n'ait eu sa Béatrice, qui n'en retrouve même le souvenir en ce moment. Cette fiction, cette imagination dont tout le monde se moque hautement, mais que chacun nourrit et caresse avec amour au plus profond de son cœur, est inhérente à la nature de l'homme. Elle est le résultat d'un besoin toujours renaissant, et de l'amour instinctif que nous avons tous du beau, du bon et du juste. A défaut de leur réalité, nous nous en créons le simulacre, et c'est ce qui fait que l'amour platonique est aussi vrai et tout aussi durable que l'amour naturel.

On peut donc voir dans *la Vie nouvelle* quel a été ce que Dante a nommé son *premier amour*, celui qui lui a été inspiré par Béatrice tant qu'elle a vécu, et que sa belle enveloppe terrestre a modifié la pure admiration que faisaient naître en lui les qualités et les vertus éminentes de sa Dame.

Quant à son *second amour*, sentiment, ou, pour parler plus juste, idée qui se forma dans son esprit après la mort de Béatrice, c'est Dante lui-même qui va nous apprendre quelle est au juste sa nature : « J'affirme, dit-il en terminant le second traité de son *Banquet* ¹, que la Dame dont je suis devenu amoureux, après mon *premier amour*, fut la très-belle et très-honnête fille de l'empereur de l'univers, à laquelle Pythagore a donné nom *Philosophie*. » Dans le traité suivant, il reproduit la même proposition en d'autres termes : « Par *ma Dame*, dit-il encore, j'entends toujours parler de celle dont il a été question dans la chanson précédente, c'est-à-dire de cette lumière puissante, *Philosophie*, dont les rayons font reverdir les fleurs et fructifier la véritable noblesse de l'homme ². »

Mais puisque j'ai choisi des citations dans le *Banquet*, ouvrage de la vieillesse de Dante, dans l'intention d'éclaircir ce qu'il a dit dans *la Vie nouvelle*, composition de sa jeunesse, je rapporterai encore un passage tiré de ce même *Banquet*, où il parle comparativement de ces deux productions : « La nourriture que l'on trouvera à ce banquet, dit-il au commencement de ce traité de philosophie morale, sera présentée en quatorze services, c'est-à-dire quatorze chansons sur l'amour et la morale, sujets qui auraient pu n'être pas bien saisis, faute d'une forme qui les rendit sensibles, de telle sorte que les chansons auraient pu être lues plutôt à cause de leur agrément qu'en raison de leur utilité. Mais ce pain que j'offre, ainsi que la disposition de ce *Banquet*, ce sera

¹ *Convito*, édition de Zalta. 4^e vol., pag. 113.

² *Ibid.* pag. 160.

la lumière qui rendra clair le sens qu'elles (les chansons) renferment. Et si dans ce présent livre, que j'intitule *Banquet*, ces sujets sont traités d'une manière plus virile que dans *la Vie nouvelle*, cependant je ne prétends contredire à rien de ce que contient mon premier ouvrage, mais seulement confirmer ce qui est exprimé dans l'un par ce que je dis dans l'autre, reconnaissant comme chose naturelle et raisonnable que l'un soit brûlant et passionné, et l'autre, au contraire, tempéré et viril; car il convient de parler tout autrement à un âge qu'à un autre ¹.

De la lecture de *la Vie nouvelle*, et des citations que je viens de rapporter, on peut, je crois, en conclure que l'amour mystique que Dante entretenait dans son cœur pendant toute sa vie pour Béatrice eut pour principe et pour cause première un sentiment très-réel, mais qui ne tarda pas à se combiner dans son imagination avec ses inventions poétiques et ses études de théologie et de philosophie morale. Dante procéda instinctivement de l'amour naturel à l'amour platonique, à peu près de la même manière qu'un peintre habile se sert d'un modèle qui favorise le développement de son idée, pour s'élever par ce moyen aux hauteurs de l'art où il veut atteindre. Le modèle ne ressemble plus au chef-d'œuvre; mais le chef-d'œuvre n'aurait pu être réalisé sans le modèle.

Puisque ces réflexions nous ont conduit à parler de la beauté idéale et des attributs presque divins que Dante a prêtés à la fille de Folco Portinari, à Béatrice, je n'ai pas plus avant sans ramener l'attention du lecteur sur un passage de *la Vie nouvelle* dans lequel le jeune auteur a usé avec un étrange laisser-aller du droit que l'on a toujours accordé aux amants poètes d'exalter les mérites et la nature de la personne qui les préoccupe. On n'a sans doute pas lu sans étonnement les réflexions que fait Dante sur le nombre *neuf*, et sur sa racine *trois*, ainsi que les raisonnements à l'aide desquels il prétend démontrer et établir comme une vérité mathématique: « que cette Dame (Béatrice) était un NEUF, c'est-à-dire un miracle dont la racine est l'admirable Trinité. » Je n'ai point qualité pour prononcer sur la convenance plus ou moins contestable de cette proposition, considérée sous le point de vue religieux et théologique, et je dois croire ou qu'elle a paru admissible, ou qu'on l'a laissée passer comme une fantaisie de poète, puisque je ne sache pas qu'aucun lecteur de *la Vie nouvelle* ait encore eu l'idée de considérer ce passage comme renfermant une impiété ou exprimant une idolâtrie.

¹ *Convito*, édition de Zatta, 4^e vol., pag. 33.

Quoi qu'il en soit, outre le mauvais goût de cette exaltation poético-mathématique, cet abus des choses saintes et sacrées dans un sujet mondain, après tout, blesse singulièrement les habitudes et le bon sens des simples enfants de l'Église. Et, à ce sujet, je crois devoir dire que depuis une quinzaine d'années que l'on s'est plus particulièrement occupé en France des ouvrages de Dante, on a fort exagéré le mérite de cet écrivain comme théologien. De tous côtés on répète et l'on écrit que dans ses trois cantiques le poète florentin est resté et s'est montré rigoureusement catholique. Qu'il ait ce mérite quant à ce qui touche aux dogmes, c'est ce que je crois, et c'est bien en effet le point principal; mais cependant, lorsqu'un personnage mythologique tel que Béatrice est installé au-dessus des saints et repose près de Dieu, faisant en quelque sorte partie de la Trinité, je trouve cette licence d'un fort mauvais goût, si elle n'est que poétique, et très-choquante, si on a eu la prétention de la rendre pieuse. Il faut y prendre garde, nous sommes portés à tout exagérer en France : il y a trente ans que nous admettions à peine les plus sublimes beautés que renferment les poèmes de Dante, et aujourd'hui nous y admirons tout sans choix et sans réflexion. Soyons plus circonspects; Dante n'y perdra rien, et nous pourrions y gagner quelque chose.

Je crois avoir passé en revue, dans *la Vie nouvelle*, tout ce qui se rattache à l'invention de la fable, à la nature des sentiments, à la réalité du principal personnage introduit par le poète, ainsi qu'à la convenance religieuse de certaines idées, au moins fort bizarres, qui se trouvent dans ce livre; il ne me reste plus qu'à fixer l'attention sur quelques passages relatifs aux préjugés et aux études littéraires de Dante, et de quelques poètes ses prédécesseurs immédiats ou ses contemporains.

Le premier qui se présente est la pièce de vers, le sonnet servant en quelque sorte d'exposition au petit drame de *la Vie nouvelle* qui va commencer. Je le reproduirai ici en entier, afin de mettre les lecteurs plus à portée de le comparer avec les réponses auxquelles il donna lieu :

SONNET DE DANTE.

« A chaque âme éprise, à tout noble cœur à qui ce présent sonnet parviendra, afin qu'ils en disent leur avis, salut ! au nom de leur Seigneur, c'est-à-dire Amour.

• Le tiers des heures pendant lesquelles les étoiles sont le plus

brillantes était passé, quand Amour m'apparut tout à coup ; Amour dont l'essence me remplit de crainte quand j'y repense.

» Amour me semblait gai, tenant mon cœur dans sa main, et soutenant dans ses bras une Dame endormie et enveloppée dans un voile.

» Puis il la réveillait, et faisait repaître humblement la Dame épouvantée de ce cœur ardent. Après, je le voyais fuir en pleurant ¹. »

SONNET DE CINO DA PISTOIA.

« Tout amant désire naturellement de faire savoir au cœur de sa Dame ce qu'il éprouve, et c'est ce que l'Amour a voulu te démontrer par la présente vision ,

» Lorsqu'il t'a fait voir ta Dame se repaissant de ton cœur avec une tendre modestie, restant longtemps endormie, enveloppée d'un voile et libre de tout chagrin.

» Amour se montra gai, venant à toi pour te donner ce que le cœur demandait, de comprendre deux cœurs en un seul ;

» Et, connaissant la peine amoureuse qu'il avait fait naître dans le cœur de la Dame, il pleura de compassion en la quittant. »

SONNET DE GUIDO CAVALCANTI.

« Vous avez vu, à mon avis (dans votre songe), tout ce qu'un

¹ Cette circulaire poétique, amoureuse, fut adressée aux *fidèles d'Amour*, aux *discours en rimes*, à tous ceux enfin qui s'occupaient de poésie. Dans ce sonnet, Dante leur expose la vision qu'il a eue, en les engageant de lui en donner l'interprétation; mais il le fait de manière cependant à laisser douter s'il met la pénétration de ses confrères à l'essai, ou si effectivement, n'osant s'en fier à ses propres lumières, il leur propose un problème à résoudre.

De tous les *fidèles d'Amour* dont il a pu recevoir réponse, il n'y en a que trois dont les sonnets nous aient été conservés; ce sont ceux de Cino da Pistoia, de Guido Cavalcanti, et enfin de Dante da Maiano, qui, malgré son nom, était étranger à la famille des *Alighieri*. Quoique les difficultés que présente la traduction de ces trois sonnets soient grandes, j'essayerai de les mettre en français, afin que l'on puisse juger du caractère étrange que portaient ces correspondances littéraires et amoureuses, et que leur teneur puisse servir d'explication et de commentaire au sonnet même de Dante.

(Note du traducteur.)

homme peut sentir et connaître de fort, d'agréable et de bon, si en effet vous avez été mis à pareille épreuve par le puissant teigneur (Amour) qui gouverne le monde de l'honneur,

» Qui vit dans une paix tranquille, qui tient dans son esprit compatissant la raison toujours reine, et se montre si agréable dans les songes des hommes, qu'il enlève leurs cœurs sans les faire souffrir.

» Il (Amour) emporta votre cœur, voyant que votre Dame désirait votre mort, et, dans l'effroi qu'il éprouva de cela, il s'avisa de la nourrir de votre cœur.

» Quand il vous apparut s'en allant tout en pleurs, votre sommeil dut vous paraître doux, car il s'achevait lorsque son contraire (un sommeil pénible) arrivait pour le vaincre. »

SONNET DE DANTE DA MAIANO.

« Considérant la chose sur laquelle tu m'as interrogé, je te réponds en te faisant connaître la véritable signification de ton songe, toi, mon ami, qui te montres si peu intelligent en cette occasion.

» Pour satisfaire complètement à ta demande, je te dirai : « Que si ton esprit est ferme et sain, tu n'as rien de mieux à faire que de te baigner largement.... afin de dissiper les vapeurs

» Qui te font débiter des contes en l'air; mais, que si tu es affligé d'un mal incurable, il faut que tu saches que j'entends que tu n'as fait autre chose qu'extravaguer. »

» Telle est mon opinion, que je te fais connaître en répondant, et dont je ne changerai pas, jusqu'au moment où je pourrai faire voir tes urines aux médecins. »

Ces trois réponses ont un caractère tout aussi tranché que celui de chacun des poètes qui les ont écrites. Dante da Maiano, le moins savant et le plus inculte des anciens poètes de l'Italie, ne cherche point à s'alambriquer l'esprit en se livrant à des spéculations qui lui paraissent chimériques, et répond à Dante, en se moquant de lui, que le songe qu'il a fait, vide de sens, ne peut être que le fruit d'un cerveau malade.

Cino da Pistola, esprit plus délicat, plus distingué, bien que

n'élevant jamais son vol trop haut, donne au songe de Dante, son ami, une interprétation simple, gracieuse et naturelle. Il y voit le besoin qu'a toujours un amant de faire connaître ce qu'il éprouve à son amante, et le bonheur de deux cœurs qui sont sur le point de n'en plus faire qu'un. En un mot, Cino découvre dans la vision de son ami le présage d'un amour naturel dont le développement doit être heureux. C'est le jugement d'un homme raisonnable.

Cino da Pistoia, du parti gibelin, était un jurisconsulte aussi savant que célèbre, qui fut plutôt élégant versificateur que poète. Guido Cavalcanti, au contraire, attaché au parti guelfe, avait rejeté les opinions philosophiques de son père, qui passait pour un épicurien et même un incrédule des plus hardis, puisque Boccace prétend que le peuple disait de lui : « Que ses méditations n'avaient pour objet que de chercher si l'on pouvait trouver que Dieu n'existait pas. » Quant à son fils, celui qui nous occupe, il avait adopté les opinions platoniciennes telles qu'elles avaient été transmises en Italie par les auteurs arabes ; et sur ce fond, auquel il avait ajouté la galanterie des troubadours catalans et provençaux, il était devenu *fidèle d'Amour, diseur en rime*, et professant la doctrine poétique et morale de l'amour platonique. Quoique Dante puisse passer pour un adepte des plus chauds et des plus avancés de cette école, il paraît que, de son temps, Guido Cavalcanti était réputé plus fort et plus subtil encore que lui.

Guido et Dante ne se connaissaient point, lorsque celui-ci provoqua, par son premier sonnet, une explication du songe qu'il avait eu au sujet de Béatrice. A travers les nuages qui environnent la réponse que Guido Cavalcanti envoya, il est facile de s'apercevoir cependant qu'il reconnaît dans les vers de Dante le langage d'un poète qui, loin de s'occuper de l'amour *naturel*, comme l'y invite Cino da Pistoia, élève son cœur et son âme jusqu'à l'amour *platonique*. Ce que Dante n'avait fait que dire à demi-mot, Guido l'exprima ouvertement, et c'est cette sagacité inattendue et inespérée sans doute par l'amant de Béatrice qui lui fait dire dans *la Vie nouvelle* : « A ce sonnet il fut fait réponse par beaucoup de personnes dont les avis étaient fort différents ; parmi les hommes qui m'en adressèrent est celui que j'appelle le premier de mes amis ; son sonnet commence ainsi : « *Vous avez vu, à mon avis*, etc. »

Qu'était-ce que cet amour platonique dont les fidèles affectaient d'employer un langage voilé pour dérober leur système et leurs pensées aux profanes ? N'était-ce qu'un jeu d'esprit au moyen

duquel les hommes les plus intelligents et les plus doctes s'entretenaient volontairement dans une illusion perpétuelle? ou bien, comme quelques esprits subtils et prévenus l'ont imaginé, cette langue érotico-philosophique n'était-elle qu'un jargon, un *argot* convenus, au moyen desquels on pouvait s'entendre sur certaines questions, sans être compris par le vulgaire? On a fait sur cette étrange conjecture un gros livre fort savant, mais plus spécieux que solide; et, après mûre réflexion, je pense qu'en voulant donner l'origine, la raison et l'explication de tout ce que les nations de l'Europe ont fait pendant la transition du moyen-âge à la renaissance, c'est fournir la preuve que l'on connaît mal cette époque, ou qu'on l'a étudiée avec des préventions et dans un système arrêté d'avance. On ne donnera pas plus la raison des détails singuliers qui se trouvent prodigués dans les trois cantiques de Dante, que l'on n'expliquera le véritable sens du roman de la *Rose*, que l'on ne découvrira d'où viennent et ce que signifient les étranges ornements sculptés qui couvrent les cathédrales gothiques. Il y a eu deux siècles pendant lesquels les hommes de talent ont entassé avec un instinct merveilleux tous les débris provenant d'âges et de pays différents, pour en former des édifices ou des monuments littéraires qui, malgré leur bizarrerie, commandent encore notre admiration, mais sur lesquels les prétendus savants s'épuiseront toujours en explications et en commentaires stériles.

Ceux de ces commentaires qui ont été écrits au moment même où les grandes compositions de cette époque venaient d'être achevées sont fort peu satisfaisants, et tout homme de bonne foi qui les a lus et les a comparés avec ceux que l'on façonne encore de nos jours avouera qu'il y a appris bien peu de chose.

Quant à ce que Dante a écrit touchant la doctrine amoureuse dite platonique, le plus court et le plus sûr moyen d'en saisir le sens est de le rapporter à l'idée fondamentale de Platon que j'ai fait connaître dans la préface de ce livre. Avec le secours de cette comparaison, qui permet au lecteur d'aller du simple au composé, il n'y a pas de labyrinthe si tortueux où s'engage parfois le poète florentin, dont on ne puisse parvenir à reconnaître les détours, si l'on n'abandonne pas le fil donné par Platon.

Personne n'admire Dante plus sincèrement que moi; mais pour que je le lise avec plaisir, c'est sous la condition que je ne serai point forcé de suivre dans leurs subtils détails tous les artifices allégoriques sous lesquels il déguise parfois les vérités les plus simples. Je l'aime comme il est si souvent, grand avec naïveté, gracieux et énergique, sublime et clair tout à la fois. En général,

il me plaît moins quand il raisonne que quand il peint, parce que, dans ce dernier cas, il est beau, grand et facile à comprendre comme Homère.

Les défauts des ouvrages de Dante, l'obscurité des pensées et la subtilité de langage, appartiennent bien plus à son temps qu'à lui-même. Cet homme a fait un usage merveilleux des matériaux qu'il a trouvés; mais ces matériaux étaient si disparates, si incohérents entre eux, qu'il était inévitable que l'édifice dans la composition duquel on les ferait entrer ne se ressentit pas de ce désordre originel. Voici quels étaient les éléments dont Dante pouvait disposer; qu'on y réfléchisse bien: la religion catholique qu'il professait, la Bible, puis Homère, Platon et Aristote entrevus à travers la version latine des traductions défigurées des Arabes; ajoutez à cela les écrits de Boèce et de saint Augustin, le poème de Virgile, les sermons de saint Bonaventure, la Somme de saint Thomas d'Aquin, les poésies des Siciliens, la galanterie des Catalans et des Provençaux, une philosophie dite platonique, conçue et énoncée comme celle de son ami Guido Cavalcanti, et enfin deux factions terribles, la guelfe et la gibeline, pour l'une desquelles il fallait absolument prendre parti.

Aujourd'hui que tout a été exploré, étudié et classé, on peut, avec quelques années d'études, mettre tous ces éléments contraires à leur place, ne fût-ce qu'en les soumettant à l'ordre chronologique. Mais, à la fin du treizième siècle, la critique était peu avancée, et la théologie de saint Thomas d'Aquin demandait aussi impérieusement à être comptée pour quelque chose et mise en jeu, que la galanterie raffinée des troubadours et les subtilités de l'amour platonique. En un mot, il fallait, pour débrouiller ce chaos, inventer une poétique et constituer une langue, et c'est ce que fit Dante Alighieri.

Il nous reste de ce grand homme un ouvrage composé vers la fin de ses jours, mais qu'il a laissé inachevé. C'est un traité *Du langage vulgaire*. La traduction de ce livre intéressant manque encore en français, et c'est le seul cependant où il soit possible de pulser des renseignements précis sur les efforts que Dante fut obligé de faire pour créer des modes différents de composition, et réduire les dialectes variés de l'Italie à l'unité d'une langue régulière et polie. Ce livre nous aidera, je pense, à compléter les observations que nous avons déjà émises au sujet de *la Vie nouvelle*.

La Vie nouvelle, ce renouvellement intérieur que produisirent dans l'âme de Dante la jeunesse et les grâces virginales de Béa-

trice, ne fait pas seulement connaître quelques détails des vingt premières années de la vie de ce grand poète; elle a cela de particulier encore, qu'elle peut être considérée comme une image réduite du grand renouvellement qui s'opéra dans le siècle où Dante vécut. Ce que tout le monde éprouvait, ce que chacun demandait au treizième siècle, en Italie, Dante l'a exprimé, l'a demandé dans sa *Vie nouvelle*.

Parmi les laïques alors, l'usage de parler et d'écrire en latin se perdait. Au contraire, les langues provençale et française, répandues dans toute l'Europe et dans la Péninsule, l'italien déjà dégrossi, rendaient l'emploi des idiomes vulgaires tous les jours plus imminent. De toutes les causes qui ont concouru à maintenir dans les pays catholiques l'usage de la langue latine, il en est une capitale: c'est l'autorité exclusive attribuée au texte de la traduction latine des saintes Écritures, à la Vulgate. De nos jours encore, il n'est pas permis, dans les États romains, de vendre une traduction du Nouveau Testament en italien, sans le texte de la Vulgate en regard, afin de prévenir la divergence des interprétations de la Bible, et les erreurs et les schismes qui pourraient en résulter.

Cependant, vers les douzième et treizième siècles, la masse du peuple italien n'entendait plus le latin; et vraisemblablement le clergé, à cette époque, se trouva, à l'égard des populations qu'il était chargé de captiver et d'instruire par la parole, dans un cas analogue à celui du poète dont parle Dante dans la *Vie nouvelle*, « qu le premier, dit-il, commença à s'exprimer en langue vulgaire, pour se faire comprendre par une dame qui n'entendait pas les vers latins. » La moindre concession du clergé à cet égard, et elle était forcée, dut déterminer à l'instant même la prédominance de la langue vulgaire. Aussi fut-on obligé de prêcher en patois italien. Vers le même temps, les chansons, les sonnets des poètes siciliens devinrent à la mode; on les imita dans le dialecte toscan, et bientôt les poésies de Guitone d'Arezzo, de Giacomo da Lentino et de Guido Guinizelli, celui qui partage avec Brunetto Latini l'honneur d'avoir été maître de Dante, contribuèrent à donner de la souplesse et quelque régularité à la nouvelle langue.

Ce fut alors que Dante, averti par son instinct de linguiste et de poète, s'empara de cette disposition populaire, forma le hardi projet de la régier, et adopta l'usage de la langue vulgaire, l'italien que l'on parlait, pour la débrouiller, la réduire à des lois et la fixer. En outre, il combina toutes les idées théologiques, savantes, poétiques et populaires, qui couraient de son temps, les

fondit avec les traditions du paganisme grec et latin que l'on conservait encore, et plaça tous ces matériaux incohérents dans un ordre absolument nouveau, en les alignant, si l'on peut dire ainsi, sur le plan général du catholicisme qui maintenait alors toute l'Europe.

C'est dans cette disposition d'esprit, et lorsqu'il tenta ses premiers essais en langue italienne, qu'il écrivit *la Vie nouvelle*; et dans cet ouvrage de sa jeunesse, où l'on aperçoit déjà le germe de toutes les idées qu'il développa plus tard, on trouve en particulier cette ferme résolution de substituer l'usage de l'italien à celui de la langue latine, et l'origine du culte qu'il voua à Béatrice, galanterie pieuse et mystique qui devint un des accidents importants de sa vie, et le centre auquel toutes ses compositions poétiques furent subordonnées.

Ce qui étonne dans *la Vie nouvelle* et ce qui frappe également dans la Divine Comédie, c'est la fusion continuelle et complète des opinions platoniciennes avec les arguties galantes des Provençaux et celles de la théologie scolastique. De la combinaison de ces éléments contraires, il est résulté un amour religieux, ou, si on l'aime mieux, une religion amoureuse, qui, une fois adoptée par le poète-pontife, l'a entraîné à se créer un médiateur de contrebande entre la Divinité et lui, je veux dire Béatrice. Sanctifiée par la pureté d'un amour dont les reflets, en retombant sur le chaste amant qui les avait produits, le purifiaient à son tour, Béatrice prit alors place parmi les *démons* de Platon, entre les *génies* des gnostiques ou les *anges* des chrétiens, et devint, comme Diotime, sainte Monique, ou la philosophie de Boèce, un de ces êtres intermédiaires qui portent tour à tour la volonté de Dieu sur la terre et les prières des hommes vers Dieu. Tel est à peu près le pivot sur lequel se ment le mécanisme poétique que Dante a inventé, et dont il a fait usage.

Maintenant venons-en à la partie matérielle et littéraire de l'art poétique, dont Dante a tracé les lois à sa manière dans son *Traité du langage vulgaire*.

Déjà dans *la Vie nouvelle* il avait réclamé pour les poètes modernes, on doit s'en souvenir, tous les privilèges accordés aux poètes latins. Non-seulement il revendique pour les premiers l'usage des figures et de toutes les fleurs de rhétorique, mais il demande encore pourquoi lui et ses contemporains n'auraient pas le droit de personnifier l'Amour, et de le faire parler comme Éole, Junon, Rome ou Vénus. Dante, à cette occasion, tombe dans une erreur qui était celle de son siècle, en confondant des

divinités qui président, des divinités qui protègent et gouvernent soit un élément, soit une ville ou une passion, avec des personnifications qui représentent allégoriquement un sentiment, une vertu, ou une cité, par exemple. Les dieux du paganisme n'ont rien qui les oblige à parler continuellement, comme pourraient le faire les objets soumis à leur empire; ils ont une existence indépendante du pouvoir qui leur est dévolu; et les déesses de la pauvreté ou de la peur elles-mêmes peuvent tenir un langage superbe dans l'occasion, parce qu'elles ne sont ni pauvres ni peureuses, mais gouvernent les gens qui sont pauvres et qui ont peur. Au contraire, la personnification, invention sinon propre au moyen-âge, au moins exclusivement adoptée à cette époque, donnait grossièrement un corps et la parole à un objet qui ne s'occupait et ne parlait plus alors que de ce qui se rapporte exclusivement à lui. Ainsi voit-on dans le roman de la *Rose* figurer et parler d'une manière monotone et souvent naïve, *Belaccueil*, dames *Félonie* et *Luxure*; de même que l'on aperçoit sur les sculptures de ce temps la mort figurée par un squelette qui marche, parle, et est armé d'une faux. Le temps a fait justice de toutes ces machines prétendues poétiques, dont l'idée fondamentale aussi bien que les apparences visibles sont aussi repoussantes pour l'esprit que pour les yeux, et l'allégorie gothique, la personnification en un mot, a été rejetée par tous les bons esprits.

Dante fut des premiers à donner ce bon exemple; et ce qui démontre la supériorité de son génie et de son goût, c'est qu'après avoir employé la personnification grossière dans sa *Vie nouvelle* et en avoir vivement réclamé l'usage pour l'avenir, à peine si on en retrouve des traces dans ses grands poèmes; car Béatrice, Mathilde et Lucie elles-mêmes ressemblent bien plus à des génies, à des anges qui président à la théologie, à la philosophie et à la science, qu'elles ne sont des personnifications de ces trois puissances intellectuelles; et, en effet, on n'est pas encore parfaitement d'accord aujourd'hui sur la signification allégorique de ces trois personnages ¹.

Le mécanisme poétique demandé et exposé dans la *Vie nouvelle* n'est donc pas précisément celui qu'adopta plus tard le grand poète de Florence; mais il est utile de le connaître, afin de juger des progrès que fit l'esprit de Dante, depuis son premier

¹ La personnification a été très-rarement mise en usage par les poètes de l'antiquité. Cependant on voit figurer la *Puissance* et la *Force* dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

essai littéraire jusqu'à l'époque où il mit la main aux grandes compositions qui l'ont immortalisé.

Je conseillerai donc à ceux qui veulent faire une étude sérieuse des écrits et des progrès de l'intelligence de cet homme, de lire d'abord *la Vie nouvelle*, puis son traité *du langage vulgaire*, dans lequel il a exposé plus profondément, et plus en détail tout à la fois, l'art du poète. Dans ce livre curieux, Alighieri, après avoir établi que de tous les dialectes parlés en Italie, il en ressort une langue épurée qu'il qualifie de *cardinale*, d'*aulique*, de *courtisanesque*, et d'*illustre*, conclut qu'elle doit être employée par tous les écrivains, mais en particulier par les *trouveurs*, par les poètes qui se proposent de traiter les sujets les plus élevés. De toutes les formes de poésie et de versification que les Italiens ont reçues des Provençaux, la *chanson* est mise au premier rang par Dante; la *ballade* a le second, puis vient le *sonnet*. On verra bientôt que la chanson à triple rime, mode lyrique qu'il a adopté pour la Divine Comédie, remplaçait dans son esprit l'importance du vers hexamètre héroïque des anciens, et qu'en substituant une langue moderne à la latine, il sentait le besoin de modifier toutes les formes de la poésie comme celles du langage. Écoutons-le parler maintenant sur ce sujet : « Nous avons fait connaître, dit-il, les qualités que doivent réunir les hommes dignes de faire usage de la langue vulgaire *illustre*, et nous avons indiqué les matières qu'il leur convient de traiter. Maintenant, avant de passer outre, il faut faire connaître ce qui constitue la *chanson*, genre de poésie qui, selon quelques-uns, serait plutôt le résultat de la fantaisie et du sort que de l'étude et de l'art. On refuse le titre de poètes aux faiseurs de chansons, et, selon nous, c'est à tort ; car, de quelque idiome qu'ils fassent usage, on doit les considérer comme poètes, du moment qu'ils ne s'écartent pas de la marche des grands poètes (latins), c'est-à-dire de ceux qui sont réguliers. Car, en effet, ces derniers ont fait de la poésie selon les règles de l'art, et tous ceux qui n'en agissent pas ainsi travaillent à l'aventure. D'où il suit que plus nous imitons la marche de ces poètes réguliers, plus notre poésie est correcte. Ce qu'il y a de mieux à faire, est donc de se servir de leur doctrine. Mais avant tout il faudra, comme dit notre maître Horace, « choisir un fardeau proportionné à nos forces. »

» Il est surtout nécessaire d'établir certaines distinctions, et de savoir si l'on veut chanter dans le mode tragique, comique ou élégiaque : car, pour la tragédie, on se sert du style élevé (*superiore*) ; pour la comédie, du style tempéré (*inferiore*) ; et pour

l'épique, du style des malheureux. Si les sujets que l'on veut traiter doivent être chantés dans le mode tragique, alors on doit employer la langue vulgaire illustre, et conséquemment faire une succession de chansons en les liant l'une à l'autre. Pour les compositions comiques, on aura recours à la langue vulgaire, tantôt tempérée, tantôt humble. L'humble servira exclusivement dans les sujets élégiaques.

» Le style tragique est celui où l'on réunit la profondeur des pensées, la hardiesse des vers, la noblesse des tours de phrase à l'heureux choix des mots. Mais, pour atteindre à cette perfection, il faut encore joindre à ces qualités l'avantage de sujets dignes d'être chantés avec toute cette pompe. Ces sujets sont, comme je l'ai déjà dit, le *Salut éternel*, l'*Amour* et la *Vertu*. On pourra bien y joindre quelques combinaisons accessoires, pourvu toutefois qu'elles ne fassent naître aucune idée basse. Que celui donc qui voudra traiter les trois sujets qui viennent d'être désignés ne perde pas de vue ce que nous avons prescrit. Alors, après s'être désaltéré à la fontaine d'Hélicon, qu'il approche avec confiance le plecton de sa lyre bien accordée, et qu'il commence à chanter.

» Mais il faut bien composer la chanson, et c'est là une œuvre difficile. Car on n'y parviendra jamais sans le concours de la vivacité naturelle du génie, de l'étude et de l'art. Ce sont les hommes doués de ces facultés que désigne le poète dans le sixième livre de l'*Énéide*, lorsqu'il les appelle « chéris de Dieu, élevés au ciel par la vertu, et enfin fils des Dieux, » bien qu'il parle d'une manière figurée. Reconnaissons donc la sottise de ceux qui, ignorants et sans art, ne se contentent qu'en leur propre génie et s'ingèrent de chanter des choses sublimes et d'employer le style élevé. Qu'ils renoncent à cette présomptueuse entreprise; et si, naturellement faibles, ils ne sont en effet que des oies, qu'on ne les voie pas cherchant à imiter le vol audacieux de l'aigle ! »

Par cet échantillon de l'art poétique de Dante, on peut s'apercevoir que, dans le fond comme dans la forme de la poésie, le Florentin combine toujours trois éléments bien contraires, l'*Énéide*, l'*Apocalypse* et les chansons provençales.

Où Dante a-t-il emprunté cette division des modes et des styles en tragique, comique et élégiaque, si elle n'est pas de son invention ? C'est ce que l'on ignore, à moins qu'on ne la rapporte à une tradition confuse des trois genres de *scènes*, décorations dont on

¹ Édition de Zalta *De la volgare eloquenza*, liv. II, cap. IV, vol. 4, pag. 222 et seq.

ornait le *proscenium* des théâtres antiques¹. Quoi qu'il en soit, le choix de cette division peut servir à rendre raison du titre assez étrange de « *Comédie* », que Dante a donné à ses trois grands poèmes. Comme l'excessive variété des sujets qu'il y a traités, loin de lui permettre l'emploi d'un style également élevé, l'a forcé au contraire de prendre des tons très-différents, peut-être, en raison des principes littéraires qu'il s'était imposés, a-t-il cru devoir ranger son ouvrage dans le genre comique, pour se laisser la latitude d'y introduire, comme il l'a fait parfois, des pensées communes et même des expressions fort basses, bien que l'objet principal de son œuvre fût de donner une idée de ce qu'il y a de plus sublime, « le séjour des bienheureux et le trône de l'Éternel. » Au surplus, le poète a pris soin lui-même, dans la lettre qu'il a adressée à Can le Grand, de faire connaître le motif du choix de ce titre, en disant : que le commencement d'une comédie est toujours âpre et difficile, tandis que son dénouement est heureux, dispositions contraires à celles de la tragédie, qui s'ouvre au milieu du calme et se termine malheureusement; d'où il conclut que son poème ayant pour commencement l'Enfer et pour fin le Paradis, il doit porter le titre de COMÉDIE. Mais ce ne fut que deux siècles après la mort de Dante que l'admiration générale fit ajouter l'épithète de DIVINE.

Quant au traité « *du langage vulgaire*, » composé vers 1318-21, dans les dernières années de la vie de Dante, il fait voir clairement l'idée que le poète florentin se formait de la poésie, idée qui devint le point de départ de tous les écrivains toscans qui se distinguèrent après lui dans le genre sérieux. La dévotion, l'amour, la science et la théologie, furent les sujets habituels sur lesquels ils s'exercèrent jusqu'à Vittoria Colonna et Michel Ange; et encore de nos jours, la philosophie et la poésie, chez les Italiens, ont-elles conservé une certaine teinte de piété et de platonisme que les révolutions de toute espèce n'ont pu entièrement effacer.

C'est que la philosophie et la poésie ont été instituées en ce pays par Dante, et que quelques grands esprits qui vinrent après lui ont encore consolidé les principes qu'il avait établis. Il suffit de se rappeler le nom de Pétrarque pour savoir que la philosophie amoureuse et platonicienne est devenue une manière d'être intellectuelle pour les enfants de l'Italie; et Boccace, tout mondain qu'il ait été parfois dans sa conduite, comme lorsqu'il composait,

¹ « Genera autem sunt scenarum tria : unum quod dicitur *tragicum*, alterum *comicum*, tertium *satyricum*. » Vitruve, lib. V, cap. VIII.

était non-seulement admirateur passionné de Dante, dont il a écrit la vie, mais a pris soin, dans ce curieux petit livre ¹, de nous dire aussi comment on comprenait la poésie de son temps. Son opinion en cette matière, jointe aux préceptes du grand maître déjà cité, achèvera de faire saisir l'esprit dans lequel on comprenait et on traitait la poésie, aux treizième et quatorzième siècles, en Italie.

« Les gens qui manquent d'intelligence, dit le spirituel auteur du *Décameron*, croient généralement que la poésie n'a pour objet que de raconter des choses fabuleuses et incroyables. Mais je veux démontrer que la poésie est théologie.

« En faisant taire nos sens, et si nous n'écoutons que la raison, nous ne tarderons pas à reconnaître que les poètes de l'antiquité ont suivi, autant que la portée de leur intelligence le leur a permis, les traces de l'Esprit saint. Ces traces de la science éternelle sont voilées dans l'Écriture sainte comme dans les écrits des poètes; et c'est sous ce voile que se conservent les vérités qui doivent être complètement démontrées à la fin des siècles. L'usage des figures pour couvrir les vérités a ces avantages : de présenter à la fois le texte du livre et le mystère qui y est renfermé; d'exercer simultanément la réflexion des sages et l'instinct des simples; qu'en public on nourrit l'âme des faibles d'esprit, et que, dans le silence de la retraite, on élève encore la pensée des intelligences les plus sublimes. C'est comme un large fleuve sur les pentes duquel l'agneau peut se désaltérer, tandis que l'éléphant nage au-dessus de la profondeur du courant.

« Mais revenons à notre objet particulier : pour ce que nous appelons *Théologie*, il faut entendre ce que produit l'Écriture sainte, soit lorsqu'au moyen de récits historiques et par l'effet de certaines visions, ou soit par l'expression de plaintes et de lamentations, elle se propose de montrer le profond mystère de l'incarnation du Verbe divin, de sa vie humaine, de ce qui lui est arrivé à sa mort, de sa victorieuse résurrection, de sa miraculeuse ascension, et enfin de tous les actes divins par lesquels il nous a frayé un chemin vers la gloire éternelle et nous a rachetés du péché originel.

« De même les poètes, par leur œuvre que nous nommons *Poésie*, et à l'aide de l'histoire des dieux, de leurs métamorphoses

¹ Origine, Vita, Studi e costumi del chiarissimo Dante Allighieri poeta fiorentino, fatta e compilata d' all' incello M. Giovanni Bocaccio da Certaldo. — In Firenze, B. Serwartelli, 1576, pag. 48 et seq.

et des discours séduisants qu'ils prêtent à ces personnages, cherchent à nous donner la raison des choses, à nous faire fuir le vice, aimer la vertu, et à nous amener à connaître le vrai Dieu dans la pensée de faire notre salut.

» Par le buisson verdoyant où Moïse vit comme une flamme ardente, l'Esprit saint a désigné la Vierge, dont la pureté ne peut être souillée par rien. Par la statue composée de plusieurs métaux, qui apparut à Nabuchodonosor, il figure toutes les phases précédentes de la doctrine du Christ, qui fut et est une pierre sur laquelle tout vient s'affermir et former un monument stable comme les montagnes. Par les lamentations de Jérémie, il annonce la ruine de Jérusalem, etc., etc.

» De même nos poètes, dans leurs fables, en disant que Saturne avait beaucoup d'enfants et qu'il les dévora tous, à l'exception de quatre, nous indiquent que le temps produit et détruit tout, excepté ses quatre enfants : Jupiter, qui n'est autre que le feu ; Junon, l'air ; Neptune, l'eau ; et Pluton, la terre, etc., etc.

» De ce qui précède on doit conclure que la théologie et la poésie s'accordent en ce qu'elles emploient les mêmes formes pour opérer. Mais, quant au sujet qu'elles se proposent, non-seulement elles diffèrent, mais elles sont opposées ; car le sujet de la théologie est la voie de la vérité, tandis que celui de la poésie antique est l'idolâtrie, les dieux et les hommes. Elles sont contraires encore en ce que la théologie ne propose que des choses vraies, tandis que la poésie en propose quelques-unes comme vraies, qui sont essentiellement fausses et erronées à l'égard de la religion chrétienne. Mais comme certains ignorants s'élèvent contre les poètes, disant que toutes leurs inventions ne sont que des fables qui ne se rapportent à aucune vérité, et qu'ils devraient présenter leurs récits sous d'autres formes, afin d'éclairer véritablement les gens du monde, je leur dirai : Qu'ils fassent donc attention aux visions de Daniel, d'Isaïe et d'Ézéchiel, et à toutes celles qui sont rapportées dans l'Ancien Testament, écrit avec une plume divine par celui qui n'a jamais eu de commencement et n'aura point de fin ! Qu'ils relisent dans le Nouveau Testament les visions de l'Évangéliste (l'Apocalypse), remplies de vérités si utiles ; et si quelques-unes des fables poétiques sont aussi loin de la vérité ou de la vraisemblance, que ces visions paraissent s'en écarter dans la forme, que l'on accorde au moins que si les poètes ont inventé des fables qui ne peuvent donner ni plaisir ni enseignement, ce n'est pas une raison pour condamner l'essai qu'ils ont fait de répandre leur doctrine à l'aide de ce moyen.

«..... Mais revenons au point où nous nous sommes arrêtés. Je dis que la théologie et la poésie sont presque la même chose, quand elles se proposent le même objet. J'irai même jusqu'à avancer que la théologie n'est rien qu'une *poésie de Dieu* et une fiction poétique. Dans l'Écriture du Christ (Évangile), c'est tantôt le lion et tantôt l'agneau ; ici le vermisseau, là le serpent ; puis la pierre, la paille, et mille autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Que sont ces paroles du Sauveur, si ce n'est un langage figuré que nous nommons plus habituellement allégorie ? Il semble donc résulter de là que non-seulement la poésie est théologie, mais encore que la théologie est poésie. Mais si mes paroles ne paraissent point assez graves dans une si importante question, je ne m'en offenserai pas, et on en pourra croire Aristote, dont le témoignage est si vénérable ; or il affirme avoir reconnu que les poètes ont été les premiers théologiens. »

La poétique de Dante, et ce commentaire qu'en donne Boccace, forment, à ce que je crois, l'exposition la plus précise du système en vertu duquel les poètes et les écrivains italiens, dits platoniciens, ont composé leurs ouvrages depuis Dante jusqu'à Vittoria Colonna. J'ai préféré donner les opinions mêmes des deux grands écrivains que j'ai cités, plutôt que d'en disséminer les traits principaux dans le cours d'une dissertation où l'on aurait eu d'autant plus de peine à les saisir que je ne les aurais certainement pas présentés dans toute leur crudité et leur bizarrerie originale. Mais je tenais encore à les faire connaître, afin que les jeunes gens qui lisent et étudient les ouvrages de Dante se tiennent en garde contre les idées poético-théologiques de ce grand poète, de Boccace et de tous les platoniciens de l'époque de la renaissance. En effet, si ardente et si sincère qu'ait été la foi de ces hommes, rien n'est moins orthodoxe, fort souvent, que leurs opinions littérales et leurs inventions poétiques, admirables fantaisies d'écrivains, beaucoup plus propres en général à charmer l'imagination qu'à soutenir la foi.

Au résultat, la préoccupation qui domina toutes les autres dans l'esprit de Dante a été de substituer l'usage de la langue italienne à celui de la latine, et de constituer le nouvel idiome qu'il voulait mettre en honneur. Pour entreprendre et achever ce grand œuvre, il a employé pendant toute sa vie une volonté de fer. On a vu avec quelle chaleur il plaidait cette cause dans sa *Vie nouvelle* ; ses grands poèmes ont prouvé au monde le droit qu'il avait de dire que les langues modernes pouvaient rivaliser avec celles de l'antiquité ; et lorsqu'il avait achevé ce grand monument, lorsque les

vers de la *Divine Comédie* faisaient déjà l'admiration et la gloire de l'Italie, Dante, exilé, vieux, affaibli par les malheurs, écrivait encore avec une espèce de rage, et comme s'il n'avait pas gagné sa noble cause : « A la honte et l'éternelle infamie des mauvais Italiens qui vantent les langues vulgaires des autres pays et déprécient la leur, je dis que cette disposition résulte chez eux de cinq causes abominables, etc. » « *A perpetuale infamia e depressione delli malvagi uomini d'Italia, che comendano lo volgare altrui, e lo proprio dispregiano : dico, che la loro mossa viene da cinque abominevoli cagioni, etc.* » (Convito, ediz. di Zatta, vol. 4, pag. 77.)

Depuis que j'étudie les écrits de Dante, j'ai toujours pensé que la meilleure manière de se préparer à la lecture de la *Divine Comédie* était de commencer par celle de la *Vie nouvelle*; et ce fut dans l'intention de faciliter l'emploi de ce mode d'étude, que j'entrepris la traduction qui précède. J'espère que mon travail, tout imparfait qu'il puisse être, remplira au moins l'objet que je me suis proposé, qui est de faire naître le désir de connaître le livre original de Dante Alighieri, et d'en rendre la lecture un peu moins difficile aux Français.

E. J. DELÉCLUZE.

LA DIVINE COMÉDIE

AVANT DANTE.

On ne dispute plus à Dante le rôle inattendu de conquérant intellectuel que son génie a su se créer tout à coup au milieu de la barbarie des temps. L'auteur de *la Divine Comédie* n'est pas pour rien le représentant poétique du moyen-âge. Placé comme au carrefour de cette ère étrange, toutes les routes mènent à lui, et sans cesse on le retrouve à l'horizon. Société, intelligence, religion, tout se reflète en lui. En philosophie, il complète saint Thomas ; en histoire, il est le commentaire vivant de Villani : le secret des sentiments et des tristesses d'alors se lit dans son poème. C'est un homme complet, à la manière des écrivains de l'antiquité : il tient l'épée d'une main, la plume de l'autre ; il est savant, il est diplomate, il est grand poète. Son œuvre est un des plus vastes monuments de l'esprit humain ; sa vie est un combat : rien n'y manque, les larmes, la faim, l'exil, l'amour, les gloires, les faiblesses. Et remarquez que les intervalles de son inspiration, que la sauvage dureté de son caractère, que l'aristocratie haïtaine de son génie, sont des traits de plus qui le rattachent à son époque, et qui en même temps l'en séparent et l'isolent. Où que vous portiez vos pas dans les landes ingrates du moyen-âge, cette figure, à la fois sombre et lumineuse, apparaît à vos côtés comme un guide inévitable.

On est donc amené naturellement à se demander ce qu'est Dante, ce qu'est cette intelligence égarée et solitaire, sans lien presque, sans cohésion avec l'art grossier de son âge ? d'où vient cette intervention subite du génie, cette dictature inattendue ? Comment l'œuvre d'Alighieri surgit-elle tout à coup dans les ténèbres de l'histoire, *prolem sine matre creatam* ? Est-ce uno

exception unique à travers les siècles ? C'est mieux que cela, c'est l'alliance puissante de l'esprit créateur et de l'esprit traditionnel ; c'est la rencontre féconde de la poésie des temps accomplis et de la poésie des âges nouveaux. Ayant devant les yeux les idoles du paganisme et les chastes statues des saints, l'image de l'ascétisme et de la volupté, Dante garda le sentiment de l'antiquité sans perdre le sentiment chrétien ; il resta fidèle au passé, il comprit le présent, il demanda aux plus terribles dogmes de la religion le secret de l'avenir. Jamais le mot d'Aristote : « la poésie est plus vraie que l'histoire, » ne s'est mieux vérifié que chez Dante ; mais ce ne fut pas du monde extérieur du moyen-âge que se saisit le génie inventif d'Alighieri ; ce fut au contraire du monde interne, du monde des idées. De là viennent la grandeur, les défauts aussi, de là la valeur immense, à quelque point de vue qu'on l'envisage, de ce livre où est semée à profusion une poésie éternellement jeune et brillante. L'intérêt philosophique vient encore ici s'ajouter à l'intérêt littéraire et historique. C'est la Bible, en effet, qui inspire Milton ; c'est l'Évangile qui inspire Klopstock : dans *la Divine Comédie*, au contraire, c'est l'inconnu, ce sont les mystères de l'autre vie auxquels l'homme est initié. La question de l'immortalité est en jeu, et Dante a atteint la souveraine poésie.

La préoccupation, l'insistance de la critique sont donc légitimes : ce perpétuel retour vers le premier maître de la culture italienne s'explique et se justifie. Jusqu'ici les apologistes n'ont pas manqué à l'écrivain : investigations biographiques, jugements littéraires, interprétations de toute sorte, hypothèses même pédantes ou futiles, tout semble véritablement épuisé. Peut-être n'y a-t-il pas grand mal : il s'agit d'un poète, et si le vrai poète gagne toujours à être lu, il perd souvent à être commenté. Un point curieux et moins exploré reste cependant, qui, si je ne m'abuse, demande à être particulièrement mis en lumière : je veux parler des antécédents de *la Divine Comédie*. Ce poème, en effet, si original et si bizarre même qu'il semble, n'est pas une création subite, le sublime caprice d'un artiste divinement doné. Il se rattache au contraire à tout un cycle antérieur, à une pensée permanente qu'on voit se reproduire périodiquement dans les âges précédents ; pensée informe d'abord, qui se dégage peu à peu, qui s'essaye diversement à travers les siècles, jusqu'à ce qu'un grand homme s'en eupare et la fixe définitivement dans un chef-d'œuvre.

Voyez la puissance du génie ! Le monde oublie pour lui ses ha-

bitudes : d'ordinaire la noblesse se reçoit des pères ; ici , au contraire, elle est ascendante. L'histoire recueillie avec empressement le nom de je ne sais quel croisé obscur, parce qu'à lui remonte la famille de Dante ; la critique analyse des légendes oubliées, parce que ces légendes sont la source première de *la Divine Comédie*. La foule ne connaîtra, n'acceptera que le nom du poète, et la foule aura raison. C'est la destinée des hommes supérieurs de jeter ainsi l'ombre sur ce qui est derrière eux, et de ne briller que par eux-mêmes. Mais pourquoi ne remonterions-nous point aux origines, pourquoi ne rétablirions-nous pas la généalogie intellectuelle des éminents écrivains ? Aristocratie peu dangereuse, et qui n'a chance de choquer personne dans ce temps d'égalité.

Ce serait une folie de soutenir que Dante lut tous les visionnaires qui l'avaient précédé. Chez lui, heureusement, le poète effaçait l'écrivain. Cependant, comme l'a dit un écrivain digne de sentir mieux que personne le génie synthétique de Dante, « il n'y a que la rhétorique qui puisse jamais supposer que le plan d'un grand ouvrage appartient à qui l'exécute ¹. » Ce mot explique précisément ce qui est arrivé à l'auteur de *la Divine Comédie*. Dante a résumé avec puissance une donnée philosophique et littéraire qui avait cours de son temps ; il a donné sa formule définitive à une poésie flottante et dispersée autour de lui, avant lui. Il en est de ces sortes de legs poétiques comme d'un patrimoine dont on hérite : sait-on seulement d'où il vient, comment il s'est formé, à qui il appartenait avant d'être au possesseur d'hier ?

Que le poète s'élance par-dessus les générations, et qu'il appelle Virgile « mon père, » *il mio autore*, rien de mieux : ce sont de ces familiarités, de ces soudaines reconnaissances comme on s'en permet entre génies. Mais la lointaine parenté de Dante avec l'antiquité n'est pas le but de ce travail. Il y a surtout là des rapports de forme et d'exécution ; l'inspiration générale, au contraire, de *la Divine Comédie* est profondément catholique. Il nous suffira donc de traverser très-rapidement l'époque païenne, et ce court préliminaire nous conduira vite aux âges chrétiens, que nous avons hâte d'aborder, et où se rencontreront les vrais ancêtres, les ancêtres immédiats d'Alighieri.

I.

L'ANTIQUITÉ. — ET L'ARMÉNIEN. — THESPÉSIUS. — LA BIBLE.

Entouré de mystères, assistant comme un acteur égaré et sans

¹ Victor Cousin, *Introduit. à l'hist. de la Philosophie*, XI^e leçon.

souvenir au spectacle de monde, l'homme, dès qu'il s'inquiète du problème de sa destinée, a volontiers foi dans l'inconnu, dans l'invisible. La logique le mène à la notion d'une autre vie, les religions la lui enseignent, et dès lors il se préoccupe de l'existence future : son imagination peuple à son gré ces contrées mystérieuses du châtiment et de la récompense. De là, à l'origine même des sociétés, et, sans parler de l'Orient, dans l'antiquité grecque et latine, une mythologie qui prend l'homme au cerveau, le suit à travers les ténèbres de l'autre monde, et vient raconter ce qu'elle sait des morts à ceux qui vivent et qui sont inquiets. A côté de la philosophie qui explique, à côté du dogme qui affirme, la poésie se saisit aussitôt de ce théâtre surnaturel, plein de curiosité et de terreur, d'où elle peut juger le passé et initier à l'avenir.

Il importe, à propos des antécédents de la *Divine Comédie*, de distinguer entre ce que j'appellerai le côté éternel et le côté particulier du poème de Dante. En transportant la poésie fantastique là où elle est surtout légitime, c'est-à-dire dans l'autre monde, Alighieri a en effet touché au grand problème de la destinée à venir, qui n'est que la conséquence de la destinée présente. On pourrait donc retrouver des analogies frappantes entre ce qu'il a dit et ce qu'ont enseigné sur ce point les philosophes et les religions ; mais ce serait s'égarer dans l'infini. Le sujet que je veux traiter est parfaitement vague et indéterminé, ou parfaitement limité ou distinct, selon qu'on se perd à rechercher l'inspiration générale, ou qu'on s'applique seulement à suivre l'inspiration directe et immédiate du poète. C'est dans ce dernier cadre que je m'enfermerai obstinément. Un mot rendra ma pensée : il s'agit tout simplement de ne pas traiter du règne à propos de l'espèce.

Dante a connu l'antiquité comme on la pouvait connaître au XIII^e siècle. Non-seulement il ignorait ces traditions de l'Égypte sur les formes de la vie future, qu'a expliquées et embellies peut-être l'imagination savante de Champollion ; non-seulement ces grandes légendes de l'Inde, que la science moderne aborde à peine, lui étaient inconnues, mais il n'avait abordé la Grèce et Rome qu'à par les poètes et les philosophes dont la gloire restait populaire dans les écoles, Platon, Aristote, Virgile. De tout le reste, il ne savait guère que des noms propres. Avait-il même lu Homère ? Question insoluble, puisque les érudits discutent encore pour savoir s'il comprenait le grec. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Homère est le plus vieil ancêtre d'Alighieri ; son enfer est le plus ancien des enfers connus ; c'est l'enfance de l'art. L'autre monde, en effet, n'est pas pour lui très-distinct du monde où nous sommes. Sans

doute il est dit dans un vers de *l'Iliade*¹ : « Bien loin, là où est sous terre le plus profond abîme ; » mais, au XI^e livre de *l'Odyssée*, la situation des enfers est plus indéterminée encore, s'il est possible. Ulysse y entre on ne sait comment, en poursuivant l'ombre d'Ajax, et il en sort pour monter aussitôt sur son navire. Presque aucune trace de cet épisode de *l'Odyssée* ne se retrouve dans *la Divine Comédie*. C'est à peine si le géant Titye, qui couvrait neuf arpents de son corps, est dédaigneusement nommé par Alighieri². Le seul écho qui retentisse également dans les deux poèmes est ce clapotement des morts, *κλαγγὴ νεκρῶν*, qu'Homère compare en si admirables termes à celui des oiseaux épouvantés qui fuient de toutes parts.

C'est par Virgile, qu'une longue et amoureuse pratique lui avait rendu familier, que Dante a surtout connu l'antiquité. Aussi s'est-il donné ce maître pour guide dans son terrible pèlerinage ; aussi a-t-il emprunté à *l'Énéide* beaucoup de souvenirs mythologiques, plus même qu'il n'eût été convenable en un sujet chrétien. Qu'on ne s' imagine pas cependant trouver chez Dante un plagiaire ; *la Divine Comédie* n'a avec *l'Énéide* que quelques rapports de détails, et il y a entre ces deux poètes et leurs deux poèmes la distance qui sépare le monde païen du monde chrétien. Aussi n'est-il pas sans intérêt de voir ce que deviennent quelques-uns des personnages de l'enfer virgilien dans l'enfer dantesque. Caron, l'horrible vieillard, est presque le seul qui n'ait pas changé ; tous les autres sont déchus. Minos, par exemple, n'est plus le juge austère qui pèse les destinées³, *quæstor Minos urnam movet* ; c'est un démon hideux, grinçant des dents, et indiquant aux damnés par le nombre des plis de sa queue le chiffre du cercle infernal qui leur est assigné. Enfin il n'est pas jusqu'au pauvre Cerbère qui ne soit traité avec rigueur : Énée l'apaisait par un gâteau de miel, Dante lui jette une poignée de terre. Chez Virgile, les âmes qui se pressent sur la rive « tendent les mains vers l'autre bord ; » chez Dante, au contraire, les damnés, avant d'entrer en enfer, sont déjà punis ; ils désirent leurs supplices ; « ils sont tourmentés du besoin de traverser le fleuve. » Alighieri croit à son sujet, Virgile en rit et le met sous ses pieds, *subjecit pedibus*⁴. C'est qu'il n'y a rien sur le front calme du poète latin de ce *sourcil visionnaire* que Wordsworth prête à Dante ; c'est qu'il n'y a rien

¹ VIII, 14.

² *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

³ *Georg.*, II, 490.

⁴ *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

⁵ *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

⁶ *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

⁷ *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

⁸ *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

⁹ *Infern.*, XXXI, 121. *Non ci far ire a Lizio né a Lifo.*

de ces mystiques aspirations qui révélèrent au vieux gibelin les extases du paradis. L'élysée de l'*Énéide* ne vaut même pas le paradis terrestre de la Bible; c'est une mesquine parodie de ce qui se passe dans cette vie. Admirons cependant combien les idées ont marché depuis Homère. Virgile a déjà à un bien plus haut degré le sentiment de la justice : il gradue les châtimens et les récompenses; chez lui l'idée de purification fait même présager le purgatoire. C'est qu'entre l'*Odyssée* et l'*Énéide* il y avait eu Platon.

J'ai nommé Platon : ce fut assurément un des maîtres favoris de Dante. Sans parler de la théorie de l'amour, qui est comme la trame même de son poëme, Alighieri a souvent suivi les traces du philosophe idéaliste. La forme concentrique qu'il a donnée à l'enfer est une idée toute platonicienne. Mais Dante a dû particulièrement connaître deux passages importants du *Phédon* et de la *République* ¹.

Dans le premier, Platon parle des traditions qui couraient de son temps sur le *séjour des morts*. La triple division que le christianisme a faite de l'autre monde s'y trouve déjà marquée : le lac Achéruside, où les coupables sont temporairement purifiés, c'est le purgatoire; le Tartare, d'où lils ne sortent jamais, c'est l'enfer; enfin ces pures demeures au-dessus de la terre, qui ont elles-mêmes leur degré de beauté selon le degré de vertu de ceux qui les habitent, c'est le paradis. Seulement Platon ajoute prudemment : « Il n'est pas facile de les décrire. » Peut-être est-ce le mot qui a piqué l'émulation de Dante. ⁽¹⁾

Platon n'a pas toujours montré autant de réserve. S'appuyant sur quelque tradition orientale recueillie dans ses voyages, et la modifiant sans doute selon ses croyances, il a, en effet, raconté ailleurs la vision d'un soldat originaire de Pamphylie, et qu'il appelle Er l'Arménien. Er avait été tué dans une bataille. Dix jours plus tard, comme on enlevait les morts à demi putréfiés, il fut retrouvé dans un état parfait de conservation. Bientôt après, pendant qu'il était sur le bûcher des funérailles, on le vit revivre, et il narra ce qui lui était arrivé. Son âme, s'étant séparée du corps, avait été transportée en grande compagnie dans un lieu merveilleux, où le ciel et la terre étaient percés de deux ouvertures correspondantes. Entre ces deux régions siégeaient des juges; après l'arrêt, les bons allaient à droite avec un écriteau sur la poitrine, et les méchants à gauche avec un écriteau sur le

¹ Trad. de M. Cousin, in-8°, t. I, p. 299, et t. V, p. 280.

(1) Cependant Dante même a dit : « Je n'ai vu des choses
« que ne fait ni ne peut voir celui qui descend de là-haut.
« Car notre intelligence s'approchant de l'objet de son dé-
« sir (Dieu) se voit si confondue que la mémoire ne peut
« la suivre. » Le traducteur nouveau qui a publié son tra-
« vail a après traduit différemment. » notre intelligence

dos. Le tour d'Er vint enfin ; mais , au lieu de prononcer sur son sort, les juges lui ordonnèrent de retourner dans le monde , et de dire aux hommes ce qu'il avait vu. Le soldat, avant d'obéir, examina le spectacle qui était sous ses yeux. Par les ouvertures qu'il avait d'abord remarquées, des âmes montaient et descendaient sans cesse, les premières sans tache, les autres souillées de fange. Plus loin, dans une vaste prairie, arrivaient deux bandes d'âmes diverses qui semblaient venir d'un long voyage. Les unes, sortant de l'abîme, racontaient les tristes aventures d'un exil souterrain qui s'était prolongé pendant mille ans ; les autres, descendant du ciel, disaient les délices qu'elles avaient goûtées. Le mal ou le bien était payé au décuple à chaque âme vertueuse ou coupable. Nous sommes encore loin de l'infini bonheur des élus comme l'entend le christianisme. Aucun supplice n'est montré à Er, aucun nom ne lui est révélé, excepté celui d'Ardiée, tyran de Pamphlie, qui était traîné à travers les ronces, et que tourmentaient « des personnages hideux au corps enflammé. » Ce sont les aïeux des diables d'Alighieri.

Ce qui frappe dans cet épisode, c'est que ce n'était là pour Platon qu'une forme populaire donnée à la vérité ; c'est que le penseur sentait toute la portée de ces symboliques récits. Comme Dante, il prend la chose du côté sérieux. Aussi aimé-je à me figurer que le poète avait sous les yeux ces propres paroles du *Phédon*, qui eussent si bien servi d'épigraphe à son livre : « Soutenir que ces choses sont précisément comme je les décris ne convient pas à un homme de sens ; mais que tout ce que j'ai raconté des âmes et de leurs demeures soit comme je l'ai dit ou d'une manière approchante, s'il est certain que l'âme est immortelle, il me paraît qu'on peut l'assurer convenablement, et que la chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire. » Décidément Platon, ce génie précurseur, est le véritable, le seul ancêtre du poète dans l'antiquité.

Je me trompe, la vision infernale d'Er l'Arménien, la première des visions isolées, spéciales, non mêlées à un poème, a eu un pendant, cinq siècles après, chez Plutarque¹. On y entrevoit la fusion première des vieilles légendes païennes et des légendes nouvelles apportées par le christianisme. Quoique ce soit un prêtre d'Apollon qui écrive, il y a déjà là quelque chose de la foi du moyen-âge ; Plutarque dit : « ce conte, » mais il a soin de se reprendre et d'ajouter : « si c'est un conte. »

¹ Dans son traité *Des délais de la justice divine*. Voir la trad. de Joseph de Maistre, § 42, et ce que le violent écrivain dit en note de cette judiciaire histoire, par opposition à Hume qui la trouvait extravagante.

« pénétrer si profondément (!) que la mémoire ne peut plus se souvenir en arrière, l'ignorance humaine pénétrer profondément en Dieu ? Et qu'est-ce que signifie que la mémoire ne peut plus se souvenir en arrière ? Reste-t-elle là ? Et qu'est-ce qui y fait-elle ? Ne gardez le texte : « l'esprit intellectuel si profondément »

L'histoire de Thespésius se passe au temps de l'empereur Vespasien. Ce Thespésius, originaire de Cilicie, s'était ruiné dans la débauche, et il avait ensuite essayé de relever sa fortune par toutes sortes de dols. Le scandale devenait chaque jour plus flagrant, quand Thespésius se tua dans une chute. Durant la cérémonie des funérailles, il revint à la vie, et raconta qu'aussitôt après sa mort, son âme avait été transportée à travers les astres jusqu'à un endroit où se découvrèrent deux régions atmosphériques, l'une basse, l'autre élevée, dans lesquelles tourbillonnaient les âmes des morts. Chacune de ces âmes arrivait jusque-là au milieu d'une bulle lumineuse qui se déchirait, et l'âme, paralysant alors sous une forme humaine, allait prendre son rang. Dans la région supérieure erraient doucement les âmes des justes; elles étaient transparentes, lumineuses, et gardaient leur couleur naturelle. Dans la région inférieure, au contraire, se heurtaient en courant les âmes perverses; elles étaient opaques; les unes paraissaient tachetées de gris, les autres d'un noir luisant comme des écailles de vipère. A leur couleur, on distinguait le vice qui les souillait : le rouge marquait la cruauté; une sorte de violet ulcéreux indiquait l'envie; au bleu, on reconnaissait l'impureté; au noir, l'avarice. Celles qui se purifiaient reprenaient peu à peu leur premier aspect.

Au clignotement de ses yeux, à l'ombre que projetait son corps, Thespésius fut reconnu pour un vivant, ainsi qu'il arriva à Dante. Puis, entraîné sur un rayon de lumière, il continua sa route jusqu'en un lieu où des âmes criminelles étaient punies, et, selon qu'elles étaient curables ou incurables, livrées à trois divinités vengeresses. La dernière, Erichnis, précipitait les grands coupables dans un abîme que l'œil ne pouvait sonder.

Après avoir traversé un espace infini, après avoir vu un gouffre mystérieux d'où sortait un vent qui enlirait comme du vin, après avoir visité un cratère où venaient se déverser les eaux de six fleuves diversement colorés, que trois génies, assis en triangle, mêlaient suivant différentes proportions, Thespésius reconnut parmi les coupables le cadavre de son père couvert de piqûres. Il s'enfuit terrifié, et s'aperçut qu'abandonné par son guide, il était maintenant conduit par d'affreux démons. Des supplices divers s'offrirent alors à ses regards : ici c'étaient des hommes écorchés et exposés aux variations de l'atmosphère; là des groupes de deux, de trois personnes, s'entrelaçant comme des serpents et se déchirant à coups de dents. Venaient ensuite trois vastes étangs, l'un d'or fondu, l'autre de plomb liquide et froid, le troi-

Cher retro la minotia non può fare. Je veut toujours dire aller et jamais venir. Je veux aller derrière, suivre.

sième de *fer aigre*. Des diables prenant, comme des forgerons, les âmes des avarés avec des crocs, les plongeaient dans l'étang d'or bouillant jusqu'à ce qu'elles devinssent transparentes, et, les retirant alors, ils les éteignaient au sein des autres étangs. Ces âmes, durcies et comme trempées, pouvaient être rompues en divers fragments. Sous cette nouvelle forme, elles étaient forgées et refondues. Puis on recommençait durant l'éternité.

Thespésius demeura atterré quand il découvrit plusieurs petits groupes qui déchiraient chacun une victime; c'étaient des fils irrités, toute une descendance furieuse qui, damnée par la faute des aïeux, se vengeait sur les auteurs de ses souffrances. Voilà bien la transmission de la faute originelle, voilà la responsabilité héréditaire, telle que l'enseigne le christianisme. Mais tout se mêle dans le légendaire païen. Nous touchions aux mystères de l'Évangile, nous retombons presque aussitôt dans les folies pythagoriciennes et orientales. Thespésius, en effet, parvint au lieu où s'opérait la métempsycose de quelques âmes; des ouvriers, s'emparant de ces âmes, taillaient ou supprimaient leurs membres, et, à coups de ciseaux, leur donnaient la forme de différents êtres. Ils saisirent entre autres Néron, et, après lui avoir ôté les clous de feu qui le perçaient, ils se mirent à le découper pour en faire une vipère; mais une voix secrète cria qu'il fallait seulement le changer en oiseau aquatique, parce qu'il avait été favorable à la liberté de la Grèce. — Bientôt Thespésius dut quitter l'enfer, poussé par un courant d'air impétueux, comme s'il avait été chassé d'une sarbacane; il rentra dans son corps, se réveilla, et revint à la vertu.

Telle est la vision rapportée par Plutarque au premier siècle de l'ère chrétienne; elle me semble du plus haut intérêt, et montre comment l'éternelle préoccupation de la vie à venir a pu, dans tous les âges, recevoir de l'esprit inquiet de l'homme une solution symbolique, la forme que lui a définitivement donnée Dante.

C'est là ce que l'Alighieri, dans son érudition bornée, dut à l'antiquité grecque et latine. Il connut les poètes par Virgile, et aussi par Stace, son second guide, qui lui montra les laes aux eaux paresseuses et les étangs de feu de son enfer, *pigrique lacus ustaque paludes*¹; il connut les philosophes par Platon et par ces échos atténués de Sunium qui retentissent encore dans le songe que Cicéron a prêté à Scipion. Remarquons cependant que

¹ *Thebaid.*, l. VIII.

Dante, tout en empruntant au paganisme quelques-uns de ses modèles pour les transporter au sein de la poésie chrétienne, ne s'attache qu'au côté grave, austère, qu'à ce que la mythologie pouvait encore offrir de grands tableaux à une imagination habituée aux pompes du catholicisme.

Dès les origines presque de la poésie grecque, les descentes aux enfers étaient devenues un lieu commun des épopées ¹ : la vengeance y conduisait Thésée ; Pollux y allait par amitié, Orphée par amour. Plus tard on y pénétra par l'autre de Trophonius. Aussi, à Athènes comme à Rome, chaque poète se croyait-il obligé de versifier sa descente chez Pluton ². On dramatisait l'enfer tous les jours dans les mystères sacrés, dans les évocations, dans les cérémonies religieuses. Virgile nous l'a dit : *Facilis descensus Averno* ; et il en savait quelque chose, puisque dans le *Culex* (si le *Culex* est de lui) il trouve moyen de faire accomplir ce voyage à un moucheron. Mais, qu'on veuille bien le remarquer, l'autre monde, chez les antiques, est une affaire d'art, une sorte de conte mythologique qu'on permet aux poètes de chanter, et dont chacun rit dans la vie pratique. La dégradation sur ce point s'achève avec la venue de l'empire romain, et à cette date c'est tout à fait une exception que la bonne foi de Thespésius et de son biographe. Personne dès lors ne se cache ; on fait montre, au contraire, d'incrédulité sur la vie future. Les amers sarcasmes de Lucrèce sont de mode ; pour le poète Sénèque, il n'y a dans tout cela que de vains mots ³ ; pour Juvénal, des contes dignes des enfants qui ne payent encore rien aux bains ⁴. C'est surtout dans les dialogues de Lucien qu'il faut voir avec quelle légèreté le scepticisme païen en était arrivé à parler de l'immortalité. Pour ce précurseur de Voltaire, l'autre monde n'est qu'un prétexte de

¹ V. Welker, *Der Epische Cyclos*, p. 222 ; Bode, *Geschichte der Hellen. Dichtkunst*, t. I, p. 128, 402 ; Lobeck, *Aglaophamus*, p. 360, 373, etc.

² On peut consulter avec profit la thèse latine de M. Ozanam : *De frequenti apud veteres poetas heronum ad inferos descensu*, 1839, in-8°. Dans les notes de son livre sur Dante, le même écrivain a aussi donné de sommaires et savantes indications sur le cycle chrétien des visions antérieures à l'Allighieri. C'est, avec un court article de Foscolo (*Edinburg Review*, sept. 1818, t. XXX, p. 317), le seul travail que je connaisse sur ce point d'histoire littéraire.

³ Rumores vacui verbaque inania...

Troad., act II, chœur.

⁴ Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur ..

Sat., II, 132.

satire contre ce monde-ci. Qu'on se rappelle seulement cette *Nécyomantie* dans laquelle Ménippe, déguisé en Hercule, est conduit aux sinistres bords par un magicien; qu'on se rappelle la singulière description de ce Tartare, qui n'est autre chose que le monde renversé, et où Philippe de Macédoine, par exemple, raccommode de vieux souliers. Dante, ce poète éminemment religieux, n'a rien de commun, on le devine, avec ces cyniques inspirations qui reparaitront chez les trouvères, et dont héritera Rabelais.

On vient de voir ce qu'Alighieri tira de l'antiquité païenne. Que dut-il à l'antiquité hébraïque? Fort peu de chose. Ce qui est dit, en effet, de l'enfer dans la Bible, ne prête pas beaucoup à l'image et à la description. Ce feu qui doit brûler *jusqu'aux fondements des montagnes* ¹, ce *grand abîme* ², cette *géhénne* ³, cette *terre de ténèbres où règne un ennemi éternel* ⁴, ce lieu où *le lit sera la pourriture, et les vers la couverture* ⁵, ces *eaux sous lesquelles gémissent des géants* ⁶, ce *lac profond où l'on est plongé* ⁷; tout cela, toutes ces indications vagues et mystérieuses ne présentaient aucun thème brillant au poète. Le petit nombre de textes, bien moins explicites encore, sur le purgatoire et sur le paradis, ne lui fournissaient point d'indication matérielle qui lui fût une autorité. De plus, il n'y avait pas de vision dans les livres saints, ou du moins il n'était pas donné de détails sur les ravissements d'Élie, d'Hénoch, d'Ézéchiel, ni même sur le voyage aux enfers entrepris par le Sauveur, et auquel Dante a fait allusion dans le douzième chant de son premier poème. Ce divin antécédent, si est vrai, était fait pour animer la pieuse émulation d'Alighieri.

Avec l'Évangile pourtant on entre dans une voie nouvelle. Ainsi le riche, quand il est en enfer, veut envoyer à ses frères encore vivants un messenger pour les avertir du châtement qui les attend s'ils persévèrent dans la fausse route; mais il lui est répondu : « S'ils n'ont pas voulu écouter la loi et les prophètes, ils n'écouteront pas davantage un homme qui reviendrait de l'autre monde. »

¹ Deut., xxxviii, 22.

² Luc, xvi, 26.

³ V. Dict. théol. de Bergier, v^o enfer.

⁴ Job, x, 21, 22.

⁵ Isaïe, xiv, 9.

⁶ Job, xxvi, 5.

⁷ Ps. lxxxvii, 6.

Voilà ce que raconte saint Luc¹. C'est la vision en projet; elle se réalise chez saint Paul : « J'ai connu quelqu'un, dit-il, qui a été ravi en esprit jusque dans le paradis, où il a entendu des paroles qu'il n'est pas permis à l'homme de publier². » Pour ma part, je soupçonne qu'Alighieri lut le verset de saint Paul : il lut surtout l'*Apocalypse*, et cet esprit visionnaire, ce tour prophétique, lui laissèrent une forte empreinte.

C'est ainsi qu'il apparaît plein de lumière dans ce ciel ténébreux du moyen-âge; c'est ainsi qu'il vient à nous, guidé d'une main par le génie charmant de Virgile, de l'autre par la sombre figure de saint Jean.

II.

PREMIÈRES VISIONS CHRÉTIENNES. — CARPE. — SATURE. — PÉRPÉTUE. — CHRISTINE.

Avec le christianisme commence une ère distincte, une ère tout à fait tranchée. On sait quelle place tient l'autre monde dans les dogmes de la religion catholique, on devine celle qu'il a dû tenir dans son histoire. Succédant au matérialisme des antiques théogones, la poésie des temps nouveaux, la poésie des légendes, put bientôt, à la suite du dogme, s'emparer de ces domaines inoccupés de la mort, et les montrer comme la future patrie à ceux qui s'oubliaient dans la vie présente. L'enfer était irréfragablement annoncé dans les livres saints; mais ce n'est pas en prêchant la damnation, c'est en prêchant le salut que le christianisme put conquérir le monde. On montre le ciel aux néophytes, on montre les profondeurs de l'abîme aux croyants infidèles. Eh! qui songeait aux peines éternelles, parmi ces sublimes martyrs du premier âge? Lisez leur histoire, ils n'ont que des bénédictions pour les bourreaux, et plusieurs leur désignent même du doigt ces célestes parvis où ils voudraient les entraîner avec eux. C'est la poésie en action. Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer alors des poètes qui chantent les terribles merveilles de l'autre monde. Seulement quelques rares assertions viennent çà et là prêter une forme déterminée à ces mystères de l'avenir. Ainsi, au second siècle, saint Justin nomme certains esprits qui cherchent à s'emparer de l'âme des justes aussitôt après la mort³; et Tertullien, qui parle quel-

¹ XVI, 24.

² II Corinth., XII, 6.

³ Dial. cum Tryph., n° 103.

que part de monts ensoufrés qui sont les cheminées de l'enfer, *inferni fumariola*, croit qu'il y a dans l'autre vie une prison d'où l'on ne sort point que l'on n'ait payé jusqu'à la dernière obole ¹. C'est aussi un spectacle assez fréquent dans cette histoire primitive, que de voir les martyrs, des évêques surtout, entourés de leurs diacres, échapper tout à coup aux mains des persécuteurs, aux flammes des bûchers, et s'élever radieux jusqu'au ciel, devant la foule étonnée ².

Ainsi, dans le petit nombre de très-courtes et très-simples visions qui nous sont venues des siècles apostoliques, c'est surtout l'idée d'indulgence qui me paraît dominer. Une des premières et des plus curieuses que je rencontre a rapport à saint Carpe.

Un jour ce pieux personnage ³ fut transporté en esprit dans un vaste édifice dont le sommet entr'ouvert laissait voir au ciel le Christ entouré de ses anges. Au milieu de la maison, on découvrait, à la lueur d'un bûcher, un gouffre sur la marge duquel se retenaient quelques païens qui avaient résisté aux prédications de saint Carpe; des serpents et des hommes armés de fouets les poussaient dans l'abîme. Carpe alors se prit à les maudire; mais, en reportant les yeux vers le ciel, il vit Jésus tout attendri qui tendait à ces pauvres pécheurs une main compatissante, disant : « Frappe-moi, Carpe, je suis encore prêt à souffrir, et de tout cœur, pour le salut des hommes. » Et l'apôtre se réveilla. — Dieu plus indulgent que les hommes sur les châtimens dus à l'humanité coupable, le juge moins sévère que l'accusé! voilà bien les merveilles des premiers temps du christianisme.

Ce caractère de naïveté charmante se retrouve également en deux autres visions qu'a enregistrées saint Angustin ⁴.

La première est celle de saint Sature, mort en 202. Quatre anges l'enlevèrent tout à coup, sans le toucher, jusqu'aux lumineux jardins du ciel. Là s'élevait le trône du Tout-Puissant, autour duquel les légions sacrées faisaient incessamment retentir ces mots : « Saint, saint, saint ! » Le Seigneur baisa le nouveau venu au front, et lui passa la main sur la face, après quoi Sature sortit du ciel. — Dieu a déjà, dans les simples extases des martyrs, ces familiarités étranges que lui prêteront plus tard les auteurs de *mystères*. Ici ce n'est que simplicité gracieuse et native; plus

¹ L. *De anim.*, c. xxxvi et xxxviii.

² V. Dom Calmet, *Traité sur les apparitions*, 1731, in-12, t. II, p. 203.

³ Dion. Arcopag., *epist.* viii.

⁴ *De origin. anim.*, l. 1.

tard ce sera la grossièreté de l'art, ou plutôt l'absence de tout art.

L'autre vision se rapporte à sainte Perpétue, qui avait accompagné Sature au ciel, comme elle le suivit depuis au supplice. Elle eut en effet dans sa prison un autre rêve où il ne s'agit plus du ciel, mais où semble se manifester vaguement l'idée de purgatoire. La sainte vit, dans un grand éloignement qu'elle ne pouvait franchir, un enfant dévoré de soif, et dont les lèvres s'efforçaient en vain d'atteindre les bords trop élevés d'un bassin rempli d'eau. C'était son frère Dinocrate, mort naguère, à l'âge de sept ans, d'un cancer à la joue. A ce spectacle, Perpétue répandit des larmes et pria. Quelques jours après, elle revit l'enfant, toujours dans le lointain. Cette fois, il était guéri, revêtu d'habits brillants, et, une coupe à la main, il puisait dans la piscine, dont l'eau ne diminuait pas. — Dinocrate était-il un enfant mort sans baptême? Je ne sais. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la miséricorde fait presque exclusivement le fond de toutes ces légendes, c'est que l'efficacité des prières pour les morts éclate déjà avec quelque poésie.

Il en est de même de la singulière hallucination de sainte Christine, dans le courant du troisième siècle ¹. Cette vierge, étant morte, fut exposée en pleine église aux regards des fidèles. Pendant qu'on célébrait pour elle l'office accoutumé, elle se leva subitement de son cercueil et s'élança sur les poutres du temple, ainsi qu'aurait fait un oiseau; puis elle reprit le chemin de sa maison, et alla vivre avec ses sœurs, auxquelles elle raconta ses ravissements successifs en purgatoire, de là en enfer, et enfin en paradis. Arrivée dans ce dernier lieu, Dieu lui avait donné à choisir de rester au ciel ou de retourner sur terre, afin d'y racheter par la pénitence les âmes qu'elle avait vues en purgatoire. Christine n'hésita pas à prendre ce dernier parti, et les saints anges la ramenèrent dans son corps ². — Telle est la charité en sa plénitude, et l'agiographe qui recueillait au moyen-âge cette antique tradition n'en a certainement pas altéré l'esprit : on se sent là dans les premiers siècles du christianisme.

Ainsi, quoique toujours présent par le dogme, l'enfer tient peu

¹ Bolland., *Act. sanct.* 21 août, p. 259 et suiv.

² Dans un récit (écrit seulement au treizième siècle) Dieu fait la même proposition à saint Ambroise de Sienna à qui il apparaît : « Elige ex his quod vis » Ambroise répond qu'il est soumis au Seigneur en tout ; mais il émet le vœu de quitter la terre, et alors les légions du paradis viennent au-devant de lui. (V. Bolland., mars, t. III, p. 213.) La différence des temps se trouve marquée par ce détail.

de place en ces récits des vieux légendaires. Entraîné par ce souffle d'indulgence, Origène soutint que toutes les peines de l'autre vie sont expiatoires, et que le bien gagnera enfin le dessus. Cette doctrine, bientôt réprouvée par le sixième concile, sembla amener une réaction des idées de damnation éternelle, à laquelle il est peut-être convenable de rattacher en partie le traité vengeur de Lactance, *De la Mort des Persécuteurs*. Mais bientôt les théories Indulgences reparaissent. Au iv^e siècle (cela ressort d'un passage de l'*Hymne au Sommeil* de Prudence), on croyait volontiers que le nombre des hommes assez pervers pour être damnés serait très-restreint. L'idée d'un milieu entre l'enfer et le paradis, je veux dire le purgatoire, plait singulièrement à ce poète chrétien. C'est donc le principe du pardon qui semble dominer alors, et qui charme particulièrement les esprits. Leibniz¹ paraît même aussi disposé à croire que saint Jérôme penche vers cette opinion : que tous les chrétiens seront à la fin reçus en grâce. Mais prenons garde ; c'est entrer dans la théologie, et nous n'avons à parler que de poésie : peu importe ici l'opinion prêtée, un peu légèrement peut-être, à saint Jérôme ; peu importe même le mot mystérieux de saint Paul, que « tout Israël sera sauvé ; » constatons seulement que, dans ces origines, la légende s'attache bien plus à l'idée de salut qu'à l'idée de damnation. C'était là une tendance générale, tout à fait en rapport avec la pureté et la douceur des mœurs d'alors. Je n'en veux plus indiquer qu'une preuve : qu'on se rappelle les très-rare endroits des homélies de Césaire d'Arles où il est question de l'enfer ; qu'on se rappelle les précautions oratoires dont s'entoure à ce propos l'apôtre, et les regrets qu'il exprime à son auditoire d'être forcé malgré lui à ces menaces.

III.

LE SOLDAT DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND. — TRAJAN DANS LE CIEL.
— LES PÈLERINS DE SAINT MACAIRE. — SAINT FURSI. — SAINT SAUVE.

C'est seulement vers le vi^e siècle que la vision, dans le sens particulier où je l'entends, apparaît et se constitue comme un genre persistant et distinct. La foi n'a déjà plus sa vivacité première, et on peut prévoir l'époque où l'on aura besoin de la terreur. Les curieux *Dialogues* de saint Grégoire le Grand offrent l'un des

¹ *Théod.*, part. 1, § 17.

premiers exemples de ces révélations nouvelles sur l'autre monde ¹. C'est un soldat qui meurt, revient à la vie, et raconte ce qu'il a vu pendant sa disparition. Une vaste plaine où sont d'un côté les méchants entassés dans des cabanes fétides, et de l'autre les bons, vêtus de blanc, dans des palais lumineux ; au milieu, un fleuve bouillant, traversé par un pont de plus en plus étroit, d'où tombent ceux qui le veulent franchir sans être purifiés : voilà tout ce que sait trouver l'aride imagination du visionnaire. Encore le *pont de l'épreuve* est-il emprunté à la théogonie persane, d'où il a passé depuis dans le Koran. C'est une des premières traces de l'invasion des légendes orientales au sein des traditions chrétiennes du moyen-âge.

Si fréquentes que soient, dans les *Dialogues* de Grégoire le Grand, les histoires de cadavres et de damnation, la charité, le pardon, y ont aussi leur place. C'est en effet à une anecdote de la vie de ce pape, racontée par Paul Diacre, qu'il faut peut-être rapporter l'origine de cette croyance assez répandue au moyen-âge, à savoir qu'un damné, même païen, peut quelquefois être délivré par les prières des fidèles. Grégoire avait conçu, par la lecture des historiens latins, une vive admiration pour les vertus de Trajan. Il se mit donc à prier, et sa prière ne tarda pas à sauver des supplices éternels l'âme païenne de l'empereur ; mais Dieu, en déférant au vœu du saint pape, lui ordonna expressément de n'y plus revenir ². Cette tradition s'est perpétuée jusqu'à Dante, qui en a recueilli le dernier héritage. Lorsque, dans le *Paradis*, les légions allées se groupent pour représenter un aigle immense, symbole de la politique gibeline du poète, Trajan se trouve être une des cinq âmes lumineuses qui forment le sourcil du gigantesque oiseau. Seulement Alighieri, qui, dans le *Purgatoire* ³, regarde ce fait comme le grand triomphe de saint Grégoire, « *sua gran vittoria*, » semble, dans le *Paradis* ⁴, laisser à Trajan lui-même l'honneur de son salut. Le poète est ici d'accord avec son maître, saint Thomas ⁵, qui admet cette étrange

¹ Liv. iv, ch. 36.

² At pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere viæ...

C'est presque la même histoire que dans Virgile, comme le remarque Letbniç (*Théod.*, parl. III, § 272).

³ X, 73.

⁴ XX, 106.

⁵ *Summ.*, Suppl., quest. 71, art. 3. ad. 3 : « Non in Inferno finaliter deputati... »

légende sur Trajan, et soutient que ce prince et ses pareils ne pouvaient être à jamais damnés ; c'est la seule fois peut-être où le poète, égaré par le théologien, se soit départi de sa rigueur orthodoxe.

Nous sommes au VI^e siècle. De très-anciens biographes ¹ de saint Macaire-Romain, qui vivait alors, racontent que trois moines orientaux, Théophile, Serge et Hygin, voulurent découvrir le point où le ciel et la terre se touchent, c'est-à-dire le paradis terrestre. Après avoir visité les saints lieux, ils traversent la Perse et entrent dans les Indes. Des Ethiopiens (telle est la géographie des agiographes) s'emparent d'eux, et les jettent en une prison d'où les pèlerins ont enfin le bonheur de s'échapper. Ils parcourent alors la terre de Chanaan (c'est toujours la même exactitude), et arrivent en une contrée fleurie et printanière où se trouvent des pygmées hauts d'une coudée, puis des dragons, des vipères, mille animaux épars sur des rochers. Alors un cerf, une colombe, leur viennent servir de guides et les mènent, à travers des solitudes ténébreuses, jusqu'à une haute colonne placée par Alexandre à l'extrémité de la terre. Après quarante jours de marche, ils traversent l'enfer. On y découvrirait, ici un grand lac de soufre plein de serpents, là des figuiers sur lesquels une foule d'oiseaux criaient avec une voix humaine : « Pitié, pitié ! » et par-dessus ces clameurs dominait ce cri imposant : « C'est ici le lieu des châtimens. » Enfin les moines voyageurs parviennent à l'extrémité de l'enfer, où veillent quatre gardiens couronnés de pierreries et armés de palmes d'or. Après quarante jours encore de fatigue, sans autre aliment que l'eau, ils commencent à sentir une odeur parfumée, pleine de douceurs inconnues aux sens. Une contrée merveilleuse se révèle à leurs yeux, avec des teintes de neige et de pourpre, des ruisseaux de lait, des contours lumineux, des églises aux colonnes de cristal. Un jeûne de cent journées étant subi, ils peuvent se nourrir d'herbes blanches. Enfin la route les mène à l'entrée d'une caverne où ils trouvent Macaire, qui, comme eux, étant arrivé miraculeusement aux portes du paradis, gardées par le glaive du chérubin. Depuis cent années, le saint était là abîmé en prières. Instruits par cet exemple, les pèlerins abandonnèrent leur projet, et reprirent, en louant Dieu, le chemin de leur couvent.

Voilà la vision dans toute sa plénitude, dans toute son exaltation ; aucune notion de temps ni de lieu, les contes de l'âge d'or et les splendeurs des *Mille et une Nuits* mêlés aux aspirations

¹ V. au 23 oct. les *Vite sanctorum* de Surius.

de l'ascétisme, une sorte d'enlèvement enfin. Quant à saint Macaire lui-même, il est longtemps resté célèbre, et c'est précisément ce voyage à travers les mystérieuses contrées de la mort qui le rendit populaire. Dans les danses macabres, il se montre habillé en docteur, et, après avoir reçu les trois morts et les trois vifs, il vient prononcer la *moralité*; on le retrouve jusqu'au Campo-Santo, dans les peintures d'Orcagna. Je suis, de plus, porté à croire, malgré les commentateurs, que c'est ce même Macaire-Romain, *Maccario*, que saint Benoit montre à Dante parmi « les contemplatifs », dans son poème du *Paradis*¹.

On ne contestera pas, je suppose, le caractère bien plus céleste qu'infernal des visions sur l'autre monde durant les premiers âges du christianisme. Le doute serait encore possible, qu'il suffirait de rappeler ce qui arriva à saint Sauve, alors qu'il n'était encore qu'un humble abbé voué aux plus austères pénitences. Ici rien d'apocryphe; Grégoire de Tours² atteste devant Dieu qu'il a recueilli les faits de la propre bouche du saint : la bonne foi est patente.

Sauve mourut après une fièvre violente, et, pendant la cérémonie des obsèques, il ressuscita. Au bout de trois jours, cédant enfin à l'importunité de ses frères, il leur raconta comment il avait été emporté au delà des sphères jusqu'à des plaines pavées d'or où s'agitait une multitude immense; comment enfin il était parvenu en un lieu où l'on était nourri de parfums, et où planait une nuée plus lumineuse que toute lumière, et de laquelle sortait une voix *pareille à la voix des grandes eaux*. Mais tout à coup ces mots retentirent avec éclat : « Qu'il retourne sur la terre, car il est utile à nos églises ! » Sauve s'étant jeté à genoux : « Hélas ! hélas ! Seigneur, pourquoi m'avez-vous révélé ces splendeurs, si je devais bientôt les perdre ? » Il lui fut aussitôt répondu : « Va en paix, je serai avec toi jusqu'à ton retour. » Et Sauve, pleurant, sortit par la porte éblouissante qu'il avait naguère franchie. A ce récit, les moines demeurèrent frappés, et l'abbé s'écria en gémissant : « Malheur à moi, qui ai osé trahir un pareil secret ! Le parfum qui me nourrissait s'est retiré de moi ; ma langue est comme déchirée et semble remplir toute ma bouche. » Bien des années après, le saint abbé quitta le cloître pour devenir évêque d'Albi.

On le voit, Sauve n'accepte pas son retour sur terre avec la même résignation que sainte Christine; il y a déjà décadence.

¹ *xxii*, 49.

² *Hist. Franc.*, l. vii, § 1.

Cependant il est bon de remarquer qu'il n'est ici question encore que des félicités célestes, et que la terreur s'efface devant l'espérance. Ces ravissements, où domine l'idée de salut et de béatitude, se prolongeront jusqu'au ^{viii} siècle. Quand saint Fursi ¹ sera enlevé à son corps afin de visiter les divins parvis, il assistera sans doute à bien des luttes; les anges seront obligés de parer avec leurs boucliers les flèches de feu que lui lanceront les démons; mais il ne sera pas dit un mot de l'enfer.

Les hétérodoxes iront même plus loin; au ^{ix} siècle encore, Jean Scot osera enseigner que les corps des damnés, quoique livrés au feu éternel, conservent toute leur beauté, en un mot, qu'ils jouissent d'une béatitude naturelle, que seulement ils sont privés des félicités du ciel, et que c'est là tout leur malheur ². Les hérésies aussi ont leur signification historique.

Toutefois, en avançant dans les âges, on voit la préoccupation de la vie à venir devenir de plus en plus sérieuse et générale; les vivants ne cessent de prier pour les morts. La fol au purgatoire était même si vive, que, dans une assemblée tenue à Attigny, en 765, vingt-sept évêques et dix-sept abbés signèrent un compromis par lequel il était convenu que, chaque fois que l'un d'entre eux décéderait, tous les prêtres attachés aux prélats et abbés survivants réciteraient pour lui cent psautiers et diraient cent messes ³. S'il transpire dans ce détail un peu d'égoïsme, il y éclate, en revanche, une foi profonde. L'égoïsme et la fol! deux choses pourtant qui sembleraient s'exclure, si l'une n'était de tous les temps, si l'autre ne semblait un privilège des peuples qui n'ont pas vieilli.

IV.

RÊVE DE CONTRAM. — L'ANGLAIS DRITHELME. — LE RESSUSCITÉ DE SAINT BONIFACE. — DAGOBERT. — CHARLEMAGNE. — WETTIN.

L'invasion barbare devait laisser partout son empreinte; nous allons la retrouver dans les légendes sur la vie future. Ce ne sera plus, en effet, l'extase puérile et naïve; après le ravissement sincère du saint, viendra le rêve calculé du politique. L'Eglise approche des siècles où elle devra présider aux destinées, non plus seulement religieuses, mais temporelles du monde. Or c'était se

¹ Bolland., 10 janvier, p. 57. Cf. Bède, *Hist. ecclésiast. angl.*, l. III, ch. 19.

² Remy Cellier, *Écriv. ecclésiast.*, t. XIX, p. 20.

³ Labbe, *Concil.*, t. VI, p. 1702.

faire gouvernement, et un gouvernement politique a bien plutôt à punir qu'à récompenser. Nous touchons donc à une ère nouvelle : la vision va devenir une arme entre les mains des évêques contre les princes, puis entre les mains des moines contre les évêques. C'est même dès l'abord un instrument utile pour un roi franc. Tout le monde se rappelle le caractère historique de Chilpérie, tel qu'il ressort des *Récits* d'Augustin Thierry. Quand ce barbare eut été assassiné, son frère Gontram supposa une vision¹ dans laquelle il avait vu Chilpérie enchaîné que lui présentaient trois évêques. Deux d'entre eux disaient : « Nous vous supplions de le laisser : qu'il soit libre après avoir subi son châtiment. » Mais le troisième répondait avec emportement : « Non ; qu'il soit dévoré par le feu pour les crimes qu'il a commis ! » Cette discussion ayant continué longtemps entre les prélats, Gontram vit de loin un vase d'airain placé sur le feu ; puis, tandis qu'il pleurait de douleur, son frère Chilpéric fut violemment saisi ; on jeta ses membres brisés dans le vase, où ils disparurent bientôt sans qu'il en restât la moindre trace.

Ainsi peu à peu cette espèce de légende pénètre partout : elle n'est pas seulement chez les théologiens, chez les agiographes, elle envahit le domaine des faits et trouve crédit auprès des graves écrivains. Je n'en voudrais pour preuve que l'épisode intercalé par le vénérable Bède dans son *Histoire ecclésiastique des Anglais*², qu'il écrivait au VIII^e siècle. Il s'agit d'un homme pieux nommé Drithelme, qui mourut, ressuscita, et, laissant sa famille, se voua à Dieu. Drithelme racontait souvent ce qu'il avait vu au sein de la mort, son voyage dans les vallons, tantôt glacés, tantôt brûlants, de l'enfer, les ricanelements et les menaces des démons lorsque son guide lumineux l'abandonna, et enfin son miraculeux ravissement sur un mur énorme, sans portes, sans ouvertures, sans terme, et du haut duquel se découvraient les colonies pieuses qui attendaient le jugement dans des champs fleuris. En avançant, Drithelme rencontra tant d'éclats et de parfums, les choses d'alentour prirent un caractère si différent des choses humaines, qu'il fut obligé de rebrousser chemin, et que, sans savoir comment, il se sentit avec amertume redevenir homme. Entré aussitôt au cloître, il s'imposa toutes sortes d'austérités. On le voyait, au plus fort de l'hiver, se plonger dans les fleuves glacés, et quand ses frères l'interrogeaient sur cet excès

¹ Greg. Tur., *Hist. Franc.*, VIII, 2. (Ap. Duchesne, t. I, p. 296.)

² L. V, c. 12.

de pénitence, il répondait naïvement : « J'ai vu bien d'autres froidures, *frigidiora ego vidi*. »

Bède, pour le VIII^e siècle, a des idées sur la vie future plus nettes, plus arrêtées qu'aucun de ses contemporains. Les écrivains de l'Eglise d'Orient n'en étaient pas là; ainsi saint Jean Damascène place en un même lieu, dans les profondeurs de la création¹ et au milieu des ténèbres, les châtimens temporaires qu'infligent des anges, et les châtimens éternels qu'infligent des démons. C'est à peine s'il spécifie ces punitions : il parle seulement d'un lac de feu inextinguible où personne n'a encore été jeté, et qui est là en réserve pour l'époque du Jugement dernier. Quant au paradis, saint Jean Damascène ne se le représente que comme un séjour enchanteur où il n'y aura pas de saisons; pour lui, c'est tout simplement *le sein d'Abraham*. L'historien anglais, on le voit, est plus affirmatif que le père grec : le génie audacieux de l'Occident devance les lenteurs du génie oriental.

Avec Drithelme, on était encore dans la vision pure, sans mélange d'intérêts contemporains; mais ce caractère va devenir de plus en plus exceptionnel. L'un des derniers exemples qu'on en trouve est emprunté aux *Lettres* de saint Boniface².

Le bruit s'étant répandu qu'un mort venait de ressusciter dans le monastère de Milbourg, Boniface voulut s'en assurer par lui-même, et interrogea, en présence de trois vénérables religieux, ce visionnaire, qui se mit à raconter comment, durant une maladie, son âme s'était séparée de son corps, et comment un autre monde lui avait été révélé aussi brusquement que l'est la lumière à des yeux voilés qu'on découvre tout à coup. De ce nouvel horizon, la terre lui apparaissait bien loin comme entourée de flammes, et, dans l'intervalle, l'espace était tout rempli d'âmes voyageuses qui venaient de mourir. Dès que ces âmes arrivaient, elles devenaient un sujet de querelles entre les anges et les démons, querelles violentes parfois, lorsque les malins esprits s'avisèrent de trier dans la pesée des vices et des vertus de chaque âme. Les Vices et les Vertus, quand ces sortes de conflits devenaient trop violents, comparaisaient en personne et intervenaient dans le débat. C'est ce qu'ils firent pour le visionnaire de saint

¹ *Locus in rebus creatis inconditus, etc...* (Joann. Damasceni *Opera*, édit. de P. Lequien, 1748, la-f^o, *passim*.)

² *Epist.* XXI. Voir aussi la *Lettre* LXXI, où se trouve une autre vision, mais mutilée et qui n'a rien de curieux, sinon qu'une femme, contre l'ordinaire, en est l'héroïne.

Boniface. L'Orgueil, la Paresse, la Luxure, vinrent tour à tour charger son passé; puis ses Vertus, ses petites Vertus, *parva virtutes* (il faut bien paraître modeste) eurent aussi leur tour; l'Obéissance et le Jeûne firent son apologie, et il n'y eut pas jusqu'à son Psaume familier qui ne vint en chair et en os prononcer sa louange. Aussi les anges, prenant le parti du moine, l'enlevèrent à l'inférieure légion, et lui montrèrent en détail les contrées de la damnation; puis ils le conduisirent vers un lieu charmant, où il découvrit une foule glorieuse d'hommes admirablement beaux, qui de loin lui faisaient signe de venir, mais il ne put pénétrer plus avant. C'était le paradis. Les anges alors ordonnèrent au moine de retourner sur la terre. Ils lui enjoignirent aussi de raconter aux hommes pieux tout ce qu'il venait de voir, et de n'en rien dire à ceux qui s'en moqueraient, *insultantibus narrare denegaret*. La précaution était sage, mais qui se fût avisé de ce scepticisme au VIII^e siècle? Le ressuscité de saint Boniface eut tous ces rêves merveilleux dans un couvent. Il est en effet à remarquer que, durant les siècles qui vont suivre, le clergé aura le monopole de ces sortes de visions.

C'est à cette origine sacerdotale que je rapporterais volontiers les récits de deux écrivains anonymes¹ où reviennent ces combats des malins esprits et des saints à l'occasion de quelque âme en litige, dont on retrouvera chez Dante le souvenir modifié. Dans le premier, il s'agit du roi Dagobert, que des démons poussent à coups redoublés en enfer, et que saint Maurice et saint Martin (dont ce roi avait doté les couvents) viennent délivrer pour l'emmener au ciel². Dans le second, il est question de l'âme de Charlemagne, que les diables en troupe veulent pareillement saisir après sa mort, lorsqu'un couple sans têtes, Jacques de Galice et Denis de France, se présente et exige qu'on procède à une nouvelle pesée; alors les deux décapités se mettent à jeter dans la balance toutes les bonnes œuvres du prince, bois et pierres des abbayes construites, ornements donnés aux églises, et

¹ Ces deux récits ont été imprimés par Lenglet Dufresnoy dans ses *Dissertations sur les apparitions*, 1751, 10-12, t. 1, p. 170 et 182. Une autre vision qu'on trouvera dans le même volume, p. 189, et qui est relative au chancelier Gervais, archevêque de Reims au XI^e siècle, me paraît simplement copiée sur celle de Dagobert.

² Le texte est bon à citer : « ... Quæ non tam verisimilia quam verissima, ut arbitror, videri possunt, quoniam idem rex cum et alias longe lateque certissimas ditasset tum præcipue horum copiosissime inolepavit... »

ce poids énorme n'a pas de peine à l'emporter sur les péchés et les vices.

Le nom de Charlemagne, en nous ramenant à Dante, nous conduit à Wettin. Ce religieux du cloître d'Augle-la-Riche eut en 824, la veille de sa mort, une vision qu'il redit à tout le couvent, et que son abbé, Hetto, rédigea aussitôt après. Baluze, qui retrouva cette rédaction primitive et la communiqua à Mabillon, assure que, de toutes les histoires analogues, celle de Wettin fut la plus célèbre au moyen-âge, et qu'elle devint immédiatement populaire dans toute l'étendue du royaume des Francs¹.

Comme Wettin malade était couché les yeux fermés, *oculis clausis* (je n'invente pas le détail, qui n'a rien de piquant d'ailleurs depuis les beaux miracles du magnétisme), il vit entrer un démon sous la forme d'un *clerc noir et sans yeux*, portant des instruments de supplice; une légion de diables l'accompagnait avec des lances et des boucliers. Mais plusieurs personnages vénérables, habillés en moines, vinrent bientôt les chasser. Alors apparut, au pied du lit de Wettin, un ange environné de lumière et vêtu de pourpre, qui l'appela d'une voix douce. Wettin obéit, et fut emporté, à travers « le chemin charmant de l'immensité, » jusque dans de très-hautes montagnes de marbre. Le long de cette vaste chaîne coulait un fleuve de feu où étaient plongés une infinité de damnés, parmi lesquels un grand nombre de prêtres de tout rang que Wettin avait connus. On voyait plusieurs de ces prêtres liés par le dos, au milieu des flammes, à des souches brûlantes, et vis-à-vis chacun d'eux étaient enchaînées de la même manière les femmes qu'ils avaient séduites. Tous les deux jours des bourreaux armés de verges les fustigeaient sans pitié en leur disant : « Soyez punis par où vous avez péché. »

Les voluptueux, chez Dante, sont moins sévèrement traités peut-être : dans *l'Enfer*, il n'y a point de flammes pour eux ; c'est une rafale seulement,

La bufera infernal che mai non resta²,

une rafale qui les emporte dans son tourbillon comme une bande de grues, et les entre-choque sans relâche.

¹ Fuit illa visio omnium quæ seculo illo evenerunt et celeberrima et acceptissima. Statim credita, statim per universas franciel imperii nationes sparsa ac vulgata est... (*Act. SS. s. Benedicti*, Venise, 1733, in-fo, t. V, p. 238. Cf. D. Calmet, *Traité des apparitions*, t. II, p. 378.)

² *Infern.*, v, 51.

Chez Wettin, l'idée d'expiation temporaire, de rachat, est évidemment distincte de l'idée de damnation. Le visionnaire observe cependant l'unité de lieu dans ce vaste drame de l'éternité ; le purgatoire et l'enfer se confondent pour lui sur la même scène. Ce système pénitencier de l'autre monde est très-peu avancé, même pour le moyen-âge. Nous ferons des progrès avec le temps. Le moine rêve toutes ces belles choses dans un cloître dont son imagination ose à peine franchir le seuil. Parmi les suppliciés, il ne distingue guère que des religieux ; mais il est de bonne composition pour eux, et il se garde de les laisser éternellement en lieu si triste. Voulant se montrer bon confrère, il ne les met là que pour leur apprendre à vivre, *ad purgationem, non ad damnationem*. Les excès du pouvoir civil trouvent cependant leur punition chez Wettin à côté des excès du pouvoir clérical. Ainsi un grand nombre de comtes apparaissent tour à tour dans son récit, et on les voit expier d'une façon singulière leurs rapines et leurs vols. Tous les objets pillés par eux sont successivement déposés à leurs pieds, et les malheureux ont pour tâche de les mâcher et de les avaler, quels qu'ils soient. Ils ont beaucoup à faire, comme on l'imagine.

Ce n'est pas là le trait le plus bizarre du ravissement raconté par Wettin avec un accent de vérité qui montre l'hallucination et qui exclut la mauvaise foi. Le conquérant catholique des Saxons, le soutien de l'Église d'Occident, Charlemagne est, le croirait-on, rangé parmi les victimes : son tourment honteux ne peut même se redire¹. Michel-Ange (c'est bien la lignée de Dante), un de ces génies qui osent tout, semblerait s'être inspiré de l'audace cynique de Wettin dans les tortures qu'il fait subir à je ne sais quel cardinal de son *Jugement dernier*. Il y a de ces traits bizarres qui reparaissent à travers les siècles : celui-là est assez commun au moyen-âge. Wettin était tombé dans un grand étonnement à la vue de Charlemagne, l'ange lui expliqua que ce prince était, il est vrai, destiné aux joies du salut, mais qu'il expiait momen-

¹ Voici comment Walafrid Strabo raconte, dans sa rédaction en vers de cette légende, l'étrange punition que subit Charlemagne, *Carolus imperator*, car il le nomme en acrostiche, tandis qu'iletto disait seulement *quemdam principem* :

..... Fixo consistere gressu

Oppositumque animal lacerare virilla stantis,

Lætaque per reliquum corpus lue membra carebant...

Cela nous gâte un peu le Charlemagne officiel et classique.

tanément la liberté de ses mœurs. Peut-être ne faut-il voir là qu'une dernière protestation contre la polygamie germanique. Au surplus, c'est un moment d'humeur qui passera vite. Cet empereur, en effet, mort à peine depuis dix ans, et que Wettin ose poursuivre de ses vengeances, bientôt l'Eglise le canonisera à demi; et l'apothéose religieuse de Charlemagne, se continuant à travers le moyen-âge, ne cessera pas jusqu'à Dante, qui, dans son *Paradis*¹, fait du grand empereur l'une des lumières de la croix éblouissante formée par les défenseurs du Christ.

Quant à Wettin, après avoir contemplé le paradis, il s'éveilla de son assoupissement, raconta ce qu'il venait de voir, et mourut.

V.

LE PRÊTRE DES ANNALES DE SAINT BERTIN. — BERNOLD. —
CHARLES LE GROS. — LA FIN DU MONDE.

Jamais les visions n'ont été plus fréquentes qu'au IX^e siècle². L'un des premiers exemples qui me viennent au souvenir est ce que rapporte Prudence, évêque de Troyes, dans la partie des *Annales de saint Bertin* qui lui est généralement attribuée³.

Un prêtre anglais, dont le nom est inconnu, fut, durant une nuit, tiré de son sommeil par un personnage qui lui ordonnait de le suivre. Le prêtre (on avait encore le sentiment de l'obéissance dans ce temps-là) se hâta d'obtempérer à l'injonction, et fut conduit en une contrée où s'élevait un grand nombre d'édifices. Les deux voyageurs entrèrent dans l'un de ces monuments, qui n'était autre chose qu'une magnifique cathédrale. Là était une troupe innombrable d'enfants. Ayant remarqué que chacun d'eux lisait assidûment dans un volume où se croisaient des lignes noires et des lignes sanglantes, l'Anglais interrogea son guide : « Les lettres de sang, répondit l'inconnu, sont les crimes des hommes; ces enfants sont les âmes des saints qui invoquent la clémence de Dieu. » Il ajouta que la corruption des générations nouvelles était pire que jamais, et qu'il fallait s'attendre à une prochaine invasion de barbares maritimes (sans doute les Normands) et à des ténèbres qui envelopperaient la terre pendant

¹ XVIII, 43.

² On en trouvera de très-curieuses preuves dans M. Ampère, *Hist. littéraire de la France avant le XII^e siècle*, t. III, p. 116 et suiv.

³ Année 839, ap. Duchesne, t. III, p. 193.

trois jours. Quand le prêtre eut subi ce sermon, il lui fut permis de regagner le chemin de son lit. On se demandera peut-être s'il l'avait quitté; ce qu'il y a d'incontestable, c'est que cette étrange vision n'annonce guère la *Divine Comédie* : seulement ce livre que tiennent les saints, ce livre où sont inscrits les crimes des hommes, ne peut-on pas dire que Dante aussi l'a lu jusqu'à la dernière page, et que son œuvre en est la poétique copie?

Remarquons que c'est un évêque des Gaules, saint Prudence, qui raconte cette histoire. Ainsi l'épiscopat, qui essayait alors de se faire une position indépendante, ne manqua pas de s'emparer des visions comme d'un instrument utile. Le fait se trouve encore confirmé par le ravissement qu'Hincmar attribue à un certain Bernold¹, son paroissien, lequel lui était particulièrement connu; et notez que ce morceau a un caractère tout à fait officiel, puisqu'il fait partie d'une lettre écrite par l'archevêque à ses suffragants et aux fidèles de son diocèse.

Bernold, durant un évanouissement, se trouva transporté en un lieu obscur et fétide, où le roi Charles le Chauve pourrissait dans la fange de sa propre putréfaction; les vers avaient dévoré sa chair, et il ne restait plus que les nerfs et les os. Après avoir demandé au pèlerin de lui mettre une pierre sous la tête : « Va annoncer à l'évêque Hincmar, lui dit-il, que je suis ici pour n'avoir pas suivi ses conseils. Qu'il prie, et je serai délivré. » Aussitôt Bernold vit une magnifique église où était Hincmar en habits pontificaux, avec son clergé, et il lui rapporta les paroles du roi Charles; puis il revint vers le prince, qui le remercia. Charles, en effet, n'était plus ce cadavre rongé de tout à l'heure, mais un homme vigoureux et sain de corps, un monarque splendide dans toute la magnificence de son costume royal.

Voilà comment Hincmar osait traiter son maître mort hier, et des attaques pareilles se renouvellent de sa part contre Ebbon, son compétiteur au siège de Reims, et contre d'autres ennemis. Sous le couvert de son paroissien Bernold, il joue tout à fait le rôle de Dante au début du *Purgatoire*² : ce sont des âmes qui viennent tour à tour le prier, afin qu'il prie pour elles, ombre

¹ Hincmar *Opér.*, 1643, in-f^o, t. II, p. 208. La vision de Bernold se retrouve textuellement, avec quelques omissions toutefois, dans Flodoard, *Hist. Eccles. remensis*, l. III, c. 3 et 16. Seulement Flodoard ajoute : « Le seigneur Hincmar exposa cette vision là où il était nécessaire, et la fit parvenir à la connaissance d'un grand nombre de personnes. » On touche ici du doigt le secret des visionnaires politiques.

² C. V et VI.

che pregar pur ch'altri pregi. La politique fait chez Hincmar ce que la poésie fera chez Dante. C'est à la crédulité des populations barbares que s'adresse l'archevêque de Reims; aussi ne raffine-t-il pas sur les moyens. Son héros n'est guère plus vraisemblable que le héros de Rabelais. Pantagruel apparaît tantôt avec une taille de géant, tantôt avec une taille ordinaire, sans qu'on aperçoive et qu'on saisisse la transition. Bernold fait quelque chose de tout à fait analogue; on le voit causer avec des morts, puis prier pour eux auprès des vivants, et tout cela dans le même quart d'heure. La grossièreté des procédés littéraires est frappante : nous entrons au sein des âges barbares. Heureusement l'étoile de Dante, comme dans son poème, luit et nous appelle à l'horizon.

Hincmar, dans ses sombres tableaux, ne maltraitait que les morts : pour satisfaire ses inimitiés, pour plonger ceux qu'il haïssait dans les abîmes maudits, il attendait au moins que le cercueil eût recueilli leur déponille. Dante, plus implacable, plus farouche, n'aura pas ces ménagements : il ne se fera point scrupule de mettre des vivants en enfer, de les montrer en proie aux plus horribles supplices de la damnation ; il assurera même que le démon seul occupe sur terre leur enveloppe charnelle, et les malheureux alors consumeront dans la peur les restes d'une vie agitée. Etrange conquête du génie que de pouvoir mettre ainsi à jour les ténèbres des consciences ; que d'accomplir au sérieux ce rôle d'Asmodée rendu depuis plaisant par Le Sage ! Singulier et redoutable privilège que cette royauté de la mort dont Alighieri pouvait faire chacun vassal !

Tout se touche et se mêle en ce monde heurté du moyen-âge. Je parais tout à l'heure de l'abbaye d'Augie-la-Riche ou de Richenaw, laquelle était située dans une île du lac de Constance. C'est là que vécut, c'est là que fut enterré Wettin. Eh bien ! la tombe de ce religieux confine peut-être à celle du roi visionnaire Charles le Gros, qui y fut également inhumé soixante-quatre ans plus tard, en 888. Ainsi deux visionnaires à côté l'un de l'autre, un prince et un moine qui se rapprochent dans la mort !

La légende de Charles le Gros eut une grande célébrité au moyen-âge¹. Comme ce roi revenait des matines et qu'il allait se

¹ Voir le continuateur de Bède (Guill. de Malmesbury ?), *De gest. Anglor.*, liv. 11, chap. 11, année 881. Après lui, Albéric des Trois-Fontaines (dans sa *Chronique*, ann. 889), Vincent de Beauvais (*Spec. hist.* chap. 49), et l'Abréviateur des Gestes des rois de France (ap. D. Bouquet., t. VII, p. 147), ont reproduit des extraits de cette vision. On la retrouve également en langue vulgaire dans les *Chroniques de Saint-Denis* (édit. de M. Paulin, Paris, t. III, p. 68).

coucher, un Inconnu vêtu de blanc vint l'enlever, qui tenait à la main un peloton rayonnant comme une comète; il en déroula un bout, et dit à ce prince de se l'attacher au pouce droit, afin que ce fil lumineux le guidât dans les labyrinthes infernaux. A peine Charles était-il arrivé en un lieu où étaient punis les mauvais évêques qui avaient servi son père, que deux démons fondirent sur lui, et, à l'aide de crocs de fer ardent, s'efforcèrent de s'emparer du peloton lumineux. L'éclat les ayant éblouis, ils voulurent attaquer le prince par derrière; mais son guide lui jeta aussitôt le fil merveilleux sur les épaules, et en ceignit deux fois ses reins. Les malins esprits furent aussitôt forcés de s'enfuir et de laisser les deux voyageurs continuer leur route. Charles alors gravit de hautes montagnes (les montagnes tiennent une grande place dans cette géographie de l'autre monde) d'où sortaient des torrents de métaux liquéfiés, au sein desquels étaient baignées une immense foule d'âmes. Charles reconnut entre autres celles de plusieurs seigneurs, ses compagnons à la cour de son père. Les uns disparaissaient sous le flot brûlant jusqu'aux cheveux, les autres jusqu'au menton, et une voix criait : « Le châtiment des grands sera grand. » Cette gradation se reproduit souvent chez Alighieri. Enfin Charles arriva en un vallon dont un côté avait la rougeur blafarde d'un four allumé, dont l'autre était radieux et fleuri. Tremblant dans tous ses membres, le prince vit, du côté sombre, plusieurs rois de sa race en proie à la damnation. Bientôt l'un des coins obscurs de cette vallée s'éclaira d'une sorte de reflet blanchâtre. Charles aperçut alors deux sources, l'une très-chaude, l'autre tiède, et tout à côté deux tonneaux qui étaient remplis de ces eaux. Dans la tonne bouillante, un homme se tenait debout, plongé à mi-corps. C'était Louls le Germanique, le père même de Charles le Gros. « Biau fils, n'aie paour, » lui dit-il, pour parler comme les *Chroniques de Saint-Denis*; et il lui expliqua comment, grâce à l'intercession de saint Pierre et de saint Denis, il ne passait plus qu'un jour sur deux dans l'eau brûlante. Puis il ajouta : « Si vous m'aidez de messes et d'offrandes, toi et mon fidèle clergé, je sortirai tout à fait du tonneau fatal... Pour toi fais pénitence de tes crimes, ou ces deux vastes

Deux des nombreuses rédactions manuscrites ont aussi été imprimées, l'une avec traduction par Lenglet Dufresnoy (*Dissert. sur les apparit.*, t. I, p. 181), l'autre avec une savante dissertation par Zur Lauben. (*Acad. Inscript.*, t. XXXVI, p. 207, hist.). Ce dernier texte est de beaucoup le meilleur. Il a été enfin donné plus récemment une traduction piquante de cette légende par M. Génin. (*National*, 21 août 1839.)

tonneaux que tu vois à gauche te sont réservés. » Transporté au paradis, le roi des Francs reconnut son oncle Lothaire, assis sur une énorme topaze, et qui lui dit avec douceur : « Ton père sera bientôt délivré, mais notre race est perdue, et tu cesseras prochainement de régner. En effet, le fantôme du jeune prince successeur de Charles apparut, et Charles, dénouant le fil lié au pouce de sa main droite, le lui présenta comme l'emblème du gouvernement, et le peloton lumineux alla aussitôt s'amonceler entre les mains de l'enfant. Charles en même temps revint sur terre, et trouva son corps plein de fatigue.

La couleur dantesque est frappante dans cette inexacte prophétie de l'abdication de Charles le Gros ; néanmoins c'est toujours la politique qui se montre au premier plan de ces tableaux fantastiques du IX^e siècle. Quand l'archevêque de Hambourg, saint Ansehaire, raconte¹ tout simplement ce qu'il a vu dans l'autre monde, sans y mêler d'allusions contemporaines, c'est là un rôle tout à fait exceptionnel. Il y a d'ailleurs, dans le récit de l'archevêque, quelques beaux détails. Sa transfiguration dans les feux du purgatoire, sa course vers le paradis entre les deux apôtres ses guides, qui marchent d'un pas immobile, *gressu immobili ambulantes*, à travers une lumière croissante, ce tableau des saints tournés tous avec adoration vers l'orient, et plus loin ces vingt-quatre vieillards assis sur des trônes et les yeux levés aussi vers l'orient ; à l'orient enfin, cette immense clarté en qui résident toute couleur précieuse et tout bonheur ineffable, c'est-à-dire le Dieu éternel ; tout cela n'est pas sans une certaine poésie, rare au IX^e siècle, et qui ne serait pas indigne d'Alighieri. Mais encore une fois, c'est là l'exception.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les visions d'alors, c'est qu'elles ont pour héros des contemporains. Évidemment la foi à ces sortes de fictions était facile et générale, et jamais le mot rapporté par saint Chrysostome² ne semble avoir été plus applicable : « Si quelqu'un sortait de chez les morts, tous ses récits seraient crus. » Autrement on n'eût pas manqué d'attribuer à de saints personnages du passé de glisser sous la grave autorité de leur nom toutes ces inventions sur le monde futur. La précaution était facile à prendre : personne ne sentit le besoin d'y avoir recours, et de transporter ces merveilles dans les lointains com-

¹ Voir au t. VI des *Bollandistes*, la vie de saint Ansehaire par saint Rembert son disciple et son successeur.

² *Serm.* 66.

inodes de l'histoire. Les imaginations, on le comprend, étaient bien autrement ébranlées encore quand on leur désignait, non plus seulement dans les livres, mais dans leur temps, tout à côté, dans le pays, dans la ville même, ces visionnaires authentiques desquels on disait sans doute, comme les femmes de Ravenne à la vue de Dante : « Voilà l'homme qui revient de l'enfer. »

Ainsi la crédulité atteint son apogée dans les années de ténèbres qui succèdent à la grande ère de Charlemagne. La fécondité des légendaires disparaît même au x^e siècle. L'ange de la mort semble étendre un instant ses ailes sur la société européenne. Des générations tout entières, prenant au sérieux les fantasmagories infernales qui ont successivement passé sous nos regards, croient à la fin prochaine du monde, et attendent avec terreur le moment suprême. *Termino mundi appropinquante*, des chartres, des lettres sont ainsi datées. La croyance des millénaires est devenue un lieu commun de chronologie. Il semble qu'alors l'humanité elle-même ayant le pied dans la tombe, personne, sous cette impression générale et profonde, n'ose plus se risquer, du sein de la vie présente, au dangereux pèlerinage de la vie à venir. C'est une halte des légendaires.

VI.

SAINT BRENDAN. — SERMON DE GRÉGOIRE VII. — ALBÉRIC. —
ODILON DE CLUNY. — LA CAVERNE DE SAINT PATRICE. — TI-
MARION.

Au xi^e siècle, les visions commencent à reparaitre. La première qui se présente a précisément le caractère dont nous avons noté l'absence dans l'époque antérieure. La foi populaire devenant quelque peu rebelle avec l'âge, on se hâta de mettre sur le compte de morts respectés ce qu'on n'osait plus dire en son propre nom; on s'empara des traditions analogues, des traditions des vieux temps, pour les développer dans des rédactions nouvelles. C'est ainsi que deux saints Irlandais du vi^e siècle se trouvent tour à tour, Brendan au xi^e, et Patrice au xii^e, évoqués dans les légendes.

Les fabuleuses merveilles du *Voyage de Brendan*¹ nous ton-

¹ Voir la *Légende latine de saint Brandain*, publiée par M. Achille Jubinal, 1856, in-8°.

chent par quelques points seulement. Laissons le saint abandonner la verte Erin, et chercher à travers les mers la contrée idéale, l'île fortunée, ce jardin regretté d'Adam, au seuil duquel il voudrait au moins mourir comme Moïse : laissons-le courir les aventures et entasser des miracles auprès desquels les merveilles de Robinson et de Gulliver semblent de chétives inventions, et notons seulement trois traits distincts qui rentrent dans notre sujet.

C'est d'abord une île remplie d'innombrables oiseaux blancs, lesquels chantent avec des voix humaines les psaumes de David. Ces oiseaux sont des anges déchus, qui, sans partager la révolte de Satan, demeurèrent neutres et la laissèrent éclater. Ces anges ne souffrent point, ils sont même libres toute la semaine et errent à leur gré dans les espaces; mais le dimanche est pour eux un jour d'esclavage, durant lequel ils sont forcés de revêtir ce blanc plumage et de psalmodier les offices. Dante a été bien autrement sévère envers ces esprits égoïstes qui n'osèrent se montrer ni rebelles ni fidèles à Dieu¹. Pareils au sable quand le vent tourbillonne, ces malheureux roulent en gémissant dans un air éternellement orageux, et c'est au seuil extérieur de l'enfer qu'ils souffrent leur vie obscure et jalouse; car, si le ciel les a chassés pour ne pas perdre sa pureté, l'enfer aussi les a repoussés, de peur que les damnés en tirent quelque gloire. On voit ici quels souffles différents et presque contraires animent le légendaire et le poète : ce ne sont presque jamais les inspirations d'indulgence que l'implacable génie de Dante emprunte à ses devanciers.

Brendan ne voit guère que les bords de l'enfer; à un certain moment, pourtant, on croirait qu'il va pénétrer plus avant : *Sumus modo in confinio infernorum*. Il s'agit d'une île sauvage, entourée de fumée et de lueurs lugubres. On n'y entend que le bruit des noirs forgerons (singulière réminiscence des Cyclopes!) qui frappent à coups redoublés sur de vastes enclumes. Ce sont sans doute les damnés qui servent de fer malléable. Un de ces monstrueux ouvriers, à la fois *plein de ténèbres et de feu*, vint pour frapper Brendan avec son marteau enflammé; mais le saint, armé de sa croix, le fit fuir aussitôt. Dans sa fureur, la bande infernale se mit alors à in-

..... Angeli che non furon ribelli
Nè fur fedeli a Dio, ma per se loro....

Infern., III, 38.

comme dit le poète dans ses admirables vers.

cendrier l'île; et comme chacun de ces affreux forgerons jeta sa massue de feu à la mer, l'eau bouillonna comme en une chaudière échauffée¹.

Plus loin, Breudan trouve assis sur une pierre un homme velu et difforme, contre les yeux duquel frappait incessamment un pan de voile agité par le vent. C'était Judas, qui, par la clémence de Jésus, venait là, les jours de fête, se reposer des tortures que les démons lui faisaient endurer le reste du temps. Le malheureux raconta au pèlerin comment la montagne qu'il voyait était la demeure de Léviathan et de ses satellites, et comment, à chaque âme impie qui tombait dans le cratère, l'enfer, en signe de joie, lançait des flammes au dehors. A la prière de Judas, et au grand mécontentement des démons ses bourreaux, Brendan lui accorda une nuit de répit.

Il est tout à fait remarquable que Judas, dans cette légende, soit précisément le seul qui jouisse du repos dominical. C'est un généreux privilège que le Christ, en son infinie charité, accorde à celui qui l'avait trahi. On pourrait bien trouver quelque chose d'analogue chez ceux qui ont enseigné que le jour du sabbat interrompt les supplices du purgatoire. Cependant observez la différence. Qu'est-ce en effet que le purgatoire entre l'enfer et le paradis, sinon une chose éphémère entre deux choses éternelles? Ce n'est pas le bien, mais ce n'est plus le mal. Transition mystérieuse où les douleurs sont tempérées par l'espérance; asile provisoire où, comme sur la terre, on sait aussi ce que c'est que le temps, et combien durent les heures! Il n'est donc nullement étrange de voir introduire des tempéraments, des délais, dans ce qui n'est pas destiné à durer toujours. Mais la pitié en enfer, mais le Christ pardonnant autant qu'il est en lui (puisque l'éternité des peines est proclamée) à l'homme qui l'a conspué et vendu, c'est assurément le plus poétique et le plus touchant, sinon le plus orthodoxe effort des imaginations chrétiennes du moyen-âge. Dante, qui se complait à la tradition catholique en ce qu'elle a de plus rigoureux, s'est bien gardé de suivre cet exemple. Loin d'imiter ces excès d'indulgence, il a montré au dernier degré de l'enfer Judas, la tête dans la gueule de Lucifer, agitant en dehors ses jambes dénudées par les coups de griffes².

1

Li mers com caudière bouloit

Quant ele a fort fu desous li,

pour emprunter les paroles du trouvère qui a mis cette légende en rimes.

² *Inferno*, XXXIV, 62.

Le poète, qui savait tout ce qu'on savait de son temps, a dû connaître le *Voyage de saint Brendan*. Aucune tradition du moyen-âge ne fut plus répandue que celle-là ; le tour, l'imagination brillante et presque orientale qu'elle décèle, ont un peu effrayé la facile critique des Bollandistes, qui n'ont vu dans tout cela que des rêves indignes d'attention, *deliramenta apocrypha*. Le malheur est que précisément cette antique légende est une de celles qui ont exercé la plus longue, la plus réelle influence. Soupçonnerait-on qu'il n'y a guère plus d'un siècle, en 1721, un vaisseau, et cela dans un but non de piété, mais d'ambition, partait encore des ports de l'Espagne pour chercher à l'ouest des Canaries l'île fortunée, l'île fabuleuse de saint Brendan ? Voyez le triste sort de ces idées du moyen-âge : celles qui tentent la cupidité et l'intérêt sont presque les seules qui persistent. Dans l'Espagne du xviii^e siècle, on n'eût point rencontré peut-être un seul soldat qui voulût, comme aux grandes époques chrétiennes, tenter la croisade et délivrer le tombeau du Sauveur. Eh bien, il se trouvait en revanche des aventuriers qui couraient au delà des mers vers je ne sais quelle terre inconnue, vers je ne sais quel souvenir égaré de l'Atlantide. Il est vrai que cette superstition avait si profondément pénétré dans les croyances populaires, qu'au xvi^e siècle, au temps de Luther, on avait vu des spéculateurs se ruiner et des expéditions considérables mettre à la voile pour atteindre cette chimère. La terre apocryphe de saint Brendan avait même eu la consécration diplomatique, car elle figure sous le nom d'*île non trouvée* dans le traité par lequel le Portugal cède à la Castille ses droits de conquête sur les Canaries.

Quoi qu'il en soit de cette tradition étrange et obstinée, il est légitime de penser qu'elle n'a pas été sans quelque lointaine et sourde influence sur les deux plus grands génies des temps nouveaux, Dante et Colomb, deux noms qui s'appellent, deux fugitifs qui rêvent la contrée idéale, car ils ont un tel vide en eux-mêmes, qu'il leur faut l'infini pour le combler. Repoussés de leur patrie, ils vont en chercher une autre, l'un dans l'inconnu des mers, l'autre dans les mystères de la vie future, et chacun revient avec sa conquête, Colomb avec des empires, Dante avec son poème, tous les deux avec un monde nouveau. Ce ne serait pas assurément une petite gloire pour le premier et ignoré rédacteur du *Voyage de saint Brendan* que d'avoir ainsi, après des siècles, donné une impulsion à l'homme qui a trouvé l'Amérique, à l'homme qui a fait la *Divine Comédie*.

Revenons au xi^e siècle. Rien ne s'accomplit dans cette ère d'en-

vahissement pontifical sans que le génie d'Hildebrand n'intervienne. Grégoire VII, archidiacre alors, et prêchant un jour devant Nicolas II, n'hésita pas à se servir à son tour de ces prosopopées de l'enfer, et se mit à raconter comment, dix années auparavant, il était mort en Allemagne un comte riche et en même temps honnête, *ce qui semble un prodige dans cette classe d'hommes* (c'est déjà une haine de guelfe, comme on voit). Depuis lors, un saint personnage, étant allé en esprit dans le séjour de la damnation, vit ce même comte sur le degré le plus élevé d'une vaste échelle. Mais je ne veux pas altérer plus longtemps la pensée de Grégoire VII, je le laisse parler lui-même : « Cette échelle, » dit-il, semblait s'élever intacte entre les flammes bruyantes et » tourbillonnantes de l'incendie vengeur, et être là placée pour » recevoir tous ceux qui descendaient d'une même lignée de com- » tes. Cependant un noir chaos, un affreux abîme, s'étendait à » l'infini, et plongeait dans les profondeurs infernales d'où mon- » tait cette échelle immense. Tel était l'ordre établi entre ceux qui » s'y succédaient : le nouveau venu prenait le degré supérieur de » l'échelle, et celui qui s'y trouvait auparavant, et tous les au- » tres, descendaient chacun d'un échelon vers l'abîme. Les hommes » de cette famille venant après la mort se réunir successivement » sur cette échelle, à la longue, par une loi inévitable, ils allaient » tous l'un après l'autre au fond de l'abîme. Le saint homme qui » regardait ces choses demandant la cause de cette terrible dam- » nation, et surtout pourquoi était puni ce comte, son contem- » porain, qui avait vécu avec tant de justice, de décence, de pro- » bité, une voix répondit : « A cause d'un domaine de l'église de » Metz qu'un de leurs ancêtres, dont celui-ci est l'héritier au » dixième degré, avait enlevé au bienheureux Étienne, tous ceux- » là ont été dévoués au même supplice, et comme le même péché » d'avarice les avait réunis dans la même faute, ainsi le même » supplice les a rassemblés pour les feux de l'enfer. » Que dire de cette malédiction implacable étendue pour une faute pareille sur tant de générations ? que dire de l'incertitude et de l'attente ainsi introduites comme un raffinement au milieu des supplices éternels ? On reconnaît un ancêtre de Dante dans le terrible génie qui a inventé ce *noviciat progressif de l'enfer*, selon la vive expression de M. Villemain, à qui j'emprunte ces lignes qu'il lui appartenait de citer le premier ¹.

Propagée de la sorte par l'homme qui, quelques années plus

¹ *Tableau de la littérature au moyen-âge*, leçon 1.

tard, sut faire des monarchies de l'Europe une sorte de féodalité pontificale, cette apostrophe, diversement reproduite et commentée, ne tarda pas à devenir un lieu commun de la prédication usuelle, un texte vulgaire, un canevas commode pour les vengeances. Le pardon d'ailleurs (on est sûr d'en toujours trouver quelques traces, même aux plus sombres époques du christianisme) continuait d'avoir sa part en ces légendes sur la vie future. Ainsi on racontait, dans la première moitié du XI^e siècle¹, qu'un chevalier, au retour de la Terre-Sainte, avait été jeté par les tempêtes en une île déserte, et que là un ermite, venu à sa rencontre, lui avait expliqué comment les gouffres où on tourmentait les morts n'étaient pas éloignés. L'ermite lui assura même avoir entendu les diables tout récemment se plaindre du grand nombre d'âmes que l'abbé Odilon et ses moines de Cluny délivraient par leurs prières : pas un jour ne se passait sans que quelque patient ne fût par là racheté. Et alors chacun se mit à conjurer le pieux abbé de toujours continuer, et d'augmenter de cette façon la joie des saints dans le ciel, la fureur des démons dans l'enfer.

C'est ainsi que les promesses toujours se retrouvaient, en cette série de visions, à côté des menaces. Espérer et craindre, n'est-ce pas là tout l'homme? Aussi on conçoit l'avidité avec laquelle la foule s'emparait de récits qui exaltaient à ce degré sa peur comme sa confiance dans le monde à venir. Au surplus, ce n'est pas la publicité, ce n'est pas la popularité qui jamais, durant le moyen-âge, manquèrent à ces légendes; et si celle d'Albéric demeura ignorée jusqu'à ce que l'abbé Cancellieri en publiât le texte latin², il y a une trentaine d'années, ce fut là seulement un de ces hasards qui se rencontrent quelquefois dans l'histoire des lettres. Cette vision était advenue, vers le commencement du XII^e siècle, à un jeune moine du Mont-Cassin, et on en conservait avec soin la relation dans ce monastère même, où l'Alighieri en prit peut-être connaissance, au temps de son ambassade à Rome³.

¹ V. *La fleur des Saints*, de P. Girard, t. II, p. 418. Voltaire s'est amèrement égayé sur cette innocente légende, au mol *Purgatoire* de son *Dictionnaire philosophique*.

² Rome, 1814, in-12. La vision d'Albéric a été insérée par Lombardi dans sa célèbre édition de Dante, avec une confrontation des passages analogues de la *Divine Comédie*. Ces passages sont nombreux sans doute; toutefois la plupart des détails cités n'appartiennent ni à Dante ni à Albéric, mais bien aux visions antérieures. C'est ce qu'il eût fallu dire.

³ *Parad.*, XXXI, 27. M. Arrivabene a péremptoirement réfuté l'opinion de Ginguené, qui prétend que Dante n'avait pu aller au Mont-Cassin. (Voir la

Il y avait en Campanie un certain château, dit le château des sept frères. Un noble chevalier l'habitait, qui avait un fils nommé Albéric. A l'âge de dix ans, Albéric, attaqué d'une maladie de langueur, demeura neuf jours immobile et sans connaissance. C'est durant cet évanouissement qu'il eut sa vision. Une colombe blanche l'emporta par les cheveux, tandis que saint Pierre et deux anges lui servaient d'ailes. Ravi en un autre monde, il trouva à son tour cet enfer déjà connu, cette foule de supplices vulgaires que nous avons déjà rencontrés tant de fois. A la fin, le jeune pèlerin de la mort se trouva vis-à-vis d'un reptile gigantesque, devant la gueule duquel les âmes voltigeaient comme des insectes. Quand le monstre respirait, ces malheureuses disparaissaient ainsi qu'une nuée dans sa poitrine, et rejaillissaient ensuite en étincelles : Judas était du nombre. Au sortir d'une mer de flammes, tout à fait comme Alighieri dans *le Purgatoire*¹, Albéric arriva à des champs immenses, couverts de chardons, et à travers lesquels un démon, monté sur un dragon, poursuivait avec une fourche entourée de vipères les pauvres repentants. Après avoir assisté au jugement d'un pécheur par le Tout-Puissant, après avoir vu une page de crimes effacée du livre de la justice par une seule larme de repentir qu'avait recueillie l'ange de la miséricorde, le jeune moine parvint aux abords du ciel, où, comme toujours, il ne rencontra que des parfums, des lils et des roses. Aussitôt il revint sur terre, et saint Pierre, lui faisant parcourir un grand nombre de royaumes, lui montra les lieux sacrés auxquels il fallait croire. Roulant ensuite une immense carte sur laquelle était tracée l'image de ces contrées, l'apôtre la broya et la lui fit avaler. Albéric ne sentit rien, mais bientôt il se réveilla de son assoupissement, étourdi et frappé au point que, pendant plusieurs jours, sa mère ne put se faire reconnaître de lui. Plus tard il se fit moine et prit l'habit au Mont-Cassin.

Un des traits caractéristiques du texte d'Albéric, c'est que l'idée de purgatoire y domine celle d'enfer, ou plutôt que les deux choses sont entièrement confondues. Guidé par la doctrine de saint Thomas, qui annonçait que les âmes, dans le purgatoire, ne sont pas tourmentées par les démons², Dante, le premier parmi les poètes, comprendra qu'au point de vue chrétien, le

Div. Comed. giust. la lcz. del cod. Bartoliniano, Udine, 1827, in-8°, t. III, p. 690.)

¹ XXVII, 10.

² *Summ.*, tert. part., suppl., quest. 72, art. 3.

purgatoire n'est pas un appendice de l'enfer, mais une sorte de vestibule du paradis ; le premier parmi les visionnaires, il sépara, il éloignera les *réprouvés* des *éprouvés*. Toutefois, il faut rendre justice à chacun, cette idée commençait déjà à poindre dans le voyage de l'autre monde que nous avons vu accomplir au roi Charles le Gros.

Si la vision d'Albéric est restée inconnue et n'a guère franchi les murs de l'abbaye du Mont-Cassin, on peut affirmer que celle dite du *purgatoire de saint Patrice* ¹ devint, en revanche, familière à toute l'Europe. Mathieu Paris ² ainsi que Vincent de Beauvais ³ lui firent les honneurs de leur prose ; Marie de France enfin, et d'autres jongleurs avec elle, la rendirent populaire par leurs rimes ⁴ ; c'est une de celles qui probablement furent conques d'Alighieri.

Une très-ancienne tradition voulait qu'au ^v^e siècle l'apôtre Patrice eût, pour convaincre les Irlandais, ouvert près de Dungal une caverne miraculeuse qui menait à l'autre monde. C'est dans cette caverne que s'avisa de vouloir descendre, six siècles plus tard, et par pur esprit de pénitence, un soldat converti nommé le chevalier Owain. Après être demeuré quinze jours en prières (il y a là évidemment quelque souvenir de l'autre antique de Trophonius, tel que l'a dépeint Pausanias ⁵), Owain s'aspergea d'eau bénite ; puis, se recommandant à Dieu et à la procession qui l'accompagnait, il entra seul et pieds nus. Après qu'il eut longtemps marché dans les ténèbres, le chevalier arriva à une vaste cour entourée de colonnes. Là quinze religieux vinrent le trouver, et le prieur, qui marchait en tête, l'engagea vivement à ne se point laisser tenter ni effrayer par les démons. Une légion de diables difformes ne tarda pas en effet à arriver, et, après avoir vainement offert à Owain de le reconduire par où il était venu, elle essaya de le jeter tantôt sur un énorme bûcher, tantôt sur une roche aux dents de feu ; mais toujours le nom du Christ, prononcé à propos par Owain, faisait évanouir ces simulacres de supplice. Le chevalier, resté seul avec quelques démons, se sentit entraîner rapidement dans des solitudes ténébreuses, lointaines, sans

¹ V. Bolland., 17 mars, p. 527.

² Éd. de 1644, in-f°, p. 41 et suiv.

³ Ann. 1153.

⁴ Roquefort, *Poésies de Marie de France*, t. II, p. 411 et suiv. Cf. De Larue, *Bardes et Jongleurs*, l. III, p. 215.

⁵ *Descript. Græc.*, l. IX, *Bæolica*, c. 30. Cf. Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, éd. Renouard, 1829, in-8°, t. V, p. 93.

fin, et où soufflait un vent violent. Enfin apparut une plaine dont l'horizon était infini, et d'où partaient des gémissements : une multitude d'hommes couchés à terre et traversés par des pieux rougis mordaient le sol avec rage. Dans un autre champ, ils étaient couchés sur le dos : des dragons, assis sur leur poitrine, les déchiraient avec des dents de feu, et des serpents *ignés*, les serrant à les étouffer, lançaient leurs dards dans le cœur de chacun d'eux. De hideux démons et des vautours gigantesques volaient sur cette foule, et lacéraient ceux qui ne souffraient pas assez. Plus loin, c'étaient d'autres tourments : ici, des squelettes grelottant sous une glace éternelle ; là, des patients attachés au sol par des clous si nombreux qu'on n'eût pas trouvé à poser le doigt sur leur chair¹ ; puis venaient des damnés suspendus dans le soufre par les ongles, une roue de feu qui tournait si vite qu'on eût dit un cercle rouge, et enfin des broches colossales que des démons arrosaient avec des métaux fondus. Voilà ce qu'Owein vit dans les vallées de la damnation ; quant aux ineffables délices des jardins célestes, il ne les contempla qu'à distance, à travers une lumière fatigante et du haut d'une grande montagne, où une procession l'était venue conduire. Il lui fut défendu d'aller plus loin : on le reconduisit à la porte, qui se ferma, et le chevalier revint humblement sur terre, purifié de ses péchés.

Je ne mets pas en doute que l'auteur de *la Divine Comédie* n'ait directement connu cette légende ; le souvenir s'en retrouve à bien des endroits du poème, et les rapprochements sont trop faciles pour qu'il soit besoin de les indiquer. On a même été plus loin ; on a voulu que Dante ait puisé directement son sujet et tout son plan dans le vieux roman de *Guerino il Meschino*², dont la date et l'origine, soit provençale, soit française, sont incertaines, et où se retrouvent tout simplement les principaux détails de la vision d'Owein. L'enfer a, dans ce roman, la forme concentrique qu'il a reçue de Dante, et Satan y occupe également le fond de l'abîme ; mais il serait aisé d'établir, malgré l'autorité de Pelli et de Fontanini, que le roman de *Guerino*, si populaire au *xv^e* siècle, et qui a eu les honneurs de la *Bibliothèque bleue*, est, au moins dans sa rédaction actuelle, postérieur à *la Divine Comédie*.

¹ Si espès que nul ni mettret
Sun del k'a clou ni buclieret...

dît Marie de France.

² Pâdoue, 1575, in-f^o, ch. 160 et suiv.

Peu importe; avec le temps, avec chaque siècle, le cycle légendaire auquel appartient *la Divine Comédie* s'étend et se diversifie. On le voit ainsi grandir jusqu'à Dante, qui absorbe tous ces ruisseaux, comme fait un grand fleuve, sans que ses eaux mêmes paraissent grossir et s'augmenter.

Il n'est donc pas possible de douter que le pèlerinage de l'autre monde ne fût à la fin devenu comme une forme générale et courante, commode aux écrivains. Ce genre littéraire, répandu dans toute l'Europe, pénétra jusqu'à Constantinople, sans doute à l'aide des croisades. Un contemporain inconnu d'Anne Comnène chercha en effet à rajeunir, par une composition de cette espèce, la littérature dégénérée de la Grèce. Rien de plus plat que cette *Vision de Timarion*¹. Un gourmand entouré de rats qui lèchent sa barbe, un rhéteur qui mord l'épaule de Diogène pour entrer en paradis, voilà tout ce que sait trouver l'imagination abâtardie du Byzantin. Le tribunal de l'éternité n'est plus chez lui qu'une méchante échoppe où plaident des avocats bavards; ce ne sont que rivalités de pédants ou ergoterics de théologiens, en un mot l'empire grec au ^{xiii}e siècle.

Ne rions pas trop de ce manque d'art, de cette grossièreté du moyen-âge; il en reste des traces dans l'œuvre même du maître, et le lecteur de Dante s'aperçoit trop souvent qu'il n'assiste qu'à un rêve d'un homme. Ça et là les petites haines du gibelin, les intérêts de faction ou de caste font irruption tout à coup au milieu des intérêts éternels. Il y a, par exemple, un endroit du *Paradis* qui m'a toujours choqué : on est au milieu des sphères, tout semble s'abîmer dans l'infini, et le poète montre à peine visible à l'horizon des espaces la planète obscure où végète l'homme; mais voilà que subitement la terre se rapproche comme par un coup de théâtre, au point qu'on la touche pour ainsi dire, et qu'on reconnaît les rues de Florence. L'illusion, qui a des ailes, disparaît aussitôt, et il me semble que j'ai entrevu les ficelles du machiniste. Toutefois le génie de l'Alighieri a on soi quelque chose de si despotique, qu'on retombe vite sous le joug; il ne vous lâche que pour vous ressaisir.

On le sait, il est douteux que Dante eût lu directement Homère;

¹ Elle a été publiée par M. Hase, *Notices des Mss.*, t. IX, 1813, in-4^o, p. 111. Il y a encore deux autres rapsodies byzantines du même genre, mais postérieures à Dante. M. Hase a donné l'analyse de la première à la suite de celle de Timarion (*ibid.*, p. 129 et suiv.) M. Boissonade a inséré le texte de la seconde (*ἱε:δ:η:ν:ῖ:α Μά:ζα:ρ:ι: ἐν ᾧδ:ν:*) dans ses *Anecdota graeca*.

en revanche, les platitudes byzantines de Timarion parvinrent-elles jusqu'à lui? Ce serait un grand hasard, et il est presque permis d'affirmer le contraire. Je tenais néanmoins, en poursuivant ainsi jusque dans la Grèce mourante cette inspiration commune et générale des visions sur l'autre monde, je tenais à montrer, par un exemple d'autant plus frappant qu'il est plus détourné, quel est au fond le caractère en quelque sorte humain de l'œuvre du poète. Dante avait pour lui l'initiative des peuples qui, par tant d'ébauches successives, préparèrent cette épopée à laquelle il devait donner son nom.

Si on voulait même sortir de ce vieux monde païen, devenu, au moyen-âge, le centre et comme le domaine immédiat du catholicisme, on pourrait demander à la poésie scandinave et à la littérature orientale quels sont les monuments analogues qu'elles présentent à la critique. On a rapproché quelques traits de *l'Edda* de certains passages de *la Divine Comédie*; je pourrais en faire autant pour le voyage de Tadjikita vers le roi de la mort dans *le Mahabaratâ*, enfin pour tous ces codes des religions de l'Inde, pour toutes ces épopées sanscrites dont les poètes semblaient faire de gigantesques sépultures à leur pensée. Sans même s'égarer si loin, il y aurait à rechercher si l'influence arabe, manifeste à la cour lettrée de Sicile, et qui par là avait dû remonter en Toscane, n'a pas fait pénétrer chez Alighieri quelques-unes des images du Koran; il y aurait à rechercher aussi si les sept compartiments¹ progressifs introduits dans le séjour de la damnation par les rabbins ne lui donnèrent pas l'idée première de ses cercles infernaux. Mais, je le demande, ne serait-ce pas élargir inutilement, indécemment le cercle de l'inspiration dantesque? ne serait-ce pas se montrer infidèle au caractère même de ce grand génie poétique? Assurément, si on considère le sol, pour ainsi dire, de la culture littéraire du moyen-âge, on voit peu à peu s'établir comme un double courant qui vient féconder ces plages arides et jonchées des débris de la civilisation romaine. L'un sort du monde germanique et de la Scandinavie pour apporter à la vieille Europe cette poésie originale et barbare qu'on retrouve dans *les Eddas* et dans *les Niebelungen*; l'autre nous arrive de Bagdad avec les fées, avec les splendeurs inattendues de la littérature arabe. Dante,

¹ « Hæc vocantur : gehenna, porta mortis, porta umbræ mortis, puteus corruptionis, lutum cæci, perditio; infimum est infernus... » (Joh. Buxtorf, *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum*, Bâle, 1639, in-8°, p. 251 a.)

sans nul doute, a profité de l'influence générale que cette nouvelle et double révélation poétique avait déjà exercée de son temps; mais il n'en a rien tiré individuellement, directement. Le propre de son talent, ou, si l'on veut, de sa méthode, c'est de s'enfermer dans l'ancien monde, dans la Rome impériale devenue la Rome pontificale. Son livre ressemble à ces temples des anciens dieux changés en églises; le poète s'agenouille au pied de la croix, mais il est aussi en contemplation devant l'adorable beauté de l'art païen. C'est Virgile qui le guide dans son pèlerinage catholique : les véritables tendances de Dante éclatent ici manifestement; par son culte pour l'antiquité, il fait présager la Renaissance; par la donnée pieuse de son poème, il résume les croyances du moyen-âge. Ces statues de Janus, qu'il pouvait contempler dans les ruines italiennes et qu'allaient bientôt recueillir les musées des Médicis, semblent lui avoir fait envie; comme elles, il a les regards tournés en même temps vers le passé et vers l'avenir.

VII.

ENVAHISSEMENT DU GROTESQUE PAR LES TROUVÈRES. — ADAM DE ROS. — RUTEBEUF. — RAOUL DE HOUDAN. — FABLIAUX.

Dante a commencé son poème à la fin du XIII^e siècle; or, au XIII^e siècle, s'ouvre précisément une ère nouvelle. Il y a comme un temps d'arrêt dans les visions, comme un moment de silence solennel avant la venue d'Alighieri. Les moines sont dépossédés par les trouvères. Dorénavant, au lieu d'être le résultat d'hallucinations sincères, ou de servir d'instruments aux ruses politiques, les pèlerinages dans l'autre monde deviennent de simples thèmes littéraux.

L'esprit narquois et trivial des trouvères venait de faire la satire de la vie dans le *Roman de Renart*. Pour continuer cette œuvre, il lui suffit de s'emparer des visions, car rien n'est si facile que de railler ce monde-ci en parlant de l'autre. Comme l'imagination, d'ailleurs, n'était pas le propre de ces poètes de la langue d'oïl, ils durent naturellement se saisir dès l'abord d'un cadre aussi facile et aussi anciennement populaire. On devine quelles transformations va subir la vision en passant ainsi du cloître dans la rue, de la langue officielle de l'Église dans les patois vulgaires : le familier se substituera au sérieux, la satire à la menace, la plaisanterie burlesque à la terreur. Il n'y a pas à

s'y tromper, c'est l'esprit des temps nouveaux, c'est le scepticisme futur qui commence à apparaître, sans qu'on le devine, sous cette livrée et avec ces grelots de baladin. Quand Voltaire, plus tard, se moquera des contes bouffons que les jongleurs faisaient de la vie à venir, il méconnaîtra sa propre généalogie ; il ne se doutera pas que ces paradoxes impies qu'il ose émettre sur l'autre monde, il n'a la liberté de les écrire et le privilège de les faire croire que parce que ces pauvres rimeurs du moyen-âge ont les premiers risqué le sarcasme contre la foi des époques antérieures. L'éclat de rire amer qui semble se correspondre, à travers les âges, de Lucien à l'auteur de *Candide*, a certainement son écho chez les trouvères. De là le caractère étrange et inattendu des visions versifiées d'alors.

L'histoire littéraire n'échappe pas à la loi des transitions ; entre les visions latines, qui étaient écrites d'un ton grave, et les visions en langue vulgaire, qui furent rédigées dans une intention plaisante, il dut se produire des œuvres intermédiaires. C'est précisément le caractère d'un petit poème rimé, au commencement du XIII^e siècle, par un pauvre moine anglo-normand. Ce qu'il y a de curieux dans la *Descente de saint Paul aux enfers*¹ d'Adam de Ros, c'est que Dante semble avoir connu ce poème, tandis qu'il a ignoré, ou fait comme s'il ignorait les autres productions des jongleurs. Il dit en effet à Virgile, au II^e chant de *l'Enfer* : « Pourquoi venir ici ? Je ne suis pas Énée, je ne suis pas saint Paul. » Le texte est irrécusable.

Après avoir trouvé aux enfers les divers supplices qui sont devenus pour nous des banalités, saint Paul arriva à une citerne scellée de sept sceaux. L'archange Michel, son guide, l'ouvrit, et une odeur infecte s'exhala. C'était la prison des incrédules, et à l'entour se trouvait une fosse où d'autres coupables, nus et rongés tout entiers par la vermine, se roulaient les uns sur les autres. On reconnaît ici le cloaque des faussaires pestiférés² que Dante va bientôt nous montrer, tantôt rampants, tantôt s'arrachant à coups d'ongles les scales d'une peau gangrenée. Au surplus, ce n'est pas la seule ressemblance : la scène du démon qui

¹ L'Écriture a seulement raconté le ravissement de saint Paul au ciel (*Act.*, ix). Quant au poème d'Adam de Ros (v. De Larue, *Jongleurs*, t. III, p. 159), il a été inséré dans les pièces justificatives du livre de M. Ozanam sur *Dante et la philosophie catholique au XIII^e siècle*, 1859, in-8°, p. 215 et suiv.

² *Infern.*, XXIX, 52.

vole et se démène plein de joie, emportant sur son dos une âme que les diables harponnent, se retrouve presque littéralement chez l'Alighieri ¹.

Quand il eut parcouru le paradis, saint Paul, touché du contraste, se mit à prier le Christ, et obtint que les supplices cesseraient dorénavant du samedi soir au lundi matin. Puis, avant de s'en retourner sur terre, il demanda à Michel combien dureraient les tourments de l'enfer; et l'archange répondit naïvement : « Quarante-quatre mille ans. » Ainsi le trouvère, comme l'enfant qui ne soupçonne point de nombres au delà du chiffre qu'il sait, accumule au hasard quelques milliers d'années, afin de représenter l'idée d'infini; c'est l'immensité réduite aux proportions de son intelligence. Voilà bien la poésie du moyen-âge, et en même temps la gloire de Dante.

Rutebeuf ², ce cynique précurseur de Villon, a, un des premiers parmi les trouvères, essayé de descendre le chemin de l'autre monde; mais il s'est, pour ainsi dire, arrêté au milieu. Sa *Voye de Paradis* n'est qu'un fabliau plein de ces personnifications oiseuses qui, appliquées aux expéditions vers l'autre monde, n'étaient pas même une nouveauté; car, dès le iv^e siècle, Marcianus Capella avait raconté le voyage de Philologie au ciel. Il ne fallait pas grand effort d'imagination pour montrer, sur la route de la vie future, la Paresse vêtue en chanoine et l'Orgueil habillé en évêque. En nous approchant de la *Divine Comédie*, nous nous en éloignons. L'inspiration dantesque ne s'annonce pas davantage dans un autre *Voyage de Paradis* ³, mauvais rêve où le trouvère Raoul de Houdan se fait montrer, par Dieu lui-même, la couronne qui l'attend dans l'éternité. Alighieri s'imposera bien d'autres épreuves avant d'obtenir la purification.

Jusqu'ici nous avons vu les trouvères ne jouer, pour ainsi dire, que sur les limites du sujet; mais ce même Raoul de Houdan y entra plus pleinement par son *Songe d'enfer*, où il a transporté les burlesques aillures des rimeurs de fabliaux : on se croirait déjà dans le Tartare de Virgile parodié par Scarron. L'enfer n'est qu'un immense réfectoire ⁴. A peine le voyageur est-il aperçu des

¹ *Infern*, XXI, 50.

² *Œuvres* publ. par M. Jubinal, 1850, in-80, t. II, p. 21. Cf., Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, éd. Renouard, t. II, p. 226.

³ Dans les notes des *Œuvres de Rutebeuf*, t. II, p. 127.

⁴ L'histoire, le croirait-on? vient ici servir d'appui au jongleur : « ... Prêtres et moines disent que les âmes sont tourmentées les unes jusques au col, les

convives, qu'on l'entoure avec empressement ; des cleres, des évêques, lui serrent la main. Belzébuth fait mettre un couvert et lui dit : « Raoul, bien sois-tu venu. » Je le demande, ne se croirait-on pas chez ces cuisinières de Proserpine qu'Aristophane nous montre dans *les Grenouilles*? Ne croirait-on pas assister déjà à cette scène étrange de Rabelais¹ où Épistemon, après avoir eu la tête coupée, raconte à Pantagruel comment « il avoit parlé à Lucifer familièrement, et fait grand' chière en enfer et par les champs élysées, assurant devant tous que les diables estoient bons compaignons? » Quand Raoul de Houdan s'est mis à table, il s'aperçoit que la nappe est faite de peaux de publicains ; la serviette qu'on lui sert est un cuir de vieille courtisane. Les plats se succèdent rapidement ; ce sont des langues de plaideurs, des libertins à la broche, des larrons à l'ail, des nonnes en pâte ; le reste du service se devine, et je n'en détaillerai pas le menu². On est effrayé de ces hardiesses des jongleurs, quand on songe qu'elles ont précédé Voltaire de plus de cinq cents ans : tout a été osé de très-bonne heure.

Ne nous récrions pas trop contre ces grossièretés du rimeur, qu'on rejetterait volontiers sur le compte d'un Saint-Amant ou d'un d'Assouey. Pour être plus indulgents, rappelons-nous les monuments de la sagesse indienne, ces *Lois de Manou*, par exemple, qui datent de treize siècles avant notre ère, et où il est sérieusement question de damnés qu'on expose dans des poêles à frire³.

Voilà ce que les trouvères firent de ces idées sur la vie future pour lesquelles le moyen-âge, dans sa poésie, avait épuisé toutes

autres jusqu'à la ceinture, autres le doigt, et disent que quelquefois elles sont assises et mangent à table et font des banquets, et spécialement à la fête des morts quand les peuples offrent aux prêtres largement sur leurs sépultures et disent que quelquefois elles cueillent les miettes sous les tables des riches.. Et le peuple est fortement déçu et trompé touchant les âmes en purgatoire... » (Jean Leger, *Hist. des églises vaudoises*, p. 82.)

¹ L. II, c. 30.

² Cette pièce a été insérée à la suite des *Mystères inédits*, publiés par M. Jubinal, t. II, p. 584. Cf. Le Grand d'Aussy, t. II, p. 222. Dans les *Jongleurs et Trouvères*, édités aussi par M. Jubinal, 1834, in-8°, p. 43, on trouve une petite satire intitulée *Salut d'enfer*, dans laquelle le poète anonyme raconte également les festins qu'on lui a donnés chez Satan, et le bon feu qu'on lui a fait avec des moines. Les usurers au pot et les entremets d'avocats lui avalent paru délicieux.

³ IV, 50 ; éd. de Loiseleur-Deslongchamps, 1833, in-8°, p. 136.

les ressources de la terreur et de l'espérance : il était impossible de descendre plus bas dans la parodie. C'est l'esprit du temps ; un grand nombre de fabliaux sont pleins, ici de brocards railleurs, là des trivialités ridicules sur les châtiments et les récompenses que la religion montre au delà de la tombe. On en jugera par quelques exemples. Tantôt, comme dans *la Cour de Paradis*, c'est une sorte de fête grotesque que Dieu improvise pour les élus¹. Saint Simon, muni d'une crécelle, va éveiller les bienheureux dans les dortoirs ; les chœurs de vierges et de martyrs accourent aussitôt, et, tandis que les quatre évangélistes jouent du cor, ce sont des danses et des refrains érotiques qu'on n'attendrait pas en pareil lieu. Tantôt c'est le célèbre conte du *jongleur qui va en enfer*², et qu'on charge, durant l'absence du diable, de faire bouillir la cuve des damnés. Saint Pierre vient avec des dés et lui gagne toutes les âmes en peine. Ou bien enfin c'est l'histoire du *vilain qui gagna le paradis*³ en falsant vacarme à la porte gardée par saint Pierre, et en attirant l'attention de Dieu lui-même, qui, riant de son insistance plaisante, finit par le laisser entrer.

Mais c'est assez, c'est trop de ces citations que je pourrais multiplier ; on est à même maintenant de juger les trouvères par rapport à Dante. Telle est la poétique qui avait cours autour de lui et qu'il eut à détrôner, car l'aimable lyre des troubadours s'était brisée comme d'elle-même. Une remarque surtout me frappe à propos de l'éclatante apparition de la muse d'Alighieri au milieu de ces trivialités satiriques, au milieu des fadeurs de la première poésie italienne : c'est combien elle est en même temps tardive et précocce : tardive par rapport aux idées, au sujet, à l'inspiration ; précocce par rapport au talent du poète, à ce génie assurément inattendu en ces solitudes de la pensée du moyen-âge. Chose singulière ! dans l'ordre philosophique, Dante n'ouvre pas une ère nouvelle, il clôt le moyen-âge, il le résume, il est l'homme du passé ; dans l'ordre littéraire, au contraire, Alighieri est un génie précurseur qu'on ne saurait comparer qu'à Homère. Au milieu de la barbarie de son temps, quand les langues ne sont que d'informes patois, trois cents ans avant Cervantes et Shakspeare, quatre siècles avant Corneille, six siècles avant Goëthe, il donne à

¹ *Fabliaux de Barbazan*, éd. Méon, t. III, p. 128. Cf. *Le Grand d'Aussy*, t. V, p. 66.

² *Barbazan*, t. III, p. 222.

³ *Fabliaux de Le Grand d'Aussy*, éd. Renouard, t. II, p. 258.

l'Italie une grande littérature, il lui fait devancer toutes les nations modernes. Et observez, en passant, ces singulières compensations, ces contradictions intelligentes que sait ménager l'histoire : à l'aide du latin, cet idiome des pontifes, cette langue officielle de l'unité catholique, qui était sa vieille langue nationale, adoptée par l'Europe intellectuelle, l'Italie avait régné sur le monde au moyen-âge. Longtemps on crut qu'il n'y avait pas de culture littéraire sérieusement possible hors de là. Eh bien ! ce fut précisément Dante, le premier chantre du catholicisme, qui, le premier aussi, vint rompre le charme et arracher décidément le sceptre du langage à cette antique madone qu'il adorait, et sur le front de laquelle il déposait sa couronne poétique comme un hommage.

VIII.

PEINTURES ET SCULPTURES. — MYSTÈRE JOUÉ A FLORENCE. —
TESORETTO DE LATINI. — DANTE. — CONCLUSION.

Quand je disais tout à l'heure que Dante vint tard, il ne faudrait pas entendre qu'il vint trop tard ; l'heure de pareils hommes est désignée ; seulement il arriva le dernier, il ferma la marche, pour ainsi dire. D'ailleurs, quoique la société religieuse d'alors commençât à être ébranlée dans ses fondements par le son et lent effort du doute, elle avait encore gardé intact l'héritage de la foi. La forme rigoureuse de la vieille constitution ecclésiastique demeurait sans échecs apparents, et l'on était encore à deux siècles de la Réforme ; la papauté, en abusant des indulgences, n'apaisait pas les scrupules des consciences chrétiennes sur les châtiements de l'enfer.

Mais quel fut le résultat immédiat du relâchement qui commençait à se manifester çà et là dans les croyances ? C'est que les prédicateurs, pour parer à ce danger, évoquèrent plus qu'analysant les idées de vengeance, et redemandèrent à la mort ces enseignements que leur permanence même rend plus terribles. De là, ces terreurs profondes de la fin de l'homme, ces inquiétudes, ces ébranlements en quelque sorte qu'on retrouve dans beaucoup d'imaginations d'alors, et qui furent si favorables à l'excitation du génie de Dante. Les anciens figuraient volontiers la mort sous des formes aimables ; dans les temps qui avoisinent l'Alighieri, on en fait, au contraire, des images repoussantes. Ce n'est plus cette maigre jeune femme des premiers temps du

christianisme ; c'est plus que jamais un hideux squelette, le squelette prochain des danses macabres. Le symptôme est significatif.

De quelque côté qu'il jetât les yeux autour de lui, Dante voyait cette figure de la mort qui lui montrait de son doigt décharné les mystérieux pays qu'il lui était enjoint de visiter. Je ne erois pas exagérer en affirmant que Dante a beaucoup emprunté aussi aux divers monuments des arts plastiques. Les légendes infernales, les visions célestes, avaient été traduites sur la pierre et avaient trouvé chez les artistes du moyen-âge d'ardents commentateurs. Les peintures sur mur ont disparu presque toutes ; il n'en reste que des lambeaux. Ainsi, dans la crypte de la cathédrale d'Auxerre, on voit un fragment où est figuré le triomphe du Christ, tel précisément qu'Alighieri l'a représenté dans *le Purgatoire*. Les peintures sur verre où se retrouvent l'enfer et le paradis abondent dans nos cathédrales, et la plupart datent de la fin du xii^e siècle et du courant du xiii^e. Dante avait dû encore en voir exécuter plus d'une dans sa jeunesse. Entre les plus curieuses, on peut citer la rose occidentale de l'église de Chartres. Quant aux sculptures, elles sont également très-multipliées : le tympan du portail occidental d'Autun, celui du grand portail de Conques, le portail de Moissac, offrent, par exemple, des détails très-bizarres et très-divers. Toutes les formes du châtiment s'y trouvent pour ainsi dire épuisées, de même que dans *l'Enfer* du poète ; les récompenses aussi, comme dans *le Paradis*, sont très-nombreuses, mais beaucoup moins variées. Est-ce parce que notre incomplète nature est plus faite pour sentir le mal que le bien ? Lorsque Dante fit son voyage de France, tout cela existait, même le portail occidental de Notre-Dame de Paris, où sont figurés plusieurs degrés de peines et de rémunérations. Sans sortir de nos frontières, notre infatigable archéologue M. Didron a pu compter plus de cinquante *illustrations* de la *Divine Comédie*, toutes antérieures au poème. Évidemment Alighieri s'est inspiré de ce vivant spectacle. Les artistes ont donc leur part, à côté des légendaires, dans ces antécédents de l'épopée chrétienne, tandis que Dante lui-même, par un glorieux retour, semble avoir été présent à la pensée de celui qui peignit le *Jugement dernier*. Noble et touchante solidarité des arts ! Qui n'aimerait à lire une page de la *Divine Comédie* devant les fresques de la chapelle Sixtine ? Qui n'aimerait à reconnaître dans Michel-Ange le seul commentateur légitime de Dante ? A une certaine hauteur, tout ce qui est beau et vrai se rejoint et se confond.

Ainsi tout concourait à pousser dans ses voies le génie de Dante. Ajoutez-y le goût de son temps pour ces scènes de la *contrée inconnue*, le hasard de son éducation, qui lui donna Latini pour maître, et enfin sa vie agitée, ardente, qui l'initia à toutes les douleurs, à toutes les joies, et qui le prépara à les peindre¹. Ce n'était pas pour rien qu'il avait monté « l'escalier d'autrui, si dur à graver ; » ce n'était pas pour rien que ses yeux, selon son énergique expression, étaient devenus *des désirs de pleurer* ; ce n'était pas pour rien enfin que son esprit, éveillé jeuno aux grandes ambitions, avait cherché l'activité dans les affaires et dans les passions du temps. Dante, qu'on en soit sûr, ne perdit pas, comme poète, à cette dure école de la politique, à ce déchirant contact des hommes et des choses, à cet enseignement laborieux des révolutions et de l'exil. Il avait en lui l'idéal, l'expérience lui révéla le réel ; il put de la sorte toucher aux deux pôles de la poésie.

Il est une circonstance singulière, qu'on dirait inventée à plaisir, et dans laquelle éclate la bizarre prédilection des contemporains de Dante pour ces tableaux de la vie à venir ; c'était un besoin du temps, partout et de toute manière manifeste. En 1304 (alors qu'Alighieri n'avait pas encore publié son poème, mais que le plan en était conçu depuis plusieurs années), les habitants du bourg de San-Priano envoyèrent un héraut publier dans les rues des villes avoisinantes que quiconque tenait à savoir des nouvelles de l'autre monde n'avait qu'à se rendre le 1^{er} mai sur le pont de la Carraia ou sur les quais de l'Arno. Au jour indiqué, des barques surmontées d'échafauds étaient préparées sur le fleuve ; la représentation commença, et l'on vit bientôt l'enfer avec ses feux et ses supplices : il y avait, entre autres choses, des démons et des patients qui poussaient des cris horribles. Tout à coup le pont de bois s'écroule avec fracas sous le poids des spectateurs et s'abîme dans le fleuve. On ne sut jamais le nombre des victimes. Villani ajoute : « Ce qui avait été annoncé par plaisanterie se changea en vérité ; plusieurs allèrent savoir des nouvelles de l'autre monde. » On aimerait à supposer que Dante était là parmi les spectateurs atterrés. De toute manière, cette subite confusion de l'hypothèse et de la réalité, ce passage inattendu de la représentation fictive à l'événement même, durent produire une

¹ Dès qu'il s'agit de la vie de Dante, il faut renvoyer à la belle et dé definitive biographie donnée par M. Fauriel dans la *Revue des deux Mondes*, 1^{er} oct. 1831.

vive impression sur le poète. On dirait que son rêve a été conçu au milieu de ces lugubres souvenirs.

J'ai nommé plus haut Brunetto Latini, le précepteur de Dante, celui qui a fourni un épisode si touchant au poème de son disciple ¹, celui-là même qui lui avait appris comment on s'immortalise, *come l'uom s'eterna*; et on sait si l'Alighieri a profité de la leçon. L'ancienne critique, qui n'aimait pas remonter aux origines, a longtemps attribué à Brunetto l'idée première, le plan de la *Divine Comédie*. C'est une supposition gratuite dont Ginguéné a fait justice. Latini est l'auteur d'un petit ouvrage fantastique et bizarre, le *Tesoretto*, dont voici en deux mots le sujet :

Brunetto s'égare dans une forêt; bientôt des animaux de toute sorte l'environnent, qui naissent et meurent selon que l'ordonne une femme à laquelle le ciel sert de voile, et dont les bras semblent entourer le monde. Cette femme est la Nature. Brunetto l'interroge, et la déesse lui explique la création et la chute de l'homme; puis elle le quitte, mais après lui avoir annoncé qu'il verra sur sa route trois voies distinctes : la philosophie le conduira dans la première, le vice dans la seconde, l'amour dans la troisième. Le voyageur trouve en effet le triple carrefour, et, dans le sentier de l'amour, Ovide, avec lequel il cause, et qui lui fait trouver son chemin.

Tel est le *Tesoretto*; c'est là qu'on avait encore, il y a trente ans, la manie de chercher presque exclusivement la source de la *Divine Comédie*. Assurément il fallait de la bonne volonté. Il est vrai qu'il y a là ², comme chez Dante, un égarement dans une forêt, et qu'Ovide joue un rôle analogue à celui de Virgile dans le poème d'Alighieri; mais le grand écrivain n'a pu emprunter que des détails tout à fait secondaires et matériels, pour ainsi dire, à une œuvre aussi informe. Chez Brunetto, Dieu disparaît ou au moins s'efface derrière cette incarnation de la Nature, qui s'enveloppe du ciel comme d'un vêtement; Dante, au contraire, relègue la Nature bien en deçà de Dieu ³ dans les profondeurs de la création. Selon lui, l'idée souveraine, source de tout amour, répand ses rayons de sphère en sphère jusqu'aux dernières puissances; et la Nature, reflet lointain de Dieu, faculté affaiblie, est pareille en ses œuvres, en ses empreintes imparfaites, à l'artiste

¹ *Inf.*, xv.

² V. Ginguéné, *Hist. litt. d'Italie*, t. II, p. 8.

³ *Parad.*, xlii.

consommé dans la pratique de l'atelier, mais dont la main tremble. Un abîme, on le voit, sépare Brunetto d'Alighieri, le maître obscur de l'élève illustre : il suffit d'ouvrir les deux livres pour s'en convaincre. Cependant il importait de savoir que l'homme qui forma Dante aux lettres était lui-même préoccupé de l'idée, si répandue alors, de ravissements au-delà de ce monde, de voyages en dehors de la vie réelle. Qui sait ? Les empreintes qu'on reçoit dans la jeunesse ne s'effacent guère. Quand Latini s'entretenait de ces expéditions surnaturelles avec l'écolier curieux qui l'interrogeait, il ne se doutait pas qu'il lui déchiffrât l'énigme de sa destinée, et que cet enfant, accomplissant plus tard un pèlerinage pareil, le montrerait, le reconnaîtrait lui-même avec larmes parmi les suppliciés de l'enfer.

Enfin nous voilà au seuil du grand monument d'Alighieri. Déjà arrivé à Brunetto, nous pouvions nous écrier avec Montesquieu : *Italiam ! Italiam !* mais ce n'étaient là encore que les désertes maremmes, ces maremmes, il est vrai, qui touchent à Rome, qui mènent aux splendeurs de la ville éternelle. On avait cru dans l'antiquité¹, avec Pythagore et Empédocle, que la voie lactée est la route des âmes qui quittent ce monde ; dans les légendes du moyen-âge, ce *chemin de S.-Jacques*, ainsi qu'on l'appelait, fut aussi regardé comme la voie de l'éternité. Dante est le dernier à qui il fut donné de la gravir. C'est ainsi qu'il nous apparaît à l'horizon de la poésie moderne ; c'est ainsi, entouré d'une auréole et dans un sentier parsemé d'étoiles, que les maîtres de la première école italienne, Cimabué et Giotto (qu'il connut tous les deux), auraient dû le peindre pour nos regards désireux. Mais le poète en vain semble appeler à lui ceux qui le contemplent et nous faire signe de l'accompagner dans son pieux et redoutable pèlerinage : il n'est pas donné à tous de l'y suivre. Aujourd'hui, nous ne voulions que répéter avec Stace : *Longe sequere et vestigia semper adora*. Il nous aura suffi de traverser le pays inconnu, le désert curieux et trop inexploré jusqu'ici, qui mène à cette terre promise : nous n'essaierons pas d'y pénétrer.

Le mouvement d'ailleurs auquel nous avons assisté, cet essai en quelque sorte périodique, ce tâtonnement non interrompu d'une pensée qui se produit laborieusement sous tant de formes grossières et provisoires, avant de rencontrer sa forme définitive, un si long effort des intelligences au profit d'un seul homme, tout

¹ Philoponus, *in Metaph.*, p. 1016 ; Porphyre, *De Antr. Nymph.*, cap. 28.

cela offre une suite, un ensemble qui méritaient, je crois, d'être considérés à part, et dont la critique et l'histoire ont à tirer quelques enseignements. Outre qu'il n'est pas sans intérêt en soi, sans un intérêt j'oserais dire philosophique, de savoir ce qu'ont pensé tant de générations, à travers tant de siècles, sur la fin dernière du problème de notre destinée, c'est-à-dire sur la constitution même, sur l'organisation matérielle de la vie future ; outre qu'il y aurait à rechercher sous ces récits étranges, sous cet appareil souvent symbolique, les plus graves, les plus légitimes préoccupations de l'esprit humain dans les âges qui nous séparent de l'antiquité, on peut, en s'en tenant à la poésie seulement, déduire de là, par rapport aux origines des grandes œuvres épiques, par rapport à la *Divine Comédie* surtout, des conséquences auxquelles l'histoire littéraire doit accorder leur place, une place notable.

La question des épopées, si vivement et si fréquemment débattue par la critique moderne, ne peut-elle pas recevoir quelque profit du tableau que nous avons vu se dérouler sous nos yeux ? On sait maintenant, par un exemple considérable (quel est le nom à côté duquel ne pourrait être cité celui de Dante ?), on sait comment derrière chaque grand poète primitif il y a des générations oubliées, pour ainsi dire, qui ont préludé aux mêmes harmonies, qui ont préparé le concert. Ces œuvres capitales, qui apparaissent çà et là aux heures solennelles et chez les nations privilégiées, sont comme ces moissons des champs de bataille qui croissent fécondées par les morts. Dante explique Homère. Au lieu de l'inspiration religieuse mettez l'inspiration nationale, et vous saurez comment s'est faite *l'Iliade* ; seulement la trace des rapsodes a disparu, tandis que celle des légendaires est encore accessible à l'érudition. Ces deux poètes ont eu en quelque sorte pour soutiens les temps qui les ont précédés et leur siècle même ; l'un a redit ce que les Grecs pensaient de la vie publique, l'autre ce que les hommes du moyen-âge pensaient de la vie future. Sont-ils moins grands pour cela ? Cette collaboration de la foule, au contraire, est un privilège qui ne s'accorde qu'à de bien rares intervalles et à des génies tout à fait exceptionnels. Pour s'emparer à leur profit de l'inspiration générale, pour être les interprètes des sentiments et des passions d'une grande époque, pour faire ainsi de la littérature qui devienne de l'histoire, les poètes doivent être marqués au front. Les pensées des temps antérieurs éclatent tout à coup en eux et s'y résolvent avec une fécondité et une puissance inconnues. A eux de dire sous une forme meilleure, souveraine, à eux de fixer sous l'éternelle poésie ce qui se répète à l'entour !

Ce spectacle a sa moralité : n'y a-t-il pas là, en effet, en dehors des noms propres, quelque chose de vraiment grandiose par la simplicité même ? Dans l'ordre esthétique, la poésie est la première de toutes les puissances données à l'homme. Elle est à l'éternel beau ce qu'est la vertu à l'éternel bien, ce qu'est la sagesse à l'éternel vrai, c'est-à-dire un rayon échappé d'en haut ; elle nous rapproche de Dieu. Eh bien ! Dieu, qui partout est le dispensateur du génie, et qui l'aime, n'a pas voulu que les faibles, que les petits fussent tout à fait déshérités de ce don sublime. Aussi, dans ces grandes œuvres poétiques qui ouvrent les ères littéraires, toute une foule anonyme semble avoir sa part. C'est pour ces inconnus, éclaireurs prédestinés à l'oubli, qu'est la plus rude tâche ; ils tracent instinctivement les voies à une sorte de conquérant au profit de qui ils n'auront qu'à abdiquer un jour ; ils préparent à grand'peine le métal qui sera marqué plus tard à une autre et définitive empreinte ; car, une fois les tentatives épuisées, arrive l'homme de génie. Aussitôt il s'empare de tous ces éléments dispersés et leur imprime cette unité imposante qui équivaut à la création. Et alors, qu'on me passe l'expression, on ne distingue plus rien dans ce faisceau, naguère épars, maintenant relié avec tant de puissance, dans cet imposant faisceau du dictateur poétique, qu'il s'appelle Homère ou Dante. Il y a donc là une loi de l'histoire littéraire qui rend un peu à tous, qui prête quelque chose à l'humanité, qui donne leur part aux humbles, et cela sans rien ôter au poète ; car, je le répète, les plus grands hommes évidemment sont seuls appelés ainsi à formuler une pensée collective, à concentrer, à absorber, à ranger sous la discipline de leur génie tout ce qui s'est produit d'idées autour d'eux, avant eux. C'est le miroir d'Archimède.

Voilà quelques-unes des vues générales que vient confirmer, par des témoignages continus et essentiels, le cycle poétique que nous avons parcouru dans ses détails. La mystérieuse formation des épopées primitives, le secret de naissance de la pensée littéraire, chez les souverains génies, s'en trouvent, en quelques points, éclairés. Mais je m'arrête ; l'analogie est un instrument perfide dont il ne faut user qu'avec d'extrêmes réserves. Ce sont surtout les profondeurs de l'œuvre d'Alighieri, ce sont surtout les procédés poétiques, la grandeur native de cette forte intelligence, qui semblent par là mis dans toute leur lumière. Il n'était pas sans quelque intérêt peut-être de rechercher ce que le travail de tant de siècles devint entre les mains de Dante. Tous les éléments, même les moindres de son œuvre, étaient préparés : nous les avons successivement reconnus. Ils jonchaient au hasard le sol où les

trouva le poète, et le sublime architecte sut mettre la main aussitôt sur ce qui était propre au merveilleux monument qu'il voulait élever.

Il y a donc deux parts à faire dans *la Divine Comédie*, sinon pour le lecteur, au moins pour le critique; la part de l'imitation, la part de la création. Dante est un génie double, à la fois éclectique et original. Il ne veut pas imposer au monde sa fantaisie et son rêve par le seul despotisme du génie. Loin de là, il va au-devant de son temps, tout en attirant son temps à lui. C'est ainsi que font les grands hommes : ils s'emparent sans dédain des forces d'alentour et y ajoutent la leur.

Dirai-je ce que Dante a imité, ou plutôt ce qu'il a conquis sur les autres, ce qu'il a incorporé à son œuvre? Il faudrait en rechercher les traces partout, dans la forme, dans le fond, dans la langue même de son admirable livre. L'antiquité s'y trahirait vite : Platon par ses idéales théories, Virgile par la mélodie de ses vers. Le moyen-âge, à son tour, s'y rencontrerait en entier : mystiques élans de la foi, rêveries chevaleresques, violences théologiques, féodales, municipales, tout jusqu'aux bouffonneries; c'est un tableau complet de l'époque : le génie disputeur de la scolastique y donne la main à la muse étrange des légendaires. Si la chevalerie introduit dans les mœurs le dévouement à la femme, si les troubadours abdiquent leur cynisme pour chanter une héroïne imaginaire, si Gauthier de Coinsy et les pieux trouvères redoublent le lis virginal sur le front de Marie, si les sculpteurs enfin taillent ces chastes et sveltes statues dont les yeux sont baissés, dont les mains sont jointes, dont les traits respirent je ne sais quelle angélique candeur, ce sont autant de modèles pour Dante, qui concentre ces traits épars, les idéalise, et les réunit dans l'adorable création de Béatrice. Cet habile et souverain éclectisme, Ailghieri le poursuit dans les plus petits détails. Ainsi, par un admirable procédé d'élimination et de choix, son rythme il l'emprunte aux cantilènes des Provençaux; sa langue splendide, cette langue *aulique* et *cardinale*, comme il l'appelle, il la prend à tous les patois italiens, qu'il émonde et qu'il transforme. On dirait même qu'il sut mettre à profit jusqu'à ses liaisons, jusqu'aux amitiés de sa jeunesse. Au musicien Casella ne put-il pas demander ces harmonieuses douceurs de la langue toscane dont hérita plus tard Pétrarque; au peintre Giotto, le modèle de ces figures pensives dont le pinceau toucha à peine les lignes suaves, et qui, dans les vieilles œuvres italiennes, se détachent au milieu d'une lumière d'or; à l'architecte Arnolfo enfin, la hardiesse de ses belles constructions, pour bâtir

aussi son édifice, sa sombre tour féodale maintenant noircie par les années, mais qui domine tout l'art du moyen-âge?

Ainsi Dante ne dédaigne rien : philosophe, poète, philologue, il prend de toutes mains, il imite humblement l'abeille. Vous voyez bien qu'il n'a rien créé, ou plutôt il a tout créé. C'est de la sorte que procèdent les inventeurs : chacun sait les éléments dont ils se servent, personne ne sait le secret de leur mise en œuvre. Ce qui d'ailleurs appartient en propre à Dante, ce qui suffirait à sa gloire, c'est le génie ; l'imposante grandeur de l'ensemble et en même temps la suprême beauté du détail et du style, ce je ne sais quoi qui est propre à sa phrase, cette allure souveraine et inexprimable de sa poésie, tant d'énergie à la fois et tant de grâce, tant de sobriété sévère dans la forme, et cependant tout un écrin éblouissant, des couleurs diaprées et fuyantes, et comme un rayonnement divin dans chaque vers.

Ce n'est pas qu'il faille porter le culte jusqu'à la superstition. Les *ultras*, il est vrai, sont moins dangereux en littérature qu'en politique : en politique, ils perdent les gouvernements qu'ils flattent ; en littérature, ils ne font que compromettre un instant les écrivains qu'ils exaltent, et qui, après tout, sont toujours sûrs de retrouver leur vrai niveau. Mais pourquoi ces exagérations ? Comment la vogue a-t-elle osé toucher à l'austère génie de Dante ? L'œuvre d'Alighieri, j'en veux convenir, ressemble à ces immenses cathédrales du moyen-âge que j'admire beaucoup, autant que personne, mais qui, en définitive, sont le produit d'un temps à demi barbare, et où toutes les hardiesses élancées de l'architecture, où les merveilles élisées et les délicatesses sculpturales s'entremêlent souvent, à travers les époques, à de lourds massifs, à des statues difformes, à des parties inachevées. Apprécions Dante en critiques, et sachons où vont nos adhésions. Sans doute il y a sympathie permanente en nous pour ce passé que chante le poète ; mais nous sentons bien que c'est du passé. Soyons francs : la fibre érudite est ici en jeu aussi bien que la fibre poétique ; la curiosité est éveillée en même temps que l'admiration. Si on est frappé de ces catacombes gigantesques, on sait qu'elles sont l'asile de la mort. En un mot, nous comprenons, nous expliquons, nous ne croyons plus. La foi de Dante nous paraît touchante ; aux heures de tristesse, elle nous fait même envie quelquefois ; mais personne ne prend plus au sérieux, dans l'ordre moral, le cadre d'Alighieri. N'est-ce pas pour nous un rêve bizarre qui a sa grandeur, sa grandeur en philosophie et en histoire ? Et à qui, je le demande, cette lecture laisse-t-elle une terreur sincère et mêlée de joie, comme au

moyen-âge ? Hélas ! ce qui nous frappe surtout dans la *Divine Comédie*, ce sont les beaux vers.

Heureusement la forme seule a vieilli ; le problème au fond est demeuré le même, et la poétique solution tentée par l'Alighieri reste immortelle. Les sentiments qu'il a touchés avec tant d'art, les vérités qu'il a revêtues de parures si splendides, sont de tous les temps. Convenons seulement que dans cette forêt où s'égare le poète, on rencontre bien des aspects sauvages, bien des rochers inabordables. Dante, génie capricieux et subtil, est, ne l'oublions pas, un homme du moyen-âge ; incomparablement supérieur à son temps, il en a cependant çà et là les inégalités, le tour bizarre, la barbarie, le pédantisme : légitime satisfaction qu'il faut donner à la critique. Qu'importe après tout ? S'il y a çà et là des broussailles pédantesques qui obstruent la voie et qui fatiguent, tout à côté, et comme au détour du buisson, on est sûr de retrouver les idées grandioses, les images éclatantes, et aussi cette simplicité naïve, ces grâces discrètes, qui n'interdisent pas la science amère de la vie. Laissons donc l'ombre descendre et couvrir les parties de l'œuvre de Dante d'où la poésie s'est de bonne heure retirée, et contemplons plutôt celles que l'éternelle aurore de la beauté semble rajeunir encore avec les siècles.

Cette forme, si longtemps populaire, si universellement répandue, de la vision, semble disparaître avec Alighieri, qui sort radieux du fatras des commentaires et des imitateurs. Après lui, qu'on me passe le mot, il n'y a plus de pèlerinage de Child-Harold dans l'autre monde¹. Le poète avait fait de la vision son inaliénable domaine ; c'était une forme désormais arrêtée en lui, et qui ne devait pas avoir à subir d'épreuves nouvelles. Quelles avaient été pendant treize cents ans les craintes, les espérances de l'humanité sur la vie à venir : voilà le programme que s'était tracé Dante, et qu'il avait pour jamais rempli dans son poème.

Sur la pente rapide qu'elles descendaient, comment les générations qui succédèrent à l'Alighieri auraient-elles pris désormais un intérêt autre que l'intérêt poétique à ces questions du monde futur ainsi résolues par des visionnaires ? Dante, il est bon de le rappeler encore, n'est pas un génie précurseur par les idées ; il ne devance pas l'avenir, il résume le passé : son poème est comme

¹ Au x^v^e siècle, sainte Françoise-Romaine (voir *Boll.*, mars, II, 162) sera une exception, et ne fera que copier fastidieusement les visionnaires antérieurs et Dante lui-même.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

le dernier mot de la théologie du moyen-âge. Cela est triste à dire peut-être, mais le cynique Boccace est bien plutôt l'homme de l'avenir que Dante. Dante parle à ceux qui croient, Boccace à ceux qui doutent. La Réforme est en germe dans le *Décameron*, tandis que la *Divine Comédie* est le livre des générations qui avalent la foi. C'est qu'on marche vite dans ces siècles agités de la Renaissance. Prenez plutôt l'Italie, cette vieille reine du catholicisme; la France, cette fille aînée de l'Église; l'Espagne même, cette terre privilégiée de la foi, et interrogez-les. Qu'elles vous disent ce que font leurs écrivains des souvenirs de Dante et des révélations sur l'autre vie; qu'elles vous disent s'ils n'ont pas bien plutôt dans la mémoire le scepticisme goguenard des trouvères. Voici en effet que Folengo, un moine italien, donne brusquement un enfer burlesque pour dénouement à sa célèbre macaronée de *Baldus*, et qu'il y laisse sans façon son héros, sous prétexte que les poètes, ces menteurs par excellence, ont leur place marquée chez Satan, et qu'il n'a, lui, qu'à y rester. Voilà que Rabelais, à son tour, verse au hasard les grossières enluminures de sa palette sur ce tableau où le vieux gibelin avait à l'avance mis les couleurs de Rembrandt. Le prosaïque enfer de Rabelais, c'est le monde renversé. Je me garderai de citer des exemples: qu'on se rappelle seulement qu'il ne sait que faire raccommorder des chausses à Alexandre le Grand, à ce conquérant qu'Alighieri avait plongé dans un fleuve de sang bouillant. C'est à ces trivialités que l'Italie et la France retombent avec Folengo et Rabelais. L'Espagne aussi, un peu plus tard, aura son tour; prenez patience. Laissez sainte Thérèse, ce grand génie mystique égaré au xvi^e siècle, laissez-la évoquer l'enfer dans ses songes, et rêver que deux murailles enflammées viennent à elle, qui finissent par l'étreindre dans un embrassement de feu; laissez la foi et la mode des *autos sacramentales* conserver encore quelque importance aux compositions religieuses. Déjà, quand Calderon met sur la scène la légende du *Purgatoire de saint Patrice*, il n'a plus, à beaucoup près, ces mâles accents de la chanson du *Romancero*, où étaient si énergiquement dépeints les châtimens que Dieu inflige en enfer aux mauvais rois. La transformation s'annonce: on touche aux railleries de Quevedo, à cette bouffonne composition des *Étables de Pluton*, par laquelle l'Espagne vint la dernière rejoindre les cyniques tableaux du *Baldus* et du *Pantagruel*.

Tels sont les successeurs de Dante, qui l'ont un instant fait descendre de ce trône de l'art chrétien, où notre équitable admi-

ration l'a si légitimement et à jamais replacé. Comment, en demeurant au degré où nous l'avons vu, l'homme de son époque, l'Alighieri a-t-il empreint à un si hant point son œuvre d'un sceau personnel et original? comment la création et l'imitation se sont-elles si bien fondues dans la spontanéité de l'art? Inexplicables mystères du talent! C'est dans ce développement simultané du génie individuel, d'une part, et du génie contemporain, de l'autre, qu'est la marque des esprits souverains. Voilà l'idéal que Dante a atteint; il ne faut lui disputer aucune des portions, même les moindres, de son œuvre : tout lui appartient par la double légitimité de la naissance et de la conquête. Il était créateur, et il s'est fait en même temps l'homme de la tradition, parce que la poésie ressemble à ces lumières qu'on se passait de main en main dans les jeux du stade, à ces torches des coureurs auxquelles Lucrèce compare si admirablement la vie. Le flambeau poétique ne s'éteint jamais : Dante l'a pris des mains de Virgile pour en éclairer le monde moderne.

Chaque époque a sa poésie qui lui est propre, et qui ne saurait être pourtant qu'une manière diverse d'envisager, sous ses formes variées, le problème de la destinée humaine; car nous sommes de ceux qui croient, avec Théodore Jouffroy, que toute poésie véritable, que toute grande poésie est là, que ce qui ne s'y rapporte point n'en est que la vague apparence et le reflet. Cette blessure au flanc que l'humanité porte après elle, ce besoin toujours inassouvi qui est en nous et que la lyre doit célébrer; en un mot, tout ce qu'Eschyle pressentait dans le *Prométhée*, tout ce que Shakspeare a peint dans *Hamlet*, ce pourquoi dont Manfred demande la solution à l'univers, ce doute que Faust cherche à combler par la science, Werther par l'amour, don Juan par le mal, ce contraste de notre néant et de notre immortalité, toutes ces sources de l'éternelle poésie étaient ouvertes dans le cœur d'Alighieri. Lassé de la vie, dégoûté des hommes, Dante s'est mis au delà du tombeau pour les juger, pour châtier le vice, pour chanter l'hymne du bien, du vrai et du beau. C'est un de ces maîtres almés qui sont sûrs de ne jamais mourir, car l'humanité, qui a coopéré à leur œuvre, reconnaîtra toujours en eux sa grandeur et sa misère.

CHARLES LABITTE,



NOTICE SUR DANTE.

Celui qui devait être le chantre du catholicisme, Dante, naquit à Florence, en l'année 1265, de Alighiero degli Elisei, jurisconsulte célèbre d'une très-ancienne famille, et de donna Bella. Dès l'âge de trois ans il perdit son père, et bientôt sa mère, qui, en mourant, le confia au secrétaire de la république. Durante (car Dante n'est que le diminutif de son nom) étudia tour à tour à Florence, à Bologne et à Padoue, et acquit dans les lettres, dans les sciences, et même dans les arts, les connaissances les plus variées. Cette force encyclopédique se retrouve chez tous les grands Italiens. Les passions les plus opposées agitèrent aussi cette âme *mobile*, comme il le dit lui-même. La *Vita Nuova* nous raconte cet amour conçu dès l'enfance pour la fille de Folco Portinari, cette Béatrice qui, après sa mort prématurée, devint, par une transfiguration platonicienne, le symbole de la théologie. En 1291, l'année qui suivit la perte de Béatrice, il épousa Gemma Donati. Six enfants lui naquirent de ce mariage; mais il n'y trouva point la paix désirée, et Gemma fut, dit-on, rendue à sa famille.

L'homme inquiet aborda alors la politique. Dès 1289 et 1290, il avait vaillamment combattu contre les Gibelins, et la fameuse bataille de Campaldino le vit exposé aux plus grands dangers.

Il fut nommé, en 1300, un des prieurs de Florence. Ici commencent ses infortunes. Les factions si connues des Gibelins et des Guelfes désolaient alors la république : ce fut l'avis

de Dante d'exiler les chefs des deux factions. Les Noirs ou Guelfes, attachés au parti du pape, furent envoyés à Castello della Pieve; les Blancs ou Gibelins, qui tenaient pour l'empereur, furent relégués à Serazzana. Le prieur, selon qu'il l'affirme dans ses lettres, n'aida-t-il point au retour des Blancs? Toujours est-il que les Noirs, rentrés à Florence, en 1302, par le secours de Charles de Valois, massacrèrent ou chassèrent à leur tour leurs ennemis, et instruisirent contre les prieurs. Dante était alors en ambassade près du pape. Il reçoit l'ordre de venir se justifier. Sur son refus, ses biens sont confisqués, sa maison est rasée, et lui condamné à être brûlé vif, s'il reparaît sur le sol de la république.

Les supplices des exilés du ciel, décrits par le poète, surpassent à peine ceux qu'il endura dans son exil de Florence. « C'est le sort des esprits de mon ordre, fait dire Byron à » Dante (amer retour du barde anglais sur lui-même!)¹, » d'être torturés pendant la vie, d'user leurs cœurs, de consumer leurs jours en des luttes sans fin, et de mourir » seuls. » En vain, vers la fin de 1304, essaya-t-il de rentrer par un coup de main hardi : vaincu, il se retira à Vérone, d'où il adressa au peuple la lettre fameuse : « *Popule mi, quid feci tibi?* » Ensuite commença cette vie errante qui semble dans la destinée de tous les épiques. Il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, soutenant à Paris et à Oxford des thèses de théologie.

La Divine Comédie, commencée en 1298, dut être la compagne fidèle de ses voyages.

C'est la poésie d'un théologien, d'un philosophe et d'un politique.

La théologie, c'est-à-dire la science de Dieu et de l'homme en Dieu, voilà le côté mystique et le côté moral de cette triple épopée. Le poète reconnaît que la terre est dangereuse, qu'on s'y souille, qu'on s'y égare; il en sort, sauvé par la poésie; il entre dans le monde mystique, s'effraye en Enfer aux sup-

¹ Byron. *Prophétie de Dante*.

plices de ceux qui dévièrent de la route divine; il se purifie aux feux du Purgatoire : puis il quitte Virgile pour Béatrice : il quitte la poésie, langue humaine, pour la théologie, langue divine; il voit en Paradis briller cette croix formée des âmes de ceux qui donnèrent leur vie pour Jésus; il voit la rose mystique s'ouvrant et se refermant en louant le Très-Haut; arrivé enfin devant le profil même de Dieu, Dante, qui déjà ne trouve plus de voix pour rendre son amour, est ébloui et ne peut lever les yeux.

Le sens politique ou gibelin se trouve sous cette vision. L'Enfer, c'est l'anarchie; le Purgatoire, c'est le passage à l'ordre; le Paradis, c'est la monarchie divine, type de la monarchie impériale.

On a dit de Dante qu'il était le théologien des poètes et le poète des théologiens. Ceci n'est pas moins vrai, qu'en dehors de son temps il n'a point de terme de comparaison. L'épopée grecque ne lui peut servir de mesure. Mais si, dans un même siècle, toutes les tendances de l'art sont d'ordinaire parallèles, les lignes gothiques de l'architecte Arnolfo Lapo et d'Orgagna, entourées des fioritures du campanile de Giotto, feraient deviner la forme dantesque.

On le reconnaîtra : presque toutes les idées fondamentales de la *Divine Comédie*, qui devait être le code impérieux de toute vérité, sont aujourd'hui ébranlées ou détruites : la physique, la philosophie, et la scolastique du moyen-âge, n'existent plus; la politique a changé; le dogme, stable en lui-même, a perdu nombre de ses sujets; les formes mêmes de l'art et de la langue se sont tellement modifiées, que chaque mot, en plusieurs endroits de ce poème obscur où les détails historiques et la théologie absorbent la poésie, demanderait un commentaire.

Il n'y a donc pas à s'étonner si, durant notre période classique, Dante est resté dans une éclipse si complète. Pour le remettre en lumière, et il l'est déjà depuis plusieurs années (par exemple dans sa couleur, grâce à M. Antoni Deschamps), il fallait en partie cette faculté compréhensive des autres

époques que notre siècle allie si bien à l'audace d'innover. De là ces traductions du *Faust*, de la *Jérusalem*, des *Lusiades*¹, ou des épopées orientales; ces reproductions des poèmes du moyen-âge et des chants populaires; de là, en France (comme déjà à Weimar le firent Goëthe et Schiller), les travaux de poètes tels que M. de Vigny et ses amis sur les drames de Shakspeare²; et récemment encore l'exemple donné par M. de Châteaubriand.

Quant à l'auteur de *la Divine Comédie*, quels que soient les changements nouveaux de l'avenir, il remontera toujours à son rang par la force de l'idée chrétienne sur laquelle il s'appuya, et par ce fond général et humain où tous les poètes marchent sûrement depuis le grand Homère. Le soleil de celui-ci n'a jamais pâli.

Contre le précepte d'Horace, cette traduction s'efforce de rendre le mot par le mot. Ce n'est point ici un système exclusif; mais les plis ondoyants de la toge romaine s'ajusteraient mal, il semble, à une figure gothique. Et puis, que demande-t-on, si ce n'est de connaître l'homme de tel siècle et de tel pays; avec le fond, de voir, autant que possible, les particularités de chaque forme?

Dante, tout le fait croire, attendait de sa renommée poétique la fin de son exil: mais les implacables vengeances de ses vers devaient mal servir de telles espérances. Aussi, Henri de Luxembourg nommé empereur, Dante n'hésita point à l'appeler contre Florence; puis, adouci dans sa haine, il ne voulut pas voir le siège de sa patrie.

La retraite forcée de Henri et bientôt sa mort subite rejetèrent pour jamais le poète dans l'exil. Comme déjà les seigneurs de la Scala, le prince de Ravenne, Guido Novello, lui offrit une amicale hospitalité.

Outre *la Divine Comédie* et *la Vita Nuova*, Dante a

¹ Voyez les excellentes traductions de ces trois poèmes dans notre collection. CHART.

² *Roméo et Juliette* et *Macbeth*, par M. Émile Deschamps. *Jules-César*, par M. Auguste Barbier. *Hamlet*, par M. Léon de Wailly.

composé des *sonnets*, des *vers héroïques*, des *canzone*, le *Convivio*, ou commentaire sur ses *canzone*, une *Allégorie sur Virgile*, des *églogues*, des *lettres*, des paraphrases du *Pater*, du *Symbole*, et des *Psaumes de la Pénitence*, enfin deux traités en latin, l'un de *Monarchiâ*, l'autre de *Vulgari eloquio*.

Dante mourut à Ravenne en 1321, à l'âge de cinquante-six ans. Il fut enseveli avec pompe et en habit de poète. Lui-même s'était préparé cette épitaphe :

Jura monarchiæ, superos, Phlegetonta, Iacusque,
 Lastrando cecini, voluerunt fata quousque :
 Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
 Auctoremque ducem petiit, felicior astris.
 Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris,
 Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

A. BRIZEUX.

LA DIVINE COMÉDIE.

L'ENFER.

CHANT PREMIER.

- 1** Au milieu du voyage de notre vie¹, je me trouvai dans une forêt obscure², car j'étais sorti du droit chemin.
- 2** Ah ! cela serait chose pénible à dire combien était sauvage, âpre et épaisse, cette forêt dont le souvenir renouvelle ma crainte.
- 3** Ce souvenir est si amer, que la mort ne l'est guère davantage. Mais, pour parler de l'aide bienfaisante que j'y trouvai, je révélerai les autres choses que j'y ai vues.
- 4** Je ne saurais bien redire comment j'entrai dans cette forêt, tant j'étais plein de sommeil quand j'abandonnai le vrai sentier.
- 5** Mais lorsque je fus arrivé au pied d'une colline où se terminait la vallée qui m'avait saisi le cœur de crainte,
- 6** Je regardai en haut, et je vis son sommet déjà revêtu des rayons de la planète³ qui nous guide sûrement dans tous les sentiers.

¹ Dante est descendu dans l'enfer à l'âge de trente-trois ans, le jour du vendredi saint, l'an 1300; Il parcourut tous les cercles en vingt-quatre heures. « Ego dixi : in dimidio dierum meorum vadam ad portas Inferi. » (Isaïe, xxviii, 10.)

² Symbole des passions.

³ Le soleil.

*Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita
Ahi quanto a dir qual era è cosa dura*

11.

Alors se calma un peu cette peur qui était restée dans le lac de mon cœur, toute cette nuit que je passai dans une si grande angoisse.

Et comme celui qui, sorti tout haletant de la mer sur le rivage, se retourne vers l'onde périlleuse et la regarde,

De même mon esprit, qui fuyait encore, se retournait pour contempler le passage d'où jamais homme ne sortit vivant ¹.

Puis, ayant reposé mon corps fatigué, je repris mon chemin par la plage déserte ², gravissant de manière que mon pied le plus ferme était toujours le plus bas.

Et voici, presque au commencement de la montée, une panthère ³, agile et très-vive, et couverte d'une peau tachetée!

Elle ne se retirait pas de devant mes yeux, mais elle me barrait si résolument le chemin, que, plusieurs fois, je me retournai pour revenir en arrière.

C'était le temps où commence le matin; le soleil montrait dans le ciel au milieu des mêmes étoiles qui l'entouraient quand l'amour divin

Imprima le premier mouvement à toutes ces belles choses. L'heure matinale et la douce saison me donnaient bonne espérance de conquérir la peau tachetée de cette bête sauvage;

Mais non tellement que je ne fusse saisi de peur à la vue d'un lion qui m'apparut ⁴.

Il semblait venir contre moi, la tête haute et avec une faim si furieuse, que l'air même semblait s'en épouvanter.

Puis ce fut une louve ⁵ qui, dans sa maigreur, paraissait chargée de désirs, et qui déjà a forcé bien des gens de vivre misérables.

¹ Ce passage, c'est le péché mortel.

² Le chemin qui mène à la vertu.

³ Symbole de la luxure.

⁴ Symbole de l'orgueil et de l'ambition.

⁵ Symbole de l'avarice.

Digitized by Google

Celle-ci me communiqua tant d'eugourdissement par la peur qui sortait de ses yeux, que je perdis l'espérance de gravir la colline.

Comme celui qui se plaît à acquérir, et qui, le jour venu d'une perte, pleure et s'attriste dans toutes ses pensées,

Tel me rendit cette bête sans repos qui, venant à ma rencontre, peu à peu me repoussait là où le soleil se tait ¹.

Tandis que je reculais vers la vallée, devant mes yeux s'offrit quelqu'un qui, par son long silence, semblait devenu muet.

Dès que je le vis dans le grand désert : « Aie pitié de moi ! lui criai-je, qui que tu sois, ombre ou homme véritable. »

Il me répondit : « Non plus homme, mais homme j'ai été ; mes parents furent Lombards et tous deux Mantouans.

» Je naquis sous Jules, mais tard et dans ses dernières années ; j'ai vécu à Rome sous le bon Auguste, au temps des dieux faux et menteurs.

» Je fus poète, et je chantai ce pieux fils d'Achille, qui vint de Troie après que le superbe Ilion fut brûlé.

» Mais toi, pourquoi retournes-tu à tes afflictions ? pourquoi ne pas gravir le mont délicieux qui est le principe et la cause de toute joie ?

— Oh ! lui répondis-je, le front rougissant, es-tu donc ce Virgile et cette source qui répand un si large fleuve de poésie ?

» O des autres poètes honneur et lumière, que la longue étude et le grand amour qui m'ont fait rechercher ton livre me servent près de toi !

» Tu es mon maître et mon auteur, tu es le seul dont j'ai pris le beau style qui m'a fait tant d'honneur.

» Vois cette bête devant laquelle je retourne en arrière ; aide-moi contre elle, fameux sage, car elle fait trembler mes veines et battre mon poulx.

¹ Là dove il sol tace.

— Il faut suivre une autre route, répondit-il en me voyant pleurer, si tu veux échapper de ce lieu sauvage ;

» Car cette bête qui te fait tant crier ne laisse aucun homme passer par son chemin, et s'y oppose si fort, qu'elle le tue.

» Elle est de sa nature si méchante et si cruelle, que jamais elle n'assouvit ses avides désirs, et après son repas elle a plus faim qu'auparavant.

» Il est beaucoup d'animaux auxquels elle s'accouple, et il y en aura encore davantage jusqu'au temps où viendra le lévrier¹, qui la fera mourir dans les douleurs.

» Celui-ci ne se nourrira ni de terre ni d'étain raffiné, mais de sagesse, d'amour et de courage, et son pays sera entre Feltro et Feltre.

» Il sera le salut de cette humble Italie pour qui moururent de blessures la vierge Camille, Turnus, Euryale et Nisus.

» Il chassera la louve de ville en ville, jusqu'à ce qu'il l'ait rejetée dans l'enfer d'où autrefois l'Envie la fit partir.

» A présent, pour son bien, je pense et je vois clairement qu'il est mieux que tu me suives ; je serai ton guide et je l'entraînerai hors d'ici à travers le royaume éternel,

» Où tu entendras les hurlements du désespoir ; tu verras les âmes plaintives des antiques damnés, qui appellent avec des cris une seconde mort.

» Tu verras aussi ceux qui sont contents dans les flammes, parce qu'ils espèrent (le temps venu) avoir place entre les ombres bienheureuses ;

» Si tu veux ensuite monter jusqu'à elles, une âme viendra, plus digne que moi de ce voyage ; à mon départ je te laisserai avec elle.

» Car cet empereur qui règne là-haut ne veut point, parce que je fus rebelle à sa loi, qu'on vienne par moi dans sa cité.

¹ Can Grande della Scala, seigneur de Vérone et bienfaiteur de Dante. — Selon quelques commentateurs, Uguccione della Faggiuola.

» Il commande en tout lieu , mais c'est là-haut qu'il règne ; là est sa grande cité et son siège élevé ! O heureux celui qu'il daigne élire pour ce royaume ! »

Et moi : « Poète , je te requiers par ce Dieu que tu n'as point connu , s'il te plaît que j'évite ce mal et pire encore ,

» Mène-moi là où tu as dit , afin que je voie la porte de saint Pierre et ceux que tu m'annonces si désolés. »

Alors il se mit en marche , et je le suivis.

CHANT II.

Le jour s'en allait , et l'air rembruni enlevait à leurs fatigues les êtres animés qui sont sur la terre ; et moi seul

Je me préparais à soutenir les combats du chemin , et des choses dignes de pitié que ma mémoire retracera sans aucune erreur.

O muses , ô génie élevé , maintenant aidez-moi ! ô mémoire qui écrivis ce que j'ai vu , ici apparaîtra ta noblesse.

Je m'écriai : « Poète qui me guides , juge si mon courage est assez fort , avant que tu me hasardes dans ce profond passage.

» Tu racontes que le père de Sylvius ¹ , avec son corps sensible et corruptible , descendit dans le royaume immortel ;

» Or , si l'ennemi de tout mal lui fut favorable , pensant aux grands effets qui devaient en sortir : quelles gens et quelle qualité de gens !

» Cela ne paraît indigne à nul homme d'intelligence , puisque , dans le ciel empyrée , il avait été élu pour être le père de la féconde Rome et de son empire.

» L'un et l'autre , à dire vrai , ne furent établis qu'en

¹ Énée.

faveur du saint lieu où siège le successeur du premier Pierre.

« Pendant ce voyage, pour lequel tu le vantes, il entendit des choses qui présagèrent sa victoire et le manteau papal.

» Ensuite le vase d'élection¹ fut ravi jusqu'au ciel pour reconforter la foi, qui est le principe de la voie du salut.

» Mais moi, pourquoi venir ici? qui me le permet? Je ne suis pas Énée, je ne suis pas saint Paul; devant nul autre, ni devant moi-même, je ne suis digne de cet honneur.

» Donc, si je me livre à cette entreprise, je crains pour ma folle venue: tu es sage et tu m'entends mieux que je ne parle. »

Et pareil à celui qui ne veut plus ce qu'il voulait, et qui, pour une nouvelle pensée, change soudain d'avis, de sorte qu'il abandonne tout ce qu'il avait commencé;

De même je faisais sur cette montée obscure, de sorte qu'à force de penser je réduisis à rien l'entreprise qui fut commencée avec tant de chaleur:

« Si j'ai bien compris tes paroles, répondit cette ombre magnanime, ton âme est entachée de frayeur.

» Souvent elle s'empare de l'homme et le détourne d'une entreprise honorable; ainsi une fausse image fait reculer la bête quand elle prend ombrage.

» Pour te délivrer de cette crainte, je te dirai pourquoi je suis venu et ce que j'ai appris au premier moment où j'ai eu compassion de toi.

» J'étais parmi ceux qui ne sont ni sauvés ni damnés², quand je fus appelé par une dame si sainte et si belle, que je la priai de me donner ses ordres³.

¹ Saint Paul qui fut ravi en paradis: « Quoniam vas electionis est mihi iste. » Act. IX.

² « Che son sospesi, » qui sont en suspens, c'est-à-dire dans les limbes.

³ Béatrice, symbole de la théologie.

» Ses yeux brillaient plus que les étoiles, et elle commença d'une manière suave et calme à me dire avec sa voix angélique et son doux parler :

« Ame courtoise de Mantoue, dont la renommée dure encore dans le monde et durera autant que le mouvement doit se prolonger,

» Mon ami, et non celui de la fortune, est si embarrassé sur la plage déserte, qu'au milieu du chemin la peur l'a fait retourner en arrière.

» Je crains (sur ce qu'on m'a dit de lui dans le ciel) qu'il ne soit déjà si égaré, que moi je ne vienne trop tard à son secours.

» Va donc, et avec tes paroles ornées, avec tout ce qui est capable de le sauver, aide-le si bien que je sois consolée.

» Je suis Béatrice, moi, celle qui te dit d'aller. Je viens d'un lieu où je désire retourner; c'est l'amour qui m'amène et me fait parler.

» Quand je serai auprès de mon seigneur, je me louerai souvent de toi auprès de lui. » Alors elle se tut, et moi je repris :

« O dame de vertu, par qui seule l'espèce humaine surpasse en dignité tous les êtres contenus sous le ciel, dont les cercles sont les plus petits,

» Ton commandement m'agréa si fort, que si je t'avais déjà obéi, je croirais avoir obéi trop tard. Il n'est plus besoin de m'ouvrir davantage ton désir.

» Mais dis-moi comment tu ne crains pas de venir au fond de ce centre, du haut de ces lieux immenses où tu brûles de retourner?

— Puisque tu veux en savoir tant, je t'apprendrai en peu de mots, me répondit-elle, tout ce que tu veux savoir et pourquoi je ne crains pas de venir dans ce gouffre.

» Il faut craindre les choses seules qui peuvent faire mal à autrui; les autres, non; elles ne sont pas à redouter.

» Par la grâce de Dieu, je suis faite telle, que votre

misère ne peut m'atteindre, ni les flammes de cet incendie m'assaillir.

» Il est au ciel une dame gentille ¹ qui gémit si fort des obstacles contre lesquels je t'envoie, que, par sa charité, elle casse le dur jugement de la divine justice.

» Elle s'est adressée à Lucie ² dans ses prières, et lui a dit : « Ton fidèle a besoin de toi et je te le recommande. »

» Lucie, ennemie de tout cœur cruel, s'est attendrie et est venue dans le lieu où j'étais assise, près de l'antique Rachel ³.

» Elle m'a dit : « Béatrice, vraie louange de Dieu, ne vas-tu pas secourir celui qui t'aima tant, qu'il est sorti pour toi du vulgaire troupeau ? »

» N'entends-tu pas sa plainte touchante ? ne vois-tu pas la mort contre laquelle il combat sur ce fleuve plus orageux et plus fort que la mer ? »

» Jamais au monde il n'y eut une personne plus prompte à courir vers son gain ou à fuir sa perte que moi, dès que ces paroles furent dites.

» Deseendant de mon siège de bonheur, je vins ici-bas, plein de confiance en ta sage parole qui t'honore et qui honore tous ceux qui l'ont entendue.

» Lorsqu'elle m'eut parlé de la sorte, elle tourna en pleurant ses yeux brillants, ce qui me rendit plus prompt à partir.

» Je suis venu à toi selon qu'elle l'a voulu, et je t'ai préservé de la bête féroce qui te fermait le plus court chemin de la belle montagne.

» Done, qu'est-ce ? pourquoi t'arrêtes-tu ? pourquoi nourris-tu tant de lâcheté dans ton cœur ? pourquoi n'as-tu ni hardiesse ni courage,

¹ La clémence divine.

² Lucie, la grâce divine ou la grâce illuminante.

³ Rachel, fille de Laban et épouse de Jacob, symbole de la vie contemplative.

« Puisque trois femmes bénies s'occupent de toi dans la cour du ciel, et que mes paroles te promettent tant de bien? »

Telles les petites fleurs inclinées et fermées par le froid de la nuit se dressent toutes ouvertes sitôt que le soleil les blanchit,

Tel je fis de mon courage abattu, et une si bonne hardiesse m'entra dans le cœur, que je m'écriai comme un homme décidé :

« Oh! charitable, celle-là qui m'a secouru! oh! bien-faisant, toi qui as si vite obéi aux paroles de vérité qu'elle t'a adressées!

« Ta voix a disposé de mon cœur et l'a tellement rempli du désir d'entreprendre le grand voyage, que me voilà revenu à mon premier projet.

« Va donc! nous n'avons qu'une seule volonté à nous deux; tu es mon guide, tu es mon seigneur, tu es mon maître. » Ainsi je lui parlai, et dès qu'il eut marché,

J'entrai dans le chemin profond et sauvage.

CHANT III.

Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi l'on va dans l'éternelle douleur, par moi l'on va chez la race damnée;

La justice anima mon sublime architecte; je fus faite par la divine puissance, la suprême sagesse et le premier amour.

Avant moi il n'y eut point de choses créées, sinon les éternelles, et moi je dure éternellement. Vous qui entrez, laissez toute espérance.

Ces paroles, je les vis écrites en caractères noirs sur le

haut d'une porte; aussi je m'écriai : « Maître, le sens de ces paroles me semble dur. »

Et lui comme un homme plein d'assurance : « Il faut ici laisser toute crainte; il faut qu'en soi toute lâcheté soit morte.

» Nous sommes arrivés au lieu où je t'ai dit que tu verrais les races plaintives qui ont perdu le bien de l'intelligence. »

Alors il mit sa main dans ma main d'un air riant qui raffermait mon courage, et il m'introduisit au milieu des choses secrètes.

Là, des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements résonnaient sous l'air sans étoiles, de sorte que je me mis à pleurer.

Idiomes divers, discours horribles, paroles, douleurs, accents de colère, voix hautes et enrouées, et bruits de mains,

Faisaient un tumulte qui roule toujours dans cet air éternellement obscur, comme le sable quand souffle un tourbillon.

Et moi qui avais la tête ceinte d'erreur, je dis : « Maître, qu'est-ce que j'entends? quel est ce peuple qui semble si vaincu par la douleur? »

Et lui à moi : « Ce sort misérable est réservé aux tristes âmes de ceux qui vécurent sans mériter le mépris et sans mériter la louange.

» Elles sont mêlées au chœur pervers des anges qui ne furent ni rebelles ni fidèles à Dieu, mais ne furent que pour eux seuls.

» Le ciel les a chassés pour n'être pas moins beau, et le profond enfer ne les reçoit pas, parce que les coupables en auraient quelque gloire. »

Et moi : « Maître, quelle pesante douleur les fait se lamenter si fort? Il répondit : « Je te le dirai en très-peu de mots.

» Ils n'ont pas l'espérance d'une seconde mort, et leur

vue aveugle est si basse, qu'ils sont jaloux de tout autre sort.

» Le monde n'en a gardé aucun souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent; ne parlons plus d'eux, mais regarde et passe. »

Et, comme je regardais, je vis un étendard courir en tournoyant et avec tant de vitesse, qu'il me semblait indigné du moindre repos.

Et derrière venait une si longue file de gens, que jamais je n'aurais cru que la mort en eût tant détruit.

Après que j'en eus reconnu quelques-uns, je regardai et je vis l'ombre de celui qui, par lâcheté, fit le grand refus ¹.

Soudain je compris et j'eus la certitude que cette troupe était celle de ces misérables aussi déplorables à Dieu qu'à ses ennemis,

Ces malheureux, qui ne furent jamais vivants, étaient nus et sans cesse aiguillonnés par des mouches et des guêpes;

Elles faisaient ruisseler leur visage de sang, qui, mêlé de larmes, était recueilli à leurs pieds par des vers dégoûtants.

Or, cherchant à voir plus loin, je vis d'autres âmes au bord d'un grand fleuve; c'est pourquoi je dis: « Maître,

» Daigne m'apprendre quelles sont ces âmes, et quelle loi les fait paraître si empressées de traverser le fleuve, autant que je puis voir par cette faible lumière. »

¹ Selon quelques commentateurs, Ésaï, qui renonça à son droit d'aïnesse; selon d'autres, Dioclétien, qui abdiqua l'empire; selon Venturini, le pape Célestin V; selon Lombardini, un chef des Blancs ou Gibelins, Torregiano de' Cerchi, etc... Voici la note de Grangier: Il met entre les hommes de néant et d'un lâche courage le pape Célestin V, qui néanmoins fut un saint personnage et enroulé au nombre des âmes saintes et bienheureuses. Ce bon homme fut dom Pierre de Morone de Sulmerre, ville au royaume de Naples, et avoit été longtemps hermite; mais, élu par les cardinaux, il succéda au pontificat à Nicolas IV. Alors le cardinal Bepolst d'Anania, créé pape Boniface VIII par la démission dudit Célestin V, persuada si bien à ce bonhomme de se retirer en son hermitage et quitter la dignité papale, qu'il le creusa.

Et lui à moi : « La chose te sera exposée quand nos pieds presseront les tristes rivages de l'Achéron ¹. »

Alors, les yeux honteux et baissés, et craignant que mes questions lui fussent importunes, je m'abstins de parler jusqu'au fleuve.

Et voici sur un esquif venir à nous un vieillard blanc, criant : « Malheur à vous, âmes perverses ! »

« N'espérez jamais de revoir le ciel ; je viens pour vous mener à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles, dans le chaud et dans le froid.

« Et toi vivant, qui te montres ici, éloigne-toi de ceux qui sont morts. » Mais, voyant que je ne m'éloignais pas,

Il dit : « C'est par une autre route, c'est par un autre port que tu atteindras la plage, non en passant par ici. Il faut pour te porter une barque plus légère. »

Et mon guide à lui : « Caron, ne t'irrite pas ; on le veut ainsi là où l'on peut ce que l'on veut ; ne demande rien de plus. »

Par ces mots furent rassérénées les joues laineuses du nocher des marais livides, lequel avait autour des yeux des cercles de flammes ².

Mais, dès qu'elles entendirent ces paroles cruelles, les âmes nues et fatiguées changèrent de couleur et grincèrent des dents.

Elles blasphémaient Dieu, leurs parents, l'espèce humaine, le lieu, le temps de leur naissance, et la semence de leur semence et de leur enfantement ;

Ensuite elles se retirèrent toutes ensemble et en pleurant bien fort sur la rive maudite où est attendu quiconque ne craint pas Dieu.

Le démon Caron, aux yeux de braise, les réunit toutes

¹ Le fleuve qu'on rencontre au vestibule des enfers est l'Achéron. On passe après le Styx, ensuite le Phlégéon, et enfin le Cocyte : car le Léthé coule au purgatoire, où les fautes sont oubliées. C'est ainsi que Dante accommode les idées du paganisme à son enfer chrétien. (Rivarol.)

² Michel-Ange s'est souvenu de ces vers dans sa sublime fresque.

par un signal, et frappe de sa rame celles qui sont trop lentes.

Comme en automne les feuilles tombent l'une après l'autre, jusqu'à ce que les branches aient rendu à la terre toutes leurs dépouilles ,

De même la race méchante d'Adam s'élance une à une de la rive au signal du nocher, comme fait l'oiseau à l'appel de l'oiseleur.

Ainsi les âmes s'en vont sur l'onde brune, et, avant qu'elles soient descendues sur l'autre bord, une autre troupe s'est déjà rassemblée sur le bord qu'elles ont quitté.

« Mon fils, me dit le bon maître, tous ceux qui meurent dans la colère de Dieu accourent ici de tous les pays.

» Ils sont pressés de traverser le fleuve, car la divine justice les éperonne si fort, que leur crainte se change en désir.

» Jamais une âme pure n'a passé ici ; or, si Caron s'irritait contre toi, tu peux bien savoir à présent le motif de ses plaintes. »

Quand il eut achevé, la sombre campagne trembla si fortement, que le souvenir de mon épouvante me baigne encore de sueur.

De la terre de larmes s'éleva un autre vent mêlé d'éclairs vermeils qui m'euleva tout sentiment,

Et je tombai tel qu'un homme pris de sommeil.

CHANT IV.

Un tonnerre si fort chassa de ma tête le profond sommeil, que je m'agitai comme un homme qu'on réveille en sursaut.

Je me levai, et, portant autour de moi un œil reposé,

je regardai fixement pour reconnaître le lieu où j'étais.

Je me trouvai sur le bord de l'abîme de douleur, triste vallée, d'où mille gémissements confondus s'élèvent comme un bruit de tonnerre.

L'abîme était si profond, si nébuleux et si obscur, qu'en vain je fixai mes yeux sur le fond ; je n'y distinguai aucune chose.

« Maintenant descendons là-bas, dans le monde ténébreux, me dit le poète tout pâle ; je serai le premier et tu seras le second. »

Et moi, qui m'étais aperçu de sa pâleur, je lui répondis : « Comment irais-je si tu t'épouvantes, toi qui as coutume de me reconforter dans mes incertitudes ? »

Et lui à moi : « L'angoisse des malheureux qui sont là-bas répand sur mon visage une pitié que tu prends pour de la frayeur.

« Allons, car la longueur du chemin nous presse. » Ainsi il pénétra, et ainsi il me fit entrer dans le premier cercle qui environne l'abîme.

Là, autant que je pus entendre, il n'y avait pas de plaintes ; seulement des soupirs qui faisaient trembler l'air éternel.

Et cela provenait du chagrin sans souffrance d'une très-grande foule d'enfants, d'hommes et de femmes.

Le bon maître me dit : « Tu ne me demandes pas quels sont les esprits que tu vois ? Or je veux que tu saches, avant de plus avancer,

« Qu'ils n'ont pas péché ; et s'ils ont eu des mérites, ce n'est pas assez, puisqu'ils n'eurent pas le baptême, cette porte de la foi, dans laquelle tu mets ta croyance ;

« Et s'ils vécurent avant le christianisme, ils n'ont pas adoré Dieu comme il faut ; et je suis moi-même un de ceux-là.

« Pour cela, et non pour aucun crime, nous sommes condamnés, et notre seule peine est de vivre dans le désir sans espérance. »

Une grande douleur me saisit le cœur quand je l'eutendis ; car je reconnus nombre de gens de beaucoup de valeur qui étaient dans ces limbes comme en suspens.

« Dis-moi, mon maître, dis-moi, seigneur, m'écriai-je alors pour me confirmer dans cette foi qui triomphe de toute erreur,

» Aucune de ces ombres n'a-t-elle pu, ou par son mérite ou par celui d'autrui, sortir de ces limbes pour arriver à la béatitude? » Et lui, qui comprit ces paroles couvertes et obscures,

Répondit : « J'étais nouveau dans ce lieu quand j'y vis venir un être puissant, couronné du signe de la victoire¹.

» Il en tira l'ombre du premier père, d'Abel son fils, et celle de Noé, de Moïse, législateur et obéissant;

» Abraham, patriarche, et David, roi; Israël avec son père et ses enfants; Rachel, pour qui Israël a tant fait.

» Et beaucoup d'autres aussi qu'il a faits heureux. Tu sauras aussi qu'avant eux les esprits humains n'étaient pas sauvés. »

Nous ne laissions pas d'aller² tandis qu'il parlait ainsi; mais nous traversions toujours la forêt; la forêt, dis-je, des esprits.

Nous n'étions pas encore éloignés de la porte de l'abîme, quand je vis un feu qui vainquait l'hémisphère de ténèbres;

Nous en étions encore à quelque distance, mais non telle que je ne m'aperçusse déjà que des gens honorables occupaient ce lieu.

« O toi, qui honores toute science et tout art, quels sont ceux-ci dont la gloire est si grande, qu'elle leur donne une place toute séparée des autres? »

Et lui à moi : « La noble renommée qui parle d'eux là-haut, où tu vis, leur acquiert cette grâce du ciel qui les distingue ainsi. »

¹ La descente de Jésus dans les limbes.

Alors j'entendis une voix : « Honorez le sublime poète¹, voici revenir son ombre qui nous avait quittés ! »

Lorsque la voix s'apaisa, je vis quatre grandes ombres venir à nous ; leur visage n'était ni triste ni joyeux.

Le bon maître se mit à me dire : « Regarde celui-ci, avec son épée dans la main, qui vient en avant des trois autres, comme leur seigneur.

» C'est Homère, poète souverain ; après lui, vient Horace, le satirique ; Ovide est le troisième, et le dernier est Lucain ;

» Chacun d'eux mérite, comme moi, le nom que la voix unanime a fait résonner ; ils me rendent honneur, et ils font bien. »

Ainsi je vis se réunir la belle école de ce prince du chant sublime, qui, au-dessus de tous les autres, vole comme l'aigle.

Lorsqu'ils eurent discouru ensemble quelque peu, ils se tournèrent vers moi, avec un geste de salut dont mon maître se prit à sourire ;

Et ils me firent encore plus d'honneur, car ils m'admirent dans leur compagnie, de sorte que je fus le sixième parmi ces grands génies.

Ainsi nous nous avançâmes jusqu'à la lumière, parlant de choses qu'il est beau de taire, comme il était beau d'en parler là où nous étions.

Nous vinmes au pied d'un noble château, sept fois environné de hautes murailles, et défendu tout autour par un gentil petit fleuve² ;

Ce fleuve, nous le passâmes comme une terre ferme ; j'entraî, avec les sept sages, par sept portes, et nous nous trouvâmes sur un pré d'une fraîche verdure.

¹ Virgile.

² Le château est pris pour la réputation immortelle que les poètes acquièrent par leurs ouvrages. Les sept murailles signifient les sept vertus, la Justice, la Force, la Tempérance, la Prudence, l'Intelligence, la Sagesse et la Science. Le ruisseau signifierait l'éloquence. (Moutonnet de Clairfont.)

Là étaient d'autres personnages, aux regards calmes et graves; leur extérieur était tout plein d'autorité; ils parlaient rarement et avec une voix douce.

Bientôt nous nous retirâmes vers un des coins de cette prairie, dans un endroit ouvert, élevé et lumineux, d'où je pouvais distinguer toutes les belles âmes.

Là, debout sur le vert émail, me furent montrés les grands esprits, et, du bonheur de les avoir vus, je tressaille en moi-même.

Je vis Electre ¹ avec beaucoup de compagnons, parmi lesquels je reconnus Hector et Enée, puis César, armé, avec ses yeux d'épervier.

D'un autre côté, je vis Camille et Pentesilée; je vis le roi Latinus, assis auprès de Lavinie, sa fille;

Je vis ce Brutus qui chassa Tarquin, et encore Lucrèce; Julie, Marcia, Cornélie; je vis Saladin, seul à l'écart.

Ensuite, élevant un peu plus les yeux, je vis le maître de ceux qui savent ², assis au milieu de sa famille de philosophes.

Tous l'admiraient, tous lui rendaient hommage : là, je vis Socrate et Platon, qui se tenaient plus près de lui que tous les autres.

Puis Démocrite, qui fait sortir le monde du hasard, Anaxagore et Thalès, Empédocle, Héraclite et Zénon;

Je vis le bon observateur de la qualité, je veux dire Dioscoride ³. Je vis Orphée, Tullius, Linus et Sénèque le moraliste;

Le géomètre Euclide, Ptolémée, Hippocrate, Avicennes, Gallien, Averroès, qui fit le grand commentaire ⁴.

Je ne puis les rappeler tous; le long thème que je dois

¹ Electre, mère de Dardanus, d'où est sorti Enée, fondateur de l'empire romain.

² Aristote.

³ Dioscoride a fait un traité des végétaux.

⁴ Le commentaire sur Aristote.

suivre m'entraîne, et bien des fois les paroles sont trop brèves pour le sujet.

Bientôt la compagnie des six se diminue de deux : le sage guide me mène, par une autre voie, hors de cet air immobile sous un air qui tremble;

Et je viens dans des lieux où rien ne luit.

CHANT V.

Ainsi je descendis du premier cercle dans le second, qui renferme moins d'espace, mais d'autant plus de douleur : douleur poignante jusqu'aux eris.

Là siège l'horrible Minos en grinçant des dents; il examine les fautes de ceux qui entrent; il les juge, et, par le mouvement de sa queue, indique leur condamnation.

Je dis que lorsqu'une âme criminelle vient devant lui, elle se confesse tout entière; alors ce grand inquisiteur des péchés

Voit quel lieu de l'enfer lui est réservé; et il se ceint de sa queue autant de fois qu'il veut indiquer de cercles inférieurs où elle doit être envoyée¹.

Beaucoup d'âmes sont toujours devant lui; elles vont l'une après l'autre à leur jugement, elles parlent, elles entendent, et puis elles sont jetées dans le gouffre.

« O toi qui viens dans le séjour des douleurs! me dit Minos dès qu'il me vit et en suspendant ses graves fonctions,

¹ Nec vero hæc sine sorte data, sine judice sedes,
Quæsitòr Minos urnam movet, ille silentum
oncellumque vocat, vltasque et crimina discit.

Æneid., l. vi.

» Considère comment tu entres ici et à qui tu te lies :
 que la largeur de l'entrée ne te trompe pas¹. »

Alors mouguide lui dit : « Pourquoi donc cries-tu ? »

» Ne t'oppose pas à son voyage ordonné par le destiu ;
 ou le veut ainsi là où l'on peut tout ce qu'on veut ; n'en
 demande pas davantage. »

Déjà commencent les voix plaintives à se faire entendre ; je suis arrivé là où beaucoup de gémissements frappent mon âme.

Je vins dans un lieu muet² de toute lumière, qui mugit comme fait la mer par la tempête, si elle est battue par des vents contraires.

La trombe infernale, qui jamais ne s'arrête, emporte les esprits dans son tourbillon, les fait tourner sans cesse, les frappe et les tourmente ;

Quand ils se trouvent devant ce souffle, leur supplice, ils grincent des dents, se plaignent, se lamentent ; ils blasphèment la vertu divine.

J'appris qu'à ce tourment sont condamnés les pécheurs charnels qui soumettent la raison aux appétits des sens.

De même que leurs ailes emportent les étourneaux arrivant au temps froid en troupe large et serrée, ainsi ce tourbillon emporte les mauvais esprits ;

De ça, de là, en bas, en haut, il les promène ; nulle espérance ne les soulage d'obtenir un moment de repos, ni même un moindre châtement.

Et ainsi que les grues passent en chantant leur lai, et en formant une longue file dans l'air, ainsi je vis venir, traînant leurs plaintes,

Les ombres portées sur le tourbillon ; c'est pourquoi je

¹ Facilis descensus Avernî ;
 Noctes atque dies patet atri janua Ditis ;
 Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
 Hoc opus, hic labor est.

Æneid., l. vi.

² Io venni in luogo d'ogni luce muto.

m'écriai : « Maître, quelles sont ces âmes que ce vent noir châtie si fortement ? »

— La première de celles que tu veux connaître, me dit-il alors, régna sur une foule de peuples différents de langage ;

» Elle fut si abandonnée au vice de luxure, que tout ce qui plaisait fut permis par elle dans ses lois, afin d'effacer le blâme où elle était tombée ;

» C'est Sémiramis, qui, selon ce qu'on lit, succéda à Ninus et fut son épouse ; elle régna sur la terre où commande le soudan.

» L'autre est celle qui se tua par amour et rompit la foi promise aux cendres de Sichée. Puis vient la luxurieuse Cléopâtre. »

Je vis Hélène, qui amena un temps si funeste ; je vis le grand Achille, qui eut lui-même à combattre enfin contre l'amour ;

Je vis Pâris, Tristan, et plus de mille ombres qu'il me montra en les désignant du doigt, et qu'amour a fait sortir de notre vie.

Après que mon sage m'eut nommé les dames anciennes et les cavaliers, la pitié m'accabla et j'étais comme éperdu.

Je me pris à dire : « Poète, je parlerais volontiers à ces deux qui volent ensemble et paraissent si légers au vent. »

Et lui à moi : « Attends qu'elles soient plus près de nous ; alors prie-les par cet amour qui les mène, et ils viendront à toi. »

Sitôt que le vent les inclina vers nous, j'élevai la voix : « O âmes tourmentées ! venez nous parler, si nul autre ne s'y oppose. »

Comme des colombes, appelées par leurs désirs, volent vers le doux nid d'une aile ouverte et ferme, et portées d'un même vouloir,

De même les deux ombres sortirent de la troupe où était Didon, venant à nous à travers l'air malfaisant, tant mon appel affectueux eut de force.

« Être gracieux et compatissant, qui viens nous visiter dans cet air obscur, nous qui teignons le monde de sang,

» Si nous étions aimés du roi de l'univers, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as pitié de notre mal amer.

» Tout ce qu'il te plaira entendre et dire, nous-mêmes l'entendrons et le dirons de bon cœur, tandis que le vent se fait comme il le fait à présent.

» La terre où je suis née¹ est située sur le golfe où le Pô descend avec tous les fleuves qui le suivent pour se reposer dans la mer.

» Amour, qui se prend vite au cœur gentil, attachait celui-ci à ce beau corps qui me fut ravi (et ce coup inattendu me poigne encore).

» Amour, qui ne dispense nul aimé d'aimer, m'attacha si fortement au plaisir dont s'enivrait celui-ci, que, comme tu vois, jamais il ne m'abandonne.

» Amour nous a conduits à la même mort. Là, Caïn² attend celui qui nous arracha la vie. » Telles furent les paroles de ces deux ombres.

Dès que j'eus entendu ces âmes blessées, je penchai le visage, et je le tins si longtemps baissé, que le poète me dit : « A quoi penses-tu ? »

Quand je lui répondis, je m'écriai : « Hélas ! combien de doux pensers, combien de désirs les ont menés à ce pas douloureux ! »

Puis je me tournai vers eux et je leur parlai ainsi : « Françoise, les malheurs me remplissent de tristesse et de pitié ; ils me font pleurer.

¹ La ville de Ravenne, maintenant à trois milles de la mer. Françoise était fille de Guido da Polenta, seigneur de Ravenne. Aimée du jeune Paul de Rimini qu'elle aimait, ce fut le frère aîné, Lancelotto, prince boiteux et difforme, qu'elle épousa. Les deux amants ne purent oublier leur première inclination. Un jour qu'ils étaient ensemble les aventures de Lancelot du Lac, le mari, qui les éplait, les perça d'un même coup d'épée.

² Caïn, c'est-à-dire le frère de Caïn.

» Mais, dis-moi, au temps des doux soupirs, à quel signe et comment amour vous a-t-il permis de connaître vos incertains désirs? »

Et elle à moi : « Il n'est pas de plus grande douleur que de se rappeler un temps heureux dans la misère, et ton savant maître le sait bien ¹.

» Mais, si tu as un si grand désir de savoir quelle fut la première racine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et parle tout à la fois.

» Nous lisions un jour par passe-temps les aventures de Lancelot, et comment il fut épris d'amour; nous étions seuls et sans aucune défiance.

» Plusieurs fois cette lecture fit nos yeux se chercher et notre visage changer de couleur; mais ce fut un seul passage qui décida de nous.

» Quand nous vîmes le doux sourire de l'amante couvert par le baiser de son amant, celui-ci, qui jamais ne sera séparé de moi,

» Me baisa la bouche, tout tremblant; le livre et celui qui l'écrivit furent pour nous un autre Galléhaut²; ce jour-là nous ne lûmes pas davantage. »

Tandis que l'un des esprits parlait ainsi, l'autre pleurait si fort, que, par compassion, je devins comme si j'allais mourir.

Et je tombai comme un corps mort tombe.

¹ Sed si tantus amor casus cognoscere nostros...
 Quanquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
 Incipiam.

Æneid., l. VI.

Bocce a dit : In omni adversitate fortunæ, infelicitissimum genus est infortunii fuisse felicem.

² Galléhaut, qui servit les amours de Lancelot et de la reine Genièvre.

CHANT VI.

Au retour de mes esprits égarés par la pitié et la tristesse
dont m'avait pénétré le sort de mes deux parents,

De nouveaux tourments et de nouveaux tourmentés se
présentèrent autour de moi, partout où j'allais, partout où
je me tournais, partout où je regardais.

Je suis au troisième cercle de la pluie éternelle, mau-
dite, froide et lourde; elle tombe toujours la même et de
même.

Une grêle épaisse mêlée d'une eau noirâtre et de neige
tombent à verse sous ce ciel obscur; la terre qui les reçoit
infecte.

Cerbère, bête cruelle et monstrueuse, aboie de ses trois
gueules de chien contre les damnés qui sont là sub-
mergés¹;

Il a les yeux rouges, les poils noirs et gras, le ventre
large et les pattes garnies de griffes; il écorche les esprits,
les déchire et les écartèle.

La pluie les fait hurler comme des chiens; les misé-
rables damnés se font les uns les autres un rempart de
leurs flancs et se retournent sans cesse.

Dès qu'il nous aperçut, Cerbère², ce grand ver, ouvrit
ses gueules et nous moutra ses défenses; il n'avait pas un
membre qui ne fût agité.

¹ Ille ferus umbras territat stygius canis, etc.

(SÉNÈQUE.)

Cerberus hæc ingens Istratu regna trifauci
Personat, adverso recubans immanis in antro,
Cui vates horrere videns jam colla colubris
Melle soporatum et medicatis frugibus offam
Objecit : ille fame rabidâ tria guttura pandens
Corripit objectam, atque immania terga resolvit
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro.

Æneid., l. VI.

² Cerbero il grand vermo.

Alors mon guide ouvrit les mains, prit de la terre, et à pleines poignées la jeta dans les gorges avides de la bête.

Tel un chien se débat en aboyant et s'apaise dès qu'il mord sa pâture, tout occupé de la dévorer à l'écart;

Tel le démon Cerbère ferma ses mâchoires impures qui étourdissent si fort les âmes, qu'elles voudraient être sourdes.

Nous passions à travers les ombres que la lourde pluie accable, et nous posions nos pieds sur leurs fantômes qui paraissent des corps.

Toutes gisaient à terre, hors une seule qui se leva promptement pour s'asseoir, dès qu'elle nous vit passer devant elle.

« O toi, que l'on promène dans ces enfers, reconnais-moi, dit-elle, si tu le peux. Avant que je fusse défait, tu as été fait ¹. »

Et moi à lui : « L'angoisse qui te tourmente t'efface peut-être de mon souvenir; il ne me semble pas que je t'aie vu jamais;

» Mais dis-moi qui tu es, toi qui as été jeté dans un lieu si triste et condamné à un supplice tel, que, s'il en est un plus grand, il n'en est pas de plus déplaisant. »

Et lui à moi : « Ta cité qui est si pleine d'envie ², que le sac, comme on dit, déborde, m'a tenu dans ses murs, où je menais une vie sereine :

» Vous, habitants de cette cité, m'appelâtes Ciacco ³. Pour le péché damnable de la gourmandise, me voici, comme tu vois, étendu sous la pluie.

» Je ne suis pas la seule âme triste; toutes ces autres sont condamnées à la même peine pour la même faute. » Et il n'ajouta plus une parole.

¹ Tu fosti prima, eh' lo disfatto, fatto.

² Florence.

³ Ciacco, pourceau. — Ce Florentin fut un bouffon ou un plaisant qui disait toujours le mot pour rire et de gentille conversation, mais merveilleusement adonné à la gloutonnerie. (G.)

Je lui répondis : « Ciacco , ta souffrance me touche si fort , qu'elle attire mes larmes ; mais dis-moi , si tu le sais , à quoi en viendront

» Les citoyens de cette cité divisée en factions ? S'y trouve-t-il un juste ? Dis-moi par quelle cause la discorde est entrée dans ses murs ? »

Et lui à moi : « Après un long débat , ils en viendront au sang ; le parti sauvage ¹ chassera l'autre parti ² , dont les pertes seront grandes.

» Puis il faudra que le parti sauvage succombe après trois révolutions du soleil , et que le parti d'abord vaincu se relève à l'aide de ce prince qui , à présent , est encore en repos ³ ;

» Longtemps cette faction portera haut le front , tenant la faction rivale sous un joug pesant ; aussi j'en pleure et j'en ai honte.

» Il y a encore deux justes ⁴ dans la ville , mais ils n'y sont pas écoutés ; l'orgueil , l'envie et l'avarice sont les trois brandous qui ont enflammé les cœurs. »

Ici Ciacco mit fin à son discours lamentable , et moi à lui : « Je veux encore que tu me renseignes et que tu me fasses le don de quelques paroles.

» Farinata et Tegghiajo , qui furent si vertueux , Jacobo Rusticucci , Arigo et Mosca , et les autres qui appliquèrent leur génie à faire le bien ,

» Dis-moi où ils sont , et fais que je les connaisse. Un grand désir me presse de savoir si le ciel leur verse son baume , ou l'enfer son poison. »

Et lui : « Ils sont parmi des âmes plus noires ; d'autres

¹ C'est-à-dire le parti commandé par les Cerehi , famille de noblesse nouvelle et sortie récemment des bois de Val di Nievoll. C'est le parti des Blancs , auquel appartenait Dante.

² C'est-à-dire le parti des Noirs , qui avait pour chef Corso Donati.

³ Charles de Valois , frère de Philippe le Bel , lequel vint au secours des Noirs et les rétablit à Florence en 1301.

⁴ Ces deux justes sont Dante et Guido Cavalcanti , son ami ; selon d'autres commentateurs , Barduccio et Jean de Vespignano.

péchés les ont plongés dans un cercle plus profond ; si tu oses descendre jusque-là , tu pourras les voir.

» Mais, quand tu seras dans le doux monde, rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de mes concitoyens ; je ne te dis plus rien, je ne te réponds plus. »

Alors, ses yeux, qui étaient fixes, il les rendit obliques ; il me regarda un peu, puis baissa la tête, et il retomba parmi les autres aveuglés.

Et mon guide me dit : « Il ne se relèvera plus qu'au son de la trompette de l'ange, quand viendra la puissance ennemie du péché.

» Alors chacun retrouvera son triste tombeau, reprendra sa chair et sa figure, et entendra le jugement qui doit retentir dans l'éternité. »

Ainsi nous traversâmes ce sale mélange d'ombres et de pluie, à pas lents, en nous entretenant un peu de la vie future.

D'où je me pris à dire : « Maître, ces tourments croîtront-ils après la grande sentence ? Seront-ils moindres ou seront-ils aussi cuisants ? »

Et lui à moi : « Souviens-toi de ta science ; elle t'enseigne que plus une chose est parfaite, plus elle sent le bien et aussi la douleur.

» Quoique cette race maudite ne doive jamais arriver à la vraie perfection, elle espère en être plus proche après le jugement qu'elle ne l'est à présent. »

Nous fîmes le tour de ce cercle en parlant de plus de choses que je n'en rapporte ici ; et nous arrivâmes au point où la route descend.

Là nous trouvâmes Plutus, le grand ennemi.

CHANT VII.

« *Pape Satan , pape Satan aleppe* , » cria Plutus d'une voix enrouée ¹ ; et ce sage gentil , qui sut toute chose ,

Dit pour me réconforter : « Que ta peur ne te nuise pas ! quel que soit son pouvoir , il ne t'empêchera pas de descendre dans ce cercle. »

Puis , se retournant vers ce monstre aux lèvres enflées , il lui dit : « Tais-toi , loup maudit ² ! Consume-toi intérieurement avec ta propre rage.

« Ce voyage aux lieux souterrains n'est pas sans raison. On le veut ainsi là-haut où Michel a tiré vengeance du viol orgueilleux ³. »

Comme les voiles , gonflées par le vent , tombent renversées quand le mât se brise , de même tomba à terre la bête cruelle.

Ainsi nous descendîmes dans la quatrième cavité , nous approchant davantage de la rive des douleurs qui engouffre tout le mal de l'univers.

Ah ! justice de Dieu ! qui donc entasse tant de tourments et tant de peines que j'en ai vu ? Pourquoi nos fautes nous rongent-elles ainsi ?

Comme fait la vague sur l'écueil de Charybde , laquelle se brise contre la vague qu'elle rencontre , de même ici les damnés s'entre-échoquent.

Là je vis des damnés plus qu'en aucun autre lieu ; ils formaient deux troupes , et , de part et d'autre , roulaient des fardeaux de tout l'effort de leur poitrine.

¹ Selon M. Lancel, orientaliste romain, ces mots hébraïques signifieraient en Italien : « Splendi, aspetto di Satana, splendi, aspetto di Satana primaleo.

² Dans le premier chant, la louve est l'emblème de l'avarice, Plutus est le dieu des avarices ; voilà pourquoi le poète dit : « *Maladetto lupo.* » (M.)

³ Et factum est prælum in celo, Michael et Angeli ejus præliabantur cum Dracone. (*Apocal.*)

Ils se frappaient en se rencontrant, et puis brusquement ils retournaient chacun en arrière, et en criant : « Pourquoi retiens-tu et pourquoi jettes-tu ? »

Ainsi, dans ce cercle noir, ils revenaient de chaque côté au point opposé, se criant sans cesse leur honteux refrain.

Puis, quand chacun était arrivé à la moitié de son cercle, ils se retournaient tous ensemble pour recommencer une autre joute; et moi, qui en avais le cœur quasi poigné par la douleur,

Je dis : « Mon maître, indique-moi quelles gens sont ceux-ci. Ont-ils été élèves tous ces gens tonsurés qui vont là à notre gauche ? »

Et lui à moi : « Tous furent si louches d'esprit dans la vie première, qu'ils ne surent faire aucune dépense avec mesure.

» Leur voix l'aboie assez clairement quand ils viennent aux deux points du cercle où leur vice contraire les sépare.

» Ceux qui n'ont pas de cheveux pour couvrir leur tête ont été des élèves, des papes et des cardinaux sur lesquels l'avarice posa son joug. »

Et moi : « Maître, parmi tous ces gens-là, j'en devrais bien reconnaître quelques-uns, de ceux qui sont devenus immondes par ces vices ? »

Et lui à moi : « Tu te perds dans une vaine pensée; la vie sordide qui les a rendus difformes les masque et les rend entièrement méconnaissables.

» Ils reviendront éternellement se choquer; ceux-ci ressusciteront du sépulcre le poing fermé, ceux-là les cheveux rasés.

» Pour avoir mal donné et mal gardé, ils ont perdu le monde céleste, et sont condamnés à ce combat. Pour te peindre ce combat, il n'est pas nécessaire de l'embellir par mes paroles.

» Or donc, mon fils, tu peux voir combien passe vite la bouffée des biens commis à la fortune, et pour lesquels la race humaine s'enorgueillit et se dispute.

» Tout l'or qui est sous la lune, ou qui y fut autrefois, ne pourrait donner un instant de repos à une seule de ces âmes fatiguées.

— Maître, lui dis-je, apprends-moi maintenant quelle est cette fortune dont tu me parles. Qu'est-elle donc pour tenir ainsi dans ses serres tous les biens du monde? »

Et lui à moi : « O folles créatures ! combien grande est l'ignorance qui vous égare ! Or je veux te nourrir de ma doctrine.

» Celui dont le savoir est supérieur à tout fit les cieux et leur donna un conducteur ; de sorte que chaque partie brille pour chaque partie,

» Par une distribution égale de la lumière ; de même pour les splendeurs humaines : il leur imposa une conductrice qui, administrant toutes choses,

» Ferait passer de temps en temps les vaines richesses d'une famille à une autre famille, d'une nation à une autre nation, malgré tous les obstacles des prudences humaines.

» Voilà pourquoi une nation commande et l'autre s'affaiblit, suivant le jugement de celle qui est cachée comme le serpent sous l'herbe ¹.

» Votre savoir n'a point à débattre avec elle, car elle pourvoit, juge et poursuit son règne, comme le sien chacune des autres déités.

» Ses permutations n'ont pas de trêve ; la nécessité la force d'être rapide ; de la sorte, il advient souvent que le tour change.

» Telle est celle qui est tant mise en croix par ceux qui lui devraient donner des louanges, et qui lui donnent à tort leur blâme et leurs malédictions.

» Mais elle est heureuse et n'entend pas ces injures ; calme parmi les autres créatures premières, elle fait tourner sa sphère et jouit dans sa béatitude.

¹ Latet anguis in herbâ. (Virg.)

» Descendons maintenant vers des maux plus grands et plus lamentables ; déjà s'abaisse chaque étoile qui montait quand je me mis en marche , et un trop long retard nous est défendu. »

Nous coupâmes le cercle à l'autre bord , non loin d'une source bouillante qui verse ses eaux dans un ruisseau grossi par elle.

Cette eau était beaucoup plus obscure qu'azurée ; alors nous entrâmes dans un autre chemin plus bas que l'ancien , et toujours suivis par l'onde ténébreuse ;

Un marais appelé Styx est formé par ce triste ruisseau lorsqu'il est descendu au pied des plages grises et infectes.

Et moi , qui à regarder me tenais attentif , je vis des âmes fangeuses , dans ce borborygme , toutes nues et les traits irrités ;

Elles se frappaient non pas seulement avec les mains , mais avec la tête , et avec la poitrine , et avec les pieds , et elles se déchiraient des dents morceau par morceau.

Le bon maître me dit : « Mon fils , tu vois les âmes de ceux que la colère a dominés ; je veux encore que tu tiennes pour certain

» Que sous cette eau se trouve une race damnée qui soupire ; elle fait bouillonner l'eau à la surface , comme te l'indique ton œil à toutes les places où il s'arrête. »

Fichés dans le limon , ils disaient : « Nous fûmes toujours tristes sous cet air doux qui s'égaye au soleil , en portant au dedans de nous-mêmes une lourde fumée ;

» A cette heure nous sommes tristes dans ce noir borborygme ¹. » Cet hymne , ils le gargouillaient au fond de leur gorge , ne pouvant prononcer une parole entière.

Ainsi nous décrivîmes un grand arc autour du marais fétide , entre la rive desséchée et l'étang , les yeux tournés vers ceux qui avalaient la fange.

Enfin nous arrivâmes au pied d'une tour.

¹ « *Requiescens accidiosus in faucibus suis.* » (Jérémie.) David dit en parlant du paresseux : « *Infixus sum in limo profund.* »

CHANT VIII.

Je dis , en poursuivant¹, que bien avant d'arriver au pied de la haute tour, nos yeux se portèrent vers son sommet,

A cause des deux petites flammes que nous vîmes placées dessus. Une autre tour lui rendait le signal, mais de si loin, que l'œil pouvait à peine les distinguer.

Or, me retournant vers la mer de toute science², je m'écriai : « Que veut dire ce feu, et que répond cet autre ? Quels sont ceux qui font ces signaux ? »

Et lui à moi : « Sur ces eaux fangeuses, déjà tu peux voir ce qu'on attend, si les vapeurs du marais ne te le cachent pas. »

Jamais corde ne lança loin d'elle une flèche qui courût dans l'air aussi agile qu'une petite nacelle que je vis

Venir vers nous sur les eaux. Un seul rameur la gouvernait en criant : « Tu es donc arrivée, âme félonne ? »

— Phlégius ! Phlégius³ ! tu cries en vain cette fois, lui répondit mon seigneur ; tu ne nous auras avec toi que le temps de passer le marais. »

Tel un homme qui apprend une tromperie qu'on lui a faite, et ensuite s'en tourmente, tel fit Phlégius dans sa colère contenue.

Mon guide descendit dans la barque et me fit entrer

¹ Soit son chemin, soit son récit.

² Virgile.

³ Phlégius est l'emblème de la colère et des orgueilleux. Il était fils de Mars et roi des Lapithes. Il eut pour enfants Ixion et Coronis. Indigné de l'affront qu'Apollon avait fait à sa fille, il mit le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches. (M.)

Phlegiasque miserrimus omnes

Admonet, et magna testatur voce per umbras :

Discite justitiam moniti. et non temnere divos. (Virg.)

après lui ; mais elle ne parut chargée que lorsque je fus dedans.

Dès que mon guide et moi nous fûmes dans cet esquif, l'antique proue s'en alla , sillonnant l'eau plus profondément qu'elle n'avait coutume sous d'autres passagers.

Tandis que nous parcourions ce canal d'eau morte , devant moi se présente une ombre pleine de fange , et elle me dit : « Qui es-tu , toi qui viens ici avant l'heure ? »

Et moi : « Si je viens , je ne demeure ; mais qui es-tu , toi-même , toi qui t'es rendu si dégoûtant ? » L'ombre répondit : « Tu vois bien que je suis un de ceux qui pleurent. »

Et moi à lui : « Dans les pleurs et les gémissements demeure , esprit maudit ! tout fangeux que tu sois , je te recon nais. »

Alors il étendit ses deux mains vers la barque , mais mon prudent maître le repoussa en disant : « Va-t'en d'ici avec les autres chiens ! »

Ensuite il entourà mon cou de ses bras , me baisa le visage et me dit : « Ame saintement dédaigneuse , bénie soit la femme qui ceignit ses nobles flancs où elle te portait !

» Celui-ci fut dans le monde un être gonflé d'orgueil ; aucune vertu n'a honoré sa mémoire ; de là vient qu'ici son ombre est toujours furieuse.

» Combien se tiennent là-haut pour de grands rois , qui seront couchés comme des porcs dans ce borbier , ne laissant d'eux-mêmes que d'horribles mépris ! »

Et moi : « Maître , avant de quitter ce lac , j'aurais un grand désir de voir ce pêcheur plongé dans cette fange. »

Et lui à moi : « Avant de voir la rive , tu seras satisfait ; il faut que tu jouisses de ce désir. »

Peu après , je le vis tellement assailli par les ombres fangeuses , que j'en loue encore Dieu et je l'en remercie.

Toutes criaient : « A Philippe Argenti ! » Ce Florentin ,

esprit orgueilleux, se tournant contre lui-même, se déchirait avec ses dents.

Nous le laissâmes là, et je n'en parle pas davantage. Mais une plainte douloureuse vint frapper mon oreille, de sorte que, tout attentif, j'ouvris les yeux devant moi ;

Et le bon maître me dit : « Déjà, mon fils, s'approche la cité qui a nom Dité¹ ; ses habitants sont malheureux, et leur foule est grande. »

Et moi : « Maître, déjà au fond de la vallée je distingue certainement ses mosquées, vermeilles comme si elles étaient sorties de la flamme. »

Il me répondit : « Le feu éternel qui les brûle en dedans leur donne cette couleur rouge que tu vois dans ce bas enfer. »

Nous entrâmes enfin dans les fossés profonds creusés autour de cette terre désolée ; les murailles m'en paraissaient de fer.

Nous vinmes, non sans avoir fait d'abord un grand tour, dans un endroit où le nocher nous cria bien fort : « Sortez ! voici l'entrée. »

J'en vis sur les portes plus de mille tombés du ciel comme une pluie, qui disaient avec colère : « Quel est celui qui, sans la mort,

» S'en va par le royaume des morts ? » Et mon sage maître fit signe de vouloir leur parler en secret ;

Alors ils renfermèrent un peu cette grande colère, et ils dirent : « Viens, toi seul, et qu'il s'en aille celui qui est entré si hardiment dans ce royaume !

» Qu'il s'en retourne seul par sa route folle ! qu'il essaye, s'il le peut ; car tu resteras ici, toi qui l'as guidé dans cette contrée obscure. »

Juge, lecteur, si j'étais rassuré au bruit de leurs paroles maudites ; je crus ne retourner jamais sur la terre.

¹ Dité vient de *Dis*, qui est le nom de Pluton.

Noctes atque dies patet atri janna Ditis. (Virg.)

« O mon guide chéri, qui plus de sept fois m'as rendu la sécurité et retiré des grands périls qui se dressèrent devant moi,

» Ne me laisse pas, lui dis-je, ainsi abattu ; et s'il m'est refusé d'aller plus avant, retrouvons promptement les traces de nos pas ! »

Et le maître, qui m'avait mené jusque-là, me dit : « Ne crains pas : nul ne peut nous fermer le passage ; un plus puissant que tous nous l'a ouvert.

» Mais attends-moi ici ; réconforte ton esprit fatigué et nourris-le de bonne espérance, puisque je ne t'abandonnerai pas dans le monde infernal. »

Là-dessus le bon père s'en va et me laisse seul. Je demeure dans l'incertitude ; le oui et le non se combattent dans ma tête.

Je ne pus entendre ce qu'il leur proposa, mais il ne resta guère avec eux, car tous et à l'envi coururent vers la ville.

Là, nos ennemis fermèrent les portes sur la poitrine de mon maître, qui demeura dehors et s'en revint vers moi à pas lents.

Il avait les yeux à terre, et les sourcils dépouillés de toute hardiesse, et il disait à travers ses soupirs : « Qui m'a refusé l'entrée des maisons de douleurs ? »

Et il me dit à moi : « Si je suis irrité, ne t'inquiète pas ; je surmonterai cette épreuve, quels que soient ceux qui là dedans s'assemblent pour se défendre.

» Leur insolence n'est pas nouvelle ; ils l'ont déjà montrée devant une porte moins secrète et qui se trouve encore sans serrure ¹.

» Tu as vu au-dessus l'inscription de mort. Mais déjà, en deçà de cette porte, descendant seul la montagne, et passant par les cercles, vient celui

» Par qui la ville nous sera ouverte ². »

¹ Parce que, malgré la résistance des démons, la porte fut brisée par le Christ, à sa descente dans les limbes.

² L'ange envoyé par Dieu.

CHANT IX.

Cette couleur blême dont ma lâcheté me peignit au dehors, quand je vis mon guide retourner en arrière, fit rentrer en lui sa récente pâleur.

Attentif, il se posa comme un homme qui écoute, car l'œil ne pouvait pénétrer bien avant sous l'air noir et la nue épaisse.

« Cependant nous devons vaincre dans ce combat, se prit-il à dire, sinon un tel allié s'est offert !... Oh ! combien il me tarde que cet autre nous arrive !... »

Je vis bien qu'il couvrait ce qu'il avait commencé à dire par une autre idée qui lui vint ensuite, et que ces derniers mots étaient différents des premiers ;

Néanmoins son discours me saisit de crainte, parce que je prêtai à ses paroles entrecoupées un sens pire que peut-être elles ne renfermaient.

Je lui fis cette question : « Jamais au fond de la triste conque est-il descendu un esprit de ce premier degré, où l'on a pour seule peine de perdre l'espérance ? »

A quoi il me répondit : « Rarement il arrive qu'un de nous fasse le chemin où je marche.

» Il est vrai qu'une autre fois il me fallut descendre ici-bas par les conjurations de cette cruelle Erycto, qui rappelait les ombres dans leurs corps ».

» Depuis peu de temps ma chair était dépouillée de son âme, lorsqu'elle me fit entrer dans ces murailles pour en tirer un esprit du cercle de Judas.

» Ce cercle est le plus bas, le plus obscur et le plus loin du ciel qui tout environne. Je sais bien le chemin, sois donc tranquille.

¹ Virgile, dans ce soliloque obscur et suspensif, veut parler de l'ange qui vient à leur secours.

² Erycto, magicienne de Thessalie.

« Ce marais, qui exhale la grande puanteur, entoure la cité de douleur où nous ne pouvons désormais entrer sans colère. »

Il dit encore d'autres choses; mais je ne les ai plus dans ma mémoire, car mes yeux m'avaient entraîné tout entier vers la haute tour à la cime couronnée de feu.

Là, je vis tout à coup paraître trois furies infernales teintes de sang, lesquelles avaient des membres et des gestes de femmes.

Elles étaient ceintes d'hydres verdâtres; pour cheveux elles avaient de petits serpents et des céraistes qui s'entortillaient autour de leurs tempes hideuses.

Et lui, qui reconnut bien les suivantes de la reine de l'éternelle douleur : « Regarde, me dit-il, les féroces Erinnyes.

• Celle-ci, à gauche, c'est Mégère; celle qui pleure à droite, c'est Alecto; Tisiphone est au milieu. » A ces mots il se tut.

De leurs ongles elles se déchiraient la poitrine; elles se battaient avec les mains, et criaient si haut, que, par défiance de leur rage, je me serrai contre le poète.

« Que Méduse vienne, et nous la changerons en pierre, criaient-elles toutes en regardant en bas; nous nous sommes mal vengées de l'entrée audacieuse de Thésée. »

— « Détourne-toi et tiens les yeux fermés, car si Gorgone se montrait, et si tu venais à la voir, il n'y aurait plus d'espoir de remonter là-haut. »

Ainsi parla le maître; et lui-même me fit tourner en arrière; et, ne se fiant pas assez à mes mains, il me ferma encore les yeux avec les siennes.

O vous, qui avez l'entendement sain, découvrez la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers étranges!

Et déjà venait sur les ondes troubles un grand bruit plein d'épouvantement, sous lequel tremblaient les deux rives.

Il n'en arrive pas autrement, lorsqu'un vent, irrité

par des chaleurs ennemies, s'attaque à une forêt, et sans relâche

Rrompt les branches, abat et emporte les fleurs, s'en va devant lui, poudreux et superbe, et fait fuir les bêtes et les pâtres.

Il me découvrit les yeux, et il me dit : « A présent dirige le nerf de tes yeux sur cette écume antique, là où la vapeur est plus maligne. »

Comme les grenouilles, devant la couleuvre ennemie, s'éparpillent à travers l'eau jusqu'à ce que toutes se soient amoncelées dans la bourbe,

De même plus de mille âmes damnées fuyaient devant quelqu'un qui traversait le Styx à pied sec.

Il écartait de son visage l'air épais, en portant de temps à autre sa main en avant, et il ne semblait las que de ce travail.

Je vis bien qu'il était un messager du ciel, et je me retournai vers mon maître; et lui me fit signe de me tenir tranquille et de m'incliner.

Ah! combien il me paraissait rempli de dédains! Il arriva près de la porte, et, avec une baguette, l'ouvrit sans aucun obstacle.

« O démons chassés du ciel, race méprisée, s'écria-t-il sur l'horrible seuil, comment cette outrecuidance s'est-elle mûrie en vous?

» Pourquoi regimber ainsi contre cette volonté qui jamais ne peut manquer son but, et qui a tant de fois augmenté vos douleurs?

» Que sert de heurter le destin? Votre Cerbère, s'il vous en souvient bien, en a encore le cou et le museau pelés. »

Alors il se retourna vers la route fangeuse sans nous dire mot, mais semblable à un homme pressé et mordu d'un tout autre soin

Que celui des gens qui sont là devant lui. Et nous, ras-

surés par les paroles saintes, nous dirigeâmes nos pieds vers la terre de Dité.

Nous entrâmes sans aucune résistance. Or, comme j'avais le désir de connaître le sort de ceux que renferme cette forteresse,

Dès que j'y fus entré, je promenai tout autour mes regards curieux, et je vis à chaque main une grande campagne pleine de douleurs et de tourments cruels.

Comme aux environs d'Arles, là où le Rhône est stagnant, comme à Pola près du Quarnaro, qui ferme l'Italie et baigne ses frontières ¹,

Des sépulcres rendent le terrain tout montueux, de même ici des sépulcres s'élevaient de toutes parts, sauf qu'ici c'était plus effrayant.

Car les tombeaux étaient séparés par des flammes dans lesquelles ils devenaient si brûlants, que le fer n'est pas plus rouge pour le besoin d'aucun métier.

Tous leurs couvercles étaient soulevés, et il en venait au dehors de durs gémissements qui paraissaient bien ceux de pauvres suppliciés.

Et moi : « Maître, quelles sont ces gens qui, ensevelis dans ces arches, se font deviner à leurs soupirs douloureux ? »

Et lui à moi : « Ce sont les hérésiarques et leurs partisans de toutes les sectes : ces tombes sont beaucoup plus remplies que tu ne peux croire.

« Ici le semblable est enseveli avec son semblable, et les tombes sont plus ou moins brûlantes. » Alors il tourna à droite,

Et nous passâmes entre les martyrs et les hautes murailles.

¹ Pola, ville d'Istrie, sur l'Adriatique.

CHANT X.

Maintenant, par un étroit sentier, entre les murs de la ville et les tombes des martyrs, mon maître s'avance et je suis ses pas.

« O vertu souveraine, m'écriai-je, qui m'entraînes à ton gré par les cœurs impies, parle-moi et satisfais mes désirs !

» Pourrait-on voir ceux qui gisent dans les sépultures ? Tous les couvercles sont levés, et personne ne fait la garde à l'entour. »

Et lui à moi : « Tous seront fermés quand les âmes reviendront ici de Josaphat avec les corps qu'elles ont laissés là-haut.

» Épicure et tous ses sectateurs, qui font mourir l'âme avec le corps, ont leur cimetière de ce côté.

» Douc, on va là dedans satisfaire promptement à la demande que tu me fais et au désir que tu me caches encore. »

Et moi : « Bon guide, je ne tiens caché mon cœur qu'afin de peu parler, et ce n'est pas à cette heure seulement que tu m'as disposé à cette réserve.

— O Toscan, toi qui, vivant, t'en vas ainsi par la cité de feu, parlant avec modestie, qu'il te plaise de t'arrêter en ce lieu !

» Ton langage te dit clairement de ce noble pays auquel je fus peut-être trop funeste. »

Telles furent les paroles qui, subitement, sortirent d'un tombeau. Tremblant, je m'approchai un peu plus de mon guide.

Et lui me dit : « Tourne-toi, que fais-tu ? Regarde Farinata qui s'est dressé dans sa tombe ; tu le verras de la ceinture à la tête ¹. »

¹ Farinata, de la famille des Uberti à Florence. Ce fut lui qui, commandant

J'avais déjà mon regard fixé sur le sien, et il se dressait de la poitrine et du front, comme s'il avait l'enfer en grand mépris.

Alors les mains courageuses et promptes de mon guide me poussèrent vers lui à travers les sépultures, en disant :
Que tes paroles soient claires !

Aussitôt que je fus au pied de sa tombe, il me regarda un peu, et puis, d'un air de dédain, il me demanda :
« Quels furent les ancêtres ? »

Moi qui étais désireux de lui obéir, je ne lui célaï rien, mais je lui découvris tout. Alors il releva un peu les sourcils,

Et dit : « Ils ont été cruellement opposés à moi et aux miens, et à mon parti; aussi deux fois je les ai bannis.

— S'ils furent chassés, lui répondis-je, ils revinrent de toutes parts, et l'une et l'autre fois; mais c'est un art que les vôtres n'ont pas bien appris. »

Lors, du côté où la tombe était découverte, surgit une ombre; celle-ci jusqu'au menton seulement; je crois qu'elle s'était levée sur ses genoux¹.

Elle regarda autour de moi, comme ayant le désir de voir si un autre était avec moi; mais quand ses soupçons furent entièrement éteints,

Elle me dit en pleurant : « Si c'est la force du génie qui t'a ouvert cette obscure prison, où est mon fils, et pourquoi n'est-il pas avec toi ? »

Et moi à lui : « Je ne viens pas de moi-même; celui qui attend là me mène en ces lieux; peut-être votre Guido *eut* pour lui trop de dédain ? »

Ses paroles et son genre de supplice m'avaient appris déjà le nom de cette ombre; aussi ma réponse fut-elle précise.

les Gibelins, partisans des empereurs, gagna la fameuse bataille de Monte-Aperto. Il est dans les tombes de feu comme partisan d'Épicure.

¹ C'est Cavalcante de' Cavalcanti, père de Guido, ami de Dante et poète, mais qui sacrifia la poésie pour l'étude des philosophes.

Se dressant soudain, il cria : « Comment as-tu dit? *il eut* ; ne vit-il pas encore? La douce lumière ne frappe-t-elle plus ses yeux? »

Lorsqu'il s'aperçut que je mettais quelque délai à lui répondre, il tomba à la renverse dans son tombeau, et ne parut plus dehors.

Mais cet autre magnanime, pour qui j'étais resté, ne changea pas de visage, ne tourna pas le cou, ne plia point la poitrine.

« S'ils ont mal appris cet art, dit-il en continuant son premier propos, cela me tourmente plus que ce lit.

» Mais la dame qui règne ici¹ ne rallumera pas cinquante fois sa figure, que tu sauras combien cet art est difficile.

» Et, afin que tu retournes dans le doux monde, dis-moi pourquoi ce peuple est si impitoyable envers les mœurs dans chacune de ses lois? »

Sur quoi je lui dis : « Le grand carnage qui a rendu l'Arbia d'une couleur rouge excite de tels discours dans notre temple. »

Après qu'il eut secoué la tête en soupirant : « Je n'étais pas seul, dit-il, à l'Arbia, et certes ce n'était pas sans raison que j'agis avec les autres².

» Mais j'étais seul là où il fut proposé par chacun de détruire Florence, et c'est moi qui la défendis à visage découvert.

— Ah! lui répondis-je, puisse votre race se rétablir un jour! mais, je vous en prie, défaites le nœud qui a enveloppé ma pensée.

» Il me paraît, si j'ai bien compris, que vous prévoyez ce que le temps amène avec lui, bien qu'il en soit autrement pour vous dans le présent.

— Nous, reprit-il, nous sommes comme celui qui a la

¹ La lune, nommée en enfer Proserpine.

² L'Arbia, rivière près de Monte-Aperto, où les Gibellins furent victorieux.

vue mauvaise; nous voyons les choses éloignées, c'est une lumière que nous accorde le guide souverain.

« Quand les choses approchent ou existent, toute notre intelligence est vaine, et si un autre ne vient nous l'apprendre, nous ne savons rien de vos affaires humaines ¹.

« Tu peux donc comprendre que toute notre intelligence sera morte du jour où sera fermée la porte de l'avenir. »

Alors, comme contrit de ma faute, je lui dis : « Apprenez donc à celui qui a si vite disparu que son fils est encore parmi les vivants.

« Si je restai muet au moment de répondre, faites-lui savoir que j'étais déjà préoccupé du doute que vous avez éclairci. »

Et déjà m'appelait mon maître. C'est pourquoi je priai plus promptement l'esprit de me dire près de qui il se tenait.

Il me répondit : « Je suis couché ici au milieu de plus de mille; là dedans est le second Frédéric, et là le cardinal ². Sur les autres je me tais. »

A ces mots il se cacha, et moi je dirigeai mes pas vers l'antique poète, songeant à ses paroles, qui me paraissaient menaçantes.

Il se mit en marche, et puis, tout en cheminant ainsi, il me dit : « Pourquoi es-tu si égaré? » Je satisfis à sa demande.

« Que ta mémoire, m'ordonna le sage, conserve ce que tu as entendu contre toi; mais, pour l'heure, fais attention. » Et il leva le doigt.

¹ Fatendum est nescire mortuos quid agitur; sed postea vero audire ab his, qui hinc ad eos moriendo pergunt. Possunt etiam ab Angelis audire aliquid. (Saint Augustin.)

² L'empereur Frédéric II, souvent en guerre avec les papes, contre lesquels il écrivit des vers, excommunié par Grégoire IX et Innocent IV, et mort en 1250. Ottaviano degli Ubaldini, de Florence, et du parti gibelin, bien que cardinal. Il dit une fois que s'il avait une âme, il l'avait perdue pour les Gibelins.

« Quand tu seras devant le doux regard de celle dont les beaux yeux voient toute chose¹, tu sauras d'elle le voyage de ta vie. »

Après cela il tourna à main droite. Nous laissâmes les murailles, et nous allâmes vers le centre par un sentier qui descend à une vallée.

Cette vallée exhalait une puanteur insupportable.

CHANT XI.

A l'extrémité d'une rive escarpée, que formaient de grandes pierres rompues et entassées en cercle, nous arrivâmes au-dessus d'un gouffre encore plus terrible.

Et là, pour nous garantir des horribles exhalaisons et de la puanteur que jetait le profond abîme, nous nous abritâmes derrière le couvercle

D'un grand tombeau où je vis une inscription qui disait : « Je renferme le pape Anastase, que Photin entraîna hors du droit chemin². »

« Il faut descendre ici lentement, afin d'accoutumer un peu nos sens à cette triste odeur; plus tard, nous n'y ferons plus attention. »

Ainsi parla le maître; et moi : « Cherche, lui dis-je, quelque expédient pour que le temps ne passe pas sans profit; » et lui : « Tu vois que j'y pense.

» Mon fils, continua-t-il, au milieu de ces rochers sont trois cercles, se rétrécissant de degré en degré, comme ceux que tu as quittés.

» Tous sont pleins d'esprits maudits; mais, pour qu'il

¹ Béatrice.

² La chronique de frère Marlin de Pologne a trompé le poëte. Ce fut l'empereur Anastase, au lieu du pape de ce nom, qui adopta l'hérésie du diacre Photin.

te suffise de les voir, apprends comment et pourquoi ils sont enfermés.

» L'injustice est la fin de tout mal qui s'attire la haine du ciel, et l'on arrive à cette fin qui blesse autrui, ou par la violence, ou par la fraude.

» Mais comme la fraude est un mal propre à l'homme, elle déplaît davantage à Dieu; pour cette raison, les fourbes sont placés au-dessous, et sont en butte à une plus grande douleur.

» Ce premier cercle est tout entier pour les violents; mais il est construit et divisé en trois girons¹, parce qu'on peut faire violence à trois personnes :

» A Dieu, à soi, à son prochain. Et je dis qu'on peut leur faire violence ou dans leur propre personne ou dans leurs biens, comme tu vas le comprendre par ces raisons très-claires.

» On fait violence à son prochain en lui donnant la mort ou lui faisant des blessures douloureuses; on le viole, en le ruinant dans ses biens, par l'incendie ou par des larcins.

» Donc les homicides, ceux qui font des blessures, les incendiaires et les brigands, sont tourmentés dans le premier giron.

» Un homme peut avoir tourné une main violente contre lui-même ou contre ses biens : il est donc juste que dans le second giron il fasse pénitence, et sans espérance d'un sort meilleur,

» Celui qui s'exile, par sa propre volonté, du monde où tu vis, qui joue, dissipe ses biens, et pleure là où il aurait dû être en joie.

» On peut faire violence à la Divinité, en la reniant dans son cœur, en blasphémant contre elle, en méprisant la nature et sa bonté.

» Voilà pourquoi le plus petit giron tient scellés de son

¹ Giron ou cercle.

sceau Sodome et Cahors⁴, et quiconque, méprisant Dieu, l'injure dans ses discours et dans son cœur.

» La fraude laisse des remords à toute conscience ; l'homme en peut user envers celui qui se fie en lui, et envers celui qui se défie ;

» Cette seconde fraude paraît donc briser les liens d'amour faits par la nature ; pour cette raison, dans le second cercle sont enchaînés

» Les hypocrites, les flatteurs, ceux qui jettent des sorts, les faussaires, les voleurs, les simoniaques, les rufiens, les fourbes, et tous les gens souillés de semblables ordures ;

» La première fraude détruit l'amour qu'établit la nature, et cet autre sentiment qui le suit, et d'où résulte la confiance.

» Voilà pourquoi dans le plus petit cercle, centre de l'univers et fondement de Dité, quiconque a trahi est éternellement tourmenté. »

Et moi : « Maître, ton raisonnement est très-clair et me montre bien, dans ces divisions, cet abîme et le peuple qui l'habite ;

» Mais dis-moi : ceux qui sont plongés dans ce marais, ceux qu'emporte le vent, ceux que frappe la pluie, ceux qui vont se heurtant avec des paroles si âpres,

» Pourquoi ne sont-ils pas punis dans la cité de feu, si Dieu les a dans sa colère ? sinon, pourquoi sont-ils punis de la sorte ? »

Et lui à moi : « Pourquoi, contre son ordinaire, ton esprit délire-t-il si fort ? ou bien ta pensée est-elle occupée ailleurs ?

» Ne te souvient-il pas des paroles de l'Éthique que tu as étudiée, dans lesquelles il est traité des trois dispositions réprouvées par Dieu :

» L'incontinence, la malice et la folle bestialité ; et

⁴ Cahors, en Quercy, ville remplie alors d'usuriers.

comme l'incontinence offense moins Dieu et entraîne moins de blâme ?

» Si tu examines bien cette sentence, te rappelant quels sont ceux-là qui font pénitence hors de cette enceinte ,

» Tu verras bien pourquoi ils sont séparés de ces félons, et pourquoi, moins courroucée, la justice divine cependant les martèle.

— O soleil ! m'écriai-je , qui guéris toute vue troublée, tu me contentes à tel point , quand tu expliques une pensée, qu'il m'est aussi agréable de douter que de savoir !

» Encore une fois , reviens un peu sur tes pas, et explique-moi comment l'usure offense la divine bonté ; tranche ce nœud.

— La philosophie , me répondit-il , enseigne en plus d'un lieu à qui l'étudie, que la nature tire son origine

» De l'intellect divin et de son art ; et si tu consultes bien ta physique, tu trouveras , sans tourner beaucoup de pages ,

» Que l'art humain suit autant qu'il peut la nature, comme le disciple son maître , si bien que l'art humain est comme le petit-fils de Dieu.

» Et partant de ces deux principes, la nature et l'art, si tu te rappelles la Genèse, tu sauras que la nature nous donne la vie , et que l'art vient ensuite l'aider.

« L'usurier suit une autre voie, et méprise la nature et l'art qui l'accompagne, et place ailleurs son espérance.

» Mais à présent suis-moi, car il me plaît d'avancer. Le signe des poissons monte sur l'horizon, le chariot est renversé sur le Corus,

» Et plus loin le rocher s'abaisse. »

CHANT XII.

Le lieu où nous avions à descendre le précipice était si impraticable, et tel à cause de ce qui s'y trouvait, que toute vue s'en détournerait.

Telle est cette ruine qui frappa l'Adige au flanc, en deçà de Trente, ou par l'effet d'un tremblement de terre, ou faute de soutien¹.

De la cime du mont où elle s'ébranla à la plaine, la roche est tellement béante, qu'elle ne serait aucun passage à qui serait en haut.

Telle était la descente de ce précipice; et sur le sommet de ce roc entr'ouvert était étendu le monstre, opprobre de la Crète, qui fut conçu dans la fausse génisse².

Et quand il nous vit, il se mordit lui-même, comme celui que la colère brise au dedans.

Mon sage lui cria : « Peut-être tu crois qu'ici est le chef d'Athènes qui, là-haut dans le monde, te donna la mort³.

» Va-t'en, bête ! celui-ci ne vient pas instruit par ta sœur, mais il vient voir vos châtimens. »

Tel que le taureau qui fléchit du côté où il a reçu le coup mortel, et qui, sans pouvoir se retourner, bondit çà et là,

Ainsi je vis faire le Minotaure, et mon prudent maître s'écria : « Cours à l'ouverture. Pendant qu'il est en fureur, il est bon que tu descendes. »

Nous fîmes donc route par cette décharge de pierres qu'à tout instant ce poids nouveau faisait rouler sous nos pieds.

Je marchais en rêvant; il me dit : « Tu penses peut-

¹ Les éboulements du mont Barco, entre Vérone et Trente.

² Le Minotaure.

³ Thésée.

être à cette ruine qui est gardée par cette fureur bestiale que j'ai éteinte.

» Or je veux que tu saches que la dernière fois que je descendis dans le bas enfer, cette roche n'était point encore écroulée,

» Mais un peu avant (si je ne me trompe) que vint du cercle divin celui qui¹ enleva la grande proie à Dilé. »

De toutes parts l'impure vallée trembla si profondément, que je pensai que l'univers ressentait cet amour par lequel il en est qui peuvent croire

Plusieurs fois le monde retombé dans le chaos; et c'est alors que cette vieille roche se renversa ainsi de part et d'autre.

« Mais fixe les yeux sur la vallée; car voici la rivière de sang dans laquelle bout quiconque par la violence a nui aux autres. »

O passion aveugle! ô folle colère! qui nous éperonne ainsi dans notre courte vie, et qui après, pour l'éternité, nous plonge dans de telles eaux!

Je vis une ample fosse tordue en arc, comme celle qui embrasse toute la plaine, selon ce qu'avait dit mon guide.

Et entre le pied de la roche et cette fosse couraient à la file des centaures armés de flèches, comme ils avaient coutume dans le monde d'aller à la chasse.

Nous voyant descendre, chacun d'eux s'arrêta, et trois se détachèrent de la bande, tenant en main leur arc et leur flèche tout prêts.

Et l'un cria de loin : « A quel martyr venez-vous, vous qui descendez la côte? Dites d'où vous êtes, sinon je tire l'arc. »

Mon maître dit : « Nous ferons réponse à Chiron, ici près; pour ton malheur, tes désirs ont toujours été trop vifs. »

¹ Jésus-Christ, qui, après sa passion, descendit dans les limbes.

Puis il me toucha et me dit : « Celui-ci est Nessus , qui mourut pour la belle Déjanire et vengea lui-même sa propre mort.

» Et celui du milieu , qui se regarde la poitrine , est le grand Chiron , qui éleva Achille ; cet autre est Pholus ¹ , qui fut plein de colère.

» A l'entour de la fosse ils vont par mille et mille , perçant de flèches toute âme qui sort du sang plus que sa faute ne le permet. »

Nous nous approchâmes près de ces monstres agiles ; Chiron prit une flèche , et avec la coche il retroussa sa barbe derrière sa mâchoire.

Quand il eut découvert sa grande bouche , il dit à ses compagnons : « Vous êtes-vous aperçus que celui de derrière ² fait mouvoir ce qu'il touche ?

» Ainsi n'ont pas habitude de faire les pieds des morts. » Et mon guide , qui était déjà à sa poitrine , où les deux natures s'unissent ,

Répliqua : « Il est bien vivant , et je dois , seul , lui montrer ainsi la sombre vallée. La nécessité , et non son choix , l'amène ici.

» Elle a cessé un moment de chanter *alleluia* , celle qui m'a commis à ce nouvel office. Ce n'est pas un brigand , et moi je ne suis pas une âme criminelle.

» Mais , au nom de cette vertu qui dirige mes pas dans une route si sauvage , donne-moi un des tiens qui nous accompagne ,

» Et qui nous montre un endroit guéable , et qui porte celui-ci sur sa croupe ; car ce n'est point un esprit qui aille par les airs. »

Chiron se tourna du côté droit , et dit à Nessus : « Va , et guide-les , et si une autre troupe les rencontre , écarte-la. »

Nous nous mîmes en marche sous cette escorte fidèle ,

¹ Pholus , autre centaure.

² Dante , qui suivait Virgile.

le long des bords de cette rouge écume dont les noyés poussaient d'horribles cris.

J'en vis plongés jusqu'aux paupières, et le grand centaure dit : « Ce sont les tyrans qui vécurent de sang et de rapine.

» Ici se pleurent les torts impitoyables ; ici est Alexandre ¹, et le cruel Denys qui fit souffrir tant d'années douloureuses à la Sicile.

» Et ce front qui a le poil si noir, c'est Ezzelino ² ; et cet autre qui est blond, c'est Obezzo d'Est ³, qui véritablement

» Fut assassiné par son beau-fils, là-haut dans le monde. » Alors je me tournai vers le poète, et il me dit : « Que Nessus soit ici ton premier interprète ; je ne serai que le second. »

Un peu plus loin, le centaure s'arrêta au-dessus de damnés que l'on voyait sortir la tête hors du fleuve.

Il nous montra une ombre seule à l'écart, en disant : « Celui-ci frappa, dans le giron de Dieu, le cœur que l'on honore encore aux bords de la Tamise ⁴ ; »

Puis, j'en vis qui tenaient la tête et aussi tout le buste hors du lac, et de ceux-là j'en reconnus bon nombre.

Ainsi, de plus en plus, le sang baissait et ne couvrait plus que les pieds, et ce fut là que nous traversâmes la fosse.

« Par la raison que de ce côté tu vois la source diminuer toujours, dit le centaure, je veux que tu croies

¹ Selon presque tous les commentateurs, Alexandre de Phères, tyran de Thessalie.

² Ezzelino, tyran de Padoue. Fait prisonnier par les princes de Lombardie, et mené blessé à Soncino, il ne voulut pas laisser panser ses blessures, et refusa de prendre toute nourriture. Il mourut de faim et de désespoir en 1260. (M.)

³ Obezzo d'Est, marquis de Ferrare et de la Marche d'Ancône.

⁴ Gul de Moutfort. Pour venger la mort de Simon, son père, tué en Angleterre par Edouard, il assassina, en 1271, dans une église de Viterbe, Henri, frère d'Edouard, pendant que le prêtre était à l'élevation. (M.)

» Que de l'autre elle pèse de plus en plus sur le fond, jusqu'à ce qu'il se réunisse à celui où la tyrannie est condamnée à gémir.

» C'est là que la divine justice a plongé cet Attila qui fut son fléau sur la terre, et Pyrrhus, et Sextus ¹; et que pour l'éternité elle arrache

» Les larmes qui échappent, à chaque bouillonnement, à René de Corneto et à René de Pazzi ², qui firent si rude guerre aux grands chemins. »

Puis il se retourna et repassa le gué.

CHANT XIII.

Nessus n'était pas encore arrivé de l'autre côté, quand nous pénétrâmes dans un bois qui n'était marqué d'aucun sentier.

Le feuillage n'en était pas vert, mais de couleur noirâtre; les branches n'en étaient pas unies, mais noueuses et toutes entremêlées; il n'y avait pas de fruits, mais des épines avec du poison.

Elles n'ont pas de fourrés si âpres ni si épais, les bêtes sauvages qui ont en haine les lieux cultivés entre la Cécina et Corneto ³.

Là font leur nid les harpies brutales qui chassèrent les

¹ Pyrrhus, roi d'Épire, ou Pyrrhus, fils d'Achille, qui massacra Priam et immola Polyxène sur le tombeau d'Achille; — Sextus, fils de Tarquin le Superbe, ou Sextus, fils de Pompée.

² René Corneto, gentilhomme fameux par ses vols et ses assassinats; — messire Renier Pazzo, aussi gentilhomme, de l'ancienne famille des Pazzi de Florence, était un voleur et guetteur de chemins, assassinant les uns et dérobant les autres, si bien qu'en son temps il ne faisait pas sûr d'aller en tels quartiers où il rôdait. (G.)

³ Cécina, rivière de Toscane, qui tombe dans la mer entre Livourne et Piombino; — Corneto, ville des États du pape.

Troyens des Strophades avec le triste présage du mal futur ¹.

Elles ont de larges ailes, des cous et des visages humains, des pieds avec des serres, et un grand ventre couvert de plumes. Elles font des lamentations sur ces arbres étranges.

Et mon bon maître : « Avant d'entrer plus avant, sache que tu es dans la seconde enceinte, commença-t-il à me dire, et tu y seras jusqu'à ce que

« Tu arrives dans les horribles sables. C'est pourquoi, regarde bien; tu verras des choses qui n'obtiendraient aucune foi si je t'en faisais récit. »

J'entendais déjà de toutes parts pousser des gémissements, et je ne voyais personne qui les fit. C'est pourquoi je m'arrêtai tout éperdu.

Je crois qu'il crut que je croyais ² que ces voix sortaient de la poitrine de gens qui étaient cachés pour nous.

Aussi mon maître dit : « Si tu romps quelque petite branche d'un de ces arbres, les pensées que tu as se trouveront toutes fausses. »

Alors j'étendis la main un peu en avant et cueillis une branche d'un grand arbre, et son tronc cria : « Pourquoi me casses-tu ? »

Et aussitôt il fut noir de sang, et il recommença à crier : « Pourquoi me déchires-tu ? N'as-tu aucun sentiment de pitié ?

« Nous avons été hommes, et maintenant nous sommes devenus des arbres; ta main aurait bien dû être plus compatissante, quand même nous aurions été des âmes de reptiles. »

¹ Tristius haud illis monstrum, nec saevior ulla
Pestis et ira Deum stygii sese extulit undis.
Virginis volucrum vultus, fedissima ventris
« Proluvies, necque manus, et pallida semper
Ora famæ.

Æneid., l. III.

² Voici l'italien : « Io credo ch' ei credette ch' io credesse. »

Comme d'un tison vert qui est enflammé par l'uu des bouts et qui de l'autre gémit et pétille à cause de l'air qui se fait passage,

Ainsi de ce tronc sortaient ensemble des paroles et du sang, et je laissai tomber la branche, et m'arrêtai comme l'homme qui a peur.

« Ame blessée, répondit mon sage, s'il avait pu eroire tout d'abord ce qu'il a pourtant vu dans mon poëme,

» Il n'aurait pas porté la main sur toi ; mais l'in vraisemblance de la chose m'a fait lui conseiller ce qui me pèse à moi-même ;

• Mais dis-lui qui tu fus, afin qu'en dédommagement il rafraichisse ta mémoire dans le monde où il lui est permis de retourner. »

Et l'arbre : « Tu m'amorces avec un si doux parler, que je ne puis me taire ; et que je ne vous sois pas à charge, si je m'oublie un peu à causer avec vous.

» Je suis celui ¹ qui tint les deux clefs du cœur de Frédéric, et qui les tourna si douces et pour fermer et pour ouvrir,

• Que j'écartai presque tout autre de sa confiance ; et j'apportai tant de foi à ce glorieux offic, que j'en perdis le sommeil et la vie.

• La courtisane ² qui n'a jamais détourné du palais de César ³ ses yeux effrontés, perte commun et vice des cours,

• Enflamma contre moi tous les esprits, et, enflammés, ils enflammèrent tellement Auguste ⁴, que mes joyeux honneurs se chaugèrent en triste deuil.

• Mon âme, dans un transport dédaigneux, croyant par

¹ Pierre Desvignes, juriconsulte de Capoue. Il fut longtemps dans la faveur de l'empereur Frédéric II, dont il était le chancelier. Accusé de trahison, il eut les yeux crevés. De désespoir, il se brisa la tête contre les murs de son cachot. — C'était en 1249.

² L'Envie.

³ C'est-à-dire l'empereur.

⁴ C'est-à-dire Frédéric II.

la mort fuir le dédain, me rendit injuste contre moi-même qui étais si juste.

« Par les racines récentes de ce bois, je vous jure que jamais je ne manquai de foi à mon maître, qui fut si digne d'être honoré.

« Et si l'un de vous retourne au monde, relevez ma mémoire, qui gît encore sous le coup que l'Envie lui a porté. »

Le poète attendit un peu, et alors : « Puisqu'il se tait, me dit-il, ne perds pas le temps, mais parle, interroge-le si tu en veux savoir davantage. »

Et moi à lui : « Demande-lui toi-même encore ce que tu crois pouvoir m'intéresser ; car je ne pourrais, tant la pitié m'attriste. »

C'est pourquoi il recommença. « Si cet homme fait ponctuellement ce que ta prière a réclamé, esprit emprisonné, qu'il te plaise encore

« De dire comment l'âme s'enferme dans ces nœuds, et dis, si tu le peux, si jamais aucune se dégage d'un tel corps. »

Alors le tronc souffla fort, et ce vent se convertit en cette voix : « Je vous répondrai brièvement.

« Quand l'âme féroce est partie du corps dont elle s'est elle-même arrachée, Minos l'envoie au septième cercle.

« Elle tombe dans la forêt, et l'endroit n'est pas choisi, mais là où la fortune la lance, elle germe comme un grain d'épeautre.

« Elle pousse en rejeton et en arbre ; les harpies, en se repaissant ensuite de ses feuilles, lui font une douleur et un passage à cette douleur.

« Comme les autres âmes, nous voudrions recueillir nos dépouilles, mais sans pour cela qu'aucune de nous s'en puisse revêtir, car il n'est pas juste d'avoir ce qu'on s'est ôté soi-même.

« Nous les traînerons ici ; et, dans la lugubre forêt, nos

corps seront suspendus chacun à l'arbre de son ombre tourmentée. •

Nous étions encore attentifs, croyant que le tronc en voulait dire davantage, lorsque nous fûmes surpris par un bruit :

Pareillement à celui qui entend venir le sanglier et la chasse à son poste, et qui écoute mugir les bêtes et les branchages.

Et voilà, sur la gauche, deux malheureux, nus et tout déchirés, fuyant si fort, qu'ils rompaient toutes les petites branches de la forêt.

Celui de devant : « Accours ! accours ! ô mort ! » et l'autre, qui était trop lent à son gré, criait : « Lano,

• Tes jambes n'étaient point si agiles au combat de *la Pieve del Toppo* ; » et l'haleine lui manqua sans doute, car de lui et d'un buisson il fit un groupe¹.

Derrière eux la forêt était pleine de chiennes noires, avides et courant comme des lévriers détachés de leur chaîne.

Elles se jetèrent à pleines dents sur le damné qui s'était caché, et le déchirèrent en lambeaux ; puis elles emportèrent ses membres douloureux.

Mon guide alors me prit par la main et me mena au buisson, qui déplorait en vain ses plaies saignantes.

« O Jacques de Saint-André² ! disait-il, à quoi bon m'avoir pris pour refuge ? Est-ce ma faute, à moi, si ta vie fut coupable ? »

¹ Lano, de Sienne. Les troupes dont il faisait partie ayant été attaquées par ceux d'Arezzo, Lano préféra la mort à la fuite, et périt en combattant vaillamment.

² Jacques de Saint-André, gentilhomme de Padoue, qui dissipa toute sa fortune en folles dépenses. — On conte de lui, dit Grangier, qu'allant à Venise, par la Brenta, avec quelques autres jeunes gentilshommes, et voyant qu'un chacun des autres s'exerçait à jouer des instruments ou à chanter, pour n'être oisif, il jetoit ses escus un à un dans ladite rivière. Une autre fois plusieurs gentilshommes l'estant allés trouver en sa maison des champs, et lui, les voyant de loin, pour leur faire honneur, il fit mettre le feu en toutes les cabanes et métairies de ses laboureurs et villageois.

Quand mon maître se fut arrêté près de ce buisson , il dit : « Qui étais-tu , toi , qui , criblé de blessures , exhalas avec du sang ces paroles plaintives ? »

Et lui à nous¹ : « O âmes , qui êtes venues voir le cruel ravage qui m'a séparé ainsi de mes feuilles ,

» Ramassez-les autour de leur triste buisson ; je fus de la cité² qui quitta son premier maître pour saint Jean-Baptiste ; aussi ce maître dédaigné

» Toujours l'attristera avec son art redoutable ; et n'était que sur le pont de l'Arno il reste encore de lui quelque image ,

» Les citoyens qui rebâtirent cette cité sur les cendres qu'Attila avait laissées après lui , auraient fait travailler en vain.

» Moi , je me suis fait un gibet de ma propre maison. »

CHANT XIV.

L'amour de la terre natale m'avait saisi : je rassemblai les feuilles éparses , et je les rendis à celui qui était déjà *enroué*.

De là nous touchâmes au point où le second cercle se sépare du troisième , et où se voit la puissance terrible de la divine justice.

Pour bien expliquer les choses nouvelles , je dis que nous arrivâmes à une lande qui écarte toute plante de sa surface.

¹ Dans l'ombre qui parle ici on croit voir Bocca de' Mozzi , qui se tua après avoir dissipé tous ses biens , ou Lotto de' Agli , autre Florentin qui s'étrangla du désespoir d'avoir rendu une sentence injuste.

² Florence , dont l'ancien patron était le dieu Mars. Sa statue équestre se voyait encore , en 1557 , sur le Ponte-Vecchio , d'où un débordement de l'Arno l'emporta avec une partie du pont.

La forêt douloureuse est sa ceinture, comme la fosse de sang est celle de la forêt. Là nos pieds s'arrêtèrent tout au bord.

L'espace était couvert du même sable aride et épais que celui qui fut jadis foulé aux pieds par Caton¹.

O vengeance de Dieu ! combien tu dois être redoutée de quiconque lit ce qui se manifeste à mes yeux !

Je vis de nombreux troupeaux d'âmes nues qui pleuraient toutes misérablement ; et leur sentence semblait différente.

D'aucuns étaient couchés sur le dos, d'aucuns étaient assis tout ramassés, et d'autres marchaient continuellement.

Ceux qui faisaient le tour du cercle étaient les plus nombreux, et le moins ceux qui gisaient à terre pour leur supplice, mais leurs langues étaient les plus déliées à la plainte.

Sur toute l'arène pleuvaient lentement de larges flocons de feu, pareils à ceux de la neige dans les Alpes, quand il ne fait pas de vent.

De même qu'Alexandre, dans les parties brûlantes de l'Inde, vit tomber sur son armée des flammes qui restaient sur la terre sans s'éteindre² ;

De sorte qu'il ordonna à ses troupes de fouler aux pieds le sol, attendu que la vapeur s'éteignait mieux tandis qu'elle était seule :

Ainsi descendait le feu éternel, et l'arène s'embrasait comme l'amorce sous la pierre, pour doubler la souffrance des âmes.

Leurs malheureuses mains étaient sans aucun repos et toujours en branle deçà delà, secouant loin d'elles un embrasement nouveau.

Je commençai : « Maître, qui as surmonté tous les ob-

¹ Le sable de la Libye, que Caton d'Utique traversa, après la mort de Pompée, pour rejoindre l'armée de Juba.

² Ni Quinte-Curce, ni Justin, ni Plutarque, ne parlent de ces flammes.

stacles, hors ceux que nous ont opposés les démons inflexibles à l'entrée de la porte¹,

» Quelle est cette grande ombre qui n'a pas l'air de se soucier de l'incendie, et gît si dédaigneuse et si farouche, qu'il ne semble pas que la pluie la dompte? »

Et l'ombre², s'apercevant que je parlais d'elle à mon guide, cria : « Tel je fus vivant, tel je suis mort.

» Quand Jupiter fatiguerait son forgeron, duquel, dans sa colère, il prit la foudre aiguë dont je fus frappé à mon dernier jour ;

» Et quand il fatiguerait l'un après l'autre tous les noirs ouvriers de l'Etna, en criant : Aide-moi, aide-moi, bon Vulcain !

» Ainsi qu'il fit au combat de Phlégra³, et qu'il me perça de toutes ses flèches, jamais il n'aurait de moi pleine vengeance. »

Alors mon guide parla avec tant de force, que je ne l'avais pas encore entendu parler si fort : « O Capanée ! si ton orgueil ne s'amortit pas,

» Tu en es plus puni. Aucun martyr ne serait une douleur comparable à celle que ta rage te fait souffrir. »

Puis il se retourna vers moi en disant avec de plus douces lèvres : « Il fut un des sept rois qui assiégèrent Thèbes⁴. Il avait et semble encore avoir

» Dieu en dédain, et il ne semble guère qu'il le prie ; mais, comme je le lui ai dit, ses dédains mêmes sont le bien digne prix de son cœur.

» Or, viens derrière moi, et prends garde de ne pas mettre encore le pied sur le sable brûlant ; mais tiens-toi toujours serré près de la forêt. »

Nous arrivâmes en silence à l'endroit où s'élançait hors

¹ La porte de la ville de *Dité*.

² Capanée, que Stace définit : *Superûm contemptor et æqui*. (*Theb.*, l. III.)

³ Phlégra, en Thessalie, où se livra le combat des dieux et des géants.

⁴ Ces sept rois étaient Adraste, Polynice, Tydée, Hippomédon, Amphiaräus, Parthénopée et Capanée.

de la forêt une petite rivière dont la rougeur m'épouvante encore.

Tel que sort du Bulicame¹ le ruisseau que se partagent entre elles les pécheresses, telle cette rivière courait sur l'arène.

Le fond et le bord de chaque côté étaient faits de pierre ; c'est pourquoi je pensai que c'était là qu'il fallait marcher.

« Entre toutes les choses que je t'ai montrées depuis que nous sommes entrés par la porte dont le seuil n'est interdit à personne,

» Tes yeux n'en ont point découvert d'aussi remarquable que ce courant qui amortit en lui toutes les flammes. »

Telles furent les paroles de mon guide ; c'est pourquoi je le priai de me donner l'aliment dont il m'avait donné le désir.

« Au milieu de la mer est un pays en ruines, dit-il alors, qui s'appelle la Crète, qui eut un roi² sous lequel le monde fut chaste ;

» Là est un mont jadis orné d'eaux et de feuillages, et appelé Ida, et maintenant désert comme toute chose vieille.

» Jadis Rhéa le choisit pour le berceau fidèle de son fils, et pour le mieux cacher, quand il criait, elle y faisait pousser de grandes elameurs ;

» Au dedans de la montagne se tient debout un grand vieillard³, les épaules tournées vers Damiette⁴, et l'œil sur Rome⁵ comme sur son miroir ;

¹ Source d'eaux minérales, à deux milles de Viterbe, où les prostituées allaient prendre des bains.

² Saturne. — Juvénal avait dit :

Credo pudicitiam, Saturno rege, moratam
In terris.

³ La description de cette statue est semblable à celle dont parle Daniel, au chap. II de sa prophétie. — Ici Dante veut figurer le Temps. — « La tète d'or fin, dit Grangier, signifie l'état d'innocence, que les poètes appellent âge doré ; la poitrine et les bras d'argent, et le reste jusqu'aux cuisses d'airain, puis les jambes de fer, signifient les trois âges d'argent, d'airain et de fer qui allaient toujours de pis en pis. »

⁴ Damiette, ou l'idolâtrie.

⁵ Rome, ou la vraie religion.

» Sa tête est formée d'or fin , et de pur argent sont ses bras et sa poitrine; puis il est de cuivre jusqu'à l'enfourchure ;

» De là en bas , il est tout de fer *affiné*, sauf que le pied droit est de terre cuite , et il pose sur celui-là plus que sur l'autre.

» Chaque partie, excepté l'or, est sillonnée d'une fissure d'où dégouttent des larmes qui , en s'amassant , percent la montagne.

» Leur cours se dirige dans cette vallée ; elles forment l'Achéron , le Styx et le Phlégéthon ; puis elles descendent par ce conduit étroit

» Jusqu'aux lieux où on ne descend plus ; elles y forment le Cocyte , et tu verras quel est ce lac ; donc je ne t'en parle pas ici. »

Et moi à lui : « Si le ruisseau que je vois dérive ainsi de notre monde , pourquoi n'est-il visible qu'à la lisière de cette forêt ? »

Et lui à moi : « Tu sais que ce lieu est rond , et quoique tu aies fait bien du chemin , en descendant toujours au fond vers la gauche ,

» Tu n'as pas encore parcouru tout le cercle ; si donc il t'apparaît chose nouvelle , elle ne doit pas amener la surprise sur ton visage. »

Et moi encore : « Où se trouvent le Phlégéthon et le Léthé ? Sur l'un tu te tais , et de l'autre tu dis qu'il se forme de cette pluie de larmes.

— Toutes ces questions me plaisent , répondit-il , mais le bouillonnement de cette eau rouge aurait dû te résoudre une de celles que tu me fais.

» Tu verras le Léthé , mais hors de cette enceinte , là où les âmes vont se laver quand la faute expiée est remise¹. »

Puis il dit : « Il est temps de s'écarter du bois ; fais en sorte de me suivre ; les bords nous offrent un passage ; ils ne sont pas brûlants ,

» Et sur eux toute ardente vapeur s'éteint. »

¹ Dans le purgatoire.

CHANT XV.

Maintenant nous suivons une de ces rives de pierre, et la fumée du ruisseau forme au-dessus un brouillard qui préserve du feu l'onde et ses bords ;

De même que les Flamands, entre Cadsant et Bruges, craignant le flot qui s'avance vers eux, élèvent une digue pour faire fuir la mer ;

Et de même les Padouans, le long de la Brenta, pour défendre leurs villes et leurs châteaux, avant que Chiarentana sente la chaleur¹ ;

Sur ce modèle, mais ni si hautes ni si larges, étaient faites les digues qu'avait construites ici l'ingénieur, quel qu'il fût.

Déjà nous étions si éloignés de la forêt, que je n'aurais pas vu où elle était, si je m'étais retourné en arrière ;

Quand nous rencontrâmes une troupe d'âmes qui venait le long de la rive, et chacune nous regardait, comme on a coutume le soir

De se regarder l'un l'autre aux rayons de la nouvelle lune, et elles fixaient leurs yeux sur nous, comme un vieux tailleur sur le chas de son aiguille.

Ainsi examiné par cette troupe, je fus reconnu de l'un d'eux, qui me prit par ma robe et s'écria : « Quelle merveille ! »

Et moi, tandis qu'il me tendait les bras, je fixai mes regards sur sa face brûlée, si bien que, tout défiguré qu'il était, il ne me fut pas impossible

De le reconnaître à mon tour ; et abaissant ma main vers son visage, je répliquai : « Êtes-vous ici, ser Brunello² ? »

¹ Chiarentana, montagne des Alpes, où la Brenta prend sa source.

² Brunetto Latini, orateur, poète, historien, philosophe et théologien, né à Florence, était à la tête d'une école célèbre d'où sortirent Guido Cavalcante et Dante. Il fut secrétaire de la république, qui le chargea de plu-

Et lui : « O mon fils ! ne te fâche pas si Brunetto Latini retourne un peu en arrière avec toi et laisse aller la file. »

Je lui dis : « Je vous en prie autant que je puis, et si vous voulez que je m'asseye avec vous, je le ferai, s'il plaît à celui-ci, car je vais avec lui.

—O mon fils, dit-il, celui de cette troupe qui s'arrête un instant reste cent ans sous cette pluie, sans pouvoir secouer le feu qui le blesse.

» Va donc en avant, je marcherai à ton côté, et puis je rejoindrai ma bande qui va pleurant ses éternelles souffrances. »

Je n'osai pas descendre d'abord pour aller de niveau avec lui, mais je marchais la tête inclinée, dans l'attitude du respect.

Il commença : « Quelle fortune ou destin, avant l'heure dernière, t'amène ici-bas ? et quel est celui qui te montre le chemin ?

—Là-haut, dans la vie sercine, lui répondis-je, je me suis égaré dans une vallée avant que mon âge fût rempli.

» Mais hier, au matin, j'ai fait volte-face ; celui-ci m'est apparu comme je revenais sur mes pas, et me remit dans ma voie par cette route. »

Et lui à moi : « Si tu suis ton étoile, tu ne peux manquer un port glorieux, si j'ai bien consulté ta belle destinée.

» Et si je n'étais pas mort sitôt, te voyant le Ciel si prospère, je t'aurais donné cœur à l'ouvrage.

» Mais ce peuple ingrat et méchant, qui descendit autrefois de Fiesole¹, et qui tient encore de l'âpreté de ses montagnes et de son rocher,

sieurs ambassades. Il fit sur la physique et les mathématiques un livre intitulé *Tesoretto*. Forcé de s'expatrier comme Guelfe, il vint s'établir à Paris, où il composa, en français, le *Trésor* : « S'anciens demande pourquoi chis livres est écrit en romans, selon le patois de France, puisque nous sommes Italiens, Je diroie que c'est pour deux raisons ; l'une est porce que nous sommes en France, l'autre si est porce que François est plus délitables langages, et plus communs que moult d'autres. » (M.)

¹ Fiesole, petite ville située au-dessus de Florence, est regardée comme le berceau des Florentins.

» Se fera ton ennemi, à cause de tout ce que tu feras de bien, et c'est raison; ce n'est pas parmi les âpres sorbiers qu'il convient que mûrisse la douce figue.

» Une vieille renommée dans le monde les dit aveugles, race avare, envieuse et superbe: que leurs mœurs ne te souillent jamais!

» La fortune te réserve tant d'honneur, que l'un et l'autre parti aura faim de ton retour; mais que l'herbe soit loin de leur bec.

» Que les bêtes de Fiesole se fassent une litière de leurs corps, et qu'elles ne touchent pas à la plante, s'il s'en élève encore quelqu'une sur leur fumier,

» Dans laquelle revive la sainte semence de ces Romains qui y restèrent quand fut construit ce nid de perversité.

— Si tous mes vœux étaient remplis, lui répondis-je, vous ne seriez pas encore mis au ban de l'humaine nature,

» Car j'ai toujours présente à l'esprit, et elle m'afflige en ce moment, votre chère, et bonne, et paternelle image, lorsque, dans le monde,

» Vous m'enseigniez comment l'homme s'éternise; et le gré que je vous en ai, il faut, tandis que je vis, qu'on le sache par mes paroles.

» Ce que vous me racontez de ma destinée, je l'écris et le garde pour le faire expliquer, avec un autre texte¹, par une dame qui le saura faire si j'arrive à elle.

» Seulement je veux qu'il vous soit bien connu que, pourvu que ma conscience ne soit blessée en rien, je suis prêt à ce que veut de moi la fortune.

» De telles arrhes ne sont pas nouvelles pour moi; que la fortune tourne donc sa roue comme elle voudra, et le paysan son hoyau!

Mon maître alors se retourna du côté droit et me regarda, puis il dit: « Bien écoute, qui prend note². »

¹ La prédiction de Farinata (au chant X), qui lui sera expliquée par Béatrice.

² Virgile veut dire: « Tu te rappelles bien mon vers:

» *Superanda omnis fortuna ferendo est.* »

Je n'en allai pas moins causant avec ser Brunetto, et demandant quels étaient ses compagnons les plus remarquables et les plus éminents.

Et lui à moi : « Quelques-uns sont bons à connaître; les autres, il vaut mieux n'en pas parler, car le temps serait court pour un si long récit.

» En un mot, sache qu'ils furent tous clercs et grands lettrés et de grand renom, et tous salis du même péché dans le monde.

» Priscien ¹ s'en va avec cette foule désolée, et François d'Accurse aussi ²; et si tu avais eu envie d'un si hideux spectacle,

» Tu aurais pu voir celui qui fut transféré par le serviteur des serviteurs de Dieu, de l'Arno au Bacchiglione, où il laissa ses membres tout tordus ³.

» J'en dirais plus; mais je ne puis avancer ni parler davantage, parce que je vois surgir du sable une nouvelle fumée;

» Il vient des gens avec qui je ne dois pas être; je te recommande mon Trésor dans lequel je vis encore, et ne demande rien de plus. »

Puis il se retourna, pareil à ceux qui, à Vérone, se disputent à la course le *palio* ⁴ vert par la campagne; et il semblait, en courant,

Celui qui gagne et non celui qui perd le prix.

CHANT XVI.

J'étais déjà au lieu où s'entendait le retentissement de

¹ Priscien, grammairien de Césarée.

² François d'Accurse, jurisconsulte de Florence.

³ André de' Mozzi, qui fut dépossédé de l'évêché de Florence pour ses vices, puis transféré à celui de Vicence, où passe le Bacchiglione.

⁴ Le *palio* est une pièce de drap vert qui est le prix du meilleur coureur.

l'eau qui tombait dans l'autre ceele, semblable au bourdonnement que font les ruches ,

Lorsque trois ombres à la fois se détachèrent en courant d'une bande qui passait sous la pluie de l'âpre martyr ;

Elles vinrent vers nous, et chacune criait : « Arrête, ô toi qui, à ton vêtement, parais être un enfant de notre coupable patrie ! »

Hélas ! quelles plaies vieilles et récentes je vis sur leurs membres brûlés ! j'en suis encore tout ému pour peu que je me les rappelle.

A leurs eris, mon maître s'arrêta ; il se tourna le visage vers moi : « Attends ici, dit-il, si tu veux être courtois pour ceux-ci.

» Et n'était la flamme qui lance ses traits sur ce lieu, je te dirais que, dans cette rencontre, c'est à toi plus qu'à eux que convient l'empressement. »

Comme nous nous arrêtions, les ombres recommencèrent leur première complainte ; et lorsqu'elles furent arrivées à nous, elles tournèrent en ceele toutes les trois,

Comme avaient coutume de faire les lutteurs nus et huilés, visant leur proie et leur avantage avant de se battre et de se blesser entre eux.

Ainsi tournant, chacune dirigeait vers moi son visage, de telle sorte que la tête faisait un continuel voyage en sens contraire des pieds.

« Quoique la misère de ce sol mouvant et son aspect triste et délabré nous vouent au mépris, nous et nos prières, commença l'une d'elles :

» Que notre renommée persuade ton cœur à nous dire qui tu es, toi qui poses ainsi sans crainte tes pieds vivants dans l'enfer ;

» Celui dont tu me vois fouler les traces, tout nu et tout écorché qu'il va, fut d'un rang plus haut que tu ne crois.

» Il fut le petit-fils de la pudique Gualdrada ; il eut nom

Guidoguerra, et dans sa vie il fit beaucoup avec la sagesse et avec l'épée ¹ ;

» L'autre qui, après moi, broie l'arène est Thegghiajo Aldobrandini, dont là-haut dans le monde la voix devrait être écoutée ².

» Et moi, qui suis mis en croix avec eux, je fus Jacques Rustieucci; et certes, ma cruelle femme, plus que tout, me nuisit ³. »

Si j'avais pu être à l'abri de la pluie de feu, je me serais jeté parmi ceux d'en bas, et je crois que le maître l'aurait souffert.

Mais, comme je me serais brûlé et cuit, la peur vainquit la bonne intention qui me rendait avide de les embrasser.

Puis je commençai : « Ce n'est pas du mépris, mais une douleur ineffaçable que votre condition a mise en moi,

» Aussitôt que mon seigneur m'a dit les paroles d'après lesquelles j'ai pensé qu'il arrivait des gens tels qu'en effet vous êtes.

» Je suis de votre terre, et toujours j'ai cité et écouté avec affection vos actes et vos noms honorables ;

» Je quitte le ciel, et vais vers les fruits savoureux qui me sont promis par mon guide sincère ; mais auparavant il faut que je descende jusqu'au centre.

— Que l'âme guide longtemps tes membres, répliqua l'ombre alors, et que ta renommée resplendisse après toi !

» Dis-nous si la courtoisie et la valeur habitent comme autrefois notre cité, ou si elles en sont tout à fait exilées ;

¹ Guidoguerra, petit-fils de la belle Gualdrada, fut un valeureux chevalier, et homme d'une grande prudence et conseil ; à la bataille de Benevento, contre Charles 1^{er} et Manfrède, il fut réputé le principal motif de la victoire. (Gragier.)

² Thegghiajo Aldobrandini, de la famille des Adimari, avait déconseillé l'entreprise des Florentins contre les Siennois, entreprise où les Florentins furent défaits dans la vallée d'Arbia. (Id.)

³ Jacopo Rustieucci touche ici en mauvaise part de sa femme pour ce qu'elle fut si meschante qu'il lui fut forcé de se séparer d'elle. (Id.)

» Car Guillaume Borsière , qui gémit avec nous depuis peu , et marche là avec nos compagnons , nous torture de ses récits ¹.

— Les nouveaux venus et les gains subits ont engendré en toi , Florence , tant d'orgueil et d'immodération , que déjà tu t'en plains toi-même ! »

Ainsi criai-je , la face levée ; et les trois ombres , entendant cette réponse , se regardèrent l'une l'autre , comme on fait lorsqu'on entend une vérité.

« Si les autres fois il t'en coûte si peu pour satisfaire autrui , répondirent-elles toutes , heureux toi qui parles ainsi à ton gré.

» C'est pourquoi , si tu sors de ces sombres lieux et que tu retournes voir les belles étoiles , quand il te plaira de dire : « J'y fus , »

» Fais qu'on parle de nous chez les hommes. » Ensuite ils rompirent le cercle , et pour s'enfuir leurs jambes agiles semblèrent des ailes.

Un amen ne pourrait pas se dire en si peu de temps qu'ils en mirent à disparaître ; c'est pourquoi il plut à mon maître de partir.

Je le suivais , et nous avions peu marché , lorsque le bruit de l'eau fut si près , qu'à peine nous aurions pu nous entendre parler.

Comme ce fleuve qui suit son propre chemin , à partir de Monviso vers le levant , à la gauche des Apennins ,

Qui se nomme Acquacheta avant qu'il se précipite dans un lit plus bas , et qui perd ce nom à Forlì ,

Puis , tombant d'une seule chute , mugit sur San-Bene-

¹ Borsière fut un chevalier de Florence d'une famille assez noble , qui fréquentait les cours des princes. L'on raconte de lui qu'étant à Gènes , et comme Herminio Grimaldi , homme riche , mais avare , lui demandoit ce qu'on pourroit mettre en peinture dans une salle que l'on n'auroit point vue cy-devant , il répondit : Je vous dirai une chose de laquelle vous n'eustes jamais connaissance , peignez la libéralité. (Grangier.)

detto, où un millier d'hommes devrait trouver une retraite¹ :

Ainsi, au bas de la roche escarpée, nous entendîmes retentir si fort l'eau teinte de sang, qu'en peu d'instants mon oreille en fut tout assourdie.

J'étais ceint d'une corde, et avec elle j'avais espéré précédemment prendre la panthère à la peau tachetée ;

Après que je m'en fus dépouillé, ainsi que mon guide me l'avait ordonné, je la lui présentai roulée et repliée ;

Alors il se tourna du côté droit, et, d'assez loin du bord, la jeta dans ce gouffre profond.

Il faut, disais-je en moi-même, que quelque chose de nouveau réponde à ce nouveau signal que le maître surveille ainsi.

« Oh ! que les hommes devraient être circonspects près de ceux qui ne voient pas seulement les actes, mais qui, avec l'intelligence, regardent au fond des pensées ! »

Il me dit : « A l'instant même, ce que j'attends va venir, et il faut qu'à l'instant même ce que ta pensée rêve se découvre à ton regard. »

Toujours l'homme doit fermer les lèvres autant qu'il peut à la vérité qui a l'air du mensonge, car, sans être en faute, il s'expose à la honte.

Mais ici je ne puis me taire ; et par les vers de ce poème, à qui je désire une faveur longue, je te jure, ô lecteur,

Que je vis venir, nageant² dans l'air épais et obscur, une figure surprenante pour le cœur le plus ferme :

Semblable au marin qui parfois descend pour détacher l'ancre accrochée à l'écueil ou à tout autre objet caché dans la mer,

Et qui, étendant ses bras, se replie sur ses pieds.

¹ L'abbaye de San-Benedetto pourrait, par sa grandeur et les avantages de sa position, contenir mille moines.

² Virgile a dit : *Remigium atarum*.

CHANT XVII.

« Voici la bête à la queue acérée qui transperce les montagnes et rompt les murs et les armes ; voici celle qui infecte le monde entier. »

Ainsi commença à me parler mon guide , et il lui fit signe de venir au bord de notre sentier de marbre.

Et cette laide image de la Fraude s'en vint , et elle avança la tête et le buste , mais elle ne posa pas sa queue sur la rive.

Sa face était la face d'un homme juste ; elle avait la peau très-douce , et le reste du corps était d'un serpent.

Elle avait deux serres velues jusqu'aux aisselles ; elle avait le dos , la poitrine et les deux côtés marquetés de nœuds et de taches rondes.

Jamais l'envers ni l'endroit d'une étoffe ne fut plus riche en couleurs chez les Tartares et les Turcs , et telles n'étaient pas les toiles d'Arachné.

Comme parfois sont les barques sur la rive , moitié dans l'eau et moitié à terre , et comme chez les Germains gloutons ,

Le castor s'accroupit pour faire la guerre ; ainsi la détestable bête se tenait sur le bord qui enferme de pierre le sable ;

Elle agitait toute sa queue dans le vide , redressait la fourche venimeuse qui en armait la pointe comme celle du scorpion.

Mon guide me dit : « Il convient qu'à présent nous tournions nos pas vers cette méchante bête qui est couchée là. »

C'est pourquoi nous descendîmes à droite , et nous fîmes deux pas sur le bord , de manière à bien éviter le sable et la flamme.

Et quand nous fûmes arrivés près d'elle, un peu au delà, je vis sur l'arène des gens assis près du gouffre ¹.

Là, mon maître : « Afin que tu emportes une pleine et entière connaissance de ce cercle, me dit-il, va, et vois leur condition ;

» Que ta conférence y soit courte. En attendant que tu reviennes, je parlerai avec celle-ci pour qu'elle nous prête ses fortes épaules. »

Je m'avançai donc tout seul à l'extrémité du septième cercle, où gisaient ces malheureux.

La souffrance leur sortait par les yeux ; deçà delà, à l'aide de leurs mains elles repoussaient tantôt les vapeurs et tantôt le sable brûlant.

Pas autrement ne font en été les chiens, ou des pattes ou du museau, quand ils sont mordus des puces, des mouches ou des taons.

Après que j'eus regardé au visage plusieurs de ceux sur lesquels tombe la flamme douloureuse, je n'en reconnus aucun, mais je remarquai

Qu'au cou de chacun d'eux pendait une bourse d'une certaine couleur et marquée d'un certain signe, et leurs yeux semblaient s'en repaître ².

Et en m'approchant d'eux pour les envisager, je vis sur une bourse de l'azur qui avait toute l'apparence d'un lion ³ ;

Puis, poursuivant le cours de mes observations, j'en vis une autre, rouge comme du sang, montrer une oie plus blanche que du lait ⁴ ;

Et un deux, qui avait sa bourse blanche marquée d'une grosse tache d'azur, me dit : « Que fais-tu dans cette fosse ⁵ ?

¹ Les usuriers.

² Le poëte ne daigne pas les nommer, mais il flétrit leur écusson.

³ Les *Gianfigliuzzi*, de Florence, portaient un lion azuré en champ d'or.

⁴ Les *Ubbriachi* portaient une oie blanche au champ de gueules

⁵ Armes des *Scrovigni* de Padoue.

» Va-t'en ; et puisque tu es encore vivant , sache que mon voisin Vitaliano ¹ s'assemblera ici à mon flanc gauche.

» Au milieu de ces Florentins , je suis Padouan ; souvent ils m'étourdissent les oreilles , en s'écriant : « Vienne le chevalier souverain ,

» Qui portera la bourse aux trois becs ? » Puis il tordit la bouche et tira la langue comme le bœuf qui se lèche les naseaux.

Et moi , craignant qu'un plus long retard ne fâchât celui qui m'avait averti de rester peu , je tournai le dos à ces âmes misérables.

Je trouvai mon guide qui avait déjà sauté sur la croupe du farouche animal , et il me dit : « A présent , sois fort et hardi.

» On ne descend ici que par des échelles ainsi faites. Monte devant , je veux être entre la queue et toi , afin qu'elle ne puisse pas te faire de mal. »

Comme celui qui est si près du frisson de la fièvre quarte , qu'il a déjà les ongles pâles , et qu'il tremble de tout son corps , rien qu'en regardant l'ombre ,

Tel je devins à ces paroles ; mais ses menaces me firent la honte qui rend fort un serviteur devant un bon maître.

Je m'établis sur ces larges épaules ; je voulus dire : « Aie soin de me tenir , » mais la voix ne vint pas comme je croyais ;

Mais lui , qui précédemment m'avait déjà secouru dans le danger , sitôt que je fus monté , me serra dans ses bras et me soutint ,

Et dit : « Géryon , mets-toi en marche à présent ; ne ménage pas les larges circuits et la descente ; songe à la nouvelle charge que tu portes. »

Comme la barque s'éloigne du bord , il recula , recula , et lorsqu'il se sentit la liberté de tous les mouvements ,

¹ Vitaliano del Dente , insigne usurier de Padoue.

² Autre usurier ; c'est messer Jean Bulamonte , de Florence.

Il tourna la queue où il avait la poitrine, et, l'allongeant, il l'agita comme une anguille et ramena l'air à lui avec ses griffes.

Je ne crois pas que Phaëton eut une peur plus grande lorsqu'il abandonna les rênes et que le ciel l'embrasa comme on peut le voir encore,

Ni le malheureux Icare, quand, la cire s'échauffant, il sentit ses reins perdre leurs ailes, et que son père lui criait : « Tu prends le mauvais chemin ! »

Que ne fut ma peur, lorsque je me vis dans l'air de tout côté, et que je perdis toute autre vue que celle de la bête !

Elle s'en va, nageant lentement, lentement ; elle tourne et descend, mais je ne m'en aperçois qu'au vent qui me souffle au visage et sous moi.

J'entendais déjà à main droite le gouffre faire audessous de nous un fracas horrible ; c'est pourquoi je portai en bas la tête et les yeux :

Alors j'eus plus grand'peur du précipice, car je vis des feux et j'entendis des gémissements, et, tout tremblant, je me ramassai sur moi-même.

Et, ce que je ne voyais pas avant, je vis alors que nous descendions en tournant parmi les grandes douleurs qui s'approchaient de divers côtés.

Comme le faucon qui est resté longtemps sur ses ailes sans voir ni leurre ni oiseau, et qui fait dire au fauconnier : « Holà ! viens donc ! »

Descend fatigué des hauteurs où il traçait cent cercles rapides, et s'abat plein de dépit et de fiel loin de son maître,

Ainsi Géryon nous déposa au fond du gouffre, au pied de la roche ruinée, et, déchargé de nos personnes,

Il s'éloigna comme la flèche loin de la corde.

CHANT XVIII.

Il est en enfer un lieu appelé Malebolge , tout en pierre, et de couleur de fer comme l'enceinte qui règne autour¹.

Juste au milieu de la plaine funeste s'ouvre un puits large et profond dont je raconterai la structure à sa place.

L'espace qui reste entre le puits et le pied de ce dur rivage est rond , et le fond est divisé en dix vallées.

De même que lorsque , pour la garde des remparts , de nombreux fossés entourent les châteaux , la partie où ils se trouvent en est plus sûre ,

Tel était l'effet que faisaient ceux-ci ; et comme ces forteresses ont des ponts qui vont de leur seuil à l'autre bord ,

Ainsi du bas de la montagne s'avançaient des rochers qui coupaient les fossés et les abîmes jusqu'au puits où ils se rejoignent et se perdent.

Descendus de la croupe de Géryon , c'est dans cet endroit que nous nous trouvâmes. Le poète prit à gauche , et je marchai derrière.

A main droite , je vis de nouveaux sujets de pitié , de nouveaux tourments et de nouveaux bourreaux qui remplissaient la première vallée.

Au fond les pêcheurs étaient nus ; la moitié venait vers nous , l'autre suivait notre direction , mais à plus grands pas.

Comme les Romains , à cause de la grande affluence qui traverse le pont Saint-Ange l'année du Jubilé , ont adopté cette règle que tous ceux qui ont le visage tourné

¹ *Malebolge*, fosses maudites. Mot composé de *bolgia*, gouffre, fosse, sac, et de *malo*, mauvais, maudit. Dans Festus : « *Bulgas Galli saccos scorteos appetlant.* »

vers le château et vont à Saint-Pierre prennent un des côtés, et que ceux qui vont à Monte-Giordano suivent l'autre,

Ainsi, deçà et delà, sur le noir rocher, je vis des démons cornus avec de grands fouets dont ils frappaient cruellement les damnés par derrière.

Oh! comme ils leur faisaient lever les jambes du premier coup! et personne n'attendait ni le second ni le troisième.

Tandis que j'allais, mes yeux rencontrèrent un damné, et aussitôt je dis : « Je ne suis pas sans avoir déjà vu celui-là. »

C'est pourquoi je suspendis ma marche pour le considérer; et mon doux guide s'arrêta avec moi et me permit de me tourner un peu en arrière.

Et le fustigé crut se cacher en baissant la tête; mais cela lui servit peu, et je dis : « Toi qui jettes les yeux à terre,

» Si tes traits ne sont pas trompeurs, tu es Venedico Caccianimico. Quelle faute t'a soumis à une peine si cuisante? »

Et lui à moi : « Je le dis avec répugnance, mais je cède à ta voix claire qui me fait souvenir du monde d'autrefois;

» Je fus celui qui poussai la belle Ghisola à faire la volonté du marquis, quoi qu'on ait dit sur cette histoire¹.

» Et je ne suis pas le seul Bolonais qui pleure ici; *bien plutôt*, ce lieu en est si plein qu'entre la Savena et le Reno²,

» Il n'y a pas à cette heure autant de langues habituées à dire *sipa*³; et si de cela tu veux un témoignage, rappelle à ton esprit notre avarice notoire. »

¹ Quelques auteurs disculpent Venedico.

² Rivières de l'État de Bologne.

³ Au lieu de *sia*, oui, soit, les Bolonais disent *sipa*.

Comme il parlait, un démon le frappa de son fouet et dit : « Va, ruïen ! ici il n'y a pas de femmes à vendre. »

Je rejoignis mon escorte, et après peu de pas nous arrivâmes là où un rocher sortait de la montagne,

Nous le gravîmes légèrement, et, tournant à droite par ce rocher, nous partîmes de cette éternelle enceinte.

Quand nous fûmes arrivés au point où il s'ouvre en dessous pour faire passage aux damnés, mon guide me dit : « Arrête-toi,

» Et tâche de voir ces autres condamnés dont tu n'as pas vu encore la face, parce qu'ils ont marché dans le même sens que nous. »

Du vieux pont, nous regardâmes la file qui venait vers nous de l'autre côté, et que le fouet frappait également.

Et le bon maître, sans être questionné, me dit : « Regarde cette grande ombre qui vient, et qui, malgré sa souffrance, ne paraît pas verser une larme ;

» Quel royal aspect elle conserve encore ! C'est Jason qui, par courage et par sagesse, déroba la toison à la Colchide.

» Il passa par l'île de Lemnos, après que les femmes audacieuses et cruelles eurent livré à mort tous les habitants mâles.

» Là, par ses démonstrations et ses paroles dorées, il trompa la jeune Hypsipyle, qui auparavant avait trompé toutes ses compagnes ;

» Il l'y laissa grosse et seule ; ce crime le condamne à ce martyre qui est aussi la vengeance de Médée¹.

» Avec lui s'en vont ceux qui trompent de la sorte, et qu'il te suffise de savoir cela de la première vallée et de ceux qui y sont déchirés. »

Déjà nous étions là où l'étroit sentier se croise avec la seconde chaussée, et de ce pont s'appuie à l'autre.

Là, nous vîmes ceux qui se lamentent dans l'autre fosse,

¹ Médée, que Jason avait aussi abandonnée.

et qui soufflent des narines et se frappent eux-mêmes de leurs mains.

Les rives étaient encroûtées de moisissure par la vapeur d'en bas qui s'y attache et qui cherche querelle aux yeux et au nez ;

Le fond est si creux qu'il ne suffit pas de voir le lieu sans monter au sommet de l'arche où le rocher domine davantage.

Là, nous vîmes, et en bas, dans la fosse, je vis des gens enfoncés dans une fiente qui paraissait sortir des latrines humaines ;

Et tandis que je cherchais de l'œil là dedans, je vis une tête si souillée d'excréments, qu'on ne savait si c'était un laïque ou un clerc.

Cette tête me cria : « Pourquoi es-tu si avide de me regarder plutôt que ces autres défigurés ? » Et moi à lui : « Parce que, si j'ai bonne mémoire,

» Je t'ai vu autrefois avec les cheveux secs, et tu es Alexis Interminelli, de Lucques ; c'est pour cela que je te regarde plus que tous les autres ¹. »

Et lui alors, se frappant la tête : « Si je suis plongé ici-bas, c'est par les flatteries dont ma langue ne s'est jamais fatiguée. »

Après cela, mon guide : « Fais en sorte, me dit-il, d'avancer un peu le visage, afin que tes regards atteignent la figure de cette sale esclave échevelée

» Qui se déchire avec ses ongles dégoûtants, et tantôt s'accroupit, tantôt se dresse sur ses pieds.

» C'est la courtisane Thaïs ², qui, lorsque son amant lui

¹ « Chevalier beaucoup magnifique et libéral ; mais Dante le met icy, parce qu'il étoit adonné à la flatterie. » (G.)

² Il ne s'agit point ici de la fameuse Thaïs de Corinthe, mais d'un personnage d'une comédie de Térence : c'est cette courtisane imaginaire que Dante place en enfer. Voici la note de Moutonnet, prise, comme presque toutes les autres, des commentateurs ses devanciers : « Thaïs joue le principal rôle dans l'*Eunuque* de Térence. Phœdria, fils de Lachès, en est éperdument amoureux, ainsi que le capitaine Thrason. Celui-ci envoie à Thaïs une jeune esclave

dit : « Ai-je de grands mérites à tes yeux ? » lui répondit :

« Oui, de merveilleux. »

» Et ici que nos regards se tiennent pour rassasiés. »

CHANT XIX.

O magicien Simon¹, ô misérables sectateurs, âmes rapaces qui prostituez pour or et pour argent les choses de Dieu, qui devaient être les épouses de la vertu,

C'est pour vous maintenant que va résonner la trompette, puisque vous êtes dans la troisième fosse.

O suprême Sagesse, qu'il est grand, l'art que tu montres dans le ciel, sur la terre et dans le mauvais monde, et comme ta vertu répartit juste !

Je vis sur le bord et dans le fond la pierre livide, pleine de trous, tous de la même largeur, et chacun d'eux était rond.

Ils ne me paraissaient pas moins amples ni plus grands que ceux qui sont faits dans mon beau Saint-Jean, pour servir de baptistère²;

L'un desquels, il n'y a pas encore beaucoup d'années, je brisai, parce qu'un enfant s'y noyait; et que cela soit une occasion pour tout homme de se détromper³.

par le parasite Gnaton. Dès que ce dernier est de retour, Thrason lui dit : « Thals me fait-elle de grands remerciements ? — Très-grands, lui répond Gnaton.

Magnas vero agere gratias Thals mihi ?...

— *Ingentes.* »

¹ On lit dans les Actes, que Simon, magicien de Samarie, offrit de l'argent à saint Pierre pour acheter de lui ce don des langues et des miracles, et qu'il fut maudit par les apôtres : les simoniaques sont ceux qui, comme Simon, font trafic des choses spirituelles.

² San-Giovannt, baptistère de Florence.

³ Dante, ayant brisé le couvercle d'un de ces troncs du baptistère, fut accusé de sacrilège.

Hors de la bouche de chacun de ces trous sortaient les pieds d'un pécheur et les jambes jusqu'au mollet, et le reste du corps était dedans.

Les pieds flamboyaient tous les deux ; c'est pourquoi ils se secouaient si fort leurs jointures, qu'ils auraient brisé liens et cordes.

De même que la flamme des objets enduits de graisse monte à l'extrême superficie, ainsi elle se tenait aux pointes des talons :

« Maître, quel est celui qui, furieux, s'agite plus que ses autres compagnons, dis-je, et que la flamme ronge et suce davantage ? »

Et lui à moi : « Si tu veux descendre au bas de la rive, tu sauras de lui ses crimes et les leurs. »

Et moi : « Tout ce qui te plaît me convient ; tu es le maître, et tu sais que je ne me dépars pas de ta volonté ; tu sais même ce que l'on tait. »

Alors nous montâmes au haut de la quatrième chaussée, puis nous tournâmes et descendîmes à main gauche au fond de la fosse étroite et percée de trous.

Et le bon maître ne m'écarta point encore de sa hanche, qu'il ne m'eût amené au trou de celui qui se plaignait ainsi avec la jambe.

« Oh ! qui que tu sois, qui te tiens le haut en bas, âme malheureuse, fichée comme un pal, commençai-je à dire ; si tu peux, reste tranquille¹. »

Je me tenais comme le moine confessant l'assassin perfide, qui, lorsqu'il est enfoncé, le rappelle à lui, pour que la mort s'éloigne.

Et il cria : « Es-tu déjà ici ? es-tu déjà ici, Boniface ? » La prédiction m'a menti de plusieurs années.

« Es-tu si vite rassasié de ces biens pour lesquels tu n'as

¹ L'ombre enfoncée ainsi la tête en bas est le pape Nicolas III, de la famille des Orsini.

² Boniface VIII, qui mourut en 1303. Célestin V a dit de Boniface : « Intravit ut vulpes, regnavit ut leo, mortuus ut canis. »

pas craint d'épouser par la fraude l'anguste dame¹ et de lui prodiguer l'outrage? »

Je devins tel que ceux qui sont honteux de ne pas comprendre ce qu'on leur a dit et ne savent pas répondre.

Alors Virgile dit : « Réponds-lui vite : je ne suis pas celui , je ne suis pas celui que tu crois ; » et je répondis comme il me fut prescrit.

C'est pourquoi l'esprit tordit ses deux pieds ; puis , en soupirant et d'une voix plaintive, il dit : « Que demandes-tu donc ?

» Si tu as envie de savoir qui je suis , au point d'avoir franchi ces rochers , sache que je fus revêtu du grand manteau ;

» Et véritablement je fus fils de l'Ourse² ; et si cupide , que , pour élever les oursins , j'ai mis tout l'or de la terre dans ma bourse , et moi-même dans celle d'en bas³.

» Sous ma tête sont les autres simoniaques qui m'ont précédé , enfoncés dans cette crevasse de pierre.

» J'y tomberai aussi , quand viendra celui pour qui je t'ai pris , lorsque je t'ai fait ma soudaine demande.

» Mais depuis que mes pieds brûlent et que je suis ainsi sens dessus dessous , plus de temps s'est écoulé qu'il n'en restera , lui , à souffrir aux pieds la même cuisson ;

» Car , après lui viendra du couchant , et chargé de plus de crimes , un pasteur sans loi⁴ ; c'est celui-là qui doit me recouvrir ;

» Ce sera un nouveau Jason , pareil à celui dont parle le livre des Machabées. Et comme son roi fut faible envers l'autre , ainsi sera pour celui-ci le souverain de la France. »

¹ L'Église.

² Il fait allusion au nom de sa famille , Orsini.

³ C'est-à-dire , dans les fosses nommées *Malebolge*.

⁴ Il désigne Clément V , archevêque de Bordeaux , lequel , par l'influence de Philippe le Bel , fut élu pape , après la mort de Boniface VIII.

Je ne sais pas si ici je fus trop emporté, mais je lui répondis en ces termes : « Or ça, dis-moi quel trésor

» Notre-Seigneur voulut-il de saint Pierre, avant de mettre les clefs en son pouvoir? Il ne lui demanda rien, sinon : « Suis-moi. »

» Ni Pierre, ni les autres n'enlevèrent à Matthias son or et son argent, quand il fut élu à la place que perdit l'âme traîtresse¹.

» Reste donc là, car tu es justement puni, et garde bien ta richesse mal acquise qui t'a rendu hardi contre Charles².

» Et n'était que me retient encore le respect des clefs souveraines que tu tins dans la douce vie,

» J'userais de paroles encore plus austères, car le monde s'attriste de votre avarice qui foule aux pieds les bons et élève les méchants;

» Il vous a vus, pasteurs, l'Évangéliste, lorsqu'il aperçut celle qui est assise sur les eaux se prostituant aux rois³,

» Celle qui naquit avec les sept têtes et tira sa force de ses dix cornes, tant que la vertu plut à son époux.

» Vous vous êtes fait des dieux de l'or et de l'argent⁴, et quelle différence de vous à l'idolâtre, si ce n'est qu'il en adore un et que vous en adorez cent?

» Ah! Constantin! de quels maux fut la source, non la conversion, mais la dot que reçut de toi le premier pape opulent! »

¹ Le traître Judas, qui fut remplacé par Matthias.

² Charles I^{er}, roi de la Pouille, qui était de la maison de France. Grangier dit : « Il faut savoir que ce pape, à cause de ses richesses, entra en une telle présomption, qu'il fit demander au dict Charles une de ses nieces pour son neveu; lors Charles répondit : « Que bien qu'il eût les pieds rouges, il n'étoit pas digne d'avoir alliance avec le sang de France. » Dont le pape eut si grand crève-cœur, qu'il lui osta le vicariat de la Toscane. »

³ Veni, ostendam tibi damnationem meretricis magnæ, quæ sedet super aquas multas. Cum quæ fornicant sunt reges terrarum... Vidi mulierem sedentem super bestiam coccineam plenam nominibus blasphemiarum, habentem capitula septem, et cornua decem. (Apoc., chap. xvii.)

⁴ Aurum suum et argentum fecerunt tibi idola. (Osée.)

Et tandis que je lui chantais ces notes , soit colère ou conscience qui le mordit , il secouait fortement les pieds.

Je crois bien que je plus à mon guide , qui entendit toujours d'un air satisfait le son des paroles proférées avec sincérité ;

C'est pourquoi il me prit dans ses bras , et , lorsqu'il me tint bien sur sa poitrine , il remonta par la route d'où il était descendu ,

Et il ne se lassa pas de me serrer contre lui , qu'il ne m'eût porté sur le haut du pont qui va de la quatrième à la cinquième chaussée.

Là il posa doucement son doux fardeau sur l'âpre et roide rocher , qui serait un rude chemin pour les chèvres.

De là je découvris une autre vallée.

CHANT XX.

Mes vers ont à chanter un autre supplice : il sera le sujet du vingtième chant du premier cantique qui traite des damnés¹.

J'étais déjà tout disposé à regarder la plaine étendue devant moi et toute baignée de pleurs d'angoisse ,

Et je vis venir par la vallée circulaire des gens qui , pleurant en silence , allaient du pas des processions dans le monde.

Lorsque j'abaissai plus près d'eux mon regard , il me parut que chacun de ces damnés était étrangement tordu du menton au commencement du thorax.

Car leur face était tournée vers les reins , et il leur

¹ La Divine Comédie , on le sait , comprend trois cantiques : l'Enfer , le Purgatoire et le Paradis.

fallait marcher à reculons, parce qu'ils avaient perdu la faculté de voir en avant.

Peut-être un homme a été retourné ainsi par la force de la paralysie ; mais je ne l'ai pas vu et je ne crois pas que cela soit.

Si Dieu te laisse, ô lecteur ! retirer du fruit de ta lecture, pense par toi-même si mes yeux pouvaient rester secs,

Quand je vis de près notre image si tordue, que les larmes leur coulaient par la raie du dos.

Certes, je pleurais, appuyé à une des roches de la dure montagne, en sorte que mon guide me dit : « Es-tu aussi de ces insensés ?

» Ici la pitié vit, quand elle est bien morte. Qui est plus criminel que celui qui s'attendrit devant la justice divine ?

» Lève, lève la tête, et vois celui pour qui s'ouvrit la terre aux yeux des Thébains, tous ils criaient : « Où tombes-tu ?

» Amphiaräus ¹, pourquoi abandonner la guerre ? » Et il ne cessa de tomber dans le gouffre jusqu'à Minos, qui saisit chaque coupable.

» Vois que de ses épaules il a fait sa poitrine ; pour avoir voulu voir trop tôt en avant, il regarde en arrière et fait un chemin rétrograde.

» Vois Tirésias, qui changea d'aspect quand de mâle il devint femme, métamorphosé des pieds à la tête.

» Et il lui fallut abattre de sa verge les deux serpents accouplés avant de recouvrer le poil viril ².

» Celui qui marche derrière son ventre est Arous ³ ;

¹ Amphiaräus, un des sept rois qui assiégerent Thèbes. Il avait prédit qu'il mourrait à ce siège : en effet, au milieu d'un combat, la terre s'en trouva et l'engloutit avec son char.

² Tirésias, devin thébain. Voir Ovid. *Métam.*, l. III.

³ Arous, devin toscan. Voir Lucain, *Pharsale*, l. I.

dans les montagnes de Luni, cultivées du Carrarais qui habite au-dessous,

» Il eut parmi les marbres blancs la carrière pour demeure; de là il n'avait pas la vue arrêtée quand il contemplait la mer et les étoiles;

» Et celle qui, de ses tresses détachées, couvre son sein que tu ne vois pas, et qui, de l'autre côté, a une peau toute velue,

» Fut Manto¹ qui parcourut bien des contrées, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât au lieu où je naquis; c'est pourquoi je serai bien aise si tu m'écoutes.

» Après que son père fut sorti de la vie, et que la cité de Bacchus² devint esclave, celle-ci alla longtemps par le monde.

» Là haut, dans la belle Italie, est un lac au pied des Alpes qui cernent l'Allemagne au-dessus du Tyrol: il a nom Benaco.

» Mille sources et plus, je crois, viennent augmenter, entre Garda, Val-Camonica et l'Apennin, l'eau qui dort dans ce beau lac.

» Au milieu est un endroit où le pasteur de Trente et ceux de Brescia et de Vérone pourraient donner la bénédiction s'ils suivaient ce chemin.

» Là où la rive s'abaisse davantage, siège Peschiera, belle forteresse, capable de protéger les habitants de Brescia et de Bergame;

» Là tombe nécessairement tout ce qui ne peut rester

¹ Manto, magicienne, fille du Thébain Tirésias. Après la mort de son père, elle quitta sa patrie pour fuir la tyrannie de Créon, et, après avoir longtemps erré, arriva en Italie. Elle eut de Tiberinus, Ocnus ou Bianor, fondateur de Mantoue;

Namque sepulcrum

incipit apparere Bianoris..

.....
Qui muros matrisque dedit tibi, Mantua, nomen. (VIRG.)

² Thèbes.

dans le sein de Benaco , et il s'en forme un fleuve qui descend au milieu des verts pâturages.

» Aussitôt que l'onde prend sa course , elle ne s'appelle plus Benaco , mais Mincio , jusqu'à Governo , où elle tombe dans le Pô ;

» Elle ne va pas loin sans rencontrer une plaine où elle s'étend et stagne , et alors elle devient malsaine dans l'été.

» Passant là, la vierge farouche vit la terre marécageuse sans culture et sans habitants.

» Elle s'y arrêta avec ses esclaves , pour fuir tout commerce humain et pour exercer son art magique , et elle y vécut et y laissa sa dépouille mortelle.

» Alors les hommes dispersés à l'entour s'assemblèrent dans ce lieu, qui était protégé de tous côtés par le marais ;

» Ils élevèrent une ville sur les os de la morte , et, du nom de celle qui la première avait fait choix de ce séjour, ils l'appelèrent Mantoue, sans aucun autre avis du destin.

» Jadis les habitants en furent plus nombreux, avant que la folie de Casalodi eût été en butte à la fourberie de Pinamonte ¹.

» Je t'en instruis donc , afin que si jamais tu entends attribuer une autre origine à ma patrie, aucun mensonge n'obscurcisse la vérité. »

Et moi : « Maître, tes discours sont si évidents pour moi et s'emparent tellement de ma confiance, que tous les autres me seraient des charbons éteints.

» Mais dis-moi si , dans les gens qui s'avancent , tu en vois quelqu'un digne de remarque ; car c'est là ce qui seul occupe mon esprit. »

Alors il me dit : « Celui dont la barbe s'étend de ses joues à ses brunes épaules , quand la Grèce était si vide de mâles ,

¹ Pinamonte engagea Casalodi à exiler beaucoup de nobles qu'il redoutait , puis renversa aisément le crédule comte de Mantoue.

» Qu'il en restait à peine dans les berceaux, fut augure, et avec Calchas il donna en Aulide le signal de couper le premier câble.

» Il eut nom Eurypile, et ainsi le chante quelque part ma haute tragédie¹ : tu le sais bien, toi qui la sais tout entière.

» Cet autre, dont les flancs sont si creux, fut Michel Scott, qui sut véritablement le jeu des fraudes magiques².

» Tu vois Guido Bonatti³; tu vois Asdente⁴, qui maintenant voudrait bien être resté à son cuir et à son ligneul; mais il se repent trop tard.

» Tu vois les malheureuses qui quittèrent l'aiguille, la navette et le fuseau, et se firent devineresses; elles firent des maléfices avec des herbes et des images.

» Mais viens maintenant, car déjà l'astre où l'on voit Caïn et les épines⁵ occupe le confin des deux hémisphères, et touche la mer au-dessous de Séville.

» La nuit dernière, la lune était ronde; tu dois bien te rappeler que parfois elle ne te nuit pas dans la nuit profonde. »

Il me parlait ainsi, et nous marchions cependant.

CHANT XXI.

Ainsi, de pont en pont, et parlant d'autres choses que

¹ Au livre II de l'*Énéide*.

Suspens! Eurypilum scitatum oracula Phœbi
Mittimus.

² Michel Scott, astrologue de l'empereur Frédéric II.

³ Natif de Forlì : le comte Guido de Montefeltro n'entreprenait rien sans le consulter.

⁴ Savetier de Parme, astrologue.

⁵ Alors le peuple prenait les taches de la lune pour Caïn chargé d'un fagot d'épines.

mon poëme n'a souci de chanter, nous avançons et nous étions parvenus au milieu du cinquième, quand

Nous nous arrê tâmes pour voir l'autre crevasse de Malebolge et les autres vaines larmes, et je la vis singulièrement obscure.

Telle dans l'arsenal des Vénitiens bout en hiver la poix tenace pour radouber leurs bâtimens avariés

Sur lesquels ils ne peuvent naviguer; et, au lieu de ce qui est, celui-ci refait son bâtiment à neuf, celui-là calfat les côtes du navire qui a fait plusieurs voyages;

Qui recogne à la proue, et qui à la poupe; l'un fait les rames, et l'autre tord les haubans; un autre répare la misaine et l'artimon;

Telle, non par le feu, mais par la volonté divine, bouillait en bas une matière épaisse qui engluait le bord de toutes parts.

Je la voyais, mais je ne voyais sur elle que les bouillons que le bouillonnement soulevait, et elle se gonflait toute et retombait affaissée.

Tandis que, l'œil fixe, je regardais en bas, mon guide en me disant : « Prends garde ! prends garde ! » me tira à lui du lieu où j'étais.

Alors je me tournai comme fait l'homme à qui il tarde de voir ce qu'il doit fuir et qu'une peur subite énerve,

Et qui, pour voir, ne diffère pas de partir; et je vis derrière nous un diable noir venir en courant par le pont.

Oh ! comme il était féroce d'aspect ! et comme il me paraissait menaçant de gestes avec ses ailes ouvertes et si léger sur ses pieds !

Son épaule, pointue et élevée, était chargée d'un pécheur qu'il tenait agrippé par le nerf des pieds.

De notre pont, il dit : « O Malebranche ! voilà un des

¹ Malebranche, Griffes-maudites. — C'est le nom général des démons de la cinquième enceinte où sont punis ceux qui ont trafiqué de la justice; « lesquels, dit le vieux Grangier, ont griffes et ongles de lyon. »

anciens de Santa-Zita¹ ; mettez-le dessous, que je retourne encore

» A cette terre qui en est bien fournie. Là tout homme est fripon, excepté Bonturo² ; là, pour de l'argent, de non on vous fait oui. »

Il le lança en bas, et par le dur rocher il s'en retourna, et jamais il n'y eut matin déchaîné plus ardent à poursuivre un voleur.

Le pêcheur s'enfonça et remonta tout souillé ; mais les démons, qui avaient le pont pour abri, crièrent : « Ici il ne s'agit plus de la sainte Face³,

» Ici on nage autrement que dans le Serchio⁴. Si donc tu ne veux pas de nos égratignures, ne ride pas la surface de la poix. »

Puis ils le harponnèrent avec plus de cent crocs, en disant : « Il convient que tu dances ici à couvert, et si tu peux prévariquer, ce sera en cachette. »

Les cuisiniers ne font pas autrement enfoncer par leurs aides, avec de longues fourchettes, les viandes dans la chaudière, pour qu'elles ne surnagent pas.

Le bon maître : « Afin qu'il ne paraisse pas que tu sois ici, me dit-il, accroupis-toi derrière une roche qui te soit une protection ;

» Et quelque offense qui me soit faite, ne crains rien, toi, car ce sont choses à moi connues pour avoir été une autre fois dans cette bagarre. »

Ensuite il acheva de traverser le pont, et, comme il atteignait la sixième rive, besoin lui fut d'avoir le frouit serein.

Avec cette fureur, avec cette impétuosité d'ouragan que

¹ Santa-Zita, c'est-à-dire la ville de Lucques, où sainte Zita est honorée.

² Ironie contre ce Bonto Bonturi, de la famille del Dati, qui passait pour l'homme le plus pénal de toute la ville de Lucques.

³ La sainte Face : Image de Jésus-Christ que fit faire son disciple Nicodème et que les Lucquois montrent dans leur église de Saint-Martin.

⁴ Le Serchio, fleuve qui passe près de Lucques.

mettent les chiens à s'élancer contre le pauvre qui, aussitôt, demande du secours là où il s'arrête,

Sortirent ceux de dessous ce pont, et ils tournèrent contre lui tous leurs crocs; mais il cria : « Que nul de vous ne s'en avise!

» Avant que votre fourche me prenne, que l'un de vous vienne à moi, qu'il m'écoute, et qu'il se demande ensuite s'il doit me pardonner. »

Tous ils criaient : « Va, Malacoda ¹! » C'est pourquoi un d'eux se mit en marche, et les autres se tinrent immobiles, et il s'avança en disant : « Qu'y a-t-il pour ton service?

— Crois-tu, Malacoda, que tu me verrais ici venu, dit mon maître, sain et sauf encore, malgré toutes vos armes,

» Sans la volonté divine et le destin propice? Laisse-moi aller, car dans le ciel on veut que je montre à un autre ce chemin sauvage. »

Alors l'arrogance du démon plia si fort, qu'il laissa tomber la fourche à ses pieds, et dit aux autres : « Or ça, qu'on ne le frappe pas. »

Et mon guide à moi : « O toi, qui te tiens tout tapi entre les rochers du pont, maintenant reviens à moi en toute assurance. »

C'est pourquoi je me mis en marche et vins à lui promptement, et les diables se portèrent tous en avant, si bien que je craignis qu'ils ne tinssent pas le pacte.

Et ainsi j'ai vu trembler autrefois ceux qui, par convention, sortaient de Caprona, en les voyant au milieu de tant d'ennemis ².

Je m'approchai de toute ma personne tout près de mon guide, et je ne détournais pas les yeux de leur visage qui n'avait rien de bon.

¹ Quene-mandite.

² Caprona, château des Pisans, sur les bords de l'Arno, dont les Lucquois s'étaient rendus maîtres et qu'ils rendirent ensuite par capitulation aux Pisans.

Eux abaissaient leurs eroes : « Veux-tu que je le touche avec ce harpon ? » disait l'un d'eux à un autre ; et ils répondaient : « Oui , va , plante-le-lui ! »

Mais ce démon, qui tenait conversation avec mon guide, se tourna tout à coup et dit : « Doucement, doucement, Scarmiglione ¹ ! »

Puis il nous dit : « Allez plus loin ; par ce rocher vous ne pourrez , parce que la sixième arche gît au fond tout en débris.

« Et si pourtant vous voulez aller plus avant , prenez par cette côte escarpée ; auprès est un autre pont qui sert de passage.

« Hier , cinq heures plus tard que l'heure présente , douze cent soixante-six ans ont été accomplis depuis qu'ici le chemin a été rompu ².

« J'envoie là plusieurs des miens pour regarder si nul ne met la tête à l'air ; marchez avec eux , ils ne vous feront pas de mal.

« Allez en avant , *Alichino* ³, et *Calcabrina* , commençait-il à dire , et toi aussi , *Cagnazzo* ; *Barbariccia* guidera la dizaine.

« Que *Libicocco* vienne en outre , et *Draghignazzo* , *Ciriatio* aux grosses défenses , et *Graffiacane* , et *Farfarello* , et *Rubicante* le fou.

« Cherchez à l'entour de la glu bouillante ; que ceux-ci soient saufs jusqu'à l'autre pont , qui tout entier encore va sur la fosse.

— O maître ! qu'est-ce que je vois ? dis-je ; oh ! si tu sais

¹ Qui arrache les cheveux.

² Par suite d'un tremblement de terre , au moment de la mort de Jésus-Christ.

³ *Alichino* , qui fait plier les autres , qui *altos inclinat* ; — *Cagnazzo* , méchant chien ; — *Barbariccia* , qui a la barbe hérissée ; — *Libicocco* , désir ardent ; — *Draghignazzo* , venin de dragon ; — *Ciriatio-Sannuto* , croc de pourceau ; — *Calcabrina* , qui foule la rosée , c'est-à-dire la grâce divine ; — *Graffiacane* , chien qui égratigne ; — *Farfarello* , charlatan ; — *Rubicante* , enflammé. Toutes ces explications sont de Landino , traduites par Grangier.

le chemin, allons seuls sans cette escorte ; ce n'est pas moi qui la demande.

» Si tu es aussi prudent que de coutume, ne vois-tu pas qu'ils grincent des dents et que de leurs yeux ils nous menacent de mal ? »

Et lui à moi : « Je ne veux pas que tu l'effrayes ; laisse-les grincer des dents à leur gré. Ils font cela pour les malheureux que tu vois bouillir. »

Ils se mirent en route par la chaussée de gauche ; mais auparavant chacun d'eux avait serré sa langue entre ses dents en signe d'intelligence avec leur chef.

Et celui-ci de son c... avait fait une trompette ¹.

CHANT XXII.

J'ai vu précédemment des cavaliers se mettre en marche, et commencer le combat, et faire montre, et parfois battre en retraite ;

J'en ai vu faire des excursions sur votre terre, ô habitants d'Arezzo ! et y porter le ravage ; j'ai vu lutter dans des tournois et courir dans des joutes,

Tantôt au son des trompettes, tantôt au son des cloches, au bruit des tambours, sous les signaux des citadelles, avec tout l'appareil national et étranger.

Mais jamais, que je sache, si étrange instrument à vent ne fit mouvoir cavaliers ou piétons ; jamais, sur terre ou dans les cieux, pareil fanal ne guida un navire.

Nous marchions avec les dix démons (ah ! la terrible compagnie), mais à l'église avec les saints, et avec les gloutons à la taverne.

¹ Tout ce chant et le suivant rappellent l'enfer de Callot. Voici, dans toute son audace, l'élément grotesque qui accompagnait l'art du moyen-âge.

Cependant mon attention était concentrée sur la poix pour voir tous les recoins de la fosse et ceux qui brûlaient dedans.

Comme les dauphins, lorsque , courbés en arc , ils sautent hors de l'eau , et font signe aux marins de songer à sauver leur bâtiment ;

Ainsi , pour alléger leur souffrance , quelques-uns des damnés montraient le dos et le recachaient plus prompts que l'éclair.

Et comme dans un fossé les grenouilles tiennent la tête à fleur d'eau , cachant leurs pattes et le reste de leur corps ,

Ainsi se tenaient de tous côtés les pêcheurs ; mais dès que s'approchait Barbariccia , vite ils rentraient dans la poix bouillante.

Je vis, et mon cœur en frémit encore, un d'eux qui avait trop tardé, comme il arrive qu'une grenouille reste et que l'autre plonge.

Et Graffiaccane , qui était le plus près de lui , l'accrocha par les cheveux tout englués de poix , et le tira dehors comme si c'était une loutre.

Je savais le nom de tous ces démons , pour les avoir remarqués lorsqu'ils furent choisis , et pour les avoir entendus se nommer entre eux.

« Rubicante , mets-lui ta fourche au dos et écorche-le , » criaient ensemble tous les maudits.

Et moi : « Maître , sache , si tu le peux , quel est l'infortuné qui est tombé aux mains de ses ennemis. »

Mon guide s'approcha de lui et lui demanda d'où il était , et celui-ci répondit. « Je suis né dans le royaume de Navarre¹. »

« Ma mère me mit au service d'un seigneur ; elle m'avait engendré d'un dissipateur qui avait détruit sa santé et sa fortune ;

¹ Il se nommait Giampolo ou Ciampolo.

» Puis je devins le favori du bon roi Thibaut , et je me mis à trafiquer des grâces, crime dont je porte la peine dans cette chaudière. »

Et Ciriatto , à qui il sortait de chaque côté de la bouche une défense comme à un sanglier, lui fit sentir comme elle déchirait.

La souris était venue parmi de mauvais chats ; mais Barbariccia l'enferma dans ses bras et dit : « Restez là, tandis que je l'enfourche. »

Et il tourna la face vers mon maître : « Interroge-le encore, dit-il, si tu désires d'en savoir davantage avant qu'on le mette en pièces. »

Mon guide : « Or donc, dis-moi, parmi les autres coupables plongés dans cette poix, en connais-tu qui soient Latins? » Et lui : « Je viens d'en quitter un

» Qui vécut voisin de l'Italie. Que ne suis-je encore caché comme lui ! je ne craindrais ni ces griffes ni ces crocs. »

Et Libicocco : « Nous en avons trop supporté, » dit-il ; et il lui prit le bras avec son harpon, et du coup il lui emporta tout l'avant-bras.

Draghignazzo voulut aussi le prendre par les jambes ; mais leur décurion se retourna vers eux tous avec un regard furieux.

Lorsqu'ils se furent un peu apaisés, mon guide demanda sans retard à celui qui contemplait encore sa blessure :

« Quel est celui dont tu t'es si malheureusement séparé pour venir au bord? » Et il répondit : « C'est frère Gomite ¹,

» Gouverneur de Gallura, vase d'iniquité, qui eut dans sa main les ennemis de son maître et fit de sorte qu'ils se louèrent tous de lui ;

» Il prit leur or et les laissa libres, comme il le dit lui-

¹ Religieux sarde, qui trahit la confiance de Nino Visconti, gouverneur pour les Pisans de Gallura, en Sardaigne ; il fut pendu.

même, et dans ses autres emplois il ne fut pas un médiocre, mais un parfait prévaricateur.

» Avec lui converse souvent don Michel Sanche de Logodoro, et leurs langues ne se sentent jamais lasses de parler de la Sardaigne ¹.

» Hélas ! voyez cet autre qui grince des dents. J'en dirais plus, mais j'ai peur qu'il ne s'apprête à me gratter la teigne. »

Et le grand elief des démons se tourna vers Farfarello qui roulait les yeux, voulant frapper, et lui dit : « Ote-toi de là, méchant oiseau !

— Si vous vouliez ou voir ou entendre des Toscans ou des Lombards, recommença ensuite l'ombre effrayée, j'en ferai venir.

» Mais que les griffes cruelles se tiennent un peu à l'écart, afin qu'ils ne craignent pas leurs vengeances ; et moi-même, m'asseyant dans ce lieu,

» Tout seul que je suis j'en ferai venir sept, en sifflant comme c'est notre usage de faire lorsqu'un de nous met la tête dehors. »

A cette parole, Cagnazzo leva le museau, et, secouant la tête, dit : « Entendez-vous la malice qu'il a imaginée pour pouvoir rentrer dans l'étang ? »

Alors l'ombre, qui avait des pièges en abondance, répondit : « Je suis effectivement trop plein de malice quand j'expose mes compagnons à de plus grandes souffrances. »

Aliehino ne résista pas ; et, en opposition avec les autres, il lui dit : « Si tu te jettes dans la poix, je ne te poursuivrai pas par derrière au galop,

» Mais je battrai des ailes au-dessus. Nous te laissons la hauteur et la rive comme bouclier, afin de voir si, à toi seul, tu vauds plus que nous. »

¹ Michel Sanche, sénéchal de Logodoro, dont il devint seigneur, en séduisant Adelasia, veuve de son ancien maître.

O toi qui lis, tu verras un nouveau jeu. Chacun des démons tourna la tête de l'autre côté, et le premier de tous, celui qui était le plus récalcitrant,

Le Navarrais prit bien son temps ; il posa les pieds à terre, et, se précipitant d'un seul bond, il se mit à l'abri de leurs mauvais desseins.

Chacun d'eux resta tout chagrin de sa sottise, mais surtout celui qui avait été la cause du malheur ; c'est pourquoi il s'élança en s'écriant : « Je te tiens ! »

Mais ce fut en vain ; ses ailes ne purent égaler en vitesse celles de la frayeur ; l'un entra dans la poix, et, arrêté à la surface, l'autre remonta en l'air.

Ainsi, quand le faucon s'approche, le canard s'enfonce tout à coup, et l'autre s'en retourne furieux et fatigué.

Calcabrina, irrité de se voir dupé, vola par derrière le démon, désirant ardemment que l'ombre en s'échappant lui fournit un motif de querelle.

Et quand le prévaricateur eut disparu, il tourna ses griffes contre son compaguon et les lui enfonça dans le corps au-dessus même de l'étang.

Mais celui-ci, épervier de bonne race, joua des griffes aussi, et tous deux ils tombèrent au milieu de la poix bouillante.

La chaleur les sépara soudain ; mais il n'y avait pas à se relever, leurs ailes étaient tout engluées.

Barbariccia mécontent, ainsi que les siens, en fit voler quatre de l'autre côté avec tous leurs harpons et en toute hâte.

Ils descendirent vers l'endroit désigné, et tendirent leurs crocs aux deux démons tombés dans la poix et qui étaient déjà à demi brûlés ;

Et nous, nous les laissâmes ainsi empêtrés.

CHANT XXIII.

Seuls, en silence, et sans escorte, nous marchions l'un devant l'autre, comme vont par le chemin les frères Mincurs.

La présente querelle me rappelait la fable d'Ésope, dans laquelle il a parlé de la grenouille et du rat.

Les deux particules *mo* et *issa* ne me semblaient pas avoir plus de rapport ensemble que n'en avaient avec la fable le commencement et la fin de cette rixe¹.

Et comme une pensée sort d'une autre, de cette idée il en naquit une autre qui redoubla ma première crainte ;

Je pensais ainsi : « Ces démons ont été joués à cause de nous, et l'injure et les coups qu'ils ont reçus sont tels, que je crois qu'ils souffrent beaucoup.

» Si la colère se joint à leur mauvais vouloir, ils nous poursuivront plus cruels que le chien qui mord le lièvre au collet. »

Déjà je sentais tout mon poil se hérissier de peur ; je regardai en arrière avec attention, et je dis : « Maître, si tu ne nous caches

» Toi et moi promptement, j'ai peur des démons et des griffes maudites ; nous les avons déjà derrière nous, et je me les figure tellement, que je les entends déjà. »

Et lui : « Si j'étais un verre doublé d'étain, je n'attirerais pas à moi ton image plus vite que je ne pénètre au dedans de ton âme ;

» En ce moment, tes pensées venaient à travers les miennes de la même façon et sous les mêmes traits, si bien que de nous deux j'ai pris un seul conseil.

¹ *Mo* et *issa*, deux mots lombards qui signifient une même chose : comme en français, à présent et maintenant.

» Si la côte qui est à notre droite s'incline assez pour que nous puissions descendre dans l'autre fosse, nous éviterons la chasque que tu t'imagines. »

A peine avait-il achevé de donner son avis, que je vis venir les démons, les ailes étendues, déjà assez près pour vouloir nous saisir.

Mon guide me prit subitement, comme une mère qui, réveillée par le bruit, et voyant les flammes briller auprès d'elle,

Prend son fils dans ses bras, et fuit, et ne s'arrête pas, plus occupée de lui que d'elle-même, et n'étant vêtue que d'une chemise.

Du haut de la chaussée, il se laissa glisser, en tournant le dos le long de la roche escarpée qui bouche un des côtés de l'autre cercle.

L'eau qui court dans un canal et va faire tourner la roue d'un moulin n'est pas si rapide quand elle approche des aubes de cette roue,

Que ne l'était dans cette fuite le maître qui me portait sur son cœur, comme son fils et non comme un compagnon.

A peine nos pieds eurent-ils touché le sol du profond abîme, que les démons parurent au haut du rocher au-dessus de nos têtes; mais je m'en souciais peu,

Car la haute Providence qui les avait placés là pour être les ministres de la cinquième fosse, leur refusait à tous le pouvoir d'en sortir.

Là-bas nous trouvâmes une troupe d'âmes brillantes qui marchaient en tournant à pas très-lents, et qui pleuraient et semblaient remplies de douleurs et de fatigue;

Elles portaient des chapes garnies de capuchons bas qui tombaient devant les yeux, et taillées à la façon de celles que portent les moines de Cologne¹;

¹ Lon falet un conte qu'il y eut un abbé à Cologne, lequel fut si ambitieux et insolent, qu'il demanda permission au pape que ses moynes pussent porter

A l'extérieur ces chapes sont dorées, de sorte qu'elles éblouissent; mais à l'intérieur elles sont toutes de plomb et si lourdes, que celles de Frédéric sembleraient de paille¹.

O manteau fatigant pour l'éternité! Nous tournâmes encore la main gauche et marchâmes avec ces âmes, écoutant leurs tristes gémissements.

Mais, écrasés sous leur fardeau, ces malheureux marchaient si lentement, que nous changions de compagnon à chaque mouvement de hanche.

Or, je dis à mon guide : « Tâche d'en trouver un dont on connaisse le nom et les actions, et porte en marchant l'œil autour de toi. »

Et l'un d'eux, qui entendit le langage toscan, cria derrière moi : « Arrêtez vos pieds! vous qui courez si vite à travers l'air sombre;

» Et toi, peut-être tu obtiendras de moi ce que tu demandes. » Aussitôt mon guide se tourna et dit : « Attends, et ensuite sur son pas règle le tien. »

Je m'arrêtai, et j'en vis deux qui montraient dans leurs regards grand désir d'être avec moi; mais leur fardeau et leur chemin étroit les retardaient.

Quand ils m'eurent joint, ils me regardèrent d'un œil louche et sans parler; puis ils se tournèrent l'un vers l'autre et se dirent :

« Celui-ci paraît vivant au mouvement de sa gorge; et s'ils sont morts, par quel privilège vont-ils dégagés du pesant manteau? »

Puis ils me dirent : « O Toscan, qui es parvenu jusqu'au

chappes d'escarlatte, ceintures, espérons, et estriers à cheval d'argent doré. Ce qui dépeut tant au pape, qu'il lui commanda qu'à l'advenir lui et ses moynes useroient de chappes noires, et mal faictes, de ceintures et estriers de bois. (Grangier.)

¹ L'empereur Frédéric II enfermait les coupables de lèse-majesté dans des chapes de plomb, et on les jetait ainsi sur des charbons ardents.

collège des tristes hypocrites, ne dédaigne pas de dire qui tu es. »

Et moi à eux : « Je suis né et j'ai pris croissance sur les bords du beau fleuve Arno, dans la grande ville¹, et j'ai ici le corps que j'ai toujours eu.

» Mais vous, à qui une douleur si grande distille sur les joues, qui êtes-vous ? et quelle est sur vous la peine qui brille de tant d'éclat ? »

Et l'un d'eux me répondit : « Ces chapes jaunes sont d'un plomb si lourd, qu'elles nous font craquer comme les poids font craquer les balances.

» Nous fûmes Frères Joyeux, et Bolonais. Je m'appelais Catalano, celui-ci Loderingo. Nous fûmes élus podestats par ta ville,

» Suivant sa coutume de choisir un homme neutre pour conserver sa paix, et nous sûmes bien la garder, comme on le voit encore près de Gardingo². »

Et moi : « O frères, vos mauvais..... » Je n'en dis pas davantage, car mes yeux rencontrèrent un homme crucifié en terre par trois pals³.

Aussitôt qu'il me vit, il se tordit sur lui-même en soufflant dans sa barbe avec force soupirs, et frère Catalano, qui s'en aperçut,

Me dit : « Ce transpercé que tu regardes persuada aux

¹ Florence.

² C'est le peuple qui, faisant allusion à la vie joyeuse des frères de Sainte-Marie, ordre chevaleresque fondé par Urbain IV, mais dégénéré, leur donna le surnom de Frères Joyeux. — Deux de ces frères, Napoleone Catalano et Loderingo des Anzole, avaient été nommés, en 1226, podestats de Florence; après quelque temps d'une sage administration, ils se vendirent aux Guelfes, et brûlèrent les palais des Uberti, bâtis dans un quartier de la ville nommé le Gardingo.

³ Selon le poëte, Calphe, son beau-père Ananias et tous ceux qui assistèrent au conseil où fut arrêtée la mort de Jésus-Christ, sont crucifiés en enfer. — Les paroles de Calphe sont dans saint Jean : « *Unus autem ex ipsis, Caiphas nomine, cum esset pontifex anni illius, dixit eis : Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat.* » (Chap. XI, v. 49 et 50.)

Pharisiens qu'il fallait qu'un homme souffrit le martyre pour le peuple.

» Il est couché nu en travers sur le chemin , comme tu vois , et il faut qu'il sente combien pèse chacun de ceux qui passent.

» Son beau-père éprouve le même supplice dans cette fosse, ainsi que ceux du conseil qui furent , pour les Juifs, une semence de malheurs. »

Je vis alors Virgile regarder avec étonnement celui qui était si honteusement étendu en croix dans l'éternel exil.

Puis il s'adressa au frère en ces termes : « Vous plairait-il de me dire si à droite il est quelque ouverture

» Par où nous puissions sortir tous deux sans contraindre les anges noirs à nous tirer de cet abîme ? »

Celui-ci répondit : « Plus près d'ici que tu n'espères s'élève un rocher qui part du grand cercle et traverse toutes les sombres vallées ;

» Mais il est rompu en cette partie et ne continue pas au-dessus d'elle. Vous pourrez gravir les ruines qui gisent sur la pente et recouvrent le fond. »

Mon guide resta un peu la tête basse, et dit : « Comme il nous a trompés celui qui enfourche les pécheurs ! »

Et le frère : « J'ai entendu conter à Bologne les nombreux vices du démon , et, entre autres vices, on l'accusait d'être trompeur et père du mensonge. »

Alors mon guide s'éloigna à grands pas, le visage un peu troublé de colère. Je quittai ces coupables au lourd fardeau ,

En suivant les traces des pieds chéris.

CHANT XXIV.

Dans la partie de la jeune année où le soleil trempe sa

chevelure dans le Verseau, et où les nuits commencent à ne plus empiéter sur les jours ;

Lorsque la gelée imite sur la terre la couleur de sa blanche sœur, mais dure peu et modère sa rigueur ;

Le villageois à qui manque le fourrage, se lève, regarde, et, voyant la campagne toute blanche, se frappe la hanche ;

Puis il retourne à la maison, et çà et là se lamente, comme le malheureux qui ne sait plus que faire ; puis il sort de nouveau et reprend espérance,

En voyant la face du monde changée en peu d'heures ; alors il saisit sa houlette et chasse au dehors devant lui les troupeaux au pâturage.

De même le maître me remplit d'épouvante quand je vis son front se troubler ; de même il mit bientôt l'emplâtre sur le mal ;

Car, lorsque nous arrivâmes au pont rompu, mon guide se tourna vers moi avec le doux regard que je lui vis d'abord au pied de la montagne.

Il prit conseil en lui-même, et, après avoir bien regardé la ruine, il ouvrit les bras, me saisit,

Et, comme celui qui travaille songe toujours dans son labeur à ce qu'il fera ensuite, de même en m'élevant sur la cime

D'une roche, mon maître en avisait une autre et me disait : « Accroche-toi d'abord à celle-ci, mais éprouve avant si, telle qu'elle est, elle peut te soutenir. »

Ce n'était pas un chemin fait pour des porteurs de chapes de plomb, puisque nous pouvions à peine, Virgile si léger et moi qu'il soutenait, monter de pointe en pointe ;

Et si la voie n'eût pas été plus courte de ce côté que de l'autre, je ne sais ce que serait devenu mon guide ; quant à moi, j'eusse été vaincu de lassitude.

Mais comme Malebolge va toujours en pente vers l'ou-

verture du puits profond, chaque vallée que l'on parcourt

Présente toujours un côté qui s'élève et un autre qui descend. Enfin nous atteignîmes la pointe où se rompt la dernière pierre.

J'avais si peu d'haleine au poumon, quand je fus là-haut, que je ne pouvais aller plus avant; aussi je dus m'asseoir à mon arrivée.

« Maintenant il faut que tu jettes toute paresse, dit le maître; ce n'est pas en couchant sur la plume et le duvet qu'on arrive à la renommée¹.

« Celui qui passe sa vie sans renommée laisse sur la terre une trace pareille à celle de la fumée dans l'air et de l'écume sur l'eau.

« Or donc, lève-toi, dompte la fatigue avec l'esprit qui triomphe de toute lutte, s'il ne se laisse pas accabler par le poids du corps.

» Il est une plus longue échelle à franchir; il ne suffit pas d'avoir laissé ces pierres derrière nous. Si tu m'entends, que cela te donne du courage. »

Je me levai alors, en me montrant plus rempli d'haleine que je ne m'en sentais, et en disant : « Va, je suis fort et hardi. »

Nous primes notre route sur le rocher qui était raboteux, étroit, difficile et plus âpre que celui d'avant.

Je marchais en parlant pour ne point paraître faible, lorsqu'une voix, partant de l'autre fosse, articula une parole peu distincte;

Je ne sais ce qu'elle dit, bien que je fusse sur le sommet de la voûte qui passait par là; mais celui qui parlait paraissait ému de colère;

Je m'étais baissé; mais les yeux d'un vivant ne pouvaient atteindre le fond à travers l'obscurité, aussi je dis : « Maître, fais en sorte d'arriver

¹ Passage imité de Lucain, *Pharsale*, liv. ix.

« A l'autre cercle, et descendons ce mur; d'ici j'entends et je ne comprends pas; je vois et je ne distingue rien.

— Je te répondrai, dit-il, en t'accordant ce que tu souhaites : quand la demande est juste, il faut la satisfaire en silence. »

Nous descendîmes le pont du côté où il s'unît à la huitième rive, et alors je vis la fosse tout entière.

Et je vis là une effroyable masse de serpents, et de tant d'espèces différentes, que le souvenir m'en glace encore le sang.

Que la Lybie et les sables ne se vantent plus de produire des chétydres, des jaculis, des pharès, des hydres et des amphibènes¹;

Que toute l'Éthiopie et le pays qui est au-dessous de la mer Rouge n'étaient plus les pestes et les monstres qui s'y engendrent :

A travers cette affreuse et cruelle quantité de reptiles couraient des gens nus et épouvantés, sans espoir d'un asile ou de la pierre héliotrope;

Leurs mains étaient liées par derrière avec des serpents, et ceux-ci, formant des nœuds par devant, leur fourraient dans les reins leurs queues et leurs têtes.

Et voilà qu'un de ces malheureux qui était de notre côté fut piqué par un serpent, à l'endroit où le col s'attache aux épaules.

Et, en aussi peu de temps qu'on écrit un *O* et un *I*², ce coupable s'enflamma, brûla et tomba réduit en cendres;

Mais à peine fut-il consumé à terre, que la cendre se ramassa d'elle-même, et reforma le corps tel qu'il était avant.

Ainsi les grands sages prétendent que le phénix meurt et renaît quand il est près de son cinquième siècle;

¹ Pierre précieuse qui, selon l'opinion du temps, rendait invisible.

² Nè O si tosto mal nè I si scrisse.

Il ne se nourrit ni d'herbes, ni de blé pendant sa vie, mais d'amomum et des pleurs de l'eucens; et le nard et la myrrhe forment son dernier lit¹.

Et tel un homme qui tombe, sans savoir comment, par la force d'un démon, ou par l'effet d'une étreinte maladive,

Quand il se relève, il est tout étonné de la grande angoisse qu'il a soufferte, regarde autour de lui, et soupire en regardant,

Tel était le pécheur relevé devant nous. Oh! combien est sévère la justice de Dieu, pour qu'elle fasse éclater sa vengeance par de tels coups!

Mon guide lui demanda ensuite qui il était, et il répondit : « Je suis tombé de Toscane, il y a peu de temps, en cette horrible fosse.

» La vie bestiale me plut et non la vie humaine, vrai mulet que je fus. Je suis Vonni Fucci la brute, et Pistoia fut ma digne tanière. »

Et moi au guide : « Dis-lui de ne point bouger, et demande-lui quelle faute l'a précipité ici-bas. Je l'ai vu homme de sang et de colère. »

Et le pécheur qui m'entendit ne se cacha pas; il se tourna attentif vers moi, et son visage fut couvert d'une triste honte.

Puis il dit : « Je suis plus désolé que tu m'aies trouvé dans cette misère que je ne le fus lorsque je fus arraché à la vie.

» Je ne puis te refuser ce que tu demandes. Je suis ici-bas parce que j'ai volé dans la sacristie les beaux ornements,

» Et que j'ai accusé faussement un autre de ce crime². Mais, pour que tu ne te réjouisses pas de ma misère, si jamais tu sors de ces lieux sombres,

¹ Imité d'Ovide, *Mét.*, liv. xv.

² Vanni Fucci, arrêté pour le vol des vases sacrés de Pistoie, en accusa le notaire Vanni della Nona, chez lequel il les avait déposés. Celui-ci, victime de sa complaisance, fut pendu.

» Ouvre les oreilles à cette nouvelle, et écoute : Pistoia d'abord se purge des Noirs, puis Florence renouvelle ses citoyens et ses mœurs.

» Mars soulève, du val de la Magra, une vapeur qui, formant de sombres nuages, va, tempête impérieuse et terrible,

» Se déchaîner sur les champs de Picène, et là, le nuage éclatant soudain, anéantira tous les Blancs ¹.

» Et je l'ai dit pour que tu sois contristé. »

CHANT XXV.

En finissant ces paroles, le voleur éleva les deux mains en l'air et fit la figue en criant : « Prends, Dieu ! c'est pour toi. »

Mais soudain un serpent, et depuis ce temps j'aime cette race, s'enlaça autour de son col comme s'il lui avait dit : « Je ne veux pas que tu parles davantage. »

Un autre s'attacha à ses bras, et, les enveloppant par devant de ses nœuds, les lia tellement, qu'il n'était pas possible au damné de faire un seul mouvement.

« Ah ! Pistoïe ! Pistoïe ! pourquoi ne pas te résoudre à t'incendier toi-même jusqu'à ce que tu n'existes plus, puisque tes fils, de jour en jour, avancent dans le mal !

» Dans tous les cercles obscurs de l'enfer je n'ai pas vu d'esprit plus superbe devant Dieu, pas même celui qui tomba des murs de Thèbes ². »

Et le voleur s'enfuit sans plus dire un mot. Alors j'aperçus un centaure plein de rage qui venait en criant : « Où est-il, où est-il, le superbe ? »

¹ Picène où les Blancs furent vaincus et détruits par le marquis Marcello Malaspina, qui commandait les Noirs. Ceci en 1501.

² Capanée.

Je ne crois pas que les Maremmes contiennent autant de couleuvres qu'il en portait sur sa croupe jusqu'à l'endroit où commence la forme humaine ;

Sur ses épaules , derrière la nuque , était placé un dragon , qui , les ailes ouvertes , lançait des flammes contre quiconque approchait.

Mon maître dit : « Ce monstre est Cacus , qui , sous les rochers du mont Aventin , forma plus d'une fois un lac de sang ¹.

» Il n'est pas avec ses frères parce qu'il déroba frauduleusement le grand troupeau qui paissait dans son voisinage.

» Mais ses œuvres louches prirent fin sous la massue d'Hercule ¹ qui le frappa de cent coups , et il n'en sentit pas la dixième partie ². »

Tandis qu'il parlait , le centaure disparut : alors trois esprits s'avancèrent au-dessous de nous , et nous ne les aperçûmes , mon guide et moi ,

Que lorsqu'ils crièrent : « Qui êtes-vous ? » C'est pourquoi notre entretien s'arrêta , et nous fixâmes sur eux notre attention.

Je ne les connaissais pas ; mais il arriva , comme il arrive en plusieurs cas , que l'un d'eux vint à en nommer un autre ,

Disant : « Cianfa ³ , où est-il resté ? » Et moi , afin de rendre mon guide attentif , je me mis le doigt entre le nez et le menton.

Maintenant , ô lecteur ! si tu es lent à croire ce que je te dirai , ce ne sera pas merveille , car moi , qui l'ai vu , je le crois à peine.

Comme je tenais mes yeux levés sur ces esprits , un

¹ Cacus.¹

²

Semperque recenti

Cæde tepebat humus, foribusque affixa superbis

Ora virum Iristi pendebant pallida tabo.

Æneid., l. viii.

³ Cianfa , de la famille des Donati , à Florence.

serpent à six pieds s'élança par devant sur l'un d'eux, et s'y attacha tout entier.

Avec les pieds du milieu il lui serra le ventre, de ceux du devant il prit les bras, puis il lui mordit les deux jones.

Allongeant ensuite ses pieds de derrière sur les cuisses, il lui passa la queue entre les deux jambes, et la lui étendit par derrière le long des reins.

Jamais le lierre ne se lia à l'arbre autant que l'horrible bête, et ses membres s'entortillaient autour du coupable.

Puis ces deux êtres se fondirent ensemble, comme s'ils avaient été de cire chaude, et mêlèrent leurs couleurs si bien, que ni l'un ni l'autre ne paraissait ce qu'il était.

C'est ainsi que l'ardeur du feu produit sur un papier qui brûle une couleur brune qui n'est pas noire encore, mais qui déjà n'est plus blanche.

Les deux autres esprits regardaient, et chacun d'eux criait : « O Agnel ¹, comme tu changes ! vois, tu n'es plus ni un ni deux ! »

Déjà les deux têtes n'en formaient plus qu'une, et en ce moment apparaissaient deux figures mêlées dans la part unique où les deux étaient perdues.

Des quatre bras deux seulement restaient, les cuisses et les jambes, le ventre et le tronc devinrent des membres qu'aucun homme n'a vu.

Tout aspect primitif y fut effacé, l'image perverse paraissait double et n'était pas un seul être, et, telle qu'elle était, elle s'en allait à pas lents.

Comme le lézard sous la grande ardeur des jours caniculaires, lorsqu'il change de buisson, semble un éclair s'il traverse la route,

Tel paraissait, en se dirigeant vers le ventre des deux autres esprits, un petit serpent enflammé, livide, et noir comme un grain de poivre.

¹ Agnel Brunelleschi, Florentin.

Il piqua l'un d'eux à cette partie du corps par où l'homme , avant de naître , puise son aliment , et puis il tomba et resta étendu devant lui.

Le blessé le regarda sans rien dire ; immobile sur ses pieds , il bâillait , comme si le sommeil ou la fièvre l'eût assailli.

Et le serpent et lui se regardaient. L'un par la plaie , l'autre par la bouche , ils fumaient fort , et la fumée se rencontrait.

Que Lucain se taise désormais , là où il raconte les misères de Sabellus et de Nasidius , et qu'il écoute attentivement ce que je décris.

Qu'Ovide se taise sur Cadmus et Aréthuse ; si , dans son poème , il changea l'un en serpent et l'autre en fontaine , je n'en suis point jaloux ¹.

Il ne transforma jamais deux natures vis-à-vis l'une de l'autre , si bien que leurs formes fussent prêtes à échanger sur-le-champ leur matière.

L'homme et le serpent se correspondirent de telle sorte , que le reptile fendit sa queue en fourche , et que le blessé resserra ses deux pieds.

Ses jambes et ses cuisses se rapprochèrent tellement , que bientôt la jointure ne laissait plus paraître aucune trace.

La queue fendue prenait la forme qui se perdait chez l'homme ; ici la peau s'amollissait , là elle devenait dure.

Je vis les bras de l'homme rentrer dans les aisselles , et les deux pieds de la bête , qui étaient courts , s'allonger autant que les bras du damné diminuaient.

Les pieds de derrière du serpent , se tordant ensemble , formèrent le membre que l'homme cache , et celui du coupable fit deux pieds.

Tandis que la fumée couvre l'un et l'autre d'une couleur

¹ Voir dans *Pharsale* , l. 1x , la mort des soldats Sabellus et Nasidius , piqués par des serpents. — Dans Ovide , l. 111 , la métamorphose de Cadmus. — Dans Virgile , l. 11 de l'*Énéide* , l'épisode de Laocoon.

nouvelle, et fait pousser sur le serpent le poil qu'elle enlève à l'homme ,

L'un se dresse et l'autre tombe à terre , mais sans détourner leurs regards féroces sous lesquels chacun d'eux changeait de visage.

Celui qui était debout ramena son visage vers les tempes , et de l'excédant de chair qui vint là sortirent les oreilles qui surmontaient ses joues lisses ;

Le superflu , qui ne tomba pas en arrière et s'y arrêta , servit à faire un nez , et grossit les lèvres autant qu'il convenait.

Celui qui rampait poussa son museau en avant , et retira ses oreilles dans sa tête , comme fait le limaçon de ses cornes.

La langue de l'homme , qu'il avait auparavant d'un seul morceau , et prompt à parler , se fendit ; la langue fourchue du serpent se referma , et la fumée s'arrêta.

L'âme qui était devenue bête s'enfuit en sifflant dans la vallée , et l'autre , en parlant , lui cracha dessus.

Puis , tournant vers elle ses nouvelles épaules , elle dit : « Je veux que Buoso¹ rampe dans ce chemin comme je l'ai fait. »

C'est ainsi que j'ai vu changer et s'échanger les natures dans la septième fosse ; que la nouveauté m'excuse si ma plume n'est pas fleurie.

Quoique mes yeux fussent troublés et que mon esprit fût égaré , ces ombres ne purent s'enfuir si bien cachées , que je ne reconnusse

Puccio Sciancato² ; c'était le seul , des trois esprits venus d'abord , qui ne fût pas changé ;

L'autre était celui que tu pleures , ô Gaville³ !

¹ Buoso , Florentin , de la famille des Abbati.

² Puccio Sciancato , aussi Florentin.

³ C'est messire Guercio Cavalcante , tué par les habitants de Gaville , dans le val d'Arno. Les parents et amis de Cavalcante , irrités de cet assassinat , en tirèrent une vengeance éclatante , en massacrant plusieurs citoyens de Gaville. (M.)

CHANT XXVI.

Réjouis-toi, Florence ; tu es si grande , que ton aile plane sur la terre et sur la mer , et que ton nom est répandu même au fond de l'enfer.

Parmi les voleurs , j'ai trouvé cinq de tes citoyens ! Cela me fait honte et ne te fait pas grand honneur ¹.

Si les songes du matin sont les plus véridiques , tu connaîtras dans peu ce que Prato et les autres te souhaitent.

Si le malheur t'avait déjà frappée , ce ne serait pas assez tôt ; qu'il vienne donc puisqu'il doit venir ; plus je deviendrai vieux , plus il me pèsera.

Nous partîmes , et , par le même escalier que les roches nous avaient fait pour descendre , mon guide remonta et m'entraîna avec lui ;

Et , poursuivant la voie solitaire à travers les pointes et les pierres du rocher , le pied ne se dégageait pas sans éclats de la main.

Alors je m'affligeai , et je m'afflige encore quand je ramène ma mémoire vers ce que j'avais vu , et je mets un frein à mon esprit ,

Pour qu'il ne perde pas son guide , la vertu ; et si une bonne étoile ou une meilleure influence m'a donné quelque bien , je ne veux pas moi-même me l'envier.

De même que dans la saison où celui qui éclaire le monde nous découvre plus longtemps sa face , le villageois qui se repose sur la colline ,

A l'heure où le cousin remplace la mouche , voit à ses pieds , dans le vallon , une foule de luccioles courir autour des vignes et des blés ,

¹ Les cinq citoyens de Florence sont : Cianfa , Donati , Agnello Bruschettichi , Buosodegli Abati , Puccio Sciancato et Francesco Guercio Cavalcante.

De même je vis resplendir de flammes la septième fosse tout entière, aussitôt que je fus là où le fond apparaissait.

Et tel que celui que les ours aidèrent dans sa vengeance¹ vit partir le char d'Élie, quand les chevaux montaient au ciel,

Si haut que l'œil, ne pouvant plus les suivre, ne distinguait plus qu'une flamme légère s'élevant comme un faible nuage;

Ainsi dans le fond de la fosse se mouvait chaque flamme, qui renfermait chacune un pécheur, sans montrer son larcin.

Je me tins sur le pont pour considérer ce spectacle, et là, si je n'avais pas saisi de la main un morceau de rocher, je serais tombé dans le gouffre, sans être heurté.

Mon guide, qui me vit si attentif, dit : « Au dedans des feux sont des esprits : chacun est revêtu de la flamme qui l'embrase.

— O mon maître ! répondis-je, ta parole m'a rendu plus certain de ce que je vois, mais déjà je m'en étais avisé et je voulais te le dire.

» Apprends-moi quelle est cette flamme qui se divise au-dessus de l'abîme comme celle du bûcher où furent mis Étéocle et son frère² ? »

Il me répondit : « Là souffrent Ulysse et Diomède, soumis à la même vengeance pour s'être livrés à la même colère.

» Dans cette flamme on pleure l'embûche du cheval de

¹ Le prophète Élisée. « Cumque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce cursus igneus et equi ignei dividerunt utrumque; et ascendit Elias per turbineum in celum.

» Ascendit autem in Bethel : cumque ascenderet per viam, pueri parvi egressi sunt de civitate, et illedebant ei, dicentes : Ascende, calve; ascende, calve.

» Qui cum respexisset, vidit eos et maledixit eis in nomine Domini; egressique sunt duo ursi de saltu, et laceraverunt ex eis quadraginta duos pueros. »

Reg., l. iv, c. ii.

² Tremaïère egi et novus adversa busto
Pelillur : exundant divise vestice flamme.

STACE, *Théb.*

bois qui ouvrit la porte à toute la belle race des Romains.

« On y pleure l'artifice pour lequel Deidamia, toute morte qu'elle est, se plaint encore d'Achille, et on y porte la peine de l'enlèvement du Palladium.

—S'ils peuvent parler du milieu de cette flamme, dis-je alors (ô mon maître! je t'en prie, et je t'en supplie pour que ma prière en vaille mille),

« Permets-moi d'attendre que la double flamme soit arrivée jusqu'ici; vois comme, dans mon désir, je me penche vers elle. »

Et lui à moi : « Ta prière est digne de louange, aussi je l'accueille, mais fais en sorte que ta langue se maintienne en repos;

« Laisse-moi parler; j'ai compris ce que tu veux; mais peut-être ces pêcheurs, parce qu'ils furent Grecs, dédaigneraient ton langage? »

Lorsque la flamme fut arrivée près de nous deux, et que le maître eut jugé le lieu et le moment favorables, je l'entendis parler en ces termes :

« O vous qui êtes deux dans le même feu, si j'ai bien mérité de vous pendant ma vie, si j'ai mérité de vous peu ou beaucoup,

« Quand j'ai écrit mon grand poème dans le monde, ne vous éloignez pas; mais que l'un de vous me dise où, perdu par son courage, il est allé mourir. »

La pointe la plus élevée de l'antique flamme commença à se remuer en murmurant comme la flamme que le vent agite;

Ensuite, promenant çà et là sa cime, comme eût fait une langue prête à parler, elle jeta des sous au dehors et s'exprima ainsi :

« Quand je parvins à me soustraire à Circé, qui m'avait retenu plus d'un an près de Gaète, avant qu'Énée eût nommé cet endroit¹;

¹ Du nom de sa nourrice.

Tu quoque littoribus nostris Æneia natrix
Æternum moriens famam, Gaeta, dedisti.

VIRG.

» Ni la douceur des baisers d'un fils, ni la piété due à un vieux père, ni l'amour mutuel qui devait rendre heureuse Pénélope,

» Ne purent vaincre en moi le désir d'explorer le monde et de connaître les vices et les vertus des humains.

» Je me hasardai sur la haute mer, seulement avec un vaisseau et la petite troupe qui ne m'abandonna pas.

» Je vis l'un et l'autre rivage jusqu'à l'Espagne, jusqu'à Maroc, l'île de Sardaigne et les autres îles que la mer entoure et baigne de ses flots.

» Moi et mes compagnons, nous étions vieux et lourds quand nous arrivâmes à cette gorge étroite où Hercule posa les deux signaux

» Pour avertir l'homme de ne point passer outre. A ma droite je laissai Séville, à ma gauche j'avais laissé Ceuta.

» Alors je dis. « O frères! ô vous qui, à travers cent mille dangers, avez atteint l'Occident,

» Pour ce peu de temps qui vous reste à vivre, ne vous privez pas de visiter, par delà le soleil, ce monde sans habitants.

» Pensez à votre origine; vous n'avez pas été faits pour vivre comme des brutes, mais bien pour atteindre la vertu et la science. »

» Par cette courte harangue, je rendis mes compagnons si ardents à poursuivre leur voyage, qu'à peine ensuite j'aurais pu les retenir.

» Et, tournant notre poupe au levant, nous fîmes, de nos rames, des ailes à notre sol insensé, et de plus en plus nous avançâmes vers la gauche.

» Déjà la nuit voyait briller toutes les étoiles de l'autre pôle, et le nôtre était si bas, qu'il paraissait à peine au-dessus du sol marin.

» Cinq fois la lumière de la lune s'était éteinte et rallumée depuis que nous étions entrés dans cette grande mer,

» Quand nous apparut une montagne que la distance

rendait obscure, et qui me semblait la plus haute que j'eusse encore vue¹;

» Nous nous réjouîmes, mais notre joie bientôt se changea en plaintes; de cette terre nouvelle s'éleva un tourbillon qui frappa la proue du vaisseau;

» Trois fois il fit tourner le navire avec toute l'eau, puis à la quatrième, il mit la poupe en haut, la proue en bas, et comme il plut à l'autre²,

» Jusqu'au moment où la mer se referma sur nous. »

CHANT XXVII.

Déjà la flamme s'était redressée et devenait immobile parce qu'elle ne parlait plus, et déjà elle s'éloignait de nous avec la permission du doux poète,

Lorsqu'une autre, qui venait derrière, me fit tourner les yeux vers sa pointe, par le bruit confus qui s'en échappait.

Semblable au taureau de Sicile qui jeta pour premier mugissement (et cela fut bien juste) le cri de l'ouvrier qui l'avait travaillé avec sa lime³,

Mugissait par la voix des malheureux qu'on y renfermait, comme si son corps d'airain eût été réellement traversé par la douleur;

La parole de l'esprit contenu dans cette flamme, étouffée dès le principe, et ne trouvant pas d'issue, se convertissait en un bruit pareil à celui du feu.

Mais enfin, lorsqu'elle eut réussi à se frayer un chemin

¹ Selon les plus anciens commentateurs, Dante désigne par cette montagne le Purgatoire, au-dessus de laquelle se trouve le Paradis terrestre. — Selon les plus récents, il entend l'*Atlantide* de Platon, ou l'Amérique.

² A l'autre, c'est-à-dire à Dieu.

³ L'Athénien Perille fut le premier enfermé dans le taureau d'airain inventé par lui pour Phalaris, tyran de Sicile.

par la pointe, en lui donnant ce mouvement que la langue lui avait donné au passage,

Nous entendîmes ces mots : « O toi, à qui je m'adresse, et qui parlais à l'instant le langage lombard, en disant : « Maintenant, va-t'en, je n'ai plus à t'interroger ; »

« Quoique je sois arrivé peut-être un peu tard, ne refuse pas de causer avec moi ; tu vois que j'y consens, moi, et cependant je brûle¹.

« Si tu viens de tomber dans ce monde sans lumière de la douce terre latine où j'ai commis toutes mes fautes,

« Dis-moi : les Romagnols ont-ils la paix ou la guerre ? car je suis né dans les montagnes placées entre Urbin et celles où jaillit le Tibre. »

J'écoutais encore, attentif et le front baissé, lorsque mon guide me toucha le côté, et me dit : « Parle, toi, c'est un Latin. »

Et moi, qui avais déjà la réponse prête, je commençai ainsi sans tarder : « O âme qui te caches là-dessous,

« Ta Romagne n'est et ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses tyrans : toutefois je n'y ai pas laissé de guerre manifeste ;

« Ravenne est ce qu'elle était il y a bien des années ; l'aigle de Polenta en a fait son repaire, et couvre encore Cervia de ses ailes².

« La terre qui soutint la longue épreuve, et qui porte des monceaux sanglants de cadavres français, se retrouve dans la puissance des griffes vertes³.

« Le vieux dogue et le jeune mâtin de Verrucchio, qui mirent à mal Montagna, règnent là où ils ont accoutumé d'ensanglanter leurs dents⁴.

¹ Cet esprit qui parle dans les flammes est le comte Guido de Montefeltro.

² L'aigle de Polenta est Guido Novello da Polenta, qui portait dans ses armes un aigle d'argent et de gueules, au champ d'or et d'azur.

³ Du lion vert, que Sinibaldo Ordelaffi, seigneur de Forlì, portait dans ses armes. La ville de Forlì avait repoussé avec de grandes pertes une troupe de Français qui l'avaient assiégée par ordre de Martin IV.

⁴ Le vieux dogue est Malatesta le père, seigneur de Rimini ; le jeune mâtin

» La cité de Lamone et la cité de Santerno sont gouvernées par le lionceau au nid blanc qui change de parti de l'été à l'hiver¹.

» Et la cité dont le Savio baigne les flancs², de même qu'elle est située entre plaine et montagne, vit de même entre la liberté et la tyrannie.

» Et toi, maintenant, je t'en prie, qui es-tu? Ne sois pas plus dur qu'on ne l'a été à ton égard, et que ton nom étende sa place dans le monde. »

Lorsque le feu eut un peu rugi à sa manière, il agita sa pointe aiguë çà et là, et puis il poussa ce souffle :

» Si je croyais répondre à un être qui dût retourner sur la terre, cette flamme resterait à l'instant en repos.

» Mais puisque jamais, si ce qu'on dit est vrai, aucun vivant ne sort de ce gouffre sans craindre l'infamie, je te réponds :

» Je fus homme d'armes et ensuite cordelier : je crus m'amender en prenant le cordon³; et certes j'aurais pu le croire en toute assurance,

» Si le grand-prêtre⁴, à qui je souhaite malheur, ne m'eût replongé dans mes premières fautes. Je veux que tu saches comment et pourquoi.

» Tant que j'eus la forme d'os et de chair que ma mère me donna, mes œuvres ne furent pas celles du lion, mais celles du renard.

» Je connus toutes les ruses, toutes les voies couvertes; et je pratiquai l'art de la fraude si bien, que mon nom résonna jusqu'aux limites de la terre.

de Verruehio, Malatesta le fils, ou Malatestino, possesseur du château de ce nom; Montagna, chef du parti des Gibelins à Rimini, que Malatesta le fils avait mis à mort.

¹ La cité de Faenza, près du Lamone, et la cité d'Imbola, près du Santerno, sont gouvernées par le Malnardo Pagani, qui porte d'argent au lion d'azur.

² Césène.

³ Sur la fin de sa vie, Guido de Montefeltro prit l'habit des Franciscains, au couvent d'Assise où il mourut.

⁴ Boniface VIII.

» Mais quand je me vis arrivé à cet âge où chacun devrait baisser la voile et ramasser les cordages ,

» Ce qui me plaisait auparavant me déplut alors , et je m'abandonnai au repentir ; en confessant mes fautes , ah ! malheureux ! j'aurais fait mon salut !

» Le prince des nouveaux Pharisiens¹ était en guerre près de Latran , et non avec les Sarrasins et les Juifs.

» (Car chacun de ses ennemis était chrétien , et aucun d'eux n'avait été conquérir la ville d'Acre , ou commercer sur la terre du soudan .)

» Ce pontife ne considéra en lui-même ni le suprême ministère , ni les ordres sacrés ; il ne vit pas non plus en moi le cordon qui rendait alors plus maigres ceux qui le portaient ;

» Mais , comme Constantin , dans les montagnes de Soracte , pria Sylvestre de le guérir de la lèpre , de même il me pria

» De le guérir de sa fièvre orgueilleuse ; il me demanda conseil , et moi je me tus , parce que ses paroles me paraissaient inspirées par l'ivresse.

» Après il ajouta : « Délivre ton cœur de tout soupçon , je t'absous d'avance ; enseigne-moi à faire tomber à terre les murs de Palestrina.

» Je puis ouvrir et fermer le ciel , comme tu le sais , car je possède les deux clefs dont mon prédécesseur ne sut pas l'usage. »

» Ces graves arguments me frappèrent , et , pensant qu'il valait mieux parler que me taire , je dis : « O mon père ! puisque tu me laves

» Du péché où je vais tomber , écoute : promettre beaucoup et tenir peu te fera triompher sur ton siège sublime. »

» A ma mort , François vint pour me réclamer ; mais un

¹ Encore Boniface VIII.

des noirs chérubins lui dit : « Tu ne peux l'emporter ; ne me fais pas tort.

» Il doit venir en bas parmi mes damnés ; car il a donné un conseil frauduleux : depuis ce jour je le tiens aux cheveux.

» Ou ne peut absoudre celui qui ne se repent pas ; il est impossible de vouloir le péché et de s'en repentir à la fois : la contradiction ne le permet pas. »

» Oh ! que je fus malheureux quand il me saisit, en disant : « Peut-être ne pensais-tu pas que je fusse logicien ? »

» Il me porta à Minos ; ce juge tordit huit fois sa queue autour de ses flancs durs, et puis avec grande rage il la mordit, et cria :

« Celui-ci est un des coupables que le feu emporte. » Voilà pourquoi je suis perdu dans le gouffre où tu me vois, et pourquoi je gémis de porter un tel vêtement. »

Quand il eut achevé son dire, la flamme plaintive s'éloigna en tordant et en agitant sa cime aiguë.

Nous passâmes outre, mon guide et moi, et nous atteignîmes, au bout du rocher, l'autre arche qui couvre la fosse où l'on fait porter la peine

A ceux qui se sont chargé la conscience en excitant la discorde.

CHANT XXVIII.

Qui pourrait jamais, même avec des paroles libres des gênes de la poésie, même en y revenant à plusieurs fois, dire tout le sang et les plaies que je vis alors ?

Certes, il n'est pas de langue parmi nous qui puisse, sans faiblir, exprimer ce que l'esprit a peine à comprendre.

Que l'on rassemble à la fois ceux qui répandirent leur

sang dans les plaines de la Pouille, si disputées à la fortune,

En combattant les Romains dans cette longue guerre où il se fit, comme l'écrivit Tite-Live, qui ne se trompe pas, une si grande moisson d'anneaux ;

Ceux qui, pour s'être armés contre Robert Guiscard, sentirent la douleur des grands coups¹, et ceux enfin dont on recueille encore les os

Tant à Cepperano, où chaque Apulien fut traité², que dans le val de Tagliacozzo, où le vieil Alard vainquit sans armes³.

Tous ces membres tronqués et percés ne sauraient égaler l'aspect épouvantable de la neuvième fosse.

Il se perd moins de vin d'une tonne défoncée que je ne vis de sang couler d'un esprit fendu depuis le menton jusque sous le ventre ;

Ses boyaux pendaient sur ses jambes ; on voyait le cœur en mouvement, et le triste sac où la fiente humaine se fait de ce que l'on avale.

Tandis que je le considérais avec attention, il me regarda, et de ses mains s'entr'ouvrant la poitrine, il me dit : « Vois comme je me déchire !

« Vois comme Mahomet est estropié ; devant moi marche Aly, tout en pleurs, le visage ouvert depuis le menton jusqu'au crâne⁴.

« Tous les autres que tu aperçois ici ont été vivants ; et, pour avoir semé le scandale et le schisme sur terre, ils sont fendus ainsi.

« Un diable est là derrière qui nous frappe ainsi cruel-

¹ Robert Guiscard, frère de Richard, duc de Normandie, qui s'empara de la Pouille et de la Calabre ; il mourut en 1085.

² Les habitants lâchèrent dans l'action leur souverain Mainfroy qui combattait Charles d'Anjou.

³ Le vieil Alard était un chevalier français revenant de la Terre-Sainte ; le duc d'Anjou lui dut la victoire qu'il remporta sur Conradin.

⁴ Aly, cousin de Mahomet.

lement, remettant sous le tranchant de son épée chacun de cette troupe,

» Quand nous avons fini le tour du chemin des pleurs, parce que nos blessures sont refermées lorsque nous repaissions devant lui.

» Mais toi, qui es-tu, toi qui restes là-haut sur le rocher, peut-être pour aller plus tard au supplice que t'ont mérité tes propres accusations?

— Celui-ci n'est pas encore mort, et n'est pas conduit aux tourments par sa faute, répondit mon maître; il est amené ici pour connaître tous les supplices.

» Moi qui suis mort, je suis chargé de le promener de cercle en cercle par tout l'Enfer; et cela est vrai comme je parle. »

A ces mots, plus de cent damnés s'arrêtèrent dans la fosse pour me regarder, et de surprise oublièrent leur tourment.

« Toi qui peut-être reverras dans peu le soleil, dis à Fra-Dolcino que, s'il ne veut pas venir me joindre ici bientôt,

» Il fasse provision de vivres, et ne se laisse pas entourer par la neige; car, sans la famine et la neige, le Novarais pourrait difficilement le vaincre¹. »

Après avoir levé le pied pour s'éloigner, Mahomet me dit ces paroles; puis il l'allongea et partit.

Un autre, dont la gorge était percée, le nez coupé jusqu'aux sourcils, et qui n'avait plus qu'une oreille,

Etant resté à me regarder, plein d'étonnement avec les autres esprits, ouvrit devant eux le trou de sa bouche toute vermeille de sang,

Et il dit : « O toi, qu'aucune faute n'amène ici; toi, que

¹ Frère Dolcino prêchait, en 1308, dans les montagnes de Novare la communauté des femmes et des biens. Il avait réuni plus de trois mille sectaires. Poursuivi par les troupes de l'évêque de Bénévent, il fut pris avec sa femme Marguerite, et brûlé vif avec elle dans la ville de Novare. Leur courage dans les supplices fut héroïque.

j'ai vu là-haut, sur la terre latine, à moins qu'une trop grande ressemblance ne me trompe,

» Souviens-toi de Pierre de Medicina¹, si tu retournes jamais dans la douce plaine qui descend de Vercelli à Marcabo,

» Fais savoir aux deux meilleurs de Fano, à messire Guido, et aussi à Angiolello, que, si la prévision n'est pas vaine en ces lieux,

» Ils seront précipités d'une barque, et noyés près de la Cattolica, par la trahison d'un tyran félon².

» De l'île de Chypre à l'île de Majorque, Neptune n'a jamais vu commettre un grand crime par les forbans ou la race des Grecs.

» Ce traître, qui ne voit qu'avec un œil et qui gouverne la terre, où tel qui est ici près de moi voudrait n'avoir jamais été,

» Les appellera à une conférence avec lui, et puis fera si bien, que vœux et prières n'auront pas besoin d'agir contre le vent de Focara³. »

Et moi je lui répondis : « Indique-moi, si tu veux que je parle de toi là-haut, quel est celui à qui l'aspect de ce pays fut si amer. »

Alors il porta la main à la mâchoire d'un de ses compagnons, et lui ouvrit la bouche en criant : « Le voilà ; mais il ne parle pas. »

C'était celui qui, chassé de Rome, étouffa le doute au cœur de César, en affirmant que, pour l'homme préparé, il est toujours dangereux d'attendre⁴.

¹ Medicina tirait son nom de *Medicina*, terre dans le Bolognais. C'est un intrigant qui sema la division entre le peuple et les gentilshommes bolognais, les seigneurs de Ravenne et de Rimini. (M.)

² Malatesta, tyran de Rimini.

³ C'est-à-dire, ils n'auront plus à redouter le vent qui tombe de la montagne de Focara.

⁴ Curion, chassé du sénat, comme ami de César, alla le rejoindre et le décida à passer le Rubicon :

Tolle moras, nocuit semper differre paratis.

Luc. *Phars.*, l. VIII.

Oh ! comme il me paraissait épouventé , avec sa langue tranchée dans le gosier , ce Curion qui fut si hardi à parler !

Un autre , qui avait les deux mains tronquées , levait ses moignons dans l'air sombre , tant que le sang qui coulait d'en haut lui faisait la figure toute noire ,

Et criait : « Tu te souviendras aussi de Mosca ¹ ; hélas ! c'est moi qui dis : « Une chose faite doit avoir sa fin. » De ce mot germa le malheur de la Toscane ;

— Et la mort de toute ta race ! » ajoutai-je. Lui , alors , entassant douleurs sur douleurs , s'éloigna comme une personne en démenée.

Moi , je continuai de regarder la bande infernale ; alors je vis ce que je n'oserais conter sans autre témoignage ,

Si je n'étais rassuré par la conscience , cette bonne compagne , qui , sous l'armure de sa pureté , fortifie tant le cœur de l'homme ;

Je vis certes , et il me semble encore que je le vois , un corps sans tête marcher aussi bien que marchait le reste du triste troupeau ,

Il tenait à la main sa tête coupée , suspendue par les cheveux , en guise de lanterne , et elle nous regardait , et disait : « Hélas ! »

Le corps se faisait de lui-même une lampe ; ils étaient deux en un , et un en deux : comment cela peut être , celui-là le sait qui est le maître et le vengeur.

Quand il fut arrivé juste au pied du pont , il éleva son bras avec toute sa tête pour approcher de nous sa parole , Qui fut celle-ci : « Vois mon tourment cruel , toi qui en

¹ Buondelmonte avait promis d'épouser une fille de la maison des Amidei , quand tout à coup il épousa une Donati. — Ce changement subit excita les plaintes des Amidei : les Uberti et les Lamberti se joignirent à eux pour punir Buondelmonte. Les plus anciens voulaient qu'on se conduisît avec prudence ; mais Mosca , bouillant de colère , conseilla de tuer à l'heure même Buondelmonte , auquel il porta plusieurs coups de poignard. Cette tragédie enfanta toutes les discussions qui travaillèrent la république de Florence. (M.)

respirant vas visitant les morts, vois s'il est un plus grand supplice que le mien.

« Et pour que tu portes de moi des nouvelles, sache que je fus Bertrand de Borne, celui qui donna de mauvais conseils au roi Jean.

» J'armai le père et le fils l'un contre l'autre ; Archito-phel n'excita pas, par de plus méchants aiguillons, Absalon contre David.

» Pour avoir divisé ceux que la nature avait unis, je porte ma tête séparée, hélas ! de son principe, qui reste enfermé dans ce tronc.

» Ainsi s'observe en moi la loi du talion. »

CHANT XXIX.

Cette foule innombrable et ces divers supplices avaient tellement enivré mes yeux, que j'aurais désiré m'arrêter pour pleurer.

Mais Virgile me dit : « Que regardes-tu donc ? pourquoi ta vue s'obstine-t-elle à contempler là-bas ces ombres tristes et mutilées ?

« Tu n'as pas fait cela dans les autres bolges : si tu espères compter ces âmes, pense que la vallée a vingt-deux milles de tour.

» Et déjà la lune est sous nos pieds. Le temps qui nous a été accordé est bien court désormais, et tu verras bien d'autres choses que tu n'imagines pas.

— Si tu avais été attentif, répondis-je, à la cause qui me faisait regarder, peut-être m'aurais-tu permis de m'arrêter encore ? »

Mon guide s'éloignait déjà, et je le suivais tout en lui répondant ; et j'ajoutai : « Dans ce gouffre,

» Oh ! je tenais les yeux fixés, je crois qu'un des esprits

de mon sang pleure sa fante, qui, là-bas, lui coûte si cher. »

Alors le maître me dit : « N'attendris pas plus longtemps ta pensée sur cet esprit ; songe à autre chose, et que, lui, il reste où il est.

» Je l'ai vu au pied du pont te montrer et te menacer vivement du doigt, et je l'ai ouï nommer Geri del Bello ¹.

» Mais tu étais alors tellement occupé de celui qui gouverna Hautefort, que tu n'as regardé en cet endroit qu'à près qu'il était parti ².

— O mon guide ! sa mort violente, qui n'a pas encore été vengée, répondis-je, par aucun de nous, complices de la honte,

» Voilà ce qui le rend si dédaigneux ; voilà pourquoi il s'en est allé sans me parler, je le suppose ; et son action me le rend encore plus cher. »

Nous parlâmes ainsi jusqu'au premier endroit d'où l'on découvrirait du roc l'autre vallée jusqu'au fond, s'il y avait plus de clarté.

Quand nous fûmes arrivés au-dessus de ce dernier cloître de Malebolge, de manière que les habitants pouvaient paraître à nos yeux,

Divers cris lamentables, dont la pitié faisait autant de flèches de fer, me percèrent le cœur, de sorte que je me couvris les oreilles avec les mains.

Si, dans le mois qui sépare juillet et septembre, les hôpitaux de Valdichiana ³ et les malades des Maremmes ⁴ et de la Sardaigne

Étaient réunis dans une seule fosse, ce serait un spectacle de douleurs comme celui que je vis.

¹ Geri del Bello, parent du Dante du côté maternel, fut tué par un des Sacchetti. Sa mort ne fut vengée que trente ans après par Clone del Bello, son neveu.

² Bertrand de Borne, gouverneur de Hautefort.

³ Cette vallée, dont le nom vient du marais Chiana, est située entre Arezzo, Cortone, Chiusi et Montepulciano.

⁴ Les Maremmes s'étendent de Pise à Sienne.

Il sortait de ce gouffre une puanteur pareille à celle qui s'échappe des membres gangrenés.

Nous descendîmes à main gauche , sur le dernier bord de ce long rocher, et alors mon regard pénétra plus vivement

Jusqu'au fond de ce gouffre, où la Justice infailible , ministre du Très-Haut , punit les faussaires qu'elle a enregistrés.

Je ne crois pas que le peuple d'Egine, malade tout entier lorsque l'air fut tellement rempli de vapeurs malignes ,

Que les animaux, jusqu'au plus petit ver, périrent tous, et que les nations antiques, selon que les poètes en ont témoigné ,

Se renouvelèrent par la semence des fourmis, fut aussi triste à voir que l'étaient dans cette obscure vallée ces esprits languissants en différents monceaux ¹.

L'un gisait sur le ventre , l'autre sur les épaules de son voisin ; cet autre rampait à quatre pattes à travers le triste chemin ;

Nous marchions pas à pas sans parler, regardant et écoutant ces malades , qui ne pouvaient soulever leur corps.

J'en vis deux assis, et appuyés l'un sur l'autre , comme on appuie, pour les chauffer, tourtière sur tourtière, et qui étaient, de la tête aux pieds, maculés de croûtes.

Et je n'ai jamais vu de valet, attendu par son maître ou veillant malgré lui, promener l'étrille aussi vite

Que chacune de ces ombres promenait sur elles, sans relâche, la morsure de ses ongles, pour calmer la terrible rage de ces démangeaisons, contre lesquelles il n'y avait pas de secours.

Elles arrachaient avec leurs ongles les croûtes de la lèpre, comme le couteau arrache les écailles du scare ou celles, plus larges encore, d'un autre poisson.

¹ Sous le règne d'Eaque, fils de Jupiter, lequel repeupla l'île en changeant les fourmis en hommes. D'où leur nom de Myrmédon.

« O toi, qui défais les mailles de ta peau avec tes doigts , dit mon guide à l'une d'elles , et qui en fais comme des tenailles ,

» Dis-moi s'il y a quelque Latin parmi ceux qui sont ici, et puisse ton ongle suffire éternellement à ce labeur !

— Nous sommes Latins, nous deux que tu vois si déformés, répondit l'un en pleurant ; mais qui es-tu , toi qui nous interrogés ? »

Mon guide répondit : « Je suis un esprit descendu avec ce vivant, de degré en degré, et je suis chargé de lui montrer l'Enfer. »

Les deux ombres alors rompent leur appui commun , et chacun en tremblant se retourne vers moi , avec d'autres encore qui avaient entendu par contre-coup.

Le bon maître alors se mit tout contre moi , en me disant : « Dis-leur ce que tu veux ; » et moi je commençai, puisqu'il le permettait :

« Que votre souvenir ne s'efface pas dans le monde qu'habite d'abord l'âme humaine , mais qu'il vive sous plusieurs soleils !

» Dites-moi qui vous êtes et de quelle nation ; que ce supplice honteux et insupportable ne vous empêche pas de vous ouvrir à moi.

— Je suis d'Arezzo, répondit une de ces ombres ; Albert de Sienne me fit jeter au feu. Mais ce n'est pas la cause de ma mort qui m'a conduit ici.

» Il est vrai qu'en lui parlant, je lui dis par plaisanterie : « Je saurais m'enlever en l'air et voler ; » et lui , homme de peu de sens et curieux ,

» Voulut que je lui montrasse cet art, et, parce que je n'en fis pas un Dédale , il me fit brûler par celui qui le tenait pour son fils ¹.

» C'est pour m'être servi de l'alchimie dans le monde ,

¹ Griffolino d'Arezzo fut condamné au feu , comme sorcier , par l'évêque de Sienne.

que j'ai été condamné à souffrir dans le dernier des dix cercles par Minos, à qui il n'est pas permis de faillir. »

Et je dis au poète : « Fut-il jamais une nation plus vaine que la nation siennoise ? Non certes , pas même la nation française. »

Alors l'autre lépreux , qui m'avait entendu , répondit à mes paroles : « Otes-en Stricca , qui sut faire des dépenses si modérées ¹ ,

» Et Nicolo , qui découvrit le premier l'usage luxueux du clou de girofle dans le jardin où germe cette graine ;

» Otes-en encore la société dans laquelle Caccia d'Asciano dissipa ses vignes et ses bois , et l'Abbagliato montra son bon sens.

» Mais pour que tu saches qui te seconde ainsi contre les Sennuols , dirige vers moi tes yeux de manière que ma figure te réponde ,

» Tu verras que je suis l'ombre de Capocchio , qui falsifia les métaux à l'aide de l'alchimie , et tu dois te souvenir , si je t'ai bien envisagé ² ,

» Que je fus un bon singe de ma nature. »

CHANT XXX.

Dans le temps que Junon , jalouse de Sémélé , était irritée contre le sang thébain , comme elle en donna la preuve mainte et mainte fois ,

Atamas devint si insensé , qu'en voyant venir sa femme et ses deux enfants , qu'elle tenait dans chacune de ses mains ,

¹ Ironie contre Stricca , qui se ruina par un luxe immodéré , et contre d'autres dissipateurs de Sienne.

² Le Siennois Capocchio avait étudié la physique et l'histoire naturelle avec Dante.

Il s'écria : « Tendons les rets, que je prenne au passage la lionne et les lionceaux ; » et il étendit aussitôt des serres impitoyables ,

Et prenant l'un de ses enfants , nommé Léarque, il le fit tourner en l'air et le brisa contre un rocher , et la mère se noya avec son autre fardeau.

Lorsque la fortune abattit la grandeur des Troyens, prêts à tout oser, si bien que le royaume et son souverain tombèrent en même temps ,

Hécube, triste, misérable et captive, après avoir vu Polyxène morte, et le corps de son Polydore gisant sur le rivage

De la mer, fut si cruellement déchirée par la douleur, que la forcenée aboya comme une chienne, tant la douleur lui avait renversé l'esprit.

Mais ni les Thébains, ni les Troyens furieux, ne montrèrent autant de cruauté à torturer des animaux ou des corps humains ,

Que ne m'en firent voir deux ombres blafardes et nues, qui couraient en mordant, comme un porc lorsqu'il s'échappe de son étable.

L'une d'elles courut sur Capocchio, lui asséna un coup sur la nuque, et, l'entraînant, lui fait gratter avec le ventre le rude terrain ;

L'Arétin ¹ en demeura tremblant, et me dit : « Ce furieux est Gianni Schicci ², et sa rage va maltraitant ainsi les autres.

¹ C'est-à-dire Grifolin, qui était de la ville d'Arezzo.

² « Ce Jean Schicci fut de la famille des Cavalcanti de Florence, propre à contrefaire tous ceux qu'il vouloit imiter, si bien qu'étant ami de Simon Donati, auquel mourut messer Buoso Donati, son proche parent, sans tester ; toutefois il ne pouvoit lui succéder, pour ce que ledit Buoso avoit d'autres parents plus proches. Doncques Simon Donati, pour être héritier, cacha quelques jours le corps dudit Buoso Donati mort, faisant qu'il étoit encore malade, et fit mettre en son lit son bon ami Gianni Schicci, qui, contrefaisant Donati, fit un testament et laissa héritier ledit Simon, avec lequel il avoit conveuu premièrement de lui donner une cavale de grand prix de son haras, nommée la *Donna della Torma*. » (Grangier.)

— Oh ! lui dis-je, si l'autre ombre ne vient pas enfoncer ses dents en ton corps, n'aie pas regret de me dire qui elle est avant qu'elle disparaisse. »

Et lui à moi : « C'est l'âme antique de cette Myrrha criminelle, qui devint l'amante de son père, contre la loi de l'amour honnête ;

» Afin de commettre ce péché avec son père, elle se déguisa sous une forme étrangère, de même que cet autre, qui marche plus loin et qui souffrit,

» Afin de gagner la reine du haras, qu'on le fit passer pour Buoso Donati en testant, et en donnant au testament les formes légales. »

Après que ces deux furieux, sur lesquels j'avais arrêté les yeux, furent passés, je les détournai pour regarder les autres ombres qui naquirent méchantes ;

J'en vis une faite à la manière d'un luth, si elle avait eu l'âme coupée à l'endroit où le corps se divise comme une fourche ;

La pesante hydropisie, qui rend les membres si disproportionnés par l'effet de l'humeur se dénaturant, que le visage ne répond plus au ventre,

Lui faisait tenir les lèvres ouvertes ; comme un étique, lorsqu'il a soif, rapproche ses lèvres, l'une de son menton, l'autre de son nez :

« O vous, qui ne souffrez aucune peine dans ce monde misérable (et je ne sais pourquoi), nous dit-il, regardez et soyez attentifs

» A l'infortune de maître Adam ¹. J'ai vécu ayant tout ce que je désirais, et à cette heure, hélas ! je désire une goutte d'eau.

» Les petits ruisseaux, qui, des vertes collines de Casentin, descendent jusqu'à l'Arno, en se creusant des canaux d'une molle fraîcheur,

» Sont là toujours devant mes yeux, et ce n'est pas en

¹ Habile monnayeur de Bressa, qui, d'intelligence avec les comtes de Rouvres, falsifia les florins.

vain , car leur image me dessèche davantage que le mal qui décharne ma figure.

» La justice rigide qui m'aiguillonne se sert du lieu même où j'ai péché pour faire échapper de moi plus de soupirs.

» Là est Romena, où j'ai falsifié la monnaie frappée au coin de Baptiste , et c'est pour cela que je laisse un corps brûlé sur la terre.

» Mais si je voyais ici l'âme criminelle de Guido ¹, et celle d'Alexandre, et celle de leur frère, je ne donnerais pas cette vue pour la fontaine de Branda.

» Il y a déjà une d'elles ici dedans, si les ombres enragées qui font le tour de ces lieux disent vrai ; mais , que m'importe, moi qui ai les membres enchainés !

» Si , au moins, j'étais assez léger pour pouvoir en cent années avancer d'une ligne, je me serais déjà mis en chemin ,

» Le cherchant , à travers cette race infâme , dans ce gouffre qui a onze milles de circuit et qui n'a pas moins d'un demi-mille de large.

» C'est à cause d'eux si je suis de cette famille ; eux qui m'ont amené à battre des florins qui avaient trois carats d'alliage. »

Et moi à lui : « Quels sont ces deux misérables qui fument comme une main mouillée en hiver, gisants à la droite, serrés l'un contre l'autre ?

— Je les ai trouvés ici , et depuis ils n'ont pas remué , répondit-il, depuis qu'on me fit pleuvoir dans ce gouffre ; et je ne crois pas qu'ils se meuvent jamais ;

» L'une est cette fourbe qui accusa Joseph , et l'autre est le fourbe Sinon , ce Grec de Troie ; dans leur fièvre aiguë , ils jettent cette vapeur épaisse et fétide. »

Une de ces ombres , indignée peut-être d'être appelée

¹ Guido et Alexandre sont les comtes de Romena , cités dans la note précédente.

d'un nom si infâme , frappa du poing le ventre durci de maître Adam.

Celui-ci résonna comme un tambour. Maître Adam lui frappa à son tour le visage avec un bras qui ne parut pas moins dur ,

En lui disant : « Bien qu'il me soit défendu de remuer à cause de la pesanteur de mes membres , j'ai le bras assez délié pour un tel métier. »

L'autre lui répondit : « Quand tu allais au bûcher , tu ne l'avais pas aussi vif ; mais tu l'avais aussi vif , et plus encore , quand tu battais monnaie. »

Et l'hydropique : « Tu dis vrai en ceci ; mais tu ne fus pas d'un si véridique témoignage lorsqu'à Troie on te demanda la vérité.

— Si j'ai dit une chose fausse , toi , tu as falsifié les coins , repartit Sinon ; je suis ici pour une seule faute , et toi pour plus de fautes qu'aucun autre damné.

— Souviens-toi , parjure , du cheval de bois , répondit celui qui avait le ventre gonflé , et sois puni par cela même que le monde entier connaît ton crime.

— Et toi , dit le Grec , sois puni par la soif qui te crevasse la langue , et par cette eau pourrie qui élève ton ventre comme une barrière devant tes yeux. »

Alors le monnayeur : « Ta bouche ne s'ouvre que pour mal parler , selon ton usage ; car , si j'ai soif et si l'humeur gonfle mon corps ,

» Toi , tu as un feu intérieur et la tête te fait mal , et pour lécher le miroir de Narcisse , tu n'attendrais pas qu'on t'y invitât par beaucoup de paroles. »

J'étais tout entier occupé à les entendre , quand le maître me dit : « Regarde encore ; il s'en faut de peu de chose que je ne te querelle. »

Lorsque je l'entendis me parler avec colère , je me tournai vers lui avec une telle honte , qu'elle est encore vivante dans ma mémoire.

Et comme celui qui rêve son malheur , et , tout en

rêvant, désire rêver, de sorte qu'il souhaite que cela soit comme si ce n'avait pas été,

Tel je faisais; je ne pouvais parler, quoique je désirasse m'excuser, et je m'excusais toutefois sans que je crusse le faire.

« Moins de confusion, dit le maître, laverait une plus grande faute que la tienne; ainsi, dépose toute tristesse,

» Et souviens-toi que je suis toujours à tes côtés, s'il arrive encore que le hasard te réunisse à des gens engagés dans de semblables querelles.

» Car vouloir entendre de telles choses, c'est vouloir une chose basse. »

CHANT XXXI.

La même langue qui m'avait blessé d'abord au point que l'une et l'autre de mes joues avaient changé de couleur, me présenta ensuite le remède :

Comme j'ai ouï dire que la lance d'Achille et de son père avait coutume de causer d'abord de la douleur, du bien-aise ensuite.

Nous laissâmes derrière nous cette vallée malheureuse, en marchant, sans dire une parole, sur le bord qui l'environne.

Là, il ne faisait pas tout à fait nuit ni tout à fait jour, de façon que mes regards s'étendaient peu devant moi; mais j'entendis donner un cor retentissant,

Avec un bruit qui eût étouffé tout bruit de tonnerre; et suivant au rebours du son la route qu'il avait prise, je dirigeai mes yeux tout entiers vers ce lieu.

Après la douloureuse déroute où Charlemagne perdit le fruit de la sainte entreprise, Roland ne sonna pas du cor si terriblement.

J'élevai un peu la tête, et il me sembla voir de hautes tours en grand nombre. C'est pourquoi je dis : « Maître, quelle ville est celle-là ? »

Et lui à moi : « Comme tu regardes de trop loin à travers les ténèbres, tu te trompes dans ce que tu imagines.

» Tu verras bien, quand tu seras arrivé, combien l'éloignement fausse le sens de la vue ; ainsi presse un peu plus les pas. »

Alors il me prit tendrement par la main et me dit : « Avant que nous soyons plus avancés, apprends, afin que cet objet te paraisse moins étrange,

» Que ce ne sont pas des tours, mais des géants qui sont dans le puits autour des bords, depuis le nombril jusqu'aux pieds. »

Ainsi que le regard, lorsque le brouillard se dissipe, reconnaît peu à peu les choses cachées par la vapeur qui enveloppait l'air ;

Ainsi, à mesure que je perçais cet air épais et obscur, en approchant de plus en plus vers le bord du puits, mon erreur s'enfuit et la peur arriva.

Car de même que Montereccione¹ couronne de tours son enceinte arrondie, ainsi sur le bord qui borde le puits

S'élevaient comme des tours et jusqu'à mi-corps les horribles géants que menace encore Jupiter du haut du ciel lorsqu'il tonne.

Et déjà je distinguais de l'un d'eux la face, les épaules, la poitrine, et une grande partie du ventre, et les deux bras le long de ses côtes.

Certes, quand la nature oublia l'art de créer ces monstres, elle agit raisonnablement, puisqu'elle ôta de tels exécuteurs à Mars,

Et si elle crée sans repentir des éléphants et des baleines, celui qui subtilement y regarde verra par là sa justice et sa discrétion ;

¹ Montereccione, château entre Straglia et Siennec.

Car où le jugement de l'esprit humain se joint à la malveillance et à la puissance, il n'y a aucune résistance possible pour les hommes.

Sa tête me parut assez longue et aussi grosse que la pomme de pin de Saint-Pierre à Rome, et les autres os y étaient proportionnés ;

De sorte que de la rive, sa ceinture depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, en laissait voir encore assez pour que

Trois Frisons se fussent vantés en vain d'atteindre à sa chevelure, puisque je voyais trente grandes palmes du bord du puits jusqu'à l'endroit où l'homme agrafe son manteau ;

« *Rapho lmai amec hza bialmi*, » commença à crier la bouche orgueilleuse à qui ne conviennent pas des psaumes plus doux¹.

Et mon guide lui dit : « Ame insensée, sonne de ce cor et cherches-y un soulagement quand la colère ou une autre passion l'agite.

» Cherche à ton cou, tu y trouveras la courroie qui tient ton cor attaché, âme stupide, et vois comment il entoure ton énorme poitrine. »

Ensuite il me dit : « Celui-ci s'accuse lui-même. C'est Nembrod, dont la folle entreprise a forcé le monde à user de plus d'un langage².

» Laissons-le et ne parlons pas à vide, puisque le langage lui est aussi inconnu que le sien l'est aux autres hommes. »

Nous fîmes donc un plus long trajet en détournant vers la gauche, et à la portée d'un trait nous trouvâmes un autre géant plus féroce et plus grand encore ;

¹ Selon M. Lanci, de Rome, ces mots arabes signifient : « Esalta lo splendor mio nel abisso, siccome risorgo per lo mondo. »

² Nembrod, fils de Chus, un de ceux qui travaillèrent à la tour de Babel : Gigantes autem erant super terram in diebus illis.

Gen., chap. vi.

Qui fut son maître au point de le garrotter, je ne saurais le dire; son bras gauche était lié par devant, et le bras droit par derrière,

D'une chaîne qui le tenait enlacé depuis le cou jusqu'à l'endroit qui était découvert, et se repliait jusqu'à cinq fois autour de son corps.

« Cet orgueilleux a voulu essayer sa puissance contre le souverain Jupiter, me dit mon guide; et voilà comme il en est récompensé.

» Il se nomme Éphialte; il fit preuve d'audace lorsque les géants firent peur aux dieux; les bras qu'il remuait, il ne les remuera plus désormais. »

Et je lui dis : « S'il se peut, je voudrais que mes yeux eussent par eux-mêmes l'idée de ce Briarée si démesuré¹. »

Sur quoi il me répondit : « Tu verras Antée près d'ici; il parle et n'est point enchaîné; il nous déposera au fond de ce séjour de tout mal.

» Celui que tu veux voir est bien plus éloigné; il est enchaîné et fait comme celui-ci, sauf qu'il est plus féroce encore de visage. »

Jamais le tremblement de terre le plus violent ne secoua une tour avec autant de force qu'Éphialte en s'agitant lui-même tout à coup.

Alors, plus que jamais je craignais la mort, et c'était assez de la peur pour m'achever, si je n'avais vu que le géant était garrotté.

Nous marchâmes alors plus avant, et nous vîmes près d'Antée, qui, sans la tête, sortait bien du gouffre de cinq aunes.

« O toi, qui, dans la vallée heureuse où Scipion hérita

¹ *Ægeon qualis, ceolum cui brachia dicunt
Centenasque manus, quinquaginta oribus ignem
Pectoribusque arsisse. Jovis cum fulmina contra
Tot paribus streperet clypeis, tot stringeret enses.*

Æneid., l. x.

d'une gloire si belle lorsque Annibal et les siens tournèrent le dos¹,

« Fis ta proie de mille lions², et qui, si tu en étais venu à cette grande guerre de tes frères, aurais, à ce que l'on croit,

« Assuré la victoire aux fils de la terre³, dépose-nous (si tu ne le dédaignes pas) là où le froid durcit le Coeyte.

« Ne me fais pas adresser à Tytie ni à Typhée; mon compagnon peut donner ce que l'on désire ici. Ainsi donc baisse-toi et ne tords pas ainsi ton visage.

« Il peut encore porter ta renommée dans le monde; car il vit et il espère encore de longs jours, si la grâce ne l'appelle à elle avant son temps. »

Ainsi dit le maître; et celui-ci en hâte étend la main, et il prend mon guide dans ces bras dont Hercule sentit la terrible étreinte.

Virgile, quand il se sentit prendre, me dit : « Fais en sorte que je puisse te prendre, » et il fit si bien, que nous n'étions qu'un seul fardeau, lui et moi.

Telle que pour les yeux, la Garisende⁴, du côté où elle penche et lorsqu'un nuage passe au-dessus d'elle, semble prête à se renverser,

Tel me parut Antée pendant que je m'arrêtais à le voir se pencher, et ce moment fut tel, que j'aurais voulu aller par un autre chemin.

Mais il nous posa légèrement au fond de cet abîme qui dévore Lucifer et Judas : il resta peu de temps ainsi penché,

Et il se releva comme le mât d'un vaisseau.

¹ A la bataille de Zama.

² Ferunt epulas raptos habuisse leones.

Phars., l. iv.

³ Cœloque pepercit

Quod non Phlegæis Anteuum sustulit arvis.

Phars., l. iv.

⁴ La Garisende, tour inclinée de Bologne, aujourd'hui appelée Torre Mozza. Elle a cent trente pieds de hauteur.

CHANT XXXII.

Si j'avais des rimes âpres et rauques, comme il conviendrait au sombre puits sur lequel reposent tous les autres cercles,

J'exprimerais plus pleinement le suc de ma pensée ; mais puisque je n'ai pas ce pouvoir, ce n'est pas sans crainte que je me hasarde à parler.

Car ce n'est point une entreprise à regarder comme un jeu, que de décrire le fond de tout l'univers, ni le fait d'une langue qui balbutie encore.

Mais qu'elles soient en aide à mon vers, ces femmes¹ qui aidèrent Amphion à bâtir Thèbes, pour que mon récit ne soit point inférieur au sujet.

O race maudite sur toutes les autres, qui habites ce lieu dont il est dur de parler, que n'étais-tu des brebis ou des zèbres en ce monde !

Quand nous fûmes au fond du puits obscur, encore plus bas que les pieds du géant, comme je regardais encore les hautes murailles,

J'entendis qu'on me disait : « Veille sur tes pas, fais en sorte que tu ne foules à tes pieds les têtes de frères malheureux et torturés. »

Je me tournai donc, et je vis devant moi et sous mes pieds un lac qui, étant glacé, avait plus l'air d'un cristal que d'une eau.

Le Danube en Autriche, ni le Tanaïs, sous un ciel froid, ne font à leurs cours une enveloppe de glace si épaisse

Que celle-là, sur laquelle le Tabernick ou Pietra-Piana seraient tombés sans faire un craquement à sa surface² ;

¹ Les Muses.

² Tabernick, montagne d'Esclavonie; Pietra-Piana, montagne de Toscane, au-dessus de Lucques.

Et comme en coassant la grenouille se tient la tête hors de l'eau dans la saison où la villageoise songe à glaner,

Les ombres plaintives et livides étaient plongées dans la glace jusqu'à cette partie du visage où se montre la honte, et faisaient craquer leurs dents comme des bees de cigognes ;

Chacune avait la face tournée en bas ; leur bouche témoignait du froid qu'elles enduraient, leurs yeux de la tristesse de leur cœur.

Quand j'eus regardé quelque temps autour de moi, je regardai à mes pieds, et vis deux ombres si étroitement serrées, que le poil de leur tête se mêlait.

« Dites-moi, m'écriai-je, vous qui étreignez ainsi vos poitrines, dites-moi qui vous êtes ? » Elles levèrent le front, et quand elles eurent tourné vers moi leurs regards,

Les larmes qui auparavant leur emplissaient les yeux tombèrent sur leurs cils, et le froid les y condensa.

Jamais crampon ne serra plus fortement le bois contre le bois ; c'est pourquoi les deux damnés s'entre-choquèrent comme deux béliers, tant était grande la colère qui les domptait.

Et une ombre qui, par le froid, avait perdu les deux oreilles, me dit en baissant la tête : « Pourquoi nous regardes-tu tant ?

» Si tu veux savoir quels sont ces deux-ci, la vallée d'où coule le Bizenzio fut la patrie de leur père Albert et la leur ¹.

» Ils sortirent des mêmes entrailles, et tu pourras parcourir tout le cercle de Caïn sans trouver d'ombre plus digne d'être enfoncée dans la glace ².

» Pas même celui dont la main d'Artus rompit d'un seul

¹ Le Bizenzio coule dans la vallée de Falterona, entre Lueques et Florence. — Alexandre et Napoléon s'entre-luèrent après la mort de leur père Alberto de' Alberti.

² Le cercle de Caïn, où sont les traîtres à leurs parents.

coup la poitrine, que les rayons du soleil purent traverser ¹, ni Focaccia ², ni celui qui m'empêche,

» Avec sa tête de voir plus loin, et qui fut appelé Sassolo Mascheroni ³. Si tu es Toscan, tu dois le connaître maintenant;

» Et pour que tu ne m'induises pas en de plus longs discours, apprends que je suis Camerione de' Pazzi, et que j'y attends Carlino, qui me servira d'excuse ⁴. »

Ensuite je vis mille autre visages rendus violets par le froid ; aussi j'en eus un tel frisson, que toujours je verrai ces étangs glacés.

Et tandis que nous nous avançons vers le centre où tend toute pesanteur, je tremblais d'effroi dans l'éternelle obscurité.

Je ne sais si ce fut ma volonté, ou le destin, ou le hasard, mais en marchant au milieu de têtes, mon pied en heurta fortement une au visage.

L'âme me cria en pleurant : « Pourquoi me foules-tu ? Si tu ne viens pas ajouter à la vengeance de Montaperto, pourquoi me tourmentes-tu ? »

Et moi : « Mon maître, attends-moi ici que j'éclaircisse un doute avec cette ombre, ensuite je me hâterai autant que tu voudras. »

Le guide s'arrêta ; et je dis à celui qui blasphémait duement encore : « Qui es-tu, toi qui gourmandes ainsi les autres ?

— Mais qui es-tu toi-même, reprit-il, toi qui vas par le

¹ Mordrec, s'étant mis en embuscade pour tuer son père et Arthur, fut prévenu par ce héros, et, d'un grand coup de lance, percé de part en part.

² Focaccia Cancellieri, de Pistoie, avait coupé la main de son cousin, puis assassiné son oncle.

³ Sassolo Mascheroni, de Florence, tua aussi son oncle ; d'autres disent son neveu.

⁴ Camerione de' Pazzi assassina Ubertino son parent. — Carlino de' Pazzi d'Arles, partisan des Blancs ou Gibelins, livra aux Noirs ou Guelfes, pour une somme d'argent, le château du Plano-di-tre-Vigne, situé dans le val d'Arno.

cercle d'Anténor¹, frappant les autres au visage de telle sorte que tu frapperais trop fort encore quand même tu serais vivant ?

— Je suis vivant, répliquai-je, et il peut t'être agréable, si tu aimes la renommée, que je place ton nom avec les autres que j'ai rassemblés. »

Et lui à moi : « Je souhaite le contraire ; éloigne-toi d'ici, et ne m'importune plus ; car tu sais mal nous leurrer sur ces vagues de glace. »

Alors je le pris par la nuque et lui dis : « Il faudra que tu te nommes, ou il ne te restera pas un cheveu là. »

Mais lui à moi : « Puisque tu m'arraches les cheveux, je ne te dirai ni ne te montrerai qui je suis, quand tu me tomberais mille fois sur la tête. »

Je tenais déjà ses cheveux roulés dans ma main et j'en avais arraché plus d'une poignée ; et lui, les yeux renversés, aboyait.

Quand un autre cria : « Qu'as-tu, Bocca ? ne te suffit-il pas de grincer des dents sans aboyer ? Quel démon te tourmente ?

— Maintenant, dis-je, je ne veux pas que tu parles, traître maudit ! Je porterai à ta honte de vraies nouvelles de toi².

— Va-t'en ! répondit-il, et raconte ce que tu veux ; mais si tu sors d'ici, n'oublie pas celui qui eut la langue ainsi prompte.

» Il pleure ici l'argent des Français. J'ai vu, pourras-tu dire, Buoso da Duera, là où les pécheurs sont dans la glace.

» S'il t'est demandé quels autres y étaient encore, tu as à ton côté Beecheria, dont Florence coupa la gorge.

¹ Le cercle d'Anténor où sont les traîtres à leur patrie. — Anténor trahit Troie en cachant Ulysse dans son palais.

² A la bataille de Monte-APERTO, le Guelfe Bocca coupa traîtreusement la main de Jacques Pazzi, qui portait l'étendard de son parti. Les Guelphes, épouvantés de la chute de leur étendard, prirent la fuite et perdirent la bataille.

» Je crois que plus loin sont Gianni del Soldaniero , Ganellone , et Tebadello qui ouvrit Faenza pendant qu'on dormait¹. »

Nous étions déjà loin de celui-ci quand je vis deux damnés glacés dans la même fosse, de manière que la tête de l'un servait de chaperon à l'autre.

Et comme dans la faim on mange le pain, ainsi celui qui était dessus enfonça à l'autre ses dents là où le cerveau se joint à la nuque.

Tidée ne broya pas par vengeance les tempes de Ménalippe autrement que celui-ci le crâne de sa victime.

« O toi qui montres, par un féroce témoignage, ta haine contre celui que tu manges, dis-moi quel en est le motif, lui dis-je, car il convient,

» Si tu te plains à raison de lui, que, sachant son crime et qui vous êtes, je te venge encore là-haut dans le monde,

» Si la langue avec laquelle je parle ne se dessèche pas. »

CHANT XXXIII.

Ce pécheur détourna sa bouche du féroce repas en l'essuyant aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière.

Puis il commença en ces termes : « Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée qui m'opprime le cœur en y pensant et avant que je parle.

» Mais si mes paroles sont une semence qui produise l'infamie pour le traître que je ronge, tu verras pleurer et parler à la fois.

¹ Tous traîtres à leur pays.

» Je ne sais qui tu es ni comment tu es venu ici-bas , mais tu me sembles vraiment Florentin , quand je t'entends parler.

» Tu dois savoir que je fus le comte Ugolin , et celui-ci l'archevêque Ruggieri ¹. Je te dirai tout à l'heure pourquoi je suis pour lui un voisin si cruel.

» Il n'est pas besoin de t'apprendre que , par l'effet de ses mauvaises pensées , moi qui me flais à lui , je fus saisi et ensuite mis à mort.

» Ce que tu ne peux avoir appris , c'est combien ma mort fut cruelle ; tu l'entendras et tu sauras si je dois le haïr.

» Une petite ouverture à travers la tour , qu'on appelle à cause de moi la tour de la Faim , et dans laquelle bien d'autres seront encore enfermés ,

» M'avait déjà , par son soupirail , montré plusieurs fois le jour , lorsque je fis le mauvais songe qui déchira pour moi le voile de l'avenir.

» Ruggieri me semblait tel qu'un seigneur et maître , chassant un loup et ses louveteaux vers la montagne qui empêche les Pisans de voir la ville de Lucques².

» Le comte Gualandi , escorté des Sismondi et des Lanfranchi , allait en avant avec des chiennes maigres bien dressées et agiles.

» Après une petite course , le loup et ses petits me parurent fatigués , et il me semblait leur voir ouvrir les flancs avec des dents aiguës.

» Quand je fus éveillé avant l'aurore , j'entendis mes fils , qui étaient avec moi , pleurer au milieu de leur sommeil et demander du pain.

¹ En 1288 , Ugolino , de la famille des comtes de la Gherardesca , était gouverneur de Pise. Jaloux de son autorité , l'archevêque Ruggieri répandit sur lui des bruits de trahison ; puis , soutenu des Gualandi , des Sismondi et des Lanfranchi , il alla droit au palais du comte Ugolin , le fit prisonnier avec ses deux fils et ses deux petits-fils , et les enferma dans la tour de la place Degli Anziani. Les clefs de la prison , qui reçut , du supplice d'Ugolin , le nom de la tour de la Faim , furent jetées dans l'Arno. Voir Villani , l. VII , c. CXX et CXXVII.

² La montagne de Saint-Julien.

« Tu es bien cruel si déjà tu ne l'attendris pas en pensant à ce qui s'annonçait à mon cœur, et si tu ne pleures pas, de quoi as-tu coutume de pleurer ?

« Déjà ils étaient éveillés, et l'heure s'approchait où l'on avait coutume d'apporter la nourriture, et à cause du songe chacun doutait.

« Et moi, j'entendis fermer la porte de l'horrible tour, et je regardai mes enfants sans dire mot.

« Je ne pleurais pas, tant au dedans de moi je me sentais devenir de pierre ; ils pleuraient, eux, et mon jeune Anselme me dit : « Pour nous regarder ainsi, mon père, qu'as-tu ? »

« Cependant je ne pleurai ni ne répondis de tout ce jour et la nuit d'après, jusqu'à ce qu'un autre soleil se leva sur le monde.

« Quand un faible rayon se fut introduit dans la prison douloureuse, et que je vis sur quatre visages l'aspect que je devais avoir,

« Je me mordis les deux mains de douleur, et ceux-ci, pensant que je le faisais par envie de manger, se levèrent tout à coup,

« Et dirent : « Père, notre douleur sera beaucoup moindre si tu manges de nous ; tu nous as revêtus de ces misérables chairs, dépouille-nous-en. »

« Alors je m'apaisai pour ne pas les faire plus tristes. Ce jour et les suivants nous demeurâmes tous muets. Ah ! dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

« Quand nous fûmes arrivés au quatrième jour, Gaddo se jeta et s'étendit à mes pieds, disant : « Mon père, pourquoi ne viens-tu pas à mon aide ? »

« Il mourut là, et, comme tu me vois, je vis les trois tomber un à un entre le cinquième et le sixième jour. Ensuite je me mis,

« Déjà aveugle, à me rouler à tâtons sur chacun d'eux ; et je les appelai encore deux jours après qu'ils furent

morts ; ensuite la faim eut plus de puissance que la douleur. »

Quand il eut ainsi parlé en roulant les yeux , il reprit le misérable crâne, où ses dents, comme celles d'un chien furieux, entrèrent jusqu'à l'os.

Ah ! Pise, la honte des nations du beau pays où le *si* résonne, puisque tes voisins sont lents à te punir,

Que Capraja et Gorgona s'ébranlent et fassent une digue à l'embouchure de l'Arno, pour qu'il engloutisse tous les habitants.

Si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes châteaux, tu ne devais pas vouer ses enfants à un tel supplice ;

Leur âge tendre rendait innocents, ô nouvelle Thèbes ! Uguccione, Brigata et les deux autres que mon chant a nommés plus haut.

Nous passâmes outre jusqu'au lieu où la glace enserre cruellement d'autres ombres, non pas debout, mais la tête renversée.

Les pleurs répandus empêchent les autres de couler, et la douleur trouvant un obstacle dans les yeux, se refoule au dedans et acroît l'angoisse.

Car les premières larmes se congèlent, et, comme une visière de cristal, emplissent sous les cils toute la cavité de l'œil.

Et bien que mon visage, endurci comme un calus par le froid, fût devenu presque insensible,

Il me parut que je sentais quelque vent. « Mon maître, dis-je, qu'est-ce qui remue ? est-ce qu'ici tout souffle n'est pas éteint ? »

Il me dit : « Tu le sauras bientôt ; ton œil sera prompt à te faire la réponse en voyant la cause de ce vent. »

Et un des malheureux de la croûte glacée cria vers nous : « O âmes si coupables que vous avez été placées dans le dernier cercle,

» Arrachez-moi du visage ces voiles endurcis, que je

puisse soulager un peu la douleur qui me gonfle le cœur avant que mes larmes se gèlent de nouveau. »

Et moi à lui : « Si tu veux que je te soulage, dis-moi qui tu es, et ensuite, si je ne te débarrasse, que je sois plongé au fond de la glacière. »

Il me répondit alors : « Je suis frère Albéric ; je suis l'homme dont le jardin a produit de mauvais fruits, et ici je reçois une datte pour une figue ¹. »

— Oh ! lui dis-je, est-ce que tu es déjà mort ? — Et lui à moi : « Comment mon corps est là-haut, dans le monde, je ne le sais pas. »

» Cette Ptolémée a ce privilège, que souvent l'âme y tombe avant qu'Atropos l'y ait jetée ² ;

» Et pour que tu enlèves plus volontiers mes larmes glacées de mon visage, tu sauras qu'aussitôt qu'une âme trahit

» Comme je l'ai fait, son corps lui est enlevé par un démon qui le gouverne jusqu'à ce que son temps soit tout révolu.

» Pour l'âme, elle tombe dans cette froide citerne, et peut-être apparaît encore là-haut le corps de l'ombre qui est dans la glace derrière moi.

» Tu dois le connaître, si tu es arrivé depuis peu : c'est le sire Branca d'Oria, et il s'est passé bien des années depuis qu'il est enfermé ici ³.

— Je crois, lui dis-je, que tu me trompes, car Branca d'Oria n'est pas mort ; il mange, il boit, il dort et s'habille là-haut.

— Dans la fosse de Malebranche, dit-il, là où bout une poix tenace, n'était pas encore tombé Michel Sanche,

» Que Branca d'Oria laissa à sa place un démon dans

¹ Le frère Albéric, de l'ordre des Frères Joyeux, s'était brouillé avec ses parents. Un jour, feignant de se réconcilier avec eux, il les invita à un grand repas, puis, au moment où les fruits furent servis, il les fit tous assassiner ; d'où le proverbe Italien : Il a goûté des fruits du frère Albéric.

² Le cercle de Ptolémée où sont les traitres à leurs hôtes et à leurs amis.

³ Branca d'Oria, Gênois, assassin de son beau-père.

son corps et celui d'un de ses proches complices de trahison.

« Maintenant, étends la main; ouvre-moi les yeux. »
Et moi je ne les lui ouvris pas, et ce fut une loyauté que d'être envers lui déloyal.

Ah! Génois! hommes ennemis de toutes les vertus et pleins de vices, pourquoi n'êtes-vous pas chassés du monde?

J'ai trouvé avec le pire esprit de la Romagne un de vous, qui, par ses actes, a l'âme déjà plongée dans le Cocyte, Tandis que son corps paraît encore vivant là-haut.

CHANT XXXIV.

Vexilla regis prodeunt inferni; ils viennent vers nous :
« Regarde donc devant toi, me dit mon maître, si tu peux les distinguer ¹. »

De même que lorsque souffle un nuage épais, ou lorsque la nuit tombe sur notre hémisphère, on croit voir au loin un moulin que le vent fait tourner,

Ainsi il me sembla voir un édifice éloigné. Alors, pour me garer du vent, je me blottis derrière mon guide, parce qu'il n'y avait là nul autre abri.

Déjà (et plein de frayeur, je le mets dans ces vers) j'étais au lieu où les ombres, toutes couvertes de glace, ressemblent sous la transparence à un fœtus dans du verre.

Les unes sont gisantes; les autres se tiennent droites; celles-là sur la tête, celles-là sur les pieds; une autre, comme un arc, courbe son visage vers son pied.

Lorsque nous fûmes assez avancés pour qu'il plût à mon maître de me montrer la créature qui eut un si bel aspect,

¹ Les étendards du roi des enfers s'avancent.

Il se plaça devant moi, et me fit arrêter : « Voici Dité, me dit-il; voici le lieu où il faut t'armer de courage ¹. »

Combien je devins alors faible et glacé, ne le demande pas, lecteur; je ne le veux pas écrire, parce que toute parole serait peu de chose.

Je ne mourus pas et je ne restai pas vivant! pense en toi-même maintenant, si tu as la moindre fleur d'imagination, ce que je devins étant ainsi privé de vie et de mort.

L'empereur du douloureux royaume, depuis le milieu de la poitrine, sortait du glacier; et je suis plutôt de la taille d'un géant

Que les géants ne le seraient de la longueur de ses bras : vois donc quel devait être le tout qui serait proportionné à cette part de son corps.

S'il fut aussi beau qu'il est difforme aujourd'hui, et s'il osa lever les yeux contre son créateur, de lui doit procéder toute souillure.

Oh! qu'il me parut une étonnante merveille! quand je vis trois faces à sa tête : l'une sur le devant et qui était vermeille;

Les deux autres, qui s'attachaient à celle-là, s'élevaient sur le milieu de chaque épaule, et se joignant au sommet de la tête,

Le visage de droite paraissait jaune et blanc; celui de gauche était de la couleur de ceux qui habitent au lieu où s'engouffre le Nil.

De dessous chacune de ses têtes sortaient deux grandes ailes comme il en fallait pour un si prodigieux oiseau; de voile de navire, je n'en ai jamais vu de semblable;

Elles n'avaient point de plumes, mais ressemblaient aux ailes de la chauve-souris; et quand il les agitait, il faisait mouvoir trois vents.

Tout autour de lui le Coeyte était tout gelé; de ses six

¹ Dité, Lucifer.

yeux il pleurait, et sur ses trois mentons coulaient les larmes et une hève sanglante.

De chaque bouche il brisait avec les dents un pécheur comme ces machines qui broient le lin, de sorte qu'il faisait ainsi trois malheureux.

Pour celui de devant les morsures étaient nulles, comparées aux blessures des griffes, qui étaient telles, que parfois les reins restaient tout dépouillés de leur peau.

« Cette âme qui, là-haut, souffre la plus grande douleur, dit le maître, est Judas Iscariote, qui agite sa tête au dehors de la bouche et ses jambes au dehors ;

» Des deux autres qui ont la tête en bas, celui qui pend de la bouche noire est Brutus ; vois comme il se tord et comme il ne dit pas un mot ;

» Et l'autre, qui paraît si membru, est Cassius ; mais la nuit revient, et maintenant il faut partir, car nous avons tout vu ¹. »

Selon son désir, je m'attachai à son cou ; il prit le temps et le lieu favorables, et quand les ailes furent assez ouvertes,

Il s'accrocha aux côtes velues de Lucifer, et de poil en poil il descendit entre la toison épaisse et les glaçons.

Quand nous sommes arrivés là où la cuisse tourne juste sur le gros de la hanche, mon guide, avec fatigue et angoisse,

Tourna la tête où il avait les pieds, et s'accrocha au poil comme un homme qui monte, si bien que je crus que nous retournions encore dans l'enfer.

« Tiens-toi bien ; c'est par une semblable échelle, dit le maître en haletant comme un homme lassé, qu'il faut partir de ce lieu du mal. »

Il sortit ensuite par la fente d'un rocher et me posa sur le bord afin de m'y asseoir, puis il plaça près de moi son pied prudent.

¹ Brutus, L. Cassius, sont dans le cercle de Judas, le déicide, c'est-à-dire au centre de l'enfer, comme régicides et traîtres.

Je levai les yeux, et je crus voir Lucifer comme je l'avais laissé, et je le vis tenant les jambes en l'air.

Si je fus alors troublé, que les humains grossiers le devinent, eux qui n'ont pas vu le point par lequel j'étais passé.

« Mets-toi sur pied, dit le maître; la route est longue et le chemin mauvais; déjà le soleil s'achemine vers la huitième heure du jour. »

Ce n'était pas l'avenue d'un palais que la route où nous étions, mais une véritable caverne où le sol était raboteux, la lumière douteuse.

« Avant de m'arracher de cet abîme, mon maître, dis-je lorsque je fus debout, pour me tirer d'erreur, parle-moi un peu.

» Où est le glacier, et comment Lucifer est-il enfoncé sans dessus dessous? Et comment, dans si peu d'heures, le soleil, du soir au matin, a-t-il fait le trajet? »

Et lui : « Tu t'imagines encore être au delà du point où je m'arrachai au poil de ce ver misérable qui traverse le monde.

» Tu y étais tant que je descendais; quand je me suis retourné, tu as passé le point vers lequel de toutes parts les poids sont attirés ¹.

» Tu es sous l'hémisphère joint et opposé à celui qui couvre le grand désert, et sous la voûte duquel périt

» L'homme qui naquit et vécut sans péché ². Tu as les pieds sur la petite sphère qui est l'antipode de la Judée.

» Ici c'est le matin, lorsque là-bas est le soir, et celui qui nous a fait une échelle de son poil est encore fiché comme il l'était d'abord.

» C'est de ce côté qu'il tomba du ciel, et la terre, qui auparavant se montrait de ce côté, par peur se fit un voile de la mer,

¹ Dante a deviné les lois de la gravitation.

² Jésus-Christ.

» Et vint vers notre hémisphère, et peut-être est-ce pour fuir Lucifer que cette partie qui s'est amoncelée là-bas, comme tu vois, laissa ici ce lieu vide ¹.

» Il est là-bas un endroit, éloigné de Belzébub de toute l'étendue de sa tombe, que l'on ne peut connaître par la vue, mais par le bruit

» D'un petit ruisseau qui descend par le trou d'un rocher qu'il a creusé, dans sa course sinueuse et légèrement inclinée. »

Le guide et moi, nous entrâmes dans ce chemin caché pour retourner dans le monde lumineux, et sans avoir souci d'aucun repos.

Nous montâmes, lui le premier, moi le second, jusqu'à ce que je vis par une ouverture ronde les belles choses que porte le ciel ;

Et enfin nous sortîmes pour revoir les étoiles.

¹ Il indique la montagne du Purgatoire.



LE PURGATOIRE.

CHANT PREMIER.

Pour courir sur de meilleures eaux, maintenant l'esquif de mon génie va hausser les voiles, en laissant derrière lui une mer si cruelle.

Ainsi je chanterai ce second royaume où l'esprit humain se purifie et devient digne de monter au ciel.

Donc que la poésie morte se relève, ô saintes Muses ! puisque je suis vôtre, et qu'ici Calliope s'élève un peu¹,

En accompagnant mon chant de cette voix dont les misérables Pies furent si frappées, qu'elles désespérèrent de leur pardon².

La douce couleur du saphir oriental qui se mêlait à la sérénité de l'air pur jusqu'à ce premier cercle³,

Ramena la joie dans mes yeux aussitôt que je fus sorti de l'air mort qui m'avait attristé les regards et le cœur.

La belle planète qui conseille d'aimer⁴ faisait sourire tout l'orient, en effaçant le signe des Poissons qui venaient à sa suite.

¹ Vos, ô Calliope, precor, aspirate canenti.

VIRGILE.

² Les filles de Pierus, roi de l'ella en Macédoine, ayant dédaigné les Muses, furent vaincues et changées en pies. (Ovide, *s. Mét.*)

³ Le ciel de la lune, selon le système de Ptolémée.

⁴ La planète de Vénus.

Je me tournai à main droite, et je dirigeai mon esprit vers l'autre pôle, et je vis quatre étoiles¹ qui ne furent jamais vues que par les premiers hommes.

Le ciel semblait se réjouir de leur éclat. O septentrion ! contrée vraiment veuve, puisque tu es privée de contempler ces étoiles !

Lorsque je me fus détaché de cette contemplation, en me tournant un peu vers l'autre pôle, vers le point où le char venait de disparaître,

Je vis près de moi un vieillard seul, et digne, par ses dehors, de tant de respects, qu'un père n'en doit pas inspirer davantage à son fils².

Il portait une longue barbe mêlée de poils blancs et semblable à ses cheveux, dont un double flocon venait tomber sur sa poitrine.

Les rayons des quatre lumières saintes répandaient sur sa figure tant d'éclat, que je le pouvais voir comme si le soleil eût été devant lui :

« Qui êtes-vous, vous qui, allant contre le fleuve aveugle, avez fui la prison éternelle ? dit le vieillard en agitant sa barbe vénérable.

» Qui vous a guidés, ou qui a été votre flambeau pour sortir de la profonde nuit qui rend continuellement noire la vallée infernale ?

» Les lois de l'abîme sont-elles ainsi rompues ? ou un nouveau décret a-t-il été rendu dans le ciel, que vous, damnés, vous veniez ainsi dans mes grottes ? »

Alors mon guide m'engagea, par ses paroles, ses gestes et ses regards, à être respectueux, à plier le genou et à baisser les paupières.

Ensuite il répondit : « Je ne suis point venu de moi-

¹ Les quatre vertus cardinales, d'après Lombard, c'est-à-dire la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance.

² Caton d'Utique. — Dante imite Virgile au huitième livre de l'*Énéide* : *Secretosque pios; his dantem jure Catonem.*

même; une femme, descendue du ciel¹, m'a prié d'aider celui-ci en l'accompagnant.

» Mais puisque c'est ta volonté que nous t'expliquions davantage quelle est notre vraie condition, la mienne ne peut être de rien refuser.

» Celui-ci n'a point vu sa dernière soirée, mais il en fut si près par sa folie, qu'il ne lui restait que très-peu de temps à parcourir.

» Ainsi, comme je l'ai dit, je fus mandé vers lui pour le sauver, et il n'y avait pas d'autre chemin que celui où je me suis engagé.

» Je lui ai montré toute la race coupable; à cette heure, je veux lui montrer les esprits qui se purifient sous ton commandement.

» Comment je l'ai entraîné, serait trop long à te dire : d'en haut vient la lumière qui m'aide à le conduire ici pour te voir et t'entendre.

» Veuille donc accueillir sa venue; il s'en va cherchant la liberté qui est si chère, comme le sait celui qui pour elle méprise la vie.

» Tu le sais, toi, qui pour elle ne trouvas pas la mort amère, et laissas à Utique la dépouille qui, au grand jour, paraîtra si brillante.

» Les édits éternels ne sont pas révoqués pour nous. Celui-ci est vivant, et Minos ne me retient pas; moi, je suis du cercle où sont les yeux chastes

» De ta Marcia qui semble encore te prier, ô cœur saint ! de l'avoir pour compagne et pour tienne; par son amour laisse-toi donc fléchir pour nous;

» Laisse-nous aller dans tes sept royaumes; et je lui en rendrai grâce, si tu permets que là-bas on parle de toi.

— Marcia plnt tant à mes yeux, tant que je fus sur terre, répondit-il alors, que toutes les grâces qu'elle voulut, elle les obtint de moi;

¹ Béatrice; *Enf.*, ch. II.

» A présent qu'elle habite par delà le fleuve coupable , elle ne peut plus m'émouvoir, à cause de la loi qui fut faite quand je sortis des limbes ¹.

» Mais si une femme du ciel t'anime et te dirige, comme tu le dis, tu n'as nul besoin de ces douces flatteries : il suffit, près de moi, de te réclamer d'elle.

» Va donc, ceins celui-ci d'un jonc souple et uni², lave-lui le visage, et efface de lui toute souillure.

» Car il ne conviendrait que, l'œil couvert d'aucun nuage, il parût devant le premier ministre que tu vas voir et qui est de ceux du paradis.

» Cette petite île, là-bas, là-bas, dans ce lieu que battent les ondes, produit des jons sur sa terre molle et limoneuse.

» Nulle plante donnant des feuilles ou bien qui s'endurcit ne peut y avoir vie, parce qu'elle ne plierait pas aux attaques des eaux;

» Ensuite ne revenez pas de ce côté. Le soleil qui se lève vous montrera où gravir la montagne par une pente plus douce. »

Alors il disparut. Et moi je me levai sans parler, et je me rangeai tout près de mon guide, et je dirigeai vers lui mes regards.

Il commença : « Mon fils, suis mes pas, et retournons en arrière, car par là cette plaine va toujours en s'abaissant jusqu'à ses dernières limites. »

L'aube chassait déjà l'heure du matin qui fuyait devant elle, et de loin j'aperçus le tremblement de la mer.

Nous allions dans la plaine déserte, comme des hommes qui cherchent le chemin qu'ils ont perdu, et croient aller en vain tant qu'ils ne l'ont pas retrouvé.

Quand nous fîmes à un endroit où la rosée combat l'ardeur du soleil, et, protégée par l'ombre, ne peut guère s'évaporer,

¹ A la venue du Christ. *Enf.*, ch. iv.

² Emblème de la patience et de la simplicité.

Mon maître posa doucement ses deux mains ouvertes
sur l'herbe fraîche, et moi, m'avisant de son dessein,

Je lui présentai mes joues humides de larmes. Alors
reparut par lui cette couleur que l'enfer avait cachée.

Nous arrivâmes ensuite sur la plage déserte qui jamais
ne vit naviguer sur ses eaux homme capable de retourner
sur la terre.

Là il me fit une ceinture comme l'autre l'avait com-
mandé. O merveille ! à peine arrache-t-il une des humbles
plantes qu'une pareille renaît soudain,

Là même d'où il l'avait arrachée !

CHANT II.

Déjà le soleil était parvenu à l'horizon dont le méridien
couvre Jérusalem de son point le plus élevé.

Et la nuit, qui décrit son cercle à l'opposé², sortait du
Gange en tenant la Balance, qu'elle laisse tomber de ses
mains quand elle l'emporte sur le jour.

Ainsi là où apparaissait le soleil, les joues blanches et
vermeilles de la belle Aurore devenaient, par trop d'âge,
d'une couleur d'orange.

Nous étions encore au bord de la mer, pareils à des
gens qui peussent à leur chemin, et dont l'esprit marche,
mais dont le corps demeure.

Mais voilà ! de même qu'à l'approche du matin, Mars,
à travers les épaisses vapeurs, rougit du côté du Ponent,
au-dessus de l'onde marine,

¹ *Primo avulso non defuit alter.*

VING., l. VI.

² A l'opposé du signe du Bélier où se trouvait Dante, comme il dit au chant I
de l'*Enfer*, vers 38.

De même (oh ! puissé-je la revoir !) une lueur m'apparut , qui venait sur la mer , et d'un mouvement si rapide , que le vol d'aucun oiseau ne pourrait l'égaler.

Et ayant un peu détourné les yeux afin d'interroger mon guide, je la revis plus lumineuse et déjà plus grande.

Puis de chaque côté m'apparaissait je ne sais quoi de blanc d'où sortait peu à peu quelque autre objet blanc comme le premier.

Mon maître ne dit mot jusqu'à ce que les premières formes blanches eussent ouvert leurs ailes. Alors , reconnaissant bien le gondolier ,

Il s'écria : « Sus ! sus ! que tes genoux se plient ! Voici l'ange de Dieu ! joins les mains ; désormais tu verras de pareils ministres.

« Vois comme il dédaigne les moyens humains. Il ne veut point de rames, ni d'autres voiles que ses ailes sur ces rivages si éloignés des vivants.

« Vois comme il les tient dressées vers le ciel , battant l'air de ses plumes éternelles qui ne muent point comme la chevelure des mortels. »

Plus s'approchait de nous l'oiseau divin , plus brillant il apparaissait , de sorte que de près les yeux ne pouvaient soutenir sa splendeur.

Je les baissai ; et lui s'en vint au rivage avec une barque si frêle et si légère , qu'à peine elle enfouçait un peu dans l'eau.

A la poupe se tenait le céleste nocher , et tel que sa béatitude se voyait écrite sur ses traits , et plus de cent esprits étaient assis dans la barque.

In exitu Israel de Ægypto , chantaient-ils tous ensemble , et à l'unisson , et avec un recueillement digne de ce grand psaume.

L'ange ayant fait sur eux le signe de la croix sainte , tous se jetèrent sur la plage , et lui s'en retourna , comme il était venu , léger.

La troupe laissée là par l'ange semblait étrangère à ce

lieu, et regardait à l'entour comme quelqu'un qui examine des choses nouvelles.

Le soleil dardait le jour de tous points, et, avec ses flèches inévitables, il avait chassé le Capricorne de la moitié du ciel,

Quand la nouvelle troupe leva vers nous le front en nous disant : « Si vous le savez, montrez-nous le chemin qui conduit à la montagne. »

Et Virgile répondit : « Vous croyez peut-être que nous connaissons ce lieu, mais, comme vous, nous sommes étrangers,

» Et venus peu d'instants avant vous, mais par une autre route si âpre et si dure, que ce sera comme un jeu pour nous de gravir la montagne. »

Les âmes, qui s'aperçurent à ma respiration que j'étais encore vivant, devinrent pâles d'étonnement ;

Et, comme autour d'un messager portant la branche d'olivier, la multitude se presse pour entendre les nouvelles, et que personne ne craint de se fouler,

Ainsi, autour de moi, se suspendirent ces âmes fortunées, oubliant de s'aller faire belles.

J'en vis une s'avancer avec tant d'affection pour m'embrasser, qu'elle m'entraîna à faire comme elle.

O ombres vaines ! excepté pour la vue. Trois fois autour d'elle j'enlaçai mes bras, autant de fois je les ramenai vides sur ma poitrine ¹.

Mon étonnement, je crois, se peignit sur ma face, car l'ombre sourit et se retira, et moi, qui la suivais, j'avancai encore.

Elle me dit doucement de rester en repos ; alors je connus qui elle était, et je la priai de s'arrêter un peu pour me parler.

¹ Ter conatus eram collo dare brachia circum,
Ter frustra compressa manus effugit imago,
Par levibus ventis volucrique simillima somno.

VIRG. l. v.

Elle me répondit : « Comme je t'aimais avec mon corps mortel, ainsi je t'aime délivré de mon corps ; aussi je m'arrête. Mais toi, pourquoi viens-tu ici ? »

— Mon Casella ¹, je fais ce voyage pour retourner au monde des vivants, dont je suis encore. Mais toi, comment ce lieu doux et terrible t'a-t-il été si longtemps refusé ? »

Et lui à moi : « Nul tort ne m'a été fait par celui-là qui nous passe quand et comme il lui plaît, bien qu'il m'ait plusieurs fois refusé ce passage,

» Car c'est une volonté juste qui est la règle de la sienne. En vérité, depuis trois mois il a recueilli tous ceux qui ont voulu entrer avec la paix divine ².

» Ainsi, moi, qui me trouvais sur le bord de la mer où l'eau du Tibre devient salée, je fus reçu par lui avec bienveillance,

» Au près de cette embouchure où il dirige encore ses ailes, parce que là se rassemblent toujours ceux qui ne descendent pas vers l'Achéron ³. »

Et moi : « Si une nouvelle loi ne t'enlève pas la mémoire ou l'usage de ces chants amoureux qui avaient coutume d'apaiser toutes mes peines,

» Console un peu mon âme, qui, en venant ici avec son corps, s'est remplie de tant de troubles et de terreurs. »

Il se mit alors à chanter avec tant de douceur : *Amour qui parle à mon esprit* ⁴, que sa douce voix vibre encore au fond de mon âme.

Mon maître et moi, et les ombres qui entouraient le chanteur, nous paraissions contents, comme si nul autre penser n'eût dû nous toucher.

¹ « C'estoit un excellent musicien de Florence, grand amy de Dante, avec lequel il alloit souvent se resjouir quand il estoit las d'estudier. » (Grangier.)

² C'est-à-dire, tous ceux qui ont profité des indulgences du jubilé ouvert au mois de décembre de l'année 1300 par Boniface VIII.

³ Le port d'Ostie, près de Rome.

⁴ « Amor che nella mente mi ragiona ; » début d'une canzone du Dante.

Nous marchions suspendus et attentifs à ces chants ; mais voilà que le noble vieillard s'écria : « Qu'est ceci, esprits paresseux ?

» Quelle est cette négligence ? pourquoi différer ainsi ? Courez à la montagne vous dépouiller de l'écorce qui empêche Dieu de pénétrer jusqu'à vous ! »

Telles les colombes réunies pour dérober le blé ou l'ivraie s'en vont à leur pâture tranquillement , et sans faire entendre leur roucoulement ordinaire ,

Mais si une chose survient dont elles aient peur , quittent soudainement leur manger , parce qu'un soin plus grand les saisit ;

Telles ces âmes nouvellement arrivées délaissèrent le chant pour s'enfuir vers la côte , comme un homme qui va et ne sait où il arrivera.

Notre fuite , à nous , ne fut pas moins prompte.

CHANT III.

Pendant que cette fuite soudaine dispersait dans la campagne ces âmes qui s'en retournaient vers les montagnes où la raison nous attire ¹ ,

Je me rapprochai de mon fidèle compagnon : eh ! comment , sans lui , aurais-je fait mon voyage ? qui m'aurait soutenu jusqu'au sommet de la montagne ?

Il me semblait avoir des remords de lui-même. O conscience digne et pure ! comme une petite faute est pour toi une amère morsure !

Quand ses pieds quittèrent enfin cette marche hâtée qui ôte à toute action sa noblesse , mon esprit , jusqu'alors enchaîné ,

¹ La montagne du Purgatoire.

Dirigea son attention vers le point où il tendait, et tourna mes regards du côté de ce mont qui s'élève jusqu'au ciel le plus haut.

Le soleil qui, derrière moi, brillait rouge, se trouvait rompu devant moi, parce que mon corps était un obstacle aux rayons.

Je me retournai avec la crainte d'être abandonné, quand je vis que devant moi seulement la terre était obscure.

Et mon soutien me dit : « Pourquoi cette défiance, et pourquoi te retourner ainsi ? Ne me crois-tu plus avec toi ? Crois-tu que je ne suis plus ton guide ?

» Déjà Vesper se trouve là où est enseveli le corps dans lequel je formais une ombre. Naples le possède et l'a enlevé à Brindes¹ ;

» Maintenant si nulle ombre ne s'étend devant moi, ne t'en étonne pas plus que du spectacle des eieux, car un rayon ne projette aucune ombre sur un autre rayon.

» La vertu divine rend nos corps, qui ressemblent aux vôtres, capables de sentir les tourments, et le froid et le chaud ; mais comment cela se fait, elle ne veut pas nous le découvrir.

» Insensé est celui qui espère que notre raison pourra pénétrer le mystère infini qui tient une seule substance en trois personnes.

» Race humaine, contentez-vous du *quia*². Si vous aviez pu tout voir, il n'eût pas été nécessaire que Marie enfantât.

» Et tels ont désiré vainement, dont eût été satisfait le désir qui leur est éternellement imposé comme supplice.

» Je parle d'Aristote, de Platon, et de beaucoup d'autres. » Ici il pencha le front, ne dit plus rien, et resta comme troublé.

Nous arrivâmes enfin au pied de la montagne. Là nous trouvons les roches si escarpées, que les jambes les plus prompts nous seraient inutiles.

¹ Brindes, où mourut Virgile.

² State contenti, umana gente, al *quia*.

La route la plus déserte, la moins frayée, entre Lerici et Turbia ¹, est, auprès de celle-ci, un escalier large et facile.

« Maintenant qui sait de quel côté descend le sentier? dit mon maître en arrêtant ses pas, afin que puisse monter celui qui va sans ailes. »

Et pendant qu'il tenait les yeux baissés, songeant au chemin dans sa pensée, et que je regardais en haut autour des rochers,

A main gauche, j'aperçus une foule d'âmes qui dirigeaient leurs pas vers nous, et pourtant ne semblaient pas marcher, tant elles venaient lentement.

« Lève les yeux, dis-je à mon maître, en voilà de ce côté qui nous donneront conseil, si tu ne peux en recevoir de toi-même. »

Alors il me regarda, et d'un air plus rassuré me répondit : « Allons de leur côté, car elles viennent lentement; et à toi meilleure espérance, mon doux fils. »

Cette troupe était encore loin, et je dis qu'après mille pas que nous avions faits, il restait entre nous autant d'espace qu'un bon frondeur en mesurerait d'un coup de pierre,

Quand elles se réunirent toutes contre les durs rochers de la rive escarpée, et s'arrêtèrent immobiles et serrées, comme celui qui, doutant de son chemin, regarde et s'arrête.

« O vous qui eûtes une bonne fin, esprits déjà élus, s'écria Virgile, oh! par cette douce paix qui, je le crois, est attendue de vous tous,

« Dites-nous où la montagne s'abaisse, afin qu'il nous soit possible de la gravir, car la perte du temps est plus déplaisante à qui mieux l'apprécie. »

Comme les brebis sortent de leur enclos à une, à deux,

¹ Deux bourgs dans l'état de Gènes.

à trois, et que les autres s'arrêtent timides, baissant à terre leurs yeux et leur museau,

Et ce que fait la première les autres le font, montant sur son dos si elle n'avance, simples et paisibles, et ne sachant pourquoi elles font ainsi ;

De même je vis se mouvoir, pour venir à nous, la première âme de cette bande fortunée, pudique de visage, et modeste dans sa démarche.

Lorsqu'elles virent qu'à ma droite, et par l'effet de mon corps, la lumière était rompue sur la terre, de façon qu'il y avait une ombre de moi à la grotte,

Elles s'arrêtèrent, puis reculèrent de quelques pas ; et toutes les autres qui venaient après, sans savoir pourquoi, en firent autant.

« Sans attendre votre demande, je vous avoue que c'est un corps humain que vous voyez ; c'est pourquoi la lumière du soleil est ainsi coupée sur la terre.

» Ne vous émerveillez pas, mais croyez que ce n'est point sans une vertu venue du ciel qu'il cherche à franchir cette barrière. »

Ainsi parla le maître. Alors cette noble troupe : « Eh bien, tournez-vous, dit-elle, marchez devant nous, » et tous nous faisaient signe du dos de la main.

Et un des esprits commença : « Qui que tu sois, tout en allant ainsi, tourne sur moi les yeux, et cherche en ta mémoire si là-bas tu ne me vis jamais. »

Je me tournai vers lui et le regardai fixement ; il était blond et beau, et de gentil aspect ; mais un coup avait partagé en deux un de ses sourcils.

Quand je me fus excusé humblement de ne l'avoir jamais vu, il me dit : « Maintenant, vois ! » et il me montra une blessure en haut de sa poitrine ;

Puis il reprit en souriant : « Je suis Mainfroy ¹, petit-fils

¹ Mainfroy ou Manfred, roi de la Pouille et de la Sicile.

de l'impératrice Constance ; donc , je t'en prie , quand tu retourneras sur la terre ,

» Va voir ma gracieuse fille , cette mère de l'honneur de Sicile et d'Aragon , et dis-lui la vérité si on dit le contraire.

» Quand on eut percé mon corps de deux coups mortels ¹ , je me remis en pleurant à celui qui volontiers pardonne.

» Mes péchés furent horribles , mais la bonté infinie de Dieu a des bras si grands qu'elle prend tous ceux qui se tournent vers elle.

» Si le pasteur de Cosence , qui fut envoyé par Clément à la chasse de mes os ² , avait su voir en Dieu la face de sa miséricorde ,

» Mes os seraient encore à la tête du pont , près de Bénévènt , et sous la garde des lourdes pierres.

» Maintenant la pluie les mouille , le vent les remue hors du royaume , presque au bord du Verde où on les jeta sous la malédiction des torches éteintes.

» Mais , par leur malédiction , l'amour divin n'est pas tellement banni qu'il ne puisse revenir , tant que l'espérance est verte et peut donner sa fleur.

» Il est vrai que celui qui meurt contumace envers la sainte Église , encore qu'il se repentît à la fin , doit rester en dehors de cette rive ,

» Trente fois autant de temps qu'il est resté dans son obstination , à moins que cet arrêt ne soit abrégé par des prières secourables.

» Vois donc si tu veux me faire joyeux en révélant à ma bonne Constance ³ comment tu m'as vu , et quel interdit me retient ,

» Car ici-bas on avance beaucoup par les prières de là-bas. »

¹ A la bataille de Ceperano contre Charles d'Anjou.

² L'évêque de Cosence , en Calabre , envoyé par le pape Clément IV pour déterrer le corps de Manfred excommunié pour ses crimes et ses hérésies.

³ Sa fille , qui avait le même nom que l'impératrice Constance , sa bis-aïeule.

CHANT IV.

Quand par l'effet du plaisir ou de la douleur dont quelque-une de nos facultés serait frappée, l'âme se recueille en cette faculté,

Il paraît que l'âme ne fait plus attention à aucune autre faculté, et ceci est contre l'erreur de ceux qui croient qu'en nous une âme naît et se développe sous une autre âme ¹.

Par cette raison, lorsqu'on entend ou lorsqu'on voit une chose qui absorbe fortement l'âme dirigée vers elle, le temps passe, et l'homme ne s'en aperçoit pas ;

Car l'une est la faculté qui écoute, l'autre celle qui tient l'âme tout entière ; l'une est comme liée, et l'autre est libre ;

J'eus de ceci une sûre expérience en écoutant l'esprit et en l'admirant parler ; car le soleil avait bien franchi cinquante degrés,

Et moi je ne m'en étais pas avisé, quand nous vîmes à un point où ces âmes nous crièrent à la fois : « Ici est l'objet de votre demande. »

Le villageois, au temps où le raisin brunit, ferme avec une fourchée d'épines une ouverture souvent plus large

Que n'était le sentier où mon maître et moi nous montâmes seuls, quand la troupe des âmes se fut séparée de nous.

On parvient à Sau-Léo, on descend à Noli, on monte à l'aide des pieds jusqu'au sommet de Bismantua ; mais ici il faut voler ²,

Je dis avec les ailes légères et les plumes d'un grand

¹ Voir Can. XI du huitième concile : « Apparet quosdam in tantum impletis venisse, ut hominem duas animas habere impudenter dogmatizent. »

² San-Leo, ville dans le duché d'Urbain ; Noli, port entre Binal et Savone ; Bismantua, montagne de Lombardie.

désir, derrière celui qui, me conduisant, me donnait l'espérance et éclairait mon chemin.

Nous montions entre les pans rompus des rochers; de chaque côté leurs parois nous serraient, et le sol sur lequel nous marchions nous forçait de nous aider des pieds et des mains ¹.

Quand nous fûmes sur le bord supérieur du haut rivage et en plaine découverte : « Mon maître, dis-je, quelle voie prendrons-nous ? »

Et lui à moi : « Qu'aucun de tes pas ne recule; mais gagne derrière moi le sommet du mont jusqu'à ce que nous apparaisse une escorte sage. »

Le sommet était si haut, qu'il dépassait la portée de la vue, et la côte plus droite que la ligne qui va du milieu du cadran au centre.

J'étais las de monter; alors je m'écriai : « O mon doux père ! tourne-toi, et vois que je vais rester seul si tu ne t'arrêtes pas.

— Mon fils, traîne-toi jusqu'ici, » répondit-il en me montrant un rocher qui, de ce côté, régnait autour de la montagne.

Ses paroles m'éperonnèrent si fortement, que je m'efforçai de grimper après lui, tant que cette roche circulaire se trouva enfin sous mes pieds.

Nous nous assîmes là tous les deux, tournés vers le levant d'où nous étions montés, car on se plaît à regarder le chemin qu'on vient de faire.

Je dirigeai d'abord mes yeux vers les bas-fonds, ensuite je les élevai vers le soleil, et je m'étonnai que nous en fusions frappés à gauche.

Le poète remarqua bien que je demeurais stupéfié à

¹ « Ccec moostre comblec estoit difficile à escheler la montagne du Purgatoire, pour à laquelle parvenir il faut s'ayder des pieds qui sont pris pour la bonne volonté, et des mains qui signifient les bonnes et saintes œuvres. » (Grangier.)

regarder le char de la lumière qui était entre nous et l'aquilon.

« Donc il me dit : « Si Castor et Pollux accompagnaient ce miroir qui jette son éclat et dessus et dessous ,

» Tu verrais le zodiaque rougissant tournoyer encore plus près des Ourses , s'il ne sortait pas de son chemin accoutumé ;

» Et si tu veux pouvoir comprendre comment cela est ainsi, tout recueilli en toi-même, imagine que la montagne de Sion et cette montagne sont placées sur la terre ,

» De telle façon que toutes deux ont un même horizon et différents hémisphères ; donc le chemin que sut mal parcourir le char de Phaéton ,

» Tu le verrais nécessairement sur un flanc de cette montagne, tandis que tu le verrais sur un flanc opposé de l'autre montagne, pourvu que ton intelligence examine clairement la chose.

— Certes, mon maître, lui répondis-je, jamais je n'ai vu si clairement comme je vois à cette heure, là où mon esprit semblait me faire faute.

» Ainsi l'hémicercle du mouvement supérieur, qui, dans certain art, s'appelle équateur, et qui reste toujours entre le soleil et l'hiver ,

» Par les raisons que tu m'as données, s'éloigne de cette montagne vers le septentrion, quand les Hébreux voyaient ce même cercle vers les régions brûlantes du midi.

» Mais, s'il te plaît, j'apprendrais volontiers combien nous avons encore à marcher, car cette montagne s'élève plus haut que ne peuvent s'élever mes regards. »

Et lui à moi : « Cette montagne est telle, qu'à sa base elle est toujours rude à commencer ; mais plus on avance en montant, moins elle donne de fatigue.

» Donc, quand elle te paraîtra si douce que ta marche sur ses hauteurs sera légère comme, là-bas, l'est sur la pente de l'eau la marche d'un batelet ,

« Alors tu seras à la fin de ce sentier. Attends d'être là pour te reposer de ta peine. Je ne réponds plus rien, car je tiens tout cela pour vrai. »

Et comme il finissait cette parole, une voix résonna près de nous : « Peut-être seras-tu auparavant dans la nécessité de t'asseoir. »

Au son de cette voix chacun de nous se tourna, et nous vîmes à gauche une grande pierre que ni lui ni moi n'avions d'abord aperçue.

Nous nous en approchâmes ; là étaient des âmes qui se tenaient étendues à l'ombre du rocher, comme des gens qui s'étendent par indolence.

Une d'elles, qui me semblait fatiguée, assise parmi les autres, embrassait ses genoux et tenait dessus son visage baissé ¹.

« O mon doux seigneur ! dis-je, considère celui-ci qui se montre plus indolent que si la paresse était sa propre sœur. »

Alors cette âme se tourna vers nous, nous examina en dirigeant ses regards par dessous sa cuisse, et dit : « Va donc là-haut, toi qui es si vaillant ! »

Je connus alors qui était cet esprit, et la fatigue qui hâtait encore un peu mon haleine ne m'empêcha point d'aller à lui. Et quand

J'en fus tout près, il leva la tête, mais à peine, en disant : « As-tu bien compris pourquoi le soleil mène son char du côté de ton épaule gauche ? »

Ses gestes paresseux et ses brèves paroles excitèrent quelque peu mes lèvres à rire ; puis je commençai : « Belacqua, je ne te plains plus maintenant » ;

« Mais, dis-moi, pourquoi t'asseoir et t'accroupir ici ? Attends-tu une escorte, ou bien tes anciennes habitudes t'ont-elles repris ? »

¹ Abscondit piger manus suas sub ascellis suas, et laborat si eas ad os convertit. (Salomon.)

² C'était un excellent joueur de cithare.

Et lui : « O frère ! que sert d'aller en haut , puisqu'il ne me laisserait pas arriver au lieu des expiations , l'ange de Dieu qui s'assied là sur la porte ? »

» Il faut que le ciel me retienne dehors autant d'années que j'en ai passé dans la vie , parce que j'ai remis jusqu'à la fin les bons soupirs de la pénitence.

» A moins que ne m'aide une oraison s'élevant d'un cœur vivant dans la grâce , à quoi bon une autre prière , puisqu'elle n'est pas écoutée dans le ciel ? »

Et déjà le poète montait devant moi en disant : « Viens maintenant , tu vois que le soleil touche le méridien et que la nuit

» Va couvrir de son pied le rivage de Maroc. »

CHANT V.

J'avais déjà quitté ces ombres , et je suivais les traces de mon guide , quand derrière moi , et en dirigeant son doigt vers ma personne ,

Une d'elles s'écria : « Vois ! il ne semble pas que le rayon de la lumière brille à gauche de celui qui va le dernier , et il semble se mouvoir comme un vivant. »

Je tournai les yeux au son de ces paroles , et je vis les âmes tout étonnées me regarder moi seul , moi seul et la lumière qui était rompue par mon corps.

« De quoi ton esprit va-t-il tant s'embarrasser , dit le maître , que tu en retardes ta marche , et que t'importe ce qui se murmure ici ? »

» Marche derrière moi , et laisse dire ces gens. Sois comme une tour solide , dont la cime ne croule jamais par le souffle des vents ,

» Car toujours l'homme en qui pensée vient sur pensée

éloigne de lui le but , car l'impétuosité de l'une affaiblit l'autre ¹. »

Que pouvais-je répondre , sinon : « Je viens ? » Ainsi répondis-je , couvert un peu de cette rougeur qui rend quelquefois un homme digne de pardon.

Cependant , par le travers de la côte , s'en venaient vers nous des âmes qui , verset à verset , chantaient le *Miserere*.

Quand elles s'aperçurent qu'à cause de mon corps je ne donnais point passage aux rayons , elles changèrent leur chant en un O long et rauque ² ;

Et deux d'entre elles , en manière de messagers , coururent à notre rencontre et nous dirent : « Informez-nous de votre condition. »

Et mon maître : « Vous pouvez vous en aller et rapporter à ceux qui vous ont envoyés que le corps de celui-ci est de vraie chair. »

» S'ils se sont arrêtés pour voir son ombre , comme j'imagine , on leur a suffisamment répondu ; qu'ils lui fassent honneur , car il pourra leur devenir bien cher. »

Jamais je ne vis , au commencement de la nuit , les vapeurs embrasées fendre le ciel pur , ni le soleil abattre les nuages d'août si promptement ,

Que ces âmes ne retournassent encore en moins de temps à leur point de départ , et arrivées là elles s'en revinrent à nous avec les autres , comme un escadron qui galope à bride abattue.

« Cette troupe de gens qui nous presse est nombreuse , dit le poète , et vient pour te faire quelque prière ; toi , cependant , va , et tout en allant écoute :

— O âme qui t'en vas pour être un jour heureuse , avec les mêmes membres avec lesquels tu es née , venaient-ils en criant , modère un peu tes pas.

¹ Pluribus intentus minor est ad singula sensus. *

² Mutar lor canto in un O lungo e roco.

» Regarde si jamais tu n'as vu aucun de nous dont tu puisses là-bas porter des nouvelles. Ah ! pourquoi t'en vas-tu ? Ah ! pourquoi ne t'arrêtes-tu pas ?

» Nous avons tous fini par une mort violente, et nous fûmes pécheurs jusqu'à notre heure dernière ; alors la lumière du ciel nous a rendus sages ,

» Si bien que , repentants et pardonnés , nous sommes sortis de la vie en paix avec Dieu qui aiguillonne notre cœur du désir de le voir. »

Et moi : « Pourquoi dans vos traits déformés ne reconnais-je aucun de vous ? Mais si quelque chose vous plaît que je puisse faire , esprits bien nés ,

» Vous , dites-la , et moi je la ferai , au nom de cette paix qui m'entraîne derrière les pas de ce guide et me fait ainsi la chercher de monde en monde. »

Et l'un commença : « Chacun se fie à ta bienveillance sans aucun serment de toi , pourvu que l'impuissance ne détruise pas ta bonne volonté.

» Donc , moi qui parle avant tous les autres, je te prie, si jamais tu vois ce pays situé entre la Romagne et le royaume de Charles¹,

» De m'accorder le don de tes prières à Fano, afin qu'on y adore pour moi et que je puisse me purifier de mes fautes si graves.

» Je suis né dans cette ville , mais les profondes blessures d'où sortit le sang qui m'animait me furent faites dans cette cité , antique giron des Anténorides²,

» Là où je me croyais le plus en sûreté. D'Este fit faire cela, lui qui m'avait en haine beaucoup plus que la justice ne le voulait³.

» Si je m'étais enfui vers la Mira , lorsque je fus atteint à Oriaco, je serais encore là où l'on respire ;

¹ La Marche d'Ancône.

² C'est-à-dire, Padoue , fondée par Anténor.

³ Azon III d'Este fit assassiner à Oriago Jacopo del Cassero , l'ombre qui l'accuse ici.

« Mais je courus au marais, où les roseaux et la fange m'embarassèrent tellement que je tombai, et là je vis de mes veines un lac s'étendre sur la terre. »

Ensuite une autre âme me dit : « Si jamais s'accomplit ce désir qui t'entraîne vers la haute montagne, daigne avec une tendre pitié prêter secours au mien.

« Je fus de Montefeltro, et je suis Buonconte¹. Ni Jeanne ni les autres n'ont cure de moi, c'est pourquoi je vais avec ceux-ci le front baissé. »

Et moi à lui : « Quelle violence ou quelle aventure t'a ainsi arraché de Campaldino, que jamais on n'y connut ta sépulture ?

— Oh ! répondit-il, au pied du Casentin passe un fleuve qui a nom l'Archiono, et qui naît dans l'Apennin, au-dessus de l'Eremo.

« Là où son nom se perd, j'arrivai, la gorge percée, fuyant à pied et ensanglantant la plaine ;

« Là je perdis la vue, et ma parole finit par le nom de Marie ; là je tombai, et il n'y resta plus que ma chair.

« Je te dirai la vérité, et tu la rediras parmi les vivants : l'ange de Dieu me prit, et celui de l'enfer criait : « O toi du ciel, pourquoi me l'ôtes-tu ?

« Tu emportes la partie éternelle de celui-ci pour une petite larme qui me l'enlève ; mais je traiterai autrement l'autre partie de lui-même. »

« Tu sais bien comme dans l'air se condense cette humide vapeur qui se résout en eau dès qu'elle monte là où le froid la saisit ;

« Arrivé là, le Mauvais-Vouloir, qui à chercher le mal met son intelligence, déchaina les exhalaisons et le vent par le pouvoir que lui donne sa nature².

¹ Buonconte, fils de Guido de Montefeltro, et époux de Jeanne, fut tué le 11 juin 1289, à la bataille de Campaldino. Il était contre les Guelfes.

² C'est une chose certaine en théologie que les démons ont pouvoir de faire pleuvoir, gresler, neiger et choses semblables, comme prouve saint Augustin au ch. VIII de la Cité de Dieu : « Omnis transformatio corporum rerum quæ

» Ensuite, dès que le jour fut éteint, il couvrit de la vallée, depuis Prato-Magno jusqu'au sommet pennin, et il prépara le ciel,

» De façon que l'air épais se résolut en eau; il tomba, et les ravis regorgèrent de tout ce que l'air n'en put absorber;

» Puis, selon la pente des grandes eaux, elle se précipita vers le fleuve royal avec tant de rapidité, que rien ne pouvait la retenir.

» L'Archiano furieux trouva mon corps glacé vers l'embouchure, et il poussa dans l'Arno en ouvrant sa poitrine la eroix

» Que j'avais faite de mes bras quand me vainquit la douleur. Il me ballotta sur ses rives et dans ses bas; ensuite sous sa proie de sable il me couvrit tout entier.

— Ah! quand tu seras de retour dans l'autre monde, après reposé de la longue route, dit un troisième esprit à l'autre, dant au second,

» Ressouviens-toi de moi qui suis la Pia : Si elle n'est faite, la Maremme m'a défaite; il le sait bien celui qui l'a faite peu avant,

» Avait, en m'épousant, passé à mon doigt son anneau de pierreries¹. »

CHANT VI.

Quand on quitte le jeu de la *chance*², celui qui perd demeure tout chagrin en répétant les coups, et tristement les apprend.

fieri potest per aliquam virtutem naturalem, per dæmonem fieri potest.
(Grangier.)

¹ La Pia, de la noble famille des Tolomei, fut enfermée par son mari Nello della Pietra, qui l'accusait d'adultère, dans un château de Montefalco. L'air empesté de ce pays la tua.

² Il glouco della Zara.

Avec l'autre s'en va toute la foule : celui-là devant et celui-ci derrière ; celui-ci de côté se rappelle au souvenir du gagnant ;

Lui ne s'arrête pas ; il écoute l'un et l'autre ; celui à qui il tend la main cesse de la presser , et ainsi il se défend de la foule.

Tel j'étais au milieu de cette troupe épaisse , tournant çà et là le visage , et par mes promesses je m'en dégageai.

Là était l'Arétin ¹ qui reçut la mort des bras cruels de Ghino di Tacco , et cet autre qui se noya en donnant la chasse à ses ennemis ².

Là priait , les mains élevées , Federigo Novello ³ , et celui-là de Pise qui fit paraître la grandeur d'âme du bon Marzucco.

Je vis le comte Orso ⁴ ; et cette âme séparée de son corps par astuce et par envie , comme elle le disait , et non pour ses crimes ;

Je veux dire Pierre de la Brosse ⁵ ; donc pendant qu'elle est encore sur terre , que la princesse de Brabant se mette en garde afin de n'être pas un jour dans le troupeau de douleur.

Quand je fus délivré de toutes ces ombres qui priaient que d'autres fissent pour elles des prières , afin de hâter le temps où elles deviendraient saintes ,

Je commençai : « O ma lumière ! tu nies , il me semble , expressément en ton texte que l'oraison fléchisse les décrets du ciel ⁶ ;

¹ Messer Beniveasa d'Arezzo , auditeur à la rote de Rome , fut assassiné par Ghino di Tacco , dont il avait condamné à mort le frère et le neveu.

² Clone de' Turlatti d'Arezzo.

³ Il fut tué par un Bostoli , surnommé Fornaiuolo.

⁴ Orso , fils du comte Napoleone di Barbaia , fut tué par le comte Albert son oncle.

⁵ Secrétaire et favori de Philippe le Bel ; accusé faussement par la reine d'avoir voulu la séduire , il fut condamné à la potence.

⁶ Desine fata deum flecti sperare precando.

VIRG.

» Et ces âmes me prient cependant pour cela; leur espérance serait-elle donc vaine? ou le sens de ton dire, ne l'ai-je pas bien compris? »

Et lui à moi : « Ce que j'ai écrit est très-clair, et l'espérance de ces âmes ne les trompe pas, si on l'examine avec un esprit sain :

» En effet, la hauteur du jugement de Dieu n'est point abaissée parce que le feu de l'amour accomplit en un instant ce qu'aurait dû faire l'âme ici reléguée.

» Et là où j'établis ce point, la faute ne pouvait se purger par la prière, puisque le pécheur, objet de cette prière, était séparé de Dieu.

» Donc ne t'arrête pas à un doute si profond, et attends celle qui sera la lumière entre la vérité et ton intelligence.

» Je ne sais si tu m'entends; je parle de Béatrice, tu la verras sur la faite de ce mont, riante et heureuse. »

Et moi : « Bon guide, allons en plus grande hâte, je ne me fatigue plus autant que devant; et puis vois comme désormais la montagne jette de l'ombre.

— Nous avancerons aujourd'hui autant que nous pourrons, répondit-il; mais ce chemin est d'une autre forme que tu ne penses.

» Avant que tu sois là-haut, tu verras revenir celui qui déjà se couvre de cette côte, de sorte qu'avec ton corps tu ne peux rompre ses rayons.

— Mais vois cette âme immobile qui, seule et tout à l'écart, regarde vers nous; celle-là nous enseignera la voie la plus courte. »

Nous vinmes à elle : ô âme lombarde! comme tu te tenais altière et dédaigneuse! en tournant vers nous les yeux, que tu étais noble et grave!

Elle ne disait pas une parole, mais nous laissait venir, regardant seulement à la manière d'un lion qui se repose.

Or Virgile s'approcha d'elle, la priant de lui montrer le meilleur chemin, et elle ne répondit pas à sa demande,

Mais elle s'informa de notre pays et de notre vie; et le

doux guide commença : « Mantoue... » Aussitôt l'ombre, toute ramassée sur elle-même ,

Se leva vers lui du lieu où auparavant elle se tenait , en disant : « O Mantouan ! je suis Sordello, de ta terre chérie ! » et l'un l'autre ils s'embrassaient¹.

Ah ! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des provinces, mais lieu de prostitution !

Cette belle âme fut prompte, rien qu'au doux nom de sa terre natale, à faire fête à son concitoyen ;

Et maintenant tes vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment se rongent les uns les autres.

Cherche, misérable, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein si une seule partie de toi-même y jouit de la paix.

A quoi sert-il que Justinien ait rajusté ton frein, si la selle est vide ? Sans lui la honte serait moindre pour toi.

Oh ! race qui devrais être obéissante et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu comprenais bien ce que Dieu te preserit ,

Regarde comme cette bête est devenue rétive pour n'avoir pas été corrigée avec les éperons, depuis que tu as mis la main sur sa bride !

O Albert de Germanie, qui abandonnes cette bête, devenue indomptée et sauvage, et qui devrais enfourcher ses arçons ,

Qu'un juste jugement tombe du ciel étoilé sur ton sang, et qu'il soit nouveau et évident, tel enfin que ton successeur en ait peur.

Car, éloignés d'iei par la cupidité, vous avez souffert, toi et ton père, que le jardin de l'empire fût déserté.

Homme sans soin, viens voir les Montaigus et les Capu-

¹ Sordello, poète de Mantoue, écrivait en langue provençale ; il est auteur du *Trésor des Trésors*.

lets, les Monaldi et les Filippeschi, ceux-ci déjà ceux-là pleins de soupçons.

Viens, cruel, viens voir l'oppression de tes répare leurs négligences, et tu verras comme Sa est en sûreté;

Viens voir ta Rome qui pleure, veuve délaissée criant jour et nuit : « Mon César, pourquoi n'es-tu p moi? »

Viens voir comme on s'aime, et si nulle pitié po ne l'excite, du moins aie honte de ta renommée.

Et s'il est permis de le dire, ô souverain Jupiter sur terre pour nous crucifié, tes justes yeux se tournés ailleurs?

Ou est-ce une préparation que, dans l'abîme de seils, tu fais à quelque grand bien inaccessible à prévoyance?

Car les terres d'Italie sont toutes pleines de tyr plus vil, s'il entre dans un parti, aussitôt dev Marcel.

Ma Florence, tu peux être contente de cette dign elle ne te touche pas, grâce à ton peuple qui s'a à être si sage!

Plusieurs ont la justice dans le cœur, mais leur e lent à la décocher, afin de ne pas tirer l'arc imp ment; et ton peuple a la justice sur le bord de ses

Plusieurs refusent ailleurs les charges publiques ton peuple, plein de sollicitude, répond, sans être aux charges de la loi, et crie : « Je m'y soumets! »

Donc sois joyeuse, car tu as bien de quoi, tu es tu as la paix, tu as de la prudence. Si je dis vrai, l'e me dément pas.

Athènes et Lacédémone, qui firent les antiques l furent si remplies de civilisation, donuèrent dans bien se conduire un petit exemple,

O summo Giove,

Che fosti 'n terra, per noi crocifisso.

Auprès de toi qui fais de si subtils règlements, que ceux qu'en octobre tu files n'arrivent pas jusqu'à la moitié de novembre.

Combien de fois dans ces temps, dont tu peux te souvenir, as-tu changé les lois, les monnaies, les offices, les coutumes, et renouvelé les membres de ta cité?

Ah! si tu veux te le rappeler et si tu vois la lumière, tu te verras semblable à cette malade qui ne peut trouver une position sur la plume,

Mais qui, en se retournant, tâche de se garantir de la douleur.

CHANT VII.

Après que les salutations courtoises et joyeuses eurent été répétées trois et quatre fois, Sordello se retira d'un pas en arrière et dit : « Qui êtes-vous ? »

— Avant que se fussent dirigées vers cette montagne les âmes dignes de monter à Dieu, mes restes furent ensevelis par Oclave.

» Je suis Virgile, et pour aucune autre faute je n'ai perdu le ciel, sinon pour n'avoir pas eu la foi. » Ainsi répondit mon guide.

Tel celui qui voit tout à coup devant lui une chose dont il s'émerveille et à laquelle il croit et ne croit pas, s'écrie : « Elle est, elle n'est pas ; »

Tel parut Sordello ; ensuite il baissa les cils, et humblement s'approcha de Virgile, et le prit dans ses bras à l'endroit du corps où le moindre s'attache au plus grand¹.

« O gloire des Latins, dit-il, par qui notre langue a montré ce qu'elle pouvait ! ô éternel honneur du lieu où je suis né !

» Quel mérite ou quelle grâce à moi te présente ? Si je

¹ Ove il minor s'appiglia.

suis digne d'entendre tes paroles, dis-moi si tu viens de l'enfer, et de quelle enceinte.

— C'est par tous les cercles du royaume des douleurs, répondit Virgile, qu'ici je suis venu; la vertu du ciel me mène, et je viens avec elle.

» Ce n'est point pour avoir fait, mais pour n'avoir pas fait, que j'ai perdu de voir le haut soleil que tu désires et qui trop tard me fut connu.

» Là-bas est un lieu¹ attristé non pas des tourments, mais seulement par les ténèbres; les plaintes n'y résonnent pas comme des cris, mais comme des soupirs.

» Je me tiens là avec les petits innocents mordus par les dents de la mort, avant qu'ils eussent été purifiés du péché originel.

» Je me tiens là avec ceux qui ne se revêtirent pas des trois saintes vertus², et qui, exempts de vices, connurent les autres vertus et les suivirent toutes.

» Mais si tu le sais et si tu le peux, donne-nous quelque indice par lequel nous puissions venir plus tôt là où le Purgatoire a sa véritable entrée. »

Il répondit : « Nul endroit particulier ne nous est assigné; il m'est permis d'aller au-dessus et alentour; partout où je puis aller, je m'attache à toi comme ton guide.

» Mais vois comme déjà le jour décline, et aller là-haut pendant la nuit c'est impossible; donc il est bien de penser à un bon gîte.

» Des âmes sont là vers notre droite, réunies à l'écart; si tu y consens, je te mènerai à elles, et ce n'est pas sans plaisir que tu les connaîtrais.

— Comment cela? fut-il répondu; celui qui voudrait monter de nuit, en serait-il empêché par un autre? ou serait-ce qu'il n'en aurait pas la force? »

Et le bon Sordello promena son doigt sur la terre en disant : « Vois cette seule raie, tu ne la passerais pas après le soleil parti.

¹ Les limbes.

² Les vertus théologiques.

» Ce n'est pas qu'autre chose puisse l'empêcher de monter que les ténèbres nocturnes ; mais celles-ci , par l'impuissance où elles vous mettent , arrêtent la volonté.

» On pourrait bien avec elles retourner en bas et marcher sur la côte en errant alentour , tandis que l'horizon tient le jour caché. »

Alors mon seigneur , comme émerveillé : « Mène-nous donc , dit-il , là où tu dis qu'on peut avoir du plaisir à demeurer. »

Nous nous étions un peu éloignés , quand je m'aperçus que le mont creusait en lui-même une vallée semblable aux vallées qui sont ici-bas.

« Nous irons , dit l'ombre , là où la côte forme en elle-même un giron , et là nous attendrons le jour nouveau. »

Entre la montée et la plaine était un sentier tortueux qui nous conduisit au flanc de la vallée , là où la pente est moins rude qu'au milieu et expire.

L'or et l'argent fin , la pourpre , la céruse , le bois indien , brillant et poli , la fraîche émeraude au moment où on la rompt , auprès des herbes et des fleurs de cette cavité , seraient vaincus en éclat , comme le moins est vaincu par le plus.

La nature n'y avait pas étalé seulement ses peintures , mais de la suavité de mille odeurs elle formait aussi un mélange inconnu.

Là , je vis assises sur la verdure , et parmi les fleurs , des âmes qui , du dehors , ne s'apercevaient pas à cause de la vallée ; elles chantaient *Salve regina*.

« Avant que le soleil finisse de se coucher , commença le Mantouan , qui nous avait menés ici , n'exigez pas que je vous guide vers elles ;

» De cette butte vous connaîtrez mieux les gestes et le visage de toutes tant qu'elles sont , que dans la vallée même et déjà dans leur compagnie.

» Cet esprit assis plus haut que les autres , qui a l'air

d'avoir négligé ce qu'il devait faire, et n'ouvre pas la bouche aux chants des autres,

» Fut Rodolphe l'empereur¹. Il pouvait guérir les plaies dont l'Italie est morte, de sorte qu'il est trop tard pour qu'elle se ranime par un autre.

» Le second qui, en le regardant, le reconforte, gouverna la terre où naît l'eau que la Moldava porte dans l'Elbe et l'Elbe dans la mer.

» Ottocare fut son nom, et dans les langes il valut mieux que Venceslas, son fils, avec toute sa barbe, lequel se vautre dans la luxure et l'oisiveté.

» Et ce camus qui consulte avec tant d'intimité celui dont la figure est si bienveillante, mourut en fuyant et en flétrissant le lis²;

» Regardez comme il se bat la poitrine! Voyez cet autre qui, en soupirant, a fait de la paume de sa main un lit pour sa joue³,

» Ils sont le père et le beau-père du mal de la France. Ils connaissent sa vie grossière et vicieuse, de là vient la douleur qui les aiguillonne.

» Celui qui paraît si membru⁴ et qui s'accorde en chantant avec cet autre au nez mâle⁵, porta ceinte autour de lui la corde de tout honneur;

» Et si après lui était resté roi le jouvenceau qui derrière lui s'assied, sa valeur eût bien passé de vase en vase.

» C'est ce qu'on ne peut dire de ses autres héritiers; Jacques et Frédérie ont bien les royaumes, mais nul d'eux ne possède le meilleur de l'héritage.

» Rarement voit-on remonter dans les rameaux l'hu-

¹ Père de l'empereur Albert que le poète a si rudement interpellé dans son apostrophe à l'Italie.

² Philippe le Camus, roi de France et fils de saint Louis.

³ Henri de Navarre.

⁴ Pierre III, roi d'Aragon.

⁵ Charles I^{er}, roi des Deux-Siciles et comte de Provence.

maine probité; et il le veut ainsi celui qui nous la donne, afin qu'on la lui demande.

» Mes paroles s'appliquent à cet esprit dont le nez est si fort, non moins qu'à Pierre, cet autre qui chante avec lui, et qui cause déjà les lamentations de la Pouille et de la Provence.

» Autant la plante a dégénéré de sa semence, autant (plus que Béatrice et Marguerite) Constance¹ se vante encore de son mari.

» Voyez le roi à la vie simple s'asseoir là tout seul, Henri d'Angleterre². Pour celui-ci, de meilleurs rejetons sont sortis de ses rameaux.

» Celui qui, plus bas, est étendu parmi eux et regarde en haut, est Guillaume, le marquis, pour lequel Alexandrie et ses guerriers

» Font pleurer Montferrat et le Canavesan³. »

CHANT VIII.

Déjà c'était l'heure qui ranime les regrets dans ceux qui naviguent, et attendrit leur cœur le jour où à leurs doux amis ils ont dit adieu ;

L'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin s'il entend au loin la cloche qui semble pleurer le jour près de mourir ;

Quand je commençai à ne plus entendre, et à regarder une des âmes qui, debout, demandait de la main à être écoutée.

¹ Constance, épouse de Pierre III; Béatrice et Marguerite, filles de Bérenger V, comte de Provence.

² Fils de Richard.

³ Guillaume, marquis de Montferrat, dont la mort excita une guerre entre ses fils et les habitants d'Alexandrie.

Elle joignit et leva les deux mains, fixant ses yeux vers l'orient, comme si elle avait dit à Dieu : « Je ne désire aucun autre. »

Te lucis ante ¹ sortit si dévotement de sa bouche, et avec des notes si douces, que cette hymne me força de m'oublier moi-même.

Alors les autres âmes, doucement et dévotement, la suivirent pendant l'hymne entière, ayant les yeux fixés sur les roues célestes.

Ici, lecteur, dirige tes yeux sur la vérité, car le voile est à présent d'une trame si subtile, que certes il est facile de le pénétrer.

Je vis ensuite cette troupe gentille qui, en silence, regardait vers le ciel, et demeurait comme dans l'attente, humble et pâle.

Et je vis sortir d'en haut et venir en bas deux anges avec deux épées flamboyantes, brisées et privées de leur pointe.

Vertes comme les petites feuilles nouvellement nées étaient leurs robes, qui, agitées par les plumes vertes de leurs ailes, flottaient par derrière et jouaient au vent.

L'un un peu au-dessous de nous vint se poser, l'autre descendit sur le bord opposé, de sorte qu'au milieu se trouvait la foule des âmes.

On distinguait bien en eux leur tête blonde, mais sur leur face l'œil s'égarait, comme une force qui par trop de tension s'amortit.

« Tous deux viennent du giron de Marie, dit Sordello, pour garder la vallée contre le serpent qui va venir à l'instant. »

Moi donc, qui ne savais pas par quel chemin il devait venir, je me retournai, et, tout glacé, je me tins serré contre les épaules fidèles de mon maître.

Sordello dit encore : « Maintenant, descendons près des

¹ Hymne de saint Ambroise.

grandes ombres, et nous leur parlerons; il leur sera très-doux de vous voir. »

J'avais descendu, ce me semble, trois pas seulement, lorsque j'en vis une qui me regardait comme si elle eût voulu me reconnaître.

Il y avait quelque temps déjà que l'air se rembrunissait, mais non tellement qu'il n'éclairât entre ses yeux et les miens ce que d'abord il leur cachait.

Il vint vers moi, et moi j'allai vers lui : noble juge ! ô Nino¹ ! que j'eus de plaisir à voir que tu n'étais point parmi les coupables !

Nous n'oubliâmes entre nous aucune belle salutation. Ensuite il me demanda : « Depuis quand es-tu venu au pied de la montagne à travers les ondes lointaines ?

— Oh ! lui dis-je, c'est par les lieux tristes que je suis venu ce matin ; je n'ai pas encore perdu la première vie, bien que j'acquière l'autre en allant par ce chemin. »

Et à peine ma réponse fut-elle entendue, que Sordello et lui reculèrent comme des gens frappés d'un subit étonnement.

L'un se tourna vers Virgile, l'autre vers une âme qui était assise, et il criait : « Viens, Conrad, viens voir ce que Dieu a voulu par sa grâce ! »

Puis il se tourna vers moi : « Par cette reconnaissance particulière que tu dois à celui qui tient si bien cachée sa source première, qu'il n'est point de gué pour y arriver :

» Quand tu seras par delà les larges ondes, dis à Jeanne, ma fille, d'intercéder pour moi près du lieu où l'on répond aux innocents².

» Je ne crois pas que sa mère m'aime encore, puis-

¹ Nino, de la maison des Visconti de Pise, juge de Gallure en Sardaigne, était à la tête du parti Guelte.

² Dens peccatores non audit.

S. JEAN.

qu'elle a quitté les bandeaux blancs¹ que la mort doit un jour regretter.

« Par elle s'apprend bien aisément combien une femme dure le feu d'amour, si l'œil ou le cœur ne le vent ne le rallume.

« La vipère qui est dans l'écuison des Milanais fera pas une aussi belle sépulture que la lui a faite le coq de Gallura. »

Il parlait ainsi, et sur tout son extérieur était le signe de ce zèle droit qui brûle avec mesure le cœur.

Mes yeux avides s'élevaient vers le ciel, là où les choses sont plus lentes, comme les parties de la machine les plus proches de l'essieu.

Et mon guide : « Cher fils, que regardes-tu ? » Et moi à lui : « Je regarde ces trois flambeaux dont l'un quel le pôle est là-bas tout ardent². »

Et lui à moi : « Les quatre brillantes étoiles du matin sont descendues là-bas, et c'est là qu'elles montées où étaient eelles-là. »

Comme il me parlait, Sordello l'attira à lui et dit : « Vois-tu là notre ennemi ? » Et il allongea le bras qu'il regardât derrière.

Dans cette partie du petit vallon qui n'a pas de culture était un serpent, peut-être celui qui donne la nourriture amère.

A travers l'herbe et les fleurs venait le mécontentement tournant de temps à autre la tête vers son docteur comme une bête qui veut se lisser.

Je ne vis pas, donc je ne puis dire comment les autours célestes, mais je les vis bien l'un après l'autre en mouvement.

¹ Les voiles de deuil, selon l'usage du temps. Béatrice d'Este mariée à Galéas des Visconti de Milan.

² Les trois vertus théologiques.

³ Les quatre vertus cardinales.

Sentant l'air qui se fendait sous les ailes vertes , le serpent s'enfuit , et les anges remontèrent à leur place en volant d'un vol égal.

L'ombre qui s'était rapprochée du juge lorsqu'il l'appela , ne cessa pas un moment de me regarder durant tout cet assaut.

« Que le flambeau qui te mène là-haut trouve en ta volonté autant de eire qu'il en faut pour parvenir à la montagne émaillée, »

Commença-t-elle à dire ; « Si tu sais quelque nouvelle du Val-di-Magra ou de la terre voisine , dis-la-moi , car je fus grand dans ce pays.

» On m'appela Conrad Malaspina ¹ ; je ne suis pas l'ancien de ce nom, mais j'en suis descendu. Je portai aux miens un amour qui s'épure ici.

— Oh ! lui dis-je , jamais je n'ai parcouru votre pays , mais où demeurer dans toute l'Europe que son nom n'y soit arrivé ?

» La gloire qui honore votre maison renomme les seigneurs et renomme la contrée , tant que celui-là même la connaît qui n'y est pas encore venu.

» Et je vous jure (puissé-je avec autant de certitude parvenir là-haut !) que votre race honorée ne perd point la gloire due à une bourse libérale et à une forte épée.

» L'habitude et le bon naturel l'avantagent tellement que , bien que le chef pervers du monde égare les autres hommes , seule elle marche droit et méprise le mauvais chemin. »

Et lui : « Maintenant, va ! Avant que le soleil rentre sept fois dans l'espace que le Bélier couvre et enfourche de ses quatre pieds,

» Cette opinion courtoise te sera elouée au milieu de la tête avec des clous plus grands qu'il n'en peut sortir des paroles d'autrui,

» Si le cours de la Providence ne s'arrête point. »

¹ Seigneur de la Lunigiana.

CHANT IX.

La compagne de l'antique Tithon , sortie des bras
doux ami , déjà paraissait blanche aux rives d'Orion.

Son front était reluisant des perles dont la dis-
figure cet animal froid¹ qui frappe les hommes
queue.

La nuit avait fait deux pas de sa marche ascenda-
le lieu où nous étions , et le troisième faisait déjà
ses ailes ,

Quand moi , qui traînais avec moi tout ce qui ne
d'Adam , me sentant vaincu par le sommeil , je me
sur l'herbe là où nous étions assis tous les cinq.

A l'heure voisine du matin où l'hirondelle co-
ses tristes lais , peut-être en mémoire de ses pro-
douleurs ;

A l'heure où notre esprit , plus étranger à la
moins pris des pensées terrestres , est presque di-
ses visions ,

Il me semblait voir en songe un aigle suspendu
ciel , avec des plumes d'or , les ailes ouvertes et s'a-
à descendre ;

Et il me semblait que j'étais là où les siens furent
donnés par Ganymède quand il fut enlevé pour la
assemblée.

Je pensais en moi-même : « Peut-être cet aigle
l'habitude de ne chasser qu'en ce lieu , et peut-
digne-t-il de poser ailleurs ses pieds. »

Ensuite il me sembla que , tournoyant un peu ,
comme la foudre , il descendit et m'enleva ju-
sphère de feu.

¹ Le scorpion.

Là, il me sembla que l'aigle et moi nous brûlions, et cet embrasement imaginaire était si cuisant, qu'il fallut que mon sommeil se rompit.

Non autrement tressaillit Achille, promenant autour de lui ses yeux éveillés et ne sachant où il était,

Quand sa mère l'ayant pris à Chiron, le transporta dormant entre ses bras à Scyros, d'où par la suite les Grecs l'emmenèrent,

Que, moi, je tressaillis : le sommeil s'enfuit de ma face, et je devins pâle comme quelqu'un que glace l'épouvante.

Celui qui me soutient était seul à mon côté. Le soleil s'était déjà levé depuis plus de deux heures, et mon visage était tourné vers la mer.

« N'aie point de crainte, dit mon maître, montre-toi rassuré, car nous sommes à bon port ; ne restreins pas, mais élargis en toi toute vigueur.

» Tu es parvenu au purgatoire ; vois le rempart qui l'entoure et le ferme ; vois l'entrée, vois l'entrée là où le rempart est interrompu.

» Durant l'aube qui précède le jour, quand ton âme sommeillait là-bas sur les fleurs, dans ce lieu qui en est émaillé,

» Une femme est venue, elle a dit : « Je suis Lucie ¹, laissez-moi prendre celui-ci qui dort ; je le soulageai pendant sa route. »

» Sordello resta, et les autres ombres gentilles aussi ; elle t'enleva, et quand le jour fut clair, elle s'en vint vers la montagne, et moi j'allai sur ses traces.

» Ici elle te posa, après m'avoir montré avec ses beaux yeux cette entrée ouverte ; ensuite elle et ton sommeil disparurent ensemble. »

Comme un homme qui se rassure après avoir douté, et

¹ Lucie, emblème de la grâce divine.

qui change sa peur en sécurité lorsque la vérité lui est découverte ,

Ainsi je me changeais ; et quand mon guide me vit sans inquiétude , il se mit en mouvement vers le haut rempart , et moi je le suivis vers la hauteur.

Lecteur , tu vois comme j'élève la matière de mes chants ; donc ne t'étonne pas si je la soutiens par un art plus hant.

Nous nous approchâmes , et nous vinmes à cette partie où d'abord le rempart me semblait rompu comme par une fente qui sépare une muraille ;

Mais je vis une porte , et au-dessous , pour y monter , trois degrés différents de couleur , et un portier qui encore ne disait mot.

Et comme de plus en plus j'ouvrais les yeux , je vis qu'il était assis sur le degré supérieur , et d'un tel aspect , que je ne pus le soutenir.

Il avait en main une épée nue qui reflétait si vivement vers nous ses rayons , qu'en vain j'essayai plusieurs fois d'y diriger ma vue.

« Dites-le , de là , que voulez-vous ? commença-t-il à dire ; où est votre guide ? Prenez garde que votre venue ici ne vous nuise.

— Une femme du ciel , instruite de ces choses , lui répondit mon maître , nous a dit il y a peu de temps : « Allez , là est la porte. »

— Qu'elle assure vos pas , reprit le gracieux portier ; venez donc et montez nos degrés ¹. »

Nous vinmes. La première marche était d'un marbre blanc si poli et si net , que je me voyais dedans tel qu'aux autres je paraissais.

La seconde , d'une couleur plus sombre que le pers , était formée d'une pierre calcinée et rude , crevassée en long et en travers.

¹ Le premier degré , symbole de la sincérité de la confession ; — le second , symbole de la contrition ; — le troisième , symbole de la satisfaction.

La troisième et la plus élevée me semblait d'un porphyre aussi rouge que le sang qui jaillit de la veine.

Cette marche portait les pieds de l'auge de Dieu, lequel était assis sur le seuil de la porte, seuil formé, il me parut, d'une pierre de diamant.

Par les trois marches où me portait ma bonne volonté, mon guide m'entraîna en disant : « Demande humblement que la serrure s'ouvre. »

Je me jetai dévotement aux saints pieds ; je le priai par miséricorde de m'ouvrir, mais, premièrement, je me donnai trois coups dans la poitrine.

Avec la pointe de son épée, il me traça sept fois au front la lettre P, et il me dit : « Fais en sorte, quand tu seras entré, de laver ces taches ¹. »

La cendre ou la terre desséchée serait d'une couleur pareille à celle de ses vêtements ; il en tira deux clefs.

L'une était d'or, et l'autre était d'argent. D'abord avec la blanche, ensuite avec la jaune, il essaya d'ouvrir la serrure, et je me sentis content ².

« Quand une de ces clefs, nous dit-il, fait défaut, et ne tourne pas régulièrement dans la serrure, cette entrée ne s'ouvre pas ;

» L'une de ces clefs est plus précieuse, mais l'autre veut plus d'art et d'intelligence, parce que c'est elle qui fait détendre le ressort.

» Je les tiens de Pierre, qui me dit de me tromper plutôt pour ouvrir la porte que pour la tenir fermée, pourvu que les pécheurs se prosternent à mes pieds ³. »

Ensuite il poussa en dedans la porte sacrée, en disant :

« Entrez, mais soyez avertis que celui-là est condamné à sortir qui regarde en arrière. »

¹ Symbole des sept péchés capitaux.

² La clef d'or figure la science nécessaire au prêtre pour pouvoir juger ; la clef d'argent, l'autorité qu'a l'Église de pouvoir absoudre.

³ Si Deus benignus, quare sacerdos austerus? Ubi enim pater-familias est largus, dispensator non debet esse tenax.

Alors roulèrent sur leurs gonds les battants de la porte du royaume sacré, lesquels sont d'un métal épais et sonore :

Si fortement et avec tant d'âpreté ne rnit pas la tour Tarpéienne quand on en chassa le bon Métellus, et qu'elle resta vide de son trésor ¹.

Je me tournai attentif vers le premier bruit, et il me sembla entendre une voix qui chantait au milieu d'autres sous très-doux : *Te Deum laudamus*.

Ce que j'entendais me faisait ressentir ce qu'on éprouve d'ordinaire quand la voix et l'orgue se marient.

Tantôt on entend, tantôt on n'entend plus les paroles.

CHANT X.

Quand nous fîmes au delà du seuil de la porte que le penchant malin des âmes humaines laisse ouvrir si rarement, parce qu'il fait paraître droite la voie tortue,

Je connus, au son qu'elle rendit, qu'elle était refermée. Et, si j'avais tourné les yeux vers elle, quelle excuse eût été digne d'une telle faute?

Nous montions entre deux roches fendues dont les sinuosités de part et d'autre imitaient l'onde qui fuit et puis revient.

« Ici, dit mon guide, il faut user d'un peu d'art, en s'approchant tantôt par ici tantôt par là, du côté qui a des enfoncements. »

Et ce soin rendit nos pas lents et si rares, que la lune, alors décroissante, était rentrée dans son lit pour se reposer,

¹ Tunc rupes Tarpeia sonat. magnoque reclusas
Testatur stridore fores.

Avant que nous fussions hors du sentier étroit. Mais quand nous fûmes dégagés et à découvert là où le mont se rejette en arrière,

Moi fatigué, et tous deux incertains de notre route, nous restâmes sur une plate-forme plus solitaire qu'une route à travers les déserts.

Depuis le bord de l'abîme jusqu'au pied de la hante chaussée qui va toujours en montant, on n'aurait mesuré que trois fois le corps d'un homme ;

Et, aussi loin que mes regards pouvaient aller avec leurs ailes, du côté gauche ou du côté droit, les ceintures de la plate-forme me semblaient à cette égale distance.

Nos pieds n'avaient pas encore monté sur cette voie, quand je reconnus que le côté intérieur qui, droit et à pic, eût été inaccessible,

Était de marbre blanc et orné de bas-reliefs, tels que non-seulement Polyclète, mais la nature les aurait admirés à sa honte.

L'ange qui vint sur terre avec la nouvelle de la paix appelée durant tant d'années et avec tant de larmes, qui ouvrit le ciel après la longue défense,

Cet ange, sculpté dans une attitude suave, nous apparaissait avec tant de vérité, qu'il ne semblait pas être une figure silencieuse.

On eût juré qu'il disait *Ave*, parce que là aussi était représentée celle qui désira les clefs pour ouvrir à l'amour souverain.

Et dans son attitude était exprimée cette réponse : *Ecce ancilla Dei*, aussi fidèlement qu'une figure laisse son empreinte sur la cire.

« Ne tiens pas ton esprit fixé sur un seul point, » dit le doux maître, qui m'avait près de lui du côté où les hommes ont le cœur.

J'avancai donc en regardant, et je vis après Marie, et de ce côté où j'avais celui qui me faisait avancer,

Une autre histoire sculptée sur le rocher. C'est pourquoi je devançai Virgile et je m'approchai, afin qu'elle fût bien placée sous mes yeux.

Là, sur le marbre, étaient représentés le char des bienheureux traînant l'arche sainte, si redoutée de quiconque veut remplir un office que Dieu ne lui a pas communiqué.

En avant se voyaient quantité de gens; et cette multitude divisée en sept chœurs, faisait dire à deux de mes confrères :
Oui, elle chante ! non, elle ne chante pas !

De même, devant la fumée de l'encens si bien sentée, mes yeux et mon odorat étaient en désaccord sur le oui et sur le non.

La robe relevée et dansant, l'humble psalmiste bénissait le vase béni; en ce moment il était plus et plus qu'un roi.

Vis-à-vis, et du faite d'un grand palais, Michel se tenait, semblant de l'air d'une femme dédaigneuse et triste.

J'arrachai mes pieds du lien où je me tenais, pour aller voir de près une autre histoire, placée derrière Michel, qui m'éblouissait.

Là était représentée la haute gloire du prince des apôtres, qui, par sa grande vertu, excita le pape Grégoire à la si grande victoire¹.

Je parle de l'empereur Trajan. Au frein de son char était une veuve en larmes désolée ;

Autour de lui on distinguait une foule abondante de cavaliers, et au-dessus de sa tête les aigles d'or s'agitaient au vent.

La malheureuse, au milieu de tous, semblait

¹ Pour entendre ceci, il faut savoir que Grégoire le Grand, pape pendant la vie de Trajan, se mit pour les singulières vertus qui furent de ce brave empereur à déplorer sa condition, vu qu'ayant été païen, il ne pouvait être sauvé. Lors entrant en une église, il pria Dieu si dévotement pour l'âme de Trajan, que soudain il eut révélation comme Dieu aurait exaucé ses prières, et que Trajan étoit délivré des peines de l'enfer; mais il lui fut ordonné de ne plus prier pour aucun infidèle ou païen. (Grangier.)

« Maître, donne-moi vengeance pour mon fils qui est mort; mon cœur est navré. »

Et il semblait lui répondre : « Attends que je revienne. »
Et elle, comme une personne que pousse la douleur :

« O mon seigneur! si tu ne reviens pas! » Et lui :
« Celui qui sera où je suis l'accordera vengeance! » Et elle : « Que te servira le bien fait par un autre, si le bien que tu dois faire tu le mets en oubli? »

Lui enfin : « Rassure-toi, il faut que je m'acquitte de mon devoir avant d'avancer. La justice le veut, et la pitié me retient. »

Celui qui ne vit jamais une chose nouvelle produisit ces paroles visibles, nouvelles pour nous, car il ne s'en trouva pas de telles sur la terre.

Tandis que je me délectais à regarder ces tableaux de grande humilité, et si précieux à voir quand on en sait l'ouvrier,

Le poète murmurait : « Voici par là bien des âmes, mais elles viennent lentement. Elles nous mèneront vers les degrés supérieurs. »

Mes yeux, qui étaient tout attentifs à regarder les nouveautés dont ils sont avides, ne furent point lents à se tourner vers lui.

Je ne veux pas, lecteur, que tu t'écartes des bonnes dispositions pour entendre comment Dieu veut que les dettes se payent.

Ne fais pas attention à la forme du martyr, pense à ce qui le suit; pense qu'au pire il ne peut aller au delà du grand jugement.

Je commençai : « Maître, ce que je vois se mouvoir vers nous ne me semble pas être des personnes, et j'ignore ce que c'est, tant à cette vue je me trouble. »

Et lui à moi : « La pesante condition de leur tourment les courbe tellement vers la terre, que mes yeux ont premièrement douté;

» Mais regarde fixement, et avec tes yeux redresse ce qui

s'en vient sous ces lourdes pierres. Déjà tu pe
comme chacun d'eux est tourmenté. »

O chrétiens superbes, misérables et faibles, qui
des yeux de l'entendement, vous fiez à vos pas qui
rétrograder!

Ne vous apercevez-vous pas que nous sommes
nés pour former le papillon angélique qui v
défense à la justice de Dieu?

Pourquoi votre esprit se dresse-t-il comme le e
n'êtes que des insectes défectueux, des vers dont l
tion est avortée.

Comme pour soutenir une solive ou un toit, so
voit le long de l'entablement une figure joindre le
à la poitrine,

Laquelle fait naître, d'un mal non véritable, u
table souffrance en celui qui la voit; ainsi je vis e
quand j'appliquai mon soin à les examiner.

Il est vrai qu'elles étaient plus ou moins con
selon qu'elles avaient plus ou moins sur le dos; et
avait plus de patience dans son tourment

Semblait dire, en se plaignant : « Je n'en puis

CHANT XI.

« O notre Père qui es dans les cieux, non circo
eux, mais par un amour plus grand pour les
êtres qui sont là-haut,

« Loués soient ton nom et ton pouvoir par tou
ture, de même qu'on doit rendre grâce à ta douce

« Que la paix de ton règne nous arrive, car s
vient à nous, nous ne pouvons aller à elle, malg
intelligence.

« Comme les anges te font le sacrifice de leur volonté en chantant Hosanna , ainsi puissent faire les hommes.

« Donne-nous aujourd'hui la manne quotidienne , sans laquelle, dans cet âpre désert, celui-là va en arrière qui se travaille le plus pour avancer.

« Et comme nous pardonnons à chacun le mal que nous avons souffert, toi aussi, bienfaisant, pardonne et ne regarde pas à notre mérite.

« Notre vertu , qui si aisément succombe , ne l'éprouve pas contre l'antique adversaire, mais délivre-la de lui qui la tente si fort.

« Cette dernière prière, ô Seigneur chéri ! déjà nous ne la faisons plus pour nous, qui n'en avons plus besoin, mais pour ceux qui derrière nous sont restés. »

Ainsi, tout en priant pour elles et pour nous, ces âmes s'en allaient sous leur fardeau, tout semblable à celui que parfois on croit porter en rêve.

Inégalement chargées, elles cheminaient toutes, pleines d'angoisses et lasses, le long de la première corniche, afin de se purifier des ténèbres du monde.

Si par là on prie toujours pour nous, ici que ne doivent pas dire et faire pour ces âmes ceux qui ont une volonté douée de bonnes racines !

Il faut les aider à laver les taches qu'elles ont rapportées du monde, afin que, pures et légères, elles puissent s'élever vers les roues étoilées.

« Ah ! que la justice et la pitié vous allègent bientôt, pour que vous puissiez mouvoir les ailes qui vous enlèvent selon votre désir !

« Montrez-nous de quel côté on va plus promptement vers l'échelle, et, s'il y a plus d'un passage, enseignez-nous celui qui est le moins montant.

« Car celui-ci qui vient avec moi, tout chargé de cette chair d'Adam qui le revêt, est lent à gravir, malgré son bon vouloir. »

Leurs paroles en réponse à celles qu'avait dites celui-ci

que je suivais, nous ne pûmes savoir de qui elles vinrent ;

Mais elles furent telles : « Venez avec nous, à main droite, sur la rive, et vous trouverez un passage où peut monter une personne vivante.

« Et si je n'étais pas empêché par cette pierre qui dompte mon front orgueilleux, et me force de tenir le visage baissé,

« Je regarderais afin de voir si je connais celui-là qui est encore vivant et ne se nomme pas, afin d'exciter sa pitié pour mon supplée.

« Je fus Latin et fils d'un grand Toscan ; Guillaume Aldobrandeschi fut mon père ; je ne sais si jamais son nom vous est parvenu.

« L'antique sang et les actions brillantes de mes aïeux me rendirent si arrogant, que, ne pensant plus à la mère commune,

« J'eus tout homme en mépris, et à tel point, que ce mépris causa ma mort, comme le savent les Siennois, et comme dans le Compagnatico le sait tout enfant ¹.

« Je suis Humbert, et ce n'est pas à moi seulement que l'orgueil a fait mal, mais aussi à tous mes parents, qu'il a entraînés dans le malheur ;

« Et il faut, à cause de mon péché, que je porte ici ce fardeau, jusqu'à ce que j'aie ainsi satisfait à Dieu. Ce que je n'ai point fait parmi les vivants, je le fais parmi les morts. »

En l'écoutant je baissai la tête : alors un des esprits, non celui qui parlait, se tourna sous le poids qui l'embarrassait,

Et il me vit, et il me reconnut, et il m'appela en tenant avec grand'peine ses yeux fixés sur moi, qui, tout penché, marchais à côté d'eux.

« Oh ! lui dis-je, n'es-tu pas Oderisi, l'honneur d'A-

¹ Ce fut à Compagnatico, dans les Maremmes, que les Siennois, irrités de l'orgueil d'Humbert, firent tuer ce fils des comtes de Santaflora.

gobbio, l'honneur de cet art qu'on appelle à Paris enluminure¹?

— Frère, dit-il, on trouve plus riant le papier qu'enlumine Franco Bolognese² : tout l'honneur est maintenant pour lui, et pour moi une bien chétive part.

• Je n'aurais pas été si courtois pendant que je vivais, à cause du grand désir d'exceller dans l'art auquel s'appliqua mon cœur :

• Ici se paye la peine d'un tel orgueil. Et encore ne serais-je pas où je suis, si, pouvant encore pécher, je ne m'étais tourné vers Dieu.

• O vaine gloire du pouvoir humain ! plante sans durée, que le vert reste peu de temps sur sa cime, lorsqu'elle ne touche pas à des temps de barbarie !

• Cimabué³ crut tenir le champ de la peinture, et maintenant c'est Giotto⁴ qui a la vogue, de sorte que la renommée de l'autre est obscurcie.

• Ainsi un Guido ravit à l'autre Guido l'honneur de la langue, et peut-être un troisième est-il né qui chassera l'un et l'autre de son nid.

• Le bruit du monde n'est qu'un souffle de vent qui vient tantôt d'ici, tantôt de là, et change de nom en changeant de côté.

• Aurais-tu plus grande renommée si tu ne devais le dépouiller que d'une chair minée par l'âge, ou si tu étais mort avant de perdre ton parler enfantin ;

• Dis, serais-tu plus connu, avant que passent trois mille ans ? ce qui est, comparé à l'éternité, un temps plus court qu'un mouvement de cils, comparé à l'astre qui, dans le ciel, tourne le plus lentement.

• Celui qui, devant toi, fait si peu de chemin, toute la

¹ Agobbio ou Gubbio, dans le duché d'Urbin, patrie d'Oderisi, le peintre en miniatore.

² C'est-à-dire François de Bologne.

³ Cimabué, mort en 1300.

⁴ Giotto, mort en 1336.

Toscane a proclamé son nom : c'est à peine au
si on le murmure à Sienne,

» Dont il était seigneur quand fut détruite la
Florence¹, qui était aussi superbe dans ce tems
est à cette heure prostituée.

» Votre renommée a la couleur de l'herbe qui
passe, et celui qui lui ôte sa couleur est le même
fait sortir verte de la terre. »

Et moi à lui : « Tes paroles pleines de vérité font
une bonne humilité dans mon cœur, et ma grandeur
s'abaisse; mais quel est celui dont tu parlais à l'instant?

— C'est, répondit-il, Provenzano Salvani. Il est
qu'il eut la présomption de ne régir Sienne qu'à
ses mains.

» Il a marché et il marche ainsi sans repos et
est mort : telle est la monnaie que doit rendre
s'acquitter, celui qui là-bas a trop osé. »

Et moi : « Si un esprit qui attend, avant de se
la limite de sa vie, demeure au bas de la montagne
monte jusqu'ici,

» (A moins qu'une prière salutaire ne lui vienne
aide) qu'après un temps égal à celui qu'il a vécu
ment sa venue ici lui a-t-elle été octroyée?

— Quand il vivait avec le plus de gloire, répon-
dit-il, il s'agenouilla volontairement sur la place de
en déposant toute honte;

» Et là, pour tirer son ami de la peine qu'il
dans la prison de Charles, il se mit à trembler sur
ses veines.

» Je n'en dirai pas davantage, et je sais que
les rôles sont obscures, mais, d'ici peu de temps
les citoyens agiront de manière que tu pourras en
le sens.

» Cette action a retiré Provenzano des confins du
purgatoire. »

¹ Ce fut à la fameuse bataille de Monte-Aperto gagnée par les Siennois.

CHANT XII.

Comme une paire de bœufs qui marchent sous le joug ,
cette âme chargée et moi nous allâmes de front , tant que
le permit mon doux pédagogue ;

Mais quand il me dit : « Laisse-le , et marche , car il
est bon ici que , de la voile et des rames , chacun , autant
qu'il peut , pousse sa barque ; »

Je redressai mon corps ainsi qu'il convient de faire
lorsqu'on veut marcher , bien que mes pensées restassent
courbées et abattues.

Je m'étais mis en mouvement et je suivais de bon gré les
pas de mon maître , et tous deux nous montrions comme
nous étions légers ,

Lorsqu'il me dit : « Tourne les yeux en bas , il te sera
bon , pour alléger ta route , de voir le sol où tu mets les
pieds. »

Comme , afin que leur mémoire demeure , les tombes
construites sous le pavé des églises portent le portrait des
ensevelis , tels qu'ils étaient jadis ,

Si bien qu'on se prend maintes fois à pleurer , tout
poigné par ce souvenir , qui ne fait sentir son aiguillon
que dans les cœurs pieux ;

Ainsi toute la route entre la montagne et l'abîme m'apparut
couverte de figures , mais rendues avec plus de ressemblance
à cause de l'ouvrier.

Je voyais d'un côté celui qui fut créé plus noble que
toutes les créatures tomber du ciel comme la foudre ;

Je voyais , de l'autre côté , Briarée¹ atteint du trait
céleste , gisant à terre , et l'attristant de son froid mortel ;

Je voyais Tymbrée² , je voyais Pallas et Mars , armés

¹ Briarée , Titan.

² Surnom d'Apollon.

encore autour de leur père, contempler les merveilles
épars des géants :

Je voyais Nembrod¹, au pied de sa grande tour, regarder, comme égaré, les nations qui furent avec lui dans le Sennaar.

O Niobé² ! avec quels yeux désolés je te voyais descendue sur cette route entre les sept enfants morts !

O Saül ! comme, percé de ta propre épée, là tu parus mort sur le Gelboé qui dès lors ne sentit plus de pluie ni la rosée³ !

O folle Arachné ! je te voyais déjà changée à dessein en araignée, triste sur les débris de l'œuvre qui se filait heureusement pour toi.

O Roboam⁴ ! les traits ici ne semblent plus menaçants, mais, plein d'épouvante, tu t'enfuis sur un char avec les autres te chassent.

Le dur pavé montrait encore comment Alcéméon⁵ payer cher à sa mère sa malheureuse parure.

Il montrait comment les fils de Sennachéril se jetèrent sur lui dans le temple, et comment ils le laissèrent mourir.

Il montrait la ruine et le cruel châtimement de Cyrus et de Tomyris lui disait : « Tu as eu soif de sang, et je t'en ai donné de sang. »

Ils montraient comme s'enfuirent en déroute les rois syriens, après que fut mort Holopherne, et les restes de ce carnage.

Je voyais Troie⁶ en cendres et en ruines : ô Ilion⁷ ! comme les peintures qui se trouvaient là te montraient abattu et avili !

¹ Nembrod, l'un des constructeurs de la tour de Babel.

² Fille de Tantale et épouse d'Amphion.

³ Montes Gelboe, neque pluvia, neque ros veniant super vos. (Reg.,

⁴ Roboam, fils de Salomon ; les onze tribus se révoltèrent contre lui.

⁵ Alcéméon, fils d'Amphiaraus.

⁶ Troie est la province.

⁷ Ilion, la capitale.

Quel fut le maître du pinceau ou du ciseau qui traça les ombres et les poses que l'esprit le plus subtil devrait admirer ?

Les morts paraissaient morts, et les vivants paraissaient vivants. Celui qui vit le fait ne le vit pas mieux que moi tout ce que je foulai aux pieds, tant que je cheminai incliné.

Or, enorgueillissez-vous, marchez d'un air altier, ô fils d'Ève ! et ne baissez pas la tête afin de voir votre mauvais sentier !

Déjà nous avons fait plus de chemin autour de la montagne, et le soleil était plus avancé dans sa route que ne le pensait notre esprit ainsi occupé,

Quand celui qui, toujours en avant, s'en allait attentif, commença : « Lève la tête ! il n'est plus temps de marcher de ce pas lent et distrait.

» Vois un ange qui s'apprête à venir vers nous ; voici que la sixième servante du jour a fini son service¹.

» Empreins de respect ton visage et toute ta personne, afin qu'il prenne plaisir de nous envoyer plus haut ; pense que ce jour-ci ne rayonnera plus. »

J'étais bien habitué par ses avis à ne pas perdre de temps, de sorte que sur cette matière il ne pouvait me parler un langage obscur.

Vers nous venait la belle créature blanc-vêtue, et dont la figure scintillait comme l'étoile du matin.

Elle ouvrit les bras, et ensuite elle ouvrit les ailes en disant : « Venez ! il y a ici près des degrés, et, purifié, on les monte aisément. »

A cette invitation bien peu viennent et répondent. O race humaine, née pour voler là-haut ! pourquoi au moindre vent tomber ainsi ?

L'ange nous mena où la roche était entaillée ; là il me

¹ La sixième heure.

frappa le front de ses ailes ¹, puis il promit un voyage sûr et tranquille.

De même qu'à main droite, pour gravir la montagne où est placée l'église qui domine Florence ², la ville bien gouvernée, là au-dessus de Rubaconte,

La pente ardue de la montée s'adoucit par des escaliers (escaliers qui furent faits dans le temps où les registres et les mesures publiques étaient en sûreté),

De même s'adoucit la pente escarpée qui tombe ici de l'autre cercle, mais les hautes parois vous serrent à droite et à gauche.

Comme nos corps tâchaient de s'insinuer dans ce défilé, des voix, avec une douceur que le discours ne peut redire, chantèrent : *Beati pauperes spiritu*.

Ah ! combien ces sentiers creux sont différents de ceux de l'enfer ! Ici l'on entre parmi les chants ; là-bas parmi des gémissements furieux.

Déjà nous montions par le saint escalier, et il me semblait à moi-même être bien plus léger que je ne me trouvais sur la plaine ;

Aussi je m'écriai : « Maître, dis-moi, de quelle lourde chose m'a-t-on allégé, que je ne reçois presque aucune fatigue en marchant ? »

Il répondit : « Quand les P restés sur ton front, mais déjà presque effacés, auront tous, comme l'un d'entre eux, entièrement disparu,

» Tes pieds seront tellement au service du bon vouloir, qu'ils ne sentiront plus la fatigue ; ce sera pour eux un plaisir de monter. »

Alors je fis comme ceux qui s'en vont portant sur la tête une chose sans le savoir, sinon quand les signes des autres la leur font soupçonner ;

Aussitôt leur main les aide à s'en assurer ; elle cherche, elle trouve et remplit l'office que l'œil ne pouvait faire.

¹ Pour effacer un des P tracés sur le front de Dante.

² L'église de San-Miniato.

Ainsi, en étendant les doigts de la main droite, je ne trouvai plus que six des lettres que l'ange porteur des clefs avait marquées sur mon front.

Voyant cela, mon guide se prit à sourire.

CHANT XIII.

Nous étions au sommet de l'escalier, où, pour la seconde fois, se resserre la montagne sur laquelle les pêcheurs se purifient en montant.

Là aussi un cercle règne, comme le premier, autour de la hauteur; seulement son arc est plus prompt à se refermer.

On n'y trouve ni reliefs ni sculptures au trait; les bords sont tout unis, et la route est également nue, la pierre qui les forme a une couleur livide.

« Si nous attendons ici quelqu'un pour demander notre chemin, disait le poète, je crains que notre choix éprouve trop de retard. »

Ensuite il dirigea ses yeux fixement sur le soleil; il fit de sa jambe droite un centre sur lequel s'appuya son mouvement, et il tourna la partie gauche de lui-même.

« O douce lumière, sous laquelle j'entre avec confiance dans le nouveau chemin! conduis-nous, disait-il, selon qu'il faut nous conduire dans cette enceinte.

« Tu réchauffes le monde, tu l'éclaires; si quelque autre raison ne vient à l'encontre, les rayons doivent toujours être nos guides. »

Ce qui compte ici-bas pour un mille, nous l'avions déjà parcouru en peu de temps, grâce à notre volonté active.

Et vers nous voilà que nous sentîmes voler, car nous ne les vîmes pas, des esprits qui, en parlant, invitaient courtoisement à la table d'amour.

La première voix qui passa en volant dit fortement : *Finium non habent*¹, et derrière nous elle allait le répétant.

Et avant qu'en s'éloignant cette voix eût cessé d'être entendue, une autre passa en criant : « Je suis Oreste, » et, comme la première, elle ne s'arrêta pas.

« O père ! dis-je alors, quelles sont ces voix ? » Et comme je demandais, voici une troisième, disant : « Aimez ceux qui vous ont fait du mal. »

Le bon maître : « Ce cercle châtie et fouette le péché d'envie ; donc les cordes du fouet sont agitées par l'amour.

« Le frein des pécheurs rend un son tout contraire. Je pense que tu l'entendras avant que d'être arrivé au pas où l'on pardonne.

« Mais, à travers l'air, attache fixement tes regards de ce côté, et tu verras devant nous des gens étendus, et chacun d'eux appuyé le long d'un rocher. »

Alors j'ouvris les yeux plus qu'auparavant ; je regardai devant moi, et je vis des ombres entourées de manteaux de la même couleur que la pierre.

Et lorsque nous fûmes un peu plus avancés, j'entendis crier : « Marie, prie pour nous ! » puis crier : « Michel, Pierre et tous les saints, priez pour nous. »

Je ne crois pas que sur la terre marche de nos jours un homme si dur, qu'il ne fût touché de compassion de ce que je vis ensuite :

Car, lorsque je fus si près de ces esprits, qu'aucun de leurs mouvements ne m'était caché, je sentis par mes yeux une grande douleur s'échapper de moi.

Ils me semblaient couverts d'un vil cilice, chacun d'eux soutenait l'autre sur son épaule, et tous étaient soutenus par le rocher.

Ainsi les aveugles qui manquent de pain se tiennent aux

¹ Paroles de la Vierge au Christ, aux noces de Cana.

Pardons¹ où ils quêtent pour leur besoin, et l'un appuie sa tête sur celle de l'autre,

Afin que la pitié aille toucher les cœurs, non-seulement par le son des paroles, mais par la vue, qui n'y excite pas moins.

Et comme le soleil ne parvient pas aux aveugles, ainsi aux ombres dont je parlais la lumière du ciel refuse ses largesses ;

Car toutes ont les paupières percées et cousues avec un fil de fer, comme l'épervier sauvage qui n'est pas encore docile.

En allant, il me semblait faire un outrage de voir autrui sans en être vu ; je me tournai donc vers mon sage conseiller.

Il savait bien ce que, muet, je voulais dire ; aussi il n'attendit pas ma demande, mais il me dit : « Parle, et sois bref et sensé. »

Virgile cheminait de ce côté de la chaussée d'où l'on peut tomber dans l'abîme, parce qu'elle n'est fermée par aucun bord ;

De l'autre côté étaient ces ombres, qui souffraient tellement de l'horrible couture, qu'elles baignaient leurs joues de larmes.

Je me tournai vers elles : « O vous, commençai-je, qui êtes sûres de voir la lumière du ciel, le seul souci de votre désir !

» Que la grâce dissipe les écumes de votre conscience, que par elle le fleuve de votre esprit coule bientôt pur et clair !

» Dites-moi (et ce me sera une chose gracieuse et chère) s'il est parmi vous une âme latine, et peut-être si je la connais, je lui serai utile.

— O mon frère ! chacune de nous est citoyenne d'une seule et véritable cité, mais tu veux dire une âme qui ait fait le pèlerinage de sa vie en Italie. »

¹ Les églises.

Cette réponse, il me parut l'entendre un peu plus avant que le lieu où j'étais; ainsi je me fis entendre encore plus de ce côté.

Au milieu des autres ombres j'en vis une qui avait l'air d'attendre, et si quelqu'un demande comment je m'en aperçus, c'est qu'elle tenait le menton levé de la façon d'un aveugle.

« Esprit, lui dis-je, qui pour monter t'abaisses, si tu es celui qui m'as répondu, rends-moi instruit de ton pays ou de ton nom.

— Je fus Siennoise, répondit-elle, et avec ces autres je purifie en ce lieu ma vie coupable, en pleurant vers celui qui doit se donner à nous.

» Je ne fus point sage, bien que Sage (*Sapia*) fût mon nom, et je me sentis plus joyeuse des malheurs des autres que de mon propre bonheur.

» Et pour que tu ne croies pas que je te trompe, écoute si je fus folle comme je te le dis : déjà l'arc de mes ans commençait à descendre,

» Alors mes concitoyens étaient près de Colle, en présence de leurs adversaires, et je demandais à Dieu une chose que déjà lui-même il voulait.

» Ils furent rompus et réduits, en ce lieu, au pas amer de la fuite; et moi, en voyant une telle chasse, je fus prise d'une joie au-dessus de toutes les autres joies;

» Tant que je levai au ciel ma tête effrontée, en criant à Dieu : Maintenant je ne te crains plus. Ainsi avait fait le merle trompé en hiver par quelques jours de beau temps.

» Sur la fin de ma vie j'ai voulu la paix avec Dieu, et encore ma dette n'eût pas été diminuée par la pénitence,

» Si Pierre Pettinagno¹, que sa charité émut de pitié pour mes fautes, n'avait eu souvenir de moi dans ses saintes oraisons.

¹ Emille florentin.

» Mais qui es-tu, toi qui vas t'informant de notre condition, qui tiens, comme je le crois, les yeux ouverts, et parles en respirant?

» Mes yeux, lui dis-je, seront aussi eousus ici, mais pour peu de temps, car il est petit le péché que j'ai fait par des regards d'envie.

» Bien plus forte est ma peur quand mon âme réfléchit au supplice qu'on endure ci-dessous. Déjà le fardeau qu'on y porte me pèse. »

Et elle à moi : « Qui donc t'a conduit ici haut parmi nous, si tu crois retourner là-bas? » Et moi : « C'est celui qui est avec moi et qui ne dit mot.

» Je suis vivant ; donc apprends-moi, esprit élu, si tu veux que là-bas je fasse encore pour toi mouvoir mes pieds mortels.

— Ah ! ceci est une chose si nouvelle à entendre, répondit-elle, que c'est un grand signe que Dieu t'aime ; ainsi aide-moi de tes prières.

» Et je te requiers par ce que tu désires le plus, si jamais tu foules la terre de Toscane, de bien rétablir ma réputation parmi mes proches.

» Tu les verras parmi cette nation vaine qui met en Talamone¹ son espoir, et qui y perdra plus d'espoir qu'à trouver la Diana² ;

» Mais les amiraux y perdront plus encore. »

CHANT XIV.

« Quel est celui-ci qui fait le tour de notre montagne avant que la mort lui ait donné la volée, et qui ouvre et ferme les yeux à volonté?

¹ Raillerie contre les Siennois qui avaient acheté le port de Talamone sur la Méditerranée.

² Rivière qu'on disait couler sous la ville de Sienne.

— Je ne sais qui il est, mais je sais qu'il n'est pas seul ; demande-le-lui, toi qui en es plus voisin, et accueille-le avec douceur pour qu'il n'hésite pas à t'en parler. »

C'est ainsi que deux esprits, l'un sur l'autre appuyés, discourent de moi à main droite ; ensuite ils levèrent leur visage pour me parler.

Et l'un d'eux me dit : « O âme qui, renfermée dans un corps, t'en vas vers le ciel ! par charité console-nous et nous dis

» D'où tu viens et qui tu es ; car l'insigne faveur que tu as reçue nous rend émerveillés autant que le veut une chose qui jamais n'a été. »

Et moi : « Par le milieu de la Toscane passe un petit fleuve qui sort à Falterona¹, et qu'un cours de cent milles ne peut rassasier. »

» C'est près de ce fleuve que j'ai reçu ma personne mortelle. Dire qui je suis serait parler en vain, car mon nom ne résonne pas encore beaucoup.

— Si, par mon esprit, je pénètre bien l'intention de ton discours, me répondit alors l'âme qui m'avait questionné la première, tu parles de l'Arno. »

Et l'autre lui dit : « Pourquoi a-t-il caché le nom de cette rivière comme on fait des choses horribles ? »

Et l'ombre, qui était interrogée sur ce sujet, s'acquitta ainsi : « Je ne sais, mais il est bien juste que le nom d'une telle vallée périsse,

» Car, dès sa source (là où s'élève si haut ce mont sauvage dont a été détaché Peloro, qu'en peu de lieux la chaîne montueuse dépasse cette hauteur),

» Jusqu'au point où le fleuve se rend pour réparer tout ce que le ciel a tiré de la mer, à laquelle les fleuves doivent à leur tour toute l'eau qui chemine avec eux,

» La vertu est évitée de tous comme un serpent ennemi, soit par un malheur de ce pays, soit par une mauvaise habitude qui les entraîne.

¹ Falterona, montagne de l'Apennin.

» Les habitants de cette misérable vallée ont tellement perverti leur naturel, qu'il semble que Circé les ait nourris dans ses pâturages.

» C'est au milieu de sales pourceaux ¹, plus dignes de se nourrir de glands que d'autres aliments faits à l'usage des hommes, que ce fleuve fraye d'abord son maigre cours.

» Il trouve ensuite, en descendant, des roquets plus hargueux que ne le demande leur force ²; aussi il leur tourne avec dédain le museau;

» Il va plus rapide, et plus il grossit, le fleuve maudit et malheureux, plus il trouve de chiens qui se font loups ³.

» Descendu après, par des gorges profondes, il trouve des renards si pleins de fraude, qu'ils ne craignent aucun engin qui puisse les prendre ⁴.

» Je ne cesserai pas de dire, bien qu'un autre m'entende; et cela sera bon à celui-ci, pourvu qu'il se souvienne des choses qu'un esprit vrai me découvre.

» Je vois ton petit-fils qui devient chasseur de ces loups sur la rive du fleuve cruel, et tous les épouvante ⁵;

» Il vend leur chair encore vivante; ensuite il les tue comme de vieilles bêtes; il ôte à beaucoup la vie et à lui l'honneur;

» Il sort sanglant de la triste forêt ⁶, demeurée telle que d'ici à mille ans elle ne pourra bourgeonner dans sa force première. »

Comme à l'annonce de futurs malheurs se trouble le visage de celui qui écoute, de quelque part que le malheur l'attaque,

¹ Les habitants du Casentin.

² Ceux d'Arezzo.

³ Les Florentins.

⁴ Les Pisans.

⁵ L'âme qui parle ici est Guido del Duca, de Brettinoro; elle s'adresse à Rinieri. Del Duca veut parler de Fulcieri, petit-fils de Rinieri, podestat de Florence en 1302, qui, gagné par les Noirs, fit enfermer et tuer les principaux Blancs.

⁶ Florence.

De même je vis l'autre âme, qui se trouvait tournée pour entendre, se troubler et devenir triste, quand ses paroles furent arrivées à elle.

Le langage de l'une et la figure de l'autre me rendirent désireux de savoir leur nom, et je leur en fis la demande mêlée de prières.

C'est pourquoi l'esprit, qui tout d'abord me parla, recommença : « Tu veux que je m'amène à faire pour toi ce que tu ne veux faire pour moi ;

» Mais puisque Dieu veut que sa grâce brille si fort en toi, je ne te serai point avare. Sache donc que je suis Guido del Duca.

» Mon sang fut si brûlé par l'envie, que, si j'eusse vu un homme devenir joyeux, tu m'aurais vu couvert d'une teinte livide.

» De ma semence voici la paille que je moissonne. O race humaine ! pourquoi mettre ton cœur là où un bien demande l'exclusion de l'autre ?

» Celui-ci est Rinieri, le trésor et l'honneur de la maison de Calboli, où depuis personne ne s'est fait héritier de son mérite.

» Et ce n'est pas seulement ses descendants qui sont dénués, entre le Pô et la montagne, la mer et le Réno, des qualités requises pour la vérité et les contentements de la vie ;

» Car, dans ces mêmes confins, le sol est si couvert de rejets vénéneux, que, pour le cultiver, toute peine serait maintenant tardive.

» Où est le bon Licio ¹, et Arrigo Mauardi ², Pierre Traversaro ³, et Guido de Carpigna ⁴ ? O Romagnols ! ô race abâtardie !

¹ Licio di Valbona, homme de bien. Sa fille épousa Richard, après s'être livrée à lui.

² Les commentateurs ne sont point d'accord sur ce personnage.

³ Pierre Traversaro, seigneur de Ravenne, maria sa fille à Étienne, roi de Hongrie.

⁴ Guido, homme noble de Montefeltro. (Grangier.)

« Puisqu'à Bologne un forgeron fait souche ¹, puisqu'à Faenza un Bernardin di Fosco ², sorti de si petite graine, devient une noble tige !

« Ne l'étonne pas si je pleure, ô Toscan ! lorsque je me rappelle Guido de Prata, Ugolin d'Azzo, qui vécurent avec nous,

« Frédéric Tignoso et tous les siens, puis la maison Traversara et les Anastagi. Hélas ! ces deux familles ont perdu leur héritage de vertu !

« Si je pleure en me rappelant les dames et les chevaliers, leurs travaux et leurs joies. Car l'amour et la courtoisie excitaient les cœurs, là où ils sont devenus si dépravés.

« O château de Brettinoro ³ ! pourquoi n'as-tu pas croulé depuis que ta famille et tant de gens sont tombés pour n'être pas criminels ?

« Bagnacavallo fait bien, il ne produit plus d'enfants ; Castocaro fait mal, et pis encore fait Conio, qui s'occupe à produire de tels comtes.

« Les Pagani pourront engendrer quand leur démon aura fui ; toutefois il ne restera jamais d'eux un souvenir bien pur.

« O Ugolin de Fantoli ! ton nom est en sûreté, puisqu'on n'attend plus d'héritier qui, en forlignant, puisse l'obscurcir.

« Mais va-t'en, ô Toscan ! je me plais maintenant à pleurer bien plus qu'à parler ; car notre pays m'a serré le cœur. »

Nous savions que ces âmes chéries nous sentaient marcher ; donc, en se taisant, elles nous rassuraient sur notre chemin.

Quand, tout en cheminant, nous nous trouvâmes seuls,

¹ Allusion à Lambertuccio, forgeron devenu grand seigneur.

² Homme valeureux et de petite naissance..., etc.

³ Brettinoro, etc., châteaux de la Romagne, gouvernés par de petits tyrans. Pagani fut surnommé *il Diavolo*. — Fantoli, homme vertueux.

voici, comme la foudre qui fend l'air, qu'une voix s'en vint droit à nous, disant :

« Quiconque me trouvera doit me tuer ¹ ! » Et elle s'enfuit aussi vite que le tonnerre qui s'éloigne après avoir déchiré le nuage.

Comme notre oreille se reposait du bruit de cette voix, voici qu'une autre retentit avec un si grand fracas, qu'elle semblait un nouveau tonnerre qui suivait coup sur coup le premier :

« Je suis Aglaure ², celle qui devint pierre. » Alors, pour me serrer contre le poëte, je fis un pas en arrière et non en avant.

Déjà, de toutes parts, l'air était calme. Virgile me dit : « Tel fut le dur licou qui devrait retenir l'homme dans ses limites.

» Mais vous mordez si ardemment à l'appât, que l'hameçon de l'antique ennemi vous tire à lui : donc le frein et les remontrances valent bien peu.

» Le ciel vous appelle et tourne autour de vous, en vous montrant ses beautés éternelles ; cependant votre œil ne regarde que la terre ;

» Aussi êtes-vous châtiés par celui qui voit toute chose. »

CHANT XV.

Autant qu'il reste de temps entre la fin de la troisième heure et le commencement du jour dans la sphère, qui, comme un enfant, toujours se joue et s'agite ;

Autant il semblait rester au soleil de temps à parcourir vers le soir ; là brillait Vesper, et ici, sur la terre, il était minuit.

¹ Caïn.

² Aglaure, fille de Cécrops, possédée des Furies, se tua.

Les rayons nous frappaient en plein visage, parce que nous avions tourné toute la montagne, et que déjà nous marchions droit vers le couchant.

Quand je sentis mon front fatigué par une lumière plus grande qu'auparavant, je fus stupéfait devant tant de choses qui m'étaient inconnues.

Je levai donc mes mains au-dessus de mes paupières, et je me fis un abri où vint se briser l'excessive clarté.

Comme un rayon réfléchi par l'eau ou par un miroir remonte dans la partie opposée, et suit en remontant la même manière

Dont il est descendu, bien différent de la chute de la pierre qui est perpendiculaire, selon que le démontrent l'expérience et l'art;

De même il me parut que j'étais frappé par une lumière réfléchie devant moi, de sorte que ma vue fut prompte à fuir cet éclat.

« Doux père, quelle est cette clarté dont je ne puis défendre ma vue, et dont je suis comme criblé? Il me semble, dis-je, qu'elle s'avance vers nous.

— Ne t'étonne pas, répondit-il, si la famille du ciel t'éblouit encore; c'est un messager qui vient inviter l'homme à monter.

» Bientôt il ne te sera plus pénible de voir ces choses, mais tu seras heureux autant que la nature t'a donné de sentir. »

Quand nous fûmes tout près de l'ange béni, il nous dit d'une voix joyeuse : « Entrez par cet escalier qui est moins droit que les deux autres. »

Nous montions déjà hors du cercle, quand derrière nous on chanta : *Beati misericordes*¹, et *Sois joyeux, toi qui es vainqueur*².

Mon maître et moi nous montions seuls, et je pensai, tout en marchant, à tirer profit de ses paroles.

¹ Paroles de Jésus-Christ. (Matth., ch. v.)

² *Ib.*

Donc je me dirigeai vers lui en demandant ainsi : « Que voulait dire l'esprit de la Romagne ¹, en parlant de biens qui l'un l'autre s'excluent ? »

Et lui à moi : « Il connaît à présent le danger de son plus grand péché ; ne l'étonne donc pas s'il le condamne , pour que d'autres aient moins à pleurer.

» Parce que si vos désirs s'attachent à des biens dont chaque part, lorsqu'on est plusieurs, diminue, l'envie excite vos poumons à soupirer.

» Mais si l'amour de la sphère suprême tournait en haut votre désir, il n'y aurait pas une telle crainte dans votre cœur.

» Car , dans cette enceinte, plus chacun dit *notre*, plus il possède du vrai bien , et plus il est brûlant de charité.

— Je suis plus affamé de tes réponses , lui dis-je, que si jusqu'à présent je m'étais tu ; et il s'assemble plus que jamais des doutes dans mon esprit.

» Comment peut-il être qu'un bien divisé rend plus riches ses possesseurs plus ils sont en nombre, que ceux qui seraient en petit nombre à le posséder ? »

Et lui à moi : « Comme tu cloues toujours ton esprit aux choses terrestres , tu fais sortir des ténèbres de la vraie lumière

» Ce bien infini et ineffable qui est là-haut, s'élance vers l'amour comme un rayon vers un corps lucide.

» Il se donne d'autant plus qu'il trouve plus d'ardeur, de sorte que d'autant la charité s'étend, d'autant s'accroît sur elle l'éternelle vertu.

» Plus là-haut il y a d'âmes unies entre elles , plus il y a lieu à bien aimer, et plus on s'y aime, et, comme un miroir, l'un l'autre on se renvoie l'amour.

» Si mes raisons ne te rassasient pas, tu verras Béatrice, et elle apaisera pleinement ce désir et tous les autres.

¹ Guido del Duca.

» Avancee cependant, afin que promptement s'effacent, comme deux le sont déjà, les cinq taches qui ne disparaissent que sous les larmes ¹. »

Comme je voulais dire : « Tu m'as satisfait, » je me vis arrivé à l'autre cercle, et mes regards avides et errants me firent taire.

Là il me sembla être ravi soudainement en une vision extatique, et voir dans un temple un grand nombre de personnes.

Et une femme à l'entrée disait, dans la douce attitude d'une mère : « Mon fils, pourquoi as-tu agi ainsi envers nous ? »

» Voici que, tout en pleurs, ton père et moi nous te cherchions ². » Et, comme elle se tut, ce qui m'avait apparu d'abord disparut.

Ensuite m'apparut une autre femme ayant sur les joues ces gouttes d'eau que distille la douleur quand elle nait d'un grand dépit contre quelqu'un.

Et elle disait : « Si tu es seigneur de la ville pour le nom de laquelle il y eut entre les dieux tant de débats, et de laquelle toute science jette ses étincelles ³,

» Venge-toi ⁴ de ces bras hardis qui ont embrassé notre fille, ô Pisistrate ! » Et ce seigneur doux et élément

Me semblait lui répondre avec un visage serein : « Que ferons-nous à celui qui nous désire du mal, si celui qui nous aime est condamné par nous ? »

Ensuite je vis des gens brûlés du feu de la colère, tuer un jeune homme à coups de pierres en se criant fortement l'un à l'autre : « Martyrise ! martyrise ⁵ ! »

Et je le voyais, lui, se courber sous la mort qui déjà le

¹ La tache de l'orgueil et celle de l'envie ; il ne reste plus que cinq P au front du poëte.

² Paroles de Marie et de Joseph à Jésus enfant.

³ Athènes.

⁴ Valère Maxime, lib. v.

⁵ Saint Étienne : tous exemples de résignation.

terrassait ; mais de ses yeux il faisait toujours des portes pour le ciel.

Au milieu de cette guerre furieuse, il priait le Seigneur suprême, de cet air qui ouvre la pitié, de pardonner à ses persécuteurs.

Quand mon âme revint de ces visions placées hors d'elle aux objets véritables, hors d'elle aussi placés, je reconnus qu'en substance mes erreurs n'étaient pas fausses.

Mon guide, qui pouvait me voir faire comme un homme qui se débarrasse du sommeil, me dit : « Qu'as-tu donc, que tu ne peux te soutenir ? »

» Tu as marché plus d'une demi-lieue en fermant les yeux, et les jambes incertaines, pareil à celui que le vin ou le sommeil incline.

— O mon doux père ! si tu m'écoutes, je te dirai, lui dis-je, ce qui m'apparut quand mes jambes chancelaient ainsi. »

Et lui : « Si tu avais cent masques sur la face, tes pensées, même les moindres, ne me seraient pas moins connues.

» Ce que tu as vu te fut révélé pour que tu ne refuses pas d'ouvrir ton cœur aux eaux de paix qui sont versées par l'éternelle fontaine.

» Je ne t'ai point demandé : « Qu'as-tu ? » comme fait celui qui ne regarde qu'avec l'œil, et qui ne voit plus quand le corps gît inanimé.

» Mais je te l'ai demandé pour rendre la force à tes pieds. Il faut ainsi exciter les paresseux, trop lents à bien employer le temps de la veille. »

Nous marchions par cette vèprée, attentifs à regarder aussi loin que le pouvaient nos yeux contre les rayons brillants du soir.

Et voilà que peu à peu une fumée s'avança vers nous obscure comme la nuit ; et il n'y avait aucun lieu pour s'en garantir.

Elle nous priva de l'air pur et de l'usage de la vue.

CHANT XVI

L'obscurité de l'Enfer et d'une nuit privée de toute étoile sous un ciel aussi triste que le peut rendre un amas ténébreux de nuages ,

Ne mit pas devant ma vue un voile si épais que la fumée qui alors nous couvrit, et n'était pas un voile si rude et si grossier.

L'œil ne pouvait rester ouvert : donc mon compagnon, sage et fidèle, s'approcha de moi et m'offrit son épaule.

Comme l'aveugle s'en va derrière son guide pour ne point s'égarer et ne se point heurter contre une chose qui le blesse ou le tue ,

Je m'en allais ainsi par cet air épais et amer , en écoutant mon conducteur, qui disait : « Prends garde d'être séparé de moi. »

J'entendais des voix , et chacune d'elles semblait prier pour obtenir paix et miséricorde de l'Agneau de Dieu qui efface les péchés.

Agnus Dei, tel était leur exorde ; toutes disaient cette seule parole sur un seul ton, si bien qu'une parfaite concorde semblait exister entre elles.

« O maître ! dis-je , ce sont des esprits que j'entends ? »
— Et lui à moi : « Tu dis vrai , et ils sont occupés à dénouer le nœud de la colère.

— Or , qui es-tu , toi qui fends notre fumée et qui parles de nous comme si tu partageais encore le temps en calendes ? »

Ainsi parla une voix ; c'est pourquoi le maître me dit : « Réponds , et demande si par ici on monte là-haut. »

Et moi : « O créature qui te purifies pour retourner belle à celui qui t'a faite ! tu entendras des merveilles si tu veux me suivre.

— Je te suivrai autant qu'il m'est permis, répondit-elle,

et si la fumée ne nous laisse pas nous voir, le son nous rapprochera à défaut de la vue. »

Alors je commençai : « Je m'en vais là-haut avec cette forme que la mort dissout, et je suis venu ici à travers les peines infernales.

» Et si Dieu m'a tellement reçu dans sa grâce, qu'il venille bien que je puisse voir sa cour par une voie si en dehors de l'usage commun,

» Ne me cache pas qui tu fus avant ta mort, mais dis-le-moi ; et dis-moi eneore si je vais bien au passage, et tes paroles seront nos conduettrices.

— Je fus Lombard et je fus appelé Marco ¹. Je fus savant dans les affaires du monde, et j'aimai cette probité vers laquelle maintenant personne ne tend son arc.

» Pour arriver là-haut, va tout droit. » Ainsi il me répondit, et il ajouta : « Je te prie de prier pour moi quand tu seras en haut. »

Et moi à lui : « Je t'engage ma foi de faire ce que tu me demandes, mais je m'embarrasse dans un doute si je ne m'explique.

» D'abord il était simple, et après il est devenu double, lorsque j'accouple ton opinion présente, qui est pour moi certaine, avec une autre opinion que j'ai entendue ailleurs.

» Ainsi, le monde est dénué de toute vertu comme tu me l'annonces, et il est chargé et couvert de malice.

» Mais je te prie de m'en donner la raison si elaire, que je la voie et la montre aux autres, car l'un place cette raison dans le ciel, cet autre ici-bas. »

D'abord il exhala un profond soupir que la douleur termina par un hélas ! et puis il commença : « Frère, le monde est aveugle, et je sens assez que tu en viens.

» Vous qui vivez, vous reportez toute cause au ciel, comme si toute chose se mouvait nécessairement par lui.

¹ Noble vénitien, ami de Dante.

» S'il en était ainsi, le libre arbitre serait détruit en vous, et il n'y aurait pas de justice à recevoir, pour le bien la joie, et pour le mal la douleur.

» Le ciel aide le commencement de vos mouvements, mais je ne dis pas de tous; mais en supposant que je le dise, sa lumière vous est donnée pour distinguer le bien et la méchanceté.

» On vous a donné aussi le libre arbitre qui, si on l'emploie dans les premiers assauts, peut résister aux influences célestes, et qui, par suite, si on l'entretient bien, est vainqueur de tout.

» Libres, vous êtes soumis à une force plus grande et à une meilleure nature, et celle-ci créa en vous l'esprit que le ciel ne tient pas sous son influence.

» Donc, si le monde présent dévie, la raison en est en vous, il faut la chercher en vous; et moi je t'en serai à cette heure la vraie preuve.

» L'âme sort de la main de celui qui la caresse en son esprit avant qu'elle soit, pareille à un enfant qui, tout pleurant et en riant, balbutie et se joue;

» Cette âme simplette qui ne sait rien, sinon qu'elle provient d'un créateur bienheureux, retourne volontiers à celui qui fait sa joie.

» D'abord elle prend le goût des biens de peu de valeur, en cela se trompant, et elle court après eux, si un guide ou un frein ne dirige ailleurs son amour.

» Il a donc fallu des lois pour servir de frein, il a fallu des rois qui, de la Cité véritable¹, sussent au moins discerner la Tour².

» Les lois existent, mais qui offre sa main pour elles? Le pasteur qui précède le troupeau peut ruminer, mais il n'a pas les ongles fendus.

» C'est pourquoi toute la bande voyant son guide se

¹ Le ciel.

² Les devoirs sociaux.

nourrir des choses dont elle est gloutonne, s'en repait et n'en demande rien de plus.

» Tu peux bien voir que la mauvaise direction est la raison qui a rendu le monde coupable, et que ce n'est pas la nature qui est corrompue en vous.

» Rome, qui améliora le monde, avait deux soleils, lesquels faisaient voir l'une et l'autre voie, celle du monde et celle de Dieu.

» L'un des deux soleils a obscurci l'autre. Le glaive a été uni au bâton pastoral ; ainsi joints de vive force, l'un et l'autre doivent mal s'accorder.

» Car, réunis ainsi, l'un ne craint pas l'autre. Si tu ne me crois pas, que ton esprit pense à l'épi ; car toute herbe se connaît à sa semence.

» Au pays que l'Adige et le Pô arrosent¹, on ne trouvait que valeur et courtoisie, avant que Frédéric² eût toutes ses querelles.

• Pour l'heure, il pourrait y passer en toute sûreté, celui-là qui, par honte, éviterait de parler aux gens de bien et d'en approcher.

» Il y a bien encore trois vieillards³ en qui l'ancien âge gourmande le nouveau, et à qui il tarde que Dieu les appelle à une meilleure vie !

» Ce sont : Conrad da Palazzo, le bon Ghérardo, et Guido da Castel, qu'on nomme mieux en français Lombard le Simple.

» Dis dorénavant que l'église de Rome, pour confondre en elle les deux gouvernements, tombe dans la fange, et salit elle et sa charge.

— O mon cher Marco ! lui dis-je, tu raisones bien ! Et je comprends à cette heure pourquoi dans l'héritage les enfants de Lévi furent exclus⁴.

¹ La Lombardie et la Romagne.

² L'empereur Frédéric I^{er}.

³ Allusion à Conrad da Palazzo, etc.

⁴ Parce que Moïse les consacra au sacerdoce.

« Mais quel est ce Ghérardo que tu tiens pour un sage , ce reste d'une race éteinte qui est un reproche pour ce siècle sauvage ?

— Ou ton parler me trompe , ou bien il me tente , répondit Marco , puisqu'en me parlant , Toscan , tu sembles ne rien savoir du bon Ghérardo.

« Je ne le connais sous aucun autre surnom , à moins que je ne le tire de sa fille Gajà ¹. Que Dieu soit avec vous , puisqu'avec vous je ne vais pas plus loin.

« Vois l'aube qui rayonne à travers la fumée , et déjà blanchit. L'ange est ici ; il faut que je parte avant qu'il paraisse. »

Il parla ainsi , et plus ne voulut m'écouter.

CHANT XVII.

Rappelle-toi , lecteur , si jamais dans les Alpes tu fus enveloppé par un nuage à travers lequel tu ne voyais pas autrement que la taupe à travers la pellicule qui couvre ses yeux ;

Comme lorsque les vapeurs humides et épaisses commencent à se raréfier , les rayons du soleil les pénètrent faiblement ;

Et ton imagination arrivera vite à voir comment je revis le soleil , avant l'instant où il s'allait coucher.

Ainsi , égalant mes pas aux pas fidèles de mon maître , je sortis de cette nuée quand les rayons étaient déjà morts pour la partie basse de la montagne.

O imagination , qui parfois jettes l'homme hors de lui-même , si loin qu'il n'entend pas qu'autour de lui sonnent mille trompettes !

¹ C'estoit , dit Grangier , un grand miroir de chasteté. .

Qui donc t'anime, si les seus ne t'aiguillonnent pas? Oh! ce qui t'anime, c'est une lumière formée dans le ciel, ou d'elle-même, ou par la divine volonté qui l'envoie ici-bas.

La figure de celle que son impiété fit échanger en cet oiseau¹ qui se plaît le plus à chanter, apparut à mon imagination.

Alors mon esprit se concentra tellement en lui-même, que du dehors n'arrivait chose qui fût perçue par lui.

Ensuite, dans ma haute fantaisie, pleuvait l'image d'un crucifié dédaigneux et fier², et tel je le voyais mourir.

Autour de lui étaient le grand Assuérus, Esther son épouse, et le juste Mardoehée, qui, à dire et à faire, fut irréprochable.

Et lorsque cette image se fut rompue d'elle-même, à la manière d'une bulle, dès que manque l'eau sous laquelle elle s'était formée,

Dans ma vision surgit une jeune fille pleurant fort et qui disait : « O reine! pourquoi donc par colère as-tu voulu ne plus être?

» Tu t'es tuée pour ne pas perdre Lavinie³, cependant tu m'as perdue; et moi, ta fille, je me lamente sur ta perte, ô ma mère! plutôt que sur celle d'un autre⁴. »

De même que, lorsqu'une nouvelle lumière frappe les paupières fermées, le sommeil tout à coup se brise, et, ainsi rompu, glisse avant de mourir entièrement;

De même mes imaginations tombèrent, aussitôt que mon visage fut frappé par une lumière plus grande que celle qui est à notre usage.

Je me tournais pour voir où j'étais, quand une voix me dit : « On monte par ici! » et de moi écarta toute autre attention.

¹ Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes.

² Aman.

³ Fille du roi Latius et d'Amata. VIRG. liv. XII.

⁴ Turnus.

Elle rendit aussi ma volonté si prompte à regarder quel était celui qui parlait, que je n'eus point de repos avant de l'avoir envisagé.

Mais comme notre vue s'abat devant le soleil qui se voile sous sa lumière, de même ici ma force défaillait.

« Celui-ci, dit mon maître, est un divin esprit, qui, sans avoir été prié, nous dirige dans la voie de la montagne, et il se cache lui-même dans sa lumière.

» Il agit avec nous comme l'homme doit agir avec ses semblables; car celui qui attend une prière, lorsqu'il voit le besoin, se dispose malignement à refuser tout secours.

» Que nos pieds obéissent à une si grande invitation; hâtons-nous de monter avant qu'il fasse nuit, car nous ne le pourrions plus jusqu'au retour du soleil. »

Ainsi parla mon guide, et lui et moi nous tournâmes nos pas vers un escalier; et aussitôt que je fus sur la première marche,

Je sentis comme un mouvement d'ailes qui éventait ma figure¹; et l'on disait : *Beati pacifici*² qui sont sans mauvaise colère !

Déjà les derniers rayons qui sont suivis par la nuit s'élevaient si droit des bords de l'horizon, que les étoiles apparaissaient de toutes parts.

« O mon courage ! pourquoi ainsi t'éloigner ! » disais-je à part moi ; car je sentais la force de mes jambes demander trêve.

Nous étions là où l'échelle ne monte plus, et nous étions arrêtés comme la nef qui arrive à la plage.

Et j'écoutai un peu si j'entendais quelque chose dans le nouveau cercle ; puis, me retournant vers mon maître, je lui dis :

« Mon doux père, de quelle offense se purifie-t-on dans le cercle où nous sommes ? Si notre pied s'arrête, que ton entretien ne s'arrête pas ! »

¹ L'ange efface le troisième P, qui représentait le péché de colère.

² S. Matthieu.

Et lui à moi : « L'amour du bien qui n'a pas su accomplir son devoir ici est justement repris dans sa direction ; ici la rame trop lente doit encore battre les flots.

» Mais, pour que tu comprennes encore plus nettement, tourne ta pensée vers moi, et tu retireras quelque bon fruit de ce moment de halte.

» Mon fils, commença-t-il, ni créateur ni créature ne furent jamais sans amour, soit naturel, soit volontaire ; tu sais cela.

» L'amour naturel fut toujours exempt d'erreur, mais l'autre peut errer par un objet coupable, ou par trop ou par trop peu de vigueur ;

» Tant que cet amour est dirigé vers les biens premiers, ou se modère lui-même dans son attachement pour les biens secondaires, il ne peut être l'occasion d'un plaisir mauvais ;

» Mais quand il se tourne au mal, ou qu'il poursuit le bien avec plus ou moins d'ardeur qu'il ne faut, alors la créature agit contre son créateur.

» De là tu peux comprendre que l'amour est en vous la semence de toute vertu et de toute œuvre qui mérite châtement.

» Or, comme l'amour ne peut être indifférent au salut de son sujet, toutes les choses sont ainsi préservées de leur propre haine ;

» Et comme aucun être créé ne se peut concevoir étant par lui-même, et séparé du premier être, tout sentiment qui portait à haïr le créateur est impossible.

» Il en résulte, si cette division est bien faite, que le mal que l'on aime est contre son prochain ; et cet amour naît de trois manières dans votre limon.

» L'un, par la chute de son voisin, espère de l'élévation, et, seulement pour cela, il désire qu'il soit mis à bas de sa grandeur.

» L'autre craint de perdre pouvoir, faveur, honneur et réputation, parce que son prochain prospère ; pour cette

cause il s'attriste tellement, qu'il lui souhaite le contraire.

» Un troisième semble tout honteux de quelque injure, et devient avide de vengeance; le mal de son offenseur est tout ce qu'il recherche.

» Ces trois sortes d'amour s'expient là-bas, au-dessous. Or, je veux que tu comprennes aussi cet autre amour qui recherche le bien sans règle et sans mesure.

» Chacun conçoit et désire confusément quelque bien dans lequel son esprit se repose; c'est pourquoi chacun s'efforce de l'atteindre.

» Si un amour trop lent vous attire à voir ce bien ou à l'acquérir, ce cercle, après un juste repeutir, sera le lieu de votre martyre.

» Il est un autre bien qui ne rend pas l'homme heureux; il n'est pas la félicité, il n'est pas la bonne essence de tout bien; il n'en est pas le fruit et la racine.

» L'amour qui s'abandonne trop à ce bien s'expie au-dessous de nous dans trois cercles; mais comment cette triple répartition est établie,

» Je le tairai, afin que tu le cherches par toi-même. »

CHANT XVIII.

Le profond docteur avait fini son raisonnement, et il regardait attentivement dans mes yeux si je paraissais content;

Et moi, qu'une nouvelle soif excitait encore, je me taisais au dehors, et au dedans je me disais : « Peut-être le trop de demandes que je lui fais le fatigue. »

Mais ce vrai père, s'apercevant du timide vouloir qui ne se découvrait pas, me donna la hardiesse de lui parler en me parlant.

Donc moi : « Maître, ma vue s'avive tellement à ta

lumière, que je discerne clairement ce que ta raison renferme ou décrit.

» Or, je te prie, doux et cher père, démontre-moi cet amour auquel tu ramènes toute bonne œuvre et son contraire.

— Dirige vers moi, dit-il, les yeux perçants de ton intelligence, et tu verras d'une façon manifeste l'erreur des aveugles qui se font guides.

» Le cœur qui est créé propre à aimer s'élance vers toute chose qui lui plaît, aussitôt qu'il se sent touché par l'attrait du plaisir.

» Votre faculté appréhensive vous retrace un être réel, et le développe en vous avec tant de charme, que votre âme se tourne vers cet objet;

» Et si en se tournant elle s'élève vers lui, cette inclination est l'amour naturel, lequel s'unit à vous par le plaisir.

» Ensuite, comme le feu va en haut par sa forme qui est faite pour monter là où il vit le plus dans sa vraie matière,

» Ainsi l'âme éprise s'abandonne au désir, qui est le mouvement spirituel, et qui jamais ne repose qu'il n'ait joui de la chose aimée.

» Or tu peux voir combien la vérité est cachée à ceux qui affirment que tout amour est en soi une chose louable,

» Peut-être parce que sa matière leur semble toujours bonne; mais toute empreinte n'est pas bonne, encore que bonne soit la cire.

— Tes paroles et mon esprit attentif à les suivre, lui répondis-je, m'ont expliqué l'amour; mais cela m'a rempli de plus grands doutes.

» Car si l'amour nous est offert par les objets du dehors, et si l'âme ne va pas autrement, elle n'a aucun mérite qu'elle aille droit ou de travers. »

Et lui à moi : « Tout ce que notre raison voit sur ce point, je puis te le dire; pour le reste, car c'est une

œuvre de foi, attends d'être arrivé à Béatrice ¹ : ceci regarde la foi.

» Toute forme substantielle qui est distincte de la matière et qui lui est cependant unie, a, renfermée en elle, une vertu spéciale,

» Laquelle, sans ses œuvres, ne peut être ni sentie, ni démontrée, mais se manifeste par ses effets, comme par ses feuilles vertes la vie de la plante.

» D'où vient l'intelligence de ses premières notions, l'homme ne le sait pas, non plus la pente de ses premiers appétits,

» Lesquels sont en nous, comme dans l'abeille la passion de faire du miel, et cette première volonté ne mérite ni blâme ni louange.

» Or, pour que tout dérive vers cette première volonté, en vous est née la vertu qui conseille (la raison) et qui doit se tenir sur le seuil du consentement.

» La raison est le principe d'où vous tirez occasion de mériter, selon qu'elle accueille ou repousse les bons ou les coupables amours.

» Les sages qui, en réfléchissant, sont parvenus au fond des choses, ont reconnu cette liberté innée, et ils ont laissé au monde la Morale.

» Donc, supposons que tout amour qui s'allume en vous surgit de nécessité, en vous aussi est le pouvoir de le réprimer.

» C'est la noble vertu que Béatrice appelle le libre arbitre; ainsi tâche de t'en souvenir si elle vient à t'en parler. »

La lune, qui se levait tardivement et quasi à minuit, nous faisait paraître les étoiles plus rares, et avait l'air, dans le firmament, d'un sceau tout enflammé.

Elle parcourait dans le ciel ce chemin qu'embrase le

¹ A la théologie.

solcil, alors que l'habitant de Rome le voit tomber entre la Sardaigne et la Corse.

Et cette ombre bienfaisante, grâce à laquelle Piétola¹ est plus renommé que toute ville du Mantouan, avait délivré mon esprit de la charge qui l'accablait.

Donc, moi qui avais reçu des raisons claires et solides sur toutes questions, j'étais comme un homme qui rêve plein de sommeil ;

Mais cette somnolence me fut enlevée subitement par des âmes qui s'avançaient déjà derrière nos épaules.

De même qu'autrefois l'Ismène et l'Asope² virent de nuit sur leurs bords la foule courir en fureur, parce que les Thébains avaient besoin de Bacchus ;

De même dans ce cercle, selon que j'ai vu, s'en venaient, fauchant du pied, ceux qu'une bonne volonté et qu'un juste amour conduit.

Elles furent bientôt sur nous, car toute cette grande troupe n'allait qu'en courant, et les deux premières criaient en pleurant :

« Marie courut en hâte à la montagne ; César, pour subjuguier Lérída, laissa Marseille et courut en Espagne³. »

« Vite ! vite ! que le temps ne se perde pas par trop peu d'amour ! criaient les autres après eux ; car le zèle du bien fait reverdir la grâce !

— Ames, en qui une ferveur ardente compense peut-être maintenant la négligence et le retard que, dans votre tiédeur, vous avez mis à bien faire,

« Celui-ci, qui est vivant (et certes je ne vous trompe pas), veut aller là-haut dès que le solcil reluira ; dites-nous donc où est le plus prochain passage. »

Telles furent les paroles de mon guide ; et un de ces

¹ Petit bourg voisin de Mantoue, où est né Virgile.

² Fleuves de Béotie et d'Achaïe.

³ Exemples de célérité opposés à la paresse.

esprits lui dit : « Viens derrière nous , tu trouveras l'ouverture.

» Nous sommes si pleins de volonté pour avancer , que nous ne pouvons nous arrêter : donc pardonne si cette juste punition te semble une impolitesse.

« Je fus abbé ¹ à Saint-Zénon , à Vérone , sous l'empire du bon ² Barberousse , dont Milan dans sa douleur s'entre-tient encore.

» Tel a déjà un pied dans la fosse , qui pleurera pour ce monastère et sera triste d'y avoir eu de la puissance ;

» Puisqu'en place du vrai pasteur , il a mis là son fils , mal de corps , pire encore d'esprit , et né d'une mauvaise union ³. »

Je ne sais si l'âme en dit davantage ou si elle se tut , tant elle était déjà éloignée de nous ; mais j'entendis ces paroles et je me plus à les retenir.

Et celui qui était en tout besoin mon secours , me dit : « Tourne-toi par là ; n'en vois-tu pas deux qui viennent en faisant des morsures à la paresse ? »

Ces deux âmes disaient derrière toutes les autres : « La nation pour qui la mer s'ouvrit , mourut avant que ses héritiers vissent le Jourdain ;

» Et celle qui jusqu'à la fin n'endura pas les fatigues avec le fils d'Anchise , s'offrit d'elle-même à une vie sans gloire. »

Ensuite , quand ces ombres furent si distantes de nous que je ne pouvais plus les voir , une nouvelle pensée descendit en moi ;

Et de celle-ci naquirent plusieurs autres , toutes diverses , et je me pris tellement à rêver en passant de l'une à l'autre , que , par plaisir , je fermai les yeux ;

Et je changeai mes pensées en sommeil.

¹ Dom Gérard second.

² Épithète ironique.

³ Le fils naturel d'Albert de la Scala , seigneur de Vérone.

CHANT XIX.

A l'heure où la chaleur du jour qui vient de mourir, vaincue par la froidure de la terre ou celle de Saturne, ne peut plus échauffer le froid de la lune;

Lorsque les géomanciens ¹ voient le signe qu'ils nomment leur *plus grande fortune* s'élever à l'orient avant l'aube, dans cette voie du ciel qui ne restera pas longtemps brune,

M'apparut en songe une femme bègue, aux yeux louches, aux pieds tors, manchote et d'un teint hâve ².

Je l'examinais, et comme le soleil ranime les membres engourdis par le froid de la nuit, ainsi mon regard déliait sa langue;

Puis, en peu de temps, il la redressait tout entière et colorait son visage triste, comme le demande l'amour.

Lorsqu'elle sentit sa langue ainsi déliée, elle commença à chanter si bien, que j'aurais eu grand'peine à en détourner mon attention.

« Je suis, chantait-elle, je suis la douce sirène qui, au milieu des mers, fait dévier les mariniers, tant ils sont poussés par le plaisir de m'entendre.

« J'ai détourné par mon chant Ulysse de sa course vagabonde; celui qui s'arrête près de moi rarement s'en va, tant je l'enivre. »

Elle n'avait pas encore fermé la bouche, quand parut à mon côté une femme sainte ³, et prompte à rendre la première confuse.

« O Virgile ! Virgile ! quelle est cette femme ? » disait-

¹ La géomancie est l'art de deviner par des points marqués au hasard sur le sable ou sur le papier.

² Lombardi croit que c'est le Mensonge.

³ La Vérité, selon le même.

elle fièrement; et lui s'approchait les yeux fixés seulement sur la femme sainte.

Celle-ci saisit la première, et, déchirant ses vêtements, la découvrit par devant et me montra son ventre. La puanteur qui en sortait fut telle, que je m'éveillai.

Je tournai les yeux, et le bon Virgile me disait : « Je t'ai au moins appelé trois fois. Lève-toi et viens; trouvons l'ouverture par laquelle tu entreras. »

Je me levai; les cercles du mont sacré étaient déjà pleins de la lumière du jour, et en marchant nous avions derrière nous le soleil.

En le suivant je portais mon front comme celui qui a la tête chargée de pensées, de sorte qu'il forme un demi-arc de pont avec sa personne,

Quand j'entendis : « Venez! c'est ici qu'on passe. » Et ces paroles furent dites d'un ton si suave et si doux, qu'on n'en connaît pas de pareil dans cette région mortelle.

Avec ses ailes ouvertes qui semblaient celles d'un cygne, celui qui avait ainsi parlé nous mena entre les deux flancs de la dure montagne;

Ensuite il agita ses plumes et éventa mon front¹ en affirmant : « Heureux ceux-là *qui lugent*, car ils auront de quoi consoler leurs belles âmes.

— Eh bien! qu'as-tu donc à regarder la terre? » se prit à me dire mon guide, peu de temps après que l'ange s'était élevé au-dessus de nous.

Et moi : « Une nouvelle vision qui me soumet à elle me jette dans de tels doutes, que je ne puis m'empêcher d'y penser.

— Tu as vu, me dit-il, l'antique enchanteresse qui, dans les cercles au-dessous de nous, fait seule verser tant de pleurs? Tu as vu comment l'homme peut se détacher d'elle.

« C'en est assez. Frappe sur la terre tes talons, et tourne

¹ L'ange efface un autre P (le péché de la paresse), en disant : Heureux ceux qui pleurent. (S. Matth.)

tes yeux vers ce rappel que te fait le roi éternel avec ses grandes roues. »

Tel le faucon, qui d'abord regarde ses pieds, arrive au cri du chasseur, ensuite déploie son vol, excité par le désir de la pâture qui l'attire,

Tel je me fis, et tel, tant que la roche se fend pour donner passage à celui qui monte, j'allai jusqu'au point où l'en entre dans le cercle.

Lorsque j'eus pénétré dans le cinquième cercle, j'y vis des âmes gisantes à terre, toutes renversées sur le visage et qui pleuraient¹.

« *Adhæsit pavimento anima mea* ², » disaient-elles avec des soupirs si profonds, qu'à peine les paroles s'entendaient.

« O élus de Dieu, en qui la justice et l'espérance rendent les souffrances moins dures ! dirigez-nous vers les degrés supérieurs.

— Si vous venez ici, exemples d'y rester étendues, et si vous voulez trouver plus tôt le chemin, que votre main droite suive toujours le bord extérieur du cercle. »

Telle fut la demande du poète, et telle la réponse qui un peu en avant de nous lui fut faite. Je reconnus donc à ses paroles que cette âme ignorait la moitié de mon sort.

Je tournai les yeux vers les yeux de mon maître, et par un signe joyeux il consentit à ce que mes regards demandaient avec tant de désir.

Quand j'eus le pouvoir de faire à ma guise, je m'approchai de cette créature que ses paroles me firent d'abord connaître,

En disant : « Esprit en qui les pleurs mûrissent l'expiation sans laquelle on ne peut retourner à Dieu, suspends un peu pour moi ton plus grand soin.

» Qui as-tu été ? Et pourquoi avez-vous tous le dos tourné en dessus ? Dis-le-moi, et dis encore si tu veux que j'ob-

¹ Les âmes des avarés.

² Psaume 118.

tienne quelque chose pour toi dans ce monde d'où je suis sorti vivant. »

Et lui à moi : « Pourquoi le ciel ordonne que notre dos soit ainsi tourné vers lui, tu le sauras ; mais d'abord *'scias quod ego fui successor Petri*¹.

» Entre Siestri et Chiavari s'abime un beau fleuve² ; c'est de son nom que le titre de ma famille fait sa cime.

» Un mois et quelques jours m'ont prouvé combien pèse le grand manteau à celui qui le garantit de la fange : toutes les autres charges ne paraissent qu'une plume.

» Ma conversion, hélas ! fut tardive ; mais quand je fus fait pasteur romain, je découvris combien la vie est trompeuse.

» Je vis que là le cœur n'avait point de repos, et qu'on ne pouvait monter plus haut dans cette vie mortelle ; aussi l'amour de la vie éternelle en moi vint s'allumer.

» Jusqu'à ce moment, je fus une âme misérable, éloignée de Dieu, entièrement avare ; or, comme tu le vois, ici j'en suis puni.

» Ce qui suit l'avarice se montre ici dans la purification des âmes renversées, et la montagne n'a point de peine plus amère.

» Comme notre œil fixé aux choses terrestres ne s'éleva pas vers le ciel, ainsi la justice le brise vers la terre.

» Comme l'avarice éteignit en nous l'amour pour tout vrai bien, et par là fit mourir toute bonne œuvre, ainsi la justice nous tient ici à la gêne.

» Liés des pieds et des mains, et prisonniers, et autant qu'il plaira au juste sire, autant nous resterons immobiles et étendus. »

Je m'étais agenouillé, et je voulais parler ; mais, comme je commençais, l'esprit s'aperçut seulement en écoutant de cet acte de respect.

« Quelle raison, dit-il, te ploie ainsi à terre ? » Et moi

¹ Adrien V. pape.

² Le Lavagno.

à lui : « Devant votre dignité ma conscience m'incline justement.

» Redresse tes jambes et lève-toi, frère, répondit-il. Ne te trompe pas. Comme toi et les autres je suis serviteur de la même puissance.

» Si jamais tu as compris ce passage du saint Évangile où il est dit : « *Neque nubent*¹, » tu pourras savoir pourquoi je raisonne ainsi.

» Maintenant va-t'en ! je ne veux pas que tu l'arrêtes davantage, car la présence empêche les pleurs avec lesquels je mûris la satisfaction dont tu as parlé.

» J'ai là-bas une nièce qui a nom Alagia², et qui de soi est bonne, pourvu que, par son exemple, notre maison ne la rende pas mauvaise.

» Elle seule là-bas m'est restée. »

CHANT XX.

Contre un meilleur vouloir un autre vouloir ne doit pas lutter : donc, afin de plaire à cet esprit, aux dépens même de mon plaisir, je retirerai de l'eau l'éponge non saturée de ma curiosité.

Je me mis en marche, et mon guide marcha aussi dans les lieux laissés libres le long des roches, comme on va sur un mur étroit en longeant les créneaux ;

Car les âmes qui laissent fondre goutte à goutte par leurs yeux le mal qui tient le monde entier, remplissaient tout l'autre bord.

Maudite sois-tu, antique louve³, qui emportes pour ta

¹ « In resurrectione enim neque nubent neque nubentur, sed erunt sicut angeli Deo in celo. » (S. Matth.) « Par ceci nous est signifié qu'en la vie éternelle tout le monde sera esgal. » (Grangier.) On ne verra ni époux ni épouse.

² Femme de Marcel Malaspina, protecteur de Dante.

³ L'Avarice.

faim profonde et insatiable plus de proies que toutes les autres bêtes !

O ciel ! qui, par les mouvements, changes, comme on paraît le croire, les choses d'ici-bas, quand viendra celui devant lequel celle-ci doit s'enfuir ?

Nous allions à pas lents et comptés, moi tout attentif aux ombres qu'avec pitié j'écoutais pleurer et se plaindre.

Et par hasard j'entendis crier devant nous : « O douce Marie ! » Et cette voix plaintive était comme celle d'une femme qui est dans l'enfantement.

Elle continua : « Tu fus pauvre, autant qu'on peut le voir par cette étable où tu déposas ton saint fardeau ! »

Ensuite j'entendis : « O bon Fabricius ! tu aimas mieux posséder la vertu avec la pauvreté, que de grandes richesses avec le vice. »

Ces paroles m'étaient si agréables, que je passai outre pour connaître l'esprit d'où elles semblaient venues.

Il parlait encore des largesses que Nicolas fit à des vierges, pour conduire à l'honneur leur jeunesse ¹.

« O âme qui parles si bien ! dis-moi qui tu as été, lui dis-je, et pourquoi tu es seule à renouveler ces louanges méritées ?

« Tes paroles ne seront pas sans récompense, si je retourne pour achever le court chemin de cette vie qui vole à son terme. »

Et elle : « Je te répondrai, non pour le secours que j'attends de là-bas, mais parce qu'une grâce si rare brille en toi avant que tu sois mort.

» Je fus la racine de la mauvaise plante qui jette une ombre nuisible sur toute la terre chrétienne, tellement qu'elle donne rarement de bons fruits.

» Mais si Douai, Gand, Lille et Bruges en avaient la force, on en aurait bientôt vengeance, et je la demande à celui qui juge toute chose.

¹ S. Nicolas, évêque de Mira.

» Je fus nommé là-bas Hugues Capet ; de moi sont nés les Philippe et les Louis par qui, depuis peu, la France est gouvernée.

» Je fus fils d'un boucher de Paris. Quand les anciens rois manquèrent, excepté un qui était revêtu de la robe grise,

» Dans mes mains se trouva placée la bride du gouvernement ; et j'avais tant de pouvoir dans cette nouvelle position, et j'étais entouré de tant d'amis,

» Que la tête de mon fils fut promue à la couronne vacante ; et de lui sont sortis les os sacrés des nouveaux rois.

» Tant que cette grande dot de la Provence n'a ôté sa honte à mon sang, il valait peu, mais il ne faisait pas de mal ;

» Là, par la violence et le mensonge, il commença ses rapines ; ensuite, pour s'amender, il prit le Ponthieu et la Normandie ; il prit encore la Gascogne.

» Charles ¹ vint en Italie, et, pour s'amender, il fit une victime de Conradin ², et puis il rejeta Thomas ³ dans le ciel, toujours pour s'amender.

» Je vois un temps, et qui n'est pas trop loin, lequel poussera hors de France un autre Charles ⁴ pour mieux faire connaître lui et les siens.

» Il en sort sans armes, et seulement avec la lance avec laquelle combattit Judas, et il la pointe si bien qu'elle perce le ventre de Florence. »

Et là il ne gagnera point de terres, mais un péché et de la honte, d'autant plus lourds qu'un tel méfait lui semblera plus léger.

L'autre ⁵, qui est déjà sorti prisonnier de son vaisseau,

¹ Charles d'Anjou, frère de saint Louis.

² Conradin, fils de Frédéric II.

³ Saint Thomas d'Aquin.

⁴ Charles de Valois, frère de Philippe le Bel.

⁵ Charles II, roi de Sicile.

je le vois vendre sa fille, et la marchander comme font les corsaires pour les autres esclaves.

« O avarice, que peux-tu faire de plus, puisque tu as tellement gagné à toi mon sang qu'il n'a point souei de sa propre chair ?

» Mais pour que le mal futur et le mal passé semblent moindres, je vois les fleurs de lis entrer dans Anagni, et, dans la personne de son vicaire, le Christ prisonnier¹.

» Je le vois une autre fois livré à la dérision ; je vois renouveler le vinaigre et le fiel ; entre deux larrons vivants, je le vois mourir.

» Je vois un nouveau Pilate, si cruel, que ceci ne le rassasie pas, et, sans décret de ceux qui ont le pouvoir, il porte dans le temple ses désirs cupides².

» O mon Seigneur ! quand serai-je assez heureux pour voir la vengeance qui, cachée dans les secrets, te rend douce ta colère ?

» Quant à ce que je disais de l'unique épouse de l'Esprit saint, et qui t'a fait tourner tes pas vers moi pour obtenir quelque explication,

» Cela entre dans nos prières tant que dure le jour ; mais quand vient la nuit, nous citons en place des exemples tout contraires.

» Nous répétons alors Pygmalion, que sa passion gloutonne pour l'or rendit traître, larron et paricide,

» Et la misère de l'avare Midas, puni par l'effet de sa demande avide, dont il est bon que toujours on se raille.

» Ensuite chacun³ se rappelle ce fou d'Achan, et comment il vola les dépouilles de l'ennemi, de sorte qu'ici la colère de Josué semble encore le mordre.

¹ Boniface VIII fut fait prisonnier par Nogaret et Étienne Colonna, chefs de l'armée de Philippe le Bel, nouveau Pilate.

² Allusion à la destruction de l'ordre des Chevaliers du Temple.

³ Achan fut lapidé pour avoir volé une partie du butin de Jéricho. — Saphira et Ananias, Héllodore, Polymnestor, Crassus, etc., autres exemples d'avarice punie.

« Après nous accusons Saphira et son mari; nous louons ceux qui foulèrent aux pieds Héliodore, et sur toute la montagne monte en infamie

« Polymnestor, qui tua Polydore. Finalement on crie : « O Crassus ! dis-nous, puisque tu le sais, quelle est la sa-
» veur de l'or. »

« Parfois nous parlons, l'un à voix haute, l'autre à voix basse, suivant l'affection qui nous éperonne et rend notre pas tantôt plus grand, tantôt plus petit.

« Je n'étais pas seul tout à l'heure à rappeler le bien dont on s'entretient pendant le jour ; mais près d'ici nulle autre personne n'élevait la voix. »

Nous nous étions déjà séparés de cet esprit, et nous tâchions de monter le chemin aussi vite que nous le pouvions,

Quand je sentis, comme une chose qui tombe, trembler la montagne; aussi je fus saisi d'un froid comme d'ordinaire est saisi celui-là qui marche à la mort.

Certes Délos ne s'agitait pas si fortement avant que Latone y eût fait son nid pour enfanter les deux yeux du ciel ¹.

Puis il s'éleva de toutes parts un cri tel, que le maître se tourna vers moi en disant : « Ne crains rien tant que je suis ton guide. »

Tous disaient : « *Gloria in excelsis Deo*, » autant que je le compris du lieu voisiu où j'étais, et d'où le cri se pouvait ainsi entendre.

Nous restâmes là immobiles et en suspens, comme les pasteurs la première fois qu'ils entendirent ce chant, jusqu'à ce que le tremblement cessât et que le chant fût achevé.

Ensuite nous reprîmes notre saint voyage, regardant les ombres étendues à terre, et déjà retournées à leurs plaintes habituelles.

¹ Apollon et Diane.

Si ma mémoire n'erre pas , jamais l'ignorance d'une chose ne me tourmenta si fortement , et ne me rendit si désireux de savoir ,

Qu'il me semblait alors l'être dans ma pensée. Par notre marche hâtée je n'osais interroger ; par moi-même je ne pouvais voir la chose.

Ainsi je m'en allais timide et pensif.

CHANT XXI.

Cette soif naturelle qui jamais ne s'apaise sinon avec l'eau dont la femme samaritaine demanda la grâce¹ ,

Me tourmentait et m'excitait derrière mon guide dans cette voie embarrassée, et j'étais ému de compassion devant la juste vengeance de Dieu.

Et voici : comme Luc a écrit que le Christ, déjà sorti de la fosse sépulcrale, apparut à deux hommes qui étaient sur la route ,

Ainsi nous apparut une ombre, et derrière nous elle venait, regardant à leurs pieds les âmes étendues ; et nous ne l'avions aperçue avant qu'elle parlât ,

En disant : « Mes frères, Dieu vous donne la paix ! » Nous nous retournâmes subitement ; et Virgile lui rendit le geste convenable ;

Puis il commença : « Que dans le concile bienheureux t'admette en paix la cour de vérité qui me relègue dans l'éternel exil !

— Comment, dit l'esprit, et pourquoi allez-vous si vite , si vous êtes des ombres que là-haut Dieu n'admet point ? qui vous a guidés si avant sur ces degrés ? »

Et mon docteur : « Si tu regardes les signes que celui-

¹ Qui biberit ex aqua quam ego dabo et, non sitiet in æternum. (Joann.)

ci porte et que l'ange trace sur le front, tu verras bien qu'il a droit de régner avec les bons¹.

» Mais comme celle qui jour et nuit file n'avait pas encore fini pour celui-ci la quenouille que Clotho garnit et impose à chacun de nous,

» Son âme, qui est ta sœur et la mienne allant là-haut, ne pouvait aller seule, car elle ne saurait voir aussi bien que nous ;

» J'ai donc été tiré de la vaste gueule d'Enfer pour lui montrer la route, et je la lui montrerai tant que ma science pourra le guider.

» Mais dis-nous, si tu le sais, pourquoi la montagne a éprouvé tout à l'heure de telles secousses, et pourquoi, jusqu'à ses pieds amollis par la mer, toutes les âmes ont paru crier à la fois ? »

Par cette demande, Virgile rencontrait comme dans une aiguille le chas de mon désir, de sorte que, grâce à l'espérance, ma soif sentit moins son jeûne.

L'esprit commença : « Ceci n'est point une chose que la sainte montagne ait ressentie sans ordre, ou qui soit en dehors de ses lois.

» Ce lieu est exempt de toute altération. Le bruit ne peut provenir que de ce que le ciel a reçu en lui de la montagne, et non d'aucune autre cause ;

» Car il ne tombe ici ni pluie, ni grêle, ni neige, ni rosée, ni givre, en deçà de la porte aux trois petits degrés.

» On n'y voit ni nuées épaisses ou minces, ni éclairs, ni la fille de Thaumas, qui là-bas change souvent de place².

» La vapeur sèche ne s'élève pas plus avant que le sommet des trois degrés dont j'ai parlé, là où le vicaire de saint Pierre a les pieds.

» Peut-être que plus bas le mont éprouve des secousses

¹ Les signes sont les lettres P.

² Iris, ou l'arc-en-ciel.

plus ou moins violentes ; mais par l'effet du vent caché dans la terre , je ne sais comment ces hauts lieux ne tremblent jamais.

» Ils tremblent quand une âme , se sentant purifiée , se lève ou se met en mouvement pour s'élancer là-haut , et un tel eri l'accompagne.

» La volonté seule est la preuve de la purification ; elle excite l'âme , désormais affranchie de ses épreuves , à changer de séjour ; l'âme jouit de cette juste volonté.

» Avant cette heure l'âme voudrait bien s'affranchir , mais le désir de se purifier ne le permet pas ; car ce désir qu'elle avait pour le péché , la divine justice le lui impose pour le châtiment.

» Et moi , qui suis resté étendu sous ces douleurs cinq cents ans et plus , je n'ai senti qu'à cet instant la libre volonté d'un séjour meilleur.

» C'est pourquoi tu as entendu le tremblement de terre , et sur la montagne les pieux esprits louer le Seigneur afin qu'il les admette bientôt dans le ciel. »

Il parla ainsi : « Et comme on jouit d'autant plus à boire que plus grande est la soif , je ne saurais dire quel contentement il me donna. »

Et le sage guide : « Maintenant je vois le filet qui vous prend , et comment on s'en délivre ; pourquoi ici le mont tremble , et de quoi vous vous réjouissez tous ensemble.

» A présent , qui as-tu été (permets que je le sache) ? et pourquoi pendant tant de siècles es-tu resté ici étendu ? Permets que je le saisisse dans tes paroles.

— Dans le temps où le bon Titus , avec l'aide du grand roi , vengea la blessure d'où sortit le sang vendu par Judas ,

» Alors , répondit l'esprit , j'étais là-bas , portant le titre qui dure le plus et honore le plus¹ , assez célèbre , mais n'ayant pas encore la foi.

¹ Le titre de poète.

» Si doux fut mon chant, que moi, Toulousain¹, Rome m'attira vers elle, et là je méritai d'orner mes tempes de myrte.

» Stace est le nom qu'on me donne encore là-bas ; je chantai Thèbes, et ensuite le grand Achille, mais je tombai sur le chemin avec le second fardeau.

» Mon ardeur trouva les éincelles qui devaient l'échauffer dans cette divine flamme où plus de mille se sont embrasés.

» Je parle de l'Énéide, laquelle fut ma mère et fut ma nourrice en poésie ; sans elle je n'écrivis pas une pensée qui eût le poids d'une drachme.

» Et, pour avoir vécu là-bas au temps où vécut Virgile, je consentirais à retarder d'une année la sortie de mon exil. »

Ces paroles firent tourner vers moi Virgile, avec un air qui, en se taisant, disait : « Tais-toi ! » Mais elle ne peut pas tout, cette faculté qui veut.

Le rire et les pleurs suivent de si près la passion dont chacun est aiguillonné, qu'ils sont moins soumis à la volonté des hommes les plus sincères.

Je me pris donc à sourire, comme un homme qui fait signe, de sorte que l'ombre se tut et me regarda dans les yeux, où l'affection de l'esprit se montre davantage.

« Ah ! dit-elle, puisses-tu mener à bien la grande entreprise ! Mais pourquoi ta face m'a-t-elle montré tout à l'heure cet éclair de sourire ? »

Alors je me sens pris de part et d'autre ; l'un me fait taire, l'autre me conjure de parler ; triste, je soupire, et je suis compris de Virgile.

« Dis, répartit mon maître, et n'aie point de peur de parler ; mais parle, et dis-lui ce qu'il demande avec tant de souci. »

¹ Stace était de Naples. Voyez *Sile.*, lib. v. Mais Dante écrivait avant la découverte de cet ouvrage.

Donc moi : « Peut-être tu t'étonnes , antique esprit , du sourire que j'ai fait , mais je veux que plus d'étonnement te prenne encore.

» Celui-ci , qui dirige là-haut mes yeux , est ce Virgile dont tu appris à chanter fortement les hommes et les dieux.

» Si tu as cru que mon sourire avait un autre motif , laisse là ce faux motif , et crois qu'il venait des paroles que tu as dites de mon guide. »

Déjà Stace s'inclinait pour embrasser les pieds de mon docteur , mais celui-ci lui dit : « Frère , ne fais pas ainsi , car tu es une ombre et tu vois une ombre. »

Et l'autre , en se relevant : « Tu peux comprendre maintenant la grandeur de l'amour qui pour toi m'enflamme , puisque j'oublie notre vanité ,

» En traitant une ombre comme un corps solide. »

CHANT XXII.

Déjà l'ange était resté derrière nous : l'ange qui nous avait mis dans la voie du sixième cercle , après avoir effacé une des taches de mon front ¹.

Et ceux qui ont tous leurs désirs tournés vers la justice nous avaient dit de leur douce voix : « *Beati ceux qui ont soif*, » et ils finirent sur ce mot sans donner le reste du verset.

Et moi , plus léger qu'aux autres ouvertures , j'allais d'un tel pas que , sans aucune fatigue , je suivais là-haut les agiles esprits ².

Alors Virgile commença : « Un amour allumé par la

¹ La tache de l'avarice.

² Virgile et Stace.

vertu en allume toujours un autre , pourvu que sa flamme se montre au dehors.

« Depuis l'heure que parmi nous est descendu dans les limbes de l'enfer Juvénal, qui m'a fait connaître ton affection pour moi ,

» Ma bienveillance pour toi-même fut telle , que jamais une plus forte ne vous saisit pour une personne qu'on n'a point vue , de sorte que ces degrés me paraîtront bien courts à monter.

» Mais dis , et comme ami , pardonne-moi si trop de privauté lâche le frein de ma langue , et comme ami , désormais raisonne avec moi.

» Comment l'avarice a-t-elle pu trouver place dans ton sein , à travers ce grand sens dont tu as eu soin de te remplir? »

D'abord ces paroles firent un peu sourire Stace , ensuite il répondit : « Toutes tes paroles me sont un signe bien cher d'amitié.

» En vérité , bien souvent apparaissent des choses qui donnent une fausse matière au doute , parce que les causes vraies sont cachées.

» Tu crois , comme ta demande me le prouve , que je fus avare dans l'autre vie , peut-être à cause du cercle où j'étais.

» Or , sache que l'avarice fut trop éloignée de moi , et que ce dérèglement a été puni par un millier de lunes.

» Et si je n'avais pas mieux réglé mes appétits , en méditant ces vers , où tu l'écries quasi indigné contre l'humaine nature :

» O faim exécrable de l'or ! où ne pousses-tu pas les cœurs mortels¹ ! je subirais en tournant les joutes des damnés².

» Alors je m'avisai que les mains pouvaient trop s'ou-

¹ . . . Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames! *Æneid.* III.

² *Enfer.* ch. VII.

vrir pour dépenser, et je me repentis de ce mal comme des autres maux.

» Combien ressusciteront sans cheveux, pour leur ignorance qui leur ôte le repentir de ce péché, soit pendant la vie, soit à l'extrémité !

» Et sache que la faute qui est directement opposée à chaque péché, sèche ici son venin avec ce même péché.

» Donc, si j'ai été pour me purifier avec ceux qui pleurent leur avarice, cela m'est advenu pour la faute contraire. »

Alors le chantre des vers bucoliques dit : « Quand tu chantas les cruels combats d'où naquit la double tristesse de Jocaste,

» Il ne me semble pas (aux sons que Clio jette par ta bouche) que parmi les fidèles t'eût placé la foi, sans laquelle les bonnes œuvres ne sont point suffisantes.

» S'il en est ainsi, quel soleil ou quelle lumière a tellement dissipé tes ténèbres, que depuis tu aies dirigé tes voiles vers la barque du pêcheur ? »

Et lui à lui : « Toi le premier, tu m'as dirigé vers le Parnasse, pour boire dans ses grottes, et le premier, dans l'amour de Dieu, tu m'as illuminé.

» Tu as fait comme quelqu'un qui va de nuit, portant derrière lui une lumière dont il ne s'aide pas, mais qui derrière lui rend les personnes sûres dans leur chemin,

» Alors que toi tu as dit : « Le siècle se renouvelle, la justice revient avec les premiers temps du genre humain, et une nouvelle race descend du ciel. »

» Par toi je fus poète, par toi chrétien. Mais, pour que tu voies mieux ce que je dessine, j'étendrai les mains pour y mettre la couleur.

» Déjà le monde entier était imprégné de la vraie croyance semée par les messagers de l'éternel royaume,

» Et tes paroles, citées plus haut, se rapportaient à celles des nouveaux prédicateurs : je pris donc l'habitude de les visiter.

» Ils me parurent ensuite d'une telle sainteté, que quand Domitien les persécuta, leurs pleurs ne coulèrent pas sans être mêlés à mes larmes.

» Tant que je restai là-bas, je les secourus, et leurs mœurs droites me firent mépriser toutes les autres sectes.

» Avant que dans mon poème j'eusse conduit les Grecs au fleuve de Thèbes, j'avais eu le baptême; mais par peur je fus chrétien en secret.

» Et longtemps je fis montre de paganisme. Pour cette tiédeur j'ai parcouru le quatrième cercle pendant plus de quatre siècles.

» Toi donc, qui as levé le couvercle qui me cachait le souverain bien, puisqu'il nous reste du temps avant d'avoir gravi cette route,

» Dis-moi, si tu le sais, où est Térence, notre ancien; et Cécilius, Plaute, Varron, où sont-ils? Dis-moi s'ils sont damnés, et dans quel cercle?

— Ceux-ci, et Perse, et moi, et beaucoup d'autres, répondit mon guide, nous sommes avec ce Grec que les Muses allaitèrent plus qu'aucun autre :

• C'est dans le premier cercle de la noire prison; mainte fois nous causons de la montagne où nos nourrices demeurent toujours.

• Là sont avec nous Anacréon, Simonide, Agathon et beaucoup d'autres Grecs qui ornèrent jadis leur front de laurier.

• Là se voient tes héroïnes, Antigone, Déiphile, Argia, et Ismène, triste encore comme elle l'a été.

• On y voit celle qui montra Langia¹, puis la fille de Tirésias, et Thétis, et avec ses sœurs Déidamie. »

Déjà se taisaient les deux poètes, attentifs de nouveau à regarder tout à l'entour, car ils avaient franchi les degrés et les parois.

Et déjà les quatre servantes du jour² étaient restées en

¹ La fontaine Langia, que Hypsipyle indiqua à des chasseurs.

² Les quatre premières heures.

arrière, et la cinquième était au timon du char, dirigeant en haut sa pointe enflammée ;

Quand mon maître : « Je crois qu'il convient de tourner notre épaule droite vers le bord du cercle, pour tourner la montagne comme nous avons coutume de faire. »

Cette coutume fut donc notre indication, et nous prîmes la route avec moins d'hésitation, quand nous eûmes l'assentiment de l'autre âme vertueuse.

Ils allaient devant, et moi tout seul derrière, et j'écoutais leurs discours, qui me donnaient l'intelligence de la poésie.

Mais les deux entretiens furent bientôt interrompus par la vue d'un arbre que nous trouvâmes au milieu du chemin, chargé de fruits suaves et bons à l'odorat.

Et comme, en s'élevant au ciel, un sapin diminue de branche en branche, ainsi celui-ci diminuait du côté de la terre, afin, je erois, que personne n'y montât.

Du côté où notre chemin était fermé, il tombait, d'une roche élevée, une liqueur claire qui s'épandait sur les feuilles.

Les deux poètes s'approchèrent de l'arbre, et du milieu du feuillage une voix cria : « Vous vous abstenrez de cette nourriture. »

Ensuite elle dit : « Marie pensait plus à ce que les noées fussent honorables et complètes, qu'elle ne pensait à sa bouche, qui maintenant interède pour vous.

• Les anciennes Romaines se contentèrent d'eau pour boisson ; Daniel méprisa la nourriture, et acquit la science.

• Le premier siècle fut aussi beau que l'or ; avec la faim les glands étaient savoureux, avec la soif les ruisseaux étaient un nectar.

• Du miel et des sauterelles furent les mets qui nourrirent Baptiste dans le désert ; c'est pourquoi il est glorieux et aussi grand

• Que vous le montre l'Évangile. »

CHANT XXIII.

Pendant que je fixais mes yeux entre le vert feuillage ,
comme fait celui qui perd son temps à suivre un petit
oiseau ,

Celui qui est pour moi plus qu'un père disait : « Mon
fils, viens maintenant, car le temps qui nous est donné
doit s'employer plus utilement. »

Je tournai mes regards et mes pas non moins vite vers
les sages qui parlaient si bien, que, grâce à eux, marcher
ne me coûtait pas.

Et voilà qu'on entendit pleurer et chanter : *Labia mea,*
Domine ¹, d'une manière qui enfantait en moi le plaisir et
la douleur.

« O doux père ! commençai-je, qu'est-ce que j'entends ? »
Et lui : « Des ombres qui vont peut-être en défaisant le
nœud de leurs péchés. »

» Comme font des pèlerins pensifs, lesquels, s'ils ren-
contrent en chemin des gens qu'ils ne connaissent pas, se
tournent vers eux et ne s'arrêtent ,

» De même une troupe muette et pieuse s'avancant der-
rière nous d'un pas rapide, venait, et en nous dépassant
nous regardait.

» Chacun d'eux avait les yeux noirs et caves, la face
pâle et si décharnée, que leur peau montrait la forme
des os.

» Je ne crois pas qu'Érésichthon ait été réduit à une peau
si sèche, quand il eut le plus à craindre la faim.

» Je disais en pensant en moi-même : « Voici comme
était la nation qui perdit Jérusalem, quand Marie mangea
son propre fils ². »

¹ David.

² Pendant le siège de Jérusalem par Titus.

Leurs yeux paraissaient des anneaux sans pierres ; celui qui sur le visage des hommes lit les lettres O M O aurait bien reconnu sur leur figure la lettre M¹.

Qui croirait, s'il ne sait pas comment cet effet est produit, que l'odeur d'un fruit et celle d'une eau pût, en excitant leur désir, les tourmenter si vivement ?

Je m'étonnais déjà pourquoi ils étaient si affamés, car la cause de leur maigreur et de leurs tristes écailles ne m'était pas encore connue.

Et voilà que des creux de sa tête, une ombre tourna vers moi les yeux et me regarda fixement, puis cria d'une voix forte : « Quelle grâce m'est donc donnée ? »

Jamais je ne l'aurais reconnu à son visage, mais dans sa voix me fut rappelé tout ce que les traits avaient absorbé en eux.

Et cette étincelle rallumant en moi l'entière connaissance de ces lèvres déformées, je reconnus la figure de Forèse.

« Ah ! me suppliait-il, ne fais pas attention à cette lèpre aride qui me décolore la peau, ni à la chair qui me manque ;

» Mais dis-moi la vérité sur toi-même. Quelles sont ces deux âmes qui l'escortent ? ne refuse pas de me l'apprendre. »

Je lui répondis : « Ton visage, que j'ai déjà pleuré mort, ne me donne pas une cause moins douloureuse de larmes, à présent que je le vois si changé.

» Dis-moi donc, au nom de Dieu, ce qui vous effeuille ainsi ; ne me fais point parler d'autre chose pendant que je m'émerveille, car il doit mal parler celui qui est rempli d'un autre soin. »

Et lui à moi : « De l'éternelle justice une vertu tombe

¹ Suivant quelques physionomistes, on peut lire le mot OMO, ainsi disposé
| o | o |, dans les traits de notre figure. Les deux O sont les yeux, et la lettre M se forme du nez, des sourcils et des joues.

sur cette eau et sur cette plante laissée derrière nous, et cette vertu secrète m'exténue ainsi.

» Toutes ces âmes qui chantent en pleurant pour avoir obéi à leur bouche outre mesure, doivent ici se sanctifier de nouveau par la faim et la soif.

» L'odeur qui sort des fruits et de l'eau qui s'étend sur cette verdure, allume en nous le désir de boire et de manger.

» Et ce n'est pas une seule fois qu'en faisant le tour de cet espace sera vive notre peine ; je dis peine, et je devrais dire consolation ,

» Car la volonté qui nous mène à cet arbre est celle qui mena le Christ, plein de joie, à dire : Eli ! quand il nous délivra avec le sang de sa veine ¹. »

Et moi à lui : « Forèse ², depuis le jour que tu as échangé le moude pour une meilleure vie, cinq années ne se sont pas écoulées.

» Si la puissance de pécher finit en toi avant que survint l'heure de la douleur salutaire qui nous réconcilie avec Dieu,

» Comment es-tu venu ici haut ? Je croyais te trouver encore là-bas, où le temps par le temps se répare. »

Et lui à moi : « C'est ma Nella qui, par ses plaintes assidues, m'a mené à boire la douce absinthe des douleurs.

» Par ses prières pieuses et ses soupirs elle m'a retiré de la côte où l'on attend, et elle m'a délivré des autres cercles.

» Elle est d'autant plus chère et plus agréable à Dieu, ma bonne veuve, que j'aimais beaucoup, qu'elle est plus seule à bien faire.

» Car la Barbagia de Sardaigne a des femmes bien plus pudiques que la Barbagia où j'ai laissé la mienne ³.

¹ Eli lamma sabachtani.

² Le Florentin Forèse était frère de Corso Donati et de la belle Piccarda, qu'on retrouvera au chant III du Paradis.

³ Montagne de Sardaigne fort mal fondée.

» O doux frère! que veux-tu que je dise? Un temps futur est déjà devant mes yeux, temps pour lequel l'heure présente ne sera pas très-ancienne,

» Où, dans la chaire, il sera défendu aux effrontées Florentines d'aller ainsi montrant leurs poitrines et leurs mamelles.

» Quelles femmes barbares, quelles Sarrasines furent jamais, à qui il fallut, pour les forcer de se couvrir; des censures spirituelles ou d'autres règlements?

» Mais si ces éhontées savaient ce que le ciel leur réserve bientôt, déjà elles auraient la bouche ouverte pour hurler.

» Car, si ma prévoyance ne m'abuse pas, elles seront tristes avant que le duvet vienne aux joues de l'enfant qui s'apaise encore aux chansons de sa nourrice.

» Ah! frère, ne te cache plus à nous; tu vois que non-seulement moi, mais toutes ces âmes regardent la place où ton corps a voilé le soleil. »

Alors moi à lui : « Si tu te rappelles quel tu fus avec moi et quel je fus avec toi, ce souvenir revenu te sera encore bien lourd.

» Ce sage qui va devant moi me retira de cette vie l'autre jour, quand la sœur de celui-ci se montrait ronde : »

Et je montrai le soleil. « Ce sage m'a mené par la profonde nuit chez les véritables morts, et avec ma véritable chair qui le suit.

» Son aide m'a soutenu jusqu'ici sur les degrés et dans les détours de la montagne, qui vous redresse, vous que le monde a rendus tors.

» Il m'a dit qu'il me ferait compagnie jusqu'à ce que je sois là où sera Béatrice. Alors il faut que je reste sans lui.

» Virgile est celui-ci qui m'a parlé ainsi (et je le montrai du doigt); et cet autre est l'ombre pour laquelle a tremblé naguère dans toutes ses voûtes

» Votre royaume, quand il fallut s'en séparer. »

CHANT XXIV.

Ni par l'entretien notre marche, ni par la marche notre entretien ne se ralentissait; mais, tout en discourant, nous marchions rapidement, comme un navire poussé par un bon vent.

Et les ombres, qui paraissaient des choses deux fois mortes, me montraient, par les fosses de leurs yeux, toute leur admiration de me savoir vivant.

Et moi, continuant mon discours, je dis : « Cette ombre, à cause d'autrui, s'en va peut-être là-haut plus lentement qu'elle ne le fait.

» Mais dis-moi, si tu le sais, où est Piccarda ¹? dis-moi si je vois quelque personne à remarquer parmi toute cette foule qui ainsi me regarde. »

Forèse répondit : « Ma sœur, si belle et si bonne (je ne sais ce qu'elle fut le plus), déjà sur le haut Olympe triomphe joyeuse de sa couronne. »

Il parla d'abord ainsi, et il ajouta : « Il n'est pas défendu ici de nommer chacun, tant notre ressemblance est altérée par la faim.

» Celui-ci (et il le montra du doigt) est Buonagiunta, Buonagiunta de Lucques ², et cette âme plus loin que lui et plus maigre que les autres

» Eut la sainte Eglise dans ses bras. Il était de Tours, et il expie par le jeûne les anguilles de Bolsène ³ qu'il faisait cuire dans du vin doux. »

Il m'en nomma beaucoup d'autres un à un, et tous paraissaient contents d'être nommés, si bien que je n'en vis pas un prendre un air sombre.

¹ Piccarda, sœur de Forèse.

² Buonagiunta, poète renommé.

³ Le pape Martin IV, de Tours.

Je vis parmi ces affamés, qui usent leurs dents à vide, Ubaldin dalla Pila, et Bouiface qui nourrit tant de monde avec son rochet ¹.

Je vis messer Marchese, qui jadis eut le temps de boire à Forli ², étant moins altéré, et qui fut tel cependant que jamais il ne se sentit rassasié.

Mais, pareil à celui qui d'abord examine, et ensuite fait plus d'estime de l'un que de l'autre, ainsi je fis de celui de Lucques, lequel paraissait plus que tous les autres me connaître.

Il murmurait et nommait je ne sais quelle Gentucca ³, avec cette gorge où il sentait pourtant les plaies de la justice qui le consume ainsi.

« O âme, dis-je, qui sembles si avide de parler avec moi, fais en sorte que je t'entende, et contente-nous toi et moi en parlant. »

Il commença : « Une femme est née qui ne porte pas encore de voile, et qui te fera trouver agréable ma cité, quoique plus d'un l'en réprimandera.

» Tu t'en iras avec cette prédiction; si tu as puisé quelque erreur dans ce que je murmure, les choses venues te l'apprendront.

» Mais, dis-moi, ne vois-je pas celui qui vient de mettre au jour les nouvelles rimes commençant ainsi : *Femmes qui avez l'intelligence de l'amour* ⁴. »

Et moi à lui : « Je suis ainsi que lorsque Amour m'inspire, je note, et sur le mode qu'il me dicte au dedans, je m'en vais le répandant au dehors. »

¹ Ubaldino della Pila et Bouiface d'Imola, archevêque, tous célèbres gourmands.

² Le marquis de Rigogliosi. Son somneller un jour luy fit sçavoir que partout où l'on disoit qu'il ne faisoit jamais autre chose que boyre; et il respondit riant : Pourquoi ne disent aussi ceux-là que j'ai toujours soif? (Grangier.)

³ Jeune fille de Lucques, aimée de Dante.

⁴ Donne, che avete intelletto d'amore.

C'est le premier vers d'une canzone de Dante en l'honneur de Béatrice. On la trouve dans la *Fila nuova*.

— O frère ! dit-il , je vois maintenant le nœud qui nous a arrêtés , le Notaire , et Guiltone ¹ et moi , loin de ce doux et nouveau style qui m'est révélé.

» Je vois comme vos plumes suivent fidèlement celui qui dicte si bien ; certes il n'en fut pas ainsi des nôtres.

» Et celui qui veut monter plus haut ne distingue plus un style de l'autre ; » et , comme satisfait , il se tut.

Comme ces oiseaux qui hivernent vers le Nil forment quelquefois une bande épaisse , ensuite volent avec plus de vitesse et s'en vont à la file ,

Ainsi toutes les âmes qui étaient là tournèrent le visage et pressèrent le pas , légères et par leur maigreur et par leur volonté.

Et comme un homme lassé de courir laisse aller ses compagnons , et marche plus lentement jusqu'à ce que le souffle de ses poumons soit apaisé ,

Ainsi Forèse laissa passer outre le saint troupeau , et il s'en venait derrière eux avec moi , me disant : « Quand te reverrai-je ?

— Je ne sais , lui répondis-je , combien je vivrai ; mais mon retour ne sera pas si prochain que moi en désir je ne sois auparavant arrivé sur la rive ;

» Car le lieu où je fus placé pour vivre de jour en jour se dépouille davantage du bien , et semble destiné à une triste ruine.

— Va , reprit-il , je vois le plus coupable de tous ² traîné à la queue d'une bête vers la vallée où nulle faute n'est remise.

» La bête à chaque pas va plus rapide , augmentant toujours de vitesse , jusqu'à ce qu'elle laisse le corps , en tous lieux heurté , indignement défait.

» Ces sphères n'ont pas beaucoup à tourner (et il leva

¹ Jacques da Lentino , surnommé le Notaire , Guiltone d'Arezzo , poètes médiocres.

² Corso Donati , chef des Noirs et frère de Forèse , qui était du parti des Blancs. Corso Donati fut massacré dans les rues de Florence , ceci en 1304.

les yeux au ciel), jusqu'à ce que devienne clair pour toi ce que mes paroles ne peuvent éclaircir davantage.

« Maintenant je te laisse, car le temps est cher dans ce royaume, et j'en perds trop en marchant ainsi avec toi, deux à deux. »

Tel parfois un cavalier sort au galop d'une troupe qui chevauche et s'avance, afin d'avoir l'honneur du premier choc,

Tel l'esprit se sépara de nous à grands pas, et je restai sur la route avec ces deux-là qui furent de si grands maréchaux en poésie ¹.

Et lorsqu'il fut assez loin devant nous pour que mes yeux le suivissent, comme mon esprit avait suivi ses paroles,

J'aperçus les rameaux chargés de fruits et vivaces d'un autre pommier, et non éloignés de moi, qui étais alors tourné de ce côté.

Sous cet arbre je vis des âmes élever les mains et crier je ne sais quoi vers le feuillage, comme de petits enfants qui, tout pleins de vains désirs,

Font force prières auxquelles celui qui est prié ne répond pas; mais pour aiguïser encore leur convoitise, il tient au-dessus d'eux l'objet de leur désir, et il ne le cache pas.

Cette foule partit ensuite comme détrompée; alors nous vinmes au grand arbre qui se refuse à tant de prières et de larmes.

« Passez outre sans vous approcher; plus haut est un arbre dont le fruit fut mordu par Ève, et cet arbre en est un rejeton. »

Ainsi, à travers les branches, je ne sais qui parlait. Donc Virgile, Stace et moi, nous passâmes outre en nous serrant contre le côté du chemin qui s'élève.

« Souvenez-vous, disait la voix, des maudits formés

¹ Virgile et Stace.

dans les nuages, qui, repus, combattirent Thésée avec leur double poitrine.

« Souvenez-vous des Hébreux qui montrèrent leur mollesse en buvant; c'est pourquoi Gédéon ne les voulut pas pour compagnons, quand près de Madian il descendit les collines. »

Ainsi, en nous rapprochant de l'un des deux bords, nous passions en écoutant les divers péchés de gourmandise suivis autrefois de justes misères.

Puis, rentrés dans le milieu de la route, nous avançâmes durant mille pas et plus, chacun de nous réfléchissant, mais sans parler.

« Où allez-vous, pensant ainsi tous les trois, seuls? » dit tout à coup une voix; sur quoi je me secouai comme font les animaux épouvantés et peureux.

Je levai la tête pour savoir qui c'était, et jamais, dans la fournaise, on ne vit des verres ou des métaux brillants et rouges

Comme l'était cet esprit qui disait : « S'il vous plaît de monter, c'est par ici qu'il faut tourner; par ici va celui qui veut aller vers la paix. »

Son aspect m'avait ôté la vue; je me tournai vers mes maîtres, comme un homme qui va suivant ce qu'il entend.

Et telle la brisc de mai, messagère de l'aurore, se répand et embaume, toute imprégnée de l'herbe et des fleurs,

Un tel vent je sentis me frapper au milieu du front, et je sentis bien se mouvoir la plume qui me fit sentir l'odeur de l'ambrosie¹.

Et je sentis qu'on disait : « Heureux ceux-là que la grâce enflamme tellement, que l'amour du manger ne fait pas fumer dans leur cœur trop de désirs,

» Et qui n'ont faim qu'autant qu'il est raisonnable. »

¹ Tal mi senti' un vento dar per mezza
La fronte, e ben senti' muover la piuma
Che fe' sentir d'ambrosia l'orezza.
E senti' dir...

CHANT XXV.

C'était l'heure où, pour monter, il ne fallait plus de retard, car le soleil avait laissé le cercle méridional au Taureau, et la nuit au Scorpion ¹.

Aussi, comme fait l'homme qui ne s'arrête pas, mais poursuit sa route, quoi qu'il rencontre, si l'aiguillon du besoin le pique,

Ainsi nous entrâmes dans le passage, l'un devant l'autre, en prenant l'escalier qui par son étroitesse force ceux qui montent de se séparer.

Et tel le petit de la cigogne qui lève ses ailes par le désir de voler, puis n'ose pas abandonner le nid, et rabaisse ses ailes ;

Tel j'étais plein d'un désir de demander qui s'allumait et s'éteignait ; et je venais jusqu'à faire le mouvement de celui qui s'apprête à parler.

Tout rapide que fut notre chemin, le doux père ne laissa pas de me dire : « Tire donc l'arc de ta parole que tu as bandé jusqu'au fer ! »

Alors j'ouvris la bouche avec assurance, et je commençai : « Comment peut-on devenir maigre, là où le besoin de vous nourrir ne vous touche pas ?

— Si tu te rappelaï comment Méléagre se consuma à mesure que se consumait un tison, cela, répondit-il, ne te serait pas si aigre à comprendre.

» Et si tu réfléchissais comme en faisant votre image glisser, elle glisse dans le miroir, ce qui te paraît dur te paraîtrait mou.

» Mais pour que ton désir soit contenté, voici Stace ; je l'invoque aussi, et je le prie d'être le médecin de tes plaies.

» Si là où tu es, je lui découvre le royaume éternel,

¹ Deux heures après midi.

répondit Stace, que ceci me dispulpe de ne pouvoir te dire non. »

Puis il commença : « Fils, si ton esprit reçoit et garde mes paroles, elles jetteront de la lumière sur le point dont tu parles.

» Le plus pur du sang qui n'est jamais bu par les veines altérées, et qui reste comme les aliments superflus qu'on enlève de la table,

» Prend dans le cœur une vertu qui le rend propre à former tous les membres humains, comme celui qui, pour se transformer en ces membres, traverse les veines.

» Mieux digéré encore, il descend dans une partie qu'il est mieux de taire que de nommer, et de là s'alambique sur le sang d'un autre être, dans le vase naturel.

» Là l'une et l'autre substance s'unissent : l'une disposée à recevoir l'impression, et l'autre à agir par l'effet de la perfection du lieu d'où elle découle.

» Alors le sang paternel commence à opérer, d'abord en coagulant, ensuite il ravive ce que par sa matière il rendit consistant.

» La vertu active du sang paternel, devenue âme végétative comme une plante (avec cette seule différence que celle-ci est en chemin, et que cette autre est déjà sur le rivage),

» Agit tellement ensuite, que déjà elle se meut et sent, comme une éponge marine; et qu'ensuite elle se met à organiser les puissances de l'homme dont elle est le germe.

» Tantôt s'élargit, mon cher fils, tantôt s'étend la vertu qui procède du cœur du père, et d'où la nature fait dériver tous les membres;

» Mais comment d'animale elle devient raisonnable, tu ne le vois pas encore; ceci est un point qui a fait errer plus sage que toi ¹.

¹ Averroës.

» De sorte que , par sa doctrine , il a séparé de l'âme l'intellect possible , parce qu'il ne voyait à celui-ci aucun organe particulier.

» Ouvre ton cœur à la vérité que je lui présente , et sache que sitôt que dans le fœtus l'articulaire du cerveau est achevé ,

» Le Premier Moteur se tourne joyeux vers ce chef-d'œuvre de la nature , et lui inspire un esprit nouveau tout rempli de vertu ;

» Cet esprit unit à sa substance ce qu'il trouve là d'actif , et il s'en forme une seule âme qui vit , qui sent , et qui se retourne sur elle-même.

» Et , afin que tu sois moins étonné de mes paroles , considère la chaleur du soleil , laquelle devient vin si elle s'unit à l'humeur qui coule de la vigne.

» Quand Lachésis n'a plus de lin , l'âme se sépare de la chair , et elle emporte avec elle , renfermées dans sa vertu , les facultés humaines et divines ;

» Les facultés sensibles sont toutes quasi muettes ; mais la mémoire , l'intelligence et la volonté ont , dans leur action , plus de subtilité qu'auparavant.

» Sans s'arrêter , l'âme arrive admirablement d'elle-même à l'un des rivages ; là elle apprend la voie qu'il lui faut suivre.

» Aussitôt que ce lien l'enferme , la vertu informative rayonne tout autour , de même et tout autant que lorsqu'elle vivait dans ses membres.

» Et , comme lorsqu'il est pluvieux , l'air , par l'effet des rayons du soleil qui s'y réfléchit , se montre orné de diverses couleurs ;

» Ainsi l'air d'alentour prend la forme que lui imprime virtuellement l'âme qui s'y est arrêtée.

» Et semblable à la flamme qui suit le feu dans tous ses mouvements , la forme nouvelle va toujours suivant l'esprit.

» Enfin , comme c'est de cette forme que l'âme tient

son apparence, elle est nommée ombre ; ensuite elle organise chacun des sens , jusqu'à celui de la vue.

» De là nous parlons, de là nous rions, de là nous répandons les larmes et les soupirs que tu peux avoir entendus sur la montagne.

» Selon que nos désirs et nos autres passions s'émeuvent, l'ombre prend diverses figures, telle est la cause de ce qui l'étonne. »

Déjà nous étions arrivés à la dernière torture, et nous avions tourné à main droite ; et un autre soin nous rendait attentifs.

En ce lieu le bord de la montagne darde la flamme en dehors, et le bord de l'abîme souffle en haut un vent qui repousse la flamme et l'éloigne de lui.

Done il fallait aller un à un du côté ouvert ; d'un côté je craignais le feu, de l'autre je craignais de tomber dans l'abîme.

Mon guide me disait : « Dans ce lieu il faut tenir le frein serré à ses yeux, car pour peu de chose on pourrait se tromper. »

*Summæ Deus clementiæ*¹, entendis-je alors chanter au milieu de cette grande ardeur, ce qui ne me rendit pas moins ardent de me retourner.

Et je vis des esprits allant par la flamme. Pour ce, je regardais, mais en portant ma vue tantôt sur leurs pas, tantôt sur les miens.

Après la strophe qui finit cette hymne, ils crièrent d'une voix haute : *Firum non cognosco*² ; ensuite ils recommencèrent l'hymne à voix basse.

L'ayant finie, ils crièrent encore : « Diane resta dans le bois et en chassa Hélice, qui avait goûté le poison de Vénus³. »

¹ Hymne chantée aux matines du samedi.

² Saint Luc.

³ Nymphé de Diane, séduite par Jupiter.

Ensuite ils se reprenaient à chanter ; et ils célébraient les femmes et les maris qui furent chastes selon que l'ordonnent la vertu et le mariage.

Et ceci, je crois, leur suffit pendant tout le temps que le feu les brûle ; c'est par de tels soins et de tels exercices Que leur plaie, la dernière du purgatoire, se cicatrise.

CHANT XXVI.

Pendant que le long du bord nous allions ainsi l'un devant l'autre, souvent le bon maître disait : « Prends garde et aide-toi, puisque je t'avertis. »

Mon épaule droite était frappée par le soleil, qui, déjà rayonnant sur tout l'occident, changeait en un blanc pâle sa couleur bleu céleste.

Je faisais avec mon ombre paraître la flamme plus rouge ; et, sur un tel indice, je vis beaucoup d'âmes qui, tout en marchant, étaient fort préoccupées.

Ce fut à cette occasion qu'elles se mirent à parler de moi, et elles commencèrent à dire : « Celui-ci ne paraît pas avoir un corps fétif. »

Puis elles s'en assurèrent en s'approchant de moi autant qu'elles le pouvaient, mais en se gardant toujours d'entrer là où elles ne se seraient pas brûlées.

« O toi, qui vas derrière les deux autres, non pour être plus lent, mais peut-être par respect, réponds à moi, qui brûle dans la soif et dans le feu.

« Ce n'est pas pour moi seulement que ta réponse est un besoin ; tous ceux-ci en ont une soif plus grande que l'Indien ou l'Éthiopien de l'eau froide.

« Dis-nous, comment arrive-t-il que tu fasses de ton corps une muraille au soleil, comme si tu n'étais pas encore entré dans les rets de la mort. »

Ainsi me parlait un des esprits, et déjà je me serais expliqué, si je n'étais devenu attentif à une autre nouveauté qui m'apparut alors.

Par le milieu du chemin enflammé venait une seconde troupe, le visage tourné vers la première, ce qui me jeta dans le doute et l'étonnement.

Je vis de chaque côté chaque ombre se hâter, et s'embrasser l'une l'autre, mais sans s'arrêter, contentes de cette courte fête.

Ainsi, au milieu de leurs bruns bataillons, les fourmis viennent à la rencontre nez à nez, peut-être pour se questionner sur leur route ou sur leur butin.

Après cet accueil amical, et avant de courir son premier pas, chacune des âmes se fatigue aussitôt à crier à qui mieux mieux,

La nouvelle troupe : « Sodome et Gomorrhe ! » et l'autre : « Pasiphaé entra dans la peau d'une génisse afin que le taureau se ruât sur sa luxure. »

Ensuite, comme les grues qui se fussent envolées, partie vers les monts Riphées, partie vers les pays de sables, les unes par crainte de la glace, les autres du soleil,

De même les deux troupes : l'une s'en va, l'autre s'en vient, et tout en pleurant elles reprenaient leurs premiers chants et les cris qui leur conviennent le plus.

Alors, comme devant, s'approchèrent de moi les mêmes âmes qui m'avaient interrogé ; elles semblaient attentives et prêtes à m'écouter.

Moi, qui par deux fois avais vu leur désir, je commençai : « O âmes sûres d'arriver quelque jour à l'état de paix,

» Mes membres ne sont point restés là-bas encore verts ou déjà mûrs, mais ils sont ici avec moi, avec leur sang et avec leurs jointures.

» Je vais là-haut afin de n'être plus aveugle ; au-dessus de nous est une femme qui nous procure cette grâce ;

voilà pourquoi je traîne ce corps mortel dans votre monde.

» Puisse aussi le plus grand de vos désirs être bientôt satisfait ! Puisse le ciel, qui est le plus rempli d'amour et le plus vaste, vous loger dans ses lambris !

» Mais dites-moi, afin que je puisse encore le mettre par écrit, qui êtes-vous et quelle est cette foule qui s'en vient derrière vous ? »

Le montagnard stupéfié ne se trouble pas autrement dans son admiration muette, quand, grossier et sauvage, il entre dans une ville,

Que ne le fit chacune de ces ombres, à en juger par leur apparence ; mais quand elles furent délivrées de cette stupeur, laquelle se calme vite dans les cœurs haut placés :

« Heureux toi qui, afin de mieux vivre, viens chercher l'expérience dans nos contrées ! répondit l'ombre qui la première nous avait interrogés.

» Les âmes qui ne viennent pas avec nous commirent le péché pour lequel César, pendant son triomphe, s'entendait railler et appeler reine ¹.

» Elles s'éloignent donc en criant Sodome, en se faisant des reproches comme tu l'as entendu, et elles aident par leur honte la force de la flamme.

» Notre péché fut doublement contre nature ; mais comme nous n'avons pas observé la loi humaine, en suivant au contraire notre appétit comme font les bêtes,

» Pour notre opprobre, nous disons, en nous séparant, le nom de celle qui se changea en bête dans une enveloppe de bête.

» Or tu sais nos actions et de quoi nous sommes coupables. Si tu veux par hasard savoir notre nom, je n'ai pas le temps de le dire et je ne le saurais.

» Je contenterai cependant ton désir de connaître le mien : je suis Guido Guinicelli ², et déjà je me purifie pour m'être repenti avant mon heure suprême. »

¹ Voir Suétone.

² Poète de Bologne.

Tels se montrèrent ces deux fils en revoyant leur mère en butte à la colère de Lycurgue ¹, tel je me montrai (mais non avec tant d'empressement que j'aurais voulu),

Quand j'entendis se nommer lui-même, Guido, mon père et le père de beaucoup d'autres meilleurs que moi qui ont écrit des rimes d'amour douces et gracieuses.

Sans entendre et sans parler, je marchai longtemps pensif en le contemplant; mais à cause du feu je ne pouvais approcher davantage.

Quand je fus rassasié de le regarder, je m'offris de tout cœur à son service avec ces serments qui font croire aux offres d'autrui.

Et lui à moi : « Tu me laisses, par ce que j'entends, une trace si profonde et si claire, que le Léthé ne pourrait l'effacer ni la rendre obscure.

» Mais si tes paroles ont juré la vérité, dis-moi, pour quelle raison montres-tu que tu m'as pour cher dans tes propos et dans tes regards? »

Et moi à lui : « Vos douces rimes, tant que durera le langage moderne, rendront bien chère l'encre qui les a tracées.

— O frère ! dit-il, celui que je t'indique du doigt (et il me montra du doigt un esprit marchant devant lui) fut meilleur ouvrier dans sa langue maternelle ².

» En vers d'amour et en prose de romans, il surpassa tous les autres, et laisse dire les sots qui pensent que le Limousin ³ est au-dessus de lui.

» Ils tournent la tête vers le bruit plutôt que vers la vérité, et ainsi ils arrêtent leur opinion avant d'écouter l'art ou la raison.

» Ainsi firent beaucoup d'anciens pour Guittone, en lui donnant, de cris en cris, la première place, jusqu'à ce

¹ Thous et Eumenius retrouvèrent leur mère Hypsipyle au moment où Lycurgue, roi de Némée, allait la faire mourir.

² Arnault Daniel, poète provençal.

³ Gerault Bertuelli, rimeur de Limoges.

que, par la bouche de plusieurs personnes, la vérité l'ait vaincu.

» Maintenant, si tu as un si ample privilège qu'il te soit permis d'entrer dans le cloître où le Christ est abbé du collège,

» Dis-lui pour moi du *Pater noster* tout ce qui est nécessaire dans ce monde où nous n'avons plus le pouvoir de pécher. »

Et puis, peut-être pour faire place à un autre qu'il avait après lui, il disparut dans le feu, comme dans l'eau le poisson qui va au fond.

Je m'avançai un peu vers celui qu'on m'avait montré du doigt, et je lui dis que mon désir préparait pour son nom une place toute distincte dans mon cœur.

Et il commença gentiment à dire,

Tan m'abellis vostre cortes deman,
Ch'ieu no me puose ni m'voil a vos cobrir;

Jeu sul Arnaut che plor e val cantan :
Consiros vei la passada follor
E vei jauzen lo joï qu'esper denan.

Ara vos prec, per aquella valor
Que us guida al som sens freich e sens calina,
Sovegna vos atemprar ma dolor¹.

Puis il se cacha dans le feu qui les purifie.

CHANT XXVII.

Le point d'où le soleil darde ses premiers rayons sur la

¹ « Tant me plaît votre courtoise demande, que je ne puis ni ne veux me cacher à vous.

» Je suis Arnaut qui pleure et vais chantant : je vois chagrin ma folie passée ; mais je vois joyeux la joie que j'espère à l'avenir.

» Maintenant, je vous prie, par cette vertu qui vous guide, sans froid et sans chaleur, jusqu'au sommet, qu'il vous souvienne d'adoucir ma douleur. »

ville où fut répandu le sang de son créateur (quand l'Èbre tombe sous le signe élevé de la Balance,

Et que l'eau du Gange s'échauffe sous l'ardeur du midi), ce point était occupé par le soleil ; donc le jour s'en allait pour nous, lorsque l'ange de Dieu nous apparut joyeux.

En dehors de la flamme, il se tenait sur la rive et chantait : *Beati mundo corde*¹, mais d'une voix bien plus vive que la nôtre.

Ensuite : « Ames saintes, on ne va pas plus avant, si d'abord le feu ne vous mord. Entrez dans les flammes, et ne soyez point sourdes au chant qui de plus loin arrive. »

Ainsi dit l'ange, quand nous fûmes près de lui. C'est pourquoi je devins, lorsque je l'entendis, tel que celui qui est mis dans la fosse.

J'élevai mes deux mains jointes en regardant le feu, et me représentant avec force les corps humains que j'avais déjà vu brûler.

Mes bons guides se tournèrent vers moi, et Virgile me dit : « Mon fils, ici on peut trouver un tourment, mais non la mort.

» Souviens-toi ! souviens-toi ! si je t'ai guidé sain et sauf sur les épaules de Géryon, que ferai-je à cette heure que je suis plus près de Dieu ?

» Aie pour certain que quand tu serais mille ans dans le gouffre de cette flamme, elle ne pourrait te rendre chauve d'un seul cheveu.

» Et si par hasard tu crois que je te trompe, mets-toi près d'elle, et, comme preuve, que tes mains approchent du feu le bord de ta robe.

» Dépose désormais, dépose toute crainte, tourne-toi par ici, et poursuis ta route avec sécurité. » Mais, moi, je me tenais immobile, malgré ma conscience.

¹ Saint Matthieu.

Quand il me vit rester ainsi immobile et opiniâtre, Virgile, un peu troublé, me dit : « Vois donc, mon fils ; entre Béatrice et toi il n'y a que cette muraille. »

Comme au nom de Thisbé, Pyrame, près de mourir, ouvrit les yeux et la regarda sous le mûrier qui, depuis, donna des fruits vermeils,

Ainsi ma dure résistance s'étant amollie, je me tournai vers le sage guide, en entendant le nom qui rejaillit toujours dans mon esprit.

Alors il secoua la tête et dit : « Comment ! voulons-nous rester ici ? » Ensuite il sourit comme on fait à l'enfant qui est vaincu par un fruit.

Puis il entra devant moi au milieu du feu, priant Stace de venir par derrière, lui qui, pendant un long chemin, nous avait séparés tous les deux.

Quand je fus au milieu de ces flammes, je me serais jeté, pour me rafraîchir, dans du verre bouillant, tant la chaleur y était démesurée.

Le doux père, pour me conforter, s'en allait parlant de Béatrice, et disait : « Il me semble déjà voir ses yeux. »

Une voix nous guidait en chantant au delà, et nous, attentifs à cette voix, nous sortîmes du feu là où il faut monter.

« *Venite, benedicti Patris mei*¹, disait une voix au milieu d'une lumière telle, que mes yeux vaincus ne purent la regarder.

» Le soleil s'en va, continua-t-elle, et le soir approche ; ne vous arrêtez point, mais hâtez le pas tandis que l'occident n'est pas encore noir. »

Le sentier montait droit à travers le rocher du côté de l'orient ; or devant moi j'interrompais les rayons du soleil, déjà bas et fatigué.

Et nous avions franchi peu de marches quand mes sages

¹ Saint Matthieu.

guides et moi nous sentîmes , à notre ombre qui s'évanouissait , que derrière nous se couchait le soleil.

Et avant que , dans toutes ses immenses parties , l'horizon eût pris le même aspect , que la nuit se fût partout étendue ,

Chacun de nous se fit un lit d'un degré ; car la nature de la montagne nous ôtait la puissance plutôt que le plaisir de monter.

Telles les chèvres qui , avant d'être repues , étaient si inquiètes et si hardies sur la cime des montagnes , demeurent doucement à ruminer ,

Et pendant que le soleil flamboie , se tiennent silencieuses à l'ombre , gardées par le pasteur qui s'appuie sur sa houlette , et , ainsi appuyé , les préserve ;

Et tel le berger qui reste dehors , et la nuit veille autour de son troupeau paisible , faisant la garde , de peur qu'une bête féroce ne le disperse ,

Tels nous étions alors tous trois , moi comme la chèvre , et eux comme les pasteurs , entourés deçà delà par la grotte.

On n'y pouvait voir que peu du ciel , mais dans ce peu je voyais les étoiles plus claires et plus grandes qu'à l'ordinaire.

Ainsi ruminant et regardant , je fus pris par le sommeil , le sommeil qui souvent , avant que la chose soit , en a des nouvelles.

A l'heure , je crois , où Cythérée , qui paraît toujours brûlante du feu d'amour , lançait de l'orient ses premiers rayons sur la montagne ,

Il me semblait voir en songe une femme jeune et belle qui s'en allait cueillant des fleurs par la campagne , et , en chantant , disait :

« Sache , quiconque demande mon nom , que je suis Lia ¹ ,

¹ Lia , fille de Laban , première femme de Jacob , ou la Vie active.

et que je vais étendant partout mes belles mains pour me faire une guirlande.

» C'est pour me plaire devant le miroir qu'ici je me pare; mais ma sœur Rachel ¹ ne quitte jamais le sien, et reste assise devant lui tout le jour.

» Elle prend plaisir à voir ses beaux yeux comme moi à m'orner de mes mains; elle, c'est voir; moi, c'est agir qui me contente. »

Déjà, devant les splendeurs avant-courrières du jour (splendeurs d'autant plus agréables aux pèlerins qu'en retournant ils logent moins loin de leur pays);

Déjà, dis-je, les ténèbres fuyaient de tous côtés, et avec elles mon sommeil. Je me levai donc en voyant mes grands maîtres déjà levés.

« Ce doux fruit que l'inquiétude des mortels va cherchant sur tant de branches, aujourd'hui apaisera ta faim. »

Voilà les paroles dont Virgile se servit en me parlant, et jamais étreintes ne leur furent égales en plaisir.

Tant de désir vint augmenter mon désir d'être là-haut, qu'à chaque pas je sentais croître des ailes pour mon vol.

Lorsqu'au-dessous de nous l'escalier fut entièrement parcouru, et que nous fûmes au degré supérieur, Virgile fixa sur moi ses yeux,

Et me dit : « Le feu qui n'a qu'un temps et le feu éternel, tu les as vus, mon fils, et te voilà venu à un point où par moi-même je ne puis rien voir au delà.

» Je t'ai amené ici par mon intelligence et mon art; prends maintenant ta volonté pour guide; tu es sorti des voies escarpées, tu es sorti des voies étroites.

» Vois le soleil qui reluit sur ton front; vois l'herbe, les fleurs et les arbrisseaux que cette terre produit d'elle-même.

» En attendant que viennent, brillants de joie, les beaux

¹ Rachel, autre fille de Laban, seconde femme de Jacob, ou la Vie contemplative.

yeux qui, en pleurant, me firent venir à toi, tu peux t'asseoir et tu peux aller parmi ces déliees.

▪ N'attends plus mes discours et mes conseils, ton libre arbitre est droit et sain, et ce serait faillir de ne point faire selon ton jugement.

▪ Donc, te faisant ton roi, je te couronne et te mitre. •

CHANT XXVIII.

Désireux d'observer au dedans et à l'entour la divine forêt, cette forêt épaisse et vive qui tempérerait aux yeux le jour naissant ¹,

Sans plus attendre je quittai le bord, marchant à travers la campagne lentement, lentement sur un sol qui de toutes parts embaumait.

Un air doux et qui ne pouvait changer me frappait le front, mais comme pourrait frapper un vent suave.

Les feuilles, promptes à trembler sous ce doux zéphyr, se penchaient toutes en arrière vers le côté où le mont sacré jette sa première ombre.

Cependant elles ne s'écartaient pas tant de la ligne droite, que sur leurs cimes les petits oiseaux cessassent de pratiquer leur art ;

Mais avec une pleine joie, et en chantant, ils accueillaient les premières heures au milieu des feuilles, lesquelles mêlaient leur murmure aux rimes des oiseaux.

Tel est le bruit qui, de rameau en rameau, se répand dans les pins sur le rivage de Chiassi ², quand Éole laisse échapper le Sirocco.

¹ Le poëte est arrivé au Paradis terrestre, au sommet de la montagne du Purgatoire.

² Près de Ravenne.

Tout lents qu'ils étaient, déjà mes pas m'avaient porté si avant dans la forêt, que je ne pouvais revoir par où j'étais entré.

Et voilà que je ne pus aller plus loin, arrêté par un ruisseau, lequel, à main gauche, pliait de ses petites ondes les herbes nées sur ses bords;

Toutes les eaux qui d'ici-bas sont les plus pures, sembleraient avoir eu quelque mélange, comparées à celle-là qui ne cache nulle chose ;

Encore qu'elle coule rembrunie, rembrunie sous une ombre perpétuelle, qui jamais n'y laisse rayonner le soleil ou la lune.

De mes pieds je m'arrêtai, et de mes yeux je passai au delà du petit fleuve pour y admirer la grande variété des arbres verdoyants.

Et là m'apparut (comme souvent apparaît une chose subite qui écarte merveilleusement toute autre pensée)

Une dame seule, laquelle s'en allait chantant et cueillant l'une après l'autre les fleurs dont toute sa route était émaillée.

« O belle dame, qui te réchauffes aux rayons d'amour ! si je dois en croire les traits qui d'ordinaire sont un témoignage du cœur,

» Daigne, lui dis-je, l'approcher de cette rivière assez pour que je puisse entendre ce que tu chantes.

» Tu me fais souvenir du lieu où était Proserpine, et comme elle était belle au temps où sa mère la perdit, et elle ses fleurs printanières. »

Comme une femme en dansant tourne à terre sur elle-même et les pieds serrés, mettant à peine un pied devant l'autre,

Ainsi sur les petites fleurs vermeilles et jaunes, elle se tourna vers moi, semblable à une vierge qui baisse ses yeux modestes ;

Et elle donna contentement à mes prières en s'appro-

chant si près, que ses douces paroles venaient à moi très-distinctement.

Aussitôt qu'elle fut là où les herbes sont baignées par les ondes du beau fleuve, elle me fit le don de lever les yeux.

Je ne crois pas qu'une si vive lumière ait brillé sous les cils de Vénus, quand son fils la blessa par mégarde.

Elle me souriait de la rive droite, tout en cueillant les fleurs que cette heureuse terre produit sans semence.

Le fleuve ne nous séparait que de trois pas; mais l'Hellespont où passa Xerxès (frein qui modère encore tous les orgueils humains)

Ne fut pas plus odieux à Léandre, nageant entre Sestos et Abydos, qu'à moi-même ce fleuve, qui alors ne s'ouvrait pas devant moi.

« Vous êtes nouveaux venus, commença-t-elle, et parce que je souris en ce lieu choisi pour nid à l'humaine nature,

» Peut-être je vous étonne et excite en vous quelque soupçon, mais le psaume *Delectasti*¹ répand une lumière qui peut dissiper les nuages de votre entendement.

» Et toi qui es devant et qui m'as priée de parler, dis-moi si tu veux entendre autre chose, car je suis venue, prête à répondre à toutes les questions autant qu'il te faudra.

— L'eau, répondis-je, et le bruit de la forêt combattent en moi une foi nouvelle en une chose que j'ai entendue et qui est contraire à celle-ci. »

Elle aussitôt : « Je dirai comment naît de sa cause ce qui te fait l'étonner, et je fonderai le nuage qui l'aveugle.

» Le souverain bien, qui se plaît à lui seul, fit l'homme bon et pour le bien, et lui donna ce lieu pour arrhes de la paix éternelle.

» A cause de sa faute, ici l'homme demeura peu²; à

¹ C'est-à-dire le psaume 81, où le verset 8 dit : *Delectasti me, Domine*, etc.

² Selon des commentateurs, Adam et Ève ne restèrent que sept heures dans le Paradis terrestre : de l'aube à midi.

cause de sa faute, il changea en plaintes et en tristesses le rire honnête et les doux plaisirs.

» Afin que les troubles excités plus bas par les exhalaisons de l'eau et de la terre, qui, autant qu'elles le peuvent, s'échappent vers la chaleur,

» Ne fissent aucune guerre à l'homme, ce mont fut ainsi élevé vers le ciel, et il est à l'abri de tout orage depuis le point où la porte le ferme.

» Or, comme l'air se meut en circuit, poussé par le premier mobile, si le cercle n'est rompu d'aucun côté,

» Un tel mouvement vient frapper cette hauteur qui est toute libre dans l'air vif et pur, et fait résonner la forêt, parce qu'elle est touffue.

» Les plantes ainsi frappées imprègnent naturellement l'air de leur vertu; et l'air, en tournant, la secoue circulairement.

» L'autre terre, selon qu'elle est digne par elle-même ou par son ciel, conçoit et pousse divers arbres de diverses qualités.

» Ceci entendu, tu ne regarderas plus là-bas comme une merveille, si des plantes y poussent sans semences apparentes.

» Tu dois savoir que la campagne sainte, où te voici, est pleine de toutes sortes de semences, et a en elle des fruits qui là-bas ne se recueillent point.

» L'eau que tu vois ne jaillit pas d'une veine nourrie par la vapeur que le froid du ciel convertit en pluie, comme un fleuve qui s'emplit et qui perd son eau;

» Mais elle sort d'une fontaine régulière et sûre qui reprend dans la volonté de Dieu autant qu'elle verse par ses deux canaux.

» De ce côté elle descend avec une vertu qui ôte la mémoire du péché; de l'autre elle rend le souvenir de chaque bienfait.

» Par ici elle se nomme Léthé¹, et de l'autre Eunoë, et elle n'opère que lorsqu'on a bu de tous les deux.

» Sa saveur est au-dessus de toutes les autres; et bien que ta soif puisse être assez apaisée pour que je ne l'entretienne pas davantage,

» Par une grâce spéciale, je te donnerai encore un corollaire, et je ne crois pas que mes paroles te seront moins chères, si pour toi elles s'étendent ainsi au delà de mes promesses.

» Les poètes qui vantèrent anciennement l'âge d'or et son état heureux ont peut-être rêvé ce lieu sur le Parnasse.

» Ici la tige humaine s'éleva innocente; ici l'éternel printemps et tous les fruits; ici le nectar dont chacun parle. »

Alors je me tournai tout entier vers mes poètes, et je vis qu'ils avaient entendu avec un sourire cette dernière explication;

Alors je tournai mes yeux vers la belle femme.

CHANT XXIX.

Chantant comme une dame enamourée, et faisant succéder un verset nouveau à celui qui finissait, elle entonna *Beati quorum tecta sunt peccata*²;

Puis, comme des nymphes qui s'en vont seules par les ombrages des forêts, désireuses, l'une de fuir, l'autre de voir le soleil,

Elle s'avança contre le cours du fleuve en marchant

¹ Λήθη, oubli; Εὐνοία, bon esprit.

² Psaume XXXI : « Heureux ceux-là dont les péchés sont remis : » car ils sont sortis du Purgatoire.

sur la rive, et moi, me réglant sur elle, je la suivais à petits pas.

Nous n'avions point achevé cent pas à nous deux, quand les rives tournèrent également, de sorte qu'elles me replacèrent du côté du levant.

Et notre route ne durait pas ainsi depuis longtemps, quand la dame se tourna tout entière vers moi, en disant : « Mon frère, regarde et écoute. »

Et voici qu'une lueur subite parcourut la grande forêt dans toutes ses parties, si brillante, que je doutai si ce n'était pas un éclair.

Mais comme l'éclair passe aussi vite qu'il vient, et que cette lumière, tout en durant, resplendissait de plus en plus, je disais dans ma pensée : « Qu'est ceci ? »

Et une douce mélodie courait dans l'air lumineux ; alors un bon zèle me fit blâmer la hardiesse d'Eve ;

Puisque là où la terre et le ciel obéissaient, cette femme seule, et qui venait à peine d'être formée, ne put souffrir de rester sous quelque voile ;

Et sous ce voile, si elle était restée avec résignation, j'aurais plus tôt et plus longtemps senti ces ineffables délices.

Tandis qu'à travers ces grandes prémices de l'éternel plaisir, je m'en allais tout interdit, et désireux encore de plus de liesse,

Devant nous, l'air, pareil à un grand feu, se montra tout embrasé sous les verts rameaux, et le doux son que nous avions déjà entendu devint un chant clair et distinct.

O vierges sacro-saintes ! si j'ai souffert pour vous la faim, le froid et les veilles, la nécessité me force d'implorer votre secours.

Il faut que l'Hélicon verse en moi ses caux, et que le chœur d'Uranie m'aide à mettre en vers des choses difficiles à concevoir.

Je crus ensuite distinguer sept arbres d'or ¹, trompé par la grande distance qui était encore entre nous et le nouvel objet;

Mais quand je fus si rapproché que l'objet commun sur lequel se trompe le sens ne pouvait, par l'éloignement perdre aucun de ses effets,

La vertu, qui allie le discours à la raison, me découvrit que c'étaient des candélabres, et que les voix chantaient *Hosanna*.

Les beaux meubles flamboyaient au-dessus d'eux-mêmes plus clairs par un ciel serein que la lune à minuit et au milieu de son mois.

Rempli d'admiration, je me retournai vers le bon Virgile, et lui me répondit par un regard non moins chargé d'étonnement.

Je reportai ma vue vers les hauts candélabres, qui s'avançaient vers nous si lentement qu'ils auraient été dépassés par de nouvelles épouses.

La dame me cria : « Pourquoi observes-tu si ardemment ces vives lumières, que tu ne regardes pas ce qui vient après? »

Alors je vis derrière les candélabres, et comme derrière étaient leurs guides, venir des personnages vêtus de blanc²; jamais telle blancheur n'a brillé ici-bas.

A gauche l'eau resplendissait, et elle réfléchissait aussi mon côté gauche, si je m'y regardais, comme l'eût fait un miroir.

Quand je fus pour ma part arrivé à un point où le fleuve seulement me séparait du cortège, afin de mieux voir je suspendis mes pas.

Et je vis les flammes aller en avant, laissant derrière elles l'air peint de belles couleurs; et elles avaient l'apparence de pincesaux tirant des lignes.

¹ Symbole des sept grâces de l'Esprit saint.

² Hosanna, qui veut dire fais-nous saufs, ou vivifie. (Grangier.)

³ Les patriarches.

Si bien qu'en haut restaient très-distinctement sept lignes¹, renfermant en elles les couleurs dont le soleil fait son arc et Délie sa ceinture.

Ces étendards allaient en s'éloignant au delà de ma vue, et, autant qu'il me semblait, de dix pas s'éloignaient du dernier candélabre visible ceux qui venaient ensuite.

Sous ce beau ciel que je décris, s'en venaient deux à deux vingt-quatre vieillards couronnés de fleurs de lis².

Tous chantaient : « Sois bénie entre les filles d'Adam, et bénies soient éternellement les beautés ! »

Après que les fleurs et les fraîches herbes qui étaient devant moi furent dégagées de ces élus,

Comme la lumière à la lumière succède dans le ciel, après les vingt-quatre vieillards vinrent quatre animaux couronnés chacun de feuilles vertes³.

Ils avaient chacun six ailes garnies de plumes; les plumes étaient pleines d'yeux, et tels seraient les yeux d'Argus s'ils étaient vivants.

Lecteur, je ne dépense plus mes rimes à décrire les formes de ces animaux; car la dépense future me retient si fort, que je ne puis ici faire de largesses.

Mais lis Ézéchiél, qui les dépeint comme il les vit venir des froides régions avec le vent, avec la neige et avec le feu;

Et tels tu les trouveras dans ses livres, tels ils étaient ici, sauf que, touchant les plumes, Jean est avec moi et se sépare de lui.

L'espace entre les quatre animaux renfermait un char triomphal porté sur deux roues⁴, et traîné par un griffon, il venait.

¹ Les sept Sacrements.

² Les vingt-quatre livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

³ Les quatre Évangélistes.

⁴ Allégorie de l'Église. Cette vision du char et de son cortège rappelle Ézéchiél et l'Apocalypse. Le char, c'est l'Église; les deux roues, l'Ancien et le Nouveau-Testament; le griffon, avec sa double nature, Jésus-Christ.

Le griffon étendait ses deux ailes entre la ligne du milieu et les trois et trois autres, de manière qu'en les fendant il ne leur faisait aucun dommage.

Elles s'élevaient si haut, que bientôt on ne les voyait plus. Le griffon avait des membres d'or, dans la portion de son corps où il était oiseau ; dans l'autre, il avait des membres mêlés de blanc et de vermeil.

Non-seulement Rome ne réjouit pas d'un char si beau l'Africain, ni même Auguste, mais celui du soleil serait pauvre près de celui-ci ;

Celui du soleil qui, en déviant, fut brûlé, à la prière de la terre suppliante, quand Jupiter fut juste dans les secrets de sa colère,

Autour de la route droite, trois femmes¹ s'en venaient dansant en rond ; l'une si rouge, que dans le feu à peine eût-elle été vue ;

L'autre était comme si ses chairs et ses os eussent été faits d'émeraude ; la troisième semblait de la neige nouvellement tombée.

Elles paraissaient guidées tantôt par la femme blanche, tantôt par la femme rouge, et, sur le chant de celle-ci, les autres avançaient ou lentes ou rapides.

A la gauche du char s'ébattaient quatre femmes vêtues de pourpre², se réglant sur une d'elles qui avait trois yeux à la tête.

Après ce chœur entrelacé que je viens de montrer, je vis deux vieillards différents de costumes, mais pareils d'attitude, chacun d'eux vénérable et calme³.

L'un paraissait être des disciples de ce grand Hippocrate, que la nature fit pour les êtres aimés qui lui sont le plus chers.

L'autre montrait un soin contraire, en portant une épée

¹ Les trois Vertus théologiques.

² Les quatre Vertus cardinales.

³ Saint Luc et saint Paul.

brillante et aigné, et telle que par delà le fleuve elle me fit peur ;

Ensuite je vis quatre personnages d'humble apparence ¹, et derrière eux tous un vieillard seul et dormant, mais avec une figure vive et animée ².

Et les sept derniers étaient habillés comme la première bande ; toutefois ils n'avaient pas sur la tête une couronne de lis ,

Mais de roses et d'autres fleurs vermeilles , d'un peu loin on aurait juré qu'une flamme les brûlait au-dessus des sourcils.

Et quand le char fut vis-à-vis de moi , un coup de tonnerre s'entendit , et les dignes personnages, comme s'il leur était interdit d'aller plus avant ,

S'arrêtèrent là avec les premiers candélabres.

CHANT XXX.

Quand ce septentrion du premier ciel³ (qui jamais ne connut ni couchant, ni levant, ni d'autre nuage que le voile laissé sur lui par le péché,

Et qui, là, instruisait chacun de son devoir, de même que notre septentrion inférieur instruit celui qui tourne le timon pour bien venir au port)

Se fut arrêté, les saints personnages venus les premiers entre les sept candélabres et le griffon se tournèrent vers le char comme vers leur paix constante.

Et l'un d'eux, comme un messenger du ciel, cria trois

¹ Saints Jacques, Pierre, Jean, et Jude, frère de Jacques.

² Saint Jean, à cause de son Apocalypse.

³ Ce septentrion du premier ciel signifie les sept candélabres du chant qui précède.

fois en chantant : « *Veni, sponsa, de Libano*¹, » et tous les autres chantèrent après lui.

De même que les bienheureux, au dernier jugement, se lèveront promptement de leur tombeau, en chantant *Alleluia*, avec leur voix enfin recouvrée;

Ainsi, sur le char divin, se levèrent, *ad vocem tanti senis*, cent ministres et messagers de la vie éternelle.

Tous disaient : « *Benedictus qui venis*²; » puis, en jetant des fleurs dessus et à l'entour : « *Manibus o date lilia plenis*³. »

J'ai vu, au commencement du jour, la partie orientale toute rosée, et le reste du ciel revêtu d'une belle sérénité,

Et la face du soleil naître couverte d'ombres, de sorte qu'à travers les vapeurs qui tempéraient sa clarté, l'œil la soutenait longtemps;

Ainsi à travers un nuage de fleurs, qui des mains angéliques s'élevait, puis retombait sur le char et tout à l'entour,

Sous un voile blanc, et ceinte d'oliviers, une femme⁴ m'apparut; elle portait un manteau vert, et sa robe avait la couleur d'une flamme vive.

Et mon esprit, qui depuis si longtemps était resté sans être broyé de crainte et de stupeur en sa présence,

Sans la reconnaître à l'aide des yeux, mais par la vertu cachée qui venait d'elle, il sentit la grande puissance de l'ancien amour.

Aussitôt que mes yeux furent frappés par cette haute vertu, qui m'avait blessé avant que je fusse sorti de l'enfance,

Je me tournai à gauche avec ce respect de l'enfant qui court vers sa mère quand il a peur ou quand il est affligé,

¹ Cantique des cantiques, ch. iv.

² Paroles des Juifs quand Jésus entra dans Jérusalem.

³ *Énéide*, l. vi.

⁴ Béatrice ou la Théologie.

Afin de dire à Virgile : « Il ne m'est pas resté une goutte de sang qui ne tremble : je reconnais les signes de mon ancienne flamme ¹. »

Mais Virgile nous avait privés de lui, Virgile, ce doux père, Virgile à qui, pour mon salut, elle m'avait donné.

Et même ce paradis terrestre, perdu par notre antique mère, n'empêcha point mes joues, nettoiyées par la rosée, de redevenir noires sous mes larmes.

« Dante, parce que Virgile s'en va, ne pleure pas encore, ne pleure pas encore ! il te faut pleurer pour une autre blessure. »

Tel un amiral qui va sur la poupe et sur la proue voir les hommes qui commandent les autres vaisseaux, et les encourage à bien faire,

Telle, sur le bord gauche du char (quand je me retournai au bruit de mon nom, qui par nécessité s'enregistre ici),

Je vis la femme, qui déjà m'avait apparu voilée, au milieu de la fête angélique, diriger vers moi ses yeux de ce côté du fleuve.

Bien que le voile qui descendait de sa tête, entourée des feuilles de Minerve, ne laissât point paraître tous ses traits,

Dans son attitude royale et dédaigneuse, elle continua ainsi, pareille à celui qui, en parlant, réserve les paroles les plus chaudes pour les dernières :

« Regarde-moi bien, je suis bien, je suis bien Béatrice ! Comment as-tu daigné t'approcher de ce mont ? Ne savais-tu pas qu'ici l'homme est heureux ? »

Mes yeux se baissèrent sur l'onde claire, mais en m'y voyant, je les détournai sur l'herbe, tant la honte avait abattu mon front.

Comme une mère paraît terrible à son fils, ainsi me

¹ Agnosco veteris vestigia flammæ.

Æneid., lib. iv.

parut Béatrice, parce que je sentis le goût de sa tendresse acerbe.

Elle se tut, et les anges chantèrent soudain : « *In te, Domine, sperari*¹ ; » mais ils n'allèrent pas au delà de : *Pedes meos.*

Comme la neige, au milieu des arbres et sur les monts qui forment le dos de l'Italie, se congèle et se durcit au souffle des vents de l'Esclavonie,

Puis, liquéfiée, s'écoule aussitôt que la terre, qui n'a point d'ombre, envoie son haleine, semblable au feu qui fait fondre la chaudière,

Ainsi je fus sans larmes et sans soupirs avant les chants de ceux dont les notes répondent toujours aux notes des sphères célestes.

Mais quand je compris, à leurs douces harmonies, qu'ils compatissaient à ma peine plus que s'ils avaient dit : « Femme, pourquoi le maltraites-tu ainsi ? »

La glace qui était endurcie autour de mon cœur devint souffle et eau, et avec mon angoisse sortit par ma bouche et par mes yeux.

Elle cependant, immobile sur le côté droit du char, adressa ainsi ces paroles aux substances compatissantes :

« Vous veillez dans le jour éternel, si bien que la nuit ni le sommeil ne vous dérobent un des pas que fait le siècle dans ses voies mortelles,

» Donc je ferai ma réponse avec plus de soin qu'il ne vous en faudrait, pour que m'entende celui qui pleure sur l'autre rive, et que sa faute et sa douleur aient toutes deux la même mesure.

» Non-seulement par l'influence des grandes sphères qui dirigent chaque semence vers une fin, selon que les étoiles l'accompagnent,

» Mais par le large don des grâces divines qui, en pleu-

¹ Commencement du trentième psaume.

vaut sur nos âmes , en font monter des vapeurs si haut ,
que la vue ne peut en approcher ,

» Celui-ci, dans sa vie nouvelle , fut tel virtuellement
que toute habitude droite aurait produit en lui d'admi-
rables effets ;

» Mais le terrain mal semé et non eultivé devient d'au-
tant plus mauvais et plus sauvage qu'il a en lui plus de
bonne vigueur.

» Quelque temps je le soutins de mes regards , en lui
montrant mes yeux d'enfant ; je le menais avec moi tourné
vers le droit chemin ;

» Mais sitôt que je fus sur le seuil de mon second âge ,
et que je changeai de vie , celui-ci se sépara de moi et se
donna à d'autres.

» Quand je montai de la chair à l'esprit , et que j'avais
crû en beauté et en vertu, je lui fus moins chère et moins
agréable.

» Il tourna ses pas vers le faux chemin , en suivant les
menteuses images d'un bien qui ne tient en entier aucune
promesse.

» Rien ne m'a servi d'obtenir pour lui des inspirations
par lesquelles je le rappelais en souge, ou autrement, tant
il en a fait peu de compte.

» Il tomba si bas, que tous mes moyens étaient déjà
sans effet pour son salut , si je ne lui montrais les races
damnées.

» Pour ce j'ai visité le seuil des morts , et mes prières
et mes pleurs furent portés à celui qui l'a conduit ici haut.

» Le haut décret de Dieu serait rompu s'il passait le
Léthé et s'il goûtait de tels mets sans avoir payé l'écot

» Du repentir qui répand des larmes. »

CHANT XXXI.

« O toi, qui es au delà du fleuve sacré, » ajouta Béatrice en dirigeant vers moi la pointe de son discours, dont le tranchant m'avait paru si amer,

Et en me poursuivant toujours sans ménagement, « dis, dis si tout cela est vrai? A cette grande accusation il faut que ta confession vienne se joindre. »

J'étais si confondu que ma voix, qui s'émut, se perdit avant de s'être échappée de ses organes.

Elle attendit un peu, puis elle dit : « Que penses-tu? Réponds-moi, puisque tes tristes souvenirs ne sont pas encore effacés par les eaux du Léthé. »

La confusion et la peur réunies tirèrent de ma bouche un oui si faible, que les yeux furent nécessaires pour le comprendre.

Comme une arbalète trop tendue rompt, en se débandant, et la corde, et l'arc lui-même, et que la flèche touche au but avec moins de vitesse;

Ainsi je fus brisé sous cette lourde charge, et je répandis tant de larmes et de soupirs, que ma voix se ralentit dans son passage.

Alors elle à moi : « Au milieu des salutaires désirs venus de moi, qui te menaient à aimer le bien au delà duquel il n'y en a plus d'autre de désirable,

» Quelles fosses infranchissables ou quelles chaînes as-tu trouvées que tu dusses perdre l'espérance de passer au delà?

» Quelles douceurs ou quels avantages se sont montrés sur le front des autres que tu dusses errer devant ces objets? »

Après un long soupir amer, à peine eus-je assez de voix

pour répondre, et mes lèvres se fatiguaient à exprimer ma voix.

Tout en pleurant je dis : « Les choses présentes, avec leurs faux plaisirs, ont détourné mes pas aussitôt que votre visage s'est caché. »

Et elle : « Quand tu te tairais, ou quand tu nierais ce que tu confesses, ta faute n'en serait pas moins connue : un tel juge la sait !

» Mais quand l'aveu du péché s'échappe de la propre bouche du pécheur, la meule, dans notre céleste cour, se tourne contre le tranchant de l'épée.

» Cependant, pour que tu emportes moins de honte de ton erreur, et pour qu'une autre fois, en entendant les sirènes, tu sois plus fort,

» Écarte la semence de tes pleurs et écoute ; tu sauras que ma chair, qui là-bas est ensevelie, devait te diriger vers un but tout contraire.

» Jamais la nature ou l'art ne t'offrirent un plaisir tel que les beaux membres où je fus enfermée, et qui sont tombés en poussière ;

» Et si ce très-grand plaisir, par ma mort, t'échappa, quelle chose mortelle pouvait t'amener ensuite à la désirer ?

» A la première flèche que les faux biens te lancèrent, tu devais élever tes yeux vers le ciel, en me suivant, moi qui ne suis plus chose trompeuse.

» Tu ne devais point abaisser tes ailes pour attendre là-bas de nouvelles blessures, ou bien quelque fillette¹, ou quelque autre vanité de si courte durée.

» Deux ou trois coups attendent l'oiseau jeune et nouveau, mais devant les yeux des oiseaux depuis longtemps garnis de plumes, les rets se déploient en vain, en vain se lancent les flèches². »

¹ Allusion maligne à la Gentueca, la jeune fille de Lucques.

² Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum. (Salomon.)

Comme les enfants, muets de honte et les yeux à terre, se tiennent debout, écoutant et reconnaissant leurs fautes, et se repentant,

Tel je me tenais, et elle me dit : « Puisque, pour m'avoir entendue, tu as tant de douleur, hausse ta barbe, et tu auras encore plus de douleur en me regardant. »

Le chêne robuste se dérachine avec moins de résistance au souffle du vent du nord, ou du vent qui vient de la terre d'Iarbe,

Que moi, sur son commandement, je n'en mis à lever le menton; et lorsque par ma barbe elle demanda mon visage, je sentis bien le venin de ces paroles.

Enfin, quand je levai la face, mes yeux s'aperçurent que les belles créatures avaient cessé de répandre des fleurs;

Et mes regards, encore peu assurés, virent Béatrice tournée vers la bête sacrée qui est une seule personne en deux natures.

Sous son voile, et au delà du fleuve bordé de verdure qui nous séparait, elle me parut se dépasser elle-même dans son ancienne beauté, de plus encore qu'elle ne dépassait ici toutes les autres quand elle était sur terre.

L'ortie du repentir me piqua si fort, que, parmi les autres choses, celle qui avait le plus obtenu mon amour, celle-là me devint plus odieuse.

Un si grand remords me mordit le cœur, que je tombai évanoui; et ce que je devins alors, celle-là le sut qui en était cause.

Puis, quand le cœur me rendit les sens extérieurs, je vis au-dessus de moi la dame ¹ que j'avais déjà trouvée seule; et elle me disait : « Tiens-moi, tiens-moi ! »

Elle m'avait traîné dans le fleuve jusqu'à la bouche, et tout en me tirant derrière elle, elle s'en allait sur l'eau, légère comme une nacelle.

Quand je fus près de la rive bienheureuse, j'entendis

¹ Mathilde.

chanter avec tant de douceur : *Asperges me* ¹, que je ne saurais me le rappeler, bien loin de l'écrire.

La belle dame ouvrit les bras, les passa autour de ma tête, et me submergea assez pour que je dusse m'abreuver de cette eau.

Ensuite elle me retira, et ainsi baigné elle m'offrit aux quatre belles danseuses ², et chacune d'elles me couvrit de ses bras.

« Ici nous sommes nymphes, dans le ciel nous sommes étoiles; avant que Béatrice descendit dans le monde, nous fûmes désignées pour être ses servantes;

» Nous te mènerons devant ses yeux; mais, pour que tu puisses supporter leur vive lumière, les trois femmes qui sont par là ³, et qui ont la vue plus pénétrante, aiguiseront la tienne. »

Ainsi tout en chantant me dirent-elles; et puis elles me menèrent au poitrail du griffon ⁴, là où Béatrice se tenait tournée vers nous.

Elles dirent : « Ne ménage pas ta vue; nous t'avons placé devant les émeraudes, d'où amour t'a déjà lancé ses flèches. »

Mille désirs plus brûlants que la flamme attachèrent mes yeux sur les yeux brillants qui restaient fixés sur le griffon.

Comme dans un miroir le soleil se réfléchit, ainsi la double bête rayonnait dans les yeux de Béatrice ⁵, tantôt avec une forme, tantôt avec l'autre.

Pense, lecteur, si j'étais émerveillé en voyant la bête rester ainsi immobile en soi, et se transformer dans son image réfléchie.

Pendant que, pleine de stupeur et de joie, mon âme

¹ Ps. 50.

² La Tempérance, la Force, la Justice, la Prudence.

³ La Foi, l'Espérance et la Charité.

⁴ Le Christ.

⁵ La Théologie.

goûtait de cette nourriture qui , en vous rassasiant d'elle-même, d'elle-même vous altère ,

Les trois autres femmes qui s'annonçaient pour être de l'ordre le plus élevé , s'avancèrent en chantant et en dansant d'une manière angélique.

« Tourne, Béatrice, tourne tes yeux saints (telle était leur chanson) vers ton fidèle, qui a fait tant de pas pour te voir.

» De grâce, fais-nous la grâce de lui dévoiler ta bouche, afin qu'il distingue la seconde beauté que tu caches. »

O splendeur d'une lumière éternelle ! quel est celui qui, ayant pâli à l'ombre du Parnasse, ou qui, ayant bu à sa citerne,

Ne paraîtrait pas bien embarrassé en essayant de te rendre telle que tu m'apparus là où le ciel t'entoure de son harmonie comme d'une ombre ,

Lorsque toi dans l'air libre tu te découvris !

CHANT XXXII.

Mes yeux étaient si tendus et si attentifs à apaiser la soif de dix ans , que tous mes autres sens étaient assoupis ;

Et mes yeux , sans souci d'autre chose , avaient deçà et delà des murailles : ainsi le divin sourire de ma dame m'attirait à lui avec ses anciens filets.

Alors mon visage fut tourné forcément à gauche , par les déesses qui disaient : « Il regarde trop fixement ! »

Et cette disposition gênante, qui est dans les yeux lorsqu'ils viennent d'être frappés par le soleil, me laissa quelque temps privé de la vue ;

* Béatrice était morte en 1290, et Dante écrivait en 1300.

Mais lorsqu'ils se furent remis devant une petite splendeur (je dis petite, la comparant à la grande lumière dont je me séparerai par force),

Je vis que la glorieuse armée avait tourné à main droite, et qu'en marchant elle avait le soleil et les sept flammes en face.

Comme sous ses boucliers qui protègent son salut, un bataillon se range et se tourne peu à peu avec son enseigne avant que son mouvement soit entièrement achevé,

Ainsi la milice du céleste royaume, qui précédait le char, défila tout entière avant que le char eût tourné son timon.

Ensuite les femmes se replacèrent près des roues, et le griffon mit en mouvement le char béni, bien qu'aucune de ses plumes ne se fût agitée.

La belle dame qui m'avait fait passer le fleuve, Stace et moi, nous suivîmes la roue qui décrivit le plus petit cercle.

En parcourant ainsi la haute forêt (déserte par la faute de celle qui crut le serpent), nous sentions nos pas réglés par des chants angéliques.

Peut-être une flèche, libre de son frein, parcourt en trois volées autant d'espace que nous en avions achevé, quand Béatrice descendit.

J'entendis que tous murmuraient : « Adam. » Ensuite ils entourèrent un arbre dépouillé de fleurs et de feuillage dans tous ses rameaux.

Sa cime chevelue, qui s'étend d'autant plus qu'elle s'élève plus haut, serait, par sa hauteur, admirée des Indiens dans leurs forêts.

« Sois heureux, griffon, ô toi qui ne déchiras pas de ton bec cet arbre, doux au goût, quoiqu'il en arrivât mal au ventre à qui s'en approcha ! »

Ainsi autour de l'arbre robuste eria le cortège, et l'animal à double nature répondait : « Ainsi se conserve la semence de toute justice. »

Alors s'étant tourné vers le timon qu'il avait tiré, le griffon le traina au pied de l'arbre veuf de ses feuilles, et il laissa à cet arbre le char qui en était formé.

Comme nos plantes, lorsque la grande lumière tombe mêlée à celle qui rayonne derrière le céleste Poisson,

Se couvrent de bourgeons et renouvellent chacune leur couleur avant que le soleil attelle ses coursiers sous une autre étoile,

Ainsi, reprenant ses couleurs, moins vives que celles de la rose, mais plus vives que celles de la violette, se raviva l'arbre dont les rameaux étaient auparavant si dépouillés.

Je n'ai pas entendu l'hymne que cette gent chanta alors (ici-bas on ne le chante point), et je ne pus supporter l'air tout entier.

Si je pouvais retracer comment s'endormirent les yeux impitoyables d'Argus en écoutant les aventures de Syrinx, ces yeux à qui leur trop grande vigilance coûta si cher,

Comme un peintre qui peint d'après un modèle, je retracerais comme je m'endormis ; mais que celui-là veuille le faire qui sait bien représenter le sommeil.

Je passe donc au moment où je me réveillai, et je dis qu'une splendeur perça le voile de mon sommeil, et une voix me cria : « Lève-toi ! que fais-tu ? »

Tels qu'à la vue des douces fleurs du pommier, qui rend les anges avides de son fruit et fait les noces perpétuelles du ciel,

Pierre, Jean et Jacques, conduits sur le Thabor, et renversés devant l'éclat céleste, se relevèrent à la parole par laquelle des sommeils plus grands ont été rompus,

Et virent alors que Moïse et Elie avaient disparu, et que la robe de leur maître avait changé de couleur ;

Tel je sortis de mon sommeil, et je vis penchée sur moi cette femme compatissante qui auparavant fut la conductrice de mes pas le long du fleuve.

Et, plein d'appréhension, je dis : « Où est Béatrice ? »

Et elle : « Vois , elle est assise sur les racines de l'arbre aux feuilles nouvelles ¹.

» Vois la compagnie qui l'environne. Les autres suivent au ciel le griffon en disant des chants plus doux et plus mystérieux que ceux qu'ils ont chantés dans ces lieux. »

Si sa réponse fut plus longue, je ne sais , parce que déjà était devant mes yeux celle qui avait fermé mon esprit à toute autre attention.

Elle était seule assise sur la terre nue , comme laissée à la garde du char que j'avais vu lier à l'arbre par la bête à deux formes.

Rangées en cercle et lui formant un cloître de leur personne , étaient les sept nymphes ² , tenant en main ces lumières qui ne craignent pas l'Aquilon et l'Auster.

» Tu seras peu de temps habitant de cette forêt , et tu seras éternellement avec moi , citoyen de cette Rome dont le Christ est le premier citoyen ;

» Donec , pour le profit du monde qui vit mal , tiens des yeux fixés sur ce char , et , retourné là-bas , fais en sorte d'écrire ce que tu as vu. »

Ainsi parla Béatrice , et moi j'étais tout dévoué à ses commandements ; je fixai mes yeux et mon esprit là où elle voulut.

Jamais avec un mouvement si rapide le feu ne descend d'un nuage épais , lorsqu'il descend du point du ciel le plus éloigné ,

Que ne fondit sur l'arbre l'oiseau de Jupiter , rompant son écorce , abattant ses fleurs et ses feuilles nouvelles ;

Et de toute sa force il frappa le char , lequel plia comme un navire en danger , et batta de droite et de gauche par la mer.

Ensuite je vis pénétrer dans l'intérieur du char triom-

¹ L'arbre de la science du bien et du mal , ravivé par Jésus-Christ ou le griffon.

² Les sept Vertus.

phal un renard qui paraissait ne jamais s'être nourri de bonne nourriture.

Mais ma dame , le réprimandant de ses vilaines fautes , le fit fuir aussi vite que le lui permirent ses os décharnés.

Ensuite , du même côté d'où il était déjà venu , je vis l'aigle descendre dans le char et le laisser garni de ses plumes ;

Et , pareille à la voix qui sort d'un cœur plaintif , une voix sortit du ciel , et elle disait : « O ma barque ! comme tu es mal chargée ! »

Ensuite il me parut que la terre s'ouvrait entre les deux roues , et j'en vis sortir un dragon qui enfonça sa queue à travers le char.

Et comme la guêpe qui retire son aiguillon , de même en retirant sa queue malfaisante , il arracha une partle du fond du char , et il s'en alla content , content.

Ce qui resta du char , pareil à la terre vivace qui se recouvre de chiendent , se recouvrit de la plume offerte par l'aigle , peut-être avec une intention chaste et bienveillante.

L'une et l'autre roue et le timon en furent couverts en si peu de temps , qu'un soupir relâche plus longtemps la bouche ouverte.

Ainsi transformé , le saint édifice fit sortir des têtes de ses diverses parties , trois sur le timon et une à chaque angle.

Les premières étaient cornues comme celles des bœufs , mais les quatre autres avaient une seule corne sur le front ; pareil monstre n'a jamais été vu.

Aussi sûre qu'une forteresse sur une haute montagne , je vis s'asseoir sur le char une prostituée toute débraillée , et qui promenait ses yeux autour d'elle.

Et , comme pour empêcher qu'on la lui enlevât , je vis un géant debout auprès d'elle , et tous deux s'embrassaient de temps en temps.

Mais parce qu'elle tourna vers moi ses yeux avides et errants, le féroce amant la fouetta de la tête aux pieds.

Ensuite, plein de soupçon et cruel de colère, il détacha le char monstrueux, et le traîna si loin par la forêt, que ses arbres, comme un bouclier, me cachèrent

La prostituée et la nouvelle bête ¹.

CHANT XXXIII.

Deus, venerunt gentes ², cette douce psalmodie, alternée tantôt à trois voix, tantôt à quatre, les femmes la commencèrent en pleurant;

Et Béatrice, soupirant avec compassion, les écoutait dans un tel abattement, que Marie, devant la croix, ne fut qu'un peu plus changée par la douleur.

Mais lorsque les autres vierges lui donnèrent lieu de parler, elle se leva droite sur ses pieds, et, colorée comme le feu, elle répondit :

« *Modicum, et non videbitis me; et iterum, mes chères sœurs, modicum, et vos videbitis me* ³. »

Puis elle mit devant elle les sept femmes, et derrière elle, seulement en faisant un signe, elle plaça moi, la dame et le sage qui était resté avec nous.

Ainsi elle allait, et je ne crois pas que son dixième pas fut posé à terre quand de ses yeux elle frappa mes yeux.

¹ Toute cette fin est une allégorie des persécutions souffertes par l'Eglise. L'aigle, c'est la persécution des empereurs; le renard, celle des hérétiques; le dragon, celle de Mahomet; le char avec les sept têtes est l'Eglise conduite par les sept péchés mortels; la prostituée assise sur le char est le pape, et le géant couché près d'elle est le roi Philippe le Bel.

² Psaume LXXVIII.

³ Saint Jean, ch. XVI.

Et d'un air tranquille : « Viens plus vite , me dit-elle , afin que , si je te parle , tu sois bien placé pour m'entendre. »

Lorsque je fus près d'elle comme je le devais , elle me dit : « Frère , pourquoi , venant avec moi , ne te hasardes-tu pas désormais à quelque demande ? »

Comme ceux qui sont trop respectueux en parlant devant leur supérieur , de sorte qu'ils ne peuvent arracher la parole vivante de leurs dents ,

Il m'advint que , sans former des sons entiers , je commençai : « Madame , vous connaissez mes besoins et ce qui leur est bon. »

Et elle à moi : « Je veux que désormais tu te dépoilles de toute crainte et de toute honte , de sorte que tu ne parles plus comme un homme qui rêve.

» Sache que le fond du char , que le serpent a brisé , fut et n'est plus ; mais que le coupable apprenne que la vengeance de Dieu ne craint pas sa soupe ¹.

» Il ne sera pas toujours sans héritiers , l'aigle qui laissa dans le char ses plumes , par lesquelles il devint un monstre et ensuite une proie.

» Car je vois certainement , et partant je le raconte , des étoiles déjà proches , à l'abri de tout obstacle et de tout empêchement , qui amèneront un temps

» Où le nombre cinq cent dix et cinq ² , envoyé de Dieu , détruira la prostituée et ce géant qui péchait avec elle.

» Et peut-être ma prédiction obscure , comme Thémis et le sphinx , ne te persuade pas , parce qu'elle aussi trouble l'intelligence ;

¹ Selon le peuple , une soupe mangée sur la tombe de celui qu'on avait tué vous mettait à l'abri de toute vengeance.

² Pour comprendre cette prédiction , il faut savoir que Dante veut qu'on écrive pour cinq cents la lettre D , pour cinq la lettre V , pour dix la lettre X . Ces trois lettres forment le mot *dux* , général : il s'ensuit qu'un général viendra détruire la prostituée et le géant . Suivant certains commentateurs , ce devait être l'empereur Henri VII ; suivant d'autres , Cœu le Grand , de Vérone .

» Mais bientôt les faits seront les naïades ¹ qui délieront le nœud serré de cette énigme, sans dommage pour leurs troupeaux et leurs blés.

» Toi, note ces paroles; et, comme elles sont sorties de moi, enseigne-les aux vivants de cette vie qui est une course vers la mort.

» Et souviens-toi, quand tu les écriras, de ne pas cacher comment était l'arbre ² qui, par deux fois, a été ici profané devant toi.

» Quiconque l'effeuille ou le brise offense Dieu par un blasphème de fait, car Dieu l'a créé saint pour son seul usage.

» Pour avoir mordu à son fruit, la première âme a attendu dans la peine et dans le désir, pendant cinq mille ans et plus, celui qui a puni sur lui-même cette morsure ³.

» Ton esprit dort s'il ne comprend pas que c'est pour une cause singulière que cet arbre est si élevé et si développé vers sa cime.

» Et si tes vaines pensées n'avaient pas été autour de ton esprit comme l'eau de l'Elsa ⁴, et si, en te complaisant dans ces pensées, tu n'avais taché ton esprit, comme Pyrame a taché le fruit du mûrier,

» Par tant de circonstances seulement tu reconnaitrais, avec un profit moral pour toi-même, la justice de Dieu dans l'interdit dont il a entouré cet arbre.

» Mais comme ton intelligence, je le vois, est devenue de pierre, et s'est obscurcie dans le péché, au point que la lumière de mes paroles t'éblouit,

¹ Allusion à ces vers d'Ovide :

*Carmina Nalades non intellecta priorum
Solvunt ingenilis, etc.*

Metam., VII

² L'Église.

³ Le Christ, qui a expié la faute d'Adam.

⁴ Petit fleuve de la Toscane qui couvre d'un tarte épais tout ce qu'on y plonge.

» Je veux que tu emportes mes paroles , sinon écrites , au moins peintes en toi, par la même raison que le pèlerin emporte un bourdon entouré de palmes. »

Et moi : « Comme la cire ne change jamais la figure imprimée sur elle par le cachet , ainsi mon cerveau porte désormais votre empreinte.

» Mais pourquoi votre parole désirée vole-t-elle autant au-dessus de ma vue, que plus mes yeux s'efforcent de la suivre, plus au contraire ils la perdent?

— C'est afin que tu connaisses, dit-elle, quelle école tu as suivie, et que tu voies comment sa doctrine peut suivre mes paroles,

» Et que tu voies que notre voie s'éloigne de la divine, autant que s'éloigne de la terre le ciel qui tourne le plus haut. »

Or, je lui répondis : « Il ne me souvient pas de m'être jamais écarté de vous, et ma conscience ne me donne pas de remords.

— C'est que tu ne peux t'en souvenir, répondit-elle en souriant; rappelle-toi que tu as bu des eaux du Léthé.

» Et si la fumée prouve le feu, cet oubli prouve clairement que ta volonté occupée ailleurs a commis d'autres fautes.

» En vérité, mes paroles seront désormais aussi nues qu'il les faut montrer à ta vue grossière. »

Et plus brillant, et marchant à pas plus lents, le soleil parcourait le cercle du méridien, lequel change selon les diverses situations de la terre;

Quand s'arrêtèrent (comme s'arrête l'escorte qui précède une autre troupe, si elle rencontre des choses nouvelles sur ses pas)

Les sept dames, arrivées aux limites d'un ombrage déjà éclairci et triste, tel que, sous leurs fenillages verts et leurs rameaux noirs, les Alpes en répandent sur leurs froids ruisseaux.

Devant elles l'Euphrate et le Tigre me paraissaient sortir

d'une même fontaine, et, comme des amis, être lents à se séparer.

« O lumière, ô gloire de la race humaine ! quelle est cette eau qui s'épanche ainsi d'une même source, et qui ensuite se divise ? »

A cette prière il me fut dit : « Prie Mathilde qu'elle te le dise. » Et la belle dame répondit, comme fait celui qui se disculpe :

« Cette chose-ci et d'autres encore lui ont été dites par moi, et je suis sûre que l'eau du Léthé ne les a point effacées. »

Et Béatrice : « Peut-être une plus grande préoccupation, qui souvent nous enlève la mémoire, fait que son esprit obscurci ne voit pas par ses yeux.

» Mais voici l'Eunoë qui coule ici ; mène-le vers le fleuve, et, comme tu as coutume, ravive sa force évanouie. »

Comme une âme gentille, qui ne s'excuse en rien, mais fait sa volonté de la volonté d'autrui, aussitôt qu'elle lui est manifestée par un signe,

Ainsi, dès que je fus près d'elle, la belle dame se mit en marche et dit à Stace, à la manière des femmes : « Viens avec lui ! »

Si j'avais, lecteur, un plus long espace pour écrire, je chanterais en partie la douce boisson, qui jamais ne m'eût rassasié.

Mais, puisque voilà pleins tous les papiers destinés à ce second cantique, le frein de l'art ne me laisse pas aller plus loin.

Je revins de l'eau très-sainte refait comme les plantes nouvelles, renouvelées en leurs nouvelles feuilles ¹,

Pur et disposé à monter aux étoiles.

¹ Riffato sì, come piante novelle
Rinnovellate di novella fronda.

LE PARADIS ¹.

CHANT PREMIER.

La gloire de celui qui fait tout mouvoir ² pénètre dans l'univers, et resplendit plus dans une partie et moins dans une autre.

J'ai été dans le ciel qui reçoit le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que ne sait ni ne peut redire celui qui descend de là-haut ³.

Car notre intelligence s'approchant de l'objet de son désir, y pénètre si profondément, que la mémoire ne peut plus revenir en arrière. (4)

Cependant toutes les beautés du saint royaume, dont j'ai pu faire un trésor dans mon esprit, seront désormais la matière de mon chant.

O bon Apollon ! dans ce dernier travail, fais de moi-même un vase tout rempli de ta puissance, et tel que tu le demandes pour ton laurier bien-aimé.

¹ Le poëte a donné à l'Enfer la forme d'un immense entonnoir, et tout au fond est plongé Satan ; au Purgatoire, la forme d'une montagne, du sommet de laquelle l'âme s'élance vers le ciel, le Paradis renfermera dix sphères, où, attiré par Béatrice, Dante pénétrera successivement : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la sphère des Étoiles fixes, le Premier-Mobile et l'Empyrée.

² Stabillisque manens dat cuncta moveri.

BOCC.

³ Quoniam raptus est in paradysum et audivit arcana verba que non licet homini loqui. CORINTH. XII.

(4) V. la c. pag. 96-97. la Div. Coméd. avant Dante Ch. I.

Jusqu'ici ce fut assez pour moi d'une des cimes du Parnasse ; mais à cette heure ce sont les deux qu'il me faut, afin d'entrer dans le reste de ma carrière.

Entre dans mon sein, et souffle-toi en moi-même tel que tu étais quand tu tiras de leur gaine les membres de Marsyas.

O divine vertu ! si tu te donnes si bien à moi, que je puisse manifester l'ombre du royaume bienheureux, empreinte dans ma pensée,

Tu me verras venir à ton arbre chéri, et me couronner alors de ces feuilles dont le sujet et toi m'aurez rendu digne.

Si rarement, ô mon père ! on cueille le laurier pour triompher César ou poète¹ (faute et honte des volontés humaines !),

Que lorsqu'un esprit en est avide, le feuillage du Pénée devrait répandre de la joie autour de l'heureuse divinité de Delphes.

Une petite étincelle est suivie d'une grande flamme ; peut-être après moi saura-t-on prier avec une voix meilleure, de sorte que Cyrtha daignera répondre².

La lumière du monde parvient aux mortels par des ouvertures diverses ; mais quand elle sort par cette ouverture, où quatre cercles se réunissent à trois croix,

Son cours est meilleur, et meilleure son influence ; elle façonne et marque mieux à sa manière la cire de notre monde.

Lé matin était quasi arrivé là-haut par cette ouverture, et le soir ici-bas ; tout ce haut hémisphère était blanc et l'autre hémisphère noir,

Quand je vis Béatrice, tournée sur le flanc gauche, regarder le soleil : jamais l'aigle ne le regarda si fixement.

¹ Cul gemine florent vatunque decumque

Certatim lauros.

STAT.

² Cyrtha, pour Apollon, à qui cette ville était dédiée,

Il est à remarquer que dans l'original, le mot "Cyrtha" est écrit avec une "C" majuscule, ce qui est une faute de transcription.

Et comme un second rayon sort du premier et remonte là-haut, pareil au pèlerin qui veut s'en retourner :

Ainsi l'action de Béatrice, pénétrant par mes yeux dans ma pensée, fit naître mon action ; et, contre notre usage et notre puissance, je fixai mes yeux sur le soleil.

Beaucoup de choses nous sont possibles là-haut, qui ici ne nous sont pas possibles, par une vertu de lieu fait en propre pour l'espèce humaine.

Je ne pus longtemps supporter l'éclat du soleil ; mais non si peu de temps, que je ne le visse jeter des étincelles autour de lui-même, pareil au fer qui sort bouillant de la fournaise ;

Et soudain il me parut que le jour au jour s'ajoutait, comme si celui qui peut ¹ avait orné le ciel d'un autre soleil.

Béatrice se tenait, toute fixée par les yeux, aux roues éternelles ² ; et moi je fixai sur elle mes regards détournés de là-haut ;

Et, à la contempler, je devins tel en moi-même que devint Glaucus à goûter de cette herbe qui le rendit compagnon des dieux de la mer.

Cette faculté de transhumaner ne se pourrait exprimer *per verba* ³ ; que cet exemple suffise donc à celui à qui la grâce réserve cette expérience.

Si j'étais seulement celui que tu as naguère créé, tu le sais, Amour qui gouvernes le ciel ! ô toi qui m'as élevé par ta lumière !

Quand le mouvement céleste, que tu éternises, ô esprit désiré ! me rendit attentif à lui-même par cette harmonie que tu tempères et que tu discernes,

Il me parut qu'un si grand espace du ciel s'allumait

¹ Dieu.

² Les Sphères.

³ Transumanar significar *per verba*
Non si parla.

alors à la flamme du soleil, que pluies ou fleuves ne firent jamais un lac si étendu.

La nouveauté des sons et cette grande lumière m'embrasèrent d'un tel désir de savoir leur cause, que jamais je n'en ressentis d'une pointe si vive.

Donc elle, qui me voyait aussi bien que je me vois moi-même, voulut satisfaire mon esprit tout ému; et avant que j'eusse demandé, elle ouvrit la bouche.

Et elle commença : « Tu te rends toi-même lent à comprendre par les fausses imaginations; de sorte que tu ne vois pas ce que tu aurais vu si tu les avais secouées.

» Tu n'es plus sur la terre, comme tu le crois : la foudre, en fuyant le lieu où elle se forme, ne court pas si vite que toi en l'élevant vers ce lieu. »

Si je fus dépouillé de mon premier doute par ces souriantes et brèves paroles, je fus plus enlacé par un doute nouveau.

Et je dis : « Déjà je me suis reposé content de ma grande admiration; mais à présent j'admire comment j'outrepasse ces corps légers. »

Elle alors, après un pieux soupir, dirigea vers moi les yeux avec cet air que prend une mère devant le délire de son fils ;

Et elle commença : « Toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre est la forme qui fait l'univers ressemblant à Dieu.

» Ici les hautes créatures voient les traces de la force éternelle, qui est la fin pour laquelle est fait l'ordre déjà exposé.

» Dans l'ordre que je dis, toutes les créatures ont leurs inclinations, et, selon leur sort divers, avoisinent plus ou moins leur principe.

» Ainsi elles tendent vers des ports divers par la grande mer de l'être, et chacune avec l'instinct qui lui fut donné et qui la conduit :

» L'un de ces instincts porte le feu vers la lune; l'autre

est un moteur dans le cœur des mortels; l'autre resserre et ramasse la terre en elle-même.

» Et cet arc frappe non-seulement contre les créatures qui sont dépourvues d'intelligence, mais encore celles qui ont l'intellect et l'amour.

» La Providence, qui l'ordonne si sagement, rassérène toujours de sa lumière le ciel dans lequel roule le premier mobile qui a la plus grande rapidité;

» Et c'est là que maintenant, comme à un site désigné, nous porte la vertu de cette corde qui dirige tout ce qu'elle lance vers un but joyeux.

» Il est vrai que, comme la forme ne s'accorde pas bien des fois avec les intentions de l'art, parce que la matière est sourde à répondre,

» Ainsi de cette direction dévie souvent la créature qui a le pouvoir, bien que poussée de la sorte, d'incliner vers un autre côté.

» Et, comme on peut voir le feu tomber d'un nuage, elle tombe de même, lorsque sa première impulsion est détournée vers la terre par le faux plaisir.

» Tu ne dois pas plus t'étonner, si j'en juge bien, de ton ascension, que tu ne t'étonnerais si, du haut d'une montagne, un fleuve descendait jusqu'au bas.

» Ce serait merveille en toi si, libre d'obstacle, tu te fusses assis au bas, comme si la flamme vive restait en repos sur la terre. »

Et puis elle releva ses yeux vers le ciel.

CHANT II.

O vous qui, désireux d'écouter, avez suivi dans une petite barque mon vaisseau qui s'avance en chantant,

Revirez pour revoir vos rivages! ne vous mettez pas en

mer, car peut-être, en me perdant, resteriez-vous égarés.

Les eaux où je vais entrer ne furent jamais parcourues¹.
Minerve souffle dans ma voile, Apollon me conduit, et les
neuf Muses me montrent les Ourses.

Vous autres, en petit nombre, qui de bonne heure avez
tendu le cou vers le pain des anges, pain dont on vit ici,
mais sans pouvoir s'en rassasier,

Vous pouvez bien mettre votre navire sur la haute mer
en suivant mon sillage sur l'eau qui bientôt redevient unie.

Ces glorieux Argonautes, qui passèrent à Colchos, ne
furent pas émerveillés autant que vous le serez, quand
ils virent Jason devenu bouvier.

La soif perpétuelle et créée avec l'âme d'arriver au
royaume formé sur Dieu, nous emportait rapides, quasi
comme vous voyez le ciel.

Béatrice regardait en haut, et moi je regardais en elle ;
et peut-être en aussi peu de temps qu'un dard est posé
sur l'arc, se détache de la noix et vole,

Je me vis arrivé en un lieu où une admirable chose
tourna vers elle mes regards ; or donc, celle à qui mes
sentiments ne pouvaient être cachés,

Se tournant vers moi, aussi gracieuse que belle : « Élève
vers Dieu ton âme reconnaissante, me dit-elle, lui qui
nous a transportés dans la première étoile. »

Il me paraissait que nous étions couverts d'un nuage
lucide, épais, solide, et poli comme un diamant qu'au-
rait frappé le soleil.

La perle éternelle² nous reçut en elle, comme l'eau,
tout en restant unie, reçoit un rayon de lumière.

Puisque j'étais corps, ici-bas on ne peut comprendre
comment une dimension peut en admettre une autre, ce
qui doit être si un corps pénètre dans un autre corps ;

En nous donc devrait s'allumer plus vif le désir de voir

¹ *Avia Pieridum peregre loca nullius ante trita solo*, etc. (LUCRET)

² La lune.

cette essence, dans laquelle on voit comment notre nature s'unit à Dieu.

Là on verra ce que nous croyons par la foi, et sans démonstration; mais cela sera de soi-même manifeste, comme la vérité première en qui l'homme a croyance.

Je répondis : « Madame, aussi reconnaissant que je puis l'être, je rends grâce à celui qui m'a enlevé du monde mortel.

» Mais dites-moi quelles sont les taches obscures de ce corps lunaire qui, là-bas sur terre, font raconter tant de fables sur Caïn ¹ ? »

Elle sourit un peu, et puis elle me dit : « Si l'opinion des mortels s'égare là où la clef des sens ne peut ouvrir,

» Certes les flèches de l'étonnement ne devraient point te piquer désormais; puisque, si elle vient après les sens, tu vois que ta raison a de courtes ailes.

» Mais dis-moi ce que par toi-même tu en penses. » Et moi : « Ce qui m'apparaît ici-haut de forme diverse est produit, je crois, par des corps raréfiés et des corps denses². »

Et elle : « Tu verras d'une manière certaine que ta croyance plonge dans le faux, si tu écoutes bien l'argument que je lui opposerai.

» La huitième sphère montre plusieurs étoiles³, lesquelles, et pour la qualité et pour la quantité de la lumière, se peuvent noter comme étant de différents aspects.

» Si des corps raréfiés et denses produisaient toutes ces différences, il n'y aurait, dans toutes ces étoiles, qu'une seule vertu distribuée en plus ou en moins, ou bien également.

» Or, des vertus diverses doivent être le fruit de principes formels; et tous ces principes, hormis un seul⁴, seraient détruits par ton raisonnement.

¹ Dans les taches de la lune, le peuple croyait voir Caïn portant un fagot.

² *Raro*; ce mot manque au français, mais Fénelon a employé *raréfié* dans le même sens original.

³ Les étoiles fixes, physique du temps de Dante.

⁴ Les corps raréfiés et denses.

» De plus, si un corps raréfié formait ces taches brunes dont tu demandes la cause, alors, ou la planète serait en quelque point privée de sa matière ;

» Ou comme le corps d'un animal, qui montre tantôt le gras, tantôt le maigre, ainsi, dans ses diverses parties, la planète changerait de couleur.

» Si des corps raréfiés formaient ces taches, cela deviendrait manifeste dans les éclipses du soleil, car sa lumière passerait à travers la lune, comme elle traverse les autres corps raréfiés.

» Ce qui n'est pas. Donc il faut examiner l'autre supposition ; et s'il arrive encore que je la renverse, ton opinion sera démontrée fausse.

» Si ce corps raréfié ne peut traverser la lune, il faut qu'il y ait un point où son contraire ne le laisse plus passer ;

» Et de là le rayon rejaillit, comme la couleur revient par un verre qui est doublé par une feuille de plomb.

» Mais tu diras que le rayon paraît ici plus obscur qu'en d'autres parties, parce qu'il se réfracte à une grande profondeur.

» Quant à cette objection, tu peux t'en délivrer par l'expérience, cette fontaine d'où découlent les ruisseaux de vos arts ¹.

» Tu prendras trois miroirs ; places-en deux loin devant toi, à une même distance ; le troisième, place-le plus au loin ; puis fixe les yeux entre les deux premiers.

» Tourné ainsi vers ces miroirs, aie soin que derrière toi s'élève une lumière qui éclaire les trois miroirs et revienne à toi, répécutée par eux tous ;

» Alors, bien que le plus éloigné ne répande pas une lumière si étendue, tu verras qu'il éclaire aussi vivement que les deux autres.

» Maintenant, comme sous les coups des chauds rayons,

¹ *Experientia magistra rerum.*

les lieux que couvrait la neige sont délivrés de sa couleur et de sa froidure première ;

» Ainsi, dégagé de ses fausses opinions, ton esprit va recevoir, par ma volonté, une lumière si vive, qu'à son aspect tu le sentiras scintiller.

» Dans le ciel de la divine paix se meut un corps dont la vertu renferme l'être de tout ce que lui-même contient.

» Le ciel suivant, qui a tant d'étoiles, distribue cet être entre diverses essences, de lui distinctes et en lui contenues.

» Les autres ciens disposent de diverses manières les distinctions qu'ils renferment, et les mènent vers les fins et les causes qui leur sont assignées.

» Ces organes du monde, comme tu vois maintenant, descendent de degré en degré, de sorte qu'ils prennent d'en haut la vertu qu'au-dessous ils communiquent.

» Regarde bien comme par ce chemin je marche vers la vérité que tu désires, afin que, par la suite, tu saches seul tenir le gué.

» Le mouvement et la vertu des sphères sacrées, il convient que tu l'attribues aux moteurs bienheureux, comme l'œuvre du marteau au maréchal.

» Le huitième ciel, que tant de lumières rendent si beau, prend l'image de l'intelligence profonde qui lui donne le mouvement et en devient le cachet.

» Et comme l'âme, sur votre poussière, vient, par différents membres, se résoudre en différentes puissances ;

» Ainsi l'intelligence développe sa bonté multipliée sur les étoiles, en se tournant sur son unité.

» Chaque vertu s'allie diversement avec le corps précieux qu'elle avive, et auquel elle se lie, comme à vous-même la vie.

» Cette vertu, mêlée aux corps, brille par la nature joyeuse dont elle dérive, comme la joie dans une prune vive.

» De cette vertu vient donc, et non des corps denses et

raréliés, ce qui semble inégal en lumière : elle est le principe formel qui produit,

» Conformément à sa puissance, ce qui est obscur et ce qui est clair. »

CHANT III.

Ce soleil ¹ qui d'abord brûla mon cœur d'amour, m'avait découvert, par ses preuves et ses réfutations, le doux aspect de la belle vérité.

Et moi, pour me confesser vaincu et persuadé, autant que je le devais, je levai la tête plus haut pour parler.

Mais une vision m'apparut qui me relint si fort attaché à la contempler, que je ne me souvins plus de ma confession.

Comme par des verres transparents et nets, ou par des eaux claires et tranquilles, pas assez profondes pour que le fond en soit sombre,

Les images reviennent à nos yeux si affaiblies, qu'une perle sur un front blanc ne vient pas plus lentement à nos regards;

Ainsi je vis plusieurs figures prêtes à parler. C'est pourquoi je tombai dans l'erreur contraire à celle qui alluma l'amour entre l'homme ² et une fontaine.

Aussitôt que je les eus aperçues, estimant qu'elles étaient réfléchies par un miroir, je tournai les yeux pour voir de qui elles provenaient,

Et je ne vis rien ; de sorte que je les ramenai vers mon doux guide, qui, en souriant, avait des étincelles dans ses saints regards.

» Ne t'étonne pas si je souris de ton raisonnement pué-

¹ Béatrice ou la Théologie.

² Narcisse.

ril, me dit Béatrice; ton pied ne s'appuie pas encore sur la vérité,

» Et, comme d'habitude, il te fait trébucher. Les figures que tu vois sont de vraies substances, ici reléguées pour avoir manqué à leur vœu.

» Donc parle avec elles, écoute et crois, car la vraie lumière qui les réjouit ne laisse jamais leurs pas s'en écarter. »

Et moi je m'adressai à l'ombre qui semblait plus disposée à converser, et, quasi comme un homme que trop de hâte embarrasse, je commençai :

« O esprit heureusement créé, qui, sous les rayons de la vie éternelle, sens en toi une douceur qu'on ne comprend jamais si on ne l'a goûtée!

» Tu me rendras reconnaissant, si tu daignes me dire ton nom et votre sort à tous. » Et l'ombre tout aussitôt avec des yeux rians :

« Notre charité ne ferme point les portes à un juste désir; elle se conforme à celle de Dieu, qui veut que toute sa cour lui ressemble.

» Dans le monde je fus une vierge religieuse, et si ta mémoire me regarde bien, elle me retrouvera, quoique aujourd'hui plus belle.

» Tu reconnaitras que je suis Piccarda ¹. J'ai été placée ici avec ces autres bienheureux, et bienheureuse je suis dans la sphère la plus lente ².

» Nos affections, enflammées des seules joies de l'Esprit saint, se réjouissent dans l'ordre où il les a établies;

» Et ce sort qui paraît si peu élevé nous est donné, parce que nos vœux furent négligés et rompus en partie ³. »

Et moi à elle : « Sur vos admirables figures resplendit

¹ Piccarda, de la famille des Donati, de Florence.

² La lune, suivant le système de Ptolémée.

³ *Perche' fur negletti*

Là nostri voti, et voti in alcun canto.

Ce *cocchetto* est intraduisible.

je ne sais quoi de divin, qui change le premier aspect qu'on a gardé de vous.

» Aussi je n'ai pas été prompt à me souvenir : mais à présent je m'aide de ce que tu me dis, de sorte que de te reconnaître m'est chose plus facile.

» Mais, dis-moi, vous qui êtes heureuses dans cette sphère, désirez-vous un lieu plus élevé pour mieux voir Dieu, pour mieux l'aimer et en être mieux aimées? »

Elle sourit un peu avec les autres ombres ; ensuite elle me répondit si joyeuse, qu'elle semblait brûler de l'amour du premier foyer :

« Frère, une vertu de charité calme notre volonté, et cette vertu ne nous fait vouloir que ce que nous avons, et ne nous donne la soif d'aucun autre bien.

» Si nous désirions être plus élevés, nos désirs seraient en désaccord avec la volonté de celui qui nous rassemble ici ;

» Désaccord que n'admettent point les sphères célestes. Tu verras, si tu remarques bien leur nature, qu'il est nécessaire ici de vivre dans la charité :

» Et même il est essentiel à notre existence bienheureuse de se tenir dans la volonté divine, de manière que toutes nos volontés se résolvent en une seule.

» Que nous soyons rangés de degré en degré dans ce royaume, cela plaît à tout le royaume, comme au roi, dont la volonté fait notre volonté.

» Dans sa volonté est notre paix ; elle est cette mer où tout vient se jeter, et ce qu'elle a créé, et ce que fait la nature. »

Alors il me fut clair que tout lieu dans le ciel est Paradis, quoique la grâce du bien suprême n'y pleuve pas de la même façon.

Mais, comme il advient qu'on est rassasié d'un mets, et que d'un autre mets on sente encore le désir, de sorte qu'on redemande de celui-ci, et que de l'autre on refuse ;

Ainsi je fis du geste et de la parole, afin d'apprendre de

cette âme quelle fut la toile jusqu'au bout de laquelle elle ne poussa point la navette.

« Une vie parfaite, un mérite éminent, me dit-elle, placent plus haut que nous dans le ciel une femme, selon la règle de laquelle on s'habille et l'on se voile dans votre monde¹;

« Afin jusqu'à la mort de veiller et de dormir avec l'époux qui accepte tout vœu que la charité conforme à son désir.

« Pour la suivre je m'enfuis du monde toute jeune, je m'enfermai sous son habit, et je promis de suivre la voie de son ordre;

« Puis des hommes, plus habitués au mal qu'au bien, m'enlevèrent de la douce clôture : Dieu sait quelle fut ensuite ma vie.

« Pour cette autre splendeur qui se montre à ma droite, et qui brille de toute la lumière de notre sphère,

« Ce que je dis de moi, elle le pense d'elle : elle fut religieuse, et l'on a de même ôté de sa tête l'ombre des bandeaux sacrés.

« Mais quand elle fut retournée dans le monde, contre son gré et contre ses bonnes habitudes, elle ne fut jamais déponillée du voile de son cœur.

« C'est la lumière de la grande Constance², qui, du second orgueil de Souabe, engendra le troisième, et la dernière puissance de cette race. »

Ainsi parla Piccarda; ensuite elle commença l'Ave Maria, tout en chantant, et, tout en chantant, elle s'évanouit, comme à travers l'eau sombre une chose pesante.

Mes regards, qui la suivirent autant que possible, se tournèrent, lorsqu'ils l'eurent perdue, vers le but d'un plus grand désir,

¹ Sainte Claire, de l'ordre des Franciscaines, auquel appartenait Piccarda.

² Fille de Roger, roi de Pouille et de Sicile; Constance fut thèse de son monastère à Palerme et marie à l'empereur Henri VI.

Et se dirigèrent tout entiers sur Béatrice; mais celle-ci jeta de tels éclairs devant mes yeux, que d'abord ils ne purent supporter cette vue;

Et cela me rendit plus lent à l'interroger.

CHANT IV.

Entre deux mets placés à égale distance et attirant également, un homme libre de choisir mourrait de faim avant de porter l'un d'eux à ses dents;

De même se tiendrait un agneau entre les désirs de deux loups féroces, il tremblerait également; de même se tiendrait un chien entre deux daims¹.

Donc, si je me taisais, je ne m'en repens pas: également suspendu entre mes doutes, ce silence était nécessaire; je ne m'en loue pas non plus.

Je me taisais; mais mon désir était peint sur mon visage, et ma demande s'y montrant, apparaissait plus chaude qu'elle n'eût été dans des paroles.

Béatrice fit ce que fit Daniel en délivrant Nabuchodonosor de cette colère qui l'avait rendu injustement cruel.

Et elle dit: « Je vois bien comme deux désirs contraires t'attirent; ton souci se lie lui-même si fortement, qu'il ne peut se développer au dehors.

» Tu argumentes ainsi: si la bonne volonté dure, par quelle raison la violence d'autrui diminuerait-elle la mesure de mon mérite?

» Et une autre occasion pour toi de douter, c'est que les

¹ Imité d'Ovide

*Tigris ut, auditis diversâ valle duorum
 Estimulata fave mugitibus armentorum,
 Nescit utro potius ruat, etc.*

Metam., lib. v.

âmes semblent retourner aux étoiles, selon la sentence de Platon ¹.

» Telles sont les questions qui pèsent également sur ta volonté; donc, je traiterai d'abord celle qui a le plus de fiel.

» Entre les séraphins, celui qui pénètre le plus en Dieu, Moïse, Samuel, ou l'un des deux Jean (celui que tu voudras prendre), je ne dis point Marie,

» Tous ces séraphins n'ont pas leur banc dans un autre ciel que ces esprits qui viennent de t'apparaître, et n'ont pas pour leur existence plus ou moins d'années.

» Mais tous embellissent le premier cercle, et ils ont la vie différemment douce, selon qu'ils sentent plus ou moins l'éternel Esprit.

» Ces âmes se sont montrées ici, non parce que cette sphère leur a été destinée, mais pour te montrer, parmi les sphères, quelle est la moins élevée.

» C'est ainsi qu'il convient de parler à votre esprit, parce qu'il ne saisit que par les sens ce qu'il rend ensuite digne de l'intelligence ².

» Pour cela l'Écriture condescend à vos facultés, elle attribue à Dieu des pieds et des mains, et elle entend tout autre chose.

» Et la sainte Église vous représente sous des apparences humaines, Gabriel et Michel, et l'autre qui guérit Tobie.

» Ce que Timée ³ pense des âmes n'a point de rapport avec ce qui se voit ici, car il paraît penser comme il parle.

» Il dit que l'âme retourne à son étoile, croyant qu'elle en fut détachée quand la nature l'unit à une forme.

» Et peut-être son opinion est-elle autre que les mots ne la rendent, et elle peut avoir une intention qu'il ne faut pas railler.

¹ Voir le Timée.

² Nihil est in intellectu, quin prius fuerit in sensu.

³ C'est-à-dire Platon dans le Timée.

» S'il entend que l'honneur et le blâme de l'influence retournent à ces sphères, peut-être son arc a-t-il touché quelque vérité.

» Déjà ce principe mal entendu a égaré quasi tout le monde, de sorte qu'on a couru adorer Mercure, Jupiter et Mars.

» L'autre doute qui l'agite a moins de venin, car sa malignité ne pourrait pas l'écarter de moi.

» Que notre justice paraisse injuste aux yeux des mortels, c'est un argument de foi, et non de méchanceté hérétique.

» Mais comme votre entendement peut bien pénétrer jusqu'à cette vérité, je vais te rendre satisfait, selon que tu le désires.

» Si la violence arrive quand celui qui l'endure ne se prête en rien à celui qui le force, ces âmes ne sont pas excusées par cette violence;

» Car la volonté, si elle ne le veut, ne s'éteint pas; mais elle fait comme la nature fait dans le feu, quand même la violence l'abattrait mille fois.

» C'est pourquoi si la volonté se plie un peu ou beaucoup, elle cède à la force; ainsi firent ces âmes, puisqu'elles pouvaient retourner au saint lieu.

» Si leur volonté était restée entière, comme celle qui tint Laurent sur le gril, et celle qui rendit Mucius si dur pour sa main¹,

» Elle les aurait reportées, sitôt qu'elles furent libres, dans le chemin d'où elles avaient été enlevées; mais une si solide volonté est trop rare.

» Par ces paroles, si tu les as recueillies comme tu le devais, est détruit l'argument qui t'aurait encore importuné plusieurs fois.

» Mais à cette heure un autre mauvais pas vient à la

¹ Urere quam potuit contempto Mucius igne
Hanc spectare manum Porsenna non potuit.

MARTIAL.

traverse devant tes yeux, et tel que par toi-même tu n'en pourrais sortir ; auparavant tu te sentirais fatigué.

» Je t'ai mis pour certain dans l'esprit qu'une âme heureuse ne pourrait mentir, parce qu'elle est toujours auprès de la première vérité.

» Ensuite tu as pu entendre de Piccarda que Constance garda son affection pour le voile, de sorte qu'en ceci elle paraît me contredire.

» Bien souvent, frère, il advient que, pour fuir le péril , on fait contre son gré ce qu'il ne faut pas faire ;

» Comme Alcméon , qui , prié de cela par son père, tua sa propre mère , et, pour ne pas perdre la piété, se fit impie.

» Je veux que tu penses à ce point : que si la force et la volonté s'accordent, il en résulte que les fautes ne peuvent plus s'excuser.

» La volonté absolue ne consent pas au mal , mais elle y consent en tant qu'elle craint, si elle se retire, de tomber dans une plus grande peine.

» Donc, lorsque Piccarda s'exprime comme elle l'a fait, elle entend parler de la volonté absolue , et moi j'entends parler de l'autre ; de sorte que nous disons vrai toutes deux. »

Tel fut l'écoulement du saint ruisseau sortant de la fontaine d'où toute vérité dérive : ainsi elle mit la paix dans l'un et l'autre de mes désirs.

« O amante du premier amant¹ ! ô dame divine ! m'écriai-je ensuite, dont le parler m'inonde et m'échauffe tellement, que de plus en plus il m'avive,

» Mon affection n'est pas si profonde, qu'elle me suffise pour vous rendre grâce pour grâce ; mais que celui qui voit et peut réponde pour moi.

» Je vois bien que notre entendement ne se rassasie jamais, s'il n'est éclairé par la vérité, hors de laquelle ne brille aucune vérité ;

¹ Béatrice, amante de Dieu.

» Aussitôt qu'il l'a pu atteindre, il se repose en elle comme la bête sauvage dans sa tanière; et il faut qu'il l'atteigne, sinon chacun de nos désirs serait *frustra*.

» C'est par ce désir que le doute naît au pied de la vérité comme un rejeton; et c'est dans sa nature de nous pousser jusqu'au sommet de colline en colline.

» Ceci m'invite, ceci m'encourage, ô dame! à vous demander avec respect le mot d'une autre vérité qui m'est obscure.

» Je veux savoir si l'homme peut satisfaire à des vœux rompus par d'autres bonnes actions qui ne soient pas petites dans votre balance. »

Béatrice me regarda avec des yeux remplis d'étincelles d'amour, avec des yeux si divins, que ma force se détourna de ses regards vaincue,

Et, comme éperdu, je baissai les yeux.

CHANT V.

» Si, dans ce centre du brûlant amour, je t'apparais rayonnante au delà de ce qui se voit sur terre, au point que je surmonte la force de tes yeux,

» Ne t'étonne pas, car ceci provient d'une vue parfaite qui, comme elle saisit vite les objets, les examine aussi rapidement une fois qu'elle les a bien saisis.

» Je vois clairement comme resplendit déjà dans ton intelligence l'éternelle lumière dont la seule vue allume en nous l'amour.

» Et si quelque autre chose attire votre amour, ce n'est qu'une trace mal connue de cette lumière qui luit à travers ces choses.

» Tu veux savoir si, par d'autres bonnes actions, on

peut satisfaire à un vœu rompu, de manière que l'âme soit à l'abri du remords. »

C'est ainsi que Béatrice commença ce chant ; et comme un homme qui n'interrompt pas son discours, elle continua ainsi son saint enseignement :

« Le plus grand don que, dans sa largesse, Dieu nous fit en nous créant, et le plus conforme à sa bonté, et celui qu'il apprécie le plus,

» Ce fut la liberté de la volonté, dont les créatures intelligentes furent et sont toutes seules douées.

» Maintenant t'apparaîtra, si tu raisones d'après ce principe, la haute valeur d'un vœu, s'il est ainsi fait que Dieu consente, quand toi-même tu consens.

» Car, en concluant le pacte entre Dieu et l'homme, on sacrifie ce trésor de la volonté dont je parle, et on le sacrifie par son propre fait ;

» Donc, que peut-on rendre en échange ? Si tu crois bien user de ce que tu as déjà offert, c'est d'une chose mal acquise vouloir faire une bonne œuvre.

» Tu es désormais fixé sur le point principal. Mais comme la sainte Église donne en ceci des dispenses, ce qui paraît contraire à la vérité que je t'ai découverte,

» Il te faut encore rester un peu à table, parce que la nourriture lourde que tu as prise demande un peu d'aide pour passer.

» Ouvre l'esprit à ce que je te présente, et l'enferme en toi-même ; car cela ne donne pas la science, d'entendre sans retenir ¹.

» Deux choses sont nécessaires à l'essence parfaite de ce sacrifice : l'une est l'objet même qu'on sacrifie ; l'autre est la convention en elle-même.

» Cette dernière ne s'efface jamais, si elle n'est pas observée, et c'est à son sujet que, plus haut, je t'ai parlé en termes si précis.

¹ Nihil scimus nisi quod memoriâ tenemur. (Cicéron.)

» Pour cette cause, ce fut une nécessité aux Hébreux d'offrir, bien que souvent l'offrande subit un changement, comme tu dois le savoir ¹.

» Quant à l'autre chose, que je t'ai montrée comme formant la matière du sacrifice, elle peut être telle qu'on n'ait point failli si on l'échange contre une autre matière.

» Mais que nul ne change de sa propre autorité le fardeau de son épaule, sans un tour de la clef blanche et de la clef jaune ².

» Estime tout changement insensé, si la chose délaissée n'est point contenue dans la chose nouvellement prise, comme quatre dans six.

» Or, toute chose qui pèse tant par sa valeur, qu'elle attire de son côté la balance, ne se peut remplacer par une autre.

» Que les mortels ne se fassent pas un jeu du vœu qui les lie ! Soyez fidèles, et en vous engageant ne soyez pas aveugles, comme Jephthé dans sa première offrande !

Car il lui valait mieux dire : « J'ai mal fait, » que de faire pis en observant son vœu ; et tu peux trouver tout aussi insensé le grand chef des Grecs,

» Lui qui força Iphigénie à pleurer son beau visage, et fit pleurer sur elle les fous et les sages lorsqu'ils entendirent parler d'un culte si barbare.

» Chrétiens, soyez plus graves à vous émouvoir ; ne soyez pas comme la plume à tout vent, et ne croyez pas que toute eau vous lave.

» Vous avez l'Ancien et le Nouveau Testament, et le Pasteur de l'Eglise pour vous guider : que cela vous suffise pour votre salut.

» Si de mauvais désirs vous appellent ailleurs, soyez hommes, et non des brebis folles, afin que le Juif ne rie pas de vous, au milieu de vous.

¹ Voir au *Lévitique*, chap. 1 et viii.

² Se rappeler les deux clefs de l'église au chant ix du Purgatoire.

« Ne faites pas comme l'agneau qui laisse le lait de sa mère, et, simple et folâtre, combat contre lui-même pour son seul plaisir. »

Ainsi, comme je l'écris, me parla Béatrice ; puis elle se retourna toute pleine de désirs vers ce côté où le monde est plus brillant.

Son silence et le changement de ses traits firent taire mon esprit avide, qui avait déjà de nouvelles questions à mettre en avant.

Et comme la flèche qui frappe le but avant que la corde soit en repos, ainsi nous courûmes au second royaume¹.

Là je vis ma dame si radieusement belle quand elle pénétra dans la lumière de ce ciel, que la planète en devint plus lumineuse.

Et si l'étoile se changea et rit, que fis-je, moi, qui, par ma nature, suis en tous sens mobile !

Comme dans un vivier dont l'eau est tranquille et pure, les poissons accourent vers ce qui vient du dehors et qu'ils croient être leur pâture,

De même je vis bien plus de mille splendeurs accourir vers nous, et l'on entendait chacune s'écrier : « Voilà qui accroîtra nos amours ! »

Et pendant que chacune d'elles venait à nous, on voyait l'âme pleine de liesse au milieu du vif éclat qui sortait d'elle.

Pense, ô lecteur, si ce qui commence ici s'arrêtait, quelle faim pleine d'angoisses tu aurais d'en savoir davantage !

Et tu verras, d'après toi-même, combien j'avais désir d'apprendre leur condition de ces splendeurs, dès qu'elles se manifestèrent à mes yeux.

« O heureusement né ! à qui la grâce donne de voir les trônes du triomphe éternel avant d'avoir quitté la milice des vivants,

¹ Au ciel de Mercure

« Nous sommes enflammés de la lumière qui s'épand par tout le ciel ; donc, si tu désires t'éclairer sur notre sort, rassasie-toi selon ton plaisir. »

Il me fut dit ainsi par un de ces pieux esprits ; et par Béatrice : « Dis, dis en toute confiance, et crois-les comme des dieux.

— Je vois bien que tu as ton nid dans ta propre lumière, et que tu la transmets par tes yeux, puisqu'elle brille lorsque tu souris ;

« Mais j'ignore qui tu es, et pourquoi tu tiens, ô digne âme ! le degré de la sphère qui se voile aux mortels avec les rayons d'une autre ¹. »

Ainsi dis-je vers la lumière qui d'abord m'avait parlé, et elle alors devint plus brillante qu'elle n'était.

Comme le soleil qui se cache lui-même par trop de lumière, quand la chaleur a détruit les vapeurs amassées qui la tempéraient,

Ainsi par une plus grande joie se cache dans son rayon la figure sainte, et ainsi enfermée, enfermée elle me répondit ²,

Selon que le chante le chant suivant.

CHANT VI.

« Après que Constantin eut tourné l'aigle contre le cours du ciel qu'elle avait suivi, derrière l'antique ravisseur de Lavinie ³,

« Pendant cent et cent ans et plus, l'oiseau de Dieu se

¹ Les rayons du soleil.

² E così chiusa chiusa mi rispose, etc.

³ C'est-à-dire après que Constantin eut ramené de Rome à Byzance l'aigle romaine qui avait suivi Énée d'orient en occident au pays de Lavinie.

tint à l'extrémité de l'Europe, dans le voisinage des montagnes, d'où il était d'abord sorti,

» Et, à l'ombre de ses ailes sacrées, il y gouverna le monde passant toujours de main en main; or, en changeant ainsi, il vint enfin sur la mienne.

» Je fus César, et je suis Justinien, qui par la volonté du premier amour, que toujours je ressens, retranchai des lois le superflu et l'inutile.

» Avant de m'être appliqué à cet ouvrage, je croyais qu'il n'y avait dans le Christ qu'une nature, et non plus, et je me contentais d'une telle croyance;

» Mais le bienheureux Agapet, qui fut grand pasteur, me ramena à la vraie foi par ses paroles;

» Je le crus, et tout ce qu'il me disait je le vois clairement à cette heure; comme tu vois dans toute contradiction une partie fausse et une partie vraie.

» Aussitôt que je marchai avec l'Église, il plut à Dieu de m'inspirer par grâce ce grand travail, et je m'y livrai tout entier.

» Je confiai les armées à mon Bélisaire, et la droite de Dieu fut si bien avec lui, que ce fut un signe que je devais me reposer.

» Or ma réponse s'applique ici à ta première question; mais le sujet me force de la faire suivre encore de quelques explications,

» Pour que tu voies s'ils ont bien raison ceux qui se lèvent contre le signe saint et sacré, et ceux qui se l'approprient et ceux qui s'y opposent ¹.

» Vois quelle haute vertu l'a rendu digne de vénération; et sa gloire commença au jour où Pallas² mourut pour lui donner l'empire.

» Tu sais qu'elle fit sa demeure dans Albe pendant trois

¹ Les Guelfes et les Gibellins.

² Le fils d'Évandre.

cents ans et plus, jusqu'au jour où trois contre trois combattirent pour elle ¹.

» Tu sais ce qu'elle fit depuis l'enlèvement des Sabines jusqu'à la douleur de Lucrece, sous sept rois, domptant tout autour les nations voisines.

» Tu sais ce qu'elle fit, portée par ces insignes Romains, contre Brennus, contre Pyrrhus, contre les autres princes et peuples ligués :

» D'où Torquatus, et Quintius qui reçut un surnom de sa chevelure négligée, les Décii et les Fabius, conquièrent une renommée que j'aime à admirer.

» Elle terrassa l'orgueil des Arabes, qui, derrière Annibal, passèrent les roches Alpestres, d'où toi, fleuve du Pô, tu découles.

» Sous elle triomphèrent, jeunes encore, Scipion et Pompée ; et pour cette montagne sous laquelle tu es né, ce triomphe parut amer ².

» Puis, vers ce temps où le ciel voulut ramener le monde à l'état serein dont il est le modèle, César la prit par la volonté de Rome.

» Et ce qu'elle fit du Var jusqu'au Rhin, l'Isère et la Saône le virent, et la Seine le vit, et toute la vallée dont les eaux gonflent le Rhône.

» Ce qu'elle fit après sa sortie de Ravenne, et le passage du Rubicon, fut d'un vol si rapide, que la langue et la plume ne la suivraient pas.

» Elle tourna les troupes vers l'Espagne, puis vers Durazzo, et elle frappa Pharsale si rudement, que le Nil brûlant en sentit la douleur.

» Antandre et Simois, d'où elle s'était élancée, elle les revit, et aussi le lieu où repose Hector ; puis, pour le malheur de Ptolémée, elle repartit.

» De là elle vint foudroyer Juba ; puis elle se retourna

¹ Combat des Horaces et des Curiaces.

² La montagne de Flésole qui domine Florence, patrie de Dante. Flésole fut ruinée par les légions romaines pour avoir donné asile à Catilina.

vers votre Occident, où elle entendait le clairon de Pompée.

» Pour ce qu'elle fit avec celui qui la porta ensuite ¹, Brutus et Cassius aboient en enfer ²; Modène et Pérouse en furent dans la douleur.

» Et elle en pleure encore, cette triste Cléopâtre, qui, en fuyant devant l'aigle, reçut de l'aspic une mort subite et atroce.

» Avec celui-ci, l'aigle romaine courut jusqu'à la mer Rouge; avec celui-ci elle établit dans le monde une si grande paix, que le temple de Janus fut fermé.

» Mais ce que ce signe, qui m'excite à parler de lui, avait fait d'abord, et ce qu'ensuite il devait faire dans le royaume mortel qui lui est soumis,

» Devient en apparence chétif et obscur, si, le voyant dans la main du troisième César, on le considère avec un oeil éclairé et une affection pure.

» Car la vivante justice qui m'inspire lui accorda, dans la main de celui que je cite, la gloire de venger la divine colère ³.

» Or émerveille-toi ici devant ce que je vais te répéter. Avec Titus l'aigle courut ensuite tirer vengeance de la vengeance du péché antique ⁴.

» Et quand la dent lombarde mordit la sainte Église, Charlemagne la secourut en remportant la victoire sous les ailes de l'aigle.

» Désormais tu peux juger de ceux que j'ai accusés plus haut, et de leurs fautes qui sont la cause de tous vos maux.

» L'un au signe commun oppose les lis jaunes, l'autre

¹ Avec Auguste.

² Se rappeler le dernier chant de *l'Enfer*.

³ Tibère, le troisième César, aurait pu venger la mort du Christ.

⁴ La mort du Christ fut la vengeance que Dieu tira de la faute d'Adam, et Titus alla punir les exécuteurs de cette vengeance.

A far vendetta corse
Della vendetta del peccato antico.

se l'approprie , ne songeant qu'à son parti , si bien qu'il est difficile de savoir lequel est le plus en faute.

» Qu'ils fassent, les Gibelins, qu'ils fassent leurs menées sous un autre signe ; car on suit mal celui-ci quand, lui et la justice, on les sépare !

» Et que ce nouveau Charles ¹ ne l'abatte pas avec ses Guelfes , mais qu'il craigne des serres qui à un lion plus grand ont arraché la crinière !

» Maintes fois les fils ont déjà pleuré pour la faute de leur père ; et qu'on ne croie pas que Dieu change ses armes pour les lis.

» Cette petite étoile ² est ornée des bons esprits qui ont été actifs sur la terre, afin d'y être remplacés par l'honneur et la renommée.

» Et lorsque les désirs s'élèvent vers cette étoile tout en déviant ainsi, il faut que les rayons du véritable amour soient aussi moins vifs à s'élever.

» C'est dans la mesure de nos récompenses et de notre mérite que se trouve une partie de notre joie , parce que nous ne la voyons ni moindre ni plus grande.

» Donc la vivante justice adoucit tellement en nous le désir , que jamais il ne se peut tourner vers une méchanceté.

» Des voix différentes font les doux concerts ; ainsi les différents degrés de notre vie rendent une douce harmonie au milieu de ces sphères.

» Dans cette perle luit la lumière de Romée ³, dont l'œuvre grande et belle fut mal récompensée.

» Mais les Provençaux qui furent contre lui n'ont pas eu longtemps sujet de rire ; et de vrai , celui-là chemine mal qui tourne à sa perte les bienfaits d'autrui.

» Raymond Bérenger eut quatre filles, et chacune d'elles

¹ Charles II, roi de la Pouille.

² Mercure.

³ Voir dans les chroniques la curieuse histoire de ce Romée , qui demande, fait une note trop longue.

fut reine ; et ceci fut fait par Romée , personne humble et errant pèlerin.

» Et puis des paroles louches excitèrent Raymond à demander des comptes à ce juste qui lui rendit sept et cinq pour dix.

» Sur quoi , il partit pauvre et vieux ; et si le monde savait le courage qu'il eut en mendiant sa vie, morceau à morceau ,

» Ce monde , qui le loue beaucoup , le louerait davantage. »

CHANT VII.

Hosanna sanctus Deus Sabaoth,
Superillustrans claritate tuâ
Felicis ignes horum Malahoth!

Ainsi , en se tournant vers sa sphère , me parut chanter cette substance ¹, sur laquelle s'est répandue une double lumière ².

Et elle et les autres reprirent leur danse , et , comme de très-rapides étincelles, se voilèrent à mes regards dans un éloignement soudain.

Je doutais , et je me disais : « Dis-lui , dis-lui donc ! Oh ! disais-je à part moi , dis-lui donc à la dame que tu aimes et qui apaise ta soif avec la douce rosée de ses lèvres ! »

Mais ce respect qui s'empare de moi tout entier pour B et pour ICE , m'inclinait comme un homme qui s'as-soupit ³.

¹ Justinien.

² « Il entend que la lumière ou splendeur de Justinien s'estoit augmentée de la moitié pour avoir usé la vertu de charité à l'endroit de Daute. » (Grangier.)

³ Pour *Bice*, diminutif de *Béatrice*.

Béatrice me laissa peu de temps ainsi, et elle commença en rayonnant sur moi d'un sourire tel qu'il rendrait un homme heureux dans le feu :

« Selon que me l'apprend mon jugement infailible, tu penses en toi-même comment une juste vengeance fut justement punie.

» Mais je débarrasserai vite ton esprit, et toi, écoute, car mes paroles vont te faire présent d'une grande vérité.

» Pour n'avoir pas souffert un frein utile à la faculté qu'on nomme la volonté, l'homme qui ne naquit pas ¹, en se damnant, damna toute sa race.

» D'où il advint que l'espèce humaine, infirme, languit là-bas durant plusieurs siècles dans une grande erreur, jusqu'à ce qu'il plût au Verbe de Dieu de descendre ;

» Et la nature, qui s'était éloignée de son créateur, il l'unit en lui à sa personne par le seul acte de son éternel amour.

» Maintenant dirige ton esprit sur ce raisonnement. Cette nature unie à son créateur, telle qu'elle fut créée, était sincère et bonne :

» Par elle-même, elle fut bannie du Paradis, parce qu'elle sortit de la voie de vérité et de sa vie ².

» Donc la peine endurée sur la croix, si on la mesure à la nature prise par le crucifié, plus justement que jamais une autre fit sentir son étreinte.

» Et aussi nulle autre ne fut plus injuste en regardant à la personne qui souffrit, et en qui s'était unie cette nature.

» Partant d'un seul acte sortirent des choses diverses ; car la même mort plut à Dieu et aux Juifs ; par elle la terre trembla et le ciel s'ouvrit.

» Désormais cela ne doit plus te paraître au-dessus de

¹ Adam.

² Ego sum via, veritas et vita. (Joan. xiv.)

ta portée, si l'on te dit qu'une juste cour a puni une juste vengeance ¹.

» Mais je vois, de pensée en pensée, ton esprit étroitement serré dans un nœud dont il attend avec un grand désir qu'on le dégage.

» Tu dis : « Je comprends bien ce que je viens d'entendre ; mais pourquoi Dieu voulut user de ce mode pour notre rédemption, ceci m'est caché. »

» Frère, ce décret est voilé pour les yeux de tout homme dont l'esprit n'a point grandi dans la flamme de l'amour.

» Et véritablement, comme on examine beaucoup ce point et qu'on le comprend bien peu, je te dirai pourquoi un tel mode fut pris comme le plus digne.

» La divine bonté, qui écarte d'elle toute rancune, étincelle en brûlant elle-même, de sorte qu'elle fait jaillir les beautés éternelles.

» Ce qui découle d'elle sans intermédiaire n'a point de fin, parce que rien ne change son empreinte quand elle-même l'a donné.

» Ce qui découle d'elle sans intermédiaire est entièrement libre, comme n'étant pas sujet à l'influence des choses secondaires.

» Plus l'être sorti d'elle lui est conforme, plus cet être lui plaît : car l'ardeur sainte qui rayonne sur toute chose est plus vive dans celle qui lui est plus ressemblante.

» L'humaine nature a sur toute autre l'avantage de ces dons immédiats ; mais si un seul lui manque, il lui faut déchoir de sa noblesse.

» C'est le péché seul qui lui ôte sa liberté et sa ressemblance avec le Souverain Bien, parce qu'elle n'en reflète que peu la blanche lumière.

» Et jamais elle ne retourne à sa dignité native, si elle ne remplit le vide laissé par sa faute, et si par de justes peines elle n'expie des plaisirs mauvais.

¹ Che giusta vendetta posela vengata fu da giusta corte.

» Votre nature, quand elle pécha tout entière dans son germe, fut dépouillée de ses dignités et chassée du Paradis.

» Et elle ne pouvait les recouvrer, si tu l'examines bien attentivement, par nulle voie, sinon en passant par un de ces deux gués :

» Ou que Dieu, dans sa bonté, eût remis le péché, ou que l'homme par lui-même eût racheté sa folie.

» Maintenant plonge tes regards dans l'abîme du conseil éternel, et, autant que tu le peux, tiens-toi attentif à mes paroles.

» L'homme ne pouvait jamais, dans ses limites naturelles, donner satisfaction, car il ne pouvait pas descendre par son humble obéissance

» Autant que par sa désobéissance il avait aspiré à s'élever; et pour cette raison, l'homme était dans l'incapacité de donner par lui-même satisfaction.

» Donc il fallait que Dieu ramenât l'homme à la vie plénière par ses propres voies; je dis par une de ces voies, ou par toutes les deux.

» Mais comme l'œuvre est d'autant plus chère à qui l'a faite, qu'elle représente mieux la bonté du cœur d'où elle est sortie,

» La divine bonté, qui donne son empreinte au monde, se réjouit de procéder par toutes ses voies pour vous relever vers elle.

» Entre le premier jour et la dernière nuit, jamais progrès si grand et si magnifique ne s'opéra ou ne pourra s'opérer par l'autre voie.

» Car Dieu fut plus généreux de se donner lui-même pour rendre l'homme capable de se relever, que s'il l'avait seulement renvoyé absous.

» Or, tous les autres moyens étaient insuffisants devant la justice, si le Fils de Dieu ne se fût humilié jusqu'à s'incarner.

» A présent, pour bien remplir tous tes désirs, je re-

viens en arrière, et je t'éclaircirai quelque point, afin que tu y voies comme moi-même.

» Tu dis : « Je vois l'air, je vois le feu, l'eau et la terre, et tous leurs mélanges se corrompre et durer peu ;

» Et ces choses pourtant ont été des créatures ; or, si ce que tu as dit était vrai, elles devraient être à l'abri de la corruption. »

» Les anges, frère, et le pays libre et pur où tu es, peuvent se dire créés, comme ils le sont de fait dans leur être entier ;

» Mais pour les éléments que tu as nommés, et les choses qui en viennent, une puissance créée leur donne seule leur forme.

» Créée fut la matière dont ils sont faits, créée fut la puissance informante dans ces étoiles qui roulent autour d'eux.

» L'âme de toutes les brutes et des plantes, composée de plusieurs puissances, tire des saintes étoiles l'étincelle et le mouvement ¹.

» Mais notre vie aspire sans intermédiaire la suprême bonté, et s'en enamoure si fort, que toujours elle la désire.

» Et de ceci tu peux conclure encore votre résurrection, si tu réfléchis comment fut créée la chair humaine,

» Alors que les premiers parents furent tous les deux créés. »

CHANT VIII.

Le monde croyait jadis, au péril de son âme, que des rayons de la belle Cypris, qui tourne dans le troisième épicycle, émanait le fol amour ;

¹ Selon les scolastiques, l'âme des brutes était produite par la nature, celle des hommes immédiatement par Dieu.

C'est pourquoi les nations antiques, dans leur antique erreur, non-seulement l'honoraient par des sacrifices et des prières votives ,

Mais elles honoraient Dionée et Cupidon, l'une comme la mère, l'autre comme le fils, et elles disaient qu'il s'était assis près du sein de Didon ¹.

Et de celle-là, de qui je tire le début de ce chant, ils tiraient le nom de l'étoile dont le soleil regarde avec plaisir tantôt les cils blonds, tantôt la chevelure flottante sur le dos.

Je ne me sentis pas monter dans cette sphère ², mais je fus certain que j'y étais en voyant ma dame devenir plus belle.

Et comme dans la flamme se remarque l'étincelle, et comme dans la voix la voix se distingue, quand l'une soutient un même son et que l'autre va et vient;

Ainsi je vis dans cette lumière d'autres lucurs se mouvoir en rond, plus ou moins agiles, selon, je crois, qu'elles réfléchissaient l'éternelle clarté.

D'un froid nuage ne sortirent jamais, visibles ou invisibles, des vents si rapides, qu'ils n'eussent paru embarrassés et lents

A qui eût vu venir à nous les divines lumières, laissant la ronde commencée dans le haut ciel des Séraphius.

Et derrière celles qui nous apparurent en avant résonnait un *Hosanna* si mélodieux, que depuis je n'ai jamais été sans un désir de l'entendre.

Alors une d'elles descendit plus près de nous, et seule commença : « Nous sommes toutes prêtes à faire ton plaisir, afin que tu te réjouisses en nous.

» Nous tournons ici dans le même cercle, avec le même mouvement circulaire et avec la même soif que les princes célestes, auxquels tu as déjà dit dans le monde :

¹ *Énéide*, l. 1.

² La planète de Vénus.

« Vous qui par votre intelligence faites mouvoir le troisième ciel ¹ ; » et nous sommes si pleines d'amour, que, pour te plaire, un moment de repos ne nous sera pas moins doux. »

Après que mes yeux se furent portés avec respect sur ma dame, et qu'elle les eut rendus, par sa vue, contents et assurés,

Je les retournai vers la lumière qui s'était si amoureusement offerte à moi; et ces mots : « Dis ! qui es-tu ? » furent ma réponse empreinte d'une grande affection.

Oh ! combien je la vis devenir plus brillante par l'allégresse nouvelle dont s'accrut son allégresse, quand je lui parlai !

Devenue ainsi, elle me dit : « Le monde ne m'eut là-bas que peu de temps; et si j'y étais plus longtemps restée, beaucoup de maux seraient qui ne seront pas ². »

» Je suis cachée à tes yeux par ma joie qui rayonne tout à l'entour et me couvre, comme l'animal enveloppé de sa soie.

» Tu m'as bien aimée, et tu avais une bonne raison pour cela; car, si j'étais restée là-bas plus longtemps, je t'aurais montré de mon amour autre chose que les feuilles.

• Cette rive gauche, baignée par le Rhône, après qu'il s'est mêlé à la Sorgue, m'attendait, le temps venu, pour son seigneur;

» Et aussi cette pointe de l'Ausonie, où s'élèvent Bari, Gaète et Catona, et d'où le Tronto et le Verde se dégorgeant dans la mer.

» Déjà brillait sur mon front la couronne de cette terre que le Danube arrose ³, lorsqu'il abandonne les rives tudesques.

» La belle Trinacrie ⁴ qui s'obscurcit entre Pachaino et

¹ Commencement de la première *canzone* du *Convivio amoroso* de Dante.

² Cette âme est Charles Martel, roi de Hongrie.

³ La Hongrie.

⁴ La Sicile.

Paloro, sur le golfe que l'Eurus tourmente avec le plus de violence ,

» Non à cause de Typhée¹, mais du soufre qui s'exhale de son sol, la belle Trinacrie aurait encore attendu ses rois, nés par moi de Charles et de Rodolphe,

» Si le mauvais gouvernement, qui toujours encourage à la révolte les peuples soumis, n'avait excité Palerme à crier : Meurs ! meurs² !

» Et si mon frère savait prévoir, il fuirait déjà l'avarice cupide de ses ministres catalans, pour n'avoir pas à en souffrir.

» En vérité, il doit aviser, ou par lui-même, ou par autrui, à ce que sa barque ne soit pas chargée au delà de la charge qu'elle supporte.

» Sa nature, devenue avare de libérale, aurait besoin de serviteurs occupés à d'autres soins que de mettre de l'argent dans leurs coffres³.

— Comme je pense, dis-je alors, que la joie profonde que tes paroles versent en mon âme, ô mon seigneur, tu la vois ainsi que je la vois moi-même

» En celui-là où toute joie commence et finit, cette joie m'est d'autant plus chère ; et ceci ne m'est pas moins cher de croire qu'en contemplant Dieu tu vois ma félicité.

» Tu m'as rendu joyeux ; donc éclaire-moi, puisque, tout en parlant, tu m'as amené à douter comment d'une semence douce peut sortir un fruit amer. »

Ainsi moi à lui, alors lui à moi : « Si je puis te montrer une vérité, tu tourneras les yeux vers ce que tu demandes, comme à présent tu lui tournes le dos.

» Le bien, qui met en mouvement et en joie le royaume que tu gravis, fait de sa providence la force motrice de ces grands corps ;

¹ Un des Titans écrasés sous l'Etna.

² Les Vêpres siciliennes.

³ Robert, frère de Charles Martel de Hongrie, était fils de Charles II.

» Et non-seulement toutes les natures sont abritées au sein de sa pensée, qui est la perfection, mais elles y trouvent toutes à la fois leur salut;

» Car tout ce que cet arc décoche tombe droit à une fin prévue, de même que la flèche dirigée vers son but.

» Si cela n'était pas, le ciel où tu chemines produirait non des effets vivants, mais des ruines.

» Et cela ne peut être, si les intelligences qui meuvent ces étoiles ne sont pas défectueuses, comme serait défectueux le premier esprit qui ne les eût pas créées parfaites.

» Veux-tu que cette vérité te devienne encore plus claire? « Et moi : « Non! car je juge impossible que la nature manque dans ce qui est nécessaire. »

Et l'âme, derechef : « Ça, dis-moi : serait-ce sur terre une pire existence pour l'homme s'il ne vivait pas en société? — Oui, répondis-je, et ici je n'en demande pas la raison.

— Et cela peut-il être, si là-bas l'homme ne vit pas diversement en diverses professions? Non, si votre maître a dit vrai dans ce qu'il a écrit. »

L'âme, en poursuivant ses déductions, arriva à ceci; puis elle conclut : « Donc vos effets divers doivent avoir des causes diverses :

» C'est pourquoi l'un naît Solon, et l'autre Xerxès, l'autre Melchisédech, et l'autre celui qui perdit son fils, comme son fils volait dans l'air.

» La nature des cercles célestes, qui donne son empreinte à la cire mortelle, fait bien son travail, mais ne distingue pas où elle l'applique.

» De là il advient qu'en sortant de sa mère Ésaü se sépare de Jacob, et que Quirinus naît d'un père si vil, qu'on le fait remonter à Mars¹.

» La nature engendrée serait toujours conforme à la

¹ Romulus, fils de Rhéa Sylvia et du dieu Mars.

nature qui engendre ¹, si la providence divine n'était pas la plus forte.

« Ton esprit tient maintenant ce qui le fuyait; mais, afin que tu saches que je me complais à t'instruire, je veux t'armer encore de ce corollaire :

« Toujours la nature est stérile si la fortune lui est ennemie, comme toute autre semence répandue hors du sol qui lui convient.

« Et si le monde s'appuyait là-bas sur les fondements que pose la nature, il aurait certainement des habitants meilleurs;

« Mais vous tournez à la religion tel qui était né pour ceindre l'épée, et vous faites roi tel qui devait être prédicateur :

« C'est ainsi que vos pas sont hors de la vraie route. »

CHANT IX.

Après que ton père Charles, belle Clémence², eut éclairci mes doutes, il me raconta les trahisons que devait essuyer sa race;

Mais il dit : « Tais-toi, et laisse tourner les années; donc je ne puis rien dire, sinon que de justes regrets suivront tous vos malheurs. »

Et déjà la vivante et sainte lumière³ s'était tournée vers le soleil qui la remplit, comme vers le bien qui suffit à toute chose.

O âmes abusées, folles et impies, qui détournez vos pensées d'un tel bien en les dirigeant vers les vanités!

¹ La nature du fils serait conforme à celle du père.

² Fille de Charles Martel, roi de Hongrie, et épouse de Louis le Hutin, roi de France.

³ Charles Martel.

Et voilà qu'une autre de ces splendeurs descendit vers moi, et elle montrait, par les clartés dont elle s'entourait, son envie de me plaire.

Les yeux de Béatrice, qui s'étaient fixés sur moi comme auparavant, m'assurèrent du doux assentiment donné par elle à mon désir.

« Oh ! satisfais aussitôt ma volonté, esprit bienheureux, lui dis-je, et donne-moi la preuve que tout ce que je pense se peut réfléchir en toi. »

Alors la lumière qui était encore nouvelle pour moi, de la profondeur où elle chantait auparavant, se prit à me dire, comme quelqu'un qui se réjouit de bien faire :

« Dans cette partie¹ de la terre dépravée d'Italie, qui est située entre Rialto et les sources de Brenta et de la Piava,

» S'élève une colline (laquelle pourtant ne monte pas bien haut) d'où jadis descendit une petite flamme qui, dans toute la contrée, causa un grand désastre.

» Elle et moi nous sortîmes du même lieu ; je fus appelée Cunizza², et je brille ici, parce que la lumière de cette étoile m'a vaincue³.

» Mais, joyeuse et sans regrets, je suis indulgente en moi-même pour la cause de mon sort : ce qui semblera peut-être surprenant à votre vulgaire.

» Ce joyau lumineux et rare⁴ de notre ciel, qui est le plus proche de moi, laissa sur terre une grande renommée, et, avant que sa gloire meure, à ce siècle s'ajouteront cinq autres siècles.

» Vois si l'homme doit se rendre excellent, afin que sa première vie en laisse sur terre une seconde !

» Ce n'est pas ce que pense maintenant cette tourbe

¹ Venise.

² Cunizza était sœur d'Ezzelin da Romano, tyran de Padoue.

³ « Et tel je retins, parce que m'a vaincue la lumière de cette étoile de Vénus, l'influence de laquelle nous rend amoureux. » (Grangier.)

⁴ Foulques de Marseille.

qu'enferment le Tagliamento et l'Adige, et pour être battue elle ne se repent pas encore.

» Mais bientôt il adviendra que Padoue et ses habitants, rebelles à leur devoir, changeront l'eau du marais qui baigne Vicence¹;

» Et là où le Sile et le Cagnano se joignent, un tel domine et va la tête haute, quand déjà pour le prendre se fabrique le filet.

» Feltre pleurera encore le parjure de son pasteur impie, parjure si affreux, que jamais pour un pareil on n'est entré à Malta².

» Trop large serait la cuve qui recevrait le sang ferrarais, et trop fatigué celui qui pèserait once à once le sang

» Que donnera ce prêtre courtois pour se montrer dévoué à son parti; et de tels dons seront bien conformes aux mœurs d'un tel pays.

» Là-haut sont des miroirs, que vous appelez trônes, par lesquels se réfléchissent sur nous les jugements de Dieu; ainsi nos propres paroles nous paraissent vraies et bonnes. »

Ici l'âme se tut, et il me sembla qu'elle s'était tournée vers quelque autre penser dans la sphère, où elle se plaça telle qu'elle était auparavant.

L'autre joie ou lumière, qui m'était déjà connue, se montra à mes yeux resplendissante comme un fin rubis sur lequel tombe le soleil.

Là-haut une vive splendeur naît de la joie, comme chez nous le rire; mais, là-bas, l'ombre s'obscurcit selon que l'âme est triste.

« Dieu voit tout, m'écriai-je, et ta vue le pénètre, ô bien-heureux esprit! de sorte que nulle volonté enfermée en lui pour toi ne peut être cachée;

¹ Allusion à la victoire remportée, le 17 septembre de l'année 1514, par Can Grande della Scala sur Jacques de Carrare, seigneur de Padoue.

² Tour près du lac Bolsena.

» Donc pourquoi ta voix¹, qui réérée toujours le ciel avec le chant de ces flammes pieuses qui se font un capuce de leurs six ailes,

» Ne satisfait-elle pas mes désirs ? Je n'attendrais pas ta demande, si je voyais en toi comme tu vois en moi-même. »

L'âme répliqua par ces paroles : « La plus grande vallée dans laquelle se répand l'eau sortie de cette mer qui environne la terre,

» Se prolonge tant contre le soleil entre des rivages opposés, qu'elle met le méridien là où auparavant était l'horizon.

» Je fus un des riverains de cette vallée, entre l'Èbre et le fleuve Macra qui, par un cours de peu d'étendue, sépare Gênes de la Toscane.

» A la même distance quasi de l'Orient et de l'Occident, sont situées Bougies et la terre où je suis né ; terre qui jadis a échauffé de son sang les vagues de son port.

» Foulques m'appela cette nation qui connut bien mon nom ; et ce ciel est éclairé par moi comme je le fus par lui :

» Car cette fille de Bélus, qui oublia Sichée et fit oublier Créuse, ne brûla point de plus de feux que moi, tant que l'âge me le permit ;

» Ni cette Rhodopée, qui fut abusée par Démophon, ni Alcide, quand il eut Iole enfermée dans son cœur.

» Ici pourtant on est sans repentir ; mais on s'y réjouit, non de ses fautes qui ne reviennent pas à la mémoire, mais de la vertu souveraine qui ordonne et prévoit.

» Ici on admire cet art qui produit de si beaux et de si grands effets, et l'on découvre le bien par lequel le monde d'en haut agit sur le monde d'en bas.

» Mais afin que tu emportes, dégagées de toute incertitude, les pensées qui sont nées dans cette spère, il faut que je poursuive encore plus loin mes instructions.

» Tu veux savoir qui est dans cette lumière qui scintille

¹ Il parle à Foulques de Marseille, célèbre poète provençal.

ainsi près de moi , comme un rayon de soleil dans une eau pure.

Or sache que là dedans cette âme si paisible est l'âme de Rahab ; réunie à notre ordre , elle y brille au premier rang.

» Elle fit son assomption dans ce ciel , où finit l'ombre produite par votre monde , avant toute autre âme délivrée par le triomphe du Christ.

» Il était juste qu'il la laissât dans quelque sphère , comme une palme de la haute victoire qu'il remporta avec ses deux mains clouées sur la croix ;

» Car cette femme favorisa les premiers exploits de Josué sur la terre sainte , qui touche si peu la mémoire du pape.

» Ta cité , rejeton de celui qui le premier tourna le dos à son créateur , et dont l'envie fut une source de tant de larmes ,

» Ta cité produit et répand une fleur maudite qui a fait dévier les brebis et les agneaux , car elle a fait un loup du pasteur.

» C'est pour elle que l'Evangile et les grands docteurs sont délaissés , et qu'on étudie seulement les décrétales , comme il paraît trop à leurs marges.

» A cela s'occupent le pape et les cardinaux ; et leurs pensées ne vont plus à Nazareth , là où Gabriel ouvrit ses ailes ;

» Mais le Vatican et les autres parties saintes de Rome qui furent le cimetière de cette milice dont Pierre était le chef ,

» Bientôt seront délivrés de l'adultère ¹. »

¹ « Il semble prédire la mort de Boniface , et il nomme ce méchant pape adultère , parce qu'il corrompoit la vraie épouse de Dieu qui est l'Eglise. » (Grangier.)

CHANT X.

En regardant en son Fils avec l'amour que l'un et l'autre exhalent éternellement, la première et ineffable Puissance

Fit avec un si grand ordre tout ce que notre intelligence et nos yeux aperçoivent, que nul ne peut admirer l'œuvre du Créateur sans goûter de sa vertu.

Lève donc, lecteur, lève avec moi tes regards vers les hautes sphères, de ce côté où un mouvement vient choquer un mouvement contraire;

Et là, mets-toi à contempler l'art de ce maître qui l'aime tant en lui-même que jamais il n'en détourne les yeux.

Vois comme de là se détache le cercle oblique¹ portant les planètes pour satisfaire au monde qui les appelle.

Si leur route n'était pas oblique, plus d'une influence dans le ciel serait vaine, et là-bas presque toute puissance serait morte.

Et si elle s'éloignait plus ou moins de la ligne droite, il s'ensuivrait, et en haut et en bas, une interruption dans l'ordre du monde.

A présent, lecteur, reste sur ton banc, en revenant sur les choses dont se donne ici l'avant-goût, si, avant de te lasser, tu veux t'emplir de joie.

J'ai mis devant toi la nourriture, désormais c'est à toi-même de la prendre; car elle réclame pour elle tous mes soins, cette matière dont je me suis fait l'écrivain.

Le plus grand ministre de la nature², qui imprime au monde la vertu du ciel et mesure le temps avec sa lumière,

¹ Le zodiaque.

² Le soleil.

Tournait avec ce signe céleste que j'ai décrit ci-dessus ,
juste au point où les heures se présentent plus tôt ;

Et j'étais avec lui ¹, mais je ne m'aperçus pas plus d'y
être monté, qu'un homme n'aperçoit une pensée avant sa
venue.

Et Béatrice, cette femme qu'on voit passer du bien au
mieux si subitement, que son progrès n'a pas de mesure
dans le temps ,

Elle, si brillante par elle-même, oh ! ce qu'elle devint
dans le soleil où j'entrai, ce qu'elle devint, non par l'effet
d'une couleur, mais par une plus vive lumière,

Jamais on ne pourrait se l'imaginer, quand même,
pour le dire, j'appellerais l'esprit, l'art et toutes ses res-
sources; mais on me peut croire et on doit désirer de la
voir.

Et si nos imaginations n'arrivent pas à tant de hauteur,
ce n'est point merveille, puisque jamais regard n'alla au
delà du soleil.

Telle était la quatrième famille du Père suprême, fa-
mille qu'il rassasie sans faim en leur montrant comment
de lui procèdent et l'Esprit et le Fils.

Et Béatrice s'écria : « Rends grâces, rends grâces au
soleil des anges qui par sa grâce t'a élevé à cet astre
visible. »

Jamais le cœur d'un mortel ne fut si vite disposé à la
dévotion et à se rendre pleinement à Dieu,

Que moi je le fus à ces paroles; et tout mon amour s'en
alla si bien vers lui, que Béatrice s'éclipsa dans l'oubli.

Ceci ne parut pas lui déplaire, mais elle en sourit; et la
splendeur de ses yeux souriants divisa sur plusieurs
objets ma pensée absorbée en un seul.

Je vis plusieurs lumières vives et triomphantes faire de
nous un centre, et d'elles une couronne; elles étaient plus
douces par leurs voix que brillantes par leur figure.

¹ J'étais entré dans le soleil.

Ainsi nous voyons parfois la fille de Latone environnée, quand l'air est si imprégné de vapeurs qu'il maintient le ruban dont est formée sa couronne.

Dans la cour du ciel d'où je reviens, se trouvent plusieurs joyaux, et si rares et si beaux, qu'on ne les peut tirer de ce royaume.

Et le chant de ces lumières était un de ces joyaux : que celui qui ne peut pas prendre des ailes pour voler là-haut en attende donc des nouvelles d'un muet.

Lorsqu'en chantant ainsi ces ardents soleils eurent tourné autour de nous trois fois, comme les étoiles des pôles toujours fixes,

Elles me parurent pareilles à ces femmes qui ne sortent pas de la danse, mais qui s'arrêtent en silence, écoutant jusqu'à ce qu'elles aient bien entendu les notes nouvelles.

Et j'entendis une des lumières parler ainsi : « Puisque le rayon de la grâce dont s'allume le véritable amour, qui lui-même s'aceroit toujours en aimant,

» Brille multiplié en toi de telle sorte, qu'il te conduit en haut par cette échelle, que, sans la remonter, personne ne descend,

» Celui qui refuserait à ta soif le vin de sa fiole ne serait pas plus en liberté que l'eau qui ne peut descendre vers la mer.

» Tu veux savoir de quelles plantes fleuries est tressée cette guirlande qui contemple en l'entourant la belle dame, ton guide et ton soutien dans le voyage du ciel :

» Je fus un des agneaux du saint troupeau que menait Dominique dans le chemin où l'âme se fortifie si elle ne s'égare pas.

» Celui qui est le plus près de ma droite fut mon frère et mon maître : c'est Albert de Cologne; et moi, je suis Thomas d'Aquin.

» Si tu veux savoir qui sont tous les autres, que tes yeux suivent bien mes paroles en faisant le tour de la bienheureuse couronne.

» Cette autre étincelle sort du sourire de Gratien ¹, qui par ses écrits fut si utile à l'un et l'autre droit, qu'il fut agréé dans le Paradis.

» L'autre, après lui, ornement de notre chœur, fut ce Pierre ² qui, comme la veuve, offrit son trésor à la sainte Eglise.

La cinquième lumière ³, qui parmi nous est la plus belle, brûle d'un tel amour, que là-bas tout le monde a soif d'en savoir des nouvelles.

» En elle est donc le haut esprit, en qui une science si profonde fut infuse, que, si la vérité est la vérité, il ne s'en éleva pas un second qui eût tant appris.

» Ensuite tu vois la lumière de ce cierge qui, là-bas, a le mieux vu dans la nature des anges et connu leur ministère ⁴.

» Dans l'autre petite lucur sourit cet avocat des temples chrétiens, dont Augustin a mis à profit la doctrine ⁵.

» Maintenant, si tu diriges l'œil de ton esprit de lumière en lumière, en suivant mes éloges, tu dois avoir soif de connaître la huitième.

» En elle se réjouit de la vue du souverain bien l'âme sainte qui montre à nu le monde trompeur à celui qui veut bien la consulter ⁶.

» Le corps d'où elle fut chassée repose à Cieldauro, et elle du martyre et de l'exil est venue vers cette paix céleste.

» Vois plus loin jeter des flammes l'ardent esprit d'Isidore, de Bède, et de Richard ⁷, qui dans ses contemplations fut plus qu'un homme.

¹ Bénédictin de Saint-Félix, à Bologne, auteur de la *Concorde des canons discordants*.

² Pierre Lombard, surnommé le *Maître des sentences*.

³ Salomon.

⁴ Denis l'Aréopagite, auteur présumé du *Cœlesti hierarchia*.

⁵ Paul Orosius.

⁶ Boëce.

⁷ Richard, chanoine régulier de Saint-Victor.

» Celle-ci , dont ton regard se détourne en revenant vers moi , est la lumière d'un esprit à qui, dans ses graves pensées , la mort paraissait trop lente ;

» Elle est l'éternelle clarté de Séguier, qui, en professant dans la rue du Fouarre, excita l'envie par des syllogismes tous remplis de vérités. »

Ensuite, comme l'horloge qui nous appelle à l'heure où l'Épouse de Dieu ¹ se lève pour chanter à l'Époux matines et mériter son amour,

Et comme alors deux rouages tirent d'un sens et d'un autre, en sonnant tin-tin avec des notes si douces, que l'esprit heureusement disposé s'enfle d'amour,

Ainsi je vis la glorieuse sphère se mouvoir et faire se répondre les voix dans une harmonie si pleine de douceur, qu'elle ne peut être connue

Que là où la joie s'éternise.

CHANT XI.

O soins insensés des mortels ! combien sont défectueux les raisonnements qui rabaissent votre vol et vous font battre la terre de vos ailes !

Les uns s'adonnaient au droit, les autres aux aphorismes de la médecine ; ceux-ci suivaient le sacerdoce , et ceux-là régnaient par force et par sophismes ;

Quelques-uns volaient, quelques-uns s'appliquaient aux affaires publiques ; plusieurs s'énervaient dans les plaisirs de la chair, et d'autres se donnaient à l'oisiveté ,

Tandis que moi, libre de toutes ces choses, j'étais monté avec Béatrice jusqu'au ciel, où m'était réservé un si glorieux accueil.

¹ L'Église.

Lorsque chacune des âmes fut revenue au point du cercle où elle était auparavant, elle s'arrêta comme sur son chandelier la chandelle.

Et j'entendis dans cette lueur ¹, qui d'abord m'avait parlé, une voix qui commençait ainsi en souriant et en devenant plus douce et plus pure :

« Comme je m'allume aux rayons de la lumière éternelle, de même, en regardant les pensées dans sa divine clarté, j'en aperçois les causes.

« Tu as des doutes et tu as aussi le désir que ma bouche emploie des paroles si claires et si ouvertes, que je mette à la portée de ton intelligence

« Ces autres paroles où j'ai dit : *Chemin où l'on se fortifie* ; et celles-là : *Il ne s'en éleva pas un second*. Or il est nécessaire ici de bien distinguer.

« La Providence, qui gouverne le monde avec cette science où tout regard humain est vaincu avant d'être arrivé jusqu'au fond,

« Afin d'amener jusqu'à son Bien-Aimé l'épouse ² de celui qui, en jetant un cri vers les hauts, l'épousa avec son sang béni,

« Afin de la lui amener plus confiante en elle-même et à lui plus fidèle, la Providence établit en sa faveur deux princes pour la guider dans la charité et la sagesse :

« L'un fut tout séraphique par son ardeur ³ ; l'autre par sa grande sapience fut sur terre un reflet de la lumière des chérubins ⁴.

« Je parlerai d'un seul, car c'est parler des deux, si l'on prend l'un ou si l'on prend l'autre ; puisque leurs œuvres tendirent vers une seule et même fin.

« Entre le Tupino et l'eau qui descend de la colline

¹ Saint Thomas d'Aquin.

² L'Eglise, épouse du Christ.

³ Saint François.

⁴ Saint Dominique.

choisie pour sa demeure par le bienheureux Ubald , une côte fertile découle de cette haute montagne,

» D'où Pérouse sent venir le froid ou le chaud par la porte du soleil , tandis que derrière la montagne pleurent sous leur joug pesant Nocera et Gualdo.

» Sur cette côte , là où la pente devient moins roide , naquit au monde un soleil , comparable au nôtre , qui semble parfois sortir du Gange.

» Or , que ceux-là qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent pas Assise , car ce nom dirait trop peu de choses ; mais qu'ils l'appellent Orient , s'ils veulent employer le mot propre.

» Ce soleil n'était pas encore très-loin de son lever , qu'il commençait à faire sentir à la terre quelque bon effet de sa grande vertu.

» Car , tout jeune , il se mit en guerre avec son père , par attachement pour cette femme ¹ à qui , comme à la mort , nul n'ouvre la porte avec plaisir.

» Et devant sa cour spirituelle , et *coram patre* , il s'unit à elle ; ensuite de jour en jour il l'aima plus fortement.

» Elle , veuve de son premier mari ² , depuis mille et cent ans et plus , obscure et méprisée , était restée jusqu'à celui-ci sans être recherchée par aucun autre.

» De rien ne lui servit d'ouïr que celui qui avait mis tout le monde dans l'épouvante l'avait trouvée sans peur , au son de sa voix , près de son cher Amyclas ³ ;

» De rien ne lui servit d'avoir été si constante et si assurée , que , tandis que Marie resta au pied de la croix , elle y monta avec le Christ.

Mais , afin de ne pas continuer dans un style trop voilé , François et la Pauvreté sont les deux amants qu'on verra désormais dans mes paroles diffuses.

¹ La pauvreté.

² Le Christ.

³ Le pêcheur qui dans sa barque passa César d'Épire en Italie.

» Leur concorde et leur visage empreint d'allégresse (amour et merveille !), leurs doux regards, étaient pour autrui la cause de saintes pensées :

» Tant que le vénérable Bernard se déchaussa le premier pour courir après un tel prix, et tout en courant il lui semblait aller avec lenteur.

» O richesse ignorée ! ô bien véritable ! Égidius se déchausse, Sylvestre se déchausse aussi à la suite de l'Époux, tant l'Épouse leur plaît.

» Dès lors ce père et maître s'en va avec sa dame ¹ et avec cette famille qui déjà nouait l'humble cordon.

» Et ce n'est point une lâcheté de cœur qui lui fit baisser les yeux, parce qu'il était fils de Bernardone, et qu'il paraissait étonnamment méprisable ;

» Mais il communiqua royalement à Innocent sa règle austère, et il reçut la première approbation de son ordre.

» Quand se fut accru le pauvre troupeau de ce pasteur, dont la vie admirable se chanterait mieux parmi les gloires du ciel,

L'Éternel Esprit, se servant d'Honorius, orna d'une seconde couronne la sainte volonté de l'archimandrite ;

» Et lorsque, par soif du martyre, il eut prêché en présence du soudan superbe le Christ et ceux qui le suivirent,

» Trouvant ces nations trop rebelles à la conversion, afin de ne pas rester inactif, il revint cueillir les fruits de ses plantes d'Italie.

» Sur un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, il reçut du Christ les derniers stigmates que ses membres portèrent deux ans.

» Quand il plut à celui qui l'avait élu pour un si grand bien de l'élever à la récompense qu'il méritait pour s'être fait si humble,

» Il recommanda à ses frères, comme à des héritiers

¹ La Pauvreté.

légitimes, sa dame tant aimée, et il leur commanda de l'aimer fidèlement.

» Alors la belle âme voulut se détacher de l'enveloppe mortelle pour retourner dans son royaume, et elle ne voulut pour son corps d'autre bière que celle de la pauvreté.

» Pense maintenant quel fut le digne collègue de François chargé de maintenir la barque de Pierre dans la haute mer, et de la diriger vers son but.

» Or, ce fut notre patriarche¹. Aussi, tu peux le voir : celui qui va, suivant Dominique, selon qu'il le commande, charge une bonne marchandise.

» Mais son troupeau est devenu si avide d'une nourriture nouvelle, qu'il ne peut pas ne se point répandre dans divers pâturages ;

» Et plus ses brebis vagabondes s'écartent et vont loin de lui, plus elles retournent au bercail vides de lait.

» Il en est bien qui craignent le danger et se serrent autour du pasteur ; mais elles sont si peu, que peu de drap suffit pour les enfroquer.

» A cette heure, si mes paroles ne sont pas obscures, si ton attention est restée soutenue, si ton esprit se rappelle ce que j'ai dit,

» Ton désir doit être en partie satisfait ; puisque tu auras vu où la plante peut s'ébrancher, et que tu auras compris la restriction incluse dans mon précédent raisonnement, quand je disais :

» Où l'on se fortifie, si l'on ne s'égare pas. »

¹ Salut Dominique.

CHANT XII.

Dès que la flamme bienheureuse ¹ eut dit ces dernières paroles, la sainte meule commença à tourner,

Et elle n'avait pas tourné une fois sur elle-même, qu'une autre sphère, l'enfermant dans un cercle, unit et accorda mouvement à mouvement, et chant à chant.

Or ces chants surpassaient autant ceux de nos muses et de nos sirènes, dans ces douces mélodies, qu'une lumière directe surpasse une lumière réfléchie.

Comme on voit deux arcs parallèles et de même couleur se courber sur un nuage délicat, quand Junon dépêche sa messagère,

De sorte que celui du dehors naît de celui du dedans (pareil en ceci à la voix de cette nymphe errante que l'amour consuma ainsi que le soleil consume les vapeurs ²),

Comme on voit, dis-je, se courber ces deux arcs qui sont un présage pour les hommes, à cause de l'alliance que Dieu fit avec Noé, que jamais plus ils n'auront de déluge,

De même les deux guirlandes de ces roses éternelles tournaient autour de nous, et la guirlande extérieure répondait à celle du dedans.

Lorsque la danse et toute cette grande fête de chants et de flammes, échangées entre elles par ces lumières joyeuses et caressantes,

Se furent arrêtées ensemble et unanimement (semblables aux yeux qui s'ouvrent et se ferment ensemble, dociles à la volonté qui les meut),

Du cœur de l'une des nouvelles lumières sortit une

¹ Saint Thomas d'Aquin.

² Écho.

voix¹ qui, en me tournant vers le lieu d'où elle venait, me rendit tel que l'aiguille se tournant vers le pôle.

Et elle commença ainsi : « L'amour qui me fait belle m'entraîne à discourir de l'autre chef, à l'occasion duquel on a parlé du mien si favorablement.

» Il est juste que là où est l'un d'eux, l'autre paraisse aussi; puisqu'ils ont milité pour la même cause, il faut que leur gloire brille en même temps.

» L'armée du Christ, qu'il coûta si cher de réarmer, suivait son enseigne, lente, craintive et peu nombreuse,

» Lorsque l'Empereur qui règne toujours s'alarma des dangers de cette milice; non qu'elle en fût digne, mais par un effet de sa grâce;

» Et, comme il a été dit, il envoya au secours de son Epouse deux champions, aux gestes et paroles desquels se rallia le peuple égaré.

» Dans cette partie du globe² où se lève le doux zéphyr pour ouvrir les feuilles nouvelles dont se revêt l'Europe;

» Non très-loin du battement de ces ondes derrière lesquelles, pendant sa longue fuite, le soleil se cache quelquefois à tous les hommes,

» Est située la fortunée Callaroga³, sous la protection du grand écu sur lequel le lion soumet à la fois et est soumis⁴.

» Dans ce lieu naquit l'amant passionné de la foi chrétienne, le saint athlète, doux aux siens, dur aux ennemis;

» Et dès qu'elle fut créée, son âme fut remplie d'une vertu si vive, que, dans le sein de sa mère, il la rendait prophète.

» Après que les épousailles furent accomplies, sur les

¹ Saint Bonaventura, le docteur séraphique, né en 1221.

² En Espagne.

³ Où naquit saint Dominique, année 1170.

⁴ Les armes de Castille.

« fonts sacrés, entre lui et la foi, épousailles où ils se dotèrent d'un salut mutuel,

» La dame qui donna pour lui l'assentiment vit en songe le fruit admirable qui devait sortir de lui et de ses héritiers ;

» Et pour qu'il fût visiblement ce qu'il était, un esprit descendit pour lui donner le nom de celui qui le possédait tout entier ;

» Dominique il fut appelé¹ ; et j'en parle comme de l'agriculteur que le Christ choisit pour l'aider dans son jardin.

» Il parut bien pour l'envoyé et le familier du Christ, car le premier amour qu'il manifesta fut pour le premier conseil que le Christ a donné.

» Plusieurs fois sa nourrice le trouva éveillé et agenouillé à terre, comme s'il eût dit dans son silence : « Je suis venu pour cela. »

» O toi, son père, justement nommé Félix ! ô toi, sa mère, justement nommée Jeannel si l'interprétation de vos noms est celle qu'on leur donne.

» Lui, ce ne fut pas pour ce monde, pour lequel on se fatigue à suivre les leçons d'Ostie et de Taddeo, mais pour l'amour de la vraie manne²,

» Qu'en peu de temps il devint un grand docteur ; alors il se mit à cultiver la vigne, qui perd vite sa verdure si le vigneron ne fait pas son devoir.

» Et étant venus vers ce siège, autrefois plus secourable aux pauvres (faute dont je n'accuse pas le saint-siège, mais celui qui l'occupe et qui forligne³),

» Il ne demanda pas des dispenses, afin de ne rendre que deux ou trois pour six ; il ne demanda pas le premier bénéfice vacant ; *non decimas quæ sunt pauperum Dei ;*

¹ Dominicus.

² Le cardinal Ostiense, c'est-à-dire d'Ostie, qui a fait un livre sur les décrétales ; Taddeo, médecin de Florence.

³ Boniface VIII.

» Mais la permission de combattre contre les hérésies du monde , pour la semence d'où sont nées les vingt-quatre plantes qui s'élèvent autour de toi ¹.

» Puis , avec sa doctrine et sa volouté tout ensemble , il entra dans son office apostolique comme un torrent qu'une source élevée précipite.

» Et son impétuosité attaqua plus vivement les rejetons de l'hérésie, là où les résistances étaient plus fortes.

» De lui sortirent ensuite divers ruisseaux qui arrosent le jardin catholique , si bien que ses arbrisseaux en sont plus vivants.

» Si telle fut l'une des roues du char sur lequel l'Église se défendit , et vainquit les adversaires sortis de sa propre cité ;

» Tu devrais connaître sans peine l'excellence de l'autre roue², dont Thomas , avant ma venue , t'a parlé avec tant d'éloges.

» Mais l'ornière que creusa la partie élevée de sa conférence est abandonnée , de sorte qu'où était le bien maintenant est le mal.

» Sa famille , qui posait fidèlement les pieds sur les traces de François , a tellement échangé sa marche , qu'elle met la pointe du pied où il mettait les talons.

» Mais on verra vite la moisson née de la mauvaise culture , quand l'ivraie se plaindra qu'on ne la porte pas au grenier.

» Je conviens qu'en cherchant feuille à feuille dans notre volume , on trouverait encore une page où on lirait : « Je suis tel que j'ai été. »

» Mais ce ne serait ni à Casale , ni à Aquasparta , d'où sont venus deux hommes dont l'un relâche trop et l'autre resserre trop la règle.

» Pour moi , je suis la vie de Bonaventure , de Bagno-

¹ Les vingt-quatre Bienheureux.

² Salut François d'Assise.

regio ; dans les grands offices où l'on m'éleva j'ai toujours négligé les soins temporels.

• Illuminato et Augustin sont ici ¹ ; ils furent les premiers des pauvres déchaussés qui, portant le cordon, devinrent les amis de Dieu.

• Hugues de Saint-Victor est ici avec eux, et Pierre Mangiadore, et Pierre l'Espagnol, lequel brille sur terre dans ses douze livres ;

• Le prophète Nathan est ici, et le métropolitain Chrysostôme, et ce Donatus qui daigna mettre la main au premier des arts ;

• Puis Raban ; et à mon côté brille Joachim, abbé de Calabre, doué de l'esprit prophétique.

• J'ai dû louer ce grand paladin de l'Église, tant j'étais ému par l'ardente sympathie et le doux parler de frère Thomas,

• Dont s'émeut avec moi toute cette compagnie. •

CHANT XIII.

Qu'il s' imagine celui-là qui veut bien comprendre ce que je vis alors, et, pendant que je parle, qu'il conserve cette image aussi ferme qu'un rocher ;

Qu'il se représente, dis-je, quinze étoiles illuminant d'une telle clarté diverses parties du ciel, qu'elles pénètrent l'air le plus dense et le plus épais ;

Qu'il s' imagine ce char auquel l'espace de notre ciel est assez étendu pour que de jour et de nuit son timon tourne et ne disparaisse pas ;

Qu'il s' imagine la bouche de cette corne, commençant à la pointe de l'axe autour duquel tourne la première sphère ;

¹ Deux religieux de Saint-François.

Qu'il s'imagine que ces étoiles, en se réunissant, ont formé dans le ciel deux signes pareils à celui que forme la fille de Minos, lorsqu'elle sentit le froid de la mort ¹ ;

Puis, que l'un de ces signes a ses rayons confondus dans les rayons de l'autre, et que tous deux tournent de telle manière qu'ils vont en sens contraire :

Alors il aura comme l'ombre de la vraie constellation et de la double danse qui se mouvait autour du point où j'étais placé :

Car ce que je vis l'emporte autant sur ce que nous voyons d'ordinaire, que le mouvement du ciel, qui dépasse en rapidité tous les autres, l'emporte sur le mouvement de la Chiana ².

Là on chantait, non Bacchus et Péan, mais trois personnes dans une nature divine, et dans une seule personne l'union de la nature divine à la nature humaine.

Le chant et les danses prirent fin, et vers nous se tournèrent les saintes lumières, se félicitant de passer d'un soin à un autre.

Puis rompant le silence au milieu de l'accord de ces dieux, la lumière par qui me fut racontée l'admirable vie du pauvre de Dieu ³

Me dit : « Puisqu'une partie du blé est battue ⁴ et que déjà son grain est serré, le doux amour m'invite à en battre l'autre partie.

« Tu crois que dans cette poitrine d'où une côte fut tirée pour former la belle bouche dont le palais coûta si cher au monde ⁵,

« Et que dans cette poitrine ⁶ qui, percée d'un coup de lance, satisfît tellement à la justice de Dieu, qu'elle fit pen-

¹ La couronne d'Ariane, mise par Bacchus parmi les constellations. (Ovide.)

² Rivière de Toscane.

³ Saint Thomas d'Aquin, par qui fut racontée la vie de saint François.

⁴ Puisque ton premier doute est éclairci.

⁵ Ève.

⁶ La poitrine du Christ.

cher la balance du côté de ses mérites, malgré le poids de nos fautes,

» Fut versée autant de lumière qu'il en est accordé à la nature humaine, par cette grande vertu qui les fit l'une et l'autre :

» Ainsi tu t'étonnes de ce que j'ai dit ci-dessus, en racontant que le bienheureux enfermé dans la cinquième sphère n'eut jamais son second.

» Maintenant ouvre les yeux à ce que je te réponds, et tu verras que ta croyance et mon dire seront à la vérité comme est le centre à tous les points du cercle.

» Ce qui ne meurt pas et ce qui peut mourir n'est qu'une splendeur de cette idée qu'enfante, en aimant, Notre-Seigneur.

» Car cette vive lumière ¹ qui sort de la Puissance radieuse, mais ne s'en détache pas non plus que l'Amour, dont le rapport forme leur trinité,

» Réunit, par un effet de sa bonté, ses rayons sur neuf sphères, comme dans un miroir, mais en restant éternellement une.

» De là elle descend jusqu'aux dernières puissances, diminuant tellement de force, d'acte en acte, qu'elle ne crée plus que des êtres éphémères.

» Et par ces êtres j'entends les choses engendrées, que le ciel par son mouvement produit avec ou sans germe.

» La matière de ces êtres et la cause qui les produit n'ont pas un seul mode d'agir, et partant sous leur empreinte particulière l'idée divine paraît plus ou moins ;

» D'où il advient que le même arbre donne, selon l'espèce, des fruits bons ou mauvais, et que vous naissez avec des inclinations diverses.

» Si la matière était conduite à point, et si le ciel était dans sa vertu suprême, la beauté idéale paraîtrait tout entière ;

¹ Le Verbe.

» Mais la nature donne toujours une empreinte imparfaite, semblable dans ses œuvres à l'artiste qui a bien la pratique de l'art, mais dont la main tremble.

» Donc, si l'ardent amour dispose et fait descendre les vifs rayons de la première vertu, toute perfection sur ce point est atteinte.

» Ainsi fut faite autrefois la terre, vraiment digne de toute perfection animale, ainsi la Vierge conçut sans souillure.

» Partant, j'approuve ton opinion, car jamais l'humaine nature ne fut ni ne sera ce qu'elle fut dans ces deux personnes.

» A présent, si je n'allais pas plus avant, tu commencerais par t'écrier : « Comment donc celui-ci fut-il sans égal ? »

» Mais, pour faire bien apparaître ce qui ne paraît pas, songe quel il était, et quelle cause l'excita à demander, lorsqu'il lui fut dit : « Demande ! »

» Je n'ai point parlé de façon que tu ne puisses voir clairement que cet homme fut un roi qui demanda la sagesse, afin d'être un véritable roi.

» Il ne désira point savoir quel est le nombre des natures célestes, ou si le nécessaire avec le contingent produisent le nécessaire ;

» Ou bien *si est dare primum motum esse* ; ou si dans un demi-cercle on peut placer un triangle qui n'ait pas un angle droit :

» Donc, si tu as bien saisi ce que j'ai dit et ceci-même, la sagesse royale, telle est la science sans pareille sur laquelle tombait la flèche de mon intention.

» Et si tu diriges une vue nette sur ces mots : *s'éleva*, tu verras qu'il n'a de rapport qu'aux rois ; or les rois sont nombreux, mais les bons sont rares.

» Prends mes paroles avec cette distinction, et tu

¹ Salomon.

pourras ainsi garder la croyance sur le premier père et notre bien-aimé ;

» Et que ceci te mette du plomb aux pieds, afin de te faire mouvoir lentement, comme un homme fatigué, vers le oui et le non que tu ne vois pas.

» Car il est bien bas parmi les sots celui qui, sans distinction, affirme ou nie, soit dans un cas, soit dans l'autre.

» C'est pourquoi il advient souvent que l'opinion courante prend une fausse route, et que la passion lie notre intelligence.

» C'est plus qu'en vain qu'il s'éloigne de la rive, car il n'y revient jamais tel qu'il l'a quittée, celui qui va à la pêche de la vérité et qui ne sait pas son art.

» Et de ceci sont des preuves évidentes pour le monde Parménide, Mélissus, Brissus et plusieurs autres qui allaient et ne savaient où.

» Ainsi firent Sabellius et Arius, et ces insensés qui furent pour les Écritures comme des épées, où, en se mirant, les visages droits semblent tortueux.

» Que les hommes encore ne soient pas trop hardis à juger, comme fait celui qui estime le blé dans le champ, avant qu'il soit mûr.

» Car j'ai vu tout l'hiver le buisson rester âpre et sauvage, puis porter des roses sur sa cime ;

» Et j'ai vu le vaisseau courir droit et agile pendant tout son voyage, et périr en arrivant à l'entrée du port.

» Que Monna Berthe et Ser Martino ¹, pour avoir vu, l'un voler, l'autre faire des offrandes, ne croient pas les voir tels qu'on les voit au conseil divin,

» Car celui-là peut se relever, celui-ci peut tomber. »

¹ Le Christ.

² « Dame Berthe et sire Martin. Ce sont noms qu'il a choisis entre le menu peuple, par lesquels il faut entendre toute personne idiote et simple, etc. » (Grangier.)

CHANT XIV.

Du centre à la circonférence, et de la circonférence au centre, se porte l'eau dans un vase arrondi, selon qu'elle est poussée du dedans ou du dehors.

Ce que je dis là advint à mon esprit aussitôt que se tut l'âme glorieuse de Thomas,

Par la ressemblance ¹ qui naissait de ses paroles et de celles de Béatrice, à laquelle, après Thomas, il plut de commencer ainsi :

« Celui-ci a besoin, bien qu'il ne vous l'indique ni par la voix ni même encore par la pensée, d'arriver à la racine d'une autre vérité.

» Dites-lui si la lumière dont se pare votre substance demeurera éternellement avec vous comme elle est à cette heure.

» Et si elle demeure, dites comment il adviendra, après que vous serez redevenus visibles ², qu'elle ne nuise pas à votre vue. »

Comme parfois, dans un élan de joie plus grande, ceux qui dansent en rond, poussés et entraînés, élèvent la voix et ragaillassent leurs gestes,

Ainsi, à cette prière pieuse et instante, les cercles saints montrèrent une nouvelle joie dans leurs roudes et leurs hymnes merveilleuses.

Celui qui se lamente de ce qu'on meurt ici-bas pour vivre là-haut n'a pas vu d'ici-bas les divins rafraîchissements de l'éternelle pluie.

Cet un et deux et trois qui vit toujours et règne tou-

¹ À l'égard de Thomas, qui lui parle, Dante semble placé au centre d'un verre d'eau qu'on agiterait ; à l'égard de Béatrice, à la circonférence de ce cercle.

² Après la résurrection.

jours en trois et deux et un, non circonscrit et qui circonscrit toute chose ¹,

Trois fois était chanté par chacun des esprits avec une telle mélodie, que de l'entendre serait pour tout mérite une suffisante récompense.

Et moi j'entendis, dans la lumière la plus divine du moindre cercle, une voix modeste ², peut-être telle que fut celle de l'Ange à Marie;

Elle répondait : « Aussi longue que sera la fête du Paradis, aussi longtemps notre amour rayonnera autour de ce vêtement.

» Sa clarté suit l'ardeur de notre amour ³; l'ardeur dépend de nos célestes visions, lesquelles seront d'autant plus élevées, que l'âme, au delà de son propre mérite, aura une part à la grâce.

» Quand nous aurons revêtu la chair glorieuse et sainte, notre personne sera plus reconnaissante, parce qu'elle sera entière.

» De là s'accroîtra ce que de sa lumière gratuite nous donne le souverain bien; lumière qui nous permet de le voir.

» De là doit s'accroître notre sainte vision, s'accroître l'ardeur qui à la vision s'allume, s'accroître le rayon qui de l'ardeur descend.

» Mais comme le charbon, qui donne la flamme, la dépasse tellement en vive blancheur qu'il apparaît au milieu d'elle,

» Ainsi cet éclat, qui déjà nous entoure, sera vaincu par celui de la chair que la terre recouvre cependant.

» Et une si grande splendeur ne pourra nous fatiguer,

¹ La Trinité.

² Cette voix modeste est, suivant Landino, celle de Pierre Lombard; suivant d'autres, celle de Salomon.

³ Plus nous savons, plus nous aimons; et plus nous aimons, plus nous sommes revêtus de lumière.

car les organes du corps seront assez forts pour tout ce qui pourra faire nos délices. »

L'un et l'autre cœur me parurent si prompts et si unanimes à dire *amen*, qu'ils montrèrent bien leur désir de revêtir leurs corps morts ;

Non pour eux peut-être, mais pour leurs mères, pour leurs pères et pour les autres qui leur furent chers avant qu'ils fussent des flammes éternelles.

Et voilà qu'autour de ces clartés naît et s'ajoute une clarté pareille et telle qu'un horizon lumineux.

Et comme, au premier tomber du soir, on commence à entrevoir dans le ciel des lucurs nouvelles qui semblent être et ne pas être ;

Ainsi il me sembla commencer à voir de nouvelles substances, qui formaient un cercle en dehors des deux autres circonférences.

O véritable reflet du Saint-Esprit ! comme tout à coup il devint si éclatant à mes yeux, que, vaincus, ils ne purent le soutenir !

Mais Béatrice se montra à moi si belle et si riante, que cette vision doit se laisser parmi celles que n'a pu garder ma mémoire.

Cependant mes yeux reprirent la force de se relever, et je me vis transporté seul avec ma dame dans le ciel d'un salut plus haut ¹.

Bien m'aperçus-je que j'étais plus élevé, au sourire enflammé de l'étoile, qui me parut plus rouge que de coutume.

De tout mon cœur et avec ce parler qui est le même en chacun, je fis à Dieu l'holocauste de remerciements dus à cette grâce nouvelle,

Et dans mon sein n'était pas encore éteinte l'ardeur du sacrifice, que je le sentis reçu et agréable.

¹ Il est transporté dans un ciel plus haut, et par conséquent plus près de la vue de Dieu, qui est le vrai salut.

Car des splendeurs m'apparurent si éblouissantes et si rouges entre deux rayons , que je dis : O Hélios ¹ ! combien tu les ornes !

Comme , toute semée de grandes et de petites lumières, Galaxie ² étend , entre les pôles du monde , une ligne si blanche , qu'elle remplit de doute les plus savants ;

Ainsi ces rayons constellés formaient , dans la profondeur de Mars, le signe vénérable ³ que forme , dans le cercle , la jonction des cadrans.

Ici la mémoire domine le talent ; car sur cette croix resplendissait le CHRIST , de sorte que je ne puis trouver une digne comparaison.

Mais celui qui prend sa croix et suit le CHRIST me pardonnera encore mieux ce que je laisse , en voyant un jour sur cet arbre étinceler le CHRIST.

D'un côté à l'autre côté de la croix , et entre la cime et la base , se mouraient des lumières , scintillant avec force lorsqu'elles se rejoignaient et lorsqu'elles passaient outre.

Ainsi l'on voit sur terre des atomes volant en ligne droite ou courbe , agiles ou lents , changeant sans cesse d'aspect ,

• Se mouvoir dans le rayon qui souvent traverse l'ombre que par son intelligence et son art l'homme s'est ménagée contre la chaleur.

Et comme un luth et une harpe dont les cordes sont bien montées forment un bruit doux pour celui-là même qui ne saisit pas la note ,

Ainsi , des lumières qui là m'apparurent , se forma sur la croix une mélodie dont j'étais ravi , sans même comprendre leur hymne.

Je sentis bien qu'elle renfermait de hautes louanges , car ceci m'arrivait : « Ressuscite et sois vainqueur ! » Mais

¹ Le soleil. — Allusion aux croisades.

² La Voie lactée.

³ La croix.

c'était comme à quelqu'un qui ne comprend pas et qui entend.

J'étais tellement enamouré, que jusque-là chose ne fut qui m'eût attaché avec de si doux liens.

Peut-être cette parole paraîtra trop hardie en mettant au-dessous de ce plaisir celui de contempler les beaux yeux où j'apaise mes désirs.

Mais celui qui sait que les empreintes de toute beauté deviennent plus vives plus on s'élève, et que je ne m'étais pas alors retourné vers les yeux de ma dame,

Celui-là peut m'excuser de ce dont je m'accuse pour m'excuser¹, et peut voir que je dis la vérité; car le saint plaisir qui naît de ce regard ne s'explique pas,

Puisqu'en s'élevant ce plaisir devient plus pur.

CHANT XV.

La volouté honnête par laquelle se manifeste toujours l'amour dont les aspirations sont droites, comme la cupidité se manifeste par la volonté inique,

Imposa silence à cette douce lyre, et fit reposer les saintes cordes² que la main du ciel monte et descend.

Comment seraient-elles sourdes à de justes prières, ces substances qui, pour me donner le désir de leur faire quelque prière, furent d'accord pour se taire?

C'est raison qu'il se lamente sans fin, celui qui, par amour des choses qui ne durent pas éternellement, dépouille un tel amour.

Tel, par un ciel tranquille et pur, court deçà et delà

¹ E scusar puonimi di quel ch'io m'accuso
Per l'excusarmi.

² Les âmes des bienheureux.

un feu subit qui attire nos yeux jusqu'alors indifférents ,

Et semble une étoile qui change de place, sinon que, du côté où elle s'allume et dure peu , nulle clarté ne s'éteint ;

Tel , de l'extrémité droite jusqu'au pied de la croix , courut un astre ¹ de la constellation qui resplendit dans ce ciel.

Et le diamant ne se détacha point de son fil , mais il parcourut la ligne radieuse , et sembla un feu derrière de l'albâtre.

Non moins pieuse apparut l'ombre d'Anchise (s'il faut en croire la plus grande de nos muses) , lorsque dans l'Elysée il aperçut son fils.

O sanguis meus , o super iulusa .
 Gratia Dei , sicut tibi , cui
 Bis unquam cœli janua reclusa ?

Ainsi la lumière : c'est pourquoi je fus pour lui tout attentif ; ensuite je tournai mes regards vers ma dame , et de part et d'autre je restai tout stupéfait.

Car dans ses yeux brillait un sourire tel , que je pensai voir des miens le fond de ma grâce et de mon Paradis ².

Après quoi , l'esprit , si doux à entendre et à voir , ajouta à ses premières paroles des choses que je ne compris pas , tant il parla avec profondeur.

Et ce n'était point par choix qu'il me les cachait ainsi , mais par nécessité , parce que ses conceptions dépassaient l'entendement des mortels.

Cependant , quand l'arc de son ardente affection fut assez détendu pour que ses paroles descendissent jusqu'au but permis à notre intelligence ,

La première chose que j'entendis fut : « Béni sois-tu , triple et un , toi qui es si propice à mon sang ! »

Et il poursuivit : « Le cher et long désir , puisé par moi

¹ C'est l'ombre de Cacciagnida , le trisèul du poète.

² Je pensai être arrivé à ma félicité complète.

en lisant ce grand volume où le blanc et le noir ne se changent jamais,

» A été apaisé par toi, ô mon fils ! au milieu de cette lumière où je te parle : j'en remercie celle-là qui t'a fourni d'ailes pour voler vers ces hauts lieux.

» Tu crois que ta pensée parvient jusqu'à moi de celui qui est le premier, comme de l'unité, si on la connaît, proviennent le cinq et le six ;

» Et, pour cela, tu ne me demandes ni qui je suis, ni pourquoi je parais devant toi plus joyeux que tout autre dans cette troupe joyeuse.

» Tu crois ce qui est ; car, dans cette vie, les petits et les grands regardent le miroir où, même avant que tu penses, les pensées se répandent.

» Mais, pour que l'amour sacré dans lequel je veille d'une vue toujours attentive, et qui m'altère d'un désir bien doux, ait tout son contentement,

» Toi, d'une voix assurée, libre et joyeuse, proclame ta volonté, proclame ton désir : déjà ma réponse est prête. »

Jc me tournai vers Béatrice. Elle, qui m'avait entendu avant que j'eusse parlé, me sourit d'une manière qui fit croître les ailes de mon désir.

Alors je commençai ainsi : « L'amour et le savoir, dès que l'égalité première vous apparut, ont pesé le même poids dans chacun de vous ;

» Car, dans ce soleil¹ qui vous éclaire de sa lumière et vous embrase de sa chaleur, ces deux vertus sont si égales, que toutes les autres similitudes seraient insuffisantes ;

» Mais la volonté et la puissance chez les mortels, par une raison qui vous est manifeste, sont inégalement pourvues d'ailes !

» Aussi moi, qui suis mortel, je me sens atteint de cette inégalité, et c'est du cœur seul que je vous rends grâce de votre réception paternelle.

¹ Dieu.

» Je te supplie, vivante topaze qui enrichis ce précieux joyau ¹, de m'instruire de ton nom.

— O mon rejeton, en qui je me complus tandis que je t'attendais, je fus ta racine ! » Ainsi fit-il d'abord en me répondant ².

Ensuite il me dit : « Celui duquel ta lignée prend son nom, et qui depuis cent ans et plus est occupé à tourner la première côte de la montagne,

» Fut mon fils et fut ton bisaïeul ; il faut bien que par tes œuvres tu abrèges sa longue fatigue.

» Florence, dans l'antique enceinte d'où elle entend sonner encore tierce et none, vivait en paix, sobre et pudique.

» Elle n'avait point de carcans, point de couronne, point de femmes parées, point de ceinture plus belle à voir que la personne qui la porte ;

» En naissant, la fille ne faisait pas encore peur à son père, car l'heure de la marier et la dot n'avaient pas toutes deux dépassé toute mesure.

» Il n'y avait pas de maisons vides d'enfants ; Sardana-pale n'y était pas encore venu pour montrer ce qu'on peut faire dans une chambre.

» Montemalo ³ n'était pas encore vaincu par votre Uccelatojo, qui, comme il a été surpassé dans son élévation, le sera dans son déclin.

» J'ai vu Bellincion Berti ⁴ marchant avec une ceinture de cuir et d'os, et sa femme s'en revenir de son miroir sans le visage fardé.

» J'ai vu ceux de Nerli et ceux du Vecchio se contenter d'une simple peau, et leurs femmes toutes à leur fuseau et à la quenouille.

¹ Cette croix de feu.

² Venisti tandem, etc. (VING., 6 liv.)

³ Montagne de Rome et de Florence. Il veut dire qu'alors Florence n'était pas aussi magnifique que Rome, mais que cette beauté et cette grandeur vont cesser.

⁴ Père de la belle Gaultrade.

» O femmes heureuses ! chacune d'elles connaissait sa sépulture à venir, et nulle d'elles, pour la France, n'était seule dans son lit.

» L'une veillait au sein du berceau, et, pour consoler le nourrisson, employait ce parler qui fait la première joie des pères et des mères.

» L'autre, en tirant la chevelure de sa quenouille, devisait avec sa famille des Troyens, et de Fiésolo, et de Rome.

» On eût tenu alors pour merveille une Cianghella et un Lapo Salterello, comme on s'étonnerait aujourd'hui d'un Cincinnatus et d'une Cornélie.

» Dans ce calme et cette belle vie de citoyens, dans cette civilisation si loyale, dans un si doux abri,

» La vierge Marie, invoquée à grands cris, me fit naître ; et, dans votre antique baptistère, je fus à la fois nommé chrétien et Cacciaguida.

» Moronto et Eliseo furent mes frères ; ma femme me vint de la vallée du Pô, et de là fut tiré ton second nom.

» Après je suivis l'empereur Conrad ¹ ; et il me décora de l'ordre de sa milice, tant par mes belles actions j'étais venu dans sa faveur.

» A sa suite je marchai contre la loi perverse de ce peuple ² qui, par la faute de votre pasteur, usurpe votre domaine.

» Là, par cette vilaine race, je fus libéré du monde trompeur dont l'amour avilit tant d'âmes,

» Et du martyre j'arrivai à cette paix. »

CHANT XVI.

O chétive noblesse du sang, si tu fais les hommes s'enor-

¹ Conrad III, mort en 1152.

² Les Sarrasins qui alors ravagèrent l'Italie.

gueillir de toi sur cette terre où notre esprit est si débile,

Tu ne seras plus pour moi un sujet d'étonnement, puisque là où les appétits ne dévient pas (je dis au ciel), là je m'en glorifiai !

Tu es, certes, un manteau qui raccourcit vite, car, si de jour en jour on n'y ajoute un morceau, le temps rôde à l'entour avec ses ciseaux.

Par ce mot *vous*, auquel Rome se soumit la première, et dans l'emploi duquel ses descendants ont moins persévéré, recommencèrent mes paroles.

C'est pourquoi Béatrice, qui était un peu à l'écart, se prit à sourire, pareille à celle qui toussa à la première faute de cette Genève dont parle la chronique ¹.

Je commençai : « Vous êtes mon père, vous me donnez toute hardiesse à parler ; vous m'élevez si haut, que je suis plus que moi-même.

» Mon âme s'emplit d'allégresse par tant de ruisseaux, qu'elle-même devient une fontaine de joie ; de sorte qu'elle la peut recevoir sans se rompre.

» Dites-moi donc, ô ma source aimée ! quels furent vos ancêtres, et quelles furent les années qui firent époque dans votre enfance.

» Parlez-moi du bercail de saint Jean ², dites quel il était alors, et quels étaient les hommes dignes des plus hauts rangs. »

Comme au souffle des vents le charbon s'avive dans la flamme, ainsi je vis cette lueur resplendir à mes caresses.

Et comme à mes yeux elle se fit plus belle, aussi avec une voix plus douce et plus suave, mais non dans notre langage moderne,

Elle me dit : « Depuis le jour où il fut dit *Ave* ³ jusqu'à l'enfantement où ma mère, qui à cette heure est une sainte, se délivra de moi, son fardeau,

¹ La suivante de Genève. Se rappeler l'épisode de Françoise de Rimini.

² De Florence, qui a saint Jean pour patron.

³ Depuis la Salutation angélique.

» Cette planète ¹ revint cinq cent cinquante-trois fois se renflammer sous les pieds de son lion.

» Mes ancêtres et moi nous naquîmes dans le lieu où se rencontre le dernier quartier de la ville pour celui qui court dans vos jeux annuels.

» Contente-toi d'entendre cela sur mes aïeux : ce qu'ils furent et d'où ils vinrent, il est plus convenable de s'en taire que d'en parler.

» Tous ceux qui étaient alors en état de porter les armes, depuis la statue de Mars ² jusqu'au Baptistère, formaient le cinquième de ceux qui sont aujourd'hui vivants ;

» Mais la population, qui est à présent mêlée de gens de Campi, de Certaldo et de Figghine, était pure jusque dans le dernier artisan.

» Oh ! qu'il serait mieux d'être les voisins de ceux que je nomme, et d'avoir votre frontière à Galluzzo et à Trespiano,

» Que d'avoir de telles gens dans vos murs, et d'endurer la puanteur du villageois d'Aguglione et de celui de Signa, qui a déjà l'œil aiguisé pour trafiquer !

» Si la nation qui dégénère le plus au monde n'avait pas été une marâtre pour César, mais presque une mère aimante pour son fils :

» Tel est devenu Florentin, et changeur et marchand, qui s'en serait retourné à Simifonti, là où son père allait quêter son pain ;

» Les Conti seraient encore à Montemurlo, les Cerchi seraient dans la Piève d'Acone, et peut-être les Buondelmonti à Valdiguevie ³.

» Toujours la confusion des personnes fut le commencement des malheurs d'une cité, comme dans le corps trop d'aliments entassés.

¹ La planète de Mars.

² La statue de Mars était sur le *Ponte vecchio*.

³ On épargne au lecteur l'explication de toutes ces généalogies florentines.

» Le taureau aveugle tombe avant l'agneau aveugle, et maintes fois une seule épée taille plus et mieux que cinq épées.

» Si tu regardes Luni et Urbisaglia, et comment elles s'en sont allées, et comment s'en vont après elles Chiusi et Sinigaglia,

» D'entendre comment les familles se défont ne te paraîtra chose nouvelle ni forte, puisque les cités même ont un terme.

» Toutes vos choses ont leur mort comme vous ; mais elle se dissimule dans quelques-unes, qui semblent durer beaucoup, parce que votre vie est courte.

» Et comme le cours du ciel de la lune couvre et découvre sans trêve les rivages de la mer, ainsi la fortune fait de Florence.

» Aussi ne doit-on pas regarder comme chose étonnante ce que je dirai de ces premiers Florentins dont la renommée est cachée dans la nuit des temps.

» J'ai vu les Ughi, j'ai vu les Catellini, les Filippi, les Greci, les Ormanni et les Alberighi déjà sur leur déclin, citoyens illustres ;

» J'ai vu aussi grands qu'ils étaient antiques, avec ceux de la Sannella, ceux de l'Arca, et les Soldanieri, et les Ardinghi, et les Bostichi.

» Près de la porte, chargée présentement d'une nouvelle félonie d'un si grand poids, que bientôt il fera chavirer votre barque,

» Étaient les Ravignani, desquels sont descendus et le comte Guido et tous ceux qui ont pris ensuite le nom du grand Bellincione.

» Della Pressa savait déjà comme on doit gouverner, et déjà Galigaio avait dorés dans sa maison la garde et le pommeau de son épée.

» Grande était déjà la colonne du Vair, et illustres étaient les Sachetti, les Guiochi, les Sifanti, les Barucci et les

Galli, et ceux qui rougissent au souvenir du boisseau ¹.

» Le cep d'où naquirent les Calfucci était déjà grand, et déjà avaient été promus aux chaises curules les Sizii et les Arrigucci.

» Oh ! combien forts j'ai vu ceux qui se sont détruits par leur orgueil, et les boules d'or fleurissaient Florencée dans tous ses hauts faits.

» Ainsi faisaient les pères de ceux qui, chaque fois que votre évêché vaque, s'engraissent en tenant le consistoire.

» Cette famille outrecuidante ², furieuse comme un dragon à celui qui fuit, mais, à qui lui montre les dents ou la bourse, paisible comme un agneau,

» Déjà surgissait, mais de si petites gens, qu'il ne plut pas à Ubertain Donato que son beau-père l'eût fait leur parent.

» Déjà le Caponsacco était descendu de Fiésole dans le marché, et déjà c'étaient de bons citoyens que Giuda et Infangato.

» Je te dirai une chose incroyable et vraie : dans le petit cercle que formait la ville, on entrait par la petite porte qui devait son nom à la maison de la Péra.

» Chacun de ceux qui portent les beaux insignes du grand baron ³ dont le nom et la gloire se ravivent à la fête de Thomas,

» En reçut ses ordres de chevalerie et ses privilèges, bien qu'il se soit rangé dans le parti du peuple, celui-là qui entoure ses armoiries d'une bordure d'or.

» Déjà existaient les Gualterotti et les Importuni, et le Borgo serait encore plus calme, s'ils n'y avaient pas rencontré de nouveaux voisins.

» La maison d'où naquirent vos douleurs, par le juste courroux qui vous a détruits et ensuite a mis fin à votre vie heureuse,

¹ Armes des Lamberti.

² Les Adimari.

³ Hugues, marquis de Toscane.

» Cette maison était honorée avec tous les siens. O Buon-delmonte ! que tu fis mal, cédant aux instigations d'autrui, de fuir son alliance ¹ !

» Beaucoup sont tristes qui seraient joyeux ; si Dieu avait fait don de ton corps à l'Ema, la première fois que tu vins dans la cité.

» Mais il fallait que, sur cette pierre rompue qui garde le pont, Florence sacrifiât une victime, puisque c'en était fait de la paix.

» Avec ces familles et bien d'autres, j'ai vu Florence dans un repos si grand, qu'elle n'avait aucun sujet de pleurer.

» Avec ces familles j'ai vu son peuple si glorieux et si juste, que jamais le lis du bout de la lance n'était porté renversé,

• Ni, par les divisions, n'était devenu vermeil. »

CHANT XVII.

Tel celui qui vint vers Climène pour s'assurer de ce qu'il avait entendu contre lui, et dont l'imprudence rend encore les pères moins faciles pour leurs enfants ²,

Tel j'étais et tel je paraissais à Béatrice et à la sainte lumière ³, qui auparavant avait pour moi changé de place.

C'est pourquoi ma dame : « Jette au dehors l'ardeur de ton désir, me dit-elle, afin qu'elle sorte bien empreinte du cachet intérieur.

¹ Et d'épouser une Donati, d'où les premières querelles des Guelfes et des Gibelins.

² Phaëton prie Climène de lui apprendre s'il était vraiment fils d'Apollon. — Instruits par l'imprudence de Phaëton, qui conduisit si mal le char de son père, les parents sont moins faciles pour les désirs de leurs enfants.

³ Cacciaguida.

» Non pas que notre connaissance de toi-même s'accroisse par tes paroles, mais pour que tu oses dire ta soif, et qu'un autre te donne à boire.

— O ma chère tige, qui t'élèves si haut, que, comme les esprits terrestres voient que deux angles obtus ne peuvent être contenus dans un triangle,

» Ainsi tu vois les choses contingentes avant qu'elles soient en elles-mêmes, en considérant le point auquel tous les temps sont présents;

» Pendant que, sous la conduite de Virgile, j'étais sur la montagne où se guérissent les âmes, et tout en descendant dans le monde des morts,

» De graves paroles me furent dites touchant ma vie future, bien que je me sente tel qu'un tétragone contre les coups de l'avenir.

» C'est pourquoi ma volonté serait contente d'apprendre quelle fortune s'apprête pour moi, car la flèche prévue vient plus lente. »

Ainsi dis-je à cette lumière qui d'abord m'avait parlé, et, comme le voulut Béatrice, mon désir lui fut révélé.

Et ce ne fut point dans ces ambiguïtés dans lesquelles s'engluaient jadis les nations folles¹, avant que fût immolé l'Agneau de Dieu qui rachète les péchés,

Mais dans des paroles claires et un latin précis que me répondit cet amour paternel enfermé dans sa lumière, mais se manifestant par son sourire.

« Les choses contingentes qui ne s'étendent pas au dehors des bornes de votre matière sont toutes figurées sous le regard éternel;

» Toutefois la nécessité n'en résulte pas plus que du regard de celui qui voit un navire descendre un courant.

» Et de là, comme vient aux oreilles la douce harmonie de l'orgue, ainsi vient à ma vue le temps qui pour toi s'apprête.

¹ Les oracles des Sylistes.

» Tel Hippolyte partit d'Athènes par la cruauté et la perfidie de sa belle-mère, tel tu dois partir de Florence.

» Cela, on le vent; et cela, déjà on le demande; et cela sera bientôt fait par ceux qui s'en occupent là où tous les jours on trafique du Christ.

» Le crime sera le lot du parti vaincu, comme on a coutume; mais la vengeance divine arrivera en témoignage à la vérité, cette dispensatrice de la vengeance.

» Tu quitteras toutes les choses les plus chèrement aimées; et ceci est le premier trait que lance l'arc de l'exil.

» Tu éprouveras combien le pain d'autrui a de sel, et comme le chemin est dur, lorsqu'il faut monter et descendre par l'escalier d'autrui.

» Et ce qui chargera le plus tes épaules, ce sera la compagnie stupide parmi laquelle tu tomberas dans cette vallée;

» Car toute ingrate, toute folle et impie, elle se mettra contre toi; mais, peu après, elle (non toi) en aura le front rouge.

» De sa bestialité sa conduite donnera la preuve, de sorte qu'il deviendra beau pour toi d'avoir fait ton seul parti de toi-même.

» Ton premier refuge et ton premier gîte sera la courtoisie du grand Lombard qui sur son échelle porte le saint oiseau ¹.

» Il aura sur toi un si bienveillant regard, qu'entre vous deux, du bienfait et de la demande, le premier à venir sera ce qui parmi les autres est le dernier.

» Près de lui tu verras celui qui, en naissant, reçut de cette étoile une influence si forte, que ses actions en deviendront notables ².

» Les peuples ne s'en sont pas encore aperçus, à cause de

¹ Les commentateurs ne sont point d'accord sur ce grand Lombard.

² Can le Grand, né sous l'étoile de Mars.

son jeune âge, car depuis neuf années seulement ces sphères ont autour de lui tourné.

» Mais, avant que le Gascon ¹ trompe le grand Henri ², paraîtront les étincelles de sa vertu dans son mépris pour l'argent ou les fatigues.

» Ses magnificences seront aussi tellement connues, que ses ennemis ne pourront, à ce sujet, tenir leur langue muette.

» Compte sur lui et sur ses bienfaits; par lui beaucoup de gens seront transformés, les riches et les pauvres changeront de condition.

» Et tu emporteras, écrites dans ta mémoire, toutes ces prédictions sur lui, mais tu ne les diras pas. » Et il me dit encore des choses incroyables à ceux mêmes qui les verront.

Puis il ajouta : « Fils, voilà les causes de ce qui te fut dit; voilà les pièges qui, derrière bieu peu d'années, te sont cachés.

» Je ne veux pas cependant que tu envies tes voisins, puisque ta vie s'allongera au delà du châtimement de leur perfidie. »

Après que l'âme sainte eut montré, en se taisant, qu'elle avait fini de mettre la trame à la toile que je lui présentai ourdie,

Je commençai comme celui qui désire, ayant des doutes, le conseil d'une personne capable de voir et de vouloir avec droiture et affection.

« Je vois bien, mon père, que le temps éperonne son coursier vers moi, afin de me porter un de ces coups d'autant plus graves qu'on y cède davantage :

» Donc il est bon que je m'arme de prévoyance, afin que, si le lieu qui m'est le plus cher m'est enlevé, je ne perde pas tous les autres par mes vers.

» Là-bas, dans le monde éternellement amer, et sur le

¹ Le pape Clément V.

² L'empereur Henri VII.

beau sommet de la montagne d'où les yeux de ma dame m'ont enlevé ;

» Puis, transporté dans le ciel de lumière en lumière , j'ai appris de telles choses , que , si je les redis , elles seront pour beaucoup d'une saveur trop âcre peut-être ;

» Et si je suis un timide ami de la vérité, je crains de ne pas étendre ma vie parmi ceux qui nommeront ce temps présent le temps antique. »

La lumière, dans laquelle souriait le trésor que je trouvai en cette sphère, se fit d'abord aussi brillante qu'un miroir d'or sous un rayon de soleil ;

Ensuite elle répondit : « Une conscience obscurcie par sa propre honte ou par la honte d'autrui trouvera certes ta parole violente.

» Néanmoins éloigne tout mensonge , manifeste la vision tout entière, et laisse les malades se gratter là où ils ont la rogne.

» Car si ta parole est déplaisante au premier goût , elle laissera une nourriture vivifiante quand elle sera digérée.

» Ton cri fera comme le vent, qui frappe plus les plus hautes cimes ; et ceci ne sera pas une petite preuve d'honneur.

» Aussi on ne t'a montré dans ces sphères, sur le mont et dans la vallée douloureuse, que les âmes notées par la renommée.

» Car l'esprit de celui qui écoute n'arrête ni son attention ni sa foi sur des exemples tirés d'une tige inconnue et obscure ,

» Ni sur des actions à peine visibles. »

CHANT XVIII.

Déjà cet esprit bienheureux jouissait en lui-même de ses

paroles, et moi je savourais aussi mes réflexions, tempérant le doux par l'amer.

Et cette femme qui me menait à Dieu dit : « Change ta pensée; pense que je suis près de celui qui allège de tous les torts. »

Je me tournai vers la voix amoureuse de celle qui me reconforte; et ce que je vis alors d'amour dans ses yeux saints, j'abandonne de le peindre ici,

Non-seulement parce que je me défie de mes paroles, mais à cause de la faiblesse de l'esprit, qui ne peut redire ce qui est si au-dessus de lui, si d'autres ne lui servent de guide.

Je puis seulement redire ce point, qu'en la contemplant mon amour resta libre de tout autre désir;

Tandis que le plaisir éternel qui rayonnait directement sur Béatrice, et de son beau visage, me rendait heureux par son aspect inspiré,

Elle, me pénétrant par la lumière d'un sourire, me dit : « Tourne-toi et écoute : car ce n'est pas seulement dans mes yeux qu'est le Paradis. »

Comme parfois la passion se voit dans la physionomie, si elle est si forte que l'âme tout entière lui est soumise,

Ainsi dans les étincelles de la sainte lueur, vers laquelle je me tournai, je reconnus la volonté de discourir encore quelque peu.

Et elle commença : « Sur cette cinquième branche de l'arbre qui se vivifie par la cime, donne toujours des fruits et ne perd jamais ses feuilles ¹,

« Sont des esprits heureux qui là-bas, avant de venir au ciel, furent d'un si grand renom, que toute muse s'enrichirait de leurs actions.

« Donc regarde aux bras de la croix : ceux que je te nommerai à cette heure feront ce que dans la nue fait son feu rapide. »

¹ C'est-à-dire la planète de Mars, cinquième division du Paradis.

Je vis sur la croix passer une lumière du nom de Josué, dès qu'il l'eut nommé; et le nom ne me fut pas connu plus promptement que son passage.

Et au nom du grand Machabée, je vis se mouvoir une autre lumière tournoyante; et la joie était le fouet de cette toupie céleste.

Ainsi, pour Charlemagne et pour Roland, mon regard attentif suivit deux lueurs, comme l'œil du chasseur suit le faucon dans son vol.

Puis devant mes yeux passèrent sur cette croix Guillaume et Richard, et le duc Godefroi, et Robert Guiscard.

Alors se mouvant aussi et s'étant mêlée aux autres lumières, celui qui m'avait parlé me montra quel artiste elle était parmi les chanteurs du ciel.

Je me tournai du côté gauche pour voir sur Béatrice mon devoir, ou par une parole d'elle, ou par un signe;

Et je vis ses yeux si purs, si joyeux, que sa figure surpassait les autres, et même son dernier aspect.

Et, comme au sentiment d'un plus grand plaisir, l'homme qui fait le bien s'aperçoit de jour en jour qu'il avance dans la vertu,

Ainsi je m'aperçus que mon ascension circulaire dans le ciel décrivait avec lui un plus grand arc, en voyant Béatrice, ce miracle de beauté, toujours plus éblouissante;

Et comme la rougeur sur la joue d'une femme blanche disparaît vite quand elle a jeté le fardeau de sa honte,

Aussi vite, et dès que je me tournai, mes yeux reconurent, à la blancheur tempérée de la sixième planète¹, qu'elle m'avait reçu en elle.

Je vis, dans ce flambeau de Jupiter, le rayonnement de l'amour qui l'habitait représenter à mes yeux notre alphabet.

Et comme les oiseaux partant d'une rivière, et déjà se réjouissant de leur pâture, forment d'eux-mêmes une ligne tantôt courbe, tantôt longue,

¹ La planète de Jupiter.

Ainsi dans ces lumières les saintes créatures chantaient en volant, et formaient tantôt un D, tantôt un I, tantôt un L.

D'abord en chantant elles se mouvaient en cadence ; puis , figurant l'un de ces caractères , elles s'arrêtaient un peu et se taisaient.

O Muse que porte Pégase , qui rends célèbres les esprits et les rends éternels , immortalisant avec toi les cités et les royaumes ,

Illumine-moi de toi-même , afin que je révèle leurs figures comme je les ai connues , et que ta puissance paraisse dans ce peu de vers

Les lumières formèrent donc cinq fois sept voyelles et consonnes ; et je remarquai ces figures selon qu'elles m'apparurent.

DILIGITE JUSTITIAM fut le premier verbe et le premier nom de toute la composition ; QUI JUDICATIS TERRAM furent les derniers.

Puis dans l'M du cinquième mot elles restèrent disposées de manière que Jupiter paraissait d'argent mêlé d'or.

Et je vis d'autres lueurs descendre là où était le sommet de l'M , et là s'arrêter en chantant , je crois , le bien qui vers lui les attire.

Puis , comme du choc des tisons ardents surgissent d'innombrables étincelles d'où les sots tirent des augures ,

Plus de mille lueurs parurent s'élever et monter , les unes très-haut et les autres moins haut , selon que le soleil , qui les allume , les avait distribuées.

Et chacune s'étant arrêtée en son lieu , je vis que la tête et le cou d'un aigle étaient représentés distinctement par ces lumières.

Celui qui peint ceci n'a personne qui le guide ; mais lui-même il se guide , et de lui provient cette vertu qui répand la forme dans tous les nids.

Les autres bienheureux , qui d'abord paraissaient con-

tents de représenter sur l'M une couronne de lis, par un petit mouvement achevèrent la figure de l'aigle.

O douce étoile! combien de superbes joyaux me montrèrent que votre justice est l'effet du ciel dont tu es un diamant!

C'est pourquoi je prie l'intelligence, principe de ton mouvement et de ta force, de remarquer d'où sort la fumée qui obscurcit les rayons,

Afin qu'il s'irrite derechef contre les acheteurs et les vendeurs du temple, qui fut cimenté par des miracles et le sang des martyrs.

O milice du ciel que je contemple, adore Dieu pour ceux qui sont sur terre, tous déviés par l'effet du mauvais exemple!

Déjà on avait coutume de faire la guerre avec l'épée, mais à présent elle se fait en ôtant ici et là le pain que le père compatissant ne refuse à aucun.

Mais toi, qui écris seulement pour effacer¹, pense que Pierre et Paul qui moururent pour la vigne que tu gâtes sont encore vivants.

Tu peux bien dire : J'ai si bien appuyé tous mes desirs sur celui qui voulut vivre solitaire², et qui, pour des danses, fut traîné au martyre,

Que je ne connais ni le Pêcheur ni Paul.

CHANT XIX.

Devant moi s'offrait, les ailes ouvertes, la belle image qui, dans leur douce extase, rendait heureuses les âmes assemblées.

¹ Boniface VIII, qu'il accuse de lancer des interdictions pour se les faire racheter.

² C'est-à-dire sur les florins à l'effigie de saint Jean.

Chacune d'elles paraissait un petit rubis dans lequel un rayon du soleil eût brillé si brillant, qu'il se fût reflété dans mes yeux.

Et ce que je dois retracer ici, jamais voix ne le chanta, ni encore ne l'écrivit, ni jamais imagination ne le conçut.

Car je vis, et même j'entendis le bec parler et dire avec sa voix : *moi et mien*, lorsque dans sa pensée il avait : *nous et nôtre*.

Et il commença : « Pour avoir été juste et pieux, je suis ici exalté jusqu'à cette gloire qui ne peut être vaincue par le désir.

« Et sur terre j'ai laissé une mémoire ainsi faite que les gens pervers la recommandent, mais ne suivent pas son exemple. »

Comme une seule chaleur sort de plusieurs charbons, ainsi de cette image, formée de plusieurs amours, sortait une seule voix.

Alors je répondis : « O fleurs perpétuelles de l'éternelle joie, qui, comme un seul parfum, me faites sentir toutes vos odeurs,

« Apaisez, en vous exhalant, le grand jeûne qui depuis longtemps m'a tenu dans la faim, moi qui ne trouvais sur terre aucune nourriture.

« Bien sais-je que si la divine justice est un miroir pour une autre sphère, votre sphère à vous ne la voit pas à travers un voile ;

« Vous savez combien je suis attentif à l'écouter ; vous savez quel est le doute qui est pour moi un jeûne si ancien. »

Comme un faucon, délivré de son chaperon, remue la tête et s'applaudit des ailes en montrant ses désirs et en faisant le beau,

Ainsi je vis faire à l'aigle, qui était construit des Louanges de la grâce divine ; et les chants de ces Louanges, ceux-là les comprennent seuls qui en jouissent là-haut.

Ensuite il commença : « Celui qui tourna son compas à

l'extrémité du monde, et qui enferma dans l'ouverture tant de choses occultes et manifestes,

» Ne put pas laisser sur tout l'univers une si forte empreinte de sa puissance, que son Verbe ne restât pas bien au delà ;

» Et ceci nous prouve que le premier orgueilleux, qui était la plus élevée de toutes les créatures, tomba avant la maturité que donne la grâce, pour n'avoir pas attendu la lumière.

» Il suit de là que toute créature au-dessous est un réceptacle étroit pour contenir ce bien qui est sans fin et qui se mesure sur lui-même :

» Donc notre vue (qui n'est qu'un des rayons de l'esprit dont toutes les choses sont pleines)

» Ne peut de sa nature être tellement puissante, qu'elle ne voie pas son principe bien en deçà de ce qu'il est en effet.

» La vue donnée à votre monde pénètre dans la justice éternelle comme l'œil dans l'intérieur de la mer,

» Lequel, bien que près du rivage il voie le fond, dans la pleine mer ne le voit pas ; et néanmoins le fond existe, mais la profondeur le cache.

» Il n'y a pas de lumière, si elle ne vient pas de ce lieu serein qui ne se trouble jamais ; ailleurs ce ne sont que ténèbres, ombres de la chair, ou son venin.

» Assez maintenant te sont ouverts les voiles qui te cachaient la vivante justice, sur laquelle tu faisais de si fréquentes questions,

» Que tu disais : Un homme naît au rivage de l'Indus, et là nul ne parle du Christ, nul ne lit, nul n'écrit rien sur lui ;

» Toutes ses volontés et toutes ses actions sont bonnes ; autant que l'humaine raison le peut, il est sans péché dans sa vie et dans ses discours ;

» Qu'il meure sans baptême et sans foi, où est la jus-

tice qui le condamne ? où est sa faute si , lui , ne croit pas ?

Or , qui es-tu , toi qui veux siéger sur le tribunal , et pour juger à mille milles avec une vue longue d'un empan ?

« Certes , pour celui qui avec moi subtilise , il y aurait , si l'écriture ne brillait pas sur vous , de quoi s'étonner et douter.

» O animaux terrestres ! ô esprits grossiers ! la première volonté , qui par elle-même est bonne , jamais ne s'est écartée d'elle-même qui est le souverain bien.

» Cela seulement est juste qui lui est conforme ; nul bien créé ne l'attire à lui ; mais elle , en rayonnant , est la cause de ce bien. »

Comme sur son nid se retourne la cigogne , après qu'elle a repu ses petits , et comme celui d'entre eux qui s'est repu la regarde ,

Ainsi fit (et moi je levai les yeux) l'image bénie qui remuait ses ailes agitées par tant d'esprits.

Tout en tournoyant , elle chantait et disait : « Telles sont mes notes pour toi qui ne les comprends pas ! Telle est la justice éternelle pour vous mortels. »

Puis ces brillantes ardeurs du Saint-Esprit se reposèrent encore dans le signe ¹ qui rendit les Romains redoutables au monde ;

Et l'aigle recommença : « Dans ce royaume ne monta jamais celui qui ne crut pas au CHRIST , avant ou après qu'il fut cloné sur le bois.

» Mais vois , beaucoup crient : CHRIST ! CHRIST ! qui au jugement seront moins *propé* de lui que tel qui ne connut pas le CHRIST.

» Et de tels chrétiens , l'Éthiopien les condamnera quand les deux collèges se sépareront , l'un éternellement riche , et l'autre pauvre.

¹ L'aigle. »

» Que pourront dire les Persans à vos rois, lorsqu'ils verront ouvert ce volume dans lequel toutes les turpitudes de ces rois sont écrites?

» Là, on verra parmi les œuvres d'Albert celle qui bientôt lancera l'aigle sous laquelle le royaume de Prague ne doit plus être qu'un désert.

» Là, on verra la douleur qu'excite sur la Seine, en falsifiant la monnaie, celui qui mourra blessé par un sanglier ¹.

» Là, on verra l'orgueil insatiable qui rend fous l'Écossais et l'Anglais, à ce point qu'ils ne peuvent se renfermer dans leurs limites.

» Là, on verra la luxure et la vie molle de ce roi d'Espagne et de ce roi de Bohême ², qui ne connut ni ne voulut jamais la valeur.

» On y verra, marquée avec un I, la bonté du Boiteux de Jérusalem ³, tandis que le contraire de sa bonté sera marqué par un M.

» On y verra l'avarice et la vilénie de celui qui possède l'île de feu ⁴, où Anchise finit sa longue carrière.

» Et pour donner à entendre comme il vaut peu, son écritau sera en lettres tronquées, qui contiendront beaucoup de choses dans un petit espace.

» Et à chacun apparaîtront les œuvres honteuses de l'oncle et du frère, qui ont avili une si brave nation et deux couronnes.

» Et là seront connus le roi de Portugal et celui de Norwége, et celui de Rascio qui altéra les coins de Venise.

» O heureuse Hongrie, si elle ne se laisse plus malmenier !
ô heureuse Navarre, si elle s'arme des montagnes qui l'entourent !

» Et chacun doit croire que déjà, pour l'appel de cette

¹ Philippe le Bel.

² Alphonse et Venceslas

³ Charles, roi de la Pouille et de Jérusalem.

⁴ Frédéric, roi de Sicile, etc.

vengeance, Nicosie et Famagouste se lamentent et crient à cause de la bête qui les mène ;

» Bête qui ne s'éloigne pas des traces des autres brutes. »

CHANT XX.

Quand celui qui illumine le monde entier descend de notre hémisphère , et que le jour s'éteint de toutes parts ,

Le ciel , qu'il éclairait seul d'abord , reparait soudain parsemé de lumières dans lesquelles une seule resplendit.

Et cet état du ciel me vint à l'esprit , quand le signe du monde et de ses chefs referma son bec béni.

Car toutes ces vives lueurs reluisant beaucoup plus recommencèrent des chants écoulés et disparus de ma mémoire.

O doux amour , qui te revêts de sourire , combien tu me paraissais ardent au milieu de ces splendeurs qui ne respiraient que de saintes pensées !

Après que ces joyaux précieux et brillants , dont je vis la lumière sainte ornée , imposèrent silence à leurs chants angéliques ,

Il me sembla entendre un murmure de fleuve qui descend limpide de pierre en pierre , montrant la fécondité de sa source.

Et comme le son prend sa forme au coup de la lyre , et comme au trou du chalumeau le vent qui y pénètre ,

Ainsi sans retard ce murmure de l'aigle s'échappa de son cou , comme s'il était troué.

Il s'y fit une voix , et elle en sortit par son bec en forme de paroles , telles que les attendait mon cœur où je les écrivis.

« Cette partie de moi qui voit et dans les aigles mortels

soutient l'éclat du soleil, me dit-il, veut maintenant être regardée fixement.

» Car des feux qui composent ma figure, ceux qui font étinceler mon œil dans ma tête sont les premiers de tous leurs degrés ;

» Celui qui brille au milieu par la prunelle fut le chantre de l'Esprit saint, qui transporta l'arche de ville en ville¹ ;

» Il sait maintenant le mérite de son chant, en tant qu'il fut l'effet de sa volonté, par sa récompense qui est en proportion.

» Des cinq qui font l'arc de mon sourcil, celui qui est le plus près de mon bec consola la veuve de la perte de son fils² ;

» Il sait maintenant, par l'expérience de cette douce vie et de la vie opposée, combien il coûte cher de ne pas suivre le Christ.

» Et celui qui suit en remontant l'arc dont je parle retarda la mort par une vraie pénitence³ ;

» Il sait maintenant que l'arc éternel ne se change pas, quoique là-bas une prière fervente fasse de la veille le lendemain.

» L'autre qui suit transféra à Byzance les lois et moi dans de bonnes intentions qui portèrent de mauvais fruits, et se fit Grec pour céder la place au Pasteur⁴ ;

» Il sait maintenant que le mal résultant de sa bonne action ne lui est pas nuisible, bien que le monde en ait été détruit.

» Et celui que tu vois au déclin de l'arc fut Guillaume, que regrette cette terre qui pleure vivants Charles et Frédéric⁵ ;

¹ David.

² Trajan.

³ Ézéchias.

⁴ Constantin.

⁵ Guillaume II, roi de Sicile, surnommé le Bon.

« Il sait maintenant combien le ciel s'éprend d'un roi juste ; et il le fait voir aussi par l'éclat dont il est revêtu.

« Qui croirait là-bas, dans le monde plein d'erreurs, que Riphée, le Troyen, est dans cet arc la cinquième des lueurs saintes ?

« Il sait maintenant de la grâce divine bien plus que le monde n'en peut voir, bien que sa vue n'en distingue pas le fond. »

Telle l'alonette qui d'abord voltige dans l'air en chantant, et puis se tait contente de la dernière mélodie qui la rassasie ;

Telle me parut l'image du signe de la volonté éternelle, au gré duquel chaque chose devient ce qu'elle est.

Et quoique je fusse là pour mon doute semblable au verre pour la couleur qui le revêt, il ne supporta pas d'attendre en silence :

« Mais quelles sont ces choses ? » me fit-il sortir de la bouche par la force de son poids ¹, car je voyais de grands rayonnements de joie.

Puis, avec l'œil plus enflammé, le signe béni me répondit, pour ne pas me tenir plus longtemps dans l'étonnement :

« Je vois que tu crois ces choses parce que je les dis, mais tu n'en sais pas le pourquoi ; en sorte que pour être crues elles n'en sont pas moins cachées.

« Tu fais comme celui qui apprend bien la chose par son nom, mais n'en peut voir l'essence, si un autre ne l'explique.

« *Regnum cælorum* cède à la violence d'un amour chaud et d'une vive espérance qui triomphent de la volonté divine.

« Non à la manière dont l'homme maîtrise l'homme ;

¹ Cadit et Ripeus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æquil.

Æneid., l. 11.

² Della bocca mi pluse con la forza del suo peso.

mais ils triomphent, parce qu'elle veut être vaincue; et, vaincue, elle triomphe par sa bonté.

» La première âme du sourcil et la cinquième te font t'émervéiller d'en voir ornée la région des anges.

» Elles ne sortirent pas de leurs corps palennes, comme tu crois, mais chrétiennes, ayant fermement foi, l'une ¹ aux pieds qui devaient souffrir, l'autre ² aux pieds qui avaient souffert.

» L'une, sortie de l'enfer d'où l'on ne revient jamais à de bonnes intentions, reprit ses os, et ce fut le prix d'une vive espérance;

» D'une vive espérance qui mit tant de force dans les prières faites à Dieu pour la ressusciter, que sa volonté en put être ébranlée.

» L'âme glorieuse dont je parle, revenue dans la chair où elle resta peu, crut en celui qui pouvait l'assister;

» Et, croyant, s'embrasa d'un tel feu de véritable amour, qu'à la seconde mort elle fut digne de venir à cette fête;

» L'autre, par une grâce qui découle d'une fontaine si profonde que jamais créature n'enfonça l'œil au delà de sa surface,

» Mit là-bas tout son amour dans la droiture; c'est pourquoi de faveur en faveur Dieu ouvrit ses regards à notre rédemption future;

» D'où il crut en elle, et, dès lors, ne souffrit plus l'infection du paganisme; et il reprenait les gens pervers.

» Ces trois femmes ³ que tu as vues à la roue droite du char lui tinrent lieu de baptême plus de trois mille ans avant qu'on baptisât.

» O prédestination! comme ta racine est éloignée de ces yeux qui ne voient pas la cause première *tota!*

» Et vous, mortels, soyez retenus dans vos jugements;

¹ Riphée.

² Trajan.

³ Les trois Vertus théologiques.

car nous, qui voyons Dieu, nous ne connaissons pas encore tous les élus.

» Et une telle ignorance nous est douce, parce que notre bonheur s'accroît de ce bonheur, et que nous voulons ce que Dieu veut. »

Ainsi cette image divine, pour éclaircir ma courte vue, me donna ce doux remède.

Et, comme un bon joueur de cithare fait suivre à un bon chanteur la vibration de la corde, d'où le chant acquiert plus de charme,

Ainsi, tandis qu'elle parlait, je me souviens que je vis les deux lueurs bienheureuses, comme les paupières qui battent en même temps,

Jeter des éclairs au son des paroles.

CHANT XXI.

Mes yeux étaient de nouveau fixés sur le visage de ma dame, et mon âme avec eux, et mon attention s'était détournée de tout autre objet;

Et elle ne souriait pas. « Mais si je souriais, me dit-elle, tu deviendrais tel que Sémélé, quand elle fut mise en cendres;

» Car ma beauté qui, comme tu l'as vue, s'illumine à mesure que nous montons les degrés du palais éternel,

» Si elle ne se modérait pas, resplendirait tellement, que ta force mortelle, exposée à ses éclairs, paraîtrait une feuille que le tonnerre brise.

» Nous sommes parvenus à la septième splendeur¹ qui, sous la poitrine du Lion brûlant, rayonne maintenant avec lui vers la terre, en tempérant son ardeur :

¹ Saturne, où sont ceux qui vécurent de la vie contemplative.

« A la suite de tes regards lance ton esprit, et fais de tes yeux des miroirs pour l'image qui s'y réfléchira. »

Celui qui saurait combien ma vue se repaissait de ce bienheureux aspect, quand je le remplaçai par un autre objet,

Connaitrait combien il m'était agréable d'obéir à mon céleste guide, contre-balançant un bonheur par l'autre.

Dans cette planète qui, tournant autour du monde, porte le nom de ce roi chéri sous lequel le mal gisait mort,

Je vis une échelle de la couleur de celles que frappe un rayon de soleil, et si élevée, que mon regard ne pouvait la suivre.

Je vis aussi par les échelons descendre tant de splendeurs, que je pensai que toutes les lumières qui brillent au ciel étaient répandues là.

Et, comme par une habitude naturelle, les corueilles, au commencement du jour, s'agitent ensemble pour réchauffer leurs froides ailes;

Puis les unes partent sans retour, d'autres reviennent à l'endroit d'où elles se sont envolées, et d'autres tournoient sur place :

Ainsi me parurent faire ces clartés qui vinrent ensemble, jusqu'à ce que chacune atteignit un certain échelon.

Et celle ¹ qui s'arrêta le plus près devint si éblouissante, que je disais en moi-même : Je vois bien l'amour que tu m'annonces.

Mais celle dont j'attends l'ordre pour parler ou me taire se tient immobile; aussi, contre mon désir, fais-je bien de ne rien demander.

C'est pourquoi, elle qui voyait mon silence dans la vue de celui qui voit tout, me dit : « Satisfais ton ardent désir. »

Je commençai : « Mon mérite ne me rend pas digne de ta réponse ; mais, au nom de celle qui me permet de t'interroger,

¹ Saint Pierre Damien, ermite, puis cardinal.

» Ame bienheureuse qui te tiens cachée dans ton allégresse, fais-moi connaître la cause qui te rapproche autant de moi,

» Et dis-moi pourquoi se tait dans cette sphère la douce symphonie du Paradis, qui dans celles d'au-dessous résonne si dévotement?

— Tu as l'ouïe mortelle comme la vue, me répondit-elle : on ne chante pas ici pour la même raison que Béatrice ne sourit pas.

» Je ne suis descendue si bas par les degrés de l'échelle sainte que pour te faire fête avec la parole et avec la lumière qui me revêt ;

» Et ce n'est pas plus d'amour qui m'a rendue plus empressée, car on brûle là-haut de plus et d'autant d'amour, comme l'éclat te le manifeste.

» Mais la haute charité qui fait de vous des servantes attentives à la volonté qui gouverne le monde nous classe ici comme tu remarques.

— Je vois bien, dis-je, lampe sacrée, qu'un amour libre suffit dans cette cour pour être serviteur de la Providence éternelle ;

» Mais ce qui me paraît dur à comprendre, c'est pourquoi seule entre tes compagnes tu as été prédestinée à cet office. »

Je n'étais pas arrivé à la dernière parole, que la lueur fit un centre de son milieu, tournant comme une meule rapide.

Puis l'amour qui était dedans répondit : « La lumière divine se darde sur moi, pénétrant par celle dont je m'enveloppe ;

» Sa vertu, jointe à ma vue, m'élève tant, que je vois l'essence suprême où elle est puisée.

» De là vient l'allégresse dont je rayonne, parce que, à la clarté de ma vue, j'égale la clarté de mes rayons.

» Mais l'âme qui s'éclaircit le plus dans le ciel, le sera-

phin qui a le plus enfoncé l'œil en Dieu , ne satisfera pas à ta demande ,

» Attendu que ce que tu demandes s'avance tellement dans l'abîme du décret éternel , que cela est interdit à toute vue créée ;

» Et quand tu retourneras dans le monde mortel , rapporte cela , afin qu'on ne présume pas davantage marcher dans un tel but.

» L'esprit qui est lumière ici est fumée sur terre ; vois donc comment il peut là-bas ce qu'ici il ne peut pas , bien que le ciel l'élève. »

Ses paroles me retinrent tellement , que je laissai la question , et me bornai à demander humblement à cette lueur qui elle était.

« Entre les deux rivages d'Italie , et pas très-loin de ta patrie , des rochers s'élèvent si haut que souvent la foudre gronde au-dessous ;

» Ils forment un mamelon qui s'appelle Catria , au pied duquel est un ermitage uniquement consacré au culte de latrîe. »

Ainsi l'âme me répondit pour la troisième fois ; puis continuant , elle dit : « Là je m'affermis tant au service de Dieu ,

» Que , rien qu'avec des mets assaisonnés avec la liqueur de l'olive , je passais doucement les chaleurs et les froids , heureux dans mes pensées contemplatives.

» Ce cloître produisait abondamment pour cette partie des cieux ; et maintenant il est devenu si vide , qu'il faut que cela se révèle bientôt.

» Dans ce lieu je fus Pierre Damien , et je fus Pierre le pécheur dans le couvent de Notre-Dame sur le rivage de l'Adriatique.

» Peu de vie mortelle m'était resté , quand je fus appelé et obligé de recevoir ce chapeau qui ne se transmet que de mal en pis.

» Céphas vint, et vint le vase d'élection ¹ du Saint-Esprit, tous deux maigres et pieds nus, prenant de toutes mains leur nourriture.

» Maintenant les pasteurs modernes veulent qu'on les soutienne par ici et par là, et qu'on les mène, et qu'on les soulève par derrière, tant ils sont lourds.

» Ils couvrent de manteaux leurs palefrois, si bien que deux bêtes vont sous une seule peau. O patience, qui en tolères tant ! »

A cette parole, je vis plusieurs lueurs descendre et courir d'échelon en échelon, et chaque tour les rendait plus belles.

Elles vinrent et s'arrêtèrent autour de celle-ci, et poussèrent un cri si retentissant, qu'il ne pourrait être comparé à rien d'ici-bas,

Et je ne le compris pas, tant le bruit m'anéantit.

CHANT XXII.

Accablé de stupeur, je me tournai vers mon guide comme un petit enfant qui se réfugie toujours là où il a le plus de confiance.

Et celle-ci, comme une mère qui soudain secourt son fils pâle et tremblant, avec une voix qui a coutume de le rassurer,

Me dit : « Ne sais-tu pas que tu es dans le ciel, et ne sais-tu pas que le ciel est toute sûreté, et que ce qui s'y fait vient d'un bon zèle ? »

» Maintenant tu peux penser combien t'auraient changé le chant des lumières et mon sourire, puisque le cri t'a tant ému ;

¹ Saint Paul.

« Si tu avais compris les prières qu'il renferme, déjà te serait connue la vengeance que tu verras avant ta mort.

» L'épée d'en haut ne frappe jamais à la hâte ni tardivement, au gré de celui qui l'attend avec désir ou crainte.

» Mais à présent retourne-toi d'un autre côté, et tu verras beaucoup d'esprits illustres si tu ramènes ton regard comme je dis. »

Je dirigeai mes yeux selon qu'il lui avait plu, et je vis cent petites sphères qui ensemble s'embellissaient de leurs rayons mutuels;

Je me tenais comme celui qui réprime en soi la pointe du désir, et ne se hasarde à rien demander, tant il craint d'aller trop loin.

Et la plus grande et la plus brillante de ces perles s'avança pour contenter ma curiosité;

Puis j'entendis au dedans d'elle ¹ : « Si tu voyais comme moi la charité qui brûle en nous, tes pensées seraient exprimées;

» Mais, pour qu'en attendant tu n'arrives pas trop tard au but sublime, je ferai d'avance réponse à la pensée contre laquelle tu te tiens si fort en garde.

» Ce mont sur le penchant duquel est Cassin fut fréquenté autrefois à son sommet par des gens égarés et pervers ²;

» Et c'est moi qui y portai le premier le nom de celui qui amena sur la terre la vérité qui nous élève tant ici;

» Et la grâce reluit tant sur moi, que j'arrachai les villes environnantes au culte impie qui avait séduit le monde.

» Ces autres feux furent tous des hommes contemplatifs, embrasés de cette ardeur qui fait naître les fleurs et les fruits saints.

» Ici est Macaire ³ et ici Romuald; ici sont mes frères qui s'enfermèrent dans les cloîtres et gardèrent un cœur persévérant. »

¹ Cette lueur qui parle est saint Benoît.

² On y voyait un temple d'Apollon.

³ Il y eut deux Macaire; Romuald fonda les Camaldules en 922.

Et moi à elle : « L'affection que tu montres en me parlant, et la bienveillance que je vois et remarque dans toutes vos lueurs,

» A tellement épanoui ma confiance, comme le soleil fait la rose, quand elle s'ouvre autant qu'elle en a la force,

» Que je te prie, père, de m'apprendre si je puis acquérir assez de grâce pour te voir à face découverte. »

Là-dessus, lui : « Frère, tes sublimes désirs s'accompliront en haut dans la dernière sphère où s'accomplissent tous les autres et les miens.

» Là tout vœu est parfait, mûr et entier; dans celle-là seule toute partie est où elle fut toujours;

» Parce qu'elle n'est pas dans un lieu et ne tourne pas entre les pôles; et notre échelle va jusqu'à elle : ce qui fait qu'elle se dérobe à ta vue.

» Le patriarche Jacob la vit avancer jusque là-haut sa partie supérieure, quand elle lui apparut si chargée d'anges.

» Mais, pour la gravir, personne maintenant ne retire ses pieds de la terre; et ma règle ne sert plus là-bas qu'à gâter du papier.

» Les murs qui étaient une abbaye sont devenus des cavernes, et les capuchons sont des sacs pleins de mauvaise fariure¹.

» Mais la plus lourde usure ne se soulève pas contre la volonté de Dieu, autant que le fait le fruit des richesses, qui rend le cœur des moines si insensé.

» Tout ce que l'Église épargne est à ceux qui demandent au nom de Dieu, et non à des parents ni à d'autres plus infâmes.

» La chair des mortels est si délicate, qu'une bonne institution ne dure pas depuis la naissance du chêne jusqu'à la formation du gland.

» Pierre commença sans or et sans argent², et moi

¹ *Fecistis illam speluncam latronum.* (MATTH. 23.)

² *Argentum et aurum non est mihi.* (ACT. 3.)

avec la prière et le jeûne, et François fouda son ordre sur l'humilité.

» Et si tu regardes le principe de chacun , et qu'ensuite tu considères où il est arrivé , tu le verras changé du blanc au noir.

» Cependant le Jourdain reculant et la mer fuyant quand Dieu le voulut , furent plus merveilleux à voir que ne serait le remède à cet abus. »

Ainsi elle me parla , et se retira dans sa troupe ; et la troupe se resserra , puis , comme un tourbillon , se leva tout entière.

La douce dame me poussa par un seul signe à monter derrière eux sur cette échelle , tant sa vertu vainquit ma nature ;

Et jamais ici-bas , où l'on monte et descend , il n'y eut naturellement mouvement si prompt qui pût s'égalér à mon vol.

Puissé-je retourner , lecteur , à ce pieux triomphe , pour lequel je pleure souvent mes péchés et me frappe la poitrine ,

Comme il est vrai que tu n'aurais pas mis an feu et retiré ton doigt dans le temps qu'il me fallut pour voir le signe qui suit le Taureau et être au dedans de lui ¹.

O glorieuses étoiles ! ô lumière pleine d'une grande vertu ! de qui je reconnais tenir tout mon génie , quel qu'il soit ,

Avec vous naissait et se cachait avec vous celui qui est père de toute vie mortelle ² , quand je sentis pour la première fois l'air toscan ;

Et puis , quand me fut octroyée la grâce d'entrer dans la route élevée qui vous fait tourner , votre région me fut ouverte :

Vers vous à présent mon âme dévotement soupire ,

¹ Il entre dans la huitième sphère , où sont les étoiles fixes.

² Le soleil.

afin d'acquérir de la vigueur au rude passage qui la tire à lui !

« Tu es si près du dernier salut , commença Béatrice , que tu dois avoir les yeux nets et perçants.

» C'est pourquoi , avant que tu y pénétrés plus avant , regarde en bas , et vois combien de monde je t'ai déjà mis sous les pieds ,

« Afin que ton cœur se présente aussi réjouï que possible à la foule triomphante qui vient joyeuse par cette voûte éthérée. »

Je retournai du regard à travers toutes les sept sphères , et je vis notre globe tel , que je souris de son vil aspect ;

Et j'approuve comme la meilleure pensée celle qui le prise le moins ; et celui qui songe à l'autre monde peut s'appeler vraiment homme de bien.

Je vis la fille de Latone enflammée sous cette ombre qui fut cause que je l'avais crue raréfiée et dense.

Je soutins ici l'aspect de ton fils , ô Hypérion ! et je vis comment se meuvent autour et près de lui Maia et Dioné.

De là m'apparut Jupiter tempérant son père et son fils ; et de là me furent clairs leurs changements de place.

Et toutes les sept planètes me montrèrent alors quelle est leur grandeur , quelle est leur rapidité , et quelle est leur distance respective.

Ce petit point qui nous rend si orgueilleux , alors que je tournai avec les éternels Gémeaux , m'apparut tout entier des montagnes à la mer ;

Puis je reportai mes yeux sur les beaux yeux.

CHANT XXIII.

Comme l'oiseau entre les feuilles aimées , posé près du

nid de ses chers petits , pendant la nuit qui nous cache les choses ,

Afin de voir ces objets désirés , et pour trouver la nourriture dont il se repaîtra (travaux pénibles qui lui sont agréables) ,

Épie le temps sous le feuillage entr'ouvert , et avec des souhaits ardents attend le soleil , regardant fixement si l'aube va naître ;

Ainsi ma dame se tenait droite et attentive , tournée vers la région où le soleil montre moins de célérité¹ ;

Si bien que , la voyant en suspens et curieuse , je devins comme celui qui désirant voudrait autre chose , et en espérant se calme.

Mais il y eut peu d'intervalle entre les deux instants : je dis celui de mon attente et celui de voir le ciel aller en s'éclairant de plus en plus.

Et Béatrice dit : « Voilà les légions du triomphe du Christ , et tout le fruit recueilli du tournoiement de ces sphères. »

Il me parut que son visage était tout en flamme ; et'elle avait les yeux si pleins de joie , qu'il faut que je passe sans donner d'explication.

Telle que dans les pleines lunes sereines , Phœbé sourit parmi les nymphes² éternelles qui éclairent le ciel dans toutes ses parties ,

Tel je vis par-dessus des milliers de lueurs un soleil qui les allumait toutes , comme fait le nôtre des flambeaux célestes ;

Et , à travers sa vive lumière , la brillante substance paraissait si claire à mes regards , qu'ils ne la supportaient pas.

« O Béatrice , doux et cher guide ! » Elle me dit : « Ce qui t'accable est une vertu à laquelle rien ne résiste.

¹ Le midi.

² Les nymphes , c'est-à-dire les étoiles.

» Là est la sagesse et la puissance qui ouvrirent entre le ciel et la terre les voies dont on a eu de si longs désirs. »

Comme le feu s'échappe de la nue en se dilatant tellement, qu'elle ne le contient plus, et, contre sa nature, se précipite en bas ;

Ainsi mon esprit, devenu plus grand au milieu de ces mets, sortit lui-même et ne sait pas se rappeler ce qu'il devint.

« Ouvre les yeux et regarde ce que je suis ! Tu as vu des choses qui t'ont rendu capable de supporter mon sourire. »

J'étais comme celui qui se souvient d'une vision oubliée et qui s'efforce en vain de se la ramener à l'esprit,

Lorsque j'entendis cette offre si digne d'être agréée, qui ne s'effacera jamais du livre où se consigne le passé.

Quand toutes ces langues que Polymnie et ses sœurs engraisèrent de leur lait le plus doux résonneraient maintenant

Pour m'aider, je n'arriverais pas au millième de la vérité en chantant ce saint sourire et le pur éclat qu'il donnait à ce saint visage.

Et ainsi, en représentant le Paradis, le poème sacré doit sauter comme un homme qui trouve son chemin coupé.

Mais celui qui pensera au poids du sujet, et à l'épaule mortelle qui s'en charge, ne la blâmera pas si elle tremble dessous.

Ce n'est pas un chemin pour une petite barque ni pour un nocher qui se ménage, celui que va fendant ma proue hardie.

« Pourquoi mon visage te passionne-t-il tant, que tu ne teournes pas vers le beau jardin qui fleurit sous les rayons du Christ ?

» Là est la rose ¹ dans laquelle le Verbe divin se fit

¹ La Vierge, *rosa mystica*.

chair, et là sont les lis ¹ dont l'odeur indique le bon chemin. »

Ainsi Béatrice; et moi, qui étais tout empressé à suivre ses conseils, j'e livrai encore un combat à ma paupière débile.

Comme mes yeux environnés d'ombres virent jadis un pré en fleurs, sous un pur rayon de soleil qui traversait la nue déchirée,

Ainsi je vis une foule de splendeurs illuminées d'en haut par des rayons ardents, sans voir le principe de leur éclat.

O bénigne vertu ², qui les éclaires ainsi, tu t'élevas pour laisser la place libre à mes yeux qui étaient trop faibles.

Le nom de la belle fleur ³ que j'invoque toujours, matin et soir, contraignit tout mon esprit de regarder le plus grand feu ⁴.

Et lorsque mes deux yeux m'eurent dépeint la beauté et l'étendue de la vivante étoile qui triomphe là-haut comme elle triomphe ici-bas,

Du fond du ciel descendit une lueur ⁵ ayant la forme d'un cercle comme une couronne, et elle ceignit l'étoile et tourna autour d'elle.

La mélodie qui résonne la plus douce ici-bas, et qui attire à soi le plus l'âme, paraîtra un nuage que déchire le tonnerre,

Comparée au son de cette lyre, qui couronnait le beau saphir dont le ciel le plus clair s'azure.

« Je suis l'amour angélique, je tourne autour de la joie sublime, née du ventre qui fut la demeure de notre désiré;

¹ Les apôtres.

² Le Christ.

³ La Vierge.

⁴ La Vierge.

⁵ L'archange Gabriel.

» Et je tournerai , reine du ciel , pendant que tu suivras ton fils et feras plus divine la sphère suprême parce que tu y entres. »

Ainsi se terminait la mélodie circulaire , et toutes les autres lueurs firent résonner le nom de Marie. •

Le manteau royal ¹ de toutes ces sphères du monde , ce manteau qui s'enflamme et s'anime davantage sous le souffle de l'influence de Dieu ,

Avait , au-dessus de nous , son bord intérieur si éloigné , que son aspect , là où j'étais , ne m'apparaissait pas encore.

C'est pourquoi mes yeux n'eurent pas la force de suivre la flamme couronnée qui s'éleva à la suite de sa divine progéniture ;

Et , comme le petit enfant qui tend les bras vers sa maman , après qu'il a pris le lait , par l'effet de l'affection qui à la fin éclate au dehors ,

Chacune de ces lueurs s'allongea par le haut , si bien que la haute tendresse qu'elles avaient pour Marie me fut manifeste.

Ensuite elles restèrent en ma présence , chantant si doucement *Regina cœli* , que jamais le charme ne s'en effacera en moi.

Oh ! combien est grande l'abondance déposée dans ces coffres si riches qui furent sur la terre de si bons semeurs !

Là on vit et on jouit du trésor amené en pleurant dans l'exil de Babylone ² , où on laissa l'or.

Là triomphe de sa victoire sous le haut fils de Dieu et de Marie , et avec l'ancien et le nouveau concile ,

Celui qui tient les clefs de cette gloire ³.

¹ Le premier Mobile , ou neuvième ciel.

² Babylone , c'est-à-dire ce monde.

³ Saint Pierre et les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament.

CHANT XXIV.

« O compagnie élue à la grande cène de l'Agneau béni, qui vous nourrit de façon que votre volonté est toujours remplie,

» Si, par la grâce de Dieu, celui-ci goûte ce qui tombe de votre table avant que la mort lui en précise le temps,

» Songez à son ardeur immense, et rafraîchissez-la un peu : vous buvez toujours à la source d'où vient ce qu'il pense! »

Ainsi Béatrice. Et ces âmes joyeuses se firent sphères sur les pôles fixes, flamboyant vivement à la manière des comètes.

Et comme les roues, dans le mécanisme des horloges, se meuvent de manière qu'il semble, à qui l'observe, que la première est immobile et que la dernière vole,

Ainsi ces rondes, dansant différemment, me faisaient juger de la béatitude par leur rapidité ou leur lenteur.

Or de celle en qui j'avais remarqué plus de beauté, je vis sortir un feu si heureux, qu'elle n'en laissait aucun d'une plus grande clarté.

Et trois fois elle tourna autour de Béatrice avec un chant si divin, que mon imagination ne le redit pas.

C'est pourquoi la plume saute et ne l'écrit point; car, pour peindre de tels plis, notre imagination, ou du moins notre parole, a un coloris trop cru.

« O ma sainte sœur! qui nous pries si dévotement, par ton ardente affection tu me détaches de cette belle sphère ¹. »

Puis le feu béni, s'étant arrêté, dirigea vers ma dame son souffle, qui parla ainsi que j'ai dit.

¹ C'est saint Pierre qui parle et va interroger Dante sur la foi.

Et elle : « O lueur éternelle du grand homme à qui Notre-Seigneur a laissé les clefs de cette joie merveilleuse, qu'il avait portées là-bas,

» Interroge, comme il te plaira, celui-ci sur les points légers ou graves, relatifs à la foi qui te fit marcher sur la mer !

» S'il aime et s'il espère, et s'il croit bien, tu ne l'ignores pas, puisque tu as le regard là où toute chose se voit peinte ;

» Mais, puisque ce royaume s'est fait des citoyens par la foi sincère, il est bon, pour la glorifier, que tu viennes en parler à celui-ci. »

Comme le bachelier s'arme et ne parle pas, pendant que le maître propose la question dont il doit approuver, mais non donner la solution,

Ainsi je m'armais de raisons pendant qu'elle parlait, pour être prêt devant un tel examinateur et à une telle confession.

« Dis, bon chrétien, explique-toi : qu'est-ce que la foi ? » Alors je levai le front vers la lueur d'où s'exhalait cette parole.

Puis je me tournai vers Béatrice, et elle me fit promptement signe d'épancher l'eau de ma source intérieure.

« Que la grâce qui me permet de me confesser au grand principe, commençai-je, fasse que mes idées soient précises. »

Et je poursuivis : « Comme l'a écrit, père, la plume véridique de ton cher frère ¹ qui unit avec toi Rome en bon chemin,

» La foi est la substance des choses espérées, et l'argument des choses non visibles : et cela me paraît son essence ². »

Alors j'entendis : « Ton sens est droit, si tu comprends

¹ Saint Paul.

² Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. (S. PAUL.)

bien pourquoi il la plaça parmi les substances et puis parmi les arguments. »

Et moi ensuite : « Les choses profondes qui se font ici voir à moi sont tellement cachées aux yeux là-bas ,

» Que leur existence est dans la croyance seule , sur laquelle se fonde la haute espérance ; et c'est pourquoi elle tient lieu de substance.

» Et il faut argumenter de cette croyance , sans avoir d'autre lumière ; et c'est pourquoi elle tient lieu d'argument. »

Alors j'entendis : « Si tout ce qui s'acquiert là-bas par la science était aussi bien compris , l'esprit de sophisme n'y aurait pas de place. »

Tel fut le souffle exhalé de ce brûlant amour ; puis il ajouta : « Une assez bonne épreuve a été faite de l'aloi et du poids de cette monnaie.

» Mais dis-moi si tu l'as dans ta bourse ? » Et moi : « Oui , je l'ai si brillante et si entière , que rien ne me met en doute sur son coin. »

Ensuite ceci sortit de la lueur profonde qui brillait là : « Ce précieux joyau sur lequel votre vertu se fonde ,

» D'où te vient-il ? » Et moi : « L'abondante pluie de l'Esprit saint qui est répandue sur les anciennes et les nouvelles pages

» Est le syllogisme qui m'en a convaincu si subtilement , qu'auprès d'elle toute démonstration me paraît obtuse. »

J'entendis ensuite : « L'ancienne et la nouvelle proposition qui t'ont convaincu ainsi , pourquoi les tiens-tu pour parole divine ? »

Et moi : « La preuve qui me découvre la vérité , ce sont les œuvres subséquentes pour lesquelles la nature ne chauffa jamais le fer ni ne battit l'enclume. »

Il me fut répondu : « Dis , qui t'assure que ces œuvres furent cela même qui veut être prouvé ? Rien autre ne te le jure.

— Si le monde se convertit au christianisme sans mira-

cles, dis-je, cela seul est un miracle tel, que les autres n'en sont pas le centième.

» Car tu entras pauvre et à jeun dans le champ pour semer la bonne plante qui jadis fut vigne et maintenant est devenue ronce. »

Ceci fini, la cour sublime et sainte eutonna dans les sphères : « Louons un seul Dieu dans la mélodie qui se chante là-haut. »

Et ce baron¹ qui, en m'examinant, m'avait si bien attiré de branche en branche, que nous approchions des dernières feuilles,

Recommença : « La grâce qui courtise ton esprit t'a ouvert la bouche jusqu'au point où elle devait s'ouvrir,

» De façon que j'approuve ce qui en est sorti. Mais maintenant il faut expliquer ce que tu crois et d'où cela s'est offert à ta croyance.

— O saint père! ô esprit qui vois ce que tu as cru si fermement que tu as devancé au sépulcre de plus jeunes pieds,

» Commençai-je, tu veux que je manifeste ici la formule de ma vive croyance, et tu en demandes aussi la cause.

» Et je réponds : Je crois en un Dieu seul et éternel qui, sans être mêlé, meut tout le ciel par l'amour et par le désir;

» Et, à l'appui de cette croyance, je n'ai pas seulement des preuves physiques et métaphysiques, mais elle me la donne aussi la vérité qui pleut d'ici

» Par Moïse, par les prophètes et par les psaumes, par l'Évangile, et par vous qui avez écrit, après que l'ardent Esprit vous eut sanctifiés.

» Et je crois en trois personnes éternelles, et je les crois une essence tellement une et tellement triple, qu'elles comportent à la fois *sunt* et *est*.

¹ Saint Pierre.

» La mystérieuse nature divine dont je traite maintenant s'est scellée à plusieurs fois dans mon esprit par la doctrine évangélique :

» C'est là le principe, c'est là l'étincelle qui se dilate après en flamme vive et scintille en moi comme une étoile au ciel. »

Comme le maître qui entend ce qui lui plaît embrasse son serviteur en se félicitant de la nouvelle aussitôt que celui-ci se tait ;

Ainsi, en me bénissant et en chantant trois fois, m'entoura, dès que je me tus, la lueur apostolique sur l'ordre de laquelle

J'avais parlé ; tant mes paroles lui avaient plu.

CHANT XXV.

Si jamais il advient que le poème sacré auquel ont mis la main et le ciel et la terre, si bien qu'il m'a rendu maigre pendant plusieurs années ¹,

Triomphe de la cruauté qui me tient en dehors du beau bercail ², où je dormais agneau, ennemi des loups qui lui font la guerre,

Avec une voix autre désormais, avec une chevelure autre, je reviendrai poète, et sur les fonts de mon baptême je prendrai la couronne :

Car c'est là que j'entr'ai dans la foi qui fait connaître les âmes à Dieu, et pour laquelle Pierre m'entoura ainsi le front ³.

Puis s'avança vers nous une lueur de cette troupe d'où

¹ « Ut dignus venias hederis et imagine macrâ. » (JUVÉNAL.)

² Florence.

³ A la fin du chant précédent.

était sorti le premier des vicaires que le Christ laissa sur terre;

Et ma dame, pleine de joie, me dit : « Regarde, regarde ! Voici le baron pour lequel là-bas on visite la Galice¹. »

Comme, lorsqu'une colombe se pose près de sa compagne, elles épanchent entre elles leur affection en tournant et en murmurant ;

Ainsi je vis ces grands princes glorieux s'accueillir l'un l'autre², louant la nourriture dont on se repait là-haut.

Mais, quand le compliment fut achevé, chacun d'eux en silence *coram me* s'arrêta si flamboyant, qu'il éblouissait ma vue.

En souriant alors, Béatrice dit : « Ame illustre, par qui l'allégresse de notre basilique a été décrite,

» Fais résonner l'espérance dans cette haute région ! Tu sais que tu l'as figurée autant de fois que Jésus se fit voir dans son éclat aux trois disciples. »

— « Lève la tête et rassure-toi, dit la belle âme, car il faut que ce qui vient ici du monde mortel se mûrisse à nos rayons. »

Cet encouragement me vint de la seconde lueur³. Alors je levai les yeux vers ces montagnes⁴ qui les avaient courbés auparavant sous leur poids trop grand.

« Puisque notre empereur⁵ veut par grâce que tu te rencontres, avant la mort, dans la partie la plus secrète de son palais avec ses comtes,

» Afin qu'ayant vu le vrai de cette cour, tu encourages par là, et en toi et dans les autres, l'espérance qui rend là-bas bien épris;

» Dis ce qu'elle est, dis comment elle fleurit dans ton

¹ Saint Jacques, qui va interroger Dante sur l'Espérance.

² Saint Pierre et saint Jacques.

³ Saint Jacques, symbole de l'Espérance.

⁴ Saint Pierre et saint Jacques : « Levavi oculos meos in montes unde venit auxilium mihi. » (Ps. 120.)

⁵ Dieu.

esprit, et d'où elle te vient. » Aiusi poursuivit encore la seconde lueur.

Et la femme pieuse qui avait guidé les plumes de mes ailes dans un si haut vol prévint ainsi ma réponse :

« L'Église militante n'a pas de fils qui espère plus, comme il est écrit dans le soleil qui rayonne sur toute notre foule :

» C'est pourquoi il lui a été accordé de venir d'Égypte pour voir Jérusalem, avant d'être libéré du service.

» Les deux autres points que tu as demandés, non pour les savoir, mais pour qu'il redise combien cette vertu t'est chère,

» Je les lui laisse ; car ils ne lui seront pas difficiles ni sujets de jactance ; et qu'il réponde à cela, et que la grâce de Dieu le lui permette. »

Comme un écolier qui répond au maître avec empressement et plaisir sur ce en quoi il est expert, afin que son mérite se révèle,

Je dis : « L'espérance est une attente certaine de la gloire future, que produisent la grâce divine et les mérites antérieurs¹ ;

» Cette lumière me vient de plusieurs étoiles ; mais celui-là la versa le premier dans mon cœur qui fut le chantre souverain du souverain Maître².

» Qu'ils espèrent en toi, dit-il dans son cantique, ceux qui savent ton nom : eh ! qui ne le sait pas, s'il a ma foi ?

» Tu m'as tant inondé de son onde dans ton épître, que j'en suis plein, et que je repleus votre pluie sur autrui. »

Tandis que je parlais, au sein vif de cet incendie tremblait une flamme prompte et fréquente comme un éclair.

Puis elle me dit : « L'amour dont je brûle encore pour la vertu qui me suivit jusqu'au martyr et jusqu'à l'issue du champ de bataille,

¹ Est spes certa expectatio futuræ beatitudinis veniens ex Dei gratiâ et meritis præcedentibus. (PIERRE LOMBARD.)

² David.

» Veut que je le parle, à toi qui la chéris; et il me plaît que tu dises ce que l'espérance te promet. »

Et moi : « Les nouvelles et aneiennes Écritures déterminent le but des âmes que Dieu a adoptées, et ce but se montre à moi.

» Isaïe dit que chacune d'elles dans sa patrie sera vêtue d'un double vêtement, et sa patrie est cette douce vie.

» Et ton frère ¹ expose beaucoup plus distinctement cette révélation là où il traite des robes blanches. »

Et immédiatement après la fin de ces paroles, on entendit au-dessus de nous *Sperent in te*, à quoi répondirent toutes les rondes.

Puis, parmi elles, une lueur resplendit tellement, que, si le Cancer avait une telle clarté, l'hiver aurait un mois d'un seul jour.

Et comme se lève, et va, et entre en danse une jeune fille joyeuse, seulement pour faire honneur à la mariée, et non pour faire aucune faute;

Ainsi je vis la splendeur illuminée venir vers les deux autres qui tournaient en rond comme il convenait à leur ardent amour.

Elle se mit du chant et de la note; et ma dame tint son regard sur elles comme une épouse silencieuse et immobile.

« C'est celui qui reposa sur le sein de notre Pélican ², et qui fut du haut de la croix élu au grand office ³. »

Ainsi ma dame; et ses regards ne cessèrent pas plus d'être attentifs après qu'avant ses paroles.

Comme celui qui regarde et se figure voir s'éclipser un peu le soleil, et qui, à force de voir, finit par ne plus voir;

¹ Saint Jean l'Évangéliste.

² Jésus-Christ.

³ *Iste est Johannes Evangelista, qui in cornu Domini super pectus Jesu-Christi recubuit, cui Christus in cruce pendens, matrem suam virginem virginum commendavit. (JOHANN. 13.)*

Tel je devins devant cette dernière flamme, tandis qu'il était dit : « Pourquoi t'éblouis-tu pour voir une chose qui n'a pas sa place ici ?

» Dans la terre mon corps est terre et sera tel avec les autres jusqu'à ce que notre nombre égale celui des desseins éternels.

» Les deux lueurs qui se sont envolées portent seules les deux vêtements dans ce bienheureux cloître ; et tu le rediras dans votre monde. »

A ces mots, la ronde enflammée s'apaisa avec le doux mélange qui se faisait du son des trois voix :

Ainsi que, pour faire cesser la fatigue ou le danger, les rames, auparavant frappées sur l'eau, s'arrêtent toutes au son d'un sifflet.

Hélas ! combien je fus ému dans l'âme, quand je me tournai pour voir Béatrice, de ne pouvoir plus la voir, quoique je fusse

Près d'elle et dans le monde bienheureux !

CHANT XXVI.

Tandis que j'hésitais à cause de ma vue éteinte, voici que de la flamme éclatante qui l'avait éteinte sortit une voix qui me rendit attentif,

Disant : « En attendant que tu retrouves la vue que tu as perdue à me regarder, il est bon que tu t'en dédommages en parlant.

» Commence donc et dis à quoi tend ton âme, et crois que la vue en toi est égarée et non morte ;

» Car la femme qui te conduit dans cette divine région a dans le regard la vertu qu'eut la main d'Ananias ¹. »

¹ La main d'Ananias rendit la vue à saint Paul.

Je dis : « Qu'à son gré et tôt ou tard vienne le remède à mes yeux, qui furent les portes par où elle entra avec le feu dont je brûle toujours.

» Le bien qui rend cette cour contente, est l'*alpha* et l'*oméga* de tout ce que l'amour me dicte ou de facile ou de rude. »

Cette même voix qui m'avait ôté la peur causée par mon éblouissement subit me donna encore l'envie de parler.

Et elle dit : « Il faut que tu te nettoies à un crible plus serré ; il faut que tu dises ce qui dirigea ton arc vers un tel but ¹. »

Et moi : « C'est par des arguments philosophiques et par l'autorité qui descend d'ici que cet amour a dû se graver en moi.

» Car le bien, en tant que bien, dès qu'on le comprend allume l'amour, et d'autant plus qu'il contient en lui plus de bonté.

» Or donc, vers cette essence, dont l'avantage est tel, que quiconque se trouve en dehors d'elle n'est qu'un rayon de sa lumière,

» Doit se porter plus qu'ailleurs avec amour l'esprit de quiconque voit la vérité sur laquelle se fonde cette preuve ;

» Cette vérité est dévoilée à mon intelligence par celui qui me démontre le premier amour de toutes les substances éternelles ;

» Elles me la démontrent aussi les paroles du véridique créateur qui dit à Moïse en parlant de lui-même : Je te ferai voir le bien suprême ².

» Tu me la démontres aussi en commençant l'annonce sublime qui proclame les secrets d'en haut au-dessus de tout autre héraut. »

¹ Saint Jean va interroger Dante sur l'Amour.

² Dixit Moyses ad Dominum : Ostende mihi gloriam tuam ; ego ostendam omne bonum tibi. (Exod. 33.)

Et j'eutendis : « Au nom de l'intelligence humaine et de l'autorité qui est d'accord avec elle , garde pour Dieu le plus puissant de tes amours.

» Mais dis encore si tu sens d'autres cordes te tirer vers lui , et déclare de combien de dents cet amour te mord. »

La sainte intention de l'aigle du Christ ¹ ne me fut pas cachée , et je devinai où il voulait amener ma confession ;

C'est pourquoi je repris : « Toutes les morsures qui peuvent tourner le cœur vers Dieu ont concouru à ma charité ;

» Car l'existence du monde et mon existence , la mort qu'il subit pour que je vécusse et ce qu'espère tout fidèle comme moi ,

» Ainsi que la vive connaissance dont il a été parlé , m'ont tiré de l'amer du mauvais amour , et m'ont déposé sur la rive du bon.

» Les feuilles dont se couvre tout le jardin du jardinier éternel sont aimées de moi en proportion du bien qu'il leur communique. »

Comme je me taisais , un chant très-doux retentit dans le ciel , et ma dame disait avec les autres : *Saint , Saint , Saint !*

Et comme on se réveille à une lumière perçante , à cause du sens de la vue qui court à la clarté allant de membrane en membrane ,

Et , réveillé , on a horreur de ce qu'on voit , tant est ignorant le réveil subit jusqu'à ce que le jugement lui vienne en aide ;

Ainsi Béatrice chassa tout brouillard de mes yeux avec le rayon des siens qui brillait à plus de mille milles.

Alors je vis plus clair qu'auparavant , et , tout stupéfait , je demandai quelle était une quatrième lueur que je vis avec nous.

¹ Saint Jean.

Et ma dame : « Du milieu de ces rayons la première âme¹ que la première vertu ait jamais créée contemple avec joie son créateur. »

Comme le feuillage dont le sommet fléchit au passage du vent et puis se lève par la propre force qui le redresse,

Ainsi fis-je, en m'émerveillant, tandis qu'elle disait, et puis je fus rassuré par un désir de parler dont je brûlais ;

Et je commençai : « O fruit qui seul fus produit mûr², ô antique père, à qui chaque épouse est fille et bru,

» Aussi dévotement que je peux, je te supplie de me parler ! Tu vois mon envie, et, pour t'entendre plus tôt, je ne te la dis pas. »

Parfois un animal est si fort agité sous sa peau, qu'il faut que ses mouvements intérieurs se trahissent par ceux que fait son enveloppe ;

Et pareillement la première âme me faisait paraître à travers la lumière dont elle était revêtue avec quelle joie elle venait pour me complaire.

Puis elle dit : « Sans que ton envie ait été exprimée par toi, je la discerne mieux que tu ne discernes la chose dont tu es le plus certain.

» Car je la vois dans le miroir véridique dont les autres choses sont le parélie, et qui n'est le parélie d'aucune.

» Tu veux savoir depuis quand Dieu me plaça dans le jardin élevé où celle-ci t'a disposé à monter une si longue échelle,

• Et combien de temps il fut cher à mes yeux et la vraie cause du grand courroux, et l'idiome dont je me servis et que je fis.

• Or, mon fils, ce n'est pas d'avoir goûté de l'arbre qui fut en toi la cause d'un si long exil, mais seulement d'avoir transgressé l'ordre.

¹ Adam.

² Adam fut formé en l'âge de 150 ans (Grangier.)

» Là ¹ d'où ta dame a fait partir Virgile, je désirai ce séjour pendant quatre mille trois cent deux révolutions du soleil ;

» Et je le vis revenir à toutes les lumières de sa route neuf cent trente fois, pendant que je fus sur terre.

» La langue que je parlai fut tout éteinte avant que les hommes de Nembrod ² se fussent appliqués à l'œuvre interminable.

» Car nul effet rationnel ne fut à jamais durable, à cause de la volonté de l'homme qui se renouvelle sous l'influence du ciel.

» Que l'homme parle, c'est un acte naturel ; mais de telle ou telle manière, c'est ce que la nature vous laisse faire ensuite comme il vous plait.

» Avant que je descendisse aux angoisses infernales, on appelait *El* ³ sur la terre le souverain bien d'où me vient la joie qui m'environne.

» On l'appela ensuite *Eli* ; et cela devait être, car les usages des mortels sont comme les feuilles sur la branche qui s'en vont et font place à d'autres.

» Sur la montagne qui s'élève le plus au-dessus de l'onde je menai une vie pure, et coupable depuis la première heure jusqu'à celle qui est la seconde,

» Quand le soleil change de quartier à la sixième heure. »

CHANT XXVII.

« Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, » entonna

¹ Les Limbes.

² Nembrod, petit-fils de Cham, qui éleva la tour de Babel.

³ Saint Isidore dit dans ses *Étymologies* : « Primum apud Hebræos Dei nomen El, deitur ; secundum nomen Eloi est. »

tout le Paradis avec une telle douceur de chant, qu'elle m'enivrait.

Ce que je voyais me semblait un sourire de l'univers ; car mon ivresse entraînait par l'ouïe et par la vue.

O joie ! ô ineffable allégresse ! ô vie entière d'amour et de paix ! ô richesse assurée et sans désir !

Devant mes yeux les quatre flambeaux ¹ se tenaient allumés, et celui qui était venu le premier commença à se faire plus brillant,

Et d'aspect devint tel que deviendrait Jupiter, si lui et Mars étaient des oiseaux et échangeaient leur plumage.

La Providence, qui répartit ici les temps et les emplois, avait de toutes parts imposé silence au chœur bienheureux,

Quand j'entendis : « Si je change de couleur, ne t'étonne pas, car, pendant que je parle, tu verras tous ceux-ci en changer.

» Celui qui sur terre usurpe ma place, ma place, ma place, qui est vacante devant le Fils de Dieu ²,

» A fait de mon cimetière un cloaque de sang et de pourriture, qui pour le pervers, tombé d'ici, est un soulagement là-bas. »

Alors je vis le ciel entier couvert de cette couleur dont soir et matin le soleil teint les nuages à l'opposite.

Et, comme une femme vertueuse reste sûre d'elle-même, et devient honteuse, rien qu'en écoutant la faute d'une autre,

Ainsi Béatrice changea d'aspect, et je crois qu'une telle éclipse eut lieu dans le ciel pendant la passion de la suprême puissance.

Puis il poursuivit en ces termes, d'une voix si changée, que son aspect n'avait pas changé davantage :

¹ Saint Pierre, saint Jacques, saint Jean et Adam ; le premier arrivé était saint Pierre.

² Boniface VIII, pape en 1300.

« L'épouse du Christ ¹ ne fut pas nourrie de mon sang, de celui de Lin et de Clet ², pour être habituée à acquérir de l'or;

» Mais c'est pour acquérir cette vie heureuse que Sixte et Pie, Calixte et Urbain, versèrent leur sang après beaucoup de pleurs.

« Ce ne fut pas notre intention qu'une partie du peuple chrétien s'assit à la droite de nos successeurs, et une partie à la gauche;

» Ni que les clefs qui me furent confiées devinssent un signe sur l'étendard levé contre les baptisés;

» Ni que je fusse une empreinte de cachet sur des privilèges vendus et menteurs dont souvent je rougis et m'enflamme.

« Sous l'habit du pasteur on voit ici des loups rapaces dans tous les pâturages : ô justice de Dieu ! pourquoi sommeilles-tu ?

» ³ Les gens de Cahors et de la Gascogne s'apprêtent à boire de notre sang : ô bon commencement, à quelle fin faut-il que tu tombes ?

« Mais la haute providence qui, avec Scipion, défendit à Rome la gloire du monde, le secourra bientôt comme j'imagine.

« Et toi, mon fils, que le poids mortel ramènera là-bas, ouvre la bouche et ne cache pas ce que je ne cache pas. »

Comme des vapeurs gelées floconnent du haut de notre air, quand la corne de la Chèvre du ciel touche le soleil,

Ainsi je vis en haut l'éther se parer et floconner de vapeurs triomphantes qui s'étaient arrêtées là avec nous.

Ma vue suivait leurs formes, et les suivit jusqu'au milieu où la distance lui interdit d'aller plus avant.

¹ L'Église.

² Lin et Clet, papes des premiers temps.

³ Jean XXII était de Cahors, et Clément V, de Gascogne.

C'est pourquoi ma dame, qui vit que j'avais cessé de regarder en haut, me dit : « Baisse la vue et regarde combien tu as tourné. »

Depuis l'instant où j'avais regardé pour la première fois, je vis que j'avais parcouru tout ¹ l'arc qui fait du milieu à la fin le premier climat,

Si bien que je voyais au delà de Cadix le passage insensé d'Ulysse, et, en deçà, plus près, le rivage sur lequel Europe devint un si doux fardeau.

Et j'aurais découvert un pen plus de ce coin de terre ; mais le soleil s'avancait sous mes pieds, éloigné d'un signe et plus.

Mon esprit amoureux, qui courtise toujours ma dame, brûlait plus que jamais de ramener les yeux sur elle.

Et si la nature et l'art firent des appâts pour prendre l'âme par les yeux, en chair humaine ou en peinture,

Tous réunis ne paraîtraient rien auprès du plaisir divin qui m'illumina quand je me tournai vers son visage souriant.

Et la force que me départit son regard m'arracha du beau nid de Lédæ ², et m'emporta dans le ciel le plus rapide.

Ses parties élevées et les plus rapides sont si uniformes, que je ne saurais dire celle que Béatrice me choisit pour place.

Mais elle, qui voyait mon désir, se mit à parler avec un si joyeux sourire, que Dieu semblait se réjouir en elle.

« La nature du monde qui arrête le milieu et fait mouvoir tout le reste autour, commence d'ici comme de sa limite.

» Et ce ciel n'a pas d'autre espace que l'esprit divin

¹ Vers le tropique du Cancer, selon Ptolémée.

² Le signe des Gémeaux, d'où le regard de Béatrice l'emporte au Premier Mobile, ou neuvième sphère, qui ne doit son mouvement à aucun autre, mais le communique.

auquel s'allume l'amour qui le fait tourner et la vertu qui le fait pleuvoir.

» La lumière et l'amour l'entourent d'un cercle, comme lui les autres; et cette enceinte, celui qui la forme la comprend seul.

» Son mouvement n'est déterminé par aucun autre, mais celui des autres se mesure sur celui-ci, ainsi que dix sur sa moitié et sur son cinquième.

» Et à présent tu peux comprendre comment le temps a ses racines dans ce vase, et son feuillage dans les autres.

» O cupidité, qui enfonces tellement les mortels sous toi, qu'aucun n'a le pouvoir d'élever les yeux hors de tes ondes !

» La volonté fleurit bien dans les hommes, mais la pluie continuelle change en prunelles les vraies prunes.

» La foi et l'innocence ne se trouvent que chez les petits enfants, puis chacune s'enfuit avant que les joues soient couvertes de duvet.

» Tel jeûne, bégayant encore, qui ensuite, la langue déliée, dévore toute nourriture sous toute lune ;

» Et tel, bégayant, aime et écoute sa mère, qui, parlant tout à fait, désire ensuite de la voir ensevelie.

» Ainsi de blanche au premier aspect devient noire la peau de la belle fille ¹ de celui qui apporte le matin et laisse le soir.

» Toi, pour que tu ne t'en étonnes pas, sache que sur terre il n'est plus personne qui gouverne : aussi la famille humaine dévie.

» Mais avant que janvier tout entier sorte de l'hiver, à cause du centième qui est négligé là-bas, les cercles supérieurs tourneront de telle sorte,

» Que la fortune, qui est si fort attendue, tournera les poupes où sont les proues, si bien que la flotte voguera droit ;

» Et le vrai fruit viendra après la fleur. »

¹ L'espèce humaine, fille du Soleil.

CHANT XXVIII.

Lorsque celle qui guide mon âme dans le Paradis m'eut dévoilé la vérité sur la vie présente des malheureux mortels ,

Comme dans un miroir la flamme d'un flambeau est vue de celui derrière qui elle s'allume , avant qu'il voie le flambeau ou qu'il y pense ;

Et comme il se retourne pour voir si la glace dit la vérité , et voit qu'elles sont d'accord , comme la note avec les paroles ;

Ainsi ma mémoire se souvint que je fis , en regardant dans les beaux yeux avec lesquels l'amour forma le lien qui m'a pris ,

Et lorsque je me retournai et que les miens furent frappés de ce qui apparaît dans le ciel , chaque fois qu'on en observe l'étendue ,

Je vis un point ¹ qui rayonnait d'une clarté si perçante, que, brûlé par elle, le regard doit se fermer à son tranchant aigu.

Et l'étoile qui d'ici paraît la plus petite paraîtrait une lune placée auprès de lui, comme une étoile auprès d'une étoile.

Autant peut-être que paraît distante de son cercle la lumière qui le trace , quand la couronne de vapeur est la plus épaisse ,

A la même distance , autour du point , un cercle de feu tournait si vite qu'il aurait dépassé le mouvement le plus prompt à faire le tour du monde.

Et il était entouré d'un autre , et celui-ci d'un troisième , et puis le troisième d'un quatrième , le quatrième d'un cinquième , et puis le cinquième d'un sixième.

¹ Dieu.

Au-dessus d'eux tournait le septième, d'une si grande étendue, que la messagère de Junon serait trop étroite pour le contenir tout entier.

Ainsi du huitième et du neuvième ¹; et chacun d'eux avait un mouvement plus lent selon que son chiffre était plus éloigné du premier,

Et celui-là avait la flamme la plus limpide, qui était plus éloigné de la pure étincelle, par la raison, je crois, qu'il s'assimile plus à elle.

Ma dame, qui me voyait en proie à un violent souci, me dit : « De ce point dépendent le ciel et toute la nature.

» Regarde ce cercle qui est le plus près, et sache que son mouvement est si rapide à cause de l'amour enflammé qui le pousse. »

Et moi à elle : « Si le monde était disposé dans l'ordre où je vois ces roues, ce qui m'est expliqué m'aurait satisfait.

» Mais, dans le monde sensible, on peut voir les sphères d'autant plus rapides qu'elles sont plus éloignées du centre.

» C'est pourquoi, si mon désir doit être satisfait dans ce temple admirable et angélique qui n'a pour confins que l'amour et la lumière,

» Il faut que j'apprenne encore comment le modèle et la copie ne vont pas de même : car j'y réfléchis en vain.

— Si tes doigts ne sont pas suffisants contre un tel nœud, ce n'est pas merveille, tant il est devenu solide pour n'avoir pas été touché. »

Ainsi ma dame; puis elle dit : « Saisis ce que je te dirai, si tu veux te satisfaire, et aiguise dessus ton esprit.

» Les cercles matériels sont amples et étroits, selon le plus et le moins de vertu répandue sur toutes leurs parties;

» Un plus grand mérite produit un plus grand bien, et un plus grand corps contient un plus grand bien, s'il a toutes les parties également parfaites.

¹ Les neuf chœurs des anges, qui environnent leur point central ou Dieu.

« Donc ce cercle qui entraîne avec lui tout le haut univers correspond à celui qui aime le plus et qui sait le plus¹.

« C'est pourquoi, si tu mesures sur leur vertu et non sur leur étendue ces substances qui l'apparaissent en rond,

« Tu verras un rapport admirable du plus au plus et du moins au moins entre chaque ciel et son intelligence. »

Comme l'hémisphère de l'air reste splendide et serein quand Borée souffle de la joue d'où il est le plus doux,

Parce que se nettoie et se dissout le brouillard qui obscurcissait tout, si bien que le ciel sourit de toutes ses beautés,

Ainsi lis-je, après que ma dame m'eût satisfait par sa réponse claire, et la vérité se fit voir comme l'étoile au ciel.

Et, lorsque ses paroles s'arrêtèrent, le fer qui bout n'étincelle pas autrement que les cercles étincelèrent.

Chaque étincelle, en s'embrasant, produisait d'autres étincelles, et elles étaient en telle quantité, que leur nombre surpassait celui de la multiplication des cases d'un échiquier.

J'entendais chanter *Hosanna* de chœur en chœur jusqu'au point fixe qui les tient et toujours les tiendra *ubi* ils ont toujours été;

Et celle-ci, qui voyait les doutes de mon esprit, me dit :
« Les premiers cercles t'ont montré les séraphins et les chérubins.

« Ils suivent avec cette rapidité leur attraction, afin de s'assimiler au point autant qu'ils peuvent, et ils peuvent selon qu'ils voient de plus haut.

« Les autres amours qui vont autour d'eux s'appellent trônes du regard divin, parce qu'ils terminent le premier ternaïre²,

« Et tu dois savoir qu'ils ont tous autant de joie que leur

¹ Ce neuvième ciel ou Premier Mobile correspond au cercle des séraphins.

² La première des trois hiérarchies, lesquelles renferment chacune trois chœurs.

vne plonge dans la vérité où se repose toute intelligence.

» De là on peut reconnaître que l'état de béatitude se fonde sur l'action de voir, non sur celle d'aimer qui vient en second.

» Et la mesure de voir, c'est la récompense qu'enfantent la grâce et la bonne volonté; c'est ainsi qu'on procède de degré en degré.

» L'autre ternaire qui germe ainsi dans ce printemps éternel que ne dépouille pas le Bélier nocturne ¹,

» Chante perpétuellement *Hosanna* avec trois mélodies qui résonnent dans les trois ordres de joie dont il se compose.

» Dans cette hiérarchie sont les hautes déesses, d'abord les Dominations, et puis les Vertus; le troisième ordre est celui des Puissances.

» Ensuite, dans les deux avant-dernières rondes, tournent les Principautés et les Archanges. La dernière est consacrée aux jeux des Anges.

» Ces ordres tiennent tous leurs regards d'en haut, et au-dessous ont une telle influence qu'ils sont tous entraînés et entraînent tous vers Dieu.

» Et Denis ² se mit avec tant d'ardeur à contempler ces ordres, qu'il les nomma et les distingua comme je fais.

» Mais Grégoire se sépara ensuite de lui : aussi, dès qu'il a ouvert les yeux dans le ciel, il a ri de lui-même.

» Et si un mortel a révélé sur terre une vérité si secrète, je ne veux pas que tu t'en étonnes; car celui ³ qui l'a vue ici la lui a découverte,

» Avec beaucoup d'autres des vérités de ce cercle. »

¹ Par l'automne, qui dépouille notre printemps terrestre.

² Saint Grégoire ne décrit pas le ciel comme vient de le faire Dante, mais bien Denis l'Aréopagite.

³ Saint Paul, qui fut ravi au ciel et instruisit saint Denis.

CHANT XXIX.

Quand les deux enfants de Latone, couverts des signes du Bélier et de la Balance, se font ensemble une ceinture de l'horizon¹,

Tant que dure le moment où le zénith les équilibre, jusqu'à ce que l'un et l'autre, en changeant d'hémisphère, se délivrent de cette ceinture,

Aussi longtemps Béatrice, le visage embelli d'un sourire, regarda en silence et fixement le point qui avait vaincu mon regard.

Puis elle commença : « Je te dirai (et sans te le demander) ce que tu veux entendre, parce que je l'ai vu là où aboutissent tout *ubi* et tout *quando* :

» Non pour accroître sa perfection (ce qui ne peut être), mais pour que sa splendeur pût dire en resplendissant : J'existe !

» L'éternel amour s'ouvrit dans son éternité, hors du temps, hors de l'espace, selon qu'il lui plut, et enfanta neuf ordres d'amours.

» Non qu'auparavant il demeurât oisif : car, ni avant ni après, la parole de Dieu ne courut sur les eaux.

» La forme et la matière, unies et épurées, sortirent de cet acte exempt d'imperfection, comme d'un arc à trois cordes sortent trois flèches.

» Et comme dans le verre, dans l'ambre ou dans le cristal brille un rayon, si bien que, du moment où il y arrive à celui où il y est tout entier, il n'est point d'intervalle ;

» Ainsi cet effet triforme rayonne tout à la fois de son

¹ Le temps où le soleil et la lune sont l'un à l'orient, l'autre à l'occident.

» Et je ne veux pas que tu doutes, mais que tu sois certain que recevoir la grâce est méritoire, selon que l'affection lui est ouverte.

» Désormais tu peux contempler à ton gré, et sans autre aide, tout ce consistoire, si tu as bien recueilli mes paroles.

» Mais, comme sur terre et dans nos écoles on lit que la nature angélique est telle, qu'elle entend, qu'elle se souvient, et qu'elle veut,

» Je parlerai encore, afin que tu voies la vérité pure, qui là-bas éprouve quelque confusion par les équivoques d'un pareil enseignement.

» Ces substances, après s'être réjonnées de l'image de Dieu, ne détournèrent pas la vue de cette face à qui rien n'est caché.

» Ainsi, ils n'ont pas une vue interrompue par un nouvel objet; ainsi, leur pensée n'étant point divisée, ils n'ont nul besoin de se souvenir.

» Donc, là-bas, on rêve sans sommeiller, les uns croyant, les autres ne croyant pas que ce dire est la vérité; mais dans les premiers il y a plus de faute et de honte.

» Vous ne gardez, là-bas, aucun sentier en philosopphant, tant vous emporte l'amour de l'apparence et ses chimères.

» Toutefois cette conduite est regardée d'en haut avec moins de rigueur que lorsqu'on rejette l'Écriture sainte, ou lorsqu'on la torture.

» On ne songe pas chez vous combien il en a coûté de sang pour la semer dans le monde, et combien plaît celui-là qui humblement chemine avec elle.

» Pour paraître, chacun s'ingénie et fait des inventions; elles sont les textes des prédicateurs, et l'Évangile se tait.

» L'un dit que la lune recula lors de la passion du

Christ, et s'interposa afin que la lumière du soleil ne pût descendre sur la terre ;

» Un autre , que la lumière se cacha d'elle-même, d'où il advint que cette éclipse fut sensible pour les Espagnols et les Indiens comme pour les Juifs.

» Florence n'a pas tant de Lapi et de Bindi qu'en une année il se débite de fables en chaire de côté et d'autre.

» Aussi les pauvres brebis s'en reviennent du pâturage repues de vert ; mais l'ignorance de leur malheur ne les excuse pas.

» Le Christ n'a point dit à son premier couvent : Allez et prêchez au monde des sornettes ; mais il leur donna la vérité pour texte ;

» Et elle résonna si fort dans leur bouche , que , dans leurs combats pour allumer la foi , ils firent de l'Évangile des écus et des lances.

» Aujourd'hui on s'en va prêcher avec des mots grotesques et des bouffonneries ; et , pourvu que l'auditoire ait bien ri , le capuchon se gonfle , et l'on ne demande rien de plus.

» Mais un tel oiseau ¹ niche dans la pointe du capuchon , que , si le vulgaire le voyait , il refuserait les pardons auxquels il se confie.

» Par ces indulgences la sottise s'est si fort accrue sur la terre , que , sans la preuve d'aucun témoignage , on se confie à toute promesse.

» De cela s'engraisse le porc de saint Antoine , et s'engraissent bien d'autres qui sont pires que des pores : ils payent avec une monnaie qui n'a pas de coin.

» Mais , après cette longue digression , reporte désormais tes yeux vers le droit chemin , afin d'abréger et la route et le temps.

» La nature des anges s'accroît tellement en nombre , de degré en degré , que jamais parole ni intelligence mortelle ne parvint jusque-là.

¹ Le démon.

» Et si tu regardes ce qu'en révéla Daniel, tu verras que dans les milliers qu'il cite, le nombre précis n'est point donné¹.

» La lumière première, qui rayonne sur toute leur nature, pénètre leur essence en autant de manières qu'il y a de splendeurs auxquelles elle s'unit.

» Ainsi, comme à tout acte d'intuition succède l'affection, la douceur d'amour bout et tiédit diversement dans les anges.

» Désormais vois la hauteur et l'étendue de l'éternelle puissance, puisqu'elle s'est fait tant de miroirs où elle se multiplie,

» Tout en restant une comme devant. »

CHANT XXX.

Peut-être à six mille milles de distance de cette sphère brûle la sixième heure², et ce monde incline déjà son ombre presque horizontalement,

Quand le milieu du ciel, élevé au-dessus de nous, commence à se faire tel, que plusieurs étoiles finissent par disparaître pour nos profondeurs.

Et, à mesure que vient la splendide servante du soleil, le ciel se ferme, de lueur en lueur, jusqu'à la plus belle.

Ainsi ce triomphe³ qui se joue sans cesse autour du point qui m'avait ébloui, en paraissant enfermé dans ce que lui-même enferme,

Peu à peu s'éteignit à ma vue ; c'est pourquoi le regret de ne rien voir et mon amour me forcèrent de tourner les yeux vers Béatrice.

¹ *Millia millum ministrabant ei, et decies milles centena millia assistebant ei. (DANIEL, 7.)*

² Midi.

³ Le chœur des anges.

Si tout ce que j'ai dit d'elle jusqu'ici était réuni en une seule louange, tout cela serait peu pour cette fois.

La beauté que je vis dépasse non-seulement nos idées, mais je crois sûrement que son créateur seul la peut comprendre tout entière.

Je m'avoue vaincu par ce passage de mon thème, plus que ne le fut jamais, par quelque autre point, auteur tragique ou comique.

Car, de même que le soleil fatigue la paupière qui tremble le plus, de même le souvenir du doux sourire paralyse mon esprit.

Depuis le premier jour que je vis son visage dans ce monde, jusqu'à cette vue sublime, la suite de mon chant n'a pas été interrompue;

Mais il faut ici que mon poème cesse de suivre en chantant la beauté de ma dame, comme fait tout artiste parvenu au dernier effort de son art.

Telle désormais que je dois la laisser à l'éclat d'une trompette plus grande que la mienne, qui se hâte de conduire à terme sa matière ardue.

Béatrice reprit avec le geste et la voix d'un guide empressé : « Nous sommes montés du plus grand des corps célestes au ciel qui est une pure lumière¹;

» Lumière intellectuelle pleine d'amour, amour du vrai bien rempli de joie; joie qui dépasse toute douceur.

» Ici tu verras l'une et l'autre milice du Paradis², et l'une avec l'aspect que tu lui verras au dernier jugement. »

Comme un éclair subit qui dissipe les puissances visuelles, de manière qu'il ôte à l'œil la faculté de discerner les plus forts objets,

Ainsi m'enveloppa une vive lumière, et elle me laissa tellement embarrassé sous le voile de son éclat, que rien ne m'apparaissait.

« Toujours l'amour qui rassérène ce ciel accueille celui

¹ Du Premier Mobile à l'Empyrée.

² La milice des anges fidèles, et celle des élus.

qui entre en lui avec un pareil salut, afin de rendre le
cierge propre à recevoir sa flamme. »

Ces brèves paroles de Béatrice ne furent pas plutôt
venues à moi, que je me sentis m'élever au-dessus de
ma force ;

Et en moi s'alluma une nouvelle vue telle, qu'il n'est
pas de clarté si pure que mes yeux ne pussent l'endurer.

Et je vis une lumière¹ en forme de rivière, éclatante
d'éclat entre deux rives ornées de primevères admirables.

De ce fleuve sortaient des étincelles vives qui, de tous
côtés, tombaient entre les fleurs, comme des rubis en-
tourés d'or.

Puis, comme enivrées de ces odeurs, elles se replon-
geaient dans le gouffre merveilleux, et si une entrait, une
autre en sortait.

« Le haut désir qui t'enflamme maintenant et te presse
d'avoir l'intelligence de ce que tu vois, me plaît d'autant
plus qu'il t'élève davantage ;

» Mais à cette eau il est bon que tu boives, afin que
s'apaise en toi une si grande soif. » Ainsi me parla le soleil
de mes yeux ;

Il ajouta encore : « Le fleuve et les topazes qui entrent
et sortent, et le sourire des herbes, sont des ombres et des
annonces de la vérité.

» Non qu'en elles-mêmes ces choses soient obscures ;
mais le défaut est en toi, qui n'as pas encore la vue assez
hardie. »

Il n'est pas de petit enfant qui plus promptement se rue
sur le lait de sa mère, s'il s'est réveillé beaucoup plus
tard que de coutume,

Que moi je ne fis (pour faire encore de mes yeux des
miroirs meilleurs), en m'inclinant vers l'onde qui coule
là afin qu'on vienne s'y améliorer ;

¹ Dieu : *Ostendit mihi flumen aquæ vivæ, splendidum tanquam cristallum, discendens de sede Dei.* (*Apoc.* 22.)

Et lorsque le bord de mes paupières s'y fut mouillé,
soudain le fleuve me parut de long devenu rond.

Puis, comme des gens qui étaient sous le masque paraissent autres que d'abord, s'ils dépouillent l'apparence empruntée sous laquelle ils se cachaient,

Ainsi se changèrent en une plus grande allégresse les fleurs et les étincelles, si bien que je vis se manifester les deux cours du ciel.

O splendeur de Dieu, par qui je vis le grand triomphe du royaume de la vérité, donne-moi la vertu de le dire comme je le vis !

Une lumière est là-haut, laquelle rend le Créateur visible à la créature, qui à le voir lui seul sait mettre toute sa paix.

Et elle s'étend en une figure circulaire si immense, que sa circonférence serait pour le soleil une trop large ceinture.

Tout ce qui en apparait n'est qu'un rayon réfléchi sur le sommet du Premier Mobile, qui prend de là sa vie et sa puissance.

Et, comme dans l'eau de sa base se mire un coteau, pour voir, il semble, sa parure, et combien il est riche et d'herbes et de petites fleurs,

Ainsi, suspendues tout autour, tout autour du fleuve lumineux, je vis s'y mirer, sur plus de mille degrés, toutes les âmes qui de notre monde sont retournées là-haut.

Et si le rang le plus bas concentre en lui tant de lumière, quelle n'est pas la splendeur de cette rose dans ses feuilles les plus hautes ?

Ma vue ne s'égare pas dans la largeur ni dans la hauteur de la rose ; mais, dans sa quantité et sa qualité tout entière, elle embrassait cette allégresse.

Là, être près ou loin n'ajoute rien, n'enlève rien ; car, où Dieu gouverne sans agents intermédiaires, les lois naturelles sont sans action.

Alors, vers le cœur doré de la rose éternelle qui se dilate,
s'étage et exhale un parfum de louanges au soleil, cause du
printemps sans fin,

Béatrice m'entraîna comme quelqu'un qui se tait et veut
parler, et elle me dit : « Regarde combien est grande la
réunion des blanches étoiles !

» Vois combien notre cité a de circuit ! Vois nos degrés
si remplis, que peu de gens désormais y sont appelés !

» Dans ce grand siège, sur lequel tu tiens fixés tes yeux
à cause de la couronne qui déjà est placée au-dessus,
s'assoira, avant que tu soupes à ces noces,

» L'âme un jour auguste sur la terre du grand Henri ¹,
lequel viendra réformer l'Italie, avant que cette terre soit
disposée à l'accueillir.

» L'aveugle cupidité qui vous abrutit vous a rendus
semblables au petit enfant qui meurt de faim et chasse sa
nourrice.

» Alors sera préfet dans le barreau divin ² un homme
qui ouvertement et à couvert ne marchera pas avec ce roi
dans le même chemin.

» Mais peu de temps il sera enduré par Dieu dans le
saint office ; car il sera plongé là où Simon le magicien est
pour ses mérites,

» Et il fera tomber plus bas celui d'Anagni ³.

CHANT XXXI.

Donc, sous la forme d'une rose éblouissante de blan-
cheur, se montrait à moi la milice sainte dont par son sang
le Christ fit son épouse ;

¹ Henri VII.

² C'est-à-dire souverain pontife ; il parle de Clément V.

³ Boniface VIII.

Mais l'autre milice, qui, tout en volant, voit et chante la gloire de celui qui la rend amoureuse et dont la bonté la rendit si grande,

Comme un essaim d'abeilles qui tantôt picore sur les fleurs, tantôt s'en retourne là où le fruit de son travail exhale sa saveur¹,

Descendait dans la grande fleur ornée de tant de fleurs; et puis elle ressort pour retourner là où son amour séjourne éternellement.

Ces âmes avaient la face de flamme vive, et les ailes d'or, et le reste d'une telle blancheur, qu'aucune neige n'y pourrait atteindre.

Lorsqu'elles descendaient dans la fleur, de degré en degré, elles épandaient, en agitant leurs ailes, la paix et l'ardeur qu'elles venaient d'acquérir.

Et, pour être interposée entre là-haut et la fleur, cette famille volante n'empêchait ni la vue ni la splendeur.

Car la lumière divine pénètre dans l'univers, selon qu'il en est digne, avec une telle force, que rien ne peut lui faire obstacle.

Ce royaume calme et joyeux, riche d'esprits anciens et nouveaux, avait la vue et l'amour dirigés sur un seul point.

O triple lumière! qui, en scintillant dans une seule étoile, réjouit tellement la vue de ces esprits, regarde ici-bas quelle est notre tempête!

Si les barbares, venus de cette plage que chaque jour couvre Hélicé², en tournant avec son fils qu'elle suit avec amour,

En voyant Rome et ses hauts monuments, restaient tout stupéfaits, alors que Latran s'élevait au-dessus de toutes les choses mortelles,

Moi qui venais de passer du divin à l'humain, du

¹ Qualis apes æstate novâ per flores rura
Exercet sub sole labor, etc. (Æneid., l. 1.)

² La Grande-Ourse.

temps à l'Éternel, et de Florence chez un peuple juste et sage,

De quelle stupeur devais-je être saisi ! Certes, entre cette stupeur et ma joie, je me plaisais à ne rien entendre et à me tenir muet.

Et tel un pèlerin qui se récréait en regardant bien le temple où son vœu vient de s'accomplir, et déjà espère redire comme ce temple était fait,

Tel, en contemplant la vive lumière, je promenais mes yeux par les degrés, tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt en faisant le tour.

Et je voyais des visages qui engageaient à la charité, embellis de la lumière d'en haut et de leur sourire, et dans des poses ornées de toutes grâces.

La forme générale du Paradis, déjà mon regard l'avait embrassée tout entière, mais ne s'était encore fixé sur aucune partie ;

Alors je me tournai avec un désir renaissant pour demander à ma dame des choses sur lesquelles mon esprit demeurait en suspens.

Je m'attendais à une chose, et une autre m'arriva ; je croyais voir Béatrice, et je vis un vieillard vêtu comme la famille glorieuse.

Dans ses yeux et sur ses joues était répandue une joie bénigne, et il avait l'attitude pleine de douceur qui convient à un tendre père.

« Et où est-elle ? » lui dis-je aussitôt. Lui alors : « Béatrice m'a envoyé de ma place pour mettre fin à ton désir ;

« Et si tu regardes là-haut, au troisième cercle ¹ du suprême degré, tu la reverras sur le trône où l'ont placée ses mérites.

Sans répondre je levai les yeux, et je la vis qui se faisait une couronne en réfléchissant sur elle les éternels rayons.

De la région la plus élevée où gronde le tonnerre, l'œil

¹ Les Trônes occupent le troisième cercle de la première hiérarchie.

mortel n'est pas si éloigné alors qu'il s'enfonce le plus bas dans la mer,

Que ma vue ne l'était de Béatrice; mais rien ne me nuisait, car son image arrivait clairement jusqu'à moi.

« O femme, en qui vit mon espérance, et qui as daigné, pour mon salut, laisser tes traces dans l'Enfer,

» Si j'ai vu tant de choses, c'est à ta bonté et à ton pouvoir que j'en rapporte cette grâce et cette force.

» Tu m'as de l'esclavage mené à la liberté par toutes les voies, par tous les moyens qui, pour le faire, étaient en ta puissance.

» Conserve en moi ta largesse, afin que mon âme, que tu as rendue saine, te plaise quand elle se détachera du corps. »

Je priai ainsi; et elle, qui semblait si lointaine, sourit et me regarda, puis elle se tourna vers l'éternelle fontaine.

Et le saint vieillard : « Afin, me dit-il, que tu accomplisses parfaitement ton voyage, pour lequel une prière et un amour saint m'ont mandé vers toi,

» Avec tes regards vole par ce jardin, car, en le voyant, ton regard t'inspirera plus de force pour monter vers le rayon divin.

» Et la reine du ciel, pour qui je brûle tout entier d'amour, nous accordera toute grâce, car je suis son fidèle Bernard ¹. »

Tel celui qui vient peut-être de la Croatie pour voir notre Véronique ², et, à cause de son antique réputation, ne peut s'en rassasier,

Mais dit dans sa pensée, tant qu'on la lui montre : Mon Seigneur Jésus-Christ, roi véritable, ainsi donc était faite votre face !

Tel j'étais en admirant la vivante charité de celui qui,

¹ Saint Bernard, modèle de la vie contemplative.

² La Croatie, pour tout pays lointain.

dans ses contemplations en ce monde, goûta par avance la paix céleste.

« Fils de la grâce, me dit-il, cette existence bienheureuse ne te sera pas connue, si tu tiens par continuité les yeux baissés ;

» Mais regarde les cercles jusqu'au plus éloigné, jusqu'à ce que tu voies le siège de la Reine à qui ce royaume est soumis et dévoué. »

Je levai les yeux, et de même que le matin la partie orientale de l'horizon surpasse en éclat celle où le soleil décline,

Ainsi, en allant avec mes yeux, comme quelqu'un qui va d'une vallée à une montagne, je vis à l'extrémité un point du cercle qui surpassait en clarté tous les autres ;

Et comme là où s'attend le char que guida mal Phaëton, le ciel s'enflamme davantage, tandis que deçà delà la lumière diminue ;

Ainsi cette oriflamme de paix ¹ brillait au milieu, et de chaque côté amortissait l'éclat des autres flammes.

Et dans ce milieu je vis, les ailes ouvertes, plus de mille anges qui lui faisaient fête, chacun d'eux différant de splendeur et de pose.

Là je vis sourire à leurs jeux et à leurs chants une beauté qui était la joie des yeux de tous les autres saints.

Et quand j'aurais pour dire autant de ressources que pour imaginer, je n'oserais redire la moindre de ses délices.

Bernard, voyant mes yeux fixés avec attention sur l'objet de son ardeur, y tourna les siens avec une affection si grande,

Qu'il rendit les miens plus ardents à la contempler.

¹ La Vierge.

CHANT XXXII.

Tout plongé dans son bonheur, le contemplateur ¹ prit de lui-même l'office de maître et commença par ces paroles saintes :

« La plaie que Marie referma et oignit fut ouverte et aigrie par cette femme si belle qui est à ses pieds ².

» Dans le rang formé par les troisièmes sièges, siègent au-dessous d'elle Rachel avec Béatrice, comme tu le vois,

» Sara et Rebecca, Judith et la bisaïeule ³ du chantre qui, dans la douleur de sa faute, dit : *Miserere mei*;

» Tu peux les voir ensuite de trône en trône, en descendant, à mesure que dans la rose je vais te les nommant de feuille en feuille.

» Et du septième degré en bas, comme du haut à ce septième degré, se succèdent les Juives en partageant toutes les feuilles de la fleur ;

» Parce que, selon le regard que la foi fixa sur le Christ, ces femmes sont le mur par lequel sont séparés les échelons sacrés.

» De ce côté où la fleur est fournie de toutes ses feuilles, sont assis ceux qui crurent dans le Christ à venir ;

» De l'autre côté où les demi-cercles sont interrompus par des vides, se tiennent ceux qui tournèrent les yeux vers le Christ venu sur terre.

» Et comme de cette part le glorieux siège de la Dame du ciel, et les autres sièges inférieurs, forment une si grande séparation,

» Ainsi, à l'opposite, celui du grand Jean, qui, toujours saint, souffrit la solitude, le martyre et l'enfer durant deux ans ;

¹ Saint Bernard.

² Ève.

³ Ruth.

» Et, au-dessous de lui , sont aussi , formant à dessein une séparation , François , Benoit , Augustin et les autres , descendant jusqu'ici de cercle en cercle.

» Or, admire la haute providence divine, car l'un et l'autre expert de la foi rempliront également ce jardin.

» Et sache que, de ce degré qui tranche par le milieu les deux divisions jusqu'au degré le plus bas, nul ne siège pour son propre mérite ,

» Mais pour le mérite d'autrui sous de certaines conditions : car tous ceux-ci sont des esprits détachés de l'enveloppe terrestre, avant qu'ils pussent choisir la vraie foi.

» Tu peux bien t'en apercevoir à leur visage, et aussi à leurs voix enfantines, si tu les regardes bien et si tu les écoutes.

» A cette heure tu doutes, et doutant tu gardes le silence; mais je te dégagerai des liens dans lesquels t'étreignent tes subtiles pensées.

» Dans cet immense royaume un cas fortuit ne peut avoir place, et non plus la tristesse, ou la soif, ou la faim ;

» Car, d'après une loi éternelle, s'est établi tout ce que tu vois, si bien que tout convient à sa place comme la bague au doigt ;

» Donc cet essaim, venu hâtivement à la vie véritable, n'est pas *sine causa* plus ou moins haut placé.

» Le Roi par lequel ce royaume se maintient dans un si grand amour et une si grande félicité, que nul désir n'ose aller plus loin ,

» En créant tous les esprits sous son regard joyeux, les dota diversement de la grâce, selon son plaisir; et que l'effet produit le suffise.

» Ceci vous est expressément et clairement prouvé dans l'Écriture sainte, par les jumeaux qui, au ventre de leur mère, tressaillirent de colère ¹.

¹ Ésaü, qui était roux, et Jacob, qui était brun.

» Or, c'est d'après la couleur des cheveux que la très-haute lumière doit accorder la couronne de la grâce.

» Donc, sans égard pour leurs œuvres, ils ont été placés sur des degrés différents ; et leur seule différence est dans l'infusion de la grâce première.

» Dans les premiers siècles, il suffisait, pour le salut, d'avoir avec l'innocence la foi des parents.

» Quand furent accomplis les premiers âges, les enfants mâles eurent besoin de la circoncision pour rendre la force à leurs ailes innocentes ;

» Mais, le temps de la grâce venu, tous ces innocents, s'ils n'avaient le baptême parfait du CHRIST, étoient retenus dans les limbes.

» Maintenant regarde dans la face qui ressemble le plus à celle du CHRIST; seule, par sa clarté, elle peut te dispenser à voir le CHRIST. »

Je vis sur elle pleuvoir tant d'allégresse portée par les esprits saints, créés pour voler vers cette sublimité,

Que tout ce que j'avais vu auparavant ne m'avait pas saisi d'une telle admiration, et ne m'avait montré de Dieu une telle ressemblance.

Et cet amour ¹ qui le premier descendit en chantant *Ave, Maria, gratia plena*, étendit ses ailes devant elle.

Et au divin cantique répondait de toutes parts la cour bienheureuse, si bien que chaque figure en devint plus sereine.

« O Saint Père ², qui daignes pour moi te tenir ici-bas, laissant le doux lieu où tu sièges pour l'éternité,

» Quel est cet ange qui, avec tant de joie, regarde dans les yeux de notre reine, et si enamouré qu'il paraît de feu ? »

Ainsi je recourus encore aux instructions de celui qui s'embellissait de la splendeur de Marie, comme du soleil l'étoile du matin.

¹ L'ange Gabriel.

² Saint Bernard.

Et lui à moi : « La confiance et la grâce qui peuvent être dans un ange se trouvent en lui ; et nous voulons qu'il en soit ainsi.

» Car il est celui qui porta la palme à Marie quand le Fils de Dieu se voulut charger de notre fardeau.

» Mais viens maintenant, et, à mesure que je parlerai, remarque des yeux les grands patriciens de cet empire très-juste et très-pieux.

» Ces deux qui siègent là-haut plus heureux, parce qu'ils sont les plus près de l'auguste femme, sont quasi les deux racines de cette rose.

» Celui qui touche à sa gauche est le père qui, pour avoir goûté avidement du fruit, força l'espèce humaine à goûter de tant d'amertume.

» A sa droite tu vois l'antique père de la sainte Église, à qui le Christ confia les clefs de cette fleur de beauté ¹.

» Et celui ² qui vit, avant de mourir, tous les temps difficiles où devait passer la belle épouse ³ qui fut conquise par la lance et par les clous,

» Est assis non loin de lui ; et non loin de l'autre se tient ce chef sous lequel vécut de manne la nation ingrate, mobile et opiniâtre.

» Vis-à-vis Pierre tu vois Anne, si heureuse de contempler sa fille, qu'elle ne bouge pas les yeux en chantant *Hosanna*.

» Et vis-à-vis du grand-père de famille ⁴ est assise Lucie ⁵, celle qui t'envoya ta dame, quand tu fermas les paupières au bord de l'abîme.

» Mais comme le temps de ton rêve s'enfuit, ici nous ferons une pause, comme un bon tailleur qui, selon ce qu'il a de drap, fait le vêtement.

¹ Saint Pierre.

² Saint Jean l'Évangéliste.

³ L'Église.

⁴ Adam.

⁵ Sainte Lucie, de Syracuse, symboïe de la grâce illuminante.

» Et nous élèverons les yeux vers le premier amour, afin qu'en regardant vers lui tu pénètres, autant qu'il est possible, dans sa splendeur.

» Cependant, de peur qu'en croyant avancer tu ne recules peut-être, tout en remuant les ailes, il faut que tu en obtiennes la grâce par tes prières,

» La grâce de celle qui peut t'aider; et tu me suivras d'âme et d'intention, si bien que de ma demande ton cœur ne se sépare en rien. »

Et il commença cette sainte oraison.

CHANT XXXIII.

« Vierge mère, fille de ton fils, humble et haute plus qu'aucune autre créature, terme fixe de la volonté éternelle,

» Tu es celle qui as ennobli tellement la nature humaine, que son auteur n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage¹.

» Dans ton sein s'est rallumé l'amour dont la chaleur a fait ainsi germer cette fleur dans la paix éternelle.

» Ici tu es pour nous un soleil de charité dans son midi, et là-bas, parmi les mortels, tu es une source vive d'espérance.

» Femme, tu es si grande et tu as tant de puissance, que celui qui veut une grâce et ne recourt pas à toi veut que son désir vole sans ailes.

» Ta bonté ne secourt pas seulement celui qui demande, mais bien des fois elle va libéralement au-devant de la demande.

» En toi se réunit la miséricorde, en toi la pitié, en toi

¹ Tu ad liberandum suscepturus hominem non horruitisti virginis uterum.

la magnificence, en toi tout ce qu'il y a de bon dans la créature.

» Or celui-ci qui, du plus profond abîme de l'univers jusqu'ici, a vu les existences des esprits une à une,

» Te supplie en grâce de lui accorder assez de force pour qu'il puisse s'élever plus haut du regard vers la félicité suprême.

» Et moi qui n'ai jamais souhaité pour moi cette vue plus ardemment que je ne fais pour lui, je t'adresse toutes mes prières, et je prie qu'elles ne soient pas vaines,

» Afin que tu dissipes tous les nuages de sa mortalité avec tes prières, en sorte que la souveraine joie se montre à lui.

» Je te prie encore, ô reine qui peux ce que tu veux, que tu conserves entières ses affections après une telle vision.

» Que ta protection triomphe des impulsions humaines. Vois Béatrice avec tous les bienheureux qui joignent les mains pour s'unir à mes prières. »

Les yeux que Dieu chérit et vénère, fixés sur l'orateur, nous démontrèrent combien les prières dévotes lui sont agréables.

De là ils se levèrent sur l'éternelle lumière, dans laquelle on ne peut croire que l'œil d'une créature pénètre aussi perçant.

Et moi qui m'approchais du terme de tous mes vœux, ainsi que je le devais, je mis fin en moi à l'ardeur du désir.

Bernard me faisait signe et souriait pour que je regardasse en haut; mais j'étais déjà par moi-même tel qu'il me voulait,

Car ma vue, devenant plus pure, entraînait de plus en plus dans le rayon de la haute lumière qui est vraie par elle-même.

Dès cet instant ma vue fut au-dessus de mes paroles,

qui cèdent à une telle vision , et la mémoire cède à un tel excès.

Tel qu'est celui qui voit en rêvant, et qui, après son rêve, garde l'impression produite sans que le reste lui revienne à l'esprit,

Tel je suis, car presque toute ma vision a cessé; et si je me sens encore distiller dans ce cœur la douceur qui naquit d'elle,

Ainsi la neige fond au soleil, ainsi se dispersent au vent sur des feuilles légères les décrets de la sibylle.

O souveraine lumière! qui l'élèves tant au-dessus des pensées des mortels, prête à mon esprit un peu de ce que tu paraissais,

Et fais ma langue si puissante qu'elle puisse laisser une étincelle au moins de la gloire aux races futures!

Car, en revenant un peu à ma mémoire et en résonnant un peu dans ces vers, ta victoire sera mieux comprise.

Je crois, d'après la blessure que je reçus du vif rayon, que j'aurais été aveuglé si mes yeux s'en étaient détournés;

Et je me souviens que j'en fus enhardi à persister jusqu'à ce que j'eusse uni mon regard à la puissance infinie.

O grâce abondante, par laquelle j'osais plonger mes yeux si avant dans la lumière éternelle, que j'y consumai ma vue!

Dans sa profondeur je vis relié avec amour en un volume ce qui est dispersé en feuillets dans l'univers :

Les substances, et les accidents, et leurs qualités, comme pétris ensemble de telle manière que ce que je dis n'en est qu'une simple lueur.

Je crois que je vis la forme universelle de ce nœud, parce qu'en disant ceci je me sens ouvrir à une joie plus large.

Un seul instant m'apporte plus d'oubli que vingt-cinq

siècles n'en ont apporté à l'entreprise qui fit admirer à Neptune l'ombre d'Argo.

Ainsi mon esprit tout en suspens admirait fixe, immobile et attentif, et devenait toujours plus ardent à admirer.

L'effet de cette lumière est tel, qu'il est impossible que jamais on consente à se détourner d'elle pour admirer autre chose :

Attendu que le bien qui est l'objet de la volonté se réunit tout entier en elle ; et hors d'elle est défectueux ce qui là est parfait.

Désormais ma parole sera plus impuissante à rendre ce dont je me souviens que l'enfant qui mouille encore sa langue à la mamelle.

Nou qu'il y eût plus d'un simple aspect dans la vive lumière que je contemplais, et qui est toujours telle qu'elle était auparavant ;

Mais, à cause de ma vue qui en regardant se fortifiait en moi, cette unique apparence, moi changeant, s'altérait en moi.

Dans la profonde et claire substance de la haute lumière m'apparurent trois cercles, de trois couleurs et d'une seule dimension ;

Et l'un ¹ paraissait reflété par l'autre comme Iris par Iris ; et le troisième paraissait un feu qui s'exhalait également de ça et de là ².

Oh ! comme ma voix est impuissante et enrouée pour rendre une pensée ! Elle est si éloignée de ce que j'ai vu, qu'il ne me suffit pas de dire peu.

O lumière éternelle qui résides seule en toi, qui seule te comprends, et, comprise de toi et te comprenant, t'aimes et te souris !

Ce cercle qui paraissait conçu en toi, comme une lu-

¹ Le fils par le père : « lumen de lumine. »

² L'Esprit saint : « Qui ex patre filioque procedit. »

mière reflétée, lorsque j'eus un peu parcouru des yeux,

Me parut avoir en dedans de lui notre effigie peinte de sa propre couleur : c'est pourquoi ma vue plongeait tout entière en lui.

Tel que le géomètre qui s'applique tout entier à mesurer le cercle et ne retrouve pas dans sa pensée le principe dont il a besoin,

Tel j'étais à cette vue nouvelle. Je voulus voir comment l'image s'unissait au cercle et comment elle y était adaptée;

Mais mes propres ailes n'étaient pas de force à cela, si mon esprit n'avait été frappé d'une clarté dans laquelle son désir fut satisfait.

Ici la force manque à ma haute imagination; mais déjà mon désir et ma volonté, comme une roue qui est mue également, étaient tournés ailleurs,

Par l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles.

NOTA. Ces notes sont presque toutes extraites de Grangier, M. de Clairfont, Landino, Vellutulo, Volpi, Venturi, Lombardi, etc.

FIN.

TABLE.

Préface.	1
LA VIE NOUVELLE.	7
Observations sur la Vie nouvelle.	67
LA DIVINE COMÉDIE AVANT DANTE.	91
Notice sur Dante.	149
LA DIVINE COMÉDIE.	155

FIN DE LA TABLE.

DANTE

OU LA

POÉSIE AMOUREUSE

OUVRAGES DE M. DELÉCLUZE

FLORENCE ET SES VICISSITUDES.....	2 vol. in-8.
ROLAND, ou la Chevalerie, 778-1585.....	2 vol. in-8.
GRÉGOIRE VII, SAINT FRANÇOIS D'ASSISES, SAINT THOMAS D'AQUIN.....	2 vol. in-8.
DONNA OLYMPIA.....	2 vol. in-8.
MADemoisELLE DE LIRON.....	4 vol. in-8.
LA PREMIÈRE COMMUNION.....	4 vol. in-42.
NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE LÉOPOLD ROBERT.....	4 vol. in-8.
PRÉCIS D'UN TRAITÉ DE PEINTURE.....	4 vol. in-48.

DANTE ALIGHIERI

OU LA

POÉSIE AMOUREUSE

PAR

E. J. DELÉCLUZE

O voi ch'avete l'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto il velame degli versi strani!

(DANTE, *Inferno* IX.)

O vous dont l'intelligence est
saine, admirez la doctrine cachée
sous le voile des vers étranges.



PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX



AVERTISSEMENT.

Le nom de DANTE et le titre de POÉSIE AMOUREUSE et mystique qui figurent en tête de mon livre, indiquent précisément son objet. On y trouvera ce que l'on sait de la vie réelle du poète florentin, puis l'histoire des Béatrices, ou femmes symboliques, depuis Platon jusqu'au xv^e siècle de notre ère, et un recueil chronologique des poésies arabes, persannes, italiennes, espagnoles et anglaises faites sous l'inspiration de l'amour dit platonique.

Ce livre, où je me suis proposé de faire connaître, autant que cela est possible, l'une des plus étranges directions qu'a suivies l'esprit humain depuis le xi^e siècle jusqu'au xvii^e, s'enchaîne avec les ouvrages que j'ai déjà publiés sur l'histoire de la Renaissance des connaissances humaines en Europe, et dont je rappellerai ici les titres, pour que l'on prenne une idée de l'ensemble et de la considération de ce recueil.

Dans la première série se trouvent : Roland, la Chevalerie; Grégoire VII, la Théocratie; saint François d'Assises, le Monachisme; saint Thomas d'Aquin, la Philosophie rationnelle; Roger Bacon, la Philosophie expérimentale; Raymond Lulle, l'Encyclopédie et la Chimie; Rutebœuf, la Poésie populaire; Beaumanoir, le Droit civil; Montreuil, l'Art gothique; Dante, la Poésie amoureuse;

Marco Polo, *l'Exploration du Globe*; F. de Barberino, *la Philosophie morale*.

Quant à la seconde série, elle renferme : Guillaume Tel, ou les *Jacqueries du XIV^e siècle*; F. Pétrarque, *Philosophie morale et religieuse*; Boccace, *l'Érudition*; Geoffroy Chaucer, *les libres penseurs*; E.-S. Piccolomini, *la Politesse moderne*; Brunellesco, *l'Architecture classique*; Guttemberg, *l'Imprimerie*; Marsile Ficin, *le Platonisme au XV^e siècle*; Léonard de Vinci, *Arts, Sciences*; L. Arioste, *Mœurs en Italie*; Rabelais, *Mœurs en France*; J. Bodin, *Droit politique*; M. Luther et Ignace de Loyola, *la Réforme*; Bernard Palissy, *Chimie, Géologie*; André Vesale, *Anatomie, Médecine*; Palestrina, *Musique*.

En incarnant mes sujets, si je puis parler ainsi, dans la personne des grands hommes modernes qui, jusqu'à Galilée, ont le plus puissamment contribué à faire res fleurir en Europe les précieuses connaissances léguées par les deux peuples les plus civilisés de l'antiquité, les Grecs et les Romains, j'ai pensé que l'histoire de chacune d'elles se trouvant liée à la vie de l'homme qui l'a retravaillée le plus tôt ou avec le plus d'ardeur, deviendrait par cela même plus intéressante et plus originale. Je crois même pouvoir affirmer que cette forme biographique est favorable au développement de l'ensemble de mon ouvrage, puisqu'il détermine l'ordre chronologique dans lequel les différentes études sur lesquelles repose le savoir humain, se sont successivement développées, depuis le milieu du XI^e siècle, jusqu'au XVII^e exclusivement.

Mais je reviens à *Dante* et à la *Poésie amoureuse*, travail sur lequel je n'ajouterai que quelques lignes. Lorsqu'en 1841, je publiai la traduction de la *Vie nouvelle* de Dante Alighieri, je prévins que cet opuscule était destiné à faire

partie de l'ouvrage que je publie aujourd'hui ; on ne s'étonnera donc pas de l'y retrouver.

La lecture de la *Vie nouvelle* a déjà familiarisé les esprits avec ce qu'il y a d'étrange dans les poésies et surtout dans les doctrines du poète florentin ; en sorte que enhardi par le succès de ma première entreprise, j'ai tenté de traduire pour la première fois , dans notre langue française , les *Chansons*, ou Odes amoureuses et mystiques d'Alighieri, compositions qui doivent être considérées comme déterminant les limites extrêmes du Lyrisme italien.

A ces *Chansons* qui sont précédées de vers amoureux composés par les plus célèbres poètes avant Dante, tels que l'empereur Frédéric II, Pierre des Vignes, François d'Assises et Guido Cavalcanti ; j'ai ajouté un recueil des pièces du même genre écrites, après Dante, par Jacopone de Todi, F. Pétrarque, Hafiz, Savonarola, Laurent-le-Magnifique, Michel-Ange Buonarrotti, Vittoria Colonna, sainte Thérèse, saint Jean-de-la-Croix, Torquato Tasso, et Shakespeare.

A la traduction de celles de ces poésies écrites dans les langues de l'Europe , j'ai joint les textes qu'on ne rassemblerait qu'avec peine, ayant d'ailleurs l'intention de rendre le contrôle de mes traductions plus facile, et de mettre les lecteurs à même de juger des nombreuses et redoutables difficultés que j'ai essayé de surmonter.



TABLE DES MATIÈRES.

DANTE OU LA POÉSIE AMOUREUSE.

	PAGES.
Objet du livre.	1
Vie de Dante Alighieri.	4
Parents de Dante.	6
Il connaît Béatrice, fille de Folco Portinari.	7
Il compose la Vie nouvelle, il combat à Compeldino.	8
Mariage de Dante avec Gemma, dont il a sept enfants.	9
Taxé de luxure par Boccace.	10
Dante est élu Prieur.	11
Il est condamné à l'exil.	13
Il change du parti Guelfe au parti Gibelin.	14
Caractère haineux de Dante.	15
Son éducation, ses études en Italie, à Paris.	16
Études de Dante sur les dialectes d'Italie.	18
La Vie nouvelle germe du système poétique de Dante.	19
Temps d'exil de Dante, de quelle manière il l'emploie.	20
Il compose son <i>Banquet</i> , importance de cet ouvrage.	22
Dante était particulièrement poète et homme littéraire.	24
Son livre de la <i>Monarchie</i>	25
Dante soupçonné d'hérésie par les Frères Mineurs.	id.
Noble réponse de Dante aux Florentins.	26
Exil de Dante, Alboin, Bartolomée de la Scala, Kan-le-Grand.	27
Mort de Dante à Ravenne. — Son épitaphe composée par lui-même.	28

Ouvrages de Dante.	29
<u>Mérites de Dante.</u>	<u>30</u>
Culte de la femme.	32
Diotime de Mégare enseigne la philosophie amoureuse à Socrate.	35
<u>Cicéron propagateur de la philosophie platonicienne, ne parle pas de l'amour.</u>	<u>39</u>
<u>Le songe de Scipion, par Cicéron.</u>	<u>40</u>
<u>Vision d'Hermas, amour platonique sous l'influence chrétienne.</u>	<u>41</u>
<u>L'expression mystique de l'amour divin, toujours fondée sur des images très-passionnées.</u>	<u>44</u>
<u>Methodius, auteur du Banquet des dix Vierges.</u>	<u>45</u>
<u>Le songe de Scipion commenté par Macrobe.</u>	<u>id.</u>
<u>Platonisme dominant au IV^e siècle. — Saint Augustin.</u>	<u>46</u>
<u>Banquet de la vie heureuse, ouvrage de saint Augustin.</u>	<u>id.</u>
<u>Saint Augustin et sa mère sainte Monique, à Ostie.</u>	<u>47</u>
<u>Accroissement moral de la femme.</u>	<u>50</u>
<u>Boèce. — Consolation de la philosophie.</u>	<u>51</u>
<u>Mahomet, conquêtes des Musulmans.</u>	<u>52</u>
<u>Respect des Musulmans pour la femme.</u>	<u>55</u>
<u>Degrés de l'amour divin chez les Musulmans.</u>	<u>56</u>
<u>Joseph et Zoleika. — Medjnom et Leila, romans arabes.</u>	<u>58</u>
<u>Sens mystique des romans arabes.</u>	<u>61</u>
<u>Antar et les Mille et une nuits, romans arabes.</u>	<u>63</u>
<u>Comparaison de l'amour mystique chez les chrétiens et les Musulmans.</u>	<u>66</u>
<u>Musulmans en Espagne. — Le reste des Vaillants. — Dom Pélage et Mounoux.</u>	<u>67</u>
<u>Les Provençaux.</u>	<u>70</u>
<u>La poésie des Provençaux n'est point mystique religieuse.</u>	<u>73</u>
<u>Armand de Marveil.</u>	<u>74</u>
<u>Bernard de Ventadour. — Raimbaud III, comte d'Orange.</u>	<u>75</u>
<u>Jongleurs Provençaux, leur art.</u>	<u>77</u>
<u>Différence entre les poètes Musulmans, les troubadours et les trouvères.</u>	<u>78</u>
<u>De la Tenson, petit poème particulier aux Provençaux.</u>	<u>79</u>
<u>Sujets de Tenson.</u>	<u>80</u>

Du sort de la femme dans les temps modernes.	83
La gaie science des Provençaux introduite en Italie.	85
Frédéric II. — Pierre des Vignes. — Brunetto Latini. — Guinizzelli.	86
Le traité de la langue vulgaire de Dante. — Linguistique. . .	89
L'art poétique de Dante.	94
Pourquoi Dante a intitulé ses poèmes : Comédie.	101
Éléments divers et incohérents de la poésie de Dante.	103
Comparaison des trois Cantiques de Dante, avec la somme de saint Thomas d'Aquin.	104
Dessain de l'Enfer, 1^{re} Cantique.	105
Dessain du Purgatoire, 2^e Cantique.	109
Dessain du Paradis, 3^e Cantique.	117
Les trois initiateurs de Dante ; Virgile, Béatrice et saint Bernard. . .	126
Quel est le sens de l'épithète que s'est composée Dante ? . . .	128
Supériorité de Béatrice sur les deux autres initiateurs.	129
Dante reconnaît Béatrice pour la fille de l'empereur de l'Univers.	130
Noms imposés par les poètes italiens à leurs dames.	132
Pétrarque n'a pas élevé Laure aussi haut que Béatrice.	133
Pétrarque retourne à la pure doctrine de Platon.	134
Les trois degrés de la poésie amoureuse en Italie.	135
Michel-Ange, dans ses poésies, se rapproche encore plus de Platon.	136
La poésie mystique a favorisé l'établissement de la galanterie. . .	137
Le Banquet, objet de ce livre de Dante.	139
Les Chansons de Dante, leur caractère.	142
L'empereur Frédéric II. — Ses Chansons.	144
Le roman de la Rose. — Guillaume de Lorris.	147
Les Fidèles d'amour.	149
Retour au platonisme pur en 1439.	150
Amalgame de la poésie amoureuse chaste, avec la poésie narquoise des Trouvères.	151
Boccace a déterminé cette fusion. — Conclusion.	152
LA VIE NOUVELLE DE DANTE.	153
CORRESPONDANCES POÉTIQUES DES FIDÈLES D'AMOUR.	219

Dante Alighieri aux Fidèles d'amour, Sonnet.	221
Réponse de Guido Cavalcanti, Sonnet.	222
Réponse de Cino de Pistoia, Sonnet.	223
Réponse de Dante de Maiano, Sonnet.	225
Dante de Maiano aux Fidèles d'amour, Sonnet.	227
Réponse de Chiaro Davanzati, Sonnet.	228
Réponse de Guido Orlandi, Sonnet.	230
Réponse de Salvino Doni, Sonnet.	231
Réponse de Dante Alighieri, Sonnet.	232
Réponse de Ricco de Varlungo, Sonnet.	233
Réponse de Clione Baglione, Sonnet.	234
Observations sur ces correspondances poétiques.	236
POÉSIE AMOUREUSE AVANT DANTE.	244
Cantique des cantiques.	245
Citation de l'Apocalypse.	246
Poésie mahométane.	247
Amak, auteur des <i>Amours de Joseph et Zoleika</i>	248
Hafiz, poète mystique persan.	249
Azz-Eddin-Ehmocadess, son livre <i>des Oiseaux et des Fleurs</i>	252
Guillaume IX, comte de Poitiers, troubadour.	256
Saint François d'Assises.	261
Clarté des poètes religieux, obscurité des poètes philosophes.	263
Chanson de l'empereur Frédéric II.	264
Sonnet de Pierre des Vignes sur l'amour.	267
Le roman de la Rose.	268
Qu'est-ce qu'amour? Sonnet de Guido Orlandi.	278
Réponse de Guido Cavalcanti, Chanson.	272
Commentaire de cette Chanson, par Marsile Ficin.	276
Sur l'emploi et le sens du mot <i>donna</i> dame.	277
Ballade des deux jeunes paysannes, de Guido Cavalcanti.	279
Chanson sur la nature de l'amour de F ^r de Barberino.	283
CHANSONS DE DANTE ALIGHIERI.	285
1 ^{re} . Tépacité de son amour.	286
2 ^e . Il implore le salut de sa Dame.	291
3 ^e . Il implore de nouveau sa Dame.	295
4 ^e . Béatrice réclamée par Dieu.	300
5 ^e . Sur la mort de Béatrice.	305

6°. A la Mort.	309
7°. Délire de Dante.	314
8°. Louanges de Béatrice.	319
9°. Les trois Dames.	323
10°. La Dame de pierre.	329
11°. Dévouement à sa Dame.	336
12°. La Dame de pierre.	341
13°. Dante en exil.	345
14°. Aux intelligences du troisième ciel.	349
15°. Mérites de sa Dame.	355
16°. Contre la noblesse de race.	359
17°. Esclavage de l'homme.	367
18°. La petite Chanson montagnarde.	376
19°. La beauté et la vertu.	381
OBSERVATIONS SUR LES CHANSONS DE DANTE.	000
Sur la 1 ^{re}	389
— la 2 ^e	390
— la 3 ^e	391
— la 4 ^e	392
— les 5 ^e , 6 ^e et 7 ^e	393
— la 8 ^e	397
— la 9 ^e	400
— la 10 ^e	402
— la 11 ^e	414
— la 12 ^e	416
— la 13 ^e	417
— la 14 ^e	418
— les 15 ^e et 16 ^e	428
— la 17 ^e	431
— la 18 ^e	433
— la 19 ^e	436
POÉSIE AMOUREUSE APRÈS DANTE.	438
Cantique spirituel de Jacopone de Todi.	440
Sonnets et Chansons de F. Pétrarque.	444

Langage mystique d'Hafiz. — Gazelles de ce poète.	457
Chanson religieuse et mystique de Savonorola.	461
Laurent-le-Magnifique. — Son commentaire sur ses propres poésies.	463
Sonnet de Laurent-le-Magnifique.	467
Stances de Laurent-le-Magnifique, sur Dieu.	469
Michel-Ange Buonarrotti. — Sonnets. — Madrigaux. — Chanson.	474
Vittoria Colonna. — Sonnets.	486
Amours platoniques de Vittoria et de Michel-Ange.	492
Glose de sainte Thérèse.	495
Sonnet de sainte Thérèse, à J.-C. crucifié.	497
<i>La nuit obscure de l'âme</i> , cantique du père Jean-de-la-Croix.	499
Ressemblance entre <i>la Nuit obscure</i> et le <i>Banquet</i> de Dante.	501
Différence entre les poésies amoureuses, spirituelles et profanes.	502
Une Chanson sacrée de Torquato Tasso.	506
Dialogue de T. Tasso, entre l'amant et l'amour.	511
William Shakespeare, quinze Sonnets.	516
Comparaison du langage poétique de Dante et de Shakespeare.	535
Waly, poète hindoustani.	537
Comparaison entre Waly, Pétrarque et Shakespeare.	539
Platonisme de Waly.	541
La France et l'Allemagne sans poètes amoureux et mystiques.	542
Caractère de l'esprit des Français.	543
Rapprochement des poètes et des prosateurs de la France.	545
Rabelais.	546
Ronsard, Malherbe et Racine.	547
Le mysticisme est antipathique à l'esprit français.	548

DE LA DERNIÈRE INTERPRÉTATION DES OUVRAGES DE DANTE ALIGHIERI.

Anciens commentateurs de Dante.	550
Esprit d'analyse propre à notre temps.	552
Commentaire sur Dante, par M. Gabriel Rosetti.	553
<i>De l'esprit antipapal, etc.</i> , par M. G. Rosetti.	554
Langage figuré.	557

Églogues allégoriques de F. Pétrarque.	558
Sens double de la divine Comédie.	559
Les Patarins.	560
La langue vulgaire opposée à la langue latine.	561
Brunetto Latini, ses écrits en vers italiens et en prose française.	562
L'empereur Frédéric II chef des Gibelins et fondateur de la poésie amoureuse.	566
Dulcinus. — Les Patarins et leur doctrine.	567
Béatrice, personnification de la puissance impériale.	569
Interprétations de M. G. Rosetti.	570
Jeux de mots bizarres de Dante Alighieri.	571
Opinion de M. Luther sur les Chansons amoureuses des princes.	576
Ouvrages de M. G. Rosetti sur la poésie amoureuse.	578
Ce qu'est l'amour platonique, selon M. G. Rosetti.	580
Citation tirée du Purgatoire de Dante.	582
Explication de ce passage, selon M. G. Rosetti.	584
Bracciarone, sectaire d'amour, apostat; ses vers.	588
Boccace, considéré comme sectaire d'amour.	591
Explication du roman d'Urbano, composé par Boccace.	592
Frédéric II, chef de la secte amoureuse, ou Gibeline, selon M. Rosetti.	600
Les trois sectes : les Templiers, les Albigeois, les Gibelins.	601
Explication de la Ballade des deux Paysannes, de Guido Caval- canti.	602
Le poète Stace; la Chanson des Trois Dames, expliquée.	603
La lettre sans titre de Pétrarque; la Monarchie de Dante.	604
Objections contre le système de M. G. Rosetti.	605
Les disciples d'Averroès.	608
Obscurité volontaire de Dante.	612
Comment il faut lire les ouvrages de Dante.	615



DANTE ALIGHIERI,

OU LA

POÉSIE AMOUREUSE.

DANTE ALIGHIERI.

1265 — 1321.

Tant d'études profondes et de recherches ingénieuses déjà faites sur l'homme, n'empêchent pas de trouver encore à dire sur cet inépuisable sujet. Le travail de l'imagination est si étroitement lié à celui de l'intelligence pure, que le domaine incommensurable de la pensée, présente une moisson toujours nouvelle de combinaisons d'idées, dont le nombre se multiplie avec la marche du temps. Beaucoup de ces résultats sont extravagants sans doute ; mais combien de fois n'est-il pas arrivé aussi que ce que l'on estimait comme de pures folies avait ses racines dans les plus intimes profondeurs de notre esprit et de notre âme ? Que de choses jugées puériles qui renfermaient un germe précieux, une pensée féconde, toute une série d'idées belles et utiles ! Au fond du creuset du souffleur était la science de la chimie destinée à servir de lien à toutes les autres ; les disputes sur la forme probable de la terre ont fait traverser l'océan Atlantique à Christophe Colomb, et les pièces d'artifice, simples jouets d'enfants au milieu du ^{xiii}^e siècle, étaient les préludes de l'usage de l'artillerie qui, deux

cents ans plus tard , devait modifier la politique et les mœurs de l'Europe.

Dans un ordre de faits moins palpables mais qui excitent une curiosité d'autant plus vive que nous n'en reconnaissons pas immédiatement la portée , il y a de ces folies humaines qui, non-seulement se reproduisent sans cesse, mais semblent se loger de préférence dans le cerveau des hommes pourvus de l'intelligence la plus lucide et de la raison la plus ferme. On pourrait citer, entré autres , la magie et l'astrologie , dont les plus grands génies de l'antiquité et des temps modernes se sont occupés ; et il n'est pas jusqu'à la *Démonomanie* sur laquelle l'un des esprits les plus droits et les plus positifs du xvi^e siècle, Jean Bodin , n'ait écrit sérieusement. On prétend que ce publiciste célèbre n'a composé ce livre que pour donner le change à ceux qui l'accusaient d'hérésie ; je n'en crois rien ; et , quand j'ai le choix, j'aime toujours mieux croire un grand homme crédule que lâche.

Pendant le xviii^e siècle , on en était venu à taxer les hommes les plus éminents d'imposture , de jonglerie même. Moïse, Alexandre, César, Mahomet, Grégoire VII et tant d'autres ne passaient plus alors que pour des charlatans d'un ordre élevé qui avaient trafiqué , à leur avantage, sur la bonne foi et la crédulité des peuples. Grâce au ciel, le monde n'est point fait ainsi. L'erreur est plus commune que le mensonge , et quand elle mérite ce nom d'*erreur* , qui implique l'idée de sincérité, ordinairement c'est qu'elle s'appuie sur une vérité relative ou mal interprétée.

Or, ce sont ces lueurs du vrai, présentées tour-à-tour sous les formes du paradoxe, ou du sophisme , ou bien

revêtues des couleurs chatoyantes de la poésie, qui entretiennent surtout l'incessante vivacité de l'intelligence humaine. Si toutes les connaissances se résumaient en une suite de vérités scientifiquement démontrées, le monde périrait par l'immobilité. Chose difficile à dire et que l'on aura peine à croire ! ce sont les erreurs, ce sont les vérités incomplètes qui excitent la vie de notre esprit, en nous forçant de prendre parti pour ou contre elles ; car, sans la discussion avec soi-même ou avec les autres, sur des sujets graves et douteux tout à la fois, l'esprit tomberait dans l'apathie.

De toutes ces nobles et brillantes *erreurs*, *folies* ou *extravagances*, qui ont entretenu une activité si énergique dans l'esprit de l'homme, il en est une qui m'a toujours paru mériter d'être plus particulièrement étudiée, c'est l'*Amour mystique* et la *Poésie amoureuse* qui en est l'expression.

Mais, afin de modérer tout d'abord l'humeur ironique de ceux qui seraient disposés à jeter du ridicule sur ce sujet, je ferai l'énumération de quelques hommes de l'ordre le plus élevé qui n'ont pas cru rabaisser leur intelligence en lui faisant prendre habituellement part à des combinaisons métaphysiques et littéraires dont on ne s'occupe plus guère aujourd'hui. Outre Platon, qui appartient à l'antiquité et fut le grand maître de la doctrine amoureuse, on compte entre autres parmi les modernes, l'empereur Frédéric II, l'un des hommes les plus positifs du ^{xiii}^e siècle. C'est ensuite Guido Cavalcanti et son ami le grand poète florentin, Dante Alighieri. Pétrarque et Boccace sont encore de ces grands rêveurs platoniciens ; et enfin on trouve aussi les noms d'un Savonarola, d'un Laurent de Medicis, d'un Michel-Ange Buonarroti, puis

ceux de Vittoria Colonna, de sainte Thérèse, et enfin celui de Shakspeare.

Les erreurs de pareils esprits, s'il faut s'exprimer ainsi, ces erreurs invétérées, et consacrées de plus par les écrits d'une série de penseurs et de poètes du premier ordre dont l'influence s'est fait sentir en Europe pendant plus de quatre siècles, sur quinze ou seize générations; ces travers d'esprit, cette maladie mentale, si l'on veut, est trop importante en soi, et s'est propagée avec une telle force jusqu'à notre temps, qu'il est encore nécessaire de l'étudier et de la bien connaître. Or, ayant formé ce dessein, j'ai pensé qu'il fallait prendre pour sujet le plus illustre de ces grands *aliénés*; j'ai donc choisi Dante Alighieri. Jetons d'abord un coup-d'œil rapide sur ce que l'on sait de certain de sa vie réelle.

Le premier écrivain qui ait composé une vie de Dante, Jean Boccace, mourut en 1374; c'est donc dans l'intervalle des cinquante-quatre années entre la mort de l'un et de l'autre de ces deux hommes que l'illustre prosateur a écrit la vie du grand poète.

Admirateur passionné des écrits d'Alighieri, Boccace ne le fut pas moins de la personne du poète dont il avait dû entendre parler dès son enfance, puisqu'il avait neuf ans lorsque Dante mourut en 1321.

Cette disposition si favorable du savant prosateur à l'égard du poète, fait naturellement supposer que l'auteur du *Décameron* a employé tous ses soins à recueillir les traditions et même les souvenirs de quelques vieillards, qui se rattachaient à la vie et à la composition des ouvrages de Dante. Mais soit à cause de la vie errante

du poète exilé pendant les dernières années de son existence, soit qu'un peu de légèreté inhérente au caractère du biographe, ait influé sur le résultat de ses recherches et de son travail, cet ouvrage très-curieux est cependant fort incomplet; et, selon toute vraisemblance, Boccace l'aura composé pour satisfaire la curiosité de ses concitoyens de Florence, lorsque, vers 1373, le sénat de cette ville lui donna une chaire spéciale pour lire et expliquer publiquement la *Divine Comédie*.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, on n'a pas cessé d'écrire sur Dante, et le nombre des biographies, des mémoires, des recherches et des dissertations sur la vie et les écrits de cet homme fameux, est presque infini (1).

Malgré tous ces efforts, plusieurs circonstances importantes de la vie active de Dante sont restées perdues dans une obscurité complète, environnées au moins d'incertitude et de doutes. Telles sont celles qui se rapportent à son mariage, à la part qu'il a prise au gouvernement de la république florentine, à son exil, à l'irrégularité de ses mœurs, à son séjour à Paris et en Angleterre, à l'abandon du parti guelfe, à ses colères contre sa ville natale et à son dévouement au parti gibelin soutenu par les empereurs.

(1) Sans parler des travaux de ce genre faits depuis Boccace jusqu'en 1800, on trouve dans le livre du professeur Giuseppe Picci, intitulé : « *I luoghi più oscuri e controversi, della Divina commedia di Dante, dichiarati da lui stesso*, Brescia 1843, » une liste de 212 ouvrages, tels qu'éditions commentées, commentaires généraux ou spéciaux, dissertations, biographies, etc., etc., composés sur Dante et ses ouvrages, dans tous les pays de l'Europe, depuis le commencement du xix^e siècle.

Les biographes de Dante ont sans doute jeté des lueurs précieuses sur toutes ces questions ; cependant la plupart d'entre eux, se posant d'avance comme panégyristes du poète, ne parlent ordinairement que des grandes qualités de son caractère, et glissent trop complaisamment, à mon avis, sur ses défauts. Dans l'impossibilité réelle où l'on a été jusqu'ici d'écrire son histoire, on a pris le parti de faire son *Éloge*, ce qui continuera d'avoir lieu tant que l'on n'aura pas les documents indispensables pour tracer avec certitude la vie privée et politique de cet homme fameux.

Ce n'est donc pas cette tâche lourde et ingrate que je m'impose en ce moment ; et comme, au contraire, j'ai l'intention de m'occuper particulièrement de Dante poète, philosophe et linguiste, de Dante fondateur d'un système poétique auquel presque toute l'Europe s'est conformée, je ne rapporterai sommairement que les faits de sa vie active qui sont clairement connus et bien avérés.

Le trisaïeul de Dante était un chevalier florentin nommé Cacciaguida, dont l'un des fils prit le nom de sa mère *Aldighieri* et le transmit à ses enfants. Ce nom éprouva bientôt une légère altération qui le fixa tel qu'on l'écrit aujourd'hui : *Alighieri*.

Le grand poète naquit à Florence, en 1265, de *Alighiero degli Alighieri*, et d'une dame dont on connaît seulement le nom ou surnom : *Bella*.

On donna au jeune Alighieri le petit nom de *Durante*, que les habitudes de famille réduisirent encore au diminutif *Dante*, mais que le jeune homme conserva et qu'il ajouta à son nom de famille : *Dante Alighieri*.

L'intelligence du jeune Dante se développa de très-

bonne heure, et ses parents lui firent donner une instruction qui le tira promptement de la classe des écoliers ordinaires. Autant que l'on en peut juger par un passage de la *Vie nouvelle*, ses père et mère moururent après qu'il avait atteint sa dixième ou douzième année, et c'est vers ce temps à peu près que l'on suppose qu'il fut confié par les parents qui lui restaient, aux soins de Brunetto Latini, l'un des hommes les plus savants de ce siècle, et qui passait pour posséder les mérites variés d'orateur, d'historien, de philosophe, de théologien et de poète.

On attribue aussi à Guido Guinizzelli l'honneur d'avoir contribué, comme littérateur et poète, à former le jeune Dante. Mais toutes ces circonstances sont rapportées sans dates et d'une manière si vague, que l'on ne doit les admettre qu'à titre de traditions.

Un événement de la vie de Dante, fort romanesque, mais qui semble avoir eu une grande importance, parce que le poète lui-même l'a fait connaître en détail et en a donné la date, c'est la connaissance qu'il a faite, à l'âge de neuf ans, en 1274, de Béatrice, fille de Folco Portinari. D'après le récit que Dante lui-même fait de cet événement dans la *Vie nouvelle*, et rapporté aussi par Boccace, on apprend que, lorsqu'il n'était encore âgé que de neuf ans, il fut conduit par son père chez Folco Portinari, où il vit la fille de ce noble florentin, Béatrice, qui avait à peine atteint elle-même sa neuvième année. Il raconte l'effet que produisit sur lui la beauté de cette enfant; il rend compte de l'impression profonde qu'elle laissa dans son âme, et constate, par cette anecdote, l'époque précise à laquelle sa passion réelle pour cette personne, a commencé; comment elle s'est

accrue, et de quelle manière, enfin, après la mort de Béatrice, en 1290, il prit le parti de recueillir toutes les poésies que cette jeune personne lui avait inspirées, et d'annoncer le projet qu'il avait déjà conçu non-seulement de chanter de nouveau les louanges de sa jeune amante, mais d'en faire en quelque sorte le principal personnage du grand poème de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, dont il méditait le plan.

Si la *Vie nouvelle* n'est pas, comme quelques-uns le prétendent, un livre purement imaginaire et allégorique, on peut considérer comme un point fixe dans l'histoire de Dante, que, depuis l'âge de neuf ans, il a été préoccupé de Béatrice jusqu'à vingt-six; que, déjà poète et écrivain remarquable, il acheva, en 1290, sa *Vie nouvelle*, livre dans lequel, au recueil de toutes les pièces de poésies amoureuses qu'il avait déjà faites, il ajouta une narration explicative de ses impressions accompagnée d'un commentaire philosophique.

L'année qui précéda celle où eut lieu cet événement, Dante, dont la famille était du parti guelfe, avait pris part à la guerre qui s'alluma entre les Arétins et les Florentins; et ce fut dans les rangs de ces derniers qu'il se comporta vaillamment à la fin du combat de Campaldino (1289).

La constitution toute civile de l'armée de Florence ne fournissait guère aux citoyens de cette ville l'idée de se faire une profession des armes, en sorte que Dante, ainsi que la plupart de ses contemporains, ne fit la guerre et ne donna des preuves de son courage qu'accidentellement.

Avant tout et par-dessus tout, Dante était alors poète et amoureux. En effet, lorsqu'en 1290, sa chère Béa-

trice mourut à l'âge de vingt-cinq ans, il en éprouva un chagrin si violent et si profond, qu'il faillit en perdre la raison, à ce qu'il dit lui-même dans la *Vie nouvelle*.

Boccace assure que, l'année suivante, les parents et les amis de Dante, le voyant constamment abattu par la tristesse, le sollicitèrent pour qu'il prit le parti de se marier, et qu'on le décida à épouser Madonna Gemma, fille de Manetto des Donati, famille puissante parmi les Guelfes, et dont le chef, Corso, commandait un corps de troupes à la bataille de Campaldino, où s'était trouvé Dante.

A l'occasion de cette union, Boccace s'étend assez longuement sur les inconvénients qu'il y a pour un homme d'étude, pour un philosophe, de se marier; et il oppose spirituellement les habitudes de la vie contemplative du savant et du poète, au besoin incessant qu'ont les femmes que l'on s'occupe d'elles. Il ne dit rien de fâcheux sur Madonna Gemma; toutefois, la suite de ses observations et les conséquences qu'il en tire l'ammènent à cette conclusion : « Que ceux qui s'occupent des hautes spéculations de l'esprit doivent laisser le mariage aux sots riches, aux grands seigneurs et aux ouvriers; et que pour les savants, ils n'ont rien de mieux à faire que de s'unir à la philosophie, la plus excellente épouse que l'on puisse trouver. »

D'une autre part, on sait que Dante a eu sept enfants de sa femme Gemma, depuis l'année 1291 jusqu'à 1301, ce qui fait supposer que les deux époux vivaient assez amicalement ensemble.

Cependant, depuis son exil, il serait impossible de trouver parmi les plaintes nombreuses que son injuste condamnation lui fit exhaler dans ses poésies, un seul

vers qui fasse allusion à la privation de sa femme et de ses enfants. Ce silence et ces observations de Boccace sur les inconvénients du mariage pour un poète, ont donné naissance à mille conjectures, dont le dernier mot est que Madonna Gemma était une espèce de furie, et que la seule consolation que Dante tira de son exil fut d'être débarrassé de cette moderne Xantippe.

Quant à moi, je donne les faits tels qu'ils nous sont incomplètement parvenus, et je profiterai de cette occasion pour répéter, avec preuves, que la plupart des circonstances de la vie de Dante sont tout aussi peu connues que celles de son mariage et ses suites, ce qui est cause que l'on risque beaucoup de faire un roman quand on veut écrire l'histoire de ce poète.

Boccace dit encore, en parlant de son héros : « Malgré la répugnance que j'éprouve à tacher la gloire d'un si grand homme, il m'est impossible de ne pas avouer qu'il a été adonné à la luxure, non-seulement pendant sa jeunesse, mais même dans l'âge mûr. » Quelque léger qu'ait pu être Boccace, on a peine à comprendre quel serait le motif qui l'eût engagé à inventer une calomnie, si des traditions très-récentes encore ne l'eussent pas autorisé à signaler ce fait. D'une autre part, et si l'on excepte quelques chansons et ballades amoureuses, qui ne sont que galantes et dont l'authenticité est d'ailleurs fort contestée, tout est d'une chasteté très-sévère dans les écrits de Dante, qui, certes, peut passer pour avoir été un mari suffisamment attentif, puisqu'il eut sept enfants de sa femme en dix ans.

Que conclure de tous ces faits incertains et contradictoires, si ce n'est que l'on doit retenir prudemment sa plume ? C'est donc ce que je fais ; et je poursuis.

Avant de se marier, Dante s'était fait immatriculer dans l'Art des médecins. Et bientôt, croyant pouvoir payer dignement son tribut de citoyen à sa patrie, il brigua les charges publiques. On prétend, mais toujours sans preuves suffisantes, que de 1293 à 1300, il fut chargé de quatorze ambassades.

Quoi qu'il en soit, le désordre était porté à son comble dans la cité de Florence. Après un siècle de haines, de guerres et de vengeances atroces, entre les Guelfes et les Gibelins, qui, jusqu'en 1300, avaient au moins eu le triste avantage de savoir qu'ils se battaient, les uns en faveur du gouvernement pontifical, les autres pour la monarchie impériale, il arriva que les deux factions oubliant tout-à-coup leur véritable mot d'ordre, se transformèrent en deux cotteries de petite ville, sans rien perdre toutefois de leur aveuglement, de leur fureur ni de leur cruauté. Une vieille querelle entre deux branches d'une famille de Pistoia dont l'une portait le surnom de *Blancs* et l'autre celui de *Noirs*, s'envenima à tel point, qu'après avoir substitué ces deux désignations à celles de Gibelins et de Guelfes auxquelles elles répondaient effectivement, une grande partie de la Toscane, mais Florence en particulier, fut de nouveau en proie à toutes les violences d'une guerre intestine. Au mois de mai de l'an 1300, on se battit de nouveau dans les rues de Florence et le sang des *Noirs* et des *Blancs* coula abondamment (1).

Dante était alors Prieur, c'est-à-dire l'un des douze

(1) Voyez pour les éclaircissements relatifs aux factions de Blancs et de Noirs; *Florence et ses vicissitudes* t. 1^{er}, page 107 et t. 2, page 67. — 74. Paris, 1837.

premiers magistrats élus pour gouverner la cité. Jusqu'à cette époque, le poète fidèle aux sentiments traditionnels de sa famille, avait toujours pensé, agi, combattu même dans les rangs des Guelfes ; mais le malheur voulut pour lui, qu'au moment de prendre part aux actes du Priorat, les questions politiques, ou plutôt les causes de division entre les Guelfes et les Gibelins, étaient devenues plus embrouillées que jamais, par la complication qu'y ajoutèrent les *Noirs* et les *Blancs* en mêlant leurs haines de famille à celles de parti.

Il a été absolument impossible, jusqu'ici, de savoir précisément ce que les partis des *Noirs* et des *Blancs*, qui prirent après les noms de *Verts* et de *Secs*, demandaient politiquement, et jusqu'à quel point leur opinion se rapprochait ou s'éloignait de celle des Gibelins et des Guelfes. En étudiant les détails de l'histoire florentine vers cette époque, on s'aperçoit seulement qu'un grand nombre d'unions matrimoniales, ayant eu lieu entre les familles de partis opposés, dans les moments où elles avaient suspendu momentanément leurs fureurs, il en résulta, que les hostilités une fois recommencées, les deux factions au lieu d'être distinctement séparées, et en mesure pour se faire une guerre franche et ouverte, se trouvaient tellement mêlées l'une avec l'autre, qu'au lieu de se quereller et de se battre de quartier à quartier, elles se faisaient la guerre dans l'intérieur même de chaque famille.

Vers le mois de mai de l'an 1300, les disputes, les rixes et les combats entre les *Noirs* et les *Blancs* se multiplièrent donc à tel point et devinrent si violentes, que l'année suivante (1301), le Priorat dont Dante était membre, crut, pour calmer la ville, pouvoir faire abs-

traction du parti auquel se rattachaient les combattants, et condamner indifféremment à l'exil les *Blancs* et les *Noirs* qui ensanglantaient journellement les rues de Florence. Mais avant d'obtenir le Priorat, Dante avait été envoyé par la république auprès du pape pour l'engager à rétablir la paix dans Florence par l'intermédiaire d'un Légat. Or, il était arrivé que la bonne volonté du pontife ainsi que les efforts de son envoyé, n'ayant eu aucun résultat, les Prieurs avaient pris la résolution, comme je viens de le dire, de frapper de l'exil les turbulents de l'un et l'autre parti. Florence était donc toujours plongée dans le désordre, lorsque l'on décida de renvoyer Dante auprès du pape, si, comme quelques auteurs l'ont avancé, le poète ne sortit pas de Florence par dégoût et par dépit.

Quoi qu'il en soit, ce fut pendant cette absence et sans avoir été entendu ni jugé, que le poète magistrat fut condamné ainsi que trois de ses concitoyens, à deux ans d'exil hors de la Toscane, à huit mille livres d'amende; et faute de payer, à la dévastation de ses biens, pour expier le prétendu crime de *baratterie*, ou extorsions et gains illicites, et enfin pour s'être opposé à la venue de Charles de Valois à Florence, où ce prince était appelé par la faction guelfe. Cette sentence porte la date du 27 janvier 1302. Dante était âgé de trente-sept ans.

Deux mois après et sur des avis reçus, que les exilés faisaient des tentatives pour rentrer à force ouverte dans Florence, le Podestat Cante Gabrielli renouvela l'arrêt, et le 10 mars 1302, Dante et quatorze magistrats ses collègues, furent condamnés à être brûlés vifs, dans le

cas où ils auraient la témérité de mettre le pied sur le territoire de la commune de Florence.

Enfin , en 1315 , on prononça une troisième sentence contre Dante , par laquelle on le condamna cette fois , pour n'avoir pas comparu, ni donné caution de sa sortie de Florence.

Dans aucun de ses ouvrages, Dante, ne parle même incidemment , de l'époque à laquelle il quitta le parti guelfe pour suivre celui des Gibelins ; mais il est naturel de penser que le changement qui s'opéra dans ses opinions et ses principes politiques, coïncide avec le temps où il a été accusé de *baratterie*, soupçonné d'avoir fait retenir Charles de Valois, et condamné à l'exil et à l'amende avec tant d'injustice et de brutalité. Ce qui doit confirmer dans cette opinion , est la persévérance haineuse avec laquelle le poète soutint et défendit la nouvelle opinion qu'il avait embrassée.

Tels sont les faits et leurs résultats , peu nombreux , assez obscurs , mais constatés par les historiens et par des actes authentiques, qui se rapportent aux magistratures que Dante a exercées ; et le point capital à signaler ici , est que le passage du poète de la faction guelfe à celle des Gibelins, date ainsi que la rancune vigoureuse qu'il a nourrie dans son cœur contre Florence , des années 1301—1303 environ.

Rien n'est plus naturel , sans doute , que ce changement de parti ; et l'on conçoit facilement que l'humeur âcre et la colère se soient emparées de l'esprit de Dante, lorsqu'il se sentit frappé de sentences à la fois si injustes et si extravagantes. Mais entre la résignation d'un chrétien et la fureur parfois aveugle, avec laquelle le poète, devenu Gibelin , a lancé ses malédictions contre sa ville

natale, il y a un terme moyen, un certain calme digne et généreux dans lesquels le poète Florentin aurait dû se renfermer. Peut-être que si il eût pu agir ainsi, ses ouvrages eussent été moins animés qu'ils ne le sont ; mais sa conduite, comme homme, eût été plus généreuse et plus convenable."

L'habitude de louer tout ce que Dante a fait, s'est tellement établie depuis quelque temps, que ce n'est pas sans embarras que l'on se trouve forcé de désapprouver hautement quelques-unes des actions de ce grand poète. Quant à moi, l'estime que m'inspire l'ensemble de son caractère, et l'admiration que je professe pour ses écrits, ne m'aveuglent pas sur ses défauts ; et je cherche en vain un grand homme, un grand citoyen dans Alighieri, lorsque je considère sa gestion comme magistrat, si j'envisage la versatilité de ses opinions politiques et surtout l'esprit de haine et de vengeance qui le poussa à appeler les armées allemandes contre sa patrie (1).

Si tout ce qui se rattache à la vie publique de Dante reste obscur pour nous, le peu que l'on sait sur le cours de ses études, depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, ne l'est pas moins. Il a été, dit-on, instruit d'abord par Brunetto Latini ; il fréquenta, assure-t-on encore, mais avec vraisemblance, les Universités d'Italie et entre autres, la plus fameuse de toutes, celle de Bologne. Quant à Boccace, il affirme qu'il étudia à celle de Paris (2),

(1) Voyez les deux lettres de Dante adressées, l'une en 1311, l'autre en 1313, à l'empereur Henry VII ; on les trouvera traduites, dans le 2^e vol. de *Florence et ses vicissitudes*, Paris, 1837, pages 79 - 87.

(2) Dans le X^e chant du *Paradis*, vers 136, on rencontre un pas-

50 Il faut observer que Dante appartenait déjà à la faction des Blancs, qui étaient les modérés entre les Guelfes, ceux qui ne résoulaient pas à tout espérer la conciliation avec les Sibelins. Par son passage au parti Sibelin Dante faisait plutôt un pas en avant

qu'il s'y fit même remarquer par la manière ingénieuse et savante, avec laquelle il répondit aux questions ardues qui lui furent proposées. Mais au vague de ce renseignement se joint l'ignorance où l'on est de l'époque précise à laquelle Dante a pu venir en France. A-t-il habité Paris deux fois comme on le suppose, d'abord avant sa triste magistrature, puis au temps de son exil? La première partie de cette question reste encore insoluble. Enfin, a-t-il été jusqu'en Angleterre et aurait-il même visité l'Université d'Oxford, comme on l'a dit aussi? A toutes ces questions point de réponse.

Dans l'impossibilité où l'on se trouve, faute de documents, de les éclaircir et de les résoudre, le parti le plus sage est de chercher à savoir quel pouvait être l'état des connaissances acquises par Dante, lorsqu'arrivé à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, le poète composait ses trois Cantiques. Or, d'après l'étude attentive de l'ensemble de ses écrits, on peut conclure, je crois, que quant à la *Grammaire*, comme on disait alors, il savait le latin, le provençal, les langues d'*oc* et d'*oil*, les dialectes italiens en usage de son temps; mais qu'il igno-

sage par lequel Dante fait allusion à la rue du Fouare, où se tenaient alors les écoles à Paris, et d'un certain Siger qui y professa avec un grand éclat et « mit en syllogismes d'importunes vérités. » *Sillogizzò invidiosi veri.* » M. Victor Le Clerc, doyen de la faculté des lettres, a publié dans le XXI^e vol. de la grande *Histoire littéraire de la France*, une notice extrêmement curieuse sur la vie et les ouvrages qu'il a retrouvés de ce Siger de Brabant dont les opinions sont très-hardies, comme l'avance Dante. Ce professeur n'était connu jusqu'ici que par le peu de vers que le poète Florentin, son auditeur, nous a laissés sur lui.

Dans la route qu'il suivait, depuis long temps, fu un changement absolu. D'ailleurs les abus, les violences de toute espèce ont donné à Dante des raisons bien plus que personnelles d'abandonner la patrie ou il était né, mais qu'il n'avait pas adoptée.

rait le grec et même l'arabe, langue que possédaient plusieurs savants ses contemporains.

Quant à ses connaissances en philosophie et dans les sciences naturelles, il devait les avoir puisées particulièrement dans les traductions d'Aristote et de Ptolémée ; et pour tout ce qui se rattachait à la métaphysique, considérée comme étude préliminaire de la théologie, Boèce, saint Augustin et saint Anselme de Cantorbéry, doivent avoir été ses premiers guides.

Sans le secours d'aucun renseignement positif, rien n'est plus facile que de se rendre raison des ressources que dut employer le grand poète, pour étudier la Théologie. D'abord il a dû fréquenter les écoles des Universités de Bologne, de Pavie, comme celle de Paris. Mais dans le cas où les secours lui eussent manqué, il avait certainement à sa portée et entre les mains, le livre de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, dont la troisième et dernière partie avait été publiée en 1274, lorsque Dante n'avait que neuf ans. Je crois même pouvoir assurer que c'est dans ce grand ouvrage que le poète a fixé ses idées sur cette science, puisque, comme j'aurai l'occasion de le démontrer plus loin⁽¹⁾, les grandes divisions de ses trois *Cantiques*, se rapportent à celles de la *Somme* de saint Thomas.

Mais si précieuses et quelque'étendues que pussent être les connaissances acquises par Dante dans les langues, en physique, en philosophie, en métaphysique et en théologie, il n'y avait rien ajouté de son propre fonds, et dans ces importantes matières il s'était seulement mis au courant de ce qu'on avait pensé et découvert avant lui.

Le travail scientifique véritablement original de Dante,

⁽¹⁾ V. pag. 104. et suiv.

est celui qu'il a fait sur les dialectes variés que l'on parlait de son temps en Italie. C'est en les comparant, en tirant de chacun d'eux ce qu'ils contenaient de fort, d'expressif et d'élégant, qu'il est parvenu à constituer la langue toscane telle qu'il l'a écrite, telle qu'on la parle encore aujourd'hui.⁽¹⁾ Ce beau et ingénieux travail qui décèle le linguiste profond, est d'autant plus remarquable de la part de Dante, que contre l'ordinaire de ceux qui ont le génie de la *Grammaire*, il possédait encore l'instinct du poète, élevé à sa plus haute puissance.

Le perfectionnement et la fixation de la langue toscane est sans doute un événement de la plus haute importance, mais dont les résultats ont influé particulièrement sur l'Italie. Or, avant tout, mon intention étant de faire ressortir celles des pensées et des opinions émises par Dante, qui ont imprimé des traces profondes dans les doctrines philosophiques et littéraires ainsi que dans les mœurs de l'Europe moderne, je ne ferai qu'indiquer en ce moment les études du grand poète Florentin sur les dialectes de l'Italie, matière qu'il a traitée dans son ouvrage intitulé : *De vulgari eloquio*, et dont je me réserve de parler lorsqu'il en sera temps.

Pour sauver le lecteur du déluge de discussions et d'hypothèses auxquelles la personne et la vie de Dante ont donné lieu, j'ai rapporté le petit nombre de faits positifs et incontestés que l'on a pu recueillir sur son éducation et ses études, sur sa magistrature et son exil, et enfin sur le changement de ses idées politiques relatives au gouvernement temporel de l'Italie. Il ne reste plus à considérer dans la vie de cet homme, que ce qui se rapporte directement à la composition de son grand poème

(1) C'est un préjugé historique, aujourd'hui reconnu en Italie, que d'avoir attribué à Dante la constitution de la langue italienne, tirée des dialectes de la langue des temps

dont il fut particulièrement préoccupé pendant les vingt et une dernières années de son existence.

Vers 1274, Dante âgé de neuf ans, voit Béatrice, fille de Folco Portinari, et conçoit pour cette jeune enfant une passion réelle, mais respectueuse et mystique qui s'imprime profondément dans son âme et agite sans cesse son imagination. Cet attachement mystérieux s'accroît avec le temps, éveille l'instinct poétique du jeune amant qui peint alors dans une suite de sonnets les sentiments variés que fait naître en lui l'accueil plus ou moins favorable de celle qui lui inspire un véritable culte. Cette adoration de Béatrice, dure et se manifeste ainsi jusqu'en 1290, année de la mort de la fille de Folco Portinari, à l'âge de vingt-quatre ans.

Une ou deux années après cet événement, Dante âgé de vingt-six ou vingt-sept ans (vers 1292-93) achève et fait connaître son premier ouvrage, la *Vie nouvelle*, dans lequel il fait entrer outre les sonnets que Béatrice vivante lui avait inspirés, ceux qu'il fit après la mort de sa *noble dame*; ayant soin d'intercaler entre chacun d'eux une narration historique en prose qui explique l'occasion qui lui a fait écrire ses vers, l'intention dans laquelle ils ont été composés, et de quelle manière il faut en interpréter le sens souvent mystérieusement caché. La douleur poétique que Dante exprime dans la *Vie nouvelle*, au sujet du trépas de Béatrice, aboutit à une espèce d'apothéose de cette femme, ce qui entraîne le poète à dire que toutes les époques et tous les actes de la vie de Béatrice, ayant été surbordonnés au nombre parfait neuf, cela donne à entendre qu'elle est un miracle dont la racine est l'admirable Trinité. Puis à la fin de ce livre étrange, le poète toujours exclusivement occupé de Béatrice,

Le Dante, est déjà parti en France, visité par plusieurs
artistes à Paris. Le grand homme l'a perfectionné enrichi, et
a écrit le mot de la langue d'or par le Dante, et en
est plusieurs sont le mot de Dante et le plus parfait.

avertit que son intention est de chanter ses louanges sur un ton bien plus élevé encore, et dans un ouvrage beaucoup plus important que celui qu'il termine. « J'espère, » dit-il, à la fin de la *Vie nouvelle*, dire d'elle ce qui n'a pas encore été dit d'aucune autre; et ensuite, qu'il plaise à celui qui est le seigneur de la courtoisie, que mon âme puisse aller voir la gloire de la Dame, c'est-à-dire la bienheureuse Béatrice, qui regarde glorieusement en face de celui qui est : *Per omnia sæcula, benedictus. Laus Deo.* »

Pour achever de faire connaître le caractère de cette production singulière, il faut ajouter que les sonnets et le récit en prose, composant la *Vie nouvelle*, sont accompagnés d'un commentaire courant, écrit selon les formules scholastiques, aussi sec et aussi vide que le texte est abondant de figures et parfois même d'exagérations poétiques.

Tel est le germe du système poétique qu'adopta Dante. Le culte de la femme en fait le fondement; la forme employée pour le développer est très-souvent empruntée à la théologie scholastique; et ce système a pour objet, en partant de la beauté visible, de faire élever successivement l'âme au beau éternel, pour parvenir enfin jusqu'à Dieu. Béatrice, la Femme en un mot, est l'objet de l'adoration et du culte de Dante, en tant que symbole visible de la beauté divine, de la sagesse et de la sainteté, prises absolument.

Telle était l'idée fondamentale que Dante avait déjà développée dans un assez grand nombre de sonnets, de chansons et surtout dans sa *Vie nouvelle*, lorsqu'après avoir fait un mariage qui ne fut qu'un accident passager dans sa vie, comme on l'a vu, il se lança inconsidéré-

Just like the Virgiles.

ment dans la carrière politique à laquelle la nature ne l'avait pas destiné, et dont il fut écarté tout-à-coup d'une manière violente et injuste, pour être enfin banni de son pays où il ne put jamais rentrer, ce qui le força de vivre pauvrement en raison de la confiscation de ses biens.

Dante se retira d'abord à Sienne, qu'il fut obligé de quitter pour Arezzo où dominait le parti gibelin. Cette ville était gouvernée par Uguccione della Faggiola, homme de guerre, qui tendit une main secourable à l'exilé. Suivant le chroniqueur J. Villani, le poète se rendit successivement à Bologne, à Forlì et enfin à Vérone où il fut accueilli par Bartolomeo della Scala. On pense qu'à cette époque Dante avait déjà composé en latin les sept premiers chants de l'*Enfer*, lorsque contrarié par la difficulté de rendre ses idées dans une langue que l'on ne savait alors que fort mal, il prit la résolution de recommencer son ouvrage en vers italiens. Cette première *Cantique*, l'*Enfer*, semblerait donc avoir été achevée vers la fin de 1308, vers le temps où il la dédia à Uguccione della Faggiola, comme témoignage de sa reconnaissance.

On remarquera que cet Uguccione ainsi que Bartholomeo, tous deux chefs gibelins, n'étaient occupés alors, ainsi que la plupart des seigneurs lombards, qu'à rassembler des troupes et à se coaliser pour se rendre maîtres de Florence et en chasser les Guelfes. Le séjour de Dante chez ces deux seigneurs peut donc être considéré comme l'une des circonstances qui ont décidé le poète à embrasser le parti contraire à celui auquel lui et ses ancêtres avaient été attachés, et qui accoutumèrent

même son âme à admettre des idées de haine et de vengeance contre sa ville natale.

On pense généralement que c'est à cette même époque que Dante composa son livre intitulé le *Banquet*, *Il Convito*. Quoique cet ouvrage n'ait de commun avec le *Banquet de Platon*, que le titre, il est difficile de croire cependant que la célébrité traditionnelle de l'ouvrage de l'élève de Socrate, ne soit entrée pour rien dans l'idée de la composition de Dante. Envisagé sous le rapport de l'art, le *Convito* est une des plus bizarres productions du poète Florentin. Mais outre les lumières que l'on y trouve pour faciliter la lecture et l'intelligence de la divine Comédie, ce livre a le grand avantage de faire apprécier le genre et l'étendue des connaissances positives que Dante avait acquises en théologie, en métaphysique, en morale, et même dans les sciences physiques ; il indique enfin de quelle manière cet esprit contemplatif et si hardi tout à la fois, les combinait dans sa pensée pour les transmettre aux hommes de son temps.

Par suite des habitudes d'esprit, et du goût qui régnaient alors, Dante a tellement enveloppé sa matière, naturellement obscure, d'un voile bizarrement allégorique, que ce traité de morale, ce *Banquet*, est la plupart du temps hérissé d'énigmes indéchiffrables pour nous.

Fidèle au mode qu'il avait déjà employé dans la *Vie nouvelle*, Dante a introduit dans sa composition du *Banquet*, trois chansons ou ballades, espèce de texte apocalyptique dont chaque phrase lui sert de point de départ pour le développement des vérités philosophiques et morales, qu'il se propose de démontrer et que son intention était de répandre. Ces chansons, au nombre de

trois seulement, servent tout à la fois de texte et de résumé au trois livres du *Banquet* qui devait en avoir quinze au moins, mais que Dante distrait de ce travail par la composition de ses deux dernières *Cantiques* : le *Purgatoire* et le *Paradis* (1), ne put achever.

Dans cet ouvrage de son âge mur, Dante se montre fidèle au système d'amour platonique, qu'il avait déjà adopté dans sa *Vie nouvelle*. La philosophie dans le *Banquet* apparaît toujours sous la figure d'une femme, et quoique le fond de ses idées de moralité se soit beaucoup modifié depuis sa jeunesse, le poète n'a cependant pas cessé d'employer les mêmes formes.

Cet artifice dont il a tiré tant d'avantages dans ses grands poèmes, est loin, je l'avoue, de l'avoir aussi heureusement servi, lorsqu'il l'emploie pour traiter de philosophie et de morale. Mais enfin cette ressource, tantôt bonne, tantôt faible, est en dernière analyse, un des caractères distinctifs de la manière propre à ce grand écrivain. Ce serait d'ailleurs une injustice souveraine, commise envers Dante et son temps, que de juger le *Banquet* d'une manière absolue. En le considérant comme un effort tenté pour la première fois, pour mettre les plus hautes connaissances humaines à la portée de tous les esprits, par le secours d'images et d'allégories séduisantes, et en faisant passer la majesté du langage scientifique sous le joug de ce que l'on ne regardait encore que comme un jargon vulgaire, alors on estime tout ce

(1) Je conserve ici en français, la distinction italienne du mot *cantique*, au masculin ou au féminin. *Cantico* veut dire : un cantique; mais par *cantica*, on entend un recueil de cantiques. Et c'est Dante lui-même qui a imposé ce titre à chacun de ses trois grands poèmes, parce qu'il les considérait comme une suite de cantiques.

qu'il y a de fort, de grand et de généreux dans l'intention et l'idée d'un livre comme le *Banquet*, où tout ce qui était enfermé alors dans le latin, fut tout-à-coup révélé à ceux qui ne connaissaient que la langue parlée. Cette vulgarisation de toutes les sciences, par Dante, l'un des plus importants résultats du génie et des ouvrages de cet homme, donne au *Banquet* un caractère particulier; et si quelques-unes des doctrines scientifiques qu'il contient nous font rire aujourd'hui, on ne doit pas oublier qu'il y a cinq siècles qu'il a été écrit, et que l'heureuse impulsion qu'il a communiquée alors à tous les esprits, est celle à laquelle nous obéissons encore.

En considérant donc le *Banquet* sous ce rapport, la lecture de ce livre est indispensable à ceux qui veulent étudier les écrits de Dante et connaître le caractère singulier du génie de cet homme.

Malgré l'apparence politique que la courte magistrature et le long exil de Dante ont donnée à sa vie, au fond elle a été exclusivement poétique et littéraire. Le style des lettres qu'il a écrites au sujet de ses infortunes comme citoyen, en sont même une preuve éclatante; car ces écrits sont beaucoup plus remarquables par la majesté d'élocution, que par la force des pensées et des raisonnements politiques que le poète y a introduits. Cette qualité et ce défaut sont également sensibles dans la lettre adressée « à tous les Italiens à l'occasion de la venue de l'empereur Henry VII en Italie, en 1311 », ainsi que dans celle que le poète envoya à ce même prince en 1313, pour l'engager à sévir contre Florence la Guelfe.

L'écrit politique le plus important de Dante, est son

traité de la Monarchie (de Monarchiâ) qui, selon toute vraisemblance, a été composé vers cette même année 1313, lorsque tout dévoué à la faction gibeline, il crut devoir prouver scientifiquement que les droits de la monarchie impériale, fondés sur ceux de l'empire romain, ne relevaient que de Dieu seul, et non du Saint-Siège. Ce morceau fort curieux en lui-même, est l'acte politique le plus important de la vie de Dante, parce qu'en défendant le parti gibelin auquel il se rattachait, le poète traita et trancha même la grande question de la rivalité des papes et des empereurs, soulevée depuis deux siècles et demi, par Grégoire VII (1).

Dante eut sans doute la précaution de ne pas avouer cet ouvrage de son vivant, car cette manière scientifique de réduire à néant les prétentions de la cour de Rome, jointe aux satires virulentes contre les pontifes, si fréquentes dans ses poèmes, aurait achevé de le mettre mal avec la Sainte Inquisition. Heureusement il n'en fut pas ainsi, quoique l'on ait de la peine à saisir la nuance de sévérité et d'indulgence qui engagea le Saint Office à épargner Dante, tandis qu'il fit brûler vif le pauvre Cecco d'Ascoli, mauvais poète contemporain dont on aurait pu se contenter de jeter simplement le livre de l'*Acerba* dans les flammes, ce qui aurait fait beaucoup plus d'honneur à la justice des inquisiteurs. Quoiqu'il en soit, il paraît que Dante fut accusé d'hérésie à différentes époques de sa vie, et l'on sait même par une note qui se trouve en tête d'un ancien manuscrit de sa paraphrase en vers du *Credo*, qu'il se crut obligé de faire cette profession de foi catholique, pour éviter les poursuites que

(1) Voyez *Florence et ses vicissitudes*, t. II, pages 60-98.

voulaient commencer contre lui des Frères Mineurs, docteurs en théologie qui, blessés de la manière plus que cavalière dont il a traité les Religieux de cet ordre dans les X et XII^e chants de son *Paradis*, avaient désigné plusieurs d'entre eux pour étudier soigneusement toutes les parties des ouvrages du poète, et s'assurer si il ne s'y trouverait rien qui pût le faire brûler, lui et ses livres, comme hérétiques (1).

Un écrit qui fait grand honneur au caractère de Dante, est la lettre qu'il adressa à un Religieux de ses amis à Florence, en 1315, lorsque l'on fit quelques efforts dans cette ville, en faveur des bannis contre lesquels on venait de prononcer la troisième sentence qui frappait encore le poète errant et malheureux. Exilé, privé de ses biens, on consentait à ce qu'il rentrât dans sa ville natale, mais sous la condition qu'il paierait une somme d'argent destinée à être offerte en amende honorable à l'autel Saint-Jean. L'innocence et la fierté du poète ne purent lui faire accepter un pardon qui l'aurait fait juger coupable, et après avoir donné toutes les raisons qui pouvaient justifier son refus, il termina sa lettre en disant : « Non, mon père, ce n'est pas là la vraie voie pour rentrer au sein de la patrie. Mais si vous, ou d'autres, pouvez en trouver une qui convienne à l'honneur et à la réputation de Dante, croyez que je ne tarderai pas à la suivre pour rentrer dans mon pays. Que si je ne puis rentrer à Florence par un chemin honorable, alors je n'y rentrerai jamais. Et pourquoi non ? en quelque lieu

(1) ... « E fù commesso ne' più solenni maestri che studiasseno nel suo libro se vi trovasseno cosa da farlo ardere, e simile lui per eretico, »

que je me trouve, ne verrai-je pas le soleil et les étoiles ? Ne pourrai-je pas toujours me livrer, sous la voûte du ciel, aux douces spéculations de la vérité, sans que, privé de gloire et chargé même d'ignominie, j'aie me rendre à la discrétion de ce peuple et de cette cité de Florence ? Après tout, on ne manque jamais de pain ! »

Aucun renseignement positif ne nous est resté sur l'époque à laquelle il a composé son traité de *Vulgari eloquio* ; mais l'objet même de l'ouvrage, c'est-à-dire la comparaison des différentes langues ou dialectes de l'Italie, fait croire que Dante a commencé ce travail de très-bonne heure. En supposant même qu'il ne l'ait rédigé qu'à la fin de sa carrière, il est vraisemblable qu'il s'en est occupé pendant tout le cours de sa vie. Plusieurs passages de la *Vie nouvelle* semblent indiquer que, jeune encore, la linguistique le préoccupait déjà, et qu'il pensait à perfectionner la langue vulgaire, au point de la substituer, comme il le fit en effet, à la langue latine.

Rien n'est si incertain ni si vague que les détails que l'on donne sur la vie de Dante pendant son exil, et durant les quinze dernières années de sa vie. On sait qu'il fut accueilli par les seigneurs de Véronne, Alboin et Bartoloméo de la Scala, puis enfin par Kan le grand, frère de ce dernier. Kan le grand honora particulièrement Dante dans ses malheurs, et c'est à ce prince que le poète a adressé une lettre par laquelle il lui fait connaître la marche allégorique qu'il a cru devoir suivre dans la composition de ses trois fameuses *Cantiques*, dont il lui dédia la dernière, celle du Paradis.

Jean Villani prétend que Dante, vers la fin de sa vie, fut chargé d'une ambassade auprès de la république de

Venise, de la part du prince de la Polenta. Mais, s'il faut en croire les auteurs qui ont parlé de cette commission, tout en prouvant le cas que l'on faisait du caractère honorable du poète florentin exilé, cette fonction diplomatique lui aurait tourné assez mal, par l'indiscrétion avec laquelle il aurait, dit-on, parlé des Vénitiens, dans une lettre adressée au prince qui l'avait envoyé près d'eux.

En admettant cette tradition, ce serait à son retour de Venise à Ravenne, qu'il serait tombé malade dans cette ville où il est mort le 14 septembre 1321, à l'âge de cinquante-six ans (1). Il y fut enseveli avec pompe, et voici l'étrange épitaphe qu'il s'était, dit-on, préparée :

JURA MONARCHIÆ, superos, Phlegetonta, lacusque,
Lustrando cecini, voluerunt fata quousquæ :
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
Auctorem que ducem petiit, felicior astris.
Hic claudor Dantès patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia Mater amoris.

« En visitant les lieux supérieurs (*Paradis*), ceux arrosés par le Phlegéon (*Enfer*), et les lacs (*Purgatoire*,

(1) Ceux des lecteurs qui désireraient prendre connaissance des recherches approfondies faites sur la vie de Dante, pourront consulter principalement : « La II^e parte delle cronichette d'Italia, compilate de G. Degli Orelli. Coira. 1822. — Il Veltro allegorico, ovvero Vita di Dante e di U. della Faggiola, del C. Troya. Firenze 1826. — Vita di Dante scritta da Cesare Balbo. Torino, 1839. — Histoire de Dante Alighieri, par M. le Ch. Artaud de Montor. Paris, 1841. — Gli Amori di Dante et Beatrice da F. Arrivabene. Mantova 1833, etc. et en français la biographie de Dante par Fournier et Ozanam. Paris : La Bibliothèque de la ville de Paris, et de la Société Dante par Dante.

qui forme une île au milieu des eaux), j'ai chanté les Droits de la Monarchie autant que l'ont permis les destins. Mais comme la partie étrangère (*mon corps*) s'en est allée dans un meilleur lieu, et que plus heureuse elle est montée aux cieux et a été trouver l'auteur et le chef de toutes choses, c'est ici que je suis renfermé, moi, Dante, exilé de ma terre natale, moi, à qui Florence, mère peu tendre, a donné le jour. »

Les ouvrages qui nous restent de ce grand homme, outre ses trois grands poèmes, *l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis* sont, *la Vie nouvelle, le Banquet d'amour, le Traité du langage vulgaire*, un recueil de *Poésies*, chansons, sonnets et ballades; sept lettres, des *Paraphrases* en vers, du Credo, du Pater et des Psaumes de la pénitence, et des *Éclogues latines*. On prétend qu'il avait composé une histoire des Guelfes et des Gibelins; mais il n'est pas resté trace de cet ouvrage, non plus que d'un traité écrit en latin, intitulé : « *Tractatum de symbolo civitatis Jerusalem et almæ Romæ*. »

En sa qualité d'Italien, Dante, poète et linguiste, tient dans son pays une place analogue à celle qu'occupe Homère en Grèce. Il échauffa et féconda, dans l'esprit de ses compatriotes, le germe de toutes les connaissances intellectuelles. Considéré sous ce rapport seulement, Alighieri peut être placé au nombre des plus grands hommes des temps modernes.

Mais là ne se bornent pas son influence et sa gloire; car ses écrits ont fait prévaloir dès le commencement du xiv^e siècle, des idées et des opinions fondamentales, qui se sont aussitôt propagées dans toute l'Europe, et dont l'influence se fait encore sentir de nos jours.

On ne saurait nier que la *poésie amoureuse* ne date

d'un siècle au moins avant Dante en Italie, puisque les poètes Provençaux, Catalans et Siciliens, la cultivaient déjà vers le commencement du ^{xii}^e siècle. Mais alors, elle était exclusivement religieuse, ou galante et chevaleresque. Quelques fois même, ces trois éléments s'y trouvaient combinés ; cependant on y chercherait vainement le grand principe au moyen duquel Dante l'a reconstruite en quelque sorte, et lui a donné tant d'importance : je veux dire la philosophie platonicienne ou l'amour du beau visible, qui en perfectionnant d'abord les sens, fait naître en nous l'idée du beau absolu et éternel que l'intelligence seule peut concevoir.

Pour comprendre et apprécier le grand mérite de Dante, il faut avoir étudié quelques grands hommes qui l'ont précédé, tels qu'Anselme de Cantorbéry, Abeilard, Pierre-le-Lombard, Albert-le-Grand et Thomas d'Aquin. A tous ces esprits supérieurs, à tous ces hommes qui, réellement avaient fait faire déjà des pas immenses à la philosophie, il manquait une qualité essentielle, indispensable pour se faire comprendre par les masses et agir puissamment sur elles : le sens poétique et littéraire.

Ces théologiens-philosophes avaient procédé, en leur qualité de chrétiens, de l'inconnu au connu, marche absolument contraire à l'emploi de la raison humaine.

Aussi résulta-t-il de là que tous les hommes qui cultivèrent leur intelligence depuis le ^{xi}^e siècle, jusqu'au commencement du ^{xiv}^e, furent ou exclusivement savants et d'une sévérité rigoureuse de doctrines, comme les hommes que je viens de nommer, ou écrivains frivoles et même obscènes comme le sont en général les troubadours et les trouvères. Avant Dante et quelques-uns de ses prédécesseurs, l'exercice de la littérature était pres-

qu'une impiété; et il n'y avait pas de rapprochement possible entre la poésie et la philosophie théologique.

Saint Anselme, Abeilard et Saint Thomas-d'Aquin, qui possédaient quelques connaissances des ouvrages de Platon, les avaient particulièrement puisées dans les écrits de Macrobie et de saint Augustin, et au moyen de quelques traductions fournies par les Arabes. Mais aucun d'eux n'a fait précisément allusion à l'*amour platonique*, ou à la connaissance du beau éternel, par l'amour et l'étude préliminaire du beau visible. Et sans pouvoir déterminer comment Dante a obtenu une explication plus précise de ce système, il faut pourtant reconnaître que dans le premier de ses ouvrages même, *la Vie nouvelle*, il y est déjà nettement exposé.

Mais, lorsque l'on s'est livré à l'étude comparative des écrits que Dante a faits pendant le cours de sa vie, et si l'on rapproche par exemple la *Vie nouvelle* qu'il composa dans sa jeunesse, de l'*amoureux banquet* écrit à la fin de sa carrière, il est facile de suivre les progrès que l'idée de Platon a faits dans son esprit; et comment Béatrice, qui ne fut d'abord qu'un avertissement donné à son esprit par l'intermédiaire de ses sens, n'est plus dans le banquet qu'une espèce de signe algébrique qu'il emploie pour désigner la Sagesse et la Philosophie.

C'est en remettant en honneur l'idée de Platon sur l'amour pris dans un sens général et spirituel; c'est en employant de nouveau ce moyen de considérer la nature sensible et visible, pour s'élever jusqu'à la compréhension des choses intellectuelles et divines, que Dante, armé de cette idée, l'une des plus lumineuses et des plus fécondes de l'antiquité, rétablit dans les esprits, par le

secours de ses inventions poétiques, et surtout par sa création de Béatrice, l'ordre dans lequel doivent naturellement procéder successivement les idées, pour arriver aux plus hautes spéculations de l'intelligence. Il enseigne de nouveau qu'il faut partir du connu pour découvrir ce qui ne l'est pas, et que l'expérience est le principe de toute science ; en sorte qu'en 1300, Dante continuait de marcher dans la voie que l'anglais Roger Bacon avait ouverte, et que son compatriote Galilée devait parcourir avec tant de sûreté et d'éclat, trois siècles après.

On trouve bien dans saint Anselme, dans Albert-le-Grand et dans Roger Bacon surtout, quelques passages, très-précis, où le système expérimental est recommandé comme le seul qui puisse conduire à la véritable science ; mais les ouvrages de ces pieux savants, n'étaient lus et ne pouvaient être compris que par le petit nombre de ceux qui déjà étaient savants eux-mêmes ; tandis que tout le monde, sans distinction d'âge ni de sexe, comprit la Béatrice de Dante, cette merveilleuse beauté sous les traits de laquelle on entrevoyait avec tant de clarté la perfection morale et même divine.

Quel que soit le plus ou moins de netteté avec lequel cette idée se logea dans les esprits au commencement du xiv^e siècle, ce dont on ne peut douter, c'est qu'elle s'y imprima avec force. En sorte que Roger Bacon et Dante qui, dans la candeur de leurs intentions, croyaient travailler exclusivement en faveur de la théologie scholastique, objet de leurs plus chères études, lui portaient, au contraire, une assez rude atteinte. C'était la science qu'ils servaient à leur insu.

Mais outre cet important résultat des poésies de Dante

sur les esprits de l'Europe policée au xiv^e siècle, il en est un autre non moins considérable qui se fit sentir dans les mœurs.

Par suite de la morale évangélique, puis, bientôt après, en raison des coutumes, des usages et des lois établies par la chevalerie, la femme avait déjà pris un rang et une importance remarquables dans la société moderne. La galanterie des Provençaux, sujet si habituel des ouvrages de leurs poètes, avait été imitée par la plupart des peuples de l'Europe ; et , quoique sous le voile trompeur d'un respect simulé, on exprimât ordinairement les passions les plus frivoles ou les plus brutales, cependant le jargon habituel de la galanterie, finit par faire prendre aux femmes un ascendant et un pouvoir dans la société et dans les affaires sérieuses , qu'elles n'avaient jamais eus jusque-là.

Un accident qui semble n'être pas étranger au culte que l'on rendait alors à la femme, contribua encore à faire exalter les mérites de cette moitié du genre humain. Vers la fin du xi^e siècle, on commença à se livrer plus particulièrement au culte de la Sainte-Vierge, et de ce moment le nombre des églises qui lui furent vouées alla toujours croissant. La dévotion que l'on montra à ce personnage saint, la confiance que l'on mit dans son pouvoir furent telles, que dans les actes ordinaires de la vie et dans les prières, il usurpa réellement l'importance que l'on n'aurait dû attacher qu'à Dieu seul. Ce sentiment dégénéra, il faut le dire, en une véritable superstition. Dante, lui-même, n'en fut pas exempt ; et à la fin de sa dernière *Cantique* sur le Paradis, au lieu d'adresser une prière au Tout-Puissant , c'est en l'hon-

neur de la Vierge Marie qu'il fait retentir des louanges, par l'intermédiaire de saint Bernard.

Cette confiance et ce respect hors de proportion, témoignés à la Sainte Vierge, rendirent l'apothéose de Béatrice possible, et furent cause même, que l'on supporta ces paroles de la *Vie nouvelle* appliquées par le poète à son amante terrestre, devenue le type du beau absolu : « *qu'elle est un neuf, c'est-à-dire un miracle, dont la racine est l'admirable Trinité.* »

Si de nos jours quelqu'un se hasardait à dire une chose semblable ou équivalente, à l'occasion d'une personne si pure qu'elle fût, mais qui lui serait chère, on taxerait ces paroles d'impiété. Or, ce qui rendait ces locutions supportables était l'adoration toute superstitieuse que l'on adressait à la mère de Jésus-Christ, véritable principe de toutes les exagérations du culte de la femme, chez les nations modernes.

Cependant ce grand accident, qui a imprimé un sceau particulier aux mœurs de l'Europe, puisque cette idolâtrie de la Vierge au ^{xiii}^e siècle, s'est continuée, en se transfigurant à l'infini, jusqu'à la galanterie du siècle dernier; ce fait, dis-je, n'est ni isolé, ni irrationnel, comme on pourrait le croire, car il tire son origine d'un sentiment et de préjugés profondément enracinés dans le cœur humain. Et si Dante et les hommes de son temps en ont exagéré les conséquences, ce n'est pas une raison pour en nier la réalité. Je pense donc que l'histoire des *Béatrices* n'est pas indigne de figurer dans celle de l'esprit humain.

La femme le plus anciennement désignée par ses contemporains, comme douée d'une inspiration divine et propre à transmettre aux hommes les connaissances et

les enseignements susceptibles d'épurer leur nature morale, est Diotime.

Diotime de Mégare, dit Platon, dans son *Banquet*, était très-versée dans toutes les sciences. Dix ans avant que la peste se déclarât dans l'Attique, cette femme, assistant aux Panathénées, trouva le moyen de retarder les ravages de ce fléau. Outre cet esprit prophétique et surnaturel, elle possédait encore les mystères de la plus haute philosophie. Enfin, lorsque, dans le livre du *Banquet*, Socrate vient à parler de l'*Amour*, sujet proposé à la fin du repas, le Sage déclare ouvertement que ce qu'il se propose de dire sur ce sujet lui a été révélé par Diotime, et que ce sont ses propres paroles qu'il va rapporter. Alors il raconte comment cette femme, après avoir dit que l'Amour naquit du Travail et de la Pauvreté lors des fêtes qui furent célébrés dans l'Olympe, à l'occasion de la naissance de Vénus, le jeune dieu retint en lui quelque chose des natures différentes de son père et de sa mère, ce qui fut cause que son caractère fut en quelque sorte double. D'ailleurs, l'Amour n'est ni mortel ni immortel entièrement, ni riche ni pauvre, et son esprit flotte toujours entre la science et l'ignorance. Enfin, cet être est classé parmi les *Démons*, êtres d'une nature intermédiaire, servant d'interprètes aux hommes auprès des dieux, et aux dieux auprès des hommes, transmettant tantôt les prières, les sacrifices et les vœux de ces derniers, et tantôt les institutions, les préceptes et les ordres sacrés qui émanent des immortels.

Poursuivant ses instructions, la prophétesse Diotime en vient à dire à Socrate que le sentiment de l'amour, pris dans un sens général et abstrait, n'est qu'un désir de posséder des avantages, des biens solides, dont le

profit soit honnête et durable. Puis, passant de l'amour naturel qui fait désirer à l'homme une sorte d'immortalité par la reproduction constante de son espèce, à l'amour pur qui aspire à l'immortalité véritable, la prophétesse donne pour preuve de l'existence et de la force de ce dernier sentiment, l'ardeur avec laquelle l'homme recherche la gloire; bien pour l'acquisition duquel il ne craint pas de s'imposer les plus grands sacrifices, jusqu'à celui de sa vie même.

Il y a donc, ajoute Diotime à Socrate, deux classes d'hommes : les uns, féconds seulement selon le corps, qui ne tendent qu'à cette apparence d'immortalité que l'on obtient en se succédant à soi-même par les enfants; et ceux dont l'âme est plus féconde que le corps, et qui conçoivent et engendrent ce qu'il convient à l'âme de produire, c'est-à-dire toutes les vertus. L'homme, dont l'âme est féconde, porte en lui le germe de toutes les vertus; et lorsque, jeune et plein d'une certaine inquiétude amoureuse, on le voit cherchant de tous côtés, c'est le beau qu'il aspire à trouver, parce que c'est de son union avec lui que doivent naître les vertus.

Mais il faut que l'homme, dont l'âme est féconde, dit toujours Diotime, s'attache d'abord à la beauté matérielle, mais appliquée à un seul corps. Bientôt il reconnaîtra que la beauté qui se trouve dans un corps quelconque est précisément la même que celle d'un autre corps; car, s'il est important d'étudier les proportions qui diversifient l'apparence du beau, il est impossible de ne pas reconnaître que, par sa nature, la beauté est une qualité applicable à tout; qu'elle est toujours la même; qu'elle est une enfin. Tout homme qui sera pé-

nétre de cette vérité, quelque disposé qu'il puisse être d'ailleurs à admirer la variété du Beau dans les corps, doit rejeter, condamner même tout amour qui ne s'attache qu'à un objet unique. En somme, il ne lui est plus permis d'admirer exclusivement la forme individuelle. Bien plus, il faudra encore qu'il mette la beauté de l'âme au-dessus de celle du corps ; en sorte que, si quelqu'un a un naturel bon et généreux, mais des formes corporelles ingrates, il l'aimera, le chérira cependant, et redoublera même de soins pour le perfectionner et développer chez lui les vertus.

De là il ira plus avant : cette même Beauté qu'il aura vue sur les corps, il la contempera dans les lois, dans les devoirs, où il la trouvera empreinte. Des lois et des devoirs, il passera aux sciences où cette même Beauté lui apparaîtra aussi ; tant qu'enfin, reconnaissant qu'elle est une et parente avec elle-même, il en arrivera à ne plus se passionner pour la beauté particulière d'un enfant, des devoirs, des sciences ou des lois, mais, au contraire, à se persuader que tout homme qui se laisse aller à une admiration particulière et limitée manque de force d'âme, n'est qu'un esclave méprisable, et qu'enfin tout doit être concentré dans une science unique, celle du BEAU.

Cette Beauté, objet des désirs de l'Amour n'a point eu de commencement. Elle ne naît ni ne périt ; elle ne décroît ni n'augmente ; elle n'est ni instantanée ni partielle, et l'on ne peut se la figurer en particulier sous la forme d'un beau visage, d'une belle main ou de toute autre partie du corps. Elle n'est pas davantage dans un certain discours, dans telle science ; et l'on ne saurait la rencontrer exclusivement dans un animal, dans le

ciel ou dans quelque lieu que ce soit. Elle a toujours existé, elle existe constamment par elle-même et avec elle-même. Toutes les choses qui passent pour belles ne le deviennent que par sa participation : et, chose remarquable ! la beauté, en communiquant de sa qualité aux êtres qui naissent et meurent, n'est sujette elle-même à aucune variation, et n'éprouve jamais ni perte, ni accroissement.

C'est donc après avoir parcouru toutes les beautés inférieures et quand on s'est élevé jusqu'à la beauté parfaite, que l'on comprend quel est le but véritable de l'amour. En effet, la seule voie de l'amour, c'est de considérer d'abord les beautés mortelles, mais en portant toujours son attention vers la beauté suprême et de s'élever sans cesse vers elle, en passant par tous les degrés de l'échelle, d'un seul beau corps à deux, de deux à tous les autres ; des beaux corps aux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce qu'on arrive à la connaissance suprême, qui n'a d'autre objet que le Beau éternel dont la contemplation est la seule chose qui puisse donner du prix à la vie. »

Telle est, en résumé, la doctrine scientifique de l'Amour, dont Diotime transmet le secret à Socrate, et qui parvint, on ne sait trop comment, à Dante, dix-sept siècles après qu'elle avait été révélée en Grèce.

Il est évident que Diotime est l'aînée de la famille des Béatrices ; et je ferai observer en passant que, malgré l'apparence de solidité qu'ont les reproches que les modernes font aux anciens, d'avoir constamment humilié et déprécié la femme, c'est à une personne de ce sexe que Socrate et Platon attribuent l'exposition d'une des idées les plus fortes et les plus élevées qui aient jamais pris nais-

sance dans un cerveau humain. Pour corroborer cette observation , j'ajouterai que ce même Socrate , qui avoue avoir reçu la doctrine de l'amour d'une femme, déclare avec la même modestie que, pour tout ce qui se rapporte à la connaissance des choses réelles de la vie, c'est dans ses conversations avec la courtisane Aspasia qu'il a le plus profité.

Cette philosophie amoureuse , qui se propagea en Grèce et ne cessa pas d'être cultivée par les Grecs d'Alexandrie, ne pénétra que difficilement en Italie. Le paganisme n'a jamais été si sec que chez les Romains , dans l'âme de qui le sentiment religieux fut toujours absorbé par l'amour de la patrie. Ce ne fut d'ailleurs qu'à la fin de la république et par l'intermédiaire de Cicéron qu'ils purent se former une idée des doctrines de Socrate et de Platon. D'après ces grands philosophes , le grand orateur proclama l'existence d'un seul Dieu, l'immortalité de l'âme , la rémunération après la mort, et indiqua un enfer et un paradis, en donnant même l'idée d'une espèce de purgatoire, dans son opuscule du *Songe de Scipion*. Mais, quant à la philosophie amoureuse , quant au culte de la beauté visible, comme préliminaire et introduction à la connaissance du beau divin et éternel, l'orateur-consul n'en parle pas, et en aucun lieu de ceux de ses ouvrages qui nous restent, il ne fait mention du *Banquet* de Platon.

Peut-être faut-il attribuer ce silence à la sévérité scrupuleuse de Cicéron , qui jugea à propos de ne pas diriger l'attention de ses concitoyens sur un ouvrage qui , ainsi que les livres mystiques de tous les pays et de tous les temps , renferme des symboles offensant

parfois la pudeur, quoiqu'on s'y propose d'exprimer les sujets les plus saints et les plus immatériels.

Quoi qu'il en soit, dans le *Songe de Scipion*, composition où l'orateur romain semble avoir pris à tâche de faire connaître les conséquences de la doctrine platonicienne, non-seulement il engage les hommes à se former à la vertu, mais à élever encore leurs pensées au-delà du monde éphémère qu'ils habitent ; et, après s'être étendu sur l'immortalité de l'âme, il leur apprend que, « *quoique mort, on est vivant ; que ceux-là seuls sont vivants, qui, délivrés des liens du corps, s'en sont sauvés comme d'une prison ; et enfin, que ce que les hommes appellent la vie, c'est la véritable mort. « Ji rivunt qui ex corporum vinculis, tanquam e carcere evolverunt ; vestra verò, quæ dicitur vita, mors est.* »

Tous ces résultats austères de la doctrine académique, Cicéron les expose avec une grande clarté dans son petit drame du *Songe de Scipion* : mais nulle part il ne fait même allusion au culte de la beauté visible, comme première initiation à la connaissance du Beau éternel.

Quoique le poète Virgile n'ait point eu l'occasion de développer précisément les opinions philosophiques qu'il avait adoptées, le sixième livre de l'*Énéide*, où il introduit le système de rémunération ; l'épisode de Didon, où la femme coupable est punie et relevée tout à la fois par les remords qu'elle éprouve ; et dans ses *Bucoliques*, ces vers obscurément prophétiques :

« *Ultima cumai venit jam Carminis ætas..... jam redit et Virgo..... jam nova progenies.....*

tous ces passages peuvent le faire mettre au nombre des disciples de Platon, puisque les premiers chrétiens, puisque Dante lui-même n'a pas craint de dire que l'auteur de l'*Énéide* a évangélisé la nouvelle religion (1).

De toutes les formes littéraires employées dans l'antiquité païenne, le *Banquet* de Platon et la *Vision* de Cicéron, donnée sous le titre de *Songe de Scipion*, sont celles qui se combinèrent d'abord le mieux avec le développement des idées des premiers chrétiens. Mais dans les compositions chrétiennes, présentées sous l'une ou l'autre de ces formes, ce qui frappe surtout est la présence d'un être féminin doué de prévision et servant, comme les *démons* de Platon, d'intermédiaire entre l'homme et Dieu, une Diotime enfin.

Dès l'origine du christianisme, on voit apparaître la femme mystique, la femme symbole, et l'amour divin commençant par un amour charnel, comme dans Platon.

Saint Paul, dans son épître aux Romains (chap. 16, v. 14), salue Hermas, à qui on attribue un livre intitulé

(1) Au XXII^e chant du *Purgatoire*, vers 64-73. Dante fait dire à Stace, parlant à Virgile : « C'est toi, qui le premier, m'as dirigé vers le Parnasse, et m'as éclairé sur l'amour de Dieu, alors que tu dis : Le siècle se renouvelle, la justice revient sur la terre, et une nouvelle race descend du ciel. » Par toi, je fus poète, par toi, je fus chrétien. »

Tu prima m'inviasi

Verso Parnaso, a ber nelle sue grotte,

E prima appresso Dio m'alluminasti.

.....

.....

Per te poeta fui, per te cristiano.

le Pasteur, que quelques pères de l'Église ont regardé comme canonique. Quoi qu'il soit de cette dernière circonstance, la date de l'ouvrage n'est point contestée et le premier chapitre en tête duquel est le titre : *Vision*, est ainsi conçu :

« Celui chez qui je logeais à Rome, dit Hermas, me vendit une jeune fille, que j'ai revue ensuite après beaucoup d'années, et que j'aimai alors comme une sœur. Mais avant ce dernier temps, je la vis un jour s'apprêtant à se baigner dans le Tibre. Je lui tendis la main et la conduisis dans le fleuve. En la voyant, je me dis : Je serais heureux si je possédais une femme comme celle-ci, remarquable par la beauté de sa personne et de son âme ! Quelque temps après, étant en promenade et repassant ces choses dans mon esprit, je rendis hommage à la créature de Dieu, en pensant à quel point elle est magnifique et belle. Puis, après avoir marché quelque temps, je m'assis et me laissai aller au sommeil. Alors un Esprit m'enleva et me porta vers la droite, sur un certain lieu où un homme n'aurait pu marcher, tant les rochers qui l'entouraient étaient abrupts, tant les eaux le rendaient impraticable. Enfin, quand j'eus franchi cet espace, j'arrivai à une grande plaine, et, me laissant tomber à genoux, je commençai à prier le Seigneur et à confesser mes péchés. Comme j'étais en prière, le ciel s'ouvrit, et j'aperçus cette même femme que j'avais convoitée. Du haut du ciel, elle me donnait le salut, en disant : « — Hermas, je te salue ! » Alors je lui dis : « Madame (Domina), que faites-vous là ? » Et, elle me répondit : « J'ai été admise ici pour que je fisse connaître tes péchés au Seigneur. — Madame, lui demandai-je, est-ce que vous les avoue-

rez ? — Non, dit-elle ; mais écoute : Dieu qui habite les cieux, qui de rien a produit tout ce qui existe et l'a multiplié pour sa sainte Église, Dieu est irrité contre toi, parce que tu as péché à mon égard. — Madame, lui dis-je, où et quand vous ai-je adressé quelques paroles déshonnêtes ? ne vous ai-je pas toujours respectée comme une sœur ? pourquoi me prêtez-vous des actions si abominables ? » Alors elle se prit à rire, et me répondit : « Le désir du mal est monté dans ton cœur ; et pour l'homme juste la pensée même du mal n'est-elle pas une vilaine chose ? Le juste ne doit penser et désirer que des choses justes ; et c'est en marchant dans cette voie qu'il peut être certain de trouver le Seigneur propice. Quant à ceux dont les pensées sont criminelles, ils attirent sur eux la mort et la servitude ; ceux surtout qui aiment le siècle, qui se glorifient de leurs richesses, qui ne pensent pas à la vie future et rendent leur âme creuse. Prie le Seigneur, et il guérira tes péchés et ceux de toute ta maison (1).

Le Grec Hermas avait sans doute lu Platon et connaissait Diotime. Or, son esclave est, si je ne me trompe, le terme moyen entre la prophétesse de Mégare et la Laure de Pétrarque. Il y a même dans la *Vision* de l'ami

(1) L'ouvrage d'Hermas, écrit originairement en grec, ne nous est parvenu que par une traduction latine fort ancienne. Ce livre, intitulé *Pastor*, est divisé en 3 livres. Le premier se compose de quatre *Visions*, dont on vient de lire l'extrait de la première. Le second contient douze mandements (mandata) ou conseils religieux donnés à Hermas, par un ange, sous la figure d'un *Pasteur*, ce qui a fait donner ce titre à l'ensemble de l'ouvrage. Enfin, le troisième livre renferme dix comparaisons (similitudines) ou paraboles analogues à celles qui se trouvent dans l'Évangile.

de saint Paul une donnée admirable, dont les deux poètes toscans n'ont pas profité : c'est la condition terrestre de la jeune fille d'Hermas, qui, tout esclave qu'elle soit, est cependant choisie par Dieu pour ramener son maître dans le sentier de la vertu. Quant à la *Vision* d'Hermas, prise dans son ensemble, ce n'est qu'un germe, il est vrai, mais qui contient tous les éléments principaux de la *Divine Comédie*, et particulièrement le type du plus important personnage de ce poème, Béatrice.

Parmi les singularités si nombreuses que l'on rencontre en étudiant l'esprit humain, l'une des plus frappantes est le mode d'expression que l'homme semble toujours forcé d'employer pour rendre l'impétuosité et l'élévation de l'amour qu'il ressent pour le Créateur. Chez toutes les nations civilisées, sans en excepter aucune, les philosophes théologiens en ont été réduits à emprunter les peintures de l'amour charnel le plus brut pour figurer les élans de l'âme embrasée de l'amour le plus épuré, — celui qui a Dieu pour objet. C'est le défaut qui rend pour tant de personnes la lecture du *Banquet* de Platon impossible ; c'est ce qui fait que si l'esprit n'a pas contracté de très-bonne heure des habitudes chastes et pieuses, on a de la peine à retrouver le mariage de Jésus-Christ avec l'Église dans le *Cantique des Cantiques* ; c'est ce qui est cause enfin que certains livres ascétiques, tels que l'*Imitation de Jésus-Christ* et les écrits de sainte Thérèse, blessent beaucoup de lecteurs plus accoutumés à la philosophie morale qu'aux métaphores si hardies du mysticisme.

Jamais peut-être personne n'a été plus loin en ce genre qu'un évêque grec, qui vécut et obtint la cou-

ronne du martyr vers l'an 311 de notre ère. Méthodius, surnommé Eubulius, enchérissant encore, s'il est possible, sur Platon dont il peut passer pour un imitateur, composa un *Banquet des Dix Vierges* ou *De la Chasteté*, livre dans lequel il semble avoir pris à tâche de réunir les images et les paroles les plus opposées à la vertu dont il veut faire l'éloge. Par respect pour la pieuse naïveté de cet évêque de Tyr, je n'entrerais dans aucun détail sur son *Banquet*, que je ne signale que pour faire observer qu'ainsi que Platon, dont il emprunte même les termes, il avance : « Que le Beau est incréé, immuable, et qu'en lui-même il n'est sujet à aucune altération. »

Entre les Latins du moyen-âge, dont les écrits ont contribué à conserver et même à répandre les doctrines platoniciennes avec le plus de succès en Europe, il faut distinguer Aurelius Macrobe, fils d'un chambellan de l'empereur Théodose (vers 395). Après Senèque, c'est un des écrivains qui se sont élevés avec le plus de force contre l'esclavage, sujet sur lequel il revient souvent dans ses *Saturnales*. Mais son principal ouvrage, celui surtout qui lui a donné tant d'autorité, depuis le iv^e siècle jusqu'à la fin de la renaissance, vers 1600, c'est le *Commentaire* qu'il a fait sur le *Songe de Scipion* de Cicéron. Depuis l'apparition de ce livre du consul romain, l'*Apocalypse* et les systèmes bizarres des gnostiques avaient encore élargi la carrière à toutes les imaginations ; mais du moment que Macrobe eut donné une importance nouvelle au *Songe de Scipion* par le commentaire tant soit peu mystique et cabalistique qu'il composa à son sujet, les *Songes*, les *Visions*, les *Voyages imaginaires*, ainsi que les personnifications dont Platon

avait donné tant de modèles dans son *Banquet*, devinrent bientôt des lieux-communs et des machines indispensables de la poésie moderne.

Les doctrines de Platon, quelque dénaturées qu'elles fussent déjà, dominaient donc toujours les esprits, parce qu'au fond ses opinions s'accordent avec une disposition inaltérable de l'esprit humain. En effet, vers le iv^e siècle parut saint Augustin, d'abord admirateur passionné des écrits de ce philosophe, quoiqu'il les réfuta avec tant d'ardeur après sa conversion, mais qui ne put jamais cependant se soustraire à l'influence au moins littéraire, que l'auteur du *Phédon* avait exercée sur lui pendant sa jeunesse. Avant sa conversion, Augustin avait écrit un traité du Beau qui, d'après ses propres indications (*Confessions*, l. IV, chap. 13, 14 et 15), était conçu et écrit selon les principes de Platon, car il a soin de recommander à ceux qui se laisseraient toucher par le beau dans les corps, « de profiter de cette disposition pour louer Dieu, qui leur a donné l'être, et de faire remonter l'amour de l'ouvrage à l'ouvrier. » Devenu chrétien, il avoua sincèrement : qu'il devait à la lecture des platoniciens le développement de la disposition qu'il sentit à se scruter intérieurement et à s'étudier profondément. « Ce que j'avais lu dans leurs livres, dit-il (*Conf.*, liv. VII, chapitre 10), me fit comprendre que, pour trouver ce que je cherchais, la connaissance de Dieu et la vie bienheureuse, il fallait rentrer dans moi-même. »

Mais des différentes œuvres de saint Augustin, où la trace du platonisme est le plus fortement empreinte, ce sont celles où il parle de sa mère, sainte Monique. Son opuscule, intitulé : *De la Vie heureuse*, est effectivement

la relation d'un *Banquet* qu'il offre à ses amis, mais pendant lequel on s'entretient de la vie future, sous la présidence de sainte Monique qui dirige la discussion. Là, déjà, on retrouve le souvenir de Diotime. Mais dans les *Confessions* (l. IX, chap. 10) non-seulement Diotime apparaît encore, mais cette fois elle est agrandie et sanctifiée. C'est la respectable mère d'Augustin, personnage féminin sur lequel l'amour filial a concentré le triple caractère de la vertu, de la piété et de l'inspiration divine. Augustin rend compte d'un entretien qu'il eut à Ostie avec sa mère, peu de jours avant qu'elle mourût ; et voici comment le Platon chrétien s'exprime en s'adressant à Dieu :

« Peu de jours avant que ma mère mourût, temps, ô mon Dieu ! qui vous était aussi connu qu'il nous était caché, il arriva qu'à Ostie, où nous prenions du repos, après les fatigues d'un long voyage et n'ayant autre chose à faire qu'à nous préparer à nous embarquer, nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés près d'une fenêtre qui donnait sur le jardin. Là, nous nous entretenions tous deux avec une merveilleuse douceur, portant nos pensées et toutes nos affections vers ce qui était devant nous, à la faveur de la vérité éternelle, toujours présente à tout et qui n'est autre que vous-même. Nous cherchions ce que sera la vie bienheureuse qui doit être le partage des saints durant toute l'éternité, mais que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue et que le cœur de l'homme ne conçoit pas. Cependant nous ne laissions pas de présenter encore la bouche de notre cœur au courant des eaux célestes de la fontaine de la vie dont la source est en vous, afin qu'en étant abreuvés nous pussions porter nos pensées

assez haut pour comprendre, autant qu'il est possible, une chose si élevée.

» Après avoir dit sur ce sujet plusieurs choses d'où il semblait résulter que, quand bien même cette vie ici-bas serait accompagnée de toutes les jouissances corporelles, et que l'on y pourrait jouir de ce que les beautés visibles ont de plus séduisant, elle ne pourrait être comparée à la félicité de l'autre vie ; nous tâchions de nous élever, par une ardeur encore plus grande, vers ce qui subsiste en soi-même et par soi-même, sans changement et sans fin, parcourant, dans cette intention, tout ce qu'il a de corporel jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune et les étoiles font luire leur lumière sur la terre. De là, dirigeant nos pensées encore plus haut et admirant toujours de plus en plus la beauté de vos ouvrages, nous vîmes à considérer nos propres âmes. Nous passâmes encore au-delà pour faire en sorte d'atteindre cette région de délices inépuisables où vous repaîtrez à jamais votre peuple choisi, d'une chair incorruptible qui n'est autre que la vérité, comme la vie, dont on y vit, n'est que la sagesse éternelle qui a fait tout ce qui a été, est et sera... Dans le moment où nous nous entretenions ainsi, et que le mouvement de nos affections nous portait vers cette vérité éternelle, un transport soudain de nos cœurs, nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir, de la goûter en quelque sorte ; et la vue de ce grand objet, nous fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement...

» Nous disions donc : Si le tumulte qu'entretiennent en dedans de nous les mouvements de la chair et du sang venait à s'apaiser dans une âme ; si les fantômes

que son imagination a tirés du grand spectacle de tout ce qu'enferme la vaste étendue de la terre , de la mer, de l'air et du ciel même , s'écartaient, et ne lui disaient plus rien ; si l'âme ne se disait plus rien elle-même, et qu'elle s'élevât au-dessus de ses propres pensées ; et que, dans cet état , la vérité même lui parlât , non par des songes et des révélations, par la voix d'un homme, d'un ange ou du tonnerre, ou par d'autres signes au moyen desquels il a plu souvent à Dieu de se faire entendre ; parce que toutes ces choses disent : nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, mais nous sommes l'ouvrage de celui qui subsiste éternellement ; si donc, non pas ces choses, mais celui-là même qui les a créées parlait, et que l'âme l'entendit lui-même, comme cela nous est arrivé dans le moment où, nous étant élevés au-dessus de nous-mêmes, nous avons atteint cette sagesse suprême qui est au-dessus de tout et subsiste éternellement ; si tout ce qui n'a fait que passer comme un éclair pour nous , se continuait à l'égard de cette âme, et que, sans être distraite par aucune vision, elle fût absorbée tout entière dans la joie intérieure et céleste, de manière à ce que cette joie se trouvât fixée pour jamais dans l'état où nous l'avons éprouvée nous-mêmes pendant cet éclair de pure intelligence qui nous a fait soupirer d'amour et de douleur, faute de n'y pouvoir subsister ; ne serait-ce pas là cette *joie du Seigneur* dont il est parlé dans l'Évangile ? Mais quand serons-nous dans cet heureux état ? ne sera-ce qu'après cette résurrection dernière qui rendra la vie à tous les hommes ?

» Voilà à peu près ce que nous disons , et vous savez, ô mon Dieu, que ce même jour, pendant que nous

parlions de la sorte, en témoignant plus de mépris que jamais pour le monde et pour tous les plaisirs, ma mère me dit :

« Pour moi, mon fils, je ne vois plus rien dans la vie
» dont je puisse être touchée. Qu'y ferais-je davantage?
» et pourquoi y suis-je désormais, puisqu'il ne me reste
» plus rien à désirer? Car la seule chose qui me faisait
» désirer de vivre c'était l'envie que j'avais de vous
» voir chrétien et enfant de l'Église catholique. Avant
» que je meure, Dieu a rempli mes désirs à ce sujet et
» avec surabondance, puisque je vous vois entièrement
» dévoué à son service et méprisant, pour l'amour de
» lui, tout ce que vous auriez pu attendre d'heureux et
» d'agréable en ce monde. Que fais-je donc ici davan-
» tage? »

« Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répon-
dis ; mais enfin, à cinq ou six jours de là, elle tomba
malade de la fièvre. »

Toute réflexion est inutile sur la beauté de ce passage déjà bien connu, mais qu'il était indispensable de reproduire ici pour que l'on pût établir une comparaison immédiate entre Diotime, l'esclave d'Hermas et sainte Monique, et reconnaître l'élévation progressive de la femme mystique, depuis Platon jusqu'à saint Augustin.

Un siècle après la mort de ce célèbre Père de l'Église latine, parut un homme fort inférieur à lui, sans doute, quant à l'esprit et au talent, mais dont les écrits cependant exercèrent, pendant plus de sept siècles après lui, une influence considérable en Europe. Severinus Boèce, sénateur, ayant été accusé de trahison par Théodoric, empereur des Goths, fut jeté en prison d'où il ne sortit,

en 525, que pour subir une mort cruelle. Ce personnage, auteur de plusieurs traductions des ouvrages d'Aristote, composa, en sa qualité de chrétien orthodoxe, plusieurs traités contre les hérésies d'Arius, de Pélage et d'Eutichès. Ces productions lui avaient déjà attiré la considération et le respect de tous les catholiques, lorsque, pendant sa captivité, il écrivit un livre : *De la Consolation de la Philosophie*, qui fixa l'attention générale et devint la lecture habituelle de tous ceux qui purent le connaître. La noble et sainte résignation avec laquelle Boëce avait supporté la prison et le supplice, ainsi que le calme religieux qui règne dans la dernière production qu'il acheva dans les fers, donnèrent un tel poids à ses paroles, que, sept siècles après lui, Dante ne parlait de *la Consolation de la Philosophie* qu'avec admiration, et y puisait même des pensées qu'il a introduites dans ses poèmes (1).

Je signale seulement ce livre, dont chacun peut facilement prendre connaissance et qui d'ailleurs, n'offrirait rien de nouveau à l'esprit, quant au fond des idées. Mais sa forme n'est pas sans quelque importance,

(1) Tout le monde connaît ces beaux vers du V^e chant de l'*Enfer* :
 « *Nessun maggior dolor che ricordar si del tempo felice nella miseria.....* » La pensée en est prise du 3^e liv. *De Consolatione*, où il est dit : « *Nam in omni adversitate fortunæ, infelicissimum genus est infortunii, fuisse felicem.* »

Parmi les preuves nombreuses de la grande célébrité de Boëce et de son livre *De la Consolation*, etc., on peut compter comme l'une des plus concluantes, le poème sur Boëce, écrit en roman, vers le commencement du x^e siècle, dont Raynouard a donné un ample fragment dans le 2^e volume du « *Choix des Poésies originales des Troubadours*. Paris, 1817. Le livre de Boëce a été traduit depuis, dans toutes les langues de l'Europe.

relativement à la question qui nous occupe. Le songe, la vision et la personnification de la sagesse sous la forme féminine, la femme prophétesse et mystique, tout cet appareil poétique enfin, dérivé du *Banquet* de Platon, on le retrouve dans le livre de Boëce. La femme qui lui apparaît dans sa prison est la Philosophie, laquelle chasse les Muses dont Boëce était entouré, et donne à l'infortuné sénateur des consolations d'une nature plus grave et plus élevée.

Dans ses ouvrages philosophiques, ainsi que dans le livre particulièrement littéraire de la *Consolation*, Boëce nous a laissé les monuments qui constatent peut-être le plus précisément la transition des formes philosophiques et poétiques des païens à celle des chrétiens. C'est pour les lettres ce que, dans les arts, sont les peintures des catacombes, où Orphée, considéré comme propagateur de la doctrine de l'Unité de Dieu, est représenté auprès de Jésus-Christ. La forme est encore païenne; la pensée seule est chrétienne, et le mysticisme domine le tout; car, malgré les efforts de la raison, dans tous les pays et en tous les temps, les fables, les allégories et la mysticité se retrouvent constamment.

Dans les siècles qui suivirent celui de Boëce, on vit cette disposition poindre et se développer chez des peuples dont la religion passe, en général, chez les Européens, pour aboutir à un sensualisme complet. Car c'est un préjugé enraciné dans l'esprit des Occidentaux, que la religion de Mahomet n'offre pour récompense à ceux qui auront vécu saintement sur la terre, qu'une félicité toute matérielle dans l'autre vie. Ce principe admis, on en tire la conséquence que, chez les nations mahométanes, la femme est absolument méprisée, et que l'a-

mour est réduit, chez ces peuples, à sa plus vulgaire condition. Qu'il en soit ainsi depuis longtemps dans l'usage ordinaire de la vie parmi les sectateurs de l'islamisme, c'est ce que je suis tout disposé à croire ; mais je ne pense pas que sur ce point les chrétiens, pris ensemble, diffèrent beaucoup des mahométans. Et aux époques mêmes où l'*amour platonique* était le plus à la mode et se combinait avec les mœurs courantes de l'époque, c'est-à-dire depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'au ^{xvi}^e, je ne sache pas que dans l'usage de la vie, on ait été plus chaste qu'en d'autres temps. Je serais même tenté de soutenir la proposition contraire, d'autant plus que j'ai déjà eu l'occasion de démontrer que rien ne se combine plus facilement avec la corruption que le mysticisme (1).

Les Arabes instruits par Mahomet, et, bientôt après, leurs successeurs, ne tardèrent pas, en raison de la rapidité et de l'étendue de leur conquête, à forcer l'Europe chrétienne de s'occuper d'eux. Déjà, sous Omar, troisième kalife, trente-cinq ans après l'établissement de l'islamisme, l'Égypte, la Syrie, l'Asie inférieure, la Perse étaient vaincues et soumises, et l'Afrique même était entamée. La puissance mahométane n'avait pas encore un siècle d'existence (96 de l'hégire, 715 de J.-C.) que, sous le kalife Walid, les gouverneurs des pays conquis étendirent tout-à-coup les limites de cet empire déjà immense. D'un côté, ils pénétrèrent jusqu'à la Transoxane et s'emparèrent de Samarkande la capitale ; le frère du kalife même, Molsem, conduisit

(1) Voyez dans *Roland ou la Chevalerie*, tout ce qui a trait au *Saint-Graal*, et en particulier les aventures de Lancelot-du-Lac avec la fille du roi Perles, t. II, pages 246-255.

une armée sur les terres des Romains, qu'il ravagea, qu'il pillà, jusqu'à ce qu'il parvint à entrer dans la Galatie, où il se comporta de la même manière.

D'un autre côté, cependant, les Musulmans achevaient la conquête de l'Afrique; et à partir de l'an 93 de l'hégyre (712 de J.-C.), conduits par Tarik, lieutenant de Mousa, ils se rendaient maîtres de l'Espagne en quinze mois pour établir leur domination qui dura pendant 800 ans, jusqu'en 1492, que Ferdinand-le-Catholique et Isabelle de Castille rentrèrent triomphants dans les murs de Grenade.

Il est inutile de rappeler l'éclat de la cour de Bagdad, sous le kalife Aroun-al-Rachid (800 de J.-C.); et il suffit de nommer son fils Mamoun, dont le règne et la vie durèrent jusqu'en 833 de notre ère, pour faire souvenir que ce fut lui qui associa les lettres à l'empire; qui accueillit indistinctement tous les hommes savants, quelle que fût leur religion; et que c'est par ses ordres et sur ses conseils que furent faites, d'après les écrits des savants et des philosophes grecs, hébreux et syriaques, la plupart des traductions arabes dont la connaissance devint bientôt si précieuse aux chrétiens.

Jusqu'au *xv^e* siècle, les enfants de Mahomet exercèrent donc de puissantes influences sur les chrétiens, soit par la force des armes, soit par celle de l'intelligence. Or, ces races d'hommes si terribles à la guerre, et que les Européens n'ont considérés si longtemps que comme des barbares inaccessibles à toutes les délicatesses de pensées et de sentiments dont nous sommes si fiers, ont poussé, au contraire, les élans de l'âme et de l'esprit, plus haut peut-être qu'on ne l'a jamais fait dans l'Europe chrétienne. Ainsi, ils ont voué un culte à la

femme ; ils ont fait des vers et des romans d'amour tout aussi quintessenciés que les nôtres, et enfin comme Platon et comme Dante , leurs poètes ont admiré la beauté visible et ont élevé la créature humaine jusqu'à l'état purifié de *Démon*, d'Esprit intermédiaire entre l'homme et Dieu. En un mot , leur mysticisme religieux ne le cède en rien au nôtre.

Quant au respect que les Arabes des premiers temps de l'islamisme , portaient à la femme , on en trouve la preuve frappante dans le livre d'Antar (1). Rien n'est plus sincère ni plus profondément respectueux que l'amour de cet homme noir , hideux , esclave , mais généreux , résigné et plein de courage , pour la fille d'un chef arabe , la belle Ibla , qu'il finit par obtenir pour femme , après avoir accompli une foule d'exploits toujours plus glorieux pour lui. Dans cette profonde et noble passion du héros-esclave, fort différente de celle des paladins et des chevaliers de l'Occident , il n'y a pas ombre de galanterie , de même que dans ses faits d'armes, la bravade n'y est pour rien, tandis que la nécessité les détermine toujours.

(1) Toutes les compositions romanesques ou poétiques des auteurs musulmans , antérieurs au xvi^e siècle , présentent les femmes ayant assez de liberté de pensée et même d'action , pour exercer sur les hommes une influence à peu près analogue à celle que les personnes du sexe font sentir en Europe. Indépendamment d'Antar , à qui son amante Ibla fait accomplir de si grandes choses , on peut s'assurer par la lecture des romans de *Joseph et Zoleika*, de *Medjnoun et Leila*, et surtout par celle des contes des *Mille et une Nuits* , qu'en Orient les femmes ont été loin , pendant plusieurs siècles , d'être considérées comme de simples marchandises. On trouvera sur ce sujet des renseignements curieux dans un livre intitulé : *Mahomet législateur des Femmes*, etc., par M. de Sokolnicki. Paris, 1846, gr. in-8°.

L'attachement et le respect que Mahomet porta constamment pendant vingt-cinq années à Khadidja, sa première épouse, suffirait à prouver qu'à cette époque la femme était loin d'être méprisée, ou qu'au moins le chef de la religion donnait l'exemple d'une conduite toute contraire. J'ajouterai même à ce sujet que le préjugé des Européens relatif à l'expulsion des femmes musulmanes du Paradis, est fondé sur une tradition faussement interprétée par le peuple en Orient. Une vieille se plaignit, dit-on, à Mahomet, du sort qui lui était réservé après sa mort. Le prophète voyant son chagrin se mit à rire puis la rassura et la réjouit tout à la fois, en lui disant : *que toutes les vieilles seraient rajeunies avant que d'entrer en Paradis*. Cette plaisanterie prise au sérieux par quelques commentateurs pédants, a donné lieu à une fausse tradition absolument contraire à ce que dit le *Coran* au sujet des femmes.

Mais quoiqu'alors les mœurs des Mahométans fussent dans toute leur simplicité, et que l'on ne raffinât pas encore sur les sentiments et les idées, le respect extraordinaire que l'on avait pour la femme est un fait qui mérite attention, parce qu'il semble être le point de départ de l'amour mystique, ou platonique, qui se développa vraisemblablement chez les Arabes, pendant ou après le règne de Mamoun, lorsque les lettrés de Bagdad eurent connaissance des philosophes de la Grèce. Or, voici l'exposition de l'ensemble de la doctrine mystique de l'amour divin, selon les Arabes :

Les degrés de l'amour de Dieu sont : l'amitié, l'amour, le désir, l'ardeur, l'extase, l'enthousiasme et la fureur.

L'amour est une disposition qu'a le seul véritable Bien, pour sa souveraine beauté, en général et en particulier,

sous quatre points de vue différents : 1° du général au général ; 2° du général au particulier ; 3° du particulier au particulier ; 4° et enfin du particulier au général.

1° Du général au général : lorsque Dieu contemple sa propre essence dans le miroir de son essence même, sans l'intermédiaire d'aucune autre essence. C'est alors qu'il produit de toute éternité, ce premier Amour, source de tout autre, dont un poète persan a donné cette définition allégorique :

« C'est un bien-aimé dont nul autre que lui-même ne
 » connaît la beauté. Il en a levé l'étendard dans son
 » royaume éternel. Il n'a pas besoin du ciel pour lui
 » servir d'échiquier, ni du soleil et des astres pour lui
 » servir de pièces. Il joue lui seul avec lui seul, le jeu
 » ineffable d'Amour. »

2° Du général au particulier : lorsque Dieu par son essence unique, jette une infinité de regards sur les splendeurs de sa beauté ; soit sur l'excellence de ses attributs divins, soit sur la perfection de ses ouvrages. A ce sujet Methnevia a fait les vers suivants :

« Cette beauté (divine) inspire de l'amour à chacun ;
 » mais nul n'est assez heureux en ce monde, pour pou-
 » voir en jouir en elle-même. Le miroir dans lequel
 » vous pouvez la contempler est la production et la con-
 » servation de toutes les créatures. C'est là l'unique ob-
 » jet, le seul intermédiaire que notre amour puisse
 » prendre. Contentez-vous de cette image, car on n'en
 » peut rien tirer de plus en cette vie. »

3° Du particulier au particulier : cette troisième espèce d'amour est celui des créatures humaines qui, apercevant en elles des lueurs, des reflets de la souveraine beauté, s'attachent à des objets passagers, péris-

sables, en font l'objet de leur préoccupation et de leur félicité; qui se réjouissent quand ils les possèdent et s'affligent quand elles en sont séparées. Ce genre d'amour qui se rapporte à celui dont parle Platon, et qui a été célébré par Dante et Pétrarque, a été défini de cette manière par un poète persan :

« C'est votre beauté cachée et néanmoins brillante
 » sous des voiles, qui a fait, Seigneur, un nombre infini
 » d'amants et d'amantes. C'est par l'attrait de votre
 » odeur, que *Leila* a ravi le cœur de *Medjnoun*. C'est
 » aussi par la passion de vous (Dieu) posséder, que
 » *Vamek* a tant poussé de soupirs pour *Adra*. »

4° Du particulier au général : enfin, c'est l'amour qui porte les âmes que Dieu a choisies, à quitter toutes les pensées et toutes les affections mondaines, pour s'élever jusqu'au Créateur qui possède toutes les qualités et toutes les perfections dans leur source (1).

De ces quatre modes de l'Amour divin, trois sont exclusivement du domaine des théologiens; mais les poètes des différentes nations musulmanes se sont emparés du troisième, du *particulier au particulier*, et en ont fait le fondement de certaines de leurs compositions littéraires.

Il y a chez les Musulmans deux histoires d'amour entre autres dont les circonstances naturelles et où il se mêle des passions très-vives, servent cependant de texte pour exprimer allégoriquement tous les raffinements de l'amour divin. La première et la plus célèbre est celle des amours du patriarche Joseph avec la fille de Pharaon, Zoleika, femme de Putiphar, dont le récit fort bi-

(1) Bibliot. Orientale d'Herbelot, au mot : *Eschek Allah*.

zarre contenu dans le Koran (*Chapitre intitulé : Joseph*), a fourni la matière de plusieurs romans en vers. Le plus ancien est celui composé par Amak, poète qui présidait une foule de savants et d'écrivains à la cour de Khedher-Khan, souverain de l'Inde, et dont la vie a rempli tout le v^e siècle de l'hégyre (de 1022 à 1122 de J.-C.) (1)

Dans ces compositions, les personnages de Joseph et de Zoleika jouent des rôles analogues à ceux du Bien-aimé et de la Sulamite du *Cantique des Cantiques*. Ce sont des figures allégoriques, mystiques; et Joseph, qui réfléchit en lui tous les éléments de la beauté, est l'image visible de la divinité, comme Zoleika n'est que la figure de l'âme fidèle, qui s'élève par l'amour de la créature jusqu'à Dieu.

Deux autres amants, Medjnoun et Leila, renommés parmi les Musulmans, à cause de leur constance et de leur chasteté, figurent également, l'un l'amour divin et l'autre la créature réfléchissant toutes les beautés et les perfections divines. Cette fois, les rôles sont transposés; et c'est la femme, Leila, qui figure la divinité. Voici l'extrait de cette jolie composition qui servira à faire comprendre l'application du mysticisme mahométan.

Keis est l'amant, Leila l'aimée. Ces deux jeunes gens appartenant chacun à des tribus arabes ennemies, font de vains efforts pour obtenir de leurs parents d'être réunis et mariés. Cet obstacle augmente leur passion au point que Leila se promet de conserver une fidélité

(2) Il y a encore plusieurs poèmes ou romans sur Joseph : entre autres, ceux d'Abdallahman, et de Nadhami, ou Nezami, l'un des plus célèbres poètes persans.

éternelle à son amant, et que de son côté, Keis fatigué des refus qu'il essuye, s'éloigne de la société des hommes, va vivre dans le désert au milieu des bêtes sauvages et finit par perdre l'usage de la raison. C'est alors qu'on lui donne le surnom de *Medjnoun*, qui veut dire l'insensé. Cependant Leila ne cesse pas de lui conserver son amour; et bien qu'elle soit forcée par ses parents d'épouser un chef arabe, elle n'accorde rien à son époux légitime, dans l'intention de conserver sa pureté pour Medjnoun. L'époux pénétré de respect pour la chaste constance de Leila, au lieu d'user de ses droits, prend du chagrin de n'être point aimé, maigrit, dépérit et finit par mourir. Cependant la folie de Medjnoun est loin de diminuer; et lorsque par la mort de son rival, il pourrait de nouveau concevoir quelque espérance, c'est à ce moment au contraire que sa raison l'abandonne entièrement. Bientôt il meurt, et Leila ne tarde pas à quitter aussi la vie, en recommandant que son corps soit enterré auprès de celui de son amant.

Tel est le fond de cette ancienne aventure arabe, dont le persan Djami (1414—1492 de J.-C.) a fait un petit poème plein de charme et d'intérêt; et pour donner un exemple des nombreux passages de ce livre, qui se prêtent à une interprétation mystique, je rapporterai les paroles de Keis, au moment où ses parents lui proposent un mariage, dans l'espérance de le détourner de l'amour qu'il ressent pour Leila : « Moi, oublier Leila ! s'écrie-t-il, moi, l'abandonner ! non, jamais. Non, son souvenir repose dans mon cœur, comme une image inaltérable, profondément gravée sur un chaton précieux. Leila est l'âme qui m'anime. J'ai promené mon imagination sur l'univers entier; j'ai examiné tout ce

qu'il renferme , j'y ai vu que chaque objet pouvait être aisément remplacé par un autre , excepté Leila. Et si je dois la perdre, je ne vois que le sein de la Divinité où je puisse me distraire d'un être auquel rien, sur la terre, ne peut être comparé (1). »

Mais pour donner une idée complète de l'esprit que les Musulmans apportent en lisant ce livre , je joindrai la traduction des vers d'un poète turc qui, voulant faire comprendre à ses amis qu'il avait entièrement renoncé à l'amour des créatures pour se donner à Dieu, leur disait :

« Celui qui fixe sa vue sur le Seigneur, ne s'amuse plus à considérer *Leila*. Quiconque regarde le soleil ne daigne plus arrêter ses yeux sur la lune. Il en est de même de celui qui contemple le souverain Bien. Car dès qu'il est dans cet état, il n'a que du mépris pour les choses de la terre. Adieu donc, *Leila*! puisque j'ai trouvé aujourd'hui mon Seigneur. *Ton amour m'a porté jusqu'à celui du vrai et unique Bien*. Adieu donc, créatures misérables, car j'ai trouvé toutes choses dans un seul objet. La présence de Dieu est si fortement imprimée dans mon âme, que je ne sens en moi d'autre désir que d'être uni à lui. Sa beauté incomparable efface toutes les autres de mon esprit; Adieu donc, *Leila*! pour la dernière fois (2). »

(1) Feu Chezy a donné une traduction du poème de Medjnoun et Leila. Paris, 1807; cette citation en est extraite. On peut consulter aussi la traduction anglaise de M. Atkinson. Londres, 1836.

(2) Pour tout ce qui concerne l'amour divin chez les musulmans, on peut consulter la *Bibliothèque Orientale* d'Herbelot, où j'ai puisé moi-même. Voyez entre autres articles celui : *Gennah*, le *Paradis*. Les romans mystiques les plus fameux en Orient, sont : *Joussouf* et

Tel est l'ensemble de la doctrine de l'amour mystique, chez les Musulmans; et l'on doit s'apercevoir qu'à quelques nuances près, la Sulamite de Salomon, la Diotime de Socrate, la jeune esclave d'Hermas, la mère de saint Augustin, la philosophie de Boèce et la Leila des Arabes ne sont qu'une même figure modifiée, et au fond représentant la même idée.

Ces éclaircissements suffiraient, je pense, à démontrer que la poésie et l'amour n'ont pas, chez les Musulmans, des fondements aussi matériels qu'on le croit communément. Cependant pour ne rien négliger de ce qui se rattache à ce curieux sujet, j'ajouterai, mais succinctement, ce que ce système mystique a produit dans la partie occidentale de l'Europe, où les Musulmans fondèrent des royaumes, transmirent leurs connaissances, et ont même fait pénétrer quelque chose de leurs mœurs.

Que l'idée de faire de la femme un être symbolique figurant toutes les vertus morales, ou un miroir qui réfléchit les attributs de la Divinité, ait été empruntée par les Musulmans, au *Cantique des Cantiques* ou au *Banquet* de Platon, ce n'est pas ce que nous avons à rechercher ici. C'est le fait même de l'acceptation de cette idée par eux, qui nous intéresse surtout, puisque cela prouve d'une manière évidente que les musulmans ont adopté le culte de la Beauté visible comme initiation à la connaissance de la Beauté divine et ont consacré et développé ce système non-seulement dans leurs livres de théologie, mais dans leurs poésies et dans leurs romans les plus anciens.

Zoleika, Medjnoun et Leila, Khosrou et Schirin, Gémil et Schanbah, Vamek et Adra.

Il ne nous reste plus qu'à déterminer le caractère que les écrivains de ces nations, ont donné à l'Amour naturel. Or, pour l'éclaircissement de ce sujet, je renverrai encore au roman d'Antar où l'on verra qu'aussi élevé que soit le sentiment que ce héros éprouve pour la belle Ibla, jamais cependant, son amour ne dépasse les bornes de la réalité ni de la vraisemblance; et qu'enfin, dans ce livre, la femme, sous le caractère et la figure d'Ibla n'est point soumise à l'état d'esclave, et tire toute l'influence qu'elle exerce, de sa beauté, de la pureté de ses sentiments et de ses hautes qualités morales.

Dans un autre ouvrage arabe, les contes des *Mille et une Nuits* (1) où les fredaines des belles persanes ne peuvent laisser de doute sur la douceur excessive de leur esclavage, on trouve constamment la femme exerçant dans la société, dans la famille et jusque sur le souverain une influence très-grande. Si l'Ibla d'Antar commande le respect par sa chaste beauté; dans les contes arabes, ce sont ordinairement les combinaisons de la galanterie et de l'intrigue qui remplacent les vertus. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, la femme est loin de vivre effectivement en esclave, puisqu'au contraire c'est elle qui domine.

(1) La date de la publication du roman d'Antar est 1145, mais les traditions qui ont servi à la composition de ce livre, remontent aux premiers temps de l'islamisme. Quant aux contes des *Mille et une Nuits*, on est assez incertain sur le temps vers lequel ils ont été écrits. Dans l'histoire du *Barbier*, (CLXI^e Nuit. Trad. de Galland.) il est question de l'an de l'Hégire 653, qui répond à 1255 de Jésus-Christ. Cette date a fait penser que l'on pouvait faire remonter la rédaction de ce recueil au XIII^e siècle de notre ère. Dans ce cas, le roman d'Antar serait plus ancien d'un siècle que les *Mille et une Nuits*.

Cette double combinaison de l'autorité de la femme sur l'homme, a-t-elle réellement été en usage autrefois chez les peuples musulmans, ou bien n'est-ce qu'une invention de leurs poètes et de leurs romanciers ? C'est sans doute une question assez piquante pour que quelqu'un de nos doctes orientalistes s'évertue à la résoudre ; mais historique ou seulement littéraire, je prends le fait, tel qu'il nous a été transmis, et je cherche ce qu'il a pu devenir lorsque les musulmans eurent l'occasion de frayer avec les Européens.

Depuis 1095 jusqu'à 1291 les huit croisades qui eurent lieu dans l'Asie-Mineure, en Palestine et sur les rives septentrionales de l'Afrique donnèrent aux peuples de l'Orient et de l'Occident des occasions fréquentes de se combattre, de se connaître et enfin de s'apprécier. Toute espèce d'échange s'établit entre eux, depuis la langue que chaque adversaire parlait, jusqu'aux connaissances scientifiques et littéraires particulières aux musulmans et aux chrétiens.

Mais l'intelligence et l'usage réciproque des langues arabe et franque (1) qui se répandirent pendant le cours de ces guerres, entre les divers peuples en présence, est ce qui concourut le plus puissamment à la renaissance des lumières en Europe. Les sciences, plus particulièrement cultivées par les Arabes, devinrent, de ce moment, l'objet des études des Européens qui en pri-

(1) Je désigne ici par *langue franque*, le résultat des langues d'*oc* et d'*oïl* que les croisés d'en-deçà et d'au-delà de la Loire parlaient, pendant les premières croisades, et dont la confusion a dû servir à former ce que l'on appelle encore aujourd'hui *langue franque* en Orient.

rent les premières teintures dans les traductions des philosophes et des savants grecs que les successeurs d'Aroun-al-Rachid avaient fait faire à Bagdad. D'une autre part les troubadours et les trouvères, en imposant leur langue aux croisés de tous les pays, réunis en Palestine pour la conquête du Saint-Sépulcre, établirent là un immense et puissant foyer littéraire d'où les langues provençale et picarde, transportées ensuite par les croisés de retour dans leur pays, furent parlées jusqu'au xvi^e siècle à Jérusalem, à Constantinople, à Naples, en Catalogne, en Italie, en France et jusqu'en Angleterre.

Au milieu du concours de tant de nations différentes, que de combinaisons intellectuelles ne dut-il pas se former? Tandis que les rimeurs de la France apprenaient à tant d'autres peuples à se servir de leur langage, ces faiseurs de contes et de fabliaux y introduisaient, à leur insu, des fantaisies orientales. Dans les camps, sur le champ de bataille, où lorsque tour-à-tour on était vainqueur ou prisonnier, on faisait des échanges continuels de mots, d'usages, de vêtements et d'idées. Pendant les trêves, les conteurs arabes et francs s'écoutaient pour s'imiter; et les récits de nos trouvères prouvent que malgré leur originalité incontestable, ils ont fait de larges emprunts aux narrateurs de l'Orient (1).

De ces échanges continuels de langues, d'usages et d'idées dont il nous reste tant de preuves historiques et littéraires, serait-il déraisonnable de conclure que par suite des conférences et des discussions qui avaient lieu entre les Imans et les Docteurs chrétiens, ou pour se re-

(1) Tels sont les recueils de contes intitulés : *Disciplina clericalis*, *le castoiment*, *l'Ordène de chevalerie*, etc.

poser des questions théologiques, on devait passer souvent à celle de la simple philosophie, il dût être parlé de la doctrine amoureuse de Platon? Nul renseignement sur ce sujet ne nous est parvenu, et c'est une pure hypothèse que je hasarde ; mais elle est permise puisque la théorie de l'amour, chez les musulmans, telle que je viens de la rapporter, est plus ancienne et beaucoup plus complète que celle qu'ont adoptée et suivie Dante et ses contemporains.

La comparaison de ces deux théories fait tellement ressortir l'infériorité de celle que les Italiens ont arrangée vers la fin du XII^e siècle, que l'on ne peut se refuser à croire que les prédécesseurs de Dante n'ont établi cette doctrine amoureuse si imparfaite, que d'après des traditions qui avaient été vaguement transmises aux Européens par les Arabes, durant les croisades. Ce qui reste démontré est que le respect, l'amour, le culte même voués à la Femme prise comme symbole, loin d'avoir été suggérés aux musulmans par les chrétiens croisés, comme on le pense encore généralement, étaient au contraire des préjugés établis dès l'origine de l'islamisme, comme en font foi les histoires d'Antar et d'Ibla, de Medjnoun et Leila, et celle même de Mahomet et de sa première femme.

Mais en suivant les musulmans dans leurs conquêtes en Afrique jusqu'à celle qu'ils firent des Espagnes, on trouve encore chez eux de nouvelles preuves qui appuient cette opinion. Ce sont des poésies et des romans il est vrai, où je vais les puiser, mais comme on l'a dit avec raison, les romans sont souvent plus véridiques que l'histoire, dans la peinture des mœurs et surtout ce

qui a trait aux opinions et aux préjugés admis par les peuples.

Parmi les grandes traditions historiques de l'Espagne, celle qui se rapporte aux exploits de Dom Pélage est une des plus importantes. Cet homme, en 719, après la défaite de don Rodrigue, dernier roi des Visigoths en Espagne, parvint à réunir dans les montagnes des Asturies, le reste des vaillants Espagnols qui, sous sa conduite, fondèrent un royaume, ressuscitèrent en quelque sorte une petite nation qui combattit les Maures, et dont les descendants devaient reconquérir l'Espagne.

Cette tradition a servi de texte à des narrations curieuses dans lesquelles on peut saisir la différence caractéristique qui existait entre les mœurs des Visigoths chrétiens, et celles des musulmans d'Espagne, à l'époque où ce pays fut conquis par Tarrick, au commencement du VIII^e siècle.

Dans un livre intitulé : « *Le reste des vaillants dans la grotte de Covadongue, et les victoires de l'infant D. Pélage, histoire véritable, pleine de divers incidents d'amour et de guerre* (1), on trouve en présence les Arabes et les

(1) « *Reliquias de los Valientes en Covadonga, y victorias de l'infante D. Pelayo; famosa e verdadera historia de varios acontecimientos de amor y armas*, Sevilla, 1545, in-8° oblong. » Tel est le titre de ce livre, écrit en prose et en vers, dont M. de Tressan a donné un extrait dans le volume de Mars, 1783, de la Bibliothèque des Romans. Depuis un assez grand nombre d'années, après avoir fait de vaines recherches dans les bibliothèques de Paris, pour trouver cet ouvrage, je me suis adressé à de savants espagnols qui, même dans leur pays, n'ont pu avoir de renseignements positifs sur ce livre. Il est impossible cependant de supposer qu'il n'existe pas, et que M. de Tressan se soit amusé à tromper ses lecteurs. Il règne, dans toute la

Visigoths. Du côté de ces derniers sont des vertus admirables, mais âpres, sauvages, brutales même ; tandis que les Arabes sont présentés couverts d'habits et d'armures magnifiques, habitués à tous les raffinements du luxe, et se laissant même aller à des sentiments et à des passions, dont le développement coïncide toujours avec les résultats d'une civilisation très-recherchée. L'un des principaux personnages est le beau Mounouz, l'un des lieutenants de Mousa. Ce Mounouz, dans le cours de la conquête, avait fait prisonniers Pélage, sa mère Dona Luz, Gaudiose sa femme et Ormizende sa sœur. Celle-ci, d'une beauté singulière, avait produit une telle impression sur l'âme de l'arabe, que le galant vainqueur, poussé tout à la fois par l'amour et par un sentiment de générosité chevaleresque, s'était décidé à rendre la liberté à Pélage, pour lui laisser la faculté de le combattre ; se réservant d'ailleurs le soin de garder les trois femmes prisonnières. Mais la belle chrétienne ne tarde pas à être sensible à la tendresse du musulman, et cette faiblesse conduit peu à peu Ormizende à la perte de sa raison. C'est alors que le beau Mounouz, tendre et rêveur comme le sont devenus depuis lui, et peut-être d'après lui, la plupart des héros de romans, évite toujours le combat que lui présente sans cesse D. Pélage, qui se montre bien plus préoccupé, dans ces occasions, de vaincre un Arabe conquérant, que de venger l'hon-

composition, et particulièrement dans les caractères si variés des personnages, une force et une grandeur qu'aucun auteur du XVIII^e siècle n'était en état d'imprimer. Au surplus, j'engage d'autant plus volontiers les curieux à lire l'extrait de M. de Tressan, qu'ils pourront mieux apprécier mes observations, et qu'ils prendront connaissance d'un livre plein de charme et d'intérêt.

neur de sa sœur à laquelle il prend assez peu d'intérêt. Aussi, ce qui frappe dans cet épisode du *Reste des Vaillants*, est-il, d'une part, l'indifférence du Visigoth Pélage pour sa mère, sa femme et sa sœur, et de l'autre, la tendresse respectueuse, la galanterie chevaleresque avec lesquelles l'arabe Mounouz traite sa chère chrétienne Ormizende.

Ce personnage de Mounouz est le type des chevaliers romanesques. Brave comme son épée, moins chaste sans doute, mais aussi tendre et aussi constant que l'amant de Leila, l'amour est pour lui un véritable culte, et presque une religion.

Quelle que soit la date plus ou moins ancienne de la rédaction du livre du *Reste des Vaillants*, il est impossible de ne pas reconnaître dans cette composition, de vieilles traditions qui n'ont point été changées. Ainsi, la rudesse de vertu de Pélage et de sa femme Gaudiose opposée aux sentiments délicats qu'éprouve Mounouz, sont de ces contrastes qui ne peuvent être fournis que par la nature et l'histoire. Et si, comme quelques personnes le croient encore, la chevalerie était née parmi les chrétiens, l'auteur du *Reste des Vaillants* n'aurait-il pas doté Pélage de toutes les qualités que l'on attribue aux guerriers chevaleresques? Mais, au contraire, c'est l'héroïsme franc et brut du Visigoth prédestiné à être roi d'Espagne, que l'on s'efforce de faire ressortir, en l'opposant à l'amour du brave Mounouz, qui risque de compromettre le cause musulmane en se laissant aller au sentiment qu'il éprouve pour sa prisonnière chrétienne. Mounouz est un personnage brillant, dramatique et intéressant par ses faiblesses; mais Pélage est fort, est grand; mais Pélage se conduit en homme qui aime

ardemment son pays et qui a les vertus d'un grand roi. La chevalerie est donc évidemment dépréciée dans le *Reste des Vaillants* ; et ce n'est certes pas ainsi qu'on en eût parlé en 1545, si la composition de ce livre datait effectivement de cette époque.

Quant à ce que l'on peut trouver d'étrange à ce que les chrétiens et les musulmans se soient accordés, même à leur insu, dans l'adoption de l'amour symbolique ou platonique ; cette difficulté disparaît en réfléchissant que le premier principe des deux religions, l'unité de Dieu, est le même, et que c'est par l'idée de cette unité que Platon lui-même a été conduit à donner l'amour de la créature comme le symbole et le premier degré de l'amour divin.

Aussi dans la littérature de toutes les nations chrétiennes retrouve-t-on cet élément plus ou moins pur ; et comme les Provençaux qui avaient eu plus d'une fois des rapports avec les Arabes d'Afrique et les Maures d'Espagne, ont emprunté aux poètes et aux écrivains de ces deux peuples, quelques-unes de leurs opinions et certaines formes de versification, il ne sera pas inutile de savoir de quelle manière ils ont combiné les emprunts qu'ils ont faits, et surtout de connaître l'esprit qui les animait en composant leurs ouvrages.

En suivant la ligne que décrit la Loire pour diviser la Gaule en deux parts, toute celle qui s'étend depuis la rive gauche du fleuve jusqu'à la Méditerranée forme la Provence. On a donc donné le nom de poètes provençaux aux écrivains qui, depuis la fin du xi^e siècle, jusqu'au xiii^e inclusivement, ont appartenu à ce pays qui comprenait, outre le Dauphiné et la Provence relevant de l'empire, les trois grands comtés de Toulouse, de

Barcelone et du Poitou, avec le duché d'Aquitaine. Dans ces divers pays on parlait la langue d'Oc. Là, comme dans tout le reste de l'Europe, le gouvernement féodal avait régularisé le désordre. Le suzerain, le vassal, l'arrière-vassal avaient chacun ses droits conventionnels; et c'était habituellement le plus fort qui en disposait, et passait pour avoir raison. De cet état de choses résultait forcément une infinité de troubles, de guerres, d'usurpations et de confiscations. Aussi le sort des armes décidait-il de tout, et la chevalerie était-elle en grand honneur.

Ces désordres étaient entretenus en Provence, surtout par le mode si imparfait de l'hérédité et du partage des fiefs. Assez souvent, les filles succédaient à défaut de mâles, et cette disposition occasionnait dans ces petits états, des ébranlements et des variations rapides. Ce fut même à la suite d'un événement de cette espèce, que le Poitou et la Guyenne, destinés par le mariage d'Éléonore avec Louis-le-Jeune, à être réunis à la couronne de France, passèrent sous la domination anglaise dès que le divorce imprudent de ce roi eut laissé Éléonore maîtresse de disposer tout à la fois de sa personne et de ses états. Ce fut encore ainsi que la maison de Barcelone acquit, par des mariages, le comté de Provence, le royaume d'Aragon et d'autres souverainetés.

Cet aperçu peut faire juger du genre de vie turbulente que ce groupe de populations menait. D'ailleurs, les croisades dont toute l'Europe était préoccupée, ne contribuaient pas peu à exciter la mobilité des esprits et la violence des passions; outre que le spectacle varié de pays et d'usages si différents de ceux de l'Europe, ainsi que l'habitude des gens de guerre de tout obtenir

par la force, avaient augmenté chez les Provençaux revenus de Syrie, une certaine légèreté de caractère jointe à une humeur querelleuse qui tenaient à leur naturel.

De toutes les préoccupations des croisés guerroyant en Palestine, en Afrique et en Espagne, l'amour mystique était, comme nous l'apprend l'histoire, celle qui prenait le moins de place dans leur esprit. La galanterie, et plus ordinairement encore la débauche, furent les habitudes qu'ils contractèrent dans les camps, et dont ils ne se défirent pas en rentrant dans leur pays. Les Provençaux en particulier, si l'on en juge au moins par les détails que renferment leurs poésies à ce sujet, n'étaient rien moins que chastes. Voisins et alliés des Espagnols qui avaient modifié en grande partie leurs mœurs sur celles des Maures leurs conquérants, les habitants de la Provence virent se manifester au milieu d'eux, le phénomène qui a lieu chez toutes les nations se soumettant dès leur origine à la civilisation déjà raffinée d'un autre peuple. Ils naquirent corrompus, aussi leur existence ne fut-elle pas de longue durée (926-1486).

Mais si elle dura peu, elle fut parfois brillante; et l'éclat qu'a jeté la littérature provençale dans toute l'Europe, depuis le ^x^e siècle jusqu'au ^{xiii}^e, a laissé une trace lumineuse que l'on suit encore maintenant avec curiosité et intérêt.

Il paraît certain que la plupart des formes de versification adoptées par les Provençaux, sont empruntées aux Arabes (1). Et, ce qui ne mérite pas moins d'atten-

(1) Voyez : *l'Histoire des Troubadours*, par l'abbé Millot; *l'Histoire littéraire d'Italie*, de Ginguené; Crescimbeni, et le *Recueil des Poésies provençales* de Raynouard.

tion, c'est qu'après deux siècles, ces mêmes provençaux devinrent en poésie, les modèles et les maîtres des Italiens.

Dans l'étude des différents anneaux de la chaîne de poésie idéale et mystique, dont les Orientaux ont fait revivre la tradition vers le VIII^e siècle, et que nous retrouverons chez les Italiens, il est à remarquer que la poésie provençale qui sert de lien intermédiaire à celle des Maures et des Florentins, loin d'être mystique, religieuse, ou même morale, n'a, le plus ordinairement pour objet, que des guerres, des exploits chevaleresques, une galanterie toute matérielle, souvent obscène, mais plus habituellement fade. La satire y tient aussi une grande place; et l'injustice et le fanatisme des princes et des prêtres, la violence des chevaliers ainsi que la légèreté des femmes y sont vigoureusement signalés.

Si des princes célèbres, tels que Guillaume IX, comte de Poitou, Richard I^{er} d'Angleterre, Alphonse II et Pierre III d'Aragon et tant d'autres ont fait rejillir l'éclat de leur rang sur le titre de *Troubadours* qu'ils avaient acquis par leurs chants, il faut dire qu'en général cette profession chez les peuples provençaux était ordinairement suivie bien plutôt pour parvenir à la fortune, aux honneurs, ou même au bien être de la vie, que comme une occasion d'illustrer son nom et d'acquérir de la gloire. Aussi règne-t-il dans la plupart des poésies des écrivains de cette nation, un ton d'insouciance et de légèreté qui jure absolument avec les formules monotones de constance, de fidélité et de tendresse factice, dont ils enflent leurs chansons d'amour. Dans ces poésies, on trouve sans doute des pensées fines, des tours délicats et spirituels; elles renferment

des détails curieux pour l'histoire, et surtout des satires pleines de verve. Mais bien rarement on y rencontre l'expression d'une passion véritable et profonde, ou d'un sentiment sincère, et jamais un vers qui aille droit au cœur ou qui nourrisse profondément la pensée.

Il faut justifier la sévérité de ce jugement, et pour y parvenir sûrement, je citerai d'abord les morceaux où j'ai cru reconnaître le plus d'élévation dans les pensées amoureuses de ces poètes. Je commencerai par un des chants d'Arnaud de Marveil, dont Pétrarque a fait mention. Ce troubadour Périgourdin florissait vers 1160. Né de parents pauvres et obscurs, selon l'usage de ceux qui se sentaient du talent, il chercha à en tirer parti pour faire fortune. Le rôle des troubadours avait du rapport avec celui des chevaliers, et les uns et les autres se dévouaient à la gloire d'une dame, ceux-ci en guerriers, ceux-là comme poètes. Dès qu'un de ces troubadours était bien accueilli d'une princesse, il la célébrait par reconnaissance, l'aimait ensuite avec emportement et poussait bientôt la témérité jusqu'à lui adresser les vœux les plus tendres, les propositions les plus hardies.

Ce fut à la comtesse Adélaïde, femme du vicomte de Béziers, que s'attacha Arnaud de Marveil, l'un de ces poètes dont les pensées sont les plus réglées, les paroles les plus discrètes, et qui semble avoir ressenti la passion la plus épurée. Voici ce qu'il dit à sa maîtresse dont il avait été bien reçu :

« Ma raison s'oppose à mon penchant. Sans doute il me sied mal de porter mon ambition si haut. Il faut laisser aux rois l'honneur de soupirer pour Elle. Mais quoi ? L'amour n'égale-t-il pas les conditions ? Dès qu'on aime on est digne d'être aimé. Toute distinction disparaît au-

(1) *Amor ch'a nullo amato amar perdona.*

Div. Com. C. V.

près de Dieu qui ne juge que les cœurs. O parfaite image de la divinité, imitez votre modèle ! Après tout, mon cœur vaut bien celui d'un duc ou d'un roi ; et c'est se rendre égal aux souverains que d'avoir des vues qui leur feraient honneur. »

On chercherait vraisemblablement en vain dans les poésies Provençales, un second morceau qui exprimât des sentiments aussi simples et aussi élevés. Et cependant, je ferai observer que dans ce passage d'Arnaud de Marveil, qui détermine la limite supérieure à laquelle les poètes Provençaux se sont élevés, se trouve l'expression d'un sentiment tout mondain, à propos duquel l'intervention de la divinité prend une couleur presque impie.

Mais Arnaud était encore bien réservé, et voici comment un autre poète de la Provence, Bernard de Ventadour, mettait la divinité en scène dans ses vers : « Dieu s'étonna sans doute, dit-il, lorsque je consentis à me séparer de ma dame. Oui, Dieu dut me savoir gré de ce que pour lui, je m'éloignais d'elle ; car je n'ignore pas que si je la perdais je ne retrouverais pas le bonheur ; et que lui-même n'aurait pas de quoi me consoler. »

Il faut que l'on sache encore comment un seigneur souverain, Raimbaud III, comte d'Orange (1160), chantait ses amours, parlait des dames et de Dieu : « Cette belle que j'aimais tant, dit le prince, m'a trompé ; elle m'a congédié pour un autre qui a eu le profit de la chasse. J'abandonne mon infidèle avec sa fausseté et son nouvel ami. Je me consacre à une dame incapable de tromperie et dont je ne cesserai jamais d'être amoureux, quand je devrais perdre Orange. Peu s'en est fallu, tant sa beauté est parfaite, que Dieu ne man-

quât son coup en la formant , et ne pût exprimer à quel point il la voulait belle. Elle peut faire de moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes , sans pouvoir jamais me faire changer. »

Cependant il arriva encore malheur au comte d'Orange , car il paraît que les belles dames d'alors , ne se piquaient pas d'être fidèles , et notre élégant troubadour après avoir dit que le dépit lui donne parfois l'envie de se faire moine , propose ainsi qu'il suit , les règles tant soit peu brutales au moyen desquelles on peut faire heureusement l'amour :

« J'enseignerai aux galants la vraie manière d'aimer. S'ils suivent mes leçons , il feront rapidement de nombreuses conquêtes. Voulez-vous avoir des femmes qui vous mettent en renom ? Au premier mot désobligeant qu'elles répondront , prenez le ton menaçant. Répliquent-elles ? ripostez par un coup de poing au nez. Font-elles les méchantes ? soyez plus méchant qu'elles et vous en ferez ce qu'il vous plaira. Médire et mal chanter vous procureront des bonnes fortunes , même des meilleures , pourvu que vous y joigniez beaucoup de présomption et de suffisance. Faites l'amour aux plus laides , montrez de l'indifférence aux belles , c'est le moyen de réussir. Mais hélas ! je n'en use pas de la sorte , car mes vieilles habitudes sont incorrigibles. Simple , doux , humble , tendre et fidèle , j'aime les femmes comme si elles étaient toutes mes sœurs. Oh ! gardez-vous de suivre mon exemple , et retenez bien mes préceptes si vous craignez les tourments de l'amour. »

Malgré la prétendue naïveté qu'affecte ici le noble troubadour , on aurait tort de prendre les beaux semblants de tendresse et d'humilité du comte d'Orange ,

pour des sentiments vrais ; car Raimbaud eut bientôt pour maîtresse la comtesse de Die qui, bien que mariée, célébra et divulgua ses amours en vers énergiques qu'elle adressa à son amant, ce qui n'empêcha pas celui-ci de la tromper bientôt après, et de se moquer d'elle dans ses chansons.

Ces anecdotes et ces extraits poétiques font entrevoir, je crois, quel était le caractère des mœurs et des écrits des troubadours provençaux de la classe la plus élevée. Quant aux troubadours jongleurs, pour qui l'art était un métier lucratif, ils se comportaient précisément comme les trouvères et jongleurs picards, normands et flamands d'au-delà de la Loire ; et Girard de Calanson dans une pièce de vers où il donne les préceptes de son art, recommande d'abord « de savoir bien *trouver*, bien rimer, bien parler, et proposer habilement un *jeu-parti*. En outre, dit-il, il faut bien jouer du tambour et des cymbales, faire retentir la symphonie, jeter des petites pommes et les retenir adroitement sur la pointe d'un couteau, imiter le chant du rossignol, faire des tours avec des corbeilles, simuler l'attaque des châteaux et traverser en sautant quatre cerceaux, jouer de la citale et de la mandore, manier la maucarde et la guitare, jouer de la harpe et bien accorder la gigue pour égayer l'air du psaltérion. »

A ces conseils succède l'énumération des romans qu'il était indispensable que tout jongleur dût connaître ; et pour terminer son art poétique, Calanson dit à celui qu'il enseigne : « Sache comment l'amour court et vole ; comme il va nu et sans habit, comme il repousse la justice avec ses dards, et avec quel art il se sert de deux flèches, dont l'une est d'or fin qui éblouit, l'autre d'acier

qui fait de si profondes blessures que l'on n'en peut guérir. Apprends les ordonnances d'amour, ses privilèges et ses remèdes, et tu sauras exprimer les divers degrés de sa puissance ; tu sauras comme il se meut rapidement, de quoi il vit, ce qu'il fait quand il s'élançe, les tromperies qu'il exerce habituellement, et comment il détruit ses serviteurs. Quand tu sauras tout cela, ajoute Girard de Calanson à son disciple, alors ne manque pas d'aller vers le jeune roi d'Aragon, car je ne connais personne qui apprécie mieux les bons exercices. Si tu fais bien ton métier, si tu te distingues parmi les plus habiles de tes rivaux, tu n'auras certes pas à te plaindre de sa munificence. Mais si tu restes dans la médiocrité, alors attends-toi à être mal accueilli par le meilleur des princes. »

Tel était le caractère de la poésie amoureuse des Provençaux, bien différente, comme on le voit, de celle des musulmans, si habituellement chaste et religieuse. On observera encore, en comparant la manière des troubadours avec celle des trouvères, la nuancé qui les distingue. Dans les poètes du nord il y a une hardiesse de pensée et d'expression que rien n'arrête. Ils sont satiriques, narquois et obscènes comme des gens qui veulent surtout s'adresser et plaire au bas peuple. Chez les troubadours, au contraire, curieux surtout de flatter l'oreille des princes et des gens de cour, la corruption morale est plus grande, mais dans les formes de leurs compositions et de leur langage, ils se montrent plus délicatement spirituels, ils jouent gracieusement avec les vices dont ils parlent, et parlent de tout comme des gens qui n'attachent d'importance à rien. Les trouvères

sont les poètes du peuple ; les troubadours sont des poètes courtisans.

Parmi les formes que les troubadours employaient dans leurs chants, *la Tenson*, espèce de plaidoyer où l'on envisageait les cas de conscience amoureux, est une de celle qui fait ressortir plus particulièrement le caractère de la nation provençale.

Entre mille aventures dont le fond varie peu, en voici une qui donna lieu à faire composer une *Tenson*. « Vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, vivait un riche baron du Poitou, seigneur de Mauléon et de plusieurs fiefs. Savary, c'était son nom, brave et galant chevalier, aimait les assemblées, les tournois, les fêtes et les vers. Ce chef de toute courtoisie, aima et servit longtemps une noble dame de Gascogne, Guillemette de Bénavias, femme de Pierre de Gavaret, seigneur de Langon, car il n'est pas inutile de faire observer que dans les poésies provençales toutes les femmes qui recherchent les soins et l'amour d'un chevalier-troubadour, afin d'acquérir de la célébrité, sont en puissance de mari. Quoiqu'il en soit donc, dame Guillemette de Bénavias, sans s'inquiéter de ce qu'en pourrait penser son époux, recevait les soins du preux chevalier son amant, qui fit pour elle les plus hauts faits d'armes, qui lui envoyait les plus beaux messages et les plus riches présents. De tous ces soins Savary fut mal récompensé ; car on lui préféra des rivaux et il fut congédié. Ses amis qui s'étaient aperçus qu'on le trompait, lui avaient fait faire connaissance avec une autre dame également mariée, la comtesse Mahaut de Montagnac, jeune, belle, désirant comme les autres acquérir de la célébrité, et ne croyant pas pouvoir mieux faire, en ce cas, que de voir Savary. Cette beauté plut telle-

ment au chevalier qu'il la *pria d'amour*, selon l'expression consacrée alors, et reçut en réponse un rendez-vous pour recevoir de la dame tout ce qu'il désirait. Mais madame Guillemette de Bénavias ayant eu vent de cette affaire, se ravisa et prit la résolution de donner aussi un rendez-vous pour la même fin. Or, c'est ici que l'étrange métaphysique de l'amour provençal, apparaît dans tout son éclat. Le chevalier Savary jugeant le cas où il se trouvait, singulier et fort embarrassant, va chercher, pour lever ses doutes, un prévôt de Limoges, vaillant homme et bon troubadour lui-même, auquel il raconte l'histoire de ses doubles amours, le priant d'agiter, dans une *Tenson* la question de savoir auquel des deux rendez-vous il doit satisfaire. En effet, le prévôt expose la difficulté dans une *Tenson*, où Savary semble pencher pour sa première maîtresse, tandis que le prévôt-troubadour plaide la cause de la seconde dame. Enfin, la question restant indécise, ils conviennent de la soumettre à trois grandes dames dont on ne connaît ni le nom, ni la sentence. Les dernières paroles que Savary prononce dans la *Tenson*, sur sa première maîtresse sont fort tendres : « Prévôt, dit-il, si celle que j'aime daignait seulement me donner son gant, ou me permettre de la voir *une fois avant de mourir*, je ne me ferais pas prier pour me rendre à ses ordres. C'est à elle que je veux être éternellement *attaché*, c'est avec ma seule douce amie que je veux vivre. Mon amour n'est point trompeur ; il me brûle, il m'embrase. »

Après cette promesse du poète provençal, Savary va faire visite à madame la vicomtesse Guillemette de Bénangès, autre dame mariée dont il était encore devenu amoureux, et chez laquelle venaient aussi deux de ses

amis, Élias Rudel de Bergerac et Geoffroy Rudel de Blaye son frère. Les trois chevaliers, chacun de son côté, avaient *prié d'amour* la dame qui avait retenu chacun d'eux pour son ami, sans que les trois intéressés se fussent communiqué leur succès. Se trouvant donc réunis chez madame de Bénangès, ils s'assirent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, le troisième en face d'elle, tous la regardant avec les yeux les plus passionnés. Mais ce conflit de tendresses, loin d'embarrasser la dame, lui fournit au contraire l'occasion de montrer sa présence d'esprit ; car sans se troubler, elle lança simultanément un coup-d'œil significatif à Geoffroi placé devant elle, serra tendrement la main d'Élias, et marcha sur le pied de Savary auquel elle trouva moyen de faire encore un sourire. Aucun des trois, avant qu'ils eussent pris congé de la dame, ne sut le signe d'amour qu'avaient reçu ses compagnons, et ce ne fut qu'après être sorti de chez elle que Geoffroi et Élias dirent à Savary comment ils avaient été traités. Quant au chevalier, il ne dit mot de la part de tendresse qu'il avait reçue ; mais au fond du cœur il se sentit peu satisfait de l'impartialité avec laquelle la vicomtesse de Bénangès distribuait le bonheur à trois personnes en même temps. Les choses en étant venues à ce point, on imagine naturellement qu'il va en résulter quelque catastrophe décisive, et peut-être on s'attend à ce que le chevalier Savary va défier ses rivaux ou qu'il accablera de son mépris la femme qui l'a joué d'une manière si malicieuse et si basse ; mais on se trompe : Le preux chevalier va trouver deux troubadours, Gaucelm Faydit et Hugues de la Bacalaria, et leur demande par un couplet, de décider auquel des trois la dame de Bénangès a témoigné le plus d'amour. C'est alors que

dans une *Tenson* les deux poètes raisonnant avec Savary, pèsent sérieusement les motifs qui peuvent faire regarder comme une faveur préférable le regard, ou le contact du pied ou de la main d'une belle. La *Tenson* où ces questions sont agitées est peu spirituelle et ne vaut pas l'honneur de la citation, mais comme dans la précédente rien n'y est décidé, en sorte que du consentement des trois interlocuteurs, Savary, Faydit et Hugues, on désigne pour juges, en dernière instance, trois dames au nombre desquelles on est assez étonné de voir figurer madame de Bénangès elle-même.

La plupart des *Tensons*, prises isolément, offrent assez peu d'intérêt, mais quand elles sont liées aux aventures et aux traits de mœurs qui les ont fait naître, on saisit alors le caractère qui leur est propre, et l'on s'aperçoit que ce genre de poésie est un de ceux qui expriment le mieux ce libertinage d'imagination qui est particulier aux écrivains provençaux.

On n'a pas oublié le beau rôle assigné à la femme par Platon, dans le personnage de Diotime; on a vu, dans la vision d'Hermas, qu'une pauvre esclave, était devenue le symbole du beau divin; la mère de saint Augustin, sainte Monique, ne laisse aucun doute sur l'importance morale qu'avait déjà acquise la femme au v^e siècle, et l'amour ascétique des musulmans, fondé sur le principe de celui de Platon, prouve que cette doctrine de l'amour idéal, ou divin, n'a pas cessé d'être entretenue par les nations civilisées pendant douze siècles, depuis Socrate jusqu'au développement de l'étrange civilisation des populations provençales.

C'est alors seulement, et au milieu de ce peuple, que prit naissance ce mélange singulier d'adoration folle

et de mépris réfléchi pour la femme, auquel on a donné le nom de galanterie, et qui, depuis le XI^e siècle, a apporté tout à la fois, dans les mœurs des nations de l'Europe, des éléments nouveaux de civilisation et de corruption. A quelques intermittences près et sous des formes variées, les mœurs galantes et relâchées des Provençaux du XII^e siècle, n'ont plus cessé de faire sentir leur influence à la société moderne, jusqu'aux temps où les Vannochia et les Olimpia à Rome, les maîtresses de Charles II en Angleterre et les Pompadour et les Dubarry en France, reproduisirent le type exactement conservé, des Guillemette de Bénavias, des Mahaut de Montagnac et d'une vicomtesse de Bénangès.

On a fait sonner trop haut de nos jours l'effet du christianisme, sur l'amélioration du sort de la femme dans la société moderne, et certains esprits, exclusivement spéculatifs, vont toujours en formant des espérances indéfinies à ce sujet. Ce que j'ai rapporté touchant le respect accordé à la femme par les hommes religieux, depuis Platon jusqu'aux disciples de Mahomet, ne permettra à personne de supposer que je ne saisis pas parfaitement ce côté de la question. Aussi me crois-je en droit de reprocher à ceux qui s'émerveillent de la position qu'occupe la femme chez les modernes, comparée à celle qu'on lui faisait dans la civilisation antique, de se tromper lourdement sur les résultats positifs et journaliers de nos mœurs à cet égard. Je le sais, depuis huit cents ans, on a fait de belles phrases et d'admirables vers même sur la sainte Vierge, et poétiquement parlant, l'éclat de cette glorification divine a rejailli sur le sexe féminin pris collectivement. Mais par quelle singularité se trouve-t-il que cette récrudescence d'adoration

ind. 3 p.

pour la Vierge, coïncide avec le développement en Europe de la galanterie née chez les Provençaux ? Comment a-t-il pu arriver que ces Provençaux, que les Français, les Anglais et tous les peuples de l'Europe enfin, régis par la loi chrétienne, se soient constamment soumis, depuis cette époque, aux lois de la galanterie ? Car enfin, depuis que l'on a étudié avec soin l'histoire des huit derniers siècles, on ne peut plus douter qu'aussi religieux et aussi dévots d'imagination que pussent être le clergé, les seigneurs, les grandes dames, les bourgeois, les vilains et leurs femmes, tous, depuis le règne de Grégoire VII, jusqu'à celui de Louis XV, ont cédé aux séductions de la galanterie, et ont même ordinairement trouvé moyen de faire marcher leur dévotion de front avec leurs intrigues. Ne semble-t-il pas, qu'en raison de cette galanterie, si la femme adulée, exaltée, et armée souvent d'une grande puissance passagère tant qu'elle est jeune et désirable, a gagné quelques avantages pour son bien-être et la satisfaction de sa vanité dans le monde, elle a perdu, d'un autre côté, la majesté et l'influence morale dont elle devrait jouir dans la famille ? De quelle nature est donc l'esprit de gens qui, faisant profession de la foi chrétienne, se laissent aller à exprimer, sauf la différence de la rédaction, des pensées telles que celles d'Arnaud de Marveil, qui nous dit dans son jargon mi-parti dévot et galant :

« Que Dieu doit lui savoir gré de ce que, pour lui, il s'éloigne de sa maîtresse ; car le Créateur n'ignore pas que si lui Arnaud, perdait celle qu'il aime, Dieu lui-même n'aurait pas de quoi le consoler ? »

Ce lieu commun de tendresse qui se retrouve constamment dans les ouvrages des troubadours et des trouvères,

cette absurdité impie, dont on entretenait les femmes aux XII^e et XIII^e siècles, lorsque la foi était si grande, lorsque le respect pour la religion était si profond, dit-on, qui oserait l'employer aujourd'hui sans craindre de commettre un sacrilège ? Car je ne pense pas que l'on rejette l'emploi de semblables idées sur l'ignorance ou la naïveté de ces siècles où les hommes au contraire, outre la vivacité de leur intelligence, étaient pour la plupart savants et très-retors. Il y a donc là une difficulté dont je n'ai pas la prétention de donner la solution, mais qui est très-réelle et qu'il faut reconnaître pour l'un des accidents les plus inexplicables de la civilisation moderne.

Pendant la langue et la poésie provençales eurent un succès universel en Europe, dès le XII^e siècle ; et elles exercèrent une influence toute particulière sur l'Italie, où l'on étudia et où l'on parla cet idiome ; où des écrivains célèbres de ce pays ne tardèrent même pas à l'employer dans leurs compositions. Dans ce temps, les dialectes des différents états de l'Italie, étaient tout à la fois si variés et si informes, que l'on n'en faisait usage que pour le commerce le plus ordinaire de la vie. D'ailleurs, tout ce qui se rattachait à l'Église, aux affaires politiques, civiles, commerciales et aux belles-lettres, se traitait en latin. Mais vers 1150, lorsque déjà les troubadours provençaux avaient introduit leur *gaie-science* dans les cours des princes de la Lombardie, plusieurs Italiens se sentant animés du feu poétique, prirent la résolution, dans l'impossibilité où ils se trouvèrent d'écrire dans le patois informe de leur pays, de se servir de la langue provençale. C'est ainsi que Calvi et Doria, de Gênes, que Giorgi, de Venise, et

le fameux Sordello que Dante a fait figurer dans la *divine Comédie*, composèrent en provençal des poésies qui rendirent leurs noms célèbres. La chanson, la ballade et le sonnet, les trois cadres principaux, dans lesquels les Provençaux enfermaient leurs compositions, furent adoptés par les Italiens qui, après s'être exercés dans la langue des troubadours, y prirent bientôt toutes les formes de leur versification, y compris la rime, pour les appliquer à leur propre langue. Les premiers essais de poésie italienne, ont été tentés en Sicile, terre sur laquelle avaient passé successivement les Grecs, les Sarrazins, les Normands, et où se rendirent bientôt en foule les Provençaux, lorsque l'empereur Frédéric II qui y régnait alors, composa sinon les premiers vers italiens, au moins quelques-uns des plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous.

La chanson écrite par ce prince a cela d'intéressant pour l'histoire de la langue et de la poésie italiennes, que l'on y reconnaît trois éléments distincts réunis : un fond de langage italien, des idiotismes siciliens, et quant à la composition, cet assemblage de lieux communs de galanterie recherchée, propres à la poésie provençale mais chaste (1).

Pierre-des-Vignes, chancelier de Frédéric, et après lui des Siciliens et des Italiens continuèrent l'œuvre entreprise par l'empereur, jusqu'au moment, où parurent deux hommes dans les poésies desquels on remarque déjà de l'invention et où la langue devient plus correcte et plus élégante. Ces deux hommes qui se parta-

(1) On trouvera le texte et la traduction de cette chanson à la fin de ce volume. *pag. 264.*

gent l'honneur d'avoir été les maîtres de Dante, sont : Brunetto Latini et Guido Guinizzelli de Bologne. Quoique le premier ait fait un poème, *Il Tesoretto*, cette composition le classe plus particulièrement parmi les philosophes et les moralistes ; mais les œuvres de cet écrivain ont cela de curieux pour l'histoire des lettres italiennes, qu'elles ont été composées à l'époque où il commençait à s'établir une rivalité entre la langue italienne qui se formait et celles des troubadours et des trouvères qui étaient si généralement répandues. Brunetto Latini possédant également les deux idiomes, composa son *Tesoretto* en italien et son *Tesoro* en français.

Quant à Guinizzelli, sa versification est déjà assez élégante ; mais ce poète est un imitateur modeste des Provençaux quant à la composition et au choix des pensées. Toutefois, on remarque dans ses chansons qui ont l'amour pour objet, de la chasteté d'expression, et l'on trouve dans les idées du poète de la tendance à faire de la personne qu'il aime, une espèce de sainte digne du paradis.

Quoiqu'il soit démontré que le texte des poésies attribuées à saint François-d'Assises, n'est ni de lui ni même de son temps ; comme on a la certitude que ces cantiques ont été composés au plus tard vers la fin du XIII^e siècle, ils peuvent être considérés comme une tradition certaine des premières chansons d'amour mystique et religieux, écrites en italien. Sous ce rapport, elles méritent une attention particulière, car elles renferment une foule de locutions passionnées adressées à Jésus-Christ, que Dante et les poètes de son école, entre autres Pétrarque, ont également employées pour exprimer

l'amour que leur inspiraient les femmes symboliques qu'ils ont célébrées.

Les éléments littéraires et poétiques que Dante a recueillis dans les ouvrages des Provençaux nous sont donc connus maintenant. Quant à la forme, il en a reçu la *chanson*, la *ballade*, le *sonnet* et les diverses combinaisons des rimes, mais pour tout ce qui se rapporte à la pensée, à la composition, je veux dire cette galanterie chevaleresque poussée jusqu'à la corruption par les troubadours, nous allons voir avec quelle puissance d'âme et d'esprit, le grand Florentin a remanié tous ces matériaux pour les façonner au gré de son génie et les faire servir au grand monument qu'il voulait élever.

Dans sa *Vie nouvelle*, Dante avait annoncé précisément qu'elles devaient être, et ce qui fut en effet, les trois grandes préoccupations de son existence intellectuelle. D'abord, il manifeste le désir de perfectionner la langue italienne pour en substituer l'usage à celui du latin; ensuite il raconte ses chastes amours avec Béatrice, pour protester contre le libertinage d'esprit que les troubadours et les trouvères avaient mis à la mode dans toute l'Europe; puis enfin il se présente comme poète prédestiné à chanter sous les auspices de son amante spirituelle, l'*Amour*, la *Vertu* et le *Salut éternel*, les trois grands sujets qu'il s'est effectivement proposé de traiter dans la *divine Comédie*.

Quoique Dante n'ait composé son livre sur l'Éloquence Vulgaire (*de Vulgari Eloquentia*) que vers la fin de sa vie, il est évident que les idées et les observations renfermées dans cet ouvrage, ont dû naître et se coordonner dans l'esprit de l'auteur dès le temps de sa jeunesse. Il est vraisemblable surtout que les courses qu'il fit dans

la Toscane et la Lombardie lui fournirent l'occasion d'apprécier les dialectes divers qu'on y parlait, et de se figurer déjà, par la pensée, un perfectionnement du langage italien que la puissance de son génie lui fit réaliser.

Le traité de l'*Éloquence Vulgaire* est, je le crois, le premier livre qui ait été écrit sur la *linguistique*, dans les temps modernes, et peut-être est-il le premier de tous, car les Grecs et les Romains qui considéraient comme Barbares tous les peuples parlant une autre langue que la leur, n'eurent jamais le désir ni les moyens d'étudier et de comparer les idiomes étrangers à ceux de leur pays. C'est dans tous les cas une des gloires de Dante que d'avoir été le premier qui conçut l'idée de perfectionner rationnellement l'un des patois dérivés du latin, pour l'élever à la dignité d'une langue.

Ce livre de Dante a de la simplicité et de la grandeur; et s'il pêche par le défaut de développement dans ses détails, c'est bien moins à l'auteur qu'il faut s'en prendre, qu'à l'ignorance qui régnait encore de son temps en géographie, et à l'usage du latin si généralement répandu dans le monde chrétien, que l'on regardait comme superflues la connaissance et la comparaison de toute autre langue, deux études cependant qui servent de fondement à la science de la *linguistique*. Néanmoins, voici quels sont les premiers efforts que Dante a tentés pour établir cette étude nouvelle.

Après avoir distingué la *langue grammaticale*, ou le latin, enseignée artificiellement avec le secours des règles, de la *langue vulgaire*, ou parlée et transmise aux enfants par l'usage journalier, Dante, sans tenir compte de la différence de perfection qui existe entre ces deux

modos d'expression, donne la préférence à la *langue vulgaire*. Il dit qu'à l'homme seul a été donné le besoin et l'usage de la parole, et bientôt il agite la question de savoir qui a reçu pour la première fois le don de parler. Est-ce, dit-il, Adam, Ève, le Serpent ou Dieu? Il décide en faveur du premier homme, et pose en principe que la langue mère de toutes les autres, est l'hébreu, et que c'est lorsque l'on éleva la tour de Babel que s'est opérée la confusion de la langue hébraïque. Jusqu'ici, Dante suit les documents fournis par l'Écriture-Sainte; mais au VII^e chap. qui porte pour titre : *Subdivision du langage dans le monde et particulièrement en Europe*, il échappe aux généralités et entre sérieusement en matière.

«Après la confusion des langues, dit-il, les hommes se répandirent dans toutes les régions et sous tous les climats du monde. La source de la propagation humaine se trouvant surtout dans les parties orientales de la terre, les races d'hommes se sont successivement étendues d'un côté et de l'autre, tellement qu'elles sont parvenues enfin jusqu'à l'Occident. Là les bouches rationnelles goûtèrent de tous les fleuves ou au moins d'une bonne partie des fleuves qui parcourent l'Europe. Mais soit que ces premiers habitants de ces pays y fussent étrangers, ou que nés en Europe, ils y soient revenus (après une absence) ils rapportèrent trois idiomes (1).

(1) J'ai traduit exactement tout ce passage dont le sens est obscur. Je pense que Dante veut dire : Que quand les races d'hommes vinrent d'Orient en Occident, ceux qui se trouvaient dans cette dernière partie du monde, soit qu'ils y fussent nés, soit qu'ils tirassent anciennement leur origine de l'Orient, se sont abreuvés avec leurs bouches rationnelles à tous les fleuves qui parcourent l'Europe, c'est-

» Les uns eurent en partage la partie méridionale de l'Europe, les autres la partie septentrionale, et les troisièmes, que nous désignons à présent par le nom de Grecs, s'établirent partie en Europe, partie en Asie. Puis de l'une des langues qui fut adoptée au moment de la confusion qui eut lieu à Babel, se formèrent divers langages vulgaires, comme je vais le démontrer. Dans tout l'espace compris entre l'embouchure du Danube, ou le Palusméotide, jusqu'aux confins occidentaux, formés par l'Océan bordant l'Angleterre, la France et l'Italie, règne un seul idiome, bien que les Esclavons, les Hongrois, les Allemands, les Saxons, les Anglais et quelques autres nations encore, parlent des langues vulgaires diverses, mais qui dérivent de cet idiome principal, duquel elles ont retenu pour seul signe du principe qui leur est commun, l'affirmation *io* (ia). Puis reprenant du point où cesse l'usage de cet idiome, c'est-à-dire à partir de la Hongrie, en remontant vers l'Orient, il s'établit un autre idiome. Enfin, depuis ceux-ci, en revenant vers la partie qui s'appelle Europe, il s'est formé un troisième idiome qui se subdivisa comme il l'est encore à présent, en trois langages qui ont pour signe particulier d'affirmation : *oc*, *oi* et *si*, c'est-à-dire l'espagnol, le français et l'italien. Et la preuve que ces trois langages tirent leur origine du même idiome, c'est que certains mots fort importants leur sont communs, tels que *Dieu*, *ciel*, *amour*, *mer*, *terre*, *vivre*, *mourir*, etc. Quant aux populations de l'Europe-Méridionale, celles de la

à-dire : qu'ils ont profité des lumières et des connaissances de tout genre apportées par les races venues de l'Orient jusque dans l'Occident. Puis l'auteur ajoute que ces peuples, originaires de l'Orient, ont apporté avec eux dans l'Europe occidentale trois idiomes,

langue d'*oc*, elles occupent la partie occidentale qui commence aux confins du pays génois. Mais pour ceux qui, partant du même point qui vient d'être désigné, s'étendent vers la partie orientale jusqu'au promontoire de l'Italie (Reggio di Calabria) où s'ouvre le sein de la mer Adriatique et où s'élève la Sicile, ils affirment par *si*. Enfin, relativement à ces dernières populations, celles qui affirment par *oï* (oui) sont septentrionales, parce que du côté du nord et de l'est elles touchent aux Allemands, qu'à la partie du couchant, elles sont enfermées par la mer Anglaise et par les monts Aragonais (Pyrénées) et au midi par les Provençaux et par les penchans de l'Apennin (1), »

Je ne puis qu'indiquer aux personnes studieuses de

(1) Les divisions géographiques, dans lesquelles Dante place les nations parlant les langues d'*ia*, d'*oc*, d'*oï* et de *si*, comprennent, pour la langue d'*oc*, tout l'espace depuis Gènes en passant par Nice, puis tout le pays de France, dit Provence aujourd'hui, et compris entre la Méditerranée et la Loire jusques et compris la Catalogne, ce qui lui fait rassembler sous le titre commun de Provençaux, quelques Espagnols et Italiens, qui, en effet, parlaient la langue d'*oc*, (le Catalan, ou langue Limousine.) Quant à la circonscription de territoire, où il établit avec raison la langue d'*oï*, c'est la partie de la France jusqu'au Brabant, déterminée au midi par la Loire, au nord et au couchant, par les bords de l'Océan, et à l'est par les nations proprement teutoniques.

Quant à l'Italie, où l'on parle la langue de *si*, il ne fait commencer son territoire qu'à partir de Gènes en allant jusqu'à l'extrémité de la Calabre, à laquelle il joint la Sicile.

L'observation de Dante sur la ressemblance de certaines expressions communes aux langues de *si*, d'*oc* et d'*oï* est juste; mais l'on a lieu de s'étonner qu'il n'en ait pas donné la véritable raison, qui est leur origine commune : la langue latine. On s'étonne au moins qu'il ne l'ait pas désignée d'une manière précise.

la langue italienne, les chapitres ix-xvi de ce premier livre du traité de l'*Éloquence vulgaire*, dans lesquels Dante traite en particulier des dialectes de l'Italie-Méridionale et Septentrionale, en usage de son temps. Il en fait ressortir ce qu'il y a d'incorrect et de barbare dans chacun d'eux, sans oublier le dialecte de la Toscane qu'il désigne comme l'un des plus défectueux, bien que déjà les habitants de ce pays prétendissent être les seuls qui parlassent la langue italienne *illustre* (cap. xiii). Ces études des dialectes entreprises pour en exprimer ce qui s'y trouve de bon et en former la véritable langue italienne que Dante a en effet constituée, présentent le plus vif intérêt scientifique. Mais les observations du linguiste sont présentées sous des formes trop techniques et exigeraient d'être appuyées de trop de citations italiennes pour être rapportées ici, aussi me contenterai-je de faire connaître les conséquences qu'il en tire.

Après avoir examiné tous ces langages variés dans chacun desquels il n'a pu trouver le degré de perfection qui pourrait le rendre digne d'être adopté par l'ensemble des populations italiennes, Dante convient cependant que dans toutes les villes, un certain langage vulgaire *distingué* y apparaît généralement, sans qu'il appartienne à aucune cité en particulier (chap. xvi).

Alors il appelle ce langage vulgaire : *Illustre, cardinal*, (1) *de cour*; or, ce qui le détermine à choisir ces épi-

(1) Le mot cardinal, *cardinalis*, en latin, veut dire proprement : qui se rapporte au *gond* (*cardo-inis*), et, malgré tout ce qu'il y a d'étrange dans le choix de l'importance des gonds d'une porte pour en faire le symbole de tout ce qui joue un rôle principal en quoi que ce soit, il paraît cependant que cette figure, cette trope a été fort anciennement adoptée. Dans ses *Commentaires sur Virgile*, Servius,

10) *venant à ce que quastius, s'il y tombe à propos une observation de la suite de Maistre dans les *Sciences de saint Pétersbourg*, ou il cite plusieurs mots dont le sens littéral exprime une chose bien vulgaire et bien basse, et même que le sens métaphorique regarde*

thètes est assez bizarre. Il le nomme *illustre*, dit-il, « parce qu'il illumine et est resplendissant ; *cardinal* par la raison que comme les *gonds* d'une porte sur lesquels reposent et se meuvent les battants , servent de point d'appui et de lien à tout le système d'un portail ; de même une langue parfaite fait penser et agir avec mesure et gravité les populations qui la parlent. Dante le nomme encore langage de *cour*, parce que chez un prince , entouré de l'élite de ses sujets , tout ce qui s'y dit doit être pesé avec réflexion, et dicté par la raison et le bon goût. Quant à nous , Italiens , ajouta-t-il à ce sujet , qui n'avons point de cour, il est arrivé que notre langue vulgaire allant et venant de tous côtés , comme une étrangère et se trouvant forcée de loger dans les asyles les plus humbles, a contracté de mauvaises habitudes et n'a pu acquérir une existence uniforme. Mais , dit-il encore plus loin , si en effet nous n'avons pas de cour , en ce sens qu'elle n'est pas resserrée et unie comme celle du roi d'Allemagne , cependant toutes les parties dont on peut en composer une , ne nous manquent pas ; et , à défaut d'un prince qui puisse leur servir de centre d'unité , nous avons la douce lumière de la raison autour de laquelle elles peuvent se rassembler et s'unir. Il serait donc faux d'avancer que nous autres Italiens , manquons de cour parce que nous n'avons pas de

qui vivait au quatrième siècle , a dit des vents Eurus et Zephyrus : « *Isti sunt cardinales* , ces vents sont *cardinaux*. » C'est dans ce sens que , vers les cinquième et sixième siècles de l'Eglise , on a dit : *Episcopei cardinales*, *archidiaconi cardinales*, évêques , archidiaques *cardinaux* ou principaux , locution qui peu à peu a donné naissance au titre de *Cardinal* accordé à ceux qui formaient le conseil du souverain pontife et entouraient le saint-siège.

quelque chose de noble et de grand, par drapeau.
Il prouve par là que ce n'est pas
la science qui a créé la langue. Jusque là il
a raison, mais au lieu de dire comme lui que
les langues sont d'origine divine, nous dirons

prince, puisque cette cour existe chez nous, quoique matériellement dispersée. » (1)

Dante commence le second livre de son traité, en faisant observer : « Que quels que soient les ornements et les richesses dont on cherche à embellir un animal ridicule ou une femme laide, ils restent ce qu'ils sont. » Aussi conclut-il qu'il serait vain et inconvenant, que ceux qui manquent d'élévation d'esprit, fissent usage de la langue vulgaire *illustre, cardinale, de cour*, langage réservé aux intelligences d'élite.

« Tous les versificateurs ne doivent donc pas se servir de la langue vulgaire illustre, et conséquemment tous les sujets ne peuvent être traités indifféremment dans ce langage, mais seulement les sujets nobles.

» Or, quels sont ces sujets nobles ? Pour arriver à les connaître, dit Dante, il faut savoir que dans l'homme, il y a trois âmes : l'une végétative, l'autre animale, la troisième raisonnable. A l'instar des plantes, l'âme végétative cherche ce qui est utile et indispensable pour entretenir la vie. L'âme animale, qui participe des bêtes, cherche ce qui flatte les goûts et les sens. Et enfin l'âme raisonnable cherche l'honnête et tend vers la nature angélique ; ce qui est cause que tout ce que l'homme fait, procède de ces trois dispositions, Mais, comme les ré-

(1) Perciò che avegna che la corte (secondo che unica si piglia, come quella del Rè di Alemagna) in Italia non sia ; le membra sue però non ci mancano ; e come le membra di quella da un principe si uniscono, così le membra di questa dal grazioso lume de la ragione sono unite ; e però sarebbe falso adire, noi Italiani mancar di corte quantunque manchiamo di principe, perciò che avemo corte, avegna che la sia corporalmente dispersa. (L. I, cap. 48.)

avec. Au lieu que l'homme est né avec l'instinct de la parole, et que cet instinct a créé les langages.

sultats de ces trois dispositions se présentent dans un ordre gradué d'importance, il convient que les plus grands soient traités de la manière la plus grande, et par conséquent à l'aide du moyen le plus grand, c'est-à-dire dans le plus *illustre* langage vulgaire (1).

« Mais il faut déterminer quels sont ces plus grands résultats et ces plus grandes choses, qui méritent d'être traités ainsi. Quant à ce qui est utile, il n'y a rien qui le soit davantage que la Santé; quant à ce qui est agréable, que les plaisirs de Vénus; et pour ce qui est honnête, que la Vertu.

« Ces trois sujets, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pur et de plus grand dans ces sujets, sont donc ce qui doit être traité de la manière la plus grande; comme, par exemple, *la Bravoure des Guerriers*, *l'Ardeur de l'Amour*, et *la Règle de la Volonté*.

« En effet, des hommes célèbres parmi les Provençaux, ont chanté ces sujets en langue vulgaire: Bertrame del Bornio, les *Armes*; Arnaud Daniel, *l'Amour*; et Gérard de Bonello, *la Rectitude*.

« Chez nous, Cino de Pistoia a célébré *l'Amour*, et son ami, (ici Dante se désigne lui-même), *la Rectitude*; car j'ai remarqué que jusqu'ici, aucun Italien n'a chanté les exploits guerriers et chevaleresques. »

Après l'exposition de cette doctrine bizarre, mais curieuse, Dante indique les formes poétiques qu'il juge

(1) Cette division des facultés de l'âme est empruntée à Aristote, qui l'a établie dans son traité de *Âme* (L. II, cap. 3 et 4), et en fait l'application dans son livre des *Morales à Eudemos*, cap. VI. J'indique ces passages d'Aristote, afin que l'on puisse être à même de juger de quelle manière le grand poète florentin interprétait le grand philosophe grec.

les plus nobles et qui, conséquemment, doivent être employées par les poètes. Parmi celles en usage chez les Provençaux, Dante n'en adopte que trois qu'il donne comme excellentes et légitimes, ce sont : la *chanson*, (*canzone*), la *ballade* et le *sonnet*, et encore met-il la chanson dans une sphère très-élevée et à part. Il ne parle pas en particulier du sonnet. « Quant à la ballade, il attribue son infériorité à la nécessité d'un accompagnateur d'instrument, pour compléter son caractère et son agrément (1) ; tandis que la *chanson*, dit-il, produit par elle-même, tout son effet, et que l'on peut mettre et comprendre en elle, tout ce qu'il y a de plus excellent dans l'art. D'où il suit que les sujets les plus élevés et les plus importants, doivent être traités en chanson, puisque c'est la forme la plus parfaite et la plus élevée. »

Après s'être occupé de la forme matérielle la plus convenable aux compositions en langage vulgaire *illustré*, Dante passe à la division des styles qui peuvent être employés dans la chanson, se réservant de traiter ce même sujet relativement aux ballades et aux sonnets, dans le IV^e livre de son traité qu'il n'a pas terminé.

Mais dans ce quatrième chapitre il continue d'exposer le fond de son système poétique : « Maintenant, dit-il, que nous avons indiqué les matières qu'il convient de traiter, il faut déterminer ce qui constitue la *chanson* : genre de poésie qui, selon quelques-uns, serait plutôt le résultat de la fantaisie et du sort, que de l'étude et de l'art. On refuse le titre de poètes aux faiseurs de

(1) Adunque seguita che le *Canzoni* sono da essere stimati più nobili de le *Ballate* che hanno bisogno di sonatori alquali sono fatte. (*De la Volgare Eloquenza*, liv. II, cap. 3).

chansons, et selon nous c'est à tort ; car, de quelque idiome qu'ils fassent usage, on doit les considérer comme poètes, du moment qu'ils ne s'écartent pas de la marche des grands poètes (latins), c'est-à-dire de ceux qui sont réguliers. Car, en effet, ces derniers ont fait de la poésie selon les règles de l'art, et tous ceux qui n'agissent pas ainsi travaillent à l'aventure. Ainsi, plus nous imitons la manière de ces poètes réguliers, plus notre poésie est correcte. Ce qu'il y a de mieux à faire est donc de se servir de leurs doctrines. Mais, avant tout, comme dit notre maître Horace : « *Choisissons un fardeau proportionné à nos forces.* »

» Il est surtout nécessaire d'établir certaines distinctions, et de savoir si l'on veut chanter dans les modes *tragique*, *comique*, ou *élégiaque*. Car pour la tragédie on se sert du style le plus élevé (supérieur) ; pour la comédie, du style (inférieur), et pour l'élégie, du style des *malheureux* (*dei miseri*). Si les sujets que l'on veut traiter doivent être chantés dans le mode tragique, alors on doit employer la langue vulgaire *illustre*, et conséquemment faire une succession de *chansons*, en les liant l'une à l'autre.

» Pour les compositions comiques on aura recours à la langue vulgaire, tantôt *tempérée*, tantôt *humble* ; et l'*humble* servira exclusivement dans les sujets élégiaques.

» Le style tragique est celui où l'on réunit la profondeur des pensées, la hardiesse des vers et la noblesse des tours de phrases, à l'heureux choix des mots. Mais pour atteindre cette perfection il faut encore joindre à ces qualités, l'avantage de sujets dignes d'être chantés avec toute cette pompe. Ces sujets sont, comme je l'ai

déjà dit, la *Santé* (ou le salut), l'*Amour* et la *Vertu* (1). On pourra bien y joindre quelques combinaisons accessoires, pourvu toutefois, qu'elles ne fassent naître aucune idée basse. Que celui donc qui voudra traiter les trois sujets qui viennent d'être désignés, ne perde pas de vue ce que nous avons prescrit. Alors, après s'être désaltéré à la fontaine d'Hélicon, qu'il approche avec confiance le *Plectron* de sa lyre bien accordée, et qu'il commence à chanter.

« Mais il faut bien composer la *chanson*, et c'est là une œuvre difficile. Car on n'y parviendra jamais sans le concours de la vivacité naturelle du génie, de l'étude et de l'art. Ce sont les hommes doués de cette triple faculté que désigne le poète, dans le sixième livre de l'*Énéide*, lorsqu'il les appelle : « *Chéris des Dieux, Élevés au Ciel par la Vertu*, et enfin, *Fils des Dieux*, » bien qu'il parle d'une manière figurée. Reconnaissons donc la sottise de ceux qui, ignorants et sans art, ne se con-

(1) *La Santé ou le Salut*. En italien, le mot *Salute* exprime tout à la fois l'état sain du corps et celui de l'âme, et c'est dans ce double sens que Dante l'emploie ici, partant de l'idée d'Aristote qui ne parle que de la santé du corps, pour s'élever jusqu'au *Salut* de l'âme, comme on le comprend dans le christianisme. J'insiste sur cette expression à laquelle Dante donne, comme à beaucoup d'autres, une acception très-étendue, comprenant le positif et le figuré, afin d'avertir ceux des jeunes lecteurs qui se proposent d'étudier ce poète, de faire attention à cette extension donnée par lui aux mots qu'il emploie, l'une des principales difficultés que l'on rencontre en lisant ses ouvrages. Ainsi, quant au mot *Salute*, il veut dire tout à la fois *Santé* corporelle, *Salut* de l'âme et *Salutation*; et l'on peut voir dans la *Vita nuova*, par exemple, le sens triple qu'il donne à ce mot, à propos de la *Santé* du *Salut* et de la *Salutation* que lui refuse Béatrice.

lient qu'en leur propre génie et s'ingèrent de chanter des choses sublimes et d'employer le style élevé. Qu'ils renoncent à cette présomptueuse entreprise; et si, naturellement faibles, ils ne sont en effet que des oies, qu'on ne les voie pas cherchant à imiter le vol audacieux de l'aigle. »

Tout ce qui termine ce second livre, depuis le v^e chapitre jusqu'au xiii^e, est consacré à l'exposition des règles qu'il faut suivre pour bien composer la chanson. Dante examine et dit de quelle espèce de vers on peut faire usage, quelle doit être la construction des vers, leur diversité et l'emploi qu'en ont fait les poètes provençaux, français et italiens les plus célèbres. Il cite entre autres Foulques de Marseille, le roi de Navarre, Guido Cavalcanti, et lui-même, Dante. Bientôt il entre dans le détail des expressions qui peuvent être admises dans la *chanson* ou que l'on doit en rejeter. Puis, après avoir donné une définition scientifique, mais assez peu satisfaisante de l'essence de la *chanson*, il s'occupe de ses subdivisions, c'est-à-dire des *stances*, et enseigne la manière dont les vers et les rimes qui les composent doivent être combinés.

Je n'insiste pas sur cette dernière partie du second livre, parce qu'elle ne renferme que des détails techniques relatifs à la versification italienne, que l'on ne peut comprendre que difficilement, même avec une connaissance assez avancée de la langue de Dante. D'ailleurs, l'extrait que je viens de donner des deux premiers livres du *Traité de l'Eloquence vulgaire*, les seuls qui nous restent des quatre que le poète florentin se proposait de composer, suffira pour faire connaître le système poétique qu'il avait combiné pour achever de ré-

gulariser l'usage de la langue vulgaire. A ce sujet il ne me reste plus qu'à faire connaître, par les paroles de Dante lui-même, la raison pour laquelle il a imposé aux trois Cantiques qui composent l'ensemble de son grand poème, le titre de *Comédie*. En faisant hommage de son *Paradis* à Can-le-Grand, seigneur de Vérone et de Vincence, le poète adressa à ce prince une lettre dans laquelle il expose, à la manière des poètes scholastiques, l'objet qu'il s'est proposé dans sa dernière grande composition, et le système allégorique auquel en sont soumis les détails. Puis, avec cet appareil minutieusement scientifique, commun à tous les écrivains sérieux de cette époque, Dante explique au prince quelle est l'économie de son poème, le titre qu'il lui a donné et pourquoi il le lui a donné. « Tout l'ouvrage, dit-il, est divisé en trois Cantiques, chaque Cantique est divisée en chants, chaque chant est divisé en vers. Telles sont les trois divisions. Quant à la forme ou au mode dans lequel le sujet est traité, il est *poétique*, *fictif*, *descriptif*, *digressif*, *transumptif* (changeant, varié). En outre, il est encore *définitif*, *divisible*, *probatif*, *improbatif* et fournissant des exemples. Le titre du livre est : Ici commence la Comédie de Dante Alighieri, florentin de nation, mais non par ses habitudes. » *Jncipit comædia Dantis Allagherii florentini natione, non moribus.* »

« Mais au sujet de ce titre *Comédie*, il faut que l'on sache, continue le poète, que *comédie* vient de *comos*, village, et *Oda* chant. En sorte que la comédie, espèce de chant villageois, est un genre de narration poétique, qui diffère de tous les autres. Il diffère particulièrement de la tragédie, en ce que celle-ci est d'abord admirable et calme, tandis qu'à la fin et lorsqu'elle se termine, elle

devient *fétide* et horrible, ce qui fait qu'on l'a nommée d'un mot composé de *tragos*, bouc et *ode* chant, comme si c'était un chant immorale (*hircinus*), fétide comme le bouc, ainsi que cela a lieu dans les tragédies de Sénèque. Mais pour la comédie, si elle commence par ce qu'il y a de plus compliqué, de plus difficile dans une action, tout s'y termine d'une manière heureuse, comme on peut le voir dans les comédies de Térence. Et c'est ce qui a amené l'usage qu'ont adopté les *Dictateurs* (1) entre eux, lorsqu'ils s'abordent en se saluant, de se dire, en signe de souhaits heureux au lieu des compliments habituels : » *Commencement tragique et fin comique*, » D'ailleurs, ces deux genres diffèrent également par le style qui, dans l'un est élevé et sublime, tandis qu'au contraire il est humble dans la comédie. Cependant, on permet parfois aux auteurs tragiques et comiques d'emprunter le style habituellement contraire à son genre, comme nous l'apprend Horace dans sa poétique :

Interdum tamen et vocem comoedia tollit;
Iralusque Chremes tumido delitigat ore,
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus et Peleus, etc.

« C'est pour cela que le présent ouvrage, (les trois Cantiques) est intitulé *Comédie*. Car, si nous considérons la matière, qui au commencement est horrible, et l'on peut dire *fétide*, puisque c'est l'*enfer*; à la fin elle de-

(1) Dictateurs, diseurs (Dictatores). On désignait ainsi au treizième siècle les personnes qui étaient choisies, soit par les souverains, ou par les évêques, comme arbitres, pour juger des différends qui s'élevaient à l'occasion des propriétés féodales ou des controverses théologiques.

vient heureuse, désirable et agréable puisque c'est le *paradis*. Quant au mode d'expression il est modeste et humble, puisque l'on s'est servi du langage vulgaire (italien) dont tout le monde jusqu'aux femmes du peuple, fait usage. Voici donc pourquoi cet ouvrage est intitulé *Comédie*. »

Malgré la bizarrerie de cette poétique et quand bien même le Florentin n'eût pas victorieusement réalisé sa théorie par la composition de ses poèmes, il serait encore difficile de ne pas reconnaître ce qu'il y a de hardi et de puissant dans cette combinaison nouvelle. En effet, il ne s'agissait de rien moins que de trouver le moyen de soumettre à la même impulsion une masse d'idées disparates répandues dans la Bible, dans Homère, dans Platon, dans Aristote, dans Virgile, dans l'Évangile et l'Apocalypse, en joignant à ces éléments déjà si contraires, ceux qu'offrait encore la littérature provençale. C'est de ce chaos d'idées jetées pêle-mêle par le moyen-âge, qu'il fallut que Dante composât un ensemble de morale religieuse, qui fût pour la poésie ce que la *Somme* de saint Thomas d'Aquin était déjà à l'égard de la théologie. Car, en considérant les ouvrages de ces deux hommes avec attention, on ne tarde pas à s'apercevoir que le poète, avec le secours des images et des allégories, et de son côté, le théologien, par la puissance du raisonnement, ont traité au fond le même sujet et se sont proposé le même but, celui de faire connaître le véritable objet de la vie mortelle, la béatitude au sein de Dieu.

Ces sujets identiques quant au fond, produits sous deux formes absolument différentes et par des hommes d'un caractère si opposé, ramènent mon attention sur

l'origine analogue des deux grands ouvrages du théologien et du poète. L'exposition des connaissances théologiques s'était faite depuis le XI^e siècle, sous une forme d'abord très-simple, que perfectionnèrent seulement et peu à peu les Anselme de Canterbury, les Abeilard et enfin Pierre le Lombard. Ce dernier, dans son livre des *Sentences*, avait arrêté la forme la plus convenable à donner à ce genre d'ouvrage, et, lorsqu'un siècle après, Thomas d'Aquin vint, il la trouva toute prête et n'eut qu'à la remplir avec la supériorité de talent qui lui était propre.

Or, ce qui était arrivé au savant théologien se reproduisit exactement pour le poète. Depuis la naissance du christianisme, les *Visions* et les *Songes* n'avaient pas cessé d'être les machines poétiques mises en usage pour le développement des sujets moraux et religieux, et il serait difficile d'énumérer les récits qui ont été faits des voyages imaginaires entrepris dans les trois mondes, l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis (1). Cette idée et sa forme qui étaient banales et appartenaient à tout le monde, Dante s'en empara, et les rendit fécondes et immortelles par son génie.

Dès le XII^e siècle, ces *Songes*, ces *Visions* étaient devenus la formule obligée de tous les versificateurs ou légendaires qui se proposaient de tracer les règles de la morale religieuse en faisant ressortir le néant de la vie terrestre, et en présentant les chances funestes ou

(1) « Je m'empresse d'indiquer ici l'histoire des *Songes* et *Visions* qui, depuis l'ère chrétienne, ont précédé le poème du Dante. Ce morceau intitulé : *La Divine Comédie avant Dante*, est de feu Charles Labitte. » V. à la p. 91. du Vol. qui précède, et qui en a réuni à celui-ci à cause du sujet presque identique.

heureuses de la vie éternelle. De là vint la division de leurs compositions en trois parties qui correspondent aux trois états de *Ténèbres*, de *Purification* et d'*Absolution*, dans lesquels l'homme peut se trouver après la mort. Puis, à l'aide d'un *Songe* et avec l'assistance d'un personnage saint, l'écrivain parcourait le cercle de ces trois mondes : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, et ne manquait pas, à son réveil, d'écrire tout ce qu'il avait vu et entendu.

Telle est, en effet, la donnée que Dante trouva consacrée par l'usage et qu'il enrichit d'une manière si prodigieuse dans ses trois Cantiques.

Quoique ce grand poème, traduit dans les différentes langues de l'Europe, puisse être lu aujourd'hui par tout le monde, les impressions que quelques-unes de ses parties laissent dans l'esprit sont tellement vives qu'elles nuisent parfois à l'intelligence générale de cette composition si vaste et si variée. L'*Enfer*, en particulier, par la force et la réalité des peintures qui s'y trouvent, rend comparativement pour les lecteurs superficiels les splendeurs imposantes du *Paradis* froides et difficiles à saisir. De l'inégalité d'attention et de curiosité apportées à la lecture des trois Cantiques, il résulte presque toujours que la chaîne qui les lie si étroitement est rompue, et que l'objet particulier de cette grande composition, la recherche du bonheur dans l'autre vie, est oubliée. J'ai donc pensé qu'il serait bon de donner un aperçu rapide de la *Divine Comédie* pour que l'on en saisît avec plus de facilité le plan, la marche et le but.

L'ENFER.

C'est le vendredi - saint de l'an de Jubilé 1300, le

douze cent soixante et sixième jour anniversaire de la mort du Christ, que Dante, âgé de trente-cinq ans, « perdit, comme il le dit dans les premiers vers de l'*Enfer*, le véritable chemin, s'égara dans une forêt obscure, » et entreprit son grand voyage dans les trois mondes. (*Enf.*, c. XXI, v. 112.)

A la sortie de cette forêt, il veut gravir une colline, tentative qui figure le désir qu'il éprouve de quitter la vie peu réglée qu'il avait menée depuis la mort de Béatrice et de se livrer à l'étude de la sagesse. Trois bêtes féroces, un léopard, un lion et une louve, ce sont les passions, s'opposent à sa sainte et noble entreprise et lui barrent le chemin. Sur le point de se retirer dans le fond de la vallée ténébreuse, Dante aperçoit un personnage qu'un long silence semblait avoir privé de l'usage de la voix. C'est Virgile. Or, d'après le langage que Dante fait tenir à ce poète et s'il faut s'en fier aux commentateurs de la *Divine Comédie*, Virgile représente la poésie et les sciences morales, en un mot, la sagesse humaine, au moyen de laquelle on apprécie les actions des hommes d'après les lois de la justice et de la raison. Le poète florentin demande donc à Virgile qu'il l'aide à sortir de cette forêt dangereuse, de cette vallée coupable, requête à laquelle le poète de Mantoue fait droit. Ils avancent. Tout en marchant, Virgile apprend à son compagnon que c'est de Béatrice, la reine des Vertus qu'il a reçu l'ordre, dans les limbes, de venir le tirer du mauvais pas où il s'est engagé et de le remettre dans bonne voie. Alors les deux poètes, l'initiateur et le néophyte, se dirigent vers la porte de l'Enfer.

Pour suivre facilement Dante dans les lieux qu'il parcourt successivement depuis cette entrée jusqu'au trône

céleste, où il doit trouver la force d'embrasser la connaissance parfaite de Dieu, il est nécessaire de se familiariser préalablement l'esprit avec la topographie particulière et la position relative de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis.

Dante suppose, d'après le système de Ptolémée, la terre fixe au milieu de l'univers. Il place l'Enfer au centre de la terre. De la terre s'élève une montagne qui est le Purgatoire, laquelle est surmontée d'un plateau où se trouve le Paradis terrestre, d'où l'on est porté, de planète en planète, puis de sphère en sphère jusqu'à l'Empirée.

Guidé par Virgile, Dante descend donc d'abord dans les neuf cercles de l'Enfer dont les diamètres vont en se rétrécissant à mesure qu'ils sont plus profonds. Voici leur ordre et les crimes que l'on y expie :

Au premier cercle, sont les limbes où était Virgile et où se trouvent les âmes de ceux qui, ayant eu des vertus, n'ont pas reçu le baptême, tels qu'Hector, Énée, César, Brutus l'ancien, Lucrèce et Cornélie ; puis le sultan Saladin seul à l'écart ; et plus loin, Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque le moraliste, Hippocrate, Avicène, Galien et Averhoès.

Au deuxième cercle se voient les luxurieux, parmi lesquels sont compris François de Rimini, Paul son amant, et Lancelot du Lac.

Dans les troisième et quatrième cercles, sont placés les gourmands, les prodigues et les avares ; et dans le cinquième, les hérétiques, punis à part dans une ville nommée *Dié*.

Chacun des trois cercles qui suivent est subdivisé en trois enceintes, où les coupables expient les crimes

les plus affreux par des supplices effroyables. Le huitième cercle est le plus compliqué. Il renferme dix vallées occupées par les simoniaques, les faux prophètes, les hypocrites, les voleurs, les schismatiques au nombre desquels se trouve Mahomet, et par les traîtres à la patrie.

Les deux poètes pénètrent dans le neuvième cercle partagé en quatre enceintes : celle de Caïn, celle d'Anténor où le comte Ugolin ronge le crâne de l'archevêque Roger ; celle de Ptolémée, réservée à ceux qui ont trahi leurs bienfaiteurs ; et enfin celle de Judas, où se trouve Lucifer, comprimé dans la glace et entouré des traîtres les plus odieux.

Rien de plus étrange et de plus gigantesque que cette figure de Lucifer et que la position de cet ange déchu, relégué dans le fond de l'abîme : « Tout le Cocyte était gelé autour de lui, dit le poète ; Lucifer pleurait de ses six yeux, et ses trois mentons étaient inondés de larmes et de salive sanglante. Dans chaque bouche il broyait sous ses dents un pécheur, en sorte qu'il en torturait trois à la fois. Celui de devant avait moins à souffrir des morsures que des déchirements causés par les griffes du monstre qui lui avait enlevé toute la peau du dos. L'âme qui éprouve cet affreux supplice est celle de Judas Iscariote. : « Vois, dit Virgile à Dante, vois sa tête déjà engloutie et ses jambes s'agitant au dehors. Pour ceux dont la tête est pendante hors de la gueule noire, l'un est Brutus (le jeune) qui se tort sans se plaindre. L'autre, dont les membres sont si forts, c'est Cassius. Mais voici la nuit, continue Virgile, il est temps de partir, car nous avons tout vu. » Et c'est alors que les deux voyageurs font mille efforts en se cramponnant aux flancs velus de Lucifer pour passer dans l'intervalle

compris entre son corps et les glaçons qui le pressent. Arrivés à la région des hanches du démon, Virgile met la tête où il avait les pieds, fait faire la même culbute à Dante, et tous deux sortent par une fente. (*Inf.*, c. XXXIV.)

Après quelques instants de repos, ce n'est pas sans étonnement que Dante qui s'attendait à retrouver Lucifer dans la même position où il l'avait laissé, le voit les jambes en l'air. Mais ce phénomène est expliqué bientôt après par le poète lui-même : L'ange, lorsqu'il avait été précipité du haut du ciel, s'était trouvé engagé dans les glaces qui forment le noyau de la terre, en sorte que le milieu de son corps occupant le centre de gravité et foulé sans cesse par le poids de son buste et de ses jambes, le fixe dans une éternelle immobilité. Ainsi se termine la première Cantique, l'ENFER, qui peut être considérée comme la satire la plus virulente que jamais poète ait faite des fautes et des crimes commis par ses contemporains.

LE PURGATOIRE.

Virgile a fait observer graduellement à Dante tous les crimes dont peut se couvrir l'espèce humaine, ainsi que les peines réservées aux âmes des coupables. Maintenant le maître et l'adepte sont sous l'hémisphère opposé à celui qui couvre la terre. Ils ont les pieds sur le cercle qui est l'antipode du cercle de Judas et respirent un air plus pur et plus serein. C'est de cet endroit que Dante dit avoir vu à l'autre pôle, une constellation dé-

signée aujourd'hui par la dénomination de *Croix-du-Sud*, formée par quatre étoiles qui n'ont été connues des Européens modernes qu'après le xiv^e siècle. Quant aux commentateurs de Dante, ils voient dans ces quatre étoiles, les quatre vertus cardinales sans la possession desquelles on ne peut être en état de grâce.

Quoi qu'il en soit, les rayons de ces quatre astres tombaient sur la figure resplendissante d'un vieillard vénérable qu'aperçoit Dante, et ce vieillard est Caton d'Utique.

La grande réputation de savant théologien qu'a laissée Dante, n'a pas mis ses commentateurs dans un médiocre embarras lorsqu'ils ont voulu expliquer pourquoi Caton, retiré des Limbes plutôt que Virgile, préside en quelque sorte en un lieu si voisin du Purgatoire, et est placé plus haut que le poète latin, dans l'ordre des initiateurs.

En effet, ce grave personnage, Caton, semble régir tout l'espace compris depuis le lieu par lequel les voyageurs sont sortis de l'Enfer jusqu'au pied de la montagne conique dont les sept gradins forment le Purgatoire. Les théologiens du xv^e siècle se sont donc évertués pour exalter l'amour sincère de Caton pour la liberté de son pays, et pallier son suicide qui cependant n'est rien moins qu'un péché véniel. César est dans les Limbes comme on l'a vu; et il doit cette faveur à la révolution politique au moyen de laquelle il a préparé l'établissement de la monarchie d'Auguste, qui, au temps de la renaissance et grâce aux prédictions de Virgile, dans son *Pollion*, passait pour un âge d'or. Brutus et Cassius servent, au contraire, de pâture au démon Lucifer, en punition de leur attentat à la vie de César ré-

puté père de Brutus, et qui enfin était destiné à concourir au retour du gouvernement de Saturne, *Saturnia regna*. On peut donc supposer Caton placé là auprès du Purgatoire, pour quelque raison tout aussi solide.

En considérant, ainsi que je suis disposé à le faire, le grand poème de Dante comme une peinture allégorique des différents degrés d'initiation par lesquels l'âme de l'homme, prise dans l'état païen, passe pour être successivement admise à la connaissance de l'éternelle sagesse et du vrai Dieu, peut-être passera-t-on au Florentin d'avoir adjoint à son premier guide, Virgile, poète sage et chaste, un homme tel que Caton, dont la morale austère l'a poussé à commettre une action qui, de son temps, passa pour un des plus grands efforts de la vertu. D'ailleurs, la secte des stoïciens à laquelle appartenait Caton, peut être prise comme une de ces nuances d'opinions philosophiques qui aidèrent successivement les hommes à abandonner le culte païen et à recevoir le christianisme. Toutefois, on peut affirmer que dans le poème de Dante, Caton préside à un degré d'initiation ; et l'on ne saurait en douter si l'on fait attention aux ablutions et aux autres cérémonies analogues que ce personnage recommande à Virgile de faire observer au mortel qu'il conduit.

On se lave donc dans une eau sacrée ; on traverse une mer dans une barque remplie d'âmes. Ces âmes, sous la conduite d'un ange qui sert de nocher, vont chercher la purification. On débarque au pied de la montagne conique, et là, d'autres âmes nouvellement arrivées, celle de Mainfroi, entre autres, roi de Sicile et de la Pouille, indiquent à Virgile et à Dante le chemin qu'il

faut prendre pour gravir ce mont qui surgit du sein des ondes jusqu'au ciel.

Sur les rampants inférieurs de cette montagne, les deux poètes ne tardent pas à découvrir une foule d'âmes qui ont manqué de faire leur salut par négligence. Tels sont Casella, le maître de musique de Dante, Sordello, célèbre poète provençal, Henri III d'Angleterre, Nino, juge de Sardaigne, et Conrad Malaspina, qui prédit à Dante ses malheurs et son exil de Florence.

Mais Dante se laisse aller au sommeil et fait un rêve. Bientôt après, par l'entremise d'une femme céleste, Lucie, symbole de la grâce divine selon les commentateurs, il se trouve transporté près de l'entrée du Purgatoire. Sur le seuil de la porte est assis un ange qui paraît être de diamant. D'après le conseil de Virgile, Dante se jette aux pieds du portier céleste et le prie d'ouvrir la porte. Alors l'ange, après avoir inscrit sur le front du poète, avec la pointe de son épée, sept fois la lettre P, symboles des sept péchés capitaux qui doivent être effacés successivement par les anges des sept divisions du Purgatoire, l'ange de la porte met la clé d'argent (*l'autorité*), puis après la clé d'or (*la science*), dans la serrure, et la porte du Purgatoire s'ouvre (c. IX).

Au premier cercle, on se purifie de l'orgueil ; au second, de l'envie ; au troisième, de la paresse. Ici, Virgile, dans un moment de repos et pour satisfaire à la curiosité pressante de Dante, lui enseigne la science de l'amour : « Dirige vers moi les yeux perçants de ton intelligence, dit Virgile, et que l'erreur des aveugles qui se mêlent de se faire conducteurs, t'apparaisse d'une manière manifeste. Le cœur (*l'animo*), qui a été créé avec la faculté d'aimer, est remué par toute chose qui lui plaît

sitôt qu'il a été éveillé par l'attrait du plaisir. Votre faculté appréhensive extrait de l'être réel une image (*intention*) qui se développe et s'embellit tellement dans votre imagination, que votre cœur (*animo*, esprit) se tourne avec empressement vers cet objet. Et si, lorsqu'il se tourne ainsi, il se replie vers cet objet, cette inclination est l'amour naturel qui s'unit à vous par le plaisir. Et comme le feu par sa forme tend à monter, ainsi le cœur pris, l'esprit vivement préoccupé d'un objet, entrent dans l'état de désir, mouvement spirituel qui ne reste plus en repos jusqu'à ce que la chose aimée l'ait fait jouir. Maintenant tu dois reconnaître l'erreur de ceux qui prétendent que tout amour est en soi une chose louable, parce que peut-être sa matière leur semble bonne; mais toute empreinte n'est pas bonne, encore que la cire le soit. — Tes paroles et le soin que j'ai mis à t'écouter, dit Dante, m'ont fait découvrir l'amour; mais cela même a augmenté mes doutes; car si l'amour nous est offert par les objets extérieurs, dans le cas où l'âme (le cœur, l'esprit) va droit ou de travers, elle n'y est pour rien. — Je puis te dire, répond Virgile, tout ce que la raison comprend de ce sujet. Quant au reste, qui est une œuvre de foi, attends que tu sois arrivé à Béatrice. Toute forme substantielle qui est distincte de la matière mais lui étant unie cependant, renferme en elle-même une vertu spécifique qui ne peut être senti ni démontrée tant qu'elle n'opère pas, mais qui se manifeste par ses effets, comme la vie se montre dans la plante par la verdure de son feuillage. L'homme ignore d'où lui vient la connaissance des premières notions qu'il acquiert, ainsi que des premiers désirs qu'il ressent, dispositions qui se trouvent en vous, comme le besoin qu'éprouve

l'abeille de faire du miel ; et cette première volonté instinctive ne mérite ni louange ni blâme. Or, pour que toutes ces volontés , tous ces instincts s'harmonient , il y a cette puissance innée qui conseille (la raison) , qui garde le seuil du consentement. C'est là le principe d'où se tire le motif qui fait que vous méritez en vous-même , selon que la raison admet ou (*vanne*) rejette les coupables amours. Ceux qui, en se servant de la raison, ont été au fond (des choses) , ont reconnu cette liberté innée, et ont laissé la philosophie morale au monde. En posant donc en principe que tout amour s'allume en vous nécessairement, en vous aussi est le pouvoir de le réprimer. C'est la noble vertu que Béatrice appelle libre-arbitre ; gardes-en donc le souvenir si elle vient à t'en parler. » (*Purg.*, c. XVIII, v. 15-73.)

Par ce dernier trait, Dante indique allégoriquement la supériorité de la théologie sur la philosophie.

Cependant Virgile et Dante montent au cinquième cercle. En cet endroit, parmi ceux qui se purifient de l'avarice, figurent le pape Adrien V, Hugues Capet et le poète Stace. De là les voyageurs montent au sixième cercle, où sont les gourmands, puis au septième et dernier, où l'on se purifie dans le feu du Purgatoire proprement dit.

Parmi les habitants de ce lieu, il en est un, le poète Stace, auquel Dante fait jouer un rôle trop important et trop bizarre dans cette seconde Cantique, pour que je ne fixe pas l'attention du lecteur sur ce personnage. Dante accompagné de Virgile, et s'entretenant avec assez de calme avec des âmes qui se purifient, sentent tout-à-coup trembler la montagne et entendent des voix qui glorifient Dieu. Étonné d'un phénomène auquel le mont

du Purgatoire n'est pas soumis comme notre terre, Dante devient excessivement curieux de savoir à quoi il faut attribuer la cause de cet accident dont il est effrayé. Virgile le rassure, mais la curiosité du Florentin va toujours en croissant, jusqu'au moment où une âme les aborde, c'est celle du poète Stace qui leur apprend « que les lieux où ils sont, ne tremblent que quand une âme se sentant purifiée, se lève et se met en mouvement pour s'élancer au ciel. » Le temps de la purification étant accompli pour le poète latin, c'est donc le soulèvement de son âme qui a causé le tremblement de la montagne du Purgatoire. Après cet exorde, Stace qui est né à Naples, se donne on ne sait pourquoi pour Toulousain (1), et continuant le roman qu'il a fait de sa vie, il ajoute : qu'ayant été appelé à Rome, il devint chrétien en lisant l'Idylle de *Pollion* de Virgile, mais qu'effrayé par les rigueurs que Domitien exerçait contre la secte nouvelle, il n'a pas eu le courage de confesser ouvertement sa foi, et que c'est pour expier cette faute qu'il est resté plusieurs siècles en Purgatoire. Arrivé au terme de sa pénitence, il se joint donc à Virgile et à Dante et les accompagne en effet (depuis le XXI^e chant du Purgatoire jusqu'au XXXIII^e), jusqu'à l'arrivée de Béatrice. Pendant douze chants on voit donc intervenir Stace, et au XXV^e, à l'occasion d'une question que lui adresse Dante pour savoir comment « les ombres qui les entourent peuvent devenir maigres, sans être

(1) Publius Statius Popinius, est né à Naples, de Popinius né en Épire. Il alla à Rome enseigner la poésie et l'éloquence sous le règne de l'empereur Domitien, qu'il eut même pour disciple. Statius mourut à Naples vers l'an 100 de J.-C. ; on a de ce poète les *Sylves*, la *Thébaïde* et l'*Achilléide*. Jusqu'au XV^e siècle, on regardait Stace comme le poète de la secte nouvelle, et les *Sylves* d'ailleurs reconnaissent la poésie de la secte nouvelle. On ne sait pas encore comment on l'a appelé à Rome.

assujéties à la faim? » Le chantre de la Thébaïde s'engage dans une dissertation de soixante-quinze vers, où il s'efforce d'exposer la génération humaine, la formation du corps et de l'âme, et la séparation de l'un et de l'autre, tous deux restant cependant invisibles. Je renvoie les curieux au texte de l'auteur, ou aux traductions, pour prendre connaissance de cet échantillon de *physiologie métaphysique*, trop long pour être rapporté ici, et sur l'interprétation duquel j'aurai sans doute l'occasion de revenir.

Près d'arriver au point culminant de la montagne, Virgile fixe son regard sur Dante et lui dit : « Mon fils, tu as vu le feu temporel et le feu éternel (de l'enfer et du purgatoire), tu es arrivé à un point au-delà duquel je ne puis rien distinguer par moi seul, et c'est par mon intelligence et mon art que je t'y ai conduit. Suis maintenant ton bon plaisir et ta volonté, car tu es sorti des voies ténébreuses et difficiles. Vois le soleil qui reluit sur ton front ; vois l'herbe, les fleurs et les arbrisseaux que cette terre produit d'elle-même ; et en attendant que brillants de joie, les beaux yeux (*de Béatrice*) qui, en pleurant m'ont fait venir à toi, se présentent à ta vue, tu peux t'asseoir, ou aller et venir au milieu de ces délices. Désormais n'attends plus mes conseils ni mes ordres : Ton arbitre (*jugement*) est maintenant libre, droit, sain, et ce serait faillir que de ne pas agir d'après ton jugement. C'est pourquoi je t'impose la *couronne* et la *mître*. Après ces paroles Virgile ne reparait plus dans le poème.

Après avoir reçu ces insignes de la double puissance temporelle et spirituelle et figurant l'empire de soi-même, Dante, maître de ses actions désormais, et impa-

tient de visiter le Paradis terrestre, s'avance vers une forêt dont l'aspect lui semble délicieux. Mais il est arrêté par le fleuve Léthé sur les rives duquel se promène en chantant et cueillant des fleurs, une femme nommée Mathilde que tous les commentateurs désignent comme la grande comtesse de Toscane, figurant la *Vie active*. Après une suite d'apparitions emblématiques qui préoccupent assez longtemps le poète, Mathilde lui demande pourquoi il porte tant d'attention à ce qu'il voit, et elle le prépare à une apparition nouvelle bien plus imposante. C'est alors (XXX^e c. du Purg.) que Béatrice descend de l'Empirée et entre en scène. Cette femme qui figure la *Vie contemplative* et la Théologie, reprend d'abord Dante du peu de prudence qu'il a mis dans sa conduite depuis qu'elle est morte, et lui reproche l'indifférence avec laquelle il a usé des conseils qu'elle lui donnait sur son salut, pendant sa vie mortelle. Le poète avoue ses fautes. Bientôt après, sur le conseil de Mathilde, Dante se plonge dans le fleuve Léthé, boit de ses eaux et va goûter le sommeil au pied de l'arbre de la science du bien et du mal. A son réveil, Mathilde vient l'instruire de nouveau, des ordres de Béatrice, et Dante que Stace accompagne encore en ce moment suprême, après avoir fait une nouvelle ablution dans les eaux d'un fleuve nommé Eunoé (*bonne-intention*), s'écrie en finissant la Cantique du Purgatoire : « Je sortis de l'onde sainte, rafraîchi comme une plante nouvellement couverte de feuilles, purifié et disposé à monter au séjour des étoiles. »

LE PARADIS.

C'est maintenant sous la conduite de Béatrice que

Dante va parcourir les cieux, et voici à peu près de quelle manière le poète ouvre sa troisième et dernière Cantique : « La gloire de celui qui imprime le mouvement à tout, pénètre et brille inégalement dans l'univers. J'ai été dans le ciel, lieu qui participe le plus de son éclat, et j'y ai vu des choses que ne saurait ni ne peut redire celui qui revient de ces hauteurs. Car notre intelligence lorsqu'elle s'approche de ce qui fait l'objet de son désir, va tellement en avant que la mémoire ne peut plus retourner en arrière. Cependant toutes les beautés du Saint Royaume dont j'ai pu amasser un trésor dans mon esprit, seront la matière de mon chant.

» Bon Apollon ! fais de moi dans ce dernier travail, un vase si digne de ta puissance (de ton mérite), que je puisse mériter le laurier tant désiré. Déjà je suis parvenu à l'un des sommets du Parnasse, mais il faut que je les franchisse tous deux et que je fournisse le reste de la carrière. Pénètre donc dans mon sang et inspire-moi des chants tels que ceux que tu fis entendre lorsque vainqueur de Marsias, tu tiras ses membres de leur gaine (tu l'écorchas).

» Une partie de l'hémisphère blanchissait, l'autre était dans l'obscurité, lorsque je vis Béatrice tournée vers le côté gauche regardant le soleil. Jamais l'aigle ne l'a regardé aussi fixement. Comme un rayon revient par la répercussion au point lumineux d'où il est parti, de même qu'un pèlerin qui a terminé son voyage, ainsi l'action de Béatrice s'infusant en ma pensée par l'intermédiaire de mes yeux, déterminait la mienne (mon action), et je fixai mes yeux sur le soleil avec bien plus de force qu'il n'est donné à l'homme de le faire. Dans ce

séjour élevé, l'accroissement de nos facultés nous rend possibles des choses que nous tenterions vainement de faire ici bas. »

C'est ainsi qu'en liant toujours les idées et les formes du paganisme aux croyances et aux opinions chrétiennes, Dante se prépare à parcourir les cieux sous la conduite de son amante spirituelle, Béatrice.

Sous celle de Virgile, Dante a déjà traversé la terre (*l'enfer*) puis l'eau, l'air et le feu spirituels (*le purgatoire*). A ces deux premières grandes initiations va en succéder une autre sous les auspices de Béatrice. Ils vont passer dans l'air et pénétrer jusqu'aux cieux (*le paradis*).

La première planète dans laquelle les amants mystiques montent, est la *lune*, où sont réunis tous ceux et celles qui se sont voués à la virginité. La compagne de Dante lui donne des explications théologiques sur la *volonté mixte et absolue* (c. IV.) lesquelles rendent plus ou moins fermes dans leur résolution, ceux qui se sont voués à l'état monastique. De là ils parviennent à la seconde planète, *Mercury*, où après avoir rencontré Justinien, Romée, ministre de Raymon Bérenger comte de Provence, et suivi le cours majestueux de l'aigle impériale romaine sur toute la terre, Béatrice démontre à son amant l'Immortalité de l'Ame et la Résurrection. (C. VI). On passe dans la troisième planète, *Vénus*. Là, notre poète trouve Charles Martel, roi de Hongrie, et le poète provençal Foulque de Marseille. Après une espèce d'hymne descriptif sur l'ordre dans lequel Dieu a créé l'univers, Béatrice et Dante parviennent à la quatrième planète, le *soleil*, où saint Thomas-d'Aquin raconte la vie de saint François d'Assise, de saint Bonaventure et de

saint Dominique, (C. XI et XII). Près de ces lumières de l'Église se trouvent aussi saint Augustin et Boèce. Dans la cinquième planète, *Mars*, sont réunies les âmes de ceux qui ont combattu pour la vraie foi du Christ. Là, apparaît à Dante la croix lumineuse sur laquelle est le Sauveur ; et du milieu des chœurs de louanges éternelles que l'on chante, le poète distingue ces paroles : « *Ressuscite et sois vainqueur*, » dont il se fait l'application à lui-même. Mais au moyen d'une de ces transitions brusques qui lui sont familières, il introduit dans cette planète (C. XV) l'Esprit de son aïeul Cacciaguida qui lui prédit en style *comique*, comme l'a qualifié le poète dans son *Traité de l'Éloquence vulgaire*, qu'il composera sa *Comédie*. « Toute conscience obscurcie par sa propre honte ou par celle d'autrui, dit l'habitant de la planète, trouvera sans doute ta parole âpre. Cependant ne dissimule rien, fais connaître ta vision toute entière et laisse gratter là où est la gale. Que si ta voix déplaît au premier moment, sois certain qu'avec le temps, elle répandra une nourriture salubre pour les âmes. Tes cris seront comme le vent qui bat les plus hautes cimes, et tu n'en tireras pas peu de gloire. (C. XVII, vers. 124-142). » Tout l'épisode de Cacciaguida porte un caractère passionné et terrible qui le ferait figurer certainement d'une manière plus convenable dans l'un des cercles infernaux, qu'au milieu du calme resplendissant du Paradis ; mais Dante a jugé à propos de l'introduire dans cette dernière partie de son poème, et je laisse à décider au lecteur si, en cette occasion, le poète a cédé simplement à la fougue de son caractère, ou si c'est pour former artistement un contraste, qu'il s'est plu à parler des sanglantes révolutions de Florence au pied de

la croix lumineuse à laquelle Jésus-Christ est attaché dans la cinquième planète.

Quoiqu'il en soit, Dante toujours conduit par Béatrice, monte jusqu'au sixième ciel, *Jupiter*. Là se trouvent rassemblés ceux qui ont bien administré la justice sur la terre. David, Riphée, Trajan, Ézéchias, Constantin, Guillaume II de Sicile. En cet endroit, Dante a encore un dialogue avec un grand aigle tout composé d'étoiles. L'oiseau céleste enchérissant encore sur l'indulgence qui a fait placer Homère, Virgile, Saladin et Awerhoès dans les Limbes, (*Infer. c. IV*) explique comment certains personnages qui n'ont point eu la foi chrétienne, ont cependant mis là-bas, tout leur amour dans la droiture, ce qui a fait que de faveur en faveur, Dieu a ouvert ses regards à leur rédemption future; d'où il est arrivé que dès-lors ces âmes n'ont plus souffert de l'infection du paganisme, et ont obtenu une place dans le ciel. (*Par. c. XX. v. 111-144*).

Enfin Dante et Béatrice s'élèvent jusqu'à la septième planète, *Saturne*, habitée par ceux qui se sont voués à la vie contemplative, comme saint Benoît, Pierre de Damien; mais rien n'est plus étrangement gracieux que les galanteries mystiques que se font Dante et Béatrice dans ces régions célestes : « Mes yeux et mon esprit, dit le poète, étaient fixés sur le visage de Béatrice, et je ne pouvais les appliquer à autre chose. Elle ne souriait pas. Puis elle me dit :

» — Mais si je souriais, tu deviendrais tel que Sémélé lorsqu'elle fut réduite en cendres; car, tu l'as vu, ma beauté qui resplendit davantage à mesure que nous montons, jetterait un tel éclat, si elle ne se modérait pas, que ta force humaine exposée à ses éclairs, serait

comme un arbre que la foudre a frappé. Maintenant nous voilà élevés jusqu'à la septième Splendeur. Fais de tes yeux un miroir qui réfléchisse fidèlement l'image qui va s'y peindre,

« — Celui qui saurait, ajoute le poète, le plaisir que j'éprouvais à regarder Béatrice, comprendrait la joie que je ressentis en substituant au bonheur de la voir celui de lui obéir, » (Par. c. XXI. v. 1-23).

Dans ce même chant, on trouve un exemple frappant de ce mélange de modes et de styles, particulier à la poésie dantesque. C'est Pierre de Damien qui parle : « Quand on me demanda, dit-il, pour me donner ce chapeau (de cardinal), qui se transmet à présent de mal en pis, il me restait peu de vie mortelle à parcourir. Céphas et le Vase d'Élection, (saint Pierre et saint Paul), maigres et marchant nu-pieds, allaient demandant leur nourriture dans le premier gîte. Mais les pasteurs nouveaux veulent des valets qui les guident et qui les soutiennent de ci et de là, tant ils sont lourds ; et ils couvrent leurs palefrois de manteaux, en sorte que deux bêtes marchent sous une même peau. O patience qui en supportes tant ! » (Par. c. XXI. v. 124-135).

Cependant les célestes amants parviennent à la huitième sphère où sont les étoiles fixes. Le poète après avoir été témoin du triomphe de Jésus-Christ, formé par le chœur des Bienheureux, est examiné par saint Pierre sur *la foi*, par saint Jacques sur *l'espérance*, et par saint Jean l'Évangéliste sur *la charité*. Enfin, il a un entretien avec Adam sur le péché originel ; après quoi Béatrice et le poète se dirigent vers la neuvième sphère. Ce ciel, ainsi que les précédents, est entouré d'un cercle de lumière et d'amour. Toutefois il n'est compris que

de Dieu seul qui le contient dans son immensité. Dante dit y avoir vu l'Essence Divine, et qu'elle se manifesta à lui en trois hiérarchies de chœurs d'anges qui l'environnent. (Par. c. XXVIII).

Les deux amants arrivés dans l'Empyrée, séjour ordinaire de Béatrice, Dante est témoin du triomphe des anges et des âmes bienheureuses. Rien n'est plus resplendissant que la peinture qu'il fait (Par. c. XXXI.) de la cour céleste, au moment où se retournant vers Béatrice pour lui adresser la parole, il ne la retrouve plus. A sa place se présente un vieillard vêtu comme les âmes bienheureuses, et dont le regard exprime une joie paternelle. Ce vieillard dit à Dante : « Béatrice m'a envoyé ici pour satisfaire à tes demandes. Élève tes yeux jusqu'au troisième degré, tu la verras sur le trône que lui ont mérité ses vertus. » (V. 65-69). L'amant adresse une prière à son amante, et Béatrice, après avoir fait un sourire à Dante, se remet à contempler l'éternel source intarissable de douceur et de félicité. Le vieillard qui désormais va remplacer Béatrice et servir de guide au poète, est saint Bernard. En effet, ce saint personnage lui fait voir la Région céleste où sont les Bienheureux de l'Ancien et du Nouveau Testament ; et après avoir conduit l'adepte jusqu'au trône de Marie, il conjure cette Reine des cieux de permettre à Dante de contempler l'Essence Divine, ce qui était le but que se proposait d'atteindre le poète, et l'acte par lequel se termine sa dernière Cantique et toute la Divine Comédie.

Je ne donne ici que le plan, la charpente du grand poème de Dante ; mais c'est afin, comme je l'ai dit, que l'on prenne une connaissance facile du point de départ,

de la marche et du but de cet ouvrage, dont les beautés et les bizarreries de détail, détournent fréquemment l'attention de l'enchaînement général des peintures et des idées.

Sans excepter l'Italie, dans toute l'Europe le chant de l'*Enfer* est celui qui trouve le plus d'admirateurs, parce qu'en effet, outre les richesses poétiques qu'il renferme, les anecdotes et les satires dont il fourmille, présentent un attrait particulier au plus grand nombre des intelligences. Mais le *Purgatoire* est déjà moins goûté généralement, parce que les passions du lecteur y sont moins fréquemment excitées. Quant au *Paradis*, le calme resplendissant de cette dernière Cantique, qui n'est interrompu que par des hymnes ou par des discussions métaphysiques et théologiques des plus ardues, étouffe l'âme et donne le vertige à l'esprit. Cet étonnement se fait sentir surtout à ceux qui ne sont pas familiers avec les richesses de la langue et du style de Dante ; car le *Paradis* est, sans aucun doute, celui de tous ses ouvrages qui se prête le moins au joug pesant et gauche d'une traduction, parce que le poète a senti qu'il ne pouvait dissimuler la monotonie de son dernier sujet, que par une élévation et une puissance merveilleuses de langage. La différence d'intérêt que présentent, à l'ensemble des lecteurs, l'*Enfer* et le *Paradis*, a donc été cause que l'ordre dans lequel le poète a fait succéder graduellement ses idées, a été interverti, et que dans l'opinion ordinaire, des trois Cantiques, celle de l'*Enfer* est devenue la principale. C'est cette erreur, consacrée par l'inattention du grand nombre des lecteurs, qui m'a engagé à tracer rapidement la marche du poème de Dante, afin que chacun

sût au moins de quelle manière il commence, quel est le cours qu'il suit, et où il s'arrête.

Les trois Cantiques prouvent que c'est avec raison que Dante a passé de son temps et depuis, pour un homme versé dans la théologie. Nous avons vu qu'il l'avait étudiée dans les universités les plus fameuses de l'Europe; et j'ai avancé, en outre, qu'il s'était sans doute perfectionné dans l'étude de cette science, par la lecture des ouvrages de saint Thomas-d'Aquin. Maintenant que j'ai donné l'extrait des trois Cantiques du poète, il sera facile de le comparer avec celui que j'ai tracé ailleurs, de la Somme Théologique, et chacun sera frappé de l'analogie, de la conformité même de ces deux grandes œuvres (1). Ce que Thomas a établi scientifiquement, pour faire comprendre comment, entre les vices et les vertus, s'opère le mouvement rationnel de la créature vers Dieu; les efforts qu'il a faits pour démontrer que la vie contemplative est le plus sûr moyen d'imiter Jésus-Christ, et que par cette voie seulement on peut s'approcher de Dieu et se rendre digne de la Béatitude,

(1) Voyez dans le vol. IV de la *Renaissance*, « *Le dessein général et succinct de la somme théologique de saint Thomas-d'Aquin*, » page 197 et suiv. Le seul cas important où Dante s'écarte des doctrines de saint Thomas-d'Aquin, est l'état des âmes séparées des corps après la mort. Le théologien assure : « que livrées à leurs propres forces intellectuelles, les âmes des morts ignorent ce qui se passe sur la terre, » tandis que le poète tire au contraire tout l'intérêt de sa composition, des souvenirs passionnés que les habitants de l'autre monde conservent de ce qui a lieu dans le nôtre. On peut consulter à ce sujet le 4^e vol. de la *Renaissance*, II^e de Grégoire VII, saint François-d'Assise, saint Thomas-d'Aquin, où il est traité des âmes séparées du corps après la mort, pages 380-387. Paris, 1844.

toute cette doctrine que l'Ange de l'École a développée par la puissance seule du raisonnement et en latin, Dante l'a traduite fidèlement en images, en allégories poétiques et dans la langue parlée, ce qui l'a rendue accessible à toutes les intelligences.

Si j'ai cru devoir me borner à ne faire de la *Divine Comédie* qu'un extrait presque sec tant il est bref, j'espère que l'on saisit à présent ma véritable intention. J'ai voulu fixer exclusivement l'attention sur l'ordonnance générale et sur l'objet véritable de cette grande composition qui restera comme la formule la plus parfaite de l'ensemble des connaissances philosophiques et morales acquises depuis le xi^e siècle jusqu'au commencement du xiv^e.

On a dû remarquer, d'abord, la fusion des idées de l'antiquité avec celles émanées du christianisme, dans les imitations de l'homme arraché du vice pour être rendu digne de la béatitude, après avoir été soumis aux trois grandes épreuves du *Feu*, de l'*Eau* et de l'*Air*, sous la conduite et la direction de trois principaux initiateurs, *Virgile*, *Béatrice* et *saint Bernard*.

Virgile est le premier guide de Dante, ou l'*Homme*, car le poète latin représente la science, la sagesse humaine, et dirige la marche du néophyte depuis l'entrée de l'Enfer jusque près de la cime du Purgatoire où ils voyent successivement les effets du feu qui consume les criminels et de celui qui purifie les coupables repentants. Arrivé à ce point, l'initiateur Virgile, après avoir provoqué dans l'esprit de son disciple, l'examen comparatif des vices et des vertus, et, quand il a démontré par l'expérience, que l'homme qui a la connaissance du bien et du mal, devient maître de son avenir par l'u-

sage qu'il saura faire de sa volonté, de son *libre arbitre*, déclare à Dante qu'il lui a fait connaître tout ce que la science humaine peut enseigner ; que sa tâche est désormais remplie, et il confie l'initié au second initiateur, à Béatrice.

Cette femme figure, selon l'opinion la plus générale, la Théologie qui réunit en elle la science et la foi, dont les efforts simultanés parviennent à faire pénétrer l'âme humaine jusqu'aux vérités divines et éternelles. Ici se trouve un second souvenir de la célébration des mystères dans l'antiquité. Avant de marcher avec son nouveau guide, Dante reçoit l'injonction de faire deux ablutions. Il se plonge d'abord dans le fleuve *Léthé*, pour oublier tout le passé, puis ensuite dans les eaux de l'*Eunoé*, afin qu'à l'aide d'une mémoire nouvelle, il retienne ce qu'il va voir et ce qui lui sera enseigné. Le néophyte, ainsi préparé, s'avance pour être soumis à la dernière et la plus importante épreuve, et Béatrice lui fait parcourir, à travers les espaces de l'*Air*, les sept planètes occupées par les âmes déjà purifiées et s'efforçant sans cesse de se rendre dignes de la Béatitude parfaite. Ce voyage s'accomplit et ce n'est que quand Béatrice est parvenue, avec son amant spirituel, vers le *Premier Mobile*, au-dessus de l'*Empirée* que, sentant à son tour son insuffisance pour faire monter Dante plus haut, elle disparaît et est remplacée par le troisième et dernier initiateur, saint Bernard.

Cet Élu, ce Bienheureux porte en lui une charité qui, loin d'avoir rien perdu de son ardeur dans l'état de gloire, est devenue immense au contraire par la connaissance plus entière et plus intime qu'il a de Dieu. Saint Bernard, en qui la jouissance a remplacé l'espé-

rance, dont la foi s'est transformée en science, fait jouir Dante du spectacle des Bienheureux rassemblés, lui montre la place que Béatrice occupe parmi eux et fait enfin avancer l'amant poète jusqu'aux marches du trône de la Vierge Marie, pour qu'il lui adresse humblement ses vœux et sa prière.

Je terminerai cet aperçu de l'ensemble de la *Divine Comédie*, par un rapprochement qui prête à faire naître plus d'une réflexion et démontre à quel point cette composition hérissée d'allégories et enveloppée d'un style véritablement apocalyptique, déroute et dépiste constamment les lecteurs les plus attentifs. Ainsi, après avoir suivi comme je l'ai fait le fil de cette triple narration qui semble avoir pour unique objet de faire connaître à l'homme la vraie Béatitude, celle qui réside en Dieu; si l'on retourne tout-à-coup à l'épitaphe que Dante s'est faite à Ravenne où il conclut, sur le point de mourir, qu'en traversant l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis* il a eu pour but particulier de chanter les *Droits de la Monarchie*; on se demande si cette *Monarchie* (1) est celle des Empereurs qu'il a, en effet, déclarée indépendante des Papes et ne relevant que de Dieu, dans son traité latin *De Monarchiâ*, ou bien s'il ne s'agit seulement dans ses poèmes, que des droits de la Cour Céleste dont Dieu est le monarque?

Malgré tous les efforts du poète Florentin pour aug-

(1) On trouvera une analyse et plusieurs passages importants traduits du traité : « de monarchiâ de Dante, dans *Florence et ses Vicissitudes*, » t. I. pages 91-115 et suivantes, et t. II, page 87.

(1) La théologie et l'homme politique en Dante ne font qu'un homme. Seul qui peut ouvrir l'œil à la fois à son Dieu, à son Roi. La Poésie c'est lui-même qui l'a dit, est toujours l'élément à plusieurs sens. C'est la raison la plus forte de son œuvre.

menter graduellement l'importance des trois grands initiateurs Virgile, Béatrice et saint Bernard, on ne peut se dissimuler qu'il lui a été impossible de donner à ce dernier dans son poème, un éclat supérieur à celui que ce grand personnage jette dans l'histoire. La réalité du fondateur de l'Ordre de Clairvaux est un obstacle insurmontable pour notre imagination qui, au contraire, est si vivement séduite par la nature aérienne et toujours attrayante de Béatrice. Cette femme imaginaire se transforme en quelque sorte au gré de la fantaisie du lecteur. La gravité de ses paroles est toujours tempérée par la grâce de son sourire; et depuis le moment qu'elle descend de l'Empirée au sommet du Purgatoire pour servir de guide à son amant spirituel, on la trouve tenant tour-à-tour le langage d'une philosophe et d'une sainte, mais sans dédaigner cependant d'avoir parfois recours aux ressources de la coquetterie mondaine en se montrant même jalouse, pour faire pénétrer plus avant la vérité dans le cœur encore un peu terrestre de son amant. (Purg. XXXI.)

Cette nature multiple, variée et chatoyante de Béatrice, qui exerce un empire si puissant sur nous, est, si je ne me trompe, le résumé essentiel des pensées et des sentiments qui se sont succédé dans l'esprit et le cœur de Dante depuis son adolescence jusqu'à son âge mûr. Et en consultant ses trois écrits dont Béatrice est le principal personnage, la *Vie nouvelle*, la *Divine Comédie* et le *Banquet*, on y voit cet être féminin recevoir toutes les modifications que l'esprit et le cœur du poète avaient éprouvées eux-mêmes avec la succession des années.

Dans la *Vie nouvelle*, Béatrice n'est encore qu'une jeune fille, dont la beauté éclatante sert d'enveloppe à

une vertu parfaite ; et le poète, dans l'ivresse de son chaste amour, fait vœu de consacrer sa vie à célébrer les mérites de sa Dame. « Pour en venir là, dit-il, j'étudie autant que je peux comme Elle le sait bien ; et si il plaît à Dieu que ma vie se prolonge, j'espère dire d'Elle ce qui n'a encore été dit d'aucune autre. »

En effet, il accomplit admirablement cette promesse en composant la *Divine Comédie* ; et dans ce poème, quoique Béatrice n'habite plus la terre, elle conserve sous son apparence encore plus épurée, ainsi que dans ses sentiments et ses idées, quelques restes d'habitudes mondaines qui lui facilitent les moyens d'initier son amant à la connaissance des choses célestes. La femme, coquette et jalouse, comme je l'ai dit, apparaît encore près des marches du trône de la Vierge ; et c'est grâce à l'heureuse combinaison de ces deux natures opposées que Béatrice est devenue un personnage que tout le monde aime, et auquel chacun croit.

Mais dans le livre intitulé le *Banquet*, ouvrage gravement philosophique composé par Dante vers la fin de sa vie, Béatrice change d'aspect et même de nature. Aussi, le poète a-t-il eu soin de faire la distinction importante de son *premier amour*, qui eut pour objet la Béatrice de la *Vie nouvelle* et de la *Divine Comédie*, avec le *second amour*, qui le préoccupa plus tard. « J'affirme, dit-il, dans le *Banquet* (fin du 2^e traité) que la Dame dont je suis devenu amoureux après mon *premier amour*, fut la très-belle et très-honorable fille de l'Empereur de l'univers, à laquelle Pythagore a donné nom *Philosophie*. » Puis, dans le traité suivant du même livre il a soin de répéter : « Par ma Dame, j'entends toujours parler de celle dont il a été question dans la chanson précédente,

c'est-à-dire cette lumière puissante, PHILOSOPHIE, dont les rayons font reverdir les fleurs et fructifier la véritable noblesse de l'homme. »

Il résulte donc évidemment des propres paroles de Dante, que la jeune Béatrice, fille de Folco Portinari, de la *Vie nouvelle*, est déjà singulièrement modifiée dans la *Divine Comédie* puisque le plus grand nombre des commentateurs s'accordent pour en faire la personnification de la Théologie; et qu'enfin, dans le *Banquet*, cette Dame, pour laquelle Dante éprouva son *second amour*, cette troisième Béatrice, se trouve être la *Philosophie*.

Le rapprochement de ces trois phases de la vie imaginaire de Béatrice, démontre clairement que ce personnage poétique n'est que la contre-épreuve des modifications qu'ont éprouvées les sentiments et les idées de Dante depuis sa jeunesse jusqu'à son âge mûr. Aussi, en lisant les ouvrages de ce poète, est-il indispensable de savoir de laquelle de ces trois Béatrices il entend parler. Cette précaution est nécessaire lorsque l'on aborde son *Banquet*, mais plus particulièrement encore pour l'étude de ses poésies lyriques, chansons, sonnets et sextines, qui traitent de haute morale, et dans lesquels le poète s'adresse ordinairement à la Béatrice personnifiant la Philosophie.

Il était impossible que le perfectionnement de la femme mystique allât plus loin, sans que cette personnification perdît toute apparence d'individualité. Et en comparant la Diotime de Socrate, simple femme inspirée; à la Béatrice de Dante devenue la Philosophie, on s'aperçoit que le poète florentin avait réduit son amante à une entité métaphysique.

Cette dernière métamorphose s'accomplit en peu

d'années, et il paraît qu'elle fut en grande partie déterminée par les idées de l'ami particulier de Dante, Guido Cavalcanti, l'un des plus ardents propagateurs de la *Science d'Amour* en Italie. Ce poète philosophe voulant incarner son idée, fut le premier qui imposa un nom à ses amantes, car il en eut deux. Jusqu'à lui les poètes italiens ses prédécesseurs ne s'adressaient à leurs Dames, qu'en les désignant comme *la Rose*, *la Fleur*, *la Lumière* où *l'Étoile* par excellence. Guido Guinizzelli s'était bien hasardé à nommer la sienne *Lucie*; mais ce fut Cavalcanti qui choisissant des noms plus usuels, baptisa ses deux beautés l'une *Mandetta* qui le rendit amoureux à Toulouse, l'autre *Jeanne* dont les yeux l'avaient subjugué à Florence. Cet exemple une fois donné, il fut scrupuleusement observé par tous les *Fidèles d'Amour*, et François de Barberino eut sa *Constance*, Dante de Maiano sa *Nina*, Dante Alighieri sa *Béatrice*, Pétrarque sa *Laure*, Boccace sa *Fiametta* etc. etc.

Ces amantes ayant reçu des noms, furent, pour la plupart, à certaines époques de leur vie, soumises à des circonstances absolument semblables. Ainsi il se trouve que Dante devint amoureux de Béatrice un *Jeudi Saint*, que Pétrarque vit et aima Laure pour la première fois dans une Église un *Vendredi Saint*, et que pareille chose arriva à Boccace qui s'enflamma aussi pour Fiametta dans une Église un *Samedi Saint*. Et comme si les trois poètes se fussent donné le mot pour consacrer le souvenir de ces événements pareils par une grande entreprise, Dante, Pétrarque et Boccace disent précisément qu'ils ont commencé l'un ses trois *Cantiques*, le second son poème de l'*Afrique* et le troisième son *Décaméron* pendant la Semaine Sainte.

En outre , toutes les dames de cette espèce meurent ordinairement jeunes entre vingt et vingt-six ans , à la première heure du jour. Et dès-lors l'amant veuf entreprend un pèlerinage mystique dans les trois règnes du monde sous la conduite de la Beauté épurée par la mort.

Cette poétique amoureuse qui prend sa source dans le Banquet de Platon et est venue se combiner avec les ondes un peu troubles de l'Apocalypse , a été perfectionnée et épuisée par Dante animé du spiritualisme chrétien poussé jusqu'à l'excès. Autant donc par la supériorité de son talent qu'à cause de l'abus qu'il a fait de la personnification à l'égard de Béatrice , le grand poète florentin a touché , dépassé même quelquefois , le point extrême jusqu'où pouvait s'élever la poésie amoureuse et mystique.

En effet il était allé si loin que son illustre successeur François Pétrarque , fut forcé de retrograder dans la doctrine ; et l'amant de Laure , tout en adoptant les locutions et quelques-unes des idées mises en vogue par Guido Cavalcanti , plus éclairé cependant déjà par l'étude des auteurs de l'antiquité classique et doué d'ailleurs d'un esprit éminemment philosophique , il remonta directement à la vraie doctrine de Platon , renonça à cette multitude de personnifications apocalyptiques , dont Dante a si souvent abusé , et en revint à faire simplement de son amante une créature douée de qualités assez brillantes et assez solides , pour que l'on retrouvât en elle un reflet de la Divinité , et que la sainte passion du poète fût justifiée.

Mais ce qui mérite notre admiration dans le perfectionnement que Pétrarque a apporté à la doctrine de Platon , c'est qu'il lui a rendu sa véritable valeur , en

ne lui donnant pas plus d'importance qu'elle ne doit en avoir, c'est-à-dire en la présentant comme le résultat d'une des phases les plus importantes de la vie de l'homme. Ainsi pendant sa jeunesse, emporté tout à la fois par la fougue des sens, et par l'exaltation de son noble esprit, ce poète a payé sa dette d'homme en se faisant illusion sur l'amour qu'il portait à une noble et belle créature ; mais dès que les années ont commencé à sillonner son front, tout en regrettant celle qu'il aimait, il ne s'est plus abusé sur la nature de son attachement, et dans un dialogue où Pétrarque se met en scène avec saint Augustin, le grand poète rival de Dante, ne craint pas d'avouer au vénérable personnage qui interroge et presse sa conscience, « Qu'il est vaincu, et qu'en effet il est forcé de reconnaître comme le lui a fait entendre saint Augustin, que l'on doit adorer Dieu directement et sans aimer préalablement la créature, comme l'enseignait Platon. (1) »

Dans ce beau dialogue. « *Du mépris du monde ou le Secret*, » ouvrage moins vanté et moins connu, surtout aujourd'hui, que le *Banquet* de Dante, il se trouve parfois des passages d'une éloquence sublime, et dans son ensemble il règne une philosophie morale et chrétienne exprimée avec une admirable netteté. Jamais la doctrine amoureuse de Platon n'a été exposée puis attaquée et défendue avec plus de force et de clarté, que dans ce précieux opuscule auquel il ne manque que d'avoir été composé en italien, pour être devenu un titre de plus à la gloire de Pétrarque.

Toutefois l'orsqu'il parut, il fut goûté, admiré même

(1) Voyez : Opera Francisci Petrarchi, Basil, 1581, *De contemptu mundi, seu Secretum*, page 355.

comme tout ce qui sortait de la plume de ce grand homme ; et depuis son apparition en 1350, jusqu'à la fin du xvi^e siècle, il n'a pas cessé de servir de guide aux poètes platoniciens. Laurent de Médicis, Michel-Ange Buonarrotti, Vittoria-Colonna et Torquato-Tasso, ceux qui, après Pétrarque, se distinguèrent le plus en ce genre, sont quant à la doctrine, de véritables disciples de l'amant de Laure. Comme lui, ils se laissent aller à aimer passionnément la créature ; mais avec le temps ils reconnaissent leurs faiblesses, leurs erreurs, et c'est le conflit de leurs regrets à l'égard de l'objet aimé opposé à l'expression de l'amour que Dieu leur inspire, qui donne tant d'intérêt et un si grand charme à leurs hymnes plaintives.

Il y a donc trois degrés par lesquels la doctrine et la poésie mystiques ont passé en Italie. L'un qui commence avec l'Empereur Frédéric II (1190), et finit à Guinizelli (1260), lorsque les opinions de Platon étaient encore confusément exposées, et que les poètes ne désignaient encore l'objet de leur amour que sous l'emblème d'une *Fleur*, d'une *Lumière* ou d'une *Étoile*. La seconde époque est remplie par Dante Alighieri, sous l'influence de Béatrice dont la personnification successivement modifiée passe de l'état de femme réelle à celui d'être intermédiaire ou angélique, pour n'être bientôt plus que la *Philosophie*. Enfin vient le troisième degré caractérisé par Pétrarque. Là s'opère le retour vers les idées originales de Platon. L'amour qu'inspire la créature est plus vif, plus sincère, et par cela même il se distingue plus facilement de celui qui revient au créateur. La puissance de ces deux sentiments qui tendent à s'exclure, est l'âme des poésies de Pétrarque. Continuellement ti-

raillé par les regrets et l'espérance, le poète mystique reste homme cependant, il souffre, il y a passion pour son cœur; or ce sont ces regrets si vifs et si vrais mêlés aux aspirations de l'âme vers la Divinité, qui impriment aux poésies et à tous les ouvrages de Pétrarque un caractère profond de vérité que tous les artifices bizarres du langage apocalyptique qu'il fut forcé d'adopter, ne peuvent dénaturer complètement.

Des quatre vrais successeurs de Pétrarque que j'ai indiqués plus haut, le grand artiste Michel-Ange est celui qui a exprimé le plus fidèlement la doctrine de Platon telle qu'elle est exposée dans le *Banquet grec*. Cette circonstance remarquable peut se rattacher à deux causes: d'abord à l'éducation de l'artiste, puis aux idées que sa profession lui firent naître sur le Beau. On sait que Michel-Ange jeune, fut accueilli par Laurent de Médicis et que ce grand Citoyen veilla à l'éducation et à l'instruction de l'artiste qui, outre les entretiens des platoniciens de Carreggi dont il pouvait journellement profiter, reçut encore des enseignements particuliers d'Ange-Politien. Cela seul suffirait pour expliquer la netteté et la profondeur avec lesquelles, le statuaire s'est servi de la doctrine amoureuse dans ses poésies; mais la pratique de la sculpture et l'amour avec lequel Buonarrotti s'occupait de cet art qui a le Beau pour objet, est certainement ce qui lui a donné ce sentiment profond de l'unité du Beau, dont la qualité également applicable aux choses visibles ainsi qu'aux spéculations intellectuelles, fait unir si facilement par la pensée les choses créées au Créateur-même (1).

Mais je reviens sur les observations que j'ai déjà faites

(1) Voyez à la fin du volume, parmi les *Poésies amoureuses après*

à l'occasion de l'importance presque exclusive donnée généralement à la Béatrice de la *Divine Comédie*. A tort ou à raison on s'obstine depuis plus ce cinq siècles à ne voir en elle, qu'une délicieuse créature féminine douée de toutes les grâces de la beauté et des plus éminentes vertus. On l'aime, on l'admire, on lui passe tout; et l'on se plaît à la voir sourire avec coquetterie même jusque dans les cercles immenses du Paradis. Il est certain que Dante a été dupe de lui-même comme nous le sommes de lui, et que malgré tous les efforts qu'il a faits plus tard pour affubler sa gracieuse amante du manteau austère de la Philosophie, on persiste cependant à croire à la réalité des amours de Béatrice et de Dante, comme à celles de Pétrarque et de Laure, deux couples devenus dans toute l'Europe, les modèles vénérés des attachements délicats, sincères et profonds.

Quelque sérieuse que puisse donc être au fond, la poésie amoureuse telle que Dante l'a conçue et traitée, il est certain que la disposition superficielle et frivole, avec laquelle on envisage en général les choses les plus graves en ce monde, a fait prendre le change sur le système de la *Philosophie d'Amour*, dont la forme attrayante subjugué l'imagination, et se dérobe sous des voiles capricieux et flottants, aux investigations de la raison. Béatrice, comme nous l'avons vu, éclipsa Virgile et saint Bernard, et malgré la chasteté constante qui règne dans les tendresses poétiques de Dante, sa galanterie mystique a puissamment contribué à raviver celle toute mondaine venue des Provençaux. L'importance déjà si grande donnée à la femme dans les rela-

Dante, le madrigal de Michel-Ange : « Per fido esempio alla mia vocazione, »

tions sociales par les Troubadours, se trouva tout-à-coup exaltée encore par le système dantesque, qui transforma la galanterie frivole des Provençaux en un culte sérieux. Préoccupés des idées les plus hautes mais ne renonçant pas aux formes purement matérielles du langage emprunté aux Renaud-Daniel et aux Sordel, les poètes platoniciens de l'Italie, eurent l'art de donner à l'amour et à celles qui l'inspirent, un caractère permanent de grandeur et de pureté qui fit illusion à ce point que parmi les gens du monde, il suffit bientôt qu'une passion fût très-vive pour qu'elle parût sainte. De ce moment on ne se défia plus des attachements de cœur, et chacun mettant sa passion à l'abri sous le voile trompeur de l'amour platonique, les âmes simples surtout se laissèrent aller beaucoup plus facilement à des sentiments romanesques que la nature de notre organisation ramène toujours forcément à la réalité.

C'était d'ailleurs la direction dans laquelle le plus grand nombre des esprits de ce temps, étaient entraînés et les livres si à la mode alors, les romans de chevalerie, offrirent la peinture des passions grossièrement matérielles mêlées à la recherche du mysticisme le plus quintessencié (1).

Tout en reconnaissant donc que la pensée mère sur laquelle repose la *poésie amoureuse* de Dante, est chaste et sérieuse, je crois être en droit de dire que la forme extérieure dont il l'a habituellement revêtue, a exercé une influence très-forte sur le développement de l'esprit de galanterie propre aux nations de l'Europe moderne,

1) Voyez RENAISSANCE; tom. IV. *Roland ou la Chevalerie*, tom. 2, page 221, dans l'Extrait de Lancelot du Lac.

Mais rien dans le caractère d'Alighieri ne porte à croire que telle ait été son intention. Son austérité naturelle qui perce même dans les passages les plus gracieux de ses poèmes, se montre dans toute sa nudité dans son *Banquet* où il répète plusieurs fois que la *Dame* qu'il aime n'est autre que la Philosophie. Ce livre semble être tout à la fois un traité de haute philosophie morale et religieuse, appuyé sur la connaissance des choses physiques. Sa contexture est des plus étranges. Des quinze livres dont le *Banquet* devait se composer, quatre seulement dont le premier sert d'introduction, ont été achevés, et voici comme Dante parle lui-même de cette composition : « La nourriture que l'on présentera à ce *Banquet* sera présentée en quatorze services, c'est-à-dire quatorze *Chansons* sur l'amour et la morale, sujets qui auraient pu n'être pas facilement saisis, faute d'une forme qui les rendît compréhensibles, de telle sorte que les *Chansons* auraient pu être lues plutôt à cause de leur agrément, qu'en raison de leur utilité. Mais le *pain* que j'offre, ainsi que la disposition de ce *Banquet*, ce sera la lumière qui rendra clair le sens qu'elles (les chansons) renferment. Et si dans ce présent livre, que j'intitule et que je veux intituler *Banquet*, ces sujets sont traités d'une manière plus virile que dans la *Vie nouvelle*, cependant je prétends ne contredire à rien de ce que contient mon premier ouvrage. » (1)

(1) La Vivanda di questo convito sarà di quattordici maniere ordinata; cioè quattordici Canzoni sì di Amore, come de Virtù materiale, le quali senza lo presente pane aveano d'alcuna scurit  ombra, sicchè   molti lor bellezza pi  che lor bont  era in grado. Ma questo pane, cioè la presente spositione, sar  la luce, la quale ogni colore di loro sentenza far  parvente. E se nella presente opera, la

Les trois chansons qui nous restent et les commentaires de Dante qui les accompagnent sont loin, je l'avoue, d'éclaircir la matière comme le poète s'en était flatté; et si en effet les allégories et les images, quand elles sont simples, aident à faire au moins sentir à la multitude ce qu'elle ne pourrait comprendre avec l'intelligence pure, rien au contraire ne devient plus fatigant pour l'esprit, que des propositions importantes présentées exprès par l'auteur dans une suite d'énigmes difficiles, et souvent même indéchiffrables.

Je pense que tout le monde s'unira à moi pour reconnaître à Dante le grand mérite d'avoir rompu la digue qui arrêta le cours du fleuve des connaissances humaines, en les vulgarisant par les vers et par la prose en langue parlée. Mais avec cet instinct révélateur, ce grand homme montre en même temps dans tous ses ouvrages l'explicable besoin d'envelopper, de dissimuler même sa pensée sous les voiles les plus épais et les plus bizarres. Dans la *Vie nouvelle*, dans les trois cantiques, l'imagination se prête encore à trouver dans Béatrice un être retenant quelque chose de la beauté mondaine, quoique participant déjà à l'immatérialité d'un ange. On accepte une créature mixte formée sur la tradition des ombres de l'Élisée antique, ou des génies de Platon. Mais lorsque, comme dans le livre du *Banquet*, Dante nous répète plusieurs fois, et de la manière la plus positive, que la *dame dont il est amoureux* est la

quale è Convito nominata, più virilmente si trattasse che nella *VITA NUOVA*, non intendo però a quella derogare. « Convito. 1.^o Tratt. capit. 1.^o.) Parmi les *Chansons de Dante* dont la traduction est dans la seconde partie de ce volume, se trouvent les trois du *Banquet*, avec quelques observations sur ce livre singulier.

philosophie, il est évident qu'il fait entrer le lecteur dans un autre ordre d'idées, et que le *langage amoureux* qu'il continue d'employer n'est plus qu'un jargon conventionnel dont il faut s'efforcer de trouver le sens, puisque ni lui ni d'autres ne nous en ont laissé la clef.

Je crois devoir fixer encore une fois l'attention sur ce livre du *Banquet*, car c'est dans cet ouvrage, si je ne me trompe, que Dante, quoique d'une manière confuse, a donné le mot le plus avancé de sa doctrine. C'est là où il renonce à toutes les formes d'allégories amoureuses qui entretenaient encore une apparence de passions naturelles, pour dire enfin que l'objet de son *amour* ou de son *étude* (*amor et studium*), car il explique aussi cette fois ces deux mots sur lesquels il a joué si longtemps, est la *Philosophie*.

Tel est le point extrême où, lorsque l'on ne veut pas se livrer inconsidérément aux conjectures et aux hypothèses, la lecture attentive des ouvrages de Dante peut amener. Maintenant qu'entendait-il par philosophie? C'est ce que je laisserai chercher à d'autres. Quant à moi, m'en tenant à ce mot, et sans m'écarter de ce qu'a dit le poète depuis sa *Vie nouvelle* jusqu'à ses *Paraphrases* du *Credo* et des *Psâumes de la Pénitence*, il me paraît évident que dans ses études philosophiques, il a toujours cherché la vérité en métaphysique et en physique, par le concours simultané de la science et de la foi.

Si l'on considère ce résultat en se plaçant au point de vue historique et littéraire, on éprouve un véritable étonnement en suivant les vicissitudes de l'*Amour platonique* évidemment originaire de l'Inde, transmis de nouveau à l'Europe par les Arabes devenus mahomé-

tans, admis et corrompu tout à la fois par les habitants de la Provence, et relevé enfin par Dante pour en faire une philosophie religieuse et morale à l'usage des chrétiens catholiques des *xiii^e* et *xiv^e* siècles. Cet amalgame d'idées est certainement le plus étrange de ceux que la succession des siècles a produits, et plus on cherche à le débrouiller, plus il semble obscur. En effet, si l'on s'en tient à la lecture de la *Vie nouvelle* et des *trois Cantiques*, ce qu'il y a de gracieusement romanesque dans l'une, et de si attachant dans les peintures des autres, suffit à la plupart des lecteurs, sans parler de ceux pour qui les ouvrages de Dante se résument dans les épisodes de Françoise de Rimini et du comte Ugolin. Mais lorsqu'après avoir étudié les plus importantes productions du Florentin, on prend la résolution d'aborder le recueil assez volumineux des *Sonnets*, des *Ballades* et enfin des *Chansons* qui nous restent de lui, c'est alors que, comme un autre Œdipe, on se trouve en présence d'un sphynx terrible. Là le poète exclusivement lyrique, se parle à lui-même avec toute la hardiesse que donne la solitude, ou bien il ne s'adresse qu'à ceux de ses amis qui le comprendront à demi-mot. Quand on a écouté quelques-uns des vers du poète, il faut s'armer de courage pour le suivre, car il vous entraîne dans des espaces vagues bien autrement effrayants pour l'esprit, que les zones cavernieuses de l'Enfer ou les cercles étoilés du Paradis. En lisant la plupart des *Chansons*, on ne sait plus où l'on est; les objets et les personnes n'ont plus d'analogie avec la réalité, et on se demande qui est-ce qui parle et de quoi l'on parle, tant ce que l'on écoute est étrange et parfois incohérent. Cependant on marche toujours; des pensées sublimes, des traits inattendus

d'éloquence et de poésie rassurent et fortifient votre intelligence au milieu de ce pays de ténèbres, et confiant en un guide qui de temps à autre vous enlève avec force, on avance poussé d'ailleurs par une insatiable curiosité qui ne cesse même pas quand, fatigué d'un voyage à peu près sans résultat, la lassitude nous force au repos. J'ai tenté ce voyage de découvertes pour ouvrir au moins la route à d'autres plus vigoureux que moi ; j'ai essayé de traduire les *Chansons* ou odes de Dante dans lesquelles il semble s'adresser presque toujours à la plus austère de ses amantes, la Philosophie.

Il n'y a rien de plus difficile que d'apprécier l'action et la réaction des idées qui ont dominé les esprits à certaines époques, et l'on ignore presque toujours jusqu'à quel degré les idées ont entraîné les hommes ou furent gouvernées par eux. Savons-nous, par exemple, si le résultat définitif des croisades a été dû à la nature même de ces expéditions plutôt qu'à l'enthousiasme qui les a fait entreprendre et conduire ? En parlant de l'idée primitive de délivrer le saint sépulcre et de confondre les sectateurs de Mahomet par l'épée et par les lumières spirituelles, qui aurait pu s'attendre qu'entre les résultats principaux de ces guerres saintes, la fusion des Francs réunis en Palestine et les échanges de connaissances et d'habitudes entre les Européens et les Orientaux, donneraient aux productions frivoles des troubadours et des trouvères une importance si inattendue, répandraient l'usage des langues d'Oïl et d'Oc dans toute l'Europe et même jusqu'en Asie, et qu'à la faveur de ces langues, la Gaie-Science, la Science-d'Amour et enfin la galanterie s'introduiraient chez toutes les nations civilisées ?

La poésie provençale servit de point de départ à celle des Siciliens et des Italiens dont on fixe l'aurore au temps de l'empereur Frédéric II lorsqu'il devint roi de Sicile, en 1198. Ce prince fameux par ses démêlés avec les papes Innocent III, Honorius III, Grégoire IX, Célestin et Innocent IV, et qui se rendit redoutable par sa prétention à la monarchie universelle, fut le plus ardent protecteur des sciences, des arts et des lettres à leur renaissance. S'opposant sans cesse aux envahissements du pouvoir du saint-siège, excommunié dix fois, mais sortant le plus ordinairement victorieux de ses entreprises, Frédéric se montra toujours guerrier intrépide et politique profond. Ses contestations avec les pontifes, origine des deux factions fameuses, les Gibelins et les Guelfes, ainsi que les écarts de sa vie licencieuse, le firent désigner comme incrédule, comme un *Épicurien*,⁽¹⁾ dit Jean Villani; et Dante lui-même, Dante le Gibelin, a été obligé de le placer dans l'*Enfer* parmi les hérétiques. (*Inf.* c. x. v. 119.)

Cependant si l'on considère cet homme dans les rapports qu'il a eus avec les savants et les lettrés, on est frappé des progrès qu'il a fait faire aux travaux de l'intelligence en Europe. Il parlait le latin, l'allemand, le français, l'italien, le grec moderne et l'arabe. C'est à son zèle et à ses soins que l'on doit les premières traductions latines d'Aristote, de Ptolémée et de Galien, faites sur le grec et l'arabe. Il est le fondateur des Universités de Vienne et de Naples, et l'on rapporte au commencement de son règne, la publication du *Speculum Juris Saxonici*, le plus ancien livre sur le *Droit d'Allemagne*.

Cet Empereur dont la vie a été surchargée de travaux

(1) on lui attribuant le livre *De libris Impostribus*, dont on a tant parlé et qui probablement n'a jamais existé.

si importants et si graves, a cependant laissé des écrits qui sembleraient indiquer qu'il y avait quelque chose de léger au fond de son esprit. Il écrivit un traité de la *Fauconnerie* dont il donna le goût aux seigneurs allemands; et en Sicile, il composa des *chansons* et des *ballades* qui le font regarder encore comme l'un des fondateurs de la langue et de la poésie italiennes.

Au premier aperçu, une *chanson d'amour*, même composée par un grand prince très-occupé d'affaires et fort adonné aux plaisirs, ne semble pas digne de beaucoup d'attention. Mais quand on s'aperçoit que ces vers, au lieu de peindre la vivacité d'un amour qui ne recherche qu'une jouissance passagère, n'expriment au contraire, que cette admiration solennelle, cette passion sans jalousie, cette adoration de la vertu et de la science, que lui inspire *sa Dame*, *Dame* précisément de la même espèce que celle que Dante, soixante ans après, déclara n'être rien autre chose que *la fille de l'Empereur de l'Univers*, la PHILOSOPHIE; alors on est bien forcé de placer les chansons de Frédéric II dans une catégorie particulière, surtout si on prend la peine d'en comparer la tendance sérieuse, à l'esprit de libertinage qui anime celles que faisaient les Troubadours de la Provence dans le même temps. Évidemment, les chansons de l'Empereur Frédéric doivent être mises au nombre des premiers essais tentés par les *Fidèles d'Amour* dont parle Dante dans la *Vie nouvelle*; et si on les compare avec celles des premiers poètes italiens prédécesseurs et compagnons de Dante, tels que Guido delle Colonne, Jacopo da Lentino, Dante da Maiano, Guido Guinizzelli, Guittone d'Arezzo, et Guido Cavalcanti, il sera facile de se convaincre que toutes ces poésies relèvent du même

principe, et sont assujéties à la *doctrine amoureuse*.

Nous arrivons donc à la connaissance de ce fait important, que c'est un des princes les plus puissants de l'Europe, mais auquel tous les historiens reprochent d'avoir été désordonné dans ses mœurs, et luxurieux jusqu'à l'excès, qui au lieu de suivre l'exemple des poètes de la Provence, affecte de mettre dans ses chansons d'amour, une retenue, une solennité emphatique, une admiration si exclusive pour les qualités morales et intellectuelles de sa *Dame*, qu'il est impossible de trouver le moindre germe d'une passion naturelle, dans de pareils vers. Cette poésie est donc allégorique; et en consultant les écrits de ceux qui ont cultivé ce genre jusqu'à Dante, on peut dire avec lui, que ces poètes avaient pour objet la recherche de la vérité, de la philosophie,

Vers le même temps que l'Empereur Frédéric composait ses chansons morales et allégoriques, d'autres poètes cherchant aussi la vérité, mais d'un autre côté et à l'aide de la Foi, employaient également la forme poétique *amoureuse*. Les vers attribués à saint François-d'Assises sont un témoignage curieux de la frénésie érotique qui s'était emparée des gens même les plus graves et les plus pieux. Le langage amoureux, pris dans le sens allégorique, avait été si généralement adopté, que chacun s'en servait alors, quel que fût d'ailleurs l'objet de ses recherches, comme des signes d'algèbre qui n'ont que la valeur conventionnelle qu'on leur prête. Cet emploi d'un langage convenu, d'un argot, eut le double inconvénient de favoriser outre mesure la hardiesse de ceux qui en firent usage et d'amener l'obscurité dans le discours. Cependant on saisit cette différence inattendue entre les poètes pieux et les poètes

philosophes qui adoptèrent également la forme de la poésie amoureuse : que les amants de Jésus-Christ avouent ouvertement leur passion, mais en termes parfois très-offensants pour la pudeur, tandis que les amants de la Philosophie, chastes jusqu'à la froideur dans leurs extases, n'indiquent jamais que d'une manière vague et détournée ce qu'ils poursuivent avec tant d'obstination.

Cette indécision, cette obscurité, communes à tous les poètes qui ont traité de la philosophie amoureuse, est frappante surtout dans le *Roman de la Rose*, composé par Guillaume de Lorris. Tout, à partir de la Rose, est allégorique dans ce livre qui fut lu et admiré pendant plus de quatre siècles dans l'occident et le nord de l'Europe. Connaissait-on le mot de cette énigme ? et doit-on supposer qu'un homme d'un esprit si fin et si positif tout à la fois que celui de G. Chaucer, ait fait une traduction de ce poème en vers anglais, sans qu'il ait jamais soupçonné quelle pouvait en être l'idée fondamentale ? Il semblerait que quelques années après la mort de Guillaume de Lorris, on attachât si peu d'importance au sens intime de cette composition entièrement terminée, que quand Clopinel eut l'idée, soixante ans plus tard, d'y coudre une continuation, personne ne s'aperçut ou au moins ne trouva étrange que l'on ajoutât au véritable *Roman de la Rose*, où la pensée et la parole sont toujours chastes, une suite composée dans un mode et d'un style toujours ironiques et qui font souvent rougir le lecteur.

Tous les poètes de l'école amoureuse ont voulu ainsi qu'ils le disent si souvent, ne s'adresser qu'aux *Fidèles d'Amour* et aux *intelligents*, en ce qui se rapporte au

fond véritable de leur doctrine. Tous, ils affectent de couvrir leur pensée intime sous des peintures allégoriques plus ou moins séduisantes, pour amuser les lecteurs superficiels et faire prendre le change aux profanes qui s'aviseraient de vouloir pénétrer leur secret. C'est la prétention habituelle de tous les poètes de cette école; et Dante ainsi que Pétrarque, les deux grands pontifes de cette secte mystique, y reviennent sans cesse dans leurs écrits. On doit convenir que tous les poètes amoureux ont obtenu, à ce sujet, un succès qui les étonnerait tant soit peu s'ils pouvaient en être témoins aujourd'hui; et si en effet, comme l'ont dit les deux grands poètes italiens, l'un dans son *Banquet*, l'autre dans son *Secret*, il est vrai que leur idée était de faire ressortir l'excellence des entités métaphysiques qu'ils ont appelées leurs *Dames*, ils seraient bien surpris de voir, qu'à l'exception de quelques savants obstinés, le plus grand nombre des lecteurs de leurs vers, depuis le xiv^e siècle jusqu'à nous jours, n'a jamais pu renoncer à l'idée que Béatrice et Laure ont été des femmes véritables, belles, gracieuses de leur personne, douées d'éminentes vertus, et chéries tendrement.

Dans quelques-unes de ses poésies lyriques, dans ses sonnets et ses chansons, Dante avait peu à peu conduit le platonisme dans une voie si resserrée et si difficile, que si il eût achevé sa composition du *Banquet*, il aurait été obligé, pour se tirer d'embarras et en finir avec ceux qui n'étaient pas assez *intelligents* pour le suivre, de dire tout simplement qu'il recherchait la Vérité et en quoi elle consiste. La mort ne lui a pas permis de découvrir de ses idées plus que ce que nous pouvons entrevoir, et c'est à son dernier mot *Philosophie* que je

m'arrête , laissant à de plus instruits et à de plus pénétrants que moi le soin de poursuivre ultérieurement ces recherches.

Mais abstraction faite du fond de cette obscure doctrine professée par les *Fidèles d'Amour*, depuis Frédéric II jusqu'à Dante et Pétrarque , je dois signaler ici comme l'une des combinaisons singulières qui se sont opérées dans les mœurs et les préjugés à cette époque , l'introduction de la *Galanterie chaste* dans la poésie , en opposition au libertinage et à l'obscénité dont les Troubadours et les Trouvères ne cessaient de salir leurs récits.

Je me garderai bien de parler de la race interminable des imitateurs de Pétrarque , dont les sonnets niaisement obscurs , ont inondé l'Espagne , la France et l'Angleterre depuis la fin du *xv^e* siècle , jusqu'au commencement du *xvii^e* ; et si j'en rappelle le souvenir , ce n'est que pour faire observer combien l'impulsion donnée à la *poésie amoureuse* par les poésies des deux grands italiens , dut être forte et profonde , puisque ce mode n'a pas cessé d'être suivi pendant près de quatre siècles , par une foule de versificateurs qui ne se doutaient même pas de l'esprit de cette espèce de religion dont ils se faisaient aveuglément les ministres.

Cependant , parmi les continuateurs de la poésie dantesque , il en est qui sont placés si haut dans l'estime des hommes , soit à cause de leur caractère , soit par l'éclat de leurs talents , que ce serait une souveraine injustice de les confondre dans la tourbe des vulgaires faiseurs de sonnets et de chansons. Après avoir signalé Pétrarque qui s'est acquis un nom et une gloire à part en ce genre , on ne peut passer outre en voyant des

compositions du même genre , souscrites par Laurent des Médicis, Vittoria Colonna, Michel-Ange, Tasse et Shakespeare. Malgré la singularité de la doctrine à laquelle ces poètes ont cru devoir se soumettre ; et quelquefois obscures que soient même parfois , les paroles dont ils ont enveloppé leurs pensées ; tout ce que l'on connaît d'eux d'ailleurs, imprime un tel respect, que dans leurs *vers amoureux* même, encombrés d'hyperboles et d'allégories, on s'obstine à chercher un sens , parce qu'il répugne de croire que des hommes de cette trempe , n'aient fait que jouer avec des mots pour mettre leurs lecteurs à la torture.

Cependant l'illusion qui était résultée des brillantes peintures faites de Béatrice et de Laure par leurs amants chastes et philosophes, non-seulement se reproduisit dans le siècle suivant , mais il acquit après plus de puissance encore. Les mœurs, sans s'adoucir étaient devenues plus recherchées ; l'érudition depuis Pétrarque et Boccace , était universellement répandue , et après l'arrivée de l'Empereur Paléologue et du savant grec Gémistus Pléthon, à Florence (1439), la véritable doctrine de Platon soigneusement étudiée et mieux exposée par Marsile Ficin , contribua à faire donner plus de clarté et d'ordre aux idées et aux paroles qu'employèrent les derniers grands poètes de l'école amoureuse.

Il suffit, en effet de comparer quelques sonnets de Dante et de Pétrarque avec des poésies analogues de Laurent des Médicis , de Michel-Ange et du Tasse, pour s'apercevoir que, si le dernier mot de la doctrine y reste toujours enseveli sous les métaphores allégoriques , cependant la Beauté visible et sensible, y reprend l'importance que Platon lui avait originairement donnée ; que

les beautés réelles de la femme sont présentées comme le miroir où viennent se réfléchir les perfections divines, et qu'enfin l'amour qu'excite la créature, n'est que le premier degré de ferveur qui entraîne l'âme à connaître et à aimer Dieu.

Entre ce système de Platon, aux formes duquel Laurent des Médicis et Michel-Ange, avaient été ramenés par les enseignements de Marsile Ficin, et l'autre doctrine semi-platonique telle que Guido Cavalcanti et Dante l'avaient arrangée à leur usage et à celui des Fidèles d'amour, il y a sinon dans le fond, au moins quant aux formes du raisonnement et du langage, une différence énorme, qui tourna encore tout au profit de la galanterie. Plusieurs morceaux de Michel-Ange, entre autres, semblent empreints d'un sentiment si vrai, si profond et si tendre, que bien que ses plaintes finissent toujours par l'aveu qu'il fait de vouloir sacrifier la beauté visible à celle qui est immuable en Dieu, cependant il émeut toujours l'âme du lecteur, par la violence du sacrifice qu'il semble être obligé de faire.

Dante et quelques-uns de ses illustres successeurs ont donc puissamment contribué, sans le vouloir je le crois, à accoutumer les esprits en Europe aux idées et au langage de la galanterie. Et loin même d'avoir réprimé le goût de l'ironie et du libertinage qui règnent dans les écrits des Provençaux et des Trouvères, au contraire la chasteté plus que rigide des compositions des grands poètes de l'Italie, a fait prendre peu à peu le change aux imaginations, sur le ton narquois et obscène des faiseurs de fabliaux. Mais un homme explique et résume à lui seul l'étrange fusion de ces deux dispositions opposées. Jean Boccace, l'ami, le grand admira-

teur du chaste Pétrarque , lui qui commentait les vers d'Alighieri dans l'église de Saint-Étienne à Florence , avec le même respect que si il eût expliqué l'Évangile ; Boccace , on le sait, est l'auteur du *Décaméron*. Cet esprit souple qui paraît avoir également pénétré les profondeurs de l'amour platonique, et toutes les ressources des intrigues galantes et de la littérature narquoise, devint vers le milieu du xiv^e siècle l'écrivain métis dans les compositions duquel on s'habitua à lire non-seulement sans en être choqué , mais avec plaisir, les louanges de Dante, de Pétrarque , de la poésie mystique , à côté de ses contes plus que grivois.

De ce moment , se constituèrent définitivement dans les lettres, deux écoles poétiques distinctes : la première chaste et dogmatique , la seconde ironique et libre. Les grandes lumières de l'une sont : Guillaume de Lorris , Dante, Pétrarque, Vittoria Colonna, Michel-Ange, Tasse, Ronsard, Shakespeare, Milton et Racine. Quant aux génies qui illustrent l'autre, on compte Rutebœuf, Jean de Meung, Boccace, Chaucer, Villon, Berni, Arioste, Rabelais, La Fontaine, Molière et Voltaire,

Dans les compositions de ces poètes d'élite , l'amour est le mobile principal de leurs idées et il a constamment influé sur les formes de leur langage. Les uns tendent vers le mysticisme , les autres vers la réalité. Les premiers rendent une espèce de culte à la femme, les seconds en plaisantent, cependant tous en sont également préoccupés ; et en somme, l'amour sérieux et la galanterie frivole forment les éléments principaux de la poésie chez les modernes. C'est par là qu'elle brille , c'est par là qu'elle pêche.

N. B. Il y a ici une lacune de soixante sept pages 152-219. Elle
contenait la Vie Nouvelle traduct par Volécluse qui on a déjà
des les premières pages du Vol. Sous la rubrique pour ne pas gre
ver le volume sans but, on les a ôtées



CORRESPONDANCES POÉTIQUES

ENTRE

LES FIDÈLES D'AMOUR.

Pour ne point surcharger le texte de la *Vie nouvelle* d'une note trop longue, et donner aux correspondances des poètes contemporains de Dante, toute l'attention qu'elles réclament, j'ai reporté ici ce qui a été conservé de ces étranges documents littéraires, afin de les présenter en ordre et de manière à ce que les efforts que l'on tentera pour en pénétrer le véritable sens, se fassent plus facilement.

Au commencement de la *Vie nouvelle* (page 156)⁽¹⁾, Dante, après avoir eu une vision, dit : « Qu'il se décida à composer un sonnet dans lequel il saluerait tous les *Fidèles d'Amour* ; » puis il ajoute que, pour les prier de juger sa vision, il leur envoya ce sonnet qui commence par ces mots : *A chaque âme éprise*, etc. Il dit ensuite qu'au nombre de ceux qui lui répondirent est Guido Cavalcanti, et que cette correspondance fut en quelque sorte l'origine de l'amitié qui s'établit entre eux.

Non-seulement on a le sonnet que répondit Cavalcanti, mais on possède aussi ceux que Cino de Pistoia et Dante de Maiano ont faits et envoyés en cette même occasion. Parmi les bizarreries sans nombre que présente

⁽¹⁾ Au lieu de p. 156. Voir la p. 16. sur laquelle en Vol. ligne 15.

DANTE

AUX FIDÈLES D'AMOUR.

A chaque âme éprise, à tout noble cœur à qui ce présent sonnet parviendra, afin qu'ils en disent leur avis, salut ! au nom de leur seigneur, c'est-à-dire Amour.

Le tiers des heures, pendant lesquelles les étoiles sont le plus brillantes, était passé, quand Amour m'apparut tout-à-coup ; Amour dont l'essence me remplit de crainte quand j'y repense.

Amour me semblait gai, tenant mon cœur dans sa

DANTE ALIGHIERI

AI FEDELI D'AMORE.

A ciascun' alma presa, e gentil core
Nel cui cospetto viene il dir presente,
In ciò che mi riscrivai suo parvente,
Salute in lor signor, cioè Amore.
Già eran quasi ch'aterzate l'ore
Del tempo ch' ogni stella n'è lucente,
Quando m'apparve Amor subitamente,
Cui essenza membrar mi dà orrore.
Allegro mi sembrava Amor, tenendo

main, et soutenant dans ses bras une Dame endormie et enveloppée dans un voile.

Puis il la réveillait, et faisait repaître humblement la Dame épouvantée de ce cœur ardent. Après je le voyais fuir en pleurant.

RÉPONSE

DE GUIDO CAVALCANTI A DANTE ALIGHIERI.

Tu as vu, selon moi (dans ton songe), tout ce qu'un homme peut connaître de fort, d'agréable et de bon, si en effet tu as été mis à pareille épreuve par le puissant seigneur Amour qui domine le monde de l'honneur.

Mio core in mano, e nelle braccia avea
Donna avvolta in un drappo dormendo.
Poi la svegliava, e d'esto core ardendo
La paventosa umilmente pascea :
Appresso gir lo ne vedea piangendo.

RISPOSTA

DI GUIDO CAVALCANTI.

Vedesti a'l mio parere, ogni valore
E tutto gioco, e quanto bene huom sente ;
Se fosti in pruova de'l signor valente
Che signoreggia il mondo de'l honore.

D'ailleurs (l'amour) vit là où il n'y a pas d'ennuis; il tient la raison dans son esprit compatissant, et se montre si agréable aux hommes dans leurs songes, qu'il enlève leur cœur sans qu'ils en souffrent.

Il emporta votre cœur, voyant que votre Dame désirait la mort; et dans la crainte que cela lui fit ressentir, il s'avisa de la nourrir de votre cœur.

Lorsqu'il t'apparut, s'en allant tout en pleurs, ton songe fut doux, car il s'achevait alors que son contraire (un songe pénible) venait le vaincre.

RÉPONSE

DE CINO DE PISTOIA A DANTE ALIGHIERI.

Tout amant désire naturellement de faire savoir au

Poi vive in parte dove noia muore ;
 E tien ragione nella pietosa mente.
 Sì va soave ne' sonni alla gente
 Che i cor ne porta senza far dolore.
 Di voi lo cor se ne portò veggendo
 Che vostra Donna la morte chiedea ;
 Nudrilla dèsto cor di ciò temendo.
 Quando t'apparve, che sen già dogliendo,
 Fu dolce sonno, ch' allor sì compiea
 Che'l suo contraro lo venia vincendo.

RISPOSTA

DI M. CINO DA PISTOIA.

Naturalmente chere ogni amadore

cœur de sa Dame ce qu'il éprouve; et c'est ce qu'Amour
a voulu te démontrer par la présente vision,

Lorsqu'il t'a fait voir ta Dame se repaissant de ton
cœur avec une tendre modestie, et quand elle resta
longtemps endormie, enveloppée d'un voile et libre de
tout chagrin.

Amour se montra gai, venant à toi pour te donner ce
que le cœur demandait, et comprenant deux cœurs en
un seul,

Et connaissant la peine amoureuse qu'il avait fait
naître en la Dame; par compassion pour elle, il pleura
en la quittant.

Di suo cor la sua Donna far sacente ;
E questo per la vision presente
Intese dimostrare a te Amore ;
In ciò : che dello tuo ardente core
Pasceva la tua Donna humilmente :
Che lungamente stata era dormente
Involta in drappo, d'ogni pena fuore :
Allegro si mostrò Amor venendo
A te per darti ciò, che'l cor chiedea ;
Insieme due coraggi comprendendo :
E l'amorosa pena conoscendo ;
Che nella Donna conceputo havea ;
Per pietà di lei pianse dipartendola.

RÉPONSE

DE DANTE DE MAIANO A DANTE ALIGHIERI.

Considérant la chose sur laquelle tu demandes mon avis, je te répondrai brièvement en te faisant connaître la véritable signification de ton songe, à toi, mon ami, qui te montres si peu intelligent en cette occasion.

Pour te répondre convenablement et selon ton désir, je te dirai : que si ton esprit est sain et ferme, tu dois te laver..... afin d'enlever les vapeurs

Qui te font débiter tant de contes en l'air; que si au contraire tu es atteint d'une infirmité grave, il faut que tu saches que ma seule idée est que tu extravagues.

Je te fais donc connaître toute ma pensée dans cette

RISPOSTA

DI DANTE DA MAIANO A DANTE ALIGHIERI.

Di ciò che stato sei dimandatore

Guardando ti rispondo brevemente

Amico meo di poco canoscente,

Mostrandoti del ver lo suo sentore.

A'l tuo mistier così son parlatore :

Se san ti trovi e fermo della mente,

Che lavi la tua collia largamente,

A ciò che stingā e'passi lo vapore,

Lo qual ti fà favoleggiar loquendo.

E se gravato sei d'infertà rea ,

Sol c'hai farneticato (sappie) intendo.

Così riscritto el meo parer ti rendo,

réponse, et je n'en changerai pas, tant que je ne pourrai pas faire voir tes urines au médecin. (1)

Les réponses de Guido Cavalcanti et de Cino de Pistoia ne faisant que reproduire les difficultés que présente l'exposition que Dante fait de la vision qu'il a eue, je ne m'y arrêterai pas. Mais la boutade de Dante de Maiano, qui dit nettement à Alighieri qu'il extravague, mérite attention. Est-ce une moquerie réelle que contient cette réponse, ou bien, car avec les *Fidèles d'Amour*, il faut toujours être sur ses gardes, sous cette apparence de plaisanterie, Dante de Maiano parle-t-il sérieusement? C'est ce qui me paraît difficile de décider, et voici pourquoi :

Ledit Dante de Maiano, à l'instar de son homonyme, le grand poète, s'est avisé aussi de faire un appel à la sagacité de ses confrères en Amour, pour qu'ils lui expliquassent, non pas précisément une vision, mais une scène qui y ressemble beaucoup, et dont les détails bizarres, comme à l'ordinaire, semblent prêter à la plaisanterie. Cependant six poètes graves, Chiaro Davanzati, Guido Orlandi, Salvino Doni, Dante Alighieri lui-même, Ricco de Varlungo et Cione Baglione, firent droit à sa requête et composèrent chacun un sonnet en réponse à celui de Dante de Maiano. Ces sept pièces de vers ont aussi été conservées, et je pense qu'il est utile de les faire connaître, parce que l'excès même de leur obscurité semble être une preuve que les auteurs, hom-

(1) Nè cangio mai d'esta sentenza mea,
Fin che tua acqua a'l medico no stendo.

mes très-graves , je le répète , y ont enveloppé un secret auquel ils attachaient de l'importance. Cette présomption , qui déjà dans l'esprit de certaines personnes passe pour un fait positif , a besoin d'un mûr examen avant que d'être admise , et comme il serait possible que l'interprétation véritable de ces sonnets énigmatiques, jetât du jour sur l'histoire littéraire et politique des *xiii^e* et *xiv^e* siècles en Italie, j'en donne ici les textes avec la traduction aussi fidèle que j'ai pu la faire , afin de mettre un plus grand nombre de lecteurs à même de connaître et d'étudier des pièces de poésies que l'on ne trouve pas communément et qui , outre leur étrangeté , présentent des imperfections grammaticales par lesquelles le sens, même littéral, est souvent obscurci.

DANTE DE MAIANO A DIVERS

COMPOSITORE.

Tâche de pénétrer, ô sage , cette vision ; et pour récompense, tires-en le véritable sens. Je dis : Une Dame belle a qui mon cœur s'arrange beaucoup de plaire, m'a

DANTE DA MAIANO A DIVERSI

COMPOSITORI.

Provvedi, saggio, ad esta visione;
 E per mercè ne trai vera sentenza.
 Dico : Una Donna di belle fazzone,
 Di cui el meo cor gradir molto s'agenzia,

fait don d'une guirlande verte et feuillue, en y joignant un bon accueil. Ensuite je me trouvai avoir sa chemise pour vêtement, laquelle s'arrangeait à ma taille.

Alors, ami, je me mis si bien à l'aise que je l'em brassai doucement. La belle, loin de se fâcher, riait ;

Et tout en riant ainsi, je lui donnai beaucoup de baisers. Du reste, je ne dis rien, car elle m'a fait jurer : et parce que ma mère morte, était avec elle.

RÉPONSE

DE CHIARO DAVANZATI A DANTE DE MAIANO.

Ami, mon intention a pourvu à ce que tu m'as ra-
conté à l'aide de ta science. Tu me l'as présenté sage-

Mi fe d'una ghirlanda donagione,
Verde fronzuta, con bella accoglienza :
Appresso mi trovai per vestigione
Camiscia di suo dosso a mia parvenza :
Allor di tanto, amico, mi francai,
Che dolcemente presila abbracciare :
Non si contese, ma ridea la bella :
Così ridendo molto la basciai.
Del più non dico, che mi fe giurare :
E morta che mia madre era con ella.

RISPOSTA

DI CHIARO DAVANZATI.

Amico proveduto ha mia intenzione
A ciò che mi narrasti per tua scienza :

ment et par raison ; mais je ne saurais en tirer le véritable sens.

Cependant, ce qui t'a été donné paraît être la cause du plaisir et du contentement de ton cœur. En poursuivant le papillon, tu l'as pris, car l'éclat du miroir éloigne l'idée de la crainte (1).

Ainsi as-tu fait à propos d'elle avec les rayons (de la vue), quand tu avisas son doux regard qui te rendit plus brillant qu'une étoile.

Elle viendra réellement, si l'Amour suit. Garde-toi bien de penser à ta mère ! parce qu'il t'arrivera autre chose avec elle !

(1) Quoiqu'il s'agisse d'un papillon, le poète semble faire allusion au miroir dont on se sert pour éblouir, attirer et prendre certains oiseaux ; les alouettes entre autres. *Spera* veut dire miroir.

Saggia la mi porgesti per ragione ;
 Ma non ne so ben trar vera sentenza.
 In tanto che ti diè mi par cagione
 Allo tuo cor di gaia e di pligenza :
 Predesti seguitando il papillione
 La spera per piacer non ha temenza :
 Così facesti a lei per dolzi rai,
 Quando avisò co'l suo dolze mirare :
 Che fù crarore a te più che di stella :
 Verrà di fatto s'amor seguirai ;
 Di tua madre ti guarda da pensare ;
 Ch'altra tua cosa s'avverrà con ella.

RÉPONSE

DE GUIDO ORLANDI A DANTE DE MAIANO.

Je dirige les premiers mots de ma réponse sur les dernières paroles de ton sonnet. Voir la mort est signe de corruption en toi, en ce sens que ton cœur ne s'occupe que de choses vaines.

Et tu sais (cependant) que l'âme doit protéger le corps. Regis-le, tire-le donc comme la ligne le poisson. Tu mérites d'être repris sévèrement au sujet du don et du vêtement.

Il n'est pas décent de divulguer l'amour d'une Dame ou d'une Demoiselle noble, et de dire pour excuse : J'ai fait un songe !

RISPOSTA

DI GUIDO ORLANDI.

Al motto diretan prima ragione
 Diraggio meo parere alla' neomenza ;
 Veder lo morto prova corruzione
 Inte di ciò, che'l tuo cor vano penza :
 E sai, che l'alma ha il corpo a defensione :
 Reggelo, trallo, come il pesce lenza.
 Del dono, e del vistito, riprensione
 T'accoglie fortemente for difenza ;
 Non bona convenenza è palesare
 Amor di gentil Donna, o di Donzella ;
 E per iscusà dicere : lo sognai ;

Ne parle pas de ces choses. Pense à celle qui t'a appelé. Ta mère est venue pour te corriger. Aime en secret, et tu en auras beaucoup de joie.

RÉPONSE

DE SALVI DONI A DANTE DE MAIANO.

Ami, j'y suis : Au temps antique, lorsque Joseph reçut la science de Jacob en ce que tu demandes (1), Pharaon le tenant prisonnier pour le mettre à l'épreuve,

Ce don ne lui vint pas de la raison humaine; la puissance divine lui en fit la grâce, sans laquelle on parle

(1) L'art de deviner les songes. — Ce sonnet finit par un vers inintelligible et dont le texte évidemment corrompu n'a pas encore été rétabli jusqu'à présent.

Dicer non di ciò ; pensa chi t'appella ;
Mammata ti venne a gastigare,
Ama celato avrane gioia assai.

RISPOSTA

DI SALVINO DONI.

Amico io intendo ; alla antica stagione
Che Giusep da Giaccobo hebbe scienza
In ciò che tu domandi ; Pharaone
Tencndol preso fenne sperienza ;
Esso no l'hebbe d'humana ragione ;
Grazia li fè la divina potenza,

toujours à tâtons ; et c'est de cette manière que je me propose de parler et non par raisonnement.

Il me paraît que la guirlande et le vêtement indiquent qu'elle veut te donner tout ce que tu espères d'elle.

Mais si tu le prends, je pense que tu la tueras. Car celle-là est morte qui se laisse prendre par une telle tromperie ;.....

RÉPONSE

DE DANTE ALIGHIERI A DANTE DE MAIANO.

Vous pouvez bien juger de votre pensée, ô homme qui portez en vous le prix du savoir. C'est pourquoi, évitant d'entrer en discussion avec vous, je répondrai comme je puis à vos paroles ornées (ambigues).

Senza laqual ciascun parla a tastone :
 Così intendo di dir non per sentenza.
 Della ghirlanda, e della vesta c'hai,
 Mi par mostranza ; che ti vuol donare
 Compitamente ciò, che sperì d'ella :
 Se tu'l prendi mi par l'ucciderai ;
 Che peggio è morta, chi da tal fallare
 S'adduce ; *mostral quella che rambella.*

RISPOSTA

DI DANTE ALIGHIERI.

Savete giudicar vostra ragione
 O uom, che pregio di saver portate ;
 Perchè, vitando haver con voi quistione,
 Com' so rispondo alle parole ornate.

Votre désir sincère, dont on voit rarement la fin, et ce qui a été dicté par le mérite et la beauté, a imaginé l'idée complaisante, au moyen de laquelle vous regardez le vêtement comme la signification du don que vous indiquez avant. Ayez donc une véritable espérance, qui vient de celle dont vous désirez l'amour. En cela, les prévisions de votre esprit sont bonnes.

En réfléchissant à ce qui s'est passé, je dis que la figure, qui déjà morte survient tout-à-coup, est (représentée) la fermeté qui s'établira dans votre cœur.

RÉPONSE

DE RICCO DE VARLUNGO A DANTE DE MAIANO.

Depuis que je vous connais, j'ai toujours eu la ferme

Disio verace, u'rado fin si pone,
 Che mosse di valore, o di beltate,
 E 'mmagina l'amica openione,
 Significasse il don, che pria narrate
 Lo vestimento; aggate vera spene,
 Che fia da lei, cui disiate amore,
 E 'n ciò provvide vostro spirto bene.
 Dico, pensando l'ovra sua d'allore,
 La figura, che già morta sorvene,
 È la fermezza, ch'averà nel core.

RISPOSTA

DI RICCO DA VARLUNGO.

Havuto ho sempre ferma openione,
 Dapoi ch'eo presi di voi canoscenza,

intention de dire et de faire de mon mieux, tout ce qui pourrait vous être agréable.

Je viens d'entendre votre raisonnement, lequel dirige mon attention sur une chose toute nouvelle. Si bien que j'en ai fait une question de géomancie, employant toute ma prévoyance pour la résoudre.

Je l'ai formée par le cours de la lune, afin de vous donner une bonne démonstration ; et j'ai regardé le soleil dans la claire étoile.

Et ici dessous est ce que j'ai trouvé. Maintenant, faites-le juger par quelqu'un qui sache vous en donner l'explication.

RÉPONSE

DE CIONE BAGLIONE A DANTE DE MAIANO.

Je crois qu'aucun sage ne peut donner son avis sur

Di dire, e far con pura perfezione
 A mio poter ciò, ch'a voi sia piagenza.
 Hora haggio audito in dir vostra ragione;
 Laqual mi dà di nova cosa intenza :
 Sìch'io per giemenzia feci quistione;
 Ed hovvi messa molta provvidenza :
 E per corso di luna la formal;
 Per ben potervi chiaro dimostrare,
 Guardai il sole nella chiara stella :
 E qui di sotto è ciò, ch' io ne troval :
 Hora 'l farete tosto giudicare
 Ad un, che saccia dirvene novella.

RISPOSTA

DI SER CIONE BAGLIONE.

Credo nullo saggio a visione

une vision ; parce que toute chose qui ne porte pas en soi sa raison, ne peut être bonne ni en commençant ni en finissant.

Si une Dame t'a fait don d'une belle chose verte, et t'a revêtu de sa chemise, tu dois en rendre hommage à l'Amour.

Mais si cette belle est vivante et de chair, je pense que tu le sais ; et je te loue beaucoup de ne point le dire.

Vraie ou fausse, cette nouvelle me plaît. Si tu atteins à ce que tu as juré, tu agiras en homme sage ; et tu dois faire ainsi.

Possa dire, o dar vera sentenza :
Che cosa, che non ave in se ragione,
Sua fine non è buon, nè la 'ncomenza.

Se Donna fecetene donagione
Di verde cosa bella, che t'agenzia,
E poi di sua camiscia vestigione,
Dene ad amore fare riverenza :
Ma s'è viva incarnata quella bella,
Io mi credo, amico, che lo sai :
Molto ti lodo, che lo vuoi celare.
S'è vero, o no, mi piace la novella ;
Se quello che giurasti, l'atterrai,
Farai com' saggio ; lo dei pur fare.

A part Dante Alighieri, des huit poètes dont les noms se rattachent aux deux correspondances que l'on vient de lire, il n'y en a que trois sur lesquels on ait des-enseignements un peu étendus, Guido Cavalcanti, Cino de Pistoia et Dante de Maiano.

Guido, attaché d'abord au parti Guelfe, embrassa ce-

lui des Gibelins, à peu près à l'époque où il connut Dante et lui envoya une réponse sur sa vision. Ce poète, qui passait alors pour l'homme le plus versé dans la philosophie d'Amour, avait eu pour père un épicurien, un incrédule même, s'il faut s'en fier à Boccace, qui prétend que le peuple disait de ce premier Cavalcanti : « que ses méditations n'avaient pour objet que de trouver que Dieu n'est pas. » L'ami de Dante, au contraire, religieux, avait en outre adopté les opinions platoniciennes telles qu'on les avait conservées alors en Italie, et sur ce fond il avait ajouté la galanterie des Troubadours catalans et provençaux. Bref, il était devenu *Fidèle d'Amour, Diseur en rime*, et professait la doctrine poétique et morale de l'Amour platonique. Quoique son ami Dante Alighieri puisse certainement passer pour un des adeptes les plus chauds et les plus avancés de cette philosophie, il paraît que de leur temps, Guido Cavalcanti était réputé plus fort et plus subtil que lui. Guido est le premier poète de cette école qui ait imposé un nom aux Dames dont il se disait amoureux ; et il est même le seul qui se vante d'avoir eu deux belles : *Giovanna*, qui était de Florence, et *Mandetta*, de Toulouse.

Quant à Cino, il appartenait à une famille distinguée de Pistoia, qui prit le plus grand soin de son éducation. On lui fit étudier les lois à l'Université de Bologne, et quoiqu'il se distinguât dans cette science qu'il professa avec éclat dans plusieurs villes d'Italie, il ne cessa jamais de se livrer à la poésie pour laquelle il avait montré un goût très-vif dès ses plus jeunes années. Cino était du parti Gibelin et poète, double qualité qui lui fit lier amitié avec Dante Alighieri, Guido Cavalcanti, Dante de

Maiano et tous les faiseurs de vers qui se rattachaient à la cause impériale. Cino était donc un homme considéré à double titre : comme légiste, puisqu'il a laissé un savant commentaire sur le droit romain, et comme poète, car ses vers furent très-appréciés de son temps, et ne sont point encore indignes d'être lus aujourd'hui. Sa Dame se nommait Selvaggia.

Dante de Maiano est moins bien connu. On ignore s'il avait une autre profession que celle de poète. Il était du parti Gibelin et lié avec tous ses confrères qui marchaient sous la même enseigne que lui. On ne connaît d'ailleurs aucune circonstance de sa vie, sur laquelle ses poésies, assez volumineuses, mais toujours obscurcies par le langage figuré et apocalyptique, ne fournissent absolument aucun renseignement. On y apprend seulement que la dame de ses pensées était Sicilienne et se nommait Nina.

Le caractère grave de Dante Alighieri, de G. Cavalcanti et de Cino de Pistoia fait présumer que Dante de Maiano, Davanzati, Orlandi et beaucoup d'autres poètes Gibelins qui frayaient habituellement avec ces trois chefs, étaient sinon des génies de premier ordre, au moins des hommes d'un caractère honorable et d'un esprit sérieux. Aussi quelque'excessives que soient les prérogatives accordées aux poètes, et en supposant que les moindres de cette époque se soient laissés aller à toutes les divagations des écrivains qui, n'ayant rien à dire, font ressource de tout, et entassent les figures bizarres et des paroles vides pour cacher leur stérilité, on a de la peine à se figurer que des hommes de la trempe de Cino, de Guido et surtout de Dante Alighieri aient donné dans de pareils travers.

A cela près de la vigueur de style qui se retrouve toujours même dans les vers les moins intelligibles d'Alighieri, ce qu'il y a de frappant dans les onze sonnets des deux correspondances, c'est qu'ils sont tous obscurs, et, pour dire la vérité, que ce sont ceux des deux hommes les plus éminents, Dante Alighieri et Guido Cavalcanti, dans lesquels ce défaut est le plus prononcé.

Après avoir lu la réponse de Maiano, qui taxe Alighieri d'extravagance dans des termes où il semble qu'il y ait tout à la fois de l'obscénité et de la bouffonnerie, et lorsque l'on en vient à la vision de ce même Maiano, où il décrit une scène érotique assez leste; si l'on s'en tient à la lettre de la demande, ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve dans toutes les réponses des paroles graves, solennelles, non pour reprocher à Maiano la légèreté de ses paroles ou l'indécence de ses images, mais dans l'intention, au contraire, de le féliciter du don qui lui a été fait par sa Dame, de la solide espérance qu'il peut mettre dans cet amour. Ainsi Chiaro Davanzati le félicite de ce que, par ses regards, il a su se faire aimer d'une personne dont le propre regard l'a *rendu*, lui Dante de Maiano, *plus brillant qu'une étoile*. Ricco de Varlungo, en lui répondant avec un mélange de respect et d'affection pour sa personne, lui dit que la question qu'il lui adresse est si grave qu'il a cru devoir recourir à la géomancie pour la résoudre. D'après le dernier vers de son sonnet, Ricco semble y avoir joint la formule scientifique au moyen de laquelle la difficulté proposée par Dante de Maiano est résolue, et rien absolument dans cette réponse n'indique qu'elle renferme aucune allusion moqueuse et ironique.

Ce que dit Cione Baglione, dont la gravité a quelque chose de risible pour nous, est cependant réel : « *Si une Dame t'a fait don d'une belle chose verte, et t'a revêtu de sa chemise*, dit-il, *tu dois en rendre hommage à l'Amour.* » Ensuite il le loue d'avoir eu la discrétion de ne pas nommer sa Dame, et il termine en lui recommandant de tenir le serment qu'il a fait.

La réponse de Guido Orlandi, tout aussi grave que la précédente, semble renfermer en outre quelques reproches, et inviter Maiano à la discrétion. Il le reprend sévèrement d'avoir divulgué l'amour d'une Dame en donnant pour excuse « *qu'il a fait un songe. Ne parle pas de ces choses*, ajoute-t-il. *Aime en secret, et tu auras beaucoup de joie.* »

Mais le sonnet de Dante Alighieri, dont les phrases prises isolément, offrent un sens obscur, ne laisse aucun doute sur l'approbation très-positive et très-sérieuse qu'il donne à l'idée que Dante de Maiano a cherché à peindre emblématiquement dans sa Vision. Le grand poète de Florence s'adresse au versificateur de Maiano comme à un *homme qui porte en lui le prix du savoir*. Il l'assure que la sincérité de son amour prenant sa source dans les mérites et la beauté de sa Dame, il peut considérer le *don de l'investiture de la chemise* comme un signe de la confiance que l'on met en lui, et il le fortifie dans son espérance. Au ton doctoral de cette réponse, dont les vers, bien qu'obscurs, sont empreints d'une majesté poétique de style qui n'appartient qu'à l'auteur des trois Cantiques, on aperçoit tout aussitôt que Dante a pris la Vision de Maiano au sérieux, et par conséquent que, sous le voile des *paroles ornées* et d'images que nous serions tentés de juger lascives, se

trouve l'exposition d'une idée, d'une opinion ou d'un fait d'une assez grave importance.

Ce qui doit surtout donner du poids à cette conjecture sont les trois derniers vers du sonnet où Maiano expose sa Vision :

Così ridendo, molto la bascai,
Del più non dico, chè mi fè giurare :
E morta chè mia madre era con ella.

« Et tout en riant ainsi, je lui donnai beaucoup de baisers. Du reste, je ne dis rien ; car elle m'a fait jurer, » et parce que ma mère morte, était près d'elle. »

Quoique le désordre grammatical des deux derniers vers italiens rende l'indécision et peut-être même l'infidélité de ma traduction excusables, cependant il est impossible, en lisant avec rapidité le dernier tercet, de n'y pas saisir cette idée : que le poète, après avoir donné et reçu des gages d'amour, garde tout-à-coup le silence, parce que sa belle l'a fait jurer d'être discret en présence du spectre de sa mère qui lui est apparu.

Or, il est important de savoir de quelle manière les six poètes, qui ont envoyé des réponses à Maiano, accueillent, jugent et interprètent cette circonstance érotique et romanesque en apparence.

Chiaro Davanzati dit : « Ta Dame viendra réellement, si l'Amour suit. Garde-toi bien de penser à ta mère ! parce qu'il t'arrivera autre chose avec elle ! »

Guido Orlandi lui recommande « de penser à celle qui l'a appelé (sa Dame) ; » et il ajoute : « Ta mère (mammata) est venue pour te corriger (pour te rendre

discret). Aime en secret, et tu auras une grande joie ! »

Salvino Doni fait aussi allusion à l'apparition dans son dernier tercet. Mais ce passage est si obscurci par la corruption du texte du dernier vers, que je ne m'y arrêterai pas. .

Ricco de Varlungo, comme on l'a vu, élude la question en cherchant la solution par la Géomancie. Mais Cione Baglione rappelle à Maiano le serment qu'il a fait à sa Dame devant le spectre de sa mère, et il l'engage à y être rigoureusement fidèle.

Enfin Dante Alighieri, dont l'ensemble de la réponse est si grave, dit à la fin de son sonnet : « Je dis que la figure qui, déjà morte, survint tout-à-coup, est (représente) la fermeté qui s'établira dans votre cœur. »

De l'examen, peut-être un peu minutieux, mais indispensable, de ces étranges correspondances entre les poètes mystiques des XIII^e et XIV^e siècles, dont, à ce que je crois, on ne s'était pas encore particulièrement occupé jusqu'ici, il résulte que, comme il est impossible d'admettre, qu'un homme tel que Dante Alighieri ait passé sa vie à rassembler au hasard des images et des paroles incohérentes pour les échanger avec d'autres écrivains non moins obscurs et non moins bizarres que leur maître; on doit en conclure que ces poètes, hommes sérieux et considérables d'ailleurs, ont eu de bonnes et de puissantes raisons qui les ont engagés, ou peut-être même forcés à cacher la gravité de leurs pensées intimes sous un verbiage conventionnel que nous ne comprenons pas faute d'en avoir la clé. Au surplus, tout le monde convient, et Dante a pris soin de le dire et de le redire lui-même, dans ses ouvra-

ges, que toutes ses compositions sont allégoriques et ont deux sens. Ainsi l'on n'avance rien de nouveau en reproduisant cette proposition ; mais la question importante est de savoir au juste quelle est l'idée intérieure du poète et de bien connaître les signes figuratifs avec lesquels elle se trouve exprimée.

Nous sommes déjà arrivés à savoir de Dante lui-même que, sur la fin de sa vie et dans son livre intitulé *le Banquet*, son amour pour Béatrice n'est plus que l'Amour, l'Étude de la Philosophie (*Amor, Studium Philosophiæ*), et que ce serait commettre une grave erreur que de confondre ce *second* Amour avec le *premier*. Mais il reste à découvrir si c'est de ce second Amour dont il est question dans les correspondances que nous venons d'étudier, ou si, comme le suppose le dernier commentateur de Dante, M. Rosetti, il ne faudrait voir dans cette prétendue philosophie qu'un nouvel emblème sous lequel le poète Gibelin aurait cherché à formuler et à répandre ses doctrines politiques.

Cette hypothèse, jetée il y a seize ans dans un commentaire sur la *Divine Comédie*, demande tant d'études et de recherches érudites pour être appréciée, qu'elle est restée nouvelle pour beaucoup de monde encore aujourd'hui. Mais je crois le temps venu où il faut d'abord la juger, puis la rejeter ou l'admettre. Je n'ai pas la prétention de prononcer en dernier ressort sur cette importante question ; mais, dans l'intention de concourir à sa solution, je me suis appliqué à faire connaître les origines et l'essence de la poésie amoureuse et mystique, considérée d'abord en général, puis en particulier dans les ouvrages de Dante. J'en ai donc suivi et comparé la marche chez la plupart des nations civili-

sées depuis l'antiquité jusqu'au xiv^e siècle, et, après avoir, en particulier, tracé l'histoire de la Femme prise comme symbole, j'ai présenté la traduction de la *Vie nouvelle*, parce que c'est l'ouvrage fondamental sur lequel repose cette *Philosophie d'Amour* dont Dante Alighieri et Guido Cavalcanti furent les propagateurs les plus ardents. Enfin, pour faire assister en quelque sorte le lecteur aux conversations des *Fidèles d'Amour* de ce temps, j'ai fait de mon mieux pour traduire les deux correspondances d'eux qui nous restent, où l'obscurité du langage semble indiquer que ceux qui composèrent ces sonnets y ont parlé de choses d'autant plus graves et plus importantes, qu'ils les ont enveloppées sous des figures et des paroles encore plus énigmatiques que de coutume.

Tel est le contenu et l'objet de ce qui précède, où j'ai cherché à familiariser peu à peu les lecteurs avec des idées naturelles à l'homme sans doute, puisqu'elles n'ont jamais cessé d'être cultivées par des esprits d'élite depuis Platon jusqu'à nous, mais qui effarouchent cependant par leur bizarrerie, beaucoup d'intelligences trop défiantes d'elles-mêmes.

Il me reste encore à fournir les preuves de ce que j'ai avancé, et surtout à faire connaître les nombreuses nuances que la poésie amoureuse a reçues particulièrement en Europe, depuis l'empereur Frédéric II jusqu'à Shakspeare. Ces études, à la fois historiques et littéraires, vont former la seconde partie de cet ouvrage sur Dante, que je terminerai par une exposition succincte du nouveau système d'interprétation trouvé par M. Gabriel Rosetti, pour expliquer les ouvrages, encore si obscurs pour nous, des Poètes Gibelins.

POÉSIE AMOUREUSE ET MYSTIQUE

AVANT DANTE.

Tout objet, toute idée présentés isolément à nos yeux ou à notre esprit nous paraissent bizarres, et, le plus ordinairement, restent inintelligibles pour nous. Au contraire, les rapports entre les formes et l'enchaînement des idées font accepter à notre intelligence les singularités même les plus étranges. C'est ce dont nous avons acquis la preuve précédemment, en remontant jusqu'à la Femme élevée à l'état de Génie intermédiaire entre l'homme et la Divinité, par Platon; et notre imagination s'est graduellement accoutumée à la Béatrice de Dante, ainsi qu'à tous les personnages féminins du même genre.

L'importance que peuvent prendre ces êtres de raison se proportionne naturellement à la faculté d'abstraction dont chaque homme a été doué; cependant, quelle que soit la valeur que telle ou telle personne y attache, il résulte de cette création métaphysique deux faits que tout le monde est bien forcé d'accepter : l'un, que cette idée se perpétue dans l'esprit de l'homme depuis deux mille trois cents ans; l'autre, que cette idée a été particulièrement caressée par les esprits les plus élevés de la Grèce antique et des temps modernes.

Or, rien n'est si facile que de suivre et de résumer

la marche des intelligences portées au mysticisme. Après les efforts de l'imagination et du raisonnement tentés pour arriver à la connaissance de Dieu, comme l'Éternel reste invisible et intangible, l'homme, bientôt persuadé qu'il ne peut se former une idée approximative du Créateur que par ses effets, c'est-à-dire par ses *œuvres*, choisit alors la plus parfaite en ce monde, l'être humain créé à l'image de Dieu, pour étudier ses perfections relatives, réflexions de la beauté éternelle. C'est alors que la créature humaine, copie imparfaite de l'Exemplaire divin, devient, faute de mieux, l'objet de l'amour et de l'étude de l'homme intelligent.

C'est cette idée, prise en elle-même, dont nous avons déjà suivi les développements avec soin. Mais il nous reste à faire des recherches analogues sur les formes poétiques et littéraires employées successivement depuis l'Ère moderne, pour la réaliser, et ce sera l'objet de cette dernière partie de mon livre.

Chez les chrétiens, le plus ancien monument de poésie amoureuse auquel on ait attaché un sens mystique ou allégorique, est le *Cantique des Cantiques*, dont on a fait la figure du *mariage de Jésus-Christ avec l'Église*. De ce moment, l'idée essentiellement philosophique attachée à la Diotime de Platon est devenue rigoureusement religieuse sous la forme de la Sulamite. A quelle époque précise a-t-on interprété ainsi l'ouvrage de Salomon ? C'est ce que je n'ai pu découvrir ; mais il est certain que l'Amour allégorique, ayant Jésus pour objet, se trouve assez nettement énoncé dans les Évangiles (1).

(1) Voyez Saint Mathieu, IX, 15 ; XXV. — Saint Luc, V, 34 ; X, 3 ; XXIX, 2. — Corinth., XI, 2. — Éph. V, 24.

Cependant, je me bornerai à rapporter les passages de l'Apocalypse où cet amour chaste de l'*Époux* et de l'*Épouse* semble prendre un caractère allégorique plus prononcé. Le poète de Pathmos, que l'on me passe cette expression, puisque les études que nous faisons sont purement littéraires, saint Jean dit (*Apoc.*, cap. XIX, v. 7, 8 et 9) : « Réjouissons-nous, faisons éclater notre joie, et rendons gloire au Seigneur notre Dieu, *parce que les noces de l'Agneau sont venues*, et que son *Épouse s'est préparée à le recevoir*. — Et il lui a été donné de se revêtir d'un fin lin d'une netteté et d'une blancheur éblouissante; et *ce fin lin, ce sont les bonnes œuvres des Saints*. — Alors l'Ange me dit : Écrivez : « *Heureux ceux qui ont été invités au souper des noces de l'Agneau!* » et l'Ange ajouta : « Ces paroles de Dieu sont véritables. »

Ce passage et plusieurs autres du même livre allégorique, doivent donc être considérés comme le point de départ littéraire du système de poésie amoureuse, qui, originairement, eut les choses divines pour objet et, par conséquent, fut grave et chaste, intentionnellement, quelque mondaines et passionnées que fussent d'ailleurs les formes du langage dont on entourait le sens réel. Je dois même renouveler ici l'observation déjà faite, que plus les élans de l'Amour divin ont de force, et plus l'expression littérale devient matérielle, choquante même. On peut en acquérir la preuve en comparant ce que je viens de citer de l'Apocalypse, avec certains passages du *Cantique des Cantiques*, auquel, je le suppose au moins, on n'a appliqué un sens mystique qu'un certain nombre d'années après l'apparition du livre de

saint Jean , c'est-à-dire vers le milieu du III^e siècle de notre ère.

Ce qui est mis hors de doute , soit d'après ce que je viens de dire , soit par le développement du culte de la femme mystique , dont j'ai essayé de tracer l'histoire, c'est que la poésie amoureuse, allégorique, n'a pas cessé d'être cultivée depuis l'apparition de Jésus-Christ sur la terre , jusqu'à nos jours , non - seulement par les chrétiens, mais par les mahométans.

Ici s'élève une difficulté. La religion chrétienne comptait déjà six cent vingt-deux années d'existence lorsque l'islamisme ne fut définitivement constitué qu'à la première de l'Hégyre. Or , vers 800 de notre ère , trois cent quatre-vingt-huit ans seulement après la promulgation du Koran , les principaux philosophes de l'antiquité grecque , et Platon entre autres , étaient connus des Arabes lettrés. Ils en avaient même disséminé les connaissances , soit par des traductions , soit par des commentaires sur les opinions du philosophe , et enfin , par des livres tirés de leur propre fond. Jusque-là la poésie arabe avait eu un caractère héroïque , mais dur et inculte.

Ce fut dans la Perse devenue mahométane , que la poésie orientale semble s'être prêtée le plus tôt à s'adoucir , soit dans ses inventions , soit dans ses formes ; et c'est elle qui a fourni les premiers monuments littéraires , où la gravité des idées et des histoires religieuses consignées dans le Koran , ont été mariées aux fantaisies poétiques et romanesques. Cette disposition existait déjà en Perse , dans le X^e siècle de notre ère , comme le démontre le *Livre des Rois* , du poète Fir-

dousi (1) ; mais j'en fournirai une nouvelle preuve en signalant le roman en vers du poète Amak, né à Bouchara, vers l'an 1000 de notre ère, et mort plus que centenaire, dans les premières années du XII^e siècle. (*Hégyre* : 397—499.)

Amak, le *Maître des poètes*, tel est le surnom qu'on lui donna, fut recherché à la cour de trois princes de la dynastie des Khacaniens qui régnaient dans les provinces Transoxanes, au-delà du grand fleuve Amou ou Oxus. L'un de ces souverains, Kedher-Khan, plein d'amour pour les lettres, avait attiré Amak près de lui, et le poète s'était successivement entouré d'un certain nombre de lettrés et de savants formant une espèce d'académie dont il était l'âme et le chef. Amak excellait particulièrement dans l'Élégie ; cependant son principal ouvrage, et celui aussi qui se rattache aux recherches que nous poursuivons, est son roman en vers intitulé : « *Histoire des Amours de Joussouf (Joseph) et Zuleika.* »

Cette histoire si belle dans la Bible, est étrangement dénaturée dans le Koran (2) ; mais enfin, telle qu'elle s'y trouve, les mahométans l'admirent, la révèrent, et voici de quelle manière les poètes et les romanciers mystiques, en interprètent, d'après les Imans, les diverses circonstances. Ce qui rend Joseph le plus célèbre des patriarches hébreux, chez les poètes musulmans, ce sont ses amours avec Zuleika, fille de Pharaon et femme de Putiphar, ministre de Pharaon. Selon la légende mahométane, Zuleika déclare sa passion à Joseph qui résiste

(1) On peut consulter à ce sujet : *La Renaissance*, t. I et II, contenant *Roland ou la Chevalerie* ; mais particulièrement t. II, p. 377.

(2) Koran, chap. XII, intitulé *Joseph*. Traduction du sieur Durier, page 158. Paris, 1649. — Trad. de M. Garcin de Tassy, v. I, p. 257.

comme dans le récit biblique ; mais avec cette différence que la chasteté de Joseph est d'autant plus honorable pour lui, qu'au fond du cœur il adore Zuleika. Dans tout le cours du roman, les scènes qui se succèdent sont composées de manière à faire ressortir tout à la fois la passion ardente de l'amante et la vertu inébranlable de l'aimé qui, dévoré intérieurement par le sentiment toujours contenu qu'il éprouve, oppose sans cesse, aux pressantes sollicitations de Zuleika : « Qu'il est l'esclave de Putiphar, et que rien au monde ne pourra jamais le décider à faire tort et injure à son maître. »

Comme sujet de roman poétique, cette donnée est fort belle, puisqu'elle prête au développement de la passion de l'amour le plus vrai, le plus ardent, tout en faisant triompher l'idée morale.

Telle est la fable ; voici maintenant l'interprétation allégorique que les musulmans lui donnent : ils se servent des noms et des différentes circonstances de la vie de ces deux amants, pour élever le cœur des hommes à un amour plus excellent que celui du vulgaire, et ils disent : que ces deux amants ne sont que la figure de l'âme fidèle (*Zuleika*) qui s'élève par amour jusqu'à Dieu (*Joseph*), ce qui est au fond la même interprétation que l'on donne au *Bien-Aimé* et à la *Sulamite*, à l'Époux et à l'Épouse du Cantique des Cantiques.

C'est en ce sens qu'un autre poète persan plus moderne, Haphiz, dont je parlerai bientôt, dit dans son *Divan*, ou recueil de *Gazelles*, odes : « Je comprends comment l'excellente beauté de Joseph peut et doit transporter hors des bornes d'un amour ordinaire, le cœur de Zuleika. » Et les commentateurs de ce poète,

qu'ils regardent comme mystique, ajoutent : « que Joseph est la figure du *Créateur* et Zuleika celle de la *créature*. » Dans le style poétique et romanesque des Mahométans, on donne à Joseph les surnoms de *Lune de Canaan*, de *Beauté la plus parfaite*, et Haphiz, que jé viens de citer, dit encore dans un de ses poèmes : « O Lune, ou Splendeur de Canaan, le trône de l'Égypte vous est préparé et vous attend : il est donc désormais temps que vous disiez adieu à la prison ! » Ce qu'un commentateur explique en disant : « Joseph est l'âme éclairée des lumières divines ; le trône de l'Égypte figure la possession du royaume de Dieu dont l'âme ne peut jouir pleinement que quand elle est dégagée de sa dépouille mortelle, la prison. »

Tel est le fond et l'esprit du roman en vers qu'Amack a composé sur les amours de Joseph et Zuleika, vers 1050 de notre ère, ce qui peut donner une idée assez juste des progrès qu'avaient faits déjà dans les esprits des Orientaux, les trois ou quatre versets de l'Apocalypse, sur *les noces de l'Agneau et de l'Épouse*.

Mais cette impulsion, tout à la fois poétique et mystique, continua de se faire sentir en Perse ; et bientôt un poète, Nadhami ou Nazami, qui est mort l'an 597 de l'Hégire (1200 de J.-G.), composa le délicieux petit roman en vers intitulé : *Medjnoun et Leïla* (1), dans lequel l'auteur a employé ce que l'amour naturel a de plus fin et de plus profond tout à la fois, pour donner une idée de l'amour divin (2).

(1) Voyez page 59, de ce volume, ce qui a été dit de ce poème.

(2) Nadhami, Nazami, ou Nazomi, car les traducteurs ne s'accordent pas sur la manière d'écrire ce nom, est né à Ganja ou Kenja, près de Tiflis. Outre le roman de *Medjnoun et Leïla*, il a composé

Ce mode littéraire n'est au fond que le moyen employé par la secte des Sofis pour exprimer poétiquement leur doctrine, qui a pour objet l'amour et la connaissance de Dieu. D'après les principes de cette secte religieuse, originaire de l'Inde, on se propose de se détacher complètement non-seulement des choses de la terre, mais du moi humain. Ceux qui la suivent ne respirent que pour Dieu, n'aspirent qu'à lui et vivent dans un état presque permanent d'intuition extatique et surnaturelle, en s'avancant successivement de degré en degré de l'*Amitié* à l'*Amour*, puis au *Désir*

celui de *Kosrou et Schirin*, et une histoire en vers, d'*Alexandre-le-Grand*. Il était fort religieux et fort curieux de métaphysique. — Je signalerai encore un poète arabe du même temps, Omar, fils de Farredh, né au Kaire, en 576 et mort en 632 de l'Hégire (1180-1234 de J.-C.). Tout ce que la poésie amoureuse présente de plus élevé, de plus délicat et même de plus recherché, se trouve dans les vers de ce poète. Je n'en citerai que deux passages pour justifier ce que j'avance ; il dit à l'objet de sa passion : « O toi dont les traits percent » les cœurs, traits qui partent de tes yeux et que décoche l'arc de » tes paupières, comment as-tu pu m'abandonner ? etc. » Et plus loin, il ajoute : « Le feu dont je brûle pour cette personne, m'a com- » munié les sentiments de piété qui l'animent ; car la crainte du » dernier jour lui inspire une vertu aussi pure que celle de Moadh » (compagne de Mahomet). » J'engage les lecteurs curieux à prendre connaissance de l'ensemble de cette pièce de poésie arabe amoureuse ; ils la trouveront traduite à la page 122 du III^e volume de la *Chrestomathie arabe*, de feu S. de Sacy. Dans le même ouvrage, t. II, p. 495, on trouvera encore, dans un morceau extrait du poème de Moïn *Atmilla*, toutes les locutions consacrées par les Arabes dans la langue amoureuse ; locutions qui, pour la plupart, ont été également employées par les poètes provençaux, puis par les Italiens de l'époque de Dante, et par Dante lui-même.

et à l'*Ardeur*, pour arriver enfin à l'*Extase*, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire (1).

Parmi les ouvrages où la poésie mystique de l'Orient s'est montrée avec le plus de grâce et d'agrément, au moment même que cette disposition de l'esprit humain se développait en Italie, il faut distinguer les *Allégories morales* du poète arabe Azz-Eddin-Elmocadessi, qui mourut l'an 678 de l'Hégire (1280 de J.-C.), lorsque Dante, âgé de huit ans, était sur le point de connaître Béatrice, la fille de Folco Portinari.

L'idée fondamentale de ce livre présente le spiritualisme mahométan sous un jour trop particulier pour que je ne la fasse pas connaître; et afin de la reproduire dans toute sa pureté, j'emprunterai les paroles de l'auteur même. Azz-Eddin dit dans la préface de son livre intitulé : *Les Oiseaux et les Fleurs* (2) : « Si l'œil de ton intelligence était dégagé de toute matière hétérogène; si rien ne souillait le miroir de ta conscience, et si tu prêtais l'oreille de l'attention, chaque être saurait t'apprendre ce qui manque à ses désirs et la peine qu'il endure de cette privation cruelle. Écoute le Zéphyr qui murmure dans le feuillage... le saule d'Égypte qui se plaint à toi du balancement de ses rameaux; la marguerite qui semble te présenter l'armée des fleurs. Vois, le narcisse se lève sur sa tige, comme pour faire sa prière; l'anémone paraît avec sa robe déchirée; elle frappe ses joues de rose, comme si elle avait perdu quelqu'un

(1) Voyez plus haut, page 56. On peut consulter à ce sujet le *Pen-nameh* de S. de Sacy, page 167 et suiv.

(2) *Les Oiseaux et les Fleurs*, allégories morales, d'Azz-Eddin El-mocadessi, publiés en arabe, avec une traduction et des notes, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1824.

qui lui fût cher. Le *Grenadier* exprime ce que lui fait souffrir l'excès du feu ardent qu'ont allumé en lui les cruels dédains de son amie... L'homme contemplatif, pénétré de reconnaissance pour les faveurs qu'il a reçues, s'étudie à creuser la mine de la sagesse, ne veut du lait que la crème la plus pure, n'ignorant pas que Dieu n'a créé aucun être pour l'abandonner dans un état d'infidélité. Chaque créature occupe, en effet, le rang qu'elle doit tenir; elle ne s'écarte jamais de la route qui lui a été tracée, et elle confesse la vérité des promesses et des menaces de Dieu. Enfin, il n'est rien qui ne paie au Très-Haut un tribut de louanges. »

A cette préface en prose, dont je ne cite que les pensées fondamentales, succède une pièce de vers où le poète indique le plan de son recueil et résume le principe religieux qui donne la vie à l'ensemble de sa composition.

« Vois, dit le poète arabe, le *Zéphyr* du matin, dont le souffle exhale des émanations balsamiques, s'élevant dans l'atmosphère. Tantôt, comme l'amant qui a perdu l'objet de sa passion, il fait entendre des sons tristes et plaintifs; tantôt, comme celui qui retrouve une maîtresse adorée, il se charge de parfums exquis. Les *Nuées* qui répandent leurs ondées rafraîchissantes, le roucoulement monotone de la *Colombe*, le frémissement de la *Branche* qui la soutient, le *Crépuscule* de l'aube matinale; la *Camomille*, lorsque le nuage chargé de l'éclair et de la foudre vient agiter sa corolle; le *Printemps* qui, accompagné de la *Rose*, son interprète, amène de si doux changements dans la nature; tout ce qui existe et qui est destiné à ton utilité, homme insensible aux grâces du Créateur! tout, oui, tout célèbre les bienfaits de

Dieu, confesse son existence, le remercie, le bénit. Oul, de chaque chose, on peut tirer une preuve de son unité. »

Les allégories ont pour titre le nom d'une fleur, d'un animal ou même d'une chose, et chaque sujet, outre le sens qu'il renferme en lui-même, en emprunte souvent un autre de la pièce qui précède et de celle qui la suit. Ainsi, par exemple, après un discours que vient de prononcer l'*Abeille*, la *Bougie* prend la parole : « ... Pourquoi faut-il, dit-elle à l'*Abeille*, que la fortune contraire m'éloigne à jamais de toi, qui es ma mère ? Hélas ! on employa le feu pour nous arracher de ta demeure ; moi et le *Miel* mon frère. Mais ce n'était pas assez de cette cruelle séparation : on me livra de nouveau à la violence du *Feu*, et quoique je ne sois pas criminelle, mon cœur est brûlé et mon corps est dans l'esclavage. A la lueur que je produis, en avançant vers ma destruction, les amants se familiarisent, et les Sôfis se livrent à leurs méditations. Répandre ma lumière, brûler, verser des larmes, voilà mon sort... Ce n'est pas tout : des nuées de papillons veulent éteindre ma flamme et faire disparaître ma clarté. Irritée, je les brûle pour les punir de leur audace, etc.... Alors un *Papillon*, à demi-consumé par la flamme, se plaint de la *Bougie* en ces termes : « Se peut-il qu'au moment où, livrant mon cœur à ton amour, je ne dirige mes vœux que vers toi, tu me traites comme un ennemi ? Quoi ! je t'aime, et tu me fais mal ! je m'approche de toi, et tu me perces de tes rayons enflammés ! Non, jamais, un amant n'a rien éprouvé de pareil, jamais il n'a enduré ce que j'endure ; et, malgré tant de rigueurs, c'est toi seule que j'adore ! — La *Bougie* se sent alors touchée de compas-

slon : Véritable amant, dit-elle au *Papillon*, ne te hâte pas de me condamner, car j'éprouve les mêmes tourments que toi. Le *Feu* m'aime, et ses soupirs enflammés me brûlent et me liquéfient. Il veut se rapprocher de moi, et il me dévore, mais dès que ses désirs sont accomplis, il ne peut exister qu'en me détruisant ! — O toi ! s'écrie alors le *Feu*, qui, toute interdite au milieu des rayons de ma clarté, es tourmentée par ma flamme, pourquoi te plaindre, puisque tu jouis du doux instant de l'union ? Heureuse la vie de celui qui, consumé par ma flamme immortelle, meurt à lui-même, pour obéir aux lois de l'amour ! »

Il est évident qu'il s'agit ici, comme dans toutes les autres allégories d'Azz-Eddin, de l'amour divin, prêté aux créatures privées de raison et même de sens, circonstances propres au spiritualisme oriental. Je ne multiplierai pas les citations tirées du charmant ouvrage des *Oiseaux et les Fleurs*, d'Azz-Eddin-Elmocaddessi, parce que tout dans ce livre gracieux et profond mérite d'être lu avec une égale attention ; et je me bornerai à faire observer qu'il est chaste, plein d'une haute philosophie, et que, malgré son style mystique, amoureux et allégorique, il est constamment clair.

Mais laissons un instant l'Orient, et rentrons dans le cœur de l'Europe, pour prendre connaissance de la poésie amoureuse que l'on y faisait, dans l'intervalle de la naissance d'Amak et de la mort de Nazami (1000—1180).

La scène change brusquement. Ce ne sont plus les peintures délicates d'un amour indomptable, mais contenu cependant par le respect pour un maître, ou par la rigueur des parents, et figurant ce que l'âme ren-

ferme de plus purs désirs pour s'élever jusqu'à Dieu ; non. Nous voilà maintenant en face d'un preux chevalier, du plus ancien troubadour connu, poète, guerrier et grand coureur d'aventures chevaleresques et amoureuses. En un mot, le premier poète que nous rencontrons en Europe est un troubadour provençal, ou, si on l'aime mieux, Guillaume IX, comte de Poitou, duc d'Aquitaine, le père de cette Éléonore dont la conduite licencieuse fit perdre une partie du territoire de France à son époux, Louis le Jeune.

Préalablement il sera bon de connaître les détails que Guillaume de Malmesbury, écrivain anglais contemporain, donne sur la vie privée de ce prince-poète, précurseur de Rabelais. « Il avait, dit-il, le talent de la plaisanterie jusqu'à exciter les éclats de rire par ses bons mots, et il y joignait un affreux libertinage. Entre autres exemples, il fit bâtir à Niort une maison de débauche à laquelle il donna la forme d'un monastère divisé en plusieurs cellules, maison qui devait être gouvernée par une abbesse ou prieure, de manière à jouer la vie monastique, au milieu des désordres de la prostitution. »

Il reste deux ou trois pièces de poésies de Guillaume de Poitou. La principale est une chanson qui se rapporte parfaitement avec les mœurs que Malmesbury prête au poète ; en voici le premier couplet :

En Alverhe, par Lemoz ;
M'en aniey tots sols a tapi ;
Trohey la moler d'EN GUANT
E d'EN Bernart :

Saluderon me francamen
Per sant Launart (1).

Malgré le chagrin que j'éprouve en voyant l'aurore de la poésie Européenne, obscurcie par des nuages de boue, il faut être historien fidèle. Voici donc, en abrégé, le sujet de la pièce de vers de Guillaume de Poitiers : « En allant seul du Limousin en Auvergne, le duc rencontre deux Dames, Agnès, la femme de Garin, et Ermessin, celle de Bernard. Ces Dames le saluent franchement au nom de saint Léonard. Il les accoste et, contrefaisant le muet, il leur adresse des sons bizarres et mal articulés pour leur faire accroire qu'il est effectivement privé de la parole. Oh ! pour le coup, dit l'une des Dames, voici un homme à qui on pourrait bien se fier. L'occasion ne s'offre pas tous les jours, que n'en profitons-nous ? Il faudrait l'emmener au logis. L'autre Dame ou commère approuve, consent, et Guillaume accepte la proposition par un signe. On arrive au gîte. Bon feu, bon souper, et l'on fait bien manger et bien boire le muet. On le mène ensuite à sa chambre, on le fait mettre au lit. Mais les deux Dames conservent encore quelques doutes : « S'il n'était pas aussi muet qu'il le semble, où en serions-nous ? Mais comment nous assurer de la vérité, se disaient-elles ? » Elles se regardent en rêvant, puis elles imaginent, comme par inspiration, de prendre leur chat, de le glisser dans le lit du pauvre homme, de l'y tourmenter et de le rendre furieux, afin qu'il parle s'il en a

(1) On trouvera cette pièce citée, en grande partie, dans le V^e vol., page 118, *Des Poésies des Troubadours*, de Raynouard. Quoique ce savant n'ait donné que le texte provençal, il en a retranché une partie, à cause de son obscénité.

la faculté. Le chat joue des griffes avec rage ; mais le muet, déchiré de la tête aux pieds, soutient héroïquement cette épreuve, pendant laquelle il ne jette que des cris confus propres à dissiper tous les soupçons. Cependant on n'a pas encore l'esprit tranquille ; la cruelle épreuve est renouvelée, mais le prétendu muet la subit de nouveau avec la même constance, et c'est alors que les dames concluent qu'elles peuvent se fier à lui. Après avoir exagéré ses prouesses amoureuses dans un récit que l'on pourrait croire dicté par le plus déhonté des Troubadours de bas étage, le comte de Poitou termine ce conte par un envoi adressé à son jongleur qu'il charge de présenter sa chanson aux deux Dames, en les priant bien, par amour pour lui, de tuer leur maudit chat.

Monet tu m'iràs al mati,
 Me vers portaras el Borsel
 Dreg a la molher d'En Guarl
 E d'En Bernat ;
 Et digas los que per m'amor,
 Ancizo'l cat.

Sans s'arrêter à ce qu'il y a d'indécent dans le récit de ce poète, ce qui frappe surtout est la frivolité du sujet, considéré même du point de vue poétique. Dans une occasion plus grave, ce même poète a fait une pièce de vers qui montre à quel point son âme était vide, et quelles étaient les idées qui le préoccupaient sans cesse. Entraîné par la mode de ce temps, il partit pour la croisade et se crut obligé de saluer en vers le Limousin et le Poitou avant de les quitter. Après quelques phrases banales de dévotion, le naturel du poète l'emporte, et

12. Avec quelque petite différence, on retrouve la même
 forme dans le *Diadème*. Mais là le lieu de la scène est
 un moment de repos.

Guillaume fait ses adieux à la *Chevalerie qu'il a tant aimée*, témoignant tout le regret qu'il éprouve de laisser les *habits de couleur*, les *chaussures brillantes* et toutes les vanités mondaines dont les chevaliers faisaient parade auprès des Dames dans les fêtes et les tournois. On aurait dû s'attendre naturellement à ce que Guillaume se fêlât, au contraire, d'être chevalier, au moment où la croisade allait lui offrir une carrière propre à lui faire exercer les vertus que recommandait l'ordre dont il faisait partie; mais sa frivolité naturelle qui, d'ailleurs était commune à la plupart des troubadours et chevaliers Provençaux, se montre à nu et prouve de nouveau ce que j'ai démontré déjà : Que la chevalerie, dès son origine, s'est écartée de sa véritable institution, et ne fut jamais, même au *xii^e siècle*, qu'une occasion de satisfaire sa vanité. De retour de la croisade en 1102, où, par ses extravagances téméraires combinées avec celles de quelques autres princes croisés, il avait éprouvé de désastreux échecs, Guillaume chanta sur le ton plaisant les fatigues, les dangers et les malheurs de cette funeste expédition, dans un poème qui ne nous est pas parvenu, mais sur lequel Oderic Vital nous donne les renseignements que je viens de transmettre ici.

Je crois indispensable de revenir encore sur un avertissement que j'ai déjà donné dans les parties du livre de la Renaissance qui précèdent celle-ci : que l'on n'oublie donc pas qu'à cette époque (1078-1123) où la poésie provençale déjà si florissante, avait pour fondement l'amour matériel, la débauche même, comme on en peut juger par les compositions de Guillaume de Poitiers; c'était aussi le temps où à cette école licenciée, armée de la langue parlée vulgairement, s'opposait celle des

savants théologiens, ne procédant que d'après les formes rigoureuses de la raison, ne faisant usage que de la langue latine, et ne pouvant s'adresser réellement qu'au petit nombre des âmes et des esprits d'élite de cette époque. D'un côté se trouvait donc la foule des Troubadours et des Trouvères, excitant les passions de presque toutes les classes de la société curieuse de leurs récits et familiarisée avec leur langage, tandis que de l'autre, les graves philosophes chrétiens, à l'ombre de leurs écoles, ne parlant qu'en latin et ne s'adressant qu'à la raison, avaient un bien moins grand nombre d'auditeurs. La comparaison de ces deux écoles si opposées, agissant simultanément mais avec des chances de succès tellement inégales, ne doit jamais s'écarter de l'esprit de ceux qui désirent étudier sérieusement les mœurs et la littérature de ce temps. Et il suffit de faire le rapprochement de la gravité des discours de saint Bernard prêchant la croisade, avec le ton moqueur, mondain et bouffon même des poésies que Guillaume de Poitiers a faites sur ce sujet, pour démontrer que le monde intellectuel et littéraire était partagé en deux camps distincts et bien séparés.

Ici l'histoire nous vient en aide, et il suffit de voir dans quels rapports furent le grand saint Bernard et ce déhonté prince Guillaume lorsqu'ils se trouvèrent ensemble, pour se former une idée juste de ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans la société de ce temps.

L'étude de l'histoire apprend aussi que les grandes vertus et les grands dévouements ne se développent jamais qu'au milieu des populations les plus corrompues et au milieu des événements les plus terribles. Si les premiers chrétiens ont montré un courage inconnu jusque là, en

bravant le martyre, c'est que les derniers payens avaient dépassé les limites vraisemblables de la corruption et de la cruauté. Mais, dès que les persécutions cessèrent, l'énergie des âmes, l'activité des esprits changèrent d'objet. Dès lors on vit se multiplier les hérésies, les disputes; et les hommes prêchant par leurs actes, les premiers grands saints disparurent.

A l'époque qui nous occupe, lorsque la poésie provençale se développait à la faveur d'une civilisation née corrompue, s'était élevée la grande école des saints non plus voués au martyre, mais forcés de devenir savants, tels que Grégoire VII, Anselme de Cantorbéry, Guillaume de Champeaux, saint Bernard, Pierre-le-Lombard et Albert-le-Grand. Cette fois ce n'était plus le corps qui dût affronter les supplices, ce fut l'intelligence qui s'arma pour combattre et détruire la corruption des esprits. Pour être *saint* aux *xii^e* et *xiii^e* siècles il ne suffisait plus d'être vertueux, il fallait encore être savant, ingénieux même pour tenir en respect cette multitude de Troubadours et de Trouvères spirituels, badinant sur tout, proposant les questions les plus ardues sous le voile de la plaisanterie, et ne ménageant pas plus les rois que les pontifes.

L'Europe aurait eu besoin alors d'un grand poète grave, chaste et ingénieux tout à la fois, pour défendre la cause sainte, et balancer au moins le succès des poètes mondains; mais il ne s'en présenta pas.

Une pâle étincelle du feu poétique parut cependant. Et sans pouvoir assurer quelle fut la main qui l'apporta, on la reconnaît aux élans de l'amour divin exprimés dans les vers attribués à saint François d'Assises. La texture de ces chants a quelque chose d'enfantin, l'art

y est bien rude, et l'exagération des sentiments décèle l'impuissance de l'auteur à rendre ce qu'il éprouvait réellement. Cependant dans ces vers informes, et du milieu de ces tournures apocalyptiques, on voit poindre le principe de la Chanson amoureuse et mystique des Européens, dont l'origine chez les chrétiens se manifeste, comme on l'a vu, dans *les noces de l'Agneau*. « *L'amour m'a mis en feu*, dit le poète, *et quand mon nouvel époux me donna l'anneau, je devins amoureux de ce tendre agneau*. » Cet Amour, bien que saint, est armé d'un arc et de flèches; et avec ces armes, cet Amour « *brûle, divise le cœur des amants*. Il met la guerre où était la paix, et fait mourir d'une ineffable douceur celui qu'il frappe (1). »

Toutes ces locutions amoureuses, connues déjà des Arabes et des Persans, circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue, se retrouvent identiquement reproduites dans les Chansons de Dante et des poètes de son École.

Au paroxysme de son Amour, le poète religieux, saint François ou tout autre, plein de la passion que lui inspire Jésus-Christ, aspire à se confondre en lui. « Christ, lui dit-il, tu m'as dérobé mon cœur et tu me recommandes de mettre de l'ordre dans mon Esprit? Comment, *depuis que je suis changé en toi*, serait-il possible qu'il restât quelque chose de raisonnable en moi? Si comme le fer incandescent; si comme l'air qui prend son éclat du soleil, j'ai reçu une autre forme; de même, ô Amour, l'Esprit pur de Jésus s'est revêtu de moi! »

(1) On peut consulter le texte de ces poésies, avec la traduction que j'en ai donnée dans le III^e vol. de la *Renaissance*, pages 385-398, la fin de la vie de saint François d'Assise, Paris, 1844.

Ce langage passionné et mystique peut sans doute être condamné par le goût, mais au moins a-t-il l'avantage d'être clair, parce que l'objet qu'il voile, le Christ, et l'amour divin qu'il exprime, sont nettement déterminés. Or, cette qualité est commune à toutes les poésies qui ont l'amour sacré pour objet. Mais il s'en faut bien que ce mérite essentiel se retrouve dans les Chansons ou poésies philosophiques et littéraires qui forment la série de celles dont Dante a adopté le système de composition. Tous les poètes qui ont traité ce genre semblent avoir pris à tâche de dissimuler la nature de l'objet auquel ils adressent leurs vœux et leur amour, et la plupart du temps même, on doute si les locutions passionnées qu'ils emploient doivent réellement se rapporter à un être existant et susceptible d'être aimé.

Pour initier le lecteur dans les mystères de cette poésie, je lui ferai connaître d'abord l'une des Chansons italiennes les plus anciennes. Elle est de l'empereur Frédéric II, contemporain du Persan Nazami, de l'Arabe Omar et de saint François d'Assises (1182-1250). Ce prince a cultivé la poésie italienne lorsque encore à son berceau, elle retenait quelque chose de sa double origine provençale et sicilienne. Dans le morceau que l'on va lire et que Frédéric a composé, dit-on, dans sa jeunesse, on pourra saisir les analogies et les différences qui se trouvent entre l'expression de l'amour sacré et celle de l'amour mondain, vers les premières années du XIII^e siècle.

CHANSON DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II, ROI DE SICILE ET
DE NAPLES.

I. Puisqu'il te plaît, Amour, que je trouve (je compose des vers), fais en sorte que mon talent me permette d'accomplir ce que j'entreprends. Je vous ai donné mon cœur par amour, Madame, et toute mon espérance repose sur votre bonne volonté à mon égard. Je ne puis me séparer de vous, Dame pleine de mérite, tant j'éprouve de douceur à vous aimer. Puisse-t-il vous plaire que je vous aime et que vous répondiez à mon amour. O Dame accomplie, vous me donnez de la force depuis que mon cœur s'incline vers vous.

FEDERICO IMPERADORE DI SICILIA E DI NAPOLI RE.

I. Poichè ti piace, Amore,
Che eo deggia trovare;
Far onde mia possanza
Ch'io vegna a compimento.
Dato aggio lo meo core
In voi, Madonna, amare,
E tutta mia speranza
In vostro piacimento :
E no mi partiraggio
Da voi, Donna valente,
Ch'eo v'amo dolcemente;
E piace a voi, ch'eo aggia intendimento.
Valimento mi date, Donna fina,
Che lo meo core adesso a voi s'inchina.

II. Si je m'incline avec tant d'amour, ce n'est pas sans raison ; car j'espère et vis en espérant que mon courage et mon espérance seront plus allègres et plus vifs. En aimant, je suis devenu votre possession et soumis à votre volonté. En voyant vos beautés, sphère (astre) brillante, j'attends de recevoir une joie entière, et j'ai la confiance que mon service sera agréé par vous qui êtes la fleur (*des fleurs*), et qui l'emportez de tant sur toutes les autres dames par votre mérite.

III. Vous avez au-dessus des autres, puissance et savoir. Nul homme ne pourrait dire précisément quelle est votre valeur, tant vous êtes belle. Dans mon opinion, il n'y a pas de Dame qui soit aussi élevée, aussi belle et aussi savante que vous ; Dame souveraine ! votre beauté

II, S'eo' nchino, ragion' aggio,

Di sì amoroso bene ;

Che spero e vo sperando

Che ancora deggio avere

Allegro meo corraggio

E tutta la mia spene.

Fui dato in voi amando

Ed in vostro volere :

E veggio li sembianti

Di voi chiarita spera ;

Ch' aspetto gioia intera,

Ed ho fidanza, che lo meo servere

Aggia a piacere a voi, che siete fiore,

Sor l'altre Donne avete più valore.

III, Valor sor l'altre avete

E tutta canoscenza ;

Null' uomo non poria

Vostro pregio contare,

Di tanto bella siete.

humaine me donne de la force et de la joie. Je peux donc me réjouir, ma Dame; et je me tiens pour plus illustre, puisque je suis aimé de vous (1). »

L'objet de l'amour est changé comme on voit; au Christ est substituée une Dame. Mais, avec un peu d'attention, on retrouve, dans la pièce mondaine, les mêmes locutions principales employées pour exprimer la force de la passion sainte. D'ailleurs, la Dame de Frédéric II est une beauté bien grave. « En l'aimant, son fidèle tombe en sa possession, est entièrement soumis à sa volonté, et il la reconnaît pour la plus belle, la plus noble et la plus savante de toutes les personnes de son sexe. Tout dans cette pièce semble indiquer un amour plus philosophique que naturel, et cette conjecture prend une véritable consistance, lorsque l'on retrouve les mêmes formes de langage amoureux, et les mêmes dames si belles, si vertueuses et si savantes, dans les poésies des prédécesseurs et des contemporains de Dante, tels que Lapo Gianni, Loffo Bonaguida, Onesto Bolognese, Jacopo da Lentino et Guido Guinizzelli. Évidemment il se mêlait à ces premiers essais de la poésie italienne, des idées confuses de platonisme.

(1) Secondo mia credenza

Non è donna che sia

Alta, sì bella pare,

Ne ch'aggia insegnamento

Di voi, Donna sovrana.

La vostra cera humana

Mi dà conforto e face mi allegrare.

Allegrare mi posso, Donna mia;

Più conto mi ne tegno tuttavla.

Ce que l'infortuné secrétaire de Frédéric II, Pierre Des Vignes, a dit de l'Amour vers la même époque, en est une preuve :

SONNET (1)

DE PIERRE DES VIGNES.

De ce que l'on ne peut voir Amour, et de ce que l'on ne traite pas corporellement avec lui, beaucoup de gens peu sensés croient qu'Amour n'est rien. Mais puisqu'il se fait sentir dans le cœur, et qu'il exerce un empire si fort sur les hommes, ceux-ci devraient le priser d'autant plus, qu'ils ne le voient pas visiblement. Par la vertu de l'aimant, le fer est impérieusement attiré, et cependant on ne voit rien; aussi est-ce ce qui, non-seulement m'invite à croire que l'Amour existe, mais ce qui me donne la certitude que la croyance en lui se répandra universellement.

-
- (1) Però ch'Amore non si può vedere,
 E non si tratta corporalmente,
 Molti (*molti*) ne son di sì folle sapere
 Che credono ch'Amore sia niente.
 Mà poi ch'Amore si face sentire
 Dentro dal cor signoreggiar la gente,
 Molto maggiore pregio deve avere
 Che se'l vedesse visibilmente.
 Per la virtute della calamita
 Come lo ferro attrae, non si vede,
 Ma sì lo tira signorevolmente.
 E questa cosa a credere m'invita
 Che Amor sia ; e dammi grande fede
 Che tuttor fia creduto fra la gente.

C'est le cas de rappeler ici l'apparition, en France, du *Roman de la Rose*, dont le sujet est aussi vaguement amoureux qu'il est vaguement philosophique. Toutefois, l'intention et le style constamment chastes de son auteur, G. de Lorris, est un fait remarquable dans l'histoire de la poésie amoureuse, puisque, par la date de sa publication, vers 1240, ce livre fixe d'une manière assez précise une modification importante dans le genre érotique qui, de libertin et d'obscène qu'il était chez les Provençaux, avait pris un caractère sérieux et chaste en France vingt ans avant la naissance de Dante. Mais aucun renseignement littéraire ne donne à penser que le poète Alighieri ait eu connaissance du poète français, et Pétrarque est le premier littérateur italien qui fasse mention du *Roman de la Rose* (1).

Avant d'arriver aux Chansons amoureuses de Dante, et dans l'embarras que j'éprouve à choisir parmi celles des poètes assez nombreux qui ont concouru avec lui à constituer ce genre, je prendrai deux morceaux de Guido Cavalcanti, l'homme que le grand poète florentin

(1) Opera F. Petrarchè, Basil. 1581. — T. III, page 114. J'ai donné la traduction de l'épître en vers latins de Pétrarque, relative au *Roman de la Rose*. Elle se trouve dans le morceau déjà imprimé, intitulé *Rabelais*, qui fait partie de la *Renaissance*.

A l'occasion de la partie du *Roman de la Rose*, composée par G. de Lorris, je m'étonne que les savants qui s'occupent de notre vieille littérature française, n'aient pas cherché jusqu'ici les origines du fond de cette composition allégorique. Peut-être qu'en lisant avec une attention particulière les ouvrages des Troubadours, et surtout en étudiant les premiers essais des poètes italiens, tels que Ciullo d'Alcano le Sicilien, l'empereur Frédéric II, Dante de Maiano et Alighieri, on trouverait dans leurs vers des détails et des allusions relatifs à la *Rose symbolique*, à la *Rose feuillue*, à la *Rose blanche*, qui pourraient

a désigné comme son principal ami. Guido Cavalcanti passait, vers 1292, en Toscane, pour le poète le plus profondément instruit dans la doctrine amoureuse. C'était lui que les Fidèles d'Amour, et Dante en particulier, consultaient de préférence quand il se présentait quelque difficulté philosophique à résoudre, et les réponses de Guido, non moins obscures pour nous que celles des oracles, jetaient à ce qu'il paraît la lumière dans l'Esprit de tous les *intelligents* ou *initiés* de cette époque. On va lire le texte de la chanson qui clot le recueil de ses vers; mais je ne promets la traduction que des passages auxquels il m'a été possible de donner un sens tolérable, car pour le reste je le livre à la sagacité des OEdipes de nos jours, qui seront peut-être plus heureux dans leurs interprétations que les nombreux commentateurs italiens qui ont cherché à l'expliquer. L'occasion, qui a fait écrire cette Chanson, est un sonnet de Guido Orlandi, par lequel il témoigne à Guido Cavalcanti le désir de savoir quelle est *la nature de l'Amour*; or voici la demande; on lira ensuite la réponse.

jeter quelque jour sur l'origine et l'emploi de cette allégorie. Voici un passage du XXIII^e chant du *Paradis*, où Dante parle de la Rose mystique :

Perchè la faccia mia si t'innamora
Che non ti rivolgi al bel giardino
Che sotto i raggi di Christo s'infiora ?
Quivi è la Rosa in che l'Verbo divino
Carne si fece, etc.

SONNET

DE GUIDO ORLANDI A GUIDO CAVALCANTI.

D'où se meut et d'où naît Amour ? quel est son véritable milieu et où se tient-il ? Est-ce une substance, un accident ou seulement un souvenir ? Est-il occasionné par nos yeux, ou bien est-ce une volonté du cœur ? d'où viennent son calme et sa fureur ? Pourquoi dévore-t-il comme le feu ? Et je te demanderai encore de quoi il se nourrit, comment, quand et de qui il se rend maître absolu ? quelle chose est-ce qu'Amour ? a-t-il une figure ? a-t-il une forme à lui ou l'emprunte-t-il d'un autre ? Cet Amour est-il la vie ou la mort ? Celui qui le

SONETTO

DI GUIDO ORLANDI A GUIDO CAVALCANTI.

Onde si move, ed onde nasce Amore ?
 Qual è suo proprio luogo, ov'ei dimora ?
 Sostanza, o accidente, o ei memora ?
 E' cagion d'occhi, o è voler di cuore ?
 Da che procede suo stato o furore ?
 Come fuoco si sente che divora ?
 Di che si nutre ? domand'io ancora.
 Come, et quando, e di cui si fa signore ?
 Che cosa è, dico, Amore ? ha è figura ?
 Ha per se forma, o pur somiglia altrui ?
 E' vita questo Amor, ovvero morte ?

sert doit connaître sa nature ; c'est donc pour cette raison que je m'adresse à vous , Guido , car j'entends dire que vous fréquentez habituellement sa cour.

RÉPONSE.

CHANSON DE GUIDO CAVALCANTIL.

I. Une Dame me prie de parler d'un accident que l'on appelle Amour , souvent si terrible et si extraordinaire, que ceux mêmes qui en nient l'existence peuvent en sentir tout-à-coup la réalité. Et maintenant je demande un connaisseur *intelligent*, parce que je n'espère pas qu'un homme dont le cœur manque d'élévation puisse faire atteindre son intelligence jusqu'à un tel rayon (*de*

Ch'l serve dee saver di sua natura.
 Io ne domando voi, Guido, di lui;
 Perch'odo, molto usate in la sua corte.

CANZONE,

RISPÒSTA DI GUIDO CAVALCANTIL.

I. Donna mi priega, perch'io voglio dire
 D'uno accidente che sovente è fero,
 Ed è sì altero, ch'è chiamato Amore;
 Sì chi lo niega possa il ver sentire.
 Ed al presente conoscente chero;
 Perch'io non spero, ch'uom di basso core
 A tal raggio ne porti conoscenza;

lumière). Car sans le secours d'une démonstration naturelle (par l'expérience), je n'ai nulle envie de chercher à prouver là où il (*l'Amour*) est et qui est-ce qui le fait naître ; de dire quelle est sa vertu propre, sa puissance, son essence, chacun de ses mouvements, le plaisir qui le fait aimer, et enfin si un homme peut le manifester par ses yeux.

II. Il prend son état dans cette partie où est la mémoire, se formant comme la lumière diaphane de l'obscurité, lumière qui vient du ciel de Mars où elle réside ordinairement. Il est créé, il a un nom plein de sens, il contracte les habitudes de l'âme et a la volonté du cœur. Il résulte d'une forme vue, ce qui veut dire qu'il prend place et demeure dans l'intellect passible (*universel*) comme dans un sujet ; ne reposant jamais dans cette partie, parce qu'il ne dérive pas de la qualité. Un

Che senza natural dimostramento
 Non ho talento di voler provare,
 Là dove ei posa, e chi lo fa criare ;
 E quale sia sua vertute e potenza,
 L'essenza, e poi suo movimento ;
 E'l piacimento, che'l fa dire amare
 E s'uomo per veder lo può mostrare.

II. In quella parte, dove sta memora,
 Prende suo stato, sì formato, come
 Diafan dal lume d'una oscuritate
 La qual da Marte viene, e fa dimora :
 Egli è criato, ed ha sensato nome,
 D'alma costume e di cor volontate :
 Vien da veduta forma, che s'intende
 Che prende nel possibile intelletto,
 Come in soggetto, luoco et dimoranza
 In quella parte mai non ha poanza,

effet perpétuel resplendit en lui ; il n'a pas de plaisir, mais il est considéré , en sorte qu'il ne peut pas répandre et donner de la ressemblance.

III. Il n'est pas vertu, mais il vient d'elle, car sa perfection se constitue non rationnellement, mais au moyen des sensations. Il maintient le jugement hors de mesure ; car l'intention n'a de valeur que par la raison qui la dirige ; et qu'en celui qui est ami du vice, le mal descend toujours. La mort résulte souvent de sa puissance, si la vertu forte est contrariée.

.

La fin est trop obscure.

IV. L'Amour existe quand la volonté est assez forte

Perchè da qualitate non discende ;
Risplende in sè perpetual effetto :
Non ha diletto, ma consideranza ;
Sì ch' ei non puote largir similianza.

III. Non è vertute, ma da quella viene ;
Perchè perfezion si pone tale,
Non razionale, ma che sente, dico :
Fuor di salute giudicar mantiene ;
Che la intenzion per ragion vale ;
Discende male, in cui è vizio amico.
Di sua potenza segue spesso morte
Se forte la virtù fosse impedita
La quale aita la contraria via ;
Non perchè opposta naturale sia ;
Me quanto che da buon perfetto tort' è.
Per sorte non può dire nom, ch' aggia vita ;
Che stabilita non ha signoria :
A simil può, valor quando s'obblia.

IV. L'essere è, quando lo volere è tanto
Ch'oltra misura di natura torna :

pour agir outre le terme imposé par la nature. Alors il ne se laisse aller à aucun repos. En faisant éprouver des changements au cœur, il excite les ris, les pleurs ou la crainte, en renversant les traits du visage. Il reste peu dans le même état. Tu verras encore que le plus ordinairement il se trouve en ceux qui ont le plus de valeur en eux. La qualité nouvelle qui se trouve en lui produit les soupirs, force l'homme à regarder un lieu (un objet) qui a une forme, et alors la colère se réveille et lance des feux. Ce sont des choses que l'homme ne peut imaginer, s'il ne les a pas senties. Bientôt l'Amour ne se meut plus, parce qu'il se retire en lui et qu'il n'espère plus, par le mouvement, recueillir ni plaisir, ni peu, ni beaucoup de savoir.

V. L'amant qui a une complexion pareille lance un regard qui manifeste le plaisir, et l'Amour ne peut plus

Poi non s'adorna di riposo mal ;
Muove, cangiando core, e riso e pianto ;
E la figura con paura storna.
Poco soggiorna. Anchor di lui vedrai,
Che'n gente di valor lo più si trova :
La nuova qualità muove i sospiri,
E vuol, c'huom miri in un formato luoco
Destandosi ira, laqual manda fuoco :
Imaginar nol puote huom, che no'l prova :
Già non si muova, perch'a lui si tiri ;
E non si giri, per trovarvi gloco,
Ne certamente gran saper, ne poco.

V. Di simil tragge complessione sguardo,
Che fa parere lo piacere certo :
Non puo coverto star, quando è sì giunto :
Non già selvagge le beltà son dardo,
Che tal volere per temere esperto

rester caché lorsqu'il est parvenu à ce degré.

Le reste obscur.

VI. Tu peux aller en toute sûreté, ô Chanson ! où il te plaira ; car je t'ai si bien ornée que ton sujet ne peut manquer de recevoir beaucoup de louanges des personnes qui ont l'intelligence. Quant à te trouver avec les autres, tu n'en as pas envie !

Consegue merto spirito, ch' è punto ;
 E non si può conoscer per lo viso
 Compriso, bianco, in tal obietto cade ;
 E chi ben vade, forma non si vede ;
 Perchè lo mena chi da lei procede
 Fuor di colore, d'essere diviso.
 Assiso in mezzo oscuro luci rade ;
 Fuor d'ogni fraude dice degno in fede ;
 Che solo di costui nasce mercede.

VI. Tu poi sicuramente gir canzone
 Dove ti piace : ch'io t'ho sì adornata,
 Ch'assai lodata sarà tua ragione
 Dalle persone c'hanno intendimento.
 Di star con l'altre tu non hai talento.

Cette Chanson énigmatique a été si célèbre en Italie, depuis Dante jusqu'au xvii^e siècle, et tant d'hommes distingués ont fait des efforts pour l'éclaircir, que j'ai cru indispensable de produire ici cette espèce de manifeste sur la *philosophie amoureuse*, composé par l'homme réputé le plus savant dans cette science (1). Mais pour faire prendre toutefois une idée de l'importance qu'on y a

(1) Cette Chanson a été commentée par Iacopo Mini, Tomacelli, Girolamo Frachetta, Dino del Garbo, Paolo del Rosso, Egidio della Colonna et Marsilio Ficino, etc., etc.

attachée, et de quelle manière on s'y prenait pour en expliquer le sens, je rapporterai un passage curieux de l'ouvrage de Marsile Ficin, intitulé : *De l'Amour, ou le Banquet de Platon*, où il en parle : « — Guido Cavalcanti le philosophe, dit Ficin, a renfermé dans ses vers, d'une manière artificieuse, tout ce qui se rapporte à l'Amour. Comme le miroir, frappé d'une certaine manière par le rayon du soleil resplendit; et de même que la lune, éclairée par la splendeur solaire, devient lumineuse; ainsi, selon Guido Cavalcanti, la partie de l'âme appelée par lui fantaisie, *mémoire*, est frappée par l'image de la Beauté qui tient la place du soleil et, comme un rayon lumineux, entre par les yeux. En sorte que cette partie de l'âme, fantaisie ou *mémoire*, frappée par cette image de la Beauté, produit en soi une autre image, qui n'est que la splendeur de la première. Le philosophe ajoute : Que ce premier Amour, allumé dans l'appétit des sens, se crée par la forme du corps que les yeux ont saisie et comprise. Mais il fait observer que cette forme ne s'imprime pas dans la fantaisie ou *mémoire*, comme dans un corps, mais immatériellement, de telle manière cependant que cette image est celle d'un certain homme, placé en un certain lieu et dans un certain temps. Puis de cette image, ajoute-t-il, il en reluit tout-à-coup dans l'intelligence une autre espèce d'image, qui n'est plus celle d'un corps humain particulier, comme elle s'était peinte dans la fantaisie, mais *une raison commune et une définition universelle de toute la génération humaine*..... Or, de même que de la fantaisie, quand elle a reçu l'image du corps, naît dans les sens esclaves du corps, l'Amour, qui se développe en eux; ainsi de l'autre espèce d'image venant de l'in-

telligence et de la raison communes, si étrangères à la matière, naît, dans la *volonté*, un autre amour, complètement étranger au corps. Le premier amour réside dans la volupté, le second dans la contemplation. L'un s'attache à la forme particulière d'un corps, l'autre *se porte à l'entour de la beauté universelle de toute la génération humaine*, et ces deux amours se combattent toujours dans l'homme. L'un vous plonge dans la vie voluptueuse et matérielle, l'autre *élève vers la vie angélique et contemplative*. Le premier est plein de passion et s'empare du plus grand nombre des hommes, l'autre, toujours calme, ne convient qu'au petit nombre. Ce philosophe mêla encore dans la création de l'amour quelque chose des ténèbres du chaos, lorsqu'il dit : Que la *mémoire* obscure s'illumine, et que du mélange de cette *obscurité* et de la *lumière* naît l'Amour. Il met encore sa première origine dans la beauté des choses divines, et sa seconde dans la beauté des corps. Car, lorsqu'il parle, dans ses vers, de *soleil* et de *rayon*, par le premier, il entend désigner *Dieu*, et par le second, la *forme des corps* (1). »

A ce commentaire, tracé par un des *Fidèles d'Amour* les plus fervents et les plus instruits, je n'ajouterai que quelques observations sur le mot *Donna*, *Dame*, qui commence la chanson de Cavalcanti, servant de réponse à un sonnet fait par un *homme*, Guido Orlando.

Voici, je crois, comment cette singularité peut être expliquée. Dans le 12^e verset, du 3^e cantique, attribué à saint François d'Assises, on lit : « Mon âme, *transfor-*

(1) Marsilio Ficino sopra lo Amore o ver' convito di Platone. Orazione VII^a.

mée en Christ, est presque Christ et Dieu; elle devient *divine*, elle s'élève au-dessus de toutes les hauteurs; et lorsque Christ est tout à elle, *elle est reine* (1). » On voit que dans la poésie amoureuse sacrée, l'amant de Jésus-Christ est *transformé* en Christ, et que si on se conforme à la raison poétique, on peut donner le nom de l'*aimé* à l'*amant*. Cette exagération amoureuse et les locutions qui l'expriment, ont été adoptées également par les amoureux platoniciens, qui à force de contempler cette *Beauté universelle de toute la génération humaine*, dont parle Ficin, *se transformaient* aussi en elle, devenaient cette *Beauté* même, ou la *Dame*, sous la figure allégorique de laquelle on était convenu de la désigner. Dans les poésies amoureuses des poètes compagnons de Guido Cavalcanti et de Dante, on ne risque donc presque rien de substituer ordinairement, par la pensée, le mot *philosophe* à celui de *Dame* toutes les fois que l'on rencontre ce dernier, employé soit au singulier, soit au pluriel.

Toutes les poésies de Guido Cavalcanti se ressentent de cette doctrine platonique obscurcie; et elles deviennent d'autant plus arides et difficiles à comprendre, que le philosophe amoureux ne quitte jamais, en écrivant, la double forme allégorique et scolastique. Je l'avouerai, c'est l'excès même de sa manière en ce genre qui m'a engagé à en faire connaître le caractère, afin que l'on sût précisément quelle est la limite extrême du langage amoureux figuré, dont Dante a fait lui-même si habituellement usage. La connaissance

(2) Voyez *Renaissance*, t. III, p. 394, poésies de saint François d'Assise.

des poésies de Guido me paraît même tellement nécessaire quand on étudie celles de Dante, que j'ajouterai à la Chanson toute dogmatique que l'on vient de lire une ballade de Guido, dont la forme est au moins dramatique, quoique le fond soit certainement encore quelque exposition de la doctrine présentée à la faveur de l'allégorie. Voici cette singulière composition :

BALLADE.

I. Je roulais des pensers d'Amour dans mon esprit, quand je rencontrai deux jeunes paysannes. L'une chantait : « Que le feu d'Amour pleuve sur nous ! »

II. Leur aspect était si doux, si calme, si courtois et si modeste, que je leur dis : « Vous portez la clef de toute noble et sublime vertu. Ah ! jeunes paysannes, gardez-vous de me croire un homme vil (*qui n'est pas*

BALLATA.

I. Era in pensier d'Amor, quand' io troval

Due forosette nove.

L'una cantava : « E piove

Gioco d'amore in nui. »

II. Era la vista lor tanto soave,

Tanto quieta, cortese ed umile,

Ch'io dissi lor : voi portate la chiave

Di ciascuna vertute alta e gentile :

Deh forosette non mi aggate a vile !

Per lo colpo ch'io porto,

soumis à l'Amour). Mon cœur est mort du coup qu'il a reçu lorsque j'allai à Toulouse. »

III. Alors elles dirigèrent si bien leurs yeux, qu'elles s'aperçurent que mon cœur était blessé, et qu'un petit Esprit né de mes pleurs était sorti par l'ouverture qu'avait fait le coup qui m'a été porté. Et comme elles virent que j'étais tout abattu, l'une, s'adressant à sa compagne, dit en riant : « Vois donc comme la joie d'Amour a vaincu celui-là ! »

IV. Et avec une grande courtoisie, celle qui avait ri de moi, me dit encore : » La Dame qui a mis son sourire dans ton cœur avec la force d'Amour, t'a regardé si fixement, qu'elle a fait apparaître l'Amour. Recommande-toi donc à lui, si ta souffrance te pèse trop. »

Questo cor mi fù morto

Poich' in Tolosa fui ,

III. Elle con gli occhi lor si volser tanto,

Che vider come'l core era ferito :

E come un spiritel nato di pianto

Era per mezzo dello colpo 'escito.

Poichè mi vider così sbigottito ,

Disse l'una che rise :

Guarda come conquise

Gioia d'amor costui.

IV. Molto cortesemente mi ripose

Quella, che di me prima aveva riso.

Disse : La Donna che nel cor ti pose

Con la forza d'Amor tutto'l suo riso,

Dentro per gli occhi li mirò sì fiso :

Ch'Amor fece apparire :

Se t'è grave il soffrire

Raccomandati a lui.

V. L'autre paysanne , pleine de bienveillance et dont la figure semblait avoir été faite à plaisir d'après celle de l'Amour , fit ensuite cette réflexion : « Le coup qu'il a reçu , et dont on voit la marque à son cœur , a été porté par des yeux si puissants , qu'ils ont laissé en dedans de lui une splendeur que ma vue ne peut supporter ; mais , dis-moi , ajouta-t-elle en m'interrogeant , peux-tu te souvenir de ces yeux ? »

VI. A cette question terrible de la jeune paysanne , je répondis : « Je me souviens qu'étant à Toulouse, il m'apparut une Dame raide et tout entourée de cordes, qu'Amour appelle Mandetta. Elle s'offrit si brusquement à mes regards, et sa puissance était telle , que ses yeux me frappèrent intérieurement jusqu'à mort. »

VII. Va donc à Toulouse, ma chère petite Ballade , et entre doucement jusqu'à l'adorée. Là, demande que

V. L'una pietosa piena di mercede

Fatta di gioco in figura d'Amore

Disse : Il suo colpo, che nel cor si vede

Fà tratto d'occhi di troppo valore,

Che dentro vi lassaro uno splendore

Che nol posso mirare :

Dimmi, s'arricordare

Di quegli occhi ti pui ?

VI. Alla dura quistione e paurosa

La qual mi fece questa forosetta,

Io dissi : È mi ricorda ch'n Tolosa

Donna m'apparve accorelata e stretta ;

Amore la qual chiama Mandetta,

Giunse sì presta e forte,

Che'nfin dentro alla morte

Mi colpir gli occhi sui.

VII. Vanne a Tolosa, Ballatetta mia,

par courtoisie, quelque Dame te mène devant celle que je te prie d'aller trouver ; et si elle te reçoit, dis-lui, d'une voix douce : « Je viens à vous pour obtenir merci. »

Ed entra quetamenté all' adorata
 Ed ivi chiama, che per cortesia
 D'alcuna bella Donna sia menata
 Dinanzi a quella, di cui t'ho pregata ;
 E s'ella ti riceve,
 Dille con voce lieve :
 Per mercè vegno a vul.

Considérée selon le sens positif, cette Ballade ne manque pas d'une certaine grâce. Elle présente une de ces scènes moitié pastorales, moitié mythologiques, que certains peintres italiens se sont plu à représenter. A la lecture de cette pièce de Cavalcanti, l'imagination se reporte aux tableaux emblématiques d'André Mantegna et aux allégories gravées dans le *Songe de Poliphile*, lorsque les artistes de ce temps, vers 1490, composaient encore sous l'influence des idées poétiques des écrivains des XII^e et XIII^e siècles.

La Ballade de Cavalcanti, quant à la forme, peut donc passer pour une pastorale du genre maniéré, dont les échos, multipliés à l'infini, viennent se perdre dans le roman de l'*Astrée*. Mais lorsque l'on connaît tout ce qui nous reste des poésies de l'ami de Dante, esprit sérieux, contemplatif et abstrait, il devient bien difficile de croire que, sous ces trois figures, de la Dame, toute raide et entourée de cordes, dont le regard frappe de mort, et des deux petites paysannes qui portent la clef

de toute noble et sublime vertu, il ne se trouve pas là quelque mystérieuse vérité bien enveloppée d'allégories, pour la cacher aux hommes vils, sans pitié, sans courtoisie, en un mot, sans Amour, c'est-à-dire à ceux que les *Fidèles d'Amour* regardaient comme des profanes. Je trouverai sans doute l'occasion de faire connaître l'interprétation que l'on a cru devoir donner à cette étrange Ballade, mais je me borne en ce moment à la citer ici comme l'expression de l'Amour étrange dont les poètes du temps de Dante étaient tous animés.

Quelque bizarre que soit cette Ballade, et si peu intelligible que paraisse la Chanson qui précède, dans laquelle Guido Cavalcanti a eu la prétention de donner la définition de l'Amour, ce dernier programme est un miracle de clarté, si on le compare à une autre pièce d'un poète contemporain, François de Barberino. Celui-ci, comme on sait, a composé deux ouvrages en vers : les *Documents d'Amour* et un *Traité d'éducation pour les femmes*. Dans ce dernier surtout, Barberino a donné la preuve soutenue de son bon sens exquis, non-seulement par la manière sage, philosophique et ingénieuse dont il a développé son sujet, mais par la simplicité et la lucidité habituelles de son style auquel on pourrait même reprocher d'être parfois trop didactique. Hé bien, ce versificateur philosophe, nous a légué aussi une *Chanson sur la Nature de l'Amour* tellement obscure, que les plus intrépides commentateurs du xvi^e siècle n'ont pas même eu l'idée d'en donner l'explication. En tête de cette espèce de grimoire, l'éditeur Ubaldini, qui le fit imprimer en 1641, eut soin de reproduire l'avertissement que portent les anciens manuscrits : « Barberino, est-il dit, a composé cette Chanson, traitant de la

nature de l'Amour, d'une manière obscure, afin qu'elle ne pût être entendue seulement que de quelques nobles Toscans amis de l'auteur (1).

J'ai fait de vains efforts pour essayer d'en traduire quelques passages, afin de les joindre aux vers de Cavalcanti, et présenter ici au lecteur les principales formules scientifiques de la philosophie d'Amour. Mais je n'ai pu réussir; et je signale seulement l'obscurité répandue volontairement sur cette Chanson de Barberino, parce que le style de cet écrivain est ordinairement simple et parfaitement clair. Ce qui prouve, comme le porte la suscription, qu'il n'a pas voulu être compris par tout le monde.

L'emploi de ce langage mystérieux est donc un fait dont il faut reconnaître l'existence, ne fût-ce que pour se tenir averti, lorsqu'on lit les poésies italiennes des XIII^e et XIV^e siècles, qu'elles présentent toujours un sens double, positif et allégorique; que c'est la manière que Dante a adoptée, et qu'il a plus particulièrement suivie en composant ses chansons dont nous allons nous occuper maintenant.

(1) *Documenti d'Amore*, 4 vol. in-8°. Roma. — 1641. C'est dans ce volume, à la page 363, que se trouve cette Chanson, qui commence ainsi : *Se più non raggia il sol, ed io son terra*, etc. Elle est précédée d'une autre Chanson du même auteur, sur le même sujet, mais qui traite particulièrement de la *Forme* de l'Amour.

CHANSONS

DE

DANTE ALIGHIERI.

Malgré le soin que j'ai pris de préparer le lecteur aux singularités de la poésie amoureuse, je ne saurais dissimuler qu'il lui faudra faire encore quelques efforts, pour familiariser son esprit avec les Chansons d'Alighieri, qui doivent être considérées comme les témérités extrêmes du lyrisme italien. Je donne la traduction de dix-huit de ces Chansons ou odes, incontestablement reconnues pour être de Dante. Toutes sont mystiques, allégoriques; mais en considérant les sujets qui y sont traités, on peut les rapporter à trois époques principales de la vie du poète. Les unes faisant partie de la *Vie nouvelle*, ont trait à son *Premier Amour*, les autres, dont la date est incertaine, expriment les passions politiques de Dante pendant son exil; et les dernières, extraites du *Banquet* et essentiellement philosophiques, peuvent être prises pour l'expression de ce que le poète a appelé son *Second Amour*.

Ces compositions sont en général fort bizarres; mais le jet de la pensée et l'éclat du style en sont souvent admirables. J'engage donc ceux qui désirent d'en prendre connaissance, à les lire de suite, afin d'en recevoir une impression vierge, la meilleure condition peut-être pour les bien apprécier. Après, et si l'on en sent le be-

soin, on pourra consulter le commentaire que j'ai essayé de donner sur chacun de ces morceaux, afin d'en faire ressortir l'intention et le sens véritables.

CHANSON. I.

I. J'en suis arrivé à ce point du cercle, alors que l'horizon, au moment que le soleil se couche, produit à nos yeux un ciel double (*clair et obscur*) ; que l'Étoile d'Amour est encore cachée pour nous par le rayon brillant qui passe devant elle de manière à l'obscurcir ; et que la planète qui produit le froid (*la lune*), se montre à nous toute entière par le grand arc dans lequel chacune des Sept (*les Pléiades*) fait peu d'ombre. Et cependant, pas un seul des penses d'Amour qui m'accablent, n'a sou-

CANZONE. I.

I. Io son venuto al punto della rota
 Che l'orizzonte quando'l sol si corca,
 Ei parturisce il geminato cielo :
 E la stella d'amor ci sta rimota
 Per lo raggio lucente, che la 'nforca
 Sì di traverso, che le si fa velo :
 E quel pianeta che conforta il gelo,
 Si mostra tutto a noi per lo grande arco,
 Nel qual ciascun de' sette fa poca ombra :
 E però non disgombrà
 Un sol pensier d'amore, ond' io son carco,

lagé mon esprit obstiné et ferme, comme une pierre dure (*finc*), à retenir une image de pierre *tendre* (1).

II. Des sables de l'Éthiopie s'élève le vent pèlerin (*voyageur*) qui trouble l'air dans la sphère que le soleil brûle; puis traverse la mer d'où il entraîne une si grande quantité de nuées, que si un autre vent ne s'oppose à lui, il bouche et rend solide en quelque sorte l'hémisphère opposé. Puis il se dissout et tombe en blanches guirlandes de froide neige, ou en pluie nuisible dont l'air est attristé et semble se plaindre. Mais Amour qui retire ses filets au ciel lorsque le vent s'élève, ne m'abandonne jamais; tant est belle celle qui m'est donnée pour souveraine.

(1) Malgré l'obscurité de ce passage, causé par le jeu de mots sur *Pietra* pierre; on croit entrevoir que Dante veut dire: Que son esprit conserve obstinément le souvenir de sa dame, comme un cachet, une pierre dure gravée, retient l'image qu'elle reproduit sur une matière molle.

La mente mia, ch' è più dura che pietra
In tener forte immagine di pietra (1),

II. Levasi della rena d'Etiopia

Lo vento pellegrin, che l'aer turba,
Per la spera del Sol ch' ora la riscalda;
E passa il mare, onde conduce copia
Di nebbia tal, che s'altro non la turba,
Questo emispero chiude, et tutto salda;
E poi si solve, e cade in bianca falda
Di fredda neye, ed in noiosa pioggia;
Onde l'aer s'attrista, e tutto piagne;
Ed Amor, che sue ragne
Ritira al ciel per lo vento che pioggia,
Non m'abbandona; sì è bella donna

III. L'oiseau qui cherche la chaleur, a fui l'Europe, d'où l'on ne perd jamais de vue les sept étoiles glacées; et les autres (*oiseaux*) donnent trêve à leurs chants pour ne plus les faire entendre qu'au temps de la verdure, à moins que ce ne soit quand ils souffrent. Tous les animaux, gais par nature, se trouvent délivrés momentanément du servage envers l'Amour, parce que le froid amortit en eux l'Esprit (*vital*); tandis que le mien est toujours vivement excité par l'Amour. Car les doux pensers qu'il m'inspire ne me sont pas accordés ou enlevés par le changement des saisons; c'est une Dame toute jeune qui me les donne.

IV. Les feuillages ont fourni leur temps, depuis que l'influence du Bélier (*Avril*) les a fait naître pour orner le monde; et l'herbe est morte. Toute verdure se cache

Questa crudel, che m'è data per donna.

III. Fugito è ogni augel che'l caldo segue
 Dal paese d'Europa, che non perde
 Le sette stelle gelide unque mai;
 E gli altri han posto alle lor voci triegue,
 Per non sonarle infinò al tempo verde,
 Se ciò non fosse per cagion di guai:
 E tutti gli animali, che son gai
 Di lor natura, son d'amor disciolti,
 Perocchè il freddo lor spirito ammorta:
 E 'l mio più d'amor porta;
 Che gli dolci pensier non mi son tolti,
 Nè mi son dati per volta di tempo:
 Ma donna gli mi dà, c'ha picciol tempo.

IV. Passato hanno lor termine le fronde,
 Che trasse fuor la virtù d'Ariete,
 Per adornare il mondo, e morta è l'erba;
 Ed ogni ramo verde a noi s'asconde,

à nos yeux, si ce n'est celle du pin, du sapin, du laurier et de quelques autres arbres qui la conservent. La saison est si dure, que toutes les fleurs qui ne peuvent supporter même la gelée blanche, sont mortes sur les rives. Et cependant l'épine amoureuse n'a point été retirée de mon cœur par l'Amour, parce que je suis résolu à la porter tant que je serai en vie ; dussé-je ne mourir jamais !

V. Les veines versent les eaux fumantes de vapeurs que la terre renferme dans son sein et qu'elle tire des abîmes pour les faire jaillir à sa surface. Aussi cette route qui me plaît tant pendant les beaux jours, est-elle maintenant une rivière qui restera telle, tant que le grand assaut de l'hiver durera. La terre se fait un sol dur comme de l'émail, et l'eau se convertit en cristal à

Se non se in pino, in lauro, od in abete,
 Od in alcun, che sua verdura serba :
 Ed tanto è la stagion forte ed acerba,
 Ch' ammorta gli fioretti per le piagge,
 Gli quai non posson tollerar la brina :
 E l'amorosa spina
 Amor però di cor non la mi tragge ;
 Per ch'io son fermo di portarla sempre
 Ch'io sarò in vita, s'io vivessi sempre.

V. Versan le vene le fumifere acque
 Per li vapor che la terra ha nel ventre,
 Che d'abisso gli tira suso in alto,
 Onde cammino al bel giorno mi piacque,
 Che ora è fatto rivo, e sarò, mentre
 Che durerà del verno il grande assalto :
 La terra fà un suol che par di smalto,
 E l'acqua morta si converte in vetro
 Per la freddura che di fuor la serra :

cause du froid qui la resserre. Et cependant, dans le grand combat que je livre, je n'ai pas fait un pas en arrière, ni ne veux rétrograder ; parce que si le martyre (*d'Amour*) est doux, la mort (*qu'il procure*) doit surpasser tout en douceur.

VI. Chanson, qu'adviendra-t-il de moi au temps doux et du renouveau, quand Amour pleut sur la terre de tous les cieux, puisque, dans ces temps de glace, Amour est en moi seul, et nulle part ailleurs ? Il en sera de moi comme d'un homme de marbre, si dans le cœur d'une petite fille il y a un cœur de la même matière.

Ed io della mia guerra
Non son però tornato un passo arretro,
Nè vo' tornar ; chè se'l martiro è dolce,
La morte de' passare ogni altro dolce.

VI. Canzone, or che sarà di me nell' altro
Dolce tempo novello, quando piove
Amor in terra da tutti li cieli ?
Quando per questi geli
Amore è solo in me, e non altrove ?
Saranne quello ch' è d'un uom di marmo,
Se in pargoletta fia per cuore un marmo.

CHANSON. II.

I. Certain de n'avoir obtenu aucune pitié, mon esprit cependant, qui se reporte vers le temps passé, livre combat à mon cœur de deux côtés. De l'un, par le désir amoureux qui me ramène et m'entraîne vers le doux pays que j'ai laissé ; de l'autre, par la force de l'Amour que j'éprouve. Et je ne sens pas en mon cœur une puissance suffisante pour faire une longue résistance à ces attaques, à moins qu'elle ne me soit communiquée par vous, ô noble Dame ! Aussi, dans le cas où il vous conviendrait de me donner cette assistance, qu'il vous plaise de m'envoyer votre Salut, afin que sa vertu devienne le soutien de ma force !

CANZONE. II.

I. La dispietata mente, che pur mira
Di dietro al tempo che se n'è andato,
D'all' un de' lati mi combatte il core ;
E 'l disio amoroso che mi tira
Verso 'l dolce paese c'ho lasciato,
Dall' altra parte è con forza d'amore :
Nè dentro a lui sent'io tanto valore,
Che possa lungamente far difesa,
Gentil Madonna, se da voi non vene :
Però (se a voi convene
Ad iscampo di lui mai fare impresa)
Piacciavi di mandar vostra salute,
Che sia conforto della sua virtute.

II. Qu'il vous plaise, ma Dame, de ne pas faire défaut en cette occasion au cœur qui vous aime tant, qui attend ce secours de vous seule. Car un bon seigneur ne tourne jamais bride auprès de son esclave, quand celui-ci implore son aide; et c'est bien moins son serviteur qu'il défend que son propre honneur. Le chagrin de mon cœur s'augmente encore, ma Dame, quand je pense que votre image y est peinte par la main même de l'Amour. Aussi devez-vous prendre d'autant plus de soin de lui, que l'empreinte qu'il porte de vous doit vous le rendre plus cher.

III. Mais, ô ma douce espérance ! si vous tardez de satisfaire à ma demande, sachez que je ne puis plus attendre et que mes forces sont à bout. C'est, d'ailleurs, ce qu'a dû vous faire comprendre l'ardeur que j'ai mise à chercher ma dernière espérance. Car l'homme est

II. Piacciavi, donna mia, non venir meno
 A questo punto al cor che tanto v' ama ;
 Poi sol da voi lo suo soccorso attende ,
 Chè buon signor mai non restringe 'l freno,
 Per soccorrere al servo, quando 'l chiama,
 Chè non pur lui, ma 'l suo onor difende :
 E certo la sua doglia più m'incende,
 Quand' io mi penso ben, donna mia, che vui
 Per man d'Amor là entro pinta sete :
 Così e voi dovete
 Vie maggiormente aver cura di lui,
 Che quel, da cui couvien ch' l ben s'appari,
 Per l'immagine sua ne tien più cari.

III. Se dir voleste, dolce mia speranza,
 Di dare indugio a quel ch'io vi domando,
 Sacciate che l'attender più non posso ;
 Ch'io sono al fine della mia possanza :

tenu de supporter tous les malheurs de la vie, jusqu'à ceux qui causent la mort, avant de mettre à l'épreuve son plus grand ami, sans savoir même si il le trouvera fidèle. Mais si la réponse de celui-ci est contraire, il n'y a rien qui paraisse plus dur, car alors la mort devient plus prompte et plus amère.

IV. Et vous êtes celle que j'aime le plus, qui pouvez me faire le plus de bien, celle en qui reposent mes plus fermes espérances. C'est pour vous, seulement, que je désire vivre, que je veux et que je demande les choses qui doivent concourir à élever votre gloire; car tout le reste me déplaît et m'est pénible. Vous seule pouvez me donner ce qu'aucun autre ne serait assez hardi pour m'accorder. Car Amour a mis en votre pouvoir le oui et le non tout entier. C'est pour cela que (*moi votre ser-*

E ciò conoscer voi dovete, quando
 L'ultima speme a cercar mi son mosso :
 Che tutti i carichi sostenere addosso
 De' l'uomo infino al peso ch'è mortale,
 Prima che 'l suo maggiore amico provi,
 Chè non sa, qual sel trovi ;
 E s'egli avvien che gli risponda male,
 Cosa non è che costi tanto cara ;
 Chè morte n'ha più tosta, e più amara.

IV. E voi pur sete quella ch'io più amo ;
 E che far mi potete maggior dono ;
 E'n cui la mia speranza più riposa :
 Che sol per voi servir, la vita bramo ;
 E quelle cose ch' a voi onor sono,
 Dimando e voglio ; ogni altra m'è noiosa :
 Dar mi potete ciò ch' altri non osa ;
 Che 'l sì e 'l nò tututto in vostra mano
 Ha posto Amore ; ond'io grande mi tegno.

riteur) je me tiens pour grand. La confiance que j'ai en vous vient de votre noble aspect; car, en vérité, quiconque vous regarde s'aperçoit, à vos traits, que la suprême Bonté réside en vous.

V. Laissez donc aller votre Salut, ô noble Dame, comme je vous en ai priée, et qu'il vienne dans le cœur de celui qui l'attend. Mais sachez que l'entrée de ce cœur est barrée par la flèche qu'Amour y lança, le jour que je fus pris; et que cette entrée est fermée pour tous autres que les envoyés d'Amour, qui la savent ouvrir en vertu de la même puissance qui la leur fait fermer. Aussi, dans le trouble où je suis, votre Salut me serait-il nuisible, si il venait sans être accompagné des messagers du Seigneur qui me tient en sa puissance.

VI. Chanson, il faut que tu marches rapidement parce

La fede ch'io v'assegno,
Muove dal vostro portamento umano;
Chè ciascun che vi mira, in veritate
Di fuor conosce che d'entro è pietate.

V. Dunque vostra salute omai si muova,
E vegna dentro al cor che lei aspetta,
Gentil madonna, come avete inteso:
Ma sappi ch' allo entrar di lui si trova
Serrato forte di quella saetta,
Ch' Amor lanciò lo giorno ch' io fu' preso,
Perchè lo entrare a tutti altri è conteso,
Fuor ch'a' messi d'Amor, ch'aprir lo sanno
Per volontà della virtù che 'l serra:
Onde nella m'ia guerra
La sua venuta mi sarebbe danno,
S'ella venisse senza compagna
De' messi del Signor, che m'ha in balia.

VI. Canzone, il tuo andar vuol esser corto;

que tu sais bien que celui pour qui tu te mets en route,
a peu de temps à sa disposition.

CHANSON. III.

I, Je suis si mécontent de mon état, que la pitié me
fait souffrir autant que la douleur. Car je sens, hélas
bien contre ce que je voudrais, se former l'air du der-
nier soupir dans mon cœur que ces beaux yeux ont
blessé quand Amour le lui ouvrit de ses propres mains,
dans le dessein de m'amener à l'instant suprême où j'ar-
rive. Ah ! comme ils se levèrent purs, doux et gracieux,
quand ils commencèrent l'œuvre de ma mort, de cette

Chè tu sai ben, che picciol tempo omai
Puotè aver luogo quel per che tu vai,

CANZONE. III.

I. E' m' incresce di me sì malamente
Ch' altrettanto di doglia
Mi reca la pietà, quanto 'l martiro :
Lasso, però che dolorosamente
Sento, contra mia voglia,
Raccoglièr l'aer del sezza' sospiro
Entro quel cor, ch' e' begli occhi feriro
Quando gli aperse Amor con le sue mani,
Per conducermi al tempo, che mi sfacc.
Oimè ! quanto piani
Soavi e dolci ver me si levaro,
Quando egli incominciò

mort qui m'est si amère maintenant ; quand ces yeux disaient : « Notre lumière apporte la paix !

II. « Nous donnerons la paix à votre cœur », disaient quelquefois à mes yeux ceux de cette belle Dame. Mais dès que leur intelligence se fut aperçue que le pouvoir de cette personne m'avoit totalement ravi l'esprit, ils se sont enfuis avec les enseignes d'Amour ; en sorte que je ne revis plus une seule fois leurs regards victorieux. De là est arrivé que mon âme, qui comptait sur leur assistance, est demeurée triste ; qu'elle voit le cœur auquel elle était épousée, presque mort ; et qu'enfin mon âme, toute ennamourée qu'elle soit, est forcée de se séparer de lui (*le cœur*).

III. Pleine d'amour, pleurant, mon âme s'en va donc

La morte mia ch' or tanto mi dispiace,
Dicendo : il nostro lume porta pace.

II. Noi darem pace al core, a voi diletto,
Dicieno agli occhi miei
Quei della bella donna alcuna volta :
Ma poichè sepper di lor intelletto,
Che per forza di lei
M'era la mente già ben tutta tolta,
Con le insegne d'Amor dieder la volta,
Sicchè la lor vittoriosa vista
Non si rivede poi una fiata :
Onde è rimasta trista
L'anima mia, che m'attendea conforto ;
Ed ora quasi morto
Vede lo core, a cui era sposata,
E partir le conviene innamorata.

III. Innamorata se ne va piangendo
Fuora di questa vita,
La sconsolata chè la caccia Amore :

hors de cette vie, mon âme inconsolable, puisqu'Amour la chasse. Elle quitte ce monde avec tant de douleur, qu'avant son départ, son créateur l'écoute avec compassion. Elle s'est concentrée au milieu du cœur, avec le reste de vie qui demeure éteinte au moment suprême où elle va s'en aller, Là, elle se plaint d'Amour qui la chasse de ce monde, se rapprochant le plus qu'elle peut des Esprits (*de la vie, les diverses facultés*) qui pleurent eux-mêmes, parce qu'ils vont perdre leurs compagnes.

IV. L'image de cette Dame ne cesse cependant pas de siéger dans l'intelligence où l'a placée Amour qui fut son guide. Elle est même devenue plus belle que jamais, et son sourire n'a jamais été plus gracieux. Elle lève ses yeux homicides, et, s'adressant à l'âme qui se plaint de de la séparation qu'elle éprouve : « Va-t'en, dit-elle, va-

Ella si muove quinci, sì dolendo,
 Ch' anzi la sua partita
 L'ascolta con pietate il suo Fattore.
 Ristretta s'è entro il mezzo del core
 Con quella vita che rimane spenta
 Solo in quel punto ch' ella sen va via :
 E quivi sì lamenta
 D'Amor, che fuor d'esto mondo la caccia ;
 E spesse volte abbraccia
 Gli spiriti che piangon tuttavia,
 Perocchè perdon la lor compagnia.

IV. L'immagine di questa donna siede
 Su nella mente ancora,
 Ove la pose Amor, ch'era sua guida ;
 E non la pesa del mal, ch'ella vede ;
 Anzi è vie più bell'ora
 Che mai, e vie più lieta par che rida :

t'en pour jamais, malheureuse ! » Ainsi se fait entendre au fond de moi-même cet objet de mon désir en me livrant encore combat, selon son usage ; mais toutes mes sensations sont alors moins vives et plus près du terme de leurs douleurs.

V. Le jour que cette Dame vint au monde, selon ce qui se trouve dans le livre de l'esprit, qui est près de me manquer (*la mémoire*), ma personne, toute jeune encore, éprouva une passion (*douleur*) toute nouvelle, qui me frappa de terreur au point que mes facultés furent toutes complètement suspendues et que je tombai atterré au son d'une voix qui frappa mon cœur. Or, si le livre ne me trompe pas, l'Esprit principal (*vital*) reçut une telle commotion, qu'il paraît bien que la Mort est venue

Ed alza gli occhi midiciali e grida
 Sopra colei che piange il suo partire :
 Vatten, misera, fuor, vattene omai.
 Questo gridò il desire,
 Che mi combatte, così, come suole ;
 Avvegna che men dole,
 Perocchè'l mio sentire è meno assai,
 Ed è piu presso'al terminar de' guai.

V. Lo giorno che costei nel mondo venne,
 Secondo che si trova
 Nel libro della mente che vien meno,
 La mia persona parvola sostenne
 Una passion nova,
 Tal ch'io rimasi di paura pieno ;
 Ch'a tutte mie virtù fù posto un freno
 Subitamente sì, ch'io caddi in terra
 Per una voce che nel cor percosse :
 E (se'l libro non erra)
 Lo Spirito maggior tremò sì forte
 Che parve ben, che Morte

en ce monde pour lui (*pour l'atteindre*). Maintenant ce-lui qui a causé ce malheur (*Amour*) s'en repent et en pleure.

VI. Mais lorsqu'après m'apparut cette grande Beauté qui cause à présent mes chagrins (*Béatrice*), ô nobles dames à qui je me suis adressé ; et que, dans l'admiration que fit naître sa haute vertu qui surpasse toutes les autres, mon âme se fut bien aperçue que son malheur était commencé, qu'un désir immense était créé en elle par cette longue et constante admiration à laquelle elle s'est livrée, alors elle (*l'âme*) dit à toutes les autres (*facultés*) : A la place d'une que j'ai vue, viendra la belle figure qui me fait déjà peur, et qui sera supérieure (*donna*) à nous toutes, aussitôt que le plaisir de ses yeux se manifestera.

VII. Jeunes dames qui avez tant de beauté dans les

Per lui in questo mondo giunta fosse ;
Ora ne incresce a quei che questo mosse.

VI. Quando m'apparve poi la gran biltate,
Che sì mi fa dolere,
Donne gentili, a cui io ho parlato,
Quella virtù che ha più nobilitate,
Mirando nel piacere
S'accorse ben, ch'l suo mal era nato ;
E connobbe il desio ch'era criato
Per lo mirare intento ch'ella fece ;
Sicchè piangendo disse all'altre poi :
Qui giugnerà in vece
D'una ch'io vidi, la bella figura,
Che già mi fà paura ;
E sarà donna sopra tutte noi,
Tosto che fia piacer degli occhi suoi.

VII. Io ho parlato a voi gioveni donne,

yeux, et dont Amour a rendu l'intelligence soumise et pensive, c'est à vous que je m'adresse afin de vous recommander mes chants partout où ils seront connus ; et en votre présence, je pardonne ma mort à cette belle Chose qui m'a frappé sans qu'elle s'en soit jamais affligée.

CHANSON. IV.

I. Dames qui savez vraiment ce que c'est qu'Amour, je veux m'entretenir avec vous de ma Dame, non que j'espère la louer dignement, mais dans l'intention de soulager mon esprit en parlant d'elle. Je dis que, lorsque je réfléchis à son mérite, l'Amour se fait si doucement

Ch'avete gli occhi di bellezze ornati,
 E la mente d'Amor vinta e pensosa :
 Perchè raccomandati
 Vi sian gli detti miei dovunque sono :
 E innanzi a voi perdono
 La morte mia a quella bella cosa,
 Che me n' ha colpa, e non fù mai pietosa.

CANZONE. IV.

I. Donne, ch'avete intelletto d'Amore
 Io vo' con voi della mia donna dire ;
 Non perch'io creda sue laude finire,
 Ma ragionar per isfogar la mente.
 Io dico che pensando il suo valore,

entendre à moi, que si je ne perdais pas toute hardiesse en ces moments, ce que je dirais rendrait tout le monde amoureux. Mais je ne veux pas m'élever si haut, dans la crainte que ma timidité ne me fasse tomber trop bas. Je traiterai donc avec vous, dames et demoiselles, mais bien légèrement, eu égard à son mérite, des éminentes qualités de ma Dame, car c'est un sujet dont on ne peut parler à tout le monde.

II. Un ange invoque Dieu en disant : « Sire, on voit au monde une merveille dont les manières nobles et gracieuses procèdent d'une âme dont la splendeur s'élève et parvient jusqu'ici-haut. » Le Ciel, à qui il ne manquait rien que de la posséder, la demanda à son Seigneur, et chaque Saint la réclame par ses prières. La seule Pitié plaide ma cause dans le Ciel ; en sorte que Dieu, sachant qu'il s'agit de ma Dame, dit : « O mes

Amor sì dolce mi si fà sentire,
 Che, s'io allora non perdessi ardire,
 Farei, parlando, innamorar la gente :
 Ed io non vo' parlar sì altamente,
 Ch'io divenissi per temenza vile ;
 Ma tratterò del suo stato gentile
 A rispetto di lei leggiaramente,
 Donne e Donzelle amoroze, con vui;
 Chè non è cosa da parlarne altrui.

II. Angelo chiama il Divino intelletto,
 E dice : Sire, nel mondo si vede
 Meraviglia nell' atto che procede
 Da un' anima, che fin quassù risplende :
 Lo cielo che non haveva altro difetto
 Che d'aver lei, al suo Signor la chiede ;
 E ciascun Santo ne grida mercede.
 Sola pietà nostra parte difende ;

bien aimés ! souffrez tranquillement que celle que vous désirez de voir reste autant qu'il vous plaira là où il y a quelqu'un (*Dante*) qui s'attend à la perdre, et qui dira aux damnés dans l'Enfer : J'ai vu l'espérance des bienheureux !

III. Ma Dame est désirée dans le plus haut des Cieux. Maintenant je veux vous faire connaître quelque chose de son mérite, et je dis : Toute dame qui veut prendre des manières nobles doit aller avec elle, parce que, quand elle s'avance quelque part, Amour jette aussitôt une glace sur les cœurs corrompus, qui frappe et détruit toutes leurs pensées. Celui qui serait exposé à la voir ou s'annoblirait ou mourrait ; et quand elle rencontre quelqu'un digne de la regarder, celui-là éprouve toute la puissance de ses vertus ; et s'il lui arrive qu'elle l'honore de son salut, elle le rend si modeste, si honnête et

Che parla Iddio? che di madonna intende?

Diletti miei, or sofferite in pace,

Che vostra speme sia quanto mi piace,

Là ov'è alcun che perder lei s'attende,

E che dirà nell' inferno a' mal nati :

Io vidi la speranza de' beati.

III. Madonna è desiata in sommo cielo :

Or vo' di sua virtù farvi sapere.

Dico : qual vuol gentil donna parere

Vada con lei ; chè, quando va per via,

Gitta ne' cor villani Amore un gelo,

Per che ogni lor pensiero agghiaccia e pere :

E qual soffrisse di starla a vedere

Diverria nobil cosa, o si morria :

E quando trova alcun che degno sia

Di veder lei, quei prova sua virtute ;

Chè gli addivien ciò che gli dà salute,

si bon, qu'il va jusqu'à perdre le souvenir de toutes les offenses qu'il a reçues. Cette Dame a encore reçu une grâce particulière de Dieu, car la personne qui lui a adressé la parole ne peut pas mal finir.

IV. *Amour* dit d'elle : Comment une chose mortelle peut-elle être si pure et si belle? Puis il la regarde et juge en lui-même que Dieu se propose d'en faire une chose merveilleuse : couleur de perle à peine sensible, comme il convient précisément à une dame de l'avoir. Elle possède autant de bonté que la nature en peut produire; et en la regardant, on apprendra à apprécier la beauté. De quelque manière qu'elle meuve ses yeux, il en sort des esprits enflammés d'Amour qui frappent les yeux de ceux qui la regardent, et ils pénètrent tellement que chacun va droit au cœur. Vous voyez l'Amour peint sur son visage, qu'aucun regard ne peut fixer sans être ébloui.

E sì l'umilia, che ogni offesa obblia :
 Ancor le ha Dio per maggior grazia dato,
 Che non può mal finir chi le ha parlato.

IV. Dice di lei Amor : cosa mortale
 Com' esser può, e fra sè stesso giura,
 Che Dio ne 'ntende di far cosa nova,
 Co'lor di perla quasi in forma, quale
 Convieni a donna aver non fuor misura :
 Ella è quanto di ben può far natura ;
 Per essemplio di lei beltà si prova.
 Degli occhi suoi, còmecc'h' ella gli muova,
 Escono spirti d'amore infiammati
 Che fieron gli occhi a qual che allor la guati,
 E passan sì che'l cor ciascun ritrova :
 Voi le vedete Amor pinto nel viso,
 Ove non puote alcun mirarla fiso.

V. Chanson, je sais que tu iras de tous les côtés, parlant à plusieurs dames, quand je t'aurai envoyée par le monde. Maintenant il faut que je t'avertisse, puisque je t'ai élevée pour être une fille jeune et simple d'Amour, de consulter là où tu arriveras, en disant : Enseignez-moi le chemin pour aller droit à la Dame vers laquelle je suis envoyée et dont la louange fait mon ornement. Et si tu ne veux pas faire une démarche inutile, ne t'arrête pas là où il y a des personnes corrompues. Fais en sorte, si tu le peux, de te découvrir seulement aux dames et aux hommes honnêtes qui te conduiront par la voie la plus courte. Tu trouveras Amour avec Elle (*Béatrice*); aie soin de me recommander à tous deux, comme tu dois le faire.

V. Canzone, io so che tu girai parlando

A donne assai, quando t'avrò avanzata :
 Or t'ammonisco, perch' io t'ho allevata
 Per figliuola d'Amor giovane e piana,
 Che là dove giugni tu dichì pregando :
 Insegnatemi gir; ch'io son mandata
 A quella, di cui lode io sono ornata :
 E se non vogli andar, siccome vana,
 Non ristare ove sia gente villana :
 Ingegnati, se puoi, d'esser palese
 Solo con donna o con uomo cortese,
 Che ti merranno per la via tosta :
 Tu troverai Auor con esso lei;
 Raccommandami a lor, come tu dei.

CHANSON. V.

I. Les chagrins du cœur ont fait éprouver une telle douleur aux yeux en pleurant, que désormais ils sont vaincus; et si je veux soulager maintenant le chagrin qui me mène peu à peu à la mort, je ne puis plus le faire qu'en exhalant des paroles pleines de plainte. Et comme je me souviens, ô nobles dames! que je parlais volontiers de Béatrice avec vous lorsqu'elle vivait, je ne veux m'adresser à qui que ce soit, excepté aux dames qui ont le cœur noble et tendre, et je dirai en pleurant qu'Elle s'en est allée subitement au ciel et a laissé Amour triste avec moi.

CANZONE. V.

I. Gli occhi dolenti per pietà del core
Hanuo di lagrimar sofferta pena,
Sì che per vinti son rimasi omai :
Ora s'io voglio sfogare il dolore
Che a poco a poco alla morte mi mena,
Convienmi di parlare traendo guai :
E perchè mi ricorda ch'io parlai
Della mia donna mentre ch'ella vivia ,
Donne gentili, volentier, con vui,
Non vo' parlarne altrui,
Se non a cor gentil ch' in donna sia :
E dicerò di lei piangendo pui
Che se n'è gita in ciel subitamente
Ed ha lasciato Amor meco dolente.

II. Béatrice est allée au haut du ciel, dans le royaume où les Anges jouissent de la paix ; elle est avec eux, et elle est séparée de vous, ô dames ! Ce n'est l'excès ni du froid du chaud (*maladies*) qui nous l'a enlevée, comme il arrive de toutes les autres ; ce sont sa bonté et sa modestie insignes qui nous l'ont fait perdre. Elle a traversé les cieus en faisant éclater tant de mérite, que le Maître Éternel, émerveillé, a éprouvé un doux désir d'appeler une si belle âme, et il l'a fait monter d'ici-bas jusqu'à lui, reconnaissant que cette triste vie n'était pas digne d'une Chose si belle.

III. Pleine de grâce, cette âme noble s'est séparée de sa belle personne, et, glorieuse, a été habiter un lieu digne d'elle. Celui qui, en en parlant ne pleure pas, a un cœur de pierre, si méchant et si bas qu'aucun Esprit

II. Ita se n'è Beatrice in alto cielo,

Nel reame, ove gli angeli hanno pace,
E sta con loro ; e voi, donne, ha lasciate.

Non la ci tolse qualità di gelo,
Nè di calor, siccome l'altre face ;

Ma sola fù sua gran benignitate,
Chè luce della sua umiltate

Passò li cieli con tanta virtute,

Che fe' maravigliar l'eterno sire,
Sì che dolce desire

Lo giunse di chiamar tanta salute ;

E fella di quaggiuso a sè venire ;

Perchè vedea ch'esta vita noiosa

Non era degna di sì gentil cosa.

III. Partissi della sua bella persona

Piena di grazia l'anima gentile,

Ed è sì gloriosa in loco degno.

Chi non la piange, quando ne ragiona,

bienveillant n'y peut pénétrer. Quelque élevée que soit l'intelligence de ceux qui ont le cœur bas, jamais ceux-là ne peuvent imaginer quelque chose à propos d'elle : aussi ne se sentent-ils jamais disposés à pleurer ; tandis qu'au contraire, la tristesse, l'envie de pleurer et de mourir de chagrin, s'emparent de tous ceux qui, ne fût-ce que par la pensée, se sont rendu raison de ce qu'elle a été sur la terre et comment elle en a été enlevée.

IV. Les soupirs me font éprouver des angoisses quand la réflexion reproduit dans ma pensée grave le souvenir de celle qui a déchiré mon cœur. Très-souvent, en portant mes idées sur la mort, j'éprouve un désir si doux de l'obtenir, que mon visage change entièrement de couleur ; et quand ces imaginations se sont emparées de moi, j'éprouve tant de douleurs de tous côtés,

Core ha di pietra, sì malvagio e vile
 Ch'entrar nou vi può spirito benegno.
 Non è di cor villan sì alto ingegno,
 Che possa imaginar di lei alquanto,
 E però non gli vien di pianger voglia :
 Ma n'ha tristizia e doglia
 Di sospirar e di morir di pianto,
 E d'ogni consolar l'anima spoglia,
 Chi vede nel pensiero alcuna volta
 Quale ella fù, e com' ella n'è tolia.

IV. Dannomi angoscia li sospiri forte,
 Quando il pensier nella mente grave
 Mi reca quella che m'ha il cor diviso :
 E spesse fiate pensando alla morte,
 Me ne viene un desio tanto soave,
 Che mi tramuta lo color nel viso.
 Quando l'imaginar mi tien ben fiso,
 Giungemi tanta pena d'ogni parte,

qu'elles me font revenir à moi, que la honte me fait fuir la foule, et qu'ensuite seul, pleurant, j'appelle Béatrice, et dis ; « Tu es donc morte ! » Et pendant que je l'appelle, je me sens mieux.

V. Pleurer et soupirer me serre tellement le cœur partout où je me trouve seul, que celui qui pourrait m'entendre en serait touché ; et telle a été ma vie depuis que ma Dame est allée dans le siècle nouveau, que personne ne pourrait en donner une idée. Moi-même, ô dames, quand je le voudrais, je ne pourrais vous dire quel je suis, tant la vie amère me fait souffrir ; cette vie si découragée, qu'il me semble que tout homme, à l'aspect de mon visage pâle, me dit : « Je t'abandonne. » Mais

Ch'io mi riscuoto per dolor ch'io sento ;
 E sì fatto divento,
 Che dalle genti vergogna mi parte ;
 Poscia piangendo, sol nel mio lamento
 Chiamo Beatrice, e dico : or se' tu morta !
 E mentre ch'io la chiamo, mi conforta.

V. Pianger di doglia e sospirar d'angoscia
 Mi strugge il core, ovunque sol mi trovo,
 Sì che ne increscerebbe a chi'l vedesse :
 E quale è stata la mia vita, poscia
 Che la mia donna andò nel secol nuovo,
 Lingua non è che dicer lo sapesse :
 E però, donne mie, pur ch'io volesse,
 Non vi saprei ben dicer quel ch'io sono ;
 Sì mi fa travagliar l'acerba vita,
 La quale è sì invilita,
 Che ogni uomo par mi dica : io t'abbandono,
 Vedendo la mia labbia tramortita.
 Ma qual ch'io sia, la mia donna se'l vede,
 Ed io ne spero ancor da lei mercede.

quel que je puisse être, ma Dame le voit, et j'espère encore quelque récompense de sa part.

VI. O ma triste Chanson ! va maintenant tout en pleurs retrouver les dames et demoiselles à qui tes sœurs avaient coutume de porter la joie ; et toi, fille de la douleur, inconsolable, va les retrouver et reste avec elles.

CHANSON. VI.

I. Mort, puisque, de quelque côté que je porte mes regards, je n'aperçois personne à qui je puisse adresser mes plaintes, ni en qui la pitié fasse naître quelques soupirs en ma faveur ; puisque tu es celle qui m'enlève

VI. Pietosa mia Canzone, or va' piangendo,
E ritrova le donne e le donzelle,
A cui le tue sorelle
Erano usate di portar letizia ;
È tu che sei figliuola di tristizia
Vattene sconsolata a star con elle.

CANZONE. VI.

I. Morte, poich' io non trovo a cui mi doglia
Nè cui pietà per me muova sospiri,
Ove ch' io miri, o'n qual parte ch' io sia ;
E perchè tu se' quella che mi spoglia
D'ogni baldanza, e vesti di martiri,
E per me giri ogni fortuna ria ;

toute confiance en moi-même, qui me revet de douleurs et tourne contre moi les traits de la mauvaise fortune; ô Mort, puisque tu peux rendre ma vie pauvre ou riche, selon ton plaisir, c'est vers toi que je tourne ma face semblable à celle d'une personne morte; c'est à toi que je me présente comme à un être miséricordieux, en pleurant, ô Mort, cette douce paix que tu vas m'enlever, si tu frappes cette Dame que mon cœur porte en lui, cette Dame qui mène à tout ce qui est bon.

II. Mort, cette paix que tu me ravis, et pour laquelle je viens pleurer devant toi, je ne puis te dire ce qu'elle est; mais tu pourras le comprendre si tu regardes mes yeux baignés de pleurs, si tu fais attention à la douleur que je garde en dedans de moi, si tu vois le signe que j'ai et qui distingue ceux qui te sont dévoués. Ah ! si la peur m'a déjà mis dans un tel état, que fera donc la

Perchè tu, Morte, puoi la vita mia
Povera e ricca far, come a te piace,
A te couven, ch' io drizzi la mia face
Dipinta in guisa di persona morta.
Io vegno a te, come a persona pla,
Piangendo, Morte, quella dolce pace,
Che colpo tuo mi tolle, se disface
La donna che con seco il mio cor porta :
Quella ch' è d'ogni ben, la vera porta.

II. Morte, qual sia la pace che mi tolli
Perchè dinanzi a te piangendo vegno,
Qui non l'assegno; chè veder lo puoi,
Se guardi agli occhi miei di pianti molli ;
Se guardi alla pietà ch'ivi entro tegno ;
Se guardi al segno ch'io porto de' tuoi.
Deh ! se paura già co' colpi suoi
M'ha così concio, che farà 'l tormento ,

douleur ? Si je vois s'éteindre la lumière de ces beaux yeux qui me servaient ordinairement de guide si favorable, alors, je le vois bien, c'est que tu as arrêté ma fin et que tu la veux ; mais, dans mes gémissements mêmes, tu trouveras quelque douceur ; et je crains bien, d'après ce que j'éprouve déjà, que, pour éviter de plus grandes douleurs, je voudrai mourir, et qu'il ne se trouvera personne pour me tuer.

III. Mort, si tu détruis cette noble personne, dans laquelle l'intelligence des autres reconnaît toutes les hautes perfections qu'elle possède, tu bannis la vertu, tu la détruis ; tu enlèves l'asyle à toute grâce, tu éteins l'effet de toute récompense méritée, tu anéantis la beauté qui est en Elle, beauté qui brille d'autant plus des dons célestes, que la créature était plus digne de recevoir la lumière d'en haut. Tu romps et divises cette bonne foi d'A-

S'io veggio il lume de' begli occhi spento,
 Che suole essere a' miei sì dolce guida ?
 Ben veggio che 'l mio fin consenti e vuoi :
 Sentirai dolce sotto il mio lamento :
 Ch'io temo forte già, per quel ch'io sento,
 Che, per aver di minor doglia strida,
 Vorrò morire, e non fia chi m'occida.

III. Morte, se tu questa gentile occidi,
 Lo cui sommo valore all' intelletto
 Mostra perfetto ciò che 'n lei si vede,
 Tu discacci virtù, tu la disfidi ;
 Tu togli a leggiadria il suo ricetta,
 Tu l'alto effetto spegni di mercede :
 Tu disfai la belta ch' ella possiede,
 Laqual tanto di ben più ch' altra luce,
 Quanto conven a cosa che n'adduce
 Lume di cielo in criatura degna ;

mour vrai qui la conduit. Enfin, si tu éteins cette belle lumière, ô Mort, l'Amour pourra bien dire partout où il règne : J'ai perdu ma belle enseigne !

IV. O Mort ! que tes regrets égalent le mal le plus grand dont on ait jamais entendu parler, celui qui suivrait la mort de cette Dame. Détends donc ton arc, afin que la flèche que tu as déjà placée ne s'échappe pas de la corde pour percer le cœur. Au nom de Dieu, pitié, regarde à ce que tu fais. Refrène un peu cette audace qui te porte à frapper cette Dame en qui Dieu a mis une grâce si parfaite. Mort ! écoute-moi, pitié si tu en as ; car déjà je vois le ciel s'ouvrir et les anges de Dieu qui descendent dans l'intention de porter là-haut l'âme sainte de celle en l'honneur de qui on chante des louanges dans les cieux.

Tu rompi e parti tanta buona fede
Di quel verace Amor che la conduce.
Se chiudi, Morte, la sua bella luce,
Amor potrà ben dire ovunque regna :
Io ho perduto la mia bella insegna !

IV. Morte, adunque di tanto mal t'incresca,
Quanto seguirà se costei muore,
Che fia 'l maggiore, che si sentisse mai
Distendi l'arco tuo sì, che non esca
Pinta per corda la saetta fore,
Che per passare il core, già messa v' hai :
Deh qui mercè per Dio, guarda che fai ;
Raffrena un poco il disfrenato ardire
Che già è mosso per voler ferire
Questa, in cui Dio mise grazia tanta :
Morte, deh non tardar mercè, se l'hai ;
Chè mi par già veder lo cielo aprire,
E gli angeli di Dio quaggiù venire,

V. Chanson, tu vois combien le fil auquel s'attachent mes espérances est délicat, et à quoi je serais réduit si je perdais cette Dame. Ainsi, ma dernière née, avec simplicité et modestie prends ta course sans tarder; c'est à toi que je confie ma prière; et avec cette humilité qui t'est propre va te présenter, ô ma triste Chanson, à la Mort, afin que tu rompes les portes de la cruauté et que tu parviennes jusqu'à l'arbre de la miséricorde et à ses fruits. Et si il arrive que tu puisses détourner la fatale volonté de la Mort, hâte-toi d'en porter la nouvelle à notre Dame et de lui rendre le courage afin que cette âme noble, à qui j'appartiens, fasse encore profiter le monde de sa salutaire présence.

Per volerne portar l'anima santa
Di questa, in cui onor lassò si canta.

V. Canzon, tu vedi ben come è sottile
Quel filo a cui s'atten la mia speranza;
E quel che senza questa donna io posso:
Però con tua ragion, piana ed umile
Muovi, novella mia, non far tardanza;
Ch' a tua fidanza s'è mio prego mosso:
E con quel umiltà che tieni addosso
Fatti, pietosa mia, dinanzi a Morte:
Sicch' a crudelità rompa le porte,
E giunghi alla mercè del frutto bono;
E s'egli avvien che per te sia rimosso
Lo suo mortel voler, fa' che ne porte
Novelle a nostra donna, e la conforte;
Sì ch' ancor faccia al mondo di se dono
Questa anima gentil, di cui io sono.

CHANSON. VII.

I. Une Dame miséricordieuse, ornée de jeunesse et de toutes les distinctions humaines, était là dans le lieu où j'appelaïis souvent la mort. A la vue de mes yeux pleins de tristesse, et en entendant les paroles vides de sens que je laissais échapper, épouvantée, elle se mit à pleurer abondamment. D'autres dames, averties par elle de mon état, la firent sortir puis s'approchèrent de moi pour s'assurer si je pourrais les entendre. L'une me dit : « Ne dormez plus ; » l'autre : « Pourquoi vous laissez-vous aller ainsi au découragement ? » Alors je quittai mes imaginations, et me mis à prononcer le nom de ma Dame.

CANZONE. VII.

I. Donna pietosa e di novella etate,
 Adorna assai di gentilezze umane,
 Ch'era là ov'io chiamava spesso morte,
 Veggendo gli occhi miei pien di pietate,
 Ed ascoltando le parole vane,
 Si mosse con paura a pianger forte ;
 Ed altre donne che si furo accorte
 Di me, per quella che meco piangia,
 Fecer lei partir via,
 Ed appressarsi per farsi sentire.
 Qual dicea : Perchè sì ti conforte ?
 Allor lasciai la nuova fantasia,
 Chiamando il nome della donna mia.

II. J'éprouvais une douleur si vive en parlant, tant ma voix était altérée par les angoisses et les pleurs que moi seul pus entendre au fond de mon cœur, le nom que je prononçais. Alors Amour fit tourner mon visage qui exprimait la honte, vers ces dames. Et mon aspect leur parut tel, qu'il donna l'idée de la mort. « Ah ! disaient-elles, ranimons son courage. » Toutes ensemble priaient humblement, et me répétaient souvent : « Qu'as-tu vu ? Tu manques donc de courage ? » Et dès que j'eus repris un peu de force, je leur répondis : « Mes dames, je vous le dirai. »

III. Tandis que je réfléchissais sur ma frêle existence et sur l'incertitude de sa durée, Amour pleura au fond de mon cœur, son habitation ordinaire, et mon âme en fut si troublée que je me dis ces mots en soupirant : « Il faudra donc que ma Dame meure ? » Le chagrin s'em-

II. Era la voce mia sì dolorosa,
E rotta sì d'all' angoscia ed dal pianto,
Ch'io solo intesi il nome nel mio core ;
E con tutta la vista vergognosa
Ch'era nel viso mio giunta cotanto,
Mi fece verso lor volgere Amor :
Ed era tale a veder mio colore
Che facea ragionar di morte altrui.
Deh ! consoliam costui :
Dicea l'una all'altra umilmente.
E dicevan sovente :
Che vedestù che tu non hai valore ?
E quando un poco confortato fui,
Io dissi : Donne dicerollo a vui.

III. Mentre pensava la mia frêle vita,
E vedea'l suo durar com'è leggero,
Piansemi Amor nel cor ove dimora ;

para si fortement de moi alors, que je laissai lâchement mes yeux se fermer. Bientôt mes Esprits se sentirent tellement troublés que chacun d'eux alla à l'aventure. Enfin, privé de ma connaissance, et hors de la réalité, j'eus une apparition de femmes dont l'expression indiquait la colère; elles me criaient : « Il faut que tu meures ! il faut que tu meures ! »

IV. Ensuite j'aperçus une foule de choses épouvantables au commencement de mon rêve. J'ignorais en quel lieu je pouvais être; je croyais voir des dames marchant avec les cheveux épars; les unes pleurant, les autres poussant des cris de douleur qui lançaient le feu de la tristesse. Bientôt il me sembla apercevoir le soleil qui se troublait et l'étoile du soir apparaître. Tous deux pleuraient. Les oiseaux, arrêtés dans l'air, tombaient,

Perchè l'anima mia fù sì smarrita
 Che sospirando dicea nel pensiero :
 Ben converrà che la donna mia mora.
 Io presi tanto smarrimento allora,
 Che chiusi gli occhi vilmente gravati;
 Ed eran sì smagati
 Li spiriti miei, che ciascun giva errando;
 E poi imaginando
 Di conoscenza e di verità fuora,
 Visi di donne mi parver crucciati
 Che mi dicean : Se' morto; pur morrati !

IV. Poi vidi cose dubitose molte
 Nel vano imaginar ov'io entrai :
 Ed esser mi pareva non so in che loco,
 E veder donne andar per via disciolte,
 Qual lagrimando, e qual traendo guai,
 Che di tristizia saettavan foco.
 Poi mi parve vedere a poco a poco

et la terre tremblait. Alors un homme faible et pâle s'étant présenté à moi, me dit : « Que fais-tu ? Ne sais-tu pas la grande nouvelle ? Ta Dame, cette personne si belle, elle est morte. »

V. Je levai au ciel mes yeux baignés de larmes, et je vis les Anges qui, semblables à une pluie de manne, retournaient au ciel guidés par une nuée derrière laquelle ils chantaient ensemble : « Hosanna ! » S'ils en avaient dit davantage je vous le dirais. Alors Amour me dit : « Je ne te cache plus rien ; viens voir notre Dame qui est gisante morte ; » L'image trompeuse me conduisit en effet vers ma Dame, qui était sans vie. Et quand je fus près d'elle, je m'aperçus que des dames la couvraient d'un voile. Son visage exprimait quelque

Turbar sole, ad apparir la stella,
E pianger egli, ed ella ;
Cader augelli volando per l'a're
E la terra tremare :
Ed uom m'apparve scolorito e fioco
Dicendomi : che fai ? Non sai novella ?
Morta è la donna tua ch'era sì bella.

V. Levava gli occhi miei baguati in pianti,
E vedea, che parean pioggia di manna,
Gli Angeli che tornavan suso in cielo,
Ed una nuvoletta avean davanti ,
Dopo laqual gridavan tutti : Osanna !
E s'altro avesser detto a voi dire'lo.
Allor diceva Amor : Più non ti celo ;
Vieni a veder nostra donna che giace.
Lo imaginar fallace
Mi condusse a veder mia donna morta :
E quando io l'avea scorta,
Vedea che donnc la covrian d'un velo ;

chose de si pur et de si modeste, qu'elle semblait dire :
« Je suis en paix. »

VI. En observant son air si humble, la douleur me rendit si humble moi-même, que je m'écriai : « O Mort ! je te tiens maintenant pour une très-douce chose, puisque tu as pénétré jusque dans ma Dame ; et loin d'être irritée, tu dois ressentir de la compassion, ô Mort, puisque te ressemblant déjà, (*par la pâleur*), je m'avoue désireux d'être mis au nombre des tiens. Viens donc, car mon cœur t'appelle. » Après avoir épuisé ma douleur, je me retirai ; et quand je fus seul, je m'écriai en regardant le royaume d'en haut : « Belle âme ! Heureux qui te voit !... » Alors les dames m'éveillèrent et je les remerciai.

Ed un' avea seco umiltà verace
Che pareo che dicesse : Io sono in pace.

- VI. Io divenia nello dolor sì umile
Veggendo in lei tanta umiltà formata
Ch'io dicea : Morte assai dolce ti tegno ;
Tu dei omai esser cosa gentile,
Poichè tu sè' nella mia donna stata,
E dei aver pietate, e non disdegno :
Vedi che sì desideroso vegno
D'esser de' tuoi ch'io ti somiglio in fede :
Vieni, ch'il cor ti chiede.
Poi mi partii, consumato ogni duolo :
E quando io era solo
Dicea, guardando verso l'altro regno :
Beato, anima bella, che ti vede !
Voi mi chiamaste allor, vostra mercede.

CHANSON. VIII.

I. Amour, qui envoies ta puissance du ciel, comme le soleil envoie sa splendeur dont la force se manifesto d'autant plus que l'objet atteint par ses rayons est plus noble ; ainsi , haut Seigneur, tu chasses les idées basses de tous les cœurs, tu triomphes de toutes les mauvaises passions, comme le soleil met en fuite l'obscurité et le froid. C'est donc de toi que vient tout le bien qui anime le monde; et sans toi, toute la faculté que nous avons de bien faire est détruite. C'est comme une peinture dans l'obscurité qui ne peut être vue et où la couleur et l'art restent impuissants.

CANZONE. VIII.

I. Amor, che muovi tua virtù dal cielo,
Come'l sol lo splendore
Che là si apprende più lo suo valore,
Dove più nobiltà suo raggio trova ;
E come el fuga oscuritate e gelo,
Così, alto Signore,
Tu scacci la villate altrui del core,
Nè ira contra te fa lunga prova :
Da te convien che ciascun ben si mova,
Per lo qual si travaglia il mondo tutto :
Senza te è distrutto
Quanto avemo in potenza di ben fare,
Come pittura in tenebrosa porte,
Che non si può mostrare,
Nè dar diletto di color, nè d'arte.

II. Ta lumière a toujours frappé mon cœur, comme le soleil pénètre le rayon ; aussi, dès le premier moment, mon âme s'est-elle faite la servante de ta puissance. C'est ce qui a donné naissance à une pensée qui, par sa douce persuasion, me conduit à admirer chaque chose belle, avec d'autant plus d'ardeur qu'elle est plus agréable. C'est en regardant ainsi que s'est gravé dans mon esprit le souvenir d'une jeune Dame qui s'est emparée de moi, et m'a enflammé comme l'eau limpide (*par l'effet de la réflexion*) allume le feu. Car, en la rencontrant, tes rayons, dont je suis resplendissant, s'élèvent jusque dans les yeux de cette Dame (1).

(1) Cette image, empruntée à un phénomène physique, la réflexion d'une lumière dans l'eau, est tant soit peu embrouillée. Cependant le poète veut dire : que l'*Amour* étant le rayon lumineux et la *Dame* l'eau pure qui le réfléchit, *Dante* en reçoit l'image que son regard renvoie ensuite dans les yeux de sa Dame. C'est de la catoptrique spirituelle.

II. Feremi il core sempre la tua luce,
 Come 'l raggio la stella,
 Poichè l'anima mia fù fatta ancella
 Della tua podestà primieramente :
 Onde ha vita un pensier che mi conduce,
 Con sua dolce favella,
 A rimirar ciascuna cosa bella,
 Con più diletto, quauto è più piacente.
 Per questo mio guardar m'è nella mente
 Una giovene entrata, che m'ha preso ;
 Ed hammi in foco acceso,
 Come acqua per chiarezza foco accende :
 Perchè nel suo venir li raggi tuoi ,
 Con li quai mi risplende,
 Saliron tutti su negli occhi suoi.

III. Autant elle est belle dans son être, noble dans ses actions et amoureuse, autant mon imagination, qui ne s'arrête jamais, se plaît-elle à l'orner dans mon esprit où je la porte sans cesse. Non que mon imagination soit capable, par elle-même, de s'élever à quelque chose de si haut, mais, soutenue dans une telle hardiesse au-delà de ce qui est accordé à notre nature, par ta puissante influence (*celle d'Amour*). Sa beauté reçoit sa force de ta vertu, autant qu'il est possible de reconnaître une cause d'après l'effet produit sur un digne sujet. Ainsi la chaleur nous fait préjuger le soleil, bien qu'elle ne donne ni n'enlève la vertu à cet astre, mais parce qu'elle transmet hors de lui ses bienfaisants effets.

IV. Ainsi donc, Seigneur de si noble nature, source de qui émane cette noblesse et tous les autres

III. Quanto è nell' esser suo bella e gentile

Negli atti, ed amorosa,
Tanto lo imaginar che non si posa,
L'adorna nella mente, ov'io la porto :
Non che da se medesimo sia sottile
A così alta cosa ;
Ma dalla tua virtute ha quel ch'egli osa,
Oltra il poder che natura ci ha porto :
E sua beltà del tuo valor conforto,
In quanto giudicar si puote effetto
Sovra degno soggetto,
In guisa che è il sol segno di foco ;
Lo qual non dà a lui, n'è to' virtute;
Ma fallo in altro loco
Nell' effetto parer di più salute.

IV. Dunque, signor di sì gentil natura,

Che questa nobiltate
Che vien quaggiuso, e tutta altra bontate

biens que nous connaissons ici-bas, jette un regard miséricordieux sur ma vie et considère combien elle est dure. Car l'ardeur que tu me fais ressentir pour cette beauté est un poids trop lourd pour mon cœur. Par tes douces persuasions, fais savoir à cette Dame le violent désir que j'ai de la voir, et ne souffre pas, Amour, qu'elle me conduise si jeune encore à la mort; car elle ne s'aperçoit pas encore à quel point elle me plait, avec quelle force je l'aime, et qu'elle porte la paix de mon âme dans ses yeux.

V. Si tu m'aides, il t'en reviendra beaucoup d'honneur, et, pour moi, ce sera un riche don; d'autant plus que je n'ignore pas que j'en suis arrivé à un point où je ne puis plus défendre ma vie, car mes esprits sont combattus par quelqu'un (*Amour*) si puissant, qu'à moins

Lieva principio della tua altezza,
 Guarda la vita mia, quanto ella è dura,
 E prendine pietate:
 Chè lo tuo ardor per la costei beltate
 Mi fa sentire al cor troppa gravezza.
 Falle sentire, Amor, per tua dolcezza,
 Il gran disio ch'lo ho di veder lei:
 Non soffrir che costei
 Per giovinezza mi conduca a morte;
 Chè non s'accorge ancor, com' ella piace,
 Ne come io l'amo forte,
 Ne che negli occhi porta la mia pace.

V. Onor ti sarà grande, se m'aiuti,
 Ed a me ricco dono,
 Tanto quanto conosco ben ch'lo sono
 Là ov'io non posso difender mia vita:
 Chè gli spiriti miei son combattuti
 Da tal, ch'io non ragiono

que ta volonté ne leur accorde le pardon, je ne pense pas qu'ils puissent éviter la mort. En outre, ta puissance sera sentie par cette belle Dame qui est si digne de tes soins; car il semble juste de l'environner du cortège de tous les biens, comme celle qui a été mise au monde pour exercer le pouvoir suprême sur l'intelligence de tous ceux qui voient sa beauté.

CHANSON. IX.

I. Trois dames se sont approchées de mon cœur, se tenant dehors, parce que celui qui est le maître de ma vie, Amour, en occupe l'intérieur. Ces dames sont si

(Se per tua volontà non han perdono)
Che possan guari star senza finita :
Ed ancor tua potenza fia sentita
In questa bella donna che n'è degna ;
Chè par che si convegna
Di darle d'ogni ben gran compagnia ;
Come a colei che fù nel mondo nata
Per aver signoria
Sovra la mente d'ogni uom che la guata.

CANZONE. IX.

I. Tre donne intorno al cuor mi son venute
E seggionsi di fore,
Chè dentro siède Amore,

belles, elles ont un tel mérite, que le puissant maître qui, comme je l'ai dit, habite mon cœur, veut à peine parler d'elles. Chacune paraît triste, éperdue, comme une personne pourchassée et lasse, à qui tout le monde manque à la fois et pour qui sa vertu et sa noblesse sont devenues inutiles. A les entendre, il fut un temps où elles étaient aimées et chéries ; mais maintenant elles ne sont plus que des objets de haine ou d'indifférence. Ainsi, délaissées, elles sont venues vers moi, comme à la maison d'un ami, car elles savent que celui que j'ai nommé Amour y demeure.

II. L'une laisse aller beaucoup de paroles plaintives, et, comme une rose dont la tige est brisée, elle se repose sur sa main ; son bras nu, soutenant sa douleur,

Lo quale è in signoria della mia vita,
 Tanto son belle, e di tanta virtute,
 Che'l possente signore,
 Dico quel che è nel core,
 Appena di parlar di lor s'aita.
 Ciascuna par dolente e sbigottita,
 Come persona discacciata et stanca,
 Cui tutta gente manca,
 E cui virtute e nobiltà non vale.
 Tempo fù già, nel quale,
 Secondo il lor parlar, furon dilette ;
 Or sono a tutti in ira ed in non cale.
 Queste così solette
 Venute son, come a casa d'amico ;
 Chè sanno che ben dentro è quel ch'io dico.

II. Dolesi l'una con parole molto ;

E'n sulla man sì posa,
 Come succisa rosa ;
 Il nudo braccio di dolor colonna

reçoit les pleurs qui coulent de ses yeux, tandis que de l'autre main elle cache son visage humecté par les larmes. Sans ceinture et pieds nus, aucun vêtement n'indique son sexe; et comme Amour vit tout aussitôt, par une déchirure de sa robe, ce qu'il ne convient pas de dire; malin et miséricordieux tout à la fois, il lui adressa des questions sur elle et sur sa douleur. « Ah ! répondit-elle d'une voix entrecoupée de soupirs, ce qui nous amène vers toi, c'est notre nature et nos qualités bien peu prisées aujourd'hui ! Plus triste que les autres, je suis sœur de ta mère (*la justice*) et me nomme Droiture, bien pauvre, comme tu en peux juger par mes habits et ma ceinture.

III. Dès qu'elle se fut fait ouvertement connaître, la pitié et la honte s'emparèrent de mon Seigneur, qui demanda à Droiture quelles étaient ses deux compagnes.

Sente lo raggio che cade dal volto ;
 L'altra man tiene ascosa
 La faccia lacrimosa,
 Discinta e scalza, e sol di sè par donna.
 Come Amor prima per la rotta gonna
 La vide in parte, ch'ì tacere è bello,
 Egli pietoso e fello
 Di lei e del dolor fece dimanda.
 O di pochi vivanda,
 (Rispose in voce con sospiri mista)
 Nostra natura qui a te ci manda.
 Io che son la più trista,
 Son suora alla tua madre, e son Drittura ;
 Povera (vedi) a' panni ed a cintura.

III. Poichè fatta si fù palese e conta,
 Doglia e vergogna prese
 Il mio Signore, e chiese

Et celle qui était si disposée à pleurer eut à peine entendu ces mots que, se laissant plus vivement encore aller à sa douleur, elle dit : Est-ce que les larmes de mes yeux n'excitent pas ta pitié ? Puis continuant : Tu dois savoir, ajouta-t-elle, que, naissant d'une fontaine, le Nil n'est d'abord qu'un petit fleuve, là où le grand luminaire brûle jusqu'au feuillage de l'osier. Près de cette onde virginale, je mis au monde celle qui, ici près, essuie ses pleurs avec ses tresses blondes ; et cette belle créature, sortie de mon sein, en se mirant dans les eaux pures de la fontaine, engendra cette troisième, qui est placée un peu plus loin de moi.

IV. Enfin, quoique un peu tard, les soupirs d'Amour se firent passage, et le Seigneur, dont les yeux malins d'abord s'étaient enfin mouillés de larmes, salua ses

Ch'ì fossar l'altre due ch'èran con lei.

E questa ch'era sì di pianger pronta,

Tosto che lui intese,

Più nel dolor s'accese,

Dicendo : or non ti duol degli occhi miei ?

Poi cominciò : Siccome saper dei,

Di fonte nasce Nilo picciol fiume,

Ivi, dove'l gran lume

Toglie alla terra del vinco la fronda.

Sovra la vergin onda,

Generai io costei che m'è da lato,

E che s'asciuga con la treccia bionda :

Questo mio bel portato,

Mirando sè nella chiara fontana,

Generò questa che m'è più lontana.

IV. Fenno i sospiri, Amore un poco tardo ;

E poi con gli occhi molli,

Che prima furon folli,

trois sœurs inconsolables. Puis, ayant pris deux dards d'espèce différente : « Relevez la tête, leur dit-il, voici les armes que j'ai désirées. Si vous les voyez rouillées, c'est par défaut d'usage. Générosité, Tempérance et la troisième fille de notre sang (*Droiture*) vont mendiant sur la terre. Cependant si c'est un mal, c'est aux hommes que cela touche et qui participent aux dons célestes à en témoigner leurs plaintes par leurs yeux et par leur bouche ; mais non pas à nous, qui faisons partie de la Cité éternelle ; car si nous en sommes blessés en ce moment, nous saurons bien trouver ceux qui feront briller ce dard. »

V. Et moi, qui entends donner, dans un langage divin, des plaintes et des consolations à de si hautes victimes, je regarde comme un honneur l'exil auquel je

Salutò le germane sconsolate :
 E poichè prese l'uno e l'altro dardo,
 Disse : drizzate i colli ;
 Ecco l'armi ch'io volli ;
 Per non l'usar, le vedete turbate.
 Larghezza e Temperanza, e l'altre nate
 Del nostro sangue mendicando vanno :
 Però se questo è danno,
 Planganlo gll occhi, e dolgasi la bocca
 Degli uomini a cui tocca,
 Che sono a'raggi di cotai ciel giunti,
 Non nol, che semo dell' eterna rocca :
 Che se noi siamo or punti,
 Noi pur saremo, e pur troverem gente,
 Che questo dardo farà star lucente.

V. Ed io ch'ascolto nel parlar divino
 Consolarsi e dolersi
 Così alti dispersi,

suis condamné ; et si une décision ou la force du destin veut que le monde change les blanches fleurs en noires ; au résultat, tomber au milieu des bons est un sort digne de gloire. Et si ce n'était l'éloignement, qui prive mes yeux de la belle image qui m'a enflammé, je regarderais comme léger un malheur qui me pèse tant ; mais le feu a tellement consumé ma chair et mes os, que la mort a déjà levé sa massue sur ma poitrine. En supposant donc que j'aie commis une faute, il s'est passé assez de lunes pour qu'elle soit expiée, si toutefois une faute meurt quand l'homme se repent.

VI. Chanson, qu'aucun homme ne porte la main sur ton vêtement pour voir ce qu'une belle dame renferme ; que l'extérieur leur suffise. Quant au doux fruit vers lequel toutes les mains s'avancent, refuse-le ; mais s'il

L'esilio, che m'è dato, onor mi tegno :
 E se giudizio o forza di destino,
 Vuol pur che il mondo versi
 I bianchi fiori in persi ;
 Cader tra' buoni è pur di lode degno :
 E se non che degli occhi miei'l bel segno
 Per lontananza m'è tolto dal viso,
 Che m'ave in foco miso,
 Lieve mi conterei ciò che m'è grave :
 Ma questo foco m'ave
 Già consumate sì l'ossa e la polpa,
 Che Morte al petto m'ha posto le chiave :
 Onde s'lo ebbi colpa,
 Più lune ha volto il sol, poichè fù spenta ;
 Se colpa muore, purchè l'uom si penta.

VI. Canzone, a' panni tuoi non ponga uom mano,
 Per veder quel che bella donna chiude :
 Bastin le parte ignude ;

arrive que tu rencontres quelque ami de la vertu qui te sollicite, revêts-toi de couleurs nouvelles, montre-toi à lui, et fais désirer aux cœurs amoureux (*de connaître réellement*) cette fleur dont l'apparence est si belle.

CHANSON. X.

I. Je veux être dur dans mes vers autant que l'est par sa conduite cette belle pierre, qui à chaque moment acquiert plus de dureté et une nature plus cruelle; qui s'entoure d'un jaspé si impénétrable que, soit qu'elle reste, soit qu'elle se retire, il n'y a pas de flèche qui pénètre jusqu'à sa chair. Elle blesse mortellement; et

Lo dolce pomo a tutta gente niega,
Per cui ciascun man piega,
E s'egli avvien che tu mai alcun trovi
Amico di virtù, e quel ten priega,
Fatti di color nuovi :
Poi gli ti mostra, e'l fior ch'è bel di fuori,
Fa' desiar negli amorosi cuori.

CANZONE. X.

I. Così nel mio parlar voglio esser aspro,
Come è negli atti questa bella pietra,
La quale ogn' ora impetra
Maggior durezza e più natura cruda;
E veste sua persona d'un diaspro,
Talchè per lui, o perch' ella si arretra,
Non esce di faretra

nul homme ne saurait éviter ses coups, qui, ailés en quelque sorte, portent toujours et traversent toutes les armures; ce qui fait que je n'ai ni le pouvoir ni l'adresse de me garantir.

II. Il n'y a pas pour moi de bouclier qu'elle ne brise, ni de retraite qui puisse me dérober à ses regards; mais, comme les fleurs s'élèvent au-dessus du feuillage, de même elle occupe la partie la plus élevée de mon intelligence. Toutefois elle ne se soucie guère plus de mes maux que le vaisseau ne sait si la mer est furieuse, et cependant le poids qui m'abîme est tel, que je ne pourrais en donner l'idée dans mes vers. Ah! lime cruelle et sans pitié, qui détruis sourdement ma vie, pourquoi n'appréhendes-tu pas de me ronger ainsi le cœur pièce à pièce,

Saetta che giammai la colga ignuda;
Ed ella ancide, e non val ch' uom si chiuda,
Nè sì dilunghi da' colpi mortali;
Che come avessero ali,
Giungono altrui, e spezzan ciascuna arme:
Perch' io non so da lei, nè posso aitar me.

II. Non trovo scudo ch'ella non mi spezzi,
Nè luogo che dal suo viso m'asconda;
Ma come fior di fronda,
Così della mia mente tien la cima.
Cotanto del mio mal par che si prezzi,
Quanto legno di mar che non lieva onda.
Lo peso che m'affonda,
È tal, che nol potrebbe adeguar rima:
Ahi angosciosa e dispietata lima,
Che sordamente la mia vita scemi
Perchè non ti ritemi
Rodermi così il core scorza a scorza,
Com' io di dire altrui chi ten dà forza?

comme je redoute de faire connaître aux autres ce qui t'en donne la force?

III. Toutes les fois que je m'occupe d'Elle, là où des yeux indiscrets peuvent pénétrer, et me faire craindre que ma pensée ne se trahisse, mon cœur tremble plus qu'à l'idée de la mort qui, avec les dents de l'Amour, me mange tous les sens. Cela effeuille (*énerve*) tellement mon courage, que tous les efforts en sont ralentis. L'Amour m'a terrassé, et il se tient sur moi me menaçant de l'épée avec laquelle il a blessé Didon mortellement; Amour vers lequel je crie, en demandant humblement merci, mais qui est décidé à le refuser.

IV. Il lève de temps en temps la main, ce pervers; et me tenant étendu, renversé et épuisé par les efforts que j'ai faits, il menace ma faible vie. Alors des cris d'angoisse s'élèvent dans ma pensée; mon sang, fuyant

III. Che più mi trema il cor, qualora io penso

Di lei in parte, ove altri gli occhi induca,

Per tema non traluca

Lo mio pensier di fuor, sicchè sì scopra,

Ch'io non fo della morte, che ogni senso

Colli denti d'Amor già mi manduca;

Ciò che nel pensier bruca

La mia virtù, sicchè n'allenta l'opra.

El m'ha percosso in terra, e stammi sopra

Con quella spada, ond' egli ancise Dido,

Amore, a cui io grido,

Mercè chiamando, ed umilmente il priego:

E quei d'ogni mercè par messo al niego.

IV. Egli alza ad or ad or la mano, e sfida

La debole mia vita esto perverso,

Che disteso e riverso

Mi tiene in terra d'ogni guizzo stanco;

dans mes veines, court vers mon cœur qui l'appelle, et je deviens blanc de pâleur. Mais lui me frappe avec tant de force sous le bras gauche, que la douleur répond jusqu'à mon cœur; et je dis alors : S'il lève encore une fois son épée, la mort m'aura pris avant que le coup ne soit porté !

V. Ah ! que ne puis-je voir Amour fendre le cœur de cette cruelle qui divise le mien ! De ce moment, la mort vers laquelle me fait courir cette Beauté qui brille au jour comme dans l'obscurité, mais qui est cependant perverse, scélérate et homicide ; cette mort ne me serait plus horrible. Hélas ! pourquoi (*n'aboie*) ne crie-t-elle pas pour moi, comme je le fais en sa faveur dans l'abîme brûlant ? Aussitôt je lui répondrais : Je viens à votre secours ; et, mettant avec joie la main sur ces che-

Allor mi surgon nella mente strida ;
 E'l sangue ch'è per le vene disperso,
 Fuggendo, corre verso
 Lo cor che'l chiama ; ond' io rimango bianco.
 Egli mi fiede sotto il braccio manco
 Sì forte, che'l dolor nel cor rimbalza ;
 Allor dich' io : s'egli alza
 Un' altra volta, morte m'avrà chiuso
 Prima che'l colpo sia disceso giusto.

V. Così vedess' io lui fender per mezzo
 Lo core alla crudele ch'il mio squatra ;
 Poi non mi sarebbe atra
 La morte, ov' io per sua bellezza corro :
 Chè tanto dà nel sol, quanto nel rezzo
 Questa schierana micidiale e latra.
 Oimè! perchè non latra
 Per me, com' io per lei nel caldo borro ?
 Che tosto griderei : io vi soccorro ;

veux blonds qu'Amour frise et dore pour m'enflammer, alors je satisferais ma vengeance (1).

VI. Une fois que j'aurais ces tresses blondes entre mes mains, tresses qui sont pour moi des houssines et des fouets, les prenant le matin et restant avec elles jusqu'au soir, loin de me montrer doux et courtois, au contraire, je me conduirais comme un ours qui badine. Aussi souvent qu'Amour m'a frappé de ces cheveux, je m'en vengerais (*sur la Dame*). Je regarderais de tout près et fixément ses yeux, d'où sortent des étincelles qui enflamment mon cœur blessé, peine que je lui inflige.

(1) Les sept derniers vers de cette strophe présentent une véritable énigme. Voici comment je me l'explique : Le poète dit que si, dans cette espèce d'enfer amoureux, *caldo borro*, où il est censé nager avec sa Dame de Beauté, celle-ci lui demandait secours, il s'empresserait de le lui porter ; et qu'alors, la saisissant comme les gens près de se noyer, par *ses cheveux blonds*, que l'Amour embellit pour son malheur, il se satisferait, ainsi qu'il le dit dans la strophe suivante.

E farei volentier, siccome quegli,
Che ne' biondi capegli
Ch'Amor per consumarmi increspa e dora,
Metterei mano, e sazieremi allora (1).

VI. Se io avessi le bionde treccie prese,
Che fatte son per me scudiscio e ferza,
Pigliandole anzi terza,
Con esse passerei vespro e le squille ;
E non sarei pietoso nè cortese ;
Anzi farei come orso, quando scherza :
E s'Amor me ne sferza,
Io mi vindicherei di più di mille ;
E' suoi begli occhi onde escon le faville,
Che m'inflammanno il cor ch'io porto anciso,

gerais pour m'avoir abandonné ; puis enfin je lui rendrais la paix avec mon amour.

VII. Chanson, va-t'en droit à cette Dame qui m'a blessé, qui m'a ravi ce que je désirais le plus au monde, et donne-lui d'une bonne flèche dans le cœur, parce que l'on acquiert un grand honneur en se vengeant.

CHANSON. XI.

I. J'éprouve si fortement les effets de la grande puissance d'Amour, que je ne puis les endurer plus longtemps, ce qui est cause de mon chagrin. Sa force augmente tellement, et la mienne diminue avec tant de promptitude, que je me sens plus faible que je ne l'ai

Guarderei presso e fiso,
Per vendicar lo fuggir che mi face ;
E poi le renderei con amor pace.

VII. Canzon, vattene dritto a quella Donna,
Che m'ha ferito il core, e che m'invola
Quello ond' io ho più gola ;
E dalle per lo cor d'una saetta ;
Chè bello onor s'acquista in far vendetta.

CANZONE XI.

I. Io sento sì d'Amor la gran possanza,
Ch'io non possò durare
Lungamente a soffrir ; ond'io mi doglio ;
Perocchè'l suo valor sì pure avanza,
E'l mio sento mancare ;

jamais été. Je ne prétends pas qu'Amour fasse plus que je ne veux, car si allait jusqu'à satisfaire mes désirs, la force dont j'ai été doué par la nature ne pourrait le supporter, parce qu'elle est limitée. Et c'est précisément parce que je sens que le pouvoir d'agir ne pourra rester fidèle à la volonté, que je prends tant de chagrin ; mais si le bon vouloir peut faire naître la récompense, je la demande, comme un don, pour prolonger ma vie, à ces beaux yeux dont la splendeur me rend le courage toutes les fois que je ressens l'amour.

II. Les rayons de ces beaux yeux entrent dans les miens pleins d'amour, et m'apportent de la douceur toutes les fois que je ressens de l'amertume. Ces rayons connaissent le chemin aussi bien que ceux qui les ont précédés, et ils se souviennent du lieu où ils ont laissé Amour lorsqu'ils l'ont fait entrer en moi, par mes yeux :

Sicch'io son meno ognora, ch'io non soglio :
 Non dico ch'Amor faccia più ch'io voglio ;
 Chè se facesse quanto il voler chiede,
 Quella virtù che natura mi diede,
 Nol sofferia, perocch' ella è finita :
 E questo è quello, ond'io prendo cordoglio,
 Ch'alla voglia il poder non terrà fede :
 Ma se di buon voler nasce mercede,
 Io la dimando, per aver più vita,
 A quei begli occhi, il cui dolce splendore
 Porta conforto, ovunque io senta amore.

II. Entrano i raggi di questi occhi belli
 Ne' miei innamorati
 E portan dolce, ovunque io sento amaro ;
 E sanno lor cammin, siccome quelli,
 Che già vi son passati ;
 E sanno il loco dove Amor lasciaro,

aussi leur retour vers moi est-il ma récompense, tandis qu'ils font tort à cette dame à qui j'appartiens, en s'éloignant d'elle, pour qui j'éprouve tant d'amour què je ne tiens à la vie que dans l'espoir de la servir. Tous mes penses, qui ne se composent que d'amour, tendent à son service, comme au seul but qu'ils cherchent. Aussi le désir de travailler à son avantage est-il si fort que, si je croyais lui être utile en la fuyant, je le ferais galement, bien que je sache que j'en mourrais.

III. Il faut que l'Amour qui s'est emparé de moi soit bien vrai et me tienne bien fort, puisque jè ferais pour lui ce que je viens de dire. Mais il n'y a pas d'amour plus impérieux que celui qui regarde la mort comme un plaisir, quand elle devient un moyen de servir noblement une autre; et c'est la disposition à laquelle ma volonté s'est arrêtée, du moment que le grand désir que

Quando per gli occhi miei dentro li menaro :
 Perche mercè, volgendosi a me, fanno ;
 E di colei cul son, procaccian danno,
 Celandosi da me, che tanto l'amo,
 Che sol per lei servir mi tengo caro ;
 E' miei pensier, che pur d'amor si fanno,
 Come a lor seguò, al suo servigio vanno :
 Perchè l'adoperar sì forte bramo,
 Che, s'io'l credessi far, fuggendo lei,
 Lieve saria ; ma so ch'io ne morrei.

III. Bene è verace Amor quel che m'ha preso,
 E ben mi stringe forte,
 Quand' io farei quel ch'io dico, per lui :
 Chè nullo amore è di contanto peso,
 Quanto è quel che la morte
 Face placer, per ben servire altrui ;
 Ed in cotal voler fermato fui

j'éprouvé est né de la puissance de plaire qui se manifeste sur la noble apparence de ce qui est beau. Je suis serviteur; et quand je réfléchis qui elle est et ce qu'elle est, jè me sens pleinement satisfait; car l'homme peut bien servir contre ses intentions, et si ma jeunesse est cause que je n'obtiens pas récompense, j'attendrai un temps où ma raison me la fera mériter, si toutefois ma vie peut se défendre et se conserver jusque-là.

IV. En pensant au noble désir né du grand désir que je porte en moi et qui me pousse à faire usage de toutes mes facultés pour cultiver la vertu, il me semble que je suis déjà récompensé outre mesure, et que c'est même à tort qu'on me laisse prendre le titre de serviteur. C'est ainsi qu'auprès d'un maître bienveillant, le servage devient une récompense par la bonté d'autrui. Mais puisque

Si tosto, come il gran desio, ch'io sento,
 Fù nato per virtù del piacimento,
 Che nel bel viso d'ogni bel s'accoglie.
 Io son servente; e quando penso a cui,
 Quel che ella sia, di tutto son contento;
 Chè l'uom può ben servir contra talento :
 E se mercè giovinezza mi toglie,
 Aspetto tempo che più ragion prenda ;
 Purchè la vita tanto si difenda.

IV. Quando io penso un gentil desio ch'è nato
 Del gran desio ch'io porto,
 Ch'a ben far tira tutto'l mio potere;
 Parmi esser di mercede oltra pagato ;
 Ed anche più, che a torto
 Mi par di servitor nome tenere :
 Così dinanzi agli occhi del piacere
 Si fa'l servir mercè d'altrui bontate :
 Ma poich' io mi restringo a veritate,

je me tiens dans les limites de la vérité, il faut que je compte ce désir pour un service, parce qu'en cherchant à faire connaître ce que je vauz, c'est bien moins à moi-même que je pense qu'à celle qui a tout pouvoir sur moi : j'agis donc ainsi pour élever encore le prix de ses mérites. Je suis donc tout à elle et je me reconnais sien, puisqu'Amour m'a rendu digne d'un si grand honneur.

V. Amour seul pouvait faire que je devinsse honorablement la Chose de celle qui n'est jamais amoureuse, mais, au contraire, qui se propose d'être comme une dame complètement indifférente aux agitations d'un esprit amoureux sans cesse occupé d'elle. Depuis si longtemps que je la vois, chaque fois je lui ai trouvé une beauté nouvelle, d'où il est arrivé que la force de l'amour s'est accrue en moi, en proportion des plaisirs nouveaux que j'éprouvais. Alors je suis tantôt dans un état, tantôt dans un autre, par les combats que me livre l'amour en me

Convien che tal desio servigio conti;
 Perocchè s'io procaccio di valere,
 Non penso tanto a mia proprietate;
 Quanto a colei che m'ha in sua podestate;
 Che'l fo, perchè sua cosa in pregio monti;
 Ed io son tutto suo, così mi tegno;
 Ch'Amor di tanto onor m'ha fatto degno.

V. Altri ch'Amor non mi potea far tale,
 Ch'io fossi degnamente
 Cosa di quella che non s'innamora;
 Ma stassi come donna, a cui non cale
 Della amorosa mente,
 Che senza lei non può passare un' ora :
 Io non la vidi tante volte ancora,
 Ch'io non trovassi in lei nuova bellezza;

faisant éprouver tour-à-tour ce qu'il y a de plus cruel et ce qu'il y a de plus doux ; et enfin ma peine dure tant que je suis privé de la vue (*de cette Dame*) jusqu'à ce que j'en jouisse de nouveau.

VI. Ma belle Chanson, si tu me ressembles, tu ne te montreras pas aussi dédaigneuse qu'il pourrait peut-être convenir à ton mérite. Je te prie donc, ô ma douce amoureuse, de t'ingérer pour faire choix des moyens et de la voie qu'il te convient le mieux de suivre. Si quelque cavalier t'invite et te relient, avant qu'il ne prenne plaisir à te connaître, tâche de l'enrôler dans ta secte ; et au cas que tu ne pourrais y parvenir, abandonne-le aussitôt, parce que le bon ne fait chambrée qu'avec le bon. Il arrive souvent que l'on est jeté dans la compa-

Onde Amor cresce in me la sua grandezza
 Tanto, quanto'l piacer novo s'aggiugne :
 Perch' egli avvien, che tanto fo dimora
 In uno stato, e tanto Amor m'avvezza
 Con un martiro, e con una dolcezza,
 Quanto è quel tempo, che spesso mi pugne ;
 Che dura dacch'io perdo la sua vista
 Infino al tempo ch'ella si racquista.

VI. Canzon mia bella, se tu mi somigli,
 Tu non sarai sdegnosa
 Tanto, quanto alla tua bontà si avviene ;
 Ond' io ti prego che tu ti assottigli,
 Dolce mia amorosa
 In prender modo e via, che ti stea bene,
 Se cavalier t'invita, o ti ritiene,
 Innanzi che nel suo piacer ti metta,
 Spia se far lo puoi della tua setta,
 E se non puote, tosto l'abbandona,
 Chè il buon col buon sempre camera tienne ;

gnie de gens qui ne méritent que le mauvais renom qu'on leur fait : ne reste donc pas avec les méchants et ne compromets avec eux ni ton esprit ni ton art, parce que ce n'est pas le fait de la sagesse de frayer avec eux.

VII. Chanson, avant toute démarche, va d'abord te présenter aux trois moins méchants de notre pays ; salue-en deux ; quant à l'autre, fais d'abord tous tes efforts pour le tirer de la méchante secte dont il fait partie. Dis-lui que le bon ne se tient pas en guerre contre le bon, et qu'il faut surtout chercher à vaincre et à dompter les méchants ; dis-lui qu'il est extravagant de ne pas se retirer de l'erreur, par crainte de la honte ; que celui-là a cette crainte qui a peur du mal, et qu'en évitant un (*le mal*), on se guérit de l'autre (*la peur*).

Ma egli avvien, che spesso altri si getta
In compagnia, che non ha che disdella
Di mala fama, ch'altri di lui suona ;
Con rei non star, nè ad ingegno, nè ad arte ;
Chè non fù mai saver tener lor parte.

VII. Canzone, a' tre men rei di nostra terra
Te n'andrai, anzi che tu vadi altrove :
Li due saluta ; e l'altro fa' che prove
Di trarlo fuor di mala setta in pria :
Digli che'l buon col buon non prende guerra,
Prima che co'malvagi vincer prove ;
Digli ch'è folle chi non si remove
Per tema di vergogna da follia ;
Che quegli teme, ch'ha del mal paura ;
Perchè fuggendo l'un, l'altro si cura.

CHANSON. XII.

I. Amour, tu vois bien qu'en tout temps, cette Dame s'inquiète peu de ta puissance, et qu'accoutumée à primer sur les autres dames, elle ne s'est aperçue qu'à peine du pouvoir qu'elle exerce sur moi, par l'effet du rayon qui jaillit de ta divine lumière. Elle s'est constituée dame de toute cruauté; en sorte que ce n'est pas un cœur de femme qu'elle porte, mais celui de quelque bête sauvage insensible à l'amour. Aussi, que l'été ou l'hiver règne, je ne vois en elle que l'image d'une dame qui aurait été faite en pierre, par la même main qui m'a pétri d'argile.

II. Pour moi, Amour, qui, dans l'obéissance que je te porte à cause de la beauté de cette Dame, demeure

CANZONE. XII.

- I. Amor, tu vedi ben che questa Donna
La tua virtù non cura in alcun tempo,
Che suol dell' altre belle farsi Donna,
E poi s'accorse ch'ella era mia donna,
Per lo tuo raggio ch'al volto mi luce.
D'ogni crudelità si fece donna,
Sicchè non par ch'ella abbia cuor di donna;
Ma di qual fiera l'ha d'amor più freddo;
Chè per lo caldo tempo, e per lo freddo,
Mi fa sembianti pur come una donna,
Che fosse fatta d'una bella pietra
Per man di quel che m'intagliasse in pietra.
- II. Ed io, che son costante più che pietra
In ubbidirti per beltà di donna,

plus inébranlable qu'une pierre, je tiens caché le coup de cette pierre (*la Dame*) avec laquelle tu m'as frappé comme (*si j'étais*) une pierre, parce que je t'avais déplu longtemps; coup qui a atteint mon cœur pétrifié. Il ne se trouverait jamais de pierre précieuse, formée par le soleil et sa lumière, qui eût assez de puissance et d'éclat pour me garantir du choc de cette pierre; ensorte que son caractère glacé ne me conduit pas là où je deviendrai froid par l'effet de la mort.

III. Seigneur, tu sais que par le froid perçant l'eau se change en pierre de cristal, sous le pôle nord; que l'air y devient un élément constamment froid, et qu'enfin dans cette région glacée, l'eau est Dame (*souveraine*). Ainsi, à l'aspect froid de ma Dame, mon sang reste glacé dans toutes les saisons; et l'idée de sa personne, qui autrefois rendait pour moi la durée du temps plus légère,

Porto nascoso il colpo della pietra,
 Con la qual mi feristi come pietra,
 Che t'avesse noiato lungo tempo;
 Talche mi giunse al core, ov'io son pietra,
 E mai non si scoperse alcuna pietra,
 O da virtù di sole o da sua luce,
 Che tanta avesse nè virtù, nè luce,
 Che mi potesse aitar da questa pietra;
 Sicchè ella non mi meni col suo freddo
 Colà, dov'io sarò di morte freddo.

III. Signor, tu sai che per argente freddo
 L'acqua diventa cristallina pietra
 Là sotto tramontana, ove è il gran freddo,
 E l'aer sempre in elemento freddo
 Vi si converte sì, che l'acqua è donna
 In quella parte, per cagion del freddo:
 Così dinanzi dal semblante freddo

change aujourd'hui toute ma personne en un corps froid et insensible ; idée qui se résout en pleurs dans mes yeux, et par laquelle cette impitoyable lumière (*la Dame*) est entrée.

IV. La splendeur de toute beauté se concentre en elle ; de même le froid de toute cruauté va jusqu'à son cœur où ne pénètre pas ta douce lumière, ô Amour : aussi sa beauté est-elle si éclatante à mes yeux, que partout où je reporte mes regards après l'avoir vue, soit sur une pierre ou sur tout autre objet, son image se reproduit pour moi ; et la douce lumière qui me vient de ses yeux me rend insensible au mérite de toute autre dame. Ah ! que n'est-elle plus compatissante à mon égard ! moi qui l'appelle jour et nuit pour la servir en tous lieux et en tout temps ! moi qui ne désire voir se prolonger ma vie que pour satisfaire ce désir !

Mi aghiaccia il sangue sempre d'ogni tempo,
E quel pensier che più m'accorcia il tempo
Mi si converte tutto in corpo freddo ;
Che m'esce poi per mezzo della luce
Là onde entrò la dispietata luce.

IV. In lei s'accoglie d'ogni beltà luce ;
Così di tutta crudeltate il freddo
Le corre al core, ove non è tua luce ;
Perchè negli occhi sì bella mi luce,
Quando la miro, ch'io la veggio in pietra,
E in altra parte, ov'io volga mia luce,
Dagli occhi suoi mi vien la dolce luce,
Che mi fa non caler d'ogni altra donna :
Così foss'ella più pietosa donna
Ver me, che chiamo di notte e di luce,
Solo per lei servire, e luogo, e tempo.
Nè per altro desio viver gran tempo.

V. Vertu (*Amour*) qui as précédé le tems, le mouvement et la lumière, prends pitié de moi, pénètre le cœur de cette Dame, car il en est grand temps; afin que, si tu en chasses le froid, elle ne me laisse pas languir comme les autres. Car si ta mauvaise saison (*humeur*) m'atteint en l'état où je suis, cette noble pierre me verra couché sous une humble pierre sépulcrale, d'où je ne me relèverai qu'au jour marqué, quand je saurai si, dans le monde entier, il se trouve une dame plus belle que cette cruelle Souveraine.

VI. Chanson, je porte dans ma pensée une Dame qui, bien qu'elle se montre pierre pour moi, me communique un courage et une hardiesse dans une occasion où tout homme se montre timide et froid : aussi me proposé-je de faire pour cette (*personne de*) glace une nou-

V. Però virtù, che sei prima che tempo
 Prima che moto o che sensibil luce ;
 Increscati di me, ch'ho sì mal tempo ,
 Entrale in core omai, che n'è ben tempo ;
 Sicchè per te se n'esca fuora il freddo,
 Che non mi lascia aver, com'altri, tempo :
 Chè se mi giunge lo tuo forte tempo
 In tale stato, questa gentil pietra
 Mi vedrà coricare in poca pietra
 Per non levarmi, se non dopo il tempo,
 Quando vedrò se mai fu bella donna
 Nel mondo come questa acerba donna.

VI. Canzone, io porto nella mente donna
 Tal, che con tutto ch'ella mi sia pietra,
 Mi dà baldanza, ov'ogni uom mi par freddo ;
 Sicch'io ardisco a far per questo freddo
 La novità che per tua forma luce,

veauté que fait briller ta forme, et à laquelle personne n'avait encore songé.

CHANSON. XIII.

I. O patrie, digne d'une gloire triomphale, mère des magnanimes héros ; toi plus malheureuse encore que ta sœur (*Rome*), quel est celui de tes enfants qui, t'aimant en tout honneur, peut entendre sans chagrin et sans honte le récit des actions ignobles qui se passent dans ton sein ? Ah ! combien les méchants sont toujours disposés à travailler ensemble à ta perte, montrant le faux pour le vrai au peuple en lui présentant les choses sous un jour louche ! Relève le courage de ceux qui sont

Che mai non fù pensata in alcun tempo.

CANZONE. XIII.

I. O patria degna di trionfal fama,
De' magnanimi madre,
Più che'n tua suora, in te dolor sormonta :
Qual è de' figli tui che in onor ti ama,
Sentendo l'opre ladre
Che in te si fanno, con dolore ha onta.
Ah ! quanto in te la iniqua gente è pronta
A sempre congregarsi alla tua morte,
Con lucci bieche e torte
Falso per vero al popol tuo mostrando !
Alza il cor de' sommersi ; il sangue accendi ;
Sui i traditori scendi

abattus, ranime leur sang, et, terrible dans ton jugement, tombe sur les traîtres, de telle sorte que cette grâce bienveillante qui t'adresse des reproches en ce moment, puisse te donner des louanges.

II. Tu régnaïs heureuse dans ce beau temps où tes héritiers voulaient que les vertus fussent le fondement de tout. Mère de louanges, asyle du bonheur, tu étais heureuse unie à la Foi pure et entourée des sept dames (*les sept vertus théologiques et cardinales*); maintenant je te vois dépouillée de cette parure, vêtue de douleur, pleine de vices, privée de tes loyaux Fabricius, orgueilleuse, basse, et ennemie de la paix. O déshonorée que tu es! miroir des factions! depuis que tu t'es jointe à Mars (*Philippe-le-Bel*), tu punis dans l'Antenore le fidèle qui ne suit pas l'enseigne du lys veuf (*de vertu*), et ce sont ceux qui t'aiment le plus que tu traites avec le plus de rigueur.

Nel tuo giudicio; sì che in te laudando
 Si posi quella grazia che ti sgrida,
 Nella quale ogni ben surge e s'annida.

II. Tu felice regnavi al tempo bello

Quando le tue rede
 Voller che le virtù fussin colonne,
 Madre di loda, e di salute ostello,
 Con pura, unita fede
 Eri beata, e colle sette donne.
 Ora ti veggio ignuda di tal gonne;
 Vestita di dolor; piena di vizi;
 Fuori i lei Fabrici;
 Superba, vile, nimica di pace.
 O disonrata te! Specchio di parte!
 Poichè se' aggiunta a Marte,
 Punisci in Antenora qual verace

III. Extirpe de ton sein les mauvaises racines; sois sans pitié pour ceux de tes fils qui ont flétri et perdu ta fleur (*le lys fleuri*), et veuille que les vertus soient victorieuses, afin que la Foi cachée se relève avec la Justice armée de son glaive; suis les flambeaux de Justinien; corrige avec attention tes lois injustes et incendiaires, afin qu'elles méritent les louanges du monde et du royaume céleste; honore et relève de tes richesses celui de tes fils qui t'estime le plus, et garde-toi d'y faire participer celui qui en est indigne; en un mot aie toujours près de toi la Prudence et ses sœurs, au lieu de les rebuter.

IV. Calme et glorieuse, si tu agis ainsi, tu règneras honorée au haut du cercle de toute essence bienheureuse, et ton nom, si mal famé maintenant, pourra re-

Non segne l'asta del vedovo giglio,
E a que' che t'aman più, più fai mal piglio.

III. Dirada in te le maligne radici,
Dei figli non pietosa,
Che hanno fatto il tuo fior sudiccio e vano,
E vogli le virtù sien vincitrici :
Sì che la Fè nascosa
Resurga con Giustizia a spada in mano,
Segui le luci di Giustiniano,
E le focose tue mal giuste leggi
Con discrezion correggi,
Sì che le laudi'l mondo e'l divin regno :
Poi delle tue ricchezze onora e freggia
Qual figliuol te più pregia,
Non recando ai tuo' ben chl non è degno :
Sì che Prudenza ed ogni sua sorella
Abbi tu teco; e tu non lor rubella.

IV. Serena e gloriosa, in sulla rota
D'ogni beata essenza,



devenir celui de Fleurie (*Fiorenza*). Du moment que l'affection universelle t'environnera, heureuse l'âme qui sera créée dans ton sein ! Tu deviendras digne du pouvoir et des louanges, et tu seras un modèle pour le monde. Mais si tu ne changes pas le patron de ton vaisseau, attends-toi à supporter des tempêtes et une mort plus terribles que celles que tu as déjà éprouvées. Choisis donc, et décide si il est plus avantageux pour toi d'accepter la paix fraternelle, ou de rester une louve rapace.

V. Chanson, puisqu'Amour te guide, hardie et sévère, tu iras dans mon pays sur lequel je pleure et je gémis. Tu y trouveras des bons dont la lumière ne jette aucun éclat mais dont les vertus, au contraire, sont méprisées. Alors, Chanson, crie : Levez-vous, vous pour qui j'élève

(Se questo fai) regnerai onorata ;
 E'l nome eccelso tuo, che mal si nota,
 Potrà poi dir *Fiorenza* ;
 Dacchè l'affezion t'avrà ornata,
 Felice l'alma che in te fia creata !
 Ogni potenza e loda in te fia degna.
 Sarai del mondo insegna ;
 Ma se non muti alla tua nave guida,
 Maggior tempesta con fortunal morte
 Attendi per tua sorte,
 Che le passate tue piene di strida.
 Eleggi omai, se la fraterna pace
 Fà più per te, o'l star lupa rapace.

V. Tu te n'andrai, Canzone, ardita e fera
 Poichè ti guida Amore,
 Dentro la terra mia, cui doglio e piango ;
 E troverai de' buon, la cui lumiera
 Non dà nullo splendore,

la voix, prenez les armes, et relevez cette patrie qui vit dans le malheur et la détresse ; cette patrie, dévorée par Capanée, Crassus, Aglaure, Simon Mage, par le traître grec et par l'aveugle Mahomet qui conduit Jugurtha et Pharaon à la mort. Puis, Chanson, tourne-toi vers tes concitoyens chargés de rendre la justice, et prie-les de faire en sorte que notre cité s'*impérialise* toujours davantage.

CHANSON. XIV.

I. O vous, intelligences qui faites mouvoir le troisième ciel ! écoutez les débats qui se passent dans mon cœur, parce que je ne saurais les confier à d'autres que

Mà stan sommersi, e lor virtù è nel fango,
 Grida : Surgete sù, chè per voi clango,
 Prendete l'armi, ed esaltate quella,
 Chè stentendo vive ella ;
 E la divoran Capaneo e Crasso,
 Aglauro, Simon Mago, il falso Greco,
 E Macometto cieco,
 Che tien Glugurta e Faraone al passo.
 Poi ti rivolgi a' cittadini tuoi giusti,
 Pregando sì ch'ella sempre s'augusti.

CANZONE. XIV.

I. Voi, che intendendo, il terzo ciel movete,
 Udite il ragionar ch'è nel mio core,
 Ch'io nol so dire altrui, sì mi par novo :
 Il ciel, che segue lo vostro valore,

vous, tant ce que j'éprouve me paraît nouveau. Nobles créatures, le ciel qui vous suit m'entraîne dans l'état où je me trouve ; aussi le désir que je ressens de parler de ma vie actuelle, me semble-t-il digne de vous être soumis. Je vous prie de m'entendre. Je vous dirai ce que mon cœur éprouve de si nouveau pour lui ; comment mon âme triste pleure en lui (*mon cœur*), et comment un Esprit, envoyé sur les rayons de votre étoile, parle contre mon âme.

II. Ordinairement, une douce pensée faisait la vie de mon triste cœur qui allait souvent aux pieds de votre Sire. Là il yoyait une Dame chantant des louanges, et dont j'entendais parler si doucement, que mon âme disait : « Je vais me reposer près d'elle. » Mais tout-à-coup une autre pensée fit fuir la précédente, et elle s'empara de moi avec tant de force, que le cœur me trem-

Gentili creature che voi sete,
 Mi tragge nello stato ov'io mi trovo,
 Onde il parlar della vita, ch'io provo,
 Par che sì drizzi degnamente a vui :
 Però vi priego che lo m'intendiate.
 I'vi dirò del cor la novitate,
 Come l'anima trista piange in lui,
 E come un Spirto contra lei favella,
 Che vien pe' raggi della vostra stella.

II. Solea esser vita dello cor dolente
 Un soave pensier, che se ne gfa
 Molte fiate a' piè del vostro Sire
 Ove una donna gloriâr vedia,
 Di cui parlava a me sì dolcemente,
 Che l'anima dicea : i'men vo' gire.
 Or apparisce chi lo fa fuggire ;
 E signoreggia me di tal virtute.

bla au point que les signes extérieurs de mon émotion m'ont trahi. Alors mon cœur me contraint de regarder une Dame, en me disant : Qui veut voir le salut (*la Béatitude*), doit envisager les yeux de cette Dame, à moins qu'il ne redoute l'angoisse des soupirs.

III. L'humble pensée qui m'entretenait ordinairement d'un Ange couronné dans le ciel, rencontre tout-à-coup une force contraire qui la détruit, et l'âme pleure et en éprouve un tel chagrin qu'elle dit : Malheureuse que je suis ! comment s'est enfuie cette pensée douce qui m'a consolée ? Et cette âme désolée s'écrie à l'occasion de mes yeux : Maudite soit l'heure à laquelle ils ont été frappés du regard de cette Dame ! Et pourquoi mes yeux ne se sont-ils pas fiés à la salutaire influence des siens ? Et je disais : Certes, dans les yeux de cette Dame, doit résider celui qui tue mes pareils (*l'Amour*). Mais je ne

Che'l cor ne trema sì, che fuori appare.
 Questi mi face una donna guardare,
 E dice : chi veder vuol la salute,
 Faccia che gli occhi d'esta donna miri,
 S'egli non teme angoscia di sospiri.

III. Trova contrario tal che lo distrugge
 L'umil pensiero che parlar mi suole
 D'un' Angiola, che'n cielo è coronata.
 L'Anima piange, sì ancor le'n duole,
 E dice : Oh ! lassa me ! come sì fugge
 Questo pietoso che m'ha consolata ?
 Degli occhi mie' dice questa affanata :
 Qual ora fù, che tal donna gli vide ?
 E perchè non credeano a me di lei ?
 I'dicea ben : negli occhi di costei
 De' star colui, che gli miei pari uccide ;
 E non mi valse, ch'io ne fossi accorta,

tirai aucun avantage de tout ce dont je m'étais aperçu, car j'en suis morte (*l'Ame*).

IV. Non, tu n'es pas morte, mais seulement éperdue, ô notre âme qui te plains si fort, » dit un petit Esprit du noble Amour; car cette belle Dame a si fort changé ta vie que tu en as peur, et que tu as perdu toute énergie. Mais vois combien elle est douce et miséricordieuse, combien elle est élevée par sa sagesse et sa courtoisie, et prends désormais la résolution de l'appeler ta Dame; car, à moins que tu ne t'écarter du vrai chemin, tu verras sa beauté ornée de si hauts miracles que tu diras à l'Amour : Seigneur sincère, voici ta servante, et fais d'elle ce qui te plaira.

V. Chanson, je crois qu'en raison de la force et de l'obscurité de ton langage, le nombre de ceux qui t'entendront ne sera pas grand. Si donc, par aventure, il se

Che no'l mirasser tal, ch'io ne son morta.

IV. Tu non se' morta, ma se' sbigottita,
 Anima nostra, che sì ti lamenti,
 Dice uno spiritel d'Amor gentile;
 Chè questa bella donna, che tu senti,
 Ha trasmuta in tanto la tua vita,
 Che n'ha paura, sì se fatta vile.
 Mira quanto ella è pietosa ed umile,
 Saggia e cortese nella sua grandezza :
 E pensa di chiamarla donna omai;
 Chè, se tu non t'inganni, ancor vedrai
 Di sì alti miracoli adornezza,
 Che tu dirai : Amor, signor verace,
 Ecco l'ancella tua ; fa che ti piace.

V. Canzone, io credo, che sarrano radl
 Color, che tua ragione intendan bene,
 Tanto lor parli faticoso e forte ;

trouve que tu ailles devant des personnes qui ne te paraissent pas propres à en pénétrer la profondeur, alors, je t'en prie, ne te décourages pas, et dis leur, ô ma chère dernière née : « Faites au moins attention à ma beauté. »

CHANSON. XV.

I. Amour, qui parle avec ardeur de ma Dame dans mon esprit, agite souvent à son sujet avec moi, des questions qui embarrassent et déroutent mon intelligence. Son parler résonne si agréablement, que l'âme qui l'écoute et l'entend, dit : Malheureuse que je suis, de ne pouvoir reproduire ce que j'entends dire de ma Dame !

Onde, se per ventura egli addiviene,
 Che tu dinanzi da persone vadi,
 Che non ti paian d'essa bene accorte ;
 Allor ti priego, che tu ti conforte
 Dicendo lor, diletta mia novella :
 Ponete mente almen com' io son bella.

CANZONE. XV.

I. Amor, che nella mente mi ragiona
 Della mia donna disiosamente,
 Move cose di lei meco sovente,
 Che lo' ntelletto sovr'esse disvia.
 Lo suo parlar sì dolcemente sona,
 Che l'anima, ch'ascolta, e che lo sente,

Et certes, il me convient tout d'abord de renoncer à cette idée, si je veux traiter de ce que l'on dit d'elle; car ce que mon intelligence ne comprend pas et une bonne partie même de ce que j'entends, je ne saurais l'exprimer. Aussi, dans le cas où ceux de mes vers qui entrèrent dans les louanges de cette Dame seraient défectueux, que l'on en rejette le blâme sur la faiblesse de mon intelligence et de mon style, qui n'ont pas la puissance de rapporter ce que dit l'Amour.

II. Le soleil qui tourne autour du monde, ne voit jamais rien de plus noble qu'à l'heure où il éclaire le lieu où demeure la Dame dont Amour me fait parler. Toutes les intelligences d'en haut l'admirent; et ceux qu'elle a rendus amoureux ici-bas, la retrouvent encore dans leur pensée, quand Amour leur a fait sentir sa douce paix.

Dice : Oh ! me lassa, ch'io non son possente

Di dir quel ch'odo della donna mia !

E certo e' mi convien lasciare in pria,

S'i' vo' trattar di quel, ch'odo di lei,

Ciò che lo mio intelletto non comprende,

E di quel che s'intende,

Gran parte, perchè dirlo non saprei.

Però se le mie rime avran difetto,

Ch' entreran nella loda di costei,

Di ciò si biasmì il debole intelletto

E'l parlar nostro, che non ha valore

Di ritrar tutto ciò, che dice Amore.

II. Non vede'l Sol, che tutto'l mondo gira,

Cosa tanto gentil, quanto'n quell' ora,

Che luce nella parte ove dimora

La donna, di cui dire Amor mi face.

Ogni'ntelletto di lassù la mira ;

E quella gente, che qui s'innamora,

Son être plaît tant au créateur qui le lui a donné, que Dieu verse toujours en elle et au-delà de ce que demande notre nature, sa bienfaisante puissance. Son âme pure, qui reçoit ce salut (*bénédiction*) de Dieu, le manifeste par l'éclat de ses beautés visibles ; en sorte que les yeux de ceux qui ont été illuminés de ces beautés, envoient au cœur, des pensées pleines de désirs qui prennent air et deviennent soupirs.

III. La vertu divine descend en elle, comme sur un Ange présent devant Dieu ; et si telle dame est incrédule, qu'elle aille avec elle, et elle admirera ses nobles actions ; car, là où elle parle, il descend un Ange du ciel, qui rend témoignage que la haute vertu qu'elle possède dépasse tous les dons réservés ordinairement aux autres mortels. Ses manières courtoises, qu'elle montre à tous,

Ne' lor pensieri la trovano ancora,
 Quand' Amor fa sentir della sua pace.
 Suo esser tanto a quei, che gliel da, piace,
 Ch'nfonde sempre in lei la sua virtute,
 Oltre il dimando di nostra natura.
 La sua anima pura
 Che riceve da lui questa salute
 Lo manifesta in quel, ch'el'a conduce,
 Chè'n sue bellezze son cose vedute ;
 Che gli occhi di color, dov' ella luce,
 Ne mandan messì al cor pien di disiri,
 Che prendon aere, e diventan sospiri.

III. In lei discende la virtù divina,
 Siccome face in Angelo, che'l vede :
 E qual donna gentil questo non crede,
 Vada con lei, e miri gli atti sui.
 Quivi, dov' ella parla, si dichina
 Un Angelo dal ciel, che reca fede,

entraînent chacun vers l'Amour qu'elle leur fait connaître par un langage qu'il ne manque jamais de comprendre. On peut dire d'elle : Noble est pour une dame tout ce qui se trouve en elle ; et tout est d'autant plus beau qu'il lui ressemble davantage : on peut ajouter que sa personne aide à faire croire à ce qui paraît merveilleux ; ce qui corrobore notre foi, car il semble qu'elle ait été créée ainsi de toute éternité.

IV. Dans toute sa personne apparaissent des choses qui font pressentir les joies du Paradis. Je veux parler de ses yeux et de son doux sourire que l'Amour attire à lui comme leur véritable place. Ils étonnent notre intelligence, comme un rayon du soleil éblouit un regard faible. Aussi ne pouvant les regarder fixément, me con-

Come l'alto valor, ch'ella possiede,
Ed oltre a quel, che si conviene a nui.
Gli alti soavi, ch'ella mostra altrui,
Vanno chiamando Amor, ciascun a prova,
In quella voce, che lo fa sentire.
Di costei si può dire :
Gentil è in donna ciò che'n lei si trova :
E bello è tanto, quanto lei simiglia.
E puossi dir, che'l suo aspetto giova
A consentir ciò, che par maraviglia.
Onde la fede nostra è aiutata,
Però fu tal dall' eterno ordinata.

IV. Cose appariscon nello suo aspetto,
Che montran de' piacer del Paradiso ;
Dico negli occhi, e nel suo dolce riso,
Che le vi reca Amor, come a suo loco.
Elle soverchian lo nostro intelletto,
Come raggio di sole un fragil viso ;
E perch' io non le posso mirar fiso,

vient-il de n'en dire que peu de chose. Sa beauté fait pleuvoir des étincelles de feu, animées par un noble esprit créateur de toute bonne pensée; et ces étincelles, semblables au tonnerre, brisent tous les vices innés qui dégradent l'homme. Que toute dame donc, qui entend blâmer sa propre beauté parce qu'elle manque de calme et de modestie, contemple celle qui donne l'exemple de l'humilité, celle qui fait rentrer en lui-même tout pécheur, celle dont le moteur du monde a conçu la pensée.

V. Chanson, il semblerait que tu dis le contraire de ce qu'a avancé une de tes sœurs, car cette Dame que tu fais si humble, ta sœur l'a appelée cruelle et dédaigneuse. Mais tu sais bien que le ciel est toujours clair et brillant, et que, quant à lui-même, il ne se trouble jamais; mais que nos yeux, par mille raisons, disent que le soleil

Mi convien contentar di dirne poco.
 Sua beltà piove fiamelle di fuoco,
 Animate d'un Spirito gentile,
 Ch'è creatore d'ogni pensier buono :
 E rompon come tuono
 Gl'innati vizi, che fanno altrui vile.
 Però qual donna sente sua beltade
 Biasmar, per non parer queta e umile,
 Miri costei, ch'è esemplo d'umiltate.
 Quest' è colei, ch'umilia ogni perverso :
 Costei pensò chi mosse l'universo.

V. Canzone, e' par che tu parli contraro,
 Al dir d'una sorella che tu hai ;
 Chè questa donna, che tant' umil fai,
 Quella la chiama fera e disdegnosa.
 Tu sai che'l ciel sempr' è lucente e chiaro,
 E quanto in sè non si turba giammai;
 Ma li nostr' occhi, per cagioni assai,

même est ténébreux. De même, quand ta sœur appelle cette Dame orgueilleuse, elle ne la considère pas selon la vérité absolue, mais selon l'apparence sous laquelle elle se montre. Car souvent mon âme éprouvait de la crainte ; et elle en éprouve encore à ce point que je me sens comme cruellement menacé toutes les fois que je me trouve là où je suppose qu'elle pourra connaître ma pensée. Excuse-moi donc, Chanson, si tu le crois nécessaire ; et quand tu le pourras, présente-toi à Elle et dis-lui : « Madame, si cela vous est agréable, je parlerai de vous dans tout le monde.

Chiaman la stella talor tenebrosa ;
Così quand' ella la chiama orgogliosa,
Non considera lei secondo'l vero,
Ma pur secondo quel, che a lei pareo :
Chè l'anima teme
E teme ancora sì, che mi par fiero,
Quantunque io vengo dov' ella mi senta.
Così ti scusa, se ti fa mestiero ;
E quando puoi, a lei ti rappresenta,
E di' : Madonna, s'ello v'è grato,
Io parlerò di voi in ogni lato.

CHANSON. XVI.

I. Il me faut laisser les douces rimes d'Amour que j'avais coutume de composer ; non que j'aie perdu l'espérance d'y revenir, mais parce que les manières dédaigneuses et cruelles de ma Dame m'ont fermé les voies habituelles de la parole. Et puisque je dois m'arrêter quelque temps, je mettrai de côté le style doux dont j'ai fait usage en traitant d'Amour, pour parler en rimes âpres et subtiles de la qualité par laquelle l'homme devient vraiment noble ; condamnant le jugement faux de ceux qui prétendent que le principe de la noblesse, est la richesse.

CANZONE. XVI.

I. Le dolci rime d'Amor, ch'i' solia
 Cercar ne' miei pensieri,
 Convien ch'i' lasci, non perchè i' non sperì.
 Ad esse ritornare,
 Ma perchè gli atti disdegnosi e ferì
 Che nella Donna mia
 Sono appariti, m'han chiuso la via
 Dell' usato parlare :
 E poichè tempo mi par d'aspettare,
 Diporrò già lo mio soave stile,
 Ch'i' ho tenuto nel trattar d'amore,
 E dirò del valore,
 Per lo qual veramente è l'uom gentile,
 Con rima aspra e sottile
 Riprovando il giudizio falso e vile
 Di que', che voglion, che di gentilezza
 Sia principio ricchezza :

Et premièrement, j'invoque ce Seigneur (*Amour*), qui habite dans les yeux de ma Dame, et par l'intermédiaire duquel elle est amoureuse d'elle-même.

II. Un tel ordonna, selon son idée, que la noblesse tirait son origine d'une possession antique de biens, unie à des mœurs honnêtes. Un autre, moins savant, supprima la dernière condition, peut-être parce qu'il ne pouvait la remplir. Après, viennent ceux qui ne reconnaissent que la noblesse de race, ayant possédé longtemps de grandes richesses. Et cette fausse opinion dure depuis si longtemps parmi nous, que l'on appelle Gentilhomme celui qui peut dire : je suis fils ou neveu de tel homme éminent, bien qu'il ne soit rien par lui-même. Pour qui s'attache à la vérité, un tel

E cominciando, chiamo quel Signore,
Ch' alla mia donna negli occhi dimora,
Per ch'ella di sè stessa s'innamora.

II. Tale imperò, che gentilezza volse
Secondo'l suo parere,
Che fosse antica possession d'avere,
Con reggimenti belli :
Ed altri fù di più lieve sapere,
Che tal detto rivolse,
E l'ultima particola ne tolse,
Chè non l'avea fors' elli.
Di dietro da costui van tutti quelli
Che fan gentile per ischiatta altrui,
Che lungamente in gran ricchezza è stata :
Ed è tanto durata
La così falsa opinion tra noi,
Che l'uom chiama colui
Uomo gentil, che può dicere : i' fui
Nipote o figlio di cotal valente,
Benchè sia da niente.

homme est le plus vil des mortels, lui à qui le droit chemin est coupé, et qui cependant le parcourt; lui qui touche à un grand mort, mais vit.

III. Celui qui définit l'homme : un morceau de bois animé; d'abord ne dit pas vrai, et, à la fausseté de sa proposition, ajoute un raisonnement imparfait, ou peut-être parle sous l'impression d'une conception imaginaire; ce fut sans doute la nature de l'erreur de celui qui tint l'Empire. Il posa d'abord un principe faux, et en tira des conséquences défectueuses; car les richesses ne peuvent, comme on le croit, ni donner ni enlever la noblesse, parce que, de leur nature, elles sont viles et méprisables. Et puis, celui qui peint une figure ne peut la représenter, si elle n'existe pas dans sa pensée. Je dirai encore que la tour la plus haute et la plus massive ne fait pas céder un fleuve qui vient de loin. Il est

Ma vilissimo sembra, a chi'l ver guata,
Cui è scorto il cammino e poscia l'erra,
E tocca tal che è morto, e va per terra.

III. Chi definisce l'uom, legno animato;

Prima dice non vero
E dopo'l falso parla non intero;
Ma forse più non vede,
Similmente fù chi tenne impero,
In definire errato,
Che prima pose'l falso, e d'altro lato
Con difetto procede;
Che le divizie, siccome si crede,
Non posson gentilezza dar, ne torre,
Perochè vili son di lor natura;
Poi chi pinge figura
Se non può esser lel, non la può porre:
Nè la diritta torre

donc certain que les richesses sont naturellement imparfaites et méprisables ; et que de quelque manière qu'on les amasse, non-seulement elles ne donnent pas de repos, mais au contraire elles font naître mille inquiétudes, d'où il résulte qu'un esprit droit et sincère, reste imperturbable lorsqu'elles se perdent.

IV. Qu'un homme de basse extraction devienne noble, ou qu'une race noble tire son origine d'un père vilain, c'est ce que personne ne veut accorder. Et alors leur raisonnement semble se contredire, puisqu'ils prétendent que le temps est indispensable pour constituer la noblesse, et que d'autre part la noblesse finit avec le temps. De ce que j'ai dit précédemment, il résulte encore que tous les hommes sont nobles ou vilains, sans quoi l'homme n'aurait pas eu de commencement, ce que je ne saurais accorder ni les autres non plus, si ils sont chrétiens, parce qu'il est manifeste à tout esprit

Fà piegar rivo che di lunge corre.
 Che sieno vili appare ed imperfette,
 Chè, quantunque collette,
 Non posson quietar, ma dan più cura ;
 Onde l'animo, ch'è dritto e verace,
 Per lor discorrimento non si sface.

IV. Ne voglion che vil uom gentil divegna,
 Nè di vil padre descenda
 Nazione che per gentil giammai s'intenda :
 Quest'è da lor confesso ;
 Onde la lor ragion par che s'offenda,
 In tanto quanto assegna,
 Che tempo a gentilezza si convengna,
 Difinendo con esso.
 Ancor segue di ciò, che innanzi ho messo,
 Che sien tutti gentili, orver villani,

sain, que leur proposition est fausse. Aussi je les réprouve comme des insensés, et je me retire d'avec eux. Mais maintenant je dirai, selon mon sentiment, ce que c'est que Noblesse, de qui elle vient, et les signes qui caractérisent un homme noble.

V. Je dis d'abord que toute vertu vient d'une racine, et j'entends par vertu ce qui rend l'homme heureux dans le cours des actes de sa vie : c'est qui, selon l'Ethique (d'Aristote), est une habitude qui choisit, laquelle se maintient toujours entre les extrêmes : telles sont ses expressions. Je dis que la noblesse prend toujours quelque chose de bon de son sujet, de même que la bassesse retire du sien toujours du mal. La vertu de la noblesse donne toujours aux autres une idée avantageuse

O che non fosse all' uom cominciamento.

Ma ciò io non consento,

Nè eglino altresì, se son Cristiani,

Perchè a intelletti sani

È manifesto i lor diri esser vani,

Ed io così per falsi li riprovo,

E da lor mi rimovo :

E dicer voglio omai, siccom' io sento,

Che cosa è gentilezza, e da che viene,

E dirò i segni, che gentil uom tiene.

V. Dico, che nobiltà principalmente

Vien da una radice :

Virtute intendo, che fa l'uom felice,

In sua operazione.

Quest'è, secondochè l'Etica dice,

Un abito eligente,

Lo qual dimora in mezzo solamente,

E tai parole pone.

Dico che nobiltate in sua ragione

d'elle-même ; parce que si, dans un sujet, il y a deux choses dont chacune d'elles produise le même effet, il faut en conclure que l'une doit être dérivée de l'autre, ou que chacune dérive d'une troisième. Mais si la valeur de l'une égale celle de l'autre ou l'excède, il faut nécessairement qu'il y ait une troisième cause. Ce que je viens de dire étant supposé vrai, je continue.

VI. Là où il y a noblesse, il y a vertu ; mais la vertu n'est pas toujours là où il y a noblesse. De même que si, là où est le soleil, il y a le ciel ; le contraire n'est cependant pas vrai. Pour nous, nous avons vu dans les dames et dans les êtres jeunes, ces signes de salut et de noblesse manifestés par leur modestie ; mais ces signes seuls ne constituent pas la vertu. Chaque vertu dérive alors de la noblesse, soit par la parenté ou par les habi-

Importa sempre ben del suo soggetto,
 Come viltate importa sempre male ;
 E virtute cotale
 Dà sempre altrui di sè buono intelletto ;
 Perchè in medesimo detto
 Convengono ambedue, ch'en d'un effetto ;
 Onde conviene dall' altra venga l'una,
 O da un terzo ciascuna ;
 Ma se l'una val ciò che l'altra vale,
 Ed ancor più, da lei verrà piuttosto :
 E ciò, ch'io ho detto qui, sia per supposto.

VI. È gentilezza dovunque virtute,
 Ma non virtute ov' ella ;
 Siccome è'l ciel dovunque la Stella,
 Ma ciò non è converso.
 E noi in donne, ed in età novella
 Vedem questa salute,
 In quanto vergognose son tenute ;

tudes, comme je l'ai dit, mais de la même manière que le pers (violet) vient du noir. Personne n'a donc le droit de se vanter en disant : Je suis noble de race ; car ceux-là sont presque des Dieux qui, exempts de tout reproche, possèdent une pareille grâce. Car Dieu seul donne cette grâce à l'âme, lorsqu'il voit son enveloppe mortelle (*sa personne*) se tenir dans la perfection ; en sorte qu'il s'approche de quelques-uns qui deviennent sur la terre la semence de félicité jetée par Dieu dans une âme bien préparée.

VII. L'âme qui a été ornée de cette grâce céleste, ne la tient pas cachée ; au contraire, elle la manifeste depuis je jour où elle épouse le corps, jusqu'à celui de la mort. Dans le premier âge, douce, obéissante et modeste, elle resplendit des beautés corporelles qui con-

Ch'è da virtù diverso.
 Dunque verrà come dal nero il perso,
 Ciascheduna virtute da costei,
 Ovvero il genar lor ch'ï misi avanti.
 Però nessun si vanti
 Dicendo : per ischiatta l' son con lei ;
 Ch' elli son quasi Dei,
 Que' ch' han tal grazia fuor di tutti rei ;
 Chè solo Iddio all' anima la dona,
 Che vede in sua persona
 Perfettamente star, sicchè ad alquanti
 Lo seme di felicità s'accosta,
 Messo da Dio nell' anima ben posta.

VII. L'anima, cui adorna esta bontate
 Non la si tiene ascosa ;
 Chè dal principio, ch' al corpo si sposa,
 La mostra infin' la morte :
 Ubidente, soave e vergognosa

courant à sa perfection. Pendant la jeunesse, forte, tempérante, pleine d'amour et embrasée du désir de mériter des louanges, elle met tout son bonheur et son plaisir à être loyale. Puis, dans la vieillesse, prudente et juste, elle se distingue par la libéralité, se réjouissant en elle-même au récit des bonnes actions que font les autres. Enfin, à la quatrième partie de la vie, elle se marie de nouveau à Dieu, contemplant la fin qui l'attend, et versant ses bénédictions sur les temps passés. Voyez maintenant quel est le nombre des gens dans l'erreur !

VIII. Tu iras donc, ô ma Chanson, t'élevant contre ces insensés ! et quand tu seras dans le lieu où est notre Dame, ne lui cache pas tes intentions. Tu peux lui dire

È nella prima etate,
 E sua persona adorna di beltate,
 Colle sue parti accortè :
 In giovanezza temperata e forte,
 Piena d'amore et di cortese lode,
 E solo in lealtà far sì diletta :
 E nella sua senetta
 Prudente e giusta, e larghezza se n'ode ;
 E'n se medésma gode
 D'udire e ragionar dell' altrui prode :
 Poi nella quarta parte della vita
 A Dio si rimarita,
 Contemplando la fine che l'aspetta,
 E benedice li tempi passati.
 Vedete omai, quanti son gl' ingannati !

VIII. Contra' agli erranti, mia tu te n'andrai,
 E quando tu sarai
 In parte dove sia la donna nostra,
 Non le tenere il tuo mestier covertò ;
 Tu le puoi dir per certo :

en toute sûreté : Je cours, pour parler de votre amie (*la Noblesse*).

CHANSON. XVII.

I. Le chagrin met dans mon cœur une hardiesse de volonté qui est amie de la vérité. Toutefois, dames, si je dis des paroles contre presque tout le genre humain, ne vous en étonnez pas, mais sachez quelle est la bassesse de votre désir. Car la beauté qu'Amour rassemble en vous, a été créée en faveur de la vertu seulement, par son antique décret contre lequel vous agissez traitreusement. Je vous dis donc que si à vous, imbues d'Amour, la beauté vous a été donnée, et à nous la vertu, à l'Amour a été donnée la puissance de faire de ces deux

Io vo parlando dell' amica vostra.

CANZONE. XVII.

I. Doglia mi reca nello core ardire
 A voler, ch'è di veritate amico :
 Però, donne, s'io dico
 Parole quasi contra a tutta gente,
 Non ven maravigliate,
 Ma conoscete il vil vostro desire :
 Chè beltà, ch' Amore in voi consente,
 A virtù solamente
 Formata fù dal suo decreto antico
 Contra lo qual follate.
 Io dico a voi, che siete innamorate,

choses une seule. Vous ne devriez pas aimer, mais couvrir au contraire tout ce qui vous a été donné de beauté, parce que ce n'est pas la vertu qui puisse être le but de la beauté. Hélas ! que vais-je dire ? Enfin, je dirai que ce serait une noble résolution et digne des louanges de la sagesse, si une dame éloignait volontairement de sa pensée l'idée de sa beauté.

II. Quant à l'homme, que dis-je ? cette bête brute qui ressemble à l'homme, il a rejeté loin de lui la vertu. Grand Dieu ! quelle chose étrange que de se décider à passer de l'état de maître à celui d'esclave, ou de la vie à la mort ! La vertu, toujours soumise à son créateur, lui obéit, lui acquiert de l'honneur, ô dames, tant qu'Amour lui donne une place dans la bienheureuse cour de sa noble compagnie. Heureuse, la vertu sort par les

Che se beltate a voi
 Fù data, e virtù a noi,
 Ed a costui di due potere un fare.
 Voi non doveste amare,
 Ma coprir quanto di beltà v'è dato ;
 Poichè non è virtù, ch' era suo segno.
 Lasso, a che dicer vegno ?
 Dico, che bel disdegno
 Sarrebbe in donna, di ragione lodato,
 Partir dà sè beltà per suo comiato.

II. Uomo da sè virtù fatta ha lontana,
 Uom non già, ma bestia ch' uom somiglia :
 O Dio qual maraviglia,
 Voler cadere in servo di Signore !
 Ovver di vita in morte !
 Virtute al suo fattor sempre sottana
 Lui obbedisce, a lui aquista onore,
 Donne, tanto ch' Amore

belles portes, va trouver sa dame, et y vit et séjourne pleine de joie. Elle accomplit avec satisfaction son grand vasselage, et pendant son court voyage, elle conserve, elle embellit, elle accroit ce qu'elle trouve; et sa présence éloigne tellement la mort, qu'elle ne s'en occupe même pas. O (*Vertu*) chère et pure servante, qui as pris ce que tu as de grand dans le ciel, toi seule fais Seigneur (*ennoblis*); et c'est ce qui fait que quand on te possède on est toujours heureux.

III. Celui-là se fait esclave, non d'un maître, mais d'un vil esclave, qui se détache et s'éloigne d'un tel Seigneur. Sachez donc, si vous calculez l'un et l'autre dommage, ce qu'il en coûte à celui qui abandonne la bonne route. Que cet esclave est opiniâtre, Seigneur,

La segna d'eccellente sua famiglia
 Nella beata corte :
 Lietamente esce dalle belle porte,
 Alla sua donna torna ;
 Lieta va, e soggiorna ;
 Lietamente opra suo gran vassallaggio,
 Per lo corto viaggio
 Conserva, adorna, accresce ciò che trova ;
 Morte repugna sì, che lei non cura.
 O cara ancella et pura,
 Colt' hai in ciel misura ;
 Tu sola fai Signore ; e questo prova
 Che tu se' possession che sempre giova.

III. Servo, non di Signor, ma di vil servo
 Si fa, chi da tal cotal Signor si scosta :
 Udite quanto costa,
 Se raglionate l'uno e l'altro danno,
 A chi da lei si svia :
 Questo servo, signor, quanto è protervo,

puisque les yeux qui éclairent l'intelligence, sont fermés pour lui ! en sorte qu'il ne peut plus agir que d'après la fantaisie de ceux qui ne font pas que de la folie et de la sottise. Mais pour que mes paroles puissent vous être utiles, je descendrai de l'ensemble à la partie, rendant mon style plus clair et plus facile à comprendre ; car la parole, couverte d'un voile obscur, ne pénètre que rarement jusqu'à l'intelligence, ce qui fait que je veux m'exprimer ouvertement avec vous, et cela pour votre avantage et non pour le mien.

IV. L'Esclave dont je parle, est semblable à celui qui suit un maître sur une route pénible et sans savoir où il va, comme il arrive à l'avare de poursuivre les richesses qui gouvernent tout. Il court, l'avare ; mais (ô esprit

Che gli occhi, ch' alla mente lume fanno,
Chiusi per lui sì stanno ;
Sicchè gir ne conviene all' altrui posta ;
Ch' adocchia pur follia ;
Ma perocchè 'l mio dire util vi sia,

Discenderò del tutto
In parte, ed in costrutto
Più lieve, perchè men grave s'intenda ;
Chè rado sotto benda
Parola scura giugne allo 'ntelletto ;
Per che parlar con voi si vuole aperto ;
E questo vo' per merto,
Per voi, non per me certo,
Ch' agciate a vil ciascuno ed a dispetto ;
Chè simiglianza fa nascer diletto.

IV. Chi è servo, è come quello, ch' è seguace,
Ratto a signore, e non sa dove vada,
Per dolorosa strada ;
Come l'avaro seguitando avere,

aveugle, qui ne peut voir sa folie !) plus il court et plus le fuit le repos avec le nombre des biens qu'il s'efforce toujours d'atteindre, et qui, dans son imagination, est infini. Mais nous voilà arrivés à celle (*la mort*) qui égalise tout ; dis-moi, qu'as-tu fait, avare insensé, quand tu ne seras plus ? Réponds-moi si tu peux ? Rien, n'est-ce pas ? Va, maudite soit ta couche qui protégea si vainement tous tes songes ! Maudit soit le pain perdu que tu as mangé, et qui eût mieux profité si on l'eût donné aux chiens ! puisque tu as perdu sitôt ce que tes mains ont pris tant de peine à amasser du soir et matin.

V. Comme on amasse avec une fureur insatiable, on garde de même ce qu'on possède ; c'est là ce qui plonge tant de gens dans un vil esclavage ; et si quelques - uns

Ch' a tutti signoreggia :
 Corre l'avaro, ma più fugge pace
 (O mente cieca, che non puoi vedere
 Lo tuo folle volere)
 Col numero, ch' ognor passar bada,
 Ch' n'finito vaneggia.
 Ecco giunti a colei che ne pareggia :
 Dimmi, che hai tu fatto ?
 Cieco avaro disfatto,
 Rispondimi, se puoi : altro che nulla.
 Maledetta tua culla,
 Che lusingò cotanti sonni invano :
 Maledetto lo tuo perduto pane,
 Che non si perde al cane ;
 Chè da sera e da mane
 Hai ragunato, e stretto ad ambe mauo
 Ciò che sì tosto sì farà lontano.

V. Come con dismisura si raguna,
 Così con dismisura si distringe :

y résistent et l'évitent, ce n'est pas sans beaucoup d'efforts pénibles. Mort, que fais-tu? Que fais-tu, cruelle Fortune? vous qui ne dispersez pas les biens que l'avare amasse sans les dépenser? Et quand vous le faites, à qui les distribuez-vous? Je n'en sais rien, puisque le cours d'un astre en décide là-haut. La faute en est à la Raison, qui ne corrige pas ce mal. Si elle (*la Raison*) veut se faire entendre en disant : Je suis prisonnière! quels moyens de défense peut faire valoir un maître qui est opprimé par un esclave? Et c'est là où se double la honte, quand on regarde bien le mal que je signale. Animaux menteurs à votre égard, et cruels envers les autres, vous voyez errer nus par les collines et les marais, des hommes qui ont mis en fuite tous les vices, et

Quest' è quello che pinge
 Molti in servaggio; et s'alcun si difende,
 Non è senza gran briga.
 Morte che fai? che fai, fera fortuna?
 Che non solvete quel che non si spende?
 Se 'l fate, a cui si rende?
 Nol so; posciachè tal cerchio ne cinge
 Che di lassù ne riga;
 Colpa è della ragion, che nol castiga:
 Se vuol dire: io son presa;
 Ah com' poca difesa
 Mostra signore, a cui servo sormonta.
 Qui si radoppia l'onta,
 Se ben si guarda là, dov' io addito:
 Falsi animali a voi, ed altrui crudi,
 Che vedete gir nudi
 Per colli e per paludi,
 Uomini innanzi a cui vizio è fuggito;

vous, vous vous couvrez d'un honteux vêtement de boue !

VI. La Vertu qui invite, même ses ennemis, à la paix, vient se présenter devant l'avare en lui offrant des choses belles pour l'attirer. Mais rien n'y fait ; et il s'éloigne toujours de l'amorce. La Vertu, après avoir tourné autour de lui et l'avoir appelé avec instance, lui jette son appât, tant elle prend d'intérêt à lui. Mais l'avare tient ses ailes fermées, et si cependant il s'approche, c'est quand la Vertu est partie, tant sa présence lui est désagréable. Mais je veux que chacun sache comment il se fait qu'un don n'attire pas toujours la louange à celui qui le fait. L'un par ses hésitations, l'autre par son air orgueilleux, celui-ci par la maussaderie de son visage, font qu'au lieu de donner, ils vendent très-cher ;

E voi tenete vil fango vestito.

VI. *Fassi dinanzi dallo avaro volto*

Virtù, che i suoi nemici a pace invita

Con materia pulita,

Per allettarlo a sè ; ma poco vale ;

Chè sempre fugge l'esca :

Poichè girato l'ha, chiamando molto,

Gitta 'l pasto ver lui, tanto glien cale :

Ma quci non v' apre l'ale ;

E se pur viene, quando ell' è partita ,

Tanto par che l'incresca.

Come ciò non possa dar, sicchè non esca

Del benetizio loda,

Io vo' che ciascun m'oda :

Qual con tardare, e qual con vana vista,

Qual con sembianza trista

Volge il donare in vender tanto caro,

Quanto sa sol chi tal compera paga :

et il n'y a que celui qui achète à si haut prix qui puisse savoir combien il paie. Voulez-vous savoir si celui qui reçoit ainsi est blessé ? Eh bien, oui : et un refus lui est moins dur qu'un tel don. Ainsi se conduit l'avare par rapport à lui, et à l'égard des autres.

VII. Dames, je vous ai fait connaître dans une de ses parties la bassesse de cette race de gens qui vous admirent et vous courtisent, afin que vous les frappiez de votre colère et de votre mépris. Mais ce qui reste encore caché serait de trop, parce que cela est laid à dire. Car l'amoureux feuillage tire un bien nouveau de la racine qui en contient, et tous deux ont des qualités égales. Écoutez donc quelle va être ma conclusion qui est : qu'une dame, par cela seul qu'elle est belle, ne doit pas croire qu'elle est aimée réellement par des

Volete udir, s'è piaga
 Tanto chi prende smaga ?
 Che 'l negar poscia non gli pare amaro :
 Così altrui e sè concia l'avaro.

VII. Disvelato v'ho, Donne, in alcun membro

La viltà della gente che vi mira,
 Perchè gli aggrate in ira ;
 Ma troppo è più ancor quel che s'asconde,
 Perchè a dire è lado :
 In ciascuno è ciascuno vizio assembro,
 Perchè amistà nel mondo si confonde ;
 Chè l'amorosa fronde
 Di radice di bene altro ben tira,
 Poi suo simil è in grado :
 Udite, come conchiudendo vado,
 Che non de' creder quella,
 Cui par ben esser bella,
 Essere amata da questi cotali ;

gens tels que ceux que je viens de signaler. Car si nous voulions mettre la beauté au rang des maux, cela ne pourrait arriver qu'en assimilant l'Amour à l'appétit des bêtes. Périssent donc telle dame qui disjoint sa beauté de la bonté naturelle, pour tel ou tel motif, et qui croit que l'Amour est en dehors du jardin de la Raison.

VIII. Chanson, près d'ici est une Dame de notre pays, belle, sage et courtoise. Tous la recherchent, et aucun ne s'aperçoit de tout son mérite lorsqu'on lui donne les noms de Blanche, Jeanne, Courtoise. Pliée et modeste, va, Chanson, et arrête-toi avec elle; fais connaître à elle, d'abord quelle tu es et pourquoi je t'envoie; puis ensuite tu te conduiras selon ses ordres.

Chè se beltà fra' mali

• Vogliamo annoverar, creder si puone,

Chiamando amore appetito di fera :

O cotal donna pera,

Che sua biltà dischiera

Da natural bontà per tal cagione,

E crede Amor fuor d'orto di ragione.

VIII. Canzone, presso di qui è una donna,

Ch' è del nostro paese,

Bella, saggia e cortese :

La chiaman tutti, e niuno se ne accorge

Quando suo nome porge,

Bianca, Giovanna, Cortese chiamando :

A costei te ne va' chiusa e onesta ;

Prima con lei t'arresta,

Prima a lei manifesta,

Quel che tu se', e quel per ch' io ti mando ;

Poi seguirai secondo suo comando.

CHANSON. XVIII.

I. Amour, puisqu'il faut que je me plaigne, afin que le monde m'entende, et que je fasse savoir l'anéantissement de toute énergie en moi, donne-moi la faculté de faire entendre mes plaintes comme je le désire; en sorte que mon chagrin, en se faisant jour, s'imprime dans mes paroles, tel que je le sens. Tu veux que je meure, Amour, et je ne puis me soumettre à cet arrêt; mais qui m'excusera de ce que je ne sais point exprimer ce que tu me fais sentir? qui pourra jamais croire que je suis accablé de tant de maux? Cependant, si tu me rends aussi éloquent que tu m'as rendu malheureux, fais, ô mon Seigneur, qu'avant ma mort, celle qui est si cruelle envers moi, ne puisse entendre mes plaintes; car si

CANZONE. XVIII.

I. Amor, dacchè convien pur, ch' io mi doglia,
 Perchè la gente m'oda,
 E mostri me d'ogni virtute spento,
 Dammi sapere a pianger, come ho voglia;
 Sicch' il duol che si snoda,
 Porti le mie parole, com' io 'l sento.
 Tu vuoi ch' io muoia, ed io ne son contento:
 Ma chi mi scuserà, s' io non so dire
 Ciò che mi fai sentire?
 Chi crederà ch' io sia omai sì colto?
 Ma se mi dai parlar quanto ho tormento,
 Fa', Signor mio, che innanzi al mio morire
 Questa rea per me nol possa udire;

elle entendait ce qui se passe dans l'intérieur de mon âme, la piété rendrait sa figure moins belle.

II. C'est en vain que je la fuis ; elle se représente toujours à mon imagination , telle que ma pensée me l'amène. Mon âme, insensée, et habile à se tourmenter, arrange et varie sa peine, tantôt belle et tantôt cruelle, comme la personne qu'elle voit. Puis mon âme la regarde (*cette image*), et quand elle est bien pleine du désir que font naître ses yeux, elle s'irrite contre elle-même qui a préparé le feu où, malheureuse, elle est consumée. Quels arguments la raison peut-elle fournir pour apaiser la tempête qui roule en dedans de moi ? L'angoisse, qui ne peut rester dans l'intérieur, s'exhale par ma bouche, de manière à ce que l'on en comprenne le sens, et ces plaintes rendent encore hommage à la puissance de ses yeux.

Chè, se intendesse ciò ch' io dentro ascolto,
Pietà faria men bello il suo bel volto.

II. Io non posso fuggir, ch' ella non vegna
Nell' imagine mia,
Se non come il pensier che la vi mena.
L'anima folle, ch' al suo mal s'ingegna ;
Come ella è bella e ria,
Così dipinge e forma la sua pena :
Poi la riguarda, e quand ella è ben piena
Del gran desio che dagli occhi le tira,
In contra a sè s'adira,
Ch' ha fatto il foco ove ella trista incende.
Quale argomento di ragione raffrena,
Ove tanta tempesta in me sì gira ?
L'angoscia, che non cape dentro, spira
Fuor della bocca sì, ch' ella s'intende,
Ed anche agl'occhi lor merito rende.

III. Cette image ennemie, qui demeure victorieuse et cruelle, et tyrannise jusqu'à la volonté d'être vertueux, enchantée d'elle-même, me fait aller en imagination jusque-là où elle est effectivement, comme le semblable court après son semblable. Ah ! je le sais, la neige va toujours vers le soleil. Mais je n'en puis plus. Je suis comme celui qui, tombé au pouvoir d'un autre, marche de lui-même jusque-là, où il est certain de recevoir la mort. Et quand j'approche, il me semble entendre dire : Allons, marche, et tu vas voir mourir cet homme ! Alors je me retourne pour chercher à qui je pourrai me recommander ; et je retrouve l'assistance de ces yeux qui sont cause de ma mort.

IV. Ce que je deviens ainsi blessé, Amour, dis-le, mais non pas moi, puisque tu m'as vu inanimé ; et quoique l'âme anime de nouveau le cœur, l'ignorance

III. La nemica figura, che rimane

Vittoriosa e fera,

E signoreggia la virtù che vuole ;

Vaga di sè medesma, andar mi fane

Colà dove ella è vera,

Come simile a simil correr suole :

Ben conosc' io, che va la neve al sole ;

Ma piu non posso ; fo come colui,

Che, nel podere altrui,

Va co' suoi piè colà, dov'egli è morto,

Quando son presso par mi odir parole

Diccr : vie via ; vedrai morir costui !

Allor mi volgo per veder a cui

Mi raccomandì : a tanto sono scorto

Dagli occhi che m'ancidono a gran torto.

IV. Qual io divegna sì feruto, Amore,

Sal contar tu, non io,

et l'oubli sont restés avec elle , tant que son absence a suspendu la vie. Mais quand je reprends mes sens et que je considère la blessure qui m'a ôté toute connaissance au moment où j'ai été frappé , rien ne peut ranimer mes forces, ni faire que je ne sois tout tremblant de peur ; et aussitôt mon visage décoloré fait comprendre de quel coup de foudre j'ai été atteint. Aussi, quoique rassuré bientôt par un doux sourire , ma physionomie reste parfois longtemps sombre , parce que l'esprit ne peut se rassurer.

V. Tel est , Amour, l'état où tu m'as mis, au milieu des montagnes et dans la vallée du fleuve sur les bords duquel tu m'as fait sentir ta force. Là , vif et mort , selon que tu le veux , tu me tiens, grâce à la terrible lumière qui, par les éclats de sa foudre , trace le che-

Che rimani a veder me senza vita ;
 E se l'anima torna poscia al core,
 Ignoranza ed oblio
 Stato è con lei, mentre ch'ella è partita.
 Quando risurgo, e miro la ferita
 Che mi disfece quando io fui percosso,
 Confortar non mi posso,
 Sì ch'io non tremi tutto di paura :
 E mostra poi la faccia scolorita
 Qual fù quel tono che mi giunse addosso ;
 Chè se condolce riso è stato mosso,
 Lingua fiata poi rimane oscura,
 Perchè lo spirto non si rassicura.

V. Così m'hai concio, Amore, in mezzo l'alpi,
 Nella valle del fiume,
 Lungo il qual sempre sopra me sei forte :
 Qui vivo e morto, come vuoi mi palpi,
 Mercè del fiero lume,

min à la mort. Hélas ! je ne vois là ni dames, ni gens courtois qui s'intéressent à mon malheur ! Si ma Dame n'y prend pas part, alors je ne compte plus sur le secours d'aucune autre personne, et cette fois banni de ta cour, Seigneur, je ne crains pas les blessures que font tes traits. L'orgueil fait une telle égide autour de son cœur que toute flèche en est émoussée, car tout cœur bien armé ne peut être entamé.

VI. O ma petite Chanson montagnarde, tu vas partir ; peut-être verras-tu Florence, mon pays ; Florence qui, veuve d'amour et dénuée de pitié, me repousse hors d'elle. Si tu y entres, va disant : Désormais on ne peut plus faire la guerre à mon Seigneur ; une chaîne le tient là d'où je viens, et quand bien même votre cruauté en-

Che folgorando fa via alla morte.
 Lasso ! non donne qui, non genti accorte
 Vegg'io, a cui increzca del mio male :
 S'a costei non ne cale,
 Non spero mai da altrui aver soccorso :
 E questa sbandeggiata di tua corte,
 Signor, non cura colpo di tuo strale.
 Fatto ha d'orgoglio al petto schermo tale
 Ch'ogni saetta li spunta suo corso ;
 Per che l'armato cuor da nulla è morso.

VI. O montanina mia canzon, tu vai ;
 Forse vedrai Fiorenza la mia terra,
 Che fuor di sè mi serra,
 Vota d'amore e nuda di pietate :
 Se dentro v' entri, va dicendo : oimè
 Non vi può fare il mio signor più guerra :
 Là ond'io vegno una catena il serra,
 Talchè se piega vostra crudeltate,

vers lui se relâcherait, il n'a plus la liberté de retourner vers vous.

CHANSON. XIX.

I. Puisque, contre mon gré, car je ne me suis jamais trouvé dans un état qui me fût plus agréable, Amour m'a abandonné par pitié pour mon cœur dont il ne pouvait plus supporter les plaintes ; ainsi laissé sans Amour, je m'élèverai, dans ce chant, contre un vice né parmi nous, qui, au mépris de la vérité, nous fait donner à tel dont l'esprit est sans élévation et sans agrément, le titre d'homme de mérite ; qui lui fait accorder la *gracieuseté*, qualité si belle, qu'elle rend celui qui la possède digne du manteau impérial. Car c'est la vérita-

Non ha di ritornar più libertate.

CANZONE. XIX.

I. Posciach' Amor del tutto m'ha lasciato,
Non per mio grato,
Chè stato non avea tanto gioioso,
Ma perocchè pietoso
Fu tanto del mio core,
Che non sofferse d'ascoltar suo pianto ;
Io canterò così disamorato
Contr'al peccato,
Ch'è nato in noi di chiamare a ritroso
Tal ch'è vile e noioso,

ble enseigne qui indique où la vertu réside. Et j'ai la confiance que si je défends bien cette cause, comme je je me le propose, Amour me fera encore une fois grâce.

II. Il y a des gens qui, parce qu'ils jettent ça et là leurs richesses, s'imaginent faire partie des bons, avoir les mêmes mérites qu'eux, et que quand ils seront morts, ils auront réparé leur véritable conduite dans l'esprit des honnêtes gens. Mais leur manège ne peut plaire aux bons, parce que les biens de la fortune tiendraient lieu de sagesse, et qu'en les possédant, on serait sûr d'éviter tout dommage qui est le résultat de l'erreur dans laquelle eux et tous ceux qui ont le juge-

Per nome di valore,
Cioè di leggiadria, ch'è bella tanto,
Che fa degno di manto
Imperial colui, dove ella regna.
Ell'è verace insegna,
Laqual dimostra u' la virtù dimora :
Perchè son certo, sebben la difendo
Nel dir, com'io la'intendo,
Ch'Amor di sè mi farà grazia ancora.

II. Sono, che, per gittar via loro avere
Credon capere,
Valere là dove gli buoni stanno ;
Che dopo morte fanno ;
Riparo nella mente
A quei cotanti c'hanno conoscenza :
Ma lor missione a' buon non può piacere,
Perchè 'l tenere ;
Savere fora, e fuggirieno il danno,
Che s'aggiunge allo' nganno
Di loro e della gente,

ment faux tombent inévitablement. Dira-t-on que ce n'est point une faute de dévorer des mets et de se livrer à la luxure, de se couvrir d'habits somptueux, comme si on voulait se vendre au marché de fous? Mais le sage n'estime pas les hommes par ses habits, qui ne sont que de futiles ornements; ce qu'il prise en lui, c'est son bon sens et son noble courage.

III. On rencontre d'autres gens qui, toujours le sourire sur les lèvres, veulent se faire passer pour des hommes passablement intelligents aux yeux des dupes; qui croient avoir saisi une plaisanterie, quand elle n'existe pas réellement. Ces gens n'emploient que des expressions recherchées, et se trouvent satisfaits et heureux des louanges du vulgaire. Ceux-là ne sont jamais amoureux d'une dame amoureuse; dans leurs en-

Ch' hanno falso giudizio in lor sentenza.
 Qual non dirà fallenza
 Divorar cibo, ed a lussuria intendere?
 Ornarsi, come vendere
 Si volesse al mercato de' non saggi?
 Ch'l savio non pregia uom per vestimenta,
 Perchè sono ornamenta;
 Ma pregia il senno e gli gentil coraggi.

III. Ed altri son, che per esser ridenti,
 D'intendimenti
 Correnti vogliono esser giudicati
 Da que che so' ingannati,
 Vedendo rider cosa,
 Che l'intelletto ancora non lo vede;
 E parlan con vocaboli eccellenti;
 Vanno spiacenti,
 Contenti che dal volgo sien lodati;
 Non sono innamorati

tretiens, ils n'emploient que des expressions affectées, et loin de faire un pas pour courtoiser gracieusement les dames, ils courent après de basses voluptés, comme le voleur va voler. Et cependant les manières courtoises ne sont pas tellement oubliées par les dames qu'elles semblent devoir être traitées comme des animaux privés d'intelligence.

IV. Ce n'est pas une vertu pure que celle qui se détourne de sa voie, puisqu'elle est blâmée, rejetée même par ceux qui veulent la perfection, telles que les personnes honnêtes dont la vie est toute spirituelle, ou qui s'occupent habituellement de sciences. Si donc cette vertu est louée dans un cavalier, c'est parce que sa nature est complexe, et alors pourquoi arrive-t-il qu'elle s'ajuste bien à l'un et mal à l'autre? C'est que la vertu pure convient seule à tous. L'agrément est ce qui s'ac-

Mai di donna amorosa ;
 Ne' parlamenti lor tangono scede ;
 Non moverieno il piede
 Per donneare a guisa di leggiadro ;
 Ma come al furto il ladro,
 Così vanno a pigliar villan diletto ;
 Non però che in donne è così spento
 Leggiadro portamento,
 Che paiano animai senza intelletto,

IV, Non è pura virtù la disviata ;
 Poich'è biasimata,
 Negata dove è più virtù richiesta,
 Cioè in gente onesta
 Di vita spiritale,
 O d'abito che di scienza tene.
 Dunque s'ell'è in cavalier lodata,
 Sarà causata,

corde avec l'Amour et avec l'œuvre parfaite (*la Noblesse*); et de ce troisième principe s'élève la Grâce (*la Beauté*) qui dure dans sa propre essence, de même que le soleil comprend en lui la lumière et la chaleur combinées avec sa belle apparence (1).

V. Quoiqu'il y ait une conjonction d'astres qui fasse dévier la Grâce, plus que je ne veux le dire; moi qui suis connu d'elle (*la Grâce, la Beauté*), grâce à une noble Dame (*Beatrice*), qui la laissait se manifester dans

(1) Toute cette strophe est obscure. Voici les lumières que j'ai pu rassembler pour l'éclaircir : la *vertu pure*, c'est *gentilezza*, la noblesse, l'élevation d'âme et de manières. Elle se compose de trois éléments : d'*Amor*, puis de *sollazo*, soulas, agrément, récréation, et enfin de *giocondità*, gaité pure, ce qui forme l'œuvre parfaite, *opera perfetta*, d'où sort enfin *leggiadria*, la grâce, la beauté, la noblesse, qui est chande, lumineuse et belle comme le soleil, et produit sur l'âme des effets analogues à ceux que le grand astre fait sentir aux objets matériels.

Mischiata di più cose ; perchè questa

Convien che di se vesta

L'un bene, e l'altro male?

Ma virtù pura io ciascun sta bene ;

Sollazzo è, che conviene

Con essa Amore, e l'opera perfetta :

Da questo terzo retta

È leggiadria, ed in suo esser dura,

Siccome il Sole, al cui esser s'adduce

Lo calore e la luce,

Con la perfetta sua bella figura (4).

V. Ancorchè ciel con cielo in punto sia,

Che leggiadria

Disvia cotanto, et più quant'io ne conto ;

Ed io che le son conto ;

toutes ses actions , je ne garderai pas le silence sur son compte, car il me semblerait faire une telle lâcheté, que je mériterais d'être mis au nombre de ses ennemis. De ce moment donc, en rimes plus élevées , je dirai la vérité sur elle, mais sans savoir à qui. Je jure par celui qui se nomme Amour et qui a plénitude de santé, qu'avec la vertu sans les œuvres , personne ne peut mériter de louanges sincères. Si donc la matière de ma Chanson est bonne , comme chacun le dit, il y a vertu , et ma Chanson participe d'elle.

VI. Elle ressemble complètement à la grande planète qui, s'avancant du levant , jusqu'à ce qu'elle se cache , infuse, au moyen de ses beaux rayons , la puissance et la vie ici-bas, dans la matière telle que le Créateur l'a

Mercè d'una gentile
 Che la mostrava in tutti gli atti sui
 Non tacerò di lei, che villania
 Far mi parria
 Sì ria, ch'a' suoi nemici sare'giunto :
 Perchè da questo punto
 Con rima più sottile
 Tratterò il ver di lei, ma non so a cui.
 Io giuro per colui
 Ch' Amor si chiama, ed è pien di salute,
 Che senza oprar virtute,
 Nessun puote acquistar verace loda :
 Dunque se questa mia materia è buona,
 Come ciascun ragiona,
 Sarà virtù, e con virtù s'annoda.

VI. Al gran planeta è tutta simigliante.

Che da levante
 Avante, infino a tanto che s'asconde,
 Con li bei raggi infonde

disposée. Ainsi celle (*Beauté*) qui dédaigne et méprise la foule des gens qui portent la figure d'homme, et dont les fruits ne répondent pas à leur feuillage, tant ils ont l'habitude de mal faire, verse et infuse ses dons bienfaisants dans les cœurs nobles et honnêtes. Car elle est toujours prête à mêler à la vie la joie pure (*soulas*) et d'autres faveurs qui semblent se multiplier constamment en elle; et la vertu sert d'exemple à toutes les joies qu'elle fait éprouver. Honte pour vous, ô faux chevaliers, méchants et coupables, qui êtes les ennemis de celle qui ressemble au prince des étoiles (*Soleil*) !

VII. L'homme donne et reçoit tour-à-tour, selon que le veut la Beauté (*vertu*). Et celle-ci ne se plaint pas plus de ce qu'elle répand ses dons, que le soleil lorsqu'il

Vita e virtù quaggiuso
 Nella materia sì, com' è disposta :
 E questa dislegnosa di cotante
 Persone, quante
 Sembianti portan d'uomo, e non risponde
 Il lor frutto alle fronde,
 Per lo mal c'hanno in uso,
 Simili beni al cor gentile accosta ;
 Che'n donar vita è tosta
 Col bel sollazzo, e co' begli atti nuovi,
 Ch' ognora par che trovi ;
 E virtù per esempio ha chi lui piglia.
 O falsi cavalier malvagi e rei,
 Nemici di costei
 Ch'al prence delle stèlle s'assimiglia.

VII. Dona e riceve l'uom, cui questa vuole ;
 Mai non sen dole ;
 Nè 'l Sole, per donar luce alle stelle,
 Nè per prender da elle

prodigue sa lumière aux étoiles, ou qu'il en reprend d'elles en recevant leur aide. Mais l'un et l'autre reçoivent une satisfaction réciproque en faisant ces échanges. L'homme donc ne se laisse point aller à la colère pour des paroles ; il prend soin seulement de ne recueillir que celles qui sont bonnes.

(Deux vers dont je ne puis saisir le sens.)

C'est par son propre mérite que l'homme se fait aimer et désirer des personnes sages ; quant aux louanges ou au blâme des gens grossiers, il les estime au même prix. Nulle élévation n'excite son orgueil ; mais quand l'occasion se présente pour lui de donner des preuves de sa franchise et de son courage, alors il recueille de justes louanges. Ceux de ce temps font tout le contraire.

Nel suo effetto aiuto ;
Ma l'uno e l'altro in ciò diletto tragge :
Già non s'induce ad ira per parole ;
Ma quelle sole
Ricole, che son buone ; e sue novelle,
Tutte quante son belle :
Per se è car tenuto,
E desiato da persone sagge :
Che dell' altre selvagge
Cotanto lode, quanto biasmo prezza :
Per nessuna grandezza
Monta in orgoglio ; ma quando gl'incontra,
Che sua franchezza gli convien mostrare,
Quivi si fa laudare.
Color, che vivon, fanno tutti contra.

OBSERVATIONS

SUR

LES CHANSONS DE DANTE.

CHANSON I.

Io son venuto al punto della rota, etc., page 286.

Je place cette Chanson avant toutes les autres, parce que Dante, en y désignant la Dame de ses pensées, la donne comme une toute *petite fille*, *pargoletta* ; ce qui semble indiquer qu'il s'agit de Béatrice, lorsqu'il la vit chez son père Portinari, à l'âge de huit ans. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, le poète, passant en revue les principaux phénomènes de la nature physique, pour faire sentir que tout ce qui a vie a, dans l'année, des instants de repos, pendant lesquels l'activité de l'existence des végétaux ou celle des passions chez les animaux, sont momentanément suspendues ; Dante dit que, quant à lui, l'Amour ne l'abandonne jamais, et que les pensers qu'il lui inspire, ne sont pas comme ce dont il a parlé, sujets au changement des saisons.

Cette Chanson qui porte tous les caractères de l'ode, est pleine de grandeur et d'éclat ; et l'on y trouve toute la fermeté de style qui caractérise les vers du Florentin. On peut supposer que ce morceau a été écrit vers le temps

où Dante a composé la *Vie nouvelle*, opinion justifiée par la qualification de *petite fille* qu'il donne à la personne, *Donna, souveraine*, dont il se reconnaît le serviteur.

CHANSON. II.

La dispietata mente, che pur mira, etc., page 291.

Cette pièce semble se rapporter encore au temps où Dante, préoccupé de Béatrice Portinari, composait la partie de la *Vie nouvelle* qui précède l'instant de la mort de cette jeune Dame.

Le cinquième vers :

« *Verso 'l dolce paese c' ho lasciato, »*

semble indiquer que Dante a écrit cette Chanson pendant l'une des excursions qu'il fit à quelque distance de Florence, vers le temps où Béatrice lui refusa son *Salut*. L'objet qu'il se propose ici, est encore d'obtenir cette faveur, à laquelle il attachait un si haut prix.

Son Esprit certain de n'avoir obtenu aucune pitié de sa Dame, (*la dispietata mente*), se reporte cependant encore avec plaisir vers le temps passé, et Dante éprouve le désir de revenir dans le doux pays qu'il a laissé. Soumis au pouvoir de l'Amour, le poète dit à sa noble Dame, qu'elle seule peut lui donner la puissance nécessaire pour résister à l'amour, et il lui demande son *Salut*, dont la vertu peut seule devenir le soutien de sa force.

Dans la Chanson précédente, le poète a caractérisé la différence qui existe entre le principe et la nature de l'amour qu'il ressent et de l'amour naturel. Tout ce qu'il

éprouve lui vient d'un Être intellectuel, et c'est dans son intelligence que les joies ou les douleurs qu'il ressent, viennent aboutir. Ce spiritualisme amoureux apparaît au moment même que Dante a aperçu la petite Béatrice Portinari, en sorte que dès cette première entrevue, cette jeune fille ne peut être considérée que comme un être de raison. C'est ce qui ressort de la lecture des scènes les plus réelles, comprises dans la *Vie nouvelle*; c'est ce que prouvent les deux premières Chansons que l'on vient de lire, et ce que rendront toujours plus évident celles qui suivent.

Outre l'octroi du *Salut* demandé par Dante, ce qui rattache la composition de cette pièce à l'époque de la jeunesse de Dante, c'est que le poète, en s'adressant à sa Chanson, a soin de dire de lui-même, en témoignant le désir d'être promptement obéi.

..... *che picciol tempo omai.*

Puote aver luogo quel per che tu vai.

CHANSON III.

E' m'incresce di me sì malamente, etc., page 295.

Il s'en faut bien que toutes les pièces de poésie, composées par Dante, avant la mort de Béatrice, aient été comprises avec celles qui se trouvent dans sa *Vie nouvelle*. Le poète dit même, dans cet ouvrage, qu'à l'époque où il feignit d'être amoureux d'une autre dame, pour mettre en défaut la curiosité de ceux qui désignaient Béatrice comme son amante, il fit plusieurs compositions, où il s'abstint de la nommer.

Cette Chanson, riche de poésie, mais dont le sens

obscur, semble l'être surtout parce que l'auteur n'a pas voulu s'expliquer clairement, pourrait bien être un de ces morceaux que Dante, comme je viens de le dire, se plaisait à obscurcir pour dérouter les curieux. En voici l'argument dépouillé de toute forme poétique : « Dante se plaint de son état. La pitié que lui a témoignée une autre dame, le fait souffrir autant que les refus de Béatrice dont l'image est toujours présente à son esprit ; et sans la nommer, sans la désigner même précisément, il retrace l'instant où il l'a vue dans sa jeunesse, et le prodigieux effet qu'a produit sur lui cette personne qui a fait naître en lui *un désir immense, créé par cette longue et constante admiration à laquelle son âme s'est livrée.* »

CHANSON IV.

Donne, ch' avete intelletto d'Amore, etc., page 300.

Cette Chanson est l'hymne par lequel Dante célèbre et les hautes vertus et la gloire de Béatrice sur la terre. Ses mérites sont si grands, l'élévation de son âme est telle, selon le poète, qu'un Ange croit devoir avertir Dieu que cette merveille est égarée dans le monde. Les Saints la réclament par leurs prières ; et enfin, elle est désirée au plus haut des Cieux. C'est par cet artifice que le poète prépare la mort de celle qu'il a l'intention de glorifier et d'aimer jusque dans le Ciel où Dieu va la rappeler comme à sa demeure naturelle. Cet admirable morceau de poésie a le mérite d'être parfaitement clair, et de donner l'idée la plus précise qu'il soit possible de se faire,

de la beauté toute intellectuelle de Béatrice. Cette Chanson fait partie de la *Vie nouvelle*.

CHANSON V.

Gli occhi dolenti per pietà del core, etc., page 305.

Ce morceau, tiré également de la *Vie nouvelle*, est le complément de celui qui précède. Il n'est ni moins beau ni moins clair, et fait comprendre le genre de Beauté et de perfectionns morales, attribuées à Béatrice par Dante.

CHANSON VI.

Morte poiche, etc., page 309.

CHANSON. VII.

Donna pietosa e di novella etate, etc., page 315.

Considérée comme ouvrage de poésie, comme peinture des passions, comme tableau dramatique, cette troisième Chanson de la *Vie nouvelle*, est sans doute une des belles choses qu'a écrites Dante Alighieri. Parmi les beautés qu'elle renferme, il en est une cependant sur laquelle je m'arrêterai particulièrement, parce qu'elle met en évidence la première transition de ce qu'il peut y avoir eu de passion naturelle, dans l'amour de Dante pour la fille de Portinari, à cet amour intellectuel, pla-

tonique, et enfin figuratif, qui s'empara successivement de l'esprit du poète, depuis la mort de Béatrice. Après avoir peint la douleur que cause en lui la perte de cette personne incomparable; après nous avoir fait assister avec les femmes qui le soignent, près du lit où il est agité par une douleur furieuse et par des visions horribles; tout-à-coup les idées de Dante changent. A ces terreurs, à ces convulsions douloureuses, succède un songe qui lui fait voir Béatrice enlevée au Ciel par un chœur d'AnGES, chantant : *Hosanna* ! En considérant cette auto-biographie de la *Vie nouvelle*, comme elle doit l'être du point de vue poétique, il n'est certainement pas possible de déterminer d'une manière plus précise et plus plausible, le passage d'une personne aimée et si digne de l'être, de la vie mortelle au siècle nouveau, et de rendre plus vraisemblable la continuation d'un attachement, déjà pur en ce monde, et qui se purifiera encore en continuant dans l'autre. On chercherait vainement dans tous les écrits de Dante un autre passage qui, mieux que celui-là, pût aider à faire comprendre cet amour intellectuel qui survit à la personne qui lui a donné naissance. Ce sont des arguments poétiques que je fais valoir, mais les données de mon sujet me servent d'excuse, et je doute beaucoup, après tous les savants efforts qui ont été tentés pour éclaircir les amours de Dante, que les sentiments qui se rapportent en particulier à Béatrice, soient plus et mieux expliqués que par les trois Chansons de la *Vie nouvelle*.

On sait que, dans la vie réelle, Dante, comme beaucoup d'autres hommes, a trouvé moyen de concilier l'amour naturel et l'amour intellectuel. Mais si ce mélange de choses si contraires ne fut, en lui homme, que le ré-

sultat de la faiblesse naturelle à tout mortel ; en qualité de poète, il a trouvé moyen, comme Platon avant lui, d'unir si étroitement le beau visible à la Beauté suprême, qu'en admirant l'une il est impossible de ne pas devenir amoureux de l'autre. C'est ce que le grand poète de Florence a exprimé avec beaucoup de netteté, dans un beau sonnet dont voici la traduction :

• Dans la partie la plus élevée de mon intelligence, deux dames sont venues pour parler d'Amour. L'une a en elle courtoisie et force ; et prudence et honnêteté sont de sa compagnie. L'autre a beauté, agrément et noblesse. Quant à moi, grâce à mon doux Seigneur Amour, je me tiens respectueusement aux pieds de leurs deux seigneuries. Elles parlent à mon esprit et de Beauté et de Vertu, demandant comment un cœur peut être parfaitement amoureux entre deux dames ? Et alors la source du noble langage (*la poésie*) répond : « Que l'on peut aimer la *beauté* en raison du plaisir qu'elle procure, et la *vertu* à cause des grandes actions qu'elle fait faire. »

Due donne in cima della mente mia
 Venute sono a ragionar d'amore ;
 L'una ha in sè cortesia e valore,
 Prudenzia ed onestate in compagnia.
 L'altra ha bellezza e vaga leggiadria,
 E adorna gentilezza le fa onore,
 Ed io, mercè del dolce mio Signore,
 Stommene a piè della lor signoria.
 Parlan bellezza e virtù allo 'ntelletto,
 E fan quistion, come un cuor puote stare
 Infra duo donne con amor perfetto :
 Risponde il fonte del gentil parlare,
 Cche amar si può bellezza per diletto,
 E amar puossi virtù per alto oprare.

Cet arrêt, qui rappelle ceux des Cours d'Amour, renferme le principe fondamental de la doctrine amoureuse de Platon, remise en honneur par Dante. Le spiritualisme excessif, résultant du christianisme, et le nombre immense des personnifications que ce spiritualisme a engendrées, ont rendu la doctrine amoureuse, moderne, très-obscur, et ses expressions si compliquées, et parfois tellement contradictoires, que l'on a autant de peine à en suivre les détails mentalement, qu'à les exprimer par la parole. Tous les écrivains qui ont traité ce sujet, mais Dante en particulier; poète si énergique et si ferme, devient souvent obscur et prolix quand il traite d'Amour. Ainsi, les deux mots qu'il emploie clairement dans le sonnet que l'on vient de lire, *Beauté* et *Vertu*, deviennent très-souvent dans ses autres pièces de poésie, synonymes, par la raison que la Vertu étant la source de la Beauté, et la Beauté l'image réfléchie de la Vertu, il s'en suit que dans le cours d'un raisonnement un peu étendu, on ne distingue plus la cause de l'effet, trop souvent confondus par le poète. C'est là le défaut des écrits de Dante. Je dis son défaut, parce que, quoiqu'il l'ait trouvé consacré par tous les écrivains qui l'avaient précédé, ou qui ont vécu de son temps, il a trop souvent employé la sagacité persistante et énergique de son intelligence, à creuser des sujets qui n'avaient réellement pas de profondeur. C'est ce défaut qui dépare souvent des portions considérables de ses écrits; c'est ce défaut qui en rend la lecture parfois si difficile; mais c'est aussi ce défaut, je dois le dire cependant, qui entretient cette insatiable curiosité, que l'on éprouve toujours plus ardente, à mesure que l'on étudie ses écrits. C'est un admirable labyrinthe où l'on prend plaisir à

s'égarer, car jamais personne, jusqu'ici, n'a pu l'explorer régulièrement.

CHANSON VIII.

Amor che muovi tua virtù dal cielo, etc. page 349.

Si ingénieuse que soit une mythologie, il est impossible de donner la raison de tous ses détails, et celle de Dante est loin de faire une exception à cette règle. On a vu, et l'imagination a facilement admis le ravissement de Béatrice au ciel. Mais cette concession faite, on se demande quelle place elle va y occuper, quelles seront les fonctions qu'elle y remplira. Dante a répondu à toutes ces questions dans ses trois Cantiques. Béatrice a le droit de conduire son amant spirituel dans les sept ciels, et elle conserve son droit de protection sur lui, jusqu'au moment où, près du trône de Dieu, saint Bernard fait en quelque sorte évanouir l'amante mystique, et se charge du poète à qui il montre Béatrice qui est allée siéger, avec Rebecca, Judith et Ruth, aux troisièmes sièges au-dessous de la Vierge. Telle est donc l'élévation graduelle et définitive de la fille de Portinari jusqu'au septième ciel, et il suffit de rappeler le nom de cette demi-divinité de la mythologie de Dante, pour réveiller le souvenir de toutes les actions qui lui sont prêtées.

Mais il est un autre personnage qui ne joue pas un rôle moins important : c'est l'Amour ; et dans les poésies lyriques de Dante, en particulier, il se trouve constamment en scène. Cette septième Chanson est à mon sens celui des écrits du poète, où cette personnification est

la plus clairement caractérisée. On retrouve toute la doctrine de Platon sur l'amour (*dans la 2^e strophe*) présentée à peu près sous les mêmes formes allégoriques que par le philosophe grec. Cette ressemblance explique, si je ne me trompe, l'obscurité, l'embarras qui règnent constamment dans les rouages de la mythologie dantesque. Les philosophes païens, et Platon entre autres, s'élevaient par le raisonnement, et même avec le secours des images, jusqu'au pressentiment des choses divines et de la connaissance de Dieu; en sorte que l'allégorie n'était pour eux qu'un moyen de former et de développer leurs idées; moyen sur lequel ils ne s'abusaient pas, car c'était comme un signe en algèbre, qu'ils se proposaient de remplacer par une vérité dès qu'elle serait trouvée. En somme, ils allaient du connu à l'inconnu.

Le christianisme, au contraire, étant une religion révélée; Dieu étant mis hors de toute recherche et de toute contestation, les idées chez les chrétiens, procèdent dans l'ordre inverse de celui que suivaient les païens. Les modernes partent de Dieu pour pénétrer dans tout; aussi, toute allégorie, toute image, loin de leur être nécessaire pour croire en un Dieu éternel, infini, présent partout, ayant créé tout et gouvernant tout, les empêchent-elles, au contraire, de se débarrasser de toutes ces images conditionnelles qui obstruent la vue de l'intelligence, la seule qui puisse entrevoir Dieu.

Voici donc une des critiques graves que j'ai toujours faites aux inventions mythologiques de Dante; c'est que, bien que ce poète soit reconnu, on l'a victorieusement prouvé (1); vraiment chrétien *catholique*, et que ses opi-

(1) M. Ozanam, *Dante et la philosophie cath. au XIII^e siècle*.

nions s'accordent toujours avec ce qu'exige l'orthodoxie ; cependant ses inventions, prises en elles-mêmes, et considérées comme ressources et machines poétiques, ont des formes païennes qui les font souvent jurer avec le fond des sujets auxquels le poète les applique.

Ainsi par exemple, dans la Chanson qui nous occupe, l'amour dont parle le poète, est-il celui qui s'adresse directement à Dieu, ou bien n'a-t-il pour objet que la vertu, ou enfin ne s'occupe-t-il que de son image, la Beauté ? Quant à Platon, qui s'élève peu à peu de ce que l'on voit, à ce que la pensée seule peut saisir, il vous présente d'abord la Beauté visible, il vous la fait remarquer et comprendre dans la vertu ; et une fois l'idée de la vertu comprise et acceptée, Dieu apparaît : cela est parfaitement simple, aussi se plaît-on au récit allégorique de l'histoire de Psyché et de l'Amour, parce que cette allégorie n'est que la traduction sensible d'une idée qui demande déjà une grande culture d'intelligence pour être saisie abstraitement. Mais on se plaît à ce récit, parce que tout y est si cohérent que l'instinct est averti qu'il renferme une vérité.

Il n'en est pas ainsi en lisant cette VIII^e Chanson de Dante. Malgré les idées profondes et les images pleines d'éclat qui s'y trouvent, l'intelligence du lecteur ne circule et ne pénètre qu'avec peine dans le dédale de cet édifice tortueux où s'élèvent, comme dans une chapelle gothique, une forêt de personnifications, telles que : l'Amour, l'Esprit, le Soleil, la Beauté, la Chaleur, etc., qui, par leur importance également monotone, rendent l'esprit paresseux à force de le fatiguer. Mais si jamais il y eut un poète qui sut triompher par la vigueur et l'éclat de l'expression, de l'aridité et de la confusion de sa

matière, c'est à coup sûr Dante, comme sa Chanson sur l'Amour le prouve.

CHANSON IX.

Tre Donne intorno al cuor mi son venute, etc., page 323.

Avant de se permettre des observations critiques sur la composition de ce morceau, il faut d'abord rendre hommage au poète pour les belles images et l'énergie de style qui s'y trouvent : c'est une ode admirable.

Mais si cette Chanson doit plaire à ceux qui ont le sentiment de la véritable poésie, elle est aussi curieuse à étudier dans ses détails, parce que, plus simple que toutes les autres, quant au fond, la multiplicité des personnifications que Dante y a introduites, font voir comment il combinait sa mythologie.

Trois Dames, *Droiture*, avec *Générosité* et *Tempérance*, ses filles, s'approchent du *Cœur* de Dante pour s'y abriter ; mais elles sont forcées de rester dehors du *Cœur*, parce que *Amour* en occupe l'intérieur.

Ces trois Dames, chéries autrefois, sont délaissées, méprisées maintenant par les hommes. Elles sont presque sans vêtements, et *Amour*, du fond du *Cœur* de Dante, reconnaît leur sexe par leur nudité. Cependant, moitié par malice et moitié par compassion, *Amour* interroge *Droiture* qui lui répond qu'elle est sœur de sa mère, *Justice*, et que c'est près des sources du Nil qu'elle a donné le jour à ses deux filles, *Générosité* et *Tempérance*.

A ce récit, *Amour* se sent touché en faveur de ses parentes, que l'ingratitude des hommes laisse dans un état si abject, et mendiant sur la terre ; puis, prenant deux dards, il leur dit de relever la tête, et que si il ne peut pas employer lui-même ces armes, il saura bien trouver ceux qui en feront usage pour faire rendre à *Rectitude*, à *Générosité* et à *Tempérance*, la place et les honneurs qui leur sont dus en ce monde.

Alors Dante, à qui cette inspiration est venue en exil, regarde comme un honneur, la peine à laquelle il est condamné, en entendant les plaintes et les consolations qu'*Amour* exprime à de si hautes victimes.

Dans cette pièce remarquable, si, selon le goût du temps, les allégories sont un peu chargées et les personnifications trop nombreuses, l'ordonnance de la composition est belle, et l'ensemble en est parfaitement clair.

La seule personnification dont on ne saisisse pas facilement le caractère dans cette Chanson, est l'*Amour* qui, cette fois, trahit par quelques paroles ses dispositions gibelines, et fait entendre que, puisqu'en sa qualité d'habitant de la cour céleste, il ne peut pas manier les armes pour rétablir les droits des filles de la *Justice*, sa mère, il saura bien en fournir à ceux qui sont disposés à rétablir son règne.

L'envoi de la pièce donne encore plus de poids à ces paroles de l'*Amour*. Dante recommande à sa Chanson de ne point se livrer à des hommes douteux : Mais si il arrive, dit-il ensuite, que tu rencontres quelqu'ami de la vertu, montre-toi à lui, et fais désirer à tous les cœurs amoureux de connaître cette fleur dont l'apparence est si belle.

Évidemment, cette Chanson est un appel fait par Dante aux Gibelins exilés comme lui, pour prendre les armes et rentrer à Florence. Il est fâcheux pour le système d'interprétation des écrits de Dante, par M. G. Rosetti, que l'intention de cette Chanson soit si claire et que les allégories en soient si transparentes. Et l'on se demande, après avoir lu ce morceau, pourquoi Dante, qui parle cette fois comme en tant d'autres occasions si ouvertement des espérances qu'il fondait sur la monarchie impériale, se serait donné habituellement la peine de déguiser ses sentiments et ses projets sous des allégories indéchiffrables.

CHANSON X.

Così nel mio parlar voglio esser aspro, etc, page 329.

Malgré la bizarrerie de plusieurs détails de la Chanson *politique* qui précède, nous avons reconnu qu'elle est parfaitement claire. Avec cette X^e, nous sommes rentrés en plein dans le système *amoureux*, et je demanderai au lecteur si son intelligence a été complètement satisfaite.

J'ai lu et relu cette pièce avant et après la traduction que j'en ai faite ; j'ai consulté tous les commentaires que j'ai pu rencontrer, pour savoir les interprétations qu'on peut lui donner ; mais, malgré tous ces efforts, je dois avouer que, tout en admirant la beauté de plusieurs passages fort remarquables par l'expression pittoresque et poétique, je n'ai pu saisir le sens de l'ensemble de cette bizarre composition.

En bonne conscience, je ne puis, d'après l'opinion de quelques doctes Italiens, considérer la *Dame* qui figure dans cette Chanson, cette *belle pierre*, comme un être naturel ; ni prendre l'ensemble de la Chanson pour l'expression et la peinture même figurées, d'un amour réel. Alors on se demande si cette belle pierre est Béatrice, la Théologie ou la Philosophie ? Serait-il même possible, en admettant le système de M. G. Rosetti, de reconnaître, sous ce déguisement poétique, la monarchie impériale, ou la secte anti-papale ? Non, certainement. Or, dans la double impossibilité où l'on se trouve de discerner quel être réel ou abstrait, cette étrange personnification représente, la Chanson devient tout-à-fait inintelligible.

Il y a quelques Chansons attribuées à Dante, de la légitimité desquelles on se doute ; mais celle-ci est bien de lui. Elle fait partie de plus vieux recueils manuscrits, et des premiers chansonniers imprimés ; en outre, elle est citée par Pétrarque dans l'une de ses propres Chansons, comme on le verra bientôt, et cette dernière circonstance prouve que la composition de Dante, jouissait d'une grande célébrité au milieu du *xiv^e* siècle. Puisque tant d'esprits distingués de ce temps, sans omettre Pétrarque, se plaisaient à la lecture de cet ouvrage, il serait ridicule à nous de le condamner par cela seul que nous ne le comprenons pas. C'est un coffre dont nous n'avons pas la clé, dont nous ignorons par conséquent le contenu ; mais que sa richesse et son éclat extérieurs rendent digne de toute notre attention.

Je ne saisis pas plus le sens de la *II^e* strophe, que celui du reste, cependant je ne puis lire sans émotion ces beaux vers :

« Non trovo scudo ch' ella non mi spezzi,
 Ne luogo che dal suo viso m'asconda ;
Ma come fior di fronda,
Così della mia mente tien la cima. »

« Il n'y a pas pour moi de bouclier qu'elle ne brise,
 ni de retraite qui puisse me dérober à ses regards :
 mais comme les fleurs s'élèvent au-dessus du feuillage,
 elle occupe la partie la plus élevée de mon intelli-
 gence. »

Le reste du couplet n'est pas moins beau, et quelle que soit la *belle pierre* (1) en question, le mépris qu'elle montre pour les chagrins de son adorateur, comparé à l'indifférence d'un navire qui ne sait pas si la mer est mauvaise, est un admirable trait de poésie.

L'envoi de cette Chanson (*strophe VII*) ne saurait passer sans observations.

« Va droit à cette Dame, dit le poète, et donne-lui
 d'une bonne flèche dans le cœur, *parce que l'on ac-*
quiert un grand honneur en se vengeant. »

« E dalle per lo cor d'una saetta ;
 Chè bello onor s'acquista in far vendetta. »

Dans beaucoup de passages des trois Cantiques et en particulier dans l'Enfer, Dante s'est montré vindicatif. Cette disposition de son âme, éclata surtout dans la lettre

(1) Dans une Sestine « *Al poco giorno, ed al gran cerchio d'ombra,* » etc., Dante compare encore une Dame à une pierre. Il vante également la beauté, les vertus de cette Dame dont il se dit également amoureux. Dans les deux cas, le voile allégorique dont il a entouré ces deux étranges beautés, m'a paru impénétrable.

qu'il adressa à l'empereur Henri VII (1313), où il appela toute la colère de ce prince sur sa ville natale, Florence. Ici encore, à propos d'une Chanson d'Amour, dans laquelle, il est vrai, il annonce qu'il veut *être dur et âpre dans ses vers*, il établit cette proposition générale : « que l'on acquiert un grand honneur en se vengeant. » Or, on a prouvé savamment, ce dont je n'ai jamais douté, que Dante était parfaitement orthodoxe en matière de foi ; mais, ce qui ne m'est pas également démontré, c'est que ce grand poète, si ferré sur la théologie, eût le sentiment de la morale Évangélique.

Quoi qu'il en soit, cette X^e Chanson était célèbre, et le divin Pétrarque l'a citée, comme je l'ai dit. Ce sera donc, si je ne me trompe, une étude littéraire et philosophique curieuse à faire, que de comparer les Chansons de ces deux grands poètes, ou l'on verra l'effet qu'ont produit quarante années environ, sur le perfectionnement de la langue italienne, et sur l'emploi du même système poétique et des mêmes idées. Voici la Chanson de Pétrarque : (*XVII^e de la première partie de son Chansonnier.*)

I. « Malheureux que je suis, et qui ne sais de quel côté porter mon espérance trahie déjà tant de fois ! Si personne ne doit me prêter une oreille compatissante, pourquoi disséminer dans le Ciel de si fréquentes prières ? Cependant, si il arrive qu'on me permette de terminer ces tristes plaintes, avant que je meure, qu'il plaise à mon Seigneur que je lui redemande de dire encore un jour, en toute liberté, au milieu des gazons et des fleurs : *C'est droit et raison que je chante d'Amour.* (*Arnaud Daniel.*)

II. « C'est bien raison que je chante une fois ; j'ai soupiré si longtemps ! Et il me faudra commencer de bien

bonne heure en ce jour, pour que cette joie passagère égale la somme de mes douleurs. Mais si il était possible que quelques-unes de nos douces paroles fissent éclater la joie dans les yeux saints (*de Laure*), je serais le plus fortuné des amants, surtout si je puis dire sans faire un mensonge : « *Ma Dame me prie, et c'est pour cela que je veux chanter.* » (*Guido Cavalcanti.*)

III. « Pensées errantes et séductrices qui m'avez entraîné, peu à peu, à concevoir une idée si audacieuse, faites donc attention que ma Dame a un cœur de diamant si dur, que je ne puis le pénétrer par aucun de mes chants. Elle ne daigne pas abaisser son attention jusqu'à s'occuper de nos paroles, le ciel ne le veut pas; le ciel, contre lequel je suis las de me débattre ! Aussi, comme mon cœur s'endurcit ; « *Je veux être dur et âpre dans mes vers.* » (*Dante.*)

IV. « Qu'ai-je dit ? Où suis-je ? Et quel autre me trompe que moi-même et mon amour insensé ? En effet, si je parcours le ciel de cercle en cercle, est-il une planète qui me force de pleurer ? Si un voile épais couvre ma vue, est-ce la faute des étoiles et des beautés naturelles ? Ah ! c'est en moi que réside (*celle*) qui me tourmente nuit et jour, depuis que, selon son bon plaisir, (*elle*) me rend sérieux « *par sa douce présence et par son délicieux regard.* » (*Cino da Pistoia.*)

V. « Toutes les choses dont le monde est orné, sont sorties bonnes des mains du Maître Éternel. Mais moi, qui ne cherche point à pénétrer dans l'intérieur du Beau, je me laisse éblouir par son apparence extérieure, et quand je veux faire retourner mes yeux du côté de la vraie splendeur, mon regard ne peut se maintenir ferme. C'est la faute de mes yeux si ils sont infirmes et

non pas celle du jour où je les dirigeai sur cette Angélique Beauté *au doux temps de mon premier âge.* (*Pétrarque.*) »

CANZONE

della prima parte del Canzoniere di Petrarca.

I. Lasso me, ch' i' non so in qual parte pieghi

La speme, ch' è tradita omai più volte :

Che se non è chi con pietà m'ascolte,

Perchè sparger al ciel sì spessi preghi ?

Ma s'egli avvien, ch' ancor non mi si nieghi

Finir anzi 'l mio fine

Queste voci meschine ;

Non gravi al mio Signor perch' io 'l ripieghi

Di dir libero un dì tra l'erba e i fiori :

« *Drez e rason es, que ie ciente d'Amouri.* »

II. Ragion è ben, ch' alcuna volta i' canti :

Però c' ho sospirato sì gran tempo ;

Che mai non incomincio assai per tempo

Per adeguar col riso i dolor tanti.

E s' io potessi far ch' a gli occhi santi

Porgesse alcun diletto

Qualche dolce mio detto ;

O me beato sopra gli altri amanti !

Ma più, quand' io dirò senza mentire ;

« *Donna mi prega ; perch' io voglio dire.* »

III. Vaghi pensier, che così passo passo

Scorto m'avete a ragionar tant' alto ;

Vedete che Madonna ha 'l cor di smalto

Sì forte, ch' io per me dentro nol passo :

Ella non degna di mirar sì basso,

Che di nostre parole

Curi ; che 'l Ciel non vole ;

Al qual pur contrastando i' son già lasso :

Onde, come nel cor m'induro e inaspro,
« Così nel mio parlar voglio esser aspro. »

- IV. Che parlo? o dove sono? e chi m'inganna
 Altri ch' io stesso, e il desiar soverchio?
 Già, s' i trascorro il ciel di cerchio in cerchio,
 Nessun pianeta a pianger mi condanna.
 Se mortal velo il mio veder appanna,
 Che colpa è delle stelle
 O delle cose belle?
 Meco si stà chi di e notte m'affanna,
 Poichè del suo piacer mi fè gir grave
« La dolce vista, e 'l bel guardo soave. »

- V. Tutte le cose, di che 'l mondo è adorno,
 Uscir buone di man del Mastro eterno :
 Ma me, che così addentro non discerno,
 Abbaglia il bel che mi si mostra intorno.
 E s'al vero splendor giammai ritorno,
 L'occhio non può star fermo ;
 Così l'ha fatto infermo
 Pur là sua propria colpa, e non quel giorno
 Ch' i volsi inver l'Angelica beltade
« Nel dolce tempo della prima etade. »

Même à travers une traduction, voile toujours grossier sur lequel vient se projeter en se déformant, l'ombre de l'idée et des expressions de l'original, on peut cependant s'apercevoir des perfectionnements que Pétrarque avait déjà apportés dans l'art de parler en vers. Les idées se suivent et s'enchaînent ; l'intérêt qu'elles présentent, gradué avec art, augmente à chaque strophe ; et une fois que le poète a rendu une pensée il n'y revient plus. Quant à l'expression, ce n'est plus comme dans la *Chanson* de Dante, des éclairs foudroyants au milieu d'une nuit souvent obscure ; mais, chaque phrase, chaque mot développent et fortifient la pensée en satis-

faisant l'Esprit du lecteur et en plaisant à son imagination.

Mais, ce qui sollicite toute notre attention, en comparant ces deux Chansons, dont le fond du sujet est à peu près le même; c'est la clarté de l'argument de celle de Pétrarque, opposée à l'étrange obscurité qui règne dans le dessein général de celle de Dante. Et quoique la différence du génie de chacun de ces hommes, puisse servir, jusqu'à un certain point, à en rendre raison; toutefois, je pense qu'elle résulte bien plus encore des progrès que l'esprit humain avait déjà faits depuis que Boccace et Pétrarque, par leurs savants travaux d'érudition, avaient rendu la connaissance des auteurs classiques de l'antiquité, plus facile et par conséquent plus générale. J'ajouterai que Pétrarque, non moins orthodoxe que Dante, avait un caractère et une tournure d'esprit qui le rendaient infiniment plus propre que son illustre prédécesseur, à sentir, à pratiquer et à répandre la doctrine de la morale évangélique; en sorte que la supériorité de cette Chanson de Pétrarque, sur la X^e de Dante, peut être attribuée à deux causes : d'abord au progrès qu'avait fait l'art d'écrire, puis au caractère du poète dernier venu.

Ceux des lecteurs studieux qui auront relu la pièce de Dante, avec l'espérance d'en découvrir le véritable sens, seront frappés de la simplicité et de la beauté de l'argument de celle de Pétrarque, qui traitait à peu près le même sujet, et qui, sans aucun doute, pensait à la composition de Dante, en travaillant à la sienne.

L'amant de Laure se plaint de voir ses espérances toujours trahies, et il demande à son *Seigneur, Amour*, de chanter encore une fois avant sa mort, n'attendant

d'autre récompense que d'obtenir un sourire approbateur de celle qu'il aime et sert ; alors il sera le plus heureux des amants.

Ces deux premières strophes contiennent encore les machines de la vieille poésie amoureuse, employées depuis l'empereur Frédéric II, qui en faisait usage lui-même. Le *Souverain maître Amour*, la *Mort* qui menace sans cesse l'amant découragé, les *yeux saints*, pour désigner ceux de Laure,

Mais à partir de la III^e strophe, le poète, philosophe et chrétien, tout à la fois, s'engage dans un autre ordre d'idées, ce qui lui fait modifier aussi les formes de son langage. L'allégorie disparaît, les personnifications s'évanouissent, les mots à double entente ne se reproduisent plus, et la raison pure fait parler le philosophe chrétien, sans qu'il cesse d'être poète. Son âme s'est raffermie, et lui aussi *veut être dur et âpre dans ses vers*. Mais il le sera envers lui-même ; et c'est à son cœur et à son imagination qu'il va intenter un procès. Dans la démeure de sa passion il a fait des reproches au ciel ; mais il le parcourt de cercle en cercle, et jetant le mépris sur l'astrologie judiciaire, à laquelle son amour l'avait fait croire, il avoue *qu'il n'y a pas de planète qui le force de pleurer* ; et que, si ses sens l'ont trompé, ce n'est ni sur les *Étoiles*, ni sur les *Beautés naturelles* offertes par la nature qu'il faut en rejeter la faute ; mais *seulement sur lui*, dont les yeux sont devenus incapables de se fixer sur la *vraie splendeur* divine, depuis qu'ils ont vu cette *Angélique Beauté* (Laure) qui les a troublés.

C'est, à ce qu'il me semble, une étude pleine d'intérêt que de rechercher, dans cette Chanson de Pétrar-

que , ce qu'il a conservé de de la vieille poésie amoureuse, et de reconnaître avec quelle critique judicieuse et quel bon goût, tout en payant encore tribut à la mythologie gothique, il a su la faire plier aux exigences de la raison, aux lois de la vraie philosophie chrétienne. Il s'est élevé contre le ciel, il accuse l'influence des étoiles, il s'est rejeté sur les séductions que lui offrait le Beau dans la nature ? Erreur ! mille fois erreur ! A lui seul est le tort ; lui seul ne s'est pas défié de ses passions, lui seul a oublié que Dieu lui avait donné la volonté pour garantir son âme des séductions amenées par ses sens. Lui seul a tort !

Cela est beau, grand et vrai. Et je sais d'autant plus de gré à Pétrarque d'avoir écrit cette Chanson, que je la regarde comme le plus sûr commentaire pour nous aider à percer l'obscurité dont est environnée celle de Dante, qui, je le répète avec plus de certitude en ce moment, me paraît contenir au fond le même argument.

Je ne pense pas avoir à craindre d'abuser de la patience des lecteurs, de ceux au moins qui se livrent à l'étude de la poésie italienne, en touchant quelques mots de la forme particulière que Pétrarque a donnée à cette Chanson. Car cette forme, ainsi que le fond, indique la transition du goût du *xiii^e* siècle à celui du *xiv^e*.

La première observation à faire est que cette Chanson n'est pas terminée par un *Envoi*. La *Chanson* n'y est donc pas personnifiée ; et c'est une figure gothique dont le nouveau poète s'est déjà débarrassé. D'ailleurs, il se montre sobre de *personnifications* comme on a pu le remarquer, et à l'exception de son *Seigneur*, et des *yeux saints*, tout est pris au sens propre et positif.

Mais ce qui donne une physionomie plus particulière à cette Chanson, ce sont les vers qui terminent chaque strophe. Ces vers sont empruntés à des compositions connues de vieux poètes célèbres. Le premier est du Provençal Arnaud Daniel, le deuxième de Guido Cavalcanti, l'ami de Dante, le troisième de Dante lui-même, le quatrième de Cino de Pistoia, et enfin le cinquième de Pétrarque, qui ne s'est point trompé en se jugeant digne de continuer la succession de ces poètes fameux.

Aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, en musique comme en poésie, l'usage des compositions dites *farcies* était assez commun. De même que les compositeurs prenaient le motif d'une Chanson mondaine, pour l'emmailloter de contrepoint et en faire une *Messe*; de leur côté, les poètes s'exerçaient à composer des Chansons, des Sonnets ou des Ballades, avec des centons tirés de différents poètes, ne craignant pas même, quelquefois, de les écrire en plusieurs langues. On est fondé à croire que cette bizarre fantaisie était encore une mode tyrannique pendant la vie de Dante, puisque le poète a introduit jusque dans ses grandes compositions, non-seulement du latin, mais des vers en provençal-catalan, qu'il mit dans la bouche d'Arnaud Daniel. (*Purg. C. XXVI, v. 140. — 147.*)

Toutefois ce n'est pas la seule fantaisie de ce genre, que se soit passée le Chantre terrible de l'Enfer; et il reste de lui une Chanson *farcie*, écrite en vers successivement provençaux, latins et italiens. J'avoue que l'élévation constante qui règne dans les Chansons de ce grand poète que j'ai recueillies dans ce volume, m'en a

fait écarter deux ou trois, au nombre desquelles est celle dont je viens de parler (1).

Cependant, la complaisance de Dante à s'abaisser jusqu'à ces jeux puérils de l'esprit, est un fait littéraire qui ne peut être passé sous silence, surtout lorsque l'on voit que son successeur en gloire, Pétrarque, a cru devoir sacrifier encore à ce mauvais goût.

Mais, revenant sur l'observation que j'ai déjà faite, on va voir que dans les modifications si sensibles apportées par Pétrarque à la Chanson *farcie*, l'influence de la littérature antique, déjà bien appréciée, a agi au moins avec autant de force que la nature sage et contenue du second grand poète de l'Italie.

Rien n'est plus sage et plus simple, nous l'avons bien reconnu, que le plan de la Chanson de Pétrarque, et le style n'en est pas moins noble et mesuré. Puis voilà que

(1) Parmi les raisons qui m'ont fait retrancher cette pièce, l'impossibilité de lui donner un sens suivi et raisonnable, n'a pas été la moindre. Cependant, pour mettre les lecteurs à même d'apprécier le mérite de cette Chanson bizarre, et afin de m'excuser de ce que je ne l'ai pas traduite, j'en donnerai la 1^{re} strophe :

Abi faulx ris per qe trais aves
 Oculos meos ? Et quid tibi feci,
 Che fatto m'hai così spietata fraude ?
 Jam audissent verba mea Græci :
 Sai omn autres dames, e vous sages,
 Che ingannator non è degno di laude :
 Tu sai ben, come gaude
 Miserum ejus cor, qui præstolatur.
 Eu vai sperant, e par de mi non cure.
 Abi deu quantes malure,
 Atque fortuna ruinosa datur
 A colui che aspettando il tempo perde,
 Ne giammai tocc a di fioretta verde.

tout-à-coup il prend au poète l'idée de *farcir* sa composition, à l'ancienne mode. Mais que fait-il? D'abord il emprunte un vers à chacun des quatre poètes les plus renommés avant lui: puis, après avoir clos ses quatre premières strophes, par un de ces vers, mais dans l'ordre d'ancienneté de chacun des poètes à qui il les a empruntés, il ferme ce petit Parnasse d'élite, en inscrivant à la fin de la V^e strophe un vers de lui, qui fixe sa place et fait connaître son nom.

Nul doute que ce ne soit là, encore, un jeu puéril d'esprit; mais comme il est déjà perfectionné! Comme il se rapproche de la raison! Comme sa puérilité même fait ressortir la solidité et la profondeur de la Chanson qu'elle encadre!

Tel est, entre tant d'autres, le progrès qu'a fait faire non-seulement à la littérature, mais à la vraie philosophie et à la raison, l'étude de l'antiquité réveillée par Pétrarque et son contemporain Boccace.

CHANSON XI.

Io sento sì d'amor la gran possanza, etc. page 334.

Toutes les idées, ainsi que toutes les phrases de cette pièce se rapportent exclusivement à cet amour spirituel dont l'objet, quel qu'il soit, est lui-même idéal au point d'être insaisissable pour la pensée. Si ce n'est l'excès des louanges données à l'Être indéterminé qui flotte dans cette Chanson, rien n'indique que ce soit Béatrice plutôt qu'une autre; et les commentateurs de

Dante pensent que cette figure idéale doit être la Philosophie.

Quant à moi, j'avoue simplement que je n'ai pu découvrir le sens caché de cette Chanson; et parmi plusieurs passages qui déroutent toute ma sagacité, je citerai celui-ci, qui me rend l'ensemble de cette pièce inintelligible :

« Altri ch' Amor non mi potea fare tale
Ch' io fossi degnamente
Cosa di quella che non s'innamora ;
Ma stassi come donna, a qui non cale
Della amorosa mente
Che senza lei non può passare un' ora. »

« Amour seul, pouvait faire que je devinsse honorablement *la chose* de celle qui n'est jamais amoureuse; » et au contraire qui se pose comme une Dame complètement indifférente aux agitations d'un esprit sans cesse occupé d'elle. » (Strophe V.)

Cette Chanson doit-elle être mise au nombre de celles que Dante rendait volontairement obscures, comme il le dit dans la *Vie nouvelle*, pour dérouter les curieux qui se doutaient de son amour pour Béatrice? ou faut-il la considérer comme une suite de plaintes adressées à la Dame, objet de son *second amour* qui, ainsi qu'il l'affirme dans son *Banquet*, n'est autre chose que « *la très-belle et très-honnête fille de l'empereur de l'Univers, à laquelle Pythagore a donné nom : Philosophie.* » C'est ce que je ne puis décider et ce que je laisse à chercher.

CHANSON XII.

Amor tu vedi ben, che questa donna, etc. page 341.

Celle-ci n'est pas moins obscure que la précédente, et de plus elle est désagréablement bizarre.

L'envoi (VI^e strophe) de cette Chanson, est ce qui jette le plus de lumière sur l'idée qu'a eue le poète en la composant.

« Chanson, dit-il, je porte dans ma pensée une Dame qui, bien qu'elle se montre *pierre* pour moi, me communique du courage et de la hardiesse dans une occasion où tout homme se montre timide et froid. Aussi, me proposé-je de faire pour cette *glace*, une nouveauté qui brille par la forme à laquelle personne encore n'avait songé. »

Cette nouveauté, cette forme nouvelle donnée à la Chanson, dont Dante semble se vanter d'être l'auteur, ou au moins l'introducteur dans la poésie italienne, consiste dans la répétition des mots *pierre*, *froid*, *lumière*, et *glace*, qu'il reproduit à la rime et sur lesquels il fait de continuels jeux d'esprit.

Aussi obscure et quelque indéchiffrable que soit pour nous cette Chanson, elle est incontestablement de Dante, car il en parle, et justifie même ce que nous pouvons y blâmer, à la fin du 13^e chapitre du II^e livre de son *Traité de l'Éloquence vulgaire*, où il dit :

« Qu'il faut éviter dans les ouvrages (*illustres*) de haut style, la répétition trop fréquente de la même rime à moins, ajoute-t-il, que quelque chose de nouveau, et

de *non tenté* encore dans l'art, ne l'exige , ce que je crois avoir fait dans la Chanson :

«*Amor tu vedi ben, che questa donna, etc.*»

CHANSON XIII.

O Patria degna di trionfal fama , etc. page 345.

Cette fois, tout commentaire serait superflu, car cette belle Chanson est d'une clarté parfaite.

Dans l'intérêt de l'étude littéraire que nous faisons de ces compositions, je ferai observer que dans celle-ci, la *personnification* perd de son caractère allégorique et tend à céder la place à des personnages historiques et mythologiques. *Mars* est Philippe-le-Bel, la *Fleur* de Florence, ce sont ses armes, le lys fleuri ; et les différents noms historiques inscrits à la fin de la V^e strophe, indiquent les vices qui ont sali l'âme de ces hauts personnages. La seule personnification persévérante , est l'*Amour* qui sert de guide à la Chanson. C'est ce moteur universel, animant et dirigeant les sentiments les plus divers, tels que l'amour mondain, le mystique, le philosophique et celui de la patrie, qui, par ses attributions variées, fait que son caractère propre, est si difficile à saisir dans les écrits du temps de Dante. Or dans la Chanson qui nous occupe, cette personnification de l'Amour rejetée dans l'Envoi, est le seul trait qui laisse de l'incertitude dans l'esprit, et qui replonge le lecteur dans les obscurités de l'ancienne poétique amoureuse.

CHANSON XIV.

Voi, che intendo, il terzo ciel movete, etc. page 349.

Les Chansons de Dante, qui nous sont parvenues, se rattachent à trois circonstances et à trois époques différentes, de la vie de ce poète.

Les unes, que nous avons déjà vues, forment, avec la *Vie nouvelle*, un exposé assez complet de ce que l'illustre Florentin a appelé son *Premier amour*, celui que fit naître Béatrice, fille de Portinari. Cette première passion, très-ardente mais chaste, répond tout-à-fait à celle que Platon pensait que l'on dût éprouver pour les belles personnes qui par l'admiration qu'excitait leur beauté terrestre, simple effet de la beauté divine, faisaient naître dans l'âme de leurs admirateurs l'idée du Beau et de la perfection absolus. Ce *premier amour*, pour me servir de l'expression de Dante, sert d'éducation élémentaire à l'âme en la faisant passer, selon Platon, par tous les degrés « d'un seul beau corps à deux, de deux à tous les autres, des beaux corps aux beaux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce que l'on arrive à la connaissance suprême, qui n'a d'autre objet que le Beau même, tel qu'il est en soi. »

Malgré les obscurités de style, occasionnées par l'abus de la personnification dans les Chansons de Dante, mais qui conduisent le lecteur jusqu'à la mort de Béatrice, il est impossible cependant de ne pas y retrouver la trace des fondements du système de Platon. Or, ces Chansons sont l'expression de son *premier amour*.

La seconde série se rapporte aux événements politiques dont Dante a été victime, lorsqu'en 1300 il entra dans la vie publique, puis ensuite fut exilé, et de Goelfe qu'il avait été jusque-là, se jeta enfin dans le parti Gibelin. Plusieurs Chansons, deux entre autres (IX^e et XIII^e), traitent ouvertement des intérêts politiques de Florence, et laissent percer toute la colère que le poète conservait dans son âme, contre ceux de ces concitoyens qui l'avaient fait exiler. D'autres, que je suppose avoir été composées dans ces temps malheureux, et ce sont les plus obscures (X^e et XI^e), ont un caractère mixte qui a dû frapper ceux qui les ont lues attentivement. Ont-elles au fond, pour objet, l'amour, la morale ou la politique? C'est ce que leur inconcevable bizarrerie ne permet pas de découvrir.

Maintenant nous en sommes arrivés à la troisième classe des Chansons de Dante, celles qui expriment son *second amour*, celles qu'il a composées pendant son exil, après avoir étudié la Philosophie et la Théologie à Bologne, et même à Paris, dit-on; lorsqu'enfin déjà sur l'âge et mûri par le malheur et l'expérience, il composa son Traité de morale, auquel il a donné le titre de *Banquet*.

L'indication que j'ai donnée du plan de ce livre (1) en a fait connaître l'objet, et je dois me borner à rappeler ici que l'auteur avait l'intention d'y introduire quinze Chansons, dont trois seulement ont été faites et servent de textes aux discussions morales et philosophiques des trois derniers livres de ce traité que Dante n'a pas terminé.

(1) Page 439 de ce volume.

A l'égard de l'interprétation de ces trois Chansons, je décline toute responsabilité, me proposant de prendre dans la prose du *Banquet* l'explication que Dante lui-même donne de ses vers.

Pour éclaircir la question, je commencerai par rappeler la déclaration solennelle qu'il fait sur la nature de son *second amour* à la fin du second livre du *Banquet*, après avoir commenté la Chanson dont nous allons nous occuper. « J'affirme donc, dit-il, que la Dame dont je » devins amoureux, après mon *premier amour*, fut la » très-belle et très-honnête fille de l'empereur de l'Uni- » vers, à laquelle Pythagore a imposé le nom de Philo- » sophie. »

Ainsi nous voilà bien avertis que la fille de Portinari, ni toute autre mortelle, ne sont pour rien dans cette passion nouvelle qui n'a, au contraire pour objet, qu'une abstraction.

Cette fois, nous avons le mot de l'énigme. Et quoique les nombreuses personnifications dont les rapports se combinent à l'infini, rendent l'argument de la Chanson difficile à débrouiller et à suivre; en somme, on comprend que l'homme tirailé par de mauvaises passions, est détourné de l'amour du beau et de l'honnête, jusqu'au point d'avilir et de perdre son âme. Mais que grâce au pouvoir de l'amour, philosophique ou divin, l'âme ne meurt pas, et que ce puissant maître la ramène à la Dame douce, miséricordieuse, et si élevée par sa sagesse et sa courtoisie, c'est à-dire à la fille de l'empereur de l'Univers, la PHILOSOPHIE.

Telle est l'essence de cette Chanson si on l'exprime selon la formule moderne; mais il est bon que l'on sache de quelle manière Dante se commente lui-même;

et sans m'engager à traduire en entier le second livre du *Banquet*, commentaire de toute la Chanson, j'en extraurai quelques passages qui feront juger de ce que doivent être les autres.

Dante établit d'abord « que tout écrit peut être entendu et doit être expliqué de quatre manières différentes : 1° selon le sens *littéral* ; 2° selon le sens *allégorique* ; 3° selon le sens *moral* ; 4° et enfin selon le sens *anagogique*. Dans le premier cas, on détermine le sens précis des paroles et des phrases ; dans le second, on ôte le voile des fables sous lequel la Vérité est cachée ; le sens moral est celui que les lecteurs doivent rechercher avec soin dans les écrits, pour en profiter eux-mêmes et pour y faire participer ceux qu'ils enseignent. Comme par exemple si on lit dans l'Évangile que, lorsque le Christ est allé sur la montagne pour se transfigurer, il ne se laissa suivre que par trois de ses disciples, il faut en déduire cette vérité morale : Que quand on veut qu'une chose demeure bien secrète, on doit n'admettre qu'aussi peu de témoins qu'il est possible. Enfin, le sens anagogique est celui qui transporte les choses sensibles dans l'ordre des intellectuelles. Ainsi quand le prophète dit : *Que quand le peuple d'Israël sortit d'Égypte, la Judée devint sainte et libre*, bien que selon la lettre, ce soit une vérité historique et manifeste ; cependant selon le sens spirituel, mystique, anagogique enfin, cela s'entend de l'âme qui, sortie du péché, devint sainte et libre et en puissance d'elle-même. » (*Convito*. Trat. II, cap: 1°.) »

Cet exposé de principes littéraires, desquels Dante ne s'est guère écarté, donne l'explication des mille et une subtilités que la combinaison de ces quatre sens, em-

ployés simultanément, produisent d'ordinaire dans ses écrits, mais particulièrement dans ses Chansons.

Quant à celle qui fait l'objet de notre examen, il en donne minutieusement le commentaire, en procédant, presque vers par vers, mais successivement selon les quatre sens ci-dessus indiqués ; et ce long travail, qui ne comprend pas moins de cent pages d'impression, est le sujet du second Traité du livre du *Banquet*.

A l'occasion du premier vers de la Chanson, considéré seulement selon le sens littéral :

Voi, che intendendo, il terzo ciel movete,

« O vous intelligences qui faites mouvoir le troisième ciel. »

Dante s'engage dans une suite de chapitres à donner la structure du ciel selon Ptolémée, et à faire connaître la hiérarchie des êtres supérieurs qui habitent et font mouvoir les sept ciels, dont celui de Vénus, le troisième, consacré à l'Amour divin, est la demeure des Anges. Toute cette longue énumération, qui n'a aucun intérêt pour nous aujourd'hui, puisqu'elle est en dehors de toutes les connaissances astronomiques qui ont été acquises depuis le xiii^e siècle, présentait, au temps de Dante, l'exposé de tout ce que l'on savait alors sur cette matière. En sorte que, dans son temps, cette longue dissertation sur la disposition des sept cieux, écrite en langue vulgaire, et mettant ce genre de connaissance à la portée de tout le monde, peut être assimilée au livre des *Mondes* de Fontenelle, qui rendit au xvii^e siècle, en France et dans toute l'Europe, l'étude de l'Astronomie presque populaire, ou au moins accessible à toutes les intelligences.

Ce détour est bien long, j'en conviens, pour arriver à dire que par *Intelligences* il faut entendre les *Anges* à qui le gouvernement du *troisième ciel*, celui de Vénus, est confié; mais enfin c'était le moyen de mettre les lecteurs en langue vulgaire, en état de prendre une teinture des connaissances astronomiques sur lesquelles, dans les livres ainsi que dans les écoles, on ne dissertait qu'en latin.

Or, c'est là un des grands services qu'a rendus Dante, que de faire passer les sciences, de la prison latine où les savants l'avaient enfermée, dans le large fleuve de la langue vulgaire. C'est de lui que date réellement le véritable commencement de la Renaissance; c'est lui qui, le premier, a exprimé à ses compatriotes, dans la langue parlée vulgairement, les idées de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Ptolémée, et les a lancées dans la circulation journalière des travaux de l'intelligence.

A cet égard le *Banquet*, si imparfait qu'il puisse être en lui-même, et si loin qu'il soit du point où les sciences sont parvenues aujourd'hui, n'en est et n'en sera pas moins toujours un monument précieux et vénérable, du premier effort qui a été tenté en Europe, pour répandre et infuser dans l'esprit des masses les premières notions des sciences physique, philosophique, morale, métaphysique et théologique.

Par l'interprétation *littérale* du premier vers de sa Chanson, on peut juger de quelle manière Dante explique le reste; et je me bornerai à cet échantillon pour faire juger de sa manière.

Après avoir employé douze copieux chapitres du *deuxième Traité*, à développer le sens littéral, il arrive à

l'exposition allégorique et vraie de sa Chanson, au treizième.

« Je rappellerai, dit-il, ce que j'ai déjà fait connaître : que mon âme ayant perdu son premier plaisir (*Amour, Béatrice*), je devins si triste, qu'aucune consolation ne pouvait me remettre. Cependant, après quelque temps écoulé ainsi, mon esprit, qui désirait de guérir, se tourna vers un moyen que d'autres hommes, plongés également dans un profond chagrin, avaient employé. Je lus le livre peu connu de Boèce, dans la composition duquel, lui captif et malheureux, avait trouvé de la consolation. Et ayant encore appris que Tullius (Cicéron) avait écrit un ouvrage où, en traitant de *l'Amitié*, il avait donné des consolations à Lélius, affligé de la mort de son ami Scipion, je les lus. Ce ne fut pas sans difficultés que je pénétrai le sens de leur livre : mais enfin, autant que mes connaissances en grammaire (en langue latine) et que mon intelligence me le permirent, j'appris des choses qui, jusque-là, n'étaient apparues à mon esprit que comme des songes, ainsi qu'on peut le voir dans la *Vie nouvelle*. Et comme il arrive parfois à l'homme qui cherche de l'argent, de trouver de l'or, moi qui ne cherchais qu'à me consoler, je rencontrai, outre un remède à mes larmes, des livres et des auteurs qui ne tardèrent pas à me faire juger que la *Philosophie*, qui était la (dame) souveraine de ces auteurs, de ces livres et des sciences qu'ils renferment, était une *chose très-grande* et très-importante. Et j'imaginai cette *grande chose* faite comme une *Dame noble* ; ne pouvant me la figurer autrement que *miséricordieuse* dans toutes ses actions. Et je l'admirais si véritablement et si fort, que je ne pouvais détourner mon attention d'elle. Ce fut après ces sensations

imaginaires que je commençai à fréquenter les lieux où elle se montrait réellement, c'est-à-dire les écoles des Religieux et de ceux qui enseignaient la philosophie. Si bien qu'en assez peu de temps, trente mois peut-être, je commençai à m'apercevoir tellement de sa douceur, et que l'amour que je lui portais chassait de mon esprit toute autre pensée ; que, me sentant enlevé de mon *premier amour*, pour être transporté dans ce second, tout émerveillé, j'ouvris la bouche pour exprimer la Chanson susdite, dans laquelle je me proposais de faire connaître ma nouvelle condition, mais d'une manière figurée, parce qu'il n'eût pas été convenable de parler ouvertement de cette Dame (Philosophie) en poésie vulgaire, et que les auditeurs n'étaient pas suffisamment préparés pour recevoir des discours qui ne seraient point enveloppés d'un voile allégorique. Je commençai donc à dire :

« *O vous intelligences qui faites mouvoir le troisième ciel.* »

Dante part de là, pour rappeler « qu'ayant fait connaître *le ciel et les cieux* selon la lettre, c'est-à-dire astronomiquement, il va maintenant apprendre ce qu'il entend, allégoriquement, par ces mots :

« La science, dit-il, est *le ciel*, et les sciences sont les *sept cieux* auxquels correspondent les sept sciences du *Trivium* et du *Quadrivium*, etc., etc. »

Il en est de cette division des connaissances humaines, comme de la disposition astronomique des sept sphères célestes et des intelligences supérieures qui les habitent et les gouvernent ; tout cela, qui nous fait rire aujourd'hui, était le point culminant de la science au temps de Dante, et il serait aussi ridicule que lâche, à

nous, de ne pas admirer la hardiesse de cet homme qui osa dire en italien, aux peuples de l'Italie, ce que les savants du temps écrivaient en latin et gardaient pour eux.

Il part donc de cette hypothèse que, les peuples n'étant point encore assez mûrs pour entendre les vérités philosophiques exprimées positivement, il faut les leur présenter d'abord sous des allégories; et c'est à la faveur de ce principe, dont le goût de son temps lui a fait, à mon sens, exagérer les conséquences, qu'il se jette dans les subtilités sans nombre qui rendent une grande partie de ses ouvrages si difficile à comprendre.

Quoi qu'il en puisse être, on voit que, d'après le sens qu'il attache à cette Chanson, *Amour* est l'étude, et la *Dame noble* la philosophie; que par les *intelligences célestes* sont figurés les savants moralistes tels que Tullius Cicéron et Boëce; et qu'enfin le *troisième ciel* représente la rhétorique, au moyen de laquelle toutes les idées peuvent être manifestées. (Trat. II, cap. 16.) Telle est l'explication complète de

« *Voi, che intendendo, il terzo ciel movete.* »

» Et cette exposition, ajoute le poète moraliste, peut servir d'explication à la première strophe et à la seconde, jusqu'à cet autre vers :

« *Questi mi face un donna guardare.* »

» Car cette Dame est la Philosophie, qui vraiment est une *Dame* pleine de douceur, ornée d'honnêtetés, admirable de savoir, glorieuse de liberté, comme on le

verra dans le III^e Traité, où l'on parlera de sa noblesse.

A ce derniers vers de la strophe II :

« *S'egli non teme angoscia di sospiri,* »

(à moins qu'il (le cœur) ne redoute l'angoisse des soupirs), Dante dit : Il faut entendre par là : si celui qui se livre à l'étude ne redoute pas les difficultés, les doutes qui s'élèvent dans l'esprit lorsque l'on commence à être amoureux de cette Dame, la Philosophie.... Et là où l'âme dit « *li miei pari* » (mes pareils), il faut entendre les âmes libres dégagées de toutes les misères et de toutes les délices dont l'homme est esclave. — « *Uno spirital d'Amor* » (3^e v. de la IV^e stroph.) doit s'entendre d'une pensée qui naît de mon désir d'apprendre : car il ne faut pas perdre de vue que dans cette allégorie, *Amour* doit toujours s'entendre de l'étude, de l'application de l'esprit amoureux envers la chose qu'il aime et qu'il désire. Puis quand je dis, ajoute Dante, « *di sì alti miracoli adornezza* » (sa beauté ornée de si éclatants miracles), je veux dire que par elle, par la connaissance de la philosophie, les hommes, selon l'opinion du philosophe (*Aristote*), furent témoins de tant de merveilles qu'il ne purent s'empêcher de devenir amoureux de cette Dame. Là se borne, dit Dante en terminant le second Traité du Banquet, l'exposition de cette Chanson, » Et, malgré tout le mérite que peuvent avoir les commentateurs anciens et modernes du grand poète florentin, je m'en tiendrai aux éclaircissements qu'il a cru devoir nous donner sur son ouvrage.

CHANSON XV.

Amor che nella mente mi ragiona, etc. page 353.

Maintenant que Dante nous a donné lui-même la clé du sanctuaire, il devient plus facile d'y pénétrer et d'en connaître toutes dispositions intérieures : aussi ne m'arrêterai-je pas longtemps sur cette seconde Chanson, qui sert de texte aux dissertations morales, religieuses et scientifiques qui remplissent le III^e Traité du Banquet. La Chanson précédente traite de l'amour, de l'étude de la philosophie, et cette seconde a pour objet ses louanges. L'intelligence en sera, je crois, facile aux lecteurs attentifs. En tout cas, je dois dire que la prose du III^e Traité contient une foule de documents scientifiques et philosophiques dont nous sommes tout-à-fait en droit aujourd'hui de critiquer l'ordonnance imparfaite, mais qui, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient des semences précieuses jetées çà et là dans les intelligences au commencement du xiv^e siècle, et dont on a recueilli plus tard les fruits abondants.

CHANSON XVI.

La dolci rime d'amor, ch' i soglia, etc. page 359.

Des trois Chansons extraites du Banquet, celle-ci, toute morale, peut, à une exception près, se passer de com-

mentaire. L'auteur s'est proposé de démontrer que la vraie noblesse est une semence mise dans l'âme de l'homme par Dieu, et que l'âme qui l'a reçue devient amie de la vertu et en donne constamment des preuves par la noblesse de ses intentions et de ses actes.

Il est curieux de voir (str. II, III et IV) les opinions que Dante professait sur la noblesse de race, et comme cet amant de la philosophie fait remonter l'origine de toute vraie noblesse à la vertu. S'il est quelque chose qui justifie ce que je disais plus haut, de la hardiesse avec laquelle le poète florentin a exprimé les idées les plus fortes et les plus en avant de son siècle, dans la langue parlée par tous les habitants de l'Italie, à coup sûr c'est cette Chanson, où le bon plaisir impérial employé à faire des nobles est traité si cavalièrement, à une époque où les croisades, la chevalerie et l'orgueil nobiliaire gouvernaient tyranniquement encore l'opinion de toute l'Europe.

Dante était un homme, un poète plein de cœur et de courage; et lui qui avait à sa disposition ce langage allégorique et parfois alambiqué dont ces Chansons nous ont fourni tant d'exemples, parle contre la noblesse d'institution humaine, avec une franchise que peu d'autres ont montrée depuis lui.

Je terminerai mes observations sur cette Chanson en signalant les beautés pures et originales que renferme la VII^e strophe.

Depuis Horace, tous les poètes ont fait leurs petits couplets sur les quatre âges de l'homme; mais j'avoue que je n'en connais pas où ce rapprochement des différentes époques de la vie soit présenté avec tant de nouveauté, de grâce et d'élévation que dans ce passage de

Dante. Ce délicieux morceau, que je ne me souviens pas d'avoir vu cité, mérite d'être connu, étudié, savouré; et je le recommande particulièrement aux jeunes gens qui font une étude sérieuse de la langue italienne.

Quoique l'ensemble de cette Chanson soit clair, il s'y trouve cependant un passage que je ne me flatte pas d'expliquer complètement, mais sur lequel je dirai quelques mots. La première strophe se termine par cette phrase : « Et premièrement j'invoque ce Seigneur (*Amour*) qui habite dans les yeux de ma Dame, et par l'intermédiaire duquel *elle est amoureuse d'elle-même*. » Cette figure et cette locution sont communes à tous les poètes mystiques italiens. On les trouve employées dans toute leur simplicité dans les poésies attribuées à saint François d'Assises; et elles se fondent sur l'idée que l'amant, à force d'adorer l'objet qu'il désire, s'identifie avec lui et finit par se *transformer* en lui, de telle sorte que l'aimant et l'aimé ne font plus qu'un. C'est ainsi que saint François et plus tard Jacopone de Todi ont dit être *transformés* en Jésus-Christ par l'ardeur de l'amour qu'ils lui portaient. Cette figure, qui ne fut longtemps que religieuse, a été adoptée ensuite par les poètes mondains et philosophes, tels que Dante, Cecco d'Ascoli, Francesco de Barberino, Pétrarque, etc., qui se sont aussi *transformés* en la Dame de leurs pensées, qui n'ont plus fait qu'un avec elles, si bien que cette *Dame*, qui était aussi un *homme*, devenait *amoureuse d'elle-même*. C'est en raison de ce langage apocalyptique que beaucoup de passages des poèmes de Dante et de ses sectateurs, prennent un sens conventionnel et allégorique, comme cette phrase de la *Vie nouvelle* où Dante, s'excusant de ne pas faire plus d'éloges de Béatrice morte, donne pour raison

« Qu'il ne convient pas qu'il traite ce sujet, parce qu'alors (faisant un avec sa Dame) il se trouverait forcé de se louer lui-même, chose inconvenante et blâmable. » Par ce trait, on peut juger des étranges combinaisons auxquelles le style dantesque est soumis, et combien il est facile de prendre le change sur les idées de ceux qui l'ont employé.

CHANSON XVII.

Doglia mi reca nello core, etc. page 367.

Quelques mots suffiront pour éclaircir ce que pourrait présenter encore d'obscur cette Chanson toute philosophique et morale.

Le poète s'adresse aux *Dames* cette fois : or, par cette désignation collective, je crois qu'il faut entendre les différentes sciences et l'ensemble des connaissances humaines qui concourent à former la science par excellence, la Philosophie.

En morigénant les *Dames* comme il fait dans cette pièce, Dante paraît donc s'élever contre ceux qui s'occupent des sciences diverses, et qui, au lieu de faire tourner le savoir qu'ils acquièrent à la connaissance et à l'exercice des vertus, oublient cet objet principal pour ne plus s'occuper que de l'attrait extérieur qu'offre l'étude des choses de la nature, et satisfaire exclusivement leur curiosité, leurs plaisirs et souvent même des passions coupables. En admettant cette expli-

cation, on trouvera claire la fin de la première strophe, qui sans elle ne présente que de la bizarrerie.

« Hélas ! que vais-je dire ? Enfin je dirai que ce serait une noble résolution et digne des louanges de la sagesse si une *Dame (une science quelconque)* éloignait volontairement de sa pensée l'idée de sa beauté. » C'est-à-dire si la science se montrait à l'homme dénuée des agréments, de la singularité et de l'éclat qui environnent presque toujours les phénomènes de la nature.

Sous ces comparaisons et ces figures alambiquées, il faut cependant reconnaître l'instinct sûr du poète qui, ainsi qu'Albert-le-Grand et Roger Bacon, sentait déjà la nécessité de rendre la philosophie expérimentale, et de considérer le vrai abstraitement et en se défiant de toutes les formes et de tous les accidents séducteurs qui produisent des illusions, et font naître des erreurs dans l'esprit même de ceux qui s'occupent des sciences.

Les conséquences que Dante tire de ce principe ne s'appliquent, dans cette Chanson, qu'à la morale, et à la peinture qu'il trace de l'homme « *qui se fait esclave non d'un maître, mais d'un vil esclave ; de l'homme esclave de ses passions, et qui est semblable à celui qui suit un maître sur une route pénible et sans savoir où il va, comme il arrive à l'avare.* » Ces passages et ceux qui les suivent, où le vice odieux de l'avarice est flagellé avec tant d'énergie, n'ont besoin d'aucun commentaire pour être admirés.

Je ne hasarderai donc plus qu'une conjecture explicative sur un trait de l'envoi (*tornata*) de la Chanson.

Après avoir lancé l'anathème sur toute dame (*science*) qui « *disjoint sa beauté de la bonté naturelle, et qui croit que l'Amour est en dehors du jardin de la raison.* » Le

poète ajoute : « Tous la recherchent cette Dame, et aucun ne s'aperçoit de tout son mérite lorsqu'on lui donne les noms de *Blanche*, de *Jeanne*, de *Courtoise*. »

Je pense que cela veut dire que la masse des hommes naturellement légers, se laisse plus ou moins séduire par la curiosité et l'attrait que fait naître l'étude des sciences ; mais que fort peu s'aperçoivent de l'intérêt réel et profond qu'inspire la science lorsqu'elle se montre dans toute la profondeur et l'éclat qu'elle présente à ceux qui l'aiment sincèrement, qui l'étudient avec une persévérance particulière, et en font l'objet habituel de leur culte, comme Dante qui figurait la Science, la Philosophie, sous la personne de *Béatrice*, Guido Cavalcanti sous celui de *Jeanne*, un autre sous celui de *Blanche*, de *Courtoise*, de *Nina*, etc., etc.

Les beautés mâles et sévères répandues dans cette Chanson sont d'ailleurs si claires, que ce serait faire injure à l'intelligence du lecteur que de les allourdir d'un commentaire. On pense, non sans raison, que cette Chanson était une des quinze destinées au Banquet.

CHANSON XVIII.

Amor, dacchè convien pur, ch' io mi doglia ; page 376.

Quelques-uns des littérateurs de l'Italie qui se sont occupés d'éclaircir le sens des Chansons de Dante, pensent comme je l'ai dit, qu'elles doivent être divisées en deux catégories : celles qui auraient pour objet les amours réels du poète, son *premier amour*, comme il l'a qualifié lui-même, et qui s'adresse à Béatrice, fille de Portinari ; puis les secondes, destinées à faire connaître le déve-

loppement de son *second amour* pour cette « Dame, la très-belle et très-honnête fille de l'empereur de l'univers, à laquelle Pythagore a imposé le nom de Philosophie. »

Les Chansons de la *Vie nouvelle* doivent appartenir évidemment à la première classe, et celles du *Banquet* à la seconde. Puis, en faisant encore un groupe de celles qui ont les affaires politiques de Florence et l'exil du poète pour objet, il n'en reste pas moins plusieurs (les X^e, XI^e et XII^e entre autres) dont le sens est fort obscur et que l'on n'explique pas plus facilement soit qu'on les rattache à Béatrice, ou bien à la fille de l'empereur de l'Univers.

Peut-être cette obscurité doit-elle être considérée comme le résultat de l'état d'indécision dans lequel dut se trouver l'esprit du poète, lorsque passant de l'admiration des beautés extérieures des choses de la nature, pour s'appliquer à aimer et à connaître leurs beautés plus profondes, et plus vraies, il se trouva combattu tout à la fois par son *premier amour*, dont il voulait se dépouiller, et le *second*, auquel son âme et son intelligence aspiraient avec tant de force.

D'autres commentateurs, et M. G. Rosetti entre autres, ne reconnaissant dans le passage du *premier amour* au *second*, que l'indication allégorique du changement de Dante du parti Guelfe à celui des Gibelins, attribuent également l'indécision et l'obscurité de ces Chansons intermédiaires, aux contradictions vives que dut ressentir Dante lorsqu'au milieu des factions, dont il finit par devenir si tristement victime, il abandonna l'opinion politique de sa famille, pour se jeter dans le parti impérial.

Mais l'adoption de l'une ou de l'autre de ces hypothèses

ses, ne me paraît pas plus favorable à l'explication de ces poésies de transition, et j'avoue que, malgré tous les efforts que j'ai tentés pour en tirer parti, je n'en ai obtenu aucun résultat satisfaisant.

J'ai balancé un instant pour placer cette XVIII^e Chanson au nombre de celles que l'on suppose avoir été destinées à faire partie du *Banquet*. Le jargon amoureux, employé dans tout le cours de cette pièce, m'a fait penser plusieurs fois qu'elle se rapportait plutôt, sinon à l'amour de Béatrice, fille de Portinari, au moins à cette disposition mitoyenne où se trouvait Dante, entre son *premier* et son *second amour*.

Que signifie le bannissement de *cette Dame de la cour de l'Amour*? Que devons-nous entendre par l'*Amour qui a tellement fait sentir sa puissance au poète qu'il est maître de le faire vivre ou mourir*? Que signifie la *Mort* dans cette circonstance? et pourquoi Dante dit-il : « que dans l'abandon où il se trouve des *gens courtois* et des *Dames*, si sa *Dame* ne prend pas part à son malheur, il ne compte plus sur le secours d'aucune autre personne, parce que cette *bannie de la cour de l'Amour* ne craint pas les blessures que font les traits de ce haut Seigneur et maître? »

Enfin l'envoi de cette Chanson semble augmenter encore son obscurité. Cette apostrophe : « *O ma petite Chanson montagnarde* (O montanina mia Canzon) semble indiquer l'époque de l'exil de Dante, où il parcourait les solitudes élevées des Apennins, et laissait éclater sa colère contre Florence, *cette Florence veuve d'amour, dénuée de pitié, et qui me repousse hors d'elle*, » dit le poète. Mais le sens de ce qui suit échappe à toute ma sagacité : « Chanson, ajoute-t-il, si tu entres dans

Florence, va disant : « Désormais on n'y peut plus faire » la guerre à *mon Seigneur*; car une chaîne le retient là » d'où je viens; et quand même votre cruauté envers lui » se relâcherait, il n'a plus la liberté de retourner vers » VOUS. »

Ce *Seigneur*, que la Chanson semble avoir laissé dans les montagnes, et que le poète paraît représenter en ce moment, serait-il l'*amour* du beau, du bon, de l'honnête, comme il nous est apparu le plus ordinairement dans les autres Chansons? ou deviendrait-il, selon les idées de M. Gabriel Rosetti, la personnification du pouvoir impérial dont les Gibelins, et Dante en particulier, appelaient la vengeance sur la ville de Florence?

Dans l'impossibilité où je me trouve de résoudre ces difficultés, je me borne à les énoncer.

CHANSON XIX.

« *Posciach' Amor del tutto m'ha lasciato*, » etc., page 381.

Le dessein général de cette Chanson morale et satirique tout à la fois, est simple et facile à comprendre.

L'auteur s'élève contre les hommes qui, par de fausses bonnes œuvres, et par des semblants de vertus, usurpent dans le monde, le titre et la place des gens vraiment honnêtes et vertueux. Passant ensuite à de simples ridicules, il parle d'une espèce de gens qui font des plaisanteries dans un langage affecté et provoquent le rire et les applaudissements du vulgaire, dont ils se con-

tentent. Dante tombe sur ces faux hommes d'esprit, qui, par leurs grimaces, trouvent moyen, auprès de la plèbe, de se faire considérer comme des gens de bonnes manières (*leggiadri*). Mais, ajoute le poète, ces hommes ne sont jamais *amoureux des dames amoureuses*, ce qui veut dire qu'ils ne font pas partie de la société de choix, distinguée par l'élévation des sentiments et de l'esprit ; mais qu'au contraire, bas et ignobles dans leurs goûts, ils ne recherchent que ceux qui leur ressemblent.

Dante part de là pour faire encore l'éloge de la Dame dont il exprime la salubre influence avec plus de pompe que jamais. Et enfin il verse le mépris sur les *faux chevaliers méchants et coupables, qui sont les ennemis de celle qui ressemble*, par sa beauté et par tous les biens qu'elle fait naître, au *Prince des Étoiles*, le soleil.

Cette Chanson se termine par un trait amer, lancé par le poète contre ses contemporains et surtout ses concitoyens. Après avoir fait l'énumération de toutes les actions dignes d'un homme vraiment vertueux, Dante finit par ce vers :

« *Color, che rivan, fanno tutti contra.* »

« Ceux de ce temps font tout le contraire. »

Le texte de cette Chanson présente souvent des difficultés que je ne me flatte pas d'avoir surmontées. Il y a même un passage :

« *E sue novelle*

Tutti quanti sono belle : »

auquel il m'a été impossible de trouver un sens raisonnable et qui s'alliât avec ce qui précède et ce qui suit.

DE LA POÉSIE AMOUREUSE

APRÈS DANTE.

Quelle que soit l'opinion que le goût et la raison du lecteur lui auront fait prendre des poésies lyriques ou *Chansons* de Dante, l'influence de ces ouvrages sur l'un des modes poétiques les plus importants adoptés dans toute l'Europe moderne, est un résultat qu'il est indispensable de reconnaître et de constater précisément. La poésie Dantesque est quelque chose de sérieux, puisqu'elle répond, depuis si longtemps chez des nations différentes, à un principe intellectuel dont les conséquences et les résultats varient si peu, et se reproduisent sans cesse. Évidemment c'est la forme nécessaire au développement de quelque faculté intime de notre intelligence ; et je ne crois pas pouvoir en donner une meilleure preuve qu'en rappelant la supériorité des hommes dont les noms figurent dans la liste des poètes de cette École que nous connaissons déjà. En effet, c'est Amak, poète persan ; c'est l'Arabe Omar, fils de Faredh ; puis le Persan Nazami et D'azz-Eddin-Elmocadessi. En Europe, nous voyons paraître saint François d'Assises et l'empereur Frédéric II, auxquels succèdent Guillaume de Lorris, Guido Cavalcanti, et enfin Dante Alighieri.

Mais, à ce premier Chœur de poètes mystiques et amoureux, en a succédé un non moins brillant, tout

aussi fameux, et dont le caractère est également grave. Maintenant, dans l'espace de trois siècles environ (1306-1616), nous allons voir apparaître Jacopone de Todi, François Pétrarque, le Persan Hafiz et le tendre et ingénieux Djami son compatriote. Puis, en revenant à l'Italie, nous trouverons le grand magistrat de Florence, Laurent des Médicis, Savonarola, le sculpteur, peintre et poète Michel-Ange Buonarotti, et la tendre et chaste Vittoria Colonna, femme du célèbre guerrier le marquis de Pescaire. L'Espagne nous fournira des poésies de sainte Thérèse et de son directeur le Père Jean de la Croix, dans lesquelles une expression vive jusqu'à la passion, couvre toujours une pensée mystérieuse et sainte.¹¹ Le Tasse a aussi chanté l'amour mystique, et enfin viennent deux poètes à peu près contemporains : l'un, né sous les brumes de la Grande-Bretagne, le grand Shakspeare, dont les Sonnets rivalisent de hardiesse et d'obscurité avec ceux de Dante, et l'autre Waly, qui, au milieu de l'Inde, composait en hindoustani, vers 1650, des poésies dont le sens et l'expression rappellent les compositions mystiques et amoureuses du chanteur de Laure.

Sans nous arrêter à l'Inde antique d'où ces idées tirent sans doute leur première origine, et en nous fixant à Platon qui, chez nous, passe pour le fondateur de cette école amoureuse, pour arriver jusqu'à Waly, nous voyons qu'il s'est écoulé deux mille cinquante années, pendant lesquelles cette doctrine n'a pas cessé d'avoir des adeptes. Or, si à ce long empire du même principe, on ajoute l'importance personnelle de tous ceux qui, malgré la différence des religions, des mœurs et des climats, ont persisté à le suivre, n'est-on pas autorisé à conclure

(1) Je ne pourrais m'empêcher de vous dire que
partie la terre des Indiens n'est pas en 1897 po-
sible d'appréhender ce qu'il faut lire. Il y a une
et il s'agit à l'exercice l'intelligence des commentateurs en-
chaînés du célèbre Pi de la simplicité. Si ce n'est

que l'amour platonique, dont l'amour saint et allégorique des modernes, dérive évidemment, est un besoin de l'intelligence de l'homme tout aussi impérieux que ceux que lui font éprouver ses autres facultés ?

L'examen comparatif des poésies amoureuses, composées par les disciples et les successeurs de Dante, dont je viens de signaler les plus fameux, serait sans doute le sujet d'un livre aussi important par la matière que par son étendue. Mais j'en restreindrai ici le cadre, sans omettre cependant d'y faire entrer ce qu'il est indispensable de savoir et de connaître, pour apprécier la force et la durée du système de la poésie Dantesque en Europe.

Le premier poète, qui se présente dans l'ordre du temps, appartient à l'École religieuse, bien plutôt qu'à la poétique. C'est Jacopone de Todi, frère convers de l'ordre de saint François, qui, par imitation du fondateur de sa Religion, se plut à se donner pour fou. Cet homme singulier, qui, à cause de l'ardeur avec laquelle il attaqua dans ses vers, le pape Boniface VIII (1), fut poursuivi et fort maltraité par ce Pontife, est auteur d'un grand nombre de Cantiques, ou *Laudi Spirituali*, composés dans le même esprit que ceux attribués à saint François d'Assises. Mais pour un homme qui était fou, ou se donnait pour tel, ses poésies semblent bien compassées, et le style en est bien froid; défauts dont on est d'autant plus frappé, que les images et les métaphores, que le versificateur emploie ordinairement, sont de l'ordre le plus extraordinaire et le plus élevé. Son

(1) On peut consulter son LVIII^e cantique :

O Papa Bonifazio, quanto hai giocato al mondo, etc.

qu'il lui ait mis entre les poètes apostrophes. Mais certainement Bonifazio, chantant l'Amour saint, par Jacopone, un saint François et ses autres.

sujet favori est l'amour divin, et partant toujours du Cantique des Cantiques et des noces de l'Agneau de l'Apocalypse, voici comme il reproduit ce sujet dans le 1^{er} cantique du IV^e livre de son recueil :

I. Amour (*divin*) daigne me toucher de ton baiser.

.

II. O Épouse (*l'âme*), sois attentive, et reconnais l'Époux (*Jésus-Christ ou l'Église*).

.

III. L'époux a la poitrine blanche et rose, et il est resplendissant comme le disque du soleil. Il m'a attirée toute entière à lui, et maintenant il ne se cache plus à moi. Il inonde tout mon cœur de sa chaude haleine.

I. Del tuo bacio Amore
Degnami di baciare.

.

II. O sposa intendi,
E conosci lo sposo.

.

III. Lo sposo ha la gota
Bianca e rubiconda.
Come del sol la rota
Di splendore abonda.
Fatta mi ha devota :
Or non mi si nasconda
Tutto lo cor m'inonda
Pur di suspirare.

IV. L'amour me dit : « O belle amie, tes yeux et ton cœur sont comme ceux d'une colombe. » Lorsqu'il parle, un fleuve brûlant s'échappe avec ce qu'il dit, et je désire de me retrouver avec lui dans ma chambre !

V. O mon jeune époux ! Époux doux et brillant comme une fleur ! O mon bel époux ! tu as rempli mon cœur d'amour. Tiens, notre lit est parfumé de roses ; c'est là où, époux et mari, tu dois reposer !

VI. Mon cœur est comblé de fleurs et de fruits, et il succombe sous l'ardeur des luttes amoureuses. Tous

IV. Dicemi l'Amore :

O amica bella
L'occhi tuoi e'l core,
Come di colombella.
Fiume d'uno ardore
Ha la sua favella.
E pur con lui en cella
Mi vo ritrovare.

V. Sposo mio novello

Sposo dolce fiorito,
Sposo mio bello
Lo cor m'hai invaghito.
Il nostro lettucello
È di rose aulito;
Là tu sposo et marito
T'hai da riposare.

VI. Di fiori e frutti

M'è fornito il core ;
Di amorosi lutti
E d'ardore sì more.
Li miel sensi tutti
Languono in fervore ;

mes sens languissent après ce feu dévorant : « Oh ! qu'Amour se tempère, car je ne puis le supporter ! »

Temperisi l'Amore,
Ch'io nol posso portare !

Ce morceau, l'un des meilleurs, à ce que je crois, du recueil de Jacopone de Todi mort en 1306, peut fixer les idées sur la tournure d'esprit et le style du meilleur faiseur de Cantiques spirituels, pendant la dernière moitié du XIII^e siècle. Car, pour l'honneur de ce franciscain-poète, dont on vénère la mémoire comme celle d'un homme vraiment pieux, je m'abstiendrai de citer aucun passage du 8^e Cantique du VII^e livre de son recueil (*Danza di Spirito*), où, passant de l'Amour à la Danse, il fait de ce dernier exercice un emblème des réjouissances divines, que l'âme doit prendre pour célébrer son amour envers Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de l'inconvenance plus ou moins fâcheuse du choix de pareilles allégories en traitant un sujet sacré, je n'appelle l'attention sur elles, en ce moment, qu'à titre de ressources et de procédés littéraires. Or il est évident, qu'aux XIII^e et XIV^e siècles, l'Amour était une selle à tous les Pégases, et dont se servaient indistinctement les poètes religieux, philosophes et mondains.

La poésie amoureuse ne tarda pas à prendre un développement nouveau, non sans subir quelques modifications importantes, lorsqu'elle se fut élaborée dans l'âme tendre et dans l'esprit droit de François Pétrarque (1304-

1374). L'intérêt qui s'attache à la vie active et contemplative de cet homme, est tel, que l'on tenterait de vains efforts pour en faire pressentir l'importance en peu de mots. Au milieu du xiv^e siècle si agité par les orages politiques, tellement labouré par les nombreuses commotions populaires, Pétrarque peut être comparé à l'arc-en-ciel qui prépare et signale un état plus calme dans l'avenir. Rival de Dante comme poète, mais véritable moraliste ; au lieu d'agiter les cœurs, il s'efforça presque toujours de calmer les passions ; et il est certainement le premier des grands hommes modernes qui ait travaillé sincèrement et avec succès à faire marcher ensemble la philosophie et la religion. Quant à cet objet particulier de ses longs travaux scientifiques et littéraires, on en retrouve la recherche à toutes les pages de ses œuvres en prose latine ainsi que dans son *Chansonnier* même, où, malgré la frivolité apparente de ses amours inexplicables, le chrétien, le grand philosophe, le citoyen zélé et l'homme bon et moral par excellence, se montrent habituellement.

Les poésies de Pétrarque, texte et traduction, sont depuis si longtemps à la disposition de tout le monde, que je pourrais me dispenser d'en donner ici des fragments. Mais quoique fidèle à la doctrine dantesque, Pétrarque s'est montré si original et si gracieux dans ses compositions irréprochables, que je me détournerais du but que je me suis proposé dans cet ouvrage, si je ne faisais rien connaître de ce qui rappelle sa manière, et peut faire juger de quelle nature sont les modifications qu'il a introduites dans l'art de la poésie mystique en Italie. Voici donc quelques Sonnets et une Chanson de

lui, où se trouvent réunis l'élévation de pensée et l'éclat pur de style qui distinguent ce grand poète.

SONNETS.

SOLITUDE, AMOUR.

Seul, pensif, je mesure à pas lents les lieux les plus déserts, portant toute mon attention à fuir la trace que laissent les pieds des hommes.

Je ne trouve pas d'autre moyen de me soustraire à la curiosité des gens ; car dans toutes mes actions, d'où toute galté est bannie, on peut reconnaître le feu qui me brûle intérieurement.

Aussi, suis-je certain que les montagnes, les forêts,

SONETTI.

CERCA LA SOLITUDINE, MA AMOR LO SEGUE.

Solo e pensoso i più deserti campi
 Vo misurando a passi tardi e lenti;
 E gli occhi porto, per fuggire intenti,
 Ove vestigio uman l'arena stampi.
 Altro schermo non trovo che mi scampi
 Dal manifesto accorger delle genti;
 Per ch'è negli atti d'allegrezza spenti
 Di fuor si legge, com'io dentro avvampi.
 Sì eh'io mi credo omai, che monti e piagge
 E fiumi e selve sappian di che tempre

les fleuves et leurs rives connaissent bien quelle est ma vie, si-peu connue des autres.

Cependant je ne saurais aborder de lieu si sauvage, de chemin si difficile, que l'Amour ne vienne converser avec moi, et que je ne converse avec lui.

SOUVENIRS DANS LA SOLITUDE.

Ame bienheureuse qui souvent me console pendant mes tristes nuits, en me laissant voir tes yeux que la mort n'a pas éteints mais a revêtus d'une forme au-dessus de notre nature ! Que je me trouve heureux de ce que tu

Sia la vita mia, ch'è celata altrui.

Ma pur sì aspre vie nè sì selvagge

Cercar non so, ch'Amor non venga sempre

Ragionando con meco, ed io con lui.

MEMORIA NELLA SOLITUDINE.

Alma felice, che sovente torni

A consolar le mie notti dolenti

Cogli occhi tuoi, che morte non ha spenti

Ma sovra'l mortal modo fatti adorni;

Quanto gradisco ch' e' i miei tristi giorni

A rallegrar di tua vista consenti !

Così incomincio a ritrovar presenti

Le tue bellezze a' suo' usati soggiorni

consens à m'accorder cette faveur ! Déjà je revois tes beautés là où j'avais l'habitude de les voir. Là où j'allais, il y a quelques années, chantant pour toi, maintenant j'y pleure ; je n'y pleure pas sur toi, mais sur mes peines. Au milieu de tant de chagrins, je ne trouve qu'une consolation : c'est, lorsque tu reviens, de te reconnaître, de te sentir à ta marche, à ta voix, à ton visage, à ton vêtement !

RAVISSEMENT.

Un jour ma pensée s'éleva jusque-là où est celle que je cherche, et que je ne retrouve plus sur la terre. Là, parmi ceux que renferme le troisième cercle, je la revis plus belle et moins sévère.

Là 've cantando andai di te molt' anni,
 Or, come vedi, vo di te piangendo ;
 Di te piangendo no, ma dei miel d'anni,
 Sol un riposo trovo in molti affanni ;
 Chè, quando torni, ti conosco e 'ntendo
 All' andar, alla voce, al volto, a' panni.

ESTASI.

Levommi il mio pensier in parte, ov' era
 Quella ch' io cerco e non ritrovo in terra ;
 Ivi, fra lor, ch'el terzo cerchio serra ,
 La rividi più bella e meno altera,

Elle me prit par la main et me dit : « Si mes désirs ne sont pas déçus, tu seras avec moi un jour dans cette sphère. Je suis celle qui t'a causé tant de chagrins, qui à fini sa journée avant que le soir fût venu. La félicité que j'éprouve ne peut être comprise par l'intelligence humaine ; je n'attends plus que toi. Le beau voile que tu aimais tant, est resté là-bas. »

Hélas ! pourquoi se tut-elle, et laissa-t-elle aller ma main ? Car, au son de paroles si affectueuses et si chastes, peu s'en fallut que je ne restasse dans le ciel.

CHANSON.

I. De pensée en pensée, de montagne en montagne,
l'Amour m'entraîne sans cesse, et tous les lieux fré-

Per man mi prese, e disse : in questa sfera

Sarai ancor meco, se'l desir non erra :

I' son colei che ti diè tanta guerra

E compie' mia giornata inanzi sera :

Mio ben non cape in intelletto umano ;

Te solo aspetto ; e quel che tanto amasti

E laggioso è rimasto, il mio bel velo.

Deh perchè taque, ed allargò la mano ?

Ch' al suon di detti sì pietosi e casti,

Poco mancò ch' io non rimasi in cielo !

CANZONE.

I. Di pensier in pensier, di monte in monte

Mi guida Amor ; ch' ogni segnato calle

quentés me sont insupportables. Ce n'est que près d'une fontaine ou d'un ruisseau solitaire, ce n'est qu'au fond d'une vallée ténébreuse dominée par des collines, que mon âme étonnée peut reprendre du calme. Là, selon qu'Amour l'y invite, elle rit, elle pleure, ou se rassure; et mes yeux, qui poursuivent toujours le même objet, qui me conduisent toujours où cet objet aimé m'a attiré, se troublent et se calment si souvent qu'ils ne conservent jamais la même expression. Aussi, en me voyant, celui qui a l'expérience de cette vie disait-il : cet homme brûle intérieurement, il est inquiet de son avenir.

II. Oui, ce n'est que sur les hautes montagnes et dans les forêts sauvages, loin surtout des lieux habités si odieux à ma vue, que je puis retrouver quelque repos. A chaque pas alors il me vient une pensée nouvelle sur ma Dame, et souvent le tourment qu'elle me cause se change en plaisir; c'est alors que je ne voudrais pas

Provo contrario alla tranquilla vita.
 Se'n solitaria spiaggia, rivo o fonte,
 Se'n fra duo poggi siede ombrosa valle,
 Ivi s'acqueta l'anima sbigottita;
 E, com' Amor la 'nvita,
 Or ride, or piagne, or teme or s'assicura;
 E'l volto, che lei segue ov' ella il mena,
 Si turba e rasserenà,
 Ed in un esser picciol tempo dura :
 Onde alla vista, uom di tal vita esperto
 Diria : questi arde, e di suo stato è incerto.

II. Per alti monti e per selve aspre trovo
 Qualque riposo : ogni abitato loco
 È nemico mortal degli occhi miei.
 A ciascun passo nasce un pensier novo
 Della mia Donna, che sovente in gioco

changer cette vie mêlée de douceur et d'amertume, me flattant qu'Amour me prépare de plus heureux jours. « Vil à tes propres yeux, me dis-je alors, peut-être as-tu quelque prix à ceux d'un autre? » Un soupir interrompt ces réflexions, puis je me dis encore : « Cela serait cependant possible ! mais comment et quand ? »

III. Là où se trouve de l'ombre sous un arbre, ou près d'une colline, je m'arrête ; et fixant mes yeux sur la première pierre que j'aperçois, j'y dessine par la pensée son beau visage. Mais, et je reviens à moi, je me sens le cœur tout pénétré d'une nouvelle tendresse, et je me dis : « Ah ! malheureux, où en es-tu venu, et de qui es-tu séparé ? » Puis, après quelques efforts pour fixer ma pensée, je parviens à ne voir qu'elle et à m'oublier tout-à-fait. C'est alors que l'Amour prend tant de force

Gira'l tormento ch' i' porto per lei :

Ed appena vorrei

Cangiar questo mio viver dolce amaro,

Ch' i' dico : forse ancor ti serva Amore

Ad un tempo migliore ;

Forse a te stesso vile, altrui se' caro.

Ed in questo trapasso sospirando :

Or potrebb' esser vero, or come, or quando ?

III. Ove porge ombra un pino alto od un colle,

Talor m'arresto ; e pur nel primo sasso

Disegno con la mente il suo bel viso.

Poich' a me torno, trovo il petto molle

Della pietate ; ed allor dico ; ah ! lasso !

Dove se' giunto, ed onde se' diviso ?

Ma mentre tener fiso

Posso al primo pensier la mente vaga,

E mirar lei, ed obliar me stesso.

Sento Amor sì da presso,

que mon âme se contente de sa propre erreur ; et dans ces instants je vois cette personne si belle et si distinctement, que si l'erreur durait je ne demanderais rien de plus.

IV. Que de fois je l'ai vue (mais qui voudra me croire?) vivante, animée dans l'onde pure, sur les gazons verts, dans le tronc d'un hêtre, ou si bien figurée dans une nuée blanche, que Leda en la voyant dirait que la beauté de sa fille (*Hélène*) est effacée, comme une étoile pâlit auprès du soleil ; car c'est dans les lieux les plus retirés, les plus déserts, que mon imagination se la peint plus belle : mais sitôt que la réalité chasse cette douce erreur, je reste assis à la même place, mais glacé comme une pierre morte dans une pierre vivante, sous la forme d'un homme qui pense, pleure et écrit.

V. Ordinairement c'est la vue du sommet le plus élevé

Che del suo proprio error l'alma s'appaga :
In tante parli, e sì bella la veggio,
Che se l'error durasse, altro non chieggio.

IV. I' l'ho più volte (or chi fia che mel creda?)
Nell' acqua chiara e sopra l'erba verde
Veduta viva, e nel troncon d'un faggio;
E'n bianca nube sì falla, che Leda
Avria ben detto che sua fig'ia perde;
Come stella che'l sol copre col raggio :
E quanto in più selvaggio
Loco mi trovo, e'n più deserto lido,
Tanto più bella il mio pensier l'adombra ;
Poi quando'l vero sgombra
Quel dolce error, pur lì medesimo assido
Me freddo, pietra morta in pietra viva ;
In guisa d'uom che pensi e pianga e scriva.

V. Ove d'altra montagna ombra non tocchi,

d'une montagne abrupte que l'ombre des autres montagnes ne couvre jamais, qui concentre et ravive tous mes regrets. C'est alors que je commence à mesurer des yeux l'étendue de mes chagrins, que je soulage mon cœur par des larmes, en pensant à l'espace d'air qui me sépare de sa belle personne, si éloignée et si près de moi tout à la fois ; mais bientôt je me calme insensiblement :
 « Que fais-tu, me dis-je, malheureux ? qui sait si dans ces lieux éloignés, on ne soupire pas de ton absence ? »
 Et à cette pensée mon âme se ranime.

ENVOI.

VI. Va ! ma Chanson, tu me retrouveras au-delà de ces Alpes, près d'un ruisseau, là où le ciel est plus pur et

Verso'l maggiore c'è più spedito giogo
 Tirar mi suole un desiderio intenso.
 Indi i miei danni a misurar con gli occhi
 Comincio; e' ntanto lagrimando sfogo
 Di dolorosa nebbia il cor condenso,
 Allor ch' i' miro e penso,
 Quanta aria dal bel viso mi diparte,
 Che sempre m'è sì presso e sì lontano.
 Poscia fra me pian piano :
 Che fai tu lasso ? Forse in quella parte
 Or di tua lontananza sì sospira.
 Ed in questo pensier l'anima respira.

TORNATA.

VI. Canzone, oltre quell' Alpe
 Là, dove 'l ciel è più sereno e lieto,

plus gai, où l'air est parfumé de l'odeur d'un jeune et frais Laurier (*allusion au nom de Laure*) ; c'est là où est mon cœur et celle qui me l'a ravi, c'est là seulement où je suis !

Mi rivedrai sovr' un ruscel corrente,
Ove l'aura sì seule
D'un fresco ed odorifero Laureto.
Ivi è'l mio cor, e quella che'l m'invola :
Qui veder puoi l'immagine mia sola.

A ces belles compositions j'ajouterai une strophe d'une des *Chansons* de Pétrarque, où apparaissent d'une manière encore plus éclatante les modifications remarquables que ce grand écrivain a apportées aux formes de la poésie mystique depuis la mort de Dante. Cette Chanson (la quarante-neuvième et dernière de la deuxième partie) termine le recueil de vers que Pétrarque a faits sur la mort de Laure, et finit elle-même par une strophe qui, à elle seule, fera juger combien la poésie mystique et amoureuse s'était déjà dégagée de tout ce qui l'avait environnée jusque-là, de bizarre et d'obscur. Après avoir célébré successivement la beauté, la sagesse, la pureté, la sainteté et l'éclat de la Reine des cieux, le poète dit enfin :

« Vierge douce et ennemie de l'orgueil, que la charité t'inspire ! *miserere* ! aie pitié d'un cœur humble et contrit.

Vergine humana, e nemica d'orgoglio,
Del comune principio Amor t'induca,

Ah ! si j'ai aimé avec tant d'ardeur et de constance un peu de terre mortelle , juge de ce que je ferai pour toi qui es si noble et toute divine. Oui , si tu me relèves de l'état abject où je suis abaissé, ô Vierge, je purgerai, pour les consacrer à ton nom , me soupirs, mes larmes, mes pensées et mes écrits ; exauce-moi, et prends en considération le changement de mon cœur.

Exauce-moi ! Le jour fatal approche ; il ne peut être loin. Le temps court, il vole, et la conscience ainsi que la mort pressent mon cœur. O Vierge unique et sainte, recommande-moi à ton fils homme et Dieu véritable, afin qu'il reçoive mon dernier soupir dans la paix éternelle. »

*Miserere d'un cuor contrito, umile.
 Che se poca mortal terra caduca
 Amar con sì mirabil fede soglio ;
 Che dovrò far di te, cosa gentile ?
 Se dal mio stato assai misero e vile
 Per le tue man resurgo,
 Vergine, i sacro e purgo
 Al tuo nome, e pensieri, e' ngegno e stile.
 La lingua e' l cor, le lagrime e i sospiri,
 Scorgimai al miglior guado,
 E prendi in grado i cangiati desiri.
 Il dì s'appressa e non pote esser lunge ;
 Sì corre il tempo e vola,
 Vergine unica e sola ;
 E' l cor or coscienza, or morte punge.
 Raccomanda mi al tuo Figliuol, verace
 Uomo e verace Dio,
 Ch' accoglia 'l mio spinto ultimo in pace (1).*

(1) On peut comparer cette belle Chanson à l'hymne non moins beau que Dante met dans la bouche de saint Bernard , s'adressant à la Vierge, (*Parad.*, canto. XXXIII, vers I — 39.)

La seule chose dans cette strophe qui puisse choquer nos susceptibilités aujourd'hui, est l'idée de rappeler, même d'une manière détournée, l'objet d'un amour terrestre en s'adressant directement à la Vierge; mais à cela près de cette bizarrerie qui, depuis les poètes provençaux jusqu'à Pétrarque, s'était établie comme un usage, le fond des pensées de cette Chanson et les formes dont elles sont revêtues, brillent d'une clarté parfaite : or c'est l'amélioration véritable que F. Pétrarque a apportée dans la poésie mystique et amoureuse.

Pendant les mêmes années du xiv^e siècle, lorsque Pétrarque florissait en Italie, un grand poète lyrique charmait les Persans par ses vers. Hafiz (Hafez ou Haffedh, car l'orthographe de son nom varie chez nous), naquit à Schiraz, vers 1310, et mourut vers 1394 de J.-C. (797 de l'hégire). Ce que l'on rapporte de la vie de cet homme est si confus et si bref, que sa conduite ne peut pas servir d'explication à ses poésies. Les princes de son temps, Tamerlan entre autres, cherchèrent à l'attirer à leur cour. Mais sans que l'on puisse dire précisément si ses refus eurent pour motif une vertu austère, une piété profonde, ou l'amour de l'indépendance et des plaisirs tranquilles, on prétend qu'il préféra la retraite et la pauvreté même aux offres séduisantes qui lui furent faites, ce qui l'a fait ranger dans la secte des Sofis, religieux contemplateurs.

Les Sofis, dont le fond de la doctrine était de concentrer leurs facultés en un amour qui devait opérer l'union mystérieuse de leur âme à Dieu, se servaient, comme tous les religieux mystiques, des images mondaines pour exprimer la ferveur de leur dévotion. C'est en raison de

ce principe que les odes d'Hafiz, dont la teneur littérale ressemble à celle des poésies d'Anacréon et d'Horace, offrent cependant un sens caché et religieux. Les admirateurs de ce poète affirment que, dans tous ses ouvrages, le *vin* figure invariablement la *dévotion*, et que dans le vocabulaire de ce poète Sofi le *sommeil* exprime la méditation des perfections divines, les *parfums* l'espérance dans les faveurs de Dieu; que les *zéphirs* sont les inspiration de la grâce, les *baisers* et les *embrassements* les élans de l'âme pieuse. Conséquemment à cette transposition d'idées, les *idolâtres*, les *infidèles*, et les *libertins* même, deviennent, dans ce style mystique, les plus purs observateurs de la religion, et leur *idole* le vrai Dieu; bien plus, la *taverne* où les buveurs vont s'enivrer, se transforme en un oratoire retiré, et le *cabaretier* est un sage instructeur. Quant à la *beauté* préférée, c'est l'être éternel; les *tresses* de ses cheveux sont les expansions de la gloire divine, ses *lèvres* les mystères cachés de l'essence du Créateur, et le *signe* noir sur la joue, le point de l'indivisible unité de Dieu. En effet, les odes d'Hafiz ne semblent être qu'un éloge continu des plaisirs, du libertinage et de l'ivresse, tandis que, selon les commentateurs, le tableau de tous ces excès, figure au contraire le mépris des choses terrestres, et l'expansion de la dévotion la plus ardente.

En somme, Hafiz est resté le poète lyrique le plus éminent de la Perse, et son *Divan* ou recueil contient une suite assez nombreuse de *Gazelles* ou odes qui passent pour être écrites dans le style le plus pur et le plus élevé. Voici la sixième de ces poésies; et je ne choisis pas, par la raison que, dépourvues pour nous du charme

de la diction originale, toutes ces odes ont, quant au sens, une uniformité constante (1).

« Garçon, dit le poète, présente-moi promptement la coupe que fait briller le feu du vin ; que le guitariste chante et que le ciel seconde mes vœux ! Nous avons vu le visage d'une belle jeune fille dans le brillant miroir d'un verre. O trois fois malheureux ceux qui ne connaissent pas la volupté que l'on goûte en buvant ! Qu'il est doux de voir les yeux ivres et humides d'une jeune fille qui commence à prendre une attitude languissante ; c'est de ce moment, si je ne me trompe, que j'ai cédé à l'ivresse. Les chœurs de danses des jeunes gens me fascineront l'esprit tant que j'aurai l'occasion d'applaudir aux mouvements de ce jeune danseur pressant la terre de ses pieds délicats. Celui dont le cœur est échauffé par l'amour ne mourra jamais : aussi ma vie sera-t-elle toujours privée de tristes funérailles. Je ne sais si jamais les morts ressusciteront de leur tombeaux, et si les gâteaux des moines seront plutôt moisissus que le vice des Épulons. — O doux zéphir, quand tu retourneras du côté des jardins verdoyants de nos âmes, n'oublie pas de porter une gaie nouvelle à mon cher compagnon ; demande-lui pourquoi il refuse de rappeler à sa mémoire le nom d'un ami au moment où l'ombre de mon nom est sur le point d'être détruite par la mort.... O Hafiz, répands des larmes, car l'attrait de l'amour sera bientôt pour toi comme le piège recherché par l'oiseau ! »

D'après quelques passages de ses poésies, Hafiz a été

(1) J'ignore s'il y a une traduction française, entière ou partielle, des odes d'Hafiz. On pourra en lire seize en latin, dans le recueil donné par Rewelzki ; Vindabonæ, 1770, et consulter la traduction anglaise, avec texte, de John Nott. London, 1787.

soupçonné de n'avoir pas été étranger au christianisme. S'est-il lié effectivement avec les Nestoriens, secte qui a toujours été tolérée en Perse, et ces chrétiens hérétiques ont-ils donné au poète persan, connaissance des écrivains classiques de l'antiquité grecque et latine ? En un mot, Hafiz avait-il quelque idée des poésies d'Anacréon et d'Horace ? telle est la question que l'on se fait en lisant ses Gazelles. Aucun orientaliste n'a fait, que je sache, de recherches à ce sujet ; mais la ressemblance entre les compositions des deux poètes de l'antiquité et celles du Persan, est frappante.

Quoi qu'il en soit, les Musulmans, ravis de la beauté du style d'Hafiz, se sont approprié ce poète en donnant, comme je l'ai dit, un sens mystique et religieux à ses ouvrages. A peine fut-il mort qu'on les commenta et que l'on donna à l'auteur, le surnom de (*Lissan gaib*) la *Langue mystérieuse*. Un docteur musulman, Ahmed Feridoun, allant au-devant de ce besoin de mysticisme si naturel aux esprits de l'Orient, débrouilla ou inventa tous les mystères dont les poésies d'Hafiz sont restées environnées ; et sur les mots d'*amour* et de *vin* qui s'y reproduisent sans cesse, il fit des allégories au moyen desquelles il prouva aux fidèles Mahométans que la passion de l'*amour* et l'*ivresse* ne sont rien autre chose que l'image d'une âme dévote attachée à la conduite d'un directeur spirituel et éclairé, qui la conduit par des voies sublimes, jusqu'au dernier degré de la perfection.

Depuis le commentaire d'Achmed-Feridoun, on en a fait bien d'autres sur les Gazelles d'Hafiz, qui ne sont plus prises qu'allégoriquement, comme le *Cantique des Cantiques* chez les chrétiens.

On voit qu'avec des formes quelque peu différentes,

mais appliquées sur le même fond d'idées, deux grands poètes, Hafiz et Pétrarque, entretenaient l'imagination des hommes du xiv^e siècle, en Orient et en Occident, avec une nourriture poétique de la même nature.

Pendant le siècle suivant il ne manqua pas de poètes analogues, sur ces deux points de la terre; et leurs admirateurs ne furent ni moins ardents ni moins nombreux. C'est alors que parmi les Persans qui, en Orient jouèrent un rôle littéraire analogue à celui que remplissaient alors les Italiens, en Occident, parurent le fameux poète Djami (1414-1492. de J.-C.) et l'auteur, quel qu'il soit, des délicieux contes connus sous le titre des *Mille et une Nuits*. C'est l'époque la plus florissante de la littérature Persane.

Je ne reviendrai pas sur le sujet du roman en vers, qui a immortalisé le nom de Djami. En parlant d'Amak, le plus ancien poète de la Perse, j'ai eu l'occasion de dire de quelle manière les Musulmans ont arrangé l'histoire de Joseph, et le sens religieux et allégorique qu'ils attachent aux amours de Zuleika, femme de Putiphar, pour son esclave Joseph. Cette fable, traitée par Amak, poète du xi^e siècle de notre ère, fut remaniée encore au xv^e, par Djami, mais avec une telle supériorité, selon les Persans, que les *Amours de Joussof et de Zuleika* de ce dernier écrivain, font encore les délices des gens de ce pays. Djami, né dans le Khorassan, était d'ailleurs un interprète célèbre de la loi musulmane, et fut particulièrement estimé par Mahomet II, sultan des Ottomans. Ses principaux ouvrages sont : Un *Divan*, ou recueil de vers dont le genre est du style sublime, et qui contient toute la théologie mystique des Musulmans; puis le *Printemps*, ouvrage en prose et en vers, divisé

en huit *Parterres*, et dédié au sultan Hussain Baicara, son souverain ; et enfin le roman en vers de *Joseph et Zuleika*, qui par la manière chaste et religieuse quoique passionnée et poétique, dont il est traité, se rattache particulièrement à la série des compositions mystiques, dont nous nous occupons en ce moment (1).

Tel était l'élan religieux qu'avait pris la haute poésie dans la Perse, durant le xv^e siècle de notre ère. Quant aux contrées de l'Europe, l'Italie seule alors, grâce aux poètes de l'école de Dante et de Pétrarque, entretenait encore cette espèce de littérature ; et deux hommes, divisés d'opinions, en morale et en politique, Laurent des Médicis, dit le Magnifique, (1448-1492.) et le frère Dominicain, Jérôme, Savonarola (1452-1495) se disputaient la faveur populaire, à Florence, en répandant dans les carrefours, l'un des Chansons profanes, et l'autre des Chansons mystiques dans le goût de celles de Jacopone de Todi, pour égayer ou édifier le peuple, pendant les jours du Carnaval. L'histoire de cette lutte politique et religieuse ne peut trouver de place ici (2) ; mais il est nécessaire de caractériser les poésies sérieuses du premier citoyen de Florence, comparativement à celles du saint tribun qui lui a si opiniâtrement tenu tête.

Savonarola ne peut être compté comme un poète. Il rimait des Chansons pieuses, des *Laudi Spirituali*, pour les faire chanter aux fidèles dans l'intervalle des offices, ou après les sermons qu'il leur avait fait entendre. A la suite de ces sermons imprimés, se trouvent des Canti-

(1) On trouvera un extrait étendu de cette charmante production dans le volume de juin 1778, de la Bibliothèque des romans.

(2) Voyez : *Florence et ses vicissitudes*, t. I, p. 238 et suiv. Paris 1837.

ques de cette espèce, et j'en possède un, dont j'extrairai trois couplets, afin de mettre le lecteur à même de juger de l'invention poétique et du style du Prieur de Saint-Marc.

LOUANGES AU CRUCIFIX.

Jésus ! soutien suprême,
 Tu es tout mon amour ;
 Tu es mon bienheureux port,
 Mon saint rédempteur,
 O Bonté immense !
 O douce Charité !

Jésus, fais-moi mourir
 Par la force de ton brûlant amour ;
 Fais-moi languir avec toi,
 Seigneur et maître véritable.
 O Bonté immense !
 O douce Charité !

LAUDA AL CROCIFIXO.

Jesù sommo conforto,
 Tu sei tutto il mio amore,
 E'l mio beato porto
 E Sancto Redemptore
 O gran Bontà !
 Dolce Pietà !

Jesù fà mi morire
 Del tuo amor vivace ;
 Jesù fanmi languire
 Con te, Signor verace !
 O gran Bontà !
 Dolce Pietà !

O croix, laisse-moi une place,
 Et empare toi de mes membres,
 Afin que mon cœur et mon âme
 Soient embrasés par ton doux feu.

O immense Bonté !

O douce Charité !

O croce fammi loco

E le mia membra preudi ;

Che del tuo dolce fuoco

El cor e l'alma accendi ;

O gran Bontà !

Dolce Pietà ! etc.

Il ne faut rien moins que le nom de Savonarola, attaché à cette prose rimée, pour acquérir le droit de la produire en citation. Mais la prose de ses sermons, quand il les débitait, ainsi que les vers de ses Chansons, lorsqu'il les faisait réciter devant lui, exerçaient sur le peuple une influence extraordinaire, comme l'atteste l'histoire. A ce titre, ces Chansons deviennent importantes, et leur infériorité littéraire même, leur donne un prix qui indique celui que l'on n'a pas cessé d'attacher à la poésie allégorique et mystique, même dans les dernières classes du peuple, auxquelles Savonarola s'adressait particulièrement.

Au surplus, la poésie amoureuse et allégorique de son brillant et spirituel rival, va nous apprendre quelles étaient les nuances délicates de pensées et de style, auxquelles il était indispensable d'avoir recours au *xv^e* siècle.

cle, pour se faire entendre et accepter de toutes les classes d'auditeurs, en Italie.

Préalablement je dois rappeler, ou peut-être apprendre au lecteur, qu'entre plusieurs recueils d'ouvrages poétiques composés par Laurent-le-Magnifique, il en est un plus rare que les autres. C'est celui de ses Sonnets et Chansons d'amour, avec un commentaire courant en prose, fait par lui-même (1). La forme de ce livre est évidemment empruntée à celle de la *Vie nouvelle* de Dante; et après une comparaison, tant soit peu attentive, des deux ouvrages, il est facile de reconnaître l'imitation jusque dans les phrases du commentaire de Laurent. Ce recueil, ce *Chansonnier*, rappelle encore celui de Pétrarque que le Magnifique avait étudié avec soin; et enfin, dans ce livre, que le nom seul de l'auteur recommanderait à l'attention, se déroulent sous les formes encore allégoriques, amoureuses et parfois mystiques de la vieille poésie dantesque, les idées philosophiques qui s'étaient développées dans l'Académie de Carregi, à la suite de l'étude et des expositions que Marsile Ficin avait faites de la doctrine de Platon (2).

On ne saurait mieux s'adresser qu'au plus illustre disciple de cette école, à Laurent des Médicis lui-même, pour savoir comment l'amour platonique, ou la philosophie amoureuse, s'étaient modifiés dans l'esprit de ce libre penseur qui tantôt a fait des *Canti carnaſcialeschi*,

(1) En voici le titre : « *Poesie volgari nuovamente stampate di Lorenzo de' Medici, che fù padre di Papa Leone*. Aldus. Vinegia, 1554.

(2) Voyez *Florence et ses vicissitudes*, Tome I, pages 238 et suiv. Paris, 1837.

ou Chansons libres, pour égayer le peuple pendant le Carnaval⁽¹⁾, puis des Cantiques sacrés à l'exemple de sa mère Tornabuoni, sans préjudice des poésies de tout genre qu'il a trouvé le temps de composer, tandis qu'il gouvernait Florence intérieurement, et qu'il défendait les intérêts de sa ville natale, auprès des souverains et des gouvernements étrangers.

« Pour répondre aux calomnies de ceux qui prétendent m'accuser, dit-il dans son commentaire (p. 113, verso.) de ce que j'ai employé mon temps à composer et à commenter des choses qui ne sont dignes ni de la peine que j'ai prise, ni des heures que j'y ai consacrées, telles que des sujets d'amour, surtout lorsque je suis occupé de tant d'affaires sérieuses, je dirai : que l'on me blâmerait avec justice, si l'homme était habituellement d'une nature si parfaite, qu'il lui fût donné de ne s'occuper que des choses qui le sont elles-mêmes. Mais comme cet avantage n'a été donné qu'au très-petit nombre, et qu'il ne leur a même été accordé de n'en user que très-rarement dans le cours de leur vie, il me semble qu'en égard à cette imperfection naturelle, les meilleures choses du monde sont celles où il y a le moins de mal. Aussi, m'appuyant sur le sens commun et sur l'usage établi, oserai-je affirmer que l'Amour, chez l'homme, non-seulement n'est pas une chose reprehensible, mais qu'il est nécessaire; qu'il élève et ennoblit l'esprit, et que surtout il excite les hommes à s'occuper des choses graves et excellentes; qu'en un mot, les vertus qui ne sont encore dans notre âme qu'à l'état de *puissance*, sont réduites, par lui, en *acte*. Car celui qui cherchera diligemment quelle est la véritable définition de l'Amour, trouvera qu'il n'est rien

(1) Dans le vaste recueil des *Canti Carnascaleschi*, qui a ce titre bizarre « Tutti i trionfi, Carri, Mascherelle o Canti Carnascaleschi andati per Firenze dal tempo del Magnifico Lorenzo de' Medici fino all'anno 1559. » on retrouve une *Chanson de Benedello Varchi*, la *Chanson des pèlerins d'amour* qui est

autre chose qu'un désir, un *appétit très-vif* de la *Beauté*; et que, s'il en est ainsi, nécessairement toutes les choses laides et difformes doivent déplaire à *celui qui aime*. Admettant donc cet Amour qui, selon Platon, est le moyen de trouver la perfection de chaque chose, et en dernière analyse, de se reposer dans la suprême *Beauté*, c'est-à-dire en *Dieu*; si je viens à parler de l'amour qui ne s'étend pas au-delà de la créature humaine, j'ajouterai que si il n'est pas la perfection de l'amour qui est le souverain bien; au moins voyons-nous qu'il en contient beaucoup, et qu'il fait éviter une infinité de maux; ce qui, d'après les idées généralement reçues, dans l'habitude de la vie, tient lieu de Bien; surtout lorsque ce sentiment est rehaussé par deux circonstances qui lui donnent le caractère de véritable amour, la première qu'il ait pour objet une seule chose, la seconde qu'il dure toujours. »

Laurent poursuivant son discours, reproduit presque textuellement les paroles de Platon, à propos de la supériorité des beautés morales et intellectuelles, sur celles de la forme matérielle; et d'après le philosophe grec, il conclut que l'amour doit avoir pour résultat de perfectionner les facultés de l'esprit et de l'âme, et de préparer l'homme à la connaissance de Dieu. Telles sont les raisons que Laurent-le-Magnifique fait valoir pour repousser les critiques, les *calomnies* comme il les appelle, qui lui étaient adressées par ceux de ses concitoyens qui le blâmaient de ce qu'il avait passé à faire des vers amoureux, un temps qu'il eût mieux employé, selon eux, à régler les affaires de la république Florentine.

Le poète conjure ensuite les reproches qu'on lui fera

tout à fait platonique et fantaisique, et elle est peut-être la seule de ce genre dans le recueil. Varchi y donne un bon effet, historique, et démocratique, et croit, académicien passionné pour Dante qu'il expliquait avec de l'éloquence.

à l'occasion des *commentaires* dont il a accompagné ses propres vers. « J'ai cru pouvoir en agir ainsi, dit-il, d'après l'exemple donné par des génies excellents, qui ont pensé que personne n'était plus propre à expliquer un ouvrage, que celui qui l'a composé. Dante, ajoute Laurent, a commenté plusieurs de ses Chansons et beaucoup de ses vers. Mais si toutes les raisons que j'ai alléguées ne suffisaient pas à me justifier de ce que j'ai écrit des vers d'amour et de les avoir commentés ; que l'on prenne en considération au moins, qu'au temps de ma jeunesse, persécuté par les hommes et par la fortune, j'ai eu besoin de quelques consolations pour adoucir mes malheurs, et que je ne les ai trouvées qu'en aimant avec ardeur, puis en composant des vers et en les commentant. »

La troisième partie de l'apologie que Laurent se croit obligé de faire de lui-même et de ses œuvres poétiques, se rapporte à une question littéraire traitée cent cinquante ans avant, par Dante, dans la *Vie nouvelle* (1); à savoir si la langue vulgaire, l'italien, doit être employée pour les sujets élevés, à la place du latin. Après une verbeuse dissertation sur ce sujet, Laurent la termine par l'argument qu'il aurait dû commencer par faire valoir, en disant avec raison : que rien ne prouve mieux l'excellence de la langue italienne que l'heureux usage qu'en ont su faire, dans des modes divers, les trois florentins Dante, Pétrarque et Boccace. Tels sont les trois points principaux de l'espèce de préface que Laurent des Médicis a mise en tête de ses *commentaires*, où il donne une idée comparative assez juste, du progrès

(1) Voyez plus haut, page 193, le passage auquel je fais allusion.

qu'avait fait le platonisme et la poésie amoureuse depuis Dante et Guido Cavalcanti, jusqu'à l'école de Carregi où Laurent avait étudié cette philosophie.

« Son commentaire, où les imitations de la *Vie nouvelle* abondent, commence par l'explication de quatre Sonnets écrits à l'occasion « d'une Dame morte dans la cité » de Florence, et qui a excité généralement les regrets « du peuple ; chose peu étonnante, car c'était une mer- » veille de beauté et de noblesse telle que l'on n'en avait » jamais vu de semblable, etc., etc. » puis après des éloges et des plaintes à l'occasion de cette autre Béatrice, le commentateur ajoute, dans le style et presque avec les mêmes expressions que l'auteur de la *Vie nouvelle* : « Tous » les Florentins d'esprit, pleurent cette mort funeste en » vers et en prose, et voulant mêler mes larmes aux » leurs, je fis les quatre Sonnets suivants, dont le premier » commence ainsi : *O chiara stella, etc.* »

« O brillante Étoile, dont les rayons font pâlir l'éclat de tes voisines célestes, pourquoi resplendis-tu plus que de coutume ? Pourquoi veux-tu le disputer encore à Phébus ? Peut-être que les beaux yeux que la mort cruelle vient de nous ravir, (cette mort qui s'est arrogé un droit excessif) ont été recueillis en toi. Renforcée

O chiara Stella, che co' raggi tuoi
Togli a l'altre vicine stell: il lume,
Per che splendi assai più del tuo costume ?
Perche con Febo ancor contender vuoi ?
Forse i begli occhi, qual ha tolto a noi
Morte crudel, c' homai troppo presume,
Accolti hai in te : adorna del lor lume

de leur éclat, tu peux maintenant demander à Phébus de conduire son beau char. Étoile renouvelée que tu es, et qui ornes le ciel d'une splendeur nouvelle, ô toi, divinité implorée, exauce nos vœux. Fais jaillir tant d'éclat, de ta lumière que tu te montres joyeuse et sans offenser les yeux mêmes qui se sont voués à des pleurs à cause de ta perte.

Il suo bel carro a Febo chieder puoi.
 Preslo, o nuova stella che tu sia,
 Che di splendor novello adorni il cielo,
 Chiamata esaudi o nume i voti nostri.
 Leva dello splendor tuo tanta via
 Ch' agli occhi, c' han d'eterno pianto zelo,
 S'enz' altra offension lieta ti mostri.

Ce Sonnet, ainsi que la Chanson de l'empereur Frédéric II, n'ont certes pas une grande valeur intrinsèque; cependant c'est un détail curieux dans l'histoire de l'esprit humain, que des vers amoureux et sur des sujets à peu près imaginaires, composés par des hommes d'état et de guerre, par des souverains, car Laurent l'était à Florence, dont la vie habituelle a été constamment entravée par les affaires les plus difficiles et les plus sérieuses. En rassemblant surtout, par la pensée, les nombreuses pièces de vers de Laurent des Médicis, disséminées dans plusieurs recueils, on a peine à comprendre comment cet homme, qui, outre les heures données à ses travaux poétiques, a passé beaucoup de temps à étudier la philosophie de Platon, a pu concilier toutes

ces occupations relativement frivoles, avec les soins et l'attention qu'exigeait de lui le gouvernement de la tumultueuse république de Florence.

Ce qui caractérise l'ensemble des poésies de Laurent est la variété infinie des sujets qu'il a traités, et la diversité des styles que l'auteur y a employés. On vient de voir avec quelle facilité gracieuse cet élégant imitateur de Dante et de Pétrarque, traite de l'amour platonique ; il serait facile de citer tel ou tel couplet de lui, où il a l'air d'être aussi pieusement inspiré que son antagoniste Savonarola ; mais je crois faire mieux connaître l'homme et le philosophe poète, en plaçant ici une espèce d'hymne à Dieu, dans lequel le premier citoyen de Florence, l'académicien de Carregi et l'homme d'esprit tout à la fois, a exprimé avec énergie et franchise, les intermittences de son scepticisme et de sa foi.

I. O Dieu ! Bien souverain, comment fais-tu maintenant, que ne cherchant que toi seul, je ne te trouve jamais ?

II. Hélas ! si je m'applique à connaître telle chose ou telle autre, c'est toi que je cherche en elles, ô mon doux Seigneur ! C'est par toi que chaque chose est belle et bonne, et qu'en cette qualité, elle fait naître mon

I. O Dio, o sommo bene, hor come fai
Che te sol cerco, e non ti trovo mai ?

II. Lasso, s'io cerco questa cosa, o quella,
Te cerco in esse, o dolce Signor mio.
Ogni cosa per te è buona e bella,
E muove come buona il mio disio.
Tu se' pur tutto in ogni loco o Dio.

amour. O Dieu ! tu es tout et tu es partout ; et cependant je ne te trouve en aucun lieu.

III. Pour te trouver, ma pauvre âme se consume et se détruit. Le jour je m'afflige, la nuit je n'ai nul repos. Ah ! dis-moi, mon Dieu, où tu es caché ! dis-le-moi, je suis déjà si las !

IV. Si, au milieu des richesses, des hommes et des plaisirs, je me mets à te chercher, Seigneur ; plus je te cherche et moins je te trouve ; en sorte que mon amour vain et sans objet, malgré son épuisement, ne trouve jamais de repos. Tu as enflammé mon sein de ton amour, puis tu as fui, et je ne te vois plus.

V. Ma vue, attirée par mille objets divers, cherche à te trouver en eux ; et, bien que tu éclates partout, je ne te vois pas. Mon oreille est également frappée de mille sons différents et je ne t'entends pas. Ton ineffable dou-

E in alcun loco non ti trovo mai.

III. *Per trovar te, la trista alma si strugge :*

Il dì m'affligo, e la notte non poso ;

Lasso quanto più cerco, più si fugge

Il dolce e desiato mio riposo.

Deh ! dimmi, Signor mio, ove se' ascoso :

Stanco già son, Signor, dimmelo homai.

IV. *Se a cercar dite, Signor, mi muovo*

In ricchezze, in honore o in diletto,

Quanto più di te cerco, men ne trovo :

Onde stanco mai posa il vano affetto.

Tu hai del tuo amor acceso il petto ;

Poi se' fuggito, e non ti veggo mai.

V. *La vista in mille varie cose volta*

Te guarda e non ti vede, e se' lucente :

L'orecchio ancor diverse voci ascolta,

Il tuo sono è per tutto, e non si sente :

ceur, que tout le monde ressent, mes sens la cherchent, et je ne puis la trouver.

VI. Ah! ma pauvre âme, pourquoi cherches-tu encore la vie heureuse après tant de peines et de soucis? Tu cherches, tu cherches toujours ce bien, mais il n'est pas où tu crois le trouver, cette vie heureuse d'où vient la mort; tu cherches une vie où l'on ne trouve jamais la vie.

VII. Que cette misérable vie meure en moi, afin que je puisse vivre en toi, ô véritable vie! La mort qui frappe des multitudes infinies, en toi seul, ô Dieu, devient la vie même. Je meurs dès que je t'abandonne et que je me regarde. Que ma pensée se tourne vers toi et je ne mourrai jamais.

VIII. Que toute lumière s'éteigne dans mes yeux mortels afin, ô lumière Divine et amie, que je puisse te voir.

*La dolcezza commune ad ogni gente
Cerca ogni seuso, e non lo trova mai.*

VI. Deh! perchè cerchi anima trista ancora
Beata vita in tanti affanni e pene?
Cerchi quel che cerchi pur : ma non dimora
Nel loco, ove tu cerchi, questo bene.
Beata vita, onde la morte viene,
Cerchi, e vita onde vita non fù mai.

VII. Muoia in me questa misera vita
Acciò ch' io viva, ô vera vita, in te.
La morte in moltitudine infinita
In te sol vita sia, chè vita se'.
Muoio quando te lascio, e guardo me :
Converso a te io non morrò giamai.

VIII. Degli occhi vani ogni luce sia spenta,
Perch' io vegga te vera luce amica.
Accorda i miei orecchi, acciò ch' io senta

Que l'harmonie se rétablisse dans mes oreilles, pour que je puisse entendre cette voix si désirée qui me dira :
« Venez à moi, car je suis impatient de vous soulager ; et il en est bien temps ! »

IX. Alors mes yeux (intérieurs) verront la lumière invisible ; mes oreilles entendront un son qui n'a point de bruit. Je verrai cette lumière et ce soleil, dont l'éclat ne blesse aucun sens. Sûr de moi, mon âme agile s'élancera vers ce bien qui doit toujours résider en elle.

X. Alors, je verrai, ô doux et beau Seigneur, que ni ceci ni cela ne pourrait me contenter ; et enlevant du bien tout ce qui n'en fait pas partie, ce qui restera sera Dieu. Cette véritable et seule douceur n'est sentie que par celui qui cherche le bien : cela est infailible.

XI. L'eau courante de l'un et de l'autre ruisseau, n'éteint jamais notre soif éternelle ; et un aliment toujours

La desiata voce che mi dica :

Venite a me ch'è bo peso e fatica

Ch'io vi ristori ; egli è ben tempo homai.

IX. Al'hor l'occhio vedrà luce invisibile,

L'orecchio udirà suon, ch'è senza voce,

Luce e sol che alla mente è sol sensibile,

Ne il troppo offende, o a tal senso nuoce.

Stando i piè fermi, correrà veloce

L'alma a quel ben, che seco sempre mai.

X. Al'hor vedrò o Signor dolce e bello

Che questo o quel non mi contenta

Ma levando dal bene e questo e quello,

Quel che resta il dolce Dio diventa.

Questa vera dolcezza, e sola senta

Chi cerca il ben : questo non manca mai.

XI. La nostra eterna sete mai non spegne

L'aqua corrente di questo o di quel rivo :

nouveau, entretient le feu qui nous dévore. Il n'y a que la fontaine éternelle et vive, qui puisse nous désaltérer. Eau Sainte ! ah ! si j'arrive à ta source, je n'éprouverai plus les tourments de la soif !

XII. Un désir si vif et si sincère ne devrait pas être vain. A toi, mon Jésus, s'adresse mon amour ! Tends tes mains compatissantes ; et puisque tu as blessé doucement le cœur, guéris la plaie que tu as faite.

Ma giunge al tristo foco ogn' hor più legne :
Sol ne contenta il fonte eterno e vivo,
O acqua santa, s'al tuo fonte arrivo,
Berò, e sete non harrò più mai.

XII. Tanto disio non dovria esser vano :
A te si muove pure il nostro ardore,
Porgi benigna, l'una e l'altra mano,
O Jesù mio, tu se' infinito amore :
Poi c'hai piagato dolcemente il core
Sana tu quella piaga, che tu fai.

L'esprit de Laurent des Médicis était aussi varié et aussi souple, que celui de Savonarola était inflexible ; et ces deux hommes représentent très-fidèlement les deux partis religieux, politiques et littéraires qui étaient en présence et en hostilité, en Italie, pendant le dernier tiers du xv^e siècle. D'un côté était la vieille poésie amoureuse, s'appuyant sur la foi pure et le républicanisme austère ; et de l'autre la recherche hardie de la vérité scientifique, la poésie se dépouillant de ses vêtements allégoriques, sous les auspices de la monarchie ; conflit d'opinions contraires, d'où devait naître bientôt cette

poésie philosophiquement railleuse, avec laquelle Arioste allait donner une direction nouvelle à tous les penseurs de l'Europe.

Après Laurent des Médicis, les disciples fameux de l'école de Dante, deviennent plus rares. Cependant il est digne de remarque, que durant les deux siècles qui ont suivi celui où a vécu l'illustre magistrat Florentin, la fin de la poésie Dantesque a été entretenue par des écrivains, dont les noms, très-célèbres d'ailleurs, eussent suffi pour conserver la mémoire et l'éclat de ce genre de poésie mystique, dans lequel ils se sont encore distingués.

Le grand nom de Michel-Ange Buonarrotti vient d'abord se placer ici. Né en 1474 et mort en 1564, cet homme cultiva avec supériorité l'architecture, la sculpture, la peinture et même la poésie. Il y aurait sans doute une exagération blâmable, à vouloir faire partager les sommets du Parnasse italien à ce grand artiste, en l'égalant aux premiers poètes de son pays ; mais on ne sera que juste en avançant qu'il reste de lui dix-huit ou vingt petites pièces de poésies pleines d'élévation, de délicatesse de pensée et quelquefois de style. Admirateur passionné de Dante, sectateur zélé du pieux et rigide Savonarola, Michel-Ange, qui avait été élevé dans les palais de Laurent des Médicis et initié par Ange Politien à la connaissance de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, a résumé avec un rare bonheur dans quelques-unes de ses poésies, le mélange de sentiments et d'idées parfois incohérentes, qu'il devait à son caractère propre et à son éducation. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ses vers, est la simplicité primitive de la doctrine amoureuse de Platon, à laquelle il

fut ramené par les études des Académiciens de Carreggi, avec lesquels l'artiste s'était entretenu si souvent. Aussi, en comparant les Sonnets et les Chansons de Guido Cavalcanti, ou même ceux de Dante, avec les poésies de l'auteur du Jugement Dernier, sera-t-on frappé de la lucidité d'idée qui règne dans ces derniers ouvrages. Voici plusieurs morceaux de Michel-Ange, dont quelques-uns n'avaient point encore été traduits en français et que je place ici parce qu'ils se rattachent particulièrement au système de la poésie amoureuse et mystique :

SONNET.

« Amour, dis-moi, je t'en supplie, si mes yeux voyent réellement la beauté qu'ils regardent, ou si cette beauté est au fond de mon cœur ; car de quelque côté que je me tourne, son visage (*celui de sa Dame*) me paraît toujours plus beau ? Tu dois le savoir, puisque tu viens avec elle pour me ravir toute paix, ce qui m'exaspère, bien que je ne demanderais pas même un soupir, ou la

SONETTO.

Dimmi di grazia Amor se gli occhi miei
Veggono l'ver della beltà ch'io miro,
O s'io l'ho dentro il cor, ch'ovunque io giro,
Veggio più bello il volto di costei.
Tu'l dei saper, poichè tu vien con lei
A tormi ogni mia pace ond'io m'adiro ;
Benchè nè meno un sol breve sospiro,

moindre preuve d'ardeur. — (*l'Amour répond*) : La beauté que tu vois, vient bien effectivement d'Elle; mais cette beauté s'accroît graduellement lorsque passant par les yeux, elle a été jusqu'à l'âme. Là elle devient belle, honnête, divine, comme désire être une chose immortelle. C'est cette Beauté et non l'autre, qui se montre d'avance à tes yeux.

MADRIGAL.

Je me vois en toi, et je t'appelle de loin pour me rapprocher du ciel d'où je prends mon origine, attiré par ta belle apparence comme le poisson l'est par l'hameçon. Puisque je suis au monde, je désire vivre, et, quoique mon cœur partagé (*divisé par l'Amour*) soit

Nè meno ardente foco chiederai.
 La beltà che tu vedi è ben da quella,
 Ma cresce poi ch'a miglior loco sale,
 Se per gli occhi mortali all' alma corre.
 Quivi si fa divina, onesta e bella,
 Come a se simil vuol cosa immortale :
 Questa, e non quella, a gli occhi tuoi precorre.

MADRIGALE.

In te me veggio, e di lontan ti chiamo
 Per appressarmi al cielo onde derivo,
 E per le spezie a te mi' esca arrivo,
 Come pesce per fil tirato all' amo.
 E perchè, come nato, viver bramo,
 Se diviso il mio cuore è scarso pegno

un faible gage de vie, c'est à toi que j'en ai donné les deux parts ; d'où il est arrivé, comme tu le sais bien, que je ne suis rien, ou bien peu de chose. Et si une âme entre deux désirs se porte vers le plus honorable ; plus enchanté que jamais de ma bienheureuse ardeur, il faut bien, si je veux vivre, que je t'aime toujours.

MADRIGAL.

Comme gage assuré de ma vocation, il me fut accordé, en naissant, cet amour du Beau qui, dans deux arts à la fois, et me guide et m'éclaire. Et soyez certains que c'est la beauté seule qui élève mon regard à cette hauteur de pensée qui me détermine à sculpter et à peindre. Laissons des esprits téméraires et grossiers ramener aux sens, cette beauté qui donne la vie, et porte jus-

Di vita, a te n'ho date ambe le parti,
 Ond'io resto, e tu'l sai, niente o poco.
 E s'un alma infra due tende al più degno,
 Vago ognor più del mio beato fuoco,
 M'è forza, s'io vo' viver, sempre amarti.

MADRIGALE.

Per fido esempio alla mia vocazione,
 Nascendo, mi fù data la Bellezza
 Che di due arti m'è lucerna e specchio,
 E, s'altro uom crede, è falsa opinione.
 Questa sol l'occhio porta a quella altezza
 Per cui scolpire e pinger m'apparecchio.

qu'au ciel toute intelligence saine ; les regards infimes,
ne vont pas du mortel au divin, et ne s'élèvent jamais où
la grâce seule peut faire atteindre.

MADRIGAL.

Mes yeux amoureux des belles choses, et mon âme si
désireuse de son salut, employent toutes leurs forces
pour s'élever vers le ciel et envisager ce double but.
Des plus hautes planètes descend une splendeur qui at-
tire toutes les espérances vers elle ; cette espérance, ce
désir s'appelle Amour ; et tout cœur noble n'est en-
flammé d'amour et ne reçoit de conseils sages, que par la

Sono i giudizi temerari e sciocchi
Ch'al senso tiran la beltà che muove
E porta al cielo ogni intelletto sano.
Dal mortale al divin non vanno gli occhi
Che sono infermi, e non ascendon dove
Ascender senza grazia è pensier vano.

MADRIGALE.

Gli occhi miei vaghi delle cose belle,
E l'alma insieme della sua salute,
Non hanno altra virtute
Ch'ascenda al ciel, che rimirar in elle.
Dalle più alte stelle
Discende uno splendore,
Che'l desir tira a quelle ;
E quel si chiama amore.

beauté (d'un *beau visage*) qui imprime son apparence dans les yeux.

MADRIGAL.

Tout ce que je vois me conseille, m'invite, me force même de vous suivre et de vous aimer ; parce que tout ce qui n'est pas vous, ne peut pas contribuer à mon bien. Amour, qui méprise toute autre merveille, veut que je vous cherche pour mon salut, que vers vous seule, ô soleil ! se concentrent tous mes désirs, et que mon âme enfin reste étrangère à tout autre désir. Non-seulement il veut que je brûle et que je vive de vous, mais de tout ce qui vous ressemble par quelques traits. Et tout ce qui s'écarte de vous, ô beaux yeux ! ô ma vie !

Ned altro ha gentil core,
Che lo innamori, ed arda, e che'l consiglì
Ch'un volto che ne gli occhi lor simigli.

MADRIGALE.

Ogni cosa ch'io veggio mi consiglia
E prega e sforza ch'io vi segua ed ami ;
Chè quel che non è voi non è'l mio bene.
Amor che sprezza ogn' altra maraviglia,
Per mia salute vuol ch'io cerchi e brami
Voi Sole sola. E così l'alma tiene
D'ogni altra spene, e d'ogni desir priva.
E vuol ch'io arda e viva
Non pur di voi, ma di chi voi simiglia
Degli occhi, e delle ciglia in qual che parte.

est privé de lumière, parce qu'il n'y a pas de ciel là où vous n'êtes pas.

MADRIGAL.

De même que pour faire la statue d'une dame, on met une figure vivante dans une pierre dure et solide, et que plus on diminue le bloc, plus la figure augmente; ainsi la surabondance de la chair, avec son écorce inculte et vile, cache au fond de mon âme oppressée par la crainte de sa fin, de bonnes intentions et de bonnes œuvres. Mais toi, (ô Dame) tu peux tirer de toutes les parties de moi-même, ce qui emprisonne en moi la raison, le courage et la force.

E chi da voi si parte
Occhi, mia vita, non ha luce poi :
Chè'l ciel non è dove non sete voi.

MADRIGALE.

Siccome per levar, donna, si pone
In salda pietra dura
Una viva figura,
Che là più cresce u' più la pietra sceme,
Tal, s'opre in me son buone ,
Nell' anima ch'oppressa il suo fin teme,
Cela il soperchio della propria carne
Con l'inculta sua vile e dura scorza.
Ma tu dalle mie estreme
Parti quel puoi levarne,
Che lega in me ragion, virtute e forza.

CHANSON.

Parvenu aux termes de ma carrière, comme une flèche à son but, il est temps que toute ardeur amoureuse s'éteigne en mon sein. Je te pardonne, Amour, tes anciens torts envers moi ; leur souvenir émousse désormais tes armes sur mon cœur : je suis devenu inaccessible à tes coups. Si mes yeux pouvaient être encore séduits par tes traits, ce lâche et faible cœur voudrait sans doute aujourd'hui ce qu'il voulait autrefois. Mais non, il te dédaigne, il te fuit, et tu le sais bien, pour éviter de nouvelles souffrances et de nouveaux chagrins.

Tu te flattes peut-être qu'une nouvelle beauté me fera retourner vers ces liens dangereux, dont l'homme le plus sage ne peut se défendre. Les blessures que tu fais

CANZONE.

Nel corso de' miei anni al seguito sono,
 Come saetta ch'al bersaglio è giunta,
 Onde si dee quietar l'ardente foco.
 Amor, gli antichi danni a te perdono,
 Cui ripensando, il cor l'armi tue spunta ;
 E più, per nova prova, non hai loco.
 Se dei tuo' strali ancor prendesser gioco
 Gli occhi miei vaghi, il cor timido e molle
 Vorria quel che già volle ;
 Ond' or ti spregia e fugge, e tu te'l sai
 Per vie men forza aver stanco ne' guai.
 Tu sperì forse per nuova beltade
 Tornarmi indietro al periglioso intaccio,

à la vieillesse sont, il est vrai, les plus irrémédiables ; mais je serais comme la glace qui se dissout et se fond dans le feu, sans pouvoir s'enflammer. A cet âge, la pensée de la mort peut seule nous garantir de tes traits si redoutables, qui causent tant de maux et renversent en un jour, le bonheur le mieux assuré.

Mon âme, préoccupée de la mort, délibérant avec elle-même incessamment, attristée de nouvelles pensées, et toujours dans l'attente de quitter sa dépouille mortelle, s'élance par la pensée dans le chemin de l'éternité, flottant entre l'espérance et la crainte. Amour, combien ta vue est rapide, et que tu es audacieux, cruel et fort, puisque tu veux chasser de mon esprit l'idée de la mort, au moment où elle a des droits sur moi,

Ove nè l'uom più saggio si difende?
 Più certo è'l mal nella più vecchia etade ;
 Ond' io sarei come nel fuoco ghiaccio,
 Che si distrugge e sface, e non s'ascende.
 La morte in questa età sol ne difende
 Dal fiero braccio, e dai pungenti strali
 Cagion di tanti mali
 E per cui spesso già salda ed inmota
 L'altrui felicità volse la ruota.
 L'anima mia che con la morte parla,
 Seco di se medesima si consiglia,
 E di nuovi pensieri ognor s'attrista ;
 E'l corpo di di in di crede lasciarla,
 Onde l'immaginato cammin piglia,
 Di speranza e timor confusa e mista,
 Ah, ah, Amor, come se' pronto in vista,
 Temerario, audace, armato e forte
 Ch'l pensier della morte,
 Nel tempo suo, di me vuoi cacciar fuori

pour faire sortir, d'un tronc sec et vieilli, un feuillage et des fleurs !

Que puis-je et que dois-je faire de plus ? Tu as si inépuisablement disposé de mon temps, qu'une seule heure de ma vie n'a pu m'appartenir. Quelle force, quelle ruse, quel prestige pourrait me ramener à toi, Seigneur ingrat, qui donnes la mort en ayant toujours le mot de pitié à la bouche ? Bien simple et bien crédule serait l'âme qui, ayant trouvé la prison ouverte, et s'étant soustraite à tes liens, abandonnerait un bonheur certain et la liberté, pour retourner au premier joug qui l'opprima mortellement !

Toute créature est impatiemment attendue par la terre, et chaque instant emporte avec lui, quelques beautés mortelles. Celui qui aime (je le sais bien) ne peut se dégager quand il veut. La vengeance suit de près la grande faute ; et plus on sacrifie aux sens, plus

Per trar d'un tronco secco e fronde e fiori.
 Che poss' io più ? che debb' io ? nel tuo regno
 Non hai tu 'l tempo passato,
 Che de' miei anni un' ora non m'è tocca ?
 Qual ingauno, qual forza, o quale ingegno
 Tornar mi puote a te, Signore ingrato,
 Ch'al cuore dai morte, e pietà porti in bocca ?
 Ben sare' l'alma semplicità e sciocca,
 Ch' uscì de' lacci, e'l carcer trovò aperto,
 Lasciando il gioir certo,
 Torsi la libertà che sì si stima,
 Tornando a quel che le diè morte in prima.
 Ogni nato la terra in breve aspetta ;
 D'or in or manca ogni mortal bellezza ;
 Chi ama, io 'l so, non si può ognor disciorre ;
 Al gran peccato è presso la vendetta.

vite on court à sa perte. Tyran cruel, que veux-tu donc faire de moi? Exigeras-tu, qu'oubliant mes anciennes souffrances, je fasse, de mon dernier jour indispensable pour l'expiation de mes fautes, celui de ma perdition et de ma honte éternelle?

Chanson née entre les glaces de l'âge et le feu *de la passion*, si tu rencontres l'Amour prêt à me faire la guerre, dis-lui, s'il veut obtenir une victoire sur moi, qu'il y a peu de gloire à triompher de celui qui est déjà vaincu.

SONNET

SUR LA MORT DE VITTORIA COLONNA.

Lorsque, par l'ordre du ciel, la mort ravit ce qui m'a

E chi più segue quel che 'l senso apprezza,
 Colui è quel ch'a più suo mal più corre.
 Tiranno Amore, ove mi vuoi tu porre?
 Vuoi ch' obbliando i miei sofferti affanni
 L'ultimo, appo i tuoi inganni,
 Giorno, che per mio scampo mi bisogna,
 Sia quel del danno e quel della vergogna?
 Canzon, nata tra il ghiaccio al fuoco appresso,
 Se incontrl Amor ch'alla mia guerra s'armi,
 Cerca pace impetrarmi;
 Dilli, s'egli di me desia vittoria,
 Ch'l vincer chi già cadde è lieve gloria.

SONETTO

IN MORTE DI VITTORIA COLONNA.

Quando il principio dei sospir miei tanti

fait tant soupirer ; la nature, qui ne fit jamais un plus beau visage, en ressentit de la honte, et ceux qui l'avaient vu versèrent des larmes.

O destin contraire à mes désirs amoureux ! Espérance trompeuse ! O esprit dégagé de tous liens, où es-tu maintenant ? La terre a recueilli ton beau corps, et le ciel tes pensées saintes.

En vain la mort dure et inattendue, crut pouvoir éteindre jusqu'au renom de tes vertus. Le Léthé n'engloutira pas ta mémoire ; privé de toi, le monde possède mille écrits qui t'immortalisent, et ses regrets s'adoucissent en pensant que le ciel ne pouvait te donner asyle, qu'en te faisant passer par la mort (1).

(1) Je rappellerai aux amateurs de la poésie italienne l'élégante traduction que M. A. Varcollier a donnée des poésies de Michel-Ange. Paris, 1826.

Fu per morte dal ciel al mondo tolto,
 Natura, che non fè mai sì bel volto,
 Restò in vergogna, e chi lo vide in pianti.
 O sorte rea dei miei desiri amanti,
 O fallaci speranze, o Spirto sciolto,
 Dove se' or ? La terra ha pùr raccolto
 Tue belle membra, e 'l ciel tuoi pensieri santi.
 Mal si credette Morte acerba e rea
 Fermare il suon di tue virtù sparte,
 Ch' obbligo di Lete estinguer non potea ;
 Che spogliato da lei, ben mille carte
 Parlan di te ; nè per te 'l cielo avea
 Lassù, se non per morte, albergo e parte (1).

Ce dernier sonnet de Michel-Ange vient de faire résonner le nom d'une femme occupant une place importante parmi ceux des poètes de l'Italie, qui, durant le xvi^e siècle, chantèrent encore l'amour chaste, épuré, et divin même.

Fille de Fabrice Colonne, grand connétable du royaume de Naples, Vittoria est née en 1490 et morte en 1547. A dix-sept ans, elle épousa Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, né la même année qu'elle. Leur union, dont la durée a été de trente-cinq ans, jusqu'à la mort de l'époux en 1525, après la bataille de Marignan, fut constamment heureuse.

Vittoria Colonna et Pescaire avaient été fiancés dès l'âge le plus tendre ; et il ne sera pas superflu de rapporter ici que le jeune promis, âgé de seize ans, ayant été fait prisonnier à la bataille de Ravennes, composa, pendant sa captivité, un *Traité de l'Amour*, genre d'ouvrage fort en vogue dans ce temps, qu'il dédia et envoya à sa chère fiancée Vittoria.

Quant à elle, son goût pour la poésie se manifesta de très-bonne heure, et son noble et vaillant époux, si souvent favorisé par la victoire, entretenait sa verve. Entre les poètes qui l'aidèrent de leurs conseils, on cite Bernard, père du grand Torquato Tasso, Molza et le cardinal Bembo.

A l'imitation de Dante, de Pétrarque et de Laurent des Médicis, Vittoria Colonna a composé et divisé le recueil de ses vers, en deux parts. L'une renferme tous les Sonnets qu'elle a écrits pour exprimer l'amour et l'admiration que lui inspira son époux tant qu'il vécut ; l'autre, qu'elle ne commença que cinq ou six ans après la mort de Pescaire, et lorsqu'elle se retira du monde,

est un recueil de *Poésies spirituelles*, où les regrets de celui qu'elle a aimé, apparaissent bien encore quelquefois, mais toujours subordonnés à la résignation religieuse et à l'amour de Dieu, qui fait le sujet principal de cette dernière partie de son recueil (1).

En lisant les poésies de Vittoria, il est facile de s'apercevoir que cette dame vivait au milieu d'une société de poètes et de savants beaux esprits, versés dans le platonisme. Les locutions de cette école lui sont familières ; elle les reproduit fréquemment dans la première partie de son Chansonnier, et on les retrouve encore, mêlées à celles de la dévotion et du myticisme, dans ses *Poésies spirituelles*. Mais quelques passages des Œuvres de Vittoria feront connaître la manière de ce poète, mieux que des appréciations toujours vagues et incomplètes, et je vais reproduire quatre de ses Sonnets qui, même après ceux de Pétrarque, peuvent être lus avec grand plaisir. Écoutons-la d'abord parler de son époux, puis on saura comment elle s'exprime en s'adressant à Dieu.

(1) Rime di Vittoria Colonna, Marchese di Pescara, colla vità della medesima, scritta da J. B. Rota. In Bergamo, 1760.

SONNET 79.

(1^{re} partie).

C'est ici que mon beau Soleil (*son époux*), victorieux, chargé de riches et royales dépouilles, se présenta à moi à son retour. Hélas ! avec quelle douleur je revois ces lieux où il rendit tout si resplendissant pour moi ! Environné de gloire, arrivé au comble de l'honneur, sa mâle figure et le calme de ses paroles confirmaient tout ce que j'avais entendu dire de glorieux sur lui. Vaincu par mes instances, il me montrait ses nobles cicatrices, et me disait quand, comment et combien de fois il avait été victorieux. Ah ! quel chagrin me cause aujourd'hui ce qui alors me donnait tant de joie ; et comme partagée

SONETTO 79.

(1^a parte).

Qui fece il mio bel Sole a noi ritorno
 Di regie spoglie carco, e ricche prede !
 Ah! con quanto dolor l'occhio rivede
 Quei lochi, ov' ei mi fea già chiaro il giorno !
 Di mille glorie allor cinto d'intorno
 E d'onor vero alla più altiera sede,
 Facean dell' opre udite intera fede
 L'ardito volto, il parlar saggio adorno.
 Vinto da' prieghi miei poi mi mostrava
 Le belle cicatrici, e'l tempo, e'l modo
 Delle vittorie sue tante, e sì chiare.
 Quanta pena or mi dà, gioia mi dava,

entre ces deux sentiments, je verse aujourd'hui quelques douces larmes mêlées de tant de pleurs amers !

SONNET 113.

(1^{re} partie).

Au printemps, la terre ne se pare pas de plus de fleurs et de feuillages nouveaux, et l'Aurore ne fait pas disparaître du ciel pur, plus d'étoiles, qu'il ne naît de hautes et graves pensées dans mon âme échauffée et riche encore des grâces de ma Lumière (*son époux*), dont elle conserve un si vif souvenir. Si, telles qu'elles sont imprimées dans mon cœur, je pouvais les retracer sur ce papier, certes j'embrâserais mille amants des feux chastes et éternels que j'éprouve ; mais qui pourrait jamais

E in questo e in quel pensier piangendo godo
Tra poche dolci, e assai lagrime amare.

SONETTO 113.

(1^a parte).

Nella dolce stagione non s'incolora
Di tanti fior, ovver frondi novelle
La terra ; ne sparir fa tante stelle
Nel più sereno ciel la vaga Aurora,
Con quanti alti pensieri s'erge ed onora
L'anima accesa, ricca ancor di quelle
Grazie del lume mio, ch' altiere e belle
Mostra ardente memoria d'ora in ora.

décrire ces précieuses étincelles de lumière dont notre dépouille mortelle est saupoudrée, et ces rayons de vertu qui au fond de nous-mêmes, pénètrent si vifs et si purs ?

SONNET SPIRITUEL.

(2^e partie.)

Si le son passager que l'air seul entoure et fait naître ;
 si le souffle qui le rassemble intérieurement et le fait
 émettre ensuite par notre voix imparfaite et mortelle,
 touche encore assez agréablement notre cœur, pour qu'il
 le tire et l'élève au-dessus des préoccupations communes,
 et pour qu'il allume notre pensée et pousse notre volonté

Tal potess' io ritrarle in queste carte,
 Qual impresse l'ho in cor, che mille amanti
 Infiamerei di casti fuochi eterni.
 Ma chi potria narrar l'alme cosparte
 Luci del mortal velo, e quelli interni
 Raggi della virtù sì vivi e santi ?

SONETTO 27.

(2^a parte.)

Se'l breve suon, che sol quest' aer frate
 Circonda e move, et l'aura, che raccoglie
 Lo spirto dentro, e poi l'apre e discioglie,
 Soavemente in voce egra e mortale ;
 Con tal dolcezza il cor sovente assale
 Che d'ogni cura vil s'erge e ritoglie,
 Sprona, accende 'l pensier, drizza le voglie

à voler vers le ciel avec des ailes légères ; qu'arrivera-t-il donc quand l'âme pure, écoutera avec amour et seulement avec l'oreille intérieure toujours dirigée vers le vrai et l'harmonie céleste ? Là devant son créateur, où l'on ne s'écarte jamais du ton ni de la mesure, où le concert est toujours parfait ?

SONNET SPIRITUEL.

(2^e partie.)

Comme le petit oiseau à jeun qui entend et voit sa mère battant des ailes lorsqu'elle lui apporte à manger, et qui, après la joie mutuelle que ce petit repas a fait naître, se tourmente dans son nid par l'envie qu'il a de

Per gir volando al ciel con leggiere ale ;
 Che fia, quand' udirà con vivo zelo
 La celeste armonia l'anima pura
 Sol con l'orecchia interna intenta al vero
 Dinanzi al suo Fattor nel sommo cielo,
 U' non si perde mai tuono, o misura,
 Nè si discorda il bel concerto altero ?

SONETTO 47.

(2^e parte.)

Qual digiuno angellin, che vede ed ode
 Batter l'ali alla madre intorno, quando
 Gli reca il nutrimento, ond' egli amando
 Il cibo, e quella, si rallegra e gode ;

suivre sa mère en volant, et trouve pour la remercier par son chant, une focre qui lui dénoue la langue ; de même, au contact chaud et vivifiant du divin Soleil (*Dieu*), dont je nourris mon cœur, je me sens l'esprit plus lucide que de coutume. Alors, poussée par l'amour intérieur, je prends la plume, et, sans que je sache moi-même ce que je dis, j'écris ses louanges.

E dentro al nido suo si strugge e rode
 Per desio di seguirla anch' ei volando ;
 E la ringrazia, in tal modo cantando,
 Che par ch' oltra il poter la lingua snode
 Tal' io, qualor il caldo raggio e vivo
 Del divin Sole, onde nudrisco il core,
 Più dell' usato lucido lampeggia ;
 Movo la penna, mossa d'all' amore
 Interno ; e senza ch'io stessa m'avveggia
 Di quel, che io dico, le sue lodi scrive.

Certes il y a dans ces vers une grande élévation de pensée et beaucoup d'élégance de style ; mais cette élégance dégénère parfois, il faut l'avouer, en recherche et en afféterie. C'est le défaut de Vittoria Colonna, dont le talent aurait acquis sans doute plus de fermeté et de grandeur si, au lieu d'être entourée de beaux esprits, tel que Bembo entre autres, elle eût composé sous sa propre inspiration. Les vers de cette dame illustre par sa naissance, par son alliance avec Pescaire et par son talent, excitèrent une admiration universelle en Italie, et l'on a vu avec quel profond respect en parlait le grand Michel-Ange. Dans le recueil des poésies de cet artiste,

il y a plusieurs pièces adressées à Vittoria Colonna; car il n'est pas indifférent que l'on sache, pour saisir le véritable sens des poésies amoureuses et mystiques de cette époque et comprendre toute la singularité des mœurs de ce temps, qu'il existait entre la veuve du marquis de Pescaire et l'auteur du *Moïse*, un commerce tout spirituel d'amour platonique, qu'ils entretenaient par un échange de lettres et de vers. Condivi, disciple et ami de Michel-Ange, rapporte dans la vie qu'il a écrite de son maître : « Que Buonarrotti aima passionnément la marquise de Pescaire, dont l'esprit divin l'avait séduit, et qu'il fut tendrement (*scrisceramente*) aimé d'elle. Il conserve de cette dame, ajoute le biographe, des lettres pleines d'un amour aussi chaste que tendre, telles que pouvait seulement les écrire une pareille femme. De son côté, Michel-Ange lui adressa un grand nombre de Sonnets composés avec autant d'esprit que de passion. » Enfin Condivi, venant à parler de l'effet que la mort de Vittoria produisit sur Michel-Ange, ajoute : « Que la douleur de l'artiste était si violente qu'elle le rendait parfois comme privé de sens. »

On trouve en effet dans le recueil de Michel-Ange, plusieurs Sonnets et Madrigaux adressés à cette dame; et pour donner ici une idée des relations spirituelles qui s'étaient établies entre eux, j'ajouterai la traduction seulement d'une de ces pièces, plus curieuse par la disposition de l'esprit de l'auteur, que par l'élégance du style :

« Je vais tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, dit-il, va-
 » riant la recherche de mon salut. Mon cœur, flottant
 » sans cesse entre le vice et la vertu, se sent défaillir
 » comme un voyageur fatigué qui s'égare dans les ténè-
 » bres. Ah ! devenez mon conseil : je vous donne carte

» blanche pour que vous y inscriviez vos saintes ins-
 » tructions, et que vous préserviez mon âme des nou-
 » veaux égarements où pourraient l'entraîner de der-
 » nières fautes. Oui, dictez-moi vous-même la conduite
 » que je dois suivre, vous qui avez su me diriger vers
 » le ciel, par les plus belles routes! (1). »

Depuis le sceptique Laurent des Médicis, le platonisme et la poésie amoureuse étaient dégénérés en une manière d'être pour l'esprit qui s'adaptait également aux intelligences les plus disparates. Les personnes religieuses telles que Vittoria Colonna, Michel-Ange et bientôt après le Tasse, platonisaient saintement, tandis que d'autres, comme Bembo, par exemple et ceux de son école, ne considéraient et ne mettaient plus en usage la poésie amoureuse, que comme un jeu d'imagination. C'est en effet à partir de Bembo que les ennuyeux imitateurs de Pétrarque, dont je me garderai bien de parler, inondèrent non-seulement l'Italie, mais l'Espagne, la France et même l'Angleterre. Dans ces pays divers, la manie du sonnet devint déplorablement contagieuse; et pour suivre, au milieu de cet océan de compositions fades et insignifiantes, l'histoire des derniers génies qui obéirent encore à leur insu, à l'impulsion donnée par Dante, il faut moins encore s'attacher au talent de tel ou tel versificateur habile, qu'à la disposition forte et sincère de l'âme de ceux qui, en ayant recours aux formes de la poésie amoureuse et mystique, ont cru y trouver des ressources pour mieux exprimer ce qu'ils sentaient.

Parmi tant de poètes fameux qui parurent en Espagne pendant le xvi^e siècle, je choisirai donc sainte Thérèse

(1) Ora su'l destro or su'l sinistro piede, etc. (MADRIGAL.)

(1515-1582) et le père Saint-Jean de la Croix, son directeur (1542-1591), parce qu'on ne saurait douter de l'ardeur et de la sincérité de leur foi, et que ce sentiment fait ressortir d'une manière inattendue l'exagération du langage amoureux dont ils se sont servis. Voici quelques strophes d'une Glose (1) et un Sonnet de la sainte, à la suite desquels on trouvera le Cantique de la *Nuit obscure de l'Ame* de son ami le père J. de la Croix ; poésies qui se groupent avec le Cantique des Cantiques et les *Laudi spirituali* de saint François d'Assises, de Jacopone de Todi, de Savonarola et de Laurent-le-Magnifique.

(1) La *Glosa*, genre de poésie espagnole. On choisit quelques mots formant sentence, sur lesquels on compose des stances, et à la fin la sentence rappelée, forme une espèce de refrain.

GLOSE DE SAINTE THÉRÈZE.

TEXTE.

J'existe sans vivre véritablement en moi, et la vie à laquelle j'aspire est si élevée *que je meure parce que je ne meure pas.*

TESTO.

Vivo sin vivir en mí,
Y tan alta vida espero
Que muero porque no muero!

GLOSE.

Cette union d'amour divin dans laquelle je vis fait que mon cœur est libre tout en étant le captif de Dieu ; mais l'idée de me voir prisonnier de Dieu me cause une telle émotion, *que je meure parce que je ne meure pas.*

Ah ! que cette vie est longue ! que ce bannissement est dur, et que cet esclavage où est plongée l'âme est pénible, puisque la seule espérance d'en sortir me cause une si vive anxiété, *que je meure parce que je ne meure pas.*

O vie ! que puis-je donner à mon Dieu qui vit en moi, si ce n'est de te perdre, pour en goûter une plus

GLOSA.

I. A questa divina union

De l'Amor con que yo vivo
Haze a Dios ser mi cautivo
Y libre mi corazón ;
Mas causa en mí tal passion
Ver a Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero !

II. Ay ! que larga es esta vida !

Que duros estos destierros,
Esta carcel, y estos hierros
En que el alma esta metida !
Solo esperar la salida
Me causa un dolor tan fiero,
Que muero porque no muero !

VII. Vida, che puedo yo darle

A mi Dios que vive en mí,

douce en lui? C'est en mourant que je veux l'obtenir,
et tout ce que je désire dépend tellement de lui, *que je*
meure parce que je ne meure pas.

Sino es perderte a ti?
Para mejor a el gozarle?
Quiero muriendo alcançarle :
Pues a el sol es el que quiero,
Que muero porque no muero !

SAINTE THÉRÈZE DE JÉSUS

AU CHRIST CRUCIFIÉ.

SONNET.

Ce qui me porte à t'aimer, mon Dieu, n'est pas le ciel
que tu me promets ; ce qui me porte à ne point t'offen-
ser, n'est pas l'enfer si redoutable.

Ce qui me meut, mon Dieu, est de te voir cloué et

SANTA TERESA DE JESUS

A CRISTO CRUCIFICADO.

SONETO.

Non me mueve, mi Dios, para quererte
El cielo que me tienes prometido,
Ni me mueve el infierno tan temido
Para dejar por eso offenderte.

raillé sur cette croix; c'est de voir ton corps couvert de tant de blessures : ce qui me meut, ce sont les angoisses de ta mort.

Enfin l'amour que je te porte me meut tellement que, n'y eût-il pas de ciel, je t'aimerais, et, n'y eût-il pas d'enfer, je te craindrais (1).

Rien ne me coûte à donner pour ce que je te demande, parce que si je n'avais pas à espérer tout ce que j'espère, je t'aimerais autant que je t'aime.

(1) Un auteur musulman, Rabî-al-Akhiar, a dit : « J'aime mieux aller en Enfer accomplissant la volonté de Dieu, que de jouir du Paradis en lui désobéissant. » (Bibliothèque orientale, au mot ADHEM.)

Tu me mueves, mi Dios, mueveme el verte
Clavado en esa cruz y escarnecido ;
Mueveme ver tu cuerpo tan herido;
Mueveme las angustias de tu morte.

Mueveme, en fin, tu amor de tal manera,
Que, aunque non hubiera cielo, yo te amara,
Y, aunque no hubiera infierno, te temiera.

No me tienes que dar porque te quiera :
Porque, si cuanto espero no esperara,
Lo mismo que te quiero te quisiera.

Voici maintenant la Chanson mystique du Père Jean de la Croix :

CANTIQUE DE LA NUIT OBSCURE DE L'ÂME, DU PÈRE JEAN
DE LA CROIX.

Pendant une nuit obscure, embrasée par l'ardeur
amoureuse, ô bonheur ! je sortis sans être aperçue,
toute la maison étant en repos.

Protégée par l'obscurité et déguisée, je m'échappai
par l'escalier secret ; ô bonheur ! protégée par l'obscurité,
et toute la maison étant en repos !

Dans cette heureuse obscurité personne ne voyait,
et je ne voyais rien ; marchant sans guide et sans lumière,
que celle qui brûlait dans mon cœur.

« Mais cette lumière me guidait avec plus de certitude

CANTICO DEL B. P. JUAN DE LA CRUX.

En una noche oscura ⁽¹⁾
Con ansias en amores inflamada,
O dichosa ventura !
Sali sin ser notada,
Estando ya mi casa sosegada.
A escuras, y segura,
Por la secreta escala disfrazada,
O dichosa ventura !
A escuras y en celada,
Estando ya mi casa sosegada.
En la noche dichosa
En secreto que nadie me veia,
Ni yo mirava cosa,
Ni otra luz ni guia,
Sino la que en el coraçon ardia.
A questa me quia

*De nocte inter per noctes quiescit quies. diligit anima mea : quiescit. Illud et
non inveni. 2. Surgam et circumspiciam : per vias et plateas quatuor quem diligit
anima mea*

que celle du plein midi, à l'endroit où m'attendait qui je savais bien, et où personne ne se laissait voir.

O nuit qui m'as guidée, ô nuit plus aimable que l'aube du jour, ô nuit qui as joint l'aimé à l'aimée, et qui as transformé l'aimée en l'aimé !

Sur mon sein fleuri, qui pour lui seul se conservait pur, tranquillement endormi je le caressais, et je lui donnais de l'air avec un éventail de cèdre.

Et quand le vent de la fenêtre agitait ses cheveux, avec sa douce main il me frappait le col et suspendait tous mes sens. (2)

Mas cierto que la luz de medio día,

Adonde me esperaba,

Quien yo bien me sabia,

En parte, donde nadie parecia.

O noche que guíaste !

O noche amable, mas que el alborada !

O noche que juntaste

Amado con amada,

Amada en el amado trasformada ! (1)

En mi pecho florido

Que entero para el solo se guardava,

Alli quedó dormido,

Y yo le regalava

Y el ventalle de cedros ayre dava.

El ayre del almena

Cuando ya sus cabellos esparcia,

Con su mano serena

En mi cuello heria,

Y todos mi sentidos suspendia. (2)

Quedéme y olvidéme ;

El rostro recliné sobre el amado,

Cesó todo y dexéme,

(1) Ego dormiva et cor meum vigilabat. (2) Ego dilecto meo et indolens meo. Versus ejus.

Immobile je m'oubliai, le visage incliné sur l'aimé,
et laissant toute inquiétude oubliée entre les lys.

Dexando mi cuidado,
Entre las azucenas olvidado.⁽¹⁾

L'auteur de cette pièce, saint Jean de la Croix, réformateur des Carmes, et ami de sainte Thérèse, est né en 1542, à Antiveros, bourg de la Vieille-Castille, et mort à Ubeda en 1591, à l'âge de 49 ans.

Ce cantique *de la nuit obscure de l'âme* est le premier et l'un des plus célèbres du recueil qu'a composé ce saint homme; et il sert de texte, ainsi que ceux qui le suivent, à de longs commentaires rédigés avec le même esprit et dans la même intention que ceux qui ont été faits, et que l'on pourra faire encore sur le *Cantique des Cantiques* de Salomon. Ces Cantiques et les commentaires qu'a ajoutés saint Jean composent un ouvrage destiné à élever l'âme du chrétien vers Dieu, et absolument disposé, quant à la forme, comme le *Banquet* de Dante, dans lequel, comme on sait, les *quatre Chansons* qu'il renferme, ne sont que l'occasion d'un traité de philosophie morale.

Il est certain que si l'on ignorait de qui sont les compositions espagnoles que l'on vient de lire, les images et le style qui y sont employés feraient croire qu'elles sont le résultat du travail de l'esprit, bien plutôt que l'expansion d'une âme pleine de l'amour de Dieu. Mais pour peu que l'on ait étudié avec soin les ouvrages qui

(1) 3. *Sera ejus sub capite meo et dextera illius amplexabitur me.*
(Cant. Cant. Salom.)

ont pour objet ou l'amour divin, ou l'amour profane, on ne tarde pas à s'apercevoir que les écrivains, inspirés par l'un ou l'autre de ces sentiments, tombent inévitablement dans des exagérations illimitées, d'une nature absolument contraire. Ainsi, et les poésies religieuses que nous connaissons ne nous l'ont que trop démontré : ceux qui écrivent en ce genre adoptent nécessairement un langage matérialisé jusqu'à l'excès, tandis que les auteurs qui traitent de l'amour profane, affectent au contraire de se montrer réservés, chastes même dans leurs peintures, comme dans leurs discours. Pour bien saisir le caractère de ces contradictions bizarres, il faut fixer son attention sur les écrivains placés aux deux points extrêmes, animés de l'amour saint ou de la passion mondaine, et oublier momentanément tous les poètes intermédiaires ; alors on trouve d'un côté saint François d'Assises, Jacopone de Todi, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, dont les expressions feraient quelquefois rougir si elles n'étaient pas purifiées par le feu divin ; tandis que de l'autre, sont les faiseurs de romans entre autres, qui, pour voiler ce qu'il y a de brutal et de blessant dans une passion naturelle, l'enveloppent du mieux qu'ils peuvent d'un nuage de mysticisme religieux qui fait prendre le change au lecteur. C'est ce que n'ont pas manqué de faire la plupart des auteurs de romans de chevalerie, où l'introduction de la fable du Saint-Graal, par exemple, n'est qu'un artifice au moyen duquel on trompe la bonne foi du lecteur, afin de lui faire accepter facilement les énormités les plus grossières (1). On ne saurait imaginer à quel

(1) Voyez *Roland ou Chevalerie* ; l'histoire de la fille du roi Perliès.
T. II, pag. 240 et suiv.

point les romanciers ont toujours abusé de cette ressource. A la fin du xv^e siècle, le fameux imprimeur Alde publia le *Songe de Poliphile*, composition romanesque et mystique tout à la fois, qui eut un succès fou pendant deux siècles, que l'on traduisit dans toutes les langues de l'Europe, et qui se trouve même encore aujourd'hui dans la bibliothèque des curieux. En parcourant superficiellement cet ouvrage, on croirait qu'il n'y est traité que des choses les plus graves. Il ne s'y trouve, comme dans les poèmes de Dante, dont cette bizarre composition n'est évidemment qu'une tradition corrompue, que des initiations, des purifications, des forêts, des lieux infernaux et des triomphes. Mais lorsque l'on a suivi péniblement tous ces lieux obscurs, toutes ces cérémonies gravement inintelligibles, on trouve cinq ou six feuillets où le sujet véritable se déroule enfin. L'auteur est un certain François Colonne, de Trévis, qui, tout moine qu'il fût, avait enlevé une religieuse, et c'est son histoire qu'il a écrite dans les six feuillets que je viens d'indiquer. Mais pour les faire passer sans scandale, il les a noyés dans un volume in-folio de prose barbare, où il a sans doute voulu décrire les pénitences successives qu'il s'est imposées ou qu'on lui a fait subir, pour expier sa faute (1).

En se rapprochant du xvii^e siècle, on retrouve constamment l'emploi de cet artifice dans les livres d'amour mondain. Les formes et les images s'adoucisent, les allégories sont moins obscures et moins bizarres, il est

(1) *Hypnerotomachia (pugna d'amore in sogno)* di Frate Francesco Colonna, sotto nome di Polifili. Venetiis in ædibus Aldi Manutii, 1499, in-^o.

vrai ; mais cependant la fable fondamentale de ces compositions, toujours peu édifiante, se trouve tellement déguisée par l'élévation romanesque du caractère des personnages, et par la chasteté exagérée des discours qu'on leur prête, que l'on est constamment la dupe de l'auteur. Le roman de l'*Astrée* pourrait fournir une preuve éclatante de ce que j'avance ici ; car la donnée première de ce livre serait inadmissible, choquante même pour nous aujourd'hui. Et cependant cet ouvrage, remarquablement bien écrit et ingénieusement intrigué, a fait les délices de la France élégante sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Non-seulement il éveillait la sympathie de tous les lecteurs, mais il était devenu en quelque sorte le code où les amants passionnés et sincères se plaisaient à aller chercher l'interprétation délicate de leurs sentiments. Aujourd'hui nous n'y comprenons plus rien, et malgré tous les efforts d'une curiosité érudite, il nous est impossible d'y retrouver une phrase qui exprime la passion de l'amour telle qu'elle se manifeste dans notre siècle. L'*Artamène* et la *Clélie* ont éprouvé à plus forte raison les mêmes vicissitudes ; et si venant jusqu'à nos jours, on compare l'effet si puissant que produisirent sur l'imagination des lecteurs de l'Europe, il y a soixante ou quarante ans, les romans de *Clarice Harlow*, de *Tom Jones*, de la *Nouvelle Héloïse* et de *Werther*, avec l'abandon injuste, je dois le dire, où sont tombés aujourd'hui ces ouvrages fameux, on doit en tirer cette conséquence, que, quelque vraie, forte et sincère que soit la passion de l'amour, sa manifestation verbale est toujours soumise aux idées philosophiques ou religieuses, et aux goûts littéraires si différents qui se développent dans chaque siècle et dans chaque pays

C'est ainsi que s'expliquent les préjugés exclusifs de chaque peuple, de chaque génération, de chaque individu même, en faveur de tel ou tel mode d'expression appliqué à l'amour. Aussi avons-nous vu que la poésie amoureuse-mystique, elle-même, celle qui est enfermée dans les formes les plus fixes, a cependant éprouvé des modifications très-sensibles en étant employée successivement par Frédéric II, Guido Cavalcanti, Dante Alighieri, Pétrarque, Laurent des Médicis, Michel-Ange, Vittoria Colonna, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix.

Un grand poète italien, qu'il faut mettre au nombre des platoniciens, Torquato Tasso, a composé aussi des vers mystiques, tant sacrés que profanes, dans lesquels ces modifications apportées par la suite du temps et par les changements du goût, se font vivement sentir, bien que le fond de la doctrine, les images et les figures du langage, soient restés à peu près les mêmes. Voici comment l'auteur de la Jérusalem, tout en se conformant à la tradition suivie dans les Cantiques attribués à saint François d'Assises et dans ceux de Jacopone de Todi, au *xiii^e* siècle, exprime à la fin du *xvi^e*, l'amour de l'Ame chrétienne pour Dieu.

CHANSON SACRÉE.

I. Plages riantes et heureuses, herbes verdoyantes qui exhalez sans cesse de douces odeurs vers le ciel; cristal pur des eaux qui parcourez les aimables prairies en murmurant; oiseaux pleins d'ardeur qui, à la saison nouvelle, allez de rameau en rameau en chantant : *j'aime*. Air frais et caressant, œuvres de ces mains que j'adore et que je désire, et qui seules avez les deux clés de mon cœur, ah ! dites à mon Seigneur que je suis tout embrasée de son saint amour !

II. Dites-lui que son feu pur, noble, immense me dissout peu à peu intérieurement; que quand le soleil se

CANZONE SAGRA.

I. Liette spiagge beate,
Verdi erbe e fior novelli,
Che grati odori al ciel sempre spirate ;
Liquidi e bei cristalli
Che per le amene valli
Con dolce mormorio scherzando andate ;
Vaghi amorosi augelli,
Che alla nuova stagione di ramo in ramo
Gite cantando, *io amo* ;
Aure fresche e soavi
Opre di quelle man, che adoro e bramo,
Che sole han del mio core ambe le chiavi ;
Deh, dite al mio Signore
Com' ardo tutta del suo santo amore.

II. Ditegli, che il suo foco
Puro, gentile, immenso,

cache, ou quand il sort des ondes, c'est son cher nom seul que j'invoque. Je ne pense qu'à mon Seigneur, je ne parle que de lui; en lui seul je respire mon seul bien, et puis vivre; par lui je pleure et je soupire si tendrement, que tout autre sentiment doux me semble un poison, un martyre; mon intelligence imprégnée d'amour va, vient ou reste toujours avec lui, et ne voit et ne sent que lui seul.

III. Et si, courtois et bienveillant, comme il a coutume de l'être, il vous écoute et ne dédaigne pas mon amour, continuez de lui dire que sa chérie fidèle l'attend, puisque le nouvel Avril a fait fondre les neiges. Je sais bien que pour lui, qui habite et règne dans un si beau palais, cette pauvre chambre (*l'âme*) est vrai-

Tutta dentro mi strugge a poco a poco;
 Che quando il Sol s'asconde,
 Quando sorge dall' onde,
 Solo il suo caro nome ognora invocò :
 Di lui sol parlo e penso ;
 In lui, solo m'lo ben, vivo e respiro ;
 Per lui piango e sospiro
 In sì soavi tempre,
 Che ogni altro dolce m'è tosto e martiro :
 Con lui va, con lui vien, con lui sta sempre
 L'innamorata mente,
 E lui sol mira ognor, figura e sente.

III. E se cortese e umile
 Com' è sua dolce uzanza,
 V'ascolta, e l'amor m'lo non prende a vile,
 Seguite, che l'aspetta
 La fida sua diletta,
 Mentre le nevi stempra il nuovo Aprile :
 Ben so, che questa stanza
 Di lui, che in sì bel seggio alberga e regna,

ment indigne de lui ; mais sa bonté infinie (car quelque vil que soit un logement il ne le méprise jamais) ne peut refuser secours à ma vie, à cette âme qui languit, et qu'il a déjà secourue avec son propre sang.

IV. Ah ! quand viendra donc l'heureux jour où je serai en sûreté dans sa riche maison ? quand pourrai-je le voir tant que je voudrai, et satisfaire mes désirs de manière à ce que mon cœur n'ait plus rien à demander ? O âmes nobles ! si vous pouviez voir mon doux époux et toute sa beauté, vous dédaigneriez à l'instant ce que le monde estime le plus ; ainsi que moi, vous ne seriez plus enflammées, que de sa beauté, de son éclat, de sa gloire ; reconnaissant qu'il n'y a rien de si réjouissant et de si doux au monde.

È veramente indegna ;
 Ma sua bontà infinita
 Quantunque vile albergo unqua non sdegnà,
 Nè può negar soccorso alla mia vita,
 E a quest' alma, che langue,
 Che ha già soccorsa col suo proprio sangue.

IV. Deh quando fia, ch'io veggia
 Quel giorno avventuroso,
 Che in sua ricca magion sicura io seggia ?
 E che a mia voglia il miri,
 E appaghi i miei desiri ;
 Sicchè contento il core, altro non chiegga ?
 Oh se il mio dolce Sposo
 Vedeste, alme gentili,
 E sua beltà ; ciò che più il mondo apprezza
 Sbito sdegnereste ;
 E sol di sua beltà, di sua chiarezza,
 E di sua gloria meco avvampereste ;
 E direste che al mondo
 Non v'ha più lieto stato e più giocondo.

V. Le visage de mon amant chéri est blanc et rose, et brille entre mille et mille. Sa main délicate est ornée d'hyacinthes. Sa tête est d'or, et sa poitrine d'ivoire. Mon noble amant cueille la rose et le lys dans de beaux jardins. Partout où il porte ses saints regards, on voit sourire les herbes, les plantes, et percer les violettes. Il ne parle que de paix et d'amour, et d'une manière si douce, que je ne puis imaginer un plus grand plaisir que celui de l'entendre.

VI. Mais son royal séjour haut, solidement établi et fort, que baigne et entoure une eau limpide, est orné avec un art admirable d'or et de pierres précieuses, et resplendit intérieurement et extérieurement de nuit et de jour. Douze portes élevées y donnent accès, et au-

V. *È il mio caro Diletto*

Bianco il volto, e vermiglio,
Tra mille e mille il più leggiadro eletto :
La sua man dilicata
È di giacinti ornata ;
La testa di fin or, d'avorio il petto ;
Or rosa coglie, or giglio
Per gli orti vaghi il mio gentile Amanto :
Ridon l'erbe e le piante,
E spuntan le viole
Ovunque Ei volge le sue luci sante :
Sol di pace e d'amor forma parole
Sì dolci, ch'io non sento
Nè posso immaginarmi altro contento.

VI. *Ma il suo Real soggiorno*

Alto, quadrato, e forte,
Che l'impid' onda bagna e cinge intorno ;
Tutto di gemme e d'oro
Con mirabil lavoro

tant d'étoiles pures, brillantes et belles en déterminent les limites que ne franchissent jamais les intentions rebelles, mais où sont reçus au contraire les pensées, les désirs chastes et divins, la joie, la paix, la victoire, le saint amour et la gloire sempiternelle.

VII. O ma Chanson ! dans ce bienheureux séjour, va ! et prie mon Seigneur courtois, puisque par mon désir je me tourne et me dirige vers lui, qu'il lui plaise de me faire jouir promptement du bonheur de le voir face à face !

Splende dentro e di fuor, la notte e il giorno :

Dodici eccelse porte

Apron l'intrata, ed altrettante stelle

Pure, lucenti e belle

Segnano i suoi confini,

Ove non entràn mai voglie rubelle ;

Ma desiri e pensieri casti e divini,

Gloia, pace, e vittoria

E il santo amore, e sempiterna gloria.

VII. In quel felice albergo

Prega, Canzone, il mio Signor cortese,

Che com' or col desio m'inalzo, ed ergo,

Così presto gli piaccia

Ch'io lo possa godere a faccia à faccia.

Dans cette belle Chanson sacrée, le poète, malgré l'élégance et l'éclat de son style, a trouvé moyen de conserver, avec un respect particulier, les images, les allégories et jusqu'aux locutions religieuses employées dans les Cantiques de saint François et de Jacopone de Todi, dont la source est dans le Cantique des Cantiques et dans plusieurs passages de l'Apocalypse. Il n'est même

pas jusqu'à la forme raide et symétrique de la *Chanson* se terminant invariablement par un *Envoi*, que le Tasse n'ait scrupuleusement reproduite dans cette gracieuse composition qui fournit une nouvelle preuve de la persistance avec laquelle la poésie amoureuse a été cultivée par les plus grands poètes.

Mais, à cette pièce religieuse, je joindrai une petite composition sur l'amour profane, que le Tasse a donnée sous forme de dialogue. Fille ou sœur de la Muse provençale, la Poésie italienne a toujours un air de famille avec sa parente; et c'est ce qui frappe dans le morceau que je vais citer. Pour peindre l'amour divin, Tasse a choisi la *Chanson*, la forme la plus lyrique, la plus élevée selon l'opinion de Dante. Mais quant au *Dialogue* qui suit, où un *Amant* soumet ses doutes à l'*Amour*, il en fait une espèce de *Tenzon* provençale, où l'on trouve effectivement une cause, un plaidoyer et un arrêt.

DIALOGUE

ENTRE L'AMANT ET L'AMOUR.

L'AMANT.

Toi, qui scrutant le fond des cœur y vois les affections les plus cachées, dissipe mes doutes, Amour, et ap-

DIALOGO

AMANTE, AMORE.

AMANTE.

Tu, ch'i più chiusi affetti
Miri spiando entro agli accesi petti,

porte un doux soulagement à mon cœur. Lorsque ma Dame joint ses douces lèvres aux miennes, elle semble trouver si pénible de me voir avec elle, que fermant les yeux, elle m'en cache les beaux rayons.

L'AMOUR.

C'est donc cette pensée qui te tourmente ? C'est pour cela que ton âme oppressée, se confond dans une crainte vaine ? Enfin c'est pour cela que toute ta joie cesse ?

L'AMANT.

L'idée que mon humilité (mon état humble) lui est désagréable et n'est pas digne de sa beauté, me communique cette crainte, trouble ma joie intérieure et me cause enfin une peine dure et éternelle.

Sciogli i miei dubbi, Amore,
E porgi dolce refrigerio al core.
Qualor Madonna alle mie labbra giunge
La sua bocca soave ;
Quasi il vidermi seco a lei sia grave ;
Chiudendo gli occhi, i suoi bei rai m'asconde.

AMORE.

Questo pensier ti punge ?
Per questo, si confonde
Da timor vano oppressa
L'anima ? e per questo la tua gioia cessa ?

AMANTE.

Il pensier, che l'annoï
L'umiltà mia, di bellezza sua indegna,
Questo timor m'insegna, e turba poi
La mia letizia interna,
E m'è cagione d'un' aspra pena eterna.

L'AMOUR.

Tu sais qu'une joie excessive fait qu'une âme meurt et retourne à la vie. C'est pourquoi, si ta Dame chérie, lorsqu'elle reçoit tes baisers, te retire ses rayons (*ses regards*), cela vient de ce que sa vertu languit doucement, laisse le corps privé de sang, ne donne plus d'esprit, (*de vie*) à ses beaux yeux et cesse d'envoyer la force à ses membres. Mais toute languissante qu'elle soit, elle éprouve une grande joie près des portes (*au moment*) de cette mort agréable.

L'AMANT.

Mais enfin, avec quel moyen pourrai-je lui épargner un tel assaut, et faire que je puisse voir en toute joie, l'éclair de ses deux yeux courtois ?

AMORE.

Sai, che soverchia gioia
 Fa, ch' un' alma si muja e torni in vita :
 Però se la gradita
 'Tua Donna, allorch' i dolci bacci accoglie,
 I suoi tremuli rai t'invola e toglie ;
 Ciò vien però che dolcemente langue
 La sua virtute, e lascia il corpo esangue.
 Ne dar spinto a' begli occhi, od alle membra
 Vigor più la rimembra ;
 Ma di gioconda morte
 Fiacca languendo gode in sulle porte.

AMANTE.

Dunque con qual rimedio
 Potrò levarle un così fatto assedio,
 Acciò che lieto miri
 Il lampaggiar di due cortesi giri ?

L'AMOUR.

Donne-lui pieusement la mort, parce qu'elle est dési-
reused'une telle mort qui, par sa fin, donne seule la vie
heureuse.

AMORE.

Dalle pietosamente

Morte : che di tal morte ella è bramosa,

Che solo ha per suo fin vita giolosa.

On peut s'assurer, par la comparaison avec les Canti-
ques de Jacopone de Todi, de l'exactitude avec laquelle
le Tasse a suivi les anciennes traditions de la poésie
mystique religieuse. Mais il n'en serait pas ainsi à pro-
pos du Dialogue qui précède, où l'on remarque bien
quelques locutions propres à la poésie amoureuse de
Guido Cavalcanti et de Dante, sans que l'on y retrouve
toutefois, le fond de leur doctrine. En lisant le Dialogue
entre l'Amant et l'Amour on est bien quelque peu trompé
d'abord par ces mots *Humilité, Piété, Mort qui donne la*
vie, tirés du jargon philosophique des vieux *Fidèles d'A-*
mour; mais avec un peu d'attention, on s'aperçoit bien-
tôt que Tasse n'a réellement voulu parler que d'un
amour tout naturel; et qu'au moyen de ces paroles apo-
calyptiques empruntées aux poètes du XIII^e siècle, il a
tout simplement cherché à traduire la fameuse ode de
Sapho lorsqu'il fait dire à l'Amant par l'Amour : » que
toute faible et languissante que soit sa maîtresse au mo-
ment où elle lui donne un baiser, elle éprouve cepen-
dant une grande joie sur les portes de cette mort qui

donne la véritable vie (1). » Au temps où écrivait le Tasse, le secret de la poésie Dantesque était-il encore connu? Les imitateurs de Pétrarque feraient croire que non, tant leurs vers sont vides de sens et leurs paroles incohérentes. Quant au Dialogue du Tasse, évidemment on n'y retrouve plus que le jargon des vieux Fidèles, car, dans cette pièce, au moins, Torquato parle d'un tout autre Amour que celui qu'ont inspiré les Mandetta, les Nina, et les Béatrice.

Avec la fin de ce xvi^e siècle, on voit s'éteindre peu à peu en Italie, la doctrine grave et âpre que Dante avait si puissamment établie. De ce moment, la transition du jargon rigoureusement figuré et mystique, à un langage plus positif et exprimant des sentiments simples et naturels, se manifeste de la manière la plus sensible dans la suite des compositions poétiques de Michel-Ange, de Vittoria Colonna, et du Tasse.

Mais tout en accordant aux idées de Dante et de ceux qui les ont adoptées, toute l'importance qu'elles ont eue et qu'elles méritent, il faut croire cependant que la poésie amoureuse mystique a pour principe dans l'esprit de l'homme, quelque chose de plus intime et de plus général tout à la fois, que telle ou telle doctrine religieuse ou philosophique en particulier. Aussi voit-on que ce mode d'expression figurée, se reproduit et est employé dans des contrées si éloignées les unes des au-

(1) Dans un Sonnet de la *Vie nouvelle* : « *Spesse fiato vennemi alla mente,* » etc., se trouve une pensée à peu près semblable, au dernier tercet : « Et si je lève les yeux pour vous regarder, un tremblement s'élève dans mon cœur, qui me fait tomber sans poulx et aus haleine. » (Voyez la *Vie nouvelle*, page 175 de ce volume).

Southampton, ami et protecteur du poète, et les vingt-six derniers, à des femmes qu'il ne nomme pas. Je préviens encore le lecteur de tout ce qu'il trouvera de bizarre et d'obscur dans ces compositions peu connues et dont le sens est quelquefois bien difficile à saisir ; mais dans lesquelles, malgré ces défauts, on reconnaît à chaque instant l'empreinte d'un génie du premier ordre.

Voici quinze de ces Sonnets qui donneront je crois à ceux qui cultivent la langue anglaise, le désir d'en connaître d'autres.

SONNET I^{er}.

Nous désirons la reproduction des plus belles créatures afin qu'ainsi, la rose de la beauté ne meure jamais, et qu'à mesure que la créature plus mûre, dépérit par le temps, son jeune héritier perpétue sa mémoire. Mais toi, fiancé à tes yeux brillants, tu entretiens la flamme par ton éclat, en lui donnant pour aliment ta propre substance, mettant la famine là où est l'abondance, étant ton propre ennemi, trop cruel envers ton gracieux toi-même ;

SONNET I^{er}.

From fairest creatures we desire increase
That thereby beauty's rose must never die,
But as the ripper should by time decease,
His tender heir might bear his memory :
But thou, contracted to thine own bright eyes,
Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel,
Making a famine where abundance lies,
Thyself thy foe, to thy sweet self too cruel,

toi qui es maintenant le plus frais ornement du monde, le seul précurseur du splendide printemps, tu t'ensevelis dans ton propre sein, et avare trop jaloux, tu amènes là une disette par trop d'avarice. Aie pitié du monde ; ou autrement tu seras un glouton qui dévore ce qui est dû au monde par la tombe et par toi !

SONNET II.

Lorsque quarante hivers assiègeront ton front et creuseront de profondes tranchées dans le champ de ta beauté ; lorsque la livrée brillante de ta jeunesse, si admirée aujourd'hui, sera devenue un mauvais vêtement déchiré et sans aucune valeur ; alors, si on te demande où est toute ta beauté, où sont tous les trésors de ta

Thou that art now the world's fresh ornament,
And only herald to the gaudy spring,
Within thine own buduriest thy content,
And, tender churl, mak'st waste in niggarding.
Pity the world, or else this glutton be,
To eat the world's due, by the grave and thee.

SONNET II.

When forty winters shall besiege thy brow,
And dig deep trenches in thy beauty's field,
And youth's proud livery, so gaz'd on now,
Will be a tatter'd weed, of small worth held :
Then being ask'd where all thy beauty lies,
Where all the treasure of thy lusty days ;
To say, within thine own deep-sunken eyes,

fougueuse jeunesse, ce serait certainement une honte dévorante et une louange sans profit, que de dire que cette beauté est dans tes yeux si profondément creusés. Ah ! combien l'usage que tu aurais fait de ta beauté, mériterait d'être plus loué au contraire, si tu pouvais répondre : « *Ce bel enfant, à moi, est destiné à payer ma dette, et fait l'apologie de ma vieillesse,* » montrant ainsi que la beauté dont il hérite était la tienne. C'eût été le moyen de te renouveler quand la vieillesse t'accable, et de voir ton sang se réchauffer quand tu le sens froid dans les veines.

SONNET VII.

Voyez, lorsque la gracieuse lumière (*le soleil*) élève sa tête brûlante dans l'Orient, chaque œil ici bas fait hommage à son apparition nouvelle, et rend par ses regards un culte à la majesté sacrée du soleil. Quand (*l'astre*) a

Were an all-eating shame, and thriftless praise,
How much more praise deserv'd thy beauty's use,
If thou could'st answer : — « *This fair child of mine
Shall sum my count, and make my old excuse.* »
Proving his beauty by succession thine.
This were to be new made, when thou art old,
And see thy blood warm, when thou feel'st it cold.

SONNET VII.

Lo, in the orient when the gracious light
Lifts up his burning head, each under eye
Doth homage to his new-appearing sight,
Serving with looks his sacred majesty ;

gravi les hauteurs célestes, il ressemble à l'homme jeune encore et puissant dans l'âge viril; et les yeux des mortels, continuant à adorer sa beauté, assistent à son pèlerinage doré. Mais quand du point le plus élevé, et avec son char déjà fatigué, comme l'âge qui s'affaiblit, il quitte le jour en chancelant; alors les yeux, auparavant fidèles, se détournent de la course de l'astre qui s'abaisse, et regardent d'un autre côté. Ainsi toi, dépassant le milieu de ta carrière, tu mourras sans un regard, à moins que tu n'aies un fils.

SONNET VIII.

Toi qui es mélodieux à entendre, pourquoi écoutes-tu la musique avec tristesse? La douceur ne fait pas la guerre à la douceur, et la joie se plaît avec la joie.

And having climb'd the steep-up heavenly hill,
 Resembling strong youth in his middle age.
 Yet mortal looks adore his beauty still,
 Attending on his golden pilgrimage;
 But when from high-most pitch, with weary car,
 Like feeble age, he reeleth from the day,
 The eyes, 'fore duteous, now converted are
 From his low tract, and look another way:
 So thou, thyself out-going in thy noon,
 Unlook'd on diest, unless thou get a son.

SONNET VIII.

Music to hear, why hear'st thou music sadly?
 Sweets with sweets war not, joy delights in joy.
 Why lov'st thou that which thou receiv'st not gladly?
 Or else receiv'st with pleasure thine annoy?

Pourquoi aimes-tu ce que tu ne reçois pas gaiement ? ou bien pourquoi reçois-tu avec plaisir ce qui t'ennuie ? Si la véritable harmonie des sons justement mariés ensemble par leur union, offensent ton oreille, ils ne font que te gronder doucement, toi qui perds dans le célibat les facultés que tu devrais produire. Fais attention qu'une corde, doucement mariée à une autre, vibre à l'unisson par une concorde mutuelle, ressemblant au père, à l'enfant et à l'heureuse mère qui, plusieurs en un, font retentir un son agréable, dont la Chanson sans paroles, étant multiple, et ne paraissant être qu'une, te dit : « En restant seul, tu ne seras rien. »

SONNET XXIII.

Comme un acteur imparfait, mis hors de son rôle, sur le théâtre par la peur; ou comme quelque être farouche

If the true concord of well-tuned sounds
By unions married, do offend thine ear,
They do but sweetly chide thee, who confounds
In singleness the parts that thou should'st bear.
Mark, how one string, sweet husband to another,
Strikes each in each, by mutual ordering;
Resembling sire and child and happy mother,
Who all in one, one pleasing note do sing :
Whose speechless song, being many, seeming one,
Sings this to thee « Thou single wilt prove none. »

SONNET XXIII.

As an imperfect actor on the stage,
Who with his fear is put besides his part,

gonflé de rage, dont les forces surexcitées affaiblissent le cœur; ainsi, faute de confiance, j'oublie de décrire la cérémonie du rite d'Amour; et, dans la force de mon amour, je semble m'affaiblir, surchargé du fardeau de cet amour même..... O fasse le ciel que mes livres deviennent l'éloquence et les présages muets de ce que dit mon cœur qui plaide pour l'amour, et aspire à une récompense dont la grandeur et l'importance dépassent tout ce que ma langue a exprimé à ce sujet. Oh ! apprends à lire ce que le silencieux amour a écrit : « Entendre avec les yeux est le propre de l'esprit délicat d'amour. »

SONNET XXIV.

Mon œil a rempli le rôle de peintre, et a gravé la

Or some fierce thing replete with to much rage,
 Whose strength's abundance weakens his own heart ;
 So I, for fear of trust , forget to say
 The perfect ceremony of love's rite,
 And in mine own love's strength seem to decay,
 O'er-charg'd with burthen of mine own love's might.
 O, let my books be then the eloquence
 And dumb presagers of my speaking breast ;
 Who plead for love, and look for recompense,
 More than that tongue that more hath more express'd.
 O, Learn to read what silent love hath writ :
 To hear with eyes belongs to love's fine wit.

SONNET XXIV.

Mine eye hath play'd the painter, and hath stel'd

forme de ta beauté sur le tableau de mon cœur. Mon corps est le cadre dans lequel il est contenu, et la perspective est le plus grand art du peintre. Car il faut que le peintre vous regarde, avec le secours de son art, pour trouver l'image véritable qu'il doit représenter ; tandis qu'au contraire, cette image est toujours suspendue dans la boutique (atelier) de mon cœur, dont les fenêtres sont vitrées avec tes yeux. Or, vois quels bons services les yeux ont rendus aux yeux ! les miens ont tracé ton image, et les tiens sont des fenêtres pour mon cœur, à travers lesquelles le soleil me fait pénétrer pour te regarder fixement, au dedans de toi. Mais les yeux manquent de subtilité pour embellir leur art ; ils ne représentent que ce qu'ils voient, le cœur leur reste inconnu !

Thy beauty's form in table of my heart ;
My body is the frame wherein 'tis held , .
And perspective it is best painter's art :
For through the painter must you see his skill,
To find where your true image pictur'd lies ;
Which in my bosom's shop is hanging still ,
That hath his windows glazed with thine eyes.
Now see what good turns eyes for eyes have done :
Mine eyes have drawn thy shape, and thine for me
Are windows to my breast, where through the sun
Delights to peep, to gaze therein on thee ;
Yet eyes this cunning want to grace their art,
They draw but what they see, know not the heart.

SONNET XXXIV.

Pourquoi m'as-tu promis un si beau jour et me fais-tu voyager (*dehors*) sans mon manteau, pour que les lourds nuages, cachant ta beauté dans leurs vapeurs corrompues, me surprennent dans mon chemin? Ce n'est pas assez que tu te fasses un passage à travers ce nuage pour sécher la pluie sur ma figure battue par la tempête; car aucun homme ne peut bien parler d'un onguent qui guérit la blessure, et ne fait rien pour adoucir la disgrâce; et ta honte n'apporte aucun soulagement à mon chagrin. Bien que tu te repentes, je sens toujours le dommage, faute de manteau; et le chagrin de l'offenseur, ne donne qu'une faible consolation à celui qui porte la croix d'une lourde offense. Oui! mais ces larmes sont des perles que ton amour répand: elles

SONNET XXXIV.

Why didst thou promise such a beautiful day,
And make me travel forth without my cloak,
To let base clouds o'er-take me in my way,
Hiding thy bravery in their rotten smoke?
'Tis not enough that through the cloud thou break
To dry the rain on my storm-beaten face,
For no man well of such a salve can speak
That heals the wound, and cures not the disgrace:
Nor can thy shame give physic to my grief:
Though thou repent, yet I have the loss;
The offender's sorrow lends but weak relief
To him that bears the strong offence's cross.

ont une valeur immense, et rachètent tous les mauvais faits (*procédés*).

SONNET XLIV.

Si l'épaisse substance de ma chair était la pensée, une distance nuisible n'arrêterait pas ma course ; car, en dépit de l'espace, je serais transporté jusque-là où tu es. Peu importerait alors que mon pied foulât le lieu de la terre le plus loin de toi, car la pensée légère peut franchir les mers et les pays si tôt qu'elle imagine où elle veut être. Mais, hélas ! cette pensée me tue : « que je ne suis pas la pensée pour franchir toutes les distances quand tu es parti ; mais qu'il y a un tel espace d'eau et de terre produit entre nous, que je suis forcé d'attendre dans les pleurs, le bon plaisir du temps, ne

Ah ! but those tears are pearl, which thy love sheds,
And they are rich, and ransom all ill deeds.

SONNET XLIV.

If the dull substance of my flesh were thought,
Injurious distance should not stop my way ;
For then, despite of space, I would be brought
From limite far remote, where thou dost stay.
No matter then, although my foot did stand
Upon the farthest earth remov'd from thee,
For nimble thought can jump both sea and land,
As soon as think the place where he could be.
But ah ! thought kills me, that I am not thought,
To leap large lengths of miles, when thou art gone,
But that, so much of earth and water wrought,

recevant rien, de ces éléments si épais et si lents, que de lourdes larmes, emblèmes de leurs défauts. »

SONNET XLV.

Les deux autres (*éléments*), l'air léger et le feu qui purifie, sont tous deux avec toi, quel que soit le lieu où j'habite. Le premier c'est ma pensée, le second mon désir ; et ces deux présents-absents glissent avec une vivacité sans égale. Car, lorsque ces éléments plus vifs sont allés en tendre ambassade d'amour, vers toi ; ma vie, qui se compose en effet de ces quatre (*éléments réunis*), accablée par le chagrin, incline peu à peu vers la mort dès qu'elle en est réduite à deux seulement ; jusqu'à ce que la composition de ma vie soit rétablie par ces deux messagers (*éléments*) agiles, revenant d'après de toi et

I must attend time's leisure with my moan ;
Receiving nought by elements so slow
But heavy tears, badges of either's woe.

SONNET XLV.

The other two, slight air and purging fire ,
Are both with thee, wherever I abide ;
The first my thought, the other my desire,
These present-absent with swift motion slide.
For when these quicker elements are gone
In tender embassy of love to thee,
My life, being made of four, with two alone
Sinks down to death, oppress'd with melancholy ;
Until life's composition be recur'd
By those swift messengers return'd from thee,

me donnant des nouvelles de ta bonne santé. Cela dit par eux, je suis dans la joie ; mais ensuite ma joie cessant, je les renvoie bientôt en message, et je redeviens tout-à-coup triste.

SONNET XLVI.

Mon œil et mon cœur sont en guerre mortelle pour se partager la conquête de ta vue. Mon œil voudrait refuser à mon cœur la vue de ton apparence, tandis que mon cœur désire enlever à mon œil la liberté de ce *droit*. Mon cœur prétend que tu résides en lui, réduit secret où l'œil n'a jamais percé ; mais le *défendeur* repousse cette *plaidoirie*, prétendant que ta belle image réside en lui. Pour décider à qui appartient ce *droit*, une *enquête* des *Pensées*, toutes *locataires* du cœur, a été dressée, et il a été déterminé par leur *verdict* quel sera

Who even but now come back again, assur'd
Of thy fair health, recounting it to me :
This, told, I joy ; but then no longer glad,
I send them back again, and straight grow sad !

SONNET XLVI.

Mine eye and heart are at a mortal war,
How to divide the conquest of thy sight ;
Mine eye my heart thy picture's sight would bar,
My heart mine eye the freedom of that right.
My heart doth plead, that thou in him dost lie
(A closet never pierc'd with crystal eyes),
But the defendant doth that plea deny,
And says in him thy fair appearance lies.

le partage de l'œil brillant et du tendre cœur. Le droit de mon œil s'étend sur tout ton extérieur, et celui de mon cœur, sur ce que ton cœur renferme d'amour.

SONNET LXIV.

Quand j'ai vu la richesse orgueilleuse du vieillard usé, enterré, complètement effacé par la main du temps; lorsque tant de fois, j'ai vu de hautes tours abattues raz-terre, et le bronze éternel céder lui-même à la rage destructive de la mort; quand j'ai vu l'Océan affamé gagner du terrain sur le royaume de la plage, et la terre

To 'cide this title is *impannelled* (1)
 A quest of thoughts, all tenants to the heart;
 And by their verdict is determined
 The clear eye's moiety, and the dear heart's part:
 As thus; mine eye's due is thine outward part,
 And my heart's right thine inward love of heart.

(1) *Impannelled*, mot de la vieille jurisprudence anglaise. « *Impanellare*, pro in paginam, in Schedulam referro, apud praticos anglos. » (Ducange, au mot *Panellum*.) Dans toute la seconde partie de ce Sonnet, Shakespeare s'est plu à jouer avec les mots de pratique.

SONNET LXIV.

When I have seen by time's fell hand defac'd
 The rich-proud cost of out-worn bury'd age;
 When sometime lofty towers I see down-raz'd,
 And brass eternal slave to mortal rage:
 When I have seen the hungry ocean gain
 Advantage on the kingdom of the shore,

ferme empiéter sur l'immensité des eaux, l'un s'accroissant des pertes qu'il occasionne, et l'autre par les gains qu'elle fait ; quand j'ai vu de tels échanges d'états, et ces états mêmes se réduire à rien ; ces ruines m'ont enseigné à réfléchir : « qu'il viendra un temps qui enlèvera aussi mon amour ! » Et cette pensée est comme une mort, qui n'a pas d'autre choix à faire que de pleurer de ce qu'elle possède ce qu'elle craint de perdre.

SONNET LXV.

Puisque ni l'airain, ni la pierre, ni la terre, ni la mer immense, ne peuvent résister à la domination de la triste mort ; comment, au milieu de ce cette rage de destruction, la beauté pourrait-elle faire valoir ses droits, elle dont l'action n'a pas plus de force que celle d'une fleur ?

And the firm soil win of the watery main,
Increasing store with loss, and loss with store ;
When I have seen such interchange of state,
Or state itself confounded do decay ;
Ruin hath taught me thus to ruminare — :
That time will come, and take my love away !
This thought is as a death, which cannot choose
But weep to have that which it fears to lose.

SONNET LXV.

Since brass, nor stone, nor earth, nor boundless sea,
But sad mortality o'er-sways their power,
How with this rage shall beauty hold a plea,
Whose action is no stronger than a flower ?
O, how shall summer's honey breath hold out

O ! comment le souffle doux de l'été durera-t-il malgré les coups destructifs du temps, lorsque les rocs les plus impénétrables ne sont point assez solides, lorsque les portes d'acier ne sont pas assez fortes pour y résister ? O ! réflexion terrible ! où donc, hélas ! le plus beau joyau du temps restera-t-il caché hors du sein du temps ? Quelle forte main pourra retenir son aile (*pied*) agile ? ou qui pourra empêcher la destruction de la Beauté ? Hélas ! personne ; à moins que ce miracle ne puisse arriver par le moyen de mon encre noire qui fera briller éternellement mon amour.

SONNET LXXI.

Quand je serai mort, ne pleurez pas sur moi plus longtemps que vous n'entendrez le son triste et lugubre de la cloche qui annoncera que je suis échappé de ce

Against the wreckful siege of battering days,
 When rocks impregnable are not so stout,
 Nor gates of steel so strong, but time decays ?
 O fearful meditation ! Where, alack !
 Shall time's best Jewel from time's chest lie hid ?
 Or what strong hand can hold his swift foot back ?
 Or who his spoil of beauty can forbid ?
 O none, unless this miracle have might,
 That in black ink my love may still shine bright !

SONNET LXXI.

No longer mourn for me when I am dead,
 Than you shall hear the surly sullen bell
 Give warning to the world that I am fled

monde vil, pour habiter avec les vers les plus vils. Et même, si vous lisez ces lignes, oubliez la main qui les a écrites; car je vous aime tant que je voudrais être effacé de vos douces pensées, si je devais croire qu'en vous occupant de moi, cela pût vous affliger. Oh! je vous le dis, si vous jetez un regard sur ces vers, quand je ne serai plus qu'un avec l'argile, ne répétez pas même mon pauvre nom; laissez au contraire votre amour s'éteindre avec ma vie, de peur que le sage monde ne scrute votre chagrin, et ne se moque de vous et de moi, quand je ne serai plus.

SONNET LXXIII.

Tu peux voir en moi ce temps de l'année, où les feuilles jaunies, plus ou moins rares, pendent de ces rameaux con-

From this vile world, with vilest worms to dwell :
 Nay, if you read this line, remember not
 The hand that writ it; for I love you so,
 That I in your sweet thoughts would be forgot,
 If thinking on me then should make you woe.
 O if (I say) you look upon his verse,
 When I perhaps compounded am with clay,
 Do not so much as my poor name rehearse;
 But let your love even with my life decay :
 Lest the wise world should look into your moan,
 And mock you with me after I am gone.

SONNET LXXIII.

That time of year thou may'st in me behold
 When yellow leaves, or none, or few, do hang

tre lesquels vient battre le froid ; ombrages déjà nus et ruinés, à l'abri desquels, dernièrement, les oiseaux chantaient encore. En moi, tu vois le crépuscule qui, après le coucher du soleil, s'éteint à l'occident et que la noire nuit enlève peu à peu. La nuit ; cette seconde mort qui plonge tout dans l'éternel repos ! En moi, tu vois l'ardeur d'un feu qui repose maintenant sur les cendres de la jeunesse, comme sur le lit de mort où elle doit expirer, consumée par cela même qui la nourrissait. Tout cela que tu vois, c'est ce qui donne à ton amour plus de force pour aimer ardemment ce qu'il te faudra laisser avant peu !

SONNET LXXIV.

Mais ne te chagrine pas : quand cet arrêt cruel et sans

Upon those boughs which shake against the cold,
 Bare ruin'd choirs, where late the sweet birds sang.
 In me thou seest the twilight of such day
 As after sun-set fadeth in the west ;
 Which by and by black night doth take away,
 Death's second self, that seals up all in rest.
 In me thou seest the glowing of such fire,
 That on the ashes of his youth doth lie ;
 As the death-bed whereon it must expire,
 Consum'd with that which it was nourish'd by.
 This thou perceiv'st, which makes thy love more strong
 To love that well which thou must leave ere long :

SONNET LXXIV.

But be contented : when that fell arrest

bail, n'aura emporté, ma vie conservera encore quelque intérêt qui se fixera dans ton souvenir. Lorsque tu reverras ces lignes, tu reverras la partie de moi-même qui t'est vraiment consacrée. La terre n'aura que la terre, ce qui lui revient de droit ; mais mon esprit, la meilleure partie de moi-même, est à toi. Ainsi, une fois mon corps inanimé, tu n'auras perdu que la lie de la vie, la proie des vers, la lâche conquête du poignard d'un misérable ; un objet trop vil enfin pour que tu t'en souviennes. Ce qui a de la valeur dans ce corps, est ce qu'il renferme : et cela reste avec toi.

Without all bail shall carry me away,
 My life hath in this line some interest,
 Which for memorial still with thee shall stay.
 When thou reviewest this, thou dost review
 The very part was consecrate to thee.
 The earth can have, but earth, which is his due ;
 My spirit is thine, the better part of me ;
 So then thou hast but lost the dregs of life,
 The prey of worms, my body being dead ;
 The coward conquest of a wretch's knife,
 Too base of thee to be remembered.
 The worth of that, is that which it contains,
 And that is this, and this with thee remains.

Tout a été dit sur les défauts de Shakespeare, et la recherche des pensées, ainsi que l'abus du style figuré dont ses ouvrages dramatiques fourmillent, se reproduisent ici avec toute leur exubérance. Mais ce genre de poésie, le *Sonnet*, et le sujet que le poète y développe habituellement l'*Amour*, doivent servir d'excuse à l'exagération, dans un mode de poésie que les plus grands maîtres, comme nous l'avons vu, semblent n'avoir pu employer simplement. Cependant, avec ces défauts, il ne resterait que les cent cinquante-quatre Sonnets de Shakespeare, qu'ils suffiraient à faire classer cet homme parmi les écrivains du premier ordre. Si jamais le style a fait sentir jusqu'où va sa puissance magique, c'est à coup sûr dans cette suite de Sonnets adressés on ne sait précisément à qui, et dans lesquels il est à peu près impossible de découvrir de quoi il est question (1). Ce qui domine tout, images, sentiments et pensées dans ces vers, c'est l'amour exprimé tout à la fois spirituellement et réellement. Shakespeare, du reste, y fait un aveu qui peut servir de commentaire à ses rêveries poétiques. « *L'amour est mon péché*, » dit-il (Sonnet 142); et il faut convenir que pour peu que ce qu'il y a d'audacieux, de tendre et de bizarre dans ses vers, soit une indication fidèle de ce qu'il a éprouvé dans la vie réelle, la maladie de l'amour le tenait fortement.

Quant à la tradition du style figuré des Toscans, rien ne s'explique plus facilement, que la trace qu'elle a

(1) Dans son élégant et ingénieux *Essay sur Shakespeare*, M. Vilmain a donné des détails intéressants sur ce recueil de poésies singulières, page 27-34. Pour trouver de plus amples détails, on pourra consulter : « *Shakespeare and his time*, » by Nathan Drake, Édit. Baudry, Paris, 1838, pages 376-388.

laissée en Angleterre (1) ; mais ce qui a droit d'étonner, c'est la ressemblance presque identique de plusieurs passages des Sonnets de Shakespeare que j'ai cités, avec des phrases entières des poésies amoureuses, et particulièrement de la *Vie nouvelle* de Dante. Plus d'un lecteur aura sans doute été frappé déjà de ce rapprochement ; mais pour qu'il n'échappe à personne, je vais faciliter la comparaison immédiate de deux Sonnets de ces grands poètes, dont la mort de l'un est séparée de la naissance de l'autre, de deux siècles et demi. (1320-1564.)

Dans sa *Vie nouvelle*, Dante fait intervenir, agir et parler « l'*Esprit de la vie*, qui réside dans la voûte la plus secrète du Cœur, puis l'*Esprit animal*, qui se tient dans la haute voûte où tous les *Esprits* sensitifs vont porter leurs perceptions, puis les *Esprits* de la vue, et enfin l'*Esprit naturel*, qui demeure dans la partie où la nourriture s'élabore (2). » Ce système de personnification, appliqué à des choses abstraites, est l'appareil caractéristique et particulier, de la poésie amoureuse ou dantesque ; et dans cette même *Vie nouvelle* (page 212), le grand poète florentin, désirant nous faire assister à une petite scène phsycologique pour le développement de laquelle il fait de lui-même un théâ-

(1) Les relations commerciales entre Florence et l'Angleterre, étaient établies dès la fin du XIII^e siècle. Pendant le XIV^e, les grandes maisons de banque florentines fournissaient à Édouard III, des fonds pour faire face aux dépenses qu'occasionnèrent les guerres que ce prince fit à la France; et vers ce même temps, le poète Chaucer avait été en Italie, traduisait des passages de l'*Enfer de Dante*, et imitait Pétrarque et Boccace.

(2) Voyez la *Vie nouvelle*, page 153.

tre, décompose tout son être pour le distribuer en différents personnages qui parlent, raisonnent et discutent entre eux. Voici ce Sonnet dramatique dans lequel il rend compte à sa *Dame*, de ce qui se passe en dedans de lui, à cause d'elle :

« *Noble Pensée* qui parle de vous, dit-il, vient sou-
 » vent demeurer avec *Moi*, et raisonne si doucement
 » d'*Amour*, qu'elle fait consentir le *Cœur* avec elle.
 » Alors l'*Ame* dit au *Cœur* : « Qui est celui qui vient
 » pour consoler notre *Esprit* ? Sa vertu est si puissante,
 » qu'elle ne laisse aucune autre idée s'arrêter en nous. »
 » Le *Cœur* répond : « O *Ame* pensive ! c'est un nouveau
 » petit *Esprit d'amour* qui apporte devant moi ses *Dé-*
 » sirs ; et sa vie, ainsi que sa puissance, viennent des
 » *Yeux* de cette personne compatissante qui se troublait
 » à la vue de nos douleurs. »

Or, nous allons relire maintenant le xlv^e Sonnet de Shakespeare cité plus haut, et l'on jugera s'il n'est pas le frère jumeau de celui de Dante.

« Les deux autres *Éléments*, dit à son tour le grand
 » Williams, l'*Air léger*, et le *Feu* qui purifie, sont tous
 » deux avec *Toi*, quel que soit le lieu où j'habite. Le
 » premier c'est ma *Pensée*, le second mon *Désir*. Car
 » lorsque ces *Éléments* plus vifs sont allés en tendre
 » ambassade d'amour vers toi, ma *Vie*, qui en effet se
 » compose de ces quatre *Éléments* réunis, accablée par
 » le chagrin, incline peu à peu vers la *Mort*, dès qu'elle
 » est réduite à deux seulement, jusqu'à ce que la com-
 » position de ma vie soit rétablie par le retour de ces
 » deux *Messagers* vifs (*l'air et le feu, ou la pensée et le*
 » *désir*) revenant d'auprès de toi, et qui me donnent des
 » nouvelles de ta bonne santé. Cela dit par *Eux*, je suis

» dans la joie, mais pas pour longtemps ; car je les ren-
» voie aussitôt en message, et je redeviens tout-à-coup
» triste. »

Ces deux géants de la poésie moderne, Dante et Shakespeare, n'ont certainement rien à redouter de l'examen de ces peccadilles en matière de goût ; mais je m'appuie sur l'autorité de leur nom et de leur puissance comme grands poètes et comme philosophes, pour rendre évidente et bien manifeste, non-seulement la durée de la poésie amoureuse figurée, pendant plus de trois siècles en Europe, mais l'espèce de prédilection avec laquelle les Esprits les plus pénétrants et les plus élevés l'ont cultivée parmi nous jusqu'au xvii^e siècle inclusive-ment. Aussi, quelque disposé que l'on se sente à prendre l'amour platonique au plaisant, dois-je engager ceux qui seraient trop vivement poussés par leur verve ironique, à ne point oublier que, parmi la foule de ceux qui ont fait des Sonnets amoureux, depuis l'empereur Frédéric II jusqu'à Shakespeare, on trouve, outre ces deux noms, ceux de Dante, de Pétrarque, d'Hafiz, de Djami, de Laurent des Médécis, de Savonarola, de Michel-Ange et de Vittoria Colonna, du Tasse.

J'ajouterai, comme je l'ai annoncé plus haut, celui d'un poète peu connu encore en Europe, Waly, originaire de Guzarate, qui vécut dans l'Hindoustan, sous le règne d'Alamguir (Aurangzeb), prince aux faveurs duquel il prit part. Ce poète, l'un des plus célèbres du Dékan, a écrit en hindoustani, langue vulgaire, qui est au sanscrit ce que nos langues modernes de l'Europe sont au latin. Cette circonstance est la seule qui me permette d'établir, entre Waly et nos poètes européens, un rapprochement positif ; car d'ailleurs, les biographes

hindoustanis sont si brefs dans ce qu'ils disent de ce poète réputé fameux, qu'il est impossible de savoir de quelle manière Waly a été élevé et instruit, et si, par exemple, il a pris part aux connaissances de l'Europe, qui auraient été portées jusque dans l'Inde. Un passage de ses poésies indique qu'il avait au moins une très-haute idée de Platon, puisqu'il dit : « Il faut effacer tous » les livres de morale, et les repousser, si le véritable » Platon, *Dieu*, vient professer dans nos écoles. »

En parcourant le *Divan* qui contient les *Gazelles* de ce poète (1), quoique le sens en soit toujours mystique et le style figuré, ainsi que dans la poésie toscane ou dantesque, cependant les formes poétiques de Waly, les images qu'il emploie et le détails de ses locutions, tout porte un caractère oriental et musulman si déterminé, qu'il paraît certain que cet écrivain se rattache à l'École poétique arabe, et ne connaissait point celle des Francs. Toutefois, et malgré cette différence radicale, il est impossible, en lisant les vers de Waly, de ne pas penser à ceux de Pétrarque, tant un principe, quand il est fort, entraîne toujours après lui les mêmes conséquences. Voici comme le poète hindoustani parle à l'objet de son amour :

« Si je pouvais jouir de ta vue, je comprendrais l'éternité ! Les peintres du monde (2), en apercevant ton image, sont tombés dans un étonnement qu'on ne saurait décrire. Que dis-je ? ils ont oublié leur art... On a

(1) Œuvres de Waly, publiées en hindoustani, avec la traduction en français, par M. Garcin de Tassy. Paris, Imprimerie royale, in-4°, 1834. Les citations que je donne, sont extraites de ce livre.

(2) On pense qu'il veut désigner ici les peintres de l'Europe.

compris toute espèce d'énigme, mais celle de ton secret est restée impénétrable dans le monde... O toi dont chacun admire les yeux vifs, écoute, de l'oreille de ton cœur, ces paroles : « Waly est toujours sans repos par l'effet du chagrin que lui cause ton infidélité. »

« Je suis ivre par l'effet du vin de l'amour, dit-il plus loin ; tantôt hors de moi, tantôt de sens rassis. Tantôt je suis content, tantôt je suis triste, selon que ce charmant cyprès est pour moi affectueux ou maussade ; et selon que je suis uni à ma bien-aimée ou séparé d'elle, je deviens, ou comme un désert aride, ou comme un parterre de fleurs. »

« J'ai livré mon cœur à cette enchanteresse, pour laquelle les amants ont oublié leur patrie, s'écrie-t-il après. Les discours de celui dont l'Esprit est plein du souvenir de cette belle aux lèvres de rose, paraissent singuliers à ceux qui n'ont que l'intelligence des choses ordinaires... O mon Dieu ! unis-moi à un être affligé comme moi, qui puisse dire tout ce que je souffre, à mon insensible amie !... Oui, cette divine maîtresse a fait sa résidence dans le cœur et l'esprit de Waly, comme le *sens spirituel* dans l'*expression matérielle*... La beauté est une marchandise qui ne se paie qu'avec l'argent comptant de l'âme de ceux qui ont des intentions droites... Va ! ce n'est point le Zéphyr qui agite tes cheveux, c'est le souffle amoureux de celui qui t'adore. »

Pétrarque, né dans l'Inde, ne se fût pas exprimé autrement. Voyons maintenant, ce qu'à quelques années près, le poète du Dékan, et celui de la Grande-Bretagne disaient, dans le même siècle, des *Messagers* qu'ils chargeaient d'aller porter les témoignages de leur amour. On a sans doute conservé la mémoire du

XLV* Sonnet de Shakespeare cité plus haut (page 527), dans lequel il charge l'air *léger ou sa pensée, et le feu qui purifie, ou son désir* d'aller vers l'être qu'il aime ?

Voici maintenant ce que dit Waly dans une occasion à peu près semblable : « Ce *messenger* élevé ne saurait éloigner de moi le chagrin ; il ne peut me conduire auprès de toi, moi qui suis égaré. Ah ! je le vois bien, ma désolante inhabileté est cause que je n'ai réellement d'autres *messagers* que *mes soupirs*, pour faire connaître ce qu'éprouve mon cœur. La jalousie ne permet pas qu'on indique à personne la route que l'on connaît. En effet, je n'ai point de *messenger* qui veuille me conduire dans la voie où je veux entrer, moi qui suis dénué de viatique. Sans avoir part soi-même à l'extase que procure ce ravissant objet, on ne peut se faire une idée de l'état de l'amant ; aucun *messenger* ne connaît le contenu de la lettre où est consigné mon secret. Pour trouver la beauté mystérieuse que chantent mes vers, il faut que le cœur soit vide des idées du monde : ainsi, le puits sans eau, où fut jeté Joseph, devint un *messenger* qui conduisit à sa découverte. Mais pourquoi Waly écrira-t-il l'affliction de son cœur, à cet être qui l'ignore, puisqu'il n'a pas de *messenger* qui puisse porter sa missive ? »

Il est à peu près certain que le poète anglais n'a pas pillé celui du Dékan ; aussi la ressemblance de ces deux pièces est-elle une nouvelle preuve, non-seulement de la persistance du système de poésie mystique et figurée depuis l'Apocalypse, mais de l'emploi général qu'on en a fait chez tous les peuples civilisés.

Afin de donner une idée de l'espèce de connaissance que Waly pouvait avoir de la littérature classique adop-

tée par les Européens chrétiens, on peut voir dans la Gazelle suivante avec quelle brusquerie musulmane il traite Platon.

« Oh ! que je suis content de voir dans la réunion du
 » plaisir, s'écrie-t-il, ce rouge bord qui ressemble, par
 » sa couleur, aux lèvres de rubis de ma bien-ai-
 » mée (1)... Les adorateurs du vin qui mettront pour
 » amulette sur leur tombeau une invocation à la coupe,
 » auront-ils quelque chose à redouter au jour de la ré-
 » surrection, dont l'éclat terrible donnera une sorte d'i-
 » vresse ? Il me semble entendre ces mots sortir de ce
 » vase bleuâtre : « *L'argent comptant de l'Esprit de Pla-*
 » *ton, réside dans la Coupe !* »

Et cependant le poète hindoustani comprenait parfaitement la doctrine de l'amour du philosophe grec, comme on en peut juger par cette figure qui en donne la formule avec autant de simplicité que d'exactitude.
 « Mon cœur, dit le poète, est arrivé de la forme extérieure au sens spirituel, comme de Surate (*ville mondaine*) le navire parvient à la Caaba (*lieu saint*). »

Dans l'examen approfondi qui vient d'être fait du développement et de l'emploi de la poésie mystique et amoureuse, dans diverses contrées du monde, nous avons vu figurer, depuis le XI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e de notre ère, des poètes fameux ou des personna-

(1) J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que l'*Ivresse*, causée par le vin, et l'*Amour* de la créature, sont chez les mahométans, les symboles de l'*Amour divin*.

ges vénérables qui ont cultivé ce genre, en Perse, en Arabie, en Italie, en Espagne, en Angleterre et dans l'Inde.

Dans ce concours poétique, la France et l'Allemagne ne sont pas intervenues.

Quant à cette dernière nation, ceux de ses poètes dont les ouvrages se rapprochent le plus du genre de poésie mystique et figurée, sont les *Minesingers*. Or leurs productions, outre la proche parenté qu'elles ont avec celles des Troubadours provençaux, ne relèvent pas du principe platonicien ; et par conséquent n'ont pas, comme celles de Guido Cavalcanti, de Dante, de Pétrarque, de Laurent des Médicis, et même de Shakspeare, une direction essentiellement philosophique. Il faut rendre cette justice aux Minesingers, qu'en transportant dans leurs chants, les formules de la galanterie provençale, la plupart d'entre eux ont exprimé, dans leurs compositions amoureuses, une candeur, une sincérité, et une certaine retenue pudique mêlée à la piété, qui témoigne de la nature honnête des races germaniques. Mais enfin, jusqu'au xvii^e siècle, il ne s'est pas trouvé en Allemagne un homme de la trempe d'un Dante, d'un Pétrarque ou d'un Laurent des Médicis, qui ait eu l'idée de faire des Sonnets et des Chansons, en s'appuyant sur le système amoureux de Platon, pour arriver, à l'aide de la philosophie, jusqu'à l'amour et à la connaissance de Dieu. Non que cette nation ne soit riche en poètes et en écrivains mystiques ; mais cette disposition de l'esprit chez elle, a entraîné les hommes jusqu'à Klopstock au moins, plutôt vers les idées religieuses que vers la philosophie.

La langue allemande d'ailleurs, qui rend si justement

fiers de ses richesses originales, ceux qui la parlent et qui l'écrivent, n'a exercé que très-tard de l'influence sur les nations occidentales et méridionales de l'Europe, où elle est restée inconnue jusqu'à la fin du *xviii*^e siècle.

Quant à l'esprit français, il est particulièrement investigateur, analytique ; et il ne traverse la philosophie que pour s'absorber dans la science. Tout le monde à peu près, reconnaît aujourd'hui que l'éclat et l'influence que la langue française a acquis chez les nations étrangères, et dont la réaction se fait sentir avec tant d'énergie sur elle-même, résultent bien plutôt des écrits de ses prosateurs, que des compositions de ses poètes. Naturellement, la prose a dû avoir la préférence dans un pays où le plus grand nombre des esprits éminents qu'il a produits, depuis le *xii*^e siècle jusqu'à nos jours, se compose de métaphysiciens, de moralistes, de philosophes et de savants. La science a établi son empire exclusif de très-bonne heure en France ; et à compter de la fondation de l'Université de Paris, vers la fin du *xii*^e siècle, jusqu'au commencement du *xv*^e, l'importance de cet établissement se fortifia et s'étendit tellement, que dans cette ville, outre les collèges nationaux, il y en eut pour les Anglais, les Danois, les Allemands et pour plusieurs autres nations de l'Europe.

Ce fut aussi le temps où se firent successivement connaître et par leurs écrits et par leur enseignement, Abeillard, saint Bernard, Jocelin, Hugues de Saint-Victor, Pierre-le-Lombard, Pierre-le-Vénérable, Richard de Saint-Victor et Robert de Sorbonne, tous métaphysiciens et théologiens. A ces pieux savants il faut ajouter les plus anciens jurisconsultes français, Pierre de Fontaine et Beaumanoir, puis deux savants encyclopédistes, Vincent

de Beauvais et Alexandre de Halès pour ne parler que des plus éminents, et enfin deux historiens fameux, Geoffroy de Villehardouin et le Sire de Joinville.

A tous ces écrivains prosateurs dont les noms de plus de la moitié sont restés célèbres, quels sont ceux des poètes fameux qu'on puisse leur opposer ? Un seul ! celui de Guillaume de Lorris, auteur du *Roman de la Rose*.

Je ne reviendrai pas en détail, sur ce premier monument consacré de notre poésie. Il suffira de rappeler que, si il est allégorique et moral, ce serait en vain cependant que l'on y chercherait une lueur de cette philosophie mystique, dont la doctrine de Platon a fourni l'idée à Dante et à quelques-uns de ses prédécesseurs.

Chaste dans sa composition, élégant et pur dans le style de son temps, Guillaume est totalement privé d'imagination poétique, et à juger par le contenu de son roman au moins, il paraît être resté tout-à-fait étranger à ce grand élan métaphysique et théologique, auquel prirent part les prosateurs de ce temps. Aussi est-il beaucoup moins poète par l'invention que la plupart des trouvères qui l'ont précédé ou suivi, et tout son mérite réside dans son style.

Mais c'est que, dès son origine, la poésie, en France, au lieu d'imposer souverainement sa puissance, ses fantaisies même à la langue, comme cela est arrivé chez la plupart des autres nations ; a subi, au contraire, le joug que la nature de son idiôme et l'esprit de ses habitants lui ont imposé. Chez nous la *Poésie* est née l'esclave de la *Prose* ; et Guillaume de Lorris, qui composa son poème vers 1250, est, dans son genre, un écrivain inférieur au prosateur Villehardouin, qui avait tracé son histoire quarante ans avant.

Pour rencontrer après Guillaume de Lorris un poète dont le nom soit demeuré célèbre en France, il faut aller chercher jusqu'au commencement du *xiv^e* siècle, son continuateur, Jean de Meung, dit Clopinel. Or, ce *poète* n'est réellement qu'un trouvère plein de verve, raisonneur, poussant la satire jusqu'au cynisme, et ne développant qu'une philosophie narquoise qui a frayé la route à Rabelais. Cet habile rimeur ne s'élève jamais au-dessus de la réalité la plus vulgaire, et il trouve même moyen, quand il touche à la théologie, de ne se moquer que des querelles des docteurs, sans s'occuper jamais des questions. C'est un esprit droit, sec, qui amuse mais qui déplaît : et si Clopinel fut effectivement le plus spirituel versificateur de France, vers 1310, il m'a été cependant impossible de lui emprunter un seul distique qui pût être mêlé aux rêveries platoniques de Dante qui terminait alors ses deux dernières Cantiques et allait céder l'héritage de la poésie amoureuse, à Pétrarque.

Mais franchissons encore soixante ou quatre-vingts années de stérilité poétique en France, et nous arrivons à Villon, puis à Marot, mort en 1544. Comme leurs prédécesseurs, ces deux poètes ont été opprimés par la prose, et si ils ont été admis au Parnasse Français par Boileau, ce n'est qu'avec des restrictions assez peu honorables pour les récipiendaires.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
 Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
 Tourna des triolets, rima des mascarades, etc.

Art. Poét. Chant I^{er}.

Villon était plus poète que Marot; cependant aucun

d'eux n'a pu me fournir de vers à citer, bien que le valet de chambre du roi François I^{er} ait fait nombre de sonnets et de ballades à l'imitation des Italiens, et qu'il se soit même avisé de traduire en vers français les psaumes de David.

Non, ce n'était pas de là que la force et l'élévation de l'esprit Français pouvait prendre son essor ; et durant les deux cent trente années qui produisirent, de loin en loin Clopinel, Villon et Clément Marot ; la théologie, la métaphysique ainsi que la morale et l'histoire avaient pour interprètes des prosateurs tels que Guillaume de Nangis, J. Froissart, Alain Chartier, Enguérand de Monstrelet, J. Juvenal des Ursins, Philippe de Commines, Olivier de la Marche et d'autres encore. D'un côté tout est plus que frivole ; de l'autre tout est grave, profond, philosophique ; or ce rapprochement suffit pour indiquer de quel côté les intelligences supérieures de la France étaient naturellement entraînées.

Cette disposition à la recherche et à l'analyse des vérités pratiques, on la trouve déjà dans les fabliaux des anciens trouvères ; et au milieu du dévergondage et du cynisme de leurs récits, on suit facilement le cours de leurs investigations satiriques toujours dirigées dans l'intention de découvrir ce qui est réellement, comment les choses se gouvernent, et le parti qu'on en peut tirer.

Un homme singulier, espèce de trouvère lui-même, quoiqu'il possédât une immense érudition et qu'il ait professé l'anatomie et la médecine, Rabelais, en élaborant les formes de notre prose et en la préparant à recevoir cette lucidité qui la caractérise, imprima, dès le xvi^e siècle, à notre langue, la qualité essentielle pour traiter de la philosophie et des sciences, mais il étouffa

la poésie et en particulier la poésie lyrique. Aussi dans les œuvres de Ronsard, dans les poésies de Malherbe et en poursuivant même mes recherches jusqu'à notre tendre et pieux Racine, n'ai-je rien pu trouver qui, pour le fond et la nature des idées, au moins, pût être mis dans la même classe que les Sonnets de Vittoria Colonna et de Michel-Ange, ou que les révélations mystérieuses de Shakespeare.

L'âme humaine, tant qu'elle est liée au corps, ne met l'intelligence en mouvement qu'en trois circonstances : lorsqu'elle veut prendre connaissance des choses matérielles : quand elle cherche à saisir les abstractions qu'elle renferme en soi, et enfin, si elle désire comprendre ce qui est au-dessus d'elle, comme tout ce qui se rapporte aux choses divines.

Dans la combinaison de ces trois opérations de l'esprit, la prépondérance de l'une d'elles, détermine chez les individus et chez toute nation, la disposition intellectuelle qui les distingue et les caractérise. Or, quelque vif que soit en France, le désir de s'occuper des choses divines, il est toujours accompagné du besoin de l'investigation du réel, et d'une analyse des phénomènes psychologiques, avant qu'on s'en remette tranquillement à la foi. C'est en effet la marche qu'ont suivie Descartes, Mallebranche et Pascal ; et parmi les hommes de trempe forte et d'une nature élevée, que la France a produits, ces savants, ces philosophes, ces métaphysiciens sont certainement ceux qui ont le mieux développé l'esprit propre à notre pays.

Je ne jouerai pas sur les mots en répétant ce que j'ai ouï dire plus d'une fois, que ces grands *présentateurs* auxquels on adjoignait Fénelon et Bossuet, sont nos plus

grands poètes ; mais il est certain qu'en faisant abstraction de la forme du langage, et en ne s'attachant uniquement qu'à l'élévation et à l'étendue des idées, ces écrivains ont parcouru une sphère infiniment plus vaste que celle de nos poètes.

Le mysticisme originaire de l'Inde et si bien approprié aux populations calmes et douces de ces contrées, est antipathique à l'esprit français si impatient et si positif tout à la fois. Aussi, n'en trouve-t-on nul vestige chez aucun de nos grands écrivains, auxquels les sciences au contraire ne sont jamais complètement étrangères.

Canto di Pellegrini d' Amore (V. la N. pag. 464)
 Donne che casie e bellez olir' a misura,
 In questo basso chiostro
 Toste mandate in l'eterna cura,
 Per 'o ricco e beato il s'col nostro;
 Uditè il cantar nostro,
 Che con sincero affello e puro cuore
 Anziam pel mondo pellegrin d' Amore
 Di valle in valle, e d' uno in altro monte
 D' una in altra citade
 Un brama ognor più disiose, e prode,
 Sempre nuova cerchiam vera beltade,
 In qual senda crestar
 A l'ra fu, l'ora gentil, no' mai non fin.
 Bella' vera e lirica con leggiadria
 Il mirar l'ombra del vostro parer,
 Non ch' ascellare il suo
 De' ch'ian' assenti, al l'el ne impenna i vanni
 Perchè più assai più d' altri sono
 Quel ch' han di largo core;
 E noi, che tutti, è dentro e fuori ardente,
 V'erren' udire, e non altro proghiamo.
 Dunque, oelli nostri luci,
 Ch' oggi alio saggio cuor segue per duci;
 E della vita a cara
 Parole vostre non ci siate avara. *Reneville Vianchi*
 V. un'altra al fine del libro dello stesso, etc.

DE LA

DERNIÈRE INTERPRÉTATION

DES

OUVRAGES DE DANTE ALIGHIERI.

En mettant de côté toute comparaison entre le mérite purement littéraire des poésies mystiques orientales, et celui des vers de Dante, on peut au moins faire le rapprochement de chacune des doctrines philosophiques, qui ont servi de fondement aux deux systèmes de poésie amoureuse, adoptés par les Musulmans et par les Chrétiens.

Cette comparaison peut être facilement établie en relisant l'Exposition des cinq degrés de l'amour divin, d'après la religion des Sophis (pag. 56) et la Chanson de Guido-Cavalcanti, sur la nature de l'amour (pag. 272). Cette précaution prise, on sera bien forcé de reconnaître, quelle que soit d'ailleurs l'importance que l'on croie devoir attacher à ces deux doctrines, que celle des Orientaux est aussi logique et aussi lucide, que celle de l'occident est embrouillée et ténébreuse. Cette vérité reconnue, on n'a plus à s'étonner des conséquences qui en dérivent : et Dante s'étant appuyé sur une doctrine incohérente et nébuleuse, il était impossible qu'il ne fût pas souvent inconséquent et ordinairement très-obscur dans ses Chansons ainsi que dans ses poèmes.

A la rigueur on peut nier l'inconséquence : mais pour ce qui est de l'obscurité, chacun en est juge, et ce qui prouve qu'elle existe pour tous les lecteurs, est la multitude de commentaires qui ont été faits par des esprits distingués sur les ouvrages de Dante, depuis la mort de ce grand poète jusqu'à nos jours, honneur que ses poèmes partagent avec l'Apocalypse.

Ces commentaires sont connus, en grande partie au moins, par ceux qui ont un intérêt particulier à les étudier. Ils diffèrent peu les uns des autres quant aux explications importantes, et ce sont eux qui m'ont souvent guidé dans les interprétations principales que j'ai données, en faisant l'extrait rapide des trois Cantiques (pages 105 — 117.)

Ces commentaires curieux, parfois très-instructifs, sont assez peu satisfaisants, on doit l'avouer, lorsque l'on s'obstine à y trouver les véritables intentions de Dante, ou le sens que l'on doit attacher à la plupart de ses allégories. La divergence d'opinion chez les commentateurs loin de dissiper l'obscurité fait ressortir d'autant plus les incohérences de la composition ; et dans l'embarras d'esprit où le lecteur se trouve plongé par la complication des idées de l'écrivain mystique, il se rejette sur la beauté des vers, sur la hardiesse des pensées ainsi que sur l'éclat des images prodiguées par le poète. Ce découragement de pénétrer la pensée mère de Dante, chacun a dû l'éprouver comme moi, surtout en lisant ses Chansons où cependant son intention a été d'exprimer ce qu'il y a de plus profond dans sa doctrine, ce que sa pensée renfermait de plus intime. Or, je dois le confesser ; bien que j'aie mis un soin particulier à traduire ces Chansons, et que je me sois efforcé d'en éclair-

cir le sens par les observations que j'y ai jointes; malgré ces précautions et l'étude particulière que j'ai faite de tous les écrits qui nous restent de Dante, cependant je suis loin d'avoir saisi sa pensée principale, et de connaître au juste la direction et l'étendue de ses opinions religieuses et politiques. Chez ce génie si grave, si fort et si méditatif, il y a d'ailleurs quelque chose de changeant, de versatile et de passionné, qui diminue la confiance que l'on devrait avoir en lisant ce qu'il a produit. Sans parler de la retraite de Dante, du parti Guelfe pour embrasser avec frénésie, celui des Gibelins, on a de la peine à comprendre ce qui, la plupart du temps, a dirigé le choix qu'il fait de ceux qu'il place en Enfer, dans le Purgatoire, ou en Paradis. Si, en somme il est juste, parmi les châtimens et les glorifications qu'il distribue, combien n'y en a-t-il pas qui semblent décéler une partialité vindicative ou par trop indulgente? A propos de quoi Justinien a-t-il les honneurs du ciel, tandis que le poète plonge son maître Brunetto Latini dans l'Enfer avec les plus ignobles criminels? Ce poète qui a trouvé des accents si vifs pour regretter sa terre natale, pourquoi n'a-t-il pas dit un mot, sinon de sa femme dont il eut peut-être à se plaindre, mais au moins de ses enfans? Puis enfin, comment l'absoudre des anathèmes qu'il a lancés contre Florence, vers la fin de sa vie? Tout cela, avouons-le sans détour, est tout aussi difficile à comprendre que les passages obscurs de ses écrits.

Mais enfin l'obscurité des livres de Dante bien reconnue et constatée par quinze ou vingt grands commentateurs, est telle encore aujourd'hui, que sur l'ensemble des ouvrages de ce poète, il a été possible d'élever un système absolument nouveau d'interprétation. Ce sys-

Il s'agit d'un système d'interprétation de Dante, qui a été proposé par un certain auteur, et qui consiste à...

tème a été combattu et généralement condamné. Quoi qu'il en soit, et si on ne le considère que comme une hypothèse ingénieuse, qualité qu'on ne saurait lui refuser, il est assez fortement constitué et il a pris une consistance suffisante, pour que je l'expose comme le complément de ce que je me suis proposé de dire sur Dante.

Dans le temps où nous vivons, tous les efforts de l'imagination, toutes les études des hommes semblent tendre d'une manière fatale, à détruire nos illusions. Les esprits même le plus naturellement disposés à se nourrir des nobles chimères, principal héritage des siècles passés, ne peuvent s'empêcher de les considérer d'un œil curieux, de vouloir connaître leur véritable nature, de les soumettre enfin à la coupelle de l'analyse. On dirait qu'à toutes les passions éteintes, la curiosité seule ait survécu. Est-il question d'Homère; ce n'est pas des ouvrages attribués à ce poète dont on s'inquiète, mais des dissertations critiques qui prouvent qu'Homère n'a jamais existé. Veut-on connaître les premiers temps de l'histoire romaine; il n'y en a plus, on les refait, et celui qui cherche à fixer ses idées sur cette époque glorieuse, les répand et les disperse au contraire dans un dédale de faits contradictoires, d'hypothèses bizarres et de rapprochements inattendus qui blasent la réflexion, confondent la pensée. Il semble qu'aujourd'hui le tour de Dante soit venu, et quelle que puisse être la nouveauté étrange des opinions émises depuis une douzaine d'années sur le sens intime et caché que semblent renfermer les écrits de ce grand poète, je croirais ne pas avoir accompli la tâche que je me suis imposée, en composant ce volume, si je ne faisais connaître l'esprit dans lequel

*Pour ce qui est de la... que il n'est
pas à son... quel-
l'un pourrait il... sur
admirer... l'homme... lui
faut... pour...
seul...*

le plus nouveau et le plus hardi des commentateurs du poète florentin , a cru devoir interpréter ses ouvrages.

Vers 1830 , M. Gabriel Rosetti , Napolitain réfugié à Londres , où il professe la littérature italienne , publia dans cette ville un commentaire sur les premiers chants de la *Divine Comédie*, commentaire qui excita un grand étonnement et attira les critiques les plus vives à l'auteur. Pour y répondre, M. G. Rosetti publia en 1832 un livre où il expose son système d'interprétation ; et s'efforce de le justifier par des preuves historiques et des citations littéraires.

Or , voici le titre un peu long de cet ouvrage et les conclusions étranges qu'il renferme. En tête du livre on lit : *De l'Esprit anti-papal qui produisit la réforme, et de l'influence secrète qu'il exerça sur la littérature de l'Europe et particulièrement sur celle de l'Italie , comme on peut s'en convaincre par l'examen de beaucoup d'auteurs classiques italiens , et en particulier de Dante, de Pétrarque et de Boccace ;* par Gabriel Rosetti , professeur de langue et de littérature italiennes, au Collège du Roi, à Londres. — Londres, 1832.

De la première page je passe à la fin du volume , où l'auteur se résume à peu près en ces termes : « Tous les ouvrages , dit-il, tels que ceux de Pythagore, des Prophètes ; tels que l'Apocalypse, la Consolation de Boëtius, et d'autres qui nous paraissent obscurs, ne sont souvent que la transmission d'antiques vérités voilées sous des chiffres, sous un jargon , sous un argot , dont nous n'avons pas l'intelligence.

« Ce style symbolique, figuré, cet argot enfin, a toujours été employé, non par ignorance ou singularité, comme on le pense ordinairement, mais pour échapper

aux poursuites et à la vengeance de ceux qui avaient le pouvoir en mains.

» Les savants les plus lettrés, les plus illustres, tels que Pythagore, et Platon chez les anciens, Dante, Pétrarque et Boccace parmi les modernes, ont tous été de ces écoles mystérieuses.

» La civilisation moderne, si répandue aujourd'hui, est en grande partie le fruit tardif de ces écoles secrètes qui ont fait successivement et peu à peu pénétrer leurs doctrines dans tous les esprits.

» Depuis la décadence de la langue latine et dans les pays où on la parlait encore, cette école secrète fut la première qui cultiva les langues vulgaires et les rendit usuelles en les perfectionnant.

» Le monde a de grandes obligations à cette école, puisqu'il a constamment profité de bienfaits dont il ne connaissait pas la source.

» C'est cette école dont les travaux furent si grands et si constants qui, par l'infatigable activité de ses prosélytes, a répandu et entretenu dans toute l'Europe, pendant le cours de plusieurs siècles, cette haine profonde contre Rome qui fit naître dans tous les esprits un conflit d'opinions dont le Vatican se sentit comme ébranlé, et qui fit germer et établit enfin l'idée de la réformation dans la plus grande partie de la chrétienté.

» Enfin l'éruption, en quelque sorte volcanique, de la liberté de penser, et cette effervescence de passions politiques qui agitent les esprits et les cœurs dans toute l'Europe, depuis plus d'un demi-siècle, est l'effet tardif des efforts lents, mais si constants de cette vieille école, dont le but a toujours été d'affranchir l'homme de la tyrannie sacerdotale et du despotisme monarchique. »

Telles sont les conclusions du livre de M. G. Rosetti; ouvrage assez volumineux, écrit en italien et hérissé de citations tirées des anciens poètes toscans, ce qui le rend peu propre à être traduit. En effet, les textes sur lesquels l'auteur appuie ses raisonnements, dans lesquels il va chercher ses preuves, perdraient toute leur force et leur importance, si on les faisait passer sous le joug d'un autre idiôme. Et cependant, quel que soit le sort futur de l'opinion de M. Rosetti sur Dante et sur toute son école, elle est présentée sous un jour si inattendu, et défendue avec tant d'érudition et de bonne foi littéraire, qu'elle nous semble mériter d'être connue en France de tous les hommes qui prennent intérêt aux hautes spéculations de l'esprit. Pour suppléer donc, autant qu'il est possible, à une traduction qui ne l'est pas, je donnerai, avant d'entrer dans le détail de la discussion, une idée sommaire de quelques chapitres et du plan de l'ouvrage.

Mais avant tout, il faut savoir que M. G. Rosetti, sincère catholique, comme il en fait profession hautement dans son livre, a été amené par une pente si douce, en étudiant Dante, ses contemporains et ses élèves, à reconnaître que ces écrivains avaient eu pour but unique, dans leurs compositions, de combattre le chef de l'Église, qu'il en a été en quelque sorte attéré lorsqu'une lecture et des études plus fréquentes et plus attentives, ne lui permirent plus d'en douter. Aussi M. Rosetti, en trouvant tout naturel, et juste même, que personne ne veuille prendre la peine de lire son livre, comme ne renfermant que des extravagances, s'écrie-t-il : « Et, en effet, quand je sonde ma conscience, dois-je me plaindre de ce mépris ? Si, il y a huit ans, quelqu'un

m'eût dit, à moi, professeur de littérature italienne : Tu ne comprends pas un mot aux ouvrages de Dante et de Pétrarque, j'eusse souri de pitié. Et si enfin on m'eût conseillé de lire l'ouvrage que je présente, j'aurais tourné le dos au livre et à celui qui me l'aurait offert. Je ne m'étonne donc pas de ce que beaucoup de personnes agissent de la sorte à mon égard. » C'est avec cette conviction en ses propres opinions, et d'autre part avec cette appréhension du public, que M. Rosetti publia à Londres, il y a quelques années, un commentaire analytique de la *Divine Comédie* de Dante, où, comme il l'avoue lui-même, il n'osa pas dévoiler complètement les véritables intentions du poète, par respect pour l'Église romaine. Ce commentaire, dont il ne parut qu'une faible partie, non-seulement n'eut point de succès, mais devint même l'objet de critiques ironiques et amères. L'auteur fut désigné comme un ennemi de la foi catholique, comme un calomniateur effronté de Dante.

Ces restrictions que l'auteur mit à son commentaire, ainsi que les reproches injurieux qu'elles lui attirèrent, lui firent faire de nouvelles études, des recherches plus profondes, afin de s'assurer s'il n'était pas dans l'erreur; et lorsqu'enfin ses derniers travaux eurent affermi sa conviction, il écrivit le livre dont je vais essayer de donner une idée.

L'auteur fournit d'abord, par de nombreuses citations tirées de l'Apocalypse, puis des lettres, mandements et autres écrits de dignitaires de l'Église, la preuve que jusqu'au xi^e siècle, où parut en Italie la secte des *Patarini*, *Bulgari*, connue plus tard en France sous le nom d'*Albigéois*, on se gênait si peu avec les papes et la

cour de Rome, qu'on les désignait *ouvertement* par les mots de *loup* et de *louve*, par les sobriquets de *Satan* et de *règne visible de Satan sur la terre*.

La secte des Patarins, ou Albigeois, s'était tellement accrue en Europe, et elle menaçait le Saint-Siège avec tant de hardiesse, que les pontifes furent forcés de sévir contre elle. Dès que cette secte fut persécutée, de *patente* qu'elle avait été jusque-là, elle devint *secrete*. Elle eut des signes pour que ses adeptes pussent se reconnaître, et l'on adopta un langage figuré et apocalyptique, pour correspondre et converser sans être compris. On rapporte, à ce sujet, une lettre citée par l'historien Mathieu Paris, où un déserteur de la secte, un certain Ivon de Narbonne, écrit à l'archevêque de Bordeaux (1243) : « Qu'ayant été poursuivi dans son pays comme Albigeois, il alla en Italie, à Cosme, où il fut reçu amicalement et avec générosité par des co-sectaires auxquels il se fit reconnaître : qu'il leur promit sur serment, de prêcher partout leur doctrine, afin de persuader à tous que la foi de Pierre, c'est-à-dire du Pape, ne peut mener au salut ; que ces co-sectaires avaient des communautés bien régulières, et des évêques pour les diriger ; que lui, Ivon, apprit d'eux, beaucoup de choses touchant les affaires de la secte, et notamment sur l'envoi qu'elle faisait, à ses frais, d'élèves intelligents, choisis en Toscane et en Lombardie, afin qu'ils allassent apprendre à Paris, l'art de se servir des subtilités de la logique et de la théologie ; que des sectaires commerçants, parcouraient les foires et les marchés dans le but de faire des prosélytes à leur école ; et que quand lui, Ivon, avait quitté Cosme pour passer par Milan, Crémone et Venise, pour aller jusqu'à Vienne, il avait été tou-

jours et partout reconnu et accueilli au moyen de signes. »

M. Rosetti part de ce fait pour revenir sur le style et le langage figurés, employés précédemment dans les Églogues de Virgile, dans l'Apocalypse, et dans plusieurs autres ouvrages, où ce moyen de dire la vérité d'une manière détournée, fut conservé; puis il arrive à citer les Églogues latines de Pétrarque, où ce langage apocalyptique est non-seulement reproduit, mais où il a évidemment pour objet de peindre les abus, les désordres, l'avarice et les injustices des papes et de leur cour qui se tenait alors à Avignon. Pour ne fournir qu'une preuve à l'appui du système de M. Rosetti, je rapporterai quatre vers de la VI^e Églogue de Pétrarque, dans lesquels Ginguéné lui-même a reconnu qu'ils sont mis dans la bouche de Clément VI, sous le nom de *Mition*, et adressés à saint Pierre sous le nom de Pamphile qui, dans la même Églogue, fait des reproches au pontife sur l'état de langueur et de désordre où se trouve son troupeau. Clément VI ou Mition répond :

Furibus est mecum contractum, sanguine porci,
Fœdus et inferni descriptum regis in ara;
Invisum superis, sacrum fortasse profundis,
Acceptum sed jure Diis, quibus ære litatum est.

« Il y a un pacte contracté entre moi et les voleurs, pacte signé avec du sang de porc sur l'autel du dieu de l'enfer; pacte odieux aux divinités célestes, peut-être sacré pour les inférieures, mais reconnu de droit par les dieux auxquels il est offert en monnaie. (1) »

L'auteur, en démontrant que depuis l'Apocalypse

(1) Les Églogues et les lettres écrites en vers latins par Pétrarque

jusqu'aux écrits de Pétrarque , Rome , les Papes et leur cour n'ont pas cessé d'être l'objet de reproches, de critiques et d'invectives exprimées dans des compositions et sous des paroles figurées, trace en quelque sorte une ligne de circonvallation , au centre de laquelle il enferme son sujet principal pour l'examiner tout à l'aise et le disséquer pièce à pièce, de manière à rendre sa démonstration plus évidente. Or , ce sujet est Dante Alighieri et ses écrits.

Dans une suite de chapitres dont les nombreux et intéressants détails rendent l'analyse impraticable, M. Rosetti, après avoir jeté un coup-d'œil historique sur le siècle de Dante , avance et démontre clairement que dans la *Divine Comédie* le sens est double, positif et allégorique ; que le langage y est presque toujours à double entente ; que par le mot d'*enfer* il faut toujours entendre le monde conduit par les Papes, par Satan, le pontife même ; et qu'en somme la composition des trois Cantiques a pour objet le développement d'une grande idée politique , par laquelle on exprimait le désir de renverser le papisme en Italie, et d'établir dans ce pays, et par suite dans tout le monde civilisé , la Monarchie universelle dans la personne d'un Empereur et Souverain Pontife

Si nouvelle et si bizarre même que puisse paraître cette idée à ceux qui sont complètement étrangers à l'histoire et à la littérature de l'Italie, il faut bien se persuader néanmoins que , pendant trois siècles , elle a

et traduites en Italien ont été publiées à part ; voici le double titre de ce curieux recueil : *Francisci Petrarchæ poemata minora. — Poesie minori del Petrarca, etc.* 3 vol. in-12. Milano. 1829 - 1831 - 1834.

été l'occasion des querelles et de guerres entre les Guelfes, ou papistes, et les Gibelins qui soutenaient les droits de l'Empire ; que Dante Alighieri a certainement été le plus opiniâtre des hommes de ce dernier parti, et que non-seulement il a présenté son avis sur ce sujet d'une manière implicite dans ses poèmes, mais qu'il l'a exprimé tout-à-fait ouvertement dans son ouvrage latin intitulé *De Monarchia*, où il s'est efforcé de prouver que la puissance impériale ne relève point du pape, mais de Dieu seul.

Après avoir établi tous ces faits, dont il est assez difficile de se dissimuler l'évidence, l'auteur, revenant sur l'usage immémorial du langage apocalyptique employé par les grands philosophes de l'antiquité, par les prophètes, les sibylles, Virgile lui-même et le visionnaire saint Jean, pour tromper la vigilance du pouvoir régnant et répandre, sous le voile de l'apologue et d'un langage conventionnel, des vérités importantes à l'amélioration et au bonheur de l'humanité ; lie cet usage antique aux habitudes analogues que l'on prit parmi les premiers chrétiens, du moment où les Vicaires du Christ commencèrent, par leur conduite plus ou moins coupable, à attirer sur eux et sur l'Église, l'animadversion puis la haine des fidèles. Il signale comme l'époque où l'on se servit régulièrement d'un langage et de signes convenus, où il se forma une secte anti-papiste enfin, le temps où les Patarins se répandirent en Italie.

Ces hérétiques, venus originairement, dit-on, de Bulgarie, étaient particulièrement accusés de manichéisme. Leur première apparition constatée en Italie date de 1176, époque qui coïncide avec celle où la langue et les poésies provençales, étaient devenues familières.

Mais Dante ne jamais soutena que le Pape et le Pape n'avaient le même seigneur dans le même homme. loin de là il a toujours prouvé leur indépendance réciproque, particulièrement dans le livre De Monarchia.

res dans toute la péninsule. Alors tous ceux qui se rattachaient aux intérêts de l'Église et du Saint-Siège, par conséquent tous les gens qui prenaient une part directe ou indirecte au pouvoir en Italie, écrivaient et parlaient en latin. La secte des Patarins, au contraire, intéressée à faire des prosélytes dans le bas peuple, eut recours au langage vulgaire, et les gens influents et lettrés qui voulaient s'opposer au papisme, s'appliquèrent à composer des ouvrages en provençal, et bientôt après en italien, pour donner une nouvelle langue au nouveau peuple qu'ils voulaient former en Italie; en sorte que l'Italie était divisée en deux partis, les Guelfes ou partisans du pape, qui parlaient latin, et les Gibelins ou partisans de l'Empereur et de la Monarchie, s'exprimant de préférence en langue vulgaire.

C'est dans cette disposition politique et littéraire qu'était l'Italie, lorsque la langue de Dante, de Pétrarque et de Boccace, celle que l'on y parle encore aujourd'hui, prit naissance et se perfectionna.

Cette apparition presque subite d'une langue dont il n'y a nulle trace avant la fin du xi^e siècle, est un phénomène qui a singulièrement exercé les recherches des philosophes et des lettrés; mais ce qui ne mérite pas moins d'attention de leur part, c'est l'étrange appareil poétique qui a servi constamment de charpente ou de cadre à la plupart des compositions qui ont été faites depuis les Chansons et les Sonnets de l'empereur Frédéric II, de Pierre Desvignes son chancelier, de Jacomo da Lentino, de Guido Guinizelli et de plusieurs autres, jusqu'aux poèmes et écrits de Dante, de Pétrarque et de Boccace; je veux dire cet amour dégagé de toute pensée mondaine, ayant pour objet un être féminin dont l'existence

est à peine prouvée, et qui sert d'intermédiaire entre l'être aimant et la Divinité, pour parvenir au souverain bien.

Toute la poésie italienne, depuis son origine vers 1200, jusqu'à la fin du x^v^e siècle, a pour élément principal, on peut même dire unique, ce que l'on appelle ordinairement l'amour platonique.

Un fait qui résulte des nombreuses recherches de M. Rosetti, mais sur lequel il n'a peut-être pas assez appuyé, c'est que tous les écrivains et poètes italiens de l'époque comprise entre les deux dates qui viennent d'être indiquées, et qui étaient Gibelins ou du parti de l'Empereur, étaient érotiques platoniciens, tandis que les poètes Guelfes au contraire, ceux qui, attachés aux intérêts du Saint-Siège, se hasardaient cependant à rimer en langue vulgaire, ne se servaient point de l'appareil poétique éroto-platonique. On en fournira une preuve unique, mais frappante et décisive : Brunetto Latini, le maître de Dante, était Guelfe; or, il a laissé deux écrits, l'un, *le Trésor*, espèce d'encyclopédie, et l'autre, *il Tesoretto*, poème moral où l'amour ne joue aucun rôle, ni comme principe, ni comme passion, tandis que Dante Alighieri, élève de Brunetto Latini, mais fougueux Gibelin, et fondateur en quelque sorte de la langue vulgaire de son pays, est, pour le fonds des idées comme dans la forme de ses compositions et de ses phrases, l'écrivain le plus habituellement éroto-platonique de l'Italie. Or, avant les ouvrages de Brunetto Latini, on avait déjà fait une assez grande quantité de poésies érotiques ou gibelines, d'où il faut conclure, d'après le système de M. Rosetti, que l'auteur du *Tesoretto* a composé ses livres dans un tout autre esprit littéraire, parce qu'en sa qualité de Guelfe, il

avait des opinions politiques contraires à celles des poètes platoniciens.

Ce que l'on peut observer facilement en étudiant les poètes et les écrivains italiens des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, c'est que tous ceux qui ont écrit comme Brunetto Latini, quel que soit d'ailleurs le mérite littéraire de leurs ouvrages, parlent toujours au positif et sont en général simples et clairs, tandis que les poètes, au contraire, qui cultivaient la *gaie science*, qui *disaient et rimaient d'amour*, qui avaient une *Dame de leur intelligence*, comme la Béatrice de Dante, la Laura de Pétrarque, la Fiametta de Boccace, et tant d'autres qui ont toutes méthodiquement charmé leurs amants pour la première fois pendant la semaine sainte, et sont toutes mortes peu après, et toujours avant leurs amants; ces écrivains, dis-je, ont produit des ouvrages dont les plus importants, les plus en vogue de leur temps surtout, sont presque inintelligibles pour nous, soit qu'on les étudie dans leurs détails, soit qu'on en cherche le but final.

Quoique l'intention véritable de Pétrarque ne soit pas toujours facile à saisir dans ses ouvrages italiens, quoiqu'elle soit restée en grande partie ensevelie dans l'obscurité dont il a volontairement enveloppé son poème de *l'Afrique*, et particulièrement ses *Églogues latines*, cependant on suit, sans trop de peine, dans ces dernières productions, les allusions qu'il fait sans cesse aux excès et aux injustices reprochés à la cour des Papes de son temps; mais les écrits de Dante, ainsi que plusieurs de ceux qu'a composés Boccace, sont loin d'être aussi clairs (1).

(1) Entre'autres, *La Fiametta*, *il Filocolo*, *il Corbaccio* et *l'Urbano*.

Tous les commentateurs de Dante en particulier, depuis lui jusqu'à nos jours, reconnaissent qu'il n'y a rien de certain encore dans les découvertes que l'on prétend avoir faites du plan allégorique des *Trois Règles*, pas plus que des explications que l'on a données d'une foule de pensées et de vers étranges qui se rencontrent à chaque page dans ces poèmes singuliers. L'un des plus savants appréciateurs des écrits d'Alighieri, le chanoine Dionisi, avouait, à la fin du siècle dernier, que le sens interne, mystique, que ce qu'il y a de plus précieux dans le livre enfin, reste encore comme un trésor caché, qu'il faut s'efforcer de découvrir; et en 1827, Quirico Viviani, en donnant une édition annotée du manuscrit Bartolini, de Dante, a dit que pour dérouler le voile allégorique tissu par ce poète, il faudrait s'oublier soi-même ainsi que la civilisation dans laquelle nous vivons; qu'il serait nécessaire de s'identifier avec le siècle de l'auteur, de devenir Guelfe et Gibelin passionné, et de ressentir tour-à-tour la haine et l'amour du poète, afin de familiariser son imagination avec les images et les inventions, même les plus extravagantes, dont il s'est servi pour exprimer ses opinions et sa doctrine.

Enfin M. Rosetti s'est tenu pour dit ce que tous les hommes qui ont sérieusement étudié les écrits de Dante savent très-bien, que, si les beautés poétiques de ses ouvrages, prises à part et isolément, ravissent en admiration le lecteur, personne jusqu'ici n'a pu découvrir, dans l'ensemble des écrits du Florentin, d'où il part et où il veut arriver, et que fort souvent même on ne sait pas par où il passe.

L'espèce de dédain avec lequel le commentaire de

M. Rosetti a été reçu n'a donc aucun fondement raisonnable, car ce critique n'a fait directement le procès d'aucun de ses prédécesseurs. Il s'est répété courageusement à lui-même ce que tous les autres avaient dit précédemment : je n'entends et l'on n'entend absolument rien à la partie allégorique, théologique ou mystique, des écrits de Dante ; il faut le relire avec soin et emprunter des lumières nouvelles, pour parcourir ce labyrinthe, jusqu'ici inextricable.

On sait déjà quelle est la nature des travaux historiques que M. Rosetti a faits pour asseoir solidement les nouvelles études qu'il voulait accomplir ; maintenant venons aux recherches littéraires où il a été conduit.

Elles ont pour objet principal l'analyse des ouvrages des trois chefs littéraires, selon M. Rosetti, de la secte gibeline ou anti-papiste, Dante, Boccace et Pétrarque, les trois soleils autour desquels tournent toutes les étoiles poétiques qu'ils éclairent. Le travail du critique sur ce sujet est savant, substantiel, très-curieux, mais il manque d'ordre, et il faut déjà être très-versé dans les matières qu'il traite et dans la lecture des poètes des *xiii^e* et *xiv^e* siècles qu'il cite, pour saisir toutes les conséquences qu'il en tire, et reconnaître ce qu'il peut y avoir de vrai dans les conclusions qu'il prend. Partant de ce fait qu'il s'est efforcé de prouver, que, depuis la publication de l'Apocalypse, on n'a pas cessé de s'élever contre les excès des Papes et de l'Église romaine, en employant, pour se soustraire aux poursuites de l'autorité régnante, un langage figuré et apocalyptique, il avance que cet usage a pris une consistance régulière, a reçu même les formes conventionnelles d'un langage figuré, tout à la fois par des signes et par un jargon, à partir de

l'époque où les Patarins, Albigeois, anti-papistes enfin, persécutés à toute outrance en Europe, eurent recours à ce moyen pour faire triompher leurs opinions en les repandant sous un voile, et pour se soustraire aux supplices qui les attendaient, en parlant entre eux une langue inintelligible à leurs adversaires. Ces événements, je l'ai dit, avaient lieu précisément vers le commencement du XIII^e siècle, où se formaient la langue et la poésie italiennes, et lorsque les démêlés entre les empereurs d'Allemagne et la cour de Rome jetaient les premières semences de cette lutte haineuse et sanglante qui dura si longtemps entre les partis gibelin et guelfe. Il importe même, à ce sujet, de remarquer que l'Empereur Frédéric II, roi de Naples et de Sicile, qui passe pour avoir donné naissance, vers 1240, à ces deux factions, par ses querelles avec le pape Grégoire IX, est compté aussi au nombre des premiers qui ont fait des vers italiens. Et comme on l'a vu, les Chansons qui restent de lui en cette langue, sont écrites dans le mode éroto-platonique (1).

Je rappellerai aussi que ce système littéraire, amoureux ou sectaire, a prévalu dès l'instant que l'usage de la langue vulgaire a été adopté; et qu'au contraire, quand on voulait exposer des faits, des raisonnements ou bien une doctrine morale ou scientifique, on avait recours au latin. Dante en fournit des exemples dans ses lettres et particulièrement dans son traité *De Monarchia* où il ne se trouve rien d'allégorique. C'est ce que l'on peut observer également dans les Traités latins de Pétrarque et de Boccace.

(1) Voyez page 264 de ce volume.

Mais avant de passer outre, j'ajouterai ici un document curieux, négligé par M. Rosetti, et qui est de nature cependant à jeter du jour sur l'état des esprits, en Italie, à l'époque où les guerres des partis gibelin et guelfe, étaient dans toute leur force; où la littérature en langue vulgaire prévalait, et où tous les hommes mécontents, et exprimant la haine que leur inspirait la cour de Rome, appelaient de tous leurs vœux l'arrivée de l'Empereur, comme celle d'un Messie. D'après les promesses de l'empereur Henri VII, ce grand événement devait avoir lieu en 1314. Or, sept ans avant, on brûla vif un certain Dulcinus, hérétique patarin, qui fut pris avec toute sa secte, auprès de Verceil en Piémont, après un combat long et opiniâtre. Muratori, parmi les écrits du moyen-âge qu'il a fait connaître, donne une relation latine, écrite par un contemporain, de l'histoire et des opinions de la secte dont ce Dulcinus était alors le chef. Voici les principaux points de la profession de foi que firent ce sectaire et ses disciples, lorsqu'ils furent condamnés au supplice : « Ils prenaient le titre d'apôtres, disant que leur ordre ou communauté avait été ainsi institué et nommé par Gérard Seguerelli de Parme, lequel avait été brûlé quelques années auparavant; que Seguerelli était le fondateur de leur secte; qu'ils ne reconnaissaient ni l'Église romaine, ni les Cardinaux, ni le Pape; qu'eux seuls Patarins, avaient la véritable tradition des vertus évangéliques; que les dîmes ne devaient pas être payées au clergé romain qui avait abandonné la perfection morale et cette véritable pauvreté dans lesquelles vivaient les premiers apôtres; que l'homme et la femme avaient le droit de vivre ensemble et de satisfaire leurs désirs mutuels, sans commettre un péché; que la vie est plus parfaite sans vœux

qu'avec des vœux ; outre cela , qu'ils croyaient que pour aucune cause et dans aucun cas , on ne devait jamais jurer , si ce n'est à l'occasion des articles de foi et des commandements de Dieu ; que quant à tout le reste , on pouvait cacher ce que l'on savait , en jurant même de dire la vérité aux Cardinaux et aux Inquisiteurs ; que l'on n'était nullement tenu par ce serment , de révéler ses opinions et sa doctrine , et qu'on n'était point obligé de se défendre par ses paroles , mais dans son cœur. Il leur était recommandé de dogmatiser toutefois , quand et où ils pourraient , en cachette ; qu'en tous cas , si on les forçait de jurer en les menaçant de la mort , ils pouvaient mentir , sans crainte de commettre un péché ; qu'enfin s'ils ne pouvaient échapper au supplice , alors ils devaient avouer et défendre ouvertement leur doctrine , et mourir avec courage , sans trahir leurs co-sectaires. »

« Ce Dulcinus déclara qu'il avait reçu le don de prophétie , et que Dieu lui avait révélé , vers l'année 1305 , que Frédéric , roi de Sicile , fils de Pierre d'Aragon , deviendrait Empereur , instituerait dix rois en Italie , mettrait à mort le Pape , les cardinaux , les prélats de l'Église romaine , et tous les religieux , excepté ceux d'entre eux qui viendraient se joindre à sa secte ; et qu'enfin lui , Dulcinus , serait placé sur le siège du bienheureux saint Pierre , d'où il ferait connaître la vérité. »

« D'après les statuts de la secte , Dulcinus avait une femme qui vivait avec lui. Elle se nommait Marguerite. Tous les sectaires étaient à peu près dans le même cas , et ils donnaient à la femme qui leur était attachée , le nom de sœur en Jésus-Christ (1). »

(1) Muratorii Script., vol. 9, page 459.

Je dois à la vérité de dire que dans cette curieuse chronique, je n'ai rien trouvé qui indiquât que, parmi ces hérétiques, on eût l'usage d'une langue figurée, d'un argot et de signes convenus. L'histoire des Albigeois et Vaudois en France, écrite par Pierre de Vaucernay, moine de Cîteaux et contemporain, ne donne non plus aucun renseignement sur ce fait, et il n'en est pas plus mention dans l'*Histoire de la croisade contre les Abigeois*, en vers provençaux, publiée par Fauriel.

Quoi qu'il en soit, M. Rosetti croit reconnaître qu'à la secte anti-papiste des Patarins a succédé ou s'est mêlée celle des Gibelins; que les signes conventionnels, par le geste, la parole et l'écriture, ont été transmis par les premiers aux seconds, et qu'enfin le fond de cette langue figurée, de cet argot, qui était employé également par les chevaliers du Temple, tire son origine du livre de l'Apocalypse. Faute de pouvoir rapporter ici des citations trop longues et trop nombreuses, je ne donnerai qu'un échantillon du vocabulaire commun au visionnaire de Pathmos et au grand poète gibelin, Dante. Ainsi, l'enfer des vivants veut dire le monde corrompu par la direction des Papes; Béatrice, Laure, Fiametta et tant d'autres femmes imaginaires, sont la personification de la puissance impériale, de la monarchie environnée de toutes les vertus et de tous les bienfaits. La Rome des Papes est tour-à-tour la louve, Babylone, la grande prostituée. Le loup, le guelfe, mot qui vient du saxon *wolf*, Satan, Lucifer, etc., sont les noms donnés au Pape, et par lesquels il est désigné. L'Empereur est ordinairement indiqué par la figure d'un lévrier. La Mort et la Vie, deux expressions que l'on rencontre sans cesse dans tous les écrits des poètes éroto-platoniciens, et dont on

a ordinairement beaucoup de peine à saisir l'acception dans leurs vers, indiquent, en argot gibelin, le premier, le papisme, et le second, la puissance impériale. Ainsi, lorsque Dante dit que le *lévrier*, héritier de l'*aigle*, viendra au secours de l'Italie et punira la *louve*, selon M. Rosetti, qu'il est assez difficile de contredire en cette occasion, cela signifie : L'*empereur* viendra au secours de l'*Italie*, et punira la *Rome papale*.

Je ne prétends pas affirmer que toutes les explications données par M. Rosetti sur le texte de Dante soient aussi précises que celle que je viens de citer ; j'ai voulu en faire connaître d'abord la nature et l'esprit par des exemples simples et bien caractérisés. Mais il n'y a encore, dans ce qui vient d'être exposé de la langue conventionnelle de Dante et des poètes ses contemporains et ses élèves, que ce qui est emblématique, apocalyptique, et il est important de connaître les expressions, les mots et les signes même, dont on se servait pour rendre ces pensées déjà fort obscures. Or, dans les poèmes de Dante comme dans toutes les autres poésies de son temps, l'annonce du jugement dernier et d'un *Juge* qui viendra bientôt pour punir et récompenser les *vivants* et les *morts*, s'y trouve toujours reproduite. C'est même là ce qui a fait donner à Dante le surnom de poète théologien. Mais, d'après le système de M. Rosetti, toute sa poésie est politique. Les *vivants*, ce sont les bons, c'est-à-dire les Gibelins ; les Guelfes, au contraire, sont les mauvais, ou les *morts*, deux expressions emblématiques employées dans un sens analogue par l'auteur de l'Apocalypse. Enfin, le *Juge* qui doit venir, c'est l'Empereur.

Toute la *gaie science* en Italie, le *dire d'amour* n'était

donc, selon M. Rosetti, que le jargon, l'argot de la faction gibeline, qui, sous le nom d'*amour*, cachait son désir de voir l'Empereur renverser le Pape, et désignait cette espèce de Messie impérial tantôt sous le nom générique de Dames, tantôt sous celui d'une femme particulière. Ce nom, qui était toujours symbolique, était encore parfois anagrammatique. Dante fournit un singulier exemple de ces jeux de mots et de lettres. Au VII^e chant du Paradis, lorsque le poète s'adresse à Béatrice pour être instruit sur la rédemption de l'homme, il exprime la crainte mêlée de respect que lui inspire la vue de sa Dame, et s'écrie :

Io dubitava, e dicea : dille, dille
 Fra me, dille, diceva, alla mia donna
 Che mi dissetta con le dolci stille;
 Ma quella reverenza che s'indonna
 Di lutto me, pur per B e per ICE
 Mi richinava come l'uom ch'assonna.

Avant de donner la traduction de ce passage, il faut que l'on sache que, dans quelques poésies de Dante et dans sa *Vita nuova*, en particulier, on trouve parfois le nom de Béatrice réduit par abréviation, à celui de *Bice*, comme plus tard Pétrarque a employé le diminutif Laurette pour Laure. Dante dit donc :

« J'étais dans le doute, et je me disais en moi-même : dis-le, dis-le à ma Dame qui apaise ma soif par la douce rosée qu'elle distille ; mais ce respect qui s'empare de moi tout entier, même à l'idée de B et de ICE, me fait baisser la tête comme un homme qui obéit au sommeil. »

Tous les anciens commentateurs s'accordent à croire

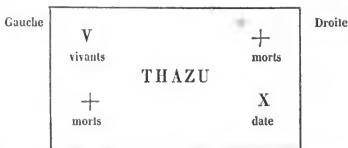
que le poète a joué sur le nom de Béatrice. Alfieri, qui a adopté cette opinion, trouve cette puérilité indigne de Dante, et enfin M. Rosetti, à l'aide de son système de critique, voyant dans Béatrice la personnification de la vertu politique, au lieu de la théologie, comme on l'avait signalé jusqu'à ce jour, indique les quatre lettres formant le mot de BICE, comme les initiales de quatre mots dont le premier, Béatrice, rappelle ce qui se rapporte à l'amour; le second et le troisième, *Iesu-Cristo*, caractérisant la théologie, et enfin le quatrième, *Enrico*, nom de l'empereur, objet et but particulier des allégories précédentes, et résumant la grande idée politique des Gibelins.

Jacopo Mazzoni, qui écrivit une défense de Dante dans le courant du xvi^e siècle, dit, à propos de ce vers bizarre : *per B e per ICE*, qu'il prie le lecteur de lui pardonner s'il ne s'explique pas ouvertement sur la signification de ces lettres, parce qu'il ne peut ni ne veut en dire davantage; et il se borne à faire entendre que l'auteur de la *Divine Comédie*, loin d'avoir joué vainement sur le nom de Béatrice, a prétendu cacher sous ces quatre lettres un secret pythagorique. Or, il arrive que par une modification bizarre qui a lieu dans le poème de Dante, cette Béatrice se change à la troisième sphère du ciel, et devient Luce à laquelle Pythagore a donné le nom de philosophie, la fille de l'empereur du monde, et que Dante, dans son livre intitulé *le Banquet*, où il donne l'explication philosophique de ses conceptions poétiques, dit : « Je dis et j'affirme que la Dame dont je suis devenu amoureux, après mon premier amour, fut la très-belle et très-honnête fille de l'empereur de l'Univers, à laquelle Pythagore a donné nom

Philosophie ; » puis il ajoute un peu plus loin : « Par ma Dame, j'entends toujours celle dont il a été question dans ma Chanson précédente, c'est-à-dire Luce, la puissante philosophie. »

On rencontre encore fréquemment dans les vers et la prose de Dante des expressions dont l'indécision est telle, qu'elle embarrasse ordinairement le lecteur. Ce sont les mots *tal* (tel) ou *altri* (autre), employés comme nous le ferions pour indiquer quelqu'un dont on parle, mais que l'on ne veut pas nommer : « Un *tel* viendra ; *l'autre* ne tardera pas à paraître. » A propos de ces deux expressions, M. Rosetti cherche à prouver par de nombreux exemples qu'elles ont été employées de la même manière par plusieurs poètes contemporains de Dante, et qu'il regarde comme ses co-sectaires ; puis il finit par avancer que ces deux mots, TAL et ALTRI, renferment les initiales de ces deux phrases : *Teutonico*, *Arrigo*, *Lucemburghese*, et *Arrigo Lucemburghese*, *Teutonico*, *Romano Imperatore*, c'est-à-dire le nom, les qualités et le titre du Messie qu'attendaient les Gibelins, Henri VII, Duc de Luxembourg, Empereur d'Allemagne, qui devait être couronné à Rome. C'est au moyen de ces interprétations que M. Rosetti donne un sens précis à ces paroles de Dante, lorsque, dans son poème, les démons s'opposant à l'entrée de Virgile et à la sienne, dans la ville de Dite, l'Enfer ou la Rome des papes, il s'écrie : « *Il nostro passo non ci può torre alcun, da TAL n'è dato. — TAL ne s'offerse : — O quanto tarda à me ch' ALTRI qui giunga !* » — « Personne ne pourra nous barrer le chemin, si un TEL ne l'a pas permis. — Un TEL ne vient pas ! — Oh ! qu'il me tarde de voir arriver l'AUTRE ici ! » Ce *iel*, cet *autre*, selon M. Rosetti, est donc l'empereur Henri VII.

Parmi les exemples donnés par le critique à l'appui de cette opinion, il cite encore une espèce de talisman indiqué par Francesco de Barberino, contemporain de Dante, Gibelin et sectaire comme lui. Ce talisman, ou plutôt ce préservatif que l'auteur commande d'écrire sur les murs des appartements, avec du sang de bouc, est disposé de cette manière :



Et en voici l'explication : Au milieu, *Teutonicus Henricus, Augustus Septimus, Uivat*. A la droite de ce Messie, de ce christ politique, sont V, les vivants les bons, les Gibelins; à sa gauche, M. les morts, les méchants, les Gueffes. Dessous les vivants indiqués par un V, sont les morts pour exprimer leur infériorité et leur punition ; et enfin l'X, qui se voit à l'angle opposé, est la date de l'année où Henri VII devait mettre son expédition en Italie à fin. *Henricus VII, anno mcccx, expeditionem romanam indixit* (1).

J'ai cru devoir m'arrêter tant soit peu sur les faits qui tendent à prouver l'usage que Dante et ceux de ses contemporains, Gibelins comme lui, ont fait du langage apocalyptique, d'un argot de secte et de signes conven-

(1) Struvius, hist. germ., Pars IX, sect. 4.

tionnels. Parmi l'immense quantité d'exemples fournis par M. Rosetti, j'ai choisi ceux qui frappent davantage et me paraissent le plus propres à donner le désir de s'assurer par soi-même de la solidité des raisons et du système du nouveau commentateur de Dante. Quoi qu'il en soit, et dans le cas même où les recherches de M. Rosetti à ce sujet, ne dévoileraient pas suffisamment la vérité qu'il croit avoir démontrée, on peut assurer que rien n'est plus curieux et plus intéressant pour les personnes qui étudient avec soin, que le livre d'où j'ai tiré tous les détails que l'on vient de lire. En admettant même que le système de M. Rosetti soit entièrement erroné, je conseillerais encore d'en prendre connaissance. Il y a toujours à apprendre avec ceux qui se trompent de bonne foi.

Quoi qu'il s'en faille de beaucoup que j'adopte entièrement les idées de M. Rosetti, je suis loin cependant de les rejeter avec le mépris que quelques écrivains ont montré pour elles. Il est certain que plus d'une des Chansons de Dante, citées et traduites dans ce volume, sont inexplicables dans les détails, et parfois même dans leur ensemble. Il y a seulement un fait certain c'est que l'*Amour*, dans ces poésies, a ordinairement pour objet comme le dit précisément le poète, la Philosophie. Or, que l'objet allégorisé soit la Théologie, la Philosophie, ou la Puissance impériale, je ne vois pas pour quelle raison l'une de ces trois entités, figurée allégoriquement, serait plus digne d'être aimée et chantée poétiquement que l'autre. Les critiques de M. Rosetti, qui prétendent que, si on substituait la Politique à la Philosophie ou à la Théologie, comme le veut ce commentateur, on réduirait la poésie du Florentin à un prosaïsme désanchan-

teur et insupportable, me semblent manquer de logique. Car, dans un poème allégorique, c'est l'allégorie en elle-même qui est froide et difficile à comprendre, mais non pas le sujet ou l'objet allégorisé ; et j'avoue que pour mon compte, il m'importe assez peu que ce soit l'une de ces trois vertus que Dante adore, pourvu qu'il me fasse croire momentanément, en lisant ses vers, qu'il s'adresse à Béatrice, à une femme incomparable, divine même, comme tout le monde se figure celle qu'il aime, mais cependant pourvue d'assez d'attraits pour que l'amour le plus pur et le plus chaste trouve encore quelque'aliment vraisemblable.

Cette idée, d'ailleurs, de cacher sous des chants amoureux adressés à une Femme, l'ardeur passionnée avec laquelle on veut gouverner et rendre heureux un royaume, un empire, un peuple, n'est pas nouvelle. Et sans prétendre ravir à M. Rosetti cette idée, qui a pu lui venir spontanément, je puis affirmer qu'elle était connue et reçue même assez généralement, au commencement du xvi^e siècle. En tête du commentaire que Martin Luther a fait sur le *Cantique des Cantiques*, il a mis une préface dans laquelle il détermine le sens allégorique qui, selon lui, doit être donné à ce poème fameux. « En le lisant, dit-il, on en tire cette conséquence que Salomon a seulement chanté, célébré sa politique, son gouvernement. Il ne faut y voir qu'une espèce de *Chanson* où il est traité généralement, de tous les gouvernements qui forment le peuple de Dieu, c'est-à-dire l'ensemble des peuples qui connaissent et révèrent le Verbe de Dieu, et croient que la puissance des magistrats est ordonnée et constituée par Dieu, pour établir et conserver la paix, la justice et la discipline sur la terre. Pour par-

ler de ce sujet avec l'élévation qu'il réclame, ajoute le commentateur. Salomon ne croyant pas devoir se servir du langage employé vulgairement, a eu recours, au contraire, au style le plus haut et le plus figuré, afin que le commun du peuple, en entendant ces paroles magnifiques et à double sens, comprît tout autre chose que ce qui y est traité réellement. C'est, en effet, ce que les rois et les princes ont coutume de faire lorsqu'ils composent des *vers amoureux*, que le vulgaire regarde comme adressés à une épouse ou à une amante, quoiqu'en effet ces princes ne traitent d'autre chose que de l'état et du gouvernement de leurs peuples. Il en est de même lorsqu'ils se servent des images et des termes empruntés à la chasse; et s'ils veulent exprimer que l'ennemi a été mis en fuite et vaincu, ils disent que le sanglier a été frappé, blessé; que la bête est prise, etc.

« C'est ainsi que Salomon en a agi dans son Cantique; et il s'est servi de locutions magnifiques, sublimes, royales, pour mieux établir que Dieu est l'*Époux*, que le peuple est l'*Épouse*, et faire éclater l'amour avec lequel Dieu protège et gouverne son peuple (1). »

Ce passage curieux, que le nouveau commentateur de Dante paraît n'avoir pas connu, vient tout-à-fait à l'appui de son système, puisqu'il révèle qu'en 1533, lorsque Luther a parlé sur le *Cantique des Cantiques*, c'était en-

(1) Præfatio D. Martini Lutheri, in cantica-canticorum. Pages 268 et seq. T. IV. Edit. Jenæ. 1570. — « Sicut enim reges et principes solent, meditantur et canunt amatoria carmina, quæ vulgus accipit de sponsa aut amica cantata, cum tamen politiæ et populi sui statum his depingant. Aut si de venationibus loquuntur, significare volunt hoc sermone, hostem fusum ac fugatum, ac se victoria politos esse. Ut cum dicunt; Aper est confossus, Fera cepta; et id genus alia. »

core une opinion généralement répandue que les *chansons d'Amour* des princes, n'étaient rien autre chose que l'expression allégorique de leur sollicitude à l'égard de leurs sujets et du gouvernement des peuples.

Il n'y a pas un chapitre de l'ouvrage de M. Rosetti, sur lequel on ne puisse faire un volume intéressant. Tels sont ceux où l'auteur fait connaître l'allégorie principale de l'Enfer, où il indique les auteurs qui ont eu les mêmes opinions et employé le même *jargon* que Dante, où il apprend ce que c'est que le Virgile acolyte de Dante, et tant d'autres choses mystérieuses et inexplicables des écrits de ce grand poète. Mais il faut se borner; et tout en m'imposant des limites, peut-être serai-je bien long, car il me reste encore des questions importantes à exposer.

L'une de celles qui, soit qu'on la considère isolément ou qu'on la rattache à la discussion littéraire relative aux écrits dantesques, mérite le plus d'attention, est de savoir ce qu'était au juste l'amour platonique au *xiii^e* siècle. M. Rosetti a fait sur cette matière neuf chapitres, qui remplissent près de deux cents pages (1). Il n'y

(1) Depuis la publication du livre *Dello spirito antipapale*, où comme je le dis, il est question de l'Amour platonique, M. Rosetti en a fait paraître un second intitulé : *Il mistero dell' Amor platonico del medio Evo, derivato da' misteri antichi*. 5 vol. in-8°. — Londra, 1840. Dans ce dernier travail où l'auteur a déployé une érudition vraiment extraordinaire, se trouve développé le système de l'amour platonique, ou allégorique, dont l'auteur fait remonter l'origine aux mystères de la Grèce et à la secte des Sôfis de l'Inde, d'où il se serait répandu en Europe. Ce livre, d'une érudition historique et littéraire, immense, est fort curieux et très-instructif, mais il offrirait plus d'attrait et serait lu davantage, s'il eût été possible de le faire plus court.

règne pas tout l'ordre désirable, mais rien de ce qui s'y trouve n'est indifférent, et l'on doit sentir à quel point l'association de ce défaut et de cette qualité, rend difficile la tâche de celui qui analyse.

Les premières poésies italiennes furent composées à l'instar de celle des Provençaux; or je ferai, au sujet des vers de ces derniers, une observation importante, omise par M. Rosetti, et qui cependant tourne tout à l'avantage de son système. Le sujet favori des troubadours de Provence est l'amour, mais l'amour naturel, la galanterie, et fort souvent même le libertinage. C'est en vain que j'ai cherché, dans les vers amoureux de ces poètes, un seul passage qui indiquât cet amour chaste, religieux, philosophique, platonique enfin, ce qui est le caractère distinctif de celui dont les poètes de l'école de Dante ont fait le sujet constant de leurs écrits. Dans le commencement de ce volume, j'ai consigné et appuyé par des preuves, cette importante distinction. Ce n'est vraiment qu'avec Dante qu'est apparu ce personnage féminin entouré des attributs de la divinité, dont Béatrice est le type le plus majestueux et le plus brillant. Ce n'est que depuis Dante que l'on a eu l'idée de cet amour mystique dont sa Béatrice a été constamment l'objet. Enfin, en comparant les poésies provençales avec celles des Italiens dantesques, j'y ai trouvé encore une différence caractéristique : c'est que la jalousie, qui joue un si grand rôle dans les compositions des troubadours, n'est jamais exprimée dans les vers amoureux de Dante et de Pétrarque. Évidemment un amour sans soupçon, sans inquiétude, ne peut être inspiré que par un être tellement supérieur à notre nature, que l'on doit le croire imaginaire ou divin, sans courir la chance de

passer pour avoir une idée défavorable du beau sexe. J'étais donc arrivé, par la réflexion et par mes études, au même point marqué par quelques-uns de ceux qui ont étudié Dante avant nous, mais sans comprendre parfaitement le sens des allégories de détail mises en œuvre par ce poète, et je pensais que le but, que le sens final de tous ces écrits, dont j'excepte la *Monarchie*, était non pas théologique, comme on l'a cru, mais simplement philosophique.

On le sait à présent, M. Rosetti croit, non sans quelque raison, que tous les écrits de Dante ont été composés dans un intérêt politique. Il était donc important et indispensable pour lui, de prouver que l'amour platonique est ainsi que les phrases, et les signes dont il a été question, un voile, un emblème, au moyen desquels les sectaires anti-papistes, impérialistes, gibelins, exprimaient leurs opinions et leurs espérances, répandaient leurs doctrines et attaquaient la puissance de leurs adversaires. C'est aussi ce qu'il s'efforce de faire. Ainsi, dit-il, lorsque Dante vint, il trouva l'art de la *gaie science* tout fait, et un langage illusoire établi sur une base très-simple, deux mots : AMOUR et HAINE, d'où dérivent deux séries d'expressions contrastant l'une avec l'autre, et servant à désigner, d'une manière emblématique, toutes les choses contraires. Les mots AMOUR et HAINE donnés, on en fit donc le seigneur Amour et la dame Haine ; le règne d'Amour et celui de Haine, Plaisir et Douleur, Vérité et Fausseté, Lumière et Ténèbres, Soleil et Lune, Vie et Mort, Bien et Mal, Vertu et Vice, Courtoisie et Bassesse, Valeur et Lâcheté, Noblesse et Abjection, Gens intelligents et Gens grossiers, Agneaux et Loups, Droite et Gauche, Montagne et Vallée, Feu et

Glace, Jardin et Désert, etc. ; nomenclature à laquelle Dante ajouta Dieu et Lucifer, Christ et Antechrist, Anges et Démons, Paradis et Enfer, Jérusalem, et Babylone, la Femme pudique et la prostituée, Béatrice et Mérétrice.

Pour apprécier la nature du sentiment auquel on a donné le nom d'amour platonique, M. Rosetti a pris un excellent moyen : c'est d'étudier le caractère et le développement progressif de ce qui en fait l'objet, c'est-à-dire des Béatrice, des Laure, des Fiametta, des Selvaggia, des Teresa, Nina, Clori, etc., qui sont toutes jetées dans le même moule. Or ces femmes qui, comme on l'a déjà dit, apparaissent toutes dans la semaine sainte, jetant toutes aussi leurs amants dans la vie contemplative, meurent toutes précisément avant leur amant, à la première heure du jour, et elles finissent régulièrement par aller habiter le troisième ciel. Leurs amants prennent alors le titre de pèlerins, et entreprennent de grands voyages, passant par l'enfer et le purgatoire pour parvenir jusqu'à l'empirée. Enfin l'amant, et Dante en particulier, après avoir subi de nombreuses initiations, arrive à ce troisième ciel pour recevoir une admonestation de la dame de ses pensées, au sujet des fautes qu'il a pu commettre, et entendre prononcer son admission au paradis. Bientôt cette Béatrice ou toute autre se transforme en *Luce* (lumière), et finit par s'identifier avec son amant lui-même, comme le prouvent ces paroles de la *Vita nuova* de Dante, lorsqu'il dit, en parlant de la mort de Béatrice : « Qu'il ne peut louer cette personne sans se louer lui-même, ce qui serait blâmable, et ce qu'il laisse à faire à d'autres. » Pétrarque et Boccace emploient également ces étranges paroles à propos de Laure et de Fiametta.

Quel que soit mon désir d'éviter les citations, je ne puis me dispenser de rapporter ici un admirable passage de Dante, propre à jeter du jour sur la question que je traite. Il est tiré du xxxi^e chant du Purgatoire, lorsque Dante, arrivé près du fleuve Léthé, rencontre Béatrice sur le char trainé par un griffon, et s'apprête à faire la confession de ses fautes à la dame de ses pensées. C'est Béatrice qui parle :

O tu, che se ' di là dal fiume sacro,
 Volgendo suo parlare a me per punta,
 Che pur per taglio m' era parut' acro,
 Ricominciò, seguendo, senza cunta,
 Di', di' se quest' è vero, a tanta accusa
 Tua confession conviene esser congiunta.
 Era la mia virtù tanto confusa,
 Che la voce si mosse, e pria si spense
 Che dagli organi suoi fosse dischiusa.
 Poco s' offerse, poi disse : che pense?
 Rispondi a me, che le memorie triste
 In te non sono ancora d'all' acqua offense.
 Confusione e paura insieme miste
 Mi pinsero un tal sì fuor della bocca,
 Al quale intender fur mestier le viste.
 Come balestro frange, quando scocca
 [Da troppa tesa la sua corda e l' arco,
 E con men foga l' asta il segno tocca,
 Si scoppia' io sott' esso grave carico,
 Fuori sgorgando lagrime e sospiri,
 E la voce allentò per lo suo varco.
 Ond' ell' a me : perentro i miei desiri
 Che ti menavano ad amar lo Bene
 Di là dal qual non è a che s'aspiri,
 Quai fosse attraversate o quai catene
 Trovastì, perche del passare innanzi
 Dovessiti così spogliar la spene?

E quali agevolezze, o quall'avanzi
Nella fronte degli altri si mostraro,
Perche dovessi lor passeggiare anzi?
Dopo la tratta d'un sospiro amaro,
A pena ebbi la voce che rispose
E le labbra a fatica la formaro.
Piangendo dissi : le presenti cose
Col falso lor piacer volser mie' passi,
Tosto che 'l vostro viso si nascose.
Ed ella : se tacesti, o se negassi
Ciò che confessi, non fora men nota
La colpa tua ; da TAL giudice sassi.

« O toi qui es sur l'autre rive du fleuve sacré, dirigeant vers moi la pointe de ton discours dont le taillant m'avait déjà paru si douloureux, dis, continua-t-elle sans s'arrêter, dis si cela est vrai ; car à une si grande accusation doit se joindre un aveu. — Mon courage était si abattu, que quand je voulus faire usage de ma voix, elle s'éteignit dans mon gosier. Béatrice ne supporta pas longtemps mon silence : Que penses-tu ? dit-elle, réponds-moi, car le souvenir de tes fautes n'a point encore été entamé par les eaux du Léthé ! — La crainte et la confusion m'arrachèrent un tel *oui* de la bouche, qu'il fallut le secours des yeux pour le saisir sur mes lèvres. Comme un arc se rompt quand la corde est trop tendue, et que la flèche ne parvient pas au but, je me débarrassai du lourd fardeau qui m'accablait, en laissant échapper soupirs et pleurs qui m'ôtèrent l'usage de la voix. — Mais elle me dit : Quand tu m'as aimée, et que cet amour te conduisait à chérir le Bien qui comprend tous les autres, et au-delà duquel le désir ne peut pas aller, quelles chaînes, quels obstacles t'ont empêché d'aller plus avant ? et pourquoi as-tu cru devoir abandonner

toute espérance? Quels charmes, quels avantages ont donc brillé sur le front des autres, pour que tu aies pris le parti de te tenir auprès d'eux? — Après avoir tiré un soupir amer de ma poitrine, et trouvant à peine de la voix pour répondre, mes lèvres s'émurent péniblement, et je dis en pleurant : Les choses du moment, par l'attrait de leurs faux plaisirs, ont détourné mes pas, dès que votre figure s'est cachée. Et elle : quand tu aurais tu ou nié ce que tu confesses, ta faute n'en serait pas moins connue; un *Tel* juge la sait ! »

Cette scène est une des plus importantes des trois Cantiques. Dante a parcouru tous les cercles, tous les degrés de l'enfer et du purgatoire, et il arrive devant Béatrice qui lui fait subir sa dernière initiation, son dernier jugement, avant qu'il soit admis à boire les eaux du Léthé et à visiter le Paradis. Or, en oubliant, s'il est possible, la majesté de cette scène, et la beauté des vers du poète, il faut convenir que l'aveu du pénitent comme les reproches de l'accusatrice, sont bien vagues, et qu'il est assez singulier que Dante, qui ne recule ordinairement devant aucune dissertation, ait été d'une réserve si extraordinaire dans une circonstance aussi importante.

Voici de quelle manière M. Rosetti interprète l'ensemble de cette scène, ainsi que la réserve des deux interlocuteurs, et enfin l'amour platonique qui les unit. Béatrice, comme il l'a dit, est la perfection sur terre dans la monarchie impériale, opposée à la Mérétrice, la louve, la prostituée, la Rome des papes. Dante aime Béatrice et hait Mérétrice. Or Dante, avant d'avoir embrassé le parti gibelin, avait été Guelfe ainsi que toute sa famille. Il se reprocha souvent cette espèce de péché

originel dont il ne fut lavé que quand il se mit volontairement parmi les Gibelins. C'est le passage d'une faction à l'autre, que Dante regardait comme la transition de l'erreur à la vérité, et qu'il considéra, pour lui, comme une *vie nouvelle*. Et s'il faut en croire M. Rossetti, la *Vita nuova* n'est rien autre chose que l'histoire de cette conversion dont Béatrice, figurant le pouvoir impérial, est l'objet, et sur laquelle le poète promet de dire des choses qui n'ont point encore été entendues, parole qu'il a tenue effectivement dans ses trois Cantiques. On reprocha à Dante, et il se reprocha à lui-même plus d'une fois, non-seulement d'être né Guelfe, mais encore d'avoir cédé à la crainte qu'inspiraient les hommes de ce parti, en ne parlant pas avec toute la fermeté et la franchise qu'il aurait dû mettre dans ses discours. Ainsi dans le premier ouvrage de Dante, la *Vita nuova*, il dit à l'occasion de la mort de Béatrice : « Quand cette noble dame fut sortie de ce monde, la ville resta comme veuve et privée de son ornement ; j'étais encore dans l'affliction au milieu de cette ville désolée, quand j'écrivis aux princes de la terre et du monde, pour leur faire connaître qui elle était. On trouvera peut-être mauvais que je ne rapporte pas ici cette lettre qui est en latin (*langue des Guelfes*) ; mais comme mon intention est de ne rien insérer dans ce présent livre qui ne soit en langue vulgaire (*langue des Gibelins*), et qu'en agissant ainsi, je remplis d'ailleurs les intentions de mon principal ami (*Guido Cavalcanti, poète gibelin*), je ne donnerai donc pas ma lettre latine. » Toutefois ce passage de la *Vita nuova* est accompagné de ces paroles latines tirées de Jérémie : *Quomodo sola sedet civitas plena populo? facta est quasi vidua domina gentium?*

La mort de Béatrice coïncide, selon M. Rosetti, avec celles de l'empereur Henri VII et du pape Clément V (1313-1314). Dante, à l'occasion de ce dernier événement, et pour engager le clergé à ramener le Saint-Siège d'Avignon à Rome, écrivit une lettre latine aux cardinaux italiens qu'il surnomma, selon les formules de la flatterie en usage alors, *princes de la terre et du monde*. Il accompagna même cette lettre de l'épigramme tirée de Jérémie : *Quomodo sola sedet civitas*, etc. Cette condescendance pour les hommes guelfes, cette formule qu'on leur accordait par flatterie, ce titre qu'on leur disputait effectivement, indisposèrent le parti gibelin contre Dante, qui ne tarda pas à se reprocher à lui-même cette faiblesse. D'après les idées de M. Rosetti, tous les péchés dont s'accuse Dante dans ses poèmes se borneraient à cette faute. La mort de Béatrice ne serait qu'un emblème de la colère de ses co-sectaires contre lui, et enfin les interrogations impérieuses de Béatrice au xxxi^e chant du Purgatoire, ainsi que l'aveu si vague que Dante y fait de sa faute, auraient pour motif cette déviation apparente du poète gibelin vers le parti guelfe. Enfin, le dernier vers du morceau cité : *da TAL giudice sassi*, deviendrait une confirmation matérielle de ce que le commentateur avance, puisque, comme on l'a déjà dit, TAL est un signe conventionnel qui enferme les initiales de *Teutonico*, *Arrigo*, *Lucemburghese*, l'empereur Henri VII, qui était le grand juge dans cette affaire.

J'ai rapporté fidèlement l'opinion de M. Rosetti sur ce morceau de Dante. Cependant je dois avertir ce critique et les lecteurs qu'il y a abus et erreur dans le rapprochement des dates. Ainsi Henri VII est mort empoi-

sonné avec une hostie, en 1313, et le pape Clément V a quitté le monde l'année suivante. Dante, né en 1265, avait 47 ou 48 ans vers 1314. Or, Boccace, dans la vie de Dante, qu'il a écrite, dit que ce poète, précisément contemporain de Béatrice, avait 26 ans lorsqu'il composa la *Vie nouvelle*, quelque temps après la mort de cette femme. « Egli primieramente, duranti ancora le lagrime della sua morta Beatrice, quasi nel suo *vigesimo sesto* anno, compose un suo vilumetto, il quale egli titolò : *Vita nuova*. » Sans croire que cette observation renverse entièrement le système que M. Rosetti présente pour expliquer ce passage de Dante, on doit cependant l'engager à mettre toute la précision imaginable dans la citation et le rapprochement des faits sur lesquels il établit ses inductions.

Mais je dois le dire, malgré ces erreurs partielles, et sans adopter complètement les idées de M. Rosetti sur le but exclusivement politique qu'il donne à tous les écrits de Dante et des auteurs de son siècle, il est impossible de ne pas convenir d'une part, qu'ils renferment un sens allégorique que personne n'a encore découvert ni saisi, et que de toutes les clés données jusqu'à présent pour pénétrer dans ce sanctuaire, celle qu'à forgée M. Rosetti, est encore celle qui ouvre le plus de portes. Comme j'ai critiqué ce commentateur sur un point important, je veux maintenant prouver par un exemple, qu'il est loin d'avoir toujours tort. Parmi la quantité de preuves qu'il allègue pour démontrer que, sous le voile du mot *amour*, et de tous les dérivés de cette parole emblématique, on cachait les espérances et le langage conventionnel d'une secte, il rapporte une Chanson d'un certain Bracciarone de Pise, espèce d'apostat qui, après

avoir fait partie de la secte gibeline, trahit ses secrets en exprimant le ressentiment auquel l'exposait sa désertion.

Nuova m'è volontà nel cor creata
 Volendo proferisca e dica il grave
 Crudele stato ch'è in *Amor fallace*.
 Però ch' alquanto già fui suo seguace,
 Vuol che testimonia rendane dritta,
 Ed alla gente rea faccia scuofitta
 Che seguon lui, e cantan del lor male,
 E danno laude a chi tanto gli sconda;
 Cio è *Amor*, che non stanchi si vengon (vedono)
 Di coronar lo impero d' ogni bene.
 Li matti che si copron del suo scudo
 Il qual mauco è che di ragnolo tela!
 Come la gente non di lui s' accorge?
 A prender goardia da' suoi inganni felli
 Che a Deo li fa, e al mondo ribelli!

« Une nouvelle volonté née dans mon cœur me force de dire, de faire connaître ce qu'il y a de triste et de terrible dans ce qui constitue l'*Amour* trompeur; et par cela même que j'ai été dévoué à cet *Amour*, ma volonté exige que je rende témoignage de ce que je sais et que je poursuive et démasque cette tourbe coupable de gens qui suivent ses lois, qui célèbrent par leurs louanges ce qui fait leur malheur et leur perte, c'est-à-dire cet *Amour* qu'ils ne se lassent pas de voir couronner comme le maître et la source (*impero*) de tout bien. Les insensés! ils se couvrent de son bouclier qui est moins qu'une toile d'araignée! Comment tout le monde ne le démasque-t-il pas? Comment chacun ne se tient-il pas en garde contre les embûches perfides qui rendent tous ceux qui

se dévouent à lui, rebelles en vers Dieu et les hommes? »

Le poète renégat continue :

Non già me coglieranno a QUELLA SETTA !
 Alcuna volta fui a sua distretta.....
 Ne suo servo era, ne signor ben meo
 Onde m'accorsi del doglioso passo.....
 E quasi Deo venia dimenticando,
 Onde del tutto gli aggio dato bando.
 Miri, miri catuno, e ben si guardi,
 Di non in tal sommersi servaggio,
 Che adduce quanto dir puossi di male.
 Che questa vita tolle e l'Eternale.
 O miseri, dolenti e sciagurati,
 Ponete cura bene u'vi conduce
 Il vostro amore, ch'al malvagio conio
 Odier via più l'areste che'l demonio.

« Ils ne me reprendront plus dans *cette secte* !... Plus d'une fois j'y ai été enlacé... mais il (l'Amour) n'a plus été mon Seigneur, et j'ai cessé d'être son esclave, du moment que j'ai reconnu le pas dangereux où j'étais engagé. Je l'ai quitté (l'Amour) lorsque je me suis aperçu que j'oubliais Dieu. Faites attention, vous tous, de ne pas tomber dans une servitude qui produit autant de maux qu'on en peut énumérer, qui détruit la vie présente et la future. O malheureux ! prenez bien garde où vous conduit *votre amour*, car un jour il vous paraîtra plus affreux, et vous le haïrez plus que le démon ! »

Cette Chanson et une autre. écrite avec une imprudence tout aussi périlleuse, ayant attiré sur Bracciarone, la vengeance des sectaires qu'il avait compromis, le poète

exprima dans une nouvelle pièce de vers, la double haine à laquelle sa position le mettait en butte, entre *la vie* et *la mort*, ce qui veut dire entre les Gibelins et les Guelfes, ou les impérialistes et les papistes. Il dit donc :

*Io dell'amore deggio esser temente :
La vita dunque e'l morir mi contrara,
Poi d'ogni parte sol mi veggio odiare...
Che vita m'odia e morte mi minaccia.
Di che ora mi taccio,
A non parlar volerne più avanti ;
Che parlato aggio, dettone sembante ,
Che alcun mi puote ben aver inteso.*

« Pour moi je dois redouter l'amour. La *vie* et la *mort* me sont donc contraires, et la haine me vient de tous côtés, puisque la *vie* me hait et que la *mort* me menace. Mais je me tais maintenant sur ce sujet ; je ne veux pas en dire davantage parce que, d'après mes paroles et ce que j'ai indiqué, *chacun peut m'avoir bien entendu.* »

Tout lecteur sincère conviendra que, sans l'explication donnée par M. Rosetti, c'est-à-dire sans l'admission d'une secte et d'un langage figuré, ces vers du Bracciarone, de fort clairs qu'ils sont, deviennent un amphigouri inexplicable. Or, j'affirme sans crainte d'être contredit, qu'il y a une foule de passages, et même des volumes entiers de Dante, de Pétrarque et de Boccace, qui offrent précisément le même genre d'obscurité que les Chansons de Bracciarone.

Quand bien même les efforts du nouveau commenta-

teur ne l'auraient pas mené au véritable but qu'il se propose d'atteindre, il faut lui savoir gré de ses travaux ; car enfin, s'il n'a pas encore trouvé la véritable clé pour pénétrer le sens intime des écrits italiens des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, il a bien démontré au moins qu'il en faut une, et *une seule*, puisque le langage figuré, employé par les poètes et les prosateurs de cette époque, a identiquement les mêmes formes, et qu'enfin Cino de Pistoia, Guido Cavalcanti, Dante Alighieri, Cecco d'Ascoli, Petrarca et Boccaccio lui-même, dans des compositions d'un genre tout-à-fait différent, ont tous cependant, adopté les mêmes personnages allégoriques, les mêmes symboles et le même argot.

Boccace, considéré comme Gibelin, comme sectaire, comme anti-papiste, comme écrivant l'argot de la *science d'amour*, est peut-être, de tous les hommes avec lesquels il vient d'être associé, le plus curieux à étudier, et celui dont les ouvrages ont fourni à M. Rosetti les bases les plus solides pour fonder son système. Boccace n'est connu aujourd'hui que par les nouvelles de son *Décameron*, et c'est à peine si l'on se souvient ou si l'on sait que cet écrivain, outre ses travaux purement scientifiques, a laissé des poèmes et surtout des romans qui eurent une très-grande vogue jusqu'à la fin du ^{xvi}^e siècle. Au nombre de ces dernières productions, on distingue le *Filocopo* ou *Filocolo*, qui renferme les aventures de Biancofiore e Florio, la *Fiametta*, le *Labyrinthe d'Amour* et son *Songe*, narrations en général fort longues, et dont personne jusqu'ici ne croyait avoir deviné le véritable sens. M. Rosetti a fait sur ces romans, et particulièrement sur *Filocopo* et la *Fiametta*, des recherches critiques dont le développement et les détails sont trop

étendus et trop multipliés, pour qu'il soit possible d'en donner un extrait. C'est une comparaison continuelle des mêmes allégories, des mêmes personnages et du même langage figuré que Boccace, Pétrarque et Dante ont également employés, quoiqu'en traitant des sujets dont la contexture ou la fable sont très-différentes. Je ne saurais engager trop vivement les personnes qui suivent sérieusement l'étude de la langue italienne, à consulter cet intéressant travail, ne fût-ce que pour familiariser leur esprit avec les idées, le tour de phrase et les mots qui distinguent les écrits de ces trois hommes; mais, je le répète, il faut renoncer à donner ici une idée même sommaire de ces longs romans emblématiques.

Cependant, pour fixer l'opinion du lecteur sur la nature et l'importance des études que M. Rosetti a faites sur les compositions romanesques de Boccace, je choisirai l'une des plus courtes, une espèce de nouvelle intitulée *Urbano*, dont je donnerai un extrait rapide, en indiquant concurremment le sens caché que notre commentateur a cru y découvrir.

« L'empereur Frédéric I^{er}, étant à la chasse et poursuivant avec ardeur un sanglier, s'égare dans une forêt sauvage, près de Rome. La nuit vient, et à grand'peine il se dirige vers une petite lumière qui brillait dans une pauvre cabane où il entre. Il y trouve une jeune et belle fille toute seule. Il l'interroge sur son sort. La fille répond que sa famille a été cruellement réduite par la mort, qu'il ne lui reste que sa mère et son père, très-pauvres et forcés de tenir une auberge à Rome. L'empereur devient amoureux de la jeune fille, et quand il l'a vaincue, il lui passe un riche anneau au doigt, en lui disant qu'avec de la discrétion, ils pourront vivre

heureux ensemble. La mère revient, et s'aperçoit bientôt de la grossesse de sa fille, qui lui avoue sa faute. Cette femme fait confidence du malheur de sa fille à son mari, qui, sans connaître le séducteur, offre sa maison pour les couches. L'amante de Frédéric met au monde un fils, auquel on donne le nom d'*Urbano*.

» A quelques jours de distance, l'impératrice accouche également d'un fils auquel Frédéric donne le nom de *Speculo*; puis enfin la vieille mère et l'impératrice meurent presque en même temps. »

Avant de poursuivre l'analyse de ce roman, voyons comment M. Rosetti en explique l'exposition. La forêt sauvage et remplie de bêtes féroces, figure, comme dans les poèmes de Dante et des autres écrivains ses contemporains, l'Italie devenue la proie des papes et de la barbarie. La jeune fille est la *Secte* avec laquelle Frédéric I^{er} contracte une union secrète; la *Secte* se disait l'épouse de l'empereur, par opposition à l'Église dite épouse du pape. La mère de la jeune fille indique les *sectes* antérieures qui régnaient depuis longtemps en Italie, et que Frédéric modifie et renouvelle dans son intérêt, par l'intermédiaire de la jeune fille et par le fils qu'il en a. Cet enfant de sang tout à la fois impérial et populaire, est l'emblème du jargon, de l'argot de la secte. On le nomme *Urbano*, c'est-à-dire le représentant, l'organe de la classe bourgeoise, tandis que le fils de l'impératrice, son frère par consanguinité paternelle, est appelé *Speculo* comme devant être le *miroir* où ira se réfléchir tout ce que dira ou fera Urbano. Enfin l'hôtelier, le père de la jeune fille, figure l'ensemble de la population, le peuple qui ignore d'où vient l'argot qu'il adopte. Reprenons maintenant l'analyse du roman.

« Les deux jeunes gens, Speculo et Urbano, élevés avec soin, l'un à la cour, l'autre chez l'hôtelier, grandissent, se forment. Urbano va à la cour impériale, et malgré l'obscurité de sa naissance, contracte une étroite amitié avec Speculo. Ils s'aiment comme des frères, et leur familiarité devient si grande, que l'hôtelier se croit obligé d'en faire reproche à Urbano, qui se résout à servir le public dans l'auberge, ce qu'il continue de faire jusqu'à ce qu'il ait atteint, ainsi que Speculo, l'âge de quatorze ans.

• Il arrive alors que trois frères florentins, commerçants, viennent dans l'auberge. L'ainé, Blandizio, frappé de la ressemblance d'Urbano avec Speculo, le fils de l'empereur, propose à ses frères de profiter de cette circonstance pour mettre à fin une entreprise importante. « Vous savez, leur dit-il, que le grand Soudan de Babylone (le pape), par *fierté* ou par *avarice*, ne paie pas le tribut qu'il doit, et qu'il est d'usage d'envoyer à Rome; que, malgré les fréquentes sollicitations de notre empereur, il ne se départ pas de son refus obstiné, ce qui va donner lieu à une guerre terrible entre ces deux souverains. Si je ne me trompe, ajoute le frère, le Soudan craint les résultats de cette guerre et désire d'entrer en conciliation avec l'Empereur de Rome. Faisons donc prendre à Urbano des habits semblables à ceux de Speculo, pour lui faire porter une fausse paix à Babylone, et tirer, par ce moyen, des mains du Soudan, un bon cadeau. » Le projet est adopté par les deux autres frères, et Urbano se prête à son exécution. On s'embarque à Genova (*terre nouvelle*). Pendant la traversée, Blandizio apprend à Urbano que le Soudan de Babylone a une fille, et il s'efforce, avec ses frères, d'engager le jeune am-

bassadeur à l'épouser. Urbano, qui n'est pas la dupe du projet des trois Florentins, ni des caresses qu'ils lui font, profite de leur zèle intéressé pour faire le voyage et aller, comme il le désire, secrètement à la cour du Soudan. Urbano est reçu comme le fils légitime de l'Empereur. Il y trouve la fille du Soudan, Lucrezia, dont il demande la main, ce qui lui est accordé avec empressement. Or Lucrezia, tendrement aimée de son père et de sa mère, dit Boccace, avait près de quinze ans et paraissait *non une chose humaine, mais divine, tout nouvellement descendue du paradis*. Entre autres mérites, elle avait celui de travailler merveilleusement de ses mains, ce qui faisait qu'il n'était question que d'elle dans tout le pays. Le mariage se fait, et au moment du départ des deux nouveaux époux, l'*opulente* mère de Lucrezia donne au patron du navire qui doit emmener sa fille, un pavillon, une tente richement tissée et travaillée, puis elle remet à sa fille deux pierres d'Orient, en lui conseillant de les cacher dans l'ourlet de sa robe; et enfin s'adressant à son gendre, elle lui recommande son enfant, en lui disant qu'il est désormais son premier et son dernier soutien. Urbano, sa Lucrezia accompagnée seulement de sa nourrice qui ne la quitte jamais, et les trois Florentins se rembarquent, et le patron du vaisseau met à la voile. »

Arrêtons-nous encore un instant, pour éclaircir la partie du récit qui précède. Les trois frères florentins représentent les sectaires tous occupés de l'idée de faire recouvrer à l'Empereur les droits que lui dispute le Pape, ou Soudan de Babylone; pour cela ils imaginent d'introduire dans la cour du Soudan, sous les habits du fils légitime de l'Empereur, Urbano déguisé, qui, comme on

l'a déjà vu, n'est autre chose que le jargon, l'argot de la secte, personnifié. Or, puisque le Soudan c'est le Pape, son épouse est l'Église, et sa fille (Lucrezia, ainsi nommée à cause du lucre dont elle est la source) est nécessairement la Théologie catholique, « paraissant, comme dit Boccace, *non une chose humaine, mais divine, et tout nouvellement descendue du paradis.* » Par l'union d'Urbano avec Lucrezia, le romancier enseigne que la langue de la secte, pour devenir parfaite et dérouter complètement ses antagonistes, doit être un composé d'argot et de théologie, comme Dante, Francesco de Barberino, Cecco d'Ascoli, Petrarca et Boccaccio lui-même l'ont employé. Enfin, les deux pierres d'Orient représentent la double clé de cette langue double et trompeuse, dernière ressource de l'Église, selon l'idée et l'espoir des sectaires anti-papistes, pour sauver la Théologie catholique des dangers qui la menacent. Quant à l'*antichissima Balia*, la vieille nourrice qui a allaité, élevé Lucrezia, et qui seule la suit après son mariage, c'est la Bible. Nous verrons plus tard qui peut être le patron de la barque, et je reprends le roman de Boccace.

« Après avoir tenu la mer quelque temps, les voyageurs arrivent et débarquent à une île nommé *Dispersa* (perdue), remplie de bêtes féroces, mais particulièrement de lions. Urbano et Lucrezia, pour qui on dresse la tente donnée au patron, y entrent avec la vieille nourrice. Les jeunes époux reposent ensemble. Ils dormaient encore, quand les trois Florentins, tentés par leurs richesses, prennent la résolution de s'en emparer en tuant les deux jeunes gens. Le patron s'oppose à ce double meurtre, mais fuit avec les trois Florentins et le

trésor, et tous quatre s'en vont à Paris, vivre dans le luxe et les plaisirs. A leur réveil, les jeunes époux connaissent leur sort. Urbano avoue tout à Lucrezia : sa naissance et la fourberie à laquelle il s'est prêté pour l'épouser. Mais Lucrezia aime déjà son époux ; elle lui pardonne, elle sera même heureuse de vivre et de nourrir son époux. Urbano, Lucrezia et la nourrice sont sur le point de mourir abandonnés, quand le patron d'un vaisseau, voyant de loin le pavillon qui les couvre, revient à l'île Dispersa, et arrache les jeunes époux à la mort qui les menaçait. Le pieux patron, comme dit Boccace, consola la fille du roi de Babylone et la conduisit à Naples (*ville neuve*), expression fréquemment employée dans les romans mystiques. Là, Lucrezia, pour témoigner sa reconnaissance au patron Gherardo qui les a sauvés, lui fait cadeau du riche pavillon qu'elle tenait de sa mère. Urbano et Lucrezia, vêtus comme de pauvres pèlerins, s'acheminent vers Rome. Urbano va se présenter à l'hôtelier, le mari de sa mère, qui le chasse en lui disant des injures. Sa mère, au contraire, qui le croyait mort, le reçoit avec tendresse et lui procure une retraite sûre chez une veuve de ses amis. Bientôt la veuve, la mère et les deux époux vont au Capitole ; et Lucrezia ayant tiré de ses deux pierres orientales, une somme de sept mille ducats, dont elle met la moitié en réserve, les deux époux vivent pompeusement dans un beau palais voisin de celui de l'Empereur. Jamais la mère d'Urbano ne put savoir de son fils, ni de la nourrice, qui était Lucrezia ; mais comme elle la reconnaissait pour une personne de mérite, dévote et bien élevée, elle l'estimait. Enfin, pour abrégé cette histoire dont les détails vers la fin

se multiplient extrêmement, il suffira de dire que les trois frères florentins, venant de Paris comme ambassadeurs du roi de France auprès de l'Empereur à Rome, sont reconnus par Lucrezia, qui, pour se venger d'eux, les force, dans un banquet qu'elle donne à l'Empereur, d'avouer toutes les supercheries qu'ils ont employées pour lui faire épouser Urbano. De là, la reconnaissance d'Urbano par son père Frédéric et celle de sa mère qui devient l'impératrice Silvestra. »

A travers le voile allégorique de ce roman, on distingue évidemment la naissance, les progrès, les vicissitudes, et enfin le triomphe rêvé par les Gibelins, de leur secte anti-papiste et du jargon qu'elle avait adopté. Cette île déserte (*Dispersa*) où s'opèrent la désunion et la dispersion des sectaires trahis par quelques-uns d'entre eux; l'aveu d'Urbano à Lucrezia lorsqu'ils sont abandonnés, qui peint si clairement les ménagements et les concessions que les partis opposés étaient obligés de se faire entre eux; ce pavillon brillant, espèce de drapeau catholique qui sert de sauvegarde à Urbano et à Lucrezia; le patron de vaisseau qui vient au secours de la secte pour la garantir des lions de l'île, lions qui indiquent l'influence des Français contre le parti Gibelin en Toscane; les deux époux représentant, sous les habits de pauvres pèlerins allant à Rome, la secte malheureuse, presque réduite à rien; cet hôtelier, le peuple, qui ne reconnaît plus Urbano, parce qu'il y a longtemps qu'il ne l'a vu, et qu'il le revoit dans la disgrâce; les deux époux, ou la secte qui met enfin le pied sur les marches du Capitole, le but de tous ses désirs, la cause de ses malheurs, l'objet constant de ses efforts, et enfin tant d'autres allégories qui, de ce qu'elles ne

sont pas claires pour notre siècle, n'en étaient peut-être que plus frappantes pour celui où elles ont été employées, sont trop patentes et parfois trop faciles à saisir pour croire qu'au moins, en commentant l'Urbano de Boccace, M. Rosetti se soit complètement trompé.

Tout le système des explications données par M. Rosetti, repose sur une suite d'événements historiques généralement bien avérés, mais auxquels il est parvenu à reconnaître une tendance simultanée vers un but unique, et pour un objet bien déterminé. Son point de départ est le projet qu'avait formé Frédéric II, vers 1198, de constituer les divers États de l'Europe en monarchie universelle, dont l'empereur serait le chef. Cette idée, qui séduisit tous les esprits distingués de ce temps, avait évidemment pour objet, chez ceux qui l'adoptèrent, de les soustraire à la puissance envahissante du Saint-Siège, qui, sous prétexte de régler tout spirituellement au nom des apôtres, était parvenu à un pouvoir temporel si redoutable, que les souverains du monde en furent alarmés. Ce fait est positif et avéré. C'était la suite des querelles du sacerdoce avec l'empire, commencées sous le pontificat de Grégoire VII, et ce qui se reproduisit encore jusqu'à Philippe-le-Bel, lors de ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Il est donc impossible de nier que de la part de plusieurs princes régnants et de celle des empereurs en particulier, il n'y ait eu volonté constante de rabaisser, de diminuer au moins le pouvoir temporel des Papes.

Le caractère personnel de l'empereur Frédéric II, ses entreprises furibondes contre le Saint-Siège, les nombreuses excommunications dont il fut frappé, sa vie licencieuse et, dit-on même, impie, ont sans doute

puissamment contribué à faire penser que ce prince, en attaquant si fréquemment les papes, ne bornait pas ses prétentions à abaisser leurs forces temporelles, mais qu'il avait même résolu de provoquer une réforme radicale dans la discipline du clergé et peut-être même dans la doctrine chrétienne.

M. Rosetti, d'après ces données, suppose donc que Frédéric II, dans l'intérêt de l'établissement de la monarchie impériale, et pour réunir à cet intérêt le plus de fidèles qu'il serait possible, a institué une espèce de société secrète ayant son mot d'ordre, son jargon, au moyen desquels tous ceux qui se rattachaient successivement à la cause impériale pour détruire la puissance papale, pouvaient s'entendre, communiquer et agir secrètement dans tous les États de l'Europe. Cette société secrète, cette secte, selon M. Rosetti, n'est autre que le parti anti-papiste, bien connu dans l'histoire des Gibelins, dont les fureurs, ainsi que celles de leurs antagonistes les Guelfes, ont ensanglanté l'Italie pendant plus de deux siècles; et, comme nous venons de le voir, les Chansons, les Sonnets, les poèmes et les romans même ne sont que des espèces de pamphlets politiques que l'on faisait circuler dans le monde, pour répandre peu à peu, et sous le voile des allégories, la doctrine monarchique impériale.

La clé donnée pour expliquer ainsi le sens de la nouvelle d'*Urbano* de Boccace, justifie en général l'opinion de M. Rosetti; et pour faciliter à ceux qui se livrent à la lecture des poésies dantesques, les moyens de mettre le système du nouveau commentateur à l'épreuve, j'indiquerai encore quelques-unes des explications qu'il

donne pour faire pénétrer le sens habituellement énigmatique, de la poésie Gibeline.

Selon lui, la résistance au pouvoir envahissant des Papes, tire son origine des Patarins, d'où il s'est formé trois sectes : les *Templiers*, les *Albigéois* et les *Gibelins*, qui tous, en effet, finirent, après beaucoup de résistance, par être écrasés et détruits par le pouvoir pontifical. Dans le langage fictif, ces trois sectes sont désignées par Dante, sous le nom général de *Pèlerins*; mais il spécifie chacune d'elles en nommant les Templiers, les Pèlerins *palmiers*, à cause de leur séjour en Syrie; les Albigéois, les *Pèlerins*, ceux qui se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice; en enfin les Gibelins, les pèlerins *roméens*, parce qu'ils vont à Rome. C'est ainsi, selon M. Rosetti, qu'il faut expliquer un passage et une note de Dante qui se trouvent à la fin de la *Vie nouvelle* (page 216).

Le centre vivifiant, le foyer de ces trois sectes étaient la *Terre Sainte*, pour les Templiers, *Toulouse*, pour les Albigéois, et *Florence* ou la Toscane, pour les Gibelins.

Dante parle peu des premiers, ainsi que de tout ce qui se rapporte à la chevalerie. Mais il est fréquemment question dans ses poésies des Gibelins et des Albigéois. Au moins, M. Rosetti s'est-il efforcé de prouver qu'il s'agit de ces derniers, toutes les fois que Dante ou les poètes de son école parlent de Toulouse, qui fut en effet le point où la secte Albigéoise se développa avec le plus de force, combattit avec tant de courage et fut enfin détruite.

Selon lui, les Gibelins de Florence, fraternisaient avec les Albigéois de Toulouse, et c'est dans l'intention de signaler ce rapprochement, que Guido Cavalcanti,

par exemple, le premier qui ait imposé des noms à ses Dames, car il en eut deux : *Giovanna*, qui le captura d'abord à Florence, et *Manietta*, dont il s'éprit à Toulouse, indique ainsi, par l'amour qu'il était censé éprouver pour ces deux maîtresses, l'unité de doctrine entre les Gibelins de Florence et les Albigeois de Toulouse, car il ne faut pas perdre de vue l'idée fondamentale de M. Rosetti qui, dans les *Dames* aimées, ne reconnaît que la doctrine ou la secte impérialiste.

Avec cette supposition, plusieurs passages de la ballade de Guido Cavalcanti, que j'ai citée (page 279) prennent un sens raisonnable, et entre autres celui-ci : « Ah !
 » jeunes paysannes, gardez-vous de me croire un homme
 » vil (*qui n'est pas impérialiste*), car mon cœur est
 » mort, (*passé à la véritable vie*), du coup qu'il a reçu
 » lorsque j'allai à Toulouse. »

Puis, cet autre où le poète qui a reçu *la mort* à Toulouse, par l'effet seul du regard d'une Dame toute *entourée de cordes*, laquelle a *réveillé son intelligence qui dormait*. Interrogé par une des paysannes qui lui demande si il se souvient des yeux qui ont produit un tel effet, il répond : « A cette question terrible je répondis :
 » Je me souviens qu'étant à Toulouse, il m'apparut une
 » Dameraide et toute entourée de cordes, qu'Amour ap-
 » pelle Mandetta. Elle s'offrit si brusquement à mes re-
 » gards, et sa puissance était telle, que ses yeux me
 » frappèrent intérieurement jusqu'à mort. »

Cette ballade, prise à la lettre, ne signifie absolument rien ; et il faut avouer que, grâce au système de M. Rosetti elle reçoit un sens. Le Gibelin Cavalcanti, amant de la Florentine Giovanna, personnifiant la secte Gibeline, va faire un pèlerinage à Toulouse, où il voit la

secte Albigeoise, figurée par la Toulousaine Mandetta, raide, garrottée, par ses persécuteurs, et qui, par son regard seulement, se fait comprendre et aimer de Guido Cavalcanti.

En suivant cette idée de M. Rosetti, on arrive encore à trouver un sens qui se coordonne, dans l'histoire du *Napolitain* Stace, dont Dante s'est plu à faire un *Toulousain*, dans son Purgatoire (ch. XX). Dans la Divine Comédie, Stace se trouve être le représentant de la secte albigeoise, qui s'unit avec la secte gibeline, dont Dante est là le protagoniste. Et il est à remarquer que ce prétendu Toulousain, personnifié par le poète Stace, fort inférieur en talent et en importance à Virgile, est cependant investi d'une dignité d'initiateur dans le Purgatoire, plus grande que celle du poète de Mantoue, puisque celui-ci quitte Dante aussitôt qu'ils ont rencontré Béatrice, tandis que le *Toulousain* Stace continue de marcher avec les deux amants, et est même chargé de faire faire à Dante sa dernière ablution dans l'Eunoë, au moment où les deux chastes amants-pèlerins vont entrer dans le Paradis.

Quant à la vie nouvelle, aux Chansons de Dante et aux correspondances poétiques entre les *Fidèles d'Amour*, sans prétendre que toutes les énigmes qui s'y trouvent seront facilement éclaircies par le système d'explication présenté par M. Rosetti, je dois dire qu'elles en rendent la lecture plus facile, par cela seul que l'on y attache un sens plus suivi. C'est ce dont on s'apercevra sans doute en revenant sur la *Chanson des Trois dames* (page 323), où M. Rosetti voit les trois sectes, les *Templiers*, les *Albigeois* et les *Gibelins*, persécutées, et venant auprès de Dante, pour lui montrer leurs in-

fortunes, et apprendre de lui si Florence ne pourra pas leur venir en aide (1).

Je ne saurais dissimuler qu'une masse énorme de poésies, de poèmes, de romans, d'épilogues et de satires composés en Italie, depuis la fin du xii^e siècle jusqu'à celle du xv^e, restés inintelligibles jusqu'ici, prennent un sens en les interprétant selon la méthode de M. Rossetti. Toutefois, je dois dire avec la même sincérité, qu'entre les nombreux écrits de Dante et de Pétrarque, il y en a plusieurs qui atténuent la force de l'opinion du nouveau commentateur sur le sens politique qu'il attribue exclusivement à leurs ouvrages. Ce sont, d'une part, la lettre sans titre, *Epistola sine titulo*, de Pétrarque; de l'autre, le livre de la monarchie, *de Monarchia*, de Dante. On peut facilement se convaincre qu'il est impossible d'aller plus loin, en matière de reproches et même d'injures, que ne l'a fait Pétrarque dans sa Lettre sans titre, à l'égard des souverains pontifes et des cardinaux de son temps. Diderot lui-même, dans ses saillies les plus vives contre les prêtres, n'en a pas dit beaucoup plus. Or cette diatribe virulente, ainsi que plusieurs autres lettres non moins acerbes du chantre de Laure, sont écrites en latin, que tous les gens bien élevés à cette époque, entendaient et écrivaient couramment. Pourquoi donc, puisque Pétrarque avait la faculté de se mettre si bien à son aise à l'égard des papes, dans sa prose latine, se serait-il cru obligé d'employer

(1) Les personnes qui désireraient prendre une connaissance complète du système d'interprétation appliqué aux poésies Dantesques par M. Rossetti, pourront consulter les deux ouvrages déjà cités : *Dello spirito antipapale*, Londra. 1832, et *Il mistero dell' amore platonico*, Londra 1840.

un jargon indéchiffrable, pour traiter le même sujet en langue vulgaire? Et par quelle raison l'inquisition, qui avait fait brûler Cecco d'Ascoli pour avoir dit des vérités ou des injures toutes semblables, dans son poème de l'*Acerba*, écrit en italien, a-t-elle ménagé Pétrarque, qui l'avait offensée en latin, qu'elle et tant d'autres entendaient si bien?

Je ferai les mêmes questions au sujet de Dante et de son livre de la *Monarchie*. Dans cet ouvrage, Alighieri traite ouvertement et philosophiquement, la question de savoir si la puissance impériale relève du pape ou de Dieu; et, après avoir fait une distinction tout aussi précise et aussi rigoureuse que l'on pourrait l'établir aujourd'hui, entre la puissance spirituelle et la temporelle, il conclut que l'autorité de l'Empereur relève immédiatement et exclusivement de Dieu. Encore une fois, je le demande, si, vers 1313, en Italie et sous les foudres du Vatican, Dante avait la faculté de se déclarer hautement en faveur du pouvoir impérial contre celui des papes, et de s'expliquer, comme il l'a fait, d'une manière rigoureusement philosophique sur cette question, pourquoi a-t-il pris tant de peine toute sa vie à dresser une énorme charpente allégorique sur laquelle il aurait placé des rébus, des énigmes, et toute une langue hiéroglyphique, dont le sens total, le dernier mot enfin, se trouverait dans sa lettre à Kan-le-Grand, dans son livre de la *Monarchie*, ou dans l'épithaphe écrite par lui, et placée sur son tombeau à Ravenne?

D'après les idées de M. Rosetti, il y aurait encore dans les poésies de Dante et de Pétrarque, ainsi que dans les romans de Boccace, quelque chose que ces hommes n'ont jamais entièrement exprimé dans leurs

écrits latins. Il semblerait, à entendre le nouveau commentateur de la Divine Comédie, qu'une grande et éternelle vérité, partie de la bouche des Orphée, des Thalès, des Pythagore, et bondissant d'écho en écho jusqu'à nous, par l'intermédiaire des prophètes, de Platon, des sibylles, de Virgile et de Boétius, a été recueillie enfin, tenue voilée, mais exactement transmise aux générations modernes, par une succession de sectaires, comme les manichéens, les templiers, les patarins, les gibelins, les rosecroix, les sociniens, les swedenborgiens, les francs-maçons, et enfin les carbonari.

C'est ici que l'opinion de M. Rosetti, complètement systématisée, me paraît perdre tout ce qu'elle peut avoir de puissant, tant à cause de l'étendue qu'il prétend lui donner, que par suite des sentiments étranges qu'il prête à Dante et à Pétrarque, au sujet de la religion qu'ils ont professée.

Que ces deux hommes, comme beaucoup d'autres très-sincèrement chrétiens catholiques, aient signalé les défauts, les vices, les crimes même de certains pontifes et de quelques membres du clergé; le fait n'a rien d'étonnant, surtout en Italie où, jusqu'au xvi^e siècle avant l'hérésie de Luther, la cour de Rome s'est montrée en général prudente et assez généreuse, lorsque les critiques ou les satires dirigées contre elle, n'avaient pour objet que des questions de discipline. Or, tous les passages les plus virulents contre le Saint-Siège que l'on pourrait recueillir dans les ouvrages de Dante, de Pétrarque, et même de Boccace, sont dans ce cas; et, loin d'y pouvoir trouver un seul mot contre les dogmes consacrés par l'Église catholique, ces écrivains, au contraire, les respectent toujours. Dante, en particulier,

est d'une orthodoxie absolument rigoureuse, dans tous ses ouvrages, comme on l'a démontré il y a quelque temps (1). En sorte que pour faire cadrer la lettre de ses écrits avec l'esprit que lui prête M. Rosetti en l'associant aux Manichéens et aux Albigeois, il faudrait admettre que Dante, poète si grand, est encore le plus grand des hypocrites, puisqu'il a placé *Dulcinus* et même *Frédéric II* dans l'enfer, comme hérétiques. (*Inferno* c. XXVIII. v. 55.)

Que Dante ait désiré une grande réforme disciplinaire à la cour de Rome ; qu'il ait gémi et tonné tour-à-tour contre l'abus que quelques pontifes ont fait de leur pouvoir ; et qu'il ait enfin soutenu que la puissance impériale ne procédait pas du pape, mais de Dieu seul, et, qu'en vertu de ce principe, il ait, en ardent Gibelin, désiré que le gouvernement temporel de l'Italie reçût une unité et une force que, selon lui, la puissance impériale seule pouvait lui donner ; tout cela est raisonnablement acceptable, ne se rapporte qu'à des intérêts temporels, et a pu être en effet vigoureusement présenté et soutenu par Dante. Mais ce serait en vain qu'on y chercherait un seul mot, ou une phrase hasardée qui tendît à la moindre réforme dogmatique. Au contraire, dans tous ses écrits, et plus particulièrement dans sa dernière Cantique, le *Paradis*, le poète fait sa profession de foi catholique d'une manière si nette et si précise, que, si ce n'a été qu'une adroite précaution comme semble le croire M. Rosetti, Dante se trouve couvert d'un masque d'hypocrisie qui ne s'accorde pas plus avec ce que l'on sait de son caractère, qu'avec la franchise

(1) M. Ozanam : *Philosophie catholique*.

rude de beaucoup de ses paroles, et surtout de son traité de la *Monarchie*.

Les travaux de critique de M. Rosetti sur Dante, où il a rassemblé tant d'idées et de faits curieux et utiles pour l'interprétation de ce poète, ont donc un défaut capital : c'est de prêter au grand Florentin, et à presque tous les hommes éminents des XIII^e et XIV^e siècles, une opinion systématique qui n'est pas de leur temps, et de vouloir à toute force, faire d'eux les dépositaires d'une doctrine intermédiaire qui unirait les Manichéens et les Albigeois aux Protestants du XVI^e siècle et aux Carbonari de nos jours.

Si l'existence d'un fait semblable était réelle, et qu'elle se fût développée aussi largement que le prétend M. Rosetti, est-il vraisemblable de croire que le Saint-Siège et des théologiens, aussi attentifs que l'étaient Thomas d'Aquin, Bonaventure et tant d'autres, à tout ce qui pouvait altérer la foi catholique, ou mettre seulement le trouble dans la discipline, aient ignoré l'existence de la secte impérialiste, de sa langue secrète, et des signes conventionnels dont les adeptes auraient fait usage entre eux ?

Il y a eu en effet une secte anti-religieuse, et par conséquent anti-papale, au XIII^e et au XIV^e siècle, laquelle s'est établie et répandue, non-seulement en Italie, mais dans presque toute l'Europe, et dont les principes étaient bien autrement arrêtés et dangereux que ceux des *Fidèles d'Amour* ; ce sont les partisans de la doctrine d'Averroès. Ceux-là avaient au moins autant d'intérêt à se cacher et à se préserver des foudres de la cour de Rome, que les poètes dantesques, puisqu'ils ne visaient à rien moins qu'à anéantir la religion chrétienne et ren-

fermer toutes les croyances dans le cercle exclusivement scientifique tracé par Aristote. Cette secte nombreuse, qui avait des représentants et des apôtres, dans presque toutes les grandes villes de l'Europe, où elle a effectivement exercé une grande influence, cette secte n'a point échappé à la vigilance de quelques ardens défenseurs de la foi chrétienne. Vers 1264, Thomas d'Aquin la dénonça et réfuta les opinions qu'elle professait sur *l'unité de l'intelligence* ; en 1311, Raymond Lulle demanda au concile, tenu à Vienne en Dauphiné, la suppression, dans les écoles, des œuvres d'Averroès ; et enfin, au déclin du xiv^e siècle, F. Pétrarque signala une société d'averroïstes qui répandaient sourdement leurs doctrines anti-chrétiennes, dans la ville de Venise (1).

Comment M. Rosetti ne signale-t-il même pas ce fait bien avéré et si important dans l'histoire de l'esprit humain, tandis qu'il s'attache au contraire, avec une espèce d'acharnement, à la recherche d'une prétendue doctrine sur l'existence de laquelle aucune preuve matérielle et définitivement convaincante n'a encore été trouvée, et dont on ne peut se former une idée vague qu'en allant chercher dans les poètes et les romanciers, une multitude de passages allégoriques, dont le sens, triple et quadruple parfois, laisse une latitude indéfinie à l'imagination du lecteur ?

Ce qui semble démontrer qu'il y a quelque chose de faux et d'exagéré dans le système d'interprétation adopté par M. Rosetti, c'est l'impossibilité où il se trouve, depuis quinze ans, de le rendre assez clair pour qu'il soit

(1) Voyez pour plus ample information sur ce sujet, le vol. IV de *La Renaissance, saint Thomas-d'Aquin*, page 171 et suiv.

généralement adopté. Pour arriver à faire l'exposition de toutes ses idées jusqu'à présent, il a publié deux grands ouvrages, l'un : *Dello spirito anti-papale* ; l'autre : *Il mistero dell' amor platonico*, qui ne contiennent pas moins de deux mille deux cents pages en grand in-8°; et cependant, malgré ces studieux efforts qui, je le redis, méritent d'être connus et étudiés, le système de M. Rosetti est resté, ce qu'il parut être à son origine, une idée ingénieuse, mais dépourvue de preuves assez solides pour devenir généralement utile.

Malgré l'imperfection de ce grand travail, cependant je dois le redire, il sert parfois à aplanir certaines difficultés de détail avec assez de bonheur, pour qu'après avoir eu vainement recours aux commentateurs anciens, fort peu clairs eux-mêmes, on fasse essai de la clé qu'offre M. Rosetti; et je pense qu'en particulier pour l'éclaircissement de quelques-unes des Chansons contenues dans ce volume, si abondantes en allégories, en pensées bizarres et en images capricieuses, les ressources offertes par M. Rosetti, ne seront pas complètement inutiles.

Quant au reproche adressé fréquemment et beaucoup trop durement à M. Rosetti, de tendre à détruire ce qu'il y a de poétique dans les œuvres de Dante, cette opinion tombe d'elle-même, puisque le poète a dit précisément dans sa *lettre à Kan-le-Grand* et dans son *Banquet*, que tout est allégorique dans ses poèmes, et que dans ses *Chansons* surtout, sa *Dame* n'est rien autre chose que la *Philosophie*. Or, que chacun, selon son goût et ses idées, voie dans *Béatrice*, la *Théologie*, la *Philosophie*, ou la *Puissance impériale*, qu'importe, après tout, que ce soit l'une de ces trois entités métaphysiques que

Dante ait incorporée dans le personnage de sa Dame, puisque l'apparence extérieure de cette femme n'en reste pas moins belle, en devient plus attrayante, et ne fait si souvent illusion que parce qu'elle conserve une beauté sensible, et que l'on ne se sent jamais plus satisfait que quand on oublie son vêtement allégorique et l'être intellectuel caché dessous ?

J'ai donc cru devoir compléter ce volume consacré à Dante, en donnant un aperçu du dernier commentaire important fait sur ses ouvrages, mais en ayant soin cependant signaler ce que j'y trouve d'erroné, comme la prétendue trace d'une opinion qui aurait été transmise depuis les Manichéens jusqu'au Carbonarisme. Là, selon moi, est l'idée fausse qui affaiblit toutes les autres parties du système de M. Rosetti; car, pour ce qui est du désir d'une réforme disciplinaire et morale, du clergé et de la cour de Rome, il faudrait être aveugle ou de bien mauvaise foi, pour n'en pas reconnaître l'expression énergique, dans presque tous les écrits de Dante, de Pétrarque, de Boccace et de la plupart de leurs contemporains.

Quant à l'idée politique qui avait pour fondement l'espérance de voir les divers états de l'Italie protégés par l'unité du pouvoir impérial, et soustraits, par ce moyen, à l'unité épiscopale sous laquelle les pontifes prétendaient les réduire, Dante l'a défendue très-ouvertement et avec vigueur, dans sa *Monarchie*.

Dans ses trois Cantiques, ainsi que dans ses Chansons, cette idée se reproduit encore, mais assez ordinairement sous le voile de l'allégorie, et c'est dans ces occasions que les moyens donnés par M. Rosetti, pour l'y saisir, peuvent être d'un grand secours.

Malgré l'importance philosophique, morale et même religieuse qu'ont eue et que pourront encore avoir les écrits de Dante, on ne doit jamais perdre de vue que le mérite particulier de cet homme, est d'être l'un des plus grands écrivains poétiques qui aient existé ; et que fort souvent l'importance que l'on attache à ses idées résulte plutôt de la beauté et de l'énergie de langage qui lui est propre, que de ses pensées qui appartiennent à son temps.

Le style de ce poète fait toujours illusion ; sa puissance est telle que dans les passages mêmes où la pensée est le plus obscure, la lettre satisfait encore l'esprit. Une foule de morceaux de la *Divine Comédie* justifieraient cette assertion ; mais je m'en tiens aux *Chansons* contenues dans ce volume, poésies lyriques où Dante semble avoir exprimé ce qu'il y avait de plus personnel et de plus intime en lui. Dans quelques-unes de ces odes mystiques, il est impossible, on doit l'avouer, de pénétrer sa véritable pensée, ni d'en suivre les développements ; et malgré les efforts des commentateurs anciens, malgré même les ingénieux moyens présentés par M. Rosetti, plusieurs d'entre elles résistent entièrement aux efforts de l'intelligence ; cependant le texte a un attrait invincible pour le lecteur qui rencontre parfois plusieurs vers d'un éclat et d'une énergie tels, que toute l'ode en reçoit une lumière subite et passagère, dont l'imagination s'enivre avec avidité.

Que Dante ait parfois été volontairement inintelligible, on n'en saurait douter après les fréquentes déclarations qu'il fait à ce sujet. Mais, pour quelle raison a-t-il désiré être obscur au point où il l'est parfois ? Je l'ignore. Cette disposition d'esprit paraît d'autant plus étrange

chez Alighieri, qu'en l'étudiant d'un autre point de vue comme nous l'avons fait, on voit que la tendance de sa volonté lui fit rejeter la langue latine et employer la langue vulgaire, pour se faire entendre de la multitude. D'un côté, il se donne comme un révélateur, comme un propagateur d'idées utiles ; et de l'autre, lui si hardi, si téméraire parfois en parlant des hommes les plus puissants, ses contemporains, il emploie des allégories intelligibles pour exprimer les opinions les plus simples sur la philosophie et le souverain bien ! Je ne connais qu'une excuse valable pour expliquer et atténuer ce défaut ; c'est de le reconnaître pour un préjugé qui s'appuyait sur une autorité devenue toujours plus puissante jusqu'au xiv^e siècle, le livre de l'*Apocalypse*. L'imitation des formes de cette étrange prophétie, est flagrante dans les trois Cantiques ainsi que dans la *Vie nouvelle*, et l'obscurité qui règne dans les compositions des deux poètes est égale, car les commentateurs de l'un n'ont pas été plus heureux que ceux de l'autre.

Ce qui demeure incontestable, et ce dont il faut bien se pénétrer en abordant la lecture des ouvrages de Dante, est qu'il y en a un tiers au moins, où l'enchaînement des pensées nous échappe, et à propos duquel il faut se contenter de l'éclat prodigieux des idées et des images, considérées en elles-mêmes.

La disposition et la structure des poèmes d'Alighieri présentent une analogie frappante avec celle de certains édifices élevés en Toscane dans le cours du xii^e siècle, tels que la cathédrale et le baptistère de Pise, pour la construction desquels on s'est servi du plan et des débris de monuments antiques, dans l'intention d'en faire des églises chrétiennes. Là, tous les matériaux anciens, quelque fût le mode d'architecture auquel ils se rappor-

tassent, furent placés et mis en œuvre avec adresse et intelligence, mais non en vertu des règles de l'art. Cependant l'édifice résultant de tant de pièces rapportées, tout bizarre qu'il soit, sans doute, s'est soumis à une certaine symétrie imposée forcément par la loi de la construction, et en a reçu de la grandeur et de l'originalité. Mais pour reconnaître le mérite d'un pareil monument et jouir de son aspect général, il faut bien se garder de prétendre à en analyser les beautés partielles et chercher la raison de tel ou tel détail; car le plus ordinairement, c'est l'incohérence et la disparate même qui règnent entre eux, d'où ils tirent le plus d'éclat.

Pour bien apprécier un pareil édifice, il faut donc se rattacher sans cesse à la grande idée qui l'a fait élever : celle de construire avec les débris d'un temple payen une église chrétienne.

Cette idée, ou plutôt ce sentiment qui, à l'aurore de la Renaissance, poussa les esprits élevés et généreux à lier l'ancienne civilisation avec la moderne; ce respect pour les formes antiques estimées comme les plus parfaites et les plus propres à servir d'expression aux idées nouvelles; cette association des fruits de l'intelligence des peuples antiques avec les efforts de l'esprit chrétien; cette pensée grande et vraiment *catholique* puisqu'elle tendait à lier le passé au présent pour qu'ils se confondissent à l'avenir; cette noble pensée est celle qui a fécondé toutes les conceptions de Dante, car c'est avec les pierres d'angle qu'il alla prendre dans les écrits de Virgile, d'Aristote et de Platon, qu'à l'instar des architectes toscans ses prédécesseurs, il éleva le bizarre et sublime édifice des trois Cantiques.

Vouloir donner la raison de toutes les pièces rapportées des vieux édifices de la Toscane, et prétendre expli-

quer chacune des allégories, des idées et des images disparates, agglomérées dans les compositions de Dante, ce sont deux entreprises également impossibles; aussi pour ne rien perdre du mérite de ces sortes d'ouvrages, doit-on admirer partiellement les détails quand ils sont beaux, mais s'attacher surtout à leur ensemble, dans lequel brillent l'unité de pensée et le but que l'on s'est proposé en les accomplissant.

Aussi ingénieux que puisse être le système d'interprétation de M. Rosetti, il ne dissipera donc pas plus l'obscurité des écrits de Dante, que les plus anciens commentaires, parce que les premiers ouvrages de la Renaissance, se ressentent trop fortement du chaos du *moyen-âge*, d'où ils sont sortis, pour qu'il soit jamais possible de reconnaître et de reclasser les nombreux matériaux hétérogènes que le hasard combiné avec le génie, y a fait entrer,

Si de longues études, si des recherches faites avec ardeur et conscience, sur les premiers travaux de la Renaissance, peuvent donner quelque poids à mes avis, je conseillerais à ceux qui entreprennent la lecture de Dante, de rechercher avant tout dans les écrits de cet homme, les grands enseignements moraux qui y sont donnés sous une admirable forme poétique, plutôt que de perdre un temps précieux à surmonter des difficultés dont le résultat le plus heureux, se borne assez souvent à débrouiller des allégories plus ou moins obscures, et parfois même, à ne deviner que des *Rebus* qui tombent jusqu'à la puérilité.

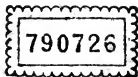
Tel est en effet l'inconvénient attaché à l'étude trop minutieuse des écrits de Dante; car on agit alors comme certains savants qui entièrement préoccupés de rechercher quelle peut être la composition chimique de

l'airain de Corinthe, oublient que c'est sur un chef-d'œuvre de la statuaire antique, qu'ils font leurs expériences.

Il faut donc bien se pénétrer de l'idée que rien n'est plus difficile à comprendre que les poèmes de Dante, quand on procède en allant des parties à l'ensemble; mais qu'en obéissant simplement à son instinct, à son bon sens et aux impressions que reçoit notre âme, il arrive que notre esprit saisit aussitôt la grande division des trois Cantiques, ainsi que les idées vraies et profondes d'où dérivent les conceptions, les images et les fantaisies même les plus bizarres du poète. Pénétré alors de la majestueuse vérité du tout ensemble, on saute à pieds joints, par-dessus les détails incompréhensibles, et alors, Dante apparaît tel qu'il est : un poète sublime, et même parfaitement clair.

Tel est le point où l'expérience m'a conduit, après les longues études dont j'ai essayé de faire connaître les résultats dans ce volume. Les Chansons de Dante traduites, et l'exposition du système de M. Rosetti, ont fait pénétrer le lecteur jusque dans ce que la poésie *allégorique, mystique, amoureuse*, a de plus mystérieux et même d'incompréhensible; mais j'ai fait cette exposition dans l'espérance que les véritables amants des Muses, cesseront de se tourmenter l'esprit en s'entêtant à vouloir surmonter des difficultés invincibles, pour reporter toute leur attention sur les grandes vérités morales ainsi que sur les trésors de poésie que renferment les écrits de Dante Alighieri.

FIN.



Ouvrages réunis dans ce Vol. :

1. Vol. cont. *La Vie Nouvelle* traduction par Deloche pag. 1-90
La Divine Comédie avant Dante par Ch. Sabille 90-147
La Divine Comédie traduction par Brizeux 148-396
 1. Vol. cont. *Dante ou la Poésie Amoureuse* par Deloche 1-616

Il y a une lacune de pag. 152 à 219, parce que ces feuillets
 n'ont point encore une fois la ~~Vie~~ *Vie Nouvelle* traduit
 par Deloche on les a mis, dans la reliure. v. la n. p. 152.

(2) Canto di Pellegrini d'Amore

Donne saggia, e pudica, di Benedetto Varchi (v. p. 464 del libro
e la 548.

Quante pietose e belle;

Donne d'amore e d'onestate amiche,

Ch'ardete l'alme di villa' rubelle;

Donne, sole del ciel sentiero, e scorta,

Per cui l'alma Fiorenza

D'ogni rara eccellenza il vanto porta.

Ai, che gran tempo attorno

Pellegrinando andiamo

Trovato avemo in questo belto giorno

Tutto quel ben che non tanto cerchiavamo;

Alme, caste e cortesi ch'a infinita

Ineffabil beatitudine

Congiungono onestade alla e gradita.

~~Pochi, mutata vesta,~~

Perchè mutata vesta,

E cangiato il pensiero,

Vogliam' l'alta l'età ch'ancor ci resta

Spendar per voi nel vestire ben altro;

Chè questi, cui sol be' nostri arrest

Nem torremi ancora,

Tutti adiam ora in chiave fiammi accesi

Lasciarvi, belle, e graziose Donne

D'ogni valore coronare

Grati chi per voi solo

Viver sempre sopra l'anno, e morir vecchi.

B.19..1.234



B.N.C.F.

